



**HAL**  
open science

# Entraîneur de football : histoire d'une profession de 1890 à nos jours

Laurent Grün

► **To cite this version:**

Laurent Grün. Entraîneur de football : histoire d'une profession de 1890 à nos jours. Education. Université Claude Bernard - Lyon I, 2011. Français. NNT : 2011LYO10011 . tel-00830450

**HAL Id: tel-00830450**

**<https://theses.hal.science/tel-00830450v1>**

Submitted on 5 Jun 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Année 2011

Thèse présentée devant

L'UNIVERSITÉ CLAUDE BERNARD LYON 1

Présentée et soutenue publiquement le 11 janvier 2011

pour l'obtention du diplôme de DOCTORAT

Discipline : STAPS

# **Entraîneur de football : histoire d'une profession de 1890 à nos jours**

Tome 1

par Laurent GRÜN

sous la direction du Pr. T.TERRET

Directeurs de thèse : Thierry TERRET, professeur des Universités, Lyon 1

Alfred WAHL, Professeur émérite, Université de Metz

Membres du jury : Nicolas BANCEL, Professeur des Universités, Lausanne (Rapporteur)

Luc ROBÈNE, Professeur des Universités, Rennes (Rapporteur)

André ROBERT, Professeur des Universités, Lyon 2 (Président du jury)

Anne ROGER, Maître de Conférences, Université de Lyon 1

---

## RESUME en français

Dès 1890, les footballeurs français de haut niveau ont suscité l'intérêt de publics toujours plus nombreux. Mais s'ils ont été les premiers à attirer l'attention de l'opinion, il s'avère que les entraîneurs, qui sont demeurés longtemps méconnus, ont joué un rôle primordial dans l'évolution et les progrès du football français. A partir des années 1920, ils investissent le champ du ballon rond et tentent d'imposer leur vision de la pratique et de l'entraînement. Mais ils se heurtent à divers obstacles qui entraveront leur influence durant des décennies. L'ensemble des entraîneurs professionnels ne se constitue en véritable profession qu'à partir des années 1950, en s'appuyant sur une « Amicale », une organisation déterminante dans la structuration de leur identité, ainsi que sur une formation performante. Les entraîneurs deviennent plus visibles aux yeux du grand public depuis les années 1980. Mais en fait cette exposition médiatique est à double tranchant : si elle permet de souligner leur rôle dans les progrès du football français, elle met davantage encore en péril une stabilité professionnelle qui leur a toujours été contestée. L'histoire de la profession des entraîneurs s'organise autour de l'action d'individualités déterminantes comme Gabriel Hanot ou Georges Boulogne, mais également d'actions collectives souvent initiées par leur syndicat, mais aussi par leur hiérarchie représentée par la Direction Technique Nationale. Ces hommes et ces organisations ont pris conscience que l'action des entraîneurs ne se limite pas au terrain, ni à l'entraînement et à la compétition et que leur profession présente de nombreuses caractéristiques du travail des cadres.

---

## TITRE en ANGLAIS

Football coach: History of an occupation from 1890 till nowadays

---

## RESUME en ANGLAIS (abstract)

Since 1890, elite French footballers have become the centre of interest for an ever increasing number of people. But although players were the first to attract attention, it is taken for granted that coaches played the most prominent role in the evolution and improvement of French soccer. However, they remained largely unknown for many years. As early as the 1920s, they invested the area of French soccer and tried to teach their own perception of how to train for an play the game. But they faced some difficulties, which would slow their influence for several decades. Coaching did not become a real occupation till the 1950s, when they created an organization called "Amicale" which played a decisive part in establishing their own identity as well as creating an efficient academy process. Coaches have become better known by the general public since the 1980s, but this new media coverage is a two-edged sword: on the one hand, it gives them credit for their action in improving French football, but on the other hand it threatens more and more their professional stability, which they have always been denied. The history of professional coaching suggests we take a look at the action of decisive individuals like Gabriel Hanot or Georges Boulogne, but also at collective actions which were often driven by their own union, or by their hierarchy through the D.T.N. (National Technical Direction). These men and organizations have become aware of the fact that coaching does not amount to the practice pitch alone, nor to training and competition, and that their occupation shows many similarities to managerial work.

---

## DISCIPLINE

Sciences et techniques des Activités Physiques et Sportives

---

## MOTS-CLES

Entraîneur. Entraînement. Football. Profession. Histoire.

---

## INTITULE ET ADRESSE DE L'U.F.R. OU DU LABORATOIRE

Centre de Recherche et d'Innovation sur le sport (CRIS-EA 647)

27-29, Boulevard du 11 novembre 1918, 69 622 Villeurbanne Cédex

Mes remerciements à tous ceux qui m'ont soutenu, de près ou de loin, tout au long des dix saisons écoulées qui ont mené à la soutenance.

Toute ma reconnaissance va à Alfred Wahl, pour avoir suscité cette vocation, ainsi que pour avoir montré la voie à nombre de chercheurs dans le domaine de l'histoire du sport, à l'instar de Gabriel Hanot qui s'est attelé à faire progresser le football français. Je le remercie aussi pour avoir su, à l'image des entraîneurs de haut niveau, canaliser mes orientations un peu dispersées et m'inculquer quelques bases tactiques même à l'époque où j'évoluais dans les divisions inférieures de la recherche en histoire.

Merci à Thierry Terret d'avoir assuré le passage de relais et permis la continuité de l'entraînement sans que la performance en soit affectée. Si Alfred Wahl m'a mis sur la voie, Thierry Terret a su m'accompagner pour atteindre l'objectif final, en me permettant également de me confronter à un staff technique plus élargi au CRIS de Lyon, afin de parfaire ma formation continue.

Je n'oublierai pas au passage André Rauch qui m'a fait bénéficier d'un regard original, extérieur au football ainsi qu'il l'affirmait lui-même, et m'a incité à remettre en question certaines certitudes que je croyais établies.

Dans le staff technique rapproché, cinq personnes en particulier se sont occupées avec soin de la mise en forme et m'ont fait bénéficier de leurs précieux conseils en matière d'informatique et de relecture : Julien, Catherine, Patrick, mon père Gérard et ma fille Laurène. Ils n'ont pas compté leur temps, et bien que ce soit là le lot de tout entraîneur, qu'ils soient assurés de ma gratitude la plus totale. Parmi les recruteurs, je mentionnerai ceux qui m'ont particulièrement aidé lors de la dernière saison, Joris Vincent et Pierre Bavazzano, qui m'ont offert un soutien logistique et psychologique précieux.

Au F.C. Metz, mon ancien coéquipier, « coach » et ami de mes années de joueur, Denis Schaeffer, directeur pédagogique du centre de formation, m'a permis de rencontrer de nombreux acteurs, parfois après nos parties de football hebdomadaires, ce qui a grandement facilité mes recherches et ma conduite d'entretiens. Mon fils Nicolas, spectateur attentif du football français et de ses acteurs, m'a régulièrement et avantageusement fait bénéficier de ses avis éclairés et permis de sonder une infime mais représentative fraction de l'opinion publique pour corroborer ou infirmer des hypothèses.

Parmi mes amis, nombreux sont ceux qui ont fait office de supporters fidèles, toutes générations confondues, en s'enquérant régulièrement de l'avancée de mes travaux et en soutenant de façon inconditionnelle ma détermination à « boucler ». Je ne peux ici tous les nommer, mais je n'oublierai pas leurs encouragements et leurs marques d'intérêts.

Enfin, j'aurai une pensée pour celle qui a supporté sans rechigner les obligations liées à la longue gestation de ce travail, et sans la patience de laquelle cette thèse n'aurait sûrement pas été menée à son terme : celle qui a fait à la fois office de psychologue, de préparateur physique, mais surtout de manager général : ma femme Corine.

Enfin, toute ma sympathie va à ceux qui exercent la difficile profession d'entraîneur. Je regrette de n'avoir pu mentionner qu'une partie d'entre eux et d'avoir dû laisser en laisser trop dans l'anonymat.

## Sommaire, table des matières

Titre	1
Résumés, mots-clés	2
Remerciements	3
Sommaire, table des matières	..4
<b>Bibliographie</b>	<b>...15</b>
Histoire générale et philosophie	16
Histoire et sociologie du travail et des professions	24
Histoire, sociologie et sciences du football	29
Histoire et sociologie du sport et de l'éducation physique sport	35
Histoire et sociologie de la presse et des médias	44
Ouvrages de présentation du football et ouvrages d'entraînement, spécifiques au football et à la préparation physique	48
Sources	..52
Archives et fonds de la F.F.F	52
Hebdomadaires et quotidiens	52
Littérature spécialisée en football	.53
Entretiens	..53
Questionnaires écrits envoyés aux entraîneurs retraités en mai 2003	...53
Questionnaires écrits envoyés aux entraîneurs professionnels et adjoints en activité (2003)	..54
Entraîneurs	54
Adjoints	.54
Sites Internet	.54

## **Introduction générale** ..55

### **1. Les entraîneurs de football en France** ...56

1.1. Traits principaux 56

1.2. Entraîneur professionnel de football en France : une réelle profession 59

1.3. Spécificités françaises 61

1.4. Position de recherche	62
<b>2. Football, entraîneur et entraînement</b>	<b>64</b>
2.1. Le football est-il encore un « <i>territoire nouveau de l'historien</i> » <sup>1</sup> ?	64
2.2. L'entraîneur professionnel en tant que représentant singulier du football	66
<b>3. Sources</b>	<b>67</b>
3.1. Limites et difficultés	67
3.2. La presse écrite	68
3.3. Le rôle des journalistes	72
3.4. Les autres médias	74
3.5. Les archives	76
3.6. Ouvrages de présentation du football à ses débuts en France	78
3.7. Ouvrages d'entraînement en football	79
3.8. Sources orales	80
<b>4. Axes de recherche</b>	<b>82</b>
<b>5. Étapes de la recherche</b>	<b>88</b>

**Première partie : vers la constitution d'une profession (1890-1941) ...93**

**Introduction de la première partie ... 94**

**Chapitre 1 : de la définition de la fonction aux premiers recrutements ...104**

**1. Qu'est-ce que l'entraînement en football ?.....106**

1.1. De la genèse du jeu à l'intérêt porté à l'entraînement	106
1.2. L'indispensable comparaison avec le football anglais	107
1.3. Professionnalisme anglais et entraînement	108
1.4. Entraînement et présence du trainer	108
1.5. Entraînement, tactique et progrès	110
1.6. Les managers britanniques	112

**2. Les résistances opposées à la pratique et à l'entraînement des joueurs français ... 115**

2.1. Premiers pratiquants et premières perceptions à l'égard du football	115
2.2. La concurrence du rugby	116
2.3. Le problème des infrastructures et des terrains	120
2.4. Les perceptions de l'entraînement dans le cadre d'un football de loisir	124
2.5. Le football pendant la Grande guerre	128

<sup>1</sup> A. Wahl. Football, un nouveau territoire de l'historien. *XXème siècle*, n°26, 1990. pp. 127-131.

<b>3. Les demandes de la presse et des anciens joueurs</b>	<b>.127</b>
3.1. La référence à l'étranger	..130
3.2. Discours journalistiques et mesures fédérales	.137
3.3. Des changements perceptibles mais limités	139
<b>4. Qui est-il ? L'entraîneur est étranger</b>	<b>.141</b>
<b>Conclusion du chapitre 1</b>	<b>.148</b>

**Chapitre 2 : les prémices d'une identification** 150

<b>1. Le manque de vécu</b>	<b>151</b>
1.1. Le constat d'un retard par apport aux autres nations	...151
1.2. Une accoutumance à l'effort modérée	.154
<b>2. Le professionnalisme en tant qu'accélérateur d'un processus</b>	<b>.155</b>
2.1. Des débats à incidence différée	155
2.2. Les incidences potentielles du professionnalisme sur le football	158
2.3. Les incidences potentielles du professionnalisme sur l'entraînement	.161
2.4. L'exemple de la Coupe Sochaux	.163
2.5. Le professionnalisme et l'entraîneur	165
2.6. Entraînement professionnel : les premiers effets perçus	..166
2.7. Professionnalisme et entraînement : des perceptions mitigées	170
2.8. Les effets de l'Occupation sur l'entraînement professionnel	...176
<b>3. Les Autodidactes</b>	<b>...178</b>
<b>4. Les premiers stages d'entraîneurs</b>	<b>...179</b>
4.1. Une organisation précaire	179
4.2. Des contenus plus techniques que didactiques	182
4.3. L'utilité supposée du stage	...186
4.4. Examens et diplômes	...189
4.5. Les stages parallèles, régionaux et locaux : les exemples de la Ligue de Paris et de l'A.S. Saint-Étienne	...192
4.6. Un premier bilan	..194
4.7. Le stage d'entraîneurs sous l'Occupation	198
<b>Conclusion du chapitre 2</b>	<b>..200</b>

**Chapitre 3 : Reconnaissance et médiatisation : de l'absence à la visibilité** 202

<b>1. L'entraîneur ne s'impose que lentement</b>	<b>203</b>
--	------------

1.1. Le poids du capitaine : un facteur qui retarde l'émergence de l'entraîneur	203
1.2. Les discours de soutien	209
1.3. Le domaine d'intervention de l'entraîneur	211
1.4. Le poids des dirigeants : un obstacle à l'autonomie des entraîneurs	219
<b>2. L'entraîneur peut-il être considéré comme un cadre ?</b>	<b>220</b>
<b>3. L'entraîneur des années 1920 à 1941 : que fait-il ? Quelles sont ses attributions ?</b>	<b>225</b>
3.1. Obtenir un rendement physique et technique, puis tactique	226
3.2. La direction de l'entraînement	229
3.3. Les missions confiées à l'entraîneur	232
3.4. Quelle quantité de temps passé à la tâche ?	235
3.5. Les recettes de l'entraîneur	237
<b>Conclusion du chapitre 3</b>	<b>238</b>

**Chapitre 4 : de l'absence d'entraînement à l'entraînement sportif des équipes de haut niveau**

<b>1. Qu'entend-on par entraînement des années 1890 à 1919 ?</b>	<b>242</b>
1.1. Les prescriptions	243
1.2. La modération et le dosage	244
1.3. L'exemple inspiré par l'étranger	245
1.4. Le contrôle physiologique	249
1.5. Les représentations liées à l'entraînement	250
<b>2. L'entraînement en football de 1920 à 1942</b>	<b>252</b>
2.1. Philosophie et tendances : vers un entraînement physique	252
2.1.1. Pour s'entraîner : les prescriptions d'ordre hygiénique	254
2.1.2. Prescriptions pour s'entraîner : gymnastiques, culture physique	255
2.1.3. La prépondérance de la course à pied	256
<b>3. Les contenus de l'entraînement</b>	<b>260</b>
<b>4. Le versant technique de l'entraînement</b>	<b>261</b>
4.1. Evolution de quelques gestes techniques : la passe	264
4.2. Evolution de quelques gestes techniques : le blocage	266
4.3. Défendre son camp : l'évolution du jeu des arrières	270
<b>5. Le versant tactique de l'entraînement</b>	<b>274</b>
<b>6. Le versant psychologique de l'entraînement</b>	<b>276</b>
<b>Conclusion du chapitre 4</b>	<b>278</b>





<b>Troisième partie : diversification et complexification</b>	<b>502</b>
<b>Introduction</b>	<b>...503</b>
<b>Chapitre 1 : de l'intervention cantonnée au terrain à l'élargissement des missions</b>	<b>..512</b>
<b>1. Diversification des besoins et des attributions : charte du football et centres de formation</b>	<b>513</b>
1.1. La promulgation de la Charte : un bref rappel des conflits antérieurs	.513
1.2. Les centres de formation	..517
1.3. L'entraîneur du centre de formation	525
<b>2. La construction "théorique" d'un staff</b>	<b>..528</b>
2.1. La construction effective d'un staff	.532
2.2. L'entraîneur adjoint	..534
2.2.1. L'entraîneur-adjoint en recherche d'ascension sociale	534
2.2.2. L'entraîneur adjoint par vocation	535
2.2.3. La carte de visite de l'entraîneur-adjoint	536
2.3. L'entraîneur des gardiens de but	..538
2.4. Le préparateur physique	...540
2.5. Le kinésithérapeute	..544
2.6. Quelle unité et quelle cohésion pour le staff technique de nos jours ?	545
2.7. Entraîneurs et /ou managers	.549
2.7.1. Des suggestions et des pratiques déjà constatées	549
2.7.2. La diversité des appellations	..551
2.7.3. Un manager à la française ? Potentialité ou utopie ?	553
2.8. Les relations avec les présidents de clubs	555
2.9. Les rapports avec les joueurs	...563
2.9.1. Les conseillers du joueur	..573
2.9.2. L'arrêt Bosman	..574
<b>3. L'entraîneur professionnel de 1973 à nos jours : que fait-il ? Qui est-il ?</b>	<b>577</b>
3.1. Le capital expertise	..578
3.1.1. La (les) séance(s) quotidienne(s)	..579
3.1.2. Le coaching (pendant les matches)	..581
3.1.3. Les causeries d'avant match (juste avant les matches)	..583



2.1. La première phase : 1973-1988	653
2.2. La seconde phase : 1989-1992	655
2.3. La troisième phase : 1993 à nos jours	656
2.4. Le bilan des immigrations	658
2.5. L'expatriation	658
2.5.1. Les sélections nationales africaines	659
2.5.2. Les pays du Moyen Orient (Qatar, Arabie Saoudite, Emirats Arabes Unis)	660
2.5.3. Le recrutement par des clubs européens renommés	661
2.5.4. Emigration. Conclusions	667
<b>3. Le Diplôme d'entraîneur professionnel de football (D.E.P.F.)</b>	<b>669</b>
<b>4. L'évolution du football français de haut niveau</b>	<b>676</b>
<b>Conclusion du chapitre 2</b>	<b>688</b>

**Chapitre 3 : de la reconnaissance à la surexposition médiatique et de ses incidences**

	693
<b>1. Le football comme spectacle. Quelles incidences ?</b>	<b>694</b>
<b>2. Le rôle de l'entraîneur : homme public et télévision</b>	<b>696</b>
2.1. Les relations avec la presse : des évolutions permanentes	703
2.2. Le communicant	714
<b>3. La question des salaires et du contrat de travail</b>	<b>723</b>
3.1. Qu'est-ce qu'un contrat de travail ?	728
3.2. Les aspects particuliers des contrats	730
<b>4. Quelle stabilité pour les entraîneurs professionnels ?</b>	<b>738</b>
<b>5. Quelle reconversion pour les entraîneurs ?</b>	<b>744</b>
<b>Conclusion du chapitre 3</b>	<b>749</b>

**Chapitre 4 : l'entraînement, de l'improvisation empirique aux apports scientifiques issus de champs diversifiés**

	760
<b>1. S'entraîner davantage, mieux et plus durement pour rattraper le retard</b>	<b>761</b>
<b>2. Les modèles d'entraînement en France : 1970 à nos jours</b>	<b>762</b>
2.1. Le modèle physique et athlétique (1970-1982)	762
2.2. Le modèle psychologique et tactique (1982-1990)	767
2.3. Le modèle technique et tactique (1990-2003)	775
2.4. Quelles orientations de 2003 à nos jours ?	781

<b>3. Que deviennent le contrôle orienté (le blocage), la passe et le jeu de l'arrière ?.....</b>	<b>781</b>
3.1. Le contrôle orienté	781
3.2. La passe	782
3.3. Le jeu du défenseur (l'arrière)	784
<b>4. L'organisation de l'entraînement</b>	<b>785</b>
<b>Conclusion du chapitre 4</b>	<b>786</b>
<b>Conclusion de la troisième partie</b>	<b>788</b>

<b>Conclusion générale</b>	<b>795</b>
----------------------------	------------

<b>ANNEXES</b>	<b>824</b>
<b>Entretien avec Georges Boulogne</b>	<b>825</b>
<b>Entretien avec Carlo Molinari</b>	<b>829</b>
<b>Entretien avec Paul Frantz</b>	<b>833</b>
<b>Entretien avec Thibaut Dagherne</b>	<b>838</b>
<b>Entretien avec David Carré</b>	<b>843</b>
<b>Entretien avec Jérémy Moureaux</b>	<b>847</b>
<b>Entretien avec Patrick Barth</b>	<b>850</b>
<b>Entretien avec Arnold Sowinski</b>	<b>856</b>
<b>Entretien avec Francis de Taddeo, 18 juillet 2003</b>	<b>858</b>
<b>Entretien avec Jean Fernandez</b>	<b>868</b>
<b>Entretien avec Pierre Repellini</b>	<b>876</b>
<b>Entretien avec Francis de Taddeo, 9 août 2004</b>	<b>884</b>
<b>Entretien avec Cyril Serredzum</b>	<b>897</b>
<b>Entretien avec Philippe Gaillot</b>	<b>915</b>
<b>Entretien avec Jean-Paul Scheid</b>	<b>940</b>
<b>Entretien avec Francis de Taddeo, 20 juin 2008</b>	<b>964</b>
<b>Entretien avec Joël Muller</b>	<b>985</b>
<b>Entretien avec Georges Zvunka</b>	<b>1017</b>
<b>Questionnaire écrit 2003 aux entraîneurs retraités</b>	<b>1042</b>
<b>Entraîneurs professionnels en activité : questionnaire écrit 2003</b>	<b>1046</b>
<b>Entraîneurs adjoints, entraîneurs du centre de formation, entraîneurs des gardiens, préparateurs physiques en activité : questionnaire écrit 2003</b>	<b>1052</b>



# **BIBLIOGRAPHIE**

**Histoire générale et philosophie**

ANNÉE POLITIQUE, ÉCONOMIQUE ET SOCIALE EN France, 1995. Editions Évènements et Tendances, 1997.

ANNÉE POLITIQUE, ÉCONOMIQUE ET SOCIALE EN France, 1998. Editions Évènements et Tendances, 1998.

ARIÈS Philippe. L'histoire des mentalités, in Jacques LE GOFF (sous la direction de). *La Nouvelle histoire*. Bruxelles, éditions Complexe, 1988. p.167-190

ASSELAIN Jean-Charles. *Histoire économique de la France du XVIIIe siècle à nos jours. T.1. De l'Ancien Régime à la Première Guerre mondiale*. Paris, Seuil, 1984. 221 p.

ASSELAIN Jean-Charles. *Histoire économique de la France du XVIIIe siècle à nos jours. T.2 De 1919 à la fin des années 70*. Paris, Seuil, 1984. 209 p.

AZÉMA Jean-Pierre. *De Munich à la Libération 1938-1944*. Paris, Seuil, 1979. 412 p.

AZÉMA Jean-Pierre, BÉDARIDA François. *La France des années noires. Tome 1. De la défaite à Vichy*. Paris, Seuil, 2000 (pour la présente édition). 704 p.

AZÉMA Jean-Pierre, WIEVIORKA Olivier. *Vichy, 1940 - 1944*. Paris, Perrin, 2004. 374 p.

AZIZ Philippe. *Tu trahiras sans vergogne. Les tortionnaires de la Gestapo française*. Paris, Fayard, 1973. 379 p.

BARTOSEK, Karel, Les témoins de la souffrance, in La bouche de la vérité. La recherche historique et les sources orales. *Cahiers de l'Institut du Temps présent*, 1992, n° 21.

BECKER Jean-Jacques. *La France en guerre. 1914-1918. La grande mutation*. Bruxelles, éditions Complexe, 1988. 221 p.

BECKER Jean-Jacques. L'opinion, in RÉMOND R. (sous la direction de). *Pour une histoire politique*. Paris, Seuil, 1996. (1<sup>ère</sup> édition.1988). p. 161-183.

BECKER, Jean-Jacques, in Jean-Pierre RIOUX. Jean-François SIRINELLI. *La France d'un siècle à l'autre. 1914-2000*. Paris, Hachette, 1999. p. 671-677.

BECKER Jean-Jacques. *Crises et alternances. 1974-2000*. Paris, Seuil 2002 (nouvelle édition). 944 p.

BECKER Jean-Jacques, AUDOIN-ROUZEAU Stéphane. *La France, la nation, la guerre : 1850-1920*. Paris, SEDES, 1995. 387 p.

BECKER Jean-Jacques, BERNSTEIN Serge. *Victoire et frustrations. 1914-1929*. Paris, Seuil, 1990. 459 p.

BÉDARIDA François. *Histoire, critique et responsabilité*. Bruxelles, éditions Complexe, 2003. 355 p.

- BELAVAL, Yvon. Ouverture sur le spectacle in DUMUR, G. (Sous la direction de). *Histoire des spectacles*. Paris, Gallimard, 1965. 2010 p.
- BERNARD Jean-Pierre. « Autonomie », in ORY Pascal. *Nouvelle histoire des idées politiques*. Paris, Hachette, 1987. p. 661-668.
- BERNSTEIN Serge, MILZA Pierre. *Histoire de la France au XXème siècle. T 1 : 1900-1930*. Bruxelles, Editions Complexe. 1990. 563 p.
- BLOCH Marc. *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*. Paris, Armand Colin, 1998 (pour la présente édition). 159 p.
- BORNE Dominique, DUBIEF Henri. *La crise des années 30. 1929-1938*. Paris, Seuil, 1976. 324 p.
- BOSSUAT Gérard. *L'Europe des Français*. Paris, Publications de la Sorbonne, 1996. 471 p.
- BOURDIEU Pierre. *Questions de sociologie*. Paris, éditions de Minuit, 1984 (pour la présente édition). 277 p.
- BOURETZ Pierre. D'Auguste Conte au positivisme républicain, in ORY Pascal. *Nouvelle histoire des idées politiques*. Paris, Hachette, 1987. p. 379 -392.
- BRAUDEL Fernand, LABROUSSE Ernest. *Histoire économique et sociale de la France. Tome IV : 1880-1950. La croissance industrielle, le temps des guerres mondiales et de la grande crise*. Paris, Presses universitaires de France, 1993 (pour la présente édition). 976 p.
- BRAUDEL Fernand, LABROUSSE Ernest. *Histoire économique et sociale de la France. Tome IV : Années 1950-1980. Le second XXe siècle*. Paris, Presses universitaires de France, 1980. 1993 (pour la présente édition). 864p.
- BRÉGEON Pierre (sous la direction de). *Les valeurs des Français. Evolutions de 1980 à 2000*. Paris, Armand Colin, 2000. 280 p.
- BRILLANT Bernard. La contestation dans tous ses états, in G. DREYFUS-ARMAND, R. FRANCK, M.-F. LÉVY, M. ZANCARINI-FOURNEL. *Les années 1968. Le temps de la contestation*. Bruxelles, éditions Complexe, 2008. p. 99-115.
- BURKE Peter. Strengths and weaknesses of the history of mentalities. *History of European ideals*, 1986, vol. VII, p. 439 □451.
- BURRIN Philippe. *La France à l'heure allemande. 1940 □1944*. Paris, Seuil, 1995. 560 p.
- BUSSIÈRES Eric, GRISET Pascal, BOURNOT Christophe, WILLIOT Jean-Pierre. *Industrialisation et sociétés en Europe occidentale (1870-1940)*. Paris, Armand Colin, 1998. 395 p.
- CACÉRÈS Benigno. *Allons au devant de la vie. La naissance du temps des loisirs en 1936*. Paris, Maspero, 1981.

- CARON François. *Histoire économique de la France XIX<sup>e</sup> □ XX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Armand Colin, 1955. 452 p.
- CARON François. L'économie française dans les années 1900 : dynamiques et blocages, in P. MILZA, R. POIDEVIN (sous la direction de). *La puissance française à la Belle Époque. Mythe ou Réalité*. Bruxelles, éditions Complexe, 1992. p. 89-107.
- CARPENTIER Jean, LEBRUN François. *Histoire de France*. Paris, Seuil, 1987. (Edition mise à jour en 2000). 489 p.
- COINTET Michèle. *L'Église sous Vichy. 1940 □ 1945. La repentance en question*. Librairie académique Perrin, 1998. 404 p.
- CORBIN Alain. Paris-Province, in P. NORA (sous la direction de). *Les lieux de mémoire, Tome III. La France*. Paris, Gallimard, 1992. p. 774-823.
- CRUBELIER Maurice, avec la collaboration de Maurice AGULHON, in G. DUBY (sous la direction de). *Histoire de la France urbaine. Tome 4. La ville à l'âge industriel (volume dirigé par Maurice Agulhon)*. Paris, Seuil, 1983.
- DEBORD Guy. *La Société du Spectacle*. Paris, Gallimard, 1992 (pour la présente édition) 168 p.
- DELEUZE Gilles. *Pourparlers. 1972-1990*. Les éditions de Minuit, 2003. 250 p.
- DESCAMPS Florence. Les sources orales et l'histoire : une difficile et tardive reconnaissance, in F. DESCAMPS (ouvrage dirigé par). *Les sources orales et l'histoire. Récits de vie, entretiens, témoignages oraux*. Rosny-sous-Bois, Bréal éditions 2006. pp. 9-39.
- DESCAMPS Florence. Constituer et exploiter la source orale en histoire, in F. DESCAMPS (ouvrage dirigé par). *Les sources orales de l'histoire. Récits de vie, entretiens, témoignages oraux*. Rosny-sous-Bois, Bréal éditions, 2006. p. 40-59.
- DREYFUS-ARMAND Geneviève, FRANCK Robert, LÉVY Marie-Françoise, ZANCARINI-FOURNEL Michelle (dir.). *Les années 1968. Le temps de la contestation*. Bruxelles, éditions Complexe, 2008. 525 p.
- DU RÉAU Elisabeth, FRANK Robert. *Dynamiques européennes. Nouvel espace. Nouveaux acteurs. 1969-1981*. Paris, publications de la Sorbonne, 2002. 318 p.
- DUBY Georges. *L'histoire continue*. Paris, poches Odile Jacob, 1991. (2001 pour la présente édition). 221 p.
- DUGUIT Léon : *Les transformations générales du droit privé depuis le Code Napoléon*. Paris, Alcan, 1920.
- DUHAMEL Olivier, MÉCHET Pierre. *L'état de l'opinion*. Paris, SOFRES, 1999. 283 p.
- DUQUESNE Jacques. *Les catholiques français sous l'Occupation*. Paris, Grasset et Fasquelle, 1996. 502 p.

- DUROSELLE Jean-Baptiste. *La Décadence 1932-1939*. Paris, imprimerie nationale, 1979, 569 p.
- DUROSELLE Jean-Baptiste. *Histoire diplomatique de 1919 à nos jours*. Paris, Dalloz, 1993. (11<sup>ème</sup> éd). 1039 p.
- DUROSELLE Jean-Baptiste. *La France de la « Belle Epoque »*. Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1992. (2<sup>ème</sup> éd). 337 p.
- DUROSELLE Jean-Baptiste. *L'Europe de 1815 à nos jours*. Paris, PUF, 2002. (10<sup>ème</sup> éd.) 451 p.
- ECK Jean-François. Le patron, pp. 105-117 in J.-P. RIOUX, J.-F. SIRINELLI. *La France d'un siècle à l'autre. 1914-2000. Tome 2*. Paris, Hachette 1999. 864 p.
- EHRENBERG Alain. *L'individu incertain*. Paris, Calmann-Lévy, 1995. 351 p.
- EWALD Francis. Michel Foucault et la norme, in GIRARD L. (sous la direction de). *Michel Foucault. Lire l'œuvre*. Grenoble, Jérôme Million, 1992. p. 201-221.
- FABRE Pascale et FABRE Danièle. *Histoire de l'Europe au XX<sup>ème</sup> siècle. 1945-1974*. 2<sup>ème</sup> partie. Bruxelles, éd. Complexe, 1995. 276 p.
- FOUCAULT Michel. *L'archéologie du savoir*. Paris, Gallimard, 1969. 275 p.
- FOUCAULT Michel. *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Gallimard, 1975. 318 p.
- FRANK, Robert. La mémoire et l'histoire. La bouche de la vérité. La recherche historique et les sources orales. *Cahiers de l'Institut d'Histoire du temps présent*, 1992, n° 21.
- GALLOUX- FOURNIER, Bernadette. *Histoire de l'Europe au XX<sup>ème</sup> siècle. 1974 à nos jours*. Bruxelles, éditions Complexe, 1995. 367 p.
- GEIGER Wolfgang. *L'image de la France dans l'Allemagne nazie. 1933-1945*. Presses Universitaires de Rennes, 1999. 412 p.
- GERVEREAU Laurent. *Histoire du visuel au XX<sup>ème</sup> siècle*. Paris, Seuil, 2003 (pour la nouvelle édition). 534 p.
- GIOLITTO Pierre. *Histoire de la jeunesse sous Vichy*. Paris, Perrin, 1991. 698 p.
- GIRAULT Jacques. *Instituteurs, professeurs. Une culture syndicale dans la société française (fin XIX<sup>o</sup> siècle - XX<sup>o</sup> siècle)*. Paris. Publications de la Sorbonne. 1996. 352 p.
- GOFFMAN Erving. *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*. Paris, les éditions de Minuit. 1973. 252 p.
- GUILLEN Pierre. Le discours politique au moment de Fachoda in P. MILZA. R. POIDEVIN (sous la direction de). *La puissance française à la Belle époque. Mythe ou Réalité ?* Bruxelles, éditions Complexe, 1992. p. 19-33.
- HALBWACHS Maurice. *La mémoire collective*. Paris, 1950. Paris, Albin Michel, 1997 (pour la nouvelle édition revue et augmentée). 295 p.

- HALLS Wilfred D. *Les jeunes et la politique de Vichy*. Paris, Syros/Alternatives, 1998. 502 p.
- HEN Christian. LEONARD Jacques. *L'Union européenne*. Paris, La Découverte. 2001 (9<sup>e</sup> éd).124 p.
- JOIN-LAMBERT Odile. Les sources orales et l'histoire sociale, in F. DESCAMPS (ouvrage dirigé par). *Les sources orales et l'histoire. Récits de vie, entretiens, témoignages oraux*. Rosny-sous-Bois, Bréal éditions 2006. p. 165-210.
- LABORIE Pierre. *L'opinion française sous Vichy. Les français et la crise d'identité nationale. 1936-1944*. Paris, Seuil, 2001. 406 p.
- LABORIE Pierre. *Les Français des années troubles. De la guerre d'Espagne à la Libération*. Paris, Seuil, 2003. 286 p.
- LE GOFF Jacques. Les mentalités. Une histoire ambiguë, in J. LE GOFF, P. NORA. *Faire de l'histoire. Tome 3. Nouveaux objets*. Paris, Gallimard, 1974. p. 106-129.
- LE GOFF Jacques. *Histoire et mémoire*. Paris, Gallimard, 1988. 409 p.
- LEBON André. *Migrations et nationalité en France en 2001*. Paris, la documentation française, 2003. 118 p.
- LEJEUNE Philippe. *Je est un autre. L'autobiographie, de la littérature aux médias*. Paris, Seuil, 1980. 333 p.
- LEJEUNE Philippe. *L'autobiographie en France*. Paris, Armand Colin, 1998. 192 p.
- LEJEUNE Philippe. *Le pacte autobiographique*. Paris, Seuil, 1996 (pour la présente édition). 381 p.
- LEMEL Yannick. A la recherche des systèmes de valeurs des Français, in BRÉCHON (sous la présidence de). *Les valeurs des Français. Evolutions de 1980 à 2000*. Paris, Armand Colin, 2000. p. 217 □231.
- LEQUIN Jean-Yves. Les citadins, les classes et les luttes sociales, in DUBY G. (sous la direction de). *Histoire de la France urbaine. Tome 4. La ville à l'âge industriel (volume dirigé par Maurice Agulhon)*. Paris, Seuil, 1983.
- LIPOVETSKY Gilles. *L'ère du vide. Essai sur l'individualisme contemporain*. Paris, Gallimard, 1983. 328 p.
- LIPOVETSKY Gilles. *Le crépuscule du devoir*. Paris, Gallimard, 1992. 292 p.
- LIPOVETSKY Gilles. *Le bonheur paradoxal. Essai sur la société d'hyperconsommation*. Paris, Gallimard, 2006. 337 p.
- LIPOVETSKY Gilles, CHARLES Sébastien. *Les temps hypermodernes*. Paris, éditions Grasset et Fasquelle, 2004. 126 p.

- LLOYD Geoffrey, e.r. *Pour en finir avec les mentalités*. Editions de la Découverte. Paris, 1933. 245 p.
- MARTIN Hervé. *Mentalités médiévales II. Représentations collectives du XI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècles*. Paris, PUF, 2001. 297 p.
- MARTIN Jean-Luc. *Histoire de l'éducation physique sous la V<sup>e</sup> République. L'élan Gaullien*. Paris, Vuibert, 2004. 216 p.
- MAUSS Marcel. *Les techniques du corps. Sociologie et anthropologie*. Paris, PUF, 1999. Communication présentée à la Société de Psychologie le 17 mai 1934.
- MORRIS Peter. Le regard anglais, in P. MILZA, R POIDEVIN (sous la direction de). *La puissance française à la Belle Epoque. Mythe ou Réalité ?* Bruxelles, éd. Complexe, 1992. p 161-174.
- NEDELCU Mihaela. Le saut paradigmatique : de la fuite à la circulation, in M NEDELCU. *La mobilité internationale des compétences. Situations récentes, approches nouvelles*. Paris, L. Harmattan, 2004. p. 9-17.
- NORA Pierre. Le retour de l'évènement, in J. LE GOFF, P. NORA (sous la direction de). *Faire de l'histoire. Tome 1. Nouveaux problèmes*. Paris, Gallimard, 1974. p. 285-308,
- OCDE. *Tendance des migrations internationales*. Editions OCDE, 2004. 412 p.
- OLIVIER-MARTIN F. *Histoire du droit français des origines à la Révolution*. Paris, CNRS éditions, 1995. Reproduction photomécanique de l'édition DOMAT MONTCHRESTIEN parue en 1948. 763 p.
- ORY Pascal. Le corps ordinaire, in CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges. *Histoire du corps. 3. Les mutations du regard. Le XX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Seuil, 2006. p 129.
- ORY Pascal. Une culture « fin de siècle », in J.J. BECKER. *Crises et alternances. 1974-2000. Nouvelle histoire de la France contemporaine. 19*. Paris, Seuil, 2002 (pour la présente édition). p. 631-645.
- OZOUF Jacques. L'opinion publique : apologie pour les sondages, in J. LEGOFF et P. NORA (sous la direction de). *Faire de l'histoire. Tome 3. Nouveaux objets*. Paris, Gallimard, 1974. p. 294 -314.
- PESCHANSKI Denis. Effets pervers. In. La bouche de la vérité. La recherche historique et les sources orales. *Cahiers de l'Institut d'histoire du temps présent*, 1992, n° 21.
- PESCHANSKI Denis. *Vichy 1940 □ 1944. Contrôle et exclusion*. Bruxelles, Editions Complexe, 1997. 209 p.
- PROCHASSON Charles. De la culture des foules à la culture des masses, in A. BURGUIÈRE, J. REVEL (sous la direction de). *Histoire de la France. Choix culturels et mémoire*. Paris, Seuil, 1993. (éd. Juin 2000 ). 470 p.

PROST Antoine. Frontières et espaces du privé, in P.ARIÈS, G. DUBY (sous la direction de). *Histoire de la vie privée. T5. De la première guerre mondiale à nos jours*. Paris, Seuil, 1987. p. 13-132.

PROST Antoine. *Douze leçons sur l'histoire*. Paris, Seuil, 1996. 330 p.

PROST Antoine. Les mots, in RÉMOND R. *Pour une histoire politique*. Paris, Seuil, 1996. p. 225-285.

PROST Antoine. Sociale et culturelle, indiscutablement in J.-P. RIOUX, J.-F. SIRINELLI. *Pour une histoire culturelle*. Paris, Seuil, 1997. p. 131-146.

REBERIOUX Madeleine. *La République radicale ? 1898 □ 1914*. Paris, Seuil, 1975. 259 p.

RÉMOND René. *Le XX<sup>e</sup> siècle de 1914 à nos jours. Introduction à l'histoire de notre temps 3*. Paris, Seuil 2002 (pour la nouvelle édition augmentée). 288 p.

RICOEUR Paul. *Histoire et vérité*. Paris, Seuil, 1967. 408 p.

RICOEUR Paul. *Temps et récit. L'intrigue et le récit historique. T. 1*. Paris, Seuil, 1983. 51991 pour la présente édition). 406 p.

RIOUX Jean-Pierre. *La France de la quatrième République. L'ardeur et la nécessité. 1944 □ 1952*. Paris, Seuil, 1980, Tome 1.

RIOUX Jean-Pierre. *La France de la quatrième République. L'expansion et l'impuissance (1952-1958)*. Paris, Seuil, 1983. Tome 2.

RIOUX Jean-Pierre. La question des valeurs ; in J.P RIOUX et J.F. SIINELLI. *Le temps des masses*. Paris, Seuil 1998 (2005 pour la présente édition). p. 401- 419.

RIOUX Jean-Pierre. Le loisir, in J.-P.ROUX, J.-F. SIRINELLI. *La France d'un siècle à l'autre. 1914 □ 2000. Tome 1*. Paris, Hachette, 1999. p. 365-376.

ROSANVALLON Pierre. *L'Etat en France de 1789 à nos jours*. Paris, Seuil 1990. 370 p.

ROTH François. *L'invention de l'Europe. De l'Europe de Jean Monnet à l'Union européenne*. Paris, Armand Colin, 2005. 209 p.

ROUSSO Henry. L'économie : pénurie et modernisation, in J.-P. AZÉMA, F.BÉDARIDA. *La France des années noires. Tome 1. De la défaite à Vichy*. Paris, Seuil, 2000 (pour la présente édition). p. 427-452.

ROUSSO Henry. *Vichy. L'évènement, la mémoire, l'histoire*. Paris, Gallimard, 2001. 748 p.

SCHOR Ralph. *L'opinion française et les étrangers. 1919-1939*. Paris, Publications de la Sorbonne, 1985. 762 p.

SCHOR Ralph. *Histoire de la société française au XXe siècle*. Paris, Belin, 2005. 480 p.

SIRINELLI Jean-François. La culture de masse, in J.-P. RIOUX. J.-F.SIRINELLI. *La France d'un siècle à l'autre. 1914 □ 2000. Tome 1*. Paris, Hachette 1999. p. 433-443.

- SIRINELLI Jean-François. *Comprendre le XXe siècle français*. Paris, Fayard, 2005. 527 p.
- SIRINELLI Jean-François. *Les vingt décisives. Le passé proche de notre avenir. 1965-1985*. Paris, Fayard, 2007. 324 p.
- STÉBÉ Jean-Marc, MARCHAL Hervé. *L'identité culturelle*. L'Encyclopédie Clartés, 9, 1993.
- STÉBÉ Jean-Marc. *Risques et enjeux de l'interaction sociale*. Paris, éd. TEC et DOC 2008. 107 p.
- STOETZEL Jean, GIRARD Alain. *Les sondages d'opinion publique*. Paris, PUF, 1979. 283 p.
- STOETZEL Jean. *Les valeurs du temps présent : une enquête européenne*. Paris, PUF, 1983. 309 p.
- TAPINOS Georges. Les enjeux de l'immigration, in Y. LEQUIN (sous la direction de). *Histoire des étrangers et de l'immigration en France*. Paris, Larousse, 1992. p. 421-444.
- TEINTURIER Brice. Moral des Français : les paradoxes d'une embellie, in O. DUHAMEL et P. MÉCHET (dir.). *L'état de l'opinion*. Paris, SOFRES/Seuil, 1999. ,
- VEILLON Dominique. Technique de l'entretien historique, in Danièle VOLDMAN (dir.). *La Bouche de la vérité ? La recherche historique et les sources orales* ». *Les Cahiers de l'IHTP*, 1992, n° 21.
- VEYNE Paul. *Comment on écrit l'histoire*. Paris, Seuil, 1971 (1996 pour la présente édition). 438 p.
- VEYNE Paul. L'histoire conceptualisante, in J.LE GOFF, P.NORA (sous la direction de). *Faire de l'histoire. Tome 1. Nouveaux problèmes*. Paris, Gallimard, 1972. p. 95-133.
- VOVELLE Michel. *Idéologies et mentalités*. Paris, Gallimard, 1992 (pour la présente édition). 358 p.
- WEBER Eugen. *La France des années 30. Tourments et perplexités*. Paris, Fayard, 1994. 421 p.
- WINOCK Michel. *La Belle Epoque. La France de 1900 à 1914*. Paris, Perrin, 2002. 432 p.
- WINOCK Michel. *La fièvre hexagonale. Les grandes crises politiques. 1871-1968*. Paris, Seuil, 2009 (pour la présente édition). 475 p.
- YVARS Bernard. *Economie européenne*. Dalloz, 1997. 536 p.
- ZELDIN Théodore. « *Orgueil et intelligence* ». *Tome 2. Histoire des passions françaises. (1848 - 1945)*. Paris, Payot 2003. (1° éd. 1973). 496 p.
- ZELDIN Théodore. « *Goût et corruption* ». *Tome 3. . Histoire des passions françaises* Paris, Payot, 2003. (1ère éd. 1973). 602 p.

## Histoire et sociologie du travail et des professions

ABBOTT Andrew. Ecologies liées : à propos du système : des professions, in MENGER P.M, *Les professions et leurs sociologies. Modèles théoriques, catégorisations, évolutions*. Paris, éditions des sciences de l'homme, 2003. p. 29-50.

ANDOLFATTO Dominique (sous la direction de). *Les syndicats en France*. Paris, La Documentation française, 2004. 176 p.

ANDOLFATTO Dominique. LABBÉ Dominique. *Histoire des syndicats (1906-2006)*. Paris, Seuil 2006. 376 p.

ANDOLFATTO Dominique, LABBÉ Dominique. *Sociologie des syndicats*. Paris, La Découverte, 2000. 123 p.

ANDOLFATTO Dominique, SABOT Jean-Yves. Les héritiers du mouvement ouvrier : CGT et CGT FO, in ANDOLFATTO D. (Sous la direction de). *Les Syndicats en France*. Paris, La Documentation française, 2004. p 15-41.

ATTALI Michaël. *Le syndicalisme des enseignants d'éducation physique, 1945-1981*. Paris, L'Harmattan, 2004. 345 p.

BAUDELLOT Christian, LEBaupin Annie, Les salaires de 1950 à 1975. *Economie et statistique*, 1979, n° 113. p. 15-22.

BAVEREZ Nicolas. Le travail, in Jean-Pierre RIOUX. Jean-François SIRINELLI. *La France d'un siècle à l'autre. 1914-2000. Tome 1*. Paris, Hachette, 1999. p. 377-387.

BELTRAN, Alain. L'ingénieur, in Jean-Pierre RIOUX, Jean-François SIRINELLI. *La France d'un siècle à l'autre. 1914-2000. Tome 1*. p. 156-168.

BERTON Fabienne, LALLEMENT Michel. Salaire, autonomie et disponibilité, in A. KARVAR, L. ROUBAN. *Les cadres au travail. Les nouvelles règles du jeu*. Paris, la Découverte, 2004. 321 p.

BOLTANSKI, Luc. *Les cadres. La formation d'un groupe social*. Editions Minit, 1982.

BOUFFARTIGUE Paul, GADEA Charles. *Sociologie des cadres*. Paris, La Découverte, 2000. 119 p.

BOYER Luc. EQUILBEY Noël. *Histoire du management*. Paris, les éditions d'organisation, 1990. 192 p.

BROCHARD Delphine. Logiques de gestion du travail, environnement conventionnel et concurrentiel : des politiques sous influences, in in T. AMOSSÉ, C. BLOCH-LONDON, L.

WOLFF. Les relations sociales en entreprise. Un portrait à partir des enquêtes « Relations professionnelles et négociations d'entreprise ». Paris, La Découverte, 2004. pp. 377-398.

CAPDEVIELLE Jacques. *Modernité du corporatisme*. Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 2001. 185 p.

CARON François. Un système technique en mutation. In LABAT Guy-Victor (sous la direction de). *Histoire générale du travail. Tome 4. Le travail au 20<sup>ème</sup> siècle*. Paris, Nouvelles Librairies de France, 1997. p 14-53.

CARRÉ Philippe. *L'Apprenance. Vers un nouveau rapport au savoir*. Paris, Dunod, 2005. 212 p.

CARR-SAUNDERS A. M. *Professions. Their organization and place in society*. Cambridge, Oxford university press, 1928.

CHAMBELLAND □ LIÉBAULT Nathalie. Un repos dominical pour tous ? La loi du 19 juillet 1906 établissant le repos hebdomadaire en faveur des employés et ouvriers, in LE CROM Jean-Pierre (sous la direction de). *Deux siècles de Droit du Travail. L'histoire par les lois*. Les éditions de l'atelier. 1998. p.105-116.

CHARRIER Philippe. *Sociologie des imaginaires professionnels. Le cas des cheminots*. Paris, éditions Zagros, 2004. 254 p.

CHEVANDIER Christian. Le travail, l'expérience, l'historien, in A.-M. ARBORIO, Y. COHEN, P. FOURNIER, N. HATZFELD, C. LOMBA, S. MULLER (sous la direction de). *Observer le travail. Histoire, ethnographie, approches combinées*. Paris, La Découverte, 2008. p. 215-228.

CLOT Yves. *Le travail sans l'homme. Pour une psychologie des milieux du travail et de vie*. Paris, La Découverte, 1995. 275 p.

COHEN Yves. Passé/présent, ethnographie/histoire, in A.-M. ARBORIO, Y. COHEN, P. FOURNIER, N. HATZFELD, C. LOMBA, S. MULLER (sous la direction de). *Observer le travail. Histoire, ethnographie, approches combinées*. Paris, La Découverte, 2008. p.313-323.

COUSIN Olivier. Travail et autonomie, in A. KARVAR, L. ROUBAN (sous la direction de). *Les cadres au travail*. Paris, La Découverte, 2004.

CROZIER Michel. SÉRIEX Hervé. *Du management panique à l'entreprise du XX<sup>ème</sup> siècle*. Québec, Presses de l'université du Québec, 1993. 142 p.

DANY Françoise, ROUBAN Luc. Les cadres sont-ils nomades ? in A. KARVAR, L. ROUBAN (sous la direction de). *Les cadres au travail*. Paris, La Découverte, 2004. p. 89-110.

DAVIET Jean-Pierre, des mondes industriels, in LABAT Guy-Victor (sous la direction de). *Histoire générale du travail : le travail au 20<sup>ème</sup> siècle. Tome 4*. Paris. Nouvelles librairies de France. 1977. 682 p.

DESROSIÈRES Alain, et THÉVENOT Laurent. *Les catégories socioprofessionnelles*. Paris, La Découverte, 1988.

DIDRY Claude. La nouvelle jeunesse des conventions collectives : la loi du 24 juin 36, in LE CROM Jean-Pierre. *Deux siècles de Droit du Travail. L'histoire par les lois*. Les éditions de l'Atelier. 1998. p 129-141.

DODIER Nicolas. *Les hommes et les machines. La conscience collective dans les sociétés technicisées*. Paris, Métailié, 1995. 384 p.

DUBAR Claude. *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*. Paris, Armand Colin. 2<sup>ème</sup> éd, 1996. 276 p.

DUBAR, Claude. *La crise des identités*. Paris, PUF, 2000. 239 p.

DUBAR Claude. Sociologie des groupes professionnels en France : un bilan prospectif, in P. MENGER. *Les professions et leurs sociologies. Modèles théoriques, catégorisations, évolutions*. Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 2003. p. 51-60.

DUBAR Claude. *La formation professionnelle continue*. Paris, La Découverte, 2004. 123 p.

DUBAR Claude, TRIPIER Pierre. *Sociologie des professions*. Armand Colin. 1998. 256 p.

FALCOZ Christophe. Les « cadres à haut potentiel » ou l'obligation de réussite, in P. BOUFFARTIGUE. *Cadres : la grande rupture*. Paris, La Découverte, 2001. p. 221-237.

FAVENNEC-HERY Françoise. Regards sur le droit de résiliation unilatérale du contrat de travail : les apports de la loi du 13 juillet 1973, in LE CROM Jean-Pierre (sous la direction de). *Deux siècles de Droit du Travail. L'histoire par les lois*. Les éditions de l'Atelier. 1998. p. 251-264.

FRIDENSON Patrick Le conflit social. La grève ouvrière, in A. BURGUIÈRE, J. REVEL. *Histoire de la France. Les conflits*. Paris, éditions du Seuil, 1990. p. 385-395.

GADÉA Charles. *Les cadres en France. Une énigme sociologique*. Paris, Belin, 2003. 285 p.

HAMELINE Daniel. *Les objectifs pédagogiques en formation initiale et continue*. Paris, ESF, 1979.

HUGHES Everett. *Men at work*. Glencoe, The free press, 1958.

JARROSSON Bruno. *100 ans de Management. Un siècle de management à travers les écrits*. 2<sup>ème</sup> édition. Paris, Dunod, 2004, 175 p.

JOLLY Pierre. *La mystique du corporatisme*. Paris, Hachette, 1935. 249 p.

KAPLAN Steven L. MINARD Philippe. Le corporatisme, idées et pratiques : les enjeux d'un débat incessant, in KAPLAN S.L., MINARD S. *La France, maladie du corporatisme ? XVIII<sup>e</sup> - XX<sup>e</sup> siècles*. Paris, Belin, 2004.

KARILA-COHEN Pierre. WILFERT Blaise. *Leçon d'histoire sur le syndicalisme en France*. Paris, PUF, 1998. 472 p.

LABAT Guy-Victor (sous la direction de). *Histoire générale du travail. Le travail au 20<sup>ème</sup> siècle. Tome 4*. Paris, Nouvelles Librairies de France. 1977. 682 p.

LABBÉ Dominique, NEZOSI Gilles. Négociation collective, paritarisme et démocratie sociale, in ANDOLFATTO D. (sous la direction de). *Le syndicalisme en France*. Paris La Documentation française, 2004. p. 111-137.

LE GOFF Jacques. *Droit du travail et société. T 1. Les relations individuelles de travail*. Presses Universitaires de Rennes. 2001. 1015 p.

LE GOFF Jacques. *Du silence à la parole. Une histoire du droit du travail des années 1830 à nos jours*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004. 621 p.

LEFRANC Georges. *Visages du mouvement ouvrier français*. Paris, PUF. 1982. 232 p.

LEMOINE Claude. *Psychologie dans le travail et les organisations*. Paris, Dunod. 2003. 118 p.

LERAY Isabelle. La réduction du temps de travail pour tous : la loi du 23 avril 1919 sur les huit heures in LE CROM Jean-Pierre (sous la direction de). *Deux siècles de Droit du Travail. L'histoire par les lois*. Les éditions de l'Atelier, 1998. p. 117-128.

LIVIAN Yves-Frédéric. Une relation d'emploi ordinaire ? in P. BOUFFARTIGUE (sous la direction de). *Cadres : la grande rupture*. Paris, La découverte, 2001. pp. 51-62.

MARCHAND Olivier. THÉLOT Claude. *Le travail en France. 1800-2000*. Paris, Nathan. 1997, 269 p.

MASSON Philippe, SUTEAU Marc. Histoire, sociologie, ethnologie. De nouvelles lignes de partage ? in A-M ARBORIO et all. *Observer le travail. Histoire, ethnologie, approches combinées*. Paris, La Découverte, 2008. p. 235-248.

MINARD Philippe. « Les corporations en France au XVIII<sup>e</sup> siècle : métiers et institutions, in KAPLAN S.L., MINARD P. *La France malade du corporatisme ? XVIII<sup>e</sup> - XX<sup>e</sup> siècles*. Paris, Belin, 2004.

MISPELBLOM-BEYER Frederik. *Encadrer. Un métier impossible ?* Paris, Armand Colin éditeur, 2006. 301 p.

MOREAU de BELLAING Louis. *Le paternalisme hier et aujourd'hui*. Paris, CRTS, 1988. 105 p.

MORIN Marie-Laure. Démocratie sociale ou démocratie politique ? La loi du 11 février 1950 sur les conventions collectives, in LE CROM Jean-Pierre. *Deux siècles du Droit du Travail. L'histoire par les lois*. Les éditions de l'Atelier, 1998. p. 179-198.

OLIVIER-MARTIN F. *L'organisation corporative de la France d'Ancien Régime*. Paris, Sirey, 1938.

OMNÈS Catherine. Les historiens et la tentation ethnographique, in A-M ARBORIO et all. . *Observer le travail. Histoire, ethnographie, approches combinées*. Paris, La Découverte, 2008. p. 281 - 297.

PERETTI Jean-Marie. *Ressources humaines*. Paris, Vuibert, 2001 (6<sup>e</sup> ed.). 586 p.

- PERNOT Jean-Marie, PIGNONI Marie-Teresa. Les salariés et les organisations syndicales de 1992 à 2004 : une longue saison de désamour, in T. AMOSSÉ, C. BLOCH-LONDON, L. WOLFF. *Les relations sociales en entreprise. Un portrait à partir des enquêtes « Relations professionnelles et négociations d'entreprise »*. Paris, La Découverte, 2004. p. 140-161.
- PESQUEUX Yvon. *Organisations : modèles et représentations*. Paris, PUF, 396 p.
- PILLON Thierry, VATIN François. La question salariale : actualité d'un vieux problème, in VATIN F. et BERNARD Sophie (sous la direction de). *Le salariat. Théorie, histoire et formes*. Paris, La Dispute, 2007. Pp. 29 □48.
- PIRON Gaëtan. *Le corporatisme*. Paris, Librairie du recueil Sirey. 1935. 67 p.
- POHIC Sophie. Le manager et l'expert : des figures imposées ? in KARVAR A. et ROUBAN L. (sous la direction de). *Les cadres au travail. Les nouvelles règles du jeu*. Paris, La Découverte, 2004. p. 169-199.
- RICHEZ Jean-Claude et STRAUSS Léon, Généalogie des vacances ouvrières. *Le Mouvement social* 2007, n°150, 1990, p. 4-18.
- RUHLMANN Jean. Le cadre, in Jean-Pierre RIOUX, Jean-François SIRINELLI. *La France d'un siècle à l'autre. 1914-2000*. Paris, Hachette, 1999. p. 169-179.
- SAINSAULIEU Renaud. *L'identité au travail*. Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1988. 477 p.
- SAINSAULIEU Renaud. *Sociologie de l'entreprise. Organisation, culture et développement*. 2<sup>ème</sup> édition revue et mise à jour. Paris, Presses de Sciences Po et Dalloz, 1997. 477 p.
- SALAIIS Robert. L'analyse économique des conventions de travail. *Revue économique* 1989, n° 40, p. 199-240.
- SALAIIS Robert, BAVEREZ Nicolas, REYNAUD Bénédicte. *L'invention du chômage*. Paris, PUF, 1999 (pour la présente édition). 273 p.
- SEWELL W-H. *Gens de métier et révolutions. Le langage du travail de l'Ancien Régime à 1848*. Paris, Aubion, 1983.
- SIWEK-POUYDESSEAU Jeanne. *Le syndicalisme des cols blancs*. Paris, L'Harmattan, 1996. 236 p.
- SUPIOT Alain. *Critique du droit du travail*. Paris, PUF, 2002 (pour la présente édition). 280 p.
- TERSSAC (de) Gilbert. *Impact de l'analyse du travail : enjeux et formes*. Paris, CEREQ, collection des études, 1990, n° 54. p. 27-41.
- TERSSAC (de) Gilbert. Savoir, compétences et travail, in BARBIER J.-M. *Savoirs théoriques et savoirs d'action*. Paris, PUF, 1996. p. 223-247.

TERSSAC (de) Gilbert, REYNAUD J.-D. L'organisation du travail et les régulations sociales, in DANIELLOU F., de TERSSAC Gilbert, SCHWARTZ Yves. *Le travail : une aventure collective*. Paris, Octares éditions, 2002. p 223 □235.

TREPOS Jean-Yves. *EPS Interroge*. Revue EPS n° 308, 2004.

TREPOS Jean-Yves. *Sociologie de la compétence professionnelle*. Presses Universitaires de Nancy, 1992. 224 p.

VÉZIERES Guilhem. *Une histoire syndicale de l'éducation physique (1880-2002). La force du militantisme*. Paris, Syllepse, 2007. 393 p.

WEBER Florence. Une enquête dans l'histoire. Le travail à côté, apogée d'une culture ouvrière européenne, in A.M. ARBORIO, Y. COHEN, P. FOURNIER, N. HATZFELD, C. LOMBA, S. MULLER. *Observer le travail. Histoire, ethnographie, approches combinées*. Paris, La Découverte, 2008. p 201 □212.

WILENSKY Harold. The professionalization of everyone ? *American Journal of sociology* 1964, n° 2, p. 137-158.

## **Histoire, sociologie et sciences du football**

BANGSBO Jens. *Soccer and science in an interdisciplinary perspective*. Munksgaard, 2001. 151 p.

BANGSBO Jens, NORREGAARD L, THORSOE F, Activity profile of competition soccer. *Canadian Journal of sport science*, 1991, n°16, p. 110-116.

BARREAUD Marc. *Dictionnaire des footballeurs étrangers du championnat professionnel français (1932-1997)*. Paris, L'Harmattan, 1998. 320 p.

BARREAUD Marc, Les footballeurs étrangers dans le championnat de France professionnel (1932-2003). *Migrance* 2003, n° 22, p 70-81.

BLOCISZEWSKI Jacques, « France : quelle éthique pour le football télévisé ? ». *Les cahiers du journalisme* 2002, n° 11. Journalisme sportif : le défi éthique. Les presses de l'université Laval. p. 120-133.

BLOCISZEWSKI Jacques. *Le match de football télévisé*. Paris, éditions Apogée, 2007. 270 p.

BOLI Claude. *Manchester United, l'invention d'un club. Deux siècles de métamorphoses*. Paris, La Martinière, 2004. 434 p.

BOLOTNY Frédéric. Données de cadrage sur le football en Europe, in GOUGUET Jean-Jacques. *Le sport professionnel après l'arrêt Bosman : une analyse économique internationale*. Presses universitaires de Limoges, 2004. p 31-42.

- BONNETAIN Paul. CHEVALLY Claude. Robert HERBIN. *Le football, mot à maux*. Romagnat, éditions Gérard Tisserand, 2004.
- BOURG Jean-François. *Football business*. Paris, Olivier Orban, 1986.
- BOURG Jean-François, Le football et la télévision : évolution des relations économiques. *PanoramiqueS* 2002, n° 61. Un monde foot, foot, foot ! p. 13-18.
- BREUIL Xavier. Vichy et le football, in J.F. LOUDCHER, VIVIER C., DIETSCHY P. (sous la direction de). *Sport et idéologie. Tome 2*. Besançon, ACE □SHS. 2004. p 53-61.
- BROMBERGER Christian. *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples, Turin*. Paris, Maison des sciences de l'homme, 1995. 406 p.
- CARTER Neil. *Meet the new boss : same as the old boss : A social history of football manager. 1880-C. 1966*. Ph. D. History. University of Warwick, 2002.
- CHARROIN Pascal. Roger Rocher. Une figure emblématique de « l'épopée stéphanoise », in J.-M. DELAPLACE (coord.). *L'histoire du sport. L'histoire des sportifs. Le sportif, l'entraîneur, le dirigeant. 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles*. Paris, L'Harmattan, 1999. p. 215-309.
- CHARROIN Pascal. De Borotra à Pascot ou le professionnalisme sous contrôle : le cas de l'A.S. Saint-Etienne. In P. ARNAUD, T. TERRET, J.-P. SAINT-MARTIN, P. GROS. *Le sport et les Français sous l'occupation. 1940 □1944. Tome 1*. Paris, L'Harmattan, 2002. p. 215-227.
- CHOVAUX Olivier. *50 ans de football dans le Pas-de-Calais. Le temps de l'enracinement. (fin XIX<sup>e</sup> - 1940)*. Arras, Artois Presses Université, 2001. 378 p.
- CHOVAUX Olivier, Football minier et immigration. Les limites de l'intégration sportive dans les années trente. *STAPS*, 2001, n° 56, p. 9-18.
- CHOVAUX Olivier, La vitalité du football français avant 1945. *PanoramiqueS* 2002, n° 61. Un monde foot, foot, foot ! p. 43-48.
- CLANCHÉ Pierre, Football, instabilité et pression. Le spectacle de sport. *Communications*, 1998, n° 67, p 5-23.
- CREVOISIER Jacques. *L'entraîneur professionnel et les facteurs psychologiques de la réussite sportive*. Paris, INSEP, 1981. 268 p.
- CREVOISIER Jacques. *Football et psychologie. La dynamique de l'équipe*. Paris, Chiron, 1985. 230 p.
- DAUNCEY Hugh, HARE Geoffrey, La commercialisation du football. *Sociétés et Représentations* n° 7. Football & Sociétés. Paris, CREDHESS, 1998. p. 265-280.
- DIANA Jean-François. Les enjeux du ralenti dans la représentation télévisuelle du football. Entre inquisition et réquisition, in Laurent VERAY et Pierre SIMONET (sous la direction de). *Montrer le sport*. Paris, INSEP Publications, 2000. p 255-270.

DIETSCHY Paul. Peut-on parler d'une idéologie du football dans les années trente ? Etude comparative de la France et de l'Italie, in J.F. LOUDCHER. C. VIVIER. P. DIETSCHY (sous la direction de). *Sport et idéologie. Tome 2*. Besançon, ACE - SHS. 2004. p 63 □73.

DIETSCHY Paul. La Coupe de France « fête nationale du football français » dans l'entre-deux guerres, in André GOUNOT, Denis JALLAT et Benoît CARITEY. *Les politiques au stade. Etude comparée des manifestations sportives du XIX° au XX° siècle*. Presses Universitaires de Rennes, 2007. p 95-109.

DIETSCHY Paul, 1918-1920, des tranchées aux stades. Quelques éclairages sur la sortie de guerre des sportifs français et des fédérations européennes. *Histoire@Politique. Politique, culture, société* 2007, n° 3. [www.histoire-politique.fr](http://www.histoire-politique.fr)

DIETSCHY Paul. *Histoire du football en France*. Paris, Perrin, 2010. 620 p.

DIETSCHY Paul, MOURAT Antoine, Professionnalisation du football et industrie automobile : les modèles turinois et sochalien, in Football, sport mondial et sociétés locales. *Revue européenne d'histoire sociale*, 2006, n° 18-19, p. 154-175.

DIETSCHY, Paul, KÉMO-KEÏMBOU David-Claude. *Le football et l'Afrique*. Paris, EPA/FIFA, 2008. 383 p.

DOMENECH Raymond. L'entraîneur de club, l'entraîneur national et le sélectionneur en football. Trois aspects d'un même métier, in HÉLAL Henri et NAPIAS Françoise. *Former des entraîneurs demain*. Cahiers de l'INSEP n° 29. INSEP 2001, p. 51-60.

EISENBERG Christiane, LANFRANCHI Pierre, MASON Tony, WAHL Alfred. *FIFA 1904-2004. Le siècle du football*. Paris, Le cherche-midi, 2004. 312 p.

EISENBERG Christiane, Le football comme phénomène mondial : une mise en perspective historique, in Football, sport mondial et sociétés locales. *Revue européenne d'histoire sociale*, 2006, n° 18-19, p 8 □23.

FAURE Jean-Michel, SUAUD Charles. Les enjeux du football. *Actes de la Recherche en sciences sociales*, 1994, n° 103, p 3-6.

FAURE Jean-Michel et SUAUD Charles, Un professionnalisme inachevé. Deux états du champ du football professionnel en France 1963-1993. *Actes de la Recherche en sciences sociales* 1994, n° 103, p 7-25.

FAURE Jean-Michel, SUAUD Charles, Le club comme objet de croyance. *Sociétés et Représentations*, 1998, n° 7. Football et Sociétés. p 201-212.

FAURE Jean-Michel, SUAUD Charles. *Le football professionnel à la française*. Paris, PUF, 1999. 262 p.

FAURE Jean-Michel, SUAUD Charles, L'impensable autonomie. *PanoramiqueS* 2002, n° 61. Un monde foot, foot, foot ! p. 32-42.

FRENKIEL Stanislas. Thèse de doctorat en STAPS. *Les footballeurs professionnels algériens entre deux rives. Travailler en France, Jouer pour l'Algérie (1954-2002)*. Thèse soutenue devant l'Université Paris-Sud. Direction Nicolas BANCEL. Novembre 2009.

GALLOIS Jean-Sébastien. Thèse de doctorat en histoire. *La reconversion des footballeurs professionnels du championnat de France des années trente à nos jours*. Thèse soutenue à l'Université de Metz. Direction Alfred WAHL. Novembre 2007.

GOUGUET Jean-Jacques et PRIMAULT Didier. Analyse économique du fonctionnement du marché des transferts dans le football professionnel, in GOUGUET Jean-Jacques (sous la direction de). *Le sport professionnel après l'arrêt Bosman : une analyse économique internationale*. Presses universitaires de Limoges, 2004. p. 113 □142.

HÉLAL Henri. MIGNON Patrick (coord.). *Football et société* n° 25. Paris INSEP, 1999. 383 p.

HIDALGO Michel. Le football au mondial : Jeu et enjeux. In HÉLAL H. MIGNON P. *Football et société*. Paris, INSEP, 1999. p. 17-34.

HOUILLER Gérard. Exigences de l'entraîneur moderne, in BIZZINI Lucio, HAUENT Claude-Alain. PIFFARETTI Mattia. Le football. Eléments théoriques pour une meilleure compréhension. *Etudes et recherches du Groupe interfacultaire des Sciences du sport*, Genève, 1998, n° 6, p 119-129.

HOUILLER Gérard. *Analyse du jeu lors des grands rendez-vous*. Communication orale, 4<sup>ème</sup> colloque « Football et recherches ». Jeudi 4 et vendredi 5 juin 2009. Centre Technique national de Football Fernand Sastre, Clairefontaine.

HOUILLER Gérard. CREVOISIER Jacques. *Entraîneur. Compétence et passion. Les détails qui font gagner*. Paris, éditions Canal +, 1993. 331 p.

JEANDUPEUX Daniel. Portraits de quelques entraîneurs, in BIZZINI Lucio. HAVENT Claude-Alain. PIFFARETTI Mattia. Le football. Eléments théoriques pour une meilleure compréhension. *Etudes et recherches du Groupe interfacultaire des Sciences du sport*, Genève, 1998, n° 6, p. 131-145.

KERVELLA Yann. Les techniques de vitesse des passes : un facteur incontournable de l'évolution du football contemporain in. ROBENE Luc, LÉZIART Yvon. *L'homme en mouvement, volume 2. Histoire et anthropologie des techniques sportives*. Paris, Chiron, 2006. p. 91- 115.

LANFRANCHI Pierre, TAYLOR Matthew. *Moving with the ball. The migration of professional footballers*. Oxford, Berg, 2001. 270 p.

LANFRANCHI Pierre et TAYLOR Matthew. Bosman : A Real Révolution ? in GOUGUET Jean-Jacques (sous la direction de). *Le sport professionnel après l'arrêt Bosman : une analyse économique internationale*. Presses universitaires de Limoges, 2004. p 95-111.

LE GERMAIN Elisabeth, Le football et sa professionnalisation tardive à Lyon : de la confidentialité à la notoriété (1918-1964). *STAPS*, 2005, n° 68, p. 7-23.

LEITE LOPES Sergio J et FAGUER Jean-Pierre, L'invention du style brésilien. Sport journalisme et politique au Brésil. *Actes de la Recherche en Sciences sociales* 1994, n° 103, p. 27-35.

MASON Tony. *Association football and english society. 1863-1915*. Brighton Sussex, The Harvester Press, 1980. 278 p.

MASON Tony. *Sport in Britain. A social history*. Cambridge, Cambridge University Press, 1989. 363 p.

MENAUT André. De la place de l'entraîneur au sein du système sportif. L'exemple du football professionnel, in *Sport, relations sociales et action collective*. Talence, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1995. p. 211-222.

MENAUT André. Le sentiment d'incomplétude de l'entraîneur, in F. BIGREL, F. SCRIBOT. *La conception de l'acte d'entraîner. Entre théorie(s) et pratique(s)*. Talence, les éditions du CREPS d'Aquitaine, 1998. p. 223-247.

MIGNON Patrick. *La passion du football*. Paris, éditions Odile Jacob, 1998. 287 p.

MIGNON Patrick. L'argent du football. *Pouvoirs* 2002, n° 101, Seuil, p. 89-104.

MOMBAERTS Érick. L'évolution d'une conception de l'entraînement en football, in F. BIGREL, F. SCRIBOT. *La conception de l'acte d'entraîner. Entre théorie(s) et pratique(s)*. Talence, les éditions du CREPS d'Aquitaine, 1998. pp. 85-105.

MOURLANE Stéphane, GASTAUT Yvan, BOLI Claude, CHOVAUX Olivier. *Le football dans nos sociétés. Une culture populaire 1914-1998*. Paris, Autrement, 1998. 236 p.

NUYTENS Williams, Le football du dimanche dans un club de district. *PanoramiqueS* 2002, n° 61. Un monde foot, foot, foot ! p. 61-68.

NYS Jean-François, Les clubs à la croisée des logiques sportives et économiques. *PanoramiqueS* 2002, n° 61. Un monde foot, foot, foot ! p. 19-23. *PanoramiqueS* 2002, n° 61. Un monde foot, foot, foot ! p.

PIAT Philippe. Les joueurs. Histoires d'un combat permanent. *Pouvoirs* 2002, n° 101, Seuil, p. 49-64.

POLI Raffaele. Des migrants à qualifier. Les footballeurs africains dans quatre pays européens, in NEDELICU Mihaela (sous la direction de). *La mobilité internationale des compétences*. Paris, L'Harmattan, 2004. p. 143-16.

POTRAC Paul, JONES Robyn, CUSHION Christopher, Understanding power and the coach's role in professional english soccer : a preliminary investigation of coach behaviour. *Soccer and society*, 2007, vol 8., issue 1, p. 33-49.

ROUGER Arnaud. Limitation des effectifs (□) limitation des salaires : une nouvelle forme de Salary cap ? in GOUGUET Jean-Jacques ( sous la direction de ). *Le sport professionnel après l'arrêt Bosman : une analyse économique internationale*. Presses universitaires de Limoges, 2004. p 209-211.

SAISSET Olivier. Question 20. Quelle importance accordez-vous à l'observation effectuée à l'œil nu par rapport aux autres outils de recueil d'informations ?, in N. KRANTZ, L. DARTNELL. *Les experts en question. Savoirs professionnels en matière d'entraînement*. Paris, INSEP, 2007. pp. 175-177.

SIMON François-René, LEIBLANG Alain, MAHJOUR Faouzi. *Les enragés du football. L'autre mai 68*. Paris, Calman-Lévy, 2008. 155 p.

SLIMANI Hassan, Le système de formation à la française. *Panoramiques*, 2002, n° 61, p. 78-84. Un monde foot, foot, foot ! , dirigé par D. Demazière et W. Nuytens. P

SONNTAG Albrecht, Le football en Allemagne, in *Sociétés et Représentations. Football et Sociétés*, 1998, n° 7, p. 181-189.

THIRIEZ Frédéric. Les clubs français à l'épreuve du « foot-business ». *Pouvoirs* 2002, n° 101, Seuil, p. 65-74.

TRAVERSE Cécile. *La préparation mentale au sein des équipes professionnelles : des savoirs qui intéressent, une présence qui inquiète. Et pourtant* □ Communication orale, 4° colloque « Football et recherches », centre national et technique du football, Clairefontaine, 4 et 5 juin 2009.

VASSORT. *Football et politique. Sociologie historique d'une domination*. Paris, les éditions de la Passion, 1999. 383 p.

VIGARELLO Georges, Les premières coupes du monde ou l'installation du sport moderne. *Vingtième siècle*, 1990, n° 26, p. 5-10.

WAGG Stephen. *The football. A contemporary social history*. Brighton, The Harvester Press, 1984. 252 p.

WAGG Stephen, Angels of us all ? Football management, globalization and the politics of celebrity. *Soccer and society*, 2007, vol 8, issue 4. p 440-458.

WAHL Alfred, La pénétration du football en France. *Sport un Kultur*. Bern, Peter Lang, 1983. pp. 63-67.

WAHL Alfred, Le footballeur français : de l'amateurisme au salariat (1890-1926). *Le Mouvement social* 1986, n° 135, p. 7-30.

WAHL Alfred, Sociologie de l'implantation du football. La France de l'Est, in *Des jeux aux sports. Actes du colloque de Metz 1985*. Metz, 1986. p. 119-126.

WAHL Alfred. Football et idéologie au début du XXe siècle : les fonctions du football, in P. Arnaud, J. Camy (dir.). *La naissance du mouvement sportif associatif en France*. Actes du colloque de Lyon 1, Presses universitaires de Lyon, 1986. p. 299-307.

WAHL Alfred. *Les archives du football. Sport et société en France (1880-1980)*. Paris, Gallimard-Julliard, 1989. 355 p.

WAHL Alfred, Enjeux : le football un nouveau territoire de l'historien. *Vingtième Siècle*, 1990, volume 26, p. 127-131.

WAHL Alfred, Le Mai 68 des footballeurs français. *Vingtième Siècle*, 1990, volume 26, p. 73-82.

WAHL Alfred. La fédération Internationale de Football-Association (1903-1930), in *Sports et relations internationales. Actes du colloque de Metz-Verdun 1993*. Metz, 1994. pp. 31-45.

WAHL Alfred, Les dirigeants du monde sportif français et allemand au XXe siècle. Un aperçu, in L. DUPEUX, R. HUDEMAN, F. KNIPPING. *Eliten in Deutschland un Frankreich im 19. und 20. Jahrhundert*. München, R. Oldenburg Verlag, 1996. p. 143-154.

WAHL Alfred. Chroniques et histoire : Méthodologie de l'histoire du football en France., in « *Regards sur le sport. Hommage à Bernard Jeu* ». Editions du Conseil scientifique de l'Université de Lille 3. 2002. Conférence du 7 décembre 1998. p 127-133.

WAHL Alfred, Pour une histoire du jeu, in P. MIGNON, H. HÉLAL (coord.). *Football, jeu et société*. Les cahiers de l'INSEP n° 25, 1999. p. 35-46.

WAHL Alfred, Un professionnalisme de résignation. *Sociétés et Représentations, Football & sociétés*, 1999, n° 7, pp. 7-30. CREDHESS

WAHL Alfred, LANFRANCHI Pierre. *Les footballeurs professionnels des années trente à nos jours*. Paris, Hachette, 1995. 290 p.

WAQUET Arnaud, TERRET Thierry, Ballon rond, Tommies et tranchées : l'impact de la présence britannique dans la diffusion du football-association au sein des villes de garnison de la Somme et du Pas-de-Calais (1915-1918). *Modern & Contemporary France, 1469-1969*, 2006, volume 14, issue 4, p. 449-464.

## **Histoire et sociologie du sport et de l'éducation physique sport**

AMAR Marianne. *Nés pour courir*. Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1987. 232 p.

ARNAUD Pierre (sous la direction de). *Les athlètes de la République. Gymnastique, sport et idéologie républicaine 1870-1914*. Paris, L'Harmattan, 1987. 423 p.

ARNAUD Pierre, CAMY Jean. *La naissance du mouvement sportif associatif en France. Sociabilités et formes de pratique sportive*. Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1986. 422 p.

ARNAUD Pierre. Sport et changement social. La méthode des modèles de l'histoire des exercices physiques, in J.-P. AUGUSTIN et J.-P. CALLÈDE. *Sport, relations sociales et action collective*. Actes du colloque des 14 et 15 octobre 1993 à Bordeaux. Bordeaux, éditions de la maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 1995. p 717 □734.

ARNAUD Pierre. 1940-1944. Vichy et le sport : années noires ou âge d'or ? in Pierre Arnaud, Thierry TERRET, Jean-Philippe SAINT-MARTIN, Pierre GROS. *Le sport et les Français pendant l'occupation. 1940-1944. Tome 1*. Paris, L'Harmattan, 2002. pp. 29 □36.

ARNAUD Pierre. L'Union des sociétés françaises de sports athlétiques ou la construction de l'espace sportif dans la France métropolitaine (1887-1897), in Pierre ARNAUD et Thierry TERRET (sous la direction de). *Le Sport et ses espaces, XIX<sup>e</sup> - XX<sup>e</sup> siècles*. Editions du CTMS, Paris, 1998. p 287-313.

ARNAUD Pierre. La sociabilité sportive. Jalons pour une histoire du mouvement sportif associatif. in P. ARNAUD (sous la direction de). *Les athlètes de la République. Gymnastique, sport et idéologie républicaine 1870/1914*. Paris, L'Harmattan, 1997 (édition originale 1987). p. 359-384.

ARNAUD Pierre. Le sport des ouvriers avant le sport ouvrier (1830-1908). Le cas français, in P. ARNAUD (sous la direction de). *Les origines du sport ouvrier en Europe*. Paris, L'Harmattan, 1994. pp. 45-85.

ARNAUD Pierre. Le sport, vecteur des représentations nationales des états européens, in P. ARNAUD et J. RIORDAN (sous la direction de). *Sport et relations internationales (1900-1944)*. Paris, L'Harmattan, 1998.

ARNAUD Pierre. Objet culturel, objet technique, objet didactique. Forme et statut des apprentissages. Epistémologie de la pédagogie des activités physiques et sportives (exemple de la natation : Lyon, 19<sup>ème</sup> siècle-1914). *STAPS* 1986, n° 14, volume 7, p. 79-86.

ATTALI Michaël. Sportif pour mieux servir la France, in Pierre ARNAUD, Thierry TERRET, Jean-Philippe SAINT-MARTIN, Pierre GROS. *Le sport et les Français pendant l'occupation. 1940-1944. Tome I*. Paris, L'Harmattan, 2002. pp. 59-76.

BAQUÉ Cyril. *Esprit d'équipe, motivation et performance*. Paris, Chiron, 2007. 175 p.

BAQUÉ Cyril. *Le coaching des acteurs sportifs*. Paris, Chiron, 2007. 200 p.

BANCEL Nicolas. La révolution des sports modernes en France, in N. BANCEL, J.-M. GAYMAN. *Du guerrier à l'athlète. Éléments d'histoire des pratiques corporelles*. Paris, Presses universitaires de France, 2002. p 197-223.

BAQUET Maurice. *Education sportive. Initiation et entraînement*. 1942. Réédition en 1999 : Paris, L'Harmattan, 1999. 269 p.

BERNARD Michel, POCIELLO Christian, VIGARELLO Georges. Itinéraire d'un concept. *Esprit* 1975, n° 5, p. 704-723.

BILLAT Véronique. *Physiologie et méthodologie de l'entraînement. De la théorie à la pratique*. Bruxelles, De Boeck, 1998 (2000 pour la présente édition). 193 p.

BLONDE Alain, RAIMBAULT Nicolas. La formation des cadres à la fédération française de basket-ball, in HÉLAL H., NAPIAS F. *Former des entraîneurs demain*. Cahiers de l'INSEP n° 29. INSEP 2001. p 109-122.

BOSC Gérard, DIETSCHY Paul. Autour de la collection iconographique du musée du basket et d'un cahier photographique : les images sportives, un territoire à inventorier et à déchiffrer, in F. BOSMAN, P. CLASTRES, P. DIETSCHY. *Le sport, de l'archive à l'histoire*. Besançon, Presses Universitaires de Franche Comté. 2006. p 253-259.

BOSC Gérard. Spécificité des formations d'entraîneurs pour le haut niveau, in HÉLAL H., NAPIAS F. *Former des entraîneurs demain*. Cahiers de l'INSEP n° 29. INSEP 2001. p 157-162.

BOULLÉ Bernard. La formation des entraîneurs en natation : vers un système d'emploi formation-développement, in HÉLAL H., NAPIAS F. *Former des entraîneurs demain*. Cahiers de l'INSEP n° 29. INSEP, 2001. p. 97-107.

BRUANT Gérard. *Anthropologie du geste sportif. La construction sociale de la course à pied*. Paris, PUF, 1992. 261 p.

BUI-XUAN Gilles, GLEYZE Jacques. *De l'émergence de l'éducation physique. Un modèle conatif appliqué au passé*. Paris, Hatier 2001. 254 p.

CALLÈDE Jean-Paul. *Les politiques sportives en France. Eléments de sociologie historique*. Paris, Economica, 2000. 192 p.

CAMY Jean. Anthropologie des jeux et des sports et formes de transmission des savoirs, in P.GOIRAND, J. METZLER (sous la direction de). *Techniques sportives et culture scolaire*, Paris, édition Revue EPS, 1996. p. 249-255.

CHAIX Pierre. *Le rugby professionnel en France. Enjeux économiques et sociaux*. Paris, L'Harmattan, 2004. 276 p.

CHANTELAT Pascal. Les stratégies identitaires des dirigeants d'associations sportives. Apports et limites d'un concept, in P. CHANTELAT (testes réunis et présentés par). *La professionnalisation des organisations sportives. Nouveaux enjeux, nouveaux débats*. Paris, L'Harmattan, 2001. pp. 315 □ 335.

CHELLADURAI Packianathan. Leadership in sport : a review. *International Journal of sport psychology* 1990, n° 21, p. 328-354.

CLASTRES Patrick, MÉADEL Cécile, Quelle fabrique du sport ? Quelques éléments introductifs. *Le temps des médias* 2007/2008, n° 19. La fabrique des sports. p. 6-18.

CLASTRES Patrick. Archives sportives, archives du sport, in F. BOSMAN, P. CLASTRES, P. DIETSCHY. *Le sport, de l'archive à l'histoire*. Besançon, Presses Universitaires de Franche Comté. 2006. p 13-18.

CLASTRES Patrick. La revue athlétique de Pierre de Coubertin (1890-1891), une revue sportive et libérale, patriotique et coloniale, in F. CARPENTIER (textes réunis par). *Le sport est-il éducatif ?* Publications de l'Université de Rouen, 2004. p. 33-49.

CLÉMENT Jean-Paul. La représentation des groupes sociaux et ses enjeux dans le sport, in J.-P. CLÉMENT, J. DEFANCE, C. POCIELLO. *Sport et pouvoirs au XXe siècle*. Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1994. p. 53-104.

COLOMBO Claude. Question 16. De quelles façons motivez-vous les sportifs lors des séances d'entraînement ? in N. KRANTZ, L. DARTNELL. *Les experts en question. Savoirs professionnels en matière d'entraînement*. Paris, INSEP, 2007. p. 153.

- COSTANTINI Daniel. Le métier d'entraîneur : témoignage, in F. BIGREL, F. SCRIBOT. *La conception de l'acte d'entraîner. Entre théorie(s) et pratique(s)*. Talence, les éditions du CREPS d'Aquitaine, 1998. p. 33-52.
- DARBON Sébastien. *Diffusion des sports et impérialisme anglo-saxon*. Bordeaux, Editions de la Maison des Sciences de l'homme, 2008. 369 p.
- DEFRANCE Jacques. Les activités physiques et les sports face à l'Etat, in J.-P. CLÉMENT, J. DEFRANCE, C. POCIELLO. *Sport et pouvoirs au XXe siècle*. Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1994. p. 53-104.
- DELAPLACE Jean-Michel. *Georges Hébert. Sculpteur de corps*. Paris, Vuibert, 2005. 401 p.
- DELAPLACE Jean-Michel (dir.). *L'histoire du sport, l'histoire des sportifs. Le sportif, l'entraîneur, le dirigeant. 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles*. Paris, L'Harmattan, 1999. 441 p.
- ELIAS Norbert, DUNNING Eric. *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*. Paris, Fayard, 1994. 392 p.
- FAUQUET Claude. Une histoire d'entraîneur, in F. BIGREL, F. SCRIBOT. *La conception de l'acte d'entraîner. Entre théorie(s) et pratique(s)*. Talence, les éditions du CREPS d'Aquitaine, 1998. p. 59-76.
- FAURE Jean-Michel. Thèse de doctorat en Lettres et Sciences Humaines. *Sports, cultures et classes sociales*. Nantes, 1987.
- GABORIAU Philippe. L'Auto et le tour de France. Regard critique sur l'histoire du cyclisme et l'année 1903, in T. TERRET. *Histoire des sports*. Paris, L'Harmattan, 1996. p. 39-49.
- GABORIAU Philippe. *Les spectacles sportifs. Grandeurs et décadences*. Paris, L'Harmattan, 2003. 129 p.
- GASPARINI William. *L'organisation sportive*. Editions EPS. 2003. 127 p.
- GASPARINI William. *Sociologie de l'organisation sportive*. Paris, La Découverte, 2000. 130 p.
- GAY-LESCOT Jean-Louis. *Sport et éducation sous Vichy (1940-1944)*. Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1991. 253 p.
- GILLET Bernard. Le spectacle sportif contemporain, in DUMUR G. (sous la direction de). *Histoire des spectacles*. Paris, Gallimard, 1965. p 328-339.
- GLEYZE Jacques. *Archéologie de l'éducation physique au XXème siècle en France*. Paris, Presses universitaires de France, 1995. 272 p.
- GONZALEZ AJA Teresa. La politique sportive espagnole des L'Espagne républicaine et franquiste (1873-1975). In P. ARNAUD et J. RIORDAN (sous la direction de). *Sport et relations internationales (1900-1941)*. Paris, L'Harmattan, 1988. p. 206-239.

GOUARD Philippe. La recherche, le coaching et la formation des entraîneurs experts, in HÉLAL H., NAPIAS F. *Former des entraîneurs demain*. Cahiers de l'INSEP n° 29. INSEP, 2001. pp. 67 - 73.

GOUGUET Jean-Jacques (sous la direction de). *Le sport professionnel après l'arrêt Bosman : une analyse économique internationale*. Limoges, Presses universitaires de Limoges et du Limousin, 2004. 211 p.

GOZZOLI Charles et VALLAYES Olivier. La formation d'entraîneurs de la F.F. d'athlétisme, in HÉLAL H., NAPIAS F. *Former des entraîneurs demain*. Cahiers de l'INSEP n° 29. INSEP, 2001. p 83-89.

GROENEN Haimo. Thèse de Doctorat en STAPS. *Une histoire culturelle des méthodes d'entraînement de judo : approche comparée France Belgique de l'entre-deux-guerres à la fin des années 1950*. Soutenue à l'Université Lyon 1, sous la direction de Thierry TERRET, 2005.

GRÜN Laurent. La guerre au service du sport ou le sport au service de la guerre ? *Revue EPS* 2005, n° 316, p. 29-31.

GRÜN Laurent. La débat amateurisme/professionnalisme du football français ou la négation d'une partition sport dévoyé/sport purifié (1890-1939), in F. CARPENTIER (textes réunis par). *Le sport est-il éducatif ?* Rouen, Publications de l'Université de Rouen, 2004. p. 125-135.

HEIMERMANN Benoît. *Les gladiateurs du Nouveau Monde Histoire des sports aux Etats-Unis*. Paris, Gallimard, 1990. 176 p.

HUBSCHER Ronald. Les historiens et le sport : une mésentente cordiale ? Conférence du 6 mars 2000. *Regards sur le Sport. Hommage à Bernard Jeu*. Editions du Conseil Scientifique de l'Université Charles de Gaulle. Lille 3, 2002. p. 183-197.

HUBSCHER Ronald, DURRY Jean, JEU Bernard. *L'Histoire en mouvements. Le sport dans la société française. (XIX° - XX° siècles)*. Paris, Armand Colin, 1992. 560 p.

HUESCA Roland. Thèse de Doctorat STAPS sous la direction de André Rauch. *Paris à l'époque des ballets russes. 1909-1913. Histoire culturelle de l'esthétisme..* Strasbourg, Université Marc Bloch, 1997.

HUSTING Alexandre. *L'Union européenne et le sport. L'impact de la construction européenne sur l'activité sportive*. Lyon, éditions Juris, 1998. 260 p.

IRLINGER Paul, LOUVEAU Catherine, MÉTOUDI Michèle. *Les pratiques sportives des Français. Les usages du temps libéré*. Paris, INSEP, 1987.

JUILLARD François. Former les entraîneurs, demain, in HÉLAL H., NAPIAS F. *Former les entraîneurs demain*. Les Cahiers de l'INSEP n° 29. INSEP, 2001. p. 13 - 17.

KRANTZ Norbert et DARTNELL Laurent. *Les experts en question. Savoirs professionnels en matière d'entraînement*. Paris, INSEP, 2007. 187 p.

LABORIE Pierre. L'entraîneur de haut niveau, in HÉLAL Henri et NAPIAS Françoise. Former les entraîneurs demain. Cahiers de l'INSEP n° 29. INSEP, 2001. pp 45 □49.

LACOUTURE Jean. Le sport : des clichés à foison, in JEANNENEY Jean-Noël. *Une idée fausse est un fait vrai. Les stéréotypes nationaux en Europe*. Paris, Odile Jacob, 2000. 230 p.

LANFRANCHI Pierre. La consommation du spectacle sportif. Une comparaison entre l'Allemagne, l'Italie et la France dans l'entre-deux guerres. *Le Mouvement social*, 2004, n° 206, p 115-125.

LASSUS Marianne, MARTIN Jean-Luc, VILLARET Sylvain. Les politiques publiques du sport (1945-2005), in P TÉTARD. *Histoire du sport en France de la Libération à nos jours*. Paris, Vuibert, 2007. p 119-154.

LE BOULCH Jean. *Face au sport*. Paris, Les éditions ESF, 1977.

LEMYRE François. Situations d'apprentissage informelle d'entraîneurs, in WALLIAN N., POGGI M.P, MUSSARD M. *Co-construire des savoirs*. Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2008. p. 203 □216.

LÉVÊQUE Marc. *Psychologie du métier d'entraîneur ou l'art d'entraîner les sportifs*. Paris, Vuibert, 2005. 188 p.

LÉVÊQUE Marc. *Les différentes modalités d'action psychologique en football : réflexions sur leur mise en œuvre*. Communication orale. 4° colloque « Football et recherche ». Centre national et technique du football, Clairefontaine, Centre National Fernand Sastre, 4 et 5 juin 2009.

LÉZIART Yvon. Pratiques sportives et classes laborieuses. Etude initiale 1887-1914, in P. ARNAUD (sous la direction de). *Les origines du sport ouvrier en Europe*. Paris, L'Harmattan, 1994. p 111 - 127.

LOQUET Monique, GANTCHEVA Giurka. La production des savoirs dans l'entraînement de haute performance : étude contrastée en France et en Bulgarie de l'action effective des entraîneurs en gymnastique rythmique, in WALLIAN N., POGGI M.-P. MUSSARD M. *Co-construire des savoirs*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2008. p 231-241.

LORET Alain. *Concevoir le sport pour un nouveau siècle. Quelles stratégies de développement pour les organisations sportives*. Voiron, Presses Universitaires du Sport, 2004. 237 p.

MAZANY Pete. *Teamthink. Management d'équipe : clé du succès*. Paris, INSEP Publications, 2002.

MIÈGE Colin. LAPOUBLE Jean-Christophe. *Sport et organisations internationales*. Paris, Economica, 2004. 242 p.

MIGNON Patrick, TRUCHOT Guy. *Les pratiques sportives en France*. Paris, INSEP, 2002.

PAPIN Bruno. *Conversion et reconversion des élites sportives. Approche socio-historique de la gymnastique artistique et sportive*. Paris, L'Harmattan, 2007.

- PHILONENKO Alexis. *Histoire de la boxe*. Paris, INSEP, 1991. 487 p.
- PIERRE Julien. Thèse pour le Doctorat en STAPS. « *S'investir corps et âme en entreprise. Contribution à une sociologie de la mobilisation des cadres par le sport* », sous la direction de William GASPARI. Université de Strasbourg, 16 juin 2009.
- PIVATO Stéfano. *Les enjeux du sport*. Firenze, Casterman, 1994. 157 p.
- PIVATO Stéfano. *Sports et rapports internationaux : le cas du fascisme italien*. Actes du colloque de Metz-Verdun, 23-24-25 septembre 1993, présentés par A. WAHL et P. ARNAUD. Publications du centre de recherches Histoire et civilisation de l'Université de Metz, 1994. pp. 65-72.
- POCIELLO Christian, *La Science en mouvements. Etienne Marey et Georges Demeny (1870-1920)*. Paris, PUF, 1999. 334 p.
- POCIELLO Christian. *Sports et société. Approche socio-culturelle des pratiques*. Paris, Vigot, 1981. 377 p.
- POCIELLO Christian. *Le rugby ou la guerre des styles*. Paris, A.M. Métailié, 1983. 414 p.
- POCIELLO Christian. *Les cultures sportives*. Paris, Presses universitaires de France, 1995. 287 p.
- POCIELLO Christian. Sur la dramaturgie des sports de combat. Le spectacle du sport. *Communications* 1998, n° 67, p. 149-164.
- PONCIN-AUGAGNEUR Valérie. *Convention collective nationale du sport commentée*. Lyon, éditions Juris associations, 2007. 377 p.
- POULTON E.C. On prediction in skilled movements. *Psychological Bulletin* 1957, n° 54, p. 467-478.
- POYER Alex. *Les premiers temps des vélocé-club : apparition et diffusion du cyclisme associatif entre 1867 et 1914*. Paris, L'Harmattan, 2003. 341 p.
- PRÊTET Bernard. Le monde sportif parisien. 1940-1944, in Pierre ARNAUD, Thierry TERRET, Jean-Philippe SAINT-MARTIN, Pierre GROS. *Le sport et les Français pendant l'Occupation. 1940 - 1944. Tome 1*. Paris, L'Harmattan, 2002.
- RAMONET Ignacio. Un fait social total. *Manière de voir*, 1998, n° 79. Le Monde diplomatique. Football et passions politiques. p. 6-7.
- RAUCH André. *Boxe, violence du XXe siècle*. Paris, Aubier, 1992. 427 p.
- RAUCH André. L'oreille et l'œil sur le sport, In Le spectacle du sport. *Communications* 1998, n° 67, p. 193-210.
- RAUCH André. *Le corps en éducation physique*. Paris, Presses Universitaires de France, 1982. 135 p.

- RICHEZ Jean-Claude, RAUCH André. L'enfant du pays. Champions en Alsace (1920-1980). *Vingtième Siècle*, 1999, n° 61, p. 70-85.
- RIOUX Georges, CHAPPUIS Raymond. *L'équipe dans les sports collectifs*. Paris, Vrin, 1967. 125 p.
- ROBÈNE Luc. Introduction à l'histoire des techniques sportives, in L. ROBÈNE, Y. LÉZIART. *Histoire et Anthropologie des techniques sportives. Volume I*. Paris, Chiron, 2006. p. 7-30.
- ROGER Anne, RIAS Bernard, FARGIER Patrick, TERRET Thierry. *L'athlétisme et l'école. Histoire et épistémologie d'un « sport éducatif »*. Paris, L'Harmattan, 2002. 219 p.
- ROGER Anne. Thèse en STAPS. *L'entraînement en athlétisme en France (1919-1973) : une histoire de théoriciens ?* Soutenue à l'Université Claude Bernard, Lyon 1, sous la direction de T. TERRET, le 13 décembre 2003.
- ROGER Anne. Entraînement et idéologie. Le cas de l'athlétisme français dans l'entre-deux guerres, in J.F. LOUDGUER, C. VIVIER, P. DIETSCHY. *Sport et idéologie. Tome 2*. Besançon, ACE-SHS. 2004. p. 289 □300.
- ROGER Anne. Les résistances au changement dans l'entraînement des lanceurs français (1945-1965). *STAPS*, 2006, n° 71, p. 37-51.
- ROY Martin, TRODEL Pierre WERTHNER Penny, in M. LOQUET et Y. LEZIART, dans un nouveau regard sur la formation des entraîneurs de haut niveau, in M. LOQUET et Y. LEZIART (sous la direction de). *Cultures sportives et artistiques. Formalisation des savoirs professionnels. Pratiques, formations, recherches*. Presses Universitaires de Rennes, 2004. p. 309-312.
- SAINT-MARTIN Jean. Philippe Tissié ou l'éducation physique au secours de la dégénérescence de la jeunesse française (1888-1935). *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, 2006, n° 8, p. 119-132.
- SAINT-MARTIN Jean-Philippe. A propos des influences étrangères, in SAINT-MARTIN J.P., TERRET T. *Le sport français dans l'entre-deux guerres. Regards croisés sur les influences étrangères*. Paris, L'Harmattan, 2000. p 317-322.
- SAINT-MARTIN Jean-Philippe. L'emploi sportif vu à travers son histoire : des Brevets d'État aux professorats de sport, in T. TERRET (sous la direction de). *Education physique, sport et loisir : 1970-2000*. AFRAPS, 2000. p. 251-268.
- SAINT-MARTIN Jean-Philippe. *Educations physiques françaises et exemplarités étrangères entre 1815 et 1914*. Paris, L'Harmattan, 2003. 222 p.
- SAINT-MARTIN Jean-Philippe. TERRET Thierry. *Le sport français dans l'entre-deux guerres. Regards croisés sur les influences étrangères*. Paris, L'Harmattan, 2000. 324 p.
- SAVARD Claude. La réforme du programme canadien de certification des entraîneurs, in HÉLAL H., NAPIAS F. *Formation des entraîneurs demain*. Cahiers de l'INSEP, n° 29. INSEP, 2001. p 137 □153.

SILVAIN Jean-Marc, SÉOUDI Nourredine. Mémos ou la sauvegarde de la mémoire du sport, in F. BOSMAN, P. CLASTRES, P. DIETSCHY. *Le sport, de l'archive à l'histoire*. Besançon, Presses Universitaires de Franche Comté. 2006. p 265-278.

SIMONET Pierre, MEUNIER Christophe. Les fonds de l'Iconothèque de l'Institut national du sport et de l'éducation physique (INSEP), in F. BOSMAN, P. CLASTRES, P. DIETSCHY. *Le sport, de l'archive à l'histoire*. Besançon, Presses Universitaires de Franche Comté. 2006. p 13 □18.

SIMONET Pierre, VÉRAY Lionel. *Des sports et des hommes*. Charenton-le-Pont, Citedis éditions, 2000. 140 p.

SPIVAK Marcel. Prestige national et sport : chemin d'un concept. 1890 □ 1936. *Relations internationales* 1984, n° 38, p. 175-191.

TERRET Thierry. Du sport aux sports. Plaidoyer pour une histoire comparée des sports, in T. TERRET (sous la direction de). *Histoire des sports*. Paris, L'Harmattan, 1996. p. 237-251.

TERRET Thierry. L'entraîneur et le nageur. Le cas Hermant-Taris, in J.-M. DELAPLACE. *L'histoire du sport. L'histoire des sportifs. Le sportif, l'entraîneur, le dirigeant. 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles*. Paris, L'Harmattan, 1999. p. 31-38.

TERRET Thierry. Les modèles d'entraînement en France dans les années vingt : diversité, références scientifiques et pressions internationales, in J.-P. SAINT-MARTIN, T. TERRET. *Le sport français dans l'entre-deux-guerres. Regards croisés sur les influences étrangères*. Paris, L'Harmattan, 2000. p. 145-161.

TERRET Thierry. *Les jeux interalliés de 1919. Sport, guerre et relations internationales*. L'Harmattan, 2002. 144 p.

TERRET Thierry. L'éducation physique en France sous la Quatrième République. *Sport History Review* 2002, n° 33, p. 51-72.

TERRET Thierry, FARGIER Patrick, RIAS Bernard, ROGER Anne. *L'athlétisme et l'école*. Paris, L'Harmattan, 2002. 220 p.

TERRET Thierry. *Le sport au féminin, débat en direct*, France Inter, émission « 2000 ans d'histoire » animée par Patrice Gélinet, 13 novembre 2007. 30□

TERRET Thierry. S'entraîner en natation sportive : une histoire culturelle, in L. MUNOZ (textes réunis par). *Usages corporels et pratiques sportives aquatiques du XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, L'Harmattan, 2008. p. 5-38.

TÉTART Philippe. Les historiens et l'histoire du sport (1962-2005), in P. TÉTART (sous la direction de). *Histoire du sport en France. De la libération à nos jours*. Paris, Vuibert, 2007. p. 393 □442.

THIBAUT Jacques. *Sport et éducation physique*. Paris, Vrin, 1987.

THIBAUT Jacques. La conjoncture des années d'après-guerre, in P. ARNAUD, J.P. CLEMENT, M. HERR (textes réunis par). *Éducation physique et sport en France*. Clermont-Ferrand, AFRAPS, 1995 (2<sup>e</sup> édition). p. 101 □117.

TRUDEL Pierre. L'appropriation des connaissances scientifiques et des connaissances d'expérience par les entraîneurs, in WALLIAN N, POGGI M.P., MUSSARD N. *Co-construire des savoirs*. Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2008. p. 103 - 114.

ULMANN Jacques. *De la gymnastique aux sports modernes*. Paris, Vrin, 1977.

VIGARELLO Georges. *Une histoire culturelle du sport. Techniques d'hier et d'aujourd'hui*. Paris, R. Laffont et revue EPS, 1988. 205 p.

VIGARELLO Georges. Mécanique, corps incorporel, in GIARD Luce (sous la direction de). *Michel Foucault. Lire l'œuvre*. Grenoble, Jérôme Million, 1992. p 195-200.

VIGARELLO Georges et HOLT Richard. Le corps travaillé. Gymnastes et sportifs au XIX<sup>e</sup> siècle, in CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges. *Histoire du corps. 2. De la Révolution à la Grande Guerre*. Paris, Seuil, 2005.

VIGARELLO Georges. S'entraîner, in CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges. *Histoire du corps. 3. Les mutations du regard. Le XX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Seuil, 2006.

VIGARELLO Georges. Stades. Le spectacle sportif des tribunes aux écrans, in CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges. *Histoire du corps. 3. Les mutations du regard. Le XX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Seuil, 2006. p. 343

VILLARET Sylvain. La méthode naturelle de Georges Hébert ou « l'école naturiste » en éducation physique (1900-1939). *STAPS* 2004, n° 63, p. 29-44.

VINCENT Joris. Thèse en STAPS. *Le crochet, la passe, la mêlée : Une histoire des techniques en rugby de 1845 à 1957*. Soutenue à l'Université Claude Bernard, Lyon 1, sous la direction de T. TERRET, le 27 novembre 2003.

VOLLMER Jean-Claude. Question 14. Quel(s) rôle(s) doit jouer l'entraîneur au sein du système Performance-Entraîné-Entraînement ?, in N. KRANTZ L. DARTNELL. *Les experts en question. Savoirs professionnels en matière d'entraînement*. Paris, INSEP, 2007. pp. 143-145.

WIGGLESWORTH Neil. *The evolution of english sport*. London, Frank Cass, 1996. 181 p.

## **Histoire et sociologie de la presse et médias**

ALBERT Pierre. *Histoire de la Presse*. Paris, PUF 1970. 128 p.

ALMEIDA (d') Fabrice. DELPORTE Christian. *Histoire des médias en France de la Grande Guerre à nos jours*. Paris, Flammarion, 2003. 434 p.

BELLANGER Claude, GODECHOT Jacques, GUIRAL Pierre, TERRON Fernand. *Histoire générale de la presse française. Tome III : de 1871 à 1940*. Paris, AVF, 1972. 688 p.

BELLANGER Claude. GODEGLOT Jacques. GUIRAL Pierre et TERRON Fernand. *Histoire générale de la presse française. Tome V : de 1958 à nos jours*. Paris, PUF, 1976. Tome III : de 1871 à 1940.

BLOCISZEWSKI Jacques, « Contributions complémentaires ». *Les Cahiers de l'Université sportive d'été*, 2006, n° 19. Le journaliste et le sport : responsable (s) ou otage (s). Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine. p. 143-160.

BROCHAND, Christian. *Histoire générale de la radio et de la télévision en France. Tome II. 1944 - 1974*. Paris, La documentation française, 1994. 690 p.

CHARAUDEAU Patrick. *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social*. Paris, Nathan. 1997. 286 p.

CHARAUDEAU Patrick. La télévision peut-elle expliquer ? in J. BOURDON, JOST F. *Penser la télévision*. Actes du colloque de Cerisy. Paris, Nathan, 1998. p. 249-274.

DAYAN Daniel. Le double corps du spectateur, in J. BOURDON, F. JOST (sous la direction de). *Penser la télévision*. Actes du colloque de Cerisy. Paris, Nathan, 1998. 336 p.

DAYAN Daniel, KATZ Elihu. *La télévision cérémonielle*. Paris, PUF, 1996. 259 p.

DE LIVOIS René. *Histoire de la Presse en France. T.II. De 1981 à nos jours*. Lausanne, éditions Spes, 1965. 662 p.

DELPORTE Christian. *Histoire du journalisme et des journalistes en France*. Paris, PUF, 1995. 128 p.

DELPORTE Christian. Le journal, in J.- P. RIOUX, J.-F. SIRINELLI. *La France d'un siècle à l'autre. 1914-2000. Tome I*. Paris, Hachette 1999. p 609-617.

DELPORTE Christian. *Les journalistes en France. 1880-1950. Naissance et construction d'une profession*. Paris, Seuil 1999. 454 p.

DELPORTE Christian. Les transformations de la presse écrite sous l'ère Pompidou, in P. GRISET (sous la direction de). *Georges Pompidou et la modernité. Les tensions de l'innovation. 1962-1974*. Bruxelles, p.i.e. Petre lang, 2006.

DORVILLÉ Christian, Ethique sportive, éthique journalistique : une mise en questions ; in *Les cahiers du journalisme*, 2002, n° 11. Journalisme sportif : le défi éthique. Les Presses de l'Université Laval. pp. 18-33.

ECK Hélène. La radio, in J.-P. RIOUX, J.-F. SIRINELLI. *La France d'un siècle à l'autre. 1914 - 2000. Tome I*. Paris, Hachette 1999. p. 637-643

EVENO Patrick. *L'argent de la presse française des années 1820 à nos jours*. Editions du CHTS. 2003. 237 p.

EVENO Patrick. La presse française sous la Vème République, presse aux ordres, groupe de pression ou quatrième pouvoir ? in GARRIGUES J. (sous la direction de). *Les groupes de*

*pression dans la vie contemporaine en France et aux Etats Unis de 1820 à nos jours*. Presses universitaires de Rennes, 2002. p. 109-115.

FERRAN Jacques, Le journaliste de sport fait-il le public (le lecteur, l'auditeur, le téléspectateur)? *Les cahiers de l'Université d'été* 2006, n° 19. Le journaliste et le sport, responsable (s) ou otage (s). Pessac, Maisons des sciences de l'homme d'Aquitaine, p. 39-67.

HARSCOËT Johann, « L'Equipe, l'épique et l'éthique. La presse face au délitement du sport de haut niveau. *Le Monde diplomatique* n° 642, 2007. . p. 22-23.

HERVOUET Loïc, Sport et journalisme sportif : valeurs, réalités et déviances. *Les cahiers du journalisme* 2002, n° 11. Journalisme sportif : le défi éthique. Les presses de l'Université de Laval. p 48-52.

JEANNENEY Jean-Noël. *Une histoire des médias des origines à nos jours*. Paris, Seuil, 1996. 394 p.

JEANNENEY Jean Noël. Les médias, in R. RÉMOND (sous la direction de). *Pour une histoire politique*. Paris, Seuil, 1996. p. 185-198.

JEANNENEY Jean-Noël. Audiovisuel : le devoir de s'en mêler, in J.-P. RIOUX, J.-F. SIRINELLI. *Pour une histoire culturelle*. Paris, Seuil, 1997. p. 147-163.

JEANNENEY Jean Noël. *L'écho du siècle. Dictionnaire historique de la radio et de la télévision en France*. Paris, Hachette Littératures, 1999. 815 p.

JOBERT Timothée « L'Auto, un organe de presse ? » in E. COMBEAU-MARI (sous la direction de). *Sport et Presse en France (XIX° - XX° siècles)*. Paris, Le Publieur, 2007. p 13-23.

LECOMTE Bernard. Pour moins de dix secondes d'éternité. Le spectacle du sport. *Communications* 1998, n° 67. p. 71-89.

LOCHARD Guy. SOULAGES Jean-Claude. *La communication télévisuelle*. Paris, Armand Colin, 1998. 239 p.

MAITROT Eric, « La filière de la formation », les « ficelles du métier » et la déontologie professionnelle. *Les cahiers de l'Université sportive d'été* 2006, n° 19. Le journaliste et le sport. Responsable (s) ou otage (s). Maison des sciences de l'Homme d'Aquitaine. Pessac, 2006. p. 85-102.

LUTZENFICHTER Alain. *L'association internationale de la presse sportive. Au cœur du sport*. Anglet, Atlantica, 2005. 209 p.

MARCHAND Jacques. *La presse sportive*. Paris, éditions CFPJ, 1989. 80 p.

MARCHAND Jacques, Journalisme de sport : Conception (ou exception) française □ *Les cahiers du journalisme*, 2002, n° 11. Journalisme sportif : le défi éthique ». Les Presses de l'Université Laval. p. 164 □172.

MARCHAND Jacques. *Journalistes de Sport*. Anglet, Atlantica, 2004. 246 p.

MARCHAND Jacques, Contributions complémentaires. *Les cahiers de l'Université sportive d'été*, 2006, n° 19. Le journaliste et le sport. Responsable (s) ou otage (s). Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine. Pessac. p 143-160.

MARCHAND Jacques, La plume, la voix, l'image. Le traitement du sport. *Les cahiers de l'Université sportive d'été*, 2006, n° 19. Le journaliste et le sport. Responsable (s) ou otage (s). Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine. Pessac. p 21 □35.

MARCHETTI Dominique. Les transformations de la production de l'information sportive : le cas du sport spectacle. *Les cahiers du journalisme*, 2002, n° 11. Journalisme sportif : le défi éthique. Les Presses de l'Université Laval. p. 66-81.

MARTIN Marc. La télévision, in J.-P. RIOUX, J.-F. SIRINELLI. *La France d'un siècle à l'autre. 1914-2000. Tome 1*. Paris, Hachette 1999. p. 645-657.

MARTIN Marc. *La presse régionale. Des affiches aux grands quotidiens*. Paris, Fayard, 2002, 501 p.

MARTIN Marc. Un groupe de pression au service des intérêts de la profession durant l'entre-deux guerres : le Syndicat des journalistes, in GARRIGUES J.(sous la direction de). *Les groupes de pression dans la vie contemporaine en France et aux Etats-Unis de 1820 à nos jours*. Presses universitaires de Rennes, 2002. p. 99-107.

MOLES Jean-Bernard Marie, SOBRY Claude, Du spectacle □ au business : Les nouvelles relations entre le sport et la télévision. *Les Cahiers du Journalisme* 2002, n° 11. Journalisme sportif : le défi éthique. Les Presses de l'Université Laval. p 82-103.

MONEGHETTI Merryll, TÉTARD Philippe, WILLE Fabien. De la plume à l'écran. Sports et médias depuis 1945, in P. TÉTARD. *Histoire du sport en France. De la Libération à nos jours*. Paris, Vuibert, 2007. p. 197-228.

MONTÉREMAL Gilles, L'Equipe : médiateur et producteur de spectacles sportifs (1946-1967). *Le Temps des Médias*, 2007/2008, n° 19. La Fabrique des sports. p.107-120.

NEVEU Erik. *Sociologie du journalisme*. Paris, La Découverte, 2004. 123 p.

PAPA Françoise, Montrer le sport à la télévision, in L.VÉRAY, P. SIMONET. *Montrer le sport*. Paris, INSEP Publications, 2000. 359 p.

RASPAUD Michel, Logique sportive versus logique d'entreprise ? Journalisme Sportif : le défi éthique. *Les cahiers du journalisme*, 2002, n° 11. Journalisme sportif : le défi éthique. Les Presses de l'Université Laval. p 54-64.

SAUVÉ Claude. *Faire dire. L'interview à la radiotélévision*. Les Presses de l'Université de Montréal (2000). 239 p.

SIMON François, Les nouvelles contraintes de temps et le travail journalistique face à l'ultra-court. Quelle formation pour les journalistes du sport ? *Les cahiers de l'Université sportive d'été*, 2006, n° 19. Le journaliste et le sport, responsable (s) ou otage (s). Pessac 2006. Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine. p 103 □107.

THÉBAUD François. *Le Temps du Miroir. Une autre idée du journalisme*. Paris, Albatros, 1982. 213 p.

VINCENT Joris. De P. de Coubertin à L. Manaudou : enjeux et débats d'une presse sportive s'ouvrant au football-rugby, in E. COMBEAU □MARI (sous la direction de). *Sport et Presse en France (XIX<sup>e</sup> - XX<sup>e</sup> siècles)*. Paris, Le Publieur, 2007. p 359-375.

WILLE Fabien, Introduction. Journalisme sportif : le défi éthique. *Les cahiers du journalisme*, 2002, n° 11. Journalisme sportif : le défi éthique. Les Presses de l'Université Laval. p. 10-16.

### **Ouvrages de présentation du football et ouvrages d'entraînement spécifiques au football et à la préparation physique**

ABBEGLEN André Trello. *Le football association*. Paris, éditions Berger Levrault, 1936. 122 p.

BANIDE Maurice, BONTEMPS Arnold. *Le football*. Paris, S. Bornemann, 1940. 32 p.

BAQUET Maurice (préf. De HANOT Gabriel). *La préparation athlétique du footballeur*. Editions AED F.F.F., 1948. 48 p.

BARD Henri. DIFFRE Henri. *Le football-association : étude technique et physiologique, entraînement, hygiène*. Paris, Gaston Doin & Cie, 1927. 214 p.

BATTY Eric. *Football. Entraînement à l'européenne*. Paris, Vigot, 1981. 184 p.

BAUDRY de SAUNIER. *Pour bien connaître les football : ses règles et sa technique*. Paris, Ernest Flammarion, 1944. 128 p.

BEAUDET Hubert. *Les 60 années du Championnat*. Paris, 1991, 252 p.

BELLIN DU COTEAU Marc, PEFFERKORN Maurice. *L'entraînement sportif*. Paris, Flammarion, 1924. 140 p.

BOIGEY Maurice. *L'entraînement. Bases physiologiques, technique, résultats*. Paris, Masson et Cie, 1942. 329 p.

BOUCHARD Jean-Philippe, CONSTANT Alain. *Un siècle de football*. Paris, Calmann Lévy, 1996.

BOUR Roger. *Football Club de Metz 1932-1977 : livre d'or officiel*. F.C.M. Metz : Anecit-Europe, 1976. 240 p.

BRIQUET Georges. *Football d'aujourd'hui et de demain*. Paris, Flammarion, 1960. 142 p.

BRIQUET Georges. *Football d'aujourd'hui*. Paris, Flammarion, 1955. 134 p.

- BUNYAN Maurice. *Le football simplifié*. Paris : P. Fauville, 1935. 132 p.
- BUSCH Wilhelm (trad. De J.-R. Amsler). *Le football à l'école*. Paris, Vigot, 1980. 88 p.
- CARDONY Jean. *Traité du jeu de ballon par un surveillant S.J. (football association) au collège et au patronage*. 1919. 194 p.
- CETTOUR Henri. *Football. « Ses 17 lois »*. Paris, Bornemann, 1989. 47 p.
- COMETTI Gilles. *La préparation physique en football*. Paris, Chiron, 2002. 176 p.
- CORBEAU Joël. *Le football, de l'école aux associations*. Joinville-le-Pont, éditions Revue E.P.S., 1988. 168 p.
- CHAYRIGUÈS Pierre, MAYER G.-X. *La technique du football-association : I, gardien de but. Suivi des règles officielles du jeu fixées par l'International Board*. Asnières, M. Mayer, 1922. 144 p.
- CLÉMENT H. *Pour être un bon joueur d'association*. Paris : Nilsson, (sans date). 64 p.
- DEMENY Georges. *Mécanisme et éducation du mouvement*. Paris, Alcan, 1904.
- DIETRICH Knut. (trad. De Jean-Rodolphe Amsler). *Le football : apprentissage et pratique par le jeu*. Paris, Vigot, 1988. 128 p.
- DUHAMEL Géo. *Le football français : ses débuts*. Paris, FL, 1931. 80 p.
- DUHAMEL Géo. *Guide du football : pour la saison 1945/46*. Paris, R. Godin, 1945. 168 p.
- DUHAMEL Géo. *Guide du football : édition 1945/46 complétée pour 1946/47*. Paris, Godin, 1946. 168 p.
- FAUCHER Jean-Robert. *Football. La formation initiale (12-16 ans)*. Paris, Amphora, 2008. 368 p.
- F.F.F. *Cinquantenaire de la Coupe de France de football : 1917-1967*. Paris, Amphora, 1967. 192 p.
- F.F.F. *Plaquette de 10 causeries-schémas sur le football*. 1946. 62 p.
- FERNANDEZ Luis, RIOLO Daniel (entretien avec Daniel RIOLO). *Luis contre-attaque*. Paris, Hugo et Cie. 2008. 194 p.
- FRANTZ Paul. *Le football*. Mulhouse, L'Alsace, 1975. 246 p.
- GALLICE Jean. *Préparation physique personnalisée pour la mise en condition physique collective*. Communication orale, 4<sup>ème</sup> colloque « Football et recherches ». Centre national et technique du football Fernand Sastre, Clairefontaine, 4 et 5 juin 2009.
- GARCET de VAURES MONT P., GARCET de VAURES MONT J. *Les sports athlétiques : football, courses à pied, saut, lancement*. Paris, Larousse, 1920. 116 p.
- GAREL Fredo. *Football : technique, jeu, entraînement*. Paris, Amphora, 1977. 308 p.

- GÉYZA-SZÉKANY-CÉCAGNE Etienne. *Technique du jeu de football*. Bruxelles, 1928. 130 p.
- GONDOUIN C., JORDAN (préf. De Louis Déa). *Le football : rugby, américain, association*. Paris, Pierre Lafitte & Cie., 1910. 358 p.
- GREHAIGNE Jean-Francis. *L'organisation du jeu en football*. Paris, Actio, 1992. 194 p.
- GUILLOU Jean-Marc. *En finir avec les scandales du football*. Paris, éd. Première Ligne, 1994. 249 p.
- HANOT Gabriel. *Le Football*. Paris, Nilsson, 1921.
- HÉBERT Georges. *L'éducation physique ou l'entraînement complet par la méthode naturelle*. Paris, Vuibert, 1920 (4ème éd.).
- HÉBERT Georges. *Le Sport contre l'éducation physique*, Paris, Vuibert, 1925.
- ISCH André. *La gloire du football lorrain*. Metz, Gérard Klopp, 1997. 363 p.
- LAGRANGE Fernand. *Physiologie des exercices du corps*. Paris, Alcan, 1888.
- L'ALMANACH DU FOOTBALL. Ce soir éditions, 1946.
- LEMARIÉ Gérard. *Entraîneur de foot, pour quoi faire ? Alain Perrin répond à Gérard Lemarié* (Préf. D'Arsène Wenger). Bruxelles, Mallard éditions, 2002. 200 p.
- MATVEIEV L.P. (traduction J.R. Amsler). *La base de l'entraînement*. Paris, Vigot, 1980. 184 p.
- MAZZOLA Sandro, MESSINA David. *Apprenez le football avec Sandro Mazzola*. Paris, De Vecchi, 1972. 192 p.
- MERCIER Joseph, CROS Yves. *Football et entraînement : stratégie, tactique, évolution et aspects modernes du jeu*. FFF, 1974. 154 p.
- MERCIER Joseph, CROS Yves. *Football et entraînement : la préparation athlétique du footballeur*. FFF, 1974. 128 p.
- MERCIER Joseph (Préf. De Robert HERBIN). *Football. Au carrefour des méthodes*. Paris, éditions Revue E.P.S., 1981. 351 p.
- MERCIER Joseph. *Le football*. Paris, Sports Bornemann, 1991. 80 p.
- MÉSONÈS Serge, SACCOMANO Eugène. *Guy Roux. Entraîneur de ma vie*. Bruxelles, Euro-images-productions, 2000. 157 p.
- MM. DELAUNAY, DELANCHE, DUQUESNE, GAMBARDELLA, GAMBLIN, ROSSINI, (sous la direction de). *Le livre d'or de la Coupe de France : 1917-1936*. Saint Briec, Louis Aubert, 1936. 384 p.
- MOMBAERTS Erick (Préf. De Gérard HOULLIER). *Football, de l'analyse du jeu à la formation du joueur*. Joinville-le-Pont, Actio, 1991. 261 p.

- MOMBAERTS Erick. *Entraînement et performance collective en football*. Paris, Vigot, 1996. 186 p.
- MONITOR Louis. *Le football-association : théorie, pratique, règlement international*. Paris, Albin Michel, 1929. 190 p.
- NICOLAS Paul, DAVIDOVITCH V. *Les secrets du football*. Paris, 1934. 254 p.
- PARAT Maurice. *Le football-association*. Paris, Nilsson, 1924. 196 p.
- PASCALOU Alain. *Formation et suivi des joueurs de haut niveau*. Communication orale, 4) colloque « Football et recherches », Centre national et technique du football Fernand Sastre, Clairefontaine, 4 et 5 juin 2009.
- PEFFERKORN Maurice. *Le football-association : théorie et pratique, jeu de football*. Paris, Ernest Flammarion, 1921. 308 p.
- PERPÈRE Lucien. *Football ma passion !* Paris, Paris-Vendôme, 1951. 244 p.
- PERPÈRE Lucien. *Prends un ballon, petit □ : initiation au foot-ball*. Reims, Matot-Braine, 1964. 96 p.
- PIRONI Victor. *L' Olympique de Marseille : Droit au but*. Verviers, Marabout, 1971. 118 p.
- PONTIÉ Édouard. *Le Football-Association*. Paris, Lucien Laveur éditeur, 1905. 90 p.
- RÉTHACKER Jean-Philippe, THIBERT Jacques (préf. d' Albert BATTEUX). *La fabuleuse histoire du football. Tome I : des origines à la coupe du monde 1966*. Paris, ODIL, 1984. 560 p.
- RÉTHACKER Jean-Philippe, THIBERT Jacques. *La fabuleuse histoire du football. Tome II : de 1967 à nos jours*. Paris, ODIL, 1984. 542 p.
- RUFFIER DR. *Soyons forts, manuel de culture physique élémentaire*. Paris, éditions Physis, 6<sup>ème</sup> édition, 1934. (1<sup>ère</sup> édition en 1909).
- SCHINDELDECKER P. *Football trois fois : football d'hier, football d'aujourd'hui, football de demain. Analyse d'un jeu d'équipe*. Strasbourg & Schiltigheim, Rhin (sans date). 86 p.
- TESSIÉ Justin. *Le football* (2<sup>o</sup> éd.). Paris, Vigot Frères, 1969. 168 p.
- TRAVERT Maxime. *Le football en situation. Observer et intervenir*. Paris, éditions Revue E.P.S., 2006.
- TRY Jean. *Le football-association. (Les mille et un sports. Comment on les pratique, règles qui les régissent, conseil à ceux qui veulent s'y livrer)*. Paris, France-éditions, 1922. 64 p.
- TUNMER A.A., FRAYSSE Ed. *Football (association)* (3<sup>o</sup> éd. revue et augmentée). Paris, Armand Colin, 1908. 150 p.
- VERGNE Robert. *Les grands entraîneurs et l'évolution des tactiques*. Genève, éditions Fanot, 1979. 154 p.

VERMAND Dominique ; DELAUNAY Pierre, Jacques de RYSWICK, CORNU Jean, (sous la direction de). *100 ans de football en France*. Paris : Atlas, 1982. 320 p.

VERMEULEN Herman. *Football. Entraînement à la zone*. Paris, Amhora, 2004. 152 p.

WAHL Alfred. *La balle au pied : histoire du football*. Paris, Gallimard, 1990. 160 p.

WINTERBOTTOM Walter. *L'entraînement du footballeur*. Paris, Amiot-Dumont, 1953. 418 p.

VISENTINI Marco. *Entraîneur de football. Les systèmes de jeu. Questions/Réponses*. Paris, Actio, 2009. 219 p.

WRZOS Jerzy. *Football : la tactique de l'attaque (théorie et pratique)*. Brakel, Broodcoorens Michel, 1984. 408 p.

ZSIGMOND Vilmos. *Football : 50 ans au service de la balle ronde*. 1955. 256 p.

## Sources

### ***Archives et fonds de la F.F.F.***

Tous ces documents sont archivés à la F.F.F., 87 boulevard de Grenelle, 75 738 Paris.

Archives de la F.F.F.

Archives personnelles de Georges Boulogne

*France Football Officiel*, 8 volumes archivés à la F.F.F. (1947-1974)

### ***Hebdomadaires et quotidiens***

La plupart de ces hebdomadaires sont consultables à la F.F.F. ou à la B.N.F. Il est possible de consulter tous les numéros de *L'Équipe* et *France Football*, qui ont été numérisés, au siège du journal *L'Équipe* à Boulogne Billancourt. Le Centre de recherche universitaire lorrain d'histoire (CRULH) de l'Université de Metz possède les microfilms de *L'Auto* de 1900 à 1944.

*Les Sports athlétiques* (1890-1898)

*La Vie au Grand Air* (1898-1922)

*Tous les Sports* (1898-1939 puis 1941-1944)

*Le Plein Air* (1909-1914)

*Football et Sports athlétiques* (1909-1914)

*Sporting* (1914-1926)

*Football Association* (1919-1923)

*Le Miroir des Sports* (1920-1944)

*Match* (1926-1939)

*Football* (1929-1944)

*France Football* (1944-2010)

*Miroir Sprint* (1947-1971)

*Football Magazine* (1960-1979)

*Le Miroir du Football* (1960-1979)

*L'Équipe Magazine* (1980-2010)

*L'Auto* (1900-1944)

*L'Équipe* (1944- 2010)

### ***Littérature spécialisée en football***

Tous ces documents sont archivés à la F.F.F., 87 boulevard de Grenelle, 75 738 Paris. Souvent, les ligues régionales ou les districts départementaux possèdent leur propre collection de numéros de ces bulletins. Les ouvrages indiqués dans la bibliographie sous la mention « ouvrages de présentation et ouvrages d'entraînement spécifiques au football » sont également consultables au siège de la F.F.F.

*Bulletin de l'Amicale des entraîneurs diplômés de la F.F.F. (1947-1951)*

*Bulletin de l'Amicale des entraîneurs diplômés de la F.F.F., nouvelle série (1951-1954)*

*L'Entraîneur français au service du football (1954-1969, puis 1969-1998)*

*L'Entraîneur français. La revue au service du football (1998-2010)*

### **Entretiens**

Entretien avec Georges Boulogne, 28 octobre 1998.

Entretien avec Carlo Molinari (président du FC Metz, Division 1 puis Ligue 1), 20 mars 2001.

Entretien avec Paul Frantz, (ex- entraîneur du R.C. Strasbourg, Division 1), 31 octobre 2001.

Entretien avec Thibaut Dagonne (administrateur de l'UNECATEF), 12 septembre 2002.

Entretien avec Arnold Sowinski (ex-entraîneur du R.C. Lens, Division 1) le 17 mars 2003.

Entretien avec David Carré (entraîneur adjoint du FC Metz), 7 juillet 2003.

Entretien avec Jérémy Moureaux (préparateur physique du FC Metz), 7 juillet 2003.

Entretien avec Patrick Barth (entraîneur des gardiens du FC Metz), 8 juillet 2003.

Entretien avec Jean Fernandez (entraîneur du FC Metz, Ligue 1), 18 juillet 2003.

Entretien avec Francis de Taddeo (entraîneur du centre de formation du FC Metz), 18 juillet 2003.

Entretien avec Pierre Repellini (directeur de l'UNECATEF), 29 juillet 2003.

Entretien avec Francis de Taddeo (entraîneur du centre de formation du FC Metz), 9 août 2004<sup>2</sup>.

Entretien avec Cyril Serredzum (ancien joueur professionnel du FC Metz), 17 mars 2005<sup>3</sup>.

Entretien avec Philippe Gaillot (ancien joueur professionnel du FC Metz), 18 mars 2005<sup>4</sup>.

Entretien avec Jean-Paul Scheid (ancien joueur professionnel du FC Metz), 20 mai 2005<sup>5</sup>.

Entretien avec Francis de Taddeo (entraîneur du FC Metz, Ligue 1), 20 juin 2008<sup>6</sup>.

Entretien avec Joël Muller (Directeur sportif du FC Metz, entraîneur de Division 1 de 1989 à 2006), 11 septembre 2008<sup>7</sup>.

Entretien avec Georges Zyunka (ancien joueur professionnel et entraîneur-joueur du FC Metz), 15 décembre 2008<sup>8</sup>.

### **Questionnaires écrits envoyés en mai 2003**

#### ***Questionnaire envoyé aux anciens entraîneurs professionnels***

Réponse de Pierre Cahuzac (entraîneur professionnel en Division 1 de 1971 à 1985)

---

<sup>2</sup> Archives personnelles, bande magnétique sous forme de cassette enregistrée.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> *Ibid.*

Réponse de Robert Herbin (entraîneur professionnel en Division 1 et 2 de 1973 à 1995)  
Réponse de Aimé Mignot (entraîneur professionnel en Division 1 et 2 de 1968 à 1981).

### ***Questionnaire envoyé aux entraîneurs professionnels et adjoints en activité***

#### **Entraîneurs**

Réponse de Loïc Amisse (F.C. Nantes, Ligue 1)  
Réponse de Elie Baup (Girondins de Bordeaux, Ligue 1)  
Réponse de Dominique Bijotat (A.C. Ajaccio, Ligue 1)  
Réponse de Albert Cartier (FC Gueugnon, Ligue 2)  
Réponse de Thierry Goudet (Le Mans, Ligue 1)  
Réponse de Philippe Hinschberger (Chamois Niortais, Ligue 2)  
Réponse de Guy Lacombe (F.C. Sochaux, Ligue 1)  
Réponse de Paul Le Guen (Olympique lyonnais, Ligue 1)  
Réponse de Erick Mombaerts (Toulouse F.C., Ligue 1)  
Réponse de Gernot Rohr (O.G.C. Nice, Ligue 1)

#### **Adjoints**

Réponse de Franck Chaumin (entraîneur des gardiens, E.A. Guingamp, Ligue 1)  
Réponse de Bernard David (entraîneur du centre de formation A.J. Auxerre, club de Ligue 1)  
Réponse de Gaby Desmenez (entraîneur adjoint, O.G.C. Nice, Ligue 1)  
Réponse de Jean Philippe Durand (entraîneur adjoint, Olympique de Marseille, Ligue 1)  
Réponse de Jean-Christophe Hourcade (préparateur physique, Toulouse F.C., Ligue 1)  
Réponse de Pascal Janin (entraîneur des gardiens, R.C. Strasbourg, Ligue 1)  
Réponse de Pierre Labat (entraîneur du centre de formation, Girondins de Bordeaux, Ligue 1)  
Réponse de Jean Petit (entraîneur adjoint, A.S. Monaco, Ligue 1)  
Réponse de Yvon Schmitt (entraîneur adjoint, E.A. Guingamp, Ligue 1)

#### **Sites Internet :**

SITE INTERNET de la LIGUE de FOOTBALL PROFESSIONNELLE<sup>9</sup> : <http://lfp.fr>

SITE INTERNET « WE ARE FOOTBALL<sup>10</sup> » : <http://wearefootbaa.org>

SITE INTERNET de l'UNECATEF<sup>11</sup> : <http://unecatf.fr>

SITE INTERNET de l'UNFP<sup>12</sup> : <http://www.unfp.org/>

SITE INTERNET de l'UEFA<sup>13</sup> : <http://fr.uefa.com/>

SITE INTERNET de L'OBSERVATOIRE DES FOOTBALLEURS PROFESSIONNELS<sup>14</sup> : <http://www.eurofootplayers.org/publications>

---

<sup>9</sup> On y retrouve toutes les chartes du football professionnel depuis 1973.

<sup>10</sup> Site fondé par des enseignants chercheurs : Yvan Gastaut, Paul Dietschy, Stéphane Mourlane, ainsi que par Christophe Messalti. Le site traite notamment des enjeux politiques, économiques et sociaux du football.

<sup>11</sup> On y retrouve la liste des entraîneurs sans emplois et toutes les formations dispensées par l'UNECATEF.

<sup>12</sup> Site dévolu aux joueurs professionnels.

<sup>13</sup> Ce site contient notamment l'analyse des grandes compétitions internationales.

<sup>14</sup> Site très complet qui traite entre autres de la mobilité des joueurs professionnels en Europe et depuis peu de celle des entraîneurs.

# **INTRODUCTION GENERALE**

## 1. Les entraîneurs de football en France

### 1.1. Traits principaux

*« Le grand entraîneur sera celui qui saura lier entre eux tous les faits du football, qui saura faire leur place à la technique, à la tactique, aux hommes »<sup>15</sup>.*

Cette affirmation d'un journaliste du plus grand hebdomadaire spécialisé de football en France<sup>16</sup> soulève d'emblée plusieurs réflexions. Tout d'abord, elle semble poser différents types de problèmes, liés à la complexité de s'inscrire dans une dimension holiste lorsqu'il s'agit de maîtriser des facteurs évolutifs inhérents à l'environnement humain, physique, politique, économique, social, culturel et technique qui influencent l'entraînement et la compétition en football. Ces différents éléments résument ce qui définit les traits communs les plus caractéristiques de la fonction d'entraîneur de football professionnel : l'amélioration de la technique individuelle des joueurs, elle-même au service du perfectionnement tactique de l'équipe. C'est ce que définit avec modestie Albert Batteux<sup>17</sup>, l'un des plus célèbres entraîneurs français : *« Le seul mérite des entraîneurs est d'abord de comprendre sur quels hommes, autrement dit sur quelles forces et faiblesses ils peuvent compter. C'est ensuite de s'en accommoder et enfin d'en tirer le meilleur parti possible »<sup>18</sup>.* Compter sur les hommes, c'est s'attacher à répertorier leurs potentialités en termes de capacités athlétiques, techniques, tactiques, psychologiques, à lier toutes ces ressources entre elles. Mais l'optimisation de la technique au service de la tactique adoptée par l'équipe ne peut se faire sans l'adhésion des joueurs, sans que l'entraîneur ne parvienne à composer en réunissant dans l'équipe les différents joueurs en un ensemble dont le rendement soit supérieur à la somme des individualités. Ainsi, la position de Philippe Tournon en 1967 suggère que la réussite potentielle de l'entraîneur de haut niveau réside dans la découverte d'une alchimie complexe liée à la manipulation des variables humaines, individuelles et collectives. Cependant, cette analyse semble limiter son intervention au terrain, c'est-à-dire à l'entraînement et à la compétition. Or, s'il est vrai que cet aspect de la fonction est le plus apparent aux yeux du public, le rôle de l'entraîneur professionnel de football ne se borne pas aux stricts cadres de

---

<sup>15</sup> Philippe Tournon. *France Football* n° 1117, 8 août 1967. Philippe Tournon est devenu chef de presse de l'équipe de France de football en 1984. Il occupe toujours ce poste à l'heure actuelle.

<sup>16</sup> Voir infra.

<sup>17</sup> Un chapitre entier sera consacré à Albert Batteux en deuxième partie.

<sup>18</sup> *France Football* n° 2855, 26 décembre 2000.

L'entraînement et du match. Quelles sont alors les autres dimensions qui caractérisent l'entraîneur professionnel de football en France ?

Tout d'abord, il faut évoquer son domaine d'intervention. Si le facteur humain est primordial, il incite l'entraîneur à élargir son champ d'action, à gérer des relations en dehors du champ de jeu, que ce soit pour connaître le comportement des joueurs en dehors du terrain, leur style de vie, leur dossier médical, recruter de nouveaux joueurs, inciter les dirigeants à améliorer les facilités d'entraînement, les infrastructures. Comme on peut le constater, les joueurs ne sont pas ses seuls interlocuteurs, il doit également composer avec un président, un trésorier, des dirigeants, parfois des subalternes. Mais ces prérogatives ont-elles toujours été celles de l'entraîneur ? Quelles sont celles qu'on lui a confiées dès qu'on a eu recours à ses services dans l'histoire du football français, et quelles sont celles qui se sont rajoutées par la suite, au gré des influences diverses ? S'interroger sur l'évolution du rôle qu'on lui confie, sur la fonction qu'on lui attribue revient à poser la question de son identité.

En effet, des fonctions définies sont attribuées aux entraîneurs. Lorsque l'on sait les partager en commun avec d'autres hommes qui officient dans d'autres clubs, cela invite à se poser la question de « *l'appartenance participative* »<sup>19</sup>, dans le sens où les individus ont une conscience plus ou moins confuse de cette appartenance à un groupe. Sans forcément prétendre au départ constituer une communauté, la profession d'entraîneur se caractérise néanmoins par une similarité de critères qui participent de la définition de son identité : l'obtention d'un diplôme qui donne le droit d'exercer, le besoin de se regrouper en associations, destinées certes à échanger, mais également à étudier les moyens de se protéger. A partir de quel moment peut-on parler de profession lorsqu'on évoque les entraîneurs professionnels de football ?

Enfin, l'entraîneur de football se caractérise par le fait qu'il est un personnage public<sup>20</sup>, et de ce fait soumis à un double processus de reconnaissance et de médiatisation. La reconnaissance est liée à l'attribution causale des résultats : a-t-il su effectivement lier entre eux tous les faits du football et permis le succès de son équipe, ou au contraire a-t-il échoué dans cette tentative, et engendré la défaite de son club ? La médiatisation quant à elle est liée à la place croissante qu'il occupe dans la presse écrite puis audiovisuelle, et contribue à rendre l'entraîneur professionnel plus accessible aux lecteurs, spectateurs, supporters. Mais dans ces

---

<sup>19</sup> P. Ricoeur. *Temps et récit. L'intrigue et le récit historique. T. 1.* Paris, éditions du Seuil, 1983. p. 277.

<sup>20</sup> La télévision a largement contribué à lui conférer ce statut. « *La transmission en direct transforme le statut des participants à l'événement. Les acteurs secondaires sont transformés en célébrités* ». D. Dayan et E. Katz. *La télévision cérémonielle.* Paris, PUF, 1996. 259 p. Si les joueurs peuvent être considérés comme les acteurs principaux des matches télévisés, l'entraîneur est bien un de personnages secondaires de la retransmission. L'entraîneur devient souvent le personnage principal de l'après-match.

conditions, il lui faut soigner son image, son apparence et son discours, qui sont affectés par cette visibilité nouvelle.

A partir de ces dimensions, s'intéresser à l'histoire de l'entraîneur professionnel de football en France, c'est se pencher sur un cas particulier dans le monde sportif français. En effet, jusqu'aux années 1990, le football est le seul sport collectif à recourir à un entraîneur professionnel. Il se différencie à ce titre des autres sports collectifs majeurs, comme le rugby qui adopte le statut professionnel plus tardivement lors de la saison 1995-96 seulement<sup>21</sup>. Si le professionnalisme en football est né en France en 1932, les ligues nationales professionnelles n'ont vu le jour qu'en 1987 pour le basket-ball et le volley-ball, en 1998 pour le rugby et en 2004 pour le handball. De surcroît, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le football est l'un des rares sports, toutes catégories confondues, à recourir à ces embauches professionnelles ; même si le hippisme, la boxe<sup>22</sup> ou le cyclisme<sup>23</sup> par exemple, ont vulgarisé ces pratiques bien avant le tournant du XX<sup>e</sup> siècle, le faible nombre d'entraîneurs sportifs à vivre réellement et exclusivement de leur métier renforce l'idée d'une singularité de la profession d'entraîneur professionnel de football ; et ce, d'autant que cette dernière s'est pérennisée et dotée de structures et de formations stables avant ses homologues des autres sports collectifs.

Constituer l'entraîneur professionnel de football en France en objet d'étude nous conduit à nous consacrer essentiellement aux entraîneurs de Division 1 française depuis sa création en 1932, qui sera dénommée Ligue 1 à partir de 2002. Certes nous évoquerons parfois à titre de comparaison la Division 2 (puis Ligue 2 depuis 2002) française, ou mentionnerons certains entraîneurs qui y évoluent, lorsque ceux-ci ont déjà opéré au niveau supérieur, ou y oeuvreront par la suite. Néanmoins, ces références seront peu nombreuses, puisque jusqu'aux années 1990, nombre d'équipes de Division 2 ont un fonctionnement qui n'a de professionnel que le nom<sup>24</sup>. De ce fait, étudier l'entraîneur professionnel dans un tel contexte est moins pertinent, d'autant que certains entraîneurs de Division 2 sont parfois jusqu'aux années 1970 obligés d'occuper une activité secondaire pour arrondir leurs fins de mois. Ils ne vivent donc pas exclusivement de leur profession d'entraîneur.

Lors de la période 1890-1931<sup>25</sup>, nous évoquerons par nécessité uniquement les entraîneurs des meilleurs clubs amateurs, ceux mentionnés comme tels dans la presse et dont

---

<sup>21</sup> Sur ce sujet, P. Chaix. *Le rugby professionnel en France. Enjeux économiques et sociaux*. Paris, L'Harmattan, 2004. 276 p.

<sup>22</sup> Sur ce sujet, A. Philonenko. *Histoire de la boxe*. Paris, INSEP, 1991. 487 p. ; A. Rauch. *Boxe, violence du XX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Aubier, 1992. 427 p.

<sup>23</sup> Sur ce sujet, A. Poyer. *Les premiers temps des véloclubs : apparition et diffusion du cyclisme associatif français entre 1867 et 1914*. Paris, L'Harmattan, 2003. 341 p.

<sup>24</sup> Faure J.-M. et Suaud C. *Le football professionnel à la française*. Paris, PUF, 1999. 262 p.

<sup>25</sup> Le premier championnat de France professionnel de football débute en 1932.

les résultats cautionnent ce point de vue. À partir de 1932 et jusqu'à nos jours, le football amateur ne fournira plus matière à notre réflexion, d'autant que l'entraîneur, souvent un « *bénévole marron* », n'y exerce pas sa profession principale, et que ses rapports avec joueurs et dirigeants ainsi que ses contraintes sont bien différents de ceux en vigueur au plus haut niveau<sup>26</sup>.

## 1.2. Entraîneur professionnel de football en France : une réelle profession

Etudier l'entraîneur professionnel de football revient à accorder une place centrale au terme de profession, et aux dimensions qu'elle revêt. Il s'agira de montrer en quoi « entraîneur » est une réelle profession, et comment les entraîneurs se sont attachés à en valoriser l'aspect laborieux. En d'autres termes, *l'historien cherche les clés des stratégies communautaires, des systèmes de valeur, des organisations collectives* (□)<sup>27</sup>. En effet, alors que leur recrutement est souhaité par les promoteurs du football et du professionnalisme en particulier, les entraîneurs ont dès leurs origines à lutter contre des représentations, y compris dans leur milieu d'évolution : celles qui considèrent cette profession ou à défaut cette attribution comme dispensable, secondaire, futile, voire ne nécessitant pas un gros investissement personnel en temps ou en termes d'effort. De ce fait, l'entraîneur est immédiatement contraint de prouver son sérieux, son implication, son abnégation, bref, de justifier son existence. En ce sens, il s'ingénie à développer et parfaire les quatre sens attribués au terme de profession par Claude Dubar et Pierre Tripier<sup>28</sup> : la profession au sens de profession de foi, donc de vocation ; au sens d'activité rémunérée, qui permet de gagner sa vie ; au sens de statut professionnel de personnes exerçant un même métier, proche de celui de corporation ; au sens enfin de fonction, c'est-à-dire de position professionnelle dans un organigramme ou une organisation. Si, selon les périodes ou en fonction des contextes l'un ou l'autre des sens est privilégié par rapport aux autres, néanmoins, le souci de se regrouper et de se protéger oriente souvent la profession des entraîneurs à valoriser le sens corporatif, notamment à partir de la fin des années 1950 et jusqu'à nos jours.

D'emblée, nous prenons cependant une précaution. Nous traiterons bien ici de l'histoire des entraîneurs et non de celle des sélectionneurs de l'équipe de France. Certes, le

---

<sup>26</sup> Williams Nuytens. Le football du dimanche dans un club de district. pp 61-65, in *Panoramique* « Un monde foot, foot, foot ! », dirigé par D. Demazière et W. Nuytens n° 61, 2002. p. 63.

<sup>27</sup> P. Ariès. L'histoire des mentalités, in J. Le Goff (sous la direction de). *La nouvelle histoire*. Bruxelles, éditions Complexe, 1988. p. 183.

<sup>28</sup> C. Dubar et P. Tripier. *Sociologie des professions*. Paris, Armand Colin, 1998. 256 p. pp. 10-12.

sélectionneur présente des caractéristiques communes avec les entraîneurs professionnels, à tel point que parfois les sélectionneurs de l'équipe de France sont d'anciens entraîneurs professionnels. Dans d'autres cas, le sélectionneur redevient entraîneur professionnel après avoir effectué son mandat à la tête de l'équipe de France. Cependant, nous nous heurtons à plusieurs difficultés si nous souhaitons assimiler le sélectionneur à un entraîneur professionnel comme un autre. Certes, une partie de sa fonction consiste à entraîner les joueurs et à les diriger durant les matches. Cependant, plusieurs aspects primordiaux de sa tâche le différencient des entraîneurs professionnels du plus haut niveau : Tout d'abord, il n'intervient que ponctuellement devant ses joueurs. Souvent, il ne côtoie les sélectionnés que quelques jours avant les matches officiels, qui sont au nombre d'une quinzaine au maximum<sup>29</sup> depuis les années 2000, et souvent inférieurs à dix par an avant les années 1990. Lors des préparations des grands rendez-vous européens ou mondiaux, le sélectionneur peut parfois rassembler son effectif deux à trois semaines avant la compétition et le conserver au maximum un mois ensuite si son équipe dispute la finale. C'est dire que contrairement aux entraîneurs, il bénéficie de laps de temps relativement nombreux et longs durant lesquelles il ne subit pas les mêmes pressions liées à la performance du ou des matches à venir dans les jours qui suivent. Il dispose également d'un ratio plus important de rencontres amicales pour peaufiner ses systèmes de jeu par rapport aux entraîneurs de club. Il n'a pas à se préoccuper de mettre en forme ses joueurs, puisque ce sont les clubs qui s'en occupent. Mais par-dessus tout, il a constamment le choix de ses joueurs : aucun ne lui est imposé, c'est bien le sélectionneur qui les choisit du premier au dernier. En conséquence, il n'a pas à composer avec un effectif qu'il trouve en l'état, ni à déplorer des faiblesses dont il hérite, car il a toujours le choix de sélectionner les joueurs qu'il pense les plus performants et d'évincer ceux qu'il juge inaptes au fonctionnement optimal de sa sélection. De ce fait, un nombre important de contraintes inhérentes à la fonction d'entraîneur ne s'impose pas au sélectionneur. C'est essentiellement à cause de ces différences que nous n'incluons pas la fonction de sélectionneur. C'est à dessein que nous employons le terme « fonction », car il est évident que la profession de sélectionneur n'existe pas, en ce sens qu'elle ne peut être poursuivie sur une durée significativement élevée. Cependant, cela ne signifie pas pour autant que nous n'évoquerons jamais la relation du sélectionneur de l'équipe de France avec les entraîneurs. Le sélectionneur, en raison de son passé ou en prévision de son avenir, s'affilie souvent aux instances qui régissent et défendent la profession d'entraîneur. De plus, davantage encore que

---

<sup>29</sup> Seules exceptions notables : les occasions lors desquelles l'équipe de France dispute la Coupe du Monde en 1998 (18 matches dans l'année) et 2006 (17 matches dans l'année).

ces derniers, il est exposé aux regards et commentaires en raison de son statut privilégié et soumis de façon exacerbée à une dialectique qui le voit à la fois victime mais également exploitant de ce traitement médiatique. Par contre, ce traitement se déploie autour des grandes compétitions et des matches, alors que celui infligé aux entraîneurs peut se poursuivre durant toute une saison. En résumé, lorsque nous évoquerons le sélectionneur de l'équipe de France, il s'agira bien d'appréhender ses relations avec les entraîneurs professionnels et non pas de l'intégrer au groupe des entraîneurs professionnels.

### 1.3. Spécificités françaises

Contrairement à certains de ses voisins comme l'Angleterre<sup>30</sup>, l'Italie<sup>31</sup>, l'Allemagne<sup>32</sup> ou la Tchécoslovaquie, qui ont effectué antérieurement le choix du professionnalisme ou celui d'un fonctionnement de type professionnel, le football français reste amateur jusqu'en 1932, aussi bien en ce qui concerne le statut des joueurs que celui de l'encadrement et de l'entraînement. Il apparaît que même si le recours à des entraîneurs appointés est antérieur à cette date, il ne se pratique qu'à partir de la moitié des années 1920, et demeure réservé aux meilleurs clubs, alors que cette propension s'est déjà largement diffusée dans les pays voisins. D'autre part, alors que l'Angleterre a largement recours à partir des années 1920 à des managers<sup>33</sup>, qui transmettent leurs consignes à des « trainers » chargés de diriger l'entraînement, en France, au contraire, cette pratique ne se généralise pas. Pendant longtemps, et jusqu'aux années 2000, le manager à l'anglaise, qu'on peut concevoir comme le supérieur hiérarchique de l'entraîneur, n'existe pas. Sans doute faut-il voir ici une conséquence du « *professionnalisme à la française* », terme péjoratif qui jusqu'aux années 1970 caractérise le fonctionnement artisanal du football<sup>34</sup>, avec des présidents de type paternaliste qui régissent les clubs<sup>35</sup>. L'entraîneur est un maillon du fonctionnement de ce modèle paternaliste qui sous certains aspects se pérennise jusque dans les années 1980. Deux autres particularités sont typiquement françaises : la première concerne la formation

---

<sup>30</sup> T. Mason. *Association football and the english society, 1863-1915*. Brighton, The harvester press, 1980.

<sup>31</sup> P. Lanfranchi. La réinvention du foot en Italie. *Sociétés et représentations* n°7, 1998. pp.49-65. P. Milza. Le football italien : une histoire à l'échelle du siècle. XXème siècle, n°26, 1990. pp. 49-58.

<sup>32</sup> C. Eisenberg. Les origines de la culture du football en Allemagne. *Sociétés et représentations* n°7, 1998. pp. 33-48.

<sup>33</sup> Neil Carter. *Meet the new boss : same as the old boss : A social history of football manager. 1880-c. 1966*. Ph D. University of Warwick, 2002.

<sup>34</sup> Faure et Suaud, opus cit. Le mot artisanal est ici à prendre au second sens défini par le *Larousse* 2004 : « qui est fait manuellement ou avec des moyens rudimentaires ».

<sup>35</sup> P. Lanfranchi et A. Wahl. *Les footballeurs français des années trente à nos jours*. Paris, Hachette, 1995. 290 p.

d'entraîneurs mise en place, qui conduit à l'obtention du diplôme officiel d'entraîneur en 1942. Non pas que la France soit l'unique pays à organiser une formation de ce type<sup>36</sup>, mais la forme qu'elle prend et qui se pérennise (deux puis trois semaines de travail intensif, autant physique qu'intellectuel), constitue une singularité qui inspirera par la suite d'autres pays européens.

La seconde est liée à la promulgation de la Charte du football français<sup>37</sup> en juin 1973. Cette dernière contraint les clubs professionnels à la création d'un centre d'enseignement du football<sup>38</sup>. Ce faisant, elle crée un système original qui concerne l'entraîneur à deux points de vue : tout d'abord, de nombreux jeunes joueurs sont formés beaucoup plus tôt au sein de son propre club. L'entraîneur doit suivre leur évolution, au besoin les tester, les intégrer à l'équipe professionnelle. Mais il est également déchargé de toute une partie de travail préalable : lorsqu'ils intègrent l'effectif professionnel, ces jeunes joueurs sont déjà « dégrossis ». Toute une éducation physique et technique a déjà été effectuée, si bien que l'entraîneur n'a plus à se préoccuper de cette contrainte. Il lui est donc possible d'être plus ambitieux dans ses exigences envers son effectif. C'est là qu'intervient le deuxième aspect : cette formation préalable, véritable propédeutique à l'intégration au groupe professionnel, a été réalisée par un autre entraîneur, le responsable du centre de formation. S'il n'est pas l'entraîneur des professionnels, mais de jeunes joueurs qui sont stagiaires, aspirants ou apprentis<sup>39</sup>, ce dernier est bien également un entraîneur professionnel. Et ces deux hommes sont de surcroît obligés, en théorie tout du moins, de collaborer. La nature de leur relation est variable selon les clubs : certains reproduisent des rapports d'autorité de supérieur hiérarchique à subalterne, d'autres ont des rapports de collaboration voire de connivence. La spécificité française, qui a été recopiée parfois tardivement par des nations de football telles que l'Allemagne ou l'Angleterre, induit cependant de fait une hiérarchie qui n'est pas distribuée de façon aléatoire, mais liée à un mode de fonctionnement. De surcroît, elle conditionne une diversification des tâches et des rôles.

#### 1.4. Position de recherche

Montrer les mécanismes de la constitution d'une profession, et comment elle s'impose

---

<sup>36</sup> L'Italie de l'entre-deux-guerres par exemple la propose depuis 1932.

<sup>37</sup> Convention collective nationale des métiers du football français, mise en œuvre par la Fédération Française de Football sous l'égide de l'État.

<sup>38</sup> Il s'agit de la structure dénommée communément à l'heure actuelle : « centre de formation ».

<sup>39</sup> H. Slimani. Le système de formation à la française. *Panoramique* « Un monde foot, foot, foot ! », dirigé par D. Demazière et W. Nuytens n° 61, 2002. p. 80.

et se pérennise constitue donc le fond de notre travail de recherche. Cela revient à étudier comment la pratique de l'entre-soi définit les entraîneurs et leur permet de spécifier leur activité au regard de ceux qui ne peuvent pas l'exercer. Ici le verbe « pouvoir » retranscrit bien notre idée d'une double logique : on ne peut pas exercer la profession d'entraîneur uniquement parce qu'on n'en a pas la possibilité, en raison d'interdits culturels et sociaux, mais également parce qu'on n'en a pas le droit, en raison d'interdits politiques et institutionnels.

Dans le cadre d'une analyse systémique, nous cernerons ce groupe d'acteurs, les entraîneurs professionnels français, comme étant traversé par une série de systèmes, (social, économique, dialogique, symbolique, culturel, politique), qui le relie aux autres groupes d'acteurs (dirigeants, joueurs, arbitres...) <sup>40</sup>. Notre hypothèse est de montrer que les entraîneurs de football ne peuvent véritablement se constituer en une profession entre 1880 et 1932, parce que les différents systèmes offrent des résistances de diverses natures. Ces systèmes évoluent et permettent l'instauration de cette nouvelle profession, alors qu'est adopté en France "un professionnalisme de résignation" <sup>41</sup>.

Cette profession, en raison de la place qu'elle occupe à l'interface de nombreux autres groupes d'acteurs, va développer des caractéristiques qui constitueront des permanences: instabilité, pression subie et exposition médiatique grandissantes. Après 1932, l'entraîneur en France, qui devient progressivement l'entraîneur français <sup>42</sup>, est un fusible. Il le restera, et même si une spécificité française est reconnue <sup>43</sup>, les difficultés inhérentes à l'exercice de la fonction demeurent. Elles s'accroissent d'ailleurs à mesure que la visibilité de l'entraîneur, liée au développement de la télévision, s'accroît depuis les années 70 <sup>44</sup>. Cependant, ces obstacles rencontrés participent de l'identité et de l'identification de l'entraîneur français aux yeux du public : la recherche de crédibilité le conduit et à se former afin de valider ses compétences et à se regrouper avec des pairs, afin de se défendre.

En d'autres termes, il s'agira de montrer que cette profession, même si elle a été longue

---

<sup>40</sup> A. Menaut. De la place de l'entraîneur au sein du système sportif. L'exemple du football professionnel, in *Sport, relations sociales et action collective*. Talence, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1995. pp. 211-222.

<sup>41</sup> A. Wahl. Un professionnalisme de résignation en France. *Sociétés et représentations* n° 7, 1998. pp. 67-75.

<sup>42</sup> Nous voulons dire par là que les entraîneurs qui présidaient aux destinées des grands clubs français étaient presque exclusivement des étrangers jusqu'en 1939, date à laquelle la situation commence à s'inverser de façon significative.

<sup>43</sup> Cette spécificité française est liée à la reconnaissance des stages officiels d'entraîneurs par les observateurs étrangers à partir de la fin des années 40, mais plus près de nous à la réussite d'entraîneurs français exerçant dans des clubs étrangers de renom à partir du milieu des années 90.

<sup>44</sup> *L'Equipe* du vendredi 20 mai 2005 consacre pour la première fois de son histoire sa une aux 27 entraîneurs professionnels de Ligue 1, Ligue 2 et National limogés au cours de la saison 2004-2005. De surcroît, les pages 2 et 3 du journal sont intégralement dévolues à ce sujet.

à émerger, est valorisée dans le monde du football, dans le sens où les différents acteurs en admettent la primauté de la fonction, en reconnaissent les singularités mais également l'importance. Nous nous attacherons non pas à effectuer la synthèse de ces singularités, mais à mettre en lumière les logiques d'évolution et les transformations, et du rôle et de la fonction d'entraîneur professionnel de football en France. Nous postulerons que le rôle est le terme générique que l'on donne aux objectifs assignés à l'entraîneur : gagner un championnat, une coupe, aligner la meilleure équipe possible, réussir à obtenir le meilleur rendement de son équipe durant la saison. La fonction, que nous détaillerons en priorité, détaille les différentes missions qui lui sont dévolues au quotidien : entraîner l'équipe, la composer et la diriger durant les matches, recruter des joueurs, étudier l'adversaire

Il apparaît clairement que pour répondre précisément à ces postulats, il est impossible de se cantonner à une histoire événementielle. Il faut aussi obligatoirement questionner d'autres sciences humaines, sans quoi notre approche de la constitution puis de l'évolution d'une profession serait incomplète : la sociologie du travail, qui permet de la situer au regard des autres professions ; le droit du travail, qui pose quels sont les droits et les devoirs des entraîneurs dans l'exercice de leur mandat ; l'économie, afin d'étudier la mobilité de ce groupe social particulier à l'aide de méthodes quantitatives ; et même la philosophie, grâce à « *la réflexion qui sans cesse nous assure que l'objet de l'histoire, c'est le sujet humain lui-même* »<sup>45</sup>. Tous éclairages issus de différents champs qui s'entrecroisent permettent d'aboutir à la « *réhabilitation des acteurs* »<sup>46</sup>, en tant qu'éléments essentiels dans l'évolution du football français.

## 2. Football, entraîneur et entraînement

### 2.1. Le football est-il encore un « *territoire nouveau de l'historien* »<sup>47</sup> ?

S'intéresser au football, « *la bagatelle la plus sérieuse du monde* »<sup>48</sup>, est un lieu commun, puisque l'engouement autour du ballon rond est quasiment universel, à tel point que

---

<sup>45</sup> P. Ricoeur. *Histoire et vérité*. Paris, Seuil, 1995 (2001 pour la présente édition). p. 50.

<sup>46</sup> A. Prost. *Douze leçons sur l'histoire*. Paris, Seuil, 1996. p. 231.

<sup>47</sup> A. Wahl. Football, un nouveau territoire de l'historien. *XXème siècle*, n°26, 1990. pp. 127-131.

<sup>48</sup> C. Bromberger. *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*. Paris Bayard, 1998, 136 p.

le football est appréhendé comme un « fait social total »<sup>49</sup>. En effet, ayant envahi notre vie quotidienne, il peut constituer un analyseur singulier mais efficace des évolutions de la société contemporaine. Cependant, la production de la recherche historique n'atteint pas encore la dimension quantitative de celle d'autres champs, tels que la sociologie, l'anthropologie, l'économie – même si, depuis une décennie, les travaux se font plus nombreux.

Il n'est d'ailleurs guère étonnant que le football éveille l'intérêt de nombreux secteurs scientifiques ; en effet, le vocable « football », à l'instar de celui de sport, se distingue par son aspect polysémique. Peut-on réellement parler du « football » au singulier ? Il semble que la réponse soit négative, puisque le terme recouvre une pluralité d'usages : Le jeu en lui-même, ses règles, son émergence, sa diffusion, son évolution – Ses acteurs, joueurs, dirigeants, arbitres, spectateurs – Ses structures, des plus petits clubs ou associations, jusqu'à l'organisme international que représente la F.I.F.A. (Fédération Internationale de Football Association) – Son économie, les profits qu'il autorise, ou les excès financiers qu'il engendre – Le clivage parfois constaté entre les clubs amateurs et les équipes professionnelles – Les rapports de pouvoir qu'il génère – Le sentiment d'appartenance, qu'il soit local, régional ou national, qu'il suscite – La définition du football ne peut se réduire à une seule expression. Tous ces éléments, dont la liste n'est pas exhaustive, peuvent constituer des objets d'étude historique. S'intéresser à l'histoire du football est une attitude qui ne revêt plus en France la marginalité qu'elle possédait il y a à peine plus d'une décennie. En effet, si en 1990 A. Wahl<sup>50</sup> pouvait écrire que le football représente « un territoire nouveau de l'historien », les dernières années ont offert quelques travaux de « défrichage » historique.

Certains auteurs font référence, et sont donc incontournables dans le domaine de l'histoire du football. Parmi eux, A. Wahl est le spécialiste français. Il montre les mécanismes de la diffusion du football en France<sup>51</sup>, qui ont abouti à sa reconnaissance en tant que fait culturel omniprésent dans notre société. Il analyse aussi comment le joueur français en vient à être rémunéré. Puis avec Pierre Lanfranchi<sup>52</sup>, il dévoile comment se constitue et évolue la profession de footballeur professionnel. Leur volonté d'engober les différents angles d'approche fait qu'on retrouve dans ces travaux des indications précieuses concernant l'entraîneur et l'entraînement. De ce fait, à notre tour, considérant que le groupe des

---

<sup>49</sup> I. Ramonet. Un fait social total. *Manière de voir* n° 39, mai-juin 1998. Le Monde diplomatique. Football et passions politiques. pp. 6-7. L'expression est déjà utilisée par A. Wahl. *Les archives du football. Sport et société en France (1880-1980)*. Paris, Gallimard-Julliard, 1989. p. 197.

<sup>50</sup> A. Wahl, 1990, *opus cit.*, p. 127.

<sup>51</sup> A. Wahl.. Sociologie de l'implantation du football : la France de l'Est. *Des jeux et des sports, Actes du colloque de Metz*, 26-28 septembre 1985. Centre de recherche d'histoire et civilisation de l'Europe occidentale, Metz, France, 1986. pp. 115-126.

<sup>52</sup> P. Lanfranchi, A. Wahl, 1995, *opus cit.*

entraîneurs français est traversé par une série de systèmes différents<sup>53</sup>, nous pourrions étayer et enrichir les analyses de A. Wahl et P. Lanfranchi à la lumière de nos sources de première main. Cependant, l'histoire du groupe ou de la profession d'entraîneur, si elle est viscéralement liée à l'histoire du football, ne saurait se calquer exactement ni sur celle du jeu, ni sur celle des joueurs. Elle évolue selon sa logique propres et ses temps spécifiques.

Plus récemment, Olivier Chovaux<sup>54</sup> s'est appuyé sur les travaux de A. Wahl pour montrer comment s'implante et se développe le football dans le Pas-de-Calais. Ses travaux accordent une place au personnage de l'entraîneur, notamment à travers de précieuses indications quant au regard de son influence sur le style de jeu pratiqué, le dispositif tactique adopté par son équipe lors de la période précédant l'adoption du professionnalisme en France<sup>55</sup>. Enfin Paul Dietschy s'attache depuis les années 2000 aux problèmes politiques du football ainsi qu'à son internationalisation. Les influences des états et des pouvoirs politiques sont analysées dans leurs imbrications avec l'évolution du football et la manière dont elles touchent les différents acteurs<sup>56</sup>.

Les travaux scientifiques qui concernent l'histoire du football français, bien qu'en augmentation depuis 1990, ne sont cependant pas encore pléthoriques. Hormis les auteurs que nous venons de citer, peu de travaux historiques en France évoquent la place de l'entraîneur dans le football. Et de fait, si des indications précieuses nous seront fournies, il n'en est aucune dont l'objet de recherche consacre une part conséquente à l'entraîneur professionnel de football.

## 2.2. L'entraîneur professionnel en tant que représentant singulier du football

La recherche en histoire du sport n'a pas encore vraiment exploité le personnage de l'entraîneur comme objet d'étude. Par contre, l'entraînement restait une piste encore peu explorée jusqu'au début des années 2000, en dépit du fait que les travaux de A. Rauch<sup>57</sup> dataient de l'année 1982. Mais depuis lors des pistes fructueuses ont été défrichées. Les thèses d'Anne Roger<sup>58</sup> et de Joris Vincent<sup>59</sup> sont consacrées à l'histoire de l'entraînement en

---

<sup>53</sup> A. Menaut, 1995, *opus cit.*, p. 211-212.

<sup>54</sup> O. Chovaux. *50 ans de football dans le Pas-de-Calais*. 2001, Arras, Artois Presses Université, 379 p.

<sup>55</sup> O. Chovaux, « D'un jeu barbare à un jeu intelligent ... ». Les mutations des styles de jeu du football nordiste (1880/1932). *STAPS*, 2005, n° 65, pp. 111-122.

<sup>56</sup> P. Dietschy. *Histoire du football en France*. Paris, Perrin, 2010. 620 p. Ou encore P. Dietschy, D.-C. Kémo-Keimbou. *Le football et l'Afrique*. Paris, PA/FIFA, 2008. 383 p.

<sup>57</sup> A. Rauch. *Le corps en éducation physique*. 1982, PUF, 135 p.

<sup>58</sup> A. Roger. *L'entraînement en athlétisme en France (1919-1973). Une histoire de théoriciens ?* Thèse de Doctorat soutenue à l'Université Claude Bernard Lyon 1 le 13 décembre 2003.

athlétisme et en rugby. Nous prendrons souvent appuis sur des références extraites de ces deux travaux pour bénéficier de points de comparaison avec l'entraînement en football. Deux années plus tard, la thèse de Haimo Groenen étudie les méthodes d'entraînement utilisées en judo dans l'entre-deux-guerres et les années 1950<sup>60</sup>. D'autres apports, sans être quantitativement aussi fournis que ces trois thèses, complètent la richesse de ces données. Ainsi, Thierry Terret<sup>61</sup> compare t il les modalités d'entraînement de cinq sports différents dans les années 1920. Il en développe certains aspects dans le domaine de la natation et s'associe avec plusieurs collaborateurs pour explorer d'autres pistes dans des disciplines différentes : P. Charroin<sup>62</sup> pour la natation, P. Fargier, B. Rias, A. Roger<sup>63</sup> pour l'athlétisme. Plus récemment T. Terret poursuit ses investigations relatives à l'entraînement en natation en explorant l'évolution des méthodes et techniques sur une p eriod e longue.<sup>64</sup> Il faut également remarquer que dans l'ouvrage coordonn e par J.M. Delaplace, T. Terret<sup>65</sup> analyse la relation entraîneur-entra n e en natation à travers le duo Hermant-Tarris, et montre comment l'imputation des résultats échoit en grande partie à l'entraîneur, entre 1926 et 1936. Là encore, ces références nous incitent à établir des comparaisons avec les entraîneurs et l'entraînement en football, répondant ainsi partiellement à la demande de T. Terret qui se livre à un « plaidoyer pour une histoire comparée des sports »<sup>66</sup>.

Malgré ces avancées, de larges pans de ces aspects restent à découvrir. La relation entre la personnalité de l'entraîneur, son identité, le rôle qu'on lui attribue, et les contenus de l'entraînement par exemple, sont des axes largement inexploites.

### 3. Sources

---

<sup>59</sup> J. Vincent. *Le crochet, la passe, la mêlée : Une histoire des techniques en rugby de 1845 à 1957*. Thèse de Doctorat soutenue à l'Université Claude Bernard Lyon 1 le 27 novembre 2003.

<sup>60</sup> Groenen, Haimo, *Une histoire culturelle des méthodes d'entraînement de judo : approche comparée France Belgique de l'entre-deux-guerres à la fin des années 1950*. Thèse de Doctorat, Université Lyon 1, 2005.

<sup>61</sup> T. Terret. Les modèles d'entraînement en France dans les années vingt : diversité, références scientifiques et pressions internationales, in J.-P. Saint-Martin et T. Terret. *Le sport français dans l'entre-deux-guerres*. 2000, Paris, L'Harmattan.

<sup>62</sup> P. Charroin, T. Terret. *L'eau et la balle. Une histoire du water-polo*. 1998. Paris, L'Harmattan.

<sup>63</sup> T. Terret, P. Fargier, B. Rias, A. Roger. *L'athlétisme et l' cole*. 2002. Paris, L'Harmattan.

<sup>64</sup> Terret T, S'entraîner en natation sportive : une histoire culturelle, in Munoz L., (sous la dir. De). *Usages corporels et pratiques sportives aquatiques du XVIII eme siècle au XX eme siècle*. Paris, L'Harmattan, vol. 2, 2008, pp. 5-38.

<sup>65</sup> T. Terret. Le cas Hermant-Tarris, in J.M. Delaplace. *Le sportif, l'entraîneur, le dirigeant. Histoire du sport et des sportifs*. 1999. Paris, L'Harmattan.

<sup>66</sup> T. Terret et coll. Du sport aux sports. Plaidoyer pour une histoire comparée des sports, in T. Terret (sous la direction de). *Histoire des sports*. Paris, L'Harmattan, 1996. pp. 237-251.

### 3.1. Limites et difficultés

Le problème des sources, comme l'a justement souligné A. Wahl<sup>67</sup>, peut constituer une explication plausible quant à la faible quantité de recherches historiques concernant le football en France.

Pour ce qui est relatif à l'émergence et la constitution de la profession d'entraîneur professionnel français de football, il est effectivement vrai que pour des raisons diverses<sup>68</sup>, les clubs professionnels français, et ceux qui ont eu ce statut, ne mettent pas leurs archives à notre disposition<sup>69</sup>. De ce fait, nous tourner vers des sources de première main consistera, pour la majeure partie de notre travail, à étudier la presse nationale spécialisée, depuis les années 1890. Pourquoi ce choix de la presse spécialisée ? Tout d'abord parce que aux origines du football notamment, elle est justement constituée de spécialistes, qui dans la plupart des cas traitent le football avec un regard qui se veut ou qui est réellement connaisseur. D'autre part, parce que les sources sont en nombre plus important que dans la presse généraliste. Enfin, parce que la position dominée de journaliste sportif pourrait être moins perceptible et affecter moins les écrits des reporters de la presse spécialisée que ceux de la presse généraliste. En effet, dans la mesure où ils écrivent dans un journal ou un magazine totalement dévolu au football ou au sport en général, ils n'ont pas à prouver leur compétence à des collègues perçus comme supérieurs au sein de l'espace du journalisme<sup>70</sup>.

### 3.2. La presse écrite

On peut tout d'abord constater que dans un premier temps, les principaux titres, « *Les Sports athlétiques* » (1890-1898), puis « *Tous les Sports* » (1898-1918), ou « *La Vie Au Grand Air* » (1898-1922), sont certes des hebdomadaires spécialisés, mais dans la pratique sportive en général, ou la pratique de pleine nature, voire d'aventure en ce qui concerne *La Vie Au Grand Air*. Ces revues ont au départ un lectorat issu de la haute bourgeoisie, milieu dans lequel les sports athlétiques importés d'Angleterre se diffusent en priorité à l'origine. En aucun cas le football n'y occupe une place centrale, ni même majeure, au contraire. Dans le premier cas, celui qui concerne « *Les sports athlétiques* », une politique menée par l'Union

---

<sup>67</sup> A. Wahl, 1990, *opus cit.*, p. 128.

<sup>68</sup> Parmi les raisons invoquées : absence d'archives ; archives détruites dans par un incendie ; manque de disponibilité du personnel ; respect de la confidentialité

<sup>69</sup> Sur 40 demandes, nous n'avons obtenu que 9 réponses, toutes négatives (c.f. annexes). Même le club avec lequel nous entretenons des relations privilégiées, le FC Metz, éprouve des difficultés à nous ouvrir ses archives.

<sup>70</sup> D. Marchetti. Le football saisi par les médias, in *Sociétés et Représentations*, n°7, 1998. pp. 309-331.

des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques (U.S.F.S.A.) dont la revue est l'organe officiel, vise à favoriser le sport rival du football, le rugby, pour des raisons essentiellement morales et éthiques<sup>71</sup>. En effet, l'U.S.F.S.A, organisme multisports chargé de promouvoir et d'organiser la pratique sportive en France, considère d'un mauvais œil le professionnalisme en football adopté par l'Angleterre en 1885, arguant que pratiquer contre une rémunération est un procédé qui va à l'encontre des vertus voulues par la pratique et diffusées par ses classes dirigeantes. *Les Sports athlétiques*, qui fusionne avec *La Revue athlétique* fondée par P. de Coubertin est absorbée par *Tous les sports* qui paraît de 1897 à 1939, avant de renaître sous l'Occupation de 1941 à 1944, en tant qu'hebdomadaire officiel du Comité national des sports et des fédérations sportives françaises, placé sous le contrôle de l'État puisque les publications spécialisées des fédérations ont été interdites. Dans les deux cas, le football ne bénéficie pas d'un traitement privilégié par rapport aux autres sports. Il est même victime d'un certain ostracisme, que ce soit dans l'entre-deux-guerres ou sous l'Occupation, en raison de ses rapports avec le professionnalisme et de ses orientations qui déplaisent aux dirigeants du journal ou à ceux du sport français.

Ainsi, les informations que nous pouvons récolter sur l'entraînement, et surtout sur l'entraîneur des débuts du football compétitif en France jusqu'aux années 1920 sont rares, même si elles existent. Le plus souvent, notre rôle sera de relever, à travers certaines données telles que les compositions d'équipes, les convocations aux matches officiels, en quoi consistent ou consisteraient le rôle éventuel de l'entraîneur et de l'entraînement. Ces informations imprègnent les lecteurs et les invitent à se constituer une perception personnelle du football, car depuis 1863 et *Le petit Journal*, la presse populaire s'est largement développée en France. Vendus à un prix modique, les journaux attirent une clientèle populaire et répondent à la demande croissante des couches sociales dans leur désir d'accès à la culture. De ce fait, un lectorat de plus en plus nombreux accède à travers les pages sportives à des informations sportives<sup>72</sup>.

Le cas de *L'Auto*<sup>73</sup> (1900-1944), qui deviendra *L'Equipe*, est donc sensiblement différent. En effet, ce journal, qui est un quotidien, s'intéresse d'abord à l'automobile, puis ponctuellement au cyclisme, surtout à partir de juillet 1903, lorsque son fondateur, H. Desgrange, a l'idée de créer un feuilleton, une épopée mythique, qui tiendra ses lecteurs en

---

<sup>71</sup> N. Bancel, J.-M. Gayman. *Du guerrier à l'athlète. Eléments d'histoire corporelle*. Paris, Presses universitaires de France, 2002. pp. 201-202.

<sup>72</sup> C. Bellanger, J. Godechot, P. Guiral, F. Terrou. *Histoire générale de la presse française. Tome III de 1871 à nos jours*. Paris, Presses universitaires de France, 1972. 688 p.

<sup>73</sup> *L'Auto* a un tirage quotidien de 120 000 exemplaires à 164 000 exemplaires en 1939 (en dehors de la période du Tour de France durant laquelle le quotidien). *L'Equipe* tire à 360 000 exemplaires en 2004.

haleine, à travers l'invention du Tour de France<sup>74</sup>. Le football, réduit à la portion congrue, trouve alors sa place à l'avant-dernière page du journal en général, dans la rubrique « Sports athlétiques ». Il ne suscite que rarement des articles entiers mais les pages du journal servent en revanche à annoncer les parties amicales ou plus officielles que vont se livrer les clubs le dimanche, puis à en donner les scores. Ainsi par exemple, l'annonce du premier match international jamais disputé par la sélection nationale française, n'occupe-t-elle le dimanche 1<sup>er</sup> mai 1904, jour du match, qu'1/5<sup>ème</sup> de colonne d'une avant-dernière page qui en comporte six. Cependant, un large public a accès à l'information, d'autant que dès avant la première guerre mondiale, le football cesse d'être l'apanage des classes bourgeoises<sup>75</sup>. Le nombre de pratiquants ne cesse de croître et avec lui, le lectorat des pages « football ». Ce n'est qu'à partir des années 1930 que la place consacrée au football va augmenter sensiblement dans *L'Auto*, et ira grandissante au fil des années, jusqu'à occuper plus du quart de la surface rédactionnelle en 1995<sup>76</sup>. La place limitée attribuée au football jusqu'aux années 1930 explique également que les mentions faites à l'entraînement et aux entraîneurs soient plus que restreintes, même si une extension est visible à partir des années 1920, qui ne cessera de croître. Par contre, tout comme pour les autres sports que le quotidien promeut, les journalistes de football cumulent souvent plusieurs fonctions en plus de celles qu'ils occupent à *L'Auto*. Ils peuvent être également dirigeants de fédération ou promoteurs de spectacle, ce qui induit une confusion des genres favorables à la diffusion du sport<sup>77</sup>.

Quelques hebdomadaires à la durée de vie relativement courte ont émergé au début du siècle, tels que *Football et Sports athlétiques* de 1909 à 1914. Les années 1920 voient d'ailleurs la naissance d'hebdomadaires spécialisés, traitant uniquement de football, tels que « *Le Football Association* » (1919-1923), organe officiel de la Fédération Française de Football Association (F.F.F.A.), créée en 1919 après une scission entre la F.F.F.A. et l'U.S.F.S.A.. « *Football*<sup>78</sup> » (1929-1944) lui succède, car Marcel Rossini, son directeur, l'a racheté à la F.F.F.A., mais il continue d'imprimer sur ses deux ou trois dernières pages les publications officielles de la F.F.F.A. Dans le même temps, des hebdomadaires sportifs, mais pas entièrement dévolus au football voient le jour : « *Le Miroir des Sports*<sup>79</sup> » (1920-1944),

<sup>74</sup> P. Gaboriau. *L'Auto et le tour de France. Regard critique sur l'histoire du cyclisme et l'année 1903*, in T. Terret (sous la direction de). *Histoire des sports*. Paris, L'Harmattan, 1996. pp. 39-49.

<sup>75</sup> A. Wahl, 1986, *opus cit.*, pp. 12-14.

<sup>76</sup> De 25 à 27 %. D. Marchetti, 1998, *opus cit.*, p. 310.

<sup>77</sup> T. Jobert. « L'Auto, un organe de presse ? », in E. Combeau-Mari (sous la direction de). *Sport et presse en France (XIXe-XXe siècles)*. Paris, Le Publieur, 2007. p. 16.

<sup>78</sup> *Football* tire à 200 000 exemplaires en 1930.

<sup>79</sup> *Le Miroir des Sports* est le magazine sportif du Petit Parisien. Il a un tirage de 200 000 exemplaires dans les années 30.

suivi par « *Match*<sup>80</sup> » (1926-1939), puis « *Miroir Sprint* » (1947-1971) après la guerre. Souvent, notamment en ce qui concerne *Le Miroir des Sports*, les journalistes qui sont titulaires de la rubrique football officient déjà dans les hebdomadaires spécialisés en football : Marcel Rossini<sup>81</sup>, Emmanuel Gambardella, Gabriel Hanot, Maurice Pefferkorn, Lucien Perpère. Cette expansion de la presse spécialisée s'explique aussi par le fait qu'à partir des années 30, le journalisme sportif, autrefois cantonné à l'annonce de résultats, devient un genre à part entière<sup>82</sup>. La plupart de ces journaux appartiennent aux collections de la Bibliothèque Nationale de France (B.N.F.) ou de la F.F.F.

*L'Equipe* est le nouveau nom du quotidien qui prend la suite de *L'Auto* à la Libération. Son monopole en tant qu'unique quotidien sportif a rarement été contesté tout au long de son existence. *L'Equipe* est accompagné depuis 1980 de *L'Equipe Magazine* diffusé tous les samedis. Le quotidien et le magazine traitent tous deux de tous les sports, bien que le football bénéficie d'une place privilégiée. « *France Football*<sup>83</sup> » (1946-à nos jours) prend le relais de *Football* en tant qu'hebdomadaire spécialisé en football. Tout comme son prédécesseur il offre ses colonnes aux publications de la F.F.F. avant de devenir complètement indépendant en 1947, alors qu'il est racheté par *L'Equipe* auquel il appartient. Autoproclamé « la bible du football », il est considéré comme la référence du football en France par les joueurs, les dirigeants, le public. Il devient bi-hebdomadaire en 2007. Le mensuel *Le Miroir du Football* paraît de 1960 à 1979. Il est édité par *Miroir Sprint* et ses journalistes sont des sympathisants du parti communiste. *Le Miroir du Football* est l'un des rares organes de presse à manifester un ton décalé, volontiers critique envers le football français et ses institutions. Il pose problème à *L'Equipe*, qui par crainte de perdre une partie de son lectorat, lance en contrepartie *Football Magazine*, un mensuel destiné à contrecarrer la diffusion du *Miroir du Football*. Il est édité de 1960 à 1979 et cesse donc de paraître à la disparition de son concurrent.

Les sources qui émanent de la presse écrite sont donc relativement nombreuses, même s'il faut admettre que les orientations des différents journaux ou magazines sont souvent similaires, sauf lors de la période 1960-1979 lorsque *le Miroir du Football* vient contester une forme relative d'ordre établi.

---

<sup>80</sup> *Match*, qui est inspiré par *L'Intransigeant*, a un tirage hebdomadaire de 80 000 exemplaires en 1938.

<sup>81</sup> Marcel Rossini commente également les matches radiodiffusés sur *Radio-Paris* (grandes ondes) dans les années 1930.

<sup>82</sup> C. Delporte. *Les journalistes en France (1880-1950). Naissance et construction d'une profession*. Paris, Seuil, 1999. 450 p.

<sup>83</sup> *France Football* est devenu bi-hebdomadaire en 1997 et tire à 212 101 exemplaires le mardi, et 133 918 exemplaires le vendredi en 2004.

### 3.3. Le rôle des journalistes

En ce qui concerne la place de l'entraîneur, il nous faudra constater que si effectivement, les plumes des journalistes ont été prépondérantes pour accélérer le recours à cette fonction et en célébrer les vertus pour le football français, elles ont parfois été dictées par des contraintes qui dépassent le simple bon sens dont elles se targuent : utiliser la figure de l'entraîneur comme support à l'adoption du professionnalisme, et à travers ce discours servir des intérêts personnels par exemple. Effectivement, le professionnalisme, tel qu'il est pratiqué en Angleterre, peut constituer un exemple tentant pour les journalistes : les foules dépassent régulièrement plusieurs dizaines de milliers de spectateurs au cours des simples matches de championnat<sup>84</sup>, et de fait il semble aisé pour la presse d'entretenir l'intérêt d'un lectorat potentiellement aussi nombreux<sup>85</sup>.

D'autre part nous examinerons comment les discours concernant l'entraîneur, ou les allusions explicites ou non répondent à une même logique de l'efficacité<sup>86</sup>. Même si les travaux de Pociello concernent la presse actuelle, ils semblent pouvoir s'appliquer à de nombreux articles de la presse sportive depuis les années 20. Cette efficacité des discours concilie trois figures de style :

- Une « poétique » qui emploie des images ou des métaphores émouvantes ou parlantes<sup>87</sup> : « *Veinante sut lâcher à point la cavalerie messine* », et « *voir les défauts dans la cuirasse arlésienne* »<sup>88</sup>, sont des expressions qui démontrent la prépondérance des décisions de l'entraîneur messin dans le gain de la rencontre. Son rôle de commandant et stratège est alors mis en exergue<sup>89</sup>. La presse, en l'occurrence, met en avant l'aspect décisif de l'intervention de l'entraîneur dans le gain de la rencontre.

- Une sémiologie, destinée à édifier les profanes, qui confère une structure narrative à l'histoire, un sens clair et univoque à l'affrontement<sup>90</sup> : « *L'efficacité de Marseille a battu la science de Nîmes* »<sup>91</sup>. Ce discours permet de clarifier la structure des forces en présence, la

---

<sup>84</sup> Dès 1884, le nombre de 10 000 spectateurs est dépassé par 18 fois au cours de la saison en Angleterre, alors que le professionnalisme n'est pas encore adopté et qu'il n'existe pas encore de championnat.

<sup>85</sup> T. Jobert, 2007, *opus cit.*, pp. 13-23.

<sup>86</sup> C. Pociello. *Les cultures sportives : pratiques, représentations et mythes sportifs*. Paris, PUF 1995. 287 p.

<sup>87</sup> Ibid, pp. 142-155.

<sup>88</sup> *France Football* n°235, 19 septembre 1950.

<sup>89</sup> L. Grün. La difficile émergence de la profession d'entraîneur de football en France (1890-1950). *STAPS* n°63, 2003. pp. 43-60.

<sup>90</sup> C. Pociello, 1995, *opus cit.*, pp. 150-151.

<sup>91</sup> *Match* n° 315, 20 septembre 1932.

robustesse d'une équipe puissante et décidée, Marseille, contre l'approche plus tactique d'une équipe procédant en passes latérales et dribblings<sup>92</sup> avisés. Ici, c'est l'identification d'une opposition de style de jeu qui confère une clarté à l'affrontement.

- Une rhétorique subtile, qui rencontre *une opinion publique assez flottante*, et cristallise le plus large consensus possible<sup>93</sup> : André Lacoste, entraîneur de Troyes : « *Avant un match, il faut savoir créer de l'ambition. Surtout quand le match paraît perdu d'avance* »<sup>94</sup>. Ces propos font appel au bon sens du lecteur, et ne paraissent pas être contestables, même s'ils n'ont pas de fondement scientifique. Dans ce cas précis, l'entraîneur paraît doté de compétences psychologiques, qui sont un facteur de motivation que ne peuvent contester les lecteurs. Ainsi, l'usage et l'imbrication de tous ces procédés stylistiques contribuent à renforcer une efficacité du discours journalistique. De ce fait, tous les discours qui concernent l'entraîneur doivent être analysés avec recul. Le mettent-ils trop en avant, ou au contraire pas assez ? N'ont-ils pas contribué à fragiliser sa position, en décrivant avec emphase son rôle et son influence sur les résultats et le style de l'équipe ? Sont-ils empreints de trop de connivence, ou à l'inverse d'agressivité ?

En effet, depuis l'origine de la profession, les journalistes sportifs peuvent être considérés comme *des supporters*, voire comme *des porte-parole* du mouvement sportif<sup>95</sup>. De ce fait, les écrits ont parfois tendance à amplifier certains faits ou événements, et à attribuer à l'entraîneur un impact exagéré, que ce soit dans ses propos, ses attitudes ou ses décisions. La prudence s'impose donc lorsqu'on veut, par exemple, évoquer leur impact dans le style de jeu d'une équipe, et que l'on dispose uniquement d'éléments de la presse écrite. Pour autant, les informations recueillies demeurent précieuses. Mais si l'on considère que la position de journaliste sportif reflète une grande proximité avec le terrain<sup>96</sup>, que le style qu'il adopte est fait de passion, de camaraderie populaire et d'exaltation de valeurs consensuelles, alors il conviendra de nuancer les effets de certaines sources qui décrivent le monde du football, et l'entraîneur professionnel en particulier, de les confronter à d'autres<sup>97</sup>, d'en atténuer la portée. En tout état de cause, il sera nécessaire de contextualiser les propos, de vérifier dans quelles conditions ils sont émis, et de quels systèmes ils émanent.

---

<sup>92</sup> Procédure technique qui consiste à pousser le ballon et à le suivre en courant, tout en le maintenant hors de portée de l'adversaire.

<sup>93</sup> C. Pociello, 1995, *opus cit.*, pp. 150.

<sup>94</sup> *France Football* n° 210, 28 mars 1950.

<sup>95</sup> D. Marchetti, 1998, *opus cit.*, p. 325.

<sup>96</sup> J.M. Faure et C. Suaud. Les enjeux du football, in *Actes de la recherche en sciences sociales* n°103, 1994. pp. 3-6.

<sup>97</sup> Nous examinerons notamment les écrits émanant des entraîneurs eux-mêmes (bulletins de l'Amicale des entraîneurs), ou des témoignages oraux.

### 3.4. Les autres médias

La presse spécialisée a toujours perpétué les trois principales missions qui lui sont assignées : éducation, information, prosélytisme depuis les années 1920 jusqu'à nos jours, dans des proportions certes variables, surtout depuis qu'elle n'a plus l'exclusivité de l'information. Depuis les années 1930, et notamment avec l'organisation de la Coupe du Monde de football en France en 1938, la radiodiffusion permet aux passionnés français de suivre les matches internationaux, puis les grands matches du championnat national, en direct. La presse écrite doit désormais partager son rôle d'information dont elle ne détient plus le monopole, même si après la Seconde Guerre mondiale le discours des commentateurs radio s'appauvrit au profit de la transmission des émotions instantanées<sup>98</sup>. Il est probable que ces retransmissions oeuvrent davantage pour la notoriété des footballeurs que pour celle des entraîneurs, puisque c'est bien le jeu des joueurs qui est décrit. A partir des années 1950 et surtout 1960, la télévision va accentuer ce partage des tâches. De ce fait, il reste à la presse écrite des espaces que ne peuvent occuper les commentateurs de radio ou de télévision, soumis aux impératifs du direct, qui ne leur laissent que le temps de la réaction immédiate : celui du commentaire détaillé, de l'article de fond, de l'analyse synthétique à froid. Lui appartient également tout ce qui concerne l'actualité en dehors du match proprement dit : les rumeurs, les blessures, les transferts de joueurs.

De surcroît, l'espace occupé par la radio, puis par la télévision, va conditionner des comportements nouveaux de la part de la presse sportive généraliste ou spécialisée en football. En effet, face à la concurrence des autres media, la nécessité de s'adresser encore moins à des connaisseurs, mais au contraire de plus encore vulgariser les sujets et les contenus se fait jour. De ce fait, l'importance accordée à l'événement ou « l'actualité chaude » devient fondamentale<sup>99</sup>. Les sujets deviennent moins spécialisés, et plus « grand public ». Des entraîneurs emblématiques ont émergé dans les années 1950 pour occuper les colonnes d'abord de façon parcimonieuse, avant de s'y installer avec beaucoup plus de constance au fil des décennies. Il est vrai que l'événement ou l'actualité chaude concernent de plus en plus la stabilité de l'entraîneur. En quelques décennies, on est passé des supputations quant à l'éventualité d'un changement d'entraîneur en fin de saison dans les années 30, à l'annonce de son renvoi en cours de saison dès les années 60, pour aboutir, notamment depuis les années

---

<sup>98</sup> A. Rauch. L'oreille et l'œil sur le sport, in *Communications : Le spectacle du sport*, n°67, pp. 193-210.

<sup>99</sup> D. Marchetti, 1998, *opus cit.*, p. 321.

2000, au pronostic de son proche limogeage au cours des jours à venir, parfois quelques semaines seulement après le début de la saison officielle. De même, alors que jusqu'aux années 2000, la presse se répandait en extrapolations quant au choix éventuel des joueurs vedettes en fin de contrat, désormais, les entraîneurs vedettes bénéficient du même traitement<sup>100</sup>.

Il semble qu'il existe vis-à-vis de l'insécurité professionnelle ressentie par les entraîneurs une responsabilité de la presse plus prononcée depuis les années 1980. En effet, dans l'immense majorité des cas, sans prendre ouvertement position, le journaliste infléchit l'opinion publique, qui en retour infléchit les opinions des dirigeants, des joueurs, qui elles-mêmes infléchissent celle de la presse. Nombre de journalistes de sport se veulent « critiques » et n'hésitent pas à demander un droit de regard sur les affaires sportives, en l'occurrence les choix tactiques, les joueurs retenus, le type de recrutement<sup>101</sup>. On le voit, tous ces pôles concernent directement les attributions de l'entraîneur. Insidieusement, et de manière parfois inconsciente, sans forcément contester les décisions de l'entraîneur, le journaliste qui propose son opinion contribue à fragiliser la position déjà instable de l'entraîneur, alors que d'un autre côté, il prétend souvent la défendre.

L'étude de la presse sportive spécialisée de 1890 aux années 2010 impose donc de prendre certaines précautions : comme toute presse, il faut considérer que celle du football n'est pas neutre, mais qu'elle semble encore plus impliquée « émotionnellement » que d'autres secteurs, car elle joue souvent le rôle de thuriféraire du football. Deux grands types d'effets pervers peuvent affecter son analyse du poids de l'entraîneur professionnel français : Soit considérer son intervention comme exagérément miraculeuse pour l'équipe qu'il dirige, qu'il soit pris individuellement ou que l'on postule qu'il existe un « modèle »<sup>102</sup> de l'entraîneur français. Soit, au contraire, notamment depuis deux décennies, adopter une attitude qui consiste à discuter et critiquer ponctuellement son intervention, et mettre en avant certains aspects de son travail ou de sa personnalité, destinés à être plus porteurs auprès des lecteurs et du public, et à en occulter d'autres. Dans les deux cas, les sources de première main, fournies par la presse écrite, pour constituer la matière de base de notre recherche, n'en sont pas moins à relativiser.

---

<sup>100</sup> *France Football* n° 3081 bis, 29 avril 2005, consacre l'intégralité de sa une au portrait de Paul le Guen, entraîneur de l'Olympique lyonnais, sous le titre « Et s'il partait ». Trois pages entières lui sont consacrées, à 4 journées du terme du championnat de France de Ligue 1.

<sup>101</sup> D. Marchetti, 1998, *opus cit.*, p. 325.

<sup>102</sup> Sur cette notion de modèle. P. Arnaud. Sport et changement social. La méthode des modèles et l'histoire des exercices physiques, in *Sport, relations sociales et action collective*, Talence, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1995. pp.718-734.

Un autre fait est à prendre en considération : l'indulgence des critiques de la presse spécialisée à l'égard du football et de ses acteurs jusque dans les années 1960, car elle a intérêt à sa pérennisation<sup>103</sup>. De ce fait, tout ce qui a trait à la formation de l'entraîneur, à sa place dans le système, à ses pouvoirs, n'est pas remis en cause, à l'exception notable du « *Miroir du Football*<sup>104</sup>» (1960-1978). Pourtant, il s'avère que cette indulgence n'est pas perçue comme telle par les principaux entraîneurs français, en tout cas par leurs représentants regroupés depuis 1947. Cet écart dans la perception ne peut qu'interpeller et mérite une analyse approfondie.

### 3.5. Les archives

Nous avons pu consulter différentes archives de la Fédération Française de Football (F.F.F.). Constituées par des procès-verbaux manuscrits, et par des journaux officiels imprimés, rares sont les archives qui mentionnent clairement le rôle ou la fonction d'entraîneur. Par contre leur interprétation laisse entrevoir des espaces où, s'il n'est pas mentionné de façon effective, son image transparaît : des incitations à l'entraînement, des conseils donnés pour s'entraîner, des vœux de former des jeunes joueurs. De ce fait, nous aurons à interroger le non-dit ou les évocations sous-jacentes. Les archives de la Ligue de Lorraine de Football (L.L.F.) nous ont également été ouvertes, et leur étude empruntera la même démarche que celle adoptée pour les archives de la F.F.F. Ces archives, essentiellement constituées de procès-verbaux d'assemblées générales, nous permettront de vérifier si les directives qui émanent de la F.F.F.A. sont relayées et appliquées dans les régions.

Beaucoup plus riches sont les archives constituées par les comptes-rendus et procès verbaux personnels dactylographiés de Georges Boulogne<sup>105</sup>, qu'il s'agisse de réunions d'entraîneurs de Première et Deuxième Divisions de l'année 1961 à l'année 1981, ou de réunions de la Direction Technique Nationale. Elles permettent de cerner la politique désirée, voire imposée par Georges Boulogne, Instructeur National, depuis 1958, puis Directeur Technique National entre 1970 et 1982, et enfin secrétaire général de l'Amicale des

---

<sup>103</sup> A. Wahl. *Les archives du football. Sport et société en France (1880-1980)*. Paris, Gallimard-Julliard, 1989. p. 314.

<sup>104</sup> Cet hebdomadaire dont les journalistes sont adhérents au Parti communiste se distingue des autres par le ton polémique qu'il adopte à l'encontre des institutions du football français, la Direction Technique Nationale, la Fédération Française de Football, l'Amicale des entraîneurs. Il paraît de 1960 à 1978.

<sup>105</sup> Ces documents dactylographiés sont parfois annotés manuellement par Georges Boulogne lui-même.

entraîneurs à partir de 1956, puis de l'U.N.E.C.A.T.E.F.<sup>106</sup> de 1977 jusqu'à son décès en 1999. De surcroît, elles concernent au premier chef les entraîneurs, car la plupart des décisions prises lors des réunions le sont par eux et pour eux. Ces documents ne sont malheureusement pas archivés, mais reposent dans de simples cartables de type porte documents, auxquels nous avons pu accéder par hasard et avec l'autorisation de Dominique Vermand, administrateur à la F.F.F. lorsqu'elle était sise au 47 boulevard d'Éléna à Paris. Il serait judicieux qu'ils soient archivés afin de n'être pas menacés de disparition dont sont déjà victimes de nombreux cartons d'archives qui constituent *la mémoire brute* des clubs et des comités<sup>107</sup>.

Un autre type d'archives, riche pour notre sujet, est constitué par les premiers procès verbaux dactylographiés et ronéotypés des réunions de l'Amicale des Entraîneurs, créée en 1947. Ces premiers procès verbaux sont édités dans un bulletin de liaison diffusé aux adhérents. Ils sont suivis par les éditions du bulletin de l'Amicale, qui devient le mensuel « *L'Entraîneur Français au service du football* », à partir du numéro 23 du 15 juin 1954<sup>108</sup>. A part une interruption provisoire entre novembre 1969 et mars 1975, il paraît depuis lors sans discontinuer sous une forme mensuelle jusqu'aux années 2000, où il devient bi-mensuel puis trimestriel. Depuis le numéro 257 de juin-juillet 1990, il accompagne le journal officiel de la F.F.F. et cette formule lui permet d'être diffusé à 10 000 exemplaires. Les premiers exemplaires livrent les orientations données par l'Amicale ou par certains de ses membres les plus influents sont emplis de données equi permettent de situer le poids que pèsent les entraîneurs professionnels dans le football français, la perception qu'ils ont de leur rôle, leur niveau d'expectation, ainsi que l'écart qui sépare leurs attentes du pouvoir qui leur est réellement attribué. Par la suite, *L'Entraîneur Français au service du football*, communément dénommé *L'Entraîneur français* par ses concepteurs et ses lecteurs, poursuit la diffusion de ces messages à caractère technique et pédagogique au moyen de comptes-rendus de compétitions nationales ou internationales, de reproductions ou vulgarisations de connaissances scientifiques, ainsi que de messages affectifs<sup>109</sup> qui concernent le maintien des relations amicales entre membres de la même communauté, sous la forme de messages personnels ou d'articles à caractère éthique visant à défendre ou mettre en garde les

---

<sup>106</sup> Union Nationale des Cadres Techniques du Football. Il s'agit du syndicat des entraîneurs professionnels de football, fondé en 1977.

<sup>107</sup> J.-M. Silvain, N. Séoudi. *Mémos ou la sauvegarde de la mémoire du sport*, in F. Bosman, P. Clastres, P. Dietschy (sous la direction de). *Le sport de l'archive à l'histoire*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2006. p. 266.

<sup>108</sup> Ces bulletins de l'Amicale et les numéros de l'Entraîneur Français sont quant à eux archivés par ordre chronologique dans les locaux de la Fédération Française de Football.

<sup>109</sup> Georges Boulogne. *L'Entraîneur français* n° 300, janvier 1995.

entraîneurs.

*France Football officiel* est un autre hebdomadaire que nous nous sommes attachés à consulter. Il est publié par la F.F.F dont il est l'organe officiel et à ce titre il est envoyé à tous les clubs qui y sont affiliés depuis 1947, date à laquelle il se sépare de *France Football*. Toutes les décisions fédérales y apparaissent, agrémentées d'articles de fond et de comptes-rendus divers. Il nous permet de ce fait de mieux appréhender l'influence du cadre institutionnel dans lequel évoluent les entraîneurs.

Nous avons également pris le parti de reproduire certaines photographies empruntées à des manuels de la presse sportive spécialisée, afin de mieux illustrer nos propos, en accord avec l'hypothèse que « *se faire photographier, c'est aussi donner une certaine image de soi* »<sup>110</sup>. Et effectivement, ces photographies participent à l'élaboration de l'image que le public se fait des entraîneurs ou de l'entraînement.

### 3.6. Ouvrages de présentation du football à ses débuts en France

Ce sont souvent des manuels à l'usage du profane, destinés à vulgariser la pratique. Ces ouvrages, dont le premier répertorié est celui de N.G. Tunmer et Fraysse, « *Football Association* » (1908), sont écrits en général par des joueurs souvent en activité ; dans le cas de Tunmer et Fraysse, il s'agit de deux des pionniers qui ont introduit le football à Paris dès les années 1890. Parfois, deux personnalités reconnues, un joueur et un médecin<sup>111</sup>, s'associent comme Henri Bard<sup>112</sup> et Henri Diffre<sup>113</sup> qui publient un ouvrage sur le football association<sup>114</sup> en 1927. Parfois ce sont un joueur et un journaliste qui s'associent pour publier. Si en général une partie conséquente de l'ouvrage s'attache à rappeler les règles essentielles du football, sont abordés ensuite les conseils techniques ou d'autres recommandations qui portent sur la manière de s'entraîner. Il faut cependant remarquer que jusque dans les années 1950, les conseils prodigués s'adressent à un pratiquant pris dans son individualité. Si les remarques

---

<sup>110</sup> G. Bosc., P. Dietschy. Autour de la collection iconographique du musée du Basket et d'un cahier photographique : les images sportives, un territoire à inventorier et défricher, in F. Bosman, P. Clastres, P. Dietschy (sous la direction de). *Le sport de l'archive à l'histoire*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2006. p. 255.

<sup>111</sup> Par exemple H. Bard et H. Diffre. *Le football-association : étude technique et physiologique, entraînement, hygiène*. Paris, G. Doin et cie, 1927. 214 p.

<sup>112</sup> Henri Bard est sélectionné à 18 reprises en équipe de France de football entre 1913 et 1923. Il remporte la Coupe de France avec le C.A. Paris en 1920 en marquant les deux buts de la victoire. Il fait également partie du comité de sélection de l'équipe de France de 1924 à 1930.

<sup>113</sup> Médecin reconnu dans le domaine du sport, Henri Diffre publie plusieurs ouvrages relatifs à la culture physique, ou à la physiologie élémentaire.

<sup>114</sup> H. Bard, H. Diffre, 1927, *opus cit.*

d'ordre technique, tactique ou physique regorgent souvent de précisions, en revanche ces manuels n'abordent quasiment jamais la notion d'entraînement collectif, qui semble pourtant être l'essence du jeu en équipe. De ce fait, cette analyse conduit à émettre des hypothèses quant aux objectifs et aux méthodes d'entraînement et à les valider grâce aux autres sources. L'entraîneur qui lirait ces premiers ouvrages n'aurait donc pas de notion de ce qu'il convient de mettre en œuvre au plan tactique, ni même des exercices collectifs spécifiques qu'il peut proposer à des joueurs, même à effectifs réduits. Par contre, il pourrait se forger une idée assez précise des techniques en vigueur aux débuts du football en France, qui nous permettront de mieux cerner les contenus qui sont à inculquer dans les années pionnières.

### 3.7. Ouvrages d'entraînement en football

A partir des années 1950, les ouvrages qui paraissent commencent à présenter des séances d'entraînement destinées à l'ensemble d'une équipe, et non pas à des individus isolés. De ce fait, on peut obtenir des informations quant à la consistance des entraînements, sachant cependant que les entraîneurs professionnels ont chacun leur style personnel dans la direction d'une équipe, et que le descriptif des exercices effectués élude d'autres aspects de l'entraînement, tels que les relations interpersonnelles par exemple. Mais il est probable que les entraîneurs professionnels eux-mêmes ne les lisent pas, et que ces livres s'adressent plutôt à des joueurs et entraîneurs amateurs. Cependant, il n'est pas douteux qu'ils sont inspirés de ce qui se pratique dans les clubs du meilleur niveau. Il est singulier de constater que peu d'entraîneurs publient eux-mêmes des ouvrages jusqu'aux années 1970, à l'image du livre écrit par Paul Frantz<sup>115</sup>.

A partir des années 1990, les monographies consacrées à un entraîneur, qui existaient déjà depuis les années 1950, deviennent plus nombreuses à l'image de celle écrite sur Guy Roux<sup>116</sup> avec sa collaboration, mais évidemment, elles revêtent en général un caractère hagiographique, qui impose un regard distancié de l'historien<sup>117</sup>. Il nous arrivera de les utiliser avec parcimonie pour compléter nos sources premières, mais elles ne constituent que très rarement le terreau premier de nos analyses, pour deux raisons. La première, c'est que nous ne manquons pas de sources pour étudier les entraîneurs à partir des années 1950. La seconde, c'est que ces monographies s'apparentent réellement à des biographies. Par contre, nous

---

<sup>115</sup> P. Frantz. *Le Football*. 1975, Mulhouse, L'Alsace, 246 p.

<sup>116</sup> Serge Mésonès et Eugène Saccomano. « *Guy Roux. Entraîneur de ma vie* ». Bruxelles, Euro-images productions, 2000.

<sup>117</sup> O. Chovaux, 2001, *opus cit.*, p. 14.

n'avons pas recensé de monographies écrites entre les années 1920 et 1940, qui nous auraient aidé à affiner nos recherches. Le fait de ne prendre que très partiellement en compte ces monographies que nous considérons comme des biographies, c'est éviter de tomber dans le piège de la « *contradiction entre la prétention à l'objectivité, et la fonction et la démarche réelles du biographe* »<sup>118</sup>. Néanmoins, ces biographies étudiées avec les précautions d'usage lorsque l'on sait que « *l'écriture y est mise en scène* »<sup>119</sup> permettent de recenser des témoignages qui infirment, ou au contraire valident des opinions des journalistes ou d'autres acteurs du football.

### 3.8. Sources orales

Nous avons procédé à certains entretiens avec des acteurs reconnus dans le milieu du football professionnel : d'anciens entraîneurs d'équipes professionnelles, d'anciens Directeurs Techniques Nationaux de football, des entraîneurs encore en activité, des présidents de club, mais également des anciens joueurs professionnels. Tous leurs témoignages, orientés par nos questions, devront être soumis à l'épreuve de la confrontation avec les sources écrites. En effet, la mémoire est sélective, et certains de ces intervenants ont tendance, de façon souvent inconsciente, à amplifier les effets de leur intervention dans l'histoire d'un club ou d'une équipe, ou d'en minimiser d'autres<sup>120</sup>. Par exemple, certains entraîneurs, intervenant à la Direction Technique Nationale dans les années 1970, ont parfois tendance à s'attribuer respectivement les mérites d'une même décision ou action. Nous devons donc faire preuve de vigilance et ne pas considérer d'emblée tous les témoignages comme reflétant l'intégralité des problèmes soulevés. Cependant, « *la source orale se montre particulièrement féconde pour la connaissance des acteurs, c'est-à-dire de ceux qui sont érigés en « personnages » de l'intrigue historique et en objets d'études* »<sup>121</sup>. Nous avons tenté de recenser divers intervenants dans les différentes familles du football, parmi la D.T.N., les entraîneurs, les dirigeants des clubs, les dirigeants du syndicat, les joueurs. Beaucoup de nos entretiens ont été

---

<sup>118</sup> P. Lejeune. *Je est un autre. L'autobiographie, de la littérature aux médias*. Paris, éditions du Seuil, 1980. p. 77.

<sup>119</sup> P. Lejeune. *Le pacte autobiographique*. Paris, Seuil, 1996 (pour la présente édition augmentée). pp. 328-331.

<sup>120</sup> « *Le témoignage oral est porteur d'une série d'effets pervers, qui jouent l'un sur l'interviewé, l'autre sur l'interviewer, et donc les uns et les autres sur les interviews à décrypter. Du côté de l'interviewé, on relèvera principalement les mécanismes de (re)construction, ainsi que ceux d'extrapolation, de rehiérarchisation et d'immédiateté* ». D. Peschanski, La bouche de la vérité. Effet pervers. La recherche historique et les sources orales, in *Cahiers de l'institut d'histoire du temps présent* n° 21, 1992.

<sup>121</sup> F. Descamps. Les sources orales et l'histoire : une difficile et tardive reconnaissance, in F. Descamps (ouvrage dirigé par). *Les sources orales et l'histoire. Récits de vie, entretiens, témoignages oraux*. Rosny-sous-Bois, Bréal éditions, 2006. p. 33.

menés grâce aux contacts que nous avons établis avec le F.C. Metz grâce à l'entremise de Denis Schaeffer, directeur du Centre de formation. Le regret d'avoir vu disparaître l'ancien Georges Boulogne en 1999, alors que nous avions à peine amorcé une série d'entretiens est vif, d'autant que nous ne disposions encore que d'éléments disparates quant à la primauté de son rôle dans l'évolution de la fonction d'entraîneurs. Parmi les dirigeants, le Président du F.C. Metz, Carlo Molinari, nous a gratifié d'un regard d'expert sur les entraîneurs et l'entraînement, qui couvre plus de quatre décennies dans l'exercice de sa fonction. Nous avons questionné plusieurs générations de joueurs : les anciens messins Jean-Paul Scheid et Georges Zvunka pour les années 1960 essentiellement, Philippe Gaillot pour les années 1980-90 et Cyril Serredzum pour les années 1990. Tous nous ont apporté des éclairages importants sur notre objet de recherche. Nous avons eu la chance de bénéficier de plusieurs entretiens de la part de Francis de Taddeo, les deux premiers alors qu'il officiait en tant que responsable du centre de formation du F.C. Metz, le troisième alors qu'il avait été limogé de son poste d'entraîneur de l'équipe professionnelle quelques mois plus tôt. Jean Fernandez, à la tête de l'équipe professionnelle de Metz en 2003, ainsi que ses adjoints, ont accédé favorablement à notre demande. Les deux directeurs de l'U.N.E.C.A.T.E.F., Thibaut Dagonne et Pierre Repellini ont également apporté leur écot à notre travail. Enfin, Joël Muller s'est avéré un interlocuteur de choix, en intervenant à la fois en tant que manager du club messin, mais également en tant que Président de l'U.N.E.C.A.T.E.F. Enfin, nous avons procédé à un entretien par téléphone avec Arnold Sowinski, l'ancien entraîneur du R.C. Lens. Tous ces témoignages nous aident à affiner notre perception de la profession d'entraîneur, sachant que *« bien des aspects des changements de l'activité travail ne peuvent être atteints que par la seule source orale (□) »*<sup>122</sup>. La plupart de ces témoignages oraux, dont le caractère précieux n'est plus à démontrer, sont conservés sur bande magnétique de type cassette dans nos archives personnelles.

Enfin, nous avons procédé à deux types de questionnaires écrits. Le premier, adressé le 12 mai 2003 à une dizaine d'anciens entraîneurs de Division 1 qui avaient officié entre les années 1960 et 1980, dont nous avons obtenu l'adresse, s'est soldé par un retour de trois réponses : celles de Pierre Cahuzac<sup>123</sup>, Robert Herbin, Aimé Mignot. Le second type de questionnaire consistait en un envoi à tous les entraîneurs professionnels à la tête d'une équipe de Ligue 1 lors de la saison 2003/2004, ainsi qu'à leurs adjoints. Deux entraîneurs de

---

<sup>122</sup> O. Join-Lambert. Les sources orales et l'histoire sociale, in F. Descamps, 2006, *opus cit.*, p. 169.

<sup>123</sup> Pierre Cahuzac, gravement malade, a dicté sa réponse à une personne qui le soignait. Il est décédé quelques semaines plus tard le 31 août 2003. Qu'il soit remercié de cet ultime effort.

Ligue 2 étaient également concernés par cet envoi. Nous avons obtenu huit réponses d'entraîneurs en chef de Ligue 1, neuf réponses des adjoints et deux réponses des entraîneurs de Ligue 2. Les deux questionnaires nous ont permis d'affiner des hypothèses quant à l'évolution de l'entraînement, aux modèles ou aux sources d'inspiration employés par les entraîneurs, à la perception de leur profession.

#### 4. Axes de recherche

Parler de la profession d'entraîneur de football revient à la positionner selon un triple point de vue : quelles sont ses attributions ? Qui sont les entraîneurs, et qu'est-ce qui les caractérise ? Comment sont-ils considérés ?

Le premier point de vue renvoie à son rôle et à sa fonction. Mais avant de s'attacher à l'un et l'autre, il convient de préciser quels sont les acteurs qui ont défini les contours de la fonction, et plus précisément quelles sont les conditions de son émergence, et à quelles fins. En effet, nulle profession n'émerge par hasard. Elle répond, au moins aux yeux de ceux qui ont provoqué son apparition, à des besoins identifiés. A partir des années 1920, le rôle des anciens pratiquants dans la requête d'entraîneurs pour les équipes françaises est fondamental. Les mieux placés pour défendre cette position sont évidemment ceux qui sont devenus journalistes spécialisés : Gabriel Hanot, Emmanuel Gambardella, Lucien Gamblin, puis Jacques Mairese. A l'exception de Gambardella, les trois autres sont des anciens internationaux<sup>124</sup>, ce qui confère une valeur d'expertise aux propos qu'ils peuvent tenir. Leurs motifs ne sont pas forcément identiques. Si tous prétendent que le recours à l'entraîneur devrait permettre le progrès du football français, Gamblin<sup>125</sup> poursuit le dessein de revenir aux vertus originelles du football à l'élite. Hanot<sup>126</sup> et Gambardella, quant à eux, soutiennent ardemment le projet de professionnalisme qui verra le jour en 1932. A ce titre, de leur point de vue le recours à l'entraîneur est un moyen de familiariser toutes les équipes d'élite à un fonctionnement de type professionnel, et d'accélérer ainsi la naissance de ce projet, puis de l'asseoir solidement. Une fois cet argument imposé, reste à définir la fonction de l'entraîneur : entraîner les joueurs, certes. En ce sens, les contenus de l'entraînement sont très importants,

---

<sup>124</sup> Jacques Mairese constitue un cas particulier, car il exerce des fonctions de journaliste en menant parallèlement sa carrière de joueur professionnel dans les années 1930.

<sup>125</sup> Lucien Gamblin compte 17 sélections en équipe de France, dont il est le capitaine à plusieurs reprises, entre 1911 et 1923

<sup>126</sup> Gabriel Hanot compte 12 sélections en équipe de France entre 1908 et 1919. Il côtoie plusieurs fois Gamblin en sélection nationale.

dans la mesure où ils véhiculent idéologies et mentalités. A travers ce qu'il demande ou impose aux joueurs, l'entraîneur professionnel, perçu dans le milieu du football comme un expert, cherche à garder le contrôle de son équipe. Au delà de la définition de l'entraînement, nous nous attacherons donc à ses contenus spécifiques. Ces contenus, qui doivent aller dans le sens d'un perfectionnement de plus en plus grand, sont souvent révélateurs d'une morale ou de mentalités particulières à une époque<sup>127</sup>. En fait, ces contenus constituent rarement des ruptures avec les pratiques antérieures, voire même avec d'autres pratiques sportives plus ou moins voisines. Tout se passe comme si ce qui importe, pour l'entraîneur et par le biais de l'entraînement, c'est de garder le contrôle du joueur, et de l'ensemble des joueurs. En ce sens, le contrôle physiologique des joueurs apparaît comme une permanence dans l'histoire de l'entraînement, dans la mesure où même s'il n'en est pas (ou plus) l'unique vecteur, il continue encore d'occuper une position privilégiée de nos jours. L'entraîneur en use à dessein ou inconsciemment, car c'est l'une des modalités efficaces qui lui permet d'inscrire ses joueurs dans un rapport, sinon de soumission, au moins d'obligation<sup>128</sup>. Il s'agira donc de repérer les modalités de ce contrôle. D'autre part, les entraîneurs, mettant en avant leur statut d'expert dès 1932, vont demander un élargissement de leur fonction : composer l'équipe, intervenir dans le recrutement, imposer des règles de fonctionnement, superviser les jeunes joueurs, manager le club □ Ce faisant, ils entrent en interrelation non plus uniquement avec les seuls joueurs, mais également avec les dirigeants. De ce fait, comprendre les représentations que les joueurs et les dirigeants ont de l'entraîneur est un élément primordial pour saisir les contours de sa fonction. Tout aussi importantes sont les représentations que les entraîneurs ont des joueurs et des dirigeants. En effet, dans le fonctionnement des clubs de football, ils se situent à l'interface de l'espace occupé par les joueurs et de celui occupé par les dirigeants, et sont confrontés à des rapports de pouvoir qui émanent de ces deux entités. De surcroît, les représentations que peuvent se constituer joueurs et dirigeants à propos des entraîneurs ne sont pas forcément communes et ne sont pas nécessairement stables. Identifier quelles sont les permanences de ces représentations, quelles en sont les similitudes entre les différents groupes de protagonistes qui les véhiculent, si elles évoluent, si elles se stabilisent, comment elles se transforment, relève du travail de l'historien. *En effet, les groupes n'ont*

<sup>127</sup> « L'historien des mentalités se rencontre tout particulièrement avec le psychologue social. Les notions de comportement ou d'attitude sont pour l'un et l'autre essentielles ». J. Le Goff. Les mentalités. Une histoire ambiguë, in J. Le Goff et P. Nora. *Faire de l'histoire. Tome III. Nouveaux objets*. Paris, Gallimard, 1974. pp. 106-129.

<sup>128</sup> « D'où la mise en corrélation du corps et du geste. Le contrôle disciplinaire ne consiste pas simplement à enseigner ou imposer une série de gestes définis ; il impose la relation la meilleure entre un geste et l'attitude globale du corps, qui en est la condition et d'efficacité et de rapidité ». p. 154. M. Foucault. *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Paris, Gallimard, 1975. 318 p.

*d'identité dans la différence avec d'autres groupes que par et dans des ensembles de représentations*<sup>129</sup>.

Nécessairement dans notre cas, ce travail doit accorder une part à l'étude des mentalités. De ce fait, en conformité avec P. Burke<sup>130</sup>, nous insisterons sur les croyances des collectivités, en l'occurrence les groupes de pression qui existent au sein du monde du football français, plutôt que sur celles des individus en particulier. Corrélativement, il faudra prendre en compte en tant que données importantes des hypothèses conscientes et inconscientes, par rapport à l'espace occupé par l'entraîneur. Si ces hypothèses conscientes peuvent être repérées, dans la presse écrite notamment, les hypothèses inconscientes devront être relevées, de façon plus délicate, dans les non-dits, à travers des attitudes, des accords tacites, des oppositions pas toujours avouées ou explicitées qui concernent les mêmes groupes de pression. Enfin, il nous appartiendra de focaliser sur la structure des croyances, et leurs rapports mutuels, par opposition aux croyances individuelles, prises séparément. En ce sens, même si des témoignages individuels sont intéressants, qu'ils émanent des entraîneurs eux-mêmes comme des autres acteurs, joueurs ou dirigeants, il faudra les référer à une analyse globale et systémique.

Cependant, comme le souligne G. e. r. Lloyd<sup>131</sup>, plusieurs écueils devront être évités : Le premier consiste à attribuer une mentalité commune à tout un groupe sans parler des mentalités communes à toute une société. Dans notre cas effectivement, les données qui émanent pour leur grande majorité du monde du football n'en demeurent pas moins spécifiques à un groupe particulier (qui même s'il est encore plus large que les 2 225 595 licenciés de la Fédération Française de Football qui le composent en 2009), ne reflètent pas forcément les mentalités de l'ensemble de la population française. De surcroît, à l'intérieur même du monde du football, à côté de mentalités communes, il existe des mentalités de classes révélatrices « *des tensions et des luttes sociales* »<sup>132</sup>. De ce fait, on pourra comparer celles des dirigeants, des entraîneurs, des joueurs, voire des supporters. Le second écueil à éviter est de veiller à ce qu'invoquer une mentalité particulière ne consiste pas en fait qu'à re-décrire des phénomènes jugés singuliers. Ainsi par exemple, l'imputation en responsabilité de l'entraîneur, dès son origine dans les années 1920, s'inscrit-elle réellement dans le cadre d'une mentalité particulière ? Témoigne-t-elle réellement d'une transformation ?

---

<sup>129</sup> A. Prost. Sociale et culturelle, indissociablement, in J.-P. Rioux et J.-F. Sirinelli. *Pour une histoire culturelle*. Paris, Seuil, 1997. p. 146.

<sup>130</sup> P. Burke. Strengths and weakness of the history of mentalities, in *History of European ideas*, 1986, VII, pp. 439-451.

<sup>131</sup> G.e.r. Lloyd. *Pour en finir avec les mentalités..* Paris, La Découverte, 1993. 247 p.

<sup>132</sup> J. Le Goff, 1974, *opus cit.*, p. 124.

Enfin, le dernier point sera de veiller à considérer des termes de comparaison identiques lorsque l'on établit des analogies ou des oppositions entre systèmes de croyance. Ainsi, référer la place de l'entraîneur en France en 1920 à celle de l'entraîneur au Royaume-Uni à la même époque sera incorrect, tant il est vrai que le développement du sport et du football en particulier, et notamment du professionnalisme, en sont à cette date à des stades bien différents. Pour autant, cette comparaison n'est pas dénuée d'intérêt, à condition qu'un recul suffisant soit opéré pour contextualiser les éléments à étudier. Une similitude apparente de lieu ou d'organisation est insuffisante, et il paraît nécessaire de recourir à une analyse systémique. Par contre, comparer l'attitude face à l'entraînement du joueur professionnel français des années 1930, à celle du joueur français des années 1990, pourra se révéler approprié pour situer les mentalités de ce groupe donné. L'axe diachronique pourra donc se révéler fructueux. Ainsi donc, notre analyse historique devra tenir compte du poids des représentations par rapport à cette profession d'entraîneur, et en même temps tenir compte des mentalités propres à une époque donnée et à des groupes donnés. C'est aussi de cette manière que l'on peut mieux en appréhender les contours de la fonction. De ce fait, le chapitre concernant « la fonction » de l'entraîneur constituera le premier axe d'étude de chacune de nos trois parties.

Le deuxième point de vue concerne l'identité de ces entraîneurs professionnels. Quels sont les traits communs que l'on peut dégager, qui permettraient de les identifier ? Et comment évoluent ces traits ? Nous nous situons ici au cœur d'une histoire *indissociablement culturelle et sociale*<sup>133</sup>. Une première permanence peut être relevée : les entraîneurs professionnels de football sont tous d'anciens joueurs, et très souvent de haut niveau. Ainsi, l'expertise dans l'acte d'entraîner semble corrélée, non pas à l'expertise dans l'acte d'enseigner, mais plutôt à l'expertise technique, c'est-à-dire le « savoir bien jouer ». Ce parti-pris adopté dès l'apparition des entraîneurs au milieu des années 1920 conditionne évidemment leur recrutement. Les experts se trouvent à l'étranger, et plus précisément au Royaume Uni. Cependant, la volonté des dirigeants, des journalistes, des anciens footballeurs français imposera progressivement l'idée de la nécessité de former des entraîneurs hexagonaux. Formations initiales et stages conduisant à l'obtention du diplôme constituent un autre indicateur qui permet d'identifier une communauté d'entraîneurs : à partir de la mise en place de stages en 1929, puis de diplômes officiels en 1942, la grande majorité d'entre eux peut-être caractérisée par le fait d'avoir suivi cette formation commune. Si elle s'étoffe et se

---

<sup>133</sup> « L'histoire culturelle est indissociablement sociale en ce qu'elle s'attache à ce qui différencie un groupe d'un autre. Elle est donc raisonnement sur les différences, sur les écarts ». A. Prost, 1997, *opus cit.* p. 143.

hiérarchise, notamment avec la création de Brevets d'état en 1964, puis du Diplôme d'Entraîneur Professionnel de Football (D.E.P.F.)<sup>134</sup> institué en 1991, elle permet de définir une communauté d'appartenance. Cette appartenance commune se trouve renforcée par la création d'associations : l'Amicale<sup>135</sup> des entraîneurs de football en 1947, puis le syndicat U.N.E.C.A.T.E.F. en 1977. Même si tous les entraîneurs professionnels n'y adhèrent pas, néanmoins, ces deux associations fédèrent successivement une très grande majorité d'entre eux. S'unir pour progresser, mais aussi pour être reconnus et se protéger, tels sont les arguments qui président à ces créations et adhésions. Se protéger, car si on a évoqué le fait que le recours à l'entraîneur émane d'une demande d'expertise, il répond également parfois à des besoins moins visibles. Par exemple, pour des dirigeants de club, avoir une « *souape de sécurité* » un bouc-émissaire sur qui rejeter la faute en cas de mauvais résultats<sup>136</sup>. Ces traits propres à l'entraîneur de football en France permettent d'identifier un entraîneur qui a obtenu ses diplômes en France et qui est souvent français. Il est membre d'une profession qui a su conserver et améliorer ce qui lui confère son aspect indispensable, en l'occurrence des savoir-faire et des compétences pratiques. Si cette profession ne connaît pas de récession en France, (en termes de baisse du marché de l'emploi, du nombre de postes à pourvoir), c'est aussi parce que l'entraîneur français a fait la preuve (ou que cette idée s'est insinuée dans les esprits), que son apport est irremplaçable, et qu'une autre profession ne saurait se substituer à celle-ci. Enfin, il convient d'insister sur une spécificité propre au football, puisque l'approche institutionnelle amène à constater que l'entraînement est rarement considéré comme une activité professionnelle en France<sup>137</sup>.

Le troisième et dernier point qui permet de positionner la profession d'entraîneur de football est directement lié au précédent : Parce qu'elle a su apporter la preuve de ses compétences, mais également parce que la précarité est une de ses caractéristiques depuis sa création, la profession d'entraîneur est soumise à un double processus de reconnaissance/médiatisation. Cette reconnaissance qui s'affirme dès les années 1920 se traduit par ces demandes spécifiques : combler un manque, car la profession n'existe pas en France. Mais dès sa généralisation, cette reconnaissance prend la forme d'une imputation en responsabilité, qui ne se démentira jamais. Attribuer à un entraîneur les résultats d'une équipe, bons ou mauvais, constitue une permanence dans l'histoire du football et celle de l'entraîneur

---

<sup>134</sup> Diplôme d'Entraîneur Professionnel de Football. Il s'agit du diplôme le plus élevé en matière d'entraînement, le seul qui donne le droit d'entraîner une équipe professionnelle de Ligue 1 ou de Ligue 2 française.

<sup>135</sup> Par commodité nous utiliserons le simple terme d'Amicale, comme le font les entraîneurs.

<sup>136</sup> A. Menaut, 1995, *opus cit.*, pp. 214-215.

<sup>137</sup> F. Juillard (Directeur adjoint de la Préparation Olympique). Former les entraîneurs, demain, in Héral H., Napias F. *Former des entraîneurs, demain*. Les Cahiers de l'INSEP n° 29, 2001.

en particulier. Cette reconnaissance a un effet direct sur la médiatisation de l'entraîneur. Si son imputation en responsabilité est bien véhiculée par la presse dans le cadre du professionnalisme d'entre-deux-guerres, dès la Libération les entraîneurs accèdent à une visibilité plus grande. Alors que ce sont les joueurs qui restent les vraies vedettes, néanmoins les articles et reportages sur les entraîneurs se font plus nombreux et contribuent à renforcer leur visibilité, d'autant qu'ils s'accompagnent souvent de photographies. De surcroît, à partir de la fin des années 1950, certains entraîneurs tels que Jean Snella<sup>138</sup> et surtout Albert Batteux<sup>139</sup> accèdent à un véritable statut de vedette, à l'instar des meilleurs joueurs. Paradoxalement, ce renforcement de visibilité accroît son instabilité : en le rendant plus accessible aux yeux du grand public, la presse l'expose davantage encore aux jugements et commentaires. Avec l'exposition télévisuelle en matière de football, en hausse croissante depuis 1972<sup>140</sup>, l'entraîneur se trouve confronté à un nouveau défi : il lui faut dorénavant maîtriser la communication, tout d'abord verbalement, en choisissant ses propos à dessein. Puis en particulier depuis 1984, date à laquelle Canal + acquiert le droit de retransmettre les matches et d'en réaliser une véritable mise en scène, jouer et tenir un rôle, au sens où le définit Erving Goffman<sup>141</sup> : cela passe par une gestuelle pas forcément inconsciente, mais aussi par un aspect vestimentaire étudié. Cela se traduit aussi par des discours plus ou moins consciemment élaborés et une manière de s'adresser aux médias souvent préméditée. La reconnaissance subie se conjugue dorénavant avec une reconnaissance recherchée et contrôlée.

Ainsi, à travers ces trois indicateurs principaux, peut-on revenir à notre questionnement initial : étudier comment et pourquoi émerge la profession d'entraîneur revient à cerner ses attributions. Analyser l'origine des entraîneurs exerçant en France, leur profil, leur formation et leurs mécanismes de sociabilité permet de les identifier. Saisir et comprendre quel regard ils ont d'eux mêmes, et quelles sont les différentes perceptions qu'en ont les autres acteurs du football démontre l'impact de leur exposition en tant que personnage public.

---

<sup>138</sup> Alors entraîneur de l'A.S. Saint-Etienne.

<sup>139</sup> Alors entraîneur du Stade de Reims.

<sup>140</sup> C. Brochand . *Histoire générale de la radio et de la télévision en France. Tome II, 1944-1974*. Paris, La documentation française, 1994. 690 p.

<sup>141</sup> « (□) on peut supposer que toute personne placée en présence des autres a de multiples raisons d'essayer de contrôler l'impression qu'ils reçoivent de la situation ». Erving Goffman. *La mise en scène de la vie quotidienne. T. 1. La présentation de soi*. Paris, Editions de Minuit, 1990.. p. 23.

## 5. Etapes de la recherche

Etudier l'entraîneur professionnel de football en France exige une périodisation spécifique, qui se réfère moins à l'histoire politique qu'à l'histoire du football. Cependant, comme nous l'avons précisé, l'histoire des entraîneurs professionnels ne saurait strictement se calquer sur celle des joueurs, voire même sur celle d'autres objets de recherche spécifiques, tels que l'équipe de France de football, pour citer un exemple. La périodisation relève de choix qui reposent sur des indicateurs pertinents de ruptures que l'on peut considérer comme essentielles pour la profession en France. Traversée par les différents systèmes évoqués par A. Menaut<sup>142</sup>, elle est soumise à des logiques externes et est tributaire des perceptions et attentes des autres acteurs du football. Chaque rupture constitue à la fois la fin d'une période spécifique et porte en elle les germes de toute la période suivante, qui installe des permanences liées à la façon d'appréhender l'entraîneur en France.

Le recours aux entraîneurs s'incorpore à un fonctionnement qui a évolué depuis les années 1890<sup>143</sup>. L'émergence des premiers entraîneurs<sup>144</sup>, puis leur généralisation dans les meilleurs clubs doit beaucoup à une évolution continue liée au développement de la pratique du football, à sa vulgarisation décrite par A. Wahl<sup>145</sup>, ainsi qu'à la volonté de profit des dirigeants, qu'il soit celui personnel et mercantile des dirigeants, ou celui en apparence plus désintéressé et philanthropique de ceux qui comme G. Hanot ou E. Gambardella, oeuvrent pour le progrès du football français. Ce temps de pionniers, qui voit progressivement changer le regard que les acteurs du football portent sur l'entraînement, pourrait trouver un terme avec l'avènement du professionnalisme en 1932. Or, cet événement, s'il représente un facteur important pour les entraîneurs en France, n'engendre nulle rupture avec les incidences passées : le rapport distancié à l'entraînement, exprimé par les joueurs depuis 1890 ne s'estompe pas, et le modèle étranger, surtout anglo-saxon, continue à inspirer le football français dans son ensemble, y compris dans le recrutement des entraîneurs professionnels.

1942 est une date qui constitue un premier temps fort de l'histoire des entraîneurs en France. Alors que le professionnalisme subsiste en France pendant la période de l'Occupation,

---

<sup>142</sup> A. Menaut, 1995, *opus cit.*, p. 212.

<sup>143</sup> A. Wahl choisit cette date dans « Le footballeur français. De l'amateurisme au salariat ». *Le Mouvement social* n°135, 1986. p. 9.

<sup>144</sup> Par exemple Gibson à Sète, dès 1912, mais un tel recrutement demeure exceptionnel et circonstanciel : Gibson avait au préalable été recruté en tant que joueur.

<sup>145</sup> A. Wahl, 1986, *opus cit.*

malgré la volonté de Jean Borotra d'en modifier le statut<sup>146</sup>, le stage national d'entraîneur qui existait depuis 1929 donne pour la première fois lieu à une certification réelle et à la validation d'un diplôme reconnu et agréé. Si les stages de formation d'entraîneurs de 1942 à 1945<sup>147</sup> ne constituent pas une réussite en termes d'adhésion et de participation, en revanche ils relèvent d'une spécificité française, et permettent de réduire puis d'inverser l'écart entre l'offre des entraîneurs et la demande des clubs. Ce stage confère d'autant une identité commune aux entraîneurs formés en France, qu'il se double de la formation de l'Amicale en 1947. Dans la mesure où les dirigeants et membres influents de l'Amicale sont également les responsables ou instructeurs nationaux des stages d'entraîneur, les orientations qu'ils impulsent ou souhaitent impulser marquent la profession de façon durable<sup>148</sup>. Il s'agit de la légitimer, donc de lui conférer un aspect vital pour le football français, mais également de la défendre contre les agressions extérieures, et en ce sens lui donner un statut semblable à celui d'une corporation, comme peut le décrire W.H. Sewell<sup>149</sup>. Au temps des pionniers succède le temps de la structuration, dans la mesure où les stages posent les fondations solides d'une profession. Cette nouvelle organisation a pour conséquence une exposition médiatique accrue qui engendre des effets pervers. La position de l'entraîneur français, déjà instable en raison des impératifs de résultat, s'en trouve encore davantage fragilisée en raison de la multiplication des regards qui se posent sur lui. De ce fait jusqu'au début des années 1970, l'accès à la profession est réservé à un faible nombre d'entraîneurs, puisque l'élite française de Division 1 et 2 concerne au maximum 56 clubs les années où la division 2 comporte 2 groupes, et plus généralement entre 32 et 40 clubs<sup>150</sup>. Or de leur côté, chaque année de nouveaux lauréats obtiennent leur diplôme d'entraîneur professionnel, ce qui engendre des flux qui excèdent le nombre de places disponibles et un marché saturé chaque saison davantage.

En 1973, une disposition qui semble à l'origine externe à la profession d'entraîneurs se révèle en fait décisive dans son évolution. La Charte du football professionnel, œuvre d'une commission tri-partite joueurs-dirigeants-entraîneurs, est promulguée à la suite d'une grève des joueurs professionnels lors de l'année 1972. Bien qu'au premier chef, les dispositions de

---

<sup>146</sup> P. Charroin. De Borotra à Pascot, ou le professionnalisme sous contrôle : le cas de l'A.S. Saint-Etienne, in P. Arnaud, T. Terret, J.-P. Saint-Martin, P. Gros. *Le sport et les Français sous l'Occupation*. Paris, L'Harmattan, 2002. pp. 215-225.

<sup>147</sup> L. Grün, 2003, *opus cit.*, p. 55.

<sup>148</sup> A ce titre, le rôle joué par Georges Boulogne est prépondérant et sera analysé comme tel.

<sup>149</sup> W. H. Sewell. *Gens de métier et révolution. Le temps du travail de l'Ancien Régime à 1848*. Paris, Aubier, 1983. pp.48-59.

<sup>150</sup> Suivant les saisons et les modifications de règlement, la Division 1 et la Division 2 peuvent comporter de 16 à 20 clubs.

cette charte semblent concerner le statut du joueur, en réalité elles s'avèrent primordiales pour les entraîneurs. En instituant l'obligation faite à chaque club de se doter d'un centre d'enseignement du football, elles posent les fondations d'une nouvelle modalité de fonctionnement. Désormais, l'entraîneur n'est plus le seul cadre professionnel à évoluer au sein du club : il est institutionnellement à la tête d'une véritable « équipe<sup>151</sup> » d'entraîneurs, même si elle est réduite. Que la collaboration soit effective ou non, la formule qui se pérennise engendre une réelle diversification. Au fil des années, d'autres entraîneurs professionnels, qui sont les auxiliaires de l'entraîneur de l'équipe professionnel, apparaissent : entraîneur-adjoint, entraîneur des gardiens, préparateur physique, voire entraîneur des attaquants, des défenseurs<sup>152</sup>. Cette diversification des fonctions permet dans un premier temps d'offrir des emplois plus nombreux aux diplômés fédéraux. Mais elle entraîne également une nouvelle compétence exigée de l'entraîneur en chef, qui a trait à un élargissement de ses capacités de gestion des ressources humaines et à sa faculté de manager son staff, d'autant que les décisions ultimes sont de sa responsabilité et que parfois une absence de consensus peut faire naître des rivalités au sein des techniciens de son propre club.

Un autre point que la Charte a mis en exergue concerne la gestion des joueurs. En plus des joueurs professionnels à sa disposition, l'entraîneur peut intégrer des joueurs issus du centre de formation dans le groupe, et parfois les titulariser dans l'équipe. Cette opération se fait souvent au détriment de professionnels déjà aguerris<sup>153</sup>, qui supportent difficilement cette nouvelle concurrence. De surcroît, la multiplication des compétitions depuis les années 1990<sup>154</sup> a engendré un accroissement de l'effectif professionnel, ce qui contraint l'entraîneur de l'équipe à faire davantage de mécontents, puisque plus nombreux sont désormais les joueurs remplaçants ou non retenus. Or, dans les clubs où les joueurs sont avant tout préoccupés par leur intérêt personnel, cette situation est la source principale de conflit majeur

---

<sup>151</sup> Pour une meilleure compréhension, nous utiliserons le terme anglo-saxon de « staff » afin d'éviter la confusion avec l'équipe formée par les joueurs entraînés.

<sup>152</sup> *L'Humanité* du 14 avril 2005, dans l'article « *Le foot à l'heure du rugby* », évoque cette nouvelle possibilité de sectoriser les entraînements selon les types de poste, par exemple défenseurs et attaquants séparément, sous la direction d'un entraîneur spécialisé. Mais l'article rapporte également que Ligue 1 et Ligue 2 ne sont pas prêtes à franchir le pas, en raison notamment du surcoût financier que cela impliquerait.

<sup>153</sup> J.-Faure, C. Suaud, 1999, *opus cit.*, pp. 221-222.

<sup>154</sup> La Coupe de la Ligue, épreuve supplémentaire réservée aux équipes ayant un statut professionnel, voit le jour lors de la saison 1994/95. La Ligue des champions, nouvelle appellation de « coupe d'Europe des clubs champions », change en 1992/93 de dénomination et de format, ce qui engendre une multiplication des matches pour les équipes qualifiées. 1995 voit la création par l'Union Européenne de Football Association (UEFA) de la coupe Intertoto, réservée aux clubs classés dans leurs championnats respectifs immédiatement derrière ceux qualifiés pour les autres coupes européennes, et engendre également une multiplication des rencontres.

avec l'entraîneur<sup>155</sup>. Ici réside une des principales difficultés qu'il rencontre : faire coïncider l'adhésion au collectif de tous les joueurs avec l'intérêt particulier de chacun d'entre eux.

Le choix de notre plan respecte trois parties qui s'articulent autour de ces deux bornes : la période 1890-1941 étudie l'émergence progressive de la profession d'entraîneur. La période 1942-1972 montre comment le groupe d'entraîneurs se structure en profession et assure le maintien de son existence au sein du football professionnel. La période 1973 à nos jours témoigne de la diversification des caractéristiques de la profession et de la complexité croissante qu'exige son exercice.

Au sein de chacune des ces trois parties nous avons choisi l'option de respecter scrupuleusement la même trame avec les mêmes intitulés de chapitres, afin de conserver une logique de démonstration identique tout au long de notre travail. Cette dernière correspond aux trois axes de recherches que nous avons poursuivis. Dans chaque partie, le premier chapitre traite de la fonction d'entraîneur et permet donc de répondre à la question : Qui sont les entraîneurs et quelles sont ses attributions ? Le second chapitre s'attache à la question de l'identité qui est déclinée de deux façons : la propension à se reconnaître en tant que membre d'un groupe de pairs caractérisé par la pratique de l'entre-soi, ainsi que les traits communs propres aux acteurs spécifiques de ce groupe, qui leur permettent d'être identifiés facilement par les gens de l'extérieur. Il répond à la question : qui sont les entraîneurs et qu'est-ce qui les caractérise ? Le troisième chapitre se consacre à l'image que véhiculent les entraîneurs, c'est à dire la façon dont ils sont perçus par les autres acteurs du football et de la société en général, afin d'analyser les conséquences de ces représentations sur l'exercice de leur profession. Cela revient à répondre à la question : qui sont-ils aux yeux des autres, en d'autres termes, comment sont-ils considérés ? Chacun de ces trois chapitres tente de surmonter une difficulté majeure qui se pose à tout historien, celle de « *séparer ce qui est individuel de ce qui est collectif* »<sup>156</sup>, en s'attachant aussi bien aux entités collectives qu'aux trajectoires individuelles et aux relations qui peuvent unir ces deux versants. Enfin, nous avons fait le choix de dissocier un quatrième chapitre intitulé « entraînement » du premier chapitre relatif à la fonction des entraîneurs, auquel il aurait pu appartenir. En effet, l'entraînement constitue bien la tâche première dévolue à l'entraîneur et à ce titre fait partie de sa fonction. Cependant, parce que les procédés, méthodes et théories lui sont inculqués durant sa formation initiale et continue, l'entraînement est également une composante de l'identité des entraîneurs. Enfin,

---

<sup>155</sup> J. Crevoisier. *L'entraîneur professionnel et les facteurs psychologiques de la réussite sportive*. Paris, INSEP, 1981. 268 p.

<sup>156</sup> P. Veyne. *Comment on écrit l'histoire*. Paris, Seuil, 1971 (1996 pour la présente édition). p. 84.

les conséquences de l'entraînement sont perceptibles à travers les résultats obtenus par son équipe et de ce fait, elles affectent l'image de l'entraîneur. De façon symétrique, les évolutions de l'entraînement, qu'elles témoignent de résistances au changement ou d'innovations, conditionnent en retour sa fonction, son identité et son image. Mais cette partie consacrée à l'entraînement nous permettra également de questionner les techniques sportives, dont l'histoire est encore *vacillante*<sup>157</sup>, et de vérifier dans quelle mesure et en quoi les entraîneurs participent à leur diffusion et à leur évolution.

---

<sup>157</sup> L. Robène. Introduction à l'histoire des techniques sportives, in L. Robène et Y. Léziart (dir.). *L'homme en mouvement. Histoire et Anthropologie des techniques sportives. Volume 1*. Paris, Chiron, 2006. p. 8.

**Première partie :**

**Vers la constitution d'une profession  
(1890-1941)**

## **INTRODUCTION DE LA PREMIERE PARTIE**

Lorsqu'en 1891 quelques anglais fondent des clubs de football à Paris après quelques brèves tentatives menées l'année précédente, ils font des émules dans d'autres villes de province. La communauté britannique, qu'elle soit présente pour des raisons économiques ou scolaires, est décisive dans l'implantation du football en France<sup>158</sup>. L'élite sociale française se tourne en ces années vers la Grande Bretagne pour s'inspirer de son modèle de système éducatif, et de nombreux fils de la bourgeoisie sont envoyés outre-Manche pour y étudier. A leur retour, ils permettent au football de bénéficier d'un second moyen de pénétration en France<sup>159</sup>. Dans une France où s'affirment les classes bourgeoises urbaines et notamment de nouvelles bourgeoisies d'affaire qui viennent concurrencer les notables<sup>160</sup>, ces catégories sociales contribuent à diffuser des sports à caractère élitistes car marqués par les valeurs de l'amateurisme : la pratique désintéressée, l'initiative personnelle, le fair-play réservés aux gens de leurs rangs, désireux de réserver des lieux d'entre-soi<sup>161</sup> à ceux qui ont bénéficié d'une éducation idoine<sup>162</sup>. Dans un premier temps, ce souci de réserver la pratique sportive aux classes sociales dominantes engendre des conséquences qui marquent durablement le développement des différentes disciplines : le choix de privilégier la diffusion et la propagande de sports porteurs des valeurs originelles de l'amateurisme, comme le rugby au détriment du football, est une orientation qui s'impose aux dirigeants du sport français régi par l'Union des Sociétés Françaises des Sports Athlétiques (U.S.F.S.A.) depuis 1887. En effet, les fondateurs de l'U.S.F.S.A. sont des aristocrates anglo-manes, qui à l'image de Pierre de Coubertin ou Georges de Saint-Clair entendent préserver leur rang et leur distinction sociale grâce à la pratique des sports anglais, face à la montée des nouveaux notables, les grands bourgeois ou même les classes moyennes<sup>163</sup>. Le rugby outre-Manche a préservé ses valeurs d'amateurisme, alors que dans le même temps le football est devenu professionnel dès 1885 et est devenu l'apanage des classes sociales ouvrières. Les dirigeants de l'U.S.F.S.A. entendent bien s'opposer à ce qu'ils estiment être un fléau pour la pratique sportive en même temps qu'une menace face à la préservation de leur hégémonie sociale. Cependant, la seconde génération de dirigeants, celle qui succède aux fondateurs, est issue des rangs de la

<sup>158</sup> A. Wahl. La pénétration du football en France. *Sport und Kultur*. Bern, 1983/B. Peter Lang, p. 65.

<sup>159</sup> A. Wahl. Le football français : de l'amateurisme au salariat (1890-1926). *Le Mouvement social* n° 135, 1986. pp. 9-10.

<sup>160</sup> J. Carpentier et F. Lebrun. *Histoire de la France*. Paris, Seuil, 2000 pour la présente édition. p. 308.

<sup>161</sup> T. Terret. Le sport au féminin, débat en direct, France Inter, émission « 2000 ans d'histoire » animée par Patrice Gellinet, 13 novembre 2007, 30'

<sup>162</sup> A. Wahl, 1986, *opus cit.*, p. 11-12.

<sup>163</sup> A. Wahl. Les dirigeants du monde sportif français et allemand au XXe siècle. Un aperçu, in L. Dupeux, R. Hudeman, F. Knipping. *Eliten in Deutschland und Frankreich im 19. und 20. Jahrhundert*. München, R. Oldenburg, 1996. pp. 146-147.

bourgeoisie. Elle a souvent joué au football au lycée et se rend compte que la survie et le développement de la pratique sportive passent par sa diffusion à d'autres catégories sociales<sup>164</sup>, d'autant que dans le champ des pratiques corporelles est investi par la pratique concurrente que constitue la gymnastique placée sous la tutelle de l'Union des sociétés de gymnastique de France (U.S.G.F.). De ce fait, l'accès au football est rendu possible à d'autres classes sociales, à tel point que, avant même 1914, le ballon rond avait cessé d'être « *une pratique ludique réservée aux fils de la bourgeoisie* »<sup>165</sup>. D'autres canaux de diffusion du sport en général et du football en particulier existent. En effet, de 1890 à 1914 l'urbanisation ne cesse de croître, et on assiste également à une expansion du monde ouvrier, même si le monde rural constitue encore la majorité de la population française. La classe ouvrière est caractérisée par son extrême diversité, à tel point que M. Winock la décrit comme un « *puzzle géographique et social* »<sup>166</sup>. La condition ouvrière est très difficile et perçue comme telle par ses membres, en raison de l'absence de sécurité contre la maladie, la vieillesse ou les accidents de travail, la longueur de la journée de travail et la précarité de l'emploi<sup>167</sup>. Même si le repos du dimanche est obligatoire pour l'ensemble des travailleurs depuis 1906, cette règle souffre de nombreuses exceptions. Les loisirs les plus appréciés sont le café concert, le banquet familial ou professionnel, la fête de rue. Pour les Parisiens, les guinguettes des bords de Marne à Nogent sont très prisées<sup>168</sup>. Petit à petit, avec la divulgation du football, un nombre croissant d'ouvriers se convertit à la pratique et vers la fin des années 1910 les sociétés sportives deviennent également des espaces de sociabilité fréquentés par les classes moyennes et ouvrières.

1890-1914 apparaît comme une période d'*expansion monétaire* et de *prospérité financière*<sup>169</sup>. Les industries nouvelles, telles que l'industrie automobile, connaissent un essor remarquable à partir des années 1890. Quant aux industries traditionnelles, qu'il s'agisse de la métallurgie, du charbonnage, du textile, elles se caractérisent par une augmentation sensible de la productivité. On assiste alors à un développement des métiers fonctionnant en continu, afin d'augmenter la production et la productivité<sup>170</sup>. La tendance aux clivages professionnels

<sup>164</sup> Y. Leziart. *Sport et dynamiques sociales*. Paris, Actio, 1989. 222 p.

<sup>165</sup> A. Wahl. Sociologie de l'implantation du football. La France de l'Est, in A. Wahl. *Des jeux et des sports*. Actes du colloque de Metz, 26-28 septembre 1986. Metz, Publications du centre de recherche histoire et civilisation de l'université de Metz, 1986. p. 123.

<sup>166</sup> M. Winock. *La Belle Époque. La France de 1900 à 1914*. Paris, Perrin, 2002. p. 138.

<sup>167</sup> J. Carpentier et F. Lebrun, 2000, *opus cit.*, pp. 306-307.

<sup>168</sup> R. Schor. *Histoire de la société française au XX<sup>ème</sup> siècle*. Paris, Belin, 2004. pp. 40-41.

<sup>169</sup> J.-C. Asselain. *Histoire économique de la France du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours. I. De l'Ancien Régime à la Première Guerre mondiale*. Paris, Seuil, 1984. p. 176.

<sup>170</sup> *Ibid*, pp. 186-187.

se généralise en même temps que la société française se professionnalise. Cette tendance repose sur des bases idéologiques issues de la pensée de Durkheim, qui affirme la nécessité d'organiser les sociétés modernes autour de la profession, Durkheim utilisant même le mot de corporation<sup>171</sup>. Du côté des patrons, reprenant les thèses de Frédéric Le Play, les méthodes paternalistes sont très répandues. C'est un moyen différent de prévenir la contestation ouvrière, plutôt que de s'en remettre à la discipline incarnée par le contremaître, souvent détesté du personnel. Dans le domaine sportif et culturel, les patrons créent des stades ou des installations sportives tels que le stade Michelin à Clermont-Ferrand, ainsi que des sociétés sportives d'entreprises à partir du milieu des années 1900. Le sport corporatif suit la même voie, et les ouvriers, employés et artisans accèdent également à la pratique sportive dans des lieux d'entre-soi prévus à cet effet<sup>172</sup>.

Enfin, le football se divulgue également par le biais des patronages organisés dès l'année 1898 sous l'égide de la Fédération gymnastique et sportive des patronages de France (F.G.S.P.F.). Dès 1903, de véritables championnats sont organisés à Paris et contrairement à l'U.S.F.S.A., Charles Simon, le secrétaire général de la F.G.S.P.F., soutenu par les prêtres qui sont les dirigeants de ces patronages, privilégie le football au rugby jugé trop élitiste. Cet encadrement de la jeunesse survient dans le cadre d'un nouveau positionnement de l'Église *face à la modernité*, après des conflits avec les gouvernements républicains successifs sur des questions telles que la laïcisation de l'enseignement ou les droits des congrégations<sup>173</sup>. Les préoccupations sociales s'enracinent chez des catholiques sensibles aux grandes évolutions telles que l'industrialisation, la protection du prolétariat. Les patrons catholiques sociaux s'inscrivent eux aussi dans une logique de paternalisme, alors que les nouveaux chrétiens sociaux, prêtres ou laïcs dévoués, militent dans l'encadrement ou la création d'œuvres comme les cercles d'études, les caisses d'assurances et de retraites, les foyers les jardins d'ouvriers et les patronages.

A la veille de la Première Guerre mondiale, le sport français est encore largement organisé à partir du modèle formé par les relations et oppositions entre les trois grandes unions ou fédérations dominantes : La F.G.S.P.F., l'U.S.G.F. et l'U.S.F.S.A.<sup>174</sup>. On peut considérer que l'acculturation au football s'est effectuée à travers l'action immédiate de la

---

<sup>171</sup> F. Caron. L'économie française dans les années 1900 : dynamiques et blocages, in P. Milza, R. Poidevin (sous la direction de). *La puissance française à la Belle Époque. Mythe ou réalité ?* Bruxelles, éditions Complexe, 1992. p. 104.

<sup>172</sup> Y. Leziart, 1989, *opus cit.*, pp. 109-122.

<sup>173</sup> R. Schor, 2004, *opus cit.*, pp. 74-77.

<sup>174</sup> J.-P. Clément. La représentation des groupes sociaux et ses enjeux dans le développement du sport, in J.-P. Clément, J. Defrance, C. Pociello. *Sport et pouvoirs au XXe siècle*. Paris, PUG, 1994. p. 64. La FGSPF compte 180 000 membres, l'USGF 350 000 et l'USFSA 270 000 en 1914.

F.G.S.P.F. et celle plus différée dans le temps mais effective à partir du milieu des années 1900 de l'U.S.F.S.A. Avec l'adoucissement progressif des conditions du travail ouvrier, de plus en plus de pratiquants potentiels sont susceptibles de se familiariser avec le football. En effet, M. Rebérioux<sup>175</sup> caractérise le niveau de vie qui est en 1913 plus élevé qu'en Allemagne, mais moins qu'en Angleterre, même si les progrès français tendent à rapprocher le Français moyen de son « *nouvel ami* ». Les Français acquièrent donc progressivement et en grand nombre toujours croissant la possibilité de s'adonner aux pratiques culturelles et sportives, même si une masse de petits et moyens cultivateurs survivent difficilement dans les campagnes et sont beaucoup moins touchés par ces divulgations.

Enfin, la diffusion des sports anglais et du football en particulier peut s'étendre et de développer au regard des perceptions entretenues par les Français vis-à-vis des Britanniques. Selon J.-B. Duroselle<sup>176</sup>, « *l'Angleterre, au moment où, à Fachoda, elle imposa aux Français d'abandonner le Nil, suscita de grandes haines. Mais celles-ci s'apaisèrent très vite et l'Entente cordiale de 1904 fut quasi universellement acclamée* ». De ce fait, après avoir véhiculé des jugements hostiles à l'égard de la « perfide Albion » après les événements de Fachoda en 1898, les Français nourrissent quelques années plus tard des sentiments beaucoup plus amicaux et sont de ce fait nettement plus réceptifs à accueillir les nouveautés anglo-saxonnes. Dans le domaine du football, cela se traduit par le recrutement de joueurs tels que Victor Gibson à Sète dès 1912, par la volonté de s'inspirer des techniques et des procédés qui émanent des meilleures équipes d'Outre-Manche.

Lorsque survient la Première Guerre mondiale, l'activité sportive, comme les autres secteurs de la vie économique, culturelle et sociale subit de plein fouet les effets du conflit. Cependant, loin de disparaître, le sport reprend grâce à des compétitions programmées à l'arrière avant la fin de l'année 1914 et permet des exutoires aux soldats, lors d'accalmies au front ou lors de permissions. Bien plus, le sport participe pleinement à l'Union sacrée, grâce à l'héroïsme des sportifs relatée dans une presse généraliste mais aussi sportive, qui participe pleinement à la consolidation de la nation par le « bourrage de crâne »<sup>177</sup>. De surcroît, l'excellence au combat des troupes britanniques, qui ont bénéficié d'une éducation sportive, participe de la construction d'une perception favorable au sport. Malgré les pertes de guerre touchant 10,5% des hommes actifs, les habitations et les voies ferrées sinistrées, une constellation d'éléments favorables à la reprise et au développement du sport et du football en

---

<sup>175</sup> M. Rebérioux. *La République radicale ? 1898-1914*. Paris, Seuil, 1975. p. 200.

<sup>176</sup> J.-B. Duroselle. *La France de la « Belle-Epoque »*. Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1992 (2<sup>e</sup> éd.). p. 246.

<sup>177</sup> J.-J. Becker. *La France en guerre. 1914-1918. La grande mutation*. Bruxelles, éd. Complexe, 1988. 221 p.

particulier s'est donc installée. Bénéficiant d'un a priori très favorable, lié aux comportements exemplaires des sportifs combattants, à la perception des bienfaits du sport, à son rôle potentiel dans une optique de régénérescence de la race, le sport et le football bénéficient d'un terreau propice à leur expansion. La sortie de guerre est surtout marquée par *les ruptures du front interne du sport* qui voit exploser des tensions partiellement gelées pendant le conflit, entre tenants du professionnalisme et tenants de l'amateurisme, autrement dits entre partisans d'un sport bourgeois élitiste et ceux d'un sport plus démocratisé et moins proche des valeurs initiales chères à Pierre de Coubertin.<sup>178</sup> Le football est la première discipline sportive à s'émanciper de l'U.S.F.S.A. en 1919 avec la création de la Fédération Française de Football Association (F.F.F.A.) et il devient une activité gérée de façon autonome par des instances spécifiques. La F.F.F.A. se dote dès octobre 1919 d'un hebdomadaire spécialisé, *Le Football Association*, qui est le support officiel du développement de son sport de prédilection, et qui disparaît en 1929 à la suite de la création de l'hebdomadaire privé *Football*<sup>179</sup> à l'initiative du journaliste de *L'Auto* Marcel Rossini. Ces deux journaux successifs, exclusivement dévolus à la cause du football, sont soutenus par une presse spécialisée qui connaît un essor remarquable à partir des années 1920. Si avant 1914, les quotidiens n'accordaient normalement qu'un quart de page aux sports et ne lui en concèdent guère plus d'une aux alentours de 1930<sup>180</sup>, la presse spécialisée permet de pallier cette lacune, d'autant que les héros sportifs enthousiasment déjà les foules avant la guerre, et créent « *une légende moderne faite de dieux et d'exploits : celle du sport* »<sup>181</sup>. Si le quotidien *L'Auto*<sup>182</sup> n'offre sa une au football qu'avec parcimonie avant les années 1930, il accorde néanmoins une place croissante au ballon rond. Des quotidiens comme *le Petit Parisien* ou *L'Intransigeant* lancent leur hebdomadaire sportif, respectivement *Le Miroir des sports* et *Match*, qui rassemblent dans les années 1920 des foules de plus en plus nombreuses autour des compétitions populaires<sup>183</sup>. Tous ces titres de presse contribuent à faire du football le sport majeur de l'entre-deux

---

<sup>178</sup> P. Dietschy. 1918-1920, des tranchées aux stades. Quelques éclairages sur la sortie de guerre des sportifs français et des fédérations européennes. *Histoire@Politique. Politique, culture, société* n° 3, 2007. [www.histoire-politique.fr](http://www.histoire-politique.fr)

<sup>179</sup> *Football* est édité jusqu'au 15 juin 1944.

<sup>180</sup> T. Zeldin. *Histoire des passions françaises. « Goût et corruption »*. Tome 3. Paris, Payot, 2003. p. 309.

<sup>181</sup> C. Prochasson. De la culture des foules à la culture de masse, in A. Burguière et J. Revel. *Histoire de la France. Choix culturels et mémoire*. Paris, Seuil, 1993 (2000 pour la présente édition). p. 223.

<sup>182</sup> *L'Auto* tire à 120 000 exemplaires en 1920, à 277 000 en 1923.

<sup>183</sup> R. de Livois. *Histoire de la Presse en France. T. II. De 1881 à nos jours*. Lausanne, Editions Spes, 1965. p. 513.

guerres, à la fois le plus pratiqué et également le plus suivi par les spectateurs et les lecteurs à partir des années 1930, car les Français lisent beaucoup et notamment les pages sportives<sup>184</sup>.

La période immédiate de l'après guerre se caractérise par l'esprit des années vingt<sup>185</sup>, qui se manifeste par un bouillonnement d'idées neuves. C'est dans ce contexte que les débats autour de la définition et de l'instauration du football professionnel font rage avant qu'il ne soit définitivement adopté en 1932. Dans le même temps, au sortir de la guerre, un monde « parisien » s'adonne aux plaisirs de la mode, des dancings, du music-hall, des théâtres de boulevard. « *Il ne constitue qu'une infime partie de la France mis il donne le ton, fait la mode, crée l'évènement et encore une fois fait ressurgir des pulsions sociales longtemps retenues* »<sup>186</sup>. Les pratiquants de football, surtout ceux qui jouent dans les meilleures équipes, sont imprégnés de ce contexte. Le reproche leur est régulièrement adressé de ne pas se soucier de leur entraînement au profit des plaisirs de ces « années folles ». En raison de ce peu d'engouement pour leur préparation physique ou technique à l'exercice de leur sport, à partir du milieu des années 1920 les dirigeants des équipes françaises les plus huppées se mettent en quête d'un entraîneur chargé de remettre les footballeurs dans le droit chemin et de leur inculquer les bases du fonctionnement collectif. Beaucoup des footballeurs sont issus du petit artisanat ou des rangs de la classe ouvrière, dont le nombre a considérablement augmenté depuis le début du siècle, mais dont le niveau de vie est resté assez bas<sup>187</sup>. De ce fait, en s'adonnant à leur passion, les meilleurs d'entre eux peuvent améliorer leurs conditions de vie par le biais de l'amateurisme marron puis du professionnalisme. Les progrès de la productivité jouent un rôle décisif dans le redressement économique de la France et permettent d'absorber dans de bonnes conditions la réforme de la réduction du temps de travail à huit heures par jour à partir de 1919<sup>188</sup>. Même si la loi ne sera pleinement appliquée qu'à partir de 1925<sup>189</sup>, elle permet de libérer les soirées de nombre de travailleurs et crée les conditions de la programmation de plages de détente qui peuvent être exploitées pour l'entraînement en football. Dans le même temps, la diffusion du taylorisme et de l'organisation scientifique du travail contribue à réorganiser l'espace industriel. En vertu de

---

<sup>184</sup> S. Berstein, P. Milza. *Histoire de la France au XXe siècle. T. 1. 1900-1930*. Bruxelles, éditions Complexe, 1991. 563 p.

<sup>185</sup> J.-J. Becker, S. Berstein. *Victoire et frustrations 1914-1929*. Nouvelle histoire de la France contemporaine. 12. Paris, Seuil, 1990, p. 390-415.

<sup>186</sup> <sup>186</sup> S. Berstein, P. Milza. *Histoire de la France au XXe siècle. T. 1. 1930-1945*. Bruxelles, éditions Complexe, 1991. p. 453.

<sup>187</sup> D. Borne. H. Dubief. *La crise des années 30. 1929-1938*. Nouvelle histoire de la France contemporaine. 13. Paris, Seuil, 1976. pp. 240-241.

<sup>188</sup> J.-C. Asselain, 1984, *opus cit.*, pp. 27-28.

<sup>189</sup> I. Leray. La réduction du temps de travail pour tous, in J.-P. Le Crom (sous la direction de). *Deux siècles de Droit du Travail ; L'histoire par les lois*. Paris, Les éditions de l'Atelier, 1998. pp. 117-128.

ces nouvelles logiques, « *le contrôle de la maîtrise sur le temps et l'espace se renforce* »<sup>190</sup>. Ces nouvelles méthodes et procédures se répandent et vont jusqu'à influencer la sphère sportive. L'équipe de football est considérée à partir des années 1930 comme une petite entreprise au sein de laquelle il est primordial d'assigner un rôle précis à chaque joueur et de coordonner les forces en vue d'une production à visée de rendement optimal. Au sein de celle-ci, l'entraîneur joue le rôle de l'ingénieur : son souci majeur est d'organiser le travail en vue d'une efficacité accrue<sup>191</sup>.

Cependant, après l'embellie des années 1920 la situation économique et sociale de la France se dégrade et le pays entre en crise à partir de 1931. Elle « *fut autant économique que diplomatique, autant institutionnelle qu'économique ; elle ne fut pas moins une affaire de morale publique, de confiance et de confiance en soi, que d'intérêts économiques, d'emploi et de balance des paiements* »<sup>192</sup>. La crise atteint tous les secteurs de l'opinion publique et affecte également le domaine sportif. Son apogée semble être atteinte avec les piètres résultats obtenus par les représentants tricolores aux Jeux olympiques de Berlin en 1936, qui contribuent à accentuer le sentiment de *décadence* de la nation française<sup>193</sup>. La nouvelle ère du football français entamée par l'adoption du professionnalisme en 1932 n'échappe pas aux effets de la grande dépression économique qui en ralentit le processus de croissance<sup>194</sup>. De ce fait, les résultats internationaux du football français témoignent d'un retard évident par rapport aux autres nations, tout comme celui des autres sports qui est largement vilipendé dans la presse, surtout au regard des modèles diffusés par les régimes totalitaires<sup>195</sup>. En matière de football, cette crise se traduit par un désintérêt des footballeurs professionnels face à l'exercice de leur profession, une faible inclination à sacrifier aux exigences de l'entraînement, une incurie des instances nationales telles que la F.F.F.A. à organiser des formations d'entraîneurs cohérentes. Ces résistances au changement, imprégnées du poids des mentalités complexifient la tâche des entraîneurs professionnels, d'origine étrangère pour la plupart en raison de l'inefficacité avérée du modèle de formation français.

Les réformes du Front populaire ne permettent pas de redresser la situation. La semaine de cinq jours permet à ses adversaires de dresser l'opinion contre cette « mystique de

---

<sup>190</sup> A. Prost. Frontières et espaces du privé (pp. 13-132), in P. Ariès et G. Duby (sous la direction de). *Histoire de la vie privée. T. 5. De la Première Guerre mondiale à nos jours*. Paris, Seuil, 1999. p. 33.

<sup>191</sup> E. Bussière, P. Griset, C. Bouneau, J.-P. Williot. *Industrialisation et sociétés en Europe occidentale (1880-1970)*. Paris, Amand Colin, 1998. 395 p.

<sup>192</sup> E. Weber. *La France des années 30. Tourments et perplexités*. Paris, Fayard, 1994. 421 p.

<sup>193</sup> D. Borne, H. Dubief, 1976, *opus cit.*

<sup>194</sup> N. Bancel, J.-M. Gayman. *Du guerrier à l'athlète. Eléments d'histoire des pratiques corporelles*. Paris, PUF, 2002. pp. 271-307.

<sup>195</sup> *Ibid.*

la paresse »<sup>196</sup>. Toute proportion gardée, cette perception ne contribue pas à renforcer l'image déjà dégradée des footballeurs professionnels, coupables d'exercer une profession qui n'en est pas vraiment une à leurs propres yeux, et qui offre davantage de plages de loisirs que de plages de travail. La politique des loisirs voulue par Léo Lagrange, sous-secrétaire d'état aux sports et aux loisirs, si elle s'adresse aux jeunes et aux travailleurs bénéficiant de congés payés, ne concerne toutefois pas une diffusion massive de la pratique sportive.<sup>197</sup> De surcroît, Jean Zay ministre de l'éducation nationale, précise bien que seul le sport amateur doit bénéficier de la sollicitude des pouvoirs publics et que dans le même temps le sport professionnel doit être étroitement surveillé et encadré<sup>198</sup>. Les réformes économiques et sociales du Front Populaire ne parviennent pas à produire une réelle reprise, si bien que le bilan qu'on peut dresser à la veille que la seconde guerre mondiale est celui d'un déclin économique. En 1939, ni la production industrielle ni le revenu national n'ont retrouvé leur niveau de 1929<sup>199</sup>. Sur le plan international, on assiste entre 1936 et 1938 à l'effondrement du prestige français à l'étranger, qui prend conscience des carences françaises et renforce l'idée d'une décadence<sup>200</sup>. Comme les autres secteurs de la vie économique, culturelle et sociale, le football subit les affres de la récession et du déclin, si bien que ses plus ardents défenseurs, comme Gabriel Hanot ou Emmanuel Gambardella considèrent qu'il n'a de professionnel que le nom. Dans ces conditions, la tâche de l'entraîneur professionnel est évidemment compliquée. En nombre réduit, les entraîneurs n'ont guère les moyens d'exercer une influence totale sur les équipes qu'ils entraînent afin d'obtenir un rendement maximal et leur impact dans la réussite de l'équipe n'est pas perçu comme aussi fondamental que celui qui est attribué aux joueurs-vedettes.

Enfin, au regard de tous ces différents éléments évoqués, il paraît indispensable pour étudier les conditions d'émergence de la profession d'entraîneur de football, puis sa stabilisation, de s'intéresser au contexte d'apparition et d'organisation du football en général, puis du football professionnel en particulier sur le territoire français. De ces observations découleront les conclusions relatives aux freins portés au développement de l'entraînement, liés au recrutement des entraîneurs. Une fois ces derniers implantés, il s'agira de vérifier comment et dans quelles conditions se précisent leur rôle et leur fonction effectifs. Ce sera

<sup>196</sup> J.-C. Asselain, 1984, T. 2., *opus cit.*, p. 60.

<sup>197</sup> J. Defrance. Les activités physiques et les sports face à l'Etat, in J.-P. Clément, J. Defrance, C. Pociello, 1994, *opus cit.*, p. 43.

<sup>198</sup> J.-L. Gay-Lescot. *Sport et Education sous Vichy (1940-1944)*. Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1991. p. 14.

<sup>199</sup> J.-C. Asselain, 1984, T. 2., *opus cit.*, pp. 70-77.

<sup>200</sup> J.-B. Duroselle. *La Décadence. 1932-1939*. Paris, imprimerie nationale, 1979. 569 p.

L'objet de notre premier chapitre. Ensuite, il s'avère nécessaire d'identifier leurs traits caractéristiques, ceux par lesquels on peut affirmer qu'un entraîneur est un entraîneur. Tel sera le fondement du deuxième chapitre. Puis, dans un troisième chapitre, il faudra questionner leur image, et savoir dans quelle mesure ces hommes ont un impact sur la perception du football professionnel dans l'opinion et les médias. Enfin, l'étude à la fois synchronique et diachronique de l'entraînement, à travers les quatre composantes principales qui le constituent, mais également à travers l'évolution des deux gestes techniques que constituent la passe et le blocage, et également de l'aspect tactique du poste d'arrière, nous offrent l'occasion de réflexions pragmatiques liées au travail quotidien des entraîneurs.

## CHAPITRE 1

# **De la définition de la fonction aux premiers recrutements**

La fonction d'entraîneur n'apparaît pas de manière simultanée avec la diffusion du jeu de football. Comme dans le cas d'autres sports anglais qui pénètrent le territoire français, les pratiquants s'inspirent des exemples en vigueur Outre-Manche. Le rugby en offre un exemple pertinent<sup>201</sup>. Cependant le cas du football britannique présente une singularité, en ce sens qu'il est un sport pratiqué certes par les amateurs, mais également depuis 1885 par des professionnels. De ce fait, les Français savent que des hommes sont rémunérés pour jouer au football, et qu'ils doivent entretenir et perfectionner leur forme physique autant que leurs qualités techniques. Ils savent aussi que des hommes ont pour profession d'entraîner et de diriger ces footballeurs. Cependant, les joueurs français des années 1890 ignorent souvent en quoi consiste l'entraînement et ses vertus en Angleterre, de même que la place occupée par le football en tant que phénomène social. En effet, la presse spécialisée, chantre d'une conception élitiste du sport, relate le moins possible ce qui a trait à la pratique des classes laborieuses<sup>202</sup>. A partir des années 1900, elle retranscrit avec parcimonie dans un premier temps, et de manière plus conséquente dans les années 1910 quels sont les contenus de ces entraînements, et esquisse parfois quelles sont les attributions des hommes chargés de les diriger. Il ne s'agit en aucun cas de fournir un modèle ; mais simplement d'informer les lecteurs ou de satisfaire une éventuelle curiosité, aiguisée depuis qu'en 1893<sup>203</sup> ont eu lieu les premières confrontations avec des équipes britanniques sur le sol français, et depuis que le 1<sup>er</sup> novembre 1906, l'équipe de France a affronté l'équipe d'Angleterre amateurs<sup>204</sup>. Comme ces rencontres tournent très souvent à l'encontre des clubs étrangers<sup>205</sup>, qu'ils soient britanniques ou d'une autre nationalité, il devient inévitable d'analyser les raisons de ces défaites répétées. De ce fait, la presse commence à postuler qu'une des raisons de la supériorité étrangère réside dans l'existence d'un entraînement des joueurs, et dans sa conduite par des hommes compétents.

Pour comprendre pourquoi et comment l'entraînement et l'entraîneur se sont imposés au Royaume Uni, il est nécessaire d'effectuer un rapide retour sur la genèse du football en tant que sport codifié. On saisira mieux l'influence des représentations que le football anglais professionnel pourra avoir sur les pratiquants et dirigeants français entre 1890 et 1941, et sur leurs perceptions de l'importance et d'un entraînement et de l'entraîneur.

---

<sup>201</sup> Se référer à la thèse de J. Vincent. *Le crochet, la passe et la mêlée : Une histoire des techniques en rugby de 1845 à 1957*. Thèse soutenue devant l'université Claude Bernard-Lyon 1, le 27 novembre 2003.

<sup>202</sup> A. Wahl, 1989, *opus cit.*, p.57.

<sup>203</sup> A. Wahl. La pénétration du football en France. *Sport und Kultur*. Bern, 1983. Peter Lang, pp. 66-67.

<sup>204</sup> Le score est un sévère 15-0 pour l'Angleterre, qui demeure la plus lourde défaite jamais subie par l'équipe de France sur son sol.

<sup>205</sup> A l'instar de ce qui peut se passer en rugby comme le montre J. Vincent, 2003, *opus cit.*

## 1. Qu'est-ce que l'entraînement en football ?

### 1.1. De la genèse du jeu à l'intérêt porté à l'entraînement

La question centrale est de savoir ce que peut représenter l'entraînement pour les joueurs lors de l'apparition du football en France. Puisque les voies de sa pénétration doivent beaucoup à des citoyens britanniques, il faut concevoir que ce sont ces derniers qui influencent la perception des premiers pratiquants français. Cependant, il faut bien reconnaître que les premiers efforts se bornent à faire connaître le jeu du football-association et à le faire pratiquer, puisque le but avoué est de reproduire les techniques et les oppositions, et de rechercher le plaisir de la pratique à travers le défoulement. D'entraînement à proprement parler, il n'y en a pas. De même qu'en Angleterre, les débuts du football sont ponctués par des confrontations, donc des matches, de même en France, les premiers autochtones convertis se livrent à des parties acharnées. Cependant, pour mieux appréhender le cheminement du concept d'entraînement dans les représentations françaises, un retour sur les conditions de son émergence au Royaume-Uni s'avère nécessaire pour apporter un éclairage plus précis.

Les premières règles sont édictées en 1863 à Cambridge, sous l'égide de quelques clubs qui constituent la Football Association (F.A.), et désirent pratiquer le même type de jeu. *« The Football Association was formed by the representatives of a small number of mainly southern clubs in 1863. It was basically an agreement between them to play each other under the same set of rules »*<sup>206</sup> Dès 1870 certaines confrontations d'envergure ont déjà vu le jour, telles que les matches internationaux Angleterre-Ecosse, ou la toute première compétition par élimination, la F.A. Cup, dès la saison 1871-1872. Cette dernière épreuve connaît un succès rapide et toujours croissant, à tel point que, pour se donner plus de chance de gagner les rencontres, certaines équipes s'y préparent spécialement. *« Special training for cup matches began as early as 1883 »*<sup>207</sup>. En effet, les matches sont à élimination directe, et pour tenter de maîtriser les aléas de la rencontre, on se tourne vers une préparation spécifique offerte par l'entraînement. S'entraîner en vue d'une rencontre officielle de football, en 1883 en Angleterre, ce pourrait être à la fois s'attacher à soigner sa condition physique, et également manipuler le ballon à plusieurs, puisque l'essence même de ce sport est collective. Cependant, il ne faut pas oublier que le football-association, même s'il existe sous des formes proches depuis des décennies, a été conçu à l'origine comme un délassement et que de ce fait, il n'en

---

<sup>206</sup> T. Mason. *Association Football and english society. 1863-1915*. Brighton Sussex, The Harvester Press, 1980. 278 p.

<sup>207</sup> *Ibid*, p. 107.

est qu'à ses balbutiements en matière d'entraînement. Les techniques qu'il utilise sont sans doute, dans une large mesure, empruntées à d'autres secteurs professionnels, comme la boxe ou l'élevage<sup>208</sup>. Ce modèle anglais d'entraînement, qui commence à se constituer, est-il celui que les clubs français vont adopter ? Et si tel est le cas, à partir de quand peut-on le dater ?

## 1.2. L'indispensable comparaison avec le football anglais

A l'instauration d'une épreuve par élimination, la F.A. Cup, succède l'idée d'une ligue probablement copiée sur celle du base-ball américain, avec des matches à domicile par rencontre aller-retour. L'espoir sous-jacent est bien entendu de maintenir l'intérêt du public, puisque le système d'élimination directe proposé par la Cup, couplé à la programmation de certaines rencontres déséquilibrées, peut conduire des équipes à se trouver en déficit de matches à jouer. Cette nouvelle formule, que nous nommons championnat connaîtra à son tour un succès qui ne se démentira pas. Ces perspectives sont permises par le nombre croissant de clubs : en 1867, 10 clubs sont affiliés à la F.A., contre 50 en 1871, 1000 en 1888, 10 000 en 1905<sup>209</sup>. A titre de comparaison, en France, il faut atteindre l'année 1921 pour atteindre le nombre de 1000 clubs affiliés à la FFFA. Pour les clubs anglais, le recours à l'entraînement va devenir une nécessité d'autant plus grande que les épreuves professionnelles se sont organisées, mais aussi que le professionnalisme a été adopté officiellement dès 1885. En effet, les clubs ont commencé à rétribuer les joueurs pour les représenter dès l'année 1876. Le professionnalisme existe déjà dans d'autres sports comme la course à pied (pedestrianism), le prize-fight ou le cricket<sup>210</sup>. Dans les années 1870, certains joueurs changent ainsi plusieurs fois de club en cours de saison, au gré des éliminations de ces derniers. Ainsi, un joueur dont l'équipe a été vaincue peut-il offrir ses services à une autre, et renouveler plusieurs fois cette opération<sup>211</sup>. Dès lors, des voix s'élèvent et les débats se multiplient : faut-il autoriser ces agissements ? En effet, pour des raisons d'éthique, les gentlemen ne sauraient concevoir d'être rémunérés pour exercer un divertissement. Le professionnalisme va bientôt être promulgué, à la fois en vue de mettre un terme à ces pratiques (interdiction de représenter plus d'un club par saison sans l'autorisation du comité de la F.A.), mais également pour améliorer la qualité du jeu et faire de ce sport un réel spectacle. De nombreux clubs vont adopter le statut professionnel. Ainsi, en 1891, la Football League compte 12 clubs professionnels, pour 448 joueurs enregistrés comme tels, et dès

---

<sup>208</sup> A. Rauch, 1982, *opus cit.*

<sup>209</sup> T. Mason, 1980, *opus cit.*, pp. 140-141.

<sup>210</sup> N. Wigglesworth. *The evolution of english sport*. London, Frank Cass, pp.50-51.

<sup>211</sup> T. Mason, 1980, *opus cit.*

1914, la F.A. compte 5000 joueurs professionnels. A titre d'exemple, en 1905, le club de Sheffield United compte 33 joueurs professionnels sur ses listes, dont 22 sont employés à plein temps<sup>212</sup>.

### 1.3. Professionnalisme anglais et entraînement

De quel entraînement bénéficient ces joueurs ? Tout d'abord, il semble que jusqu'au milieu des années 1890, peu d'entre eux sont employés à plein temps par les clubs. Beaucoup ont un travail à côté, et d'ailleurs, les clubs qui sont en mesure d'en proposer un ont un avantage sur les autres en terme de recrutement. Mais bientôt, l'idée croît que les joueurs ne doivent pas se blesser durant leur emploi parallèle au football. En effet, les sommes engagées par les dirigeants des clubs et l'idée d'un plein rendement vont contribuer à mettre fin à cette situation. Toutefois, la quantité d'entraînement programmée est modérée. Pour certains joueurs professionnels, l'entraînement n'occupe que quelques heures, et pas plus de deux jours dans la semaine. Bill Meredith, ancien joueur des années 1880-90 déclare : « *Training itself varied from the use of heavy clubs and dumb bells to twenty minutes skipping, ball punching, and alternating with an eight or nine mile walk at a brisk pace* ». <sup>213</sup> On peut constater que l'entraînement ne s'occupe pas de travail technique, de tactique, mais plutôt de maintien de la condition physique. De surcroît, l'intensité demandée est réduite ou lorsqu'elle augmente, est sollicitée au cours de périodes temporelles relativement courtes. Certains joueurs de cette époque témoignent de la faible quantité d'entraînement réalisé avec le ballon. Mais les avis, qui jusqu'à la fin des années 1900 animent dirigeants et joueurs quant à la nécessité de recourir à l'emploi de la balle lors des séances, sont partagés. Il semble donc que l'entraînement, s'il est effectif, ne soit guère varié. « *We do not know what players generally thought about training. Perhaps it was boring, unimaginative and regular. At least, it does not seem to have lasted long* »<sup>214</sup>. La durée de l'entraînement est loin d'occuper la totalité de la journée. Constitué essentiellement de marches, de courses et de culture physique, il est répétitif.

### 1.4. Entraînement et présence du trainer

---

<sup>212</sup> *Ibid*, p. 92.

<sup>213</sup> *Ibid*, p. 108.

<sup>214</sup> *Ibid*, p. 109.

Malgré tout, même si cet entraînement n'est en apparence pas spécialisé, il est effectué sous la direction d'un spécialiste, le « trainer ». Pourquoi est-il essentiellement consacré à l'entretien de la condition physique ? Une réponse plausible est qu'en l'absence de passé et de vécu, les clubs aient cherché à reproduire des modèles issus d'autres pratiques professionnelles (boxe, course à pied). De ce fait, les premiers entraîneurs ne sont pas forcément issus du milieu du football. (□) *before the First world war. Most professional teams had trainers by then; some, indeed, managers. But the trainers were still occasionally drawn from the ranks of ex-boxers or professional runners. Former professional cricketers were in steady demand for coaching both with clubs and in the public schools, but apart from J. Roos being engaged by Ampleforth College for a few days in 1887 and T.D. Bradshaw obtaining a post as assistant coach at Harrow about 1907, the football professional was not required to teach his skills*<sup>215</sup>. Ainsi donc, avant 1914 aucune formation spéciale et aucun passé de footballeur ne sont requis pour entraîner, que ce soit une équipe professionnelle ou une école, ce qui pouvait constituer un débouché professionnel. Les entraîneurs peuvent être d'anciens pratiquants dans d'autres disciplines sportives telles que le cricket, la boxe ou la course à pied. De ce fait, la présence de contenus généralistes et non spécifiques de l'entraînement du football peut s'expliquer. Certes, certaines équipes sont dirigées par un manager spécialiste de football, qui a la charge de diriger l'équipe, de lui inculquer la tactique à suivre. Mais l'entraînement proprement dit, c'est-à-dire tout ce qui s'effectue hors de la situation de compétition finalisée par le match, se déroule sous les ordres d'un trainer, parfois sans doute avec la même logique que celle propre aux trainers du XVIIIème siècle<sup>216</sup> dans le domaine hippique. Puisque finalement, entraîner en football c'est s'inspirer avant tout de modèles issus d'autres sports, et améliorer les performances physiques, le « trainer » y trouve là son rôle fondamental. L'aspect tactique, même s'il n'est pas occulté, trouve parfois son expression uniquement à travers des contenus théoriques, divulgués oralement par le manager, ou par ce même trainer sur les directives du manager. Quant au perfectionnement technique, la part qui lui est attribuée ne saurait rivaliser avec celle accordée à la condition athlétique. Cependant, des progrès notables sont enregistrés, à la fois en termes de qualité de jeu et en termes d'efficacité de l'entraînement.

---

<sup>215</sup> *Ibid*, p. 120.

<sup>216</sup> « L'intérêt des trainers du XVIIIème siècle se porte essentiellement sur la production du corps (□). Par opposition aux machines, le corps qu'on entraîne ne s'use pas, il se régénère ; entraîner, c'est produire une perfection qui résulte d'une facilitation du dynamisme des fonctions organiques, en procédant par sélection. Voilà qui définit un métier capable de gérer effectivement le corps selon une économie de progrès ». A. Rauch, 1982, *opus cit.*

### 1.5. Entraînement, tactique et progrès

Les équipes sont sensibles aux modifications tactiques, et celles générées par les meilleures d'entre elles sont rapidement recopiées par les autres. Ainsi, l'adjonction d'un troisième joueur au milieu du terrain, par l'équipe nationale écossaise, inspire rapidement les formations anglaises. Cette formule a permis en effet à l'Écosse de battre l'Angleterre<sup>217</sup>. De ce fait, la finale de la Cup en 1884 est le dernier événement majeur qui voit deux équipes proposer une formation avec deux arrières, deux milieux de terrain, et six avants<sup>218</sup>. De la même façon, aux exploits individuels des années 1870 constitués par une série de dribblings, succède dès le milieu des années 1880 un jeu de passes beaucoup plus collectif, lui aussi inspiré par nombre d'équipes écossaises dès la fin de ces années 1870. Cette nouvelle manière de procéder est-elle inspirée par le football rugby, qui la popularise grâce à l'équipe écossaise de Loretto, puis celle d'Oxford dans le courant des années 1970 ?<sup>219</sup>

Dès les années 1890, le football anglais se verra fréquemment attribuer le qualificatif de scientifique. « *Devotees also said it was more scientific than formerly that was very important in an age of science and apparently unending material progress* »<sup>220</sup>. En cette époque marquée par le positivisme, effectivement, même une activité d'apparence futile comme le football, si elle veut faire la preuve de son sérieux, de sa rationalité, se doit d'échapper au hasard et à l'empirisme. En l'occurrence, lorsqu'on qualifie le football de scientifique, on veut montrer l'alliance du cerveau et du muscle, insister sur la diminution de la violence<sup>221</sup>, sur celle du kick and rush (littéralement : frapper et courir), et en conséquence, sur l'amélioration du jeu en passes, preuve d'habileté et de raisonnement. L'entraînement intervient-il dans ces changements ? Sans doute, même si les témoignages font défaut. Et l'entraîneur ? Il en va de même, même si l'on peut suspecter que les clubs qui ont un manager sont sensibles à la qualité tactique. Un exemple caractéristique nous montre toutefois les limites de l'efficacité de l'entraînement. Il s'agit de l'équipe des Corinthians<sup>222</sup>, sélection

---

<sup>217</sup> T. Mason, 1980, *opus cit.*

<sup>218</sup> Selon O. Chovaux, « *dès 1888, les équipes de football league adoptent un style tactique résolument offensif : un gardien de but, deux arrières, trois demis et cinq avants* ». « D'un jeu barbare à un jeu intelligent... ». Les mutations des styles de jeu du football nordiste (1880/1932) ». *Revue STAPS* n° 65, 2004. p. 113.

<sup>219</sup> J. Vincent. *Le crochet, la passe et la mêlée : Une histoire des techniques en rugby de 1845 à 1957*. Thèse soutenue devant l'université Claude Bernard-Lyon 1, le 27 novembre 2003. p. 96.

<sup>220</sup> T. Mason, 1980, *opus cit.*, p. 229.

<sup>221</sup> Sur ce point, consulter N. Elias et E. Dunning. *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*. Paris, Fayard, 1994. 392 p.

<sup>222</sup> L'équipe des Corinthians joue un premier match amical en France en 1904, et laisse une trace très forte dans l'imaginaire de certains journalistes, et des spectateurs qui ont eu la chance de la voir évoluer. *La Vie au Grand Air* n°790 du 8 novembre 1913, en dresse un portrait élogieux, de même que Lucien Gamblin, (international français entre 1910 et 1923) dans *Très Sport* n°36 du 1<sup>er</sup> avril 1925, donc plus de vingt années après cette première prestation.

exclusivement formée des meilleurs amateurs anglais, donc en majorité par des gentlemen pour lesquels percevoir de l'argent pour pratiquer un sport serait dégradant. En effet, pour ces joueurs souvent issus des universités, jouer est un plaisir, à ne pas confondre avec un travail ; on ne saurait être rémunéré pour un plaisir, ni pour jouer ni pour s'entraîner. Adoptant un style résolument offensif, les Corinthians, en guise d'entraînement, disputent des parties amicales contre des équipes professionnelles, parties dont ils sortent très souvent vainqueurs. Chaque année, ils se mesurent au vainqueur de la F.A. Cup dans le cadre d'une rencontre de charité, et là encore, ils tiennent la dragée haute aux professionnels. Ce n'est qu'à partir de l'année 1907 que le vainqueur de la F.A. Cup prend vraiment le dessus sur les Corinthians. « *But this began to be a serious drawback as the professional trained harder and the game, as a result, drew faster, if not necessarily more skillfull ( ) 1907 : probably ensured its period of serious competition with the full timers was over*<sup>223</sup>. Il convient malgré tout de rester prudent quant aux effets réels de l'entraînement sur le jeu déployé par les footballeurs professionnels du début du siècle. Si en effet la vitesse d'exécution des joueurs a augmenté, leur niveau technique n'est vraisemblablement pas supérieur à celui des Corinthians et à celui d'autres amateurs de bon niveau, et pour cause, puisque l'exercice avec ballon demeure dans bien des cas la portion congrue de l'entraînement. « *There was some criticism that not enough training was done with the ball. Tytirus*<sup>224</sup> *complained in 1908 that it was the lack of real skill with the ball which makes even the highest class of the league so often uninteresting* « *Ball practice is too often neglected* »<sup>225</sup>. Même s'il existe peu de témoignages, un décalage semble s'instaurer entre le souhait des joueurs, qui aimeraient des séances plus attractives, et ceux des managers, comme J.T. Robertson, qui affirme en 1904 qu'un joueur qui n'a pas vu le ballon durant la semaine en aura un appétit plus aiguisé le dimanche, jour du match officiel<sup>226</sup>. Nombreux sont les clubs qui relaient cette attitude, et se contentent de soigner la préparation athlétique des joueurs. C'est bien à ce niveau que se situe la différence fondamentale, en 1907, entre amateurs et professionnels. Ces derniers ne sont pas forcément plus habiles, mais mieux préparés sur le plan physique à supporter la succession des matches prévus au calendrier de la saison. Ce sont donc bien les professionnels qui délivrent les meilleures performances, et les assistances enregistrées montrent que le public leur accorde davantage ses faveurs qu'aux autres joueurs.

<sup>223</sup> T.Mason, 1980, *opus cit.*, p. 217.

<sup>224</sup> Surnom d'un des meilleurs joueurs anglais des années 1900.

<sup>225</sup> T. Mason, 1980, *opus cit.*, p. 109.

<sup>226</sup> *Ibid*, p. 131.

On peut donc affirmer que l'entraînement en football rentre dans les mœurs dès le milieu des années 1880 en Angleterre. Si la fréquence des séances chez les professionnels est modérée, de même que la quantité de travail demandée aux joueurs, il n'en reste pas moins que l'entraînement existe. Les joueurs manipulent moins le ballon qu'ils ne courent, ne sprintent, ne sautent à la corde, ne soulèvent des haltères, ou n'effectuent des marches, même si dans les années 1900 ils semblent réclamer davantage la présence du ballon dans leurs séances, et seront progressivement entendus. Le joueur professionnel anglais s'est habitué rapidement à s'entraîner. Avant l'avènement du professionnalisme, qui apparaît à peine un peu plus de vingt ans après l'écriture des premières règles communes<sup>227</sup> et la fondation de la Football Association en 1863, certains clubs se préparaient spécifiquement à certains matches.

#### 1.6. Les managers britanniques

Le jeu est devenu plus rapide dès 1903<sup>228</sup>, en grande partie grâce aux efforts consentis sous la direction de spécialistes issus d'autres disciplines sportives. Ces premières générations d'entraîneurs proviennent en effet de sports qui sont déjà professionnels depuis des décennies, tels que la boxe, le cricket<sup>229</sup>, ou la course à pied. Il est vrai que sans expérience antérieure en matière d'enseignement du football, elles sont obligées d'emprunter des exemples et modèles à des disciplines bien établies, ou qui semblent mieux structurées<sup>230</sup>. Le recours à ces intervenants extérieurs contribue à limiter les perspectives de reconversion pour les anciens joueurs de football ; aussi, dans les années 1910, ces derniers se tournent-ils vers les autres nations européennes pour proposer leurs services. « *The growth of the game in Europe, however, did provide opportunities for old players. Two famous english internationals, Fred Spikesly and Steve Bloomer were both interned during the war: they had been coaching there when hostilities commencend* »<sup>231</sup>. Certains pays tels que l'Autriche, l'Espagne, l'Italie, voire certains pays d'Amérique du Sud ont déjà établi le postulat qu'ils pourraient tirer bénéfice de l'embauche d'anciens joueurs issus de la mère patrie du football pour diriger l'entraînement de leurs équipes<sup>232</sup>. Ce n'est pas le cas de la France, dont certaines équipes, notamment dans le Sud vers le milieu des années 1910, vont certes enrôler des footballeurs d'origine

---

<sup>227</sup> Sur l'écriture des règles, E. Dunning et N. Elias, 1994, *opus cit.*

<sup>228</sup> T. Mason, 1980, *opus cit.*

<sup>229</sup> S. Darbon. *Diffusion des sports et impérialisme anglo-saxon*. Paris, éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2008. pp. 68-80.

<sup>230</sup> J.-P. Saint-Martin. A propose des influences étrangères, in J. -P. Saint-Martin, T. Terret. *Le sport français dans l'entre-deux-guerres. Regards croisés sur les influences étrangères*. Paris, L'Harmattan, 2000. pp. 317-322.

<sup>231</sup> T. Mason, *opus cit.*, p. 120.

<sup>232</sup> C. Eisenberg. Le football comme phénomène mondial: une mise en perspective historique, in Football, sport mondial et sociétés locales. *Revue européenne d'histoire sociale* n°18-19. Juin 2006. p. 12.

britannique, mais ces derniers se contentent dans la plupart des cas de pratiquer en tant que joueurs.

Les entraîneurs anglais officiant sur leur territoire semblent confinés jusqu'à la première guerre mondiale à des tâches de terrain. C'est souvent le directeur général du club qui forme l'équipe qui doit disputer les matches officiels. Cependant, une autre figure émerge dans le microcosme du football anglais au début du XX<sup>ème</sup> siècle : le manager<sup>233</sup>. Les managers sont souvent engagés par les présidents ou les bureaux directeurs des clubs pour servir de bouc émissaire vis-à-vis du public. « *The football manager was an established figure, and had been, as I observed earlier, since before 1914. As we saw, the main factor is this, (although not the sole one), was that boards of directors preferred a manager, as opposed to themselves, to be accountable to the local football public* »<sup>234</sup>. Ainsi, ce n'est pas seulement dans le but d'augmenter les performances et le niveau de jeu de l'équipe que se recrute le manager, mais également pour constituer une sorte de soupape de sécurité, entre les dirigeants et le public. Avant la première guerre, nombreux sont les clubs anglais qui appointent donc un entraîneur (trainer), chargé de la préparation physique, athlétique ou technique de l'équipe, mais qui reste subordonné à un manager, qui lui est chargé de former l'équipe et de la faire jouer selon ses conceptions tactiques. Entre les deux guerres, un homme, en raison de sa personnalité, va rendre incontournable la fonction de manager dans un club. Il s'agit de Herbert Chapman. « *The success of Herbert Chapman, first at Huddersfield, and then at Arsenal, gradually persuaded more and more boards of directors to appoint a football expert to run the playing side . Even so the team manager did not become universal until after 1945, and directors interference in team matters has probably never quite disappeared* »<sup>235</sup> L'exemple de H. Chapman est d'autant plus significatif que ce manager allie succès et facultés d'organisation : il est « l'inventeur » du W.M., un nouveau système de jeu qu'il met en place pour s'adapter à une modification de la règle du hors-jeu<sup>236</sup>, qui induit de nouveaux

---

<sup>233</sup> Neil Carter. Ph D. : *Meet the new boss ; same as the old boss : a social history of the football manager 1880-c.1966*. University of Warwick, England, August 2001. 400 p.

<sup>234</sup> S. Wagg. *The football world. A contemporary social history*. Brighton, The Harvester Press, 1984. 252 p.

<sup>235</sup> N. Carter. *Meet the new boss : same as the old boss: A social history of the football manager. 1880-c.1966*. PhD in History. University of Warwick, 2002. Le chapitre 4 est totalement consacré à Herbert Chapman et s'intitule : Herbert Chapman : a model of football management, 1907-1934.

<sup>236</sup> En 1925, l'International Board décide qu'un joueur « est hors-jeu s'il se trouve plus près de la ligne de but adverse que l'avant dernier joueur et que le ballon au moment où celui-ci est joué ». Cette règle implique que l'attaque se trouve avantagée par rapport à la période précédente. En effet il fallait que 3 joueurs adverses soient plus près de la ligne de but adverse au moment où le ballon était joué pour ne pas se retrouver hors-jeu. A la suite d'une cuisante défaite, Herbert Chapman, sur les conseils de son capitaine, décide de reculer un de ses milieux de terrain en défense pour rééquilibrer son équipe face à des attaquants adverses avantagés par la nouvelle règle, et de disposer plus judicieusement ses joueurs sur le terrain. C'est le WM, ainsi dénommé en raison de la disposition géométrique qu'il laisse voir sur les schémas.

comportements des joueurs<sup>237</sup>. Mais il procède aussi à des séances de tactique au tableau noir, à l'intégration de médecins et soigneurs à plein temps dans l'effectif de son équipe d'Arsenal, à l'acquisition d'un système de jeu commun à toutes les équipes du club dès les plus petites catégories, afin de favoriser l'adaptation de chaque joueur lorsqu'il accède à l'échelon supérieur. Il est également le premier manager à réellement miser sur les relations psychologiques à entretenir avec les joueurs, et à provoquer des entretiens individuels ou en groupes restreints avec ces derniers<sup>238</sup>. Le manager devient donc une personne incontournable dans l'organigramme du club, même si certains dirigeants s'obstinent à ne pas lui confier les pleins pouvoirs techniques. Dans l'immense majorité des cas, le manager ne fait que superviser le travail de l'entraîneur durant la semaine, et n'intervient pas directement dans les séances. Cela ne signifie pas qu'il ne donne pas ses directives, ni qu'il se contente d'un regard lointain. D'autres prérogatives lui sont affectées : superviser les adversaires, les recrues potentielles, les autres équipes du club, s'occuper du travail administratif. Par contre, il est le seul habilité à diriger l'équipe durant les matches, et à lui donner ses directives. En ce sens, il est le supérieur hiérarchique du trainer<sup>239</sup>.

Si les clubs anglais ont besoin de cet organigramme bien structuré, c'est que outre-Manche, le succès du football est bien réel. L'affluence aux matches de football suit une courbe de progression identique à celle du nombre de clubs : dès 1875, on enregistre à deux reprises plus de 10 000 spectateurs, alors que ce nombre est atteint à 18 reprises en 1884. Et si, dès 1892, la finale de la Cup se joue à guichets fermés devant 32 810 spectateurs, dès 1897 ce nombre dépasse les 50 000. Dès les années 1900, le football anglais assoit ses bases sur l'entraînement, la continuité du travail, le professionnalisme. En raison de ce statut, il est obligé de préparer ses joueurs et ses équipes afin qu'ils fournissent un spectacle de qualité au public. En effet, la vocation originelle du sport n'était pas de produire des spectacles<sup>240</sup>.

---

<sup>237</sup> Sur l'influence des évolutions des règles sur les comportements des sportifs, voir G. Vigarello. *Techniques d'hier et d'aujourd'hui. Une histoire culturelle du sport*. Paris, Revue EPS et Robert Laffont, 1988. pp. 183-190.

<sup>238</sup> « Chapman later used as an exemple the relations between the French boxer Georges Carpentier and his manager Descamps, who had formed an understanding of human nature by psychological methods » Neil Carter, *opus cit.* chapter 4, p.14. Ainsi, un manager anglais s'inspire de méthodes qui semblent avoir réussi dans un sport différent. A. Rauch, détaille davantage la personnalité et les fonctions de François Descamps, manager de G. Carpentier, dans « Violence et maîtrise de soi en boxe ». *Le gouvernement du corps. Communications* n°56, 1993. pp. 139-154.

<sup>239</sup> Il exerce même un réel pouvoir sur ce trainer. Neil Carter, *ibid*, relate cet épisode à propos d'un trainer sous les ordres de H. Chapman, qui aurait outrepassé ses fonctions. « For instance, his first trainer at Arsenal, George Hardy, shouted a tactical instruction to the players during a game in February 1927. On the monday Chapman sacked him » p. 42. Chapter 4. Herbert Chapman : a model of football management, 1907-1934.

<sup>240</sup> B. Gillet. Le spectacle sportif contemporain, in G. Dumur (sous la direction de). *Histoire des spectacles*. Paris, Gallimard, 1965. pp.328-339. « La foule qui se presse aux manifestations sportives, en même temps qu'elle

L'entraînement est de ce fait rendu indispensable, sous la double direction d'un trainer qui s'occupe essentiellement de la préparation athlétique, et d'un manager qui supervise ce dernier, et dirige l'équipe selon ses propres conceptions stratégiques. En retour, cette soumission des joueurs anglais à l'obligation de s'entraîner est récompensée par la fidélité des spectateurs et par des affluences qui ne cessent d'augmenter. Le football français, en devenant une activité commerciale dès les années 1910<sup>241</sup>, verra ses dirigeants souhaiter que leur sport fournisse également le support d'un spectacle de qualité, qu'on peut améliorer par la pratique régulière de l'entraînement. Et lors des premières tentatives de mise en œuvre, c'est le modèle anglais qui sera adopté.

## 2. Les résistances opposées à la pratique et à l'entraînement des joueurs français

### 2.1. Premiers pratiquants et premières perceptions à l'égard du football

En France, au début du XX<sup>ème</sup> siècle, le football a à peine dépassé le stade des balbutiements<sup>242</sup>. Certes, le doyen des clubs français, le Havre Athletic Club a été fondé dès 1872, mais ses adhérents ne pratiquent pas vraiment selon les règles de la F.A., et adoptent leur propre règlement<sup>243</sup>. Si ce sont essentiellement des immigrants anglais qui fondent leurs propres clubs, ou des lycéens et étudiants parisiens la diffusion du football sur le territoire français s'effectue plus lentement que dans sa mère patrie. La capitale compte six équipes en 1892, et il faudra attendre l'année 1912 pour atteindre le chiffre de 1000 sociétés<sup>244</sup> sur l'ensemble du territoire français. Plusieurs raisons expliquent la relative lenteur de cette expansion ; relative, car elle reste apparente. La première cause est le manque de médiatisation du football, et des sports d'origine anglaise en général. En effet, dans les années 1890, seules les courses hippiques (le pari mutuel a été fondé en 1868) trouvent grâce aux yeux des chroniqueurs et des quotidiens, avec parfois quelques articles sur l'escrime dans *Le Figaro*, ou sur le lawn-tennis dans *La Petite République*<sup>245</sup>. De ce fait, les premiers pratiquants rencontrent peu d'échos propices à la diffusion de leur sport de prédilection.

---

*verse son argent au guichet, apporte ses exigences ; pour les satisfaire certains sports ont admis des professionnels* ». p.338.

<sup>241</sup> A. Wahl. Un professionnalisme de résignation. Sociétés et Représentation. *Football et sociétés*, CRHES n° 7, 1999. p. 71.

<sup>242</sup> En comparaison, le football est plus solidement implanté en Allemagne à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, en raison de relations très suivies avec la Grande-Bretagne. A. Wahl. Sociologie de l'implantation du football. La France de l'Est in A. Wahl. *Des jeux aux sports*. Actes du colloque de Metz. 26-28 septembre 1985. Metz, Centre de recherches Histoire et civilisation, 1986. p.119.

<sup>243</sup> J.-P. Bouchard, A. Constant. *Un siècle de football*. Paris, Calmann Lévy, 2001. p. 9.

<sup>244</sup> Ce nombre de 1000 sociétés de football association est atteint dès 1888 en Angleterre.

<sup>245</sup> Y. Leziart. *Sport et dynamiques sociales*. Paris, Actio, 1989. p. 47.

« Vers l'an 1892 parvinrent aux rares pratiquants des sports athlétiques d'alors les échos des prouesses des premiers dilettantes du ballon rond. Deux ou trois équipes s'y adonnaient, et le nombre des joueurs dépassait de beaucoup celui des spectateurs »<sup>246</sup>. Le football à ses débuts en France est donc une curiosité, une singularité réservée à des privilégiés. Ce sont donc quelques Anglais établis à Paris qui se réunissent pour « pousser le ballon », et c'est surtout à travers la création des revues *Les Sports Athlétiques*<sup>247</sup> et *La Revue Athlétique*, organes de l'U.S.F.S.A. en 1890, que le football se fait connaître, même si les faveurs des premiers pratiquants vont plutôt à la course à pied. *Tous les Sports*, qui devient l'organe officiel de l'U.S.F.S.A., ne se consacre évidemment pas exclusivement au football, puisque l'Union est une fédération omnisports. De son côté, l'hebdomadaire *La Vie Au Grand Air* semble faire preuve d'un certain ostracisme vis-à-vis du football. En effet, entre 1899 et 1914, rares sont les articles consacrés à sa pratique (de l'ordre d'un par an parfois), alors que les matches de rugby bénéficient de comptes-rendus nettement plus fréquents, voire de reportages photographiques hebdomadaires durant le championnat.

## 2.2. La concurrence du rugby

Il est vrai que le football ne bénéficie pas auprès des élites intellectuelles ou politiques d'une aura semblable à celle du rugby<sup>248</sup>, et que les classes aisées ne fréquentent pas les stades pour suivre les rencontres d'association. Les grandes rencontres de championnat organisées par l'U.S.F.S.A. ou le C.F.I.<sup>249</sup> réunissent en général de sept à huit cent personnes à Paris, alors que les rencontres internationales mobilisent un public plus important. « *A Paris, un match international est susceptible de grouper autour des balustrades quatre à cinq mille spectateurs pour une recette de cinq à six mille francs, le prix des places variant de 1 à 3 francs. Un match de rugby dans les mêmes conditions produirait une recette beaucoup plus forte, car la clientèle, qui suit par snobisme les rencontres du ballon ovale, n'hésite pas à déboursier dix francs pour une simple chaise* ».<sup>250</sup> Ce que ne dit pas l'article, c'est que les rencontres internationales de rugby attirent un nombre bien supérieur de spectateurs, ainsi

<sup>246</sup> *La Vie Au Grand Air* n°790, 8 nov. 1913.

<sup>247</sup> Néanmoins, parmi les articles de fond consacrés aux sports lors de l'année 1890, aucun ne concerne le football association, alors que le football rugby en bénéficie. P. Clastres. La revue athlétique de Pierre de Coubertin (1890-1891). Une revue sportive et libérale, patriotique et coloniale, in Florence Carpentier (textes réunis par). *Le sport est-il éducatif ?* Publication de l'Université de Rouen, 2004. p. 41.

<sup>248</sup> *La Revue athlétique* du 25 mars 1890 écrit : « Joué par des mineurs et des ouvriers des grandes usines, gens qui ne passent pas pour avoir l'esprit chevaleresque, le football devient nécessairement brutal et dangereux (□) ».

<sup>249</sup> A partir de 1909, le Comité Français Interfédéral prend la place de l'USFSA au sein de la FIFA, à la suite d'un différend de cette dernière au sujet du football amateur

<sup>250</sup> *La Vie Au Grand Air*, n°790, 8 nov.1913.

qu'en témoigne le match France-Galles du 27 février 1913 suivi par 20 000 personnes. La vocation du sport, originellement, n'était pas de produire des spectacles. Et le football en France ne se définit pas encore comme un spectacle, c'est à dire « *un acte commun de l'auteur, de l'acteur, et des spectateurs, dans leurs rapports de chacun à chacun et de chacun à l'ensemble* »<sup>251</sup>. Il n'a pas encore d'auteur, de metteur en scène, qui ici serait l'entraîneur. Et les joueurs n'ont pas encore intégré l'idée de soigner leurs rapports aux spectateurs, en développant par exemple un côté esthétique, qu'ils pourraient éventuellement parfaire grâce à des répétitions de maniements de balles, individuels ou collectifs. Toujours est-il qu'en termes de popularité, de fréquentation, et de retentissement, le spectacle de football ne bénéficie pas du même statut que celui du rugby, alors que le nombre de licenciés du premier est bien supérieur à celui du second. Ainsi, comparant le ballon rond au ballon ovale, après le match France-Irlande de rugby qui enregistre une affluence de plus de 30 000 spectateurs<sup>252</sup>, G.Hanot peut écrire : « *il n'est pas encore de bon ton de s'y rendre ; on n'y va pas par mode, par snobisme (□) Il y a un autre motif d'éloignement du grand public. C'est le silence de la presse. La plupart des journalistes sportifs sont soit d'anciens joueurs de rugby, soit des gens qui suivent la presse* ».<sup>253</sup> Les journalistes des hebdomadaires spécialisés en football (comme par exemple *Football Association*, qui est l'official de la F.F.F.A., créée en 1919, ou un hebdomadaire régional tel que *Le ballon rond*, publié à Bordeaux dès le 5 janvier 1918), soulignent, et l'expression revient régulièrement dans les années 1920, « le snobisme<sup>254</sup> » qu'il y a à délaissier le football pour lui préférer le rugby. Certes, leur prise de position est à nuancer, mais il s'avère que puisque la presse influence l'opinion publique<sup>255</sup>, c'est elle qui va inciter les spectateurs potentiels à suivre les rencontres sportives. Il est vrai que le football, qui était une activité distinctive de la jeunesse bourgeoise au début du siècle est devenu le jeu des classes populaires<sup>256</sup>, et qu'il n'y a plus guère de fils de la bourgeoisie parmi les joueurs. De surcroît, il ne faut pas oublier qu'il inspirait de la défiance à de nombreux dirigeants de

<sup>251</sup> Y. Belaval. Ouverture sur le spectacle, in G. Dumur (sous la direction de). *Histoire des spectacles*. Paris, Gallimard, 1965. p. 11.

<sup>252</sup> Ce nombre ne constitue pas une exception. Le 21 mars 1921, le match France-Angleterre de rugby, qui s'est déroulé en présence du maréchal Foch, a attiré 35 000 spectateurs et enregistré une recette de 250 180 francs.

<sup>253</sup> *Football Association* n°80, 9 avril 1921.

<sup>254</sup> L'ascension du rugby est ménagée par une nouvelle bourgeoisie profondément laïque après la première Guerre mondiale. J.-P. Augustin et J.-P. Bodis. *Le rugby français, ses champs d'action et son autonomie jusqu'en 1939*, in T. Terret (sous la direction de). *Histoire des sports*. Paris, L'Harmattan, 1996. p. 92.

<sup>255</sup> Même si on peut se demander si, dans le même temps, la prise de position des journaux, le ton de la rédaction, ne sont pas d'abord une émanation de ce que sont les lecteurs. Stoetzel et Girard, 1979, *opus cit.*

<sup>256</sup> A. Wahl. Football et idéologie au début du XXe siècle : les fonctions du football, in P. Arnaud, J. Camy (dir.). *La naissance du mouvement sportif associatif en France*. Actes du colloque de Lyon 1, Presses universitaires de Lyon, 1986. pp. 299-306.

L'USFSA, dont Frantz Reichel<sup>257</sup> et Georges de Saint-Clair<sup>258</sup> en raison du modèle professionnel anglais présenté comme repoussoir. Quant au rugby dont P. de Coubertin louait dès les années 1890 les vertus, il jouit d'une image beaucoup plus favorable<sup>259</sup>. Par exemple, le match France-Ecosse du 1<sup>er</sup> janvier 1920, qui marque la reprise des rencontres internationales pour le rugby français bénéficie de la présence de Paul Deschanel, président de la chambre des députés, et qui sera élu président de la République le mois suivant. Paul Deschanel se fait présenter les équipes avant le coup d'envoi<sup>260</sup>. Le 21 mars 1921, c'est le Maréchal Foch qui assiste à la rencontre France-Angleterre<sup>261</sup>, accompagné du général Weygand. Ce n'est qu'en 1927, suite au « lobbying » de Gabriel Hanot et Emmanuel Gambardella entre autres, que Gaston Doumergue, président de la République, assiste pour la première fois à la finale de la Coupe de France de football<sup>262</sup>. Dès la saison suivante, la présence du chef de l'état permet de lancer une tradition qui ne sera plus démentie.

La fréquentation des matches par les élites de la nation a sans doute un impact sur les représentations du public et les défenseurs du football peuvent se sentir délaissés. Selon les chroniqueurs spécialisés, le football est moins fréquenté parce que moins « surexcitant »<sup>263</sup>, et ressemble moins à un affrontement que le rugby. Il nécessite donc certaines connaissances de la part du public pour pouvoir apprécier le jeu. Il apparaît donc que dès ses débuts en France et jusqu'à l'orée des années 30, le football n'est pas considéré comme un sport digne d'intérêt pour le spectateur, ou plutôt qu'il l'est moins que le rugby ou la boxe, par exemple. L'affrontement en football manquerait de clarté, d'un sens clair et univoque que posséderait le

---

<sup>257</sup> Frantz Reichel est un sportsman reconnu, qui s'honore de plusieurs titres de champion de France d'athlétisme, (110 mètres haies et cross-country notamment) et d'un passé de joueur de rugby reconnu, aussi bien au Racing club de France qu'en équipe de France, dont il porte les couleurs aux Jeux olympiques d'Athènes en 1896 ainsi qu'au tournoi olympique de Paris en 1900. Il est aussi le fondateur de l'association sportive du lycée Lakanal en 1889. « *Tous les sports athlétiques doivent en France quelque chose à Reichel* ». *Football Association* n°39, 26 juin 1920. Jacques Marchand a consacré un chapitre entier à Frantz Reichel dans son ouvrage : *Journalistes de sport*. Anglet, Atlantica, 2004. pp. 39-53.

<sup>258</sup> N. Bancel. La révolution des sports modernes, in N. Bancel et J.-M. Gayman. *Du guerrier à l'athlète. Eléments d'une histoire des pratiques corporelles*. Paris, PUF, 2002. p. 201.

<sup>259</sup> *La Revue athlétique* du 25 mars 1890 décrit le football en ces termes : « *Joué par des mineurs et des ouvriers des grandes usines, gens qui ne passent pas pour avoir l'esprit chevaleresque, le football devient nécessairement brutal et dangereux* (□) ».

<sup>260</sup> Henri Garcia. *La fabuleuse histoire du rugby*. Genève, Minerva, 2001. p. 247.

<sup>261</sup> Le maréchal Foch est « *doublement connaisseur (comme Tarbais et comme grand capitaine)*□ ». C. Pociello. *Le rugby ou la guerre des styles*. Paris, A.M. Métailié, 1983. p.107.

<sup>262</sup> Consulter à ce sujet P. Dietschy. La Coupe de France « *fête nationale du football français* » dans l'entre-deux-guerres, in A. Gounot, D. Jallat et B. Caritey. *Les politiques au stade. Etude comparée des manifestations sportives du XIXe au XXe siècle*. Presses universitaires de Rennes, 2007. p. 104.

<sup>263</sup> Le terme est employé par G. Hanot dans *Football Association* n°80 du 9 avril 1921. G. Hanot publie régulièrement des articles (par exemple : « *plaidoyer pour le parent pauvre* » dans *Football Association* n° 19, du 7 février 1920) pour faire la propagande du football et se plaindre de la prédominance du rugby dans les journaux.

rugby<sup>264</sup>. Certes, le nombre des pratiquants du ballon rond a connu une croissance remarquable, mais pour de nombreux journalistes, qui influencent en conséquence l'opinion publique, il demeure un aimable divertissement, qui n'offre qu'un intérêt modéré en tant que spectacle. Ce facteur et ce dédain supposé de la presse ne sont pas propices à inciter les joueurs à considérer leur sport avec un autre regard, différemment d'un agréable passe-temps. Bien entendu, cet état de fait ne les pousse pas à s'entraîner. A l'opposé, certains dirigeants dont G. Hanot, l'un des plus ardents défenseurs de la cause du football, et de sa prépondérance par rapport aux autres sports<sup>265</sup>, commence à développer cet argument pour initier le recrutement d'entraîneurs. En effet, l'apport de ces derniers permettrait une amélioration du jeu produit, et augmenterait l'intérêt du public. Il est primordial de transformer le jeu en spectacle<sup>266</sup>, c'est-à-dire d'offrir une prestation de qualité aux spectateurs, leur exhiber des habiletés qu'eux-mêmes seraient incapables de reproduire. Mais les joueurs ne sont pas encore enclins à adopter ce point de vue.

Un événement primordial pour le rugby intervient pour modifier l'équilibre des relations entre les deux sports majeurs dans les perceptions des spectateurs. L'Union de Rugby de Grande-Bretagne, formée de l'Angleterre, l'Irlande, l'Ecosse et du pays de Galles rompt ses relations avec la France le 2 mars 1931. Elle accuse en effet la Fédération Française de rugby d'avoir laissé se propager l'amateurisme marron et la violence<sup>267</sup>. Ni les clubs britanniques ni les équipes nationales ne peuvent désormais rencontrer de représentant français. Le coup est dur pour le rugby, car les rencontres du tournoi des cinq nations depuis 1910 déclenchaient une véritable ferveur populaire et se soldaient par des recettes substantielles<sup>268</sup>. De surcroît, cette rupture s'accompagne d'une autre avec l'International Board, qui prive le rugby français de la tournée des Springboks en 1931-1932, et de celle des All Blacks en 1935-1936. Jusqu'en 1939, les matches internationaux se résumeront à de rares rencontres avec des nations beaucoup moins représentatives du rugby européen, telles que l'Allemagne, l'Italie ou la Roumanie. Ce n'est qu'en 1945 que les relations se renouent avec

---

<sup>264</sup> Nous reprenons ici l'idée que nous évoquons dans l'introduction avec C. Pociello, 1995, *opus cit.*, p. 150-151.

<sup>265</sup> Cette prépondérance se révèle notamment dans le fait que la FFFA a été la première fédération sportive à réaliser la scission d'avec l'USFSA en 1919, notamment parce que le football est devenu une activité rentable, et que les dirigeants ne veulent plus en partager les bénéfices avec d'autres fédérations plus modestes et moins bien loties.

<sup>266</sup> « *Le spectacle est l'acte commun de l'acteur et du spectateur. Le spectateur est donc celui auquel un acteur représente, selon certaines règles, ce qu'il est ou ce qu'il n'est pas. Il se caractérise par l'attitude spectaculaire* ». Y. Belaval, 1965, *opus cit.* p. 11.

<sup>267</sup> H. Garcia, 2001, *opus cit.* pp. 316-318

<sup>268</sup> A titre de comparaison, la recette de France-Ecosse de rugby du 2 janvier 1922 est de 250 000 francs, alors que celle du match de football France-Belgique du 15 janvier de la même année n'est que de 76 000 francs.

les nations britanniques<sup>269</sup>. Pendant ce temps, à quelques semaines à peine de la rupture consacrée en rugby, le football français connaît une fortune opposée. Il renoue ses relations avec l'Allemagne en organisant le 15 mars 1931 à Colombes, la première rencontre France-Allemagne de l'histoire. Ce match déclenche une ferveur populaire incroyable<sup>270</sup>, ainsi qu'en témoigne la surface rédactionnelle accordée à cet événement dans les trois principaux hebdomadaires sportifs lors des deux semaines précédant et des deux semaines suivant la rencontre<sup>271</sup>. On peut penser que la conjonction de ces deux événements, la rupture des relations en rugby, et au contraire son élargissement en football, contribuent à atténuer puis éteindre les plaintes des défenseurs de ce dernier quant à la désaffection des élites. Il est vrai également que le football, en raison de son développement, et grâce à une commission de la propagande mise en place sous l'impulsion de G. Hanot au sein de la F.F.F.A., commence lui aussi à bénéficier de la présence des élites à ses rendez-vous les plus importants. En 1927, c'est le Président de la République Gaston Doumergue qui remet la Coupe de France à l'Olympique de Marseille. Cette tradition ne se démentira plus.

### 2.3. Le problème des infrastructures et des terrains

Il est vrai, et c'est là un autre point essentiel, lorsque l'on veut expliquer les freins portés à la pratique du football à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, que le problème du défaut d'infrastructures est à soulever. « *Depuis 1894, le football-association s'est extraordinairement développé, et seule, la rareté des terrains de jeu autour de Paris arrête momentanément son expansion. Peut-être nos édiles voudront-ils enfin songer que la gymnastique n'est pas le seul exercice intéressant qui soit pratiqué en France et s'occuper dans ce sens, de nos sociétés de football* »<sup>272</sup>. Le sport en est encore à ses prémices, et malgré le rôle exercé par l'U.S.F.S.A., la gymnastique<sup>273</sup>, d'inspiration traditionnelle, reste prédominante. L'U.S.G.F. (Union des Sociétés de Gymnastique de France) perçoit d'ailleurs depuis des années des subventions du gouvernement, alors que l'U.S.F.S.A. attendra l'année 1907 pour en bénéficier. Quoi qu'il en soit, les thuriféraires du football semblent penser que

<sup>269</sup> Sur tous ces points, consulter J. Vincent. *Le crochet, la passe et la mêlée : Une histoire des techniques en rugby de 1845 à 1957*. Thèse soutenue devant l'université Claude Bernard-Lyon 1, le 27 novembre 2003.

<sup>270</sup> *Le Miroir des Sports* n°586, 17 mars 1931, évoque un « *retentissement mondial de l'événement* ».

<sup>271</sup> *Football, Le Miroir des Sports* et *Match* consacrent à France-Allemagne une surface rédactionnelle qui est le double de celle de France-Hollande du 29 novembre 1931, deux fois et demie supérieure à celle de Italie-France du 25 janvier 1931 et de France-Angleterre du 14 mai 1931, et le triple de celle de France-Tchécoslovaquie du 15 février 1931.

<sup>272</sup> *La Vie Au Grand Air*, n°137, 28 avril 1901.

<sup>273</sup> Sur la place de la gymnastique en France, P. Arnaud (sous la direction de). *Les athlètes de la République. Gymnastique, sport et idéologie républicaine, 1870-1914*. Toulouse, Privat, 1987. 423 p.

sans le problème des terrains de jeu, le football connaîtrait une toute autre expansion, puisque tous les joueurs potentiels ne sont pas pratiquants en raison de cette carence. La question va rester récurrente durant des années. « *Question des terrains : Malgré les efforts constants de nos dirigeants de clubs, dont quelques uns, à force de sacrifices, possèdent des installations de fortune, nos grounds sont la risée des étrangers qui hésitent à nous rendre visite* »<sup>274</sup>. Les pouvoirs publics en France ne se sont pas encore souciés de doter les associations d'espaces libres, notamment dans les grandes agglomérations<sup>275</sup>, alors que les journalistes sont prompts à pointer les efforts accomplis en ce sens en Belgique, en Hollande, en Suisse ou en Italie. De ce fait, ce déficit n'incite pas les équipes européennes à conclure des rencontres avec les équipes françaises, qui ont donc moins d'occasions d'étalonner leur niveau. Deux décennies plus tard, aucune solution définitive n'a été trouvée. « *Le problème des terrains de sport est un problème important. Mais le problème des terrains à Paris est un problème angoissant* »<sup>276</sup>. Il est vrai que le nombre de sociétés sportives a crû de façon remarquable : il existe 108 clubs de football à Paris en 1932, dont certains disposent de terrains permettant la pratique. Mais de nombreux autres sont à la recherche d'infrastructures. De ce fait, on peut identifier clairement un deuxième frein à la pratique du football : une déficience chronique en terrains de jeu. Ce déficit n'est pas propre au football, car d'autres sports tels que l'athlétisme se plaignent d'une pénurie avérée<sup>277</sup>. L'absence d'entraînement, c'est-à-dire de préparation physique, athlétique ou tactique voire morale préalable à la compétition, découle en partie de cette carence. Et effectivement les précurseur, en France, ainsi que leurs successeurs, entretiendront la confusion, puisque ce qu'ils nommeront « entraînement » consiste à livrer des parties amicales le dimanche contre des formations adverses. Pourtant, dès le début du siècle, certaines voix, rares il est vrai, s'élèvent dans la presse pour demander une préparation des joueurs plus accentuée. « *Nous n'avons pas les mêmes procédés d'entraînement que nos voisins d'outre-Manche, et nous portons la peine de notre négligence à cet égard, car c'est montrer quelque inadvertance de croire qu'on peut perfectionner son jeu dans les parties dominicales. Un match officiel n'est pas un milieu d'étude suffisant pour apprendre à bien jouer, il faudrait travailler durant la semaine d'une manière théorique* »<sup>278</sup>.

<sup>274</sup> *La Vie Au Grand Air*, n°790, 8 nov. 1913.

<sup>275</sup> Selon J.-P. Callède, il faudra pour cela patienter jusqu'à la fin de la première guerre mondiale. « *La guerre de 1914-1918 a des conséquences plus ou moins directes, presque inattendues, sur la maturation de l'idée visant à la mise en place d'une structure étatique « autonome », en charge de l'éducation physique et des sports* ». J.-P. Callède. *Les politiques sportives en France. Eléments de sociologie historique*. Paris, Economica, 2000. p.19.

<sup>276</sup> *Football* n°137, 21 juillet 1932.

<sup>277</sup> A. Roger. *L'entraînement en athlétisme en France (1919-1973) : une histoire de théoriciens ?* Thèse soutenue à l'université Claude Bernard-Lyon 1, le 13 décembre 2003. pp. 86-87.

<sup>278</sup> *La Vie Au Grand Air* n°790, 8 nov. 1913.

Bien entendu, la tentation de la comparaison avec le football anglais s'impose une fois de plus, d'autant que lors des visites d'équipes britanniques, les scores des matches reflètent aisément la nette domination étrangère. C'est en partie pour combler cette différence qui sépare les deux types de football que certains de ses partisans préconisent un réel entraînement, qui serait calqué sur le modèle anglais<sup>279</sup>. Mais de la même manière que la nécessité de la pratique proprement dite se pose à nouveau le problème du lieu de l'entraînement. « *Il faut tenir compte que l'entraînement en semaine est rendu difficile par suite de l'éloignement des terrains de jeu* »<sup>280</sup>. De surcroît, ces terrains ne sont pas toujours bien équipés et ne sont pas en nombre suffisants, pas plus que les terrains de rugby par ailleurs<sup>281</sup>. A ces difficultés s'ajoutent celles liées aux disponibilités des joueurs, qui ne sont guère nombreuses. Le football n'est plus, comme aux débuts de son implantation en France, l'apanage de quelques lycéens ou immigrés anglais<sup>282</sup> et le travail ou les études accaparent les footballeurs une grande partie de la semaine. Même si la loi de 1904 a modifié le statut des ouvriers, ces derniers travaillent encore 10 heures par jour. La journée de 8 heures, obtenue en 1919, ne trouvera réellement son application qu'en 1925. Lorsque les joueurs quittent leur travail ou leurs études, s'ils doivent se rendre sur un terrain distant, ils ne peuvent être présents avant la tombée de la nuit. Or, les terrains ne disposent pas d'éclairage avant le milieu des années 20, pour les premiers d'entre eux. « *A neuf heures du soir, sous la lumière des lampes à arc, un match de football s'est joué jeudi au stade Buffalo (□) Oui, l'expérience du football nocturne a réussi* »<sup>283</sup>. Cette rencontre, relatée comme une première en nocturne, prouve que cette pratique est très loin d'être généralisée, y compris en ce qui concerne les entraînements. L'éclairage coûte cher, et les clubs ne s'en dotent que progressivement. Selon G. Boulogne, (Directeur Technique National de la Fédération Française de Football dans les années 60 et 70)<sup>284</sup>, depuis ses débuts, le manque de terrains éclairés constitue l'un des facteurs principaux du faible accès des clubs aux facilités d'entraînement<sup>285</sup>. Une véritable politique de certaines municipalités pour doter les footballeurs de terrains et stades destinés à les accueillir et favoriser leur pratique, pas plus que dans les autres sports, n'est engagée avant 1925<sup>286</sup>.

<sup>279</sup> A l'image de ce qui se passe pour le rugby, tel que l'évoque J. Vincent, 2003, *opus cit.*, p. 33.

<sup>280</sup> Ibid.

<sup>281</sup> J. Vincent, 2003, *opus cit.*, p. 304.

<sup>282</sup> A. Wahl, 1983, *opus cit.*, pp. 66-67.

<sup>283</sup> *Le Miroir des Sports* n°309, 14 avril 1926.

<sup>284</sup> Plusieurs paragraphes seront consacrés à Georges Boulogne en deuxième partie.

<sup>285</sup> G. Boulogne. Entretien du 28 octobre 1998.

<sup>286</sup> P. Arnaud. Le sport et les relations internationales avant 1914, in P. Arnaud et J. Riordan. *Sport et relations internationales (1900-1941)*. Paris, L'Harmattan, 1998. p. 40.

L'entraînement ne constitue donc pas la règle, en raison d'incompatibilités entre les conditions requises pour sa tenue et les disponibilités des joueurs. Les équipes qui peuvent y sacrifier de façon régulière sont rares. La presse les considère comme privilégiées et souligne ce luxe. « *L'entraînement nocturne d'une grande équipe de football : Le Stade Français à Buffalo. Si vous passez, un jeudi soir, vers 6 h 30, place Vendôme, vous y verrez un autocar dans lequel une quinzaine de jeunes gens, dont les visages vous sont connus, ont pris place* (□) *Les Stadistes partent pour Buffalo, sous la conduite de leur entraîneur, M. Pouleur* »<sup>287</sup>. Mais il faut reconnaître que le Stade Français constitue une exception. Cette équipe est l'une des meilleures formations françaises<sup>288</sup> et à ce titre bénéficie, grâce à l'opiniâtreté de ses dirigeants, de facilités que d'autres clubs de rang inférieur ou similaire ne possèdent pas. Beaucoup d'autres équipes, parisiennes notamment, sont victimes de la conjugaison de deux facteurs : l'insuffisance des équipements, qui ne permettent pas de s'entraîner une fois la nuit tombée et l'éloignement des terrains, ce qui les rend encore moins accessibles. De telle sorte que même un club qui en manifesterait expressément le désir n'aurait pas forcément le loisir de s'adonner à cette pratique. « *Il faut reconnaître qu'à Paris, les joueurs n'ont guère de facilités pour s'entraîner. Les terrains sont loin, et comme le football (sport démocratique) compte la plupart de ses adeptes parmi ceux qui sont tenus d'effectuer un nombre d'heures de travail qui ne les laisse libres que vers six heures du soir, au plus tôt, il ne faut pas songer à pouvoir disposer de la majorité des joueurs pouvant composer une équipe* »<sup>289</sup>. Si effectivement le football s'est démocratisé depuis déjà la période précédant la première guerre mondiale, ses pratiquants ont plus le loisir d'y jouer le dimanche<sup>290</sup> que de s'y entraîner en semaine<sup>291</sup>. Est-ce à dire que les footballeurs français, et surtout parisiens, ne s'entraînent jamais ? Certes non. Certaines équipes se rabattent vers des salles couvertes, pour y pratiquer la culture physique. L'entraînement en salle est donc possible, mais la vétusté, l'exiguïté ou tout simplement l'inadéquation des gymnases prévus à d'autres effets empêchent la pratique

<sup>287</sup> Match n°109, 9 oct. 1928.

<sup>288</sup> Le Stade français ne remporte pas de trophée majeur mais atteint par deux fois les demi-finales de la Coupe de France en 1926 et 1928. Il ne choisira pas la voie du professionnalisme en 1932.

<sup>289</sup> *Très Sport* n°34, 1<sup>er</sup> fév. 1925.

<sup>290</sup> Encore faut-il nuancer la réalité de ces matches ou parties d'entraînement du dimanche. « *Malgré son accueil favorable dans le monde ouvrier, la pratique du repos hebdomadaire le dimanche entre difficilement dans les mœurs industrielles et commerciales* ». N. Chambelland-Liébault. Un repos dominical pour tous ? La loi du 13 juillet 1906 établissant le repos hebdomadaire en faveur des employés et ouvriers. pp. 105-106, in J.-P. Le Crom. *Deux siècles de droit du travail. L'histoire par les lois*. Paris, éditions de l'Atelier, 1998. 287 p. Il semble que même dans les années 20, si le principe du repos est acquis, les modalités d'application tardent à se mettre en place. On peut supposer que certains footballeurs sont contraints de recourir à des arrangements pour pouvoir disputer la partie dominicale.

<sup>291</sup> La problématique est la même pour les sportifs des autres disciplines. Sur l'exemple de l'athlétisme, A. Roger. Entraînement et idéologie. Le cas de l'athlétisme français dans l'entre-deux-guerres, in J.-F. Loudcher, C. Vivier, P. Dietschy. *Sport et idéologie. Tome II*. ACE-SHS, 2004, p. 289.

du football. Seule la préparation athlétique est possible, et il faut reconnaître qu'elle ne représente pas un aspect des plus motivants pour des joueurs qui ne sont pas encore des professionnels. En effet, ces derniers ont choisi le football avant tout en raison de l'attrait du jeu avec le ballon. En supprimant cet élément essentiel à la spécificité du jeu, il est évident qu'on n'incite pas les joueurs à produire des efforts nécessaires à une préparation suivie, véritable propédeutique au match officiel. De plus les exercices de préparation physique en espace clos se révèlent souvent répétitifs et fastidieux, par exemple lorsqu'ils privilégient l'emploi de la gymnastique suédoise, en vigueur à l'école de Joinville<sup>292</sup>.

#### 2.4. Les perceptions de l'entraînement dans le cadre d'un football de loisir

Selon ses promoteurs, comme le Britannique A.A. Tunmer, l'un des Anglais ayant introduit le football à Paris il est relativement aisé à pratiquer et à la portée de tous, le football association suscite de l'intérêt car: « *A mon avis, l'association doit sa vogue à la simplicité de ses règles, à l'avantage de pouvoir s'entraîner à quatre ou cinq joueurs (□).*<sup>293</sup> Ici, en fait l'entraînement se résume au jeu proprement dit, pratiqué de façon informelle, avec un gardien de but et d'autres joueurs qui lui adressent des frappes, tout simplement se passant le ballon au pied. En France, alors que le football au début du XXème siècle est encore l'apanage des classes aisées, sous la bienveillance de l'U.S.F.S.A. les vertus de l'amateurisme sont célébrées. La nécessité de l'entraînement suivi ne s'impose pas vraiment. Les quelques signatures de la presse écrite qui se relaient pour demander une préparation poussée restent souvent inécoutées. « *En France, les athlètes qui veulent bien s'astreindre aux rigueurs d'un entraînement sévère sont rares, en dehors des professionnels qui font de leur sport un métier* »<sup>294</sup>. Effectivement, en dehors des cyclistes, boxeurs, jockeys, voire coureurs à pied, en tout cas ceux qui sont professionnels, les autres ne ressentent pas la nécessité de s'entraîner. Malgré les efforts des sportmen de la Belle Epoque, le développement du sport du mouvement sportif associatif reste faible<sup>295</sup>, et cette croissance modérée conditionne évidemment les possibilités d'entraînement qui en découlent. Cette situation est également liée à la prédominance de l'U.S.F.S.A. qui régent depuis 1889 le sport amateur en France. Cette fédération multisports regroupe donc de nombreux sports dont le football et se pose en

---

<sup>292</sup> Consulter à ce sujet P. Simonet. L. Véray. *Des sports et des hommes*. Charenton-le-Pont, Citedis éditions, 2000. pp. 96-97.

<sup>293</sup> *La Vie Au Grand Air* n° 275, 17 décembre 1903.

<sup>294</sup> *La Vie Au Grand Air* n°808, 14 mars 1914.

<sup>295</sup> T. Terret. *Les jeux interalliés de 1919. Sport, guerre et relations internationales*. L'Harmattan, 2002. p. 107.

chantre de l'amateurisme intégral. Elle est soutenue par G. de Saint-Clair<sup>296</sup> et P. de Coubertin<sup>297</sup>, qui en est le secrétaire général à ses débuts. L'amateurisme est défini de façon très stricte, et la morale véhiculée par l'U.S.F.S.A. va dans le sens d'un effort gratuit et désintéressé, d'un détachement par rapport à la victoire et la performance, soit autant de valeurs en vigueur chez les premiers pratiquants, issus de la bourgeoisie d'affaires<sup>298</sup>. Même si le recrutement de l'U.S.F.S.A. s'élargit à d'autres couches sociales, la morale des débuts va perdurer. Cette morale, et cette intransigeance vont d'ailleurs contribuer à diviser le football français. L'U.S.F.S.A., en refusant les rencontres avec les équipes de la F.G.S.P.F. (Fédération générale et sportive des Patronages de France), déclenche des rancœurs qui conduisent à la création du C.F.I., le Comité Interfédéral pour la pratique des sports, en 1907. Le C.F.I. organise son propre championnat de France. De plus, la rigidité de l'U.S.F.S.A. la pousse à démissionner de la F.I.F.A. (Fédération internationale de Football Association), lorsque fidèle à ses principes de n'affilier qu'une seule fédération par nation, cette dernière refuse l'adhésion de l'A.F.A. (l'Amateur Football Association) anglaise, opposée au professionnalisme. Cette solidarité de l'U.S.F.S.A. à l'A.F.A. laisse le champ libre au C.F.I., qui intègre la F.I.F.A. Cette décision est lourde de conséquences : seules les équipes affiliées au C.F.I. pourront désormais se mesurer aux équipes étrangères. De nombreuses équipes françaises, celles qui sont affiliées à l'U.S.F.S.A., perdent ce privilège. Pour les meilleures d'entre elles, les occasions de se mesurer à des équipes renommées disparaissent, et avec elles les opportunités de progrès. En 1910, plusieurs clubs, pour pallier ce préjudice et pouvoir rencontrer des équipes étrangères, fondent une ligue qui s'affilie au C.F.I. Ces clubs peuvent désormais disputer des « parties d'entraînement », non plus uniquement contre des équipes françaises, mais également étrangères. Reconnaissant qu'elle a fait fausse route, l'U.S.F.S.A. adhère au C.F.I. en 1912, et permet ainsi la reprise des rencontres internationales pour ses clubs adhérents. Mais il est certain que son attitude face au professionnalisme a contribué à accentuer le retard pris par le football français par rapport aux nations voisines, en le privant d'opportunités de progrès face à des adversaires étrangers. Toutefois, même en concédant sa

---

<sup>296</sup> Quelques éléments bibliographiques sont donnés par P. Clastres. La revue athlétique de Pierre de Coubertin (1890-1891), une revue sportive et libérale, patriotique et coloniale, in F. Carpentier (textes réunis par). *Le sport est-il éducatif ?* Publications de l'université de Rouen, 2004. pp. 33-49.

<sup>297</sup> Le sport que Coubertin apprend à connaître à partir de 1883 est celui des collèges anglais et particulièrement celui de Rugby. C'est donc un sport amateur. L'amateurisme est pour lui un rempart contre l'argent et le mercantilisme, même s'il se rend compte qu'une définition universelle est utopique et irréalisable « *L'amateurisme : lui ! Toujours lui (□) J'en risque aujourd'hui l'aveu : je ne me suis jamais passionné pour cette question là* ». P. de Coubertin. *Mémoires olympiques*, chapitre 12, Paris, Ed. EPS, 1996 (1<sup>ère</sup> édition : 1931).

<sup>298</sup> Y. Léziart, 1989, *opus cit.*

défaite, l'U.S.F.S.A. ne renie pas ses préceptes d'amateurisme. Dans ces conditions, à partir du moment où le fait de pratiquer d'une manière désintéressée est mis en exergue, où le jeu doit rester un plaisir, de nombreux footballeurs opèrent un raccourci commode et en déduisent que l'entraînement est superflu. Et même ceux qui sont rémunérés sacrifient à l'idéologie du don, pensant que leurs qualités innées les dispensent de développer des acquis. Dans la presse, quelques journalistes relaient ces principes, même après la création de la F.F.F.A. et l'éclatement de l'U.S.F.S.A. en 1919. « *Les footballeurs, c'est un fait, supportent malaisément le chômage qui leur est imposé durant l'été (□) Le Racing Club de Strasbourg, pour sa part, doit compter beaucoup avec la hâte de ses joueurs à reprendre l'entraînement. Il leur interdit l'usage du terrain de football durant les mois de juin et de juillet, et c'est très bien, mais il a grand tort de croire qu'il ne peut pas faire mieux* »<sup>299</sup>. A nouveau les traditions offrent des arguments solidement ancrés : les mois de vacances d'été doivent être dévolus à la pratique de l'athlétisme, comme du temps de l'U.S.F.S.A. où les pratiques ne devaient pas se concurrencer, mais demeurer complémentaires. Le paradoxe réside dans le fait que les journées d'été, avec une clarté qui se prolonge tard dans la soirée, offrent justement une opportunité pour les footballeurs qui voudraient se perfectionner. Or, l'attitude de ceux qui veulent s'adonner à la pratique de leur sport favori plus rapidement que ne le leur autorise le calendrier virtuel des coutumes en usage est dénoncée par les traditionalistes comme un manquement à l'éthique sportive. Il faut cependant reconnaître que la période des vacances constitue en théorie un espace de liberté que n'offre pas le reste de l'année, lorsque les footballeurs travaillent ou étudient à plein temps, comme le constate G. Hanot : « *En France, les facilités d'entraînement sont restreintes (□) L'entraînement se fait au cours des matches eux-mêmes* »<sup>300</sup>.

Les années 1920 marquent la genèse des politiques publiques en faveur du sport en France<sup>301</sup>. Certaines municipalités, plus que d'autres, favorisent ces politiques, souvent en raison de la conviction de leurs dirigeants, comme Edouard Herriot à Lyon<sup>302</sup>. Mais en règle générale, hormis dans quelques clubs, les footballeurs ont peu d'occasions et peu d'endroits où s'exercer. Certes, les spécialistes préconisent de répéter certains gestes techniques juste avant les parties, de faire encadrer les joueurs inexpérimentés par d'autres plus chevronnés qui leur prodigueront des conseils, mais il n'en reste pas moins que l'entraînement relève de

<sup>299</sup> *Football et Sport* n°197, 7 juillet 1923.

<sup>300</sup> *Football et Sport* n°197, 7 juillet 1923.

<sup>301</sup> J.-P. Callède, 2000, *opus cit.*

<sup>302</sup> E. Lê-Germain. Lyon, une longueur d'avance, in P. Arnaud et T. Terret (sous la direction de). *Le sport et ses espaces. XIXè-XXème siècles*. Actes du 120è congrès des sociétés historiques et scientifiques, Aix en Provence, 1995. Paris, CTHS, 1998. pp. 93-102.

la construction théorique, effectuée par les joueurs dans les vestiaires, ou lors des déplacements pour des parties disputées à l'extérieur. Certes, quelques clubs, à partir du milieu des années 20, vont sacrifier aux exigences d'un réel entraînement<sup>303</sup>, en général les plus connus et les plus huppés, souvent ceux qui sacrifient aux usages de l'amateurisme marron, mais il est certain qu'au regard de l'Angleterre ou de quelques autres pays européens, la comparaison est délicate à soutenir. « *Nous n'avons en France que de pâles lueurs de ce que doit être l'entraînement. C'est que nous manquons totalement de tradition à cet égard* »<sup>304</sup>. Cette constatation pourrait également s'appliquer à de nombreux autres sports que le football. Dès 1912, à la suite des résultats jugés décevants des athlètes français aux Jeux Olympiques de Stockholm, l'idée d'imposer l'entraînement aux sportifs émerge. Elle s'amplifie après la guerre, grâce notamment à la portée des jeux interalliés de 1919<sup>305</sup>. En football, à partir du moment où divers éléments tels que l'amateurisme marron, le poids du passé, les infrastructures, l'attitude face au professionnalisme se conjuguent, il apparaît que l'entraînement du footballeur n'est pas rentré dans les mœurs. De nombreux joueurs et de nombreux clubs contournent les règlements en se livrant à la pratique illicite de l'amateurisme marron, qui consiste à rétribuer les joueurs par le biais de dessous de table, d'autant que la fédération n'a pris aucune mesure pour freiner son extension, sans doute par crainte d'attenter aux libertés individuelles<sup>306</sup>. Il est vrai que la fédération n'est qu'un organe de contrôle, et que son pouvoir, dans un état démocratique, reste limité. De surcroît, des présidents de clubs sont membres de la FFF et se trouvent à ce titre mal placés pour dénoncer une pratique à laquelle leur propre club s'adonne. De ce fait, l'amateurisme marron, décrié par de nombreux acteurs, à la fois les partisans et les opposants au professionnalisme, a eu un effet pervers en ce qui concerne l'entraînement. En effet, en monnayant leurs services, les joueurs grèvent le budget des clubs. « *En rétribuant leurs joueurs de manière plus ou moins déguisée, les dirigeants ont rendu quasi-impossible l'engagement d'un entraîneur* »<sup>307</sup>. De tels procédés coûtent cher : les dirigeants des clubs cherchent à parer au plus pressé, et pour enlever le championnat régional ou la Coupe de France<sup>308</sup>, tentent d'attirer des joueurs susceptibles de renforcer leur équipe.

<sup>303</sup> Il s'agit de clubs du Sud-Est, et du Nord de la France. Voir par exemple O. Chovaux, 2004, *opus cit.*

<sup>304</sup> M. Pefferkorn. *Football n°48*, 6 nov. 1930.

<sup>305</sup> T. Terret. Les modèles d'entraînement en France dans les années vingt : diversité, références scientifiques et pressions internationales, in J.-P. Saint-Martin et T. Terret. *Le sport français dans l'entre-deux-guerres. Regards croisés sur les influences étrangères*. Paris, L'Harmattan, 2000. p.149

<sup>306</sup> A. Wahl. *Les archives du football. Sport et société en France (1880-1980)*. Paris, Gallimard-Julliard, 1989. pp. 235-238.

<sup>307</sup> *Le Miroir des sports*, 1<sup>er</sup> avril 1925.

<sup>308</sup> La finale de la première Coupe de France de football a lieu en 1919. L'épreuve se pérennise et devient annuelle. Consulter P. Dietschy. La Coupe de France « fête nationale du football français » dans l'entre-deux-

Ce faisant, ils misent sur le court terme, et négligent la formation et donc le travail sur le long terme lié à l'embauche potentielle d'un entraîneur. On peut donc avancer qu'une constellation d'éléments divers cristallisent l'attitude du joueur français face à l'entraînement : le manque d'infrastructures, le défaut d'équipement des terrains, le faible intérêt porté par les pouvoirs publics, les contraintes de travail des joueurs, le poids des traditions, l'attitude de certains acteurs face à l'amateurisme, le rôle de l'U.S.F.S.A., l'amateurisme marron<sup>309</sup>. Ces facteurs qui contribuent à maintenir le sport dans un état *de pratique « artisanale » largement influencée par une idéologie du loisir*<sup>309</sup> ont constitué un frein à l'entraînement, et par là même à deux de ses corollaires : l'embauche d'un entraîneur qualifié et l'amélioration du spectacle proposé.

## 2.5. Le football pendant la Grande guerre

Achille Duchenne dresse le constat que la guerre a mis en suspens des esquisses de progrès en matière de football. « *Le défaut demeurait l'absence de toute unité dans le jeu des avants. En 1914, un progrès était incontestable à ce point de vue. Il ne put qu'être entraperçu et déjà c'était la guerre* »<sup>310</sup>. L'entrée en guerre a freiné l'expansion du football français de même que les possibilités d'évolution et de progrès entrevues juste avant le conflit mondial. Structurellement, la guerre a sans doute retardé la création d'une fédération unique, puisque malgré le ralliement de l'USFSA au CFI en 1913, des dissensions évidentes subsistent. Mais la guerre, en dispersant joueurs et dirigeants, a sans aucun doute retardé cette évolution<sup>311</sup>. Cependant, l'activité football, même ralentie, reprend à l'arrière dès octobre 1914 avec des équipes essentiellement constituées de jeunes. La création de ligues régionales dès 1916 puis de la Coupe Charles Simon<sup>312</sup> dès 1917 contribuent à structurer les championnats même si les équipes sont amputées de leurs meilleurs éléments. Au front, les poilus profitent parfois d'accalmies pour se livrer à des parties d'entraînement, voire à de véritables matches, grâce à des ballons fournis par des campagnes de presse menées par *l'Auto* ou *Sporting*. Les meilleurs joueurs ou dirigeants d'avant guerre tels que Lucien Gamblin, Jules Rimet, Pierre Chayriguès<sup>313</sup> sont célébrés comme des héros dans la presse<sup>314</sup>, actant le fait que le football

---

guerres, in A. Gounot, D. Jallat et B. Caritey (sous la direction de). *Les politiques au stade. Etude comparée des manifestations sportives du XIXe au XXe siècle*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007. pp. 95-109.

<sup>309</sup> T. Terret, 2008, *opus cit.*, p. 19.

<sup>310</sup> A. Duchenne. *Football Association* n° 89, 10 juin 1921.

<sup>311</sup> A. Wahl, 1989, *opus cit.*, p. 117.

<sup>312</sup> La Coupe Charles Simon devient la Coupe de France.

<sup>313</sup> Pierre Chayriguès, 21 sélections en équipe de France de 1911 à 1925, et vainqueur de 3 Coupes de France, est le premier gardien vedette à émerger en France. Il est aussi considéré comme le premier professionnel officieux

participe lui aussi du « bourrage de crâne » caractéristique de la période<sup>315</sup>. De surcroît, la présence de régiments britanniques dans les régions du Nord participe indéniablement à la diffusion et à l'implantation du football auprès des populations françaises.<sup>316</sup> De la même façon des sportifs néophytes français découvrent les joies du ballon rond au dépôt ou au front qui mêlent citadins et campagnards<sup>317</sup>. De ce fait, on peut tirer un bilan contrasté de cette période de quatre années de guerre. Sur le plan du jeu, les quelques progrès techniques ou techniques perceptibles dans les années 1912 ont été mis en sommeil et n'ont pu être confirmés. De plus, le sport français paie à l'image de la société tout entière un lourd tribut au conflit et au nombre des 1 383 000 morts figurent bien des sportifs par ailleurs célébrés par la presse<sup>318</sup>. La population active masculine est amputée de 10,5 % et le vieillissement démographique qui caractérisait la France avant 1914 est encore accentué<sup>319</sup>. De ce fait, les forces vives constituées par les meilleurs joueurs ont parfois été décimées, à l'image de l'équipe du Racing de Lens qui perd la moitié de son effectif de 1914<sup>320</sup>. À l'inverse, la guerre a permis l'acculturation au football de jeunes gens ouvriers ou ruraux. De plus, *la sortie de guerre a fait exploser les tensions entre amateurisme et professionnalisme*<sup>321</sup> grâce en partie à la conversion de ces classes non bourgeoises au ballon rond, et a permis la consécration dans l'immédiat après-guerre du football association<sup>322</sup>.

### 3. Les demandes de la presse et des anciens joueurs

Il convient de faire une distinction entre ce qui se pratique réellement dans le football français et qui est visible dans la majorité des clubs, et ce que demandent certains dirigeants et journalistes, qui sont en majorité d'anciens joueurs. La plupart d'entre eux partent d'un constat simple, même s'il est réducteur : les résultats de la sélection nationale ou des équipes

---

à jouer en France, car il gagne sa vie au Red Star grâce à des dessous de table sous forme de salaire fixe et de primes. A. Wahl, 1986, *opus cit.*, p. 12.

<sup>314</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>315</sup> O. Chovaux, 2001, *opus cit.*, p. 91.

<sup>316</sup> A. Waquet, T. Terret. Ballons ronds, Tommies et tranchées : l'impact de la présence britannique dans la diffusion du football association au sein des villes de garnison de la Somme et du Pas-de-Calais (1915-1918). *Modern & Contemporary France*, vol. 14, n° 4, 2006, pp. 449-464.

<sup>317</sup> P. Dietschy. 1918-1920, des tranchées aux stades. Quelques éclairages sur la sortie de guerre des sportifs français et des fédérations européennes. *Histoire@Politique. Politique, culture, société* n° 3, 2007. [www.histoire-politique.fr](http://www.histoire-politique.fr)

<sup>318</sup> L. Grün. La guerre au service du sport ou le sport au service de la guerre ? *Revue EPS* n° 316, 2005. pp. 29-31.

<sup>319</sup> R. Schor. *Histoire de la société française au XXe siècle*. Paris, Belin, 2004. 124 p.

<sup>320</sup> O. Chovaux, 2001, *opus cit.*, pp. 89-90.

<sup>321</sup> P. Dietschy, 2007, *opus cit.*, p. 12.

<sup>322</sup> *Ibid.*

françaises, lorsqu'elles sont confrontées à des clubs étrangers, tournent rarement en faveur des Français. Les défaites régulièrement subies constituent un indicateur fiable du niveau réel du football hexagonal<sup>323</sup>, et en même temps un point de départ pour s'interroger sur l'origine des carences : le manque d'entraînement, ou la faible propension des joueurs Français à s'y soumettre, vont tendre à devenir les leitmotifs des dirigeants du football français dès la fin des années 10 et le début des années 20.

### 3.1. La référence à l'étranger

En fait, les premiers constats sévères des déficiences enregistrées émanent d'abord des étrangers. J. Sharp, international anglais, révèle : « *Je n'ai pas souvent vu jouer les équipes françaises. J'ai pu constater qu'elles avaient beaucoup à apprendre. En réalité même, elles ignorent ce qu'est le football. Pour les Français, le dribbling m'a paru constituer le procédé favori, sans doute parce qu'un beau dribbling suscite les applaudissements de la foule (□). Dans les temps héroïques de l'Association, nous pratiquions aussi le dribbling individuel, mais il y a longtemps que nous l'avons abandonné* »<sup>324</sup>. Ce constat ironique porte essentiellement sur la tactique de jeu employée. Il est basé sur une observation quantitativement restreinte, ainsi que le concède son auteur, ainsi que vraisemblablement sur une méconnaissance totale du football français<sup>325</sup>. Mais il semble sous-entendre que justement, les caractéristiques du football pratiqué par les Français résultent d'un processus individualiste. Or, dans un sport tel que le football, le développement collectif à base de passes, qui supprime en Angleterre le dribbling (procédé qui consiste à pousser de façon individuelle le ballon, pour se frayer un chemin dans la défense adverse), ne peut se travailler autrement qu'à l'entraînement. Le joueur français, selon toute vraisemblance, n'y est pas encore rompu. De tels articles ou avis sont courants de la part de la presse anglaise ou des joueurs anglais, et s'étendent à d'autres sports tels que le rugby depuis les années 1890 déjà<sup>326</sup>. Une explication réside dans le fait qu'un professionnel anglais n'a pas les mêmes représentations que le joueur français : le premier fait du sport son métier alors que le second pratique essentiellement pour le plaisir, ou au moins pour compléter le salaire que lui procure

---

<sup>323</sup> Quelques résultats significatifs. 1<sup>er</sup> novembre 1906. France-Angleterre : 0-15 ; 23 octobre 1908. Danemark-France : 17-1 ; 30 avril 1911. Belgique-France : 7-1 ; 5 mai 1920. Angleterre-France : 5-0 ; 13 novembre 1921. France-Hollande : 0-5 ; 11 juin 1922. Norvège-France : 7-0 □ ..

<sup>324</sup> *La Vie Au Grand Air* n°548, 20 mars 1909.

<sup>325</sup> En 1903, Robert Guérin, trésorier de l'USFSA qui deviendra le premier président de la FIFA en 1904, « (□) doit constater que les Anglais ignorent tout du football continental et s'en désintéressent totalement ». C. Eisenberg, P. Lanfranchi, T. Mason., A. Wahl. *FIFA. 1904-2004. Le siècle du football*. Paris, Le cherche-midi, 2004. p. 59.

<sup>326</sup> J. Vincent, 2003, *opus cit.*, 2003, pp. 135-136.

son emploi principal. Ainsi, si pour l'un, l'entraînement est une nécessité, pour l'autre, il n'est en aucun cas indispensable. Cependant, si le joueur français ne perçoit pas le caractère utile de l'entraînement, la presse se charge de l'y inciter. « *Il faut aux clubs français des entraîneurs anglais pour inculquer à nos joueurs ce qu'est la vraie conception du football* »<sup>327</sup>. L'exemple vient-il du rugby, où en 1908 le Stade Bordelais est allé recruter un entraîneur au pays de Galles pour lui inculquer la culture de la victoire ?<sup>328</sup> Ou alors le journaliste fait-il implicitement mention du club de Sète, qui vient de recruter le joueur anglais Victor Gibson pour inculquer à l'équipe sudiste l'art de jouer et surtout de gagner<sup>329</sup> ? Les premières demandes sont référées au décalage apparent entre le football français et le football britannique. Quelle meilleure solution que celle d'importer un modèle qui a fait ses preuves<sup>330</sup> ? En effet professionnel depuis 1885, le football anglais peut se targuer, aux yeux des observateurs, d'une expérience de près de quarante années en matière d'entraînement. Même si certains journalistes idéalisent la situation, faute d'informations exactes sur la teneur précise des entraînements des équipes britanniques, il n'empêche que le football anglais possède une avance indéniable sur son homologue français. Les résultats des confrontations entre sélections nationales, mais également entre équipes de clubs, car certaines équipes britanniques traversent la Manche, en attestent<sup>331</sup>.

Le rugby n'a pas attendu autant d'années pour dresser des constats peu flatteurs qui systématiquement dénonçaient l'infériorité des équipes françaises dès les années 1905<sup>332</sup>. De ce fait, les rares recrutements effectués relèvent de cette logique. « *Dans les clubs français, l'entraînement n'est dirigé par personne. Seules certaines sociétés puissantes qui peuvent payer un entraîneur, ont choisi pour tenir cet emploi un ex-grand joueur anglais amateur ou professionnel* »<sup>333</sup>. Les clubs qui souscrivent à cette nécessité ont recours à des spécialistes qui leur semblent posséder les meilleures garanties d'expérience. Néanmoins, ces clubs restent peu nombreux. Il leur faut appointer ces entraîneurs, et les conséquences de l'amateurisme marron ou l'absence de fonds suffisants ne permettent pas aux clubs les moins bien lotis financièrement d'imiter les plus riches. De ce fait, entre les souhaits d'une presse

<sup>327</sup> *La Vie Au Grand air*, 14 mars 1914.

<sup>328</sup> J. Vincent, 2003, *opus cit.*, p. 30.

<sup>329</sup> En 1912, Georges Bayrou, le président du club de club de Sète recrute le britannique Victor Gibson après avoir remarqué ses talents lors d'un match amical contre le Plumsted F.C. de Londres. A. Wahl. La pénétration du football en France, 1983, *opus cit.*, p. 66.

<sup>330</sup> J.-P. Saint-Martin, 2000, *opus cit.*

<sup>331</sup> Quelques scores révélateurs : 1<sup>er</sup> novembre 1906 : France-Angleterre : 0-15 ; 22 mai 1909 : France-Angleterre : 0-11 ; 5 mai 1920 : France-Angleterre : 0-5. Il convient de préciser qu'il s'agit de l'équipe d'Angleterre amateur, et non professionnelle.

<sup>332</sup> J. Vincent, 2003, *opus cit.*, p. 183.

<sup>333</sup> M. Pefferkorn, *Le Football Association*, Flammarion, 1921, 308 pages.

spécialisée et le confort relatif dans lequel s'est installé le footballeur français, le fossé s'est creusé. Les habitudes sont difficiles à éliminer, même si les spectateurs relaient parfois les propos des journalistes. Un lecteur de *Football et Sport* écrit, après la défaite de la France contre l'Espagne<sup>334</sup> : « *Ils nous ont battus parce qu'ils possèdent des entraîneurs qui leur ont inculqué l'esprit d'équipe, et surtout la science du jeu, qui sont les plus grands facteurs pour vaincre* »<sup>335</sup>. A travers les discours<sup>336</sup> émergent des facteurs relativement nouveaux : ce n'est pas uniquement la valeur individuelle des joueurs qui est remise en cause, ni leur manque d'entraînement, mais également le manque d'encadrement. Certains pays se sont dotés de spécialistes pour diriger leurs joueurs, mais pas la France. Ces constatations vont dorénavant revenir régulièrement dans les colonnes des journaux, et s'accroître au fil des années, même si ce n'est pas toujours de manière très explicite. Après une humiliante défaite contre l'Italie, sur le score de 7 buts à 0, les propos se font alarmistes<sup>337</sup> : « *Nous avons été à Turin dominés non seulement en science, mais en vitesse pure et en résistance physique. Il n'est pas possible que parmi nos centaines de mille footballeurs, nous ne trouvions pas onze solides gaillards au moral parfait, aux muscles souples, et aux poumons puissants* »<sup>338</sup>. Même si Mussolini n'est devenu président du Conseil en Italie qu'en 1922, c'est probablement sur sa jeunesse et sa vitalité que la propagande fasciste construit une partie du mythe de la « nouvelle Italie »<sup>339</sup>. Le paradoxe est que la défaite est imputée autant à un manque de préparation physique qu'à un déficit tactique. La science du jeu est la capacité à jouer rationnellement, à progresser de façon réfléchie grâce à un système de passes élaboré. Or, les solutions préconisées sont uniquement du premier ordre, c'est-à-dire physique ou athlétique. La tactique est évacuée au profit de la préparation athlétique, plus facile à maîtriser, et connue depuis plus longue date. Il

<sup>334</sup> On ne sait si le lecteur en question a assisté à la partie. Mais il reprend un terme cher aux journalistes de l'époque, celui de « science » du jeu. 28 janvier 1923 : *Espagne-France* : 3-0.

<sup>335</sup> *Football et Sport* n°186, 20 avril 1923.

<sup>336</sup> Il s'agit sans doute d'un lecteur qui se reconnaît dans les écrits de journalistes comme G. Hanot ou M. Pefferkorn et qui en raison des termes employés (science du jeu, esprit d'équipe), veut prouver qu'il est un connaisseur. Il convient de manipuler cette citation avec précaution car rien ne démontre que le lecteur en question connaît le football espagnol et l'usage qu'il fait des entraîneurs. « *L'un des premiers axes d'interrogation, quand on considère les discours comme les actes, est le rapport entre le texte et celui qui l'a produit, entre l'énoncé et l'énonciateur. C'est étudier l'énonciation, rechercher, dans le texte produit, les traces du processus qui l'a produit, la marque de celui qui l'a énoncé* ». A. Prost. Les mots, in R. Rémond (sous la direction de). *Pour une histoire politique*. Paris, Seuil, 1996. p. 275.

<sup>337</sup> On peut comparer ces propos à ceux rédigés par Henri Displan dans *La Vie Au Grand Air* n° 591, 15 janvier 1910, et rapportant la défaite de l'équipe de France de rugby face au pays de Galles par 43 à 14 : « Il est désastreux que notre race possède si peu d'endurance (□) ». Rapporté par J. Vincent, 2003, *opus cit.*, p. 301.

<sup>338</sup> *L'Auto*, 24 mars 1925.

<sup>339</sup> S. Pivato. Sport et rapports internationaux : le cas du fascisme italien. *Actes du colloque de Metz-Verdun* 23-24-25 septembre 1993, présentés par P. Arnaud et A. Wahl. Metz, Publications du centre de recherche Histoire et civilisation de l'université de Metz, 1994. pp. 65-72.

est vrai que l'«*exemplarité des éducations physiques étrangères*»<sup>340</sup> monopolise l'attention de certains journalistes, et que dans le cas de l'Italie, l'accession au pouvoir de Mussolini a exacerbé les tendances nationalistes et chauvines y compris dans le domaine du sport<sup>341</sup>. L'humiliation vécue par la presse engendre de sa part la proposition de solutions pragmatiques qu'elle espère voir adopter par les instances sportives. Implicitement, le mal dont souffre le football français est identifié, et il provient de deux causes principales, qui sont d'ailleurs liées entre elles : le défaut d'entraînement, visibles à travers l'infériorité en matière de préparation athlétique des joueurs français par rapport à leurs adversaires ; et le défaut d'entraîneur, repérable à travers la tactique de jeu. En effet, c'est bien le terme « science », déjà évoqué lors de la défaite de 1923 contre l'Espagne, qui est significatif. Ce que le monde du football désigne sous le vocable de science concerne la faculté à produire un jeu collectif basé sur la collaboration des joueurs et leur répartition organisée sur le terrain. De ce fait, il met l'accent sur l'aspect collectif, sur un jeu fait de passes courtes, par opposition à une juxtaposition d'actions individuelles. Cette référence « scientifique », introduite dès 1884 par l'équipe d'Ecosse<sup>342</sup> lors d'une rencontre internationale contre l'Angleterre<sup>343</sup> se généralise au Royaume-Uni dès les années 1890, et dans certaines nations européennes au début du XXème siècle. L'influence du positivisme et de la révolution industrielle constituent des éléments importants pour expliquer que même un sport comme le football est touché par cette volonté de rationalité. Les transformations du monde sportif sont liées à celles du monde du travail qui s'intéresse de plus en plus au rendement économique<sup>344</sup>. De surcroît, le taylorisme dès 1901 et le fordisme dès 1906 ont proposé un modèle technique différent<sup>345</sup>. Cependant, si à la veille de la guerre une vingtaine d'entreprises françaises dont six automobiles, ont introduit le système de Taylor, les industriels français qui ont eu connaissance de la mise au point du travail à la chaîne de Ford en 1913 ne pensèrent pas que ce modèle fût applicable en

<sup>340</sup> L'expression est empruntée à J. Saint-Martin. *Educations physiques françaises et exemplarités étrangères entre 1815 et 1914*. Paris, L'Harmattan, 2003. 222 p.

<sup>341</sup> « *Les mesures vexatoires (□) se multiplient à l'encontre des étrangers, particulièrement des athlètes français* ». P. Arnaud. Le sport français face aux régimes autoritaires, in P. Arnaud et J. Riordan (sous la direction de). *Sport et relations internationales*. p. 297. P. Arnaud cite notamment l'exemple de l'accueil emprunt de chauvinisme réservé à l'écrivain français Gaudin opposé à l'Italien Tassone, que la presse française ressent avec amertume.

<sup>342</sup> Ce n'est pas l'équipe d'Ecosse qui se targue de jouer de façon scientifique, mais ce sont les analystes qui décriront cette façon de jouer comme telle.

<sup>343</sup> T. Mason, 1980, *opus cit.*

<sup>344</sup> J. Gleyze. *Archéologie de l'éducation physique au XXème siècle en France*. Paris, Presses universitaires de France, 1995. 272 p.

<sup>345</sup> François Caron. Un système technique en mutation, in G.-V. Labat (sous la direction de). *Histoire générale du travail. Tome 4. Le travail au 20è siècle*. Paris, Nouvelles librairies de France, 1997. p. 36.

France<sup>346</sup>. En France donc, apparaissent les limites des nouvelles méthodes d'organisation du travail, qui ne disparaissent qu'en 1945<sup>347</sup>. On peut donc penser qu'à l'instar des sports qui sont influencés par des techniques issues de champs qui leurs sont extérieurs<sup>348</sup>, le football français s'inspire du monde du travail, et qu'à ce titre il manifeste également quelques résistances au changement. Certes, l'équipe de France n'en est pas restée aux prémices du football dans l'hexagone, caractérisés par l'utilisation intensive du dribbling, et est capable d'actions parfois plus construites et moins individuelles. Mais c'est la comparaison aux autres nations qui est difficile à soutenir. Dans les confrontations en football, la somme des forces françaises tout autant que leur répartition sur le terrain dans le souci d'une plus grande efficacité apparaît témoigner d'une culture scientifique et stratégique insuffisante.

Il faut dès lors trouver un remède efficace : l'entraînement doit s'imposer, mais ne peut être fait à l'emporte-pièce. Au contraire, il doit être effectué sous la direction d'un spécialiste. Gabriel Hanot, ancien arrière et capitaine de l'équipe de France, et l'une des sommités du football français, le prétend : « *Tant que nos clubs n'auront pas de conseiller compétent (il n'est pas indispensable qu'ils viennent d'Outre-Manche, mais qu'ils connaissent leur affaire), l'avenir du football en France sera incertain* »<sup>349</sup>. Cette demande est précise et fait écho aux demandes exprimées dans le milieu de la natation dès 1920<sup>350</sup>, ce qui montre que le football n'est pas le seul sport à souffrir d'un déficit chronique en matière d'encadrement. Mais le ballon rond se heurte à un obstacle majeur : il n'existe pas en France de génération spontanée d'entraîneur. Il n'existe pas de joueur en fin de carrière qui puisse se définir *en référence à un héritage*, parce qu'il n'y a en matière d'entraînement pas de *patrimoine des aînés* qui puisse constituer *une référence explicite ou implicite*.<sup>351</sup> Même les joueurs qui pratiquent depuis leur adolescence, n'ont pas été soumis à un encadrement structuré. Les points de référence feraient cruellement défaut à d'éventuels candidats qui décideraient de se convertir en entraîneurs. Pourtant, le problème soulevé semble crucial, dans la mesure où les joueurs ne semblent plus pouvoir être livrés à eux-mêmes, s'ils veulent être capables de figurer dignement dans les confrontations internationales. « *Il n'y aura jamais beaucoup de grands joueurs en France, si la Fédération n'encourage pas, dans la plus large*

---

<sup>346</sup> *Ibid*, pp. 38-39

<sup>347</sup> *Ibid*. « *Limites proprement techniques, dans le cas du taylorisme, limites plus fondamentales parce que liées aux conceptions du marché et des produits, dans le cas du fordisme* ». p.39.

<sup>348</sup> « Dès que se profile une invention, si éloignée qu'elle semble du domaine des loisirs, le sport s'en empare en moins d'un an ». G. Vigarello. *Une histoire culturelle du sport : techniques d'hier et d'aujourd'hui*. Paris, Laffont, 1998. 205 p.

<sup>349</sup> *Le Miroir des Sports* n°251, 1<sup>er</sup> avril 1925.

<sup>350</sup> T. Terret, 2008, *opus cit.*, p. 15.

<sup>351</sup> J.-F. Sirinelli. *Comprendre le XXe siècle français*. Paris, Fayard, 2005. p. 167.

mesure, la venue d'entraîneurs qualifiés dans les grands clubs »<sup>352</sup>. À l'instar de ce que préconise G. Hanot, la formule est suffisamment évasive pour laisser libre champ à l'interprétation. Qui peut être considéré comme un entraîneur qualifié, s'il n'est pas britannique ? Les progrès effectués en matière de football par les pays d'Europe Centrale<sup>353</sup> ou par d'autres nations plus voisines, laissent penser qu'ils pourraient opportunément fournir aux clubs français ces techniciens réclamés. En effet, puisque la France ne s'en est jusqu'alors pas souciée, ni pour les recruter ni pour les former, la solution la plus commode et surtout la plus rapide réside dans l'emprunt de spécialistes étrangers reconnus. Les propos de G. Hanot trouvent également des échos parmi des observateurs étrangers. Si la presse de certains pays européens fait des gorges chaudes des défaites des Français à l'occasion des rencontres internationales, ces propos doivent être modulés, en raison d'une possibilité de chauvinisme exacerbé<sup>354</sup>. De la même façon d'ailleurs, la presse française se montre parfois exagérément dithyrambique lors des rares victoires internationales de ses sélections. Par contre, s'agissant de témoins plus neutres, car non impliqués dans une confrontation directe, la référence présente un poids plus marqué. Diaz, international uruguayen qui évolue sous les couleurs du Red Star, émet un jugement cruel : « *Les joueurs français ne peuvent, pour la plupart, atteindre naturellement la véritable classe internationale. Et c'est uniquement par manque d'entraînement. Un match par semaine est totalement insuffisant pour obtenir la grande forme* »<sup>355</sup>. La crédibilité de cette opinion ne saurait être facilement remise en cause. En effet, Diaz a connu les exigences de son championnat national, et a participé à des rencontres contre d'autres sélections qu'il a pu jauger. Son statut l'autorise à émettre un jugement de valeur, tempéré par une espérance que laissent entrevoir ses propos. Cependant, il est évident qu'elle émane d'un joueur qui s'appuie sur les représentations de ce qu'il identifie comme un caractère national français<sup>356</sup>, lequel reste pour l'historien hypothétique<sup>357</sup>. Selon Diaz, il est néanmoins possible de remédier à une situation difficile. Ce qu'il propose revient en somme à

<sup>352</sup> G. Hanot. *L'Auto*, 25 sept. 1925.

<sup>353</sup> Quelques résultats en attestent : 1<sup>er</sup> janvier 1911 : France-Hongrie : 0-3 ; 31 mai 1914 : Hongrie-France : 5-1 ; 31 août 1920 : France-Tchécoslovaquie : 1-4 ; 19 avril 1925 : France-Autriche : 0-4 ; 12 juin 1927 : Hongrie-France : 13-1. Sur ce point également, C. Eisenberg. *Le football comme phénomène mondial : une mise en perspective historique*, in *Football, sport mondial et sociétés locales. Revue européenne d'histoire sociale* n°18-19. Juin 2006. p. 16.

<sup>354</sup> A propos du chauvinisme et des nationalismes exacerbés, P. Arnaud, J. Riordan. *Sports et relations internationales (1900-1941)*. Paris, L'Harmattan, 1997. 338 p.

<sup>355</sup> *Match* n° 6, 14 déc. 1926.

<sup>356</sup> Dans les autres sports, les journalistes sont tout aussi prompts à relayer cette notion de caractère national sans se poser la question de savoir s'il émane d'une construction ou constitue une réalité. A. Roger, 2003, *opus cit.*, p. 237.

<sup>357</sup> J. Duroselle. *L'Europe de 1815 à nos jours*. Paris, Puf, 2002 (10<sup>e</sup> édition). « *L'historien, disons le franchement, reste sceptique à l'égard des résultats obtenus jusqu'à présent par ces divers auteurs. D'autre part il sait qu'il existe un « mythe » du caractère national* ». p. 282.

sacrifier aux us et coutumes en vigueur dans les pays qui dominent le football mondial : pour obtenir des résultats, il faut s'entraîner. Le déficit constaté en France est patent, et le fossé risque de se creuser de plus en plus avec les nations étrangères. Mais existe-t-il pour autant un moyen d'inciter les joueurs français à s'entraîner ? D'aucuns en doutent. Andrade<sup>358</sup>, un autre international uruguayen profère un jugement circonspect. A la question : « *Que pensez vous des joueurs français ?* », il répond : « (□) *Ils ne connaissent pas assez le football, et paraissent ne pas vouloir l'apprendre* »<sup>359</sup>. A nouveau, il faut s'interroger sur les raisons qui poussent les observateurs extérieurs à émettre de tels avis. Andrade a-t-il assez d'éléments à sa disposition pour juger du niveau des footballeurs français, alors qu'il ne les a rencontrés qu'à une seule reprise ? N'émet-il pas un jugement hâtif et péremptoire, que les journalistes français s'empressent de reprendre à leur compte, dans le but de promouvoir leurs propres idées ? Ou a-t-il une perception d'un tempérament national spécifiquement français<sup>360</sup> ? Ce type de sentence émane cependant de spécialistes du jeu, qui ont été rompus depuis longtemps à des méthodes et traditions en vigueur dans leurs pays d'origine. Le fait que les joueurs français n'aient pas les mêmes habitudes et références qu'eux est certes indéniable, mais ils ne se demandent pas quelles en sont les raisons réelles. Ce n'est pas dans leur logique de questionnement. Ils ont simplement à justifier leur évidente supériorité.

Le problème est que ce déficit ou ces lacunes avérées s'avèrent préjudiciables sur le plan de l'évolution du jeu. Ainsi, lorsque l'International Board décrète la modification de la règle du hors-jeu en 1925, cette nouvelle donne octroie un avantage à l'équipe attaquante. Les Anglais perçoivent rapidement le parti qu'ils peuvent tirer de cette nouvelle opportunité, et les modifications tactiques<sup>361</sup> qu'elle implique. Ces changements sont le fruit d'une réflexion méthodique, et sont peaufinés lors des séances d'entraînement. En France, la situation est différente. « *Malheureusement, si le défaut du hors-jeu à trois joueurs est supprimé, l'avantage de l'en-jeu à deux joueurs n'a pas jusqu'à présent, été saisi par les équipes françaises. L'automatisme du geste, la routine de l'action, le manque de réflexion sont si grands sur nos terrains que les footballeurs se comportent exactement comme par le*

---

<sup>358</sup> Andrade est un joueur de légende, surnommé 40 ans avant l'émergence de Pelé « la perle noire ». Il a été champion olympique en 1924 et 1928. Il a rencontré une seule fois l'équipe de France, lors d'un France-Uruguay le 1<sup>er</sup> juin 1924 à Colombes. L'Uruguay l'a emporté sur le score de 5 buts à 1.

<sup>359</sup> *Le Miroir du Football* n° 266, 4 juillet 1925.

<sup>360</sup> Sur la question de la perception du tempérament français, W. Geiger. *L'image de la France dans l'Allemagne nazie, 1933-1945*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1999. 412 p.

<sup>361</sup> Et notamment l'invention du système en W.M. attribué à H. Chapman, le manager d'Arsenal, et aussitôt recopié par les meilleures équipes anglaises. Le W.M restera le système en vigueur au niveau international jusqu'à la fin des années 1950, avant que la Hongrie (1953) puis le Brésil (1958) ne proposent une alternative avec le 4-4-2.

passé »<sup>362</sup>. Cette situation est le reflet de celle qui s'est produite en rugby à la Belle époque. L'International Board, institution qui régit les règles du rugby, est contrôlé par les Britanniques. Il permet à ces derniers d'exercer « un pouvoir sur les Français par le gestion des règles. En effet, l'assimilation de celles-ci nécessite un double temps de compréhension et d'application se traduisant par une infériorité à la fois tactique et technique »<sup>363</sup>. Certes, les règles du rugby changent régulièrement alors que celles du football sont souvent figées durant des décennies. Mais pour une fois qu'une opportunité de changement apparaît, les Français ne la saisissent pas. Il est vrai qu'ils ne bénéficient pas dans les clubs de techniciens pour analyser la portée de ces changements.

### 3.2. Discours journalistiques et mesures fédérales

Effectivement, si en Angleterre des modifications tactiques décisives ont été menées à bien et ont abouti à des bouleversements stratégiques, elles émanent avant tout de recherches ou réflexions menées par les entraîneurs. De plus, des modalités sont répétées à l'entraînement pour en améliorer les automatismes. Si Herbert Chapman peut dès 1925 perfectionner le système de jeu du W.M. qui règnera jusque dans les années 50, c'est bien une adaptation proposée en réponse aux contraintes et libertés offertes par la nouvelle réglementation du hors-jeu, et en même temps un rééquilibre de la défense pour résister aux nouvelles possibilités offertes à l'attaque. Mais pour produire ce type de réflexion, il faut bien entendu quelqu'un qui possède une connaissance approfondie du jeu, liée à un recul suffisant et des compétences techniques, en bref un personnage qui n'existe effectivement pas en France. De surcroît, les séances collectives d'entraînement restent circonscrites à des pratiques de rencontres amicales peu propices à des études stratégiques sérieuses. La seconde moitié des années 1920 semble fournir les signes tangibles d'une certaine évolution. Certes, les mois d'été ne sont pas mis à profit par les footballeurs, ni pour parfaire leur condition physique, ni leur technique individuelle. Il est vrai que pour ceux qui en bénéficient, les loisirs des employés et ouvriers français résident majoritairement dans un retour à la campagne, où ils donnent un coup de main aux travaux des champs, en échange du gîte et du couvert<sup>364</sup>. Si, comme le préconisent certains journalistes, la belle saison n'est pas faite pour céder aux caprices du ballon rond, il faut reconnaître que peu nombreux sont ceux qui cherchent à

---

<sup>362</sup> *Le Miroir des Sports* n° 279, 16 déc.1925.

<sup>363</sup> J. Vincent, 2003, *opus cit.*, p. 211.

<sup>364</sup> A. Rauch. *Vacances en France de 1830 à nos jours*. Paris, Hachette, 2001 (édition augmentée). « *Le retour au bercail de ces bras dont manque l'agriculture se fête : boire et manger composent les plaisirs des vacances populaires* ». p. 96. Les plaisirs de la chère ne s'accroissent pas réellement des exigences de la mise en forme du footballeur.

bafouer ces principes. « *Le 30 août, tous les équipiers premiers se rappellent au bon souvenir de leurs dirigeants : ils vont bien, ils s'entraînent ferme, ils sont en pleine forme, ça va. Septembre : à coups de télégrammes, on est parvenu à rassembler tous les équipiers premiers. Première séance : désastres : points de côté, claquages, coups de pompe et de marteau (□). Et le premier match officiel qui se dispute dans huit jours □ La saison, quoi □* »<sup>365</sup>. L'ironie du ton illustre le regard désabusé porté sur le milieu des joueurs. S'il est effectivement relayé par les journalistes, il émane souvent des dirigeants. En effet les grands clubs pratiquent souvent le racolage, rétribuent les joueurs à l'aide de dessous de table, et espèrent bénéficier d'un retour sur cet investissement. L'attitude désinvolte des joueurs n'est pas de nature à les rassurer, pas plus que le fait que cette situation est similaire dans les autres clubs. Dans le même temps, leur pouvoir réel sur les joueurs est souvent réduit, puisque cet amateurisme marron garantit aux joueurs qu'ils disputeront bien les matches de l'équipe première. Les limites du système apparaissent nettement : on ne peut sévir à l'encontre des joueurs, sous peine d'avoir investi pour rien. Et ne pas faire jouer ceux qui se rendent coupables de ne pas s'entraîner, c'est risquer de les voir désertir en fin de saison pour offrir leurs services à un club concurrent. Les joueurs les plus huppés, favorisés par ce système, sont loin d'être des exemples. De ce fait, la situation reste ce qu'elle a toujours été, malgré les mises en garde de la presse et de certains dirigeants fédéraux. Les frémissements d'un changement se font ressentir à l'automne 1927 : « *Un vote ! Une décision : Ayons des entraîneurs. Il y a (□) ensuite la décision prise par la 3 F.A. de récompenser les clubs qui possèdent un entraîneur. Aujourd'hui, et pour poursuivre son effort côté sportif, la 3 F.A. invite les clubs qui ont un entraîneur à lui en faire part. Elle a décidé de récompenser ceux qui auront fourni les plus grands efforts et réalisé les plus grands sacrifices pour l'amélioration de la technique et l'entraînement de leurs joueurs* »<sup>366</sup>. La Fédération se décide donc à trouver une solution aux problèmes constatés. Ce faisant, elle adopte une attitude relativement attentiste. En effet, elle se contente d'émettre l'hypothèse que l'exemple a une forte valeur incitative. Il est vrai qu'elle doit se résoudre à formuler des propositions concrètes, mais sans les imposer, car elle n'a pas le pouvoir de régenter le football français. Pour autant, le suffrage organisé à la Fédération traduit-il une réelle avancée démocratique ? En fait, malgré les apparences cette décision a cependant été prise sous une forme autoritaire, dans la mesure où les clubs concernés n'ont pas été consultés au préalable. Mais la F.F.F.A. ne semble pouvoir faire davantage que cet effort d'incitation. Même si certains de ses

<sup>365</sup> *Match* n° 50, 20 sept. 1927.

<sup>366</sup> *Match* n° 54, 18 oct. 1927.

membres déplorent que l'intervention de l'état soit inexistante, à l'inverse de ce qui peut se passer en Italie sous un régime fasciste<sup>367</sup>, la France ne considère pas le sport qui tend vers le professionnalisme comme une priorité. Elever le niveau de jeu, prouver la compétitivité du football français au niveau international, former de nouveaux joueurs, faire du football un véritable spectacle, voilà cependant quels sont les objectifs de cet effort. Ces directives, ou ces recommandations sont relayées par les ligues régionales. « *On ne peut assez féliciter les clubs dont la situation permet de s'assurer les soins d'un entraîneur : ils en recueillent de précieux fruits* »<sup>368</sup>. Effectivement, les instances régionales n'ont d'autre choix que de relayer les orientations prises par l'instance supérieure : elles lui sont subordonnées, et le prestige des différentes ligues, à travers les résultats des clubs régionaux, lors d'épreuves comme la Coupe de France, constitue un enjeu symbolique d'autant plus important qu'il s'inscrit dans la logique de la méritocratie républicaine<sup>369</sup>. Il semble que de plus en plus, les clubs vont souscrire à ces recommandations, au moins pour les plus puissants d'entre eux.

### 3.3. Des changements perceptibles mais limités

« Les grands clubs, pour améliorer la technique de leurs équipiers premiers, n'hésitent pas à faire appel à des entraîneurs étrangers »<sup>370</sup>. *Puisque l'idée de la nécessité de l'entraînement s'impose petit à petit dans les esprits, celle du recours à l'entraîneur lui est immédiatement associée. Ces deux paramètres semblent devoir obligatoirement être interdépendants l'un de l'autre. On ne peut cependant pas affirmer que tous les clubs aient rapidement franchi le pas. C'est plutôt une tendance qui se dessine, et certains vont jusqu'à trouver une démarcation géographique entre les clubs qui ont respecté le vœu de la Fédération, et ceux qui ne l'ont pas fait.* « Le football français est en progrès à Paris, pas en province. A Paris, nous nous sommes entraînés ; nous avons soigné notre condition physique ; nous avons suivi les conseils techniques qui nous étaient donnés »<sup>371</sup>. L'auteur de cette sentence, Paul Nicolas<sup>372</sup>, avant-centre international, joue évidemment dans un club de la

<sup>367</sup> S. Pivato. *Les enjeux du sport*. Firenze, Casterman, 1994. 157 p. « *Il est difficile de nier que les succès internationaux du sport italien sont le résultat de la politique programmée du régime fasciste* ». p. 13. L'auteur évoque la période 1925-1939.

<sup>368</sup> Président de Vienne, Ligue Lorraine de Football, Assemblée générale annuelle du 3 juin 1928 à Metz.

<sup>369</sup> « *Dans les résultats de la Coupe de France comme dans la vie, l'argent, le talent inné ne faisaient pas tout, il fallait aussi le travail, la persévérance, l'abnégation* ». P. Dietschy. Peut-on parler d'une idéologie du football dans les années trente ? Etude comparative de la France et de l'Italie, in J.-F. Loudcher, C. Vivier, P. Dietschy. *Sport et idéologie. Sport and ideology. Tome II*. Besançon, ACE-SHS, 2004. p. 65.

<sup>370</sup> *Match* n°74, 6 mars 1928.

<sup>371</sup> *Match* n°78, 3 avr. 1928.

<sup>372</sup> Paul Nicolas, 20 buts en 35 sélections en équipe de France entre 1920 et 1931. Joueur du Red Star et vainqueur de la Coupe de France avec ce club en 1921, 1922, 1923 et 1928.

capitale, et c'est pourquoi il convient de modérer ses propos, sans doute teintés d'un excès de parisianisme<sup>373</sup>. Les travaux de O. Chovaux<sup>374</sup> montrent que dans le Nord notamment, des équipes ont recruté des entraîneurs et se sont préparées sérieusement dès le milieu des années 20. Des changements d'attitude se font progressivement sentir. Un indicateur précis nous est fourni par les dates de reprise, qui mettent fin à la période de trêve estivale. « *Quoiqu'il en soit, il faut admettre qu'au beau milieu de l'été, à un mois de l'ouverture des compétitions, mainte équipe a repris du service* »<sup>375</sup>. Quelle différence avec le ton outré du reporter de Football et Sports d'été du 7 juillet 1923<sup>376</sup> qui souhaitait prolonger la période de repos forcé des footballeurs au delà du mois d'août. Pour mieux se préparer, il faut désormais utiliser les périodes propices à la pratique. A la fin des années 20, l'entraînement a commencé à rentrer dans les murs des plus grands clubs, et l'embauche d'entraîneurs, sans se banaliser, se généralise petit à petit. « *Troyes. Ses dirigeants veulent d'ailleurs soigner l'entraînement de l'équipe comme ils soignent le recrutement. C'est ainsi qu'ils ont engagé Andrup<sup>377</sup> pour conseiller et entraîner les joueurs* »<sup>378</sup>.

Certes, l'amateurisme marron n'est toujours pas en voie de disparition, mais il devient de plus en plus fréquemment accepté par l'opinion que l'embauche de joueurs, fussent-ils des vedettes<sup>379</sup>, ne suffit pas à elle seule à garantir le succès. Pour y parvenir, il faut aussi du travail et des répétitions, qui soient dirigés par un spécialiste avisé. Alors que de plus en plus, la question du professionnalisme centralise les débats, un consensus semble s'opérer. Qu'il soit adopté ou non, (la décision définitive n'intervient qu'en 1931), est un fait qui n'a pas une importance majeure. En effet, le regard porté sur l'entraînement a évolué depuis le milieu des années 20 et a consacré la nécessité d'une pratique régulière. Bien entendu, l'avènement du professionnalisme contribue grandement à accélérer ce processus, mais il s'était mis en place avant son adoption. Cependant nécessité de s'entraîner et recours à l'entraîneur ne riment pas forcément, six mois à peine avant l'ouverture de la première saison de l'ère professionnelle, en septembre 1932. En effet, Bunyan<sup>380</sup>, joueur international d'origine anglaise, déclare :

<sup>373</sup> Consulter A. Corbin. Paris-Province, in P. Nora (sous la direction de). *Les Lieux de mémoire. Tome III. Les France*. Paris, Gallimard, 1992. pp. 814-816.

<sup>374</sup> O. Chovaux, 2001, *opus cit.*

<sup>375</sup> *Match* n° 155, 27 août 1929.

<sup>376</sup> Se reporter au chapitre 1.2.3. Les perceptions de l'entraînement dans le cadre d'un football de loisir.

<sup>377</sup> Andrup est un international danois (18 sélections). En réalité, il poursuivra sa carrière de joueur jusqu'à la seconde guerre mondiale.

<sup>378</sup> *Football* n° 41, 11 sept.1930.

<sup>379</sup> D'ailleurs nombreuses sont les vedettes qui tentent de se soustraire à l'entraînement.

<sup>380</sup> Maurice Bunyan a joué en Belgique et a été meilleur buteur du championnat belge de 1912 à 1914. Il arrive en France en tant que joueur au Stade Français, où il évolue de 1923 à 1926. Il publiera « *Le football simplifié* » en 1935 (voir bibliographie), et deviendra entraîneur des Girondins de Bordeaux de 1945 à 1947.

« D'après moi, le football français ne fera de véritables progrès en France que lorsqu'on se sera décidé de recourir à des entraîneurs »<sup>381</sup>. Ainsi, à la veille du professionnalisme, on peut prétendre que certains des grands clubs français ont pris conscience de la nécessité d'un entraînement régulier. Cependant, l'embauche d'un entraîneur spécialisé n'a pas toujours été ni réalisée ni réalisable, pour de multiples raisons. Le recours à l'amateurisme marron en est l'une des causes, et il a constitué un problème insoluble pour la F.F.F.A. La rentabilité des équipes, qui passe par l'obtention de bons résultats, est encore liée dans les mentalités de certains dirigeants, ainsi que celles des joueurs eux-mêmes, au recrutement de très bons joueurs et non pas à l'engagement d'un entraîneur. Par conséquent, plutôt que de rétribuer ce dernier, dans de nombreux clubs la politique préférentielle est le débauchage de joueurs payés de la main à la main.

#### 4. Qui est-il ? L'entraîneur est étranger

Bien avant le choix du professionnalisme, la question du recrutement des entraîneurs s'est déjà posée. La réponse la plus évidente consiste à recruter des entraîneurs qui ont déjà exercé à l'étranger, et peuvent se targuer d'une certaine expérience. Une alternative consiste à recruter des professionnels étrangers venus finir leur carrière de joueur en France en tant qu'amateurs marrons, et qui pourraient éventuellement reproduire un modèle qui leur aurait été transmis par leurs anciens entraîneurs. Cependant, les obstacles financiers semblent difficiles à lever. « Pourquoi un entraîneur étranger est insuffisant.

*Malheureusement, il faut payer un tel entraîneur, et la grande majorité des clubs français ont déjà du mal à joindre les deux bouts sans grever le budget par le traitement d'un entraîneur*<sup>382</sup> ». En réalité, nombre de clubs huppés se permettent de sacrifier à l'amateurisme marron. La perception généralisée des dirigeants, journalistes, et joueurs, est qu'un entraîneur est certes très utile, mais que pour une rentabilité à court terme le choix des clubs doit plutôt se porter sur le racolage de bons joueurs. Il faut souligner que la question du recrutement éventuel de techniciens français ne se pose même pas. Elle ne peut en aucun cas constituer une éventualité plausible, puisque les joueurs français, même ceux qui sont en fin de carrière n'ont eux-mêmes jamais sacrifié de façon réelle aux réalités de l'entraînement. Dans les années 1920, sans toutefois renoncer au recrutement d'amateurs marrons, certains clubs se sont décidés à recourir à des entraîneurs. Dans l'immense majorité des cas, ceux-ci sont

---

<sup>381</sup> *Match* n°278, 5 janvier 1932.

<sup>382</sup> *Football Association* n°47, 21 août 1920.

britanniques. « *Dans les clubs français l'entraînement n'est dirigé par personne. Certaines sociétés puissantes qui peuvent payer un entraîneur ont choisi pour tenir cet emploi un ex grand joueur anglais amateur ou professionnel*<sup>383</sup> ». L'argumentation de Pefferkorn repose sur la juxtaposition de deux sentences paradoxalement contradictoires. On peut entendre qu'il déplore une situation généralisée et qu'il souligne les exceptions en vigueur. Ce sont évidemment les clubs les plus riches qui recourent aux services des entraîneurs étrangers, puisqu'ils ne sont pas obligés de renoncer à l'embauche des joueurs vedettes, mais peuvent appointer un technicien en sus. Au lendemain de la grande guerre, d'anciens militaires belges, luxembourgeois mais surtout britanniques stationnés en France renforcent les équipes françaises<sup>384</sup>, et de ce fait peuvent également leur fournir également des entraîneurs lorsqu'elles effectuent ce choix. Ce recours à l'entraîneur rémunéré se généralise peu à peu dans les années 1920, sans affecter cependant la majorité des clubs. Mais parmi les 31 équipes ayant effectué le choix du professionnalisme en 1932 et ayant été acceptées par le groupement des clubs autorisés, la question se pose de façon incontournable. Mais elle n'est pas nouvelle pour tous. En effet, les grands clubs, par exemple ceux qui participent à la Coupe Sochaux<sup>385</sup>, ont d'ores et déjà cherché à améliorer leurs procédés d'entraînement. Le recrutement s'est effectué à l'étranger, et plus particulièrement en Grande-Bretagne, parce que les entraîneurs ou anciens joueurs semblent qualifiés pour cela<sup>386</sup>. Les dirigeants du football français, et notamment E. Gambardella, vice-président de la F.F.F.A. le déplorent : « *De plus en plus, on reconnaît, chez nous, la nécessité des entraîneurs, et la liste des clubs qui ont fait appel au concours d'un technicien s'allonge chaque jour. Cependant, on a le regret de constater que les neuf dixièmes de ces techniciens sont étrangers et pour cause : les entraîneurs français sont très peu nombreux. Voilà cependant une carrière tout indiquée pour ceux qui s'illustrèrent dans l'assoce*<sup>387</sup> »<sup>388</sup>. Ce n'est pas la prédominance étrangère que reproche ici Gambardella, mais plutôt l'absence de participation française. Mais les anciens joueurs français peuvent-ils se sentir compétents, dans la mesure où eux-mêmes n'ont pas vécu sous le régime du professionnalisme, et dans de nombreux cas n'ont pas connu l'assiduité à

<sup>383</sup> M. Pefferkorn. *Le Football Association*. Paris, Ernest Flammarion, 1921.

<sup>384</sup> M. Barraud. Les footballeurs étrangers dans le championnat de France professionnel (1932-2003). *Migrations* n°22, 2003. p. 73.

<sup>385</sup> Ce point sera développé en infra : Première partie, chapitre 2.2. Professionnalisme et progrès.

<sup>386</sup> Paul Dietschy évoque la notion d'anglomanie dans les années 1930 « en tant que célébration du pays symbolisant en Europe la modernité ». Peut-on parler d'une idéologie du football dans les années trente ? Etude comparative de la France et de l'Italie, in J.-F. Loudcher. C. Vivier. P. Dietschy. *Sport et idéologie. Sport and ideology. Tome II*. ACE-SHS, 2004. p. 70.

<sup>387</sup> D'autant que les joueurs ont encore une fin de carrière précoce et jouent rarement au delà de l'âge de trente ans. L'assoce est le diminutif d'association (et par extension de « football association »).

<sup>388</sup> *Football* n° 27, 5 juin 1930.

L'entraînement, voire l'entraînement proprement dit ? De ce fait, même si une partie de la presse revendique l'embauche d'entraîneurs français, cette demande est difficile à satisfaire. G. Hanot peut écrire : « *Entraînez français ! a-t-on crié ces derniers temps en France, et une petite campagne de presse a même été engagée, par quelques jeunes qui ont plus d'enthousiasme que d'expérience, et plus de foi que de sens d'observation. Y a-t-il actuellement un entraîneur français qui ne fasse son apprentissage ? Livré à lui-même, sans passé, sans tradition, sans souvenir de sa carrière de joueur actif, sans conversation avec les entraîneurs des autres clubs, l'entraîneur français apprend petit à petit par bribes* »<sup>389</sup>.

Avec la deuxième décennie de l'après-guerre, les crises qui secouent la France conduisent une partie de l'opinion à reprocher aux étrangers d'avoir conduit le pays dans la mauvaise passe qu'il traverse<sup>390</sup>. En 1933 et 1934, de nombreux ouvriers, qu'ils soient de droite ou de gauche, empruntent à l'extrême droite des slogans tels que « Le travail aux Français d'abord », et surtout « La France aux Français »<sup>391</sup>. Ils sont relayés par une fraction de la presse, et si l'on en croit G. Hanot, même la presse sportive, pour une partie d'entre elle, est touchée par ces influences. Hanot se veut plus tolérant, conscient que les entraîneurs étrangers ne prennent pas la place de potentiels entraîneurs français, puisque au sein de cette entité en faible nombre, aucun ne possède ni l'expérience ni la formation nécessaire pour prétendre avoir été dépossédé d'un emploi qui lui revenait de droit. Sans ce vécu indispensable, il est épineux d'entraîner. C'est pour cette raison que Hanot prône le recours à des entraîneurs de grands clubs anglais tels que Chelsea ou Tottenham, d'autant que le marché en Angleterre est sans doute plus bouché. C'est par ces contacts que l'entraîneur français pourra progresser. Mais il faudra attendre plusieurs années avant qu'il puisse acquérir la maturité nécessaire à la mise en forme et à la conduite de l'équipe. Les anciens joueurs français se rendent-ils compte de leurs déficiences, ou sont-ce les clubs qui ne sont pas enclins à engager les Français ? Il n'est pas permis de répondre clairement à cette question. Par contre, la situation est connue des étrangers, notamment par des joueurs en fin de carrière, qui cherchent des opportunités de ne pas quitter le monde du football. C'est ainsi que dans la rubrique « *offres et demandes* » du magazine *Football*, on voit se multiplier les demandes d'emploi par des joueurs étrangers. « *International hongrois, grande classe, pratiquant depuis plusieurs années comme entraîneur, cherche une place pour l'année prochaine. Très bons*

---

<sup>389</sup> *Football* n° 226, 26 avril 1934.

<sup>390</sup> R. Schor. *L'opinion française et les étrangers. 1919-1939*. Paris, Publications de la Sorbonne, 1985. p. 549.

<sup>391</sup> *Ibid*, p. 561.

*certificats. Ecrire à Mr Nyuls, 22 rue Crachel, Nice* »<sup>392</sup>. Même des footballeurs reconnus, des célébrités utilisent ce biais. « *Burgess*<sup>393</sup> □ *A.S. Roma* □ *Cherche à manager club français* »<sup>394</sup>.

Si la perspective du professionnalisme excite quelques convoitises en matière d'entraînement, elles ne se trouvent pas du côté français. En effet, ce ne sont pas les joueurs français en fin de carrière qui cherchent à se reconverter, mais les joueurs étrangers. Il est permis de penser que les joueurs français, peu reconnus sur le plan international, bénéficient d'un prestige inférieur à celui des étrangers et que les opportunités financières offertes ne sont pas suffisantes, et sans doute pas du même niveau que celles offertes aux étrangers. « *Platko*<sup>395</sup> *est plus que jamais désireux de rester en France comme entraîneur d'un club. A la rigueur, il accepterait un emploi d'entraîneur-joueur, mais il n'y tient pas énormément, car l'entraîneur qui prend place dans l'équipe perd rapidement tout ou partie de son autorité* »<sup>396</sup>. Les vedettes étrangères semblent manifester moins de complexes que les Français du cru. Elles sont en effet auréolées d'un prestige inhérent à leur statut de joueur, et ont souvent connu avant leur carrière française leur propre championnat national, où l'entraînement existe. Elles connaissent aussi le faible niveau d'exigence qui a cours en France. Elles ont surtout besoin d'argent et savent que la France offre quelques possibilités de reconversion, en raison de l'adoption très récente du professionnalisme. De ce fait, elles jugent leur expérience et leur passé de joueur dignes de satisfaire aux exigences de la tâche. Les représentations des dirigeants des clubs professionnels français va d'autant moins à l'encontre de celle des joueurs étrangers qu'ils n'ont pas vraiment d'autre solution. En effet, ce n'est que depuis 1932 que le suivi de l'entraînement est reconnu comme effectif. Dès lors, les équipes qui ont un entraîneur français constituent des exceptions. « *Au Red Star olympique, c'est le règne de la vitesse. Rien d'étonnant à cela : le Red Star est de pure tradition française et il a comme entraîneur (réjouissons-nous en) un Français, l'ex-Olympien Baron*<sup>397</sup> ». Cet accès de patriotisme prouve que si des entraîneurs français paraissent en mesure d'exercer dans des

---

<sup>392</sup> *Football* n° 126 □ 28 avril 1932.

<sup>393</sup> Burgess entraîne l'A.S. Roma entre 1930 et 1932, mais ne parviendra pas à trouver un club en France. Il a été professionnel en Angleterre et a été sélectionné à 4 reprises en équipe d'Angleterre dans les années 1903-1910, avant d'émigrer à Budapest, puis en Italie dans des clubs renommés de 1922 à 1932. Sa requête d'entraîneur français n'aboutira pas et il cesse d'entraîner en 1932.

<sup>394</sup> *Football* n° 130, 26 mai 1932.

<sup>395</sup> Platko a été le gardien de but du F.C. Barcelone entre 1922 et 1930. En fin de carrière, il joue à Mulhouse, dont il devient l'entraîneur au cours de la saison 1932/1933 (en Division 1). Son contrat ne sera pas renouvelé et il entraînera le FC Barcelone en 1934/35.

<sup>396</sup> *Football* n° 185 □ 25 juin 1933.

<sup>397</sup> Nous verrons en infra que Paul Baron est lauréat du 1<sup>er</sup> stage d'entraîneurs organisé par la F.F.F.A. en 1929. *Football* n° 241, 23 août 1934.

équipes professionnelles, en revanche, leur nombre est si restreint que mentionner l'un d'entre eux donne l'occasion de s'extasier. Il s'inscrit également dans un contexte défavorable aux étrangers, notamment depuis la loi du 10 août 1932 portant sur la protection légale de la main d'œuvre française<sup>398</sup>. Mais le nombre d'entraîneurs qui a obtenu le diplôme de suivi du stage annuel de la F.F.F.A.<sup>399</sup> n'est que de trente trois en 1934, et de surcroît il faut préciser que cette certification n'a pas de valeur légale. Il paraît difficile de songer à faire appliquer la loi du 10 août 1932 dans le domaine de l'entraînement des équipes professionnelles de football. Néanmoins, pour les raisons ici évoquées, l'étude de cette profession, au bout de cinq années de professionnalisme, renvoie à un constat inéluctable : l'entraîneur **français** n'est pas parvenu à se faire une place dans le championnat français professionnel. « *Les équipes professionnelles, pour la très grande majorité, se trouvent aux mains d'entraîneurs étrangers* »<sup>400</sup>.

Les chiffres corroborent de façon implacable cette réalité. Dans Football n° 396, du 18 août 1937, paraît la liste des entraîneurs de Division 1. Sur les 16 équipes une seule est entraînée par un Français : Sète, par Azéma. Les nationalités des autres entraîneurs sont les suivantes : 4 Anglais, 3 Ecosseis, 3 Autrichiens, 2 Hongrois, 1 Yougoslave, 1 Argentin, 1 Uruguayen<sup>401</sup>. Les clubs de l'élite, pour diverses raisons, ne font pas confiance à un technicien français. Beaucoup accordent une préférence à la notion d'expérience professionnelle.

---

<sup>398</sup> R. Schor, 1985, *opus cit.*, pp. 588-589.

<sup>399</sup> Nous développerons ce point en infra : Première partie. Chapitre 2.3. Les premières formations d'entraîneurs.

<sup>400</sup> M. Pefferkorn. *Football* n° 388, 23 juin 1937.

<sup>401</sup> La distribution exacte est la suivante : Antibes : Aitken (Ecosseis) ; Cannes : Hillier (Ecosseis) ; Excelsior : Davidovitch (Yougoslave) ; Fives : Berry (Anglais) ; Lens : Galbraith (Ecosseis) ; Lille : Magner (Anglais) ; Marseille : Eisenhoffer (Autrichien) ; Metz : Friedthum (Autrichien) ; Racing : Kimpton (Anglais) ; Red Star Stable (Argentin) ; Roubaix : Hewitt (Anglais) ; Rouen : Skolaut (Autrichien) ; Sète : Azéma ; Sochaux : Ross (Uruguayen). Strasbourg : Blum (Autrichien) ; Valenciennes : Fabian (Hongrois).

2

# Effectifs des clubs "pros" en division I

## COMPTEZ-VOUS !!

### et répondez "présent"



Le tableau suivant donne, pour chacun des seize clubs de première division, la liste des joueurs en possession de leur licence à la date du 16 août. Il ne faut pas s'étonner de n'y pas trouver les noms de certains joueurs qui ont déjà participé aux matches d'entraînement. Leur licence sera régularisée au cours des prochaines séances de la Commission du statut des joueurs professionnels. Ceux qui étaient qualifiés la saison écoulée seront qualifiés d'office, sans tenir compte du délai de quarante jours imposé aux nouveaux joueurs.

Les clubs, jusqu'à quinze jours des matches retour du championnat, ont la faculté de faire licencier de nouveaux joueurs, français ou étrangers. Ils peuvent donc tenter de renforcer leurs équipes.

Toutefois, pour participer à la Coupe de France, un nouveau joueur doit être déclaré avant le 1<sup>er</sup> septembre.

Nous donnerons la semaine prochaine la liste des joueurs de division II.

#### ANTIBES

Atkens (entraîneur, Ecossais), Amant, Benezech, A. Brando, Chaisaz, Chaniel, Fecchino, Hudceek (Autrichien), Mosselli, Masset, Rayon

#### CANNES

Hillier (entraîneur, Ecossais), Andoïre, Bahnek (Autrichien), Cler Antoine, Cler Louis, Cornilli, Franceschetti, Hanssairre, Kovacs Charles (Hongrois), Laurent Albert,

Mausner (Piconnais), Mori, Pélrak (Yongos'ave), Sillam, Vandini.

#### EXCELSIOR

Davidowitch (entraîneur, Yougo slave), Baretta, Buge, Gabannes, Delacourt, Destrousseaux, Devos, Dhulst, Gauteroux, Hanke (Autrichien), Herrera, Hill (Autrichien), Lietaer, Nowicki, Planques, Pavlicek (Autrichien), Scharwath, Sèzember, Six, Walravens.

#### FIVES

Berry (entraîneur, Anglais), Abdellam dit Butina, Bourbotte, Careite, Carpin, Cheuva, Cel'ard, Cernicky (Autrichien), Max Conchy, Dalheimer (Allemand), Doly, Dubois, Dutilleul, Guimbar, Mèresse, Saint-Pé, Van Caeneghem, Vandeputte (licence spéciale).

#### LENS

Galbraith (entraîneur, Ecossais), Galinski, Daumin, Dembicki, Didier François Albert, François Raymond, Grauby, Hus (licence spéciale), Laczany, Marek (Autrichien), Melul, Metthey, Ortin, Salas, Schmidt (Hongrois), Specht (Autrichien), Unzer.

#### LILLE

Maghner (entraîneur, Anglais), Anella, Beauneurt, Carly, Gléau, Da Bui, Défossé, Leblanc (licence spéc.), Leroy, Levène (Anglais), More, Payen Gaston, Prevost, Ruban, Spagnoli (Suisse), Szezesny, Vandooren, Vigne

#### MARSEILLE

Eisenhoffer (entraîneur, Hongrois), Asnar, Bastien, Ben Bouali, Bruhin (Suisse), Henri Conchy, Dinaud (licence spéciale), Donnemfeld (Autrichien), Granier, Kohut (Hongrois), Olajolezack, Osman, Vasconcellos (Brésiliens), Weiskopf (Hongrois), Zattelli, Zermani.

#### LETTRÉ D'ALLEMAGNE

### L'équipe nationale en échec

Stuttgart. — Dans la capitale du Reich se sont déroulés, ces jours-ci, les Jeux des S. A. L'apogée de ce festival du muscle, donné par les militants les plus en vue du parti national-socialiste, fut le match de football qui opposait au stade olympique les équipes des S. A., qui comprend les internationaux de marque, ainsi qu'on le constatera plus loin, à celle qui peut sans autre être considérée comme la première garniture du Reich.

Le « onze » des S. A. était ainsi composé :

Jurissen (Basse-Rhénanie), Mützenberg (Westphalie) et Gipka (Basse-Rhénanie), Lindemann (Hesse), Kroenung (Franconie) et Ziellinski (Basse-Rhénanie), Schneider II (Berlin), Gauchel (Oesl), Lenz (Westphalie), Berg (Basse-Rhénanie) et Winter (Est).

L'équipe du Reich comprenait :

Buchloh (Speldorf), Janes (Dortmund) et Welsch (Neunkirchen),

Rose (Leipzig), Goldbrunner (Munich), Schädlér (Planitz), Elbern (Dortmund), Eckert (Worms), Berndt (Berlin), Szepan (Schalke) et Fath (Worms).

La formation nationale trouva plus vite la bonne cadence et elle parvint à inscrire aux 21<sup>e</sup> et 31<sup>e</sup> minutes deux buts grâce à des combinaisons de toute beauté entre Berndt et Szepan. Peu après, les S. A. dominèrent à leur tour. L'ailier gauche, Winter, réussit à loger un shot de 25 mètres dans le coin supérieur des buts, et peu avant le repos l'avant centre Lenz égalisait sur une faute de Buchloh.

Rien ne fut marqué au cours de la deuxième mi-temps, bien que, de part et d'autre, le jeu ait été remarquable pour un début de saison.

L'équipe nationale accusa une légère supériorité d'ensemble, mais la solide défense du « onze » des S. A. lui assura le match nul.

Fritz NEUMANN.

#### METZ

Friethum (entraîneur, Autrichien), Archen, Gabanes (Espagnol), Esse, Fosset, Gara, Godfroy, Gusse, Hes (Tchéque), Kahurek (Autrichien), Kappé, Kowalezyk dit Ignace, Lauet, Jean, Lisiero (Lilien), Marchal, Muller, Nock, Roger, Rohrbacher, Schulz (Allemand), Thomas, Watrin, Zehven, Zwiebel.

#### R. C. PARIS

Kimpion (entraîneur, Anglais), Bosse, Bohé, Cattelain, Chalot, Diagne, Guégan, Hiden (Autrichien), Hurraul, Keriven, Liezmann, Mathé Charles, Veinante, Wajtkowiak.

#### RED STAR

SlabFe (entraîneur, Argentin), Burlotte (licence spéciale), Chantrel, Cros, Debrayekère, Gonzales Martin, Laporte, Lorenz, Semetia, Simonyi.

#### ROUBAIX

Hewitt (entraîneur, Anglais), Allen (Anglais), Allisson (Anglais), Castro, Chol'e, Colas, Cottin, Dessertot, Florin, Frutoso, Hummel, Murray (Anglais), Nagy (Hongrois), Thomazover, Vernay.

#### ROUEN

Skolaut (entraîneur, Autrichien), André, Antoinette, Artès (Autrichien), Bessero, Blondel, Damiens, Duhamel, Durpeckt (Autrichien), Hanreiter (Autrichien), Hauchecorne, Ledain, Leloup, Lherminé, Matissière, Nicolas, Payen Michel, Rio, Rivière, Stroh (Autrichien), Taillais, Talairac

#### SETE

Azema (entraîneur), Bouzas, Brusseau, Charles (licence spéciale), Darmon, François, Herrouyn, Koranyi (Hongrois), Liense, Mercier, Plouie, Raich (Espagnol), Sintès, Sipos (Yougoslave).

#### SOCHAUX

Ross (entraîneur, Uruguayen), Abegg'en (Suisse), Belko, Cazenave, Courtols, Dj Lorto, Germain, Hug, Lalloué, Lehmann, Magnin, Mattler, Priclo, Sarrieux, Szabo (Hongrois), Williams.

#### STRASBOURG

Blum (entraîneur, Autrichien), Dambach, Haller, Heisserer, Hummenberger (Autrichien), Keller Frédéric, Laurent Lucien, Lohr, Mayer, Rössler, Rohr (Allemand), Schwartz, Waechter.

#### VALENCIENNES

Fabian (entraîneur, Hongrois), Blasko (Hongrois), Guhrer, Buzassy (Hongrois), Cavalli, Gulland, Gonzales René, Gottwald (Autrichien), Heidelberger (Allemand), Illet, Lefèvre, Liberati, Piteau, Pyber (Hongrois), Thévenot, Thierry, Thomas, Tison, Wagner.

En italique : les noms des nouveaux joueurs.

## NOS DIVERTISSEMENTS

Football n° 501, 23 août 1937. Composition des équipes à l'orée de la saison 1937-38, avec pour la première fois, une mention des entraîneurs respectifs.

De ce fait, les confrontations entre équipes françaises sont finalement régentées par des maîtres à penser étrangers. Dans ces conditions, peut-il y avoir effectivement un style « à la française » ? Les comptes-rendus des matches de l'équipe de France durant la période 1932-1939 semblent confirmer la difficulté de la sélection à respecter une tactique commune, en raison de la diversité des méthodes pratiquées par les techniciens étrangers dans l'hexagone. Il n'existe cependant pas une figure universelle d'entraîneurs. Les styles peuvent être divers et nombreux. L'important est que cet entraîneur, quelle que soit sa personnalité, existe réellement. Néanmoins, il faut reconnaître que de nombreux entraîneurs britanniques des années 30 véhiculent une image composée de flegme<sup>402</sup>, mais également de rigueur et d'autorité. Et leurs compétences en matière de tactique, qu'ils sont seuls à définir, renforcent leur pouvoir en la matière, surtout lorsqu'ils veillent à ce que leurs ordres soient exécutés à la lettre par les joueurs, sans avoir besoin de justifier leurs choix. Ce système de commandement renforce leur pouvoir disciplinaire qui s'exerce sur les joueurs<sup>403</sup>. Le football français ne semble pas pouvoir développer des qualités intrinsèques, qui seraient caractérisées par des traits nationaux<sup>404</sup> et un tempérament national puisque les entraîneurs inculquent des tactiques inspirées de celles en vigueur dans leur mère patrie. A la veille de la guerre, l'entraîneur professionnel français est majoritairement un étranger.

Pourtant, la tendance commence doucement à s'inverser. *Football* n° 501 du 30 août 1939 livre la liste des entraîneurs professionnels de Division 1. Cette fois, six clubs, contre un seul deux années auparavant, sont dirigés par un entraîneur français : Cannes, Metz, Paris, Red-Star, Roubaix et Sochaux<sup>405</sup>. Une durée de sept années s'est écoulée depuis la première saison de professionnalisme, et certains entraîneurs français ont eu le temps matériel de faire leur apprentissage, d'observer les méthodes de leurs collègues étrangers. D'autre part, à partir de 1933, la League anglaise a négocié un dédommagement avec son homologue la F.F.F.A. pour enrayer l'exode massif des footballeurs britanniques. De ce fait, le recrutement des joueurs britanniques dans les clubs français faiblit considérablement entre 1933 et 1939<sup>406</sup>. Cette mesure a un impact indirect sur le recrutement des entraîneurs. En effet, les footballeurs britanniques proches de la fin de leur carrière sont moins nombreux à être tentés d'envisager une reconversion en France. D'autre part, avec un système de 36 équipes de

<sup>402</sup> Ce trait de caractère nous renvoie aux travaux de R. Schor, 1985, *opus cit.*. Les Français de l'entre-deux-guerres évoquent souvent le flegme dans la description des traits de caractère de leurs voisins anglais. p.146.

<sup>403</sup> M. Foucault, 1975, *opus cit.*, p. 168.

<sup>404</sup> R. Schor, 1985, *opus cit.*, pp. 588-589.

<sup>405</sup> Dont Maurice Cottenet à Cannes et Charles Fosset à Metz, Elly Rous au RC Paris, Paul Wartel à Sochaux.

<sup>406</sup> M. Barreaud. *Dictionnaire des footballeurs étrangers du Championnat professionnel français (1932-1997)*. Paris, L'Harmattan, 1998. p. 17.

Division I et II professionnelles, qui fait redescendre les équipes les plus mal classées à l'échelon inférieur, il est inéluctable que même des entraîneurs étrangers obtiennent de mauvais résultats. De ce fait, certains clubs peuvent être dorénavant tentés par l'embauche d'entraîneurs français : ces derniers n'ont pas encore fait leurs preuves, et ne peuvent faire valoir leur expérience. Ils ont donc l'avantage de coûter moins cher en termes de rémunération que les entraîneurs-vedettes étrangers.

La deuxième guerre mondiale contribue à provoquer la dislocation de cette légion étrangère. A l'instar des footballeurs professionnels étrangers, leurs compatriotes entraîneurs préfèrent rejoindre des contrées plus paisibles que la France occupée<sup>407</sup>, si bien que les équipes professionnels n'auront sous l'Occupation d'autre alternative que de faire appel à des entraîneurs français.

## Conclusion du chapitre 1

Des débuts du football « organisé » en France vers 1893 jusqu'au milieu des années 1920, une constellation d'éléments concourt à retarder la propagation de l'entraînement dans les murs des équipes françaises. Si la presse écrite se réclame des références anglo-saxonnes en la matière, elle semble composer néanmoins avec des mentalités bien françaises, qu'elles soient des constructions ou qu'elles soient bien réelles. Bien entendu, pour des raisons culturelles, il n'est pas possible à ses yeux de reproduire en l'état le modèle anglais. Néanmoins, parce que le débat sur la question du professionnalisme s'intensifie, parce que les présidents des meilleures équipes investissent davantage d'argent dans leur club, parce que la F.F.F.A. se rend compte qu'il devient urgent d'élever le niveau du jeu pratiqué en France, un consensus s'opère autour de la nécessité de cet entraînement dans les années 1920. Le règlement de cette question cruciale s'accompagne d'une demande précise. En effet, cet entraînement des joueurs doit s'effectuer non pas de manière autodidacte, mais être confié à un spécialiste rétribué. Dans la mesure où les joueurs vedettes des clubs les plus en vue perçoivent des dessous de table de manière plus ou moins déguisée, il s'avère difficile de déléguer cette mission à un bénévole. Or, contrairement aux footballeurs britanniques, les Français n'ont aucune expérience ni aucun vécu dans ce domaine et ne peuvent même pas s'appuyer sur un savoir-faire qui aurait été transmis d'une génération à une autre. Pour cette

---

<sup>407</sup> M. Barreaud, 2003, *opus cit.* p. 74.

raison, différentes procédures seront mises en œuvre, dans un premier temps pour former et recruter des entraîneurs formés en France.

## **CHAPITRE 2**

# **Les prémices d'une identification**

Le problème de l'identité des entraîneurs est évidemment subordonné à leur existence. Tant qu'ils n'offrent pas au sein des clubs, dans le cadre d'un emploi à plein temps lorsqu'il s'agit de professionnels, ils ne peuvent être repérés. Leur émergence participe d'une convergence d'éléments favorables, dont les débats qui concernent le professionnalisme ne sont pas les moindres. C'est essentiellement la référence aux autres nations européennes, et surtout britanniques, qui déclenche une prise de conscience. En mettant en avant le retard français par rapport aux autres nations<sup>408</sup>, les journalistes ne s'arrêtent pas à ce simple constat, mais proposent des solutions. Ces dernières sont essentiellement de deux ordres, d'ailleurs souvent indissociablement liés : améliorer l'entraînement, quand ce n'est pas tout simplement y recourir ; et promouvoir l'entraîneur dans les clubs. Dans le premier cas, il s'agira de proposer des prescriptions aux joueurs, afin qu'ils soient individuellement les acteurs de leurs progrès<sup>409</sup>. Dans le second, il s'agit de dépasser cette optique de perfectionnement individuel en confiant à un seul homme la responsabilité d'assembler toutes les forces en vue d'un effort commun. Dès lors, plusieurs difficultés se présentent : tout d'abord, le faible réservoir disponible dans lequel recruter ces hommes ; ensuite, l'impératif d'assurer une formation pour élargir ce réservoir ; enfin, la question de l'étendue des compétences que doivent posséder ces nouveaux entraîneurs.

## 1. Le manque de vécu

### 1.1. Le constat d'un retard par rapport aux autres nations

Ce sont surtout les anciens joueurs, devenus dirigeants ou journalistes, qui se mobilisent pour la « santé » du football français : les Gambardella, Hanot, Gamblin. Il est vrai que les résultats en dents de scie de la sélection française, plus souvent synonymes d'échecs que porteurs d'espoirs, incitent ces hommes à poser avec acuité le problème de la représentativité du football français. Chacun s'accorde à reconnaître le retard pris sur les autres nations européennes, même si à l'occasion, un résultat surprenant peut faire naître

---

<sup>408</sup> Il s'agit d'un retard en matière de résultats sportifs et en matière de football en particulier. Car sur le plan économique, à la veille de la première guerre mondiale, « l'économie française paraît équilibrée, appuyée sur une monnaie forte et un potentiel considérable ». J. Carpentier et François Lebrun. *Histoire de France*. Paris, Seuil, 1987. Edition mise à jour en 2000. pp. 304-305. Quant à la période qui succède à la première guerre mondiale, la stabilité politique et monétaire de l'Angleterre (1925) ne précède que d'une année celle de la France (1926). René Rémond, *Le XXe siècle. De 1914 à nos jours*. Paris, Seuil, 2002 pour la nouvelle édition augmentée. pp. 40-41.

<sup>409</sup> Il s'agit de proposer et de retranscrire dans les colonnes des journaux spécialisés des exercices de culture physique, de course, d'entretien, voire d'exercices techniques de football, en espérant qu'un maximum de joueurs voudra bien s'y soumettre.

certaines illusions quant à la valeur réelle du football hexagonal. En ce sens, plus encore que les matches amicaux internationaux livrés par les clubs, ce sont les résultats de la sélection nationale qui constituent un révélateur. Gabriel Hanot diffuse largement cette opinion. « *Car en fin de compte, c'est d'après les matches des équipes nationales qu'on juge de la valeur du football d'un pays. Si les résultats sont bons, la presse et le public s'intéresseront à notre sport* »<sup>410</sup>. C'est de la presse dans son ensemble, de la presse généraliste en particulier qu'il s'agit ici, et de l'intérêt particulier du football français dans son ensemble. Le modèle de la pyramide cubertinienne imprègne les esprits : plus la base des pratiquants sera large, plus l'élite qui s'en dégagera aura des chances d'être performante. Cependant, la base des pratiquants en elle-même ne peut revêtir d'intérêt que si l'élite qui s'en dégage se différencie vraiment des joueurs situés à l'échelon inférieur, se démarque en raison de qualités intrinsèques bien supérieures à la moyenne, qui se développent et s'entretiennent grâce à l'entraînement. De fait, même si la faute n'incombe pas aux seuls joueurs, ces derniers semblent incapables de se responsabiliser, et de s'entraîner de leur propre chef. « (□) *Nos meilleurs joueurs ne se rendent pas assez compte que notre football est un jeu véritablement européen* »<sup>411</sup>. A travers ces propos sont perceptibles les idéaux d'une grande partie de la population française à la suite de la première guerre mondiale : l'instauration d'une paix définitive<sup>412</sup>, en Europe et dans le monde. La France doit être une réelle puissance dans ce domaine. Le rayonnement de son football doit participer également de son prestige. Tel est le point de vue de certains journalistes sportifs, mais les joueurs ne semblent pas en avoir conscience. Ce serait à nouveau leur supposer des ambitions auxquelles ils n'ont pas été préparés. Peut-on les astreindre à faire de leur pratique une affaire sérieuse, alors qu'ils l'ont toujours abordée comme un jeu ? Et comment un jeu pourrait-il participer du prestige national dans les relations internationales ? Peut-on les contraindre à des efforts qu'ils ne souhaitent pas, alors qu'autour d'eux, le football français est géré avec un certain manque de rigueur et de cohérence ? De surcroît, la scission entre la FFFA et l'U.S.F.S.A. ne date que de l'année 1919, et jusqu'à cette date le football français ne pouvait être qu'amateur.

La prise de conscience ne peut venir que du milieu interne du football. En effet, puisqu'il n'est pas encore assez populaire en termes de spectateurs et surtout en termes d'image de marque dans la presse, ce n'est pas le regard extérieur qui peut l'influencer. En ce sens, le rôle des dirigeants qui est d'abord persuasif et incitateur surtout à partir du milieu des

<sup>410</sup> G. Hanot. « Plaidoyer pour le parent-pauvre ». *Football Association* n°19, 7 février 1920 ;

<sup>411</sup> *Football Association* n° 19, 7 février 1920.

<sup>412</sup> M. Agulhon, A. Nouschi, R. Schor. *La France de 1914 à 1940*. Paris, Nathan, 1993.

années 1920, devient dans les textes tout au moins franchement impositif dès 1931. Il va s'avérer décisif. Il est certain que l'exemple d'hommes comme Georges Bayrou<sup>413</sup>, président du F.C. Sète, ou Henri Jooris<sup>414</sup>, le président de Lille, qui sont tous deux à l'origine d'un semi-professionnalisme à peine déguisé dans leurs clubs, persuade un bon nombre de leurs collègues de franchir le pas. A force de prêcher et de rabâcher, leurs antennes vont peu à peu trouver des oreilles attentives. « *Les championnats de football ne commencent en France qu'à la fin de septembre. Pourtant, l'entraînement a repris presque partout. Que nous réserve la saison qui s'ouvre si impétueusement ? Les clubs manifestent leur désir de travailler, de progresser ; ils s'entourent d'entraîneurs, de techniciens, amateurs ou professionnels (□). Il est bien regrettable que des équipes comme celles de Juvisy ne soient pas assez riches pour supporter la charge d'un entraîneur professionnel* »<sup>415</sup>. On s'émerveille donc de ce qu'un mois avant la reprise officielle, les équipes se soient mises au travail. Il faut cependant relativiser cette vision idyllique d'une responsabilisation accrue du football français. En effet, la saison d'été est propice à la pratique, et les joueurs sevrés de ballon rond durant des semaines sont sans doute impatients d'en découdre à nouveau avec leurs futurs adversaires. Cela signifie-t-il pour autant que ces résolutions et ce bel allant se poursuivront après la reprise du championnat, et durant les saisons d'automne, et d'hiver ? Sans doute pas avec le même enthousiasme.



MARSEILLE. — Le onze premier de l'O.M. pratique un entraînement sévère. Parmi les plus assidus : Boyer, Colnago, Gallay, Jacquemet, Durand, etc.

**Match n° 215, 21 octobre 1930. Préparation physique des joueurs de Marseille.**

<sup>413</sup> Sur ce sujet, A. Wahl, 1996, *opus cit.*

<sup>414</sup> Sur ce sujet, A. Wahl, 1986, *opus cit.*

<sup>415</sup> *Le Miroir des Sports* n°445, 28 août 1928.

## 1.2. Une accoutumance à l'effort modérée

D'autre part, le constat d'un clivage entre deux formes de football s'installe : celui des riches, capables de recruter un entraîneur, et celui des pauvres, qui se débrouillent avec les moyens du bord. De surcroît, les informations des journalistes sont forcément partielles, et c'est pourquoi on peut nuancer les prises de position en les confrontant à d'autres. « *Un début de saison est un début de saison (□). D'abord, certaines équipes seront incomplètes (les vacances ne sont pas terminées pour tout le monde)* »<sup>416</sup>. Même si les congés payés ne sont pas encore institués puisqu'il faudra attendre 1936, certains footballeurs prennent des libertés avec les dates de reprise : certaines vedettes notamment, sachant que leur place dans l'équipe leur est acquise ; certains amateurs marrons qui pensent, à raison, qu'on les a recrutés pour les faire jouer dans les matches officiels, quel que soit leur degré d'entraînement ; certains joueurs chevronnés, qui ont leur place dans l'équipe fanion depuis plusieurs saisons ; certains jeunes joueurs à l'inverse, qui savent qu'ils ont peu de chance de bouleverser l'ordre établi, et qu'ils devront nécessairement patienter avant d'intégrer l'équipe première.

Il est donc clair que même si des progrès indéniables ont été constatés, il faut se garder d'une vision utopique de hordes de footballeurs se ruant à l'entraînement, et s'y consacrant de bonne grâce tout au long de la saison. Les équipes qui sacrifient à cette obligation sont-elles pour autant plus à même de se distinguer des autres au début des compétitions officielles ? En d'autres termes, les vertus de l'entraînement portent-elles rapidement leurs fruits ? « *L'impression d'ensemble qui se dégage de cette première journée de championnat est que les équipes sont loin d'être en forme (□). L'Olympique de Marseille (□) laissa l'impression d'être fatiguée. Ces joueurs qui ne s'entraînaient jamais, sinon à shooter devant des buts, sont peut-être éprouvés par le forcing auquel les soumet Peter Farmer* »<sup>417</sup>. Les fortunes des diverses équipes sont les mêmes en termes de prestation, qu'elles aient ou non sacrifié à des efforts préparatoires importants. On postule qu'il est difficile de se débarrasser de mauvaises habitudes, et plus encore de s'accoutumer à des doses de travail foncier jusque là inconnues des joueurs français. Les effets bénéfiques de l'entraînement ne se manifestent pas à un aussi court terme. Ces réflexions menées de toutes parts dressent un état des lieux lucide et peuvent se résumer sous une expression générique : le manque de vécu. Certes au début des années 30, l'entraînement rentre dans les mœurs, mais souvent de façon désordonnée. Les clubs se doutent de ce en quoi il doit consister, mais de là à pouvoir en définir précisément les

---

<sup>416</sup> *Match* n° 260, 1<sup>er</sup> septembre 1931.

<sup>417</sup> *Football* n° 43, 25 septembre 1930.

contours, il y a un pas que peu sont capables de franchir. Maurice Pefferkorn ne s'étonne qu'à moitié de ce que les juniors ne percent pas en France. « *C'est parce que l'entraînement est organisé en France de façon bien précaire ! Nous avons des gens de bonne volonté mais pas d'entraîneur véritable* »<sup>418</sup>. La corrélation est effectuée : s'entraîner certes. Mais pas n'importe comment, au contraire. Un programme efficace et cohérent ne peut faire l'économie d'un spécialiste. Ce spécialiste, le football français ne le possède pas, du moins pas encore. Il faudra le former, et cette formation n'est pas encore organisée au niveau national. Des propositions émanant de la presse existent, mais elles ne sont pas encore vraiment formalisées. Le manque de vécu du joueur français qui a constitué un frein à l'arrivée de l'entraîneur, va se perpétuer et prendre la forme d'un manque de vécu de l'entraîneur français, qui n'a reçu de formation ni en tant que joueur ni en tant qu'entraîneur.

## 2. Le professionnalisme en tant qu'accélérateur d'un processus

### 2.1. Des débats à incidence différée

Alors que le professionnalisme est en vigueur en Angleterre depuis 1885, et sera adopté de façon officielle ou déguisée dans d'autres pays européens, la France du début du siècle n'est pas prête à l'adopter. Les tenants du courant sportif y sont même fermement opposés. « *Il est à craindre que le professionnalisme, qui « gronde » actuellement, ne se fasse jour tout comme en Angleterre. Espérons que ceux qui président à l'évolution de l'Association en France auront assez d'autorité pour retarder l'apparition de ces mercenaires du ballon rond (□)* ». <sup>419</sup> Il est vrai que même si l'USFSA a cherché à élargir son recrutement, en s'adressant notamment aux travailleurs et ouvriers<sup>420</sup>, il n'en reste pas moins que les idéaux originels perdurent. Le professionnalisme est considéré comme une menace, à tel point que l'USFSA dans son souci de soutenir la fédération anglaise de football amateur, pour ne pas renier ses buts, a même été jusqu'à démissionner de la FIFA en 1909. Adopter le professionnalisme, ou même en évoquer simplement l'idée, reviendrait à renoncer aux vertus aristocratiques dont est paré le sport du début du siècle, et par voie de conséquence à l'avilir. Certaines pratiques de tricherie et d'amateurisme marron<sup>421</sup> ont en effet commencé à

---

<sup>418</sup> *Football* n° 48, 30 octobre 1930.

<sup>419</sup> *La vie du Grand Air* n° 790, 8 novembre 1913.

<sup>420</sup> Y. Leziart, 1989, *opus cit.*, p. 93-121.

<sup>421</sup> L'amateurisme marron est la pratique qui consiste à rémunérer illégalement un joueur par le biais de dessous de table.

apparaître. Le débat sur la situation du football français, s'il n'est pas d'actualité avant-guerre, va commencer à se cristalliser autour de la notion de professionnalisme après la première guerre mondiale. Les troupes anglaises ont démontré leur excellence au combat<sup>422</sup>, et la relation qui peut exister entre l'éducation et la pratique sportive à laquelle sont soumis durant leur jeunesse les jeunes Anglais est vite établie. Certes, le professionnalisme ne constitue qu'un aspect du sport à l'Anglaise, mais il est impossible de le dissocier des autres auxquels on attribue de nombreuses vertus : cran, courage, volonté, fair-play, engagement physique<sup>423</sup>... Le nombre croissant de licenciés<sup>424</sup>, qui fait du football de loin le sport le plus pratiqué, associé aux résultats de l'équipe de France, qui entre 1919 et 1925 subit le plus faible indice de performance de son histoire<sup>425</sup>, contribue à mettre le sujet en débat. « *Il est peu de questions qui méritent autant d'être mises à l'ordre du jour que celle du professionnalisme. Il n'en est pas dont on se hasarde à parler aussi rarement, par crainte des inimitiés soulevées et où le chroniqueur sportif donne moins satisfactions aux préoccupations de ses lecteurs* »<sup>426</sup>.

Après guerre, le sujet devient brûlant. Effectivement, s'il ne défrayait pas la chronique avant 1914, c'est après 1918 que des partisans du professionnalisme s'affirment de plus en plus nettement<sup>427</sup>. Nombreux sont ceux comme Gambardella ou Hanot qui prônent cette solution, à la fois pour contribuer au progrès du football français (car l'indispensable corollaire du professionnalisme réside dans l'entraînement et tout l'environnement physique et humain qui en dépend), et également pour clarifier une situation rendue confuse par l'extension des pratiques d'amateurisme marron. Ce fléau n'est pas réservé au football, car il touche également son voisin le rugby. Mais pas plus que la F.F.F.A., les instances de rugby ne prennent de mesure concrète pour mettre fin aux pratiques de racolage<sup>428</sup>. Il est donc avéré qu'au début des années 20, de nombreux chroniqueurs affichent de façon modérée leurs opinions de façon à ne pas froisser les susceptibilités, notamment celles des dirigeants des clubs et de la F.F.F.A. récemment créée. Mais cette attitude ne dure pas très longtemps et rapidement, les opinions s'affichent de façon plus prononcée. Parmi les opposants au professionnalisme, Frantz Reichel est une éminence écoutée, et son poids est important,

<sup>422</sup> J. Thibault, 1995, *opus cit.*, p. 107.

<sup>423</sup> « (□) *les disciplines sportives qui ont montré, durant la guerre, chez les Anglais par exemple, leur valeur, et qui, surtout, sont attachées à l'image des Sammies, symboles de jeunesse, de dynamisme et de vigueur, mais qui, chez nous, sont encore souvent considérées comme divertissements sans valeur* ». M. Spivak. Prestige national et sport : chemin d'un concept. 1890-1936. *Relations internationales* n° 38, 1984. p. 180.

<sup>424</sup> Il existe 659 clubs de football en 1919, 1630 dès 1920, et 3271 en 1925.

<sup>425</sup> Entre 1904 et 1914, les résultats obtenus par l'équipe de France sont les suivants : 10 victoires, 4 nuls, 22 défaites. Entre 1919 et 1925 : 6 victoires, 2 nuls, 22 défaites.

<sup>426</sup> *Football Association* n° 2. 11 octobre 1919.

<sup>427</sup> A. Wahl. P. Lanfranchi, 1995, *opus cit.*

<sup>428</sup> J. Vincent, 2003, *opus cit.*, pp. 514-516.

puisqu'il est aussi vice-président de la F.F.F.A. « Depuis quelques mois une vague de professionnalisme se fait sentir : insignifiante, timide au début, elle va, s'enfle, devient menaçante, encouragée par la complicité des uns, par le silence des autres, par un manque de fermeté aussi dans l'application des principes et des règles de l'amateurisme »<sup>429</sup>. En dressant le constat du laxisme qui règne dans le football français, et qui provoque une certaine confusion, Reichel prône le retour aux valeurs supposées inhérentes à la pratique du sport moderne. Ce faisant, il rapporte une opinion en vigueur dans les milieux qui ont constitué le berceau du sport moderne en France, à laquelle n'adhèrent plus forcément les pratiquants<sup>430</sup>. La raison souvent invoquée par les milieux dirigeants du football français pour justifier leur non-interventionnisme est le manque de preuve, notamment celle de paiement de la main à la main. Or il semble que ces pratiques récusées soient pourtant connues de tous. Les joueurs n'apparaissent d'ailleurs pas comme les uniques, voire les principaux fautifs. Au contraire, les principaux accusés sont bien les dirigeants qui tolèrent ou encouragent ce système. Les plus réfractaires aux propositions modernistes vont donc jusqu'à proposer un retour en arrière, en soumettant l'idée de dirigeants totalement bénévoles dans la Fédération, les ligues, les clubs donc en quelque sorte, en reprenant le modèle de fonctionnement du début du siècle. Certes les prises de position ne sont pas aussi radicales, et d'ailleurs, Frantz Reichel tempère ces propos. « Qu'il soit inéluctable ou non, le professionnalisme en sport ne me paraît pas désirable ; s'il faut le subir, qu'on le subisse, mais le sport amateur, le sport éducateur en souffrira »<sup>431</sup>. C'est effectivement la plus grande crainte des opposants qui est ici exprimée : que le professionnalisme relègue tous les clubs amateurs, et le jeu lui-même, aux oubliettes. En effet, s'il attire à lui seul le public, et réalise des bénéfices afférents aux sociétés commerciales, le risque est grand de voir la masse des amateurs réduite à la portion congrue. La plupart des opposants considèrent de prime abord le débat sous un angle manichéen<sup>432</sup>, qu'il s'agisse de Reichel et de ses lecteurs, ou des dirigeants des clubs les plus huppés. Le professionnalisme et l'amateurisme ne sauraient établir des rapports de bon voisinage, voire simplement coexister. Cependant, d'autres avis sont plus modérés. Reprenant des exemples issus d'autres sports, la boxe et le cyclisme, les détracteurs du professionnalisme s'évertuent à vouloir réparer les deux entités, en demandant qu'elles soient administrées par des instances complètement différentes : « Football Association s'est érigé non pas en détracteur du

<sup>429</sup> Football Association n° 60, 20 novembre 1920.

<sup>430</sup> O. Chovaux, 2001, *opus cit.*

<sup>431</sup> Football Association n° 64, 18 décembre 1920.

<sup>432</sup> L. Grün. Le débat amateurisme professionnalisme du football français ou la négation d'une partition sport purifié/sport dévoyé, in F. Carpentier (textes réunis par). *Le sport est-il éducatif?* Rouen, Publications de l'université de Rouen, 2004. p.126.

*professionnalisme, qui a ses avantages et ses inconvénients propres, mais en défenseur de l'amateurisme, ce qui n'est point la même chose. La cause des purs n'empêche pas celle des pros d'aller de l'avant. Mais avec le régime actuel on ne saurait nier que la confusion des pouvoirs rend dangereuse la situation de l'amateurisme par sa position nettement défavorisée vis-à-vis du professionnalisme »<sup>433</sup>. L'interprétation de ces propos montre évidemment que les journalistes manient avec bonheur la litote, et que malgré la concession partielle faite au professionnalisme, le véritable football ne peut rester que le football amateur, avec son culte de l'effort gratuit. La position des journalistes est également ambiguë, car ils ont du mal à déterminer si l'adoption du professionnalisme peut être bénéfique à leur profession ou au contraire constituer une réelle menace. Toutes les opinions ne sont pas aussi euphémisées, mais la plupart s'accordent autour de l'ombre et des torts que porterait le professionnalisme à l'amateurisme. « *Football et Sports* n° 150, du 12 août 1922, évoque « la monstrueuse erreur qu'établir cette recommandation favoriserait l'amateurisme », et arrive à la conclusion que « le sport ne peut pas être administré comme une affaire commerciale : c'est une erreur de vouloir qu'il en soit ainsi ». <sup>434</sup>*

## 2.2. Les incidences potentielles du professionnalisme sur le football

La morale bourgeoise en matière de sport ne s'inscrit pas dans une logique progressiste. En défendant un sport façonné à la base par eux et pour eux, certains dirigeants ne voient pas que le réservoir des pratiquants s'est diversifié, et que les aspirations des joueurs ne sont pas forcément les leurs. De surcroît, ils dénie à certains joueurs des opportunités de progression sociale, contredisant en cela « les valeurs qu'eux-mêmes avaient attribuées à la pratique »<sup>435</sup>. Certains dirigeants sont inamovibles depuis plus de trente ans, soit une durée beaucoup plus longue qu'une carrière de joueur, et ne perçoivent pas les conséquences d'une progression rapide des aspirations individuelles<sup>436</sup>. Le débat devient de moins en moins évitable, d'autant que la France n'est pas le seul pays européen à être concerné. Des comparaisons naissent avec les nations qui ont accepté, de façon officielle ou déguisée, le professionnalisme. Prenant l'exemple d'une désaffection passagère du public en Tchécoslovaquie, *Football et Sports* en tire un argument qu'il veut imparable et définitif :

<sup>433</sup> *Football et Sports* n° 169, 2 décembre 1922.

<sup>434</sup> *Football et Sports* n° 150, du 12 août 1922. Pourtant, le mécénat a envahi le football dès les années 1910, et dans les années d'avant guerre, le football est déjà devenu un spectacle, comme le montre A. Wahl. Le footballeur français : de l'amateurisme au salariat (1890-1926). *Le Mouvement social*, avril-juin 1986, n° 135, pp. 11-12.

<sup>435</sup> O. Chovaux, 2001, *opus cit.*

<sup>436</sup> Y. Léziart. Pratiques sportives et classes laborieuses. Etude initiale 1887-1914, in P. Arnaud (sous la direction de). *Les origines du sport ouvrier en Europe*. Paris, L'Harmattan, 1994. p. 124.

« Car évidemment, si le public est moins empressé, c'est qu'il s'est lassé d'assister à des démonstrations qui n'étaient plus « sportives » que de nom ; il n'assistait plus à un match, un tournoi, à une épreuve, mais à un spectacle où 22 personnages rétribués accomplissaient leur besogne non plus pour le plaisir que leur procurait le jeu, mais pour remplir leur engagement et leur gousset »<sup>437</sup>. Aucune donnée chiffrée n'accompagne cet article. Certes, les joueurs tchèques sont officiellement rémunérés, mais en tant que tels, ils sont également astreints à des obligations d'entraînement, ce qui pourrait laisser entendre que, de même que pour une pièce de théâtre, ou tout autre spectacle à vocation artistique, le nombre de répétitions est en partie proportionnel à la qualité proposée. Cette dimension est ici occultée. D'autre part, assimiler la profession à un labeur, et la rémunération à la perte de l'envie de jouer est un procédé réducteur. Il est plus que vraisemblable que les professionnels ont effectué un choix en toute liberté, et qu'ils préfèrent exercer en tant que footballeur professionnel plutôt que de pratiquer un métier plus dur et laborieux. Aucune donnée objective ne peut prouver que ces footballeurs n'ont pas la conscience professionnelle de s'appliquer à la pratique. Il est possible que les observateurs soient influencés par des pratiques qui ont eu cours dans d'autres sports, tels que l'athlétisme. Depuis des années, et jusqu'aux années 1910 notamment, l'entraînement des athlètes amateurs diffère de celui des athlètes professionnels. Si les premiers privilégient la technique du geste, les seconds mettent l'accent sur le perfectionnement de la condition physique. Dans un cas, il faut manifester une saine aisance, de laquelle découlent plaisir et entrain. Dans l'autre, il s'agit de s'accoutumer à la souffrance<sup>438</sup>. Les représentations de ces partitions peuvent avoir une influence sur certains chroniqueurs et journalistes.

Le débat autour de l'amateurisme et du professionnalisme n'est donc pas anodin en ce qui concerne l'entraînement. Dans le premier cas, l'entraînement n'est pas une finalité essentielle, et s'il intervient comme une compensation à un travail intellectuel ou sédentaire par exemple, il peut-être pratiqué avec entrain et plaisir, d'autant plus qu'il est effectué avec mesure. Dans le second, il devient, théoriquement tout au moins, une obsession quotidienne et son rôle est d'éprouver les limites de l'individu. De ce fait, il semble difficile de l'associer à la notion de plaisir. D'anciens joueurs, sans tenir exactement le même langage, ont des propos particulièrement durs envers le football français. Lucien Gamblin avoue : « *Notre football est mal orienté. Le football français suit depuis plusieurs années une voie créée par cet état de transition que nous subissons et qui tient le milieu entre le professionnalisme et*

---

<sup>437</sup> *Football et Sports* n° 175 du 2 février 1923.

<sup>438</sup> G. Bruant, 1992, *opus cit.*, pp. 169-176.

*L'amateurisme. Cette voie le conduit à sa perte* »<sup>439</sup>. Sans apporter de réelle solution, Gamblin préconise de prendre modèle sur l'Angleterre, mais non pas sur les professionnels, mais au contraire, sur les amateurs. Se référant à l'époque des Corinthians<sup>440</sup>, il croit à un retour aux footbals des origines, manifestant sans doute un comportement empreint de nostalgie. Car à nouveau, il postule qu'on pourrait revenir à un type de football qui bannirait la contrainte du résultat, qui ne se soucierait que de l'amour du beau jeu. Mais les Corinthians étaient une équipe atypique, et surtout constituée de gentlemen fortunés qui n'avaient aucun intérêt autre que le plaisir à pratiquer, puisqu'ils étaient déjà nantis financièrement. Gamblin omet également une dimension importante : cette équipe a intéressé essentiellement le public anglais jusqu'en 1907, date jusqu'à laquelle elle a toujours soutenu la comparaison avec les meilleures formations professionnelles anglaises. Passée cette date, les effets de l'entraînement ont produit une amélioration et occasionné une nette rupture : le jeu des professionnels anglais plus rapide et plus athlétique leur a permis de prendre régulièrement le dessus sur leurs adversaires amateurs. De ce fait, l'intérêt du public s'est porté essentiellement vers les premiers, même si les exhibitions des Corinthians n'ont pas été complètement délaissées. Le fait d'adopter ce type d'attitude nostalgique, n'apporte que peu au débat, d'autant que ne véhiculant pas forcément la même culture<sup>441</sup>, les autres pays n'ont pas, même si Gamblin le déplore, d'équipe du modèle des Corinthians. Ces résistances montrent que l'évolution reste difficile. *« Faut-il créer des clubs professionnels ? Attention ! La 3.F.A. est reconnue d'utilité publique ! Peut-elle s'occuper d'entreprises commerciales ? Faut-il admettre des professionnels avec contrats spéciaux dans les clubs actuels ? C'est la solution qui prévaut actuellement, mais que d'acharnés défenseurs l'amateurisme se refusent à accepter. Car il existe encore de ces Don Quichotte. Et ce ne sont peut-être pas ceux qui donnèrent le moins d'entorses aux lois de l'amateurisme »*<sup>442</sup>. Les partisans du professionnalisme sont de plus en plus nombreux. En fait, aucune des timides tentatives prises par les hautes instances du football français n'a donné les résultats escomptés, pas plus les projets de limiter les transferts illicites des joueurs établissant une licence A et une licence B que les projets de statut du joueur rétribué<sup>443</sup>. Il devient cependant évident, même pour les farouches défenseurs de l'amateurisme, que le football des pionniers a évolué, et qu'on ne

<sup>439</sup> *Très Sport*, n°36, 1er avril 1925.

<sup>440</sup> Nous avons évoqué les Corinthians dans le chapitre 1.1.5. Entraînement, tactique et progrès.

<sup>441</sup> Sans doute L. Gamblin s'inscrit-il dans le cadre d'une mentalité de classe, telle que la décrit J. Le Goff, 1974, *opus cit.*.

<sup>442</sup> *Match* n° 118, 11 décembre 1928.

<sup>443</sup> Sur cette question, A. Wahl, *opus cit.*, 1986, pp. 23-30.

peut faire l'impasse sur cette évolution. Achille Duchenne<sup>444</sup> prend l'exemple du professionnalisme anglais pour l'accuser d'avoir été « *conçu de telle façon qu'il a le droit de considérer les joueurs amateurs comme proies désignées à ses razzias* »<sup>445</sup>. Le recrutement des amateurs par des clubs professionnels, alors que leur formation est incomplète, constitue selon lui un frein au progrès. En effet, les clubs amateurs dépouillés de leurs meilleurs joueurs ne peuvent plus espérer enregistrer les mêmes résultats, ni même miser sur une progression en continuité. Pour autant n'est pas évoquée la question de ces joueurs qui en passant du statut amateur à celui de professionnel, peuvent pendant quelques années obtenir des salaires qui garantissent leur sécurité, dans des conditions moins dures que celles de leur travail à l'usine<sup>446</sup>.

### 2.3. Les incidences potentielles du professionnalisme sur l'entraînement

L'adoption éventuelle du professionnalisme est forcément corrélée à une modification du regard porté sur l'entraînement par les joueurs. La perspective d'un progrès du football français par l'amélioration de l'entraînement a constitué un des arguments de choix des défenseurs du professionnalisme. Ces derniers, au début des années 1920, ne peuvent qu'établir un constat désabusé : « *L'équipe première est, elle, constituée de la façon suivante : 1° tous les as de la saison dernière qui sont restés fidèles au club et qui, pour cette seule raison, ont leur place réservée. 2° les joueurs qui ont été racolés dans un autre club ; car il est bien évident que si on les a sollicités, c'est parce qu'on avait besoin d'eux ; à moins que ce ne soit pour le plaisir pur et simple d'amputer un adversaire ; 3° les joueurs que l'on ne connaît pas autrement, mais qui, venant du Nord, de l'Ouest, de Normandie, d'Angleterre, de Belgique, de n'importe où, sont par définition remarquables. D'ailleurs, par le fait même qu'un tel joueur a librement préféré votre club à tout autre, il a droit à la reconnaissance et à la confiance* »<sup>447</sup>. Ainsi, de nombreux joueurs semblent finalement être tout naturellement dispensés d'entraînement en raison de leur statut particulier. Si le ton de l'article est volontairement ironique, il n'en demeure pas moins qu'il illustre plusieurs réalités. Tout d'abord, c'est la fidélité au club, fût-elle intéressée, qui est récompensée. Ensuite,

---

<sup>444</sup> Achille Duchenne est un journaliste qui prend parti contre le professionnalisme, mais de façon modérée, contrairement à F. Reichel, par exemple. Il pose notamment deux questions cruciales, celle de l'avenir incertain de l'amateurisme, au cas où le professionnalisme serait favorisé, et celui de la problématique reconversion des joueurs à la fin de leur carrière.

<sup>445</sup> *Football* n°40, 4 septembre 1930.

<sup>446</sup> Blin, chef d'entreprise (1896), cité par S. Schweizer. Logiques d'entreprises et politiques sociales. *Recherches en sciences humaines*. 1993. p.223.

<sup>447</sup> *Football Association* n°50, 11 septembre 1920.

L'exemplarité étrangère, fût-elle simplement celle qui est étrangère au club<sup>448</sup>, fait que l'on recherche à importer ce qui vient d'ailleurs<sup>449</sup>. En somme, seuls les jeunes joueurs qui veulent percer et conquérir leur place dans l'effectif encombré de l'équipe fanion auraient des motivations pour se rendre à l'entraînement et y prouver leur valeur. En ce sens, le professionnalisme peut indéniablement contribuer à modifier certaines de ces habitudes. Les joueurs des clubs professionnels seraient astreints à un respect d'exigences fixé par les dirigeants, et tout simplement à une obligation de présence à chaque entraînement. En effet, un contrat de travail spécifique permettrait de fixer aux joueurs la *nature de la tâche* à accomplir et le *but recherché*<sup>450</sup>. Cependant, cette disposition ne peut se prendre que si elle s'accompagne de structures qui permettent de faciliter cet entraînement. « *Le Stade de Paris a ses nouveautés : d'abord son terrain, qui n'a jamais possédé un si beau gazon, ensuite son coin réservé à l'entraînement, et qui fut dimanche l'objet de maints commentaires curieux* (□). *Gamblin*<sup>451</sup> *annonçait triomphalement que 147 joueurs de football étaient venus s'entraîner durant la semaine passée sous les ordres de Fisher*»<sup>452</sup>. Il ne faut pas oublier que ce triomphalisme est lié au fait que les joueurs, de retour de vacances pour ceux qui en ont bénéficié, ont été sevrés de football durant deux mois et demie au moins, et que leur assiduité de début de saison est bien compréhensible. Le fait de posséder un espace dévolu à l'entraînement constitue cependant une spécificité, ainsi qu'en témoigne la curiosité des observateurs. En effet, l'entraînement des équipes se déroule généralement sur le terrain même où se disputent les rencontres officielles. Les clubs qui possèdent ces équipements montrent que leur ambition en termes de résultats se manifeste par une politique de perfectionnement et de formation de leurs joueurs. Néanmoins, ces facilités, si elles paraissent constituer une condition importante de l'incitation à l'entraînement, ne sont pas suffisantes. Elles doivent être avant tout subordonnées à la désignation d'un entraîneur, responsable de la mise en œuvre et de la coordination de cet entraînement. « *De même, qu'il est évident que le jeu ne progressera qu'avec des professeurs de plus en plus nombreux et experts* »<sup>453</sup>. Un consensus s'opère. En dépit du statu quo apparent sur la question du professionnalisme, et

---

<sup>448</sup> On peut ainsi avoir ce statut d'étranger au club en ayant été racolé dans un club voisin.

<sup>449</sup> J.-P. Saint-Martin. *L'éducation physique à l'épreuve de la nation 1918-1939*. Paris, Vuibert, 2005. L'auteur cite notamment les exemples allemand, anglo-saxon, italien et tchécoslovaque dans le domaine de l'éducation physique. pp. 69-129.

<sup>450</sup> J. Le Goff. *Droit du travail et société. Tome 1. Les relations individuelles de travail*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001. p. 115.

<sup>451</sup> Gamblin, dont nous avons déjà évoqué le passé de joueur et de journaliste, est également en 1931 directeur sportif du Stade Français.

<sup>452</sup> *Football* n° 94, 17 septembre 1931.

<sup>453</sup> *Football* n° 43, 25 septembre 1930.

quelle que soit la solution vers laquelle s'oriente le football français, il ne peut plus faire l'économie des entraîneurs. Que l'on choisisse le professionnalisme, et il est évident que l'entraînement devra être dirigé par un spécialiste compétent, afin de satisfaire un public qui ne pourra faire autrement que se montrer exigeant par rapport à des hommes qui ont fait du football leur profession. Que l'on en reste à l'amateurisme, le choix sera le même ; car l'époque héroïque des pionniers est révolue : il faudra sacrifier à la formation des joueurs dans le but de faire progresser le football français dans son ensemble. La plupart des clubs, même les meilleurs, ne semblent pas s'être rendu à cette évidence avant la fin des années 1920. La victoire en Coupe de France du Club Français<sup>454</sup> en 1931 est analysée dans ces termes, après qu'à l'issue d'une élimination lors de la saison précédente en décembre 1929, quatre dirigeants se soient engagés à donner une nouvelle orientation à leur club. « (□) Leur décision était prise. Le club allait avoir un entraîneur. On allait engager Fischer qui avait fort bien réussi à Billancourt. L'entraînement des équipiers serait obligatoire chaque semaine. Et si certains footballeurs de renom ne voulaient pas s'y plier, des jeunes les remplaceraient »<sup>455</sup>. Les représentations évoluent donc en faveur d'une reconnaissance des bienfaits de l'entraînement, mais surtout du caractère indispensable de l'entraîneur. L'exemple du Club Français revêt une double pertinence : il s'agit d'un club de renom, et de surcroît sa politique est couronnée de succès, puisque la Coupe de France est alors l'épreuve phare du football français. Cependant, un entraînement hebdomadaire représente une charge de travail encore peu volumineuse, d'autant que certains clubs n'y sacrifient même pas. De ce fait, des lacunes techniques, parmi d'autres, subsistent dans le bagage des joueurs français.

#### 2.4. L'exemple de la Coupe Sochaux

Les partisans du professionnalisme au début des années 30, se font de plus en plus virulents, au point de passer aux actes avec la création de la Coupe Sochaux, organisée certes en marge des compétitions, mais avec l'accord de la F.F.F.A. Cette épreuve initiée par le F.C. Sochaux, qui rétribue officiellement ses joueurs depuis 1929<sup>456</sup>, regroupe en 1931 huit des plus grands clubs français<sup>457</sup>, qui se rencontrent lors des dates laissées vacantes par le

---

<sup>454</sup> Il faut noter que le Club Français est une des 8 équipes à participer à la première Coupe Sochaux en 1931 (voir infra). Cette épreuve ne regroupe que les équipes favorables au professionnalisme.

<sup>455</sup> *Football* n° 75, 7 mai 1931.

<sup>456</sup> Consulter P. Dietschy, A. Mourat. Professionnalisation du football et industrie automobile : les modèles turinois et sochaliens. Histoire et sociétés. *Revue européenne d'histoire sociale*, n° 18-19, juin 2006, pp. 154-175.

<sup>457</sup> La première édition de la Coupe Sochaux en mai 1931 voit la participation sur invitation de deux équipes parisiennes (Red Star et Club Français), deux nordistes (Lille et Roubaix), deux de l'Est (Sochaux et Mulhouse)

calendrier officiel. Malgré les difficultés inhérentes à cette procédure, l'épreuve rencontre un réel succès et va être reconduite l'année suivante dans des proportions plus étendues, car ce sont 20 des clubs français les plus prestigieux qui y participent<sup>458</sup>. De surcroît, pour avoir le droit de participer à cette deuxième édition, les clubs doivent s'engager à « *adhérer au professionnalisme dès qu'il sera institué* »<sup>459</sup>. Le club de Sochaux, dirigé par Jean-Pierre Peugeot, est organisé de façon professionnelle, de façon à témoigner de la vitalité de l'entreprise automobile<sup>460</sup>. Il constitue un exemple pour les autres clubs qui manifestent le désir de s'engager dans l'aventure professionnelle. Jean-Pierre Peugeot est le premier dirigeant en France à avouer expressément rétribuer ses joueurs. Dès la saison 1929, l'entraîneur britannique Victor Gibson<sup>461</sup> est engagé pour entraîner des joueurs qui par ailleurs bénéficient d'un emploi à l'usine Peugeot. Cependant, si les horaires des joueurs sont aménagés, l'entraînement est obligatoire<sup>462</sup>.

On peut considérer cette coupe Sochaux comme la première épreuve professionnelle de football en France, même si le statut n'a pas encore été voté. Au début des années 30, le statu quo n'a plus que quelques mois à vivre puisque *Football*<sup>463</sup> publie sous un titre éloquent : « *Un premier pas sur la grande route. Le statut du joueur professionnel est voté* ». Malgré tout, les opposants au professionnalisme ne s'avouent pas vaincus, et entre le vote et l'application, d'autres débats agitent le football français. Mais finalement, alors que les observateurs s'attendent à des discussions passionnées le Conseil National de la F.F.F.A. adopte à une large majorité le 7 janvier 1932, le professionnalisme qui entrera en vigueur dès septembre avec le 1<sup>er</sup> championnat de France professionnel. Certains journalistes voient avec la finale de la seconde édition de la Coupe Sochaux, une transition symbolique entre un avant et un après. « *Car en définitive, que représente ce match, sinon la fin d'une époque qui a débuté avec l'entrée du football en France ? Celle où l'amateurisme était roi (□). La Coupe Sochaux, née pour favoriser l'union des grands clubs, pour leur permettre de lutter ensemble, n'aura pas de lendemain, même si d'elle encore naît une manifestation ou une autre*

---

et deux méridionales (Sète et Marseille). En finale, Sochaux l'emporte sur Lille. Tous ces clubs opteront pour le professionnalisme en 1932.

<sup>458</sup> Aux huit équipes originelles s'ajoutent Amiens, Rouen, le Stade français, Nice, le Racing de Paris, Valentigney, La Havre, Cannes, Montpellier, le C.A. Paris, Tourcoing et l'Excelsior de Roubaix.

<sup>459</sup> *Football* n° 84, 9 juillet 1931.

<sup>460</sup> P. Lanfranchi. La consommation du spectacle sportif. Une comparaison entre l'Allemagne, l'Italie et la France dans l'entre-deux-guerres. *Le Mouvement social* n°206, janvier-mars 2004. p. 118.

<sup>461</sup> Victor Gibson restera entraîneur du F.C. Sochaux jusqu'à la fin de la saison 1933-1934. Le F.C. Sochaux-Montbéliard remporte le championnat de France de Division 1 en 1934-1935, en 1937-1938, ainsi que la Coupe de France 1936-1937. Il s'agit du même joueur que Sète avait fait venir pour jouer (en tant qu'amateur marron) et être capitaine de l'équipe dans les années 1910.

<sup>462</sup> P. Dietschy et A. Mourat, 2006, *opus cit.*, p. 156.

<sup>463</sup> *Football* n° 81, 18 juin 1931.

d'amateurs. Elle est venue à un moment où elle répondait à un besoin, a vécu parmi les difficultés, et disparaît avec la période à laquelle elle s'adaptait particulièrement »<sup>464</sup>. En somme, cette épreuve a joué le rôle de précurseur, à une période où le football français s'égarait dans ses atermoiements. En décidant de franchir le pas, en adoptant une attitude moderniste, en se positionnant délibérément du côté du professionnalisme, la Coupe Sochaux a administré la preuve que malgré des difficultés d'organisation liées à un calendrier forcément décousu, ce type de compétition qui rassemblait uniquement les clubs les plus huppés était digne d'intérêt et viable. Cette démonstration implique néanmoins des contraintes dans le management et l'entraînement des joueurs, qui doivent être exempts de tout reproche<sup>465</sup>. Dorénavant, il va falloir démontrer qu'une compétition à plus large échelle, ainsi que ses implications sont tout aussi dignes d'intérêts et viables que la Coupe Sochaux. Ce problème se pose de façon d'autant plus cruciale, que les clubs ayant fait le choix du professionnalisme n'ont guère le droit à l'erreur. Les risques financiers sont bien réels. D'emblée, les partisans prennent conscience des enjeux.

## 2.5. Le professionnalisme et l'entraîneur

*« Il est certain que le mouvement professionnel ne réussira en France que si le jeu que pratiqueront les équipes professionnelles est supérieur à celui des amateurs (□). Mais nous croyons aussi que la solution de cette question est dans les mains d'un bon entraîneur. L'entraîneur est indispensable. Un club professionnel qui n'aurait pas son entraîneur ou qui ne saurait pas organiser un entraînement sérieux serait largement handicapé »*<sup>466</sup>. Les exigences du public sont évidemment plus marquées envers les professionnels : il est normal que les attentes soient ambitieuses, car le spectateur portera un jugement moins magnanime qu'envers des joueurs amateurs<sup>467</sup>. A nouveau, la nécessité proclamée d'un entraînement régulier et rationnel semble être le corollaire indispensable du professionnalisme. Et à nouveau, on réaffirme avec force l'importance de l'entraîneur. Des questions restent cependant en suspens : En trouvera-t-on ? Où les trouvera-t-on ? Seront-ils formés, et si oui, par qui ? Ces questionnements parfois éludés par la presse écrite seront suivis d'effets dans la réalité, et les premiers clubs professionnels se débrouilleront, avec plus ou moins de bonheur, pour trouver un entraîneur compétent et apte à diriger leur équipe, en général un ancien joueur

<sup>464</sup> *Football* n°131, 2 juin 1932.

<sup>465</sup> « (□) en Franche-Comté, le discours de modernité se décline autour d'un management jugé exemplaire, notamment par une partie de la presse sportive (□) ». P. Dietschy et A. Mourat, 2006, *opus cit.*, p. 164.

<sup>466</sup> *Football* n° 137, 21 juillet 1932.

<sup>467</sup> F.J.J. Buytendijk. « *Le spectateur est donc tout à la fois un participant du jeu et en même temps un spectateur critique* ». cité par B. Gillet, 1965, *opus cit.* p.333.

professionnel, souvent d'origine étrangère. L'entraînement va définitivement s'institutionnaliser dès 1932, de même que le personnage de l'entraîneur va devenir incontournable dans le paysage du football français. Peut-on affirmer pour autant que dès 1932, les séances sont régulières, rationnelles, scientifiques, suivies efficacement par les joueurs ? Que les entraîneurs font autorité, qu'ils sont respectés par leurs joueurs, par les dirigeants ? Rien n'est moins sûr, d'autant que mêmes les clubs qui ont pris des dispositions ne sont pas certains qu'elles soient respectées par les joueurs. Cachin, dirigeant du Club Français, avoue : « *Un entraîneur, dit-il, n'est utile que dans la mesure où il est à même d'exercer son influence sur les joueurs. Mais à quoi bon un entraîneur, s'il est impossible de réunir les joueurs au cours de la semaine ? Pendant la saison derrière, n'est-ce pas, nous avions un entraîneur ; seulement, personne ne venait aux séances qu'il dirigeait* »<sup>468</sup>. L'écart entre la volonté des dirigeants et celle des joueurs est important. Il faut ici remettre en perspective cette déclaration avec celle formulée par *Football* n°75 du 7 mai 1931, qui relatait l'embauche par les dirigeants du Club Français de l'entraîneur Fischer et l'obligation faite aux joueurs d'assister à l'entraînement<sup>469</sup>. Cette décision n'a finalement même pas été appliquée l'espace d'une saison. Les bons joueurs, qui profitent du système de l'amateurisme marron, savent que les dirigeants leur feront disputer les matches officiels de toute façon, pour amortir leur investissement. C'est un des facteurs qui incitera les dirigeants à adopter un « *professionnalisme de résignation* »<sup>470</sup>, pour reprendre le contrôle des joueurs. De ce fait la tâche des dirigeants avant l'avènement du professionnalisme était sans doute ardue, d'autant que certaines coutumes semblent bien ancrées dans le fonctionnement des clubs, et entérinées par les joueurs eux-mêmes.

## 2.6. Entraînement professionnel : les premiers effets perçus

« *D'une manière générale, (et cette constatation est vraie pour la plupart des endroits où l'on a joué), la forme physique des équipes est meilleure que par le passé. La raison, vous l'avez devinée : « c'est qu'on s'est entraîné tôt »* »<sup>471</sup>. La première contrainte imposée aux joueurs, c'est la reprise précoce de l'entraînement. Le temps où les journalistes recommandaient aux dirigeants de Strasbourg<sup>472</sup> de veiller à ce que leurs joueurs ne reprennent pas trop tôt l'entraînement est désormais révolu. L'obligation de s'entraîner,

<sup>468</sup> *Football* n° 122, 31 mars 1932.

<sup>469</sup> Se reporter au chapitre 2.2.3. Les incidences potentielles du professionnalisme sur l'entraînement.

<sup>470</sup> A. Wahl, 1999, *opus cit.*

<sup>471</sup> *Football* n° 141, jeudi 25 août 1932.

<sup>472</sup> *Football et Sport* n°197, 7 juillet 1923.

induite par le professionnalisme se double de la nécessité d'être en forme dès l'ouverture de la saison. Cette avancée devrait se traduire par les améliorations dans le jeu pratiqué. De fait, certains journalistes tel que Marcel Rossini se livrent à des propos dénués de mesure : « ( ) *Le progrès technique de nos équipes vedettes est énorme. Aucune d'elles qui ne soit largement améliorée, et par l'apport de grands joueurs étrangers, et par l'entraînement qu'elle a été amenée à suivre de façon très régulière* »<sup>473</sup>. Ces constats paraissent excessifs. En effet, soit les équipes ont déjà été soumises à l'entraînement lors des saisons précédentes, ce qui est le cas pour certaines d'entre elles, et dans ce cas les effets de l'entraînement ne sont pas imputables au seul professionnalisme ; soit elles s'entraînent effectivement seulement en vue de la première saison professionnelle, depuis le mois de juillet, et dans ce cas une période de deux mois est effectivement trop courte pour justifier ces termes dithyrambiques et produire des effets aussi visibles. Bien entendu, il faut analyser ces commentaires par rapport à l'effet d'annonce qu'ils espèrent produire, c'est à dire promouvoir le professionnalisme comme le déclencheur d'une saison beaucoup plus mouvementée et excitante pour les spectateurs et les lecteurs. Exactement à la même période, d'autres journalistes émettent des avis nettement plus nuancés. Certains joueurs se sont fait surprendre par les procédés d'entraînement, en quantité et en qualité, tout simplement parce qu'ils ne les connaissaient pas : « *Des joueurs se sont aperçus qu'ils ignoraient tout de l'entraînement jusqu'à présent. C'est ainsi que quelques hommes trop replets ont perdu des livres à l'entraînement* »<sup>474</sup>. Il semble en effet difficile de croire que des joueurs qui se ne sont jamais entraînés de façon sérieuse auparavant puissent se livrer à des performances remarquables au bout de quelques séances, ce que confirment les données relatives à la préparation athlétique issues des travaux de M. Bellin du Coteau ou de M. Boigey<sup>475</sup> qui contrôle l'activité scientifique de l'école de Joinville, et s'attache à soumettre l'exercice au contrôle scientifique<sup>476</sup>. Que des progrès soient enregistrés est un fait indéniable. La question est de les évaluer avec précision, et également de savoir s'ils sont généralisés à toutes les équipes. Quelques mois au cœur de la première saison professionnelle, des avis viennent nuancer cette perspective de progrès remarquable et universellement répandu : « *Club Français : le club manque d'assises. Il a*

<sup>473</sup> *Football* n° 143, 8 septembre 1932.

<sup>474</sup> G. Hanot. *Le Miroir des sports*, 6 septembre 1932.

<sup>475</sup> Boigey, médecin-chef, organise un département de recherches appliquées composé de laboratoires de physiologie, radiographie, mécanique, photographie, chimie.

<sup>476</sup> Ce point sera analysé dans le chapitre 4. L'entraînement : 1890-1941. A propos de l'influence des travaux des médecins français sur l'entraînement, A. Roger. Entraînement et idéologie. Le cas de l'athlétisme français dans l'entre-deux-guerres, in J.-F. Loudcher. C. Vivier. P. Dietschy. *Sport et idéologie. Sport and ideology. Tome II.* ACE-SHS, 2004. p. 289-300.

*besoin d'un entraînement suivi* »<sup>477</sup>. La victoire en Coupe de France en 1931 du club Français a sans doute donné aux joueurs l'impression qu'un but avait été atteint, et qu'ils pouvaient désormais se passer d'entraînement<sup>478</sup>. Cela signifie-t-il que le professionnalisme réclame des entraînements plus nombreux, plus poussés ou intensifs, dans la mesure où les autres clubs y habituent également leurs joueurs ? C'est sans doute un axe de réponse possible. Les équipes telles que Sochaux, ou certains clubs nordistes ou parisiens<sup>479</sup> qui avaient professionnalisé (tout ou en partie) leurs structures ou leur fonctionnement ont évidemment moins de mal que ceux qui n'ont pas anticipé et se sont contenté de suivre le mouvement, en prenant le train du professionnalisme en marche. Plutôt que de se livrer à un bilan en cours d'exercice, il paraît judicieux d'attendre la clôture de la saison pour essayer de livrer un jugement. André Gamonet livre son analyse: « (□) *Nous sommes plutôt enclins à penser que nos progrès sont dus à un meilleur entraînement, et que ce dernier a été d'un rendement supérieur, cette année, grâce au statut professionnel ! Par le contrat professionnel, les dirigeants ont pu contraindre leurs joueurs à être présents à tous les entraînements. Ceux-ci ont été plus nombreux, et en conséquence le joueur a été beaucoup plus souvent qu'une fois par semaine habitué à jouer aux côtés des mêmes équipiers* »<sup>480</sup>. Le premier constat est d'ordre quantitatif. C'est la répétition des situations d'entraînement, plusieurs fois par semaine et ce tout au long de la saison, qui constitue le facteur premier de l'amélioration des joueurs, et donc des équipes. Il reste maintenant à s'engouffrer dans la brèche qui a été ouverte. Seule la disparition du professionnalisme pourrait infléchir la direction prise dans un sens inverse. Si des vellétés de contestation nourries par les opposants de la première heure percent encore en 1933, le professionnalisme ne sera pas ébranlé. Dans ces conditions, le statut privilégié conféré à l'entraînement ne peut être qui croissant. « *A la veille de la réouverture de la saison de football, tout porte à croire que les premiers matches de championnat, fixés au 3 septembre, n'offriront, d'un point de vue général, que des sujets de satisfaction. La raison en est que les joueurs des grandes équipes, mis dans l'obligation de s'entraîner assidûment, aborderont les épreuves officielles avec autant d'entrain que d'endurance, alors qu'il y a quelques années encore, ils avaient grandement besoin d'indulgence jusqu'en octobre* »<sup>481</sup>.

<sup>477</sup> *Football* n° 154, 24 novembre 1932.

<sup>478</sup> Se reporter à l'extrait de *Football* n°122, 31 mars 1932.

<sup>479</sup> En 1932-33, Lille remporte le premier championnat de France professionnel devant Antibes. Le F.C. Sochaux se classe troisième, tout comme le Racing Club de France (Le championnat de division 1 comportait 2 groupes dont les vainqueurs se rencontraient en finale). C'est d'ailleurs l'A.S. Cannes qui termina première de son groupe devant Antibes, mais fut déclassée en raison d'une tentative de corruption envers le club de Fives.

<sup>480</sup> *Football* n° 182, 8 juin 1933.

<sup>481</sup> Victor Denis. *Le Miroir des Sports* n° 726, 29 août 1933.

On assiste à une confirmation : le professionnalisme, s'il n'a pas été le promoteur initial de l'entraînement en France, l'a en revanche institutionnalisé, et constitué en référence incontournable. Les bienfaits de l'entraînement ne se discutent pas. Le débat entre l'entraînement amateur et l'entraînement professionnel, qui pouvait être sous-jacent dans les années 20 encore, est définitivement abandonné. Les professionnels aussi peuvent s'entraîner avec plaisir. La pérennisation de l'effort entrepris en matière d'entraînement est un constat formulé allègrement par la presse. « *Il y a surtout les vertus des obligations professionnelles, la nécessité d'un entraînement intensif et collectif auquel trop d'amateurs (même marrons) pouvaient autrefois se soustraire* »<sup>482</sup>. Les dirigeants ont désormais le pouvoir d'imposer des obligations à des joueurs soumis aux contraintes du contrat professionnel. Au-delà de la quantité d'entraînement, rendue plus importante par la multiplication des séances, c'est maintenant l'aspect qualitatif qui est mis en exergue. Une des caractéristiques essentielles de l'entraînement est d'être collectif, et de permettre aux joueurs de développer des relations sur le plan du jeu. Si les progrès techniques et tactiques sont visibles pour bon nombre de journalistes, les progrès en matière de condition physique le sont également. « *Toutefois, la condition athlétique de nos joueurs, leur degré d'entraînement, leur tendance à durer pendant les 90 minutes du match ont remarquablement progressé depuis 3 saisons* »<sup>483</sup>. L'entraînement a donc des effets, qui sont assez visibles pour s'imposer au regard des journalistes spécialisés. La préparation des matches, qui semblait superflue aux joueurs, même au cours des années 20, est désormais indispensable. Le temps où les équipes pouvaient se contenter de disputer des parties amicales en guise d'entraînement est définitivement révolu. Le professionnalisme a en effet débouché sur la constitution d'un championnat professionnel unifié, disputé par matches aller-retour. Ce type de championnat existait déjà à l'échelon régional, mais ne permettait pas de dégager un champion de France clairement identifié. Désormais, il faut être capable de tenir la distance sur toute la longueur de la saison, de septembre à mai, dans la mesure où on ne peut plus s'économiser contre des équipes d'un rang modeste. Lucien Gamblin<sup>484</sup> livre d'ailleurs à un intéressant comparatif entre le football de 1936, et celui pratiqué sept années auparavant : « *Le semi-professionnalisme ou le professionnalisme intégral eurent vite fait de démontrer aux clubs qu'il leur était nécessaire d'établir un programme d'entraînement capable d'amener leurs joueurs à leur meilleure*

---

<sup>482</sup> A. Gamonet. *Football* n° 251, 1er novembre 1934.

<sup>483</sup> G. Hanot. *Football* n° 297, 26 septembre 1935.

<sup>484</sup> Les propos de Gamblin revêtent d'autant plus d'intérêt qu'il était un opposant avéré du professionnalisme, et un nostalgique des Corinthiens.

*condition physique et de les maintenir dans cet état le plus longtemps possible* »<sup>485</sup>. Il faut noter la distinction introduite entre deux acceptions de professionnalisme, qui prouve que selon les clubs ou les joueurs il est appliqué de façon différente. Ceux des joueurs qui ont conservé un métier en plus de leur emploi de footballeur professionnel peuvent être considérés comme des semi-professionnels, mais ce qualificatif peut s'appliquer plus largement et de façon péjorative au mode de fonctionnement de bon nombre d'équipes professionnelles.

## 2.7. Professionnalisme et entraînement : des perceptions mitigées

Cependant, si l'entraînement a été rendu obligatoire et indispensable, est-il pour autant une contrainte de taille pour les joueurs ? Il semble que les contraintes n'aient pas été démesurées, et que parfois, les journalistes dressent un tableau idyllique de la situation liée au professionnalisme. A. Wahl et P. Lanfranchi<sup>486</sup> ont montré que l'entraînement n'est pas vécu comme très astreignant par les joueurs des années 30. De nombreux joueurs ne s'entraînent pas ensemble, parce qu'ils poursuivent des études pour les uns, ou travaillent pour les autres. De surcroît, certaines vedettes, étrangères notamment, reproduisent les comportements des années d'amateurisme marron, en se dispensant des séances. Certains clubs fournissent du travail à leurs joueurs, ce qui leur permet de réserver des plages communes à l'entraînement. Ortiz, arrière de Lens, révèle : « *Nous travaillons tous, en semaine, soit dans l'usine, soit dans les dépendances* »<sup>487</sup>. Le modèle développé par J.P. Peugeot à Sochaux a été repris par certaines équipes, comme celle de Lens. Le football ne semble pas être une profession qui puisse accaparer à temps complet les joueurs. Les joueurs eux-mêmes ne sont pas tous enclins à considérer que tout leur temps doit être consacré à l'entraînement et aux matches. La question des salaires doit être soulevée. En effet, jusqu'en 1940, le salaire maximum autorisé pour un joueur professionnel est fixé par la FFFA à 2 000 francs par mois, ce qui correspond à l'époque à deux fois et demi le salaire d'un ouvrier qualifié de province. Ce traitement est relativement confortable, mais limité dans le temps, au maximum à une quinzaine d'années et plus vraisemblablement à une dizaine, il ne permet pas vraiment aux joueurs de s'assurer une retraite confortable. Dès lors, en raison du temps libre laissé par l'exercice du métier de footballeur, nombreux sont ceux qui exercent une autre

---

<sup>485</sup> *Football* n° 359, 2 décembre 1936.

<sup>486</sup> A. Wahl, P. Lanfranchi. 1995, *opus cit.*

<sup>487</sup> *Football* n° 406, 27 octobre 1937. La compagnie des mines de Lens prend le contrôle du RC Lens en 1934. Sur ce point, O. Chovaux, 2001, *opus cit.*, pp. 240-250.

profession en parallèle. Edmond Delfour<sup>488</sup>, capitaine de Racing et de l'équipe de France, avoue : « *Le football ne doit pas être considéré comme une fin, mais comme un moyen.* » Et le journaliste ajoute : « *Il a su tirer parti de son métier sans jamais abandonner l'exercice d'un autre métier* »<sup>489</sup>. Delfour a été successivement maçon, bonnetier, cafetier. Il apparaît donc que plus que le métier de footballeur, c'est une autre profession, considérée comme plus sérieuse, qui permet d'envisager une ascension sociale<sup>490</sup>. L'exemple de Delfour n'est pas isolé, et il montre que le métier de footballeur professionnel n'est finalement pas assimilé, dans les mentalités, y compris celles des joueurs, à un métier comme les autres. Et bien plus, il n'est pas considéré comme un véritable métier. L'accession aux congés payés en 1936 a renforcé la perception des valeurs accolées à la notion de travail, d'autant qu'ils ont constitué pour des milliers de travailleurs *des loisirs de travail*<sup>491</sup>. L'entraînement laisse finalement beaucoup de temps libre aux joueurs, qui pour nombre d'entre eux ne peuvent rester oisifs. En effet, la carrière de footballeur est courte et la reconversion doit rester une préoccupation<sup>492</sup>. Ainsi, si certains journalistes ont pu s'extasier quant aux avancées générées par le professionnalisme, il semble que leur enthousiasme ait parfois été excessif. Certaines opinions se chargent de les tempérer. Geyza, entraîneur hongrois reconnu, livre ces réflexions : « *Si je cherche une des causes les plus importantes du malaise dont souffre le football français, je la trouve purement et simplement dans le manque d'entraînement régulier des joueurs. Combien d'équipes qui n'atteignent pas là leur meilleur rendement parce qu'elles ne sont pas entraînées comme il faut* »<sup>493</sup>. Le professionnalisme a certes engendré des modifications importantes, mais il n'a pas bouleversé de manière radicale tous les paramètres du football français. Le poids des traditions se fait sentir, et il n'est pas toujours facile de s'en débarrasser. Entre prendre part à l'entraînement et s'entraîner de manière efficace, une frontière existe, qui n'est pas forcément aisée à franchir. Maurice Pefferkorn étale les propos de Geyza en dressant un constat désabusé. « *Et combien, parmi ceux qui ont aujourd'hui en France, l'étiquette de joueurs professionnels, le sont-ils vraiment ? Combien sont intimement*

<sup>488</sup> Edmond Delfour, joueur vedette de l'entre-deux-guerres, connaît 41 sélections en équipe de France entre 1929 et 1938, ce qui est remarquable. Il prend part aux Coupes du monde de 1930, 1934, 1938.

<sup>489</sup> *Football* n° 395, 11 août 1937.

<sup>490</sup> « *Quand le patronat se boucle et quand l'artisanat se perd, la boutique demeure le seul moyen de s'élever, de sortir de la condition ouvrière, qui soit à portée de main* ». J.-Y. Lequin. Les citadins, les classes et les luttes sociales, in G. Duby (sous la direction de). *Histoire de la France urbaine. Tome 4 : La ville à l'âge industriel* (vol. dirigé par M. Agulhon). Paris, Seuil, 1983. p. 539.

<sup>491</sup> B. Cacérés. *Allons au devant de la vie, la naissance du temps des loisirs en 1936*. Paris, Maspero, 1981. p. 29.

<sup>492</sup> A titre de comparaison, les autres pays européens qui ont adopté le professionnalisme n'imposent pas de limitation de salaire aux joueurs professionnels. Ainsi, l'international argentin Orsi perçoit 8 000 lire par mois à la Juventus de Turin en 1929, soit 7 fois le salaire d'un professeur d'université italien. A. Ghirelli. *Storia del calcio in Italia*, Turin, Einaudi, cité par P. Dietschy et A. Mourat, 2006, opus cit., p. 161.

<sup>493</sup> *Football* n° 240, 9 août 1934.

*persuadés qu'ils sont de véritables artisans du football, qui acceptent les règles de la profession, qui ont conscience des devoirs et des disciplines qu'elle impose ?* ».<sup>494</sup> » Même s'ils se rendent effectivement aux séances d'entraînement, les joueurs professionnels ont tendance à se comporter en dilettantes. Ils sont peu nombreux à vouloir renoncer à leur mode de vie relativement peu exigeant en termes d'efforts, ou à une alimentation riche, voire à la consommation de cigarettes ou d'alcool. Il est vrai également que lors des débats qui ont prélué à son adoption, les tenants de l'amateurisme avançaient que l'état de footballeur ne saurait constituer une profession. L'idée que les sportifs français manquent de rigueur imprègne les discours et les articles et influence sans doute leurs attitudes, y compris dans d'autres sports comme l'athlétisme<sup>495</sup>.

Il semble qu'il faille attendre une nouvelle génération de joueurs, qui serait élevée dans la connaissance d'un modèle professionnel, et plus spécifiquement professionnalisé à défaut d'être réellement professionnels dans le meilleur des cas. Sans doute les footballeurs eux-mêmes ne perçoivent-ils pas qu'ils sont censés exercer une réelle profession, d'autant que nombreux sont encore les travailleurs « incapables d'envisager le non travail et surtout le non-travail rémunéré ».<sup>496</sup> Effectivement, l'étiquette d'artisan que Pefferkorn souhaiterait voir accolée au statut du joueur est à prendre au sens premier du terme, c'est-à-dire celui d'un homme qui accomplit de façon professionnelle son métier<sup>497</sup>. En déniaut aux joueurs le qualificatif de professionnel, il contribue à montrer que ces derniers ne se situent pas dans la matrice conceptuelle de ce que C. Dubar et P. Tripier ont dénommé « *le triple enjeu des professions* ».<sup>498</sup> Les professions représentent des formes historiques de catégorisation de travail qui constituent des enjeux politiques, et l'on peut considérer que les footballeurs professionnels correspondent à cette définition, en ce sens qu'ils constituent un groupe nouveau, clairement identifié, souhaité par de nombreux dirigeants pour défendre des intérêts personnels ou financiers; mais les professions sont aussi des formes historiques d'accomplissement de soi, des cadres d'expression de valeurs d'ordre éthique, et l'on peut considérer qu'en ne prenant pas leur métier au sérieux, les footballeurs ne rentrent pas dans ce

<sup>494</sup> M. Pefferkorn. *Football* n° 328, 29 avril 1936. M. Pefferkorn, partisan convaincu du professionnalisme, semble considérer l'artisanat du football à la manière dont F. Olivier-Martin (1938) considère les corporations, comme « *disciplines des corps pour garantir la compétence juridique, c'est-à-dire la permission d'exercer et de défendre son monopole et ses privilèges dans l'intérêt du bien commun* ». Selon les observations de M. Pefferkorn, les footballeurs professionnels ne constituent donc pas une corporation.

<sup>495</sup> A. Roger. *L'entraînement en athlétisme en France (1919-1973) : une histoire de théoriciens ?* Thèse soutenue à l'université Claude Bernard-Lyon 1, le 13 décembre 2003. p. 237.

<sup>496</sup> « *L'ouvrier ne saurait trouver rien qui lui offre plus de sécurité que le salaire* ». J.-C. Richez et L. Strauss. *Généalogie des vacances ouvrières. Le Mouvement social* n°150, 1990, p.7.

<sup>497</sup> Dans la perspective décrite par J. Le Goff (77), où le travail est considéré comme un art.

<sup>498</sup> C. Dubar et P. Tripier, 1998, *opus cit.*, p.13.

cadre. Enfin, elles sont des formes historiques de coalitions d'acteurs qui défendent leurs intérêts, un emploi stable, une rémunération élevée, une reconnaissance de leur expertise. En ne fournissant pas tous les efforts nécessaires, les joueurs professionnels ne répondent pas non plus à ce critère. En se complaisant, même aux yeux de ceux qui ont souhaité le professionnalisme, dans une attitude distanciée et des comportements de dilettante, ils ne contribuent pas à donner une image valorisante de leur profession, et ne se placent pas en situation de réclamer des améliorations substantielles de leur condition. Cette génération de joueurs, surtout ceux qui commencent leur carrière avant les années 1925, n'a pas été élevée sous un régime qui était celui du professionnalisme, et n'a pas réellement bénéficié d'exemple dont elle pourrait s'inspirer dans ce domaine. La génération suivante cristallise davantage les espoirs des membres influents du football français, qui font le constat d'une âpreté de la concurrence internationale en football, mise en exergue par les résultats de la récente deuxième édition de la Coupe du Monde disputée en Italie en 1934, et par les confrontations des nations étrangères entre elles ou contre l'équipe de France<sup>499</sup>. En effet, « *les footballeurs professionnels français jouent encore trop en dilettante. Le sport du ballon rond est demeuré pour eux, malgré le contrat et le statut professionnel, presque exclusivement un amusement et une distraction. Il faudrait qu'il devienne une spécialisation rationnelle.*

*Il est indispensable que toute l'activité des joueurs professionnels soit consacrée au football* »<sup>500</sup>. Ces propos, qui émanent de la plume de Gabriel Hanot, surviennent juste après une défaite subie contre la Hollande sur le score de 6-1. Alors que le même G. Hanot s'accordait l'année précédente à souligner les progrès des Français en matière de condition physique<sup>501</sup>, il établit le constat que ces progrès sont insuffisants. En effet, dans le même temps, les autres nations ont également progressé. Seule une attitude véritablement professionnelle des joueurs peut selon lui constituer une remédiation efficace : assiduité, rigueur, accoutumance à l'effort, volonté de dépassement en toutes circonstances. Mais cette génération de joueurs, influencée par son vécu antérieur, n'est pas prête à franchir le pas. Elle reste marquée par un modèle de préparation que Anne Roger définit comme une *pratique intuitive non formalisée*, qui se caractérise par la volonté de *se faire plaisir* et de *ne pas se fatiguer*.<sup>502</sup> Il est vrai également que l'attitude des pouvoirs publics dans les années 30 n'est pas favorable au sport professionnel, et encore moins sous le Front Populaire, lorsque Jean

---

<sup>499</sup> Lors de la seconde édition de la Coupe du Monde, l'Italie l'emporte devant l'Autriche. La France est éliminée par cette dernière dès son premier match en 1/8<sup>ème</sup> de finale.

<sup>500</sup> *Football* n° 316, 6 février 1936.

<sup>501</sup> *Football* n° 297, 26 septembre 1935.

<sup>502</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*, p.p. 232-234.

Zay, ministre de l'Éducation Nationale, entend que seul le sport amateur puisse bénéficier des sollicitudes de l'État<sup>503</sup>. Quoiqu'il en soit, le professionnalisme a rendu obligatoire l'entraînement. Et même s'il ne semble pas en avoir modifié les contenus, ni forcément les représentations qu'en avaient les joueurs, il l'a imposé définitivement. Et en même temps, il a imposé la personne de l'homme chargé de diriger cet entraînement : l'entraîneur.

Une difficulté majeure s'impose à ce dernier : comment parvenir à convaincre du bien-fondé de sa profession, de la prééminence de sa mission, alors que le métier de footballeur n'est pas considéré comme une réelle profession ? En d'autres termes, comment imposer l'image d'un entraîneur indispensable, alors qu'il a la charge d'hommes qui sont considérés comme exerçant en dilettante ? Il y a là un décalage de mobiles qui empêche une reconnaissance complète de ce rôle ardemment souhaité par tout le milieu du football. A la veille de la Seconde guerre mondiale, le constat se prolonge : « *Le football français doit travailler encore. Il est indispensable que nos joueurs soient vraiment des professionnels, totalement, intégralement. Leur place n'est pas dans le lit de la grasse matinée, ni autour de la table de belote, mais au stade, matin et soir, comme en Angleterre. Le stade doit être au football professionnel ce que l'école est à l'élève, le bureau à l'employé, l'atelier à l'ouvrier* »<sup>504</sup>. Le lieu d'exercice décrit symbolise ici l'effort, le sérieux qui devrait habiter la profession de footballeur, afin qu'elle se conforme à l'orthodoxie du travail. Or, apparemment, la comparaison employée est de celle qu'on attribue aux oisifs, ou aux travailleurs, mais pendant leur temps de repos. Elle paraît d'autant plus cinglante que même les jours de congés payés acquis en 1936, que d'aucuns nommaient les « *jours de fainéantise* », ont été pour de nombreux travailleurs des jours d'intense activité, puisqu'ils se rendirent compte que paradoxalement ils étaient incapables de rester inactifs<sup>505</sup>. Dès lors, les qualificatifs qui caractérisent les footballeurs ne plaident pas en leur faveur, puisqu'ils sont perçus comme des hommes incapables de valoriser leur profession. En effet, les marques de dilettantisme relevées ne sont pas compatibles avec le sérieux voulu par les instances dirigeantes. Ces propos font suite à deux défaites successives de la sélection nationale, subies en moins d'un mois par la sélection nationale, respectivement contre l'Angleterre, puis l'Italie<sup>506</sup>.

---

<sup>503</sup> J.-L. Gay-Lescot. *Sport et éducation sous vichy. 1940-1944*. Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1991. 253 p.

<sup>504</sup> G. Hanot, *Football* n° 439, 15 juin 1938.

<sup>505</sup> B. Cacérés. *Allons au devant de la vie, la naissance du temps des loisirs en 1936*. Paris, Maspero, 1981. p. 29.

<sup>506</sup> 26 mai 1938 : France-Angleterre : 2-4 ; 05 juin 1938 : France-Italie : 1-3.

Peut-on affirmer de façon péremptoire que le professionnalisme n'a produit aucun effet, ni en termes d'élévation du niveau de jeu, ni en termes de fréquentation de l'entraînement ? Certes non, mais le retard accumulé est conséquent, alors que de leur côté, certains pays étrangers qui ont adopté le professionnalisme, que ce soit de manière officielle ou déguisée, ont des habitudes de travail bien ancrées. Il faut noter que la distinction introduite entre deux acceptions de professionnalisme persiste, ce qui prouve que selon les clubs ou les joueurs il est appliqué de façon différente. Ceux des joueurs qui ont conservé un métier en plus de leur emploi de footballeur professionnel peuvent être considérés comme des semi-professionnels, mais ce qualificatif peut s'appliquer plus largement et de façon péjorative au mode de fonctionnement de bon nombre d'équipes professionnelles. Cependant, un consensus s'est désormais établi autour de la nécessité d'une préparation sportive appropriée à la pratique régulière du football de haut niveau. Le professionnalisme, sans bouleverser complètement le rapport des footballeurs français à l'entraînement, a néanmoins introduit des changements significatifs. Certes, l'entraînement existait auparavant dans les meilleurs clubs, mais il n'était pas forcément suivi avec une grande assiduité. Dorénavant, en vertu du contrat professionnel, les clubs ont le pouvoir d'exiger la présence des joueurs de façon régulière. Même si les séances hebdomadaires ne sont pas toujours et partout très nombreuses ni très soutenues, il n'empêche que la période de l'absentéisme des joueurs semble révolue. Les clubs peuvent, le cas échéant, suspendre le joueur en cas de manquement aux règles de l'entraînement. Le contrat de travail existe, et est fixé par les clubs. De ce fait, une variété de situations existe, dans le rapport à l'obligation d'assiduité faite aux joueurs. Il existe un rapport de subordination inhérent au contrat de travail, qui prend sens dans le cadre d'un contrat personnel, qui concerne un échange entre individus<sup>507</sup>. Le joueur doit, en échange d'une rémunération, fournir le travail attendu. Cependant, d'un club à l'autre, la proposition est variable, et certains anciens joueurs se souviennent que les séances d'entraînement n'étaient pas très astreignantes, ou que certaines vedettes persistaient à se dispenser des séances perpétuant ainsi les vestiges de l'amateurisme marron<sup>508</sup>. Néanmoins, même si les mentalités persistantes contribuent au maintien de résistances, l'attitude générale des clubs et celle des joueurs évolue, renforcée par les demandes de la presse spécialisée et les demandes de certains entraîneurs perçus comme compétents. L'international Emile Veinante<sup>509</sup> fait dans

---

<sup>507</sup> J. Le Goff, 2004, *opus cit.*, p. 169.

<sup>508</sup> A. Wahl. P.Lanfranchi. 1995, *opus cit.*

<sup>509</sup> E. Veinante, après sa carrière de joueur, deviendra entraîneur professionnel. Sa fiche est consultable en infra.

le cadre d'une interview l'apologie de l'entraîneur britannique Kimpton<sup>510</sup>, et relate la teneur des discours adressés par ce dernier à ses joueurs : « *Vous êtes des professionnels. Vous devez avoir la mentalité du professionnel. Vous vivez pour le sport qui vous fait vivre. Toutes les pensées de votre semaine doivent être concentrées et doivent aboutir aux 90 minutes de dimanche. En match vous devez faire votre travail et sans relâche, car si vous ne le faites pas c'est votre voisin qui est obligé de le faire à votre place, et cela manque d'honnêteté. Courez, courez toujours, sinon votre camarade devra courir pour vous* »<sup>511</sup>. Ces propos montrent que derrière la teneur des mots, se cache une réalité : les joueurs ne sont pas encore absolument convaincus que le football est une réelle profession, puisque leur entraîneur se donne pour mission de les en convaincre. D'un côté, ils participent activement à des séances, accomplissent leurs devoirs liés à l'exercice de leur métier, mais de l'autre, ils ne s'investissent pas totalement. De ce fait, leur soumission à l'intérêt collectif est liée à leur degré d'investissement. On retrouve dans le discours de Kimpton les principes de solidarité et de coopération active chers à Durkheim<sup>512</sup>, voire de « solidarisme », qui constitue la « philosophie officielle » de la III<sup>e</sup> République<sup>513</sup>. Contrairement au football anglais, où les joueurs ont cessé depuis 1905 d'exercer une profession parallèle à celle de joueur professionnel<sup>514</sup>, les joueurs Français ne sont pas convaincus de la nécessité d'un choix total et irréversible. Les salaires proposés ne leur offrent pas de garanties suffisantes, sauf lorsqu'il s'agit de vedettes, et la brièveté de la carrière est un élément qu'ils prennent en compte.

## 2.8. Les effets de l'Occupation sur l'entraînement professionnel

La nouvelle génération de joueurs qui émerge à la fin des années 30 aurait pu contribuer à une évolution décisive de la situation. Mais la deuxième guerre mondiale, et la situation spécifique du football professionnel durant cette période vont couper court à toute perspective de changement. En effet, sous l'autorité de J. Borotra puis J. Pascot, successivement Hauts commissaires aux sports, l'organisation du football professionnel est modifiée<sup>515</sup>. Les deux dirigeants veulent supprimer le professionnalisme, et organisent en

<sup>510</sup> Consulter la fiche de Kimpton.

<sup>511</sup> *Football* n° 493. 28 juin 1939.

<sup>512</sup> « (□) dans la pensée de Durkheim (□) comme dans celle des grandes figures politiques qui dominent l'époque (...) il n'est pas de question plus centrale que l'articulation équilibrée de l'individu et du collectif ». J. Le Goff, 2004, *opus cit.* p. 255.

<sup>513</sup> C. Bouglé. *Le solidarisme*. Paris, Giard et Brière, 1924. p.98

<sup>514</sup> T. Mason, 1980, *opus cit.*

<sup>515</sup> J.-L. Gay-Lescot, 1991, *opus cit.* pp. 27-34 et p. 147.

préparant cette suppression, le championnat de France sous la forme d'équipes régionales<sup>516</sup>. De ce fait, certains joueurs sont transférés d'autorité d'une équipe à une autre. La situation de guerre, le flou qui entoure l'avenir des équipes professionnelles, l'incertitude concernant leur statut, sont autant d'éléments qui n'inclinent pas les joueurs à s'investir outre mesure dans l'exercice de leur profession. « *Nous voulons croire que le football amateur est actuellement en progrès alors que les ex-professionnels, pour des raisons indépendantes de leur volonté et dues surtout à l'organisation actuelle du championnat et à un certain rattachement de l'entraînement qui, dans les conditions actuelles est normal et ne saurait être blâmé, sont en légère régression* »<sup>517</sup>. Les progrès, bien que mesurés et enregistrés par les observateurs avant la guerre, ont donc été stoppés en raison d'une conjoncture défavorable. Si bien qu'à la Libération, tout est à reconstruire, y compris dans le football professionnel. Paradoxalement, le football amateur a enregistré une recrudescence de ses effectifs, puisque le nombre de joueurs a triplé entre 1939 et 1945<sup>518</sup>. Cette massification s'est accompagnée d'une stagnation, voire d'une baisse du niveau de l'élite. Le football professionnel français, s'il a enregistré des changements depuis 1932, n'a pas subi de bouleversements considérables. Considérant, du côté des dirigeants, que c'est un « professionnalisme de résignation » en quelque sorte un pis-aller<sup>519</sup> qui a été adopté, il n'est guère surprenant que le football n'ait pas connu de véritable révolution, que ce soit dans les instances, la formation, la structuration des clubs ou l'entraînement. Pour autant, à partir des années 30, pendant la période de quelques années qui précède l'entrée en guerre contre l'Allemagne, certaines habitudes se sont effacées pour laisser la place à d'autres, plus en rapport avec le professionnalisme : un entraînement plus assidu, rendu obligatoire, au moins dans les textes et souvent dans les faits ; une méthode de jeu propre à chaque équipe, c'est à dire organisée en fonction de l'identification de ses forces et de ses faiblesses, exécutée sous la direction d'un entraîneur dont on entrevoit mieux les contours de son rôle. Et même si cet entraînement se limite à quatre, voire trois séances par semaine, en comparaison avec la situation antérieure qui selon les clubs variait du dilettantisme absolu à une régularité toute relative, un progrès indéniable est enregistré. Ce

---

<sup>516</sup> Sur cette question, P. Charroin. De Borotra à Pascot, ou le professionnalisme sous contrôle : Le cas de l'A.S. Saint-Etienne, in P. Arnaud, T. Terret, J.-P. Saint-Martin & P. Gros (Eds.), *Le sport et les Français sous l'Occupation*. Paris, L'Harmattan, 2002. pp. 215-225. Ou encore O. Chovaux. La pratique du football en zone interdite : Vitalité et aléas d'un football de guerre (1940/1944), in P. Arnaud, T. Terret, J.-P. Saint-Martin & P. Gros, (Eds.) *Le sport et les Français sous l'Occupation*. Paris, L'Harmattan, 2002. pp.199-214.

<sup>517</sup> *Tous les sports* n° 28 □17 janvier 1942.

<sup>518</sup> Il y a 75 616 joueurs licenciés en 1939, contre 277 832 en 1944.

<sup>519</sup> A. Wahl, 1998, *opus cit.*

progrès est confirmé par les résultats enregistrés par l'équipe de France, qui malgré une irrégularité chronique, obtient entre 1936 et 1939<sup>520</sup> les meilleurs résultats de son histoire.

### 3. Les Autodidactes

Du début du siècle aux années 1920, les freins à l'entraînement ont conduit à développer des modalités de pratique individualisée, qui sont cependant loin de se généraliser chez l'ensemble des pratiquants. De ce fait, et même si le footballeur met en œuvre ces recommandations, les modalités collectives sont quasiment absentes, si l'on considère que l'entraînement collectif serait celui qui considère les aspects tactiques du jeu et met en place des situations de relations entre les joueurs par l'intermédiaire du ballon. De surcroît, on peut se poser la question de savoir si ces modalités d'entraînement individuel concernent vraiment les joueurs de bon niveau. En effet, parmi eux, ne pas s'entraîner est aussi une manière de justifier leur statut. *« D'ailleurs, paraître à l'entraînement sur un terrain de football a quelque chose de déshonorant dont la susceptibilité de l'étoile s'émeut à bon droit. (□.) Vous apprendrez, car vous n'avez pas l'air de le savoir, qu'une étoile est par définition toujours en forme et que, partant, elle n'a pas besoin de s'entraîner »*<sup>521</sup>. Ici se manifeste chez les intéressés une interprétation personnelle des qualités qui caractérisent les joueurs-vedettes, et de la manière de les entretenir et de les développer. De surcroît, l'ironie du ton indique qu'une confusion semble persister dans le sport français *« entre deux systèmes de valeurs apparemment contradictoires : celui de l'idéologie du don et celui du culte de l'effort et de la méritocratie »*.<sup>522</sup> Si les joueurs vedettes s'exonèrent donc eux-mêmes de l'entraînement de début de saison, il est fort probable qu'ils sont encore moins portés à sacrifier à la corvée d'une préparation individuelle. Tout se passe comme si la reconnaissance dont ils bénéficient était suffisante, comme si les savoir-faire techniques acquis l'étaient de façon définitive et n'avaient pas besoin d'être entretenus ou peaufinés. Dans les représentations des joueurs confirmés, on s'entraîne parce qu'on en a besoin, ce qui sous-entend que ceux qui s'entraînent ne maîtrisent pas totalement l'art du football. Dans les années 1910, les rugbymen refusaient également l'entraînement en vertu de la règle sacro-sainte de l'amateurisme initial, mais pour

---

<sup>520</sup> Le bilan de l'équipe de France pour la période 1936-1939 est de 9 victoires, 2 nuls et 10 défaites.

<sup>521</sup> *Football Association* n°50, 11 septembre 1920.

<sup>522</sup> T. Terret. Les modèles d'entraînement en France dans les années vingt : diversité, références scientifiques et pressions internationales, in J.-P. Saint-Martin, T. Terret. *Le sport français dans l'entre-deux-guerres. Regards croisés sur les influences étrangères*. Paris, L'Harmattan, 2000. p. 150.

des raisons davantage liées à la spontanéité du jeu<sup>523</sup>. Il est possible que ces deux types de représentation aient affecté les footballeurs avant les années 1929 et se soient solidement ancrées dans les mentalités, empêchant la diffusion de l'entraînement. Il est donc vraisemblable que corrélativement, la plupart des conseils prodigués par les manuels et articles des années 1910 et 1920 ne sont pas appliqués par les footballeurs de bon niveau, mais par ceux d'un niveau moindre, qui plus est dans des proportions peu significatives.

#### 4. Les premiers stages d'entraîneurs

##### 4.1. Une organisation précaire

Les premières formations à voir le jour sont organisées par la ligue de Paris en 1929. Le football n'est pas le sport précurseur en la matière, puisque dès 1921, la Fédération Française d'Athlétisme (F.F.A.) a mis en place une formation sanctionnée par un diplôme d'« éducateur sportif »<sup>524</sup>. La fédération française de natation a quant à elle organisé une réunion des entraîneurs de natation dès 1921 également, avant de nommer un entraîneur national qui impose une doctrine unique en natation en 1923<sup>525</sup>. Le but des stages de formation est bien entendu de former des entraîneurs capables de diriger les équipes françaises. En fait, c'est une initiative concrète que prend la F.F.A. pour étayer sa volonté de recourir à la formation. Après avoir décidé de récompenser les clubs qui emploient un entraîneur en 1927, elle se décide à prendre les choses en main. Cependant, cette manifestation de volontarisme est cependant atténuée par « l'amateurisme<sup>526</sup> » avec lequel ces premiers stages sont mis en place. Leur organisation est annoncée par voix de presse. « *Un stage de formation pour les entraîneurs français. Ce stage commencera le dimanche matin 7 juillet pour se terminer le samedi soir 20 juillet (□). Les leçons seront données par M. Peter Farmer, entraîneur de nationalité écossaise, qui fut entraîneur de plusieurs équipes nationales en Europe, et qui vient de signer un engagement pour le Celtic □Football Club de Glasgow (□). La F.F.A. invite ses principaux clubs à faire parvenir d'urgence les inscriptions des candidats à ce stage. La clôture des inscriptions doit expirer le 2 juillet* »<sup>527</sup>. On le voit, le délai de cinq jours laissé par la date de parution de *L'Auto* jusqu'à la date d'inscription, donne

---

<sup>523</sup> J. Vincent, 2003, *opus cit.*, p. 302.

<sup>524</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.* p. 53.

<sup>525</sup> T. Terret, 2008, *opus cit.*, p. 11.

<sup>526</sup> Le terme est employé ici dans le sens de « manque de sérieux, d'application » (*Petit Larousse* 2003)

<sup>527</sup> *L'Auto* n° 10423, 28 juin 1929.

L'impression d'une organisation hâtive, voire bâclée. Ce délai n'est pas suffisant pour laisser aux clubs le loisir de s'organiser, trouver ou désigner un candidat, puis le dépêcher à Paris. Les congés payés n'existent pas encore, et de surcroît, certaines catégories de travailleurs ne bénéficient d'aucun congé<sup>528</sup>. Les éventuels candidats n'ont de surcroît pas forcément le loisir de se libérer aux dates prévues, ni d'organiser avec commodité transport et hébergement. L'impression d'organisation hâtive se confirme, en raison des modifications apportées. « *Le stage projeté par la Fédération pour des élèves entraîneurs commencera dimanche prochain, 21 courant, pour se terminer le 3 août inclus. La durée sera de quinze jours. Le dit stage sera placé sous la direction de M. Griffiths, entraîneur de grande classe, qui a opéré en Belgique et en France (□)* »<sup>529</sup>. Le stage a donc été reculé de deux semaines, et il est permis de supposer que la précipitation avec laquelle il a été proposé n'a pas permis à bon nombre de clubs de s'organiser dans de brefs délais. De surcroît le professeur initialement prévu, Farmer, doit débiter son contrat avec le Celtic de Glasgow le 21 juillet, et il n'est donc pas en mesure de diriger ce stage. Bien entendu, c'est encore à un Britannique que l'on fait appel pour le remplacer, en vertu des représentations de l'expertise que se font les dirigeants français. Le nombre de participants, affecté par les conditions dans lesquels cette formation a été promue, est donc restreint. « *Le stage a réuni une quinzaine d'adhésions parmi lesquelles nous relevons les noms d'ex-footballeurs réputés tels que : Moulène, Rouches, Baron*<sup>530</sup>, et de l'entraîneur belge du stade Français, Pouleur. La province sera représentée, Thaon-les-Vosges, Lyon et Strasbourg ayant désigné des candidats. Pour la région parisienne, le C.A. Paris, la V.G.A. Saint-Maur, le Club Français, la S.A. Parisienne, le C.A. Vitry et le Stade Français ont délégué des candidats »<sup>531</sup>. Il est logique que les représentants des clubs parisiens soient en supériorité numérique, car ils n'ont pas de problème de transport et d'hébergement à résoudre. Par contre, à l'instar de leurs collègues de la province, ils doivent bénéficier d'une disponibilité certaine dans leur emploi du temps. En effet, les congés payés n'existent pas encore, et il est peu probable que les clubs aient dépêché des retraités, surtout à une époque où la poursuite d'une activité sportive après trente cinq ans constitue un fait rare. Un seul entraîneur officiel, Pouleur, effectue la démarche de s'inscrire au stage, sans doute dans le but de parfaire ses connaissances. Aucun autre entraîneur ne l'imita. Et pour cause, car ils sont peu nombreux à exister. Peut-on émettre l'hypothèse qu'en dehors des considérations

<sup>528</sup> A. Rauch, 2001, *opus cit.*, pp. 98-100.

<sup>529</sup> *L'Auto* n° 10 444 □20 juillet 1929.

<sup>530</sup> Paul Baron n'est en fait pas un ex-footballeur puisqu'il jouera jusqu'en 1932 au Racing Club de Paris. Il compte une sélection en équipe de France en 1923, et a remporté la Coupe de France avec le Red Star en 1928. A l'issue de sa carrière de joueur, il devient entraîneur professionnel. Voir sa fiche en infra.

<sup>531</sup> *L'Auto* n° 10444 □20 juillet 1929.

d'ordre logistique et organisationnelle, les entraîneurs qui officient en France, notamment ceux d'origine britannique, ne ressentent pas la nécessité d'une initiation, voire d'une vulgarisation, et qu'ils ont le sentiment de posséder déjà tout le bagage technique et tactique qui pourrait y être divulgué ? C'est un aspect à ne pas écarter. Et si un tel sentiment a peut-être pu naître, les débuts du stage ne feraient que le conforter : « *La F.F.F.A. a commencé hier son stage d'entraîneur, ou plutôt elle devait en faire l'ouverture hier dimanche. Sur les quinze candidats élèves-entraîneurs, huit seulement étaient venus au siège de la F.F.F.A. au rendez-vous fixé. Il faisait tellement chaud ! M. Griffiths, maître entraîneur était présent, mais sa difficulté à s'exprimer en Français, M. Delaunay étant absent pour cause de santé, la séance pratique qui devait avoir lieu au stade Pershing fut renvoyée au lendemain* »<sup>532</sup>. Effectivement, le manque de préparation qui présidait à l'organisation du stage se fait à nouveau ressentir dans son déroulement. Sur 3 458 clubs en France, seuls 8 ont pu envoyer un représentant. Les excuses invoquées par L'Auto semblent anecdotiques. Mais plus encore, c'est l'incurie de la Fédération à anticiper les problèmes qui est en cause : ne pas prévoir de suppléant à l'unique traducteur Henri Delaunay, le secrétaire général de la 3.F.A., et ne même pas pouvoir en trouver un d'urgence reflète donc une improvisation indéniable.

Le stage connaît donc un succès pour le moins mitigé, même si les journalistes veulent faire preuve d'optimisme. Lucien Gamblin écrit : « *Le premier cours d'entraîneurs de football a connu assez de succès pour qu'on le recommence : 10 élèves au début, 6 à la fin, ont travaillé sous la direction de Griffiths (□). Nous avons pu constater que les élèves-entraîneurs prenaient leur rôle au sérieux. Est-ce que par hasard le cours donnerait des résultats ? C'est possible, mais il nous faut regretter qu'il ait aussi peu de succès au point de vu du nombre d'élèves (□). La première expérience tentée doit avoir une suite. Il n'y a pas de raison que le football français ne soit pas à même de produire des entraîneurs de valeur* »<sup>533</sup>. L'emploi d'un questionnement par Gamblin montre une hésitation à proclamer les bienfaits de la formation. Sans doute est-il partagé entre la valeur des objectifs poursuivis, qu'il estime nobles, et le faible impact du stage, en termes de participation. Il est curieux qu'il ne prenne pas la peine d'expliquer ce faible taux, et de l'analyser, par rapport à la disponibilité des clubs et des joueurs.

---

<sup>532</sup> L'Auto n° 10 447, lundi 22 juillet 1929.

<sup>533</sup> L'Auto n° 10 460, 5 août 1929.

#### 4.2. Des contenus plus techniques que didactiques

Quels ont été les contenus de ce stage ? Chaque matin est consacré à des leçons théoriques, tandis que les séances de l'après-midi se déroulent sur le terrain. *« Griffiths, rond comme une balle, affable, rieur mais sérieux, fait travailler l'un et l'autre. Il a jugé depuis longtemps les qualités de chacun, il a ses préférences, ça se voit (□). La balle est lancée en l'air : elle va d'une tête à une autre avec plus ou moins de bonheur, puis un autre coup de sifflet, corner du pied gauche. « Recommencez : » dit le Britannique. Avec bonne volonté, les élèves exécutent le mouvement commandé. Puis mise en ligne d'attaque et exécution de combinaisons offensives au pas. Nous sommes surpris de la conception, vraiment géométrique, et de la facilité avec laquelle la leçon apprise est appliquée. « Mais ce n'est pas nouveau », osons nous dire. Peut-être, dit Baron, mais en attendant, je ne l'ai jamais vu faire par des joueurs français. Le plus triste, c'est que Baron à raison »<sup>534</sup>.*

Ainsi donc, les élèves-entraîneurs perfectionnent leur technique. Certains éprouvent des difficultés, ce qui laisse penser qu'ils ne sont pas, ou n'ont pas forcément été, des footballeurs de bon niveau. L'entraîneur britannique cerne les exercices par des ordres auxquels il faut répondre immédiatement, ce qui lui permet d'asseoir son contrôle de l'activité : établir des scansion, contraindre à des occupations déterminées, régler les cycles de répétition sont les trois grands procédés utilisés<sup>535</sup>. Il emploie ainsi des procédés pédagogiques pour aborder la partie tactique. Ainsi, il ralentit le rythme d'exécution de l'attaque, afin de faciliter l'appropriation par les stagiaires. Le commentaire de Paul Baron ne laisse pas d'interpeller : les mises en applications pratiques commandées par Griffiths résultent de connaissances théoriques déjà connues par les journalistes et les joueurs de bon niveau, divulguées sans doute dans la presse spécialisée ou dans les ouvrages d'entraînement. Or leur appropriation ne s'est pas faite dans les équipes. L'absence d'entraîneur a contribué à ce déficit dans la diffusion des contenus tactiques et techniques. La conception géométrique de ces stratégies s'inscrit dans la même mouvance que l'aspect scientifique du jeu : le football est une chose sérieuse (au moins en Angleterre, si ce n'est en France pour certains de ses promoteurs), et afin d'en maîtriser tous les paramètres, il est important de l'analyser de façon méthodique. La raison de cette conception est économique : il faut rendre utile chaque individu, et rentable l'ensemble de la formation. La chronologie revêt également une importance capitale : le temps de chaque individu doit s'ajuster à celui des autres de manière à extraire une quantité de force maximale de chacun et à la combiner dans un résultat

---

<sup>534</sup> *L'Auto* n° 10460, 5 août 1929.

<sup>535</sup> M. Foucault, 1975, *opus cit.*, p. 151.

optimal<sup>536</sup>. Ici, alors que le journaliste, en quête de sensationnel, s'étonne de l'aspect banal des combinaisons employées, la réponse est évidente. L'originalité ne réside pas dans la nouveauté de l'exercice, mais dans son exécution par des acteurs français. Car c'est bien l'un des buts avoués de cette toute première formation éduquer des entraîneurs français, afin qu'ils puissent non seulement inculquer les bases du jeu aux joueurs, mais qu'ils les habituent à exécuter des exercices propres à la pratique du football, et qui ne consistent pas uniquement en l'exécution de matches de préparation. Malgré le faible nombre de candidats qui ont suivi la formation, celle-ci, conformément aux désirs émis par Lucien Gamblin, se pérennise. En 1930, cette fois, la F.F.F.A a pris ses dispositions pour prévoir ce stage à l'avance. « *Le premier stage pour élèves-entraîneurs organisé par la F.F.F.A. aura lieu du 1er au 15 juin. Les cours pratiques auront lieu le matin au stade Pershing de 09h30 à 11h30, et les cours théoriques au siège de la Fédération, de 14h30 à 16h30. Le professeur sera M. Griffiths* »<sup>537</sup>. Bien que *L'Auto* mentionne ici l'organisation d'un premier stage, (sans que l'on sache si c'est par ignorance du journaliste, ou une volonté délibérée de la Fédération, qui considère le précédent comme un essai), il s'agit bien de la deuxième formation organisée. Si cette fois, l'impression d'organisation à la sauvette s'estompe, malgré tout, quelques imperfections apparaissent. Ainsi, si *L'Auto* mentionne une liste de 14 candidats convoqués, dont les internationaux Jean Batmale et Maurice Cottenet<sup>538</sup>, de l'O.G.C. Nice, le lendemain<sup>539</sup> le journal évoque 32 élèves convoqués. Même s'il ne s'agit que d'un déficit de communication entre la presse et la F.F.F.A., cette rectification témoigne d'un défaut de planification. Si la liste des 32 élèves n'est pas détaillée, celle des 14 candidats de la veille montre que, par rapport à l'année précédente, la province n'est guère mieux représentée : à peine quatre représentants sur quatorze. Les raisons inhérentes à cette situation sont les mêmes que pour le stage précédent, et sont liées aux convenances personnelles des joueurs. Parmi les stagiaires, Roger Pradat, du C.A. Paris, apparaît sous la dénomination de moniteur de l'éducation physique. Il semble donc que des clubs manifestent la volonté de s'adresser à des professionnels de l'éducation physique, même si ces derniers ne sont pas exclusivement formés pour enseigner des pratiques sportives. Mais comme les pratiques de l'entraînement sont orientées vers la culture physique et la préparation athlétique, ce choix se justifie. Si le journal *L'Auto*, par rapport à l'année 1929, mentionne moins le déroulement du stage lors les

---

<sup>536</sup> *Ibid*, p.167.

<sup>537</sup> *L'Auto* n° 10759, 31 mai 1930.

<sup>538</sup> Jean Batmale, 8 sélections en équipe de France entre 1920 et 1924 et Maurice Cottenet, 18 sélections entre 1920 et 1927.

<sup>539</sup> *L'Auto* n° 10760, 1er juin 1930.

journées ultérieures, c'est parce que la première Coupe du Monde de football organisée en Uruguay<sup>540</sup>, bénéficie de la primeur des colonnes football. Le bilan du stage de 1930 est effectué par Henri Delaunay, secrétaire général de la F.F.F.A., avec une année de recul. « Dans ces efforts pour l'amélioration de la technique, nous ne saurions trop souligner le succès des stages d'élèves-entraîneurs institués par la Fédération, il y a deux ans déjà. Le stage de Paris, de l'année dernière, dirigé par le professeur Griffiths, a été suivi par 32 élèves. Un diplôme fut délivré en fin de stage à six élèves-entraîneurs, qui avaient suivi ces cours avec le plus d'assiduité et qui ont satisfait à l'examen passé en fin de stage. Le conseil fédéral (□) se propose de faire passer un examen supplémentaire aux lauréats des différents stages antérieurs pour la délivrance d'un diplôme conférant le titre officiel d'entraîneur »<sup>541</sup>. Le décalage est important, entre le nombre de participants, et le nombre de diplômes obtenus. Et surtout, les conditions d'attribution de ce diplôme restent floues : il n'est en effet pas possible de déterminer quelle est la part exacte prise par l'examen, ou si c'est essentiellement l'assiduité qui conditionne sa délivrance. Plusieurs hypothèses peuvent être formulées : il est envisageable que des candidats n'aient pas eu la possibilité de suivre le stage dans son intégralité, pour des raisons de convenance personnelle, de commodité, ou tout simplement par manque d'intérêt. Il est également possible que le niveau technique de certains candidats mandatés par leur club, n'ait pas été suffisant pour satisfaire aux exigences requises.

---

<sup>540</sup> Sur la médiatisation de la première Coupe du Monde, G.Vigarelo. Les premières coupes du monde ou l'installation du sport moderne. *Vingtième siècle* n° 26, 1990. pp. 5-10.

<sup>541</sup> *L'Auto* n° 11 188, 3 août 1931.



**Football n° 32, 10 juillet 1930 ; Photographie de C.Griffiths.**

### **L'entraînement du footballeur**

*Voici, d'après les documents qu'il nous a fournis, le plan du cours d'élèves entraîneurs professé par l'Anglais Griffiths lors de la première journée de travail :*

1. Station droite, bras verticaux. Flexion du tronc.
2. Station droite, bras élevés en avant : Fente avant avec écartement latéral des bras.
3. Bras élevés en avant : Flexion des jambes avec écartement latéral des bras.
4. Etant en station écartée, les mains reposant sur les genoux : Flexion alternative des jambes (mouvement lent).
5. Elévation du genou, puis mouvement latéral de la cuisse.
6. Sur le dos : Flexion du tronc, les mains venant toucher la pointe des pieds.
7. Sur le dos : Elévation alternative des jambes.
8. Assis, jambes écartées, bras latéraux : Rotation et flexion du tronc ;
9. Etant couché sur le dos : se relever rapidement au coup de sifflet.
10. Elévation alternative des genoux.
11. Faire le tour du terrain en courant lentement et terminer les derniers mètres à toute vitesse.
12. Mouvements respiratoires.
13. Course de 25 mètres, terminée par un saut en hauteur (le plus haut possible) en rejetant la tête en arrière.
14. Même exercice en rejetant la tête sur le côté.
15. Dribbling du ballon sur 25 m.
16. Bloquage du ballon venant de face.
17. Bloquage d'une balle de tennis lancée contre un mur.

18. Etant placé à 5 mètres d'un mur : travail de shots en alternant pied droit et pied gauche.
19. Même travail avec une balle de tennis.
20. Saut à la corde en élevant alternativement les genoux.
21. Saut à la corde sur les deux pieds.

(A suivre)

**Football n° 33, 17 juillet 1930. Programme d'entraînement de la première journée du stage d'entraîneurs dirigé par C. Griffiths.**

#### 4.3. L'utilité supposée du stage

Un autre problème se pose : à quoi sert exactement ce diplôme, et quels droits, quels pouvoirs confère-t-il à son détenteur ? En fait, aucun texte officiel ne le régit. L'utilité supposée du stage transparaît dans la presse : « *Sans doute saviez-vous que le football pour grands matches ne s'improvisait pas mais s'apprenait ? Peut-être connaissez-vous l'existence de ce quarteron de professeurs qui dirigent les exploits de nos principales équipes ? Mais peut-être ignoriez-vous en revanche, que la tutélaire 3F.A. fabriquait elle-même son personnel enseignant ? Ce depuis 3 ans □ Il y a des résultats qui sont fort appréciables et que nous serons à même de mieux constater pendant la prochaine saison* »<sup>542</sup>. Entre l'objectif recherché et la réalité, le pas est rapidement franchi. Certes, l'emploi du terme « quarteron » met en évidence le faible nombre d'entraîneurs sur le territoire français. Mais le texte semble postuler que non seulement, le suivi de ce stage doit permettre à de nouveaux entraîneurs de rejoindre ceux qui sont en activité, mais également de faire bénéficier le football français d'effets immédiats. Enfin, il semble illusoire de penser que la Fédération forme son « propre personnel enseignant », lorsqu'on sait justement qu'aucun texte ne fixe les contenus et les limites de ce stage. Le postulat réside également dans le fait que les lauréats vont dès la saison à venir, être en mesure d'intervenir dans des grands clubs. En effet, c'est bien à l'aune des résultats des meilleurs clubs que l'on mesure les progrès du football français, tout au moins pour ce qui concerne la presse nationale. Cependant, et puisque aucun cadre déterminé n'est fixé, le champ d'intervention fixé aux futurs lauréats est large : « *Quels seront les produits de ce stage ? (□) des entraîneurs, des hommes qui, à leur tour, iront apprendre aux jeunes à jouer du bon football, des hommes qui auront à guider les débutants et aussi bien enseigner à des tous nouveaux à se servir d'un ballon correctement que mener une équipe première à la conquête de la coupe* »<sup>543</sup>. Finalement, l'éventail des possibilités englobe tout ce qui est possible dans le domaine de l'enseignement du football : en effet, l'entraîneur nouvellement

<sup>542</sup> L'Auto n° 11 191, 9 août 1931.

<sup>543</sup> Ibid.

formé doit pouvoir dispenser son savoir aussi bien aux néophytes, qu'aux joueurs officiant au plus haut niveau. C'est bien parce qu'il n'y a jamais eu de formation antérieure en matière d'entraînement, que les premiers stages français, dans le but de satisfaire une demande large, tentent de répondre à tous les types de demande. Or en théorie, les contenus qui s'adressent aux débutants ne devraient pas être les mêmes que ceux qui s'adressent aux joueurs chevronnés. Les 17 candidats qui suivent le stage de 1931, dont les quatre internationaux, Cottenet, Kreitz, Jacoby et Gillory, doivent donc être armés pour affronter différents publics. Pour ce faire, de quels moyens disposent-ils ? « *On apprend à jouer scientifiquement à des hommes (□) et après avoir analysé le jeu, on leur apprend à le reconstituer pièce par pièce. On leur enseigne aussi à faire précéder l'entraînement au football d'une bonne leçon de culture physique appropriée. C. Griffiths émaille ses leçons de séances de saut à la corde et de conseils précis sur mille circonstances du football* »<sup>544</sup>. La décomposition successive et analytique des gestes, puis leur réassemblage, correspond à la mise en place d'un temps disciplinaire<sup>545</sup>. Pour ce faire, les conseils de Griffiths sont d'ordre pratique. Ils concernent d'abord les gestes justes à exécuter, puis tout aussi bien les attitudes que doit avoir le joueur envers l'arbitre, le rôle du capitaine, que les soins à apporter aux entorses. Dispensés pendant la leçon, le candidat n'a guère l'occasion de les consigner par écrit, et a donc moins de chance de les retenir pour éventuellement les réinvestir. Par contre, la référence à la préparation athlétique est omniprésente, puisque le saut à la corde, qui est une référence empruntée à l'entraînement en boxe depuis les débuts du football, conserve une place de choix, ce qui montre que les techniques confirmées « *qui ont depuis longtemps imposé leur formule* », continuent à inspirer d'autres pratiques<sup>546</sup>.

---

<sup>544</sup> *Ibid.*

<sup>545</sup> M. Foucault, 1975, *opus cit.*, p. 159-160. « *Les disciplines, qui analysent l'espace, qui décomposent et recomposent les activités, doivent être aussi comprises comme des appareils pour additionner et capitaliser le temps* ».

<sup>546</sup> G. Vigarello, 1988, *opus cit.* p. 46.

## L'entraînement du footballeur

Nous avons publié, la semaine passée, le plan de la première journée de travail du cours d'élèves entraîneurs professé par l'Anglais Griffiths. Voici la seconde journée :

1. Course lente pendant 5 minutes: inspiration sur 2 pas, expiration sur 2 pas.
2. Marche avec élévation alternative des bras.
3. Exercice de démarrage: Etant en course lente, démarrer rapidement au coup de sifflet. Répéter cet exercice plusieurs fois.
4. Etant en marche normale: au coup de sifflet, faire demi-tour rapidement; exécuter cet exercice 3 ou 4 fois et, au signal de l'entraîneur, demi-tour et démarrage rapide sur 15 mètres.
5. Redoublement de passes par groupes de deux en faisant le tour du terrain. Sitôt la passe faite, se porter rapidement en avant de son partenaire. Veiller à l'exécution correcte des pas.
6. Etude du démarquage: 2 contre 2.
7. Etude des passes en triangle par

groupes de 3. D'abord sur place (bloquer, passer). Ensuite en marchant et en courant.

8. Etude des passes courtes à terre par groupes de 6. Faire demi-tour rapidement et continuer ce même exercice en accélérant l'allure.

9. Etant en cercle: Etude des passes courtes avec la tête en évitant que la balle ne sorte du cercle.

10. Etant en cercle: Etude des passes à terre. Quand la balle vient de droite, bloquer la balle du pied gauche et faire la passe du pied droit. Répéter cet exercice dans l'autre sens.

11. Etant en cercle: a) Etude des dribblings en faisant le tour du cercle formé par les joueurs; b) Même exercice en dribblant le premier joueur à droite, le deuxième à gauche et ainsi de suite.

12. Même formation que le numéro précédent: Dribbler en faisant le tour de chaque joueur.

13. Course de 40 mètres à toute vitesse.

14. Cinq minutes de saut à la corde.

**Football n° 34, 24 juillet 1930. Programme d'entraînement de la deuxième journée du stage d'entraîneurs dirigé par C. Griffiths.**

L'analyse de la leçon de Griffiths laisse penser que finalement, les élèves n'apprennent pas à entraîner, mais subissent un entraînement, au même titre que s'ils étaient les joueurs d'une équipe. Et cet entraînement est dirigé de façon analytique: il s'agit de décomposer tous les mouvements qui forment l'ensemble, et de les recomposer ensuite, de façon à ce que la somme des parties forme un tout. Le souci de précision et de décomposition remonte aux travaux de J. Marey (1873) et de G. Demeny (1890)<sup>547</sup>. De ce fait, seul l'aspect « énergétique » de l'entraînement transparaît réellement au cours du stage, à travers la préparation athlétique et la réalisation technique. Est-ce suffisant, pour que ces trentenaires deviennent de vrais entraîneurs? Tel est le souhait de la presse: « Ainsi peut-on être assuré que l'entraînement est sérieux, et que les lauréats, la pratique aidant, deviendront pour le football français des entraîneurs tels que l'on n'aura plus besoin, comme c'était le cas

<sup>547</sup> J. Marey « La machine animale, 1873 ». G. Demeny « De la précision des méthodes d'éducation physique, 1890 ».

*jusqu'ici, de faire appel à l'étranger* »<sup>548</sup>. Donner une identité au football français, une cohérence propre, est un souhait récurrent. Et il est certain que dépourvus d'expérience et de tradition, les Français ont laissé les étrangers occuper les places vacantes. Et ce, d'autant que certaines vedettes étrangères, qui tenaient le rôle de capitaine d'équipe et faisaient office d'entraîneur-joueur, se sont rapidement reconverties en entraîneurs dès la fin de leur carrière de joueur, sans forcément subir de formation diplômante. En effet, bénéficiant de leur seule aura de joueur, ils se contentent de diriger leurs équipes de façon empirique, en vertu de convictions personnelles liées à leur expérience. La presse se fait donc le porte-parole de la Fédération pour favoriser une formation française, paradoxalement dirigée par un Britannique. « *Nous ne pouvons qu'encourager les élèves-entraîneurs à suivre assidûment le cours de Griffiths. Les clubs de France souffrent évidemment de ne pas posséder, parmi leurs dirigeants, un moniteur éduqué et instruit (□)* »<sup>549</sup>. Cette propagande s'avère nécessaire, car la formule du stage n'a pas varié depuis 1929. Elle reste donc contraignante, car les possibilités de le suivre demeurent restreintes pour les candidats qui ne sont pas issus de la région parisienne. De surcroît, en raison des échos qui ont été rapportés dans la presse, et notamment dans *L'Auto* en 1931, les footballeurs en connaissent désormais les orientations et les contenus. Il est possible que certains aient été dissuadés de s'y inscrire, en constatant que les contenus du stage consistaient en fait à un entraînement qui correspondrait à ceux dispensés à des joueurs de bon niveau, qui ne leur apporterait guère de connaissances différentes de celles qu'ils possèdent déjà. Les pratiquants qui évoluent dans les meilleurs clubs notamment, ont pu être concernés par cette éventualité.

#### 4.4. Examens et diplômes

Le stage officiel de la F.F.F.A. peine donc à rassembler un nombre conséquent de candidats, malgré des propos optimistes véhiculés dans la presse : « *Le stage d'élèves-entraîneurs promet d'être très suivi* »<sup>550</sup>. En effet, seuls 17 candidats, dont l'international Jacques Mairesse<sup>551</sup>, s'y sont inscrits. C'est d'ailleurs ce même Jacques Mairesse, qui par ailleurs met régulièrement sa plume au service d'un hebdomadaire spécialisé, qui dresse un court bilan de stage : « *Le stage des élèves-entraîneurs, organisé par la 3.F.A. sous la direction de l'entraîneur Griffiths, a pris fin vendredi 30 juin par un examen oral des*

<sup>548</sup> *L'Auto* n° 11 191, 9 août 1931.

<sup>549</sup> *L'Auto* n° 11 499, 9 juin 1932.

<sup>550</sup> *L'Auto* n° 11871, 10 juin 1933.

<sup>551</sup> Jacques Mairesse est un joueur qui a connu l'amateurisme, puis le professionnalisme, et prête sa plume à l'occasion à certains journaux. Il est sélectionné à 6 reprises en équipe de France entre 1927 et 1934. Il devient journaliste après sa carrière d'entraîneur.

*candidats* »<sup>552</sup>. La forme prise par l'examen peut sembler étrange, au regard des enseignements dispensés par le stage. En effet, si c'est essentiellement l'aspect technique qui est abordé, il aurait pu sembler approprié de le juger sur le terrain de jeu. En fait, l'examen oral concerne avant tout des questions en rapport avec la tactique en général, les soins à apporter aux joueurs en cas d'accident, les indices permettant de déceler la condition physique, □ Mais cet examen oral n'est pas exclusif dans l'obtention du diplôme puisqu'il se couple à un rapport de Griffiths sur les aptitudes des candidats à la pratique de l'entraînement technique. Paradoxalement, une bonne partie de l'obtention de ce diplôme d'entraîneur est conditionnée par la capacité à se montrer un bon joueur. S'il semble cohérent que tout entraîneur ait un bagage technique minimum, malgré tout, la part ici attribuée à la technique individuelle en tant que joueur semble ici disproportionnée par rapport à l'intitulé du diplôme.

Les 16 candidats du stage de 1934, (qui ne sont en réalité que 15, car l'international Cottenet<sup>553</sup>, qui suit le stage pour la troisième fois, a déjà obtenu le diplôme), ne bénéficient, tout comme leurs prédécesseurs que d'une initiation. « Griffiths déplore le peu de temps dont il dispose. Le maître ne peut que donner les conseils fondamentaux, et c'est à l'élève de déduire, par l'expérience, tous ces petits détails parfois si imposants que ces conseils permettent de découvrir »<sup>554</sup>. Contrairement à l'école, où l'instituteur dispose d'une année entière pour intervenir sur l'élève, le temps du stage condense les savoirs incontournables. Le problème de ce principe de déduction auxquels sont soumis les candidats, c'est qu'il faut connaître de nombreux faits pour isoler un raisonnement particulier. Or, ils n'en possèdent pas forcément la faculté. De ce fait, si les élèves acquièrent une base de fondamentaux, elle est uniquement technique. Le stage n'est pas considéré comme pouvant revêtir une fonction autre que celle de dégrossir les aspirants-entraîneurs. L'édition de 1935, qui ne connaît pas de bouleversement sur le fond, connaît un changement de forme. En effet, elle est pour la première fois placée sous la direction d'un Français, le sélectionneur de l'équipe de France, Gaston Barreau<sup>555</sup>. Si ce choix semble judicieux dans l'optique d'une

<sup>552</sup> *Football* n° 186, jeudi 6 juillet 1933.

<sup>553</sup> Cottenet deviendra par la suite l'entraîneur (sous la supervision du sélectionneur Gaston Barreau) de l'équipe de France pour la durée de la Coupe du Monde de 1938, organisée en France. Il entraînera l'A.S. Cannes en 1938/39.

<sup>554</sup> *L'Auto* n° 12555 □ 6 juillet 1934

<sup>555</sup> Gaston Barreau est membre du premier comité de sélection mis en place par la FFFA le 13 novembre 1919, jusqu'en mars 1920. Puis il reprend cette fonction entre décembre 1920 et mai 1936, avant d'être nommé sélectionneur unique entre mai 1936 et avril 1945. Il redevient à nouveau membre du comité de sélection entre août 1949 et juin 1958. En tant que joueur, il a connu 12 sélections en équipe de France entre 1911 et 1914. Une anecdote nous éclaire quant à la place accordée au football en France dans les années 30 : son employeur refusant de le libérer, Gaston Barreau ne peut accompagner l'équipe de France dont il est le sélectionneur lors de la première Coupe du monde en Uruguay en 1930.

formation française, il faut rappeler que l'équipe de France ne s'entraîne pas avant ses matches (ce qui suscite d'ailleurs maints débats), que donc Gaston Barreau n'a pas de réel vécu d'entraîneur. Par contre, il a pu assurer son auto-formation, en accompagnant M. Kimpton dans les conférences et séances organisées par la Ligue de Paris<sup>556</sup>. Cette promotion de Gaston Barreau s'accompagne d'une précision dans les conditions requises pour postuler à l'inscription : « *Les candidats à ce stage doivent être âgés d'au moins 25 ans, être de nationalité française, et être présentés par un club affilié à la 3.F.A.* »<sup>557</sup>. Ces termes offrent plusieurs garanties. La première est de dissuader des novices, et de ne recruter que des footballeurs d'expérience. La seconde, c'est de promouvoir une tradition française<sup>558</sup> et de rompre avec une vassalisation au modèle étranger. La montée des périls extérieurs, la résurgence d'une xénophobie ambiante peuvent expliquer cette prise de position de la F.F.F.A. La *poussée de fièvre* du premier trimestre de 1935<sup>559</sup>, si elle concerne d'abord le corps médical et les étudiants, influence également les classes moyennes et d'autres professions. Dans ce contexte, que la F.F.F.A. prenne des dispositions de prévention pour protéger l'accès à ce qui peut ressembler à une profession en devenir n'est guère étonnant. Elles s'accompagnent d'autres mesures comme la réduction du nombre de joueurs étrangers par club en 1938<sup>560</sup>. La troisième garantie, c'est de se prémunir contre l'invasion d'intervenants extérieurs au football, tels que des enseignants d'éducation physique ou de culture physique. Ces derniers ne sont pas boutés hors du monde du football, mais pour s'y implanter, ils doivent avoir au préalable établi des connexions avec un club. En ce sens, on assiste à une tentative pour asseoir une certaine forme de corporatisme, dans le sens où il s'agit de fermer un potentiel marché du travail et un monopole<sup>561</sup> pour la « famille du football ». Pour autant, le nombre des candidats n'évolue pas puisque 16 élèves seulement suivent le stage en 1935.

---

<sup>556</sup> La ligue de Paris est dirigée par le capitaine Viel, qui est un opposant farouche de l'amateurisme marron et du professionnalisme, mais œuvre pour le progrès du football français.

<sup>557</sup> *L'Auto* n° 12 623, 9 juillet 1935.

<sup>558</sup> Cependant, des étrangers résidant en France depuis deux années peuvent demander leur naturalisation, et au même titre que les joueurs peuvent être appelés en équipe de France, ils peuvent participer au stage.

<sup>559</sup> Expression empruntée à R. Schor. *L'opinion française et les étrangers 1919-1939*. Paris, Publications de la Sorbonne, 1985. p. 608.

<sup>560</sup> O. Chovaux. Football minier et immigration. Les limites de l'intégration sportive dans les années trente. *STAPS* n°56, 2001. pp. 14-15.

<sup>561</sup> C. Dubar et P. Tripiet, 1998, *opus cit.*, p.13.

#### 4.5. Les stages parallèles, régionaux et locaux : les exemples de la Ligue de Paris et de l'A.S. Saint-Étienne

Cependant, si ce stage officiel de la F.F.F.A. peine à séduire les clubs français et partant, les joueurs en fin de carrière, il inspire néanmoins certaines ligues régionales. La ligue de Paris, dans le but d'instruire et de former ses principaux dirigeants et joueurs, fait également appel à un entraîneur anglais, M. Kimpton, pour dispenser des connaissances sur l'entraînement. « *Lundi soir, dans la grande salle de la place de Valois, M. Kimpton a fait devant un auditoire de plus de 150 personnes, dirigeants de clubs et capitaines d'équipes, sa première conférence sur l'entraînement et la préparation du footballeur* »<sup>562</sup>. La formule employée convient sans doute mieux que celle de la F.F.F.A. dans l'optique d'une divulgation des procédés relatifs à l'entraînement. Il s'agit de conférences ponctuelles en soirée, ou encore les dimanches matin, et dans ce cas doublées de séances sur le terrain l'après-midi. D'une part, les participants ne sont pas obligés de délaisser leur travail sur une période de deux semaines, d'autre part la forme retenue permet un suivi, une progressivité, et une réflexion sur les contenus des séances. Ces conférences et séances du dimanche réunissent parfois jusqu'à cent participants. La ligue de Paris espère aussi de ce faire bénéficier nombre de ces équipes de ces apports, et ainsi montrer qu'elle se positionne comme une ligue forte, de manière à prouver une suprématie symbolique sur les autres ligues. « *M. Kimpton, entraîneur anglais, colporteur et apôtre de la balle ronde (□). Tout ce qu'il dit, à peu de choses près, on le savait. On croyait le savoir du moins. En réalité, on l'ignorait, puisqu'on ne le faisait pas. Et bien, c'est ça le métier d'entraîneur. C'est ça et c'est aussi la patience, l'amour de l'art, la passion du geste du footballeur* »<sup>563</sup>. De fait, l'appel à un entraîneur anglais réputé donne une caution à la formation. Il est chargé d'explorer des territoires inconnus, et de répandre la bonne parole, celle de l'enseignement du football, dont les préceptes auraient dû parvenir jusqu'aux adeptes. Car finalement, pas plus que les contenus dispensés par Griffiths dans le cadre des stages de la F.F.F.A., ceux enseignés par Kimpton n'apparaissent novateurs. Et à nouveau c'est dans leur application stricte et régulière que doit résider l'innovation. Il s'agit moins d'apprendre des bases nouvelles à des joueurs, que de les inciter à répéter des mises en œuvre qui ne leur sont pas inconnues, théoriquement en tout cas. Une analogie s'impose avec les assertions de Paul Baron commentant le premier stage de la F.F.F.A. mis en place en 1929. Dans un cas comme dans l'autre, ce n'est pas un déficit de connaissances qui est mis en lumière, mais un déficit dans l'application de ces connaissances. C'est dans un changement de

---

<sup>562</sup> *L'Auto* n° 11 498, 8 juin 1932.

<sup>563</sup> *L'Auto* n° 11 524, 4 juillet 1932.

mentalités que réside donc l'intérêt de la formation d'entraîneurs en France. En effet, il est nécessaire ici d'appréhender les comportements et les attitudes<sup>564</sup> des acteurs du football, et de bien analyser les tentatives de changement pour que les futurs entraîneurs mettent en œuvre des savoirs théoriques qu'ils ont l'impression de déjà connaître.

La formule moins contraignante de la formation continue, et des conférences et des séances pendant le temps libre des participants rencontre d'autant plus de succès qu'elle s'agrémente de la présence de Gaston Barreau, sélectionneur de l'équipe de France, et de Gabriel Hanot, représentant de la F.F.F.A. Ces derniers complètent les informations données par Kimpton par des analyses sur le jeu de haut niveau. Au fil des années, la Ligue de Paris structure davantage les interventions de M. Kimpton, afin qu'elles se transforment en véritables cours. « *La Ligue de Paris a retenu 50 candidatures pour ses cours d'entraîneurs dont elle a décidé l'organisation voici quelques semaines. Ces cours commenceront le 4 septembre et auront lieu tous les samedis après-midi (□). Ils comporteront une trentaine de séances pour la saison 1937-38 et seront dirigés par M. Kimpton avec la collaboration de M. Roux<sup>565</sup> pour la partie Education Physique* »<sup>566</sup>. L'organisation de ces cours bénéficie vraisemblablement des avancées dues au Front populaire, qui en promulguant la semaine de 40 heures, a pu libérer le samedi après-midi. Le succès des cours est bien supérieur à celui obtenu par le stage national de la F.F.F.A., puisque la Ligue de Paris est obligée de limiter les candidatures. Le suivi en est bien réel, en raison du nombre de séances conséquent qui lui est affecté. De surcroît, en scindant la partie technique et la partie physique, et en confiant chacune d'elle à un spécialiste attitré, la Ligue de Paris installe un véritable niveau d'exigence. La formation dispensée lors du stage d'élèves-entraîneurs de la F.F.F.A. souffre davantage encore la comparaison. « *M. Delaunay rappelle ensuite que la F.F.F.A. a créé un cours d'entraîneurs, sous la direction de Gaston Barreau. Il invite les anciens internationaux ayant quelques dispositions pédagogiques à se faire inscrire à ces cours, qui durent 15 jours. Mais on nous permettra d'émettre quelques réserves sur la valeur de ces cours qui, à notre avis, n'ont encore qu'un caractère bien embryonnaire et qui mériteraient d'être organisés avec beaucoup plus d'ampleur* »<sup>567</sup>. Deux orientations émanent de ces écrits. La première, c'est que la sollicitation des anciens internationaux s'avère nécessaire en raison de la faible

---

<sup>564</sup> « (□) *l'histoire des mentalités (□) ouvre un champ d'enquêtes extrêmement fécond, celui qui saisit les hommes dans leurs motivations conscientes ou non, et dans les attitudes qui les prolongent* ». M. Vovelle. *Idéologies et mentalités*. Paris, Gallimard, 1992 pour la présente édition. p. 107.

<sup>565</sup> Gaston Roux est chargé de mission auprès de Léo Lagrange. Il deviendra en 1947 Directeur général de l'éducation physique et des sports.

<sup>566</sup> *L'Auto* n° 13 323, 11 juin 1937.

<sup>567</sup> *L'Auto* n° 13 746, 9 août 1938.

fréquentation de stage. Leur présence en cautionnerait la qualité. De surcroît, elle permettrait à ces joueurs de répondre à la question sociale cruciale de la reconversion, qu'a fait naître la naissance du professionnalisme en 1932, qu'avait soulevée entre autres le journaliste A. Duchenne. La seconde, c'est que pour la première fois, la presse écrite, qui jusqu'alors avait soutenu de façon presque inconditionnelle la promotion de ce stage, se livre à des critiques, certes assez amènes, mais non déguisées.

L'année 1936 voit poindre une réelle innovation locale en matière de formation. En effet, après l'exemple donné par la ligue de Paris, c'est au tour d'un club de porter ses efforts vers la formation : « *L'A.S. Saint-Etienne vient, elle aussi, de mettre sur pied un stage d'entraîneurs dont elle assume toute la charge, et dont elle confie la direction à ses propres dirigeants et à son entraîneur, M. Duckworth*<sup>568</sup>. *Sans bourse délier, les clubs amateurs de la région pourront envoyer ceux de leurs joueurs ou de leurs dirigeants les mieux doués, faire leur stage* »<sup>569</sup>. Cette délocalisation d'un stage, dont le principe est calqué sur le stage national, répond vraisemblablement au désir d'une politique volontariste, dont bénéficierait au final l'A.S. Saint-Etienne. En effet, en formant des éducateurs dans le Forez, elle contribue au progrès des joueurs locaux. De ce fait, ces joueurs locaux, mieux entraînés, sont susceptibles de devenir des recrues de valeur pour l'A.S.S.E. Ce n'est donc pas une offre désintéressée de la part du club phare de la région, qui espère retirer les bénéfices de son investissement.

#### 4.6. Un premier bilan

Certes, les critiques ne concernent ni le bien-fondé, ni l'objet du stage, mais la forme qu'il revêt. Un précédent a donc été créé, et les critiques s'amplifient : « *Cours d'entraîneurs ? BRAVO ! Madame 3.F.A. Mais 2 heures □ c'est maigre ! Louable intention dont le football pourrait tirer un utile parti, si véritablement ce cours d'entraîneurs disposait des moyens convenables pour en faire une sorte d'école supérieure de football* »<sup>570</sup>. Après cette critique initiale, le ton se fait plus cassant : « *Il faut bien dire que ce cours, tel qu'il vient d'être donné, ne peut donner que de pauvres résultats* »<sup>571</sup>. L'indicateur donné par le nombre d'inscrits (11 seulement en 1939) confirme le peu d'intérêt porté par le monde du football français à ce stage. De surcroît, par rapport aux années précédentes, le volume des interventions a été réduit. Les stagiaires exécutent chaque matin des mouvements

---

<sup>568</sup> L'Écossais William Duckworth entraîne l'A.S. Saint-Étienne de 1934 à 1936 puis de 1937 à 1939 avant que la guerre ne l'oblige à rentrer dans son pays. Il reviendra entraîner Lyon en 1945-46.

<sup>569</sup> *Football* n° 334, 10 juin 1936.

<sup>570</sup> L. Gamblin. *L'Auto* n° 14 109, 8 août 1939.

<sup>571</sup> *Ibid.*

élémentaires du football sous la conduite de l'ex-international Maurice Banide<sup>572</sup>, et après la douche, ont droit à trente minutes de conférence par Gaston Barreau, tandis que l'après-midi est laissé libre. Ainsi, le temps imparti aux stagiaires a donc été réduit par rapport à l'époque où Griffiths officiait. De surcroît, la formule retenue pour la pratique semble n'être d'aucune utilité pour des candidats confirmés. « *Vandooren, Finot et Wartel n'ont guère augmenté leur bagage au cours de leur stage (□. Ils venaient chercher là tout autre chose que des leçons de dribblings ou des théories sur l'art de stopper un tir* »<sup>573</sup>. En effet, Vandooren (Olympique Lillois), Finot (Stade de Reims), Wartel (Sochaux)<sup>574</sup> sont des internationaux, donc des joueurs confirmés, dotés d'une solide réputation, et donc rompus aux exercices pratiqués durant le stage. Or, on leur enseigne comment faire des gestes ou exécuter des habiletés qu'ils maîtrisent sûrement, mais jamais comment enseigner ces gestes ou habiletés. En ce sens, les conseils que leur ont prodigué l'entraîneur sont toujours, à l'instar de ce qui se pratiquait déjà dans d'autres spécialités sportives au début des années 1920 essentiellement restreints à l'inculcation technique ou touchant à l'hygiène de vie<sup>575</sup>. Certes, ce que ces trois internationaux et ces onze stagiaires sont venus rechercher, c'est une certification, mais quelle valeur réelle peut-on attribuer au diplôme qui leur est décerné ? « *L'examen qui termine le cours n'a d'autre but que de décerner aux élèves un diplôme affirmant que ceux-ci ont suivi le cours d'entraîneurs* »<sup>576</sup>. En réalité, le diplôme est donc une simple attestation. Il ne décerne pas la moindre qualification, et ne reconnaît pas d'autre compétence particulière que celle d'une assiduité ponctuelle.

Le constat de *L'Auto* est implacable. Cependant, pour ne pas se borner à de simples critiques, le journal suggère de s'inspirer l'exemple de la Ligue d'Alsace, qui à son tour a organisé son propre stage, pour 27 élèves issus de 27 clubs différents, et dont elle a subventionné une grande partie. Les intervenants ont été choisis pour leur compétence dans un domaine d'activité particulier : Maurice Baquet, directeur de l'École Normale d'Éducation Physique, pour la préparation athlétique ; le capitaine Lartigues, ancien professeur de Joinville, pour la culture physique ; Rumbold, entraîneur du R.C. Strasbourg, pour la partie technique et tactique ; un arbitre international, pour les lois du jeu ; des médecins fédéraux pour l'alimentation et les soins □ De surcroît, les stagiaires bénéficient de cours de 7 à 12 heures, puis de 14 à 17 heures, et parfois après le dîner. La conclusion de la comparaison

<sup>572</sup> Banide compte 9 sélections en équipe de France entre 1929 et 1936.

<sup>573</sup> L. Gamblin. *L'Auto* n° 14 109, 8 août 1939.

<sup>574</sup> Ces 3 joueurs font partie des 4 stagiaires qui obtiennent le diplôme d'entraîneur.

<sup>575</sup> T. Terret, 2008, *opus cit.*, pp. 7-8.

<sup>576</sup> *L'Auto* n° 14 109, 8 août 1939.

effectuée est péremptoire. « La 3.F.A. se doit, et doit au football français de faire un effort en faveur du cours d'entraîneurs. Elle peut trouver les ressources nécessaires pour donner les moyens à M. Gaston Barreau de composer un programme qui sera basé sur l'enseignement du football et non exclusivement sur la pratique du football ». <sup>577</sup>



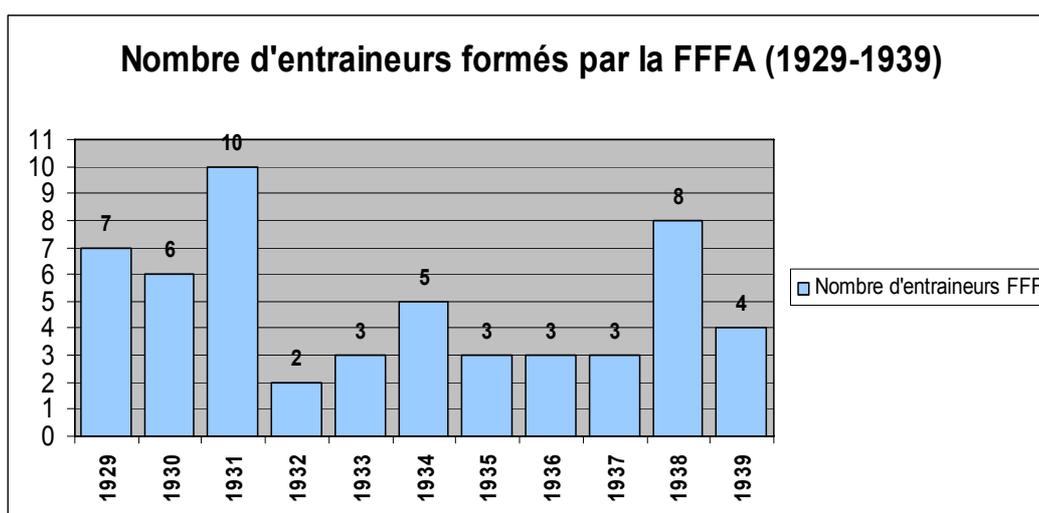
**Football n° 492, 21 juin 1939. Les élèves-entraîneurs du stage de la ligue d'Alsace.**

Le problème qui s'est posé jusqu'alors est bien celui du manque de moyens et de structures, lié à un manque de définition précise du but recherché. En effet, les premières formations ont été organisées à la hâte, les contenus n'ont jamais été réellement précisés et les objectifs sont restés vagues. De surcroît, la certification n'a qu'une valeur symbolique. Lorsque Gaston Barreau reprend la formation, en 1935, il ne peut réellement se targuer d'un passé réel d'entraîneur, même s'il est le sélectionneur de l'équipe de France. Et les deux

---

<sup>577</sup> Ibid.

intervenants successifs, Griffiths puis Barreau<sup>578</sup> sont par la force des choses des généralistes, en ce sens qu'ils se contentent d'inculquer des rudiments dans des domaines tels que la préparation physique, les soins, l'arbitrage. En fait, il a toujours manqué au stage national ce qui aurait dû être sa finalité première : apprendre à enseigner le football, tel que le souhaite Maurice Pefferkorn dès 1937 : « Une école d'entraîneurs français doit donner aux anciens joueurs professionnels français le sérieux bagage technique que comporte la spécificité de cet emploi. Mais ses programmes doivent aussi comprendre une partie pédagogique qui est de première importance »<sup>579</sup>. Or précisément, cette partie pédagogique semble avoir été évacuée, sinon réduite à la portion congrue. Ni le volume horaire imparti, ni l'absence de directive de la F.F.F.A. et de programme officiel du stage ne contribuent à pallier ce déficit, pas plus que l'absence d'intervention d'un réel entraîneur de haut niveau à partir de 1935. Le bilan de ces onze stages nationaux, entre 1929 et 1939, est donc très mitigé : seuls 51 stagiaires ont obtenu leur diplôme, ce qui constitue un nombre faible rapporté aux 5 668 clubs et aux 187 787 licenciés (dont 878 joueurs professionnels) de la F.F.F.A. au début 1939. De surcroît la valeur du diplôme décerné, qu'on peut considérer comme une simple attestation de présence renforce cette impression. Enfin, la teneur des enseignements dispensés ne correspond pas réellement aux attentes formulées par les journalistes sportifs, ce laisse penser que ce facteur supplémentaire lié à la conjonction de tous les autres, ne contribue pas à asseoir le personnage d'un entraîneur professionnel français à la fin des années 1930.



<sup>578</sup> Barreau a néanmoins été joueur international (12 sélections entre 1911 et 1914). Membre du comité de sélection de l'équipe de France appelée à disputer la première Coupe du Monde en Uruguay en 1930, il ne peut s'y rendre car son employeur refuse de le libérer pour la durée de l'épreuve.

<sup>579</sup> *Football* n° 388, 23 juin 1937.

#### 4.7. Le stage d'entraîneurs sous l'Occupation

Alors qu'en raison de la guerre, puis de l'Armistice, le stage de 1940 n'a pas lieu, l'année 1941 apporte la concrétisation des demandes de la presse écrite. « *Voici le cours de la 3.F.A. en quelque sorte officialisé. Pour la première fois, il revêt un lustre qu'il aurait toujours dû avoir* ». <sup>580</sup> Il faut souligner que le football n'est pas la seule discipline à maintenir ses stages de formation. D'autres disciplines comme l'athlétisme poursuivent leur politique mise en œuvre dans l'entre-deux-guerres <sup>581</sup>. Ce stage est suivi par 39 candidats, alors que hormis l'année 1930, où il avait enregistré 32 inscriptions <sup>582</sup>, jamais le nombre de participants n'avait excédé 17. Mais au-delà des chiffres, c'est surtout une nouvelle structuration qui justifie ces commentaires élogieux. En effet, en s'inspirant de ce qui avaient mis en place certaines ligues régionales, la F.F.F.A. fait appel à des spécialistes : G. Barreau est conforté dans son rôle, mais il est assisté de Gabriel Hanot, ancien joueur international, connaisseur réputé du jeu, et analyste tactique ; M. Baldway, arbitre international ; Maurice Baquet, directeur de l'ENEP ; le professeur Chailley-Bert <sup>583</sup> □ Chacun de ces hommes est considéré comme un expert dans son domaine, en raison de son passé, son expérience, sa réputation. En ce sens, le stage peut s'enorgueillir d'un encadrement bien plus étoffé et prestigieux que par le passé. Les stagiaires résident à l'École Normale d'E.P., ce qui confère une caution scientifique au stage. De plus, ce lieu de résidence semble garantir le sérieux et le travail, dans la mesure où en temps normal, l'école forme l'élite des professeurs d'éducation physique <sup>584</sup>. Ce fonctionnement se rapproche de celui de l'école des cadres d'Uriage, fondée à l'initiative de Pierre Dunoyer de Segonzac à l'automne 1940, au sein de laquelle les futurs dirigeants reçoivent un sévère entraînement physique en plus d'une formation politique et d'une instruction orale et civique <sup>585</sup>. L'école d'Uriage tout comme le CNM d'Antibes sont les lieux de conceptualisation du Commissariat Général à l'Éducation Générale et Sportive. Tout comme l'école d'Uriage sollicite des conférenciers en vue <sup>586</sup>, à l'ENEP les organisateurs font appel à des spécialistes confirmés, et notamment des entraîneurs réputés pour tenir des conférences. « (□) *Benito Diaz, le sorcier bordelais, comme on l'a appelé fit une causerie bien intéressante ayant pour sujet : Comment j'ai mis et j'ai maintenu en forme l'équipe des Girondins. Conseils précieux, que les futurs entraîneurs ont retenus jalousement.* (□). *Le rôle*

<sup>580</sup> L'Auto n° 14 762, 16 juillet 1941.

<sup>581</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*, p. 245.

<sup>582</sup> Dans les faits, un nombre de stagiaires nettement inférieur à 32 a suivi ce stage de 1930.

<sup>583</sup> Le professeur Chailley-Bert est le directeur de l'École Normale d'Éducation Physique (ENEP).

<sup>584</sup> En 1933, l'Institut régional d'éducation physique (IREP) de Paris devient l'ENEP. Comme tous les IREP, il est rattaché aux facultés de médecine.

<sup>585</sup> W.D. Halls. *Les jeunes et la politique de Vichy*. Paris, Syros/Alternatives, 1988. p. 317.

<sup>586</sup> *Ibid*, p. 323.

de l'entraîneur, dit Benito Diaz, est surtout d'obtenir de ses hommes la forme physique et morale »<sup>587</sup>. L'entraîneur bordelais, tout auréolé de ses nouveaux trophées<sup>588</sup>, quoique bénéficiant d'une notoriété reconnue depuis plusieurs années, représente l'archétype de l'entraîneur professionnel pour la presse. De surcroît, les conseils pratiques qu'il peut communiquer aux stagiaires semblent d'une utilité pratique, et revêtent un caractère concret. Le stage bénéficie d'un fort retentissement, puisque *L'Auto* du 26 juillet 1941<sup>589</sup>, en publie deux photos à la une, accompagnées du titre : « Première remise en jeu ». Sur la première, Edmond Delfour, demi-aile de l'équipe de France, effectue une rentrée de touche dans les règles de l'art, tandis que sur la seconde, le même Delfour se repose à côté d'un ballon de football, en compagnie de deux autres internationaux, Simonyi et Aston. Certes, la politique volontariste de Vichy, et de Borotra en l'occurrence, n'est pas étrangère à cette exposition médiatique<sup>590</sup>. Un stage organisé de façon impromptue, avec des moyens restreints, ne saurait trouver sa place dans un état qui veut régénérer la race française et se servir du sport à ces fins<sup>591</sup>. Il se doit donc de donner la preuve d'une organisation impeccable doublée d'un déroulement savamment orchestré.

Le stage de 1941 consacre 23 diplômés sur 39 participants<sup>592</sup>, soit plus des deux tiers, alors que jusqu'alors, dans le meilleur des cas, à peine plus d'un tiers des inscrits avait obtenu une certification. De surcroît, les effets immédiats, qui avaient été désirés par la F.F.F.A. durant les années 30, sont ici immédiatement perceptibles. « *La C.A. Paris fait quelques gammes au stade Buffalo. Lefevre, reçu moniteur, prend la direction de l'entraînement. Weisz*<sup>593</sup> : « Et nous appliquons la méthode nationale d'entraînement, comme vous pouvez le constater »<sup>594</sup>. Il est certain que la situation sous l'Occupation est paradoxale, d'autant que la menace brandie par Borotra pèse sur le football professionnel. Les étrangers ont déserté le championnat de France, et de ce fait des places se sont libérées pour les Français. Néanmoins, l'exemple du C.A. Paris montre que des grands clubs préfèrent désormais confier l'entraînement de leur équipe à des entraîneurs spécifiquement formés plutôt qu'à d'anciens joueurs-vedettes. Ce que son président met en avant comme étant une méthode nationale,

---

<sup>587</sup> *L'Auto* n° 14 771, 26 juillet 1941.

<sup>588</sup> Bordeaux vient de remporter le championnat de France (zone Sud-Ouest et la Coupe de France de 1941).

<sup>589</sup> *L'Auto* n° 14 771, 26 juillet 1941.

<sup>590</sup> P. Charroin, 2000, *opus cit.*

<sup>591</sup> J.-L. Gay-Lescot, 1991, *opus cit.*, p.41.

<sup>592</sup> Le major en est Helenio Herrera, qui accédera par la suite au statut d'entraîneur vedette au R.C. Paris, puis surtout à l'Inter de Milan. Son second est Edmond Delfour (41 sélections en équipe de France entre 1930 et 1938).

<sup>593</sup> Président du C.A. Paris.

<sup>594</sup> *L'Auto* n° 14 784, 10 août 1941.

s'explique par le fait qu'elle est l'unique modèle en vigueur, diffusé au cours des stages de formation d'entraîneurs. Il veut prouver que le club respecte la Charte des Sports, publiée en décembre 1940, qui a restructuré autoritairement le mouvement sportif. La Doctrine nationale, qui est en fait la Doctrine de la révolution nationale, établie depuis juillet 1940, destinée à instaurer un redressement physique et moral, restaurer les hiérarchies naturelles, imprime l'orientation du sport français<sup>595</sup>, et dans ce contexte, un club comme le C.A. Paris prouve qu'il s'y soumet.

## Conclusion du chapitre 2

Le professionnalisme n'a pas été la cause première de l'institutionnalisation de l'entraînement en football, ni du recrutement d'entraîneurs chargés de le diriger. Mais il en a exacerbé la nécessité, d'autant que les comparaisons fournies par les confrontations des nouveaux joueurs professionnels à leurs homologues étrangers ne sont guère flatteuses pour les représentants hexagonaux. Parmi les solutions envisagées pour combler ce déficit, la F.F.F.A. s'est tournée vers la formation de cadres en tentant de constituer plusieurs années durant la structuration d'un encadrement dans les clubs français. Mais il faut reconnaître que cette politique n'a pas été couronnée de succès. En somme, le bilan de ces treize années de tentatives (1929-1941) fait apparaître que la F.F.F.A. n'a pas su se donner les moyens de ses ambitions. Le flou de sa politique en matière de formation d'entraîneurs a contribué à conférer un statut mineur au stage qu'elle avait impulsé en hâte dès 1929. Elle n'a pas su lui donner un programme ni un objet vraiment explicite, ni s'inspirer des quelques expériences réussies par les ligues régionales ou les clubs.

Il est vrai que ces derniers n'ont pas été d'un grand secours. En n'envoyant pas leurs joueurs ou dirigeants à ces stages, et en ne mettant pas en avant leurs besoins spécifiques, ils n'ont pas impulsé un développement favorable. Au contraire, l'attitude des clubs professionnels laisse à penser qu'ils peuvent être tenus pour en partie responsables de cet échec : en se contentant de recruter dans le réservoir d'entraîneurs à partir de 1932, souvent constitué d'ex-joueurs étrangers ou d'entraîneurs ayant auparavant exercé à l'étranger, ils ont amplifié le décalage entre la possibilité d'une formation d'entraîneur et des résultats presque insignifiants. De ce fait, en l'absence de formation professionnelle réelle, les entraîneurs

---

<sup>595</sup> P. Arnaud. 1940-1944. Vichy et le sport : années noires ou âge d'or ?, in P. Arnaud, T. Terret, J.-P. Saint-Martin, P. Gros. *Le sport et les Français pendant l'Occupation. 1940-1944*. Tome 1. Paris, L'Harmattan, 2002. pp. 30-31.

français ne sont pas en mesure de prouver leurs compétences dans les meilleures équipes, qui préfèrent baser le recrutement de leurs techniciens sur le mythe de l'exemplarité étrangère. Nombreux sont les entraîneurs étrangers qui n'ont pas bénéficié de formation réelle. Par contre, ils peuvent parfois se targuer d'une expérience professionnelle avérée dans les clubs étrangers.

Si le professionnalisme a amplifié le processus du recours à l'entraîneur, l'état d'urgence qu'il a institué dans des clubs désireux de parer au plus pressé a annihilé dans la plupart des cas la possibilité de confier des responsabilités aux entraîneurs français. Ainsi, c'est finalement la mainmise de l'Etat sur le monde sportif qui finit par donner une légitimité et une crédibilité réelle au stage national d'entraîneurs en 1941. Tant espéré par ses défenseurs, le professionnalisme n'a finalement dans un premier temps été qu'un miroir aux alouettes pour ce qui concerne l'entraîneur et l'entraînement. En professionnalisant leurs structures avant son adoption, des clubs comme Sochaux se sont naturellement mis en quête d'un entraîneur apte à diriger les joueurs et conduire les séances d'entraînement. Mais les clubs qui, contrairement à Sochaux ou à Lens ne peuvent fournir de travail à leurs joueurs ne sont pas en mesure d'exercer les mêmes pressions sur leurs joueurs. L'entraînement n'est donc pas ressenti comme une obligation par tous les joueurs. De surcroît, lorsqu'ils sont contraints d'y assister physiquement, leur présence n'est pas forcément synonyme d'implication maximale. Il est vrai que les procédés employés, à base de course à pied et de culture physique, peuvent paraître rébarbatifs à des joueurs, qui en tant que premiers professionnels français n'y ont jamais été accoutumés, et qui, ne l'oublions pas, se sont d'abord orientés vers le football pour jouer au ballon. De ce fait, c'est dans les matches que les joueurs professionnels trouvent essentiellement leur satisfaction. Cette situation peut rarement éviter d'engendrer des problèmes pour les entraîneurs professionnels recrutés. En effet, il leur est difficile de faire progresser de façon conséquente des joueurs qui ne donnent pas leur pleine mesure à l'entraînement. De ce fait, le rôle théorique qu'on leur attribue ne se concrétise pas toujours dans la pratique, puisque les moyens à leur disposition ne sont pas dans la réalité ceux que les journalistes ont potentiellement envisagés.

**CHAPITRE 3 :**

**Reconnaissance et médiatisation : de l'absence à la  
visibilité**

Une profession qui n'existe pas vraiment ne peut avoir de représentant visible et identifié. Pour autant, les acteurs qui proposent et imaginent sa mise en place en définissent les contours, de même qu'ils présupposent le profil des hommes qui pourront l'occuper. Cela ne signifie pas que dès leur apparition, les quelques entraîneurs suscitent un intérêt démesuré de la part de la presse nationale. Les véritables vedettes restent les joueurs, vers lesquels se cristallisent toutes les attentions. Le capitaine d'équipe est souvent un personnage doté d'une réelle aura, parfois charismatique, et il focalise l'intérêt de la presse et du public, d'autant que jusque dans les années 1920 c'est lui qui a en charge la direction de l'équipe. Lorsque apparaît l'entraîneur, une confusion des rôles s'instaure, qui ne s'estompera qu'après le milieu des années 1930. Longtemps resté dans l'ombre du capitaine, l'entraîneur voit cette confusion entretenue par les dirigeants, qui lui dénie un contrôle total sur l'équipe. Les propres mentalités des entraîneurs constituent également un frein à l'exercice d'un pouvoir véritable, dans le sens où ils acceptent de se contenter d'un rôle effectif limité. De surcroît, trop peu nombreux pour constituer un groupe de pression effectif, ils ne disposent que de peu de marge de manœuvre. Enfin, malgré la conjoncture des années 1930 très peu favorable aux étrangers, le football français, en raison de la prise de conscience de son retard et de son manque de tradition en matière d'entraînement, se sent obligé de sacrifier à l'exemplarité étrangère, en recrutant majoritairement ses entraîneurs dans les Iles britanniques et les pays d'Europe centrale.

## **1. L'entraîneur ne s'impose que lentement**

### **1.1. Le poids du capitaine : un facteur qui retarde l'émergence de l'entraîneur**

Avant que l'entraîneur ne jouisse d'un prestige reconnu, il est précédé par un personnage qui jouit d'une aura particulière : le capitaine de l'équipe. A l'origine, dans les années 1890, c'est souvent un des membres fondateurs de l'équipe qui tient ce rôle, qu'il soit britannique ou collégien. Son attribution est conditionnée par la démonstration de qualités requises pour l'occuper, qui parfois résident dans la simple connaissance des règles, que ne possèdent pas les autres pratiquants. L'origine de sa prépondérance est sans doute à rechercher du côté du rugby dès les années 1860 dans les Public Schools<sup>596</sup>. Mais en France sa connaissance du football, si elle est parfois toute relative, suffit à contribuer à son prestige

---

<sup>596</sup> J. Vincent, 2003, *opus cit.*, p. 72.

personnel et à le bombarder meneur d'hommes. *"A côté de nous la partie se dispute où sont donc les hommes du Standart? On ne les aperçoit guère et le vieux cri du capitaine : « marquez vos hommes » retentit sans écho»*<sup>597</sup>. Ces manifestations vocales sont effectivement le signe que le capitaine exerce une autorité sur ses équipiers. Dans le sport voisin qu'est le rugby, il est l'*ordonnateur des techniques* depuis les années 1890<sup>598</sup>. Néanmoins, à partir des années 1900, la connaissance du règlement et les qualités techniques, si elles restent nécessaires pour occuper cette fonction, ne sont plus suffisantes. Si le capitaine doit avoir fait la preuve de capacités physiques ou sportives pour mériter cette désignation, il doit également démontrer des qualités humaines. *« Voici Pacini, le capitaine de l'équipe du Football Club de Paris, qui se met à tracer les lignes de touche, montrant qu'il est aussi excellent organisateur, capable de veiller aux moindres détails »*<sup>599</sup>. Photographies à l'appui, la Revue illustre ici l'idéal qu'elle préconise : promouvoir un sport pratiqué par de gentlemen, c'est-à-dire des hommes qui soient des sportmen accomplis sur le terrain, altruistes et hommes d'action dans la vie quotidienne, et qui n'hésitent pas à payer de leur personne pour promouvoir leur pratique préférée<sup>600</sup>. En ce qui concerne le football, les pratiquants dans les années 1900 doivent souvent faire preuve de débrouillardise : devant l'absence de terrain fixe, ils transportent eux-mêmes les buts, tracent eux-mêmes les délimitations du terrain<sup>601</sup>. Le capitaine de l'équipe doit donc montrer l'exemple dans ce domaine. De ce fait, les attributions du capitaine d'équipe ne se manifestent pas uniquement sur le champ de jeu, mais réclament d'autres investissements extérieurs. Bien entendu, ils ne se limitent pas à des préoccupations purement matérielles, mais réclament son expertise dans le domaine tactique. *« Il étudiera les changements à apporter dans le jeu de l'attaque et de la défense, en tenant compte de l'esprit des joueurs, de l'état du terrain, de la force de ses adversaires. C'est donc en dehors des matches que, réunissant son équipe, le capitaine doit lui communiquer son plan de bataille et l'expliquer par le menu »*<sup>602</sup>. La direction de l'équipe ne s'improvise pas sur le terrain, mais se prévoit à l'avance. Elle procède d'une analyse rigoureuse des forces en présence et des paramètres susceptibles d'influencer le résultat d'une rencontre. Cependant, il faut considérer que N.G. Tunmer, l'auteur de ces lignes et britannique d'origine, est un des véritables

<sup>597</sup> *La Vie Au Grand Air* n°219, 22 novembre 1902.

<sup>598</sup> J. Vincent, 2003, *opus cit.*, p. 158.

<sup>599</sup> *La Vie au Grand Air* n°286, 3 mars 1904.

<sup>600</sup> Se reporter à l'édito de P. Lafitte dans le n°1 de *La Vie au Grand Air*, 1<sup>er</sup> avril 1898 : *« Nous voulons faire de cette revue (□) l'organe de tous ceux que passionne la vie en plein air, qui s'intéressent à cette existence active qu'a fait naître la vogue des sports »*.

<sup>601</sup> A. Wahl, *opus cit.*, 1989. pp. 63-65.

<sup>602</sup> N.G. Tunmer. E. Fraysse. *Football (Association)*. Librairie Armand Colin, 1908.

pionniers du football association en France, fondateur du Standard Athletic Club en 1892<sup>603</sup>. A ce titre, les conseils qu'il donne sont ceux d'un joueur rompu à la pratique, et bien plus, d'un joueur qui a joué un rôle d'initiateur auprès de nombreux équipiers. Les prérogatives qu'il affecte à la fonction de capitaine lui semblent légitimes, mais il n'est pas sûr qu'en 1908, les joueurs susceptibles de les mettre en œuvre efficacement soient nombreux. Par contre, ce statut important affecté à un joueur-clé s'impose rapidement avant les années 1910<sup>604</sup>. Peu à peu, et en l'absence d'entraîneur véritable, des attentes d'ordre technique se reportent sur le capitaine. Il s'agit d'ailleurs plutôt d'une demande de transmission de savoirs et savoir-faire d'ordre technique et tactique. « *C'est un choix judicieux au plus haut point que l'on devrait faire pour nommer un capitaine. On ne doit pas oublier que les succès d'un team dépendent de la manière dont il est dirigé. Il ne faut pas oublier qu'une direction autonome est indispensable dans un team ; c'est donc le capitaine qui doit faire le choix de ses hommes*<sup>605</sup> ». Ces propos émanent de véritables pratiquants, ou ex-pratiquants<sup>606</sup>. De ce fait, ils expriment des souhaits, et ne relatent pas réellement la réalité, tout au moins en ce qui concerne les meilleurs clubs régionaux. En effet, les sommes investies par les dirigeants des meilleures équipes sont parfois conséquentes<sup>607</sup>, et ces derniers veulent avoir un droit de regard quant à la composition de la formation qui doit évoluer sur le terrain. D'autre part, le capitaine peut lui-même être un joueur rémunéré, et dans ce cas, il pourrait être tenté d'écartier d'autres joueurs vedettes qui lui feraient de l'ombre. La recommandation du *Ballon Rond*, si elle s'applique, ne peut se faire qu'à un échelon inférieur, à l'échelle des clubs plus modestes. Néanmoins, elle illustre l'importance non démentie qu'on accorde à cet homme. La presse s'y intéresse et accole effectivement souvent ce dénominateur au nom du joueur qui a été choisi pour occuper cette fonction. Certains hebdomadaires vont même jusqu'à consacrer à chaque numéro une biographie de quelques lignes à un capitaine d'un des meilleurs clubs français<sup>608</sup>.

<sup>603</sup> Géo Duhamel. *Le football français : ses débuts*. Paris, 1931.

<sup>604</sup> « Il est nécessaire de parler de l'homme qui dirige l'équipe : le capitaine ». Ch. Gondouin et Jordan. *Le football : rugby, américain, association*. Paris, Pierre Lafitte et Cie, 1910.

<sup>605</sup> *Le Ballon Rond* n°6, 9 février 1918.

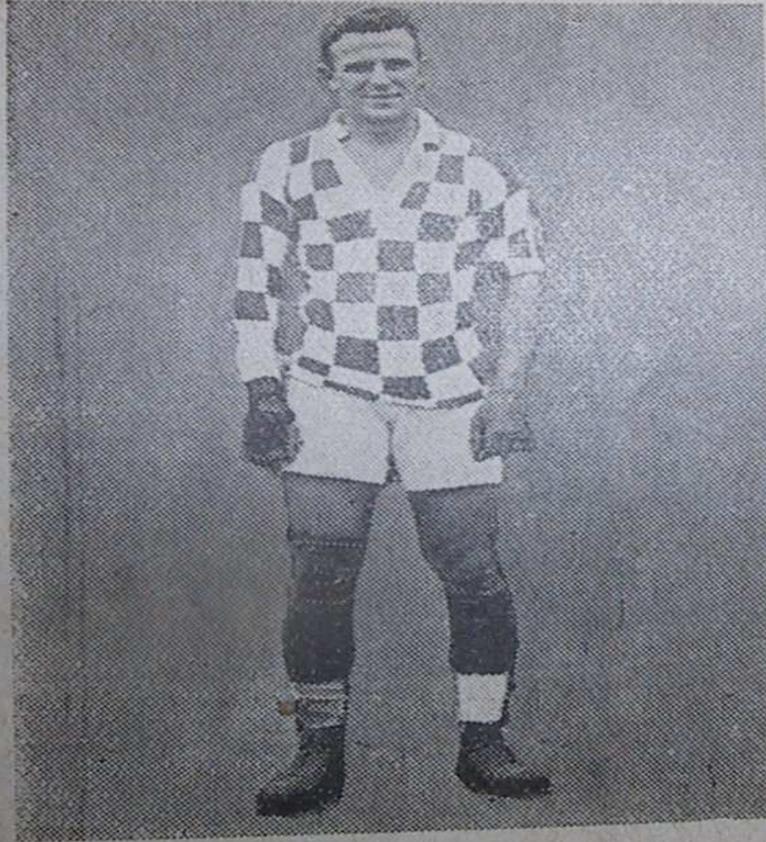
<sup>606</sup> L'exemplaire n°1 du *Ballon Rond*, 5 janvier 1918 (hebdomadaire qui paraît le samedi à Bordeaux) annonce : « *Par son titre : s'interdit au Public ; se réserve aux Joueurs* ». Il est légitime de penser que ce sont des joueurs ou ex-joueurs eux-mêmes qui tiennent les colonnes et présentent des contenus moins grand public et plus didactique, doublés de plus d'articles de fond.

<sup>607</sup> A. Wahl. Le footballeur français : de l'amateurisme au salariat. *Le Mouvement social* n°135, 1986. p. 11.

<sup>608</sup> *Football Association* édite au cours de l'année 1920 une colonne intitulée « *Nos capitaines* ». *Football Association* n° 30, 4 avril 1920, publie la biographie de Lucien Gamblin, capitaine du Red Star, assortie de son portrait photographié. *Football Association* n°39, 25 juin 1920, réitère la même démarche avec Renier, capitaine du Havre Athletic Club.

# Alexis SOULIGNAC

*Soulignac, comme beaucoup, a commencé dès sa prime jeunesse à taper dans un ballon au lycée de Lyon, où il fit ses études ; il endossa ensuite le maillot du*



**SOULIGNAC**  
*Capitaine du Football Club de Lyon*

***Football Association n° 36, 1920. Alexis Soulignac, capitaine du F.C. Lyon.***

Ses qualités techniques doivent être reconnues et souvent se révéler supérieures à celles de ses équipiers. En ce sens, il ne se contente pas de faire fructifier son talent mais s'inscrit dans une perspective de promotion de la méritocratie républicaine<sup>609</sup>. Dans les faits, il n'est pas rare que le capitaine des toutes meilleures équipes soit international. Cependant, ces habiletés purement motrices ne sauraient s'avérer suffisantes. En effet, un bon capitaine se doit de posséder sens du jeu et vertus morales : « *Le capitaine du C.A.P., Quentier, est un garçon très correct, d'une courtoisie exemplaire, et d'une valeur, en football, qui s'est bien*

<sup>609</sup> Sur ce point, P. Dietschy, 2004, *opus cit.*, pp. 65-66.

améliorée depuis le début de la saison. Mais il lui manque l'autorité, la clairvoyance, la vigilance d'un grand capitaine. Un capitaine d'équipe agit et pense non seulement pour lui-même, mais aussi et surtout pour ses dix partenaires »<sup>610</sup>. Le charisme, qui fait défaut à certains joueurs promus capitaines, par ailleurs dotés d'une habileté technique supérieure à celle de leurs coéquipiers, constitue un révélateur. Lorsque les qualités d'un chef lui font défaut, même un coéquipier modèle, bon footballeur et dévoué, ne peut s'improviser capitaine. A l'instar de ce qui se passe à l'Armée, l'action de commandement ne peut être dissociée de la gestion des hommes, de leur connaissance, de la capacité de tirer le meilleur parti de leurs qualités propres. Sens du jeu, aptitudes tactiques, facultés de commandement sont autant de références qui ne sauraient être absentes de la panoplie d'un capitaine d'équipe<sup>611</sup>. Plus ces qualités sont exacerbées, plus elles différencient le capitaine de ses partenaires, et plus elles semblent avoir de retentissement sur le jeu de l'équipe. « Les deux équipes ne semblent valoir que ce que vaut leur chef : Amiens n'existe qu'en fonction de Nicolas, Roubaix qu'en raison directe du jeu d'Hewitt. Les deux capitaines ont du shoot, de la clairvoyance, de l'autorité »<sup>612</sup>. En soulignant ces vertus exigées des grands capitaines, la presse semble parfois réduire les autres joueurs au rang de faire-valoir<sup>613</sup>. Il est vrai qu'en général, ce sont des joueurs exceptionnels, parfois étrangers, qui accèdent à ce statut. Le problème est qu'ils doivent mettre en œuvre toutes ces compétences dans le feu de l'action, sur le terrain, durant la partie. Or cette exigence n'est pas sans comporter quelques risques, notamment celle de ne pas avoir un recul suffisant, ni un regard d'ensemble, comme un général qui dirigerait la bataille : « Hewitt accomplit une des plus grandes erreurs techniques de sa carrière de capitaine en abandonnant son poste de pivot, où il dirigeait l'équipe comme d'une passerelle de commandement, pour aller se mettre avant-centre »<sup>614</sup>. Reconnu comme un joueur hors du commun, la place du capitaine d'équipe est au cœur de l'affrontement, au milieu de ses hommes, mais le risque de se tromper augmente. En effet, il doit réagir sur le champ, sans avoir le temps d'analyser la situation. Et contrairement à son homologue de l'Armée, lui ne peut proposer à ses hommes une préparation spécifique aux futures épreuves, puisque les entraînements en semaine n'existent quasiment pas. Apparaît alors en filigrane la

<sup>610</sup> *Le Miroir des Sports* n°357, 1<sup>er</sup> mars 1927.

<sup>611</sup> La description donnée par *Match* n°4, 30 novembre 1926, répond à ces exigences. « André Foix. Capitaine du stade Montois depuis cinq années. Sut éduquer tant et si bien les hommes qu'à demi-inconnue jadis, son équipe occupe maintenant une place prépondérante. Sait commander et se faire écouter ».

<sup>612</sup> *Le Miroir des Sports* n°461, 18 décembre 1928.

<sup>613</sup> Norbert Elias et Eric Dunning dans *Sport et Civilisation*, 1994, *opus cit.*, voire Erving Goffman dans *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 1. La présentation de soi*. Paris, Les éditions de minuit, 1973. 256 p., relatent ce statut infra-dignate dans le sport et le travail.

<sup>614</sup> *Le Miroir des Sports* n°461, 18 décembre 1928.

nécessité de recourir à une expertise extérieure, à un individu qui pourrait superviser les confrontations sans s'engager au milieu de ses hommes, mais au contraire bénéficierait d'un recul adapté. Cependant la presse spécialisée des années 1920, comme les manuels et ouvrages spécialisés de football entretiennent une confusion<sup>615</sup>, en mettant en exergue la valeur du capitaine. « *Le capitaine doit savoir, en outre, diriger l'entraînement de ses équipiers (□) pour maintenir en forme les joueurs dont il a la direction* »<sup>616</sup>. Certes, l'entraînement consiste avant tout à commander l'équipe lors des matches amicaux, voire à la conseiller et l'orienter lors des rassemblements d'avant match dans les vestiaires. Mais en confiant cette mission de direction au capitaine, les journalistes donnent l'impression qu'un entraîneur n'est pas indispensable. Cette confusion a pu être entretenue depuis les années 1910 par des joueurs comme Gibson à Sète, embauchés à la fois pour jouer mais aussi pour diriger ses coéquipiers sur le terrain, voire en dehors. Gibson sert d'ailleurs plutôt de recruteur que d'entraîneur, puisqu'il contribue à la venue de plusieurs de ses compatriotes dans les rangs de l'équipe sétoise<sup>617</sup>. Financièrement, la formule peut séduire certains clubs, qui n'ont de ce fait pas à rémunérer un spécialiste. L'influence du capitaine jusqu'au début des années 1930 n'est pas toujours perturbée puisque certains articles contribuent ainsi à véhiculer l'illusion que la fonction d'entraîneur pourrait faire double emploi avec celle d'un capitaine dont les devoirs sont d'obtenir d'une équipe, même moyenne, un rendement très efficace<sup>618</sup>. Cependant, il faut considérer qu'il n'a pas toujours le recul suffisant pour appliquer cette parfaite connaissance du jeu qu'on lui réclame, et que dans certains cas, personne ne lui a jamais inculquée.

Le capitaine peut donc être considéré comme un frein plausible à l'arrivée de l'entraîneur dans le milieu du football français<sup>619</sup>. En effet, l'aura qui est rattachée à sa fonction, amplifiée par les propensions de la presse à mythifier son personnage, contribue à le rendre indispensable, et à faire considérer son influence sur le rendement de l'équipe comme déterminante. « *On m'a souvent demandé s'il est à conseiller d'employer, dans un match, une*

<sup>615</sup> A l'occasion d'une rencontre Armée française-Armée britannique, Marcel Rossini écrit dans *Match* n°72, 21 février 1928 : « *Kenner, demi-centre « coach de l'armée française »* ». Le journaliste donne ainsi l'impression que Kenner, qui a été choisi comme capitaine, remplit les fonctions d'entraîneur de l'équipe.

<sup>616</sup> L. Monitor. *Le Football Association*. Paris, Albin Michel, 1929. Dans *Match* n°51, 27 septembre 1927, Ch. Gondouin a émis une opinion similaire : « *Ce que doit être un bon capitaine. En premier lieu, il lui appartient de perfectionner ses camarades. Les séances d'entraînement seront pour lui autant d'occasions qui lui permettront de s'acquitter de cette tâche* ».

<sup>617</sup> A. Wahl, 1983, *opus cit.*, p. 66.

<sup>618</sup> Le capitaine doit manifester un « *ascendant personnel* » et faire preuve d'une « *parfaite tactique de jeu* ». *Football* n°49, 6 novembre 1930.

<sup>619</sup> L. Grün. La difficile émergence de la profession d'entraîneur de football en France (1890-1950). *STAPS*, n°63, 2004. p. 49.

tactique entièrement conçue d'avance, d'accord avec tous les joueurs. Je vous dirais franchement que, dans la pratique, cela est impossible. Je suis donc d'avis de faire confiance au capitaine »<sup>620</sup>. Ces propos s'inspirent-ils de la situation du rugby, sport dans lequel les joueurs français se reposent toujours sur la personnalité du capitaine d'équipe au début des années 1930<sup>621</sup> ? Tenus par le Britannique Griffiths, pourtant l'un des entraîneurs les plus renommés exerçant en France, traduisent une forme d'impuissance. Ils suggèrent qu'en cette seconde saison de professionnalisme, les joueurs des équipes françaises ne sont pas encore en mesure d'imposer un système de jeu à l'adversaire ; ou encore qu'ils ne connaissent pas assez l'adversaire pour pouvoir jouer sur ses faiblesses, ce qui peut s'expliquer par le fait que les seules informations disponibles sur le sujet sont celles de la presse écrite, et qu'elles ne permettent pas de visualiser le jeu de l'adversaire. Il est permis de supposer que Griffiths et ses compatriotes officiant en France se sont en partie adaptés à la mentalité et au niveau réel des joueurs et des équipes<sup>622</sup>, révisant à la baisse des ambitions qui auraient pu être légitimement plus élevées dans d'autres pays. Et ce, même si après la première guerre mondiale, le jeu de certaines équipes est devenu plus tactique, et basé sur des stratégies plus variées. Toujours est-il que cette attitude révèle un paradoxe : les entraîneurs souhaitent être reconnus pour leurs qualités de meneurs, mais concèdent que leur champ d'intervention connaît certaines limites, et qu'ils ne peuvent se passer de l'appui du capitaine.

## 1.2. Les discours de soutien

Alors qu'au cours des années 20, les demandes en faveur du recours à des entraîneurs se sont faites plus pressantes, dans la réalité, il existe, au début des années 30, un décalage entre l'offre et la demande. En d'autres termes, les entraîneurs sont peu nombreux. L'anniversaire du magazine Football, qui fête en 1936 ses sept années d'existence, est l'occasion pour Lucien Gamblin de rappeler les faits : « Rares étaient, au moment où Football<sup>623</sup> parut pour la première fois, les joueurs qui s'astreignaient à suivre un entraînement méthodique, fait de course à pied et de culture physique. Taper dans le ballon, encore et toujours, c'est là ce qu'on avait convenu d'appeler entraînement. On nous objectera qu'à cette époque, il n'y avait pour ainsi dire pas d'entraîneur »<sup>624</sup>. Il ne faut pas se méprendre sur les propos de Gamblin. Taper dans le ballon est une attitude et une habitude

<sup>620</sup> Football n°197, 5 octobre 1933.

<sup>621</sup> J. Vincent, 2003, *opus cit.*, p. 549.

<sup>622</sup> Se reporter à ce propos aux commentaires fournis par Griffiths à l'occasion des stages d'entraîneur organisés par la FFFA, notamment dans L'Auto n° 10 460 du 5 août 1929, et L'Auto n° 12 555 du 6 juillet 1934.

<sup>623</sup> Il faut rappeler que le numéro 1 de Football paraît en 1929.

<sup>624</sup> Football n° 359, 2 décembre 1936.

qui se contracte au cours des matches, et non en dehors. La course à pied, et la culture physique ont effectivement en France donné naissance à des méthodes diverses depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle<sup>625</sup>. Ces deux disciplines, pratiquées et enseignées en partie par des professionnels, véhiculent une image de rigueur et d'ascétisme pour qui veut s'adonner à leur pratique. En football, entre la prise de conscience de l'utilité de l'entraînement et l'application, la distance reste élevée. Demander des entraîneurs, est une chose, les obtenir en est une autre. De surcroît, lorsque ces entraîneurs existent et interviennent, ils se heurtent à certaines résistances : « *Entraîneurs véritables : et lorsque nous en avons par hasard, comme c'est le cas pour quelques-uns de nos grands clubs, quel mal ne rencontrent-ils pas, quelle routine, quelles mauvaises habitudes n'ont-ils pas à vaincre ?* »<sup>626</sup>. Les routines et mauvaises habitudes se déclinent sur un continuum qui va de l'absence totale d'entraînement à des entraînements épisodiques, et s'expliquent parfois par la fréquentation d'autres centres d'intérêt par les joueurs, tels que les cafés, notamment dans les villes. Si les ouvriers s'y attardent au sortir de l'usine et même les dimanches et jours de congés, les cafés sont pour tous ceux qui veulent communiquer des lieux d'élection de la sociabilité urbaine<sup>627</sup>. Les footballeurs ont donc d'autres distractions potentielles que l'entraînement au football, d'autant que l'image qu'en véhiculent les journalistes est plutôt celle du sérieux, de la rigueur, voire de l'ascétisme, qui s'opposent au plaisir immédiat de jouer, de se défouler ou de se détendre. Surmonter ces obstacles nécessite de la part des entraîneurs persévérance et patience, ainsi qu'une certaine expérience. Or, d'une part, ils n'ont pas toujours la possibilité de disposer d'un laps de temps assez long pour remédier aux problèmes rencontrés. D'autre part, ils n'y sont pas vraiment formés. M. Pefferkorn préconise la mise en place d'un cours<sup>628</sup> « *préparant à un métier appelé à se développer* »<sup>629</sup>. En effet, les entraîneurs ne doivent pas être livrés à eux-mêmes, ni expérimenter au hasard des théories empiriques. L'entraîneur devrait bénéficier d'une formation qui emprunterait la plupart de ses bases théoriques à la science, d'autant que l'entre-deux-guerres est un contexte favorable à la prise en compte du sport par le milieu médical et scientifique<sup>630</sup>. Les joueurs vedettes, notamment ceux qui viennent de l'étranger et ont connaissance d'autres modèles, apportent parfois leur écot aux demandes. Les déclarations tournent au consensus, d'autant que le professionnalisme vient

<sup>625</sup> Ce point sera développé en infra dans le chapitre 4 : L'entraînement : 1890-1941.

<sup>626</sup> M. Pefferkorn, *Football* n° 48, 30 octobre 1930.

<sup>627</sup> M. Crubelier (avec la collaboration de M. Agulhon). Les citadins et leurs cultures, in G. Duby. *Histoire de la France urbaine. Tome 4* (volume dirigé par M. Agulhon). La ville à l'âge industriel. Paris, Seuil, 1983. p. 436.

<sup>628</sup> Cette déclaration de Pefferkorn témoigne du peu de crédit accordé aux stages d'entraîneurs mis en place par la FFFA dès 1929.

<sup>629</sup> *Football* n° 48, 30 octobre 1930.

<sup>630</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*, p. 123.

d'être adopté. Il ne se trouve personne pour s'opposer au recrutement d'entraîneurs. Au contraire, en raison de leur rareté, leur primauté est soulignée : « *L'entraîneur est indispensable. Un club professionnel qui n'aurait pas son entraîneur ou qui ne saurait pas organiser un entraînement sérieux serait largement handicapé* »<sup>631</sup>. Qui de l'entraîneur indispensable, ou de l'entraînement obligatoire, est le plus important ? Même si les discours sont parfois flous, il semble que ce soit le premier nommé. En effet, l'entraînement doit être mené de façon rationnelle. A partir du moment où les joueurs y seront de toute manière obligatoirement soumis, il importe qu'il soit dirigé par un expert afin qu'il soit capable de traduire de façon pratique ses connaissances théoriques. « *Nous sourions toujours lorsqu'on nous parle d'équipes surentraînées au 15 février. Si nos joueurs ne conservent plus leur forme passée cette date, c'est qu'on ne leur apprend pas à la conserver. Le groupement spécial et l'entraîneur compétent doivent obtenir ce résultat* ».<sup>632</sup> En tant que journaliste sportif émérite, M. Pefferkorn ne peut ignorer que dans des disciplines voisines telles que l'athlétisme, des médecins se sont penchés sur ses questions et ont tenté de s'assurer la main mise sur les aspects théoriques de l'entraînement<sup>633</sup>, et que les entraîneurs se les sont appropriées. Le football pourrait bénéficier de tels apports.

### 1.3. Le domaine d'intervention de l'entraîneur

L'intervention de la F.F.F.A. est réclamée, à travers l'institutionnalisation de formations. Ici la demande est référée à une intervention experte. Maîtriser des données scientifiques pour obtenir un rendement des joueurs qui soit constant tout au long de la saison, est une première attribution conférée à la fonction d'entraîneur. Elle entretient des liens étroits avec la préparation athlétique et la condition physique. L'entraîneur doit pouvoir superviser toutes les opérations techniques allant de la préparation à la compétition en se référant en particulier à la connaissance de l'organisme<sup>634</sup>. En effet, les spécialistes s'accordent à considérer l'entraîneur de football français comme une denrée rare, même si cette situation semble évoluer quelque peu avec la pérennisation du professionnalisme. « *En voulez-vous des entraîneurs ? De bons entraîneurs ? Il y en a, et sans doute beaucoup plus qu'on ne pense. Demey, passé de Valenciennes à Amiens, Comte* »<sup>635</sup>.

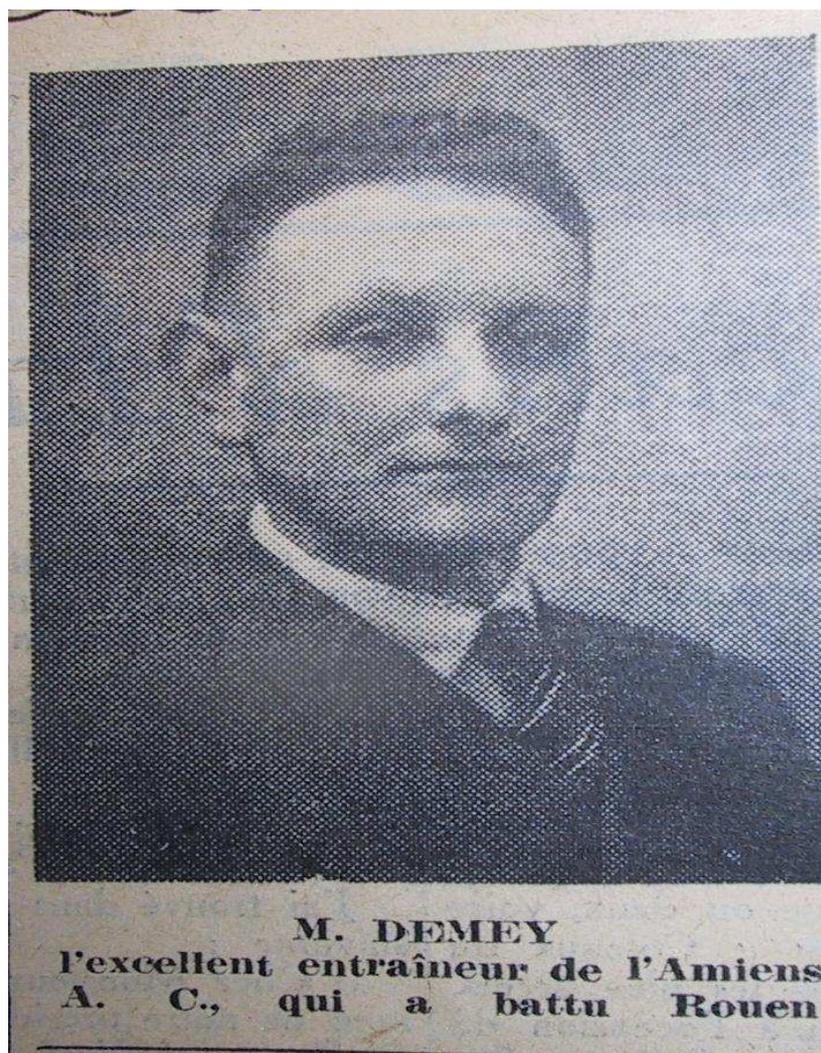
<sup>631</sup> M. Pefferkorn, *Football* n° 137, 21 juillet 1932.

<sup>632</sup> M. Pefferkorn, *Football* n° 137, jeudi 21 juillet 1932.

<sup>633</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*, p. 119.

<sup>634</sup> G. Bruant, 1992, *opus cit.*

<sup>635</sup> *Football* n° 287, 11 juillet 1935.



*Football n° 287, 11 juillet 1935. M. Demey, entraîneur de l'A.C. Amiens.*

Malgré ces affirmations, les adverbes employés et le choix des mots ne sont pas anodins. Ils laissent entendre que ces entraîneurs tant souhaités ne sont pas légion, et qu'ils sont également inconnus du grand public. Seuls d'ailleurs, deux noms sont cités. Cependant la presse des années 1930 commence à mentionner le rôle que prennent les entraîneurs dans les résultats des équipes, et à détailler quels sont leurs domaines d'intervention. L'entraîneur efficace doit trouver une alchimie pour faire fonctionner son équipe. Au-delà du constat d'une pénurie qui se prolonge, les journalistes font preuve de clémence avec les entraîneurs. Ces derniers, même s'ils sont compétents, ne peuvent être des magiciens<sup>636</sup>. Ils doivent utiliser au mieux les qualités de leurs joueurs, parfois dotés de moyens supérieurs à la moyenne, mais parfois pourvus d'habiletés certes, mais qui ne relèvent pas de l'exceptionnel. Et surtout,

---

<sup>636</sup> La presse accorde volontiers le qualificatif de « sorcier » ou de « magicien » à propos d'entraîneurs comme Ted Maghner par exemple (se reporter à son portrait).

comme nous avons pu le souligner, les joueurs qu'ils ont à leur disposition sont peu enclins à manifester beaucoup d'entrain à l'entraînement. Les premières attentes concernaient la mise en condition physique et athlétique des équipes. Après quelques années de professionnalisme, elles sont dépassées. Désormais, l'intervention essentielle de l'entraîneur doit se situer également sur le plan tactique. « *Le superbe coup double réussi par le Racing Club de Paris remet à l'ordre du jour la méthode de jeu employée par la grande équipe française de la saison, sur les indications de l'entraîneur, M. Kimpton* »<sup>637</sup>. Non seulement le jeu des équipes professionnelles françaises est maintenant structuré et organisé, mais certaines d'entre elles le maîtrisent avec talent. La méthode employée par Kimpton est le W.M. inventé à Arsenal London par H. Chapman en 1925, mais officialisée dans le championnat de France professionnel bien après 1932 dans quelques rares équipes.

Portrait de **Georges Kimpton** (Le Havre A.C. 1921-1926 puis 1945-46/ R.C. Paris 1932-1939, Rouen 1939-1940 puis 1944-1945, Cherbourg 1946-1950)

Georges Kimpton, né en 1887 est un ancien joueur professionnel britannique qui officie en France en tant qu'entraîneur au Havre Athletic Club dès 1921, et jusqu'en 1926. Entre 1926 et 1932, il dirige l'équipe anglaise de Coventry City, avant de revenir en France entraîner le Racing Club de Paris en 1932, à l'occasion de ses débuts du professionnalisme. Kimpton y dirige l'équipe de la capitale jusqu'en 1939. Il signe alors à Rouen mais la guerre interrompt son mandat. Interné par les Allemands à Saint-Denis, il rejoint l'équipe rouennaise à la Libération et remporte le dernier championnat de guerre en 1945. En 1945-46, le H.A.C. fait à nouveau appel à ses services, mais en raison sans doute de son âge, Kimpton connaît l'échec.

Kimpton est un entraîneur réputé en France, à tel point que la Ligue de Paris lui confie dès 1932 l'animation de ses stages de formation, et que la FFFA le nomme entraîneur de l'équipe de France en 1934 à l'occasion de la deuxième Coupe du Monde de football (même s'il n'est pas le sélectionneur). Il poursuit cette fonction pour la saison 1935/36.

G. Kimpton est un homme reconnu pour son sérieux et sa droiture. Alors que le professionnalisme est encore balbutiant, il refuse catégoriquement d'endosser la fonction de masseur en sus de sa tâche d'entraîneur, à l'inverse de son prédécesseur Curtis Booth. Il entend exiger de ses joueurs qu'ils se dévouent pleinement à l'exercice de leur métier, qu'ils travaillent sans relâche pour le bien de la collectivité. De ce fait, Kimpton consacre beaucoup de temps à parfaire la condition physique de ses hommes (sans pour autant négliger la technique). En effet, cette condition est un paramètre qui lui permet de leur faire exécuter de façon optimale le dispositif tactique qu'il préconise, le WM. Même si les journalistes semblent prétendre que ce n'est pas Kimpton qui a introduit l'usage du WM en France, c'est bien lui qui a su la perfectionner en imposant de la discipline à ses joueurs, en les plaçant face à leurs responsabilités. Mais, pour cela, il a pu obtenir les pleins pouvoirs de ses dirigeants, et en retour a conduit l'équipe du Racing au doublé Championnat-Coupe de France lors de la saison 1935/36. Kimpton est un perfectionniste, adepte des causeries synthétiques précises, même si sa maîtrise de la langue française laisse à désirer. Il est également un fervent utilisateur du tableau vert magnétique (communément appelé tableau noir) afin de faciliter la compréhension tactique de ses joueurs.

<sup>637</sup> G. Hanot. *Football* n° 332, 27 mai 1936.

De l'autorité, Kimpton en fait également preuve vis-à-vis des journalistes avec lesquels il prend d'autant moins de gants que les bons résultats qu'il obtient plaident en sa faveur.

Références principales :

*L'Auto* n° 11498, 8 juin 1932

*L'Auto* n° 11524, 2 juillet 1932

*Football* n° 328, 29 avril 1936

*Football* n° 332, 27 mai 1936

*Le Miroir des sports* n°886, 2 juin 1936

*Match* n° 516, 2 juin 1936

*Football* n° 493, 28 juin 1939

Palmarès en tant qu'entraîneur :

Vainqueur du championnat de France en 1936 avec le Racing Paris.

Vainqueur du championnat de France en 1945 avec le F.C. Rouen.

Vainqueur de la Coupe de France avec le Racing Paris en 1936 et 1939.

« (□) *Kimpton, très Anglais et ardent adepte du WM, applique ses strictes méthodes, mais trop âgé, il échoue* ». ***Football Magazine* n°67, août 1965**. Le magazine se livre à une rétrospective des entraîneurs ayant officié en Division 1 depuis 1945.

S'adressant à Georges Verriest<sup>638</sup> à quelques minutes du coup d'envoi de France-Autriche en 1/8èmes de finale de la Coupe du Monde en Italie : « *Tu dois marquer Sindelaar<sup>639</sup> comme son ombre. Si il va aux toilettes, tu y vas aussi !* »<sup>640</sup>. Rapporté par ***France Football* n° 2907, 25 décembre 2001**.

---

<sup>638</sup> Georges Verriest, 14 sélections en équipe de France entre 1933 et 1936, évoluait au poste de demi.

<sup>639</sup> Matthias Sindelaar, 43 sélections en équipe d'Autriche entre 1926 et 1937 en tant qu'avant-centre était surnommé le Mozart du football ou encore l'homme de papier. Après l'Anschluss il refusa toujours de jouer pour la sélection austro-allemande formée en 1938. Mort en janvier 1939 alors qu'il vivait caché depuis plusieurs mois, son décès est attribué à une intoxication au monoxyde de carbone, mais d'autres thèses privilégient un suicide ou encore un assassinat par la Gestapo. Ses obsèques à Vienne ont été suivies par plus de 40 000 personnes.

<sup>640</sup> Cette expression a fait florès dans le milieu du football et a été reprise par de nombreux entraîneurs de tous niveaux adeptes du marquage individuel « à la culotte ».



***Le Miroir des sports* n°886, 1936. L'entraîneur du Racing Paris Georges Kimpton en compagnie de son capitaine Edmond Delfour.**

Si cette tactique est connue de manière théorique par tous les entraîneurs des équipes professionnelles françaises, encore faut-il réussir à la mettre en application sur le terrain, avec des joueurs qui au départ étaient réticents et pensaient que leurs seules qualités naturelles étaient suffisantes pour remporter les rencontres<sup>641</sup>. Ce nouveau progrès d'ordre tactique<sup>642</sup> est

<sup>641</sup> O. Chovaux, 2005, *opus cit.* p. 119.

<sup>642</sup> « *La tactique, art de construire, avec les corps localisés, les activités codées et les aptitudes formées, des appareils où le produit des forces diverses se trouve majoré par leur combinaison calculée est sans doute la*

entièrement attribué à l'entraîneur, bâtisseur de l'équipe et initiateur du système de jeu. Sa position extérieure, au bord du terrain lui permet de conserver un regard distancié mais plein d'acuité sur les opérations et au besoin rectifier le dispositif. Pour la première fois dans la presse nationale, en 1938, Jean Eskenazi<sup>643</sup> se livre à une comparaison entre deux entraîneurs : Maghner, du F.C. Metz, et Eisenhoffer de Marseille. « *Eisenhoffer* : (□) *Mais il observe□ il est aux aguets□ et si une équipe se targue de posséder une tactique inégalable, elle n'a qu'à rencontrer Marseille* »<sup>644</sup>. L'entraîneur peut donc être un stratège. L'observation devient ici une propédeutique indispensable à la prise de décision, et aux modifications éventuelles, ou aux renforcements à apporter à l'organisation de l'équipe. Ainsi que le faisait le capitaine jusque dans les années 20, il dirige la manœuvre. Mais il possède l'avantage d'œuvrer avec un certain recul, même s'il doit réagir vite pour contrecarrer les offensives adverses, ou au contraire profiter des atouts et des forces de son équipe. Les personnalités peuvent différer. Certains d'entre eux peuvent s'appuyer sur une autorité naturelle. « *M. Maghner fait du travail□ et du bon travail□ Il faut l'avoir vu à Lille, ou à Metz, aux séances d'entraînement. Les joueurs n'ont pas le droit de lire le journal ! Tours de piste sur tours de piste□ exercices respiratoires□ culture physique. Il n'y a rien de tel pour un professionnel* ».<sup>645</sup> L'émphase est mise sur le labeur et la discipline exigée. Le culte de l'effort est mis en exergue. Il est certain que les modalités employées par Maghner font la part belle à la dépense énergétique au détriment de l'aspect ludique que pourraient par exemple conférer des exercices exécutés balle au pied. Le football professionnel ne doit plus être perçu comme un loisir, il ne doit pas être une activité pratiquée pour se défouler. Il peut être enseigné de manière exigeante. Un autre facteur qui explique la faible part du travail technique réside dans le fait que dès qu'ils entrent dans le domaine de la spécialisation sportive, les entraîneurs éprouvent plus de mal à expliciter leurs choix de manière scientifique<sup>646</sup>.

---

*forme la plus élevée de la pratique disciplinaire* ». M. Foucault, 1975, *opus cit.* En ce sens, elle est un moyen pour l'entraîneur d'asseoir son emprise sur l'équipe.

<sup>643</sup> Jean Eskenazi a ensuite été responsable du service des sports à *France Soir* après la Libération, et a collaboré à *France Football*. Il participe en 1958 à la création de l'Union syndicale des journalistes sportifs de France dont il devient aussitôt un des vice-présidents.

<sup>644</sup> *Football* n°433, 4 mai 1938.

<sup>645</sup> *Ibid.*

<sup>646</sup> « *Le caractère scientifique des discours s'arrête là où commence la spécificité de l'activité* ». A Roger, 2004, *opus cit.*, p. 297.

## Portrait de **Ted Maghner** (F.C. Metz, 1937-1938 puis 1945-46)

Ted Maghner, né en 1891, ancien joueur professionnel britannique dans les années d'avant la première guerre mondiale, est un entraîneur qui est craint des journalistes : en effet, ces derniers sont régulièrement éconduits des vestiaires messins. L'entraîneur anglais n'hésite pas à faire valser lui-même la cigarette des importuns d'une chiquenaude, voire à les éconduire lui-même en joignant le geste à la parole.

Auprès des joueurs et des dirigeants, Maghner jouit de la même réputation : froideur, autoritarisme, rigueur, auxquels s'ajoutent un flegme tout britannique. Il fait du travail son credo, et sous sa conduite, les joueurs ont intérêt à parfaire leur condition physique : tours de terrain, exercices respiratoires, sprints sur la piste.

Le perfectionnement de cette culture physique lui sert à mettre en place un système tactique dont le W.M. est la base, et à faire jouer à son équipe un jeu direct, sans fioritures, à l'anglaise. Ce type de jeu exige une grosse dépense physique, ainsi que le respect le plus strict des consignes, visible par exemple dans le marquage individuel pratiqué.

L'intransigeance de Maghner est célèbre. Mais son comportement reste emprunt de calme et de flegme même dans l'adversité. Il entend également avoir l'œil sur tout ce qui touche à l'équipe professionnelle. Ainsi confectionne-t-il des cocktails miracles pour les joueurs malades, à l'aide de recettes toutes personnelles (brandy, œuf en neige, lait, sucre). La croyance en ses pouvoirs se développe dans la presse, et chez les joueurs. Sa faculté d'observer le jeu des équipes adverses, et de trouver la parade à leurs points forts est reconnue.

Ainsi, travail, abnégation, rigueur, autoritarisme, sont les qualificatifs qui s'appliquent le plus souvent à Ted Maghner, entraîneur anglais officiant en France. Il dirige l'équipe nationale du Danemark en 1939, ainsi que les équipes professionnelles du Huddersfield Town FC (1942-43) et de Derby County (1944-46) durant la seconde guerre mondiale. Il achève sa carrière par un retour au FC Metz, mais malade est obligé de rentrer en Angleterre avant la fin de son mandat et y décède en 1948 à l'âge de 53 ans.

### Références principales :

*Football* n°416, 5 janvier 1938

*Football* n°421, 9 février 1938

*Football* n°429, 6 avril 1938

*Football* n°433, 4 mai 1938

*Football* n°418, 19 janvier 1938

*« C'est mon troisième arrière qui m'a gagné le match, me confiait l'entraîneur anglais Maghner. Il fut évident pendant toute la rencontre que le système défensif des Lorrains avait sa valeur. Chacun observant fidèlement les consignes, l'un couvrant l'autre, et l'autre couvrant l'un, les Messins bridèrent sans mal la ligne d'attaque fivoise ». Victor Denis, **Football n° 429, 6 avril 1938**, après la demi-finale de la Coupe de France Metz-Fives.*

*« Ted Maghner, ce britannique aux cheveux blancs, aurait été un bon manager, il avait passé l'âge d'être entraîneur. M. Herlory l'avait rappelé huit ans trop tard. ( ) ». **Football Magazine n°67, août 1965.** Le magazine se livre à une rétrospective des entraîneurs ayant officié en Division 1 depuis 1945.*

Même si le football français se plaint d'une pénurie en matière d'entraîneurs, il reconnaît l'apport indéniable des quelques hommes qui composent cette profession. Et il le

reconnaît d'autant plus que ses représentants sont rares. De fait, si l'entraînement semble primordial, l'entraîneur l'est encore davantage. L'entraînement, devenu une des composantes essentielles de la réussite, devient digne d'intérêt pour la presse, même et surtout en dehors de la saison, à un mois ou plus de son ouverture. « *Il y a déjà des spectateurs quand l'entraîneur Friedthum rassemble les joueurs qui auront à défendre le prestige du Football Club de Metz cette année* »<sup>647</sup>. La description de la reprise de l'entraînement dans les clubs professionnels, de Metz, Reims, Sochaux, Sète, occupe une double page dans le n° 394 de *Football*, et la même surface la semaine suivante, dans le n° 395 du 11 août 1937. De plus, les séances d'entraînement proprement dites attirent les spectateurs, friands de nouveautés, ou avides de savoir si leur équipe favorite a des chances de bien se comporter. Au même titre que le match officiel, la séance d'entraînement suscite désormais analyses et commentaires. Si les contenus de l'entraînement ne semblent pas vraiment différents de ceux qui sont proposés depuis les débuts du football en France, le rythme hebdomadaire auquel ils sont proposés, trois fois par semaine, marque une rupture avec la période d'avant 1932. L'intensité se mesure non pas en termes qualitatifs, mais quantitatifs. L'entraînement peut-être considéré comme plus intense parce qu'il se renouvelle souvent au cours de la semaine. Par contre, les séances en elles-mêmes ne connaissent pas de bouleversement par rapport à la décennie précédente. « *Voilà quatre bons mois que nos footballeurs professionnels sont à la peine, qu'ils s'entraînent méthodiquement, régulièrement. C'est le moment pour les entraîneurs de faire un examen approfondi de la situation. En toute période, l'entraînement demande de la mesure. Car l'entraînement intensif est néfaste alors même qu'il ne semble pas dépasser les bornes permises* »<sup>648</sup>. Les représentations que certains journalistes se font de l'entraînement sont encore imprégnées des travaux scientifiques antérieurs à la première guerre mondiale. A la veille de la guerre de 1939, l'entraînement s'est définitivement installé dans les usages du professionnalisme. Il y occupe d'ailleurs une place de choix, et s'étend sur une période de plus en plus longue : soit 2 semaines plus tôt qu'en 1934. En 1939, « *Football* titre en 1ère page : « *Le football s'éveille □ L'entraînement reprend partout* »<sup>649</sup>. S'il n'acquiert pas à leurs yeux le même statut que le match, l'entraînement suscite néanmoins l'intérêt des journalistes. La reprise officielle de la saison constitue dorénavant un événement pour la presse sportive spécialisée, dans la mesure où il est relayé de façon conséquente<sup>650</sup>.

<sup>647</sup> *Football* n°394, 4 août 1937.

<sup>648</sup> Victor Denis. *Football* n°465, 14 décembre 1938.

<sup>649</sup> *Football* n° 496, du 19 juillet 1939.

<sup>650</sup> « *Pour qu'il y ait événement, il faut qu'il soit connu. C'est pourquoi les affinités entre tel type d'événement et tel moyen de communication sont si intenses qu'ils nous paraissent inséparables* ». P. Nora. Le retour de

#### 1.4. Le poids des dirigeants : un obstacle à l'autonomie des entraîneurs

Un des principaux obstacles à l'exercice de cette compétence réside dans le choix des joueurs. Nous seulement, dans bien des cas, l'entraîneur ne décide pas du recrutement, mais de surcroît, il n'a pas toujours la possibilité de former lui-même l'équipe officielle. Victor Denis peut écrire : « *Comment doit-on former une équipe ? Ici la besogne est laissée à l'entraîneur. Là, l'entraîneur est, au contraire, éliminé du débat, ailleurs, c'est une commission de quelques membres qui examine la formation mise sur pied, la discute et la modifie au besoin* »<sup>651</sup>. La variété des modalités employées est soulignée. Le poids des mécènes et des membres bienfaiteurs s'impose parfois. Comment refuser un droit de regard, voire d'intervention, à un président ou un membre du comité directeur qui permet au club de vivre et qui est son employeur ? Les pleins pouvoirs laissés à l'entraîneur dans les années 30 ne constituent pas la règle générale, pas plus en ce qui concerne le recrutement des joueurs que la composition de l'équipe. Parfois, l'entraîneur ne peut compter que sur sa bonne fortune. Si les éléments locaux ne sont pas d'une valeur suffisante, si l'équipe n'est pas assez forte, sa tâche paraît ardue. Elle le devient d'autant plus lorsque les joueurs chargés d'exécuter la tactique choisie ne sont pas ceux qu'il aurait choisis, mais ceux désignés par les dirigeants. « *Les équipes pénètrent sur le terrain avec la consigne formelle d'appliquer une méthode dont les particularités ont été établies par l'entraîneur de concert avec les dirigeants techniques du club. Sauf si l'entraîneur a reçu les pleins pouvoirs des dirigeants* »<sup>652</sup>. Cette dernière particularité est assez rare pour être soulignée. Lorsque l'attribution des pleins pouvoirs fait défaut, la tâche de l'entraîneur s'en trouve singulièrement compliquée. Dans la mesure où il doit gérer des relations, il n'est pas facile d'imposer une méthode à des joueurs qui ne sont pas forcément les plus aptes à la mettre en œuvre, car il en aurait peut-être choisis d'autres ; ou encore, il est parfois contraint de changer de méthode pour l'adapter aux joueurs dont il dispose. Les prérogatives de l'entraîneur sont donc variables d'un club à l'autre, et après cinq années de professionnalisme, la situation n'est pas clairement définie. De ce fait, à la veille de la deuxième guerre mondiale, il n'existe pas de consensus quant à la part que doit prendre l'entraîneur dans la constitution d'une équipe. Les modalités de fonctionnement des différents clubs professionnels ne sont pas unanimement adoptées. De ce fait certains

---

l'événement, in J. Le Goff et P. Nora (sous la direction de). *Faire de l'histoire. Tome 1. Nouveaux problèmes*. Gallimard, 1974. p. 288. L'article de *Football* est illustré par plusieurs photographies.

<sup>651</sup> *Football* n° 252, 8 novembre 1934.

<sup>652</sup> L. Gamblin. *Football* n° 359, 2 décembre 1936

entraîneurs se retrouvent dans des situations plus délicates que d'autres. Ceux qui ont le loisir de former leur équipe semblent plus chanceux que les autres, puisqu'ils ont plus de liberté de choix. Cette situation équivoque suscite parfois des commentaires. « *Une équipe qui partage son autorité entre un manager, un soigneur, un entraîneur et des conseillers se prépare à de bien sombres avenir* » L'entraîneur reste seul maître. S'il s'avère incapable qu'on le renvoie »<sup>653</sup>. Ces conseils, qui prétendent s'opposer à la division des décisions, ne sont pas forcément suivis. Ou plus précisément, le renvoi de l'entraîneur est déjà une pratique en vigueur en cas de résultats insuffisants. Mais il est rarement le seul décideur en ces années d'entre-deux-guerres : on ne saurait confier les pleins pouvoirs à quelqu'un qui finalement n'est qu'un salarié, et non l'administrateur principal. Le paradoxe est que l'on exige de l'entraîneur un produit fini et performant, alors qu'en amont on ne lui fournit pas forcément les matériaux qu'il attendait pour la réalisation. Le deuxième paradoxe est que, bien qu'on lui dénie parfois un droit d'intervention sur l'équipe, il apparaît être celui qui est incontournable pour son rendement.

## 2. L'entraîneur peut-il être considéré comme un cadre ?

La position de l'entraîneur est donc spécifique. En effet, il ne peut avoir de liberté totale, puisqu'il ne choisit ni l'équipe, ni parfois sa composition. En revanche, il lui faut la diriger. A ce titre, il peut être assimilé sous certains aspects à un cadre d'entreprise. Le modèle anglais a pu servir de référence. « *During the inter-war years, many league clubs began to appoint managers or secretary managers to run them, often with quite wide business as well as footballing responsibilities* »<sup>654</sup>. La première caractéristique du manager à l'anglaise est d'être un salarié. De ce fait, il a des devoirs vis-à-vis de ses employeurs. La généralisation de cette embauche est générée par l'exemple. En l'occurrence, c'est le succès obtenu par un manager devenu célèbre, ainsi que la rentabilité de son engagement qui vont constituer des signaux forts pour quelques clubs avant la seconde guerre mondiale. « *The success of Herbert Chapman, first at Huddersfield and then at Arsenal, gradually persuaded more and more boards of directors to appoint a football expert to run the playing side. Even so the team manager did not become universal until after 1945 and directors interference in*

---

<sup>653</sup> *Football* n° 402, 29 septembre 1937.

<sup>654</sup> T.Mason. *Sport in Britain. A social history*. Cambridge, Cambridge university press, 1989. 363 p.

*team matters has probably never quite disappeared* »<sup>655</sup>. Même l'exemple de Chapman, dont le succès est unanimement reconnu<sup>656</sup>, n'est pas encore assez suggestif pour généraliser définitivement un processus. La première constatation est que, puisque les dirigeants sont financièrement aux affaires, et plus puissants que l'entraîneur, ils vont se mêler des décisions qui concernent la gestion des joueurs. C'est en effet par leur biais que les joueurs sont rémunérés, et les dirigeants veulent avoir un droit de regard sur leur investissement.

La seconde constatation est que cette fonction de manager ne se généralisera pas en Angleterre, et encore moins en France, dans les années 30. En Angleterre, le manager est le supérieur hiérarchique du « trainer », chargé de la préparation physique, technique et tactique de l'équipe sous le contrôle du premier. Parfois, mais le fait ne se généralise pas, les managers britanniques cumulent les deux fonctions<sup>657</sup>. En France, le cumul des fonctions se généralise et est regroupé sous le vocable « entraîneur. » Si certains comme Valère à Antibes recourent à un moniteur pour diriger les séances d'entraînement, il s'agit en fait d'un joueur, qui est souvent un leader de l'équipe, et qui n'est pas appointé pour cette tâche, mais l'exécute bien en tant que joueur. De manière concrète, il s'agit bien souvent de mener le groupe des joueurs lors des tours de terrain, ou de démontrer des exercices techniques, tels que l'exécution de tirs ou de passes. Le vocable « entraîneur » en France est cependant fortement lié à la pratique du jeu, c'est-à-dire au terrain de football où il exerce ses fonctions dans le cadre de l'entraînement ou de la compétition. Il est rare que ses prérogatives excèdent les délimitations de ce champ strictement défini, et qu'on puisse lui attribuer le qualificatif de manager, qui recouvre des attributions bien plus élargies Outre-Manche<sup>658</sup>. En France l'entraîneur est spécifiquement un « trainer ». La situation spécifique de l'entraîneur offre des points de comparaison avec le secteur de l'industrie et avec l'apparition du terme de « cadre. » Le mot cadre commence à être utilisé durant la période 36-38, même s'il ne s'imposera que sous Vichy<sup>659</sup>. Auparavant, et depuis les origines de la société industrielle, les ingénieurs occupent une place essentielle dans le processus d'industrialisation, en raison de leur qualification. Leur compétence leur permet de gérer les problèmes spécifiques engendrés par

---

<sup>655</sup> *Ibid.*

<sup>656</sup> La presse spécialisée française des années 20 et 30 lui consacre fréquemment ses colonnes. Neil Carter, 2002, *opus cit.*, consacre un chapitre entier à H. Chapman dans sa thèse.

<sup>657</sup> « *When Buckley managed Liverpool, between 1923 and 1927, he trained and coached the players by himself* ». S. Wagg. *The football world. A contemporary social history*. Brighton, The Harvester Press, 1984. 252 p.

<sup>658</sup> Neil Carter, 2002, *opus cit.*

<sup>659</sup> L. Boltanski. *Les cadres. La formation d'un groupe social*. Paris, Les éditions de Minuit, 1982. 528 p.

les nouvelles technologies<sup>660</sup>. La place de l'ingénieur se définit avant tout par la responsabilité technique qui lui incombe. Il est tentant d'établir un parallèle avec l'entraîneur en France. La responsabilité technique de l'équipe lui incombe bien. A. Wahl qualifie les techniciens qui encadrent les équipes dans les années 30, d'« ingénieurs » du football<sup>661</sup>. Quelles sont les prérogatives de ces ingénieurs ? Leur souci majeur est « *d'organiser le travail au profit d'un rendement accru* »<sup>662</sup>. N'est-ce pas précisément ce que l'on demande à l'entraîneur ? En football, le rendement se traduit d'abord par les résultats obtenus, et éventuellement par le style de jeu pratiqué. L'organisation du travail se reflète dans l'organisation de l'équipe, mais aussi dans la programmation adoptée par l'entraîneur, dans un souci de planification. Si la fonction d'entraîneur ressemble en tous points à celle d'ingénieur, les contraintes en font partie intégrante : l'ingénieur reste un salarié de l'entreprise, astreint à des dispositions particulières, et il n'est pas toujours décideur « *lorsqu'un Conseil d'Administration fait primer une stratégie particulière sur la rationalisation des méthodes de production* »<sup>663</sup>. Ce point particulier renforce les possibilités de comparaison. En effet, il arrive souvent, en football, que les dirigeants interviennent ; si ce n'est pas dans la conduite de l'entraînement, par contre, ils décident parfois de la composition de l'équipe. A Charleville<sup>664</sup> par exemple, « *c'est à M. Badré, l'actif président à qui le comité avait donné les pleins pouvoirs pour la constitution du team « pro » et qui a mené sa tâche au mieux, que nous avons demandé quelle serait la formation type* »<sup>665</sup>. De ce fait, les choix ne sont pas toujours possibles, puisque l'entraîneur se contente en l'occurrence d'appliquer des décisions qui ne sont pas forcément les siennes. L'utilisation du terme de cadre, plutôt que celui d'ingénieur, au milieu des années 1930, correspond à la constitution de ces cadres en groupes de pression dans l'espace des luttes politiques. La représentation de la catégorie des cadres résulte d'un compromis entre un principe d'efficacité ajusté à la compétence technique, et un principe d'autorité fondé sur la tradition et des liens personnels de type familial<sup>666</sup>. Le principe d'efficacité préexistait à l'instauration du professionnalisme en football, mais ce dernier l'a renforcé. Le principe d'autorité correspond à une demande expressément formulée<sup>667</sup>, surtout dans le cadre de clubs

<sup>660</sup> E. Bussières. P. Griset. C. Bournot. J.-P. Williot. *Industrialisation et soci etes en Europe occidentale (1870-1940)*. Paris, Armand Colin, 1998. 395 p.

<sup>661</sup> A. Wahl, 1998, *opus cit.*

<sup>662</sup> E. Bussières. P. Griset. C. Bournot. J.-P. Williot, 1998, *opus cit.*

<sup>663</sup> Ibid.

<sup>664</sup> L'entra eneur, Beyer, n'est pas consult e. Le club de Charleville adopte le statut professionnel en 1935.

<sup>665</sup> *Football* né 395, 11 août 1937.

<sup>666</sup> A. Desrosières. L. Thévenot. *Les catégories socio-professionnelles*. Paris, La Découverte, 1988, 127 p..

<sup>667</sup> L'exemple de Peter Farmer en 1930 à Marseille en témoigne.

qui fonctionnent comme des entreprises de type paternaliste<sup>668</sup>. Cependant, les entraîneurs de football dans les années 30 ne sont pas assez nombreux pour constituer un réel groupe de pression<sup>669</sup>, puisqu'ils ne sont au maximum que trente-deux<sup>670</sup> à officier par saison dans le cadre du championnat de France professionnel. Malgré tout, ils répondent à une des caractéristiques de la position de cadre : celle qui s'accompagne de pressions. C'est en effet en 1936 que se constitue, parmi les ingénieurs d'usine, la thématique selon laquelle le cadre est un « *mal-aimé* », un « *bouc-émissaire* », qu'il est la cible favorite des ouvriers, qu'il est abandonné des patrons, « *coincé entre le marteau et l'enclume* »<sup>671</sup>. Cette position est caractéristique de l'entraîneur de football. Aux yeux des joueurs, il incarne une forme d'autorité. Il est leur supérieur hiérarchique, et les joueurs sont ses exécutants. De ce fait, des problèmes relationnels peuvent naître lorsque les joueurs discutent des choix tactiques. Parmi les joueurs les plus renommés, certains cherchent même à minimiser son rôle, à dénier qu'il puisse exercer un impact prépondérant sur le jeu de l'équipe. L'international uruguayen Pedro Duhart<sup>672</sup>, devenu international français après en raison de ses origines françaises, avoue : « *Pour moi, un entraîneur ne compte pas. Ce n'est pas lui qui joue. L'entraîneur est nécessaire pour donner des conseils, c'est entendu. Mais son influence ne doit pas s'imposer comme une entrave. La tactique, ce sont les joueurs qui la font* »<sup>673</sup>. Le poids des mentalités s'impose ici et explique ce commentaire. Duhart ne fait que véhiculer ce qui a eu cours dans le football français depuis ses origines, et ses commentaires prouvent que la mentalité est ce qui change le plus lentement<sup>674</sup>. Pour un joueur qui depuis des années a été habitué à entrer sur le terrain avec l'idée que c'est le capitaine qui doit décider de la tactique à suivre, il est difficile d'accepter qu'un entraîneur dicte la stratégie de manière autoritaire. Peut-être en raison de son vécu de joueur au sein d'une grande nation en matière de football<sup>675</sup>, Duhart est-il condescendant vis-à-vis des usages en vigueur au sein d'une nation à priori plus faible. En réduisant les possibilités de l'entraîneur, en l'assimilant à un simple conseiller, les joueurs comme Duhart s'octroient un rôle plus important. Si l'entraîneur intervient dans la

<sup>668</sup> A. Wahl, 1986, *opus cit.*

<sup>669</sup> « *On appelle ainsi les groupes organisés qui se proposent d'exercer une action sur les autorités* ». J.-B. Duroselle. *L'Europe de 1815 à nos jours*. Paris, Presses universitaires de France, 2002 (10<sup>ème</sup> édition). p. 283. Ici une action éventuelle de la part des entraîneurs français pourrait s'adresser à la FFFA, et plus précisément au groupement des clubs professionnels.

<sup>670</sup> Seize en Division 1 et seize en Division 2.

<sup>671</sup> L. Boltanski. *Les cadres. La formation d'un groupe social*. Paris, éditions de Minuit, 1982. 528 p.

<sup>672</sup> Pedro Duhart compte 2 sélections avec l'équipe d'Uruguay en 1932. Recruté par Sochaux, il sera sélectionné à 6 reprises en équipe de France entre 1935 et 1937.

<sup>673</sup> *Match* n° 561, 16 mars 1937.

<sup>674</sup> J. Le Goff, 1974, *opus cit.*, cite l'exemple des ouvriers d'usine du XIX<sup>ème</sup> siècle qui ont la mentalité des paysans qu'étaient leurs pères et leurs grand-pères.

<sup>675</sup> L'Uruguay a remporté les Jeux Olympiques de 1928 en football, ainsi que la 1<sup>ère</sup> Coupe du monde en 1930.

conception, ce sont eux qui réalisent la mise en œuvre. En tenant ce discours, ils ne contribuent pas à simplifier la tâche de l'entraîneur, plus que jamais à l'interface de deux logiques : celle du rendement, pour les dirigeants, celle de la participation au jeu, pour les joueurs. D'un autre côté, les résultats lui sont imputés par les dirigeants, lui faisant subir l'ensemble des critiques. Pourtant, les jugements ne sont pas entièrement justifiés, surtout lorsque l'entraîneur ne dispose pas d'une totale liberté de choix. « *Il y a maintenant en France quelques entraîneurs de qualité. Les clubs qui ont le bonheur de les posséder savent-ils bien apprécier la valeur et l'importance de cette fonction ? Leur font-ils suffisamment confiance ? Et lorsqu'ils ont pu apprécier leur caractère, leur donnent-ils toute l'autorité dont ils ont besoin ?* »<sup>676</sup>. Dans le domaine du football, les problèmes rencontrés par « l'entraîneur-cadre », s'il nous est permis d'utiliser cette dénomination, sont donc les mêmes qu'en entreprise : le manque de soutien des patrons (le président et les dirigeants) face aux ouvriers (les footballeurs) qui l'abandonnent à lui-même lorsqu'il est mis en cause, absence de délégation totale de pouvoir de la part des dirigeants. Lorsque l'entraîneur professionnel apparaît et se stabilise en France, il présente de nombreuses caractéristiques communes aux cadres, à une exception notable. En effet, l'identité sociale des cadres peut être définie de deux façons. La première repose sur l'expérience professionnelle et un passé de « terrain » et confère une reconnaissance au métier, qui repose sur l'ancienneté, un apprentissage long, une connaissance dite pratique. La seconde est fondée sur une capacité professionnelle sanctionnée d'un diplôme<sup>677</sup>. Et effectivement, la première définition correspond d'assez près à l'entraîneur de football. C'est seulement à la fin de sa carrière de joueur qu'il peut se consacrer à l'exercice d'un métier que son vécu de joueur permet de mieux appréhender. Certes, son expérience de terrain sanctionne davantage un passé de joueur que d'entraîneur, mais il permet de valider un vécu dans le milieu professionnel. Par contre, dans les années 30, aucun diplôme officiel ne sanctionne la formation d'entraîneur. De surcroît, les compétences qui caractérisent la fonction d'entraîneur ne sont pas encore définies de façon assez précise pour définir en quoi consiste la capacité professionnelle. A ce titre, l'entraîneur professionnel de football ne correspond pas à la deuxième définition de la fonction de cadre. Pour qu'il remplisse ce critère, il faudra attendre l'année 1942. Et il faudra également qu'un nombre significatif d'entraîneurs bénéficie de cette formation pour que préalablement à l'assimilation au terme de cadre s'effectue une reconnaissance effective de la profession d'entraîneur.

---

<sup>676</sup> M. Pefferkorn. *Football* n° 328, 29 avril 1936.

<sup>677</sup> A. Desrosières, L. Thévenot, 1992, *opus cit.*

### 3. L'entraîneur des années 1920 à 1941 : que fait-il ? Quelles sont ses attributions ?

La définition du rôle de l'entraîneur ainsi que de ses attributions au quotidien semblent renvoyer directement au premier chapitre intitulé « rôle et fonction ». C'est d'ailleurs dans ce chapitre qu'elle trouvera sa place dans la deuxième partie (1942-72) ainsi que dans la troisième (1973 à nos jours). Cependant, nous avons préféré l'inclure dans ce troisième chapitre intitulé « Reconnaissance et médiatisation » pour des raisons de clarté. En effet, le premier chapitre s'attarde sur les conditions qui freinent l'émergence de la fonction d'entraîneur jusqu'aux années vingt, et il nous paraissait peu pertinent de décrire le travail quotidien attendu d'un technicien qui n'existe que virtuellement. De surcroît, avec les éléments fournis en deuxième partie, qui sont relatifs au professionnalisme et aux perceptions de l'entraînement, il semble que nous bénéficions des données suffisantes pour tenter de mieux circonscrire les limites de la tâche des entraîneurs dans cette troisième partie.

Contrairement aux deux autres périodes que nous avons retenues, la première ne regorge pas de sources qui concernent directement le quotidien de l'entraîneur, ni même de celles qui rendraient son identification aisée. Nous avons montré que depuis l'implantation du football en France jusqu'au milieu des années 1920, l'entraîneur n'existe quasiment pas. C'est pourquoi nous avons borné ce chapitre aux années 1920 plutôt qu'aux années 1890. Dans la période initiale qui court des débuts du football au début de l'entre-deux-guerres, l'entraîneur est supplanté par le capitaine<sup>678</sup>. Cette prédominance du capitaine perdure jusqu'au début des années 1930. En 1929, la prestation du capitaine Sète est encore commentée en ces termes : « C'est surtout à Barrett, à sa belle exhibition en tant que demi-centre et en tant que capitaine que les Dauphins durent leur succès, d'ailleurs très mérité »<sup>679</sup>. Mais comme nous l'avons évoqué auparavant les meilleurs clubs se sont dotés progressivement d'entraîneurs à partir des années 1925. Qu'attend-on exactement de ces hommes ? Le rôle de l'entraîneur n'est pas défini avec précision par ceux qui réclament sa présence, ce qui s'explique aisément. Traversé par plusieurs systèmes<sup>680</sup>, la vision qu'en ont les groupes d'acteurs qui sont en interaction avec lui est différente et propre à chaque groupe : la définition de ce que doit être un entraîneur est aussi variable au sein du groupe, selon qu'il s'agit des joueurs, des spectateurs, des dirigeants de la presse, des entraîneurs eux-mêmes. Certains contours semblent se dessiner dans les années 30. « *Entre-temps, l'entraîneur Peter Farmer était arrivé à Marseille*

---

<sup>678</sup> Consulter en 1<sup>ère</sup> partie le chapitre 3.1. : Le capitaine.

<sup>679</sup> *Match* n° 155, 27 août 1929.

<sup>680</sup> A. Menaut, 1995, *opus cit.*

et s'était mis au travail. Il semble que son autorité et sa compétence soient pour beaucoup dans la situation actuelle »<sup>681</sup>. L'entraîneur doit s'imposer aux joueurs. Ce qui l'y autorise, c'est la démonstration antérieure de ses qualités. Peter Farmer, en l'occurrence, a déjà entraîné des clubs huppés, notamment en Ecosse. Il peut se montrer d'autant plus intransigeant que de nombreux dirigeants lui sont reconnaissants d'obliger les joueurs rémunérés à s'entraîner : en effet, non seulement cette contrainte n'est pas facile à mettre en œuvre, mais de plus elle se double d'un certain risque d'impopularité. De ce fait, certains dirigeants ne sont pas mécontents de déléguer cette corvée à l'entraîneur. Ce dernier peut se substituer au capitaine, et dans la mesure où lui-même n'est pas impliqué dans l'action du match, sa position extérieure lui permet de se livrer à des critiques plus difficilement contestables par les joueurs. Pour ce faire, la presse se plaît à souligner les cas où l'entraîneur manifeste un certain ascendant sur les joueurs.

Leur première tâche est de rassembler les joueurs, afin de les initier à une pratique collective qui doit se faire en dehors des parties d'entraînement. C'est là une mission qui ne semble pas des plus aisées à remplir. Lucien Gamblin en convient : « *Il est plus facile aux entraîneurs provinciaux de réunir leurs poulains et c'est là une supériorité manifeste de la province sur Paris. Mais là encore, il y a de la nonchalance, de l'incurie. Vouloir s'entraîner ! Est-ce donc là une qualité que ne possèdent point les Français ?* »<sup>682</sup>. En fait, l'une de ses prérogatives principales semble d'être physiquement présent sur le terrain d'entraînement, car sa seule présence contraint les joueurs à sacrifier à cet usage. En effet, la présence d'un homme rétribué à cet effet annihile les effets de l'entraînement « au petit bonheur », avec des équipiers qui se réunissent mais sans être dirigés par personne.

### 3.1. Obtenir un rendement physique et technique, puis tactique

Ensuite, une fois obtenue la présence des joueurs, le premier souci est de s'attacher à la mise en condition physique des joueurs. C. Griffiths<sup>683</sup>, entraîneur britannique chargé d'animer des cours d'entraîneur en France par la F.F.F. établit ce constat : « *J'ai vu plusieurs matches de football depuis un mois, et je dois avouer que les joueurs français montrent des signes de fatigue. Je crois que cela vient du fait qu'ils n'attachent pas suffisamment d'importance à l'éducation physique* »<sup>684</sup>. Par contre, lorsque les équipiers s'astreignent

---

<sup>681</sup> *Match* n° 215, 21 octobre 1930.

<sup>682</sup> *Très Sport* n° 34, 1<sup>er</sup> février 1925.

<sup>683</sup> Nous évoquerons plus en détail le parcours de C. Griffiths en infra, partie 2.3. : Les premières formations d'entraîneurs.

<sup>684</sup> *Football* n° 57, 1<sup>er</sup> janvier 1931.

effectivement à des exercices physiques sous la direction de l'entraîneur, les mérites de ce dernier sont soulignés : « Par surcroît, l'O.M. sous la direction de l'entraîneur écossais Peter Farmer, est en excellente condition athlétique »<sup>685</sup>. Mais le rôle de l'entraîneur ne se borne pas à entretenir ou cultiver la forme physique de ses joueurs. Il doit également leur inculquer des principes techniques. « D'autre part, un entraîneur dûment qualifié s'efforcera de perfectionner la technique des joueurs. On annonce pour fin juillet l'arrivée de cet entraîneur qui est un ancien international écossais et fut quelque temps manager du Celtic Glasgow »<sup>686</sup>. Le modèle anglais est à ce point recopié que l'embauche d'entraîneurs britanniques est dans un premier temps la solution à laquelle recourent la plupart des clubs.

Portrait de **Peter Farmer** (Olympique de Marseille 1923-24 / Août 1929 à Janvier 1930/ Racing Club de Paris 1933-34

Nous avons retrouvé peu de traces de la carrière de Peter Farmer, hormis celles qui suivent son premier mandat à Marseille. Peter Farmer est un entraîneur qui arrive en France précédé d'une réputation flatteuse, puisqu'il a entraîné auparavant plusieurs équipes de renom, dont le Celtic de Glasgow en Ecosse. Il véhicule l'image d'un homme calme, voire flegmatique, et peu volubile : les journalistes ont du mal à lui arracher des commentaires, et lui-même aime à cultiver le mystère quant à ses conceptions. Il instaure un cadre de fonctionnement auquel ne sont pas habitués ni les joueurs marseillais, ni l'entourage de l'équipe première : il interdit l'accès aux vestiaires à toute personne, quelle qu'elle soit, qui n'est pas un des onze joueurs qui disputent le match.

Dans les vestiaires, il entend être le seul à parler, et à ce que nul ne lui discute ses décisions. Les journalistes le décrivent comme un oracle et comme un homme d'une grande droiture. Ses entraînements donnent l'impression d'être exigeants, voire durs, d'autant que les joueurs n'ont pas été soumis auparavant à ce type d'efforts. Mais ses méthodes donnent les résultats escomptés, puisqu'on reconnaît aux joueurs marseillais une condition physique sans faille, qui leur permet de dominer sans discussion tous leurs adversaires dans le championnat du Sud-Est.

Le prestige de Peter Farmer est bien établi en France. Après Marseille, il dirige le club italien du Torino de 1924 à 1926, avant que la FFFA ne lui confie l'entraînement de l'équipe de France de football lors des Jeux Olympiques d'Amsterdam en 1928, même s'il n'en est pas le sélectionneur. Il reprend du service à Marseille pour une courte durée de quelques mois en 1929.

Références principales :

*Football* n°40 - 4 septembre 1930

*Football* n°43 - 25 septembre 1930

*Le Miroir des sports* n°559 - 9 septembre 1930

*Football* n°42 - 18 septembre 1930

*Football* n°57 - 1<sup>er</sup> janvier 1931

*Le Miroir des sports* n°566 - 28 septembre 1930

<sup>685</sup> Gabriel Hanot. *Le Miroir des Sports* n° 566, 28 août 1930.

<sup>686</sup> *Football et sports* n° 197, 7 juillet 1923. L'entraîneur annoncé est Peter Farmer, qui permet à Marseille de remporter la coupe de France de football en 1924. Il part ensuite entraîner le Torino en Italie de 1924 à 1926.

### Palmarès en tant qu'entraîneur :

Vainqueur de la Coupe de France avec l'Olympique de Marseille en 1924.

« Farmer s'est occupé de tous les équipiers de l'O.M., sauf du gardien de but. Il a dit à son sujet, d'un air mystérieux : « Celui-là, je l'entraînerai moi-même en particulier ». **Football n° 40, 4 septembre 1930.**

Ce recrutement est particulièrement avantageux pour les clubs français, qui n'ont pas à s'acquitter du versement d'indemnités aux clubs anglais auprès desquels ils débauchent ces spécialistes, en raison de la non affiliation de l'Angleterre à la F.I.F.A.<sup>687</sup>. Souvent, c'est davantage la simple évocation de leur nationalité et leur passé de joueur professionnel plutôt que leurs qualités pédagogiques qui leur confère une caution auprès du public français. Cependant, le rôle précis conféré à l'entraîneur reste encore relativement obscur aux yeux du grand public. Gabriel Hanot déclare : « Au surplus, si le droit et compétent entraîneur Peter Farmer, que j'ai aperçu sur la touche, est dûment écouté, nul doute que l'OM ne figure de nouveau, cette saison, parmi les toutes premières équipes du pays ».<sup>688</sup> La formule employée pour décrire l'entraîneur « aperçu sur la touche » peut prêter à confusion. Elle laisse supposer que même un journaliste doublé d'un dirigeant reconnu en la personne de G. Hanot ignorait que Peter Farmer intervenait au sein du club marseillais. Quoiqu'il en soit, l'intervention de l'entraîneur peut se résumer à l'attribution suivante : bien faire jouer son équipe pour la faire gagner. Cela signifie qu'elle englobe aussi des préoccupations tactiques. « Il appartiendra donc aux entraîneurs de clubs (si entraîneurs il y a) de faire rentrer dans la tradition les modernistes d'Outre-Manche introduits dans nos équipes »<sup>689</sup>. Il s'agit ici d'intégrer des joueurs vedettes britanniques, mais de façon à ce que leur style de jeu soit compatible avec celui des équipes françaises<sup>690</sup>. Cette tâche incombe à l'entraîneur, elle relève d'ajustements tactiques. Il est remarquable que le propos de Pefferkorn considère que c'est aux étrangers de s'adapter aux méthodes françaises, alors qu'il est avéré que les équipes étrangères sont en avance sur ce plan. Malgré son retard, comme dans le domaine politique, la France pense

<sup>687</sup> « British players were regarded as particularly attractive acquisitions, partly because of their footballing abilities but mainly because no transfer fees were necessary due to Britain's absence from F.I.F.A. » P. Lanfranchi and M. Taylor. *Moving with the ball. The migration of professional footballers*. Oxford, Berg, 2001. p.53.

<sup>688</sup> *Le Miroir des Sports* n° 559, 9 septembre 1930.

<sup>689</sup> M. Pefferkorn. *Football* n° 140, 18 août 1932.

<sup>690</sup> Un des débats tactiques majeurs du début des années 1930 concerne le poste de demi-centre, poste-clé car le joueur qui l'occupe a une situation centrale au sein de l'équipe. Il s'avère que souvent la technique ou le style des joueurs étrangers évoluant à ce poste s'accommode mal de la tactique des équipes françaises.

encore en 1932 être un grand pays à l'avenir radieux<sup>691</sup>. A ce titre, le football français doit imposer sa méthode et ne pas subir celle des étrangers. La difficulté à faire pratiquer aux vedettes anglo-saxonnes un jeu à la française, si tant est qu'il existe, risque d'être d'autant plus grande que les entraîneurs « à la française » sont peu nombreux. Un entraîneur britannique est censé amener de la rigueur à son équipe, notamment dans son organisation tactique, comme l'illustrent ces commentaires sur la manière de jouer des équipes de Metz et de Fives : « Pour les deux clubs, la défense prime l'attaque. C'est peut-être la conséquence d'une même méthode, la britannique, puisque Lorrains et Nordistes sont entraînés par des Anglais, M.M. Maghner et Berry »<sup>692</sup>.

Les aspects tactiques consistent souvent à expliquer aux équipiers les principes du W.M<sup>693</sup>, système de jeu en vogue dans les meilleures équipes britanniques. Davantage que par des exercices sur le terrain, l'apport en matière de tactique de l'entraîneur se réalise à travers des conférences ou des explications au tableau noir. « Lorsque les joueurs auront pris leur douche, il les réunira afin de leur expliquer les différentes phases de l'entraînement d'ensemble, en donnant des détails sur les raisons pour lesquelles il a obligé un joueur à faire telle passe ou tel mouvement. Il pourra, pour rendre la démonstration plus convaincante, prendre des pions qu'il placera sur une table comme des joueurs sur un terrain de football »<sup>694</sup>. En fait, on retrouve ici une formulation de la seconde mission qui échoit à l'entraîneur : après avoir mis ses joueurs physiquement en forme, il doit leur apprendre à bien jouer ensemble. Olivier Chovaux confirme l'apport décisif d'entraîneurs de nationalité étrangère dans la modification du style de jeu d'équipes nordistes<sup>695</sup>. L'entraîneur est avant tout un expert qui a déjà pratiqué à un haut niveau, qui est capable d'expliquer les tenants et les aboutissants d'une stratégie, et de faire évoluer son équipe dans un schéma de jeu bien défini.

### 3.2. La direction de l'entraînement

Si c'est bien l'entraîneur qui conçoit le schéma de la séance d'entraînement, ainsi que les grands objectifs, sur le terrain d'entraînement, il en confie souvent la direction à son capitaine ou à un joueur-vedette. Valère, l'entraîneur d'Antibes procède ainsi. « L'entraîneur

---

<sup>691</sup> E. Weber. *La France des années 30. Tourments et perplexités*. Paris, Fayard, 1994. Les Français voient leur peuple comme le premier au monde, leur pays comme l'acropole du temple de l'ordre et comme capable de décider des destinées du monde.

<sup>692</sup> *Football* n° 429, 6 avril 1938.

<sup>693</sup> Ce point sera développé en infra, Première partie : 4. L'entraînement.

<sup>694</sup> *Football* n° 64, 19 février 1931.

<sup>695</sup> O. Chovaux. *50 ans de football dans le Pas-de-Calais. « Le temps de l'enracinement » (fin XIXe-1940)*. Arras, Artois Presses Université, 2001. p. 181.

*d'une équipe est beaucoup plus un manager-surveillant, un critique, un conseiller qu'un véritable entraîneur d'hommes. Aussi j'estime que l'entraînement (sous le contrôle du manager, bien entendu) doit être confié à des entraîneurs actifs, qui grâce à leurs qualités avérées, à leurs références, ont sur leurs camarades une autorité indéniable. A Antibes, c'est l'international français Villaplane<sup>696</sup> qui remplit ce rôle à merveille »<sup>697</sup>. Comme on le voit, l'entraîneur, s'il est le décideur et le tacticien, se met parfois en retrait corporellement dans la conduite des séances d'entraînement. Le cas de Valère, qui confie la direction de l'entraînement à son capitaine Alexandre Villaplane n'est pas isolé. C. Griffiths<sup>698</sup> préconise un semblable procédé de délégation : « Après une leçon de culture physique d'une demi-heure environ, avec un moniteur choisi parmi les joueurs et sous la surveillance de l'entraîneur, on passera à l'entraînement du gardien de but »<sup>699</sup>. Cependant, il nous faut nuancer ce point de vue. Ces procédés de délégation concernent les entraîneurs qui ne pratiquent plus en tant que joueur, à l'image de Farmer, Valère, Maghner ou Kimpton. Mais il existe des entraîneurs qui officient également en tant qu'entraîneurs-joueurs tels que Georges Berry à Fives entre 1934 et 1937. Dans ce cas précis, l'entraîneur-joueur est bien l'homme qui dirige l'entraînement. Au contraire, lorsque l'entraîneur n'est plus en âge de jouer, il délègue l'animation de l'entraînement et se contente de superviser. Lorsque ce n'est pas le cas, le procédé constitue en soi un fait qui sort de l'ordinaire. « Mr Kimpton, les sourcils en bataille, dirige lui-même l'entraînement »<sup>700</sup>. Cette description de l'entraînement du RC Paris laisse entendre que si le journaliste souligne le fait que Georges Kimpton dirige l'entraînement, c'est que ce fait est assez rare pour être signalé. L'entraîneur est également amené à susciter chez ses joueurs des réflexions, à l'instar de ce que préconise C. Griffiths : « Les joueurs, lorsqu'ils se trouvent ensemble, devraient discuter entre eux des tactiques à employer contre tel adversaire, de la façon dont un joueur doit se démarquer et ensuite demander l'avis de leur entraîneur qui*

---

<sup>696</sup> Alexandre Villaplane, 25 sélections en équipe de France entre 1926 et 1930 est considéré à cette époque comme un joueur de classe mondiale. Villaplane sera impliqué dans une affaire de corruption au cours de cette même saison 1932-1933, qui précipitera la relégation d'Antibes, et dont l'entraîneur Valère sera en définitive jugé seul coupable malgré les fortes présomptions qui pèsent sur son capitaine. Après une dernière saison de professionnalisme à Nice en 1933-1934, Villaplane trempe dans des affaires louches et est emprisonné à la suite d'une affaire de paris hippiques truqués. Libéré en 1940, il rejoint la collaboration à la demande de Henri Chamberlin, chef de la Gestapo française et est nommé chef de la deuxième brigade Nord africaine. Il est nommé lieutenant SS par les autorités nazies. A la Libération, il est condamné à mort et fusillé. Pour en savoir davantage sur le cas Villaplane, lire AZIZ Philippe. Tu trahiras sans vergogne. Les tortionnaires de la Gestapo. Paris, Fayard, 1973. 379 p. Voilà qui montre les limites de la perception que peut avoir l'entraîneur vis-à-vis des qualités de ses joueurs, ainsi que celle de la presse vis-à-vis de joueurs qu'ils encensent.

<sup>697</sup> *Match* n° 317, 4 octobre 1932.

<sup>698</sup> C. Griffiths est le moniteur choisi par la FFFA en 1929 puis dans les années 1930 pour animer ses stages annuels d'entraîneur. Consulter en première partie le chapitre 2.3. : les premières formations.

<sup>699</sup> *Football* n° 64, 19 février 1931.

<sup>700</sup> *Football* n° 448, 17 août 1938.

leur dira si leurs combinaisons peuvent réussir. (□) Toutefois, le joueur doit toujours s'incliner devant l'opinion de l'entraîneur : cela évitera toute divergence de vues qui pourrait avoir un effet démoralisateur pour l'équipe »<sup>701</sup>. L'entraîneur doit cependant manifester des qualités de psychologue, afin de persuader ses joueurs que la tactique qu'il leur impose est la plus adéquate pour l'équipe. Cependant, c'est souvent une compétence à propos de laquelle il n'a pas eu le loisir de s'interroger et pour laquelle il n'a pas été formé. « Il faudrait que les côtés psychologiques et pédagogiques occupent une plus grande place dans le programme d'un entraîneur »<sup>702</sup>. Cette réflexion<sup>703</sup> datée de 1937 prouve un déficit dans une formation encore parcellaire. Elle est corroborée par ce que nous connaissons du caractère de beaucoup d'entraîneurs britanniques, et de l'image qu'ils donnent d'hommes assez inaccessibles. De ce fait, un journaliste féru de psychologie nommé Fernand Gigon<sup>704</sup> peut écrire en 1937 un article qui sort de l'ordinaire dans l'hebdomadaire *Football* : « On peut parier à cent contre un que jamais encore un entraîneur ne s'est inquiété des problèmes, des oppositions, des divergences, des contradictions mises en valeur par la notion du groupe ou de l'équipe »<sup>705</sup>. Fernand Gigon précise que son article n'a d'autre prétention que de « limiter le problème de l'équipe dans ses exigences psychologiques, déterminer quelques bonnes raisons qui peuvent influencer le rendement des joueurs »<sup>706</sup>. Le recours à la psychologie constituerait un remède de choix aux lacunes en la matière constatées dans la formation ou la personnalité des entraîneurs. Ces pistes de réflexion sont novatrices, mais il est vraisemblable qu'elles détonnent dans le monde du football professionnel, dans lequel joueurs et entraîneurs sont issus de milieux modestes<sup>707</sup>. Lorsque Fernand Gigon propose une liste d'ouvrages composée entre autres de *Psychologie collective et analyse du moi* de Sigmund Freud, *La Psychologie des foules* de Gustave Le Bon, *The group mind* de Mc Dougall, *Die Psychologie der Kollektivitaeten* de B. Kraskovif JR, il est permis de douter que ces propositions de lecture seront suivies par le lectorat de *Football* et par les entraîneurs des équipes de football. En effet, c'est davantage vers des solutions pragmatiques au jour le jour, puisant dans l'expérience teintée d'empirisme que les entraîneurs se tournent au quotidien jusqu'au début

<sup>701</sup> *Football* n° 59, 15 janvier 1931.

<sup>702</sup> P. Nicolas, V. Davidovitch. *Les secrets du football*. Paris, 1934. 254 p.

<sup>703</sup> Le curriculum des auteurs, P. Nicolas et V. Davidovitch est détaillé en infra dans la partie 4. : L'entraînement.

<sup>704</sup> Fernand Gigon (1908-1986) est un journaliste puis homme de presse suisse à la carrière très dense et très diversifiée dans le journalisme indépendant.

<sup>705</sup> *Football* n° 400, 15 septembre 1937.

<sup>706</sup> *Ibid.*

<sup>707</sup> A. Wahl. Sociologie de l'implantation du football. La France de l'Est, in A. Wahl (sous la dir.). *Des jeux et des sports*. Actes du colloque de Metz, 26-28 septembre 1985. p. 122.

des années 1940. En réalité, la fonction revêt parfois un aspect psychologique. La simple présence du technicien peut générer des effets positifs sur l'ensemble d'une équipe. C'est surtout cet aspect que développe la presse. Dans les années 1930, recourir à la psychologie, c'est tout simplement placer un homme à la tête d'une équipe. « *Il y a quelques mois, le Club Français était sans vie, sans moral, sans unité* □ *Quelques dirigeants aux idées nettes ont su réagir et ont donné un entraîneur à leur équipe (□)* »<sup>708</sup>.

### 3.3. Les missions confiées à l'entraîneur

Néanmoins, c'est l'entraîneur qui personnifie l'autorité. A ce titre, il est l'ultime décideur. Par contre, dans certains cas, l'entraîneur est davantage un superviseur, qui n'hésite pas à déléguer la charge de diriger l'entraînement au capitaine de l'équipe ou à un joueur confirmé. Souvent, les représentations des acteurs de la famille du football attribuent à ces entraîneurs étrangers des pouvoirs à la limite du surnaturel. « *Depuis cinq ans, les Stéphanois bataillaient et échouaient près du port* □ *On désespérait d'eux. Ils désespéraient d'eux. Et puis vint l'entraîneur Duckworth, le sauveur* »<sup>709</sup>. Si parfois les perceptions liées au statut de l'entraîneur se construisent a posteriori, comme dans le cas de Duckworth à Saint-Etienne, dans certains cas le niveau d'expectation est tel que les représentations émergent a priori. Tel est le cas du retour de Peter Farmer à Marseille. Alors qu'il a déjà conduit le club phocéen à la victoire en Coupe de France lors de son unique saison à sa tête en 1923/24, son retour sur la Canebière six années plus tard est accompagné d'espoirs non dissimulés : « *De son côté, Peter Farmer*<sup>710</sup>, *autre oracle du training, est attendu à Marseille où il était impatientement attendu* »<sup>711</sup>. En fait, après des premiers mois prometteurs, l'expérience du second mandat de Peter Farmer se révèle être un échec, puisqu'il quitte le club quelques mois après son arrivée en raison de résultats peu probants. Il est vrai que la tâche de l'entraîneur n'est pas aisée en ces années qui hésitent entre l'amateurisme marron, le semi-professionnalisme et un *professionnalisme de résignation*<sup>712</sup> qui sera enfin promulgué en 1932. Il existe néanmoins quelques plumes dans la presse spécialisée pour nuancer les attentes, à l'image de Maurice Pefferkorn : « *Sans doute compte-t-on beaucoup sur l'entraîneur pour réaliser l'équipe. On lui apporte des matériaux : c'est à lui de les assembler et de construire l'édifice ; Il ne faut*

---

<sup>708</sup> *Match* n° 317, 4 octobre 1936.

<sup>709</sup> *L'Auto* n° 13 676, 31 mai 1938. Arrivé à l'AS Saint-Étienne en 1934, William Duckworth permet au club d'accéder à la division 1 en 1937 et en reste l'entraîneur jusqu'en 1940.

<sup>710</sup> Considéré officiellement comme le premier entraîneur de l'Olympique de Marseille lors de la saison 1923/24.

<sup>711</sup> *Football* n° 40, 4 septembre 1930.

<sup>712</sup> La formule est de Alfred Wahl. Un professionnalisme de résignation. *Sociétés et représentation, Football et société*. CREDHESS, 7, 1999. pp. 67-76.

*pas demander de trop grands miracles à l'entraîneur, d'autant plus que les grands entraîneurs ne sont pas légion* »<sup>713</sup>. La rareté des entraîneurs contribue à élaborer un mythe<sup>714</sup>. La barrière de la langue constitue également dans un premier temps un obstacle certes pour les joueurs, mais également pour les journalistes qui ont du mal à s'entretenir avec les intéressés, et entretiennent de ce fait le côté inaccessible et mystérieux conféré aux entraîneurs britanniques. Emmanuel Gambardella illustre cette approche: « *J'ai vu Peter Farmer à Mazargues l'autre matin : ce Britannique si calme qu'il en devient exaspérant est en train de faire un malheur là-bas. Depuis son arrivée à Marseille, il n'a sans doute pas dit cent mots* (□) »<sup>715</sup>. Le départ de Peter Farmer en décembre 1930, remplacé par Charlie Bell, démontre que l'embauche est suspendue à l'attente de résultats significatifs de la part de l'employeur, personnifié par le président du club. Il est vrai que les attentes sont souvent grandes, et qu'elles sont davantage gouvernées par des réputations que par la connaissance réelle des compétences de l'homme embauché. Parfois, les bilans laissent entrevoir plus d'aspects négatifs que de réelles satisfactions à l'usage de ce procédé: « *Ils ont engagé un nom (presque toujours étranger), sans se préoccuper si le propriétaire de ce nom avait toutes les qualités requises pour rendre les services qu'on était en droit d'attendre de lui. Hélas ! Combien de désillusions par la suite !* »<sup>716</sup>. P. Lanfranchi et M. Taylor illustrent cet avis<sup>717</sup> en décrivant les comportements de l'entraîneur anglais de Marseille Charlie Bell en 1932-33, qui ne s'intègre pas réellement à la culture locale et prend ses distances avec ses joueurs, à l'exception de quelques-uns de ses compatriotes avec lesquels il forme un petit clan à part. Evidemment ce type d'entraîneur ne représente pas la totalité de la profession. Certains parmi eux se fixent en France et s'entretiennent en langue française avec les joueurs et les journalistes, à l'image de Georges Kimpton ou de Ted Maghner.

Le recours à l'entraîneur peut donc être un remède aux mauvais résultats, surtout s'il fait l'effort de s'intégrer. Avec l'avènement du professionnalisme, les contours de la fonction se précisent, même si parfois ils restent flous. Mario Brun peut écrire un article intitulé: « *Le rôle important de l'entraîneur en football* »<sup>718</sup>, dans lequel il s'entretient avec des entraîneurs

<sup>713</sup> Football n° 343, 12 août 1936.

<sup>714</sup> « Pour qu'il y ait mythe, il faut qu'il y ait à la fois *représentation symbolique et fonction sociale* ». François Bédarida. *Histoire critique et responsabilité*. Bruxelles, éditions Complexe, 2003. p. 240. (chapitre : Le temps présent, la mémoire et le mythe).

<sup>715</sup> Football n°42, 18 septembre 1930.

<sup>716</sup> L'Auto n° 14 446, 16 août 1940.

<sup>717</sup> P. Lanfranchi and M. Taylor, 2001, *opus cit.*, p. 55.

<sup>718</sup> Match n° 317, 4 octobre 1932.

d'équipes professionnelles. Valère<sup>719</sup>, entraîneur d'Antibes déclare que « *le but de l'entraîneur d'une équipe professionnelle peut se résumer en quatre parties :*

1. *Avoir une forte équipe*
2. *Utiliser l'élément local (but noble que la 3.F.A. et ensuite les dirigeants de clubs se sont proposés).*
3. *Avoir une armature, un squelette d'équipe composé d'éléments étrangers*
4. *Souder les éléments de l'équipe*<sup>720</sup>».

Paradoxalement, alors que les représentations extérieures font de la fonction d'entraîneur une fonction vitale, en revanche, les représentations que les entraîneurs ont de leur propre fonction semblent plus mesurées. En effet, les trois premiers facteurs évoqués par Valère dépendent essentiellement de contingences extérieures, et du hasard. En effet, l'entraîneur ne semble pas avoir de rôle à jouer dans la formation de l'élément local. D'autre part, c'est en grande partie la qualité du recrutement assuré par les dirigeants qui définit les composantes du rôle. Le modèle étranger reste prégnant, puisqu'il est censé fournir la base de l'équipe. En bref, le rôle de l'entraîneur serait donc avant tout d'ordre psychologique, ou affectif. En tant qu'homme qui incarne à la fois l'expertise et l'autorité, sa simple présence peut avoir un rôle important sur le rendement de l'équipe. Valère propose une conception plus précise de ses fonctions : « *Le rôle du manager, de l'entraîneur chef ? C'est le plus difficile. Il doit suggérer les tactiques, corriger, remanier, essayer d'apporter par sa façon de choisir et placer les éléments qui évoluent sous ses yeux, l'homogénéité de son équipe* »<sup>721</sup>. Finalement, l'entraîneur est celui qui doit concrétiser un travail qui n'est pas forcément toujours de sa responsabilité, car ce sont finalement les joueurs qui sont les exécutants sur le terrain. Par contre, dans la mesure où il lui incombe le fait de finaliser de nombreux paramètres, la mission est effectivement primordiale. De surcroît, puisque le football français est sensible aux évolutions tactiques venues de l'étranger, il lui faut gérer l'organisation de l'équipe, d'autant que le « *kick and rush*<sup>722</sup> » et le *dribbling*<sup>723</sup> individuel ont disparu de l'arsenal employé par les meilleures équipes<sup>724</sup>.

---

<sup>719</sup> L'entraîneur d'Antibes sera radié de la FFFA à l'issue de la saison 1932-1933, reconnu coupable d'une tentative de corruption lors d'un match contre Lille. Antibes, qui termine premier de son groupe lors de cette même saison, ne sera pas autorisée à disputer la finale du championnat de France. Pour plus d'information, se reporter à la note concernant Alexandre Villaplane, capitaine d'Antibes, en infra.

<sup>720</sup> *Match* n° 317, 4 octobre 1932.

<sup>721</sup> *Ibid.*

<sup>722</sup> Littéralement « frapper et courir ». Il s'agit d'une tactique sommaire en vigueur aux débuts du football association en Angleterre. Il s'agissait de dégager le ballon le plus loin possible à grands coups de bottes, et de courir à sa poursuite en espérant le récupérer.

L'essentiel du travail de l'entraîneur dans les années 30 ne consiste pas forcément dans la direction de l'entraînement, tâche qu'il peut éventuellement déléguer à des auxiliaires, mais dans la capacité à organiser l'équipe, à la faire fonctionner en gérant les relations inter-individuelles, à lui inculquer des bases tactiques qu'elle peut reproduire en match officiel.

### 3.4. Quelle quantité de temps passé à la tâche ?

Il semble bien qu'entraîner l'équipe professionnelle d'un club français est bien souvent davantage une occupation qu'un travail à temps complet. Divers exemples montrent que parfois l'entraînement d'une équipe professionnelle ne constitue qu'une petite partie de l'activité des techniciens. « Aitken<sup>725</sup>, le célèbre technicien anglais, est arrivé à Cannes où, en même temps qu'il exercera la profession de professeur de golf, il entraînera les soccers de l'Association sportive de Cannes »<sup>726</sup>. On le constate, la profession d'entraîneur laisse suffisamment de temps libre à l'entraîneur pour qu'il en exerce une seconde qui l'accapare autant, sinon davantage. Un autre exemple nous est fourni par les fonctions dévolues à Peter Farmer à Marseille lors de la saison. Selon E. Gambardella<sup>727</sup>, le travail dévolu au britannique est d'entraîner seize équipes (l'équipe première, la réserve, trois équipes qui disputent les championnats inférieurs, trois équipes juniors, trois équipes minimes et cinq équipes hors championnat). Même si on peut subodorer que ces chiffres émanent de prévisions, et que le nombre d'équipes risque de diminuer fortement une fois la saison bien entamée, il n'en reste pas moins que l'entraînement de l'équipe première ne constitue pas la tâche exclusive de l'entraîneur de haut niveau. Après l'adoption du professionnalisme en 1932, il est probable que l'entraîneur professionnel ne consacre pas sa journée aux problèmes liés à l'entraînement et ne passe pas sa journée au stade. Néanmoins, l'essentiel de sa fonction est dicté par la direction de l'équipe professionnelle, même si effectivement ces prérogatives lui accordent du temps libre dans sa vie quotidienne. « Entraîneur club pro (division nationale) disposant d'un jour par semaine cherche club région parisienne. Ecrire à Football, C.IV »<sup>728</sup>. Le libellé de

---

<sup>723</sup> Ancêtre du dribble. Procédé qui consiste à progresser individuellement par touches de balle successives, dans le but de prendre de vitesse ou de désorienter ses adversaires successifs.

<sup>724</sup> O. Chovaux, 2005, *opus cit.*, p. 118

<sup>725</sup> Le cas de William Aitken est évoqué par P. Lanfranchi et M. Taylor, *opus cit.*, p. 52.

<sup>726</sup> *Football* n° 40, 4 septembre 1930. Billy Aitken a connu une longue carrière de joueur professionnel en Ecosse, en Angleterre puis à la Juventus de Turin. Il entraîne l'A.S. Cannes de 1930 à 1934 et y officie en tant qu'entraîneur-joueur. Lorsqu'il arrive à Cannes, il est déjà âgé de 38 ans. Il permet au club de remporter la Coupe de France en 1932, en lui faisant adopter la tactique du WM. Il participe d'ailleurs à cette victoire sur le terrain en tant qu'entraîneur-joueur.

<sup>727</sup> *Football* n° 42, 18 septembre 1930.

<sup>728</sup> *Football* n° 197, 5 octobre 1933.

cette annonce reste ambigu. Il suggère néanmoins qu'un entraîneur professionnel est susceptible d'entraîner une seconde équipe en sus de celle qui constitue son emploi principal. Il laisse également entrevoir que la rémunération de l'entraîneur professionnel est loin d'être astronomique, puisqu'il éprouve le besoin de compléter ses revenus avec une occupation secondaire.

Le choix de l'entraîneur par les clubs professionnels est aussi dicté par des exigences financières. Lens recrute le Britannique Jack Harris pour la saison 1934/35 parce que ses exigences financières sont compatibles avec le budget du club<sup>729</sup>. Si certains clubs du Sud de la France, tels que Cannes, Sète ou Marseille ont pu dans les années 1920 engager des joueurs et des entraîneurs étrangers, pour d'autres la question du professionnalisme s'est posée en termes financiers. Ils ne peuvent sacrifier à l'envie embauche des grands noms coûte que coûte et préfèrent recruter des hommes aux prétentions raisonnables. Malgré tout, la présence d'entraîneurs étrangers reste un frein pour les entraîneurs d'origine française, fussent-ils renommés. « *Jacques Mairese*<sup>730</sup>, qui vient de suivre le stage d'entraîneur sous la direction de Griffiths, et obtenir diplôme, désirerait trouver place entraîneur pour saison prochaine. *Ecrire à Football* »<sup>731</sup>. L'entraîneur des années 1930 doit dans la réalité tenir compte du contexte socio-économique du club qu'il entraîne, en particulier des mécènes et membres bienfaiteurs lorsqu'il compose l'équipe amenée à disputer les rencontres officielles de Coupe et surtout de championnat. Il s'avère que selon les clubs, les situations sont bien différentes. « *A qui doit être confié le soin de former une équipe de club ? Ici, la besogne est laissée à l'entraîneur ; là, l'entraîneur est, au contraire, éliminé du débat ; ailleurs, c'est une commission de quelques membres qui examine la formation mise sur pied par l'entraîneur, la discute et la modifie au besoin* »<sup>732</sup>. Nombreux sont les journalistes qui s'étonnent des ingérences d'autres membres du club et notamment des dirigeants dans les missions de l'entraîneur. Après avoir milité pour l'embauche des entraîneurs lors des années 1920, ils s'activent pour que ces derniers se voient confier davantage de pouvoirs dans les années 1930. Maurice Pefferkorn est au nombre de ces défenseurs: « *Il y a maintenant en France des entraîneurs de qualité. Les clubs qui ont le bonheur de les posséder savent-ils apprécier la*

---

<sup>729</sup> O. Chovaux, 2001, *opus cit.*, p. 244.

<sup>730</sup> Jacques Mairese, a connu 6 sélections en équipe de France de 1927 à 1934. Il collabore régulièrement avec les hebdomadaires sportifs spécialisés en football.

<sup>731</sup> *Football* n° 185, 29 juin 1933.

<sup>732</sup> Vicor Denis. *Football* n° 252, 8 novembre 1934.

valeur et l'importance de cette fonction ? Leur font-ils suffisamment confiance ? Et lorsqu'ils ont pu apprécier leur caractère, leur donnent-ils toute l'autorité dont ils ont besoin ? »<sup>733</sup>.

### 3.5. Les recettes de l'entraîneur

Une fois établis, les entraîneurs qui s'installent dans la durée jouissent de leur prestige pour établir certaines règles, d'autant mieux acceptées qu'elles inspirent le respect. Mario Brun décrit les traits de caractère de Ted Maghner en rendant son récit assez réaliste : « *On se heurte à un cerbère impitoyable : l'entraîneur Maghner, dont on dit qu'il est aussi sévère et intransigeant avec ses joueurs et les dirigeants qu'avec les journalistes ou tous autres étrangers qui essaient de l'approcher, soit à l'entraînement, soit au stade avant une rencontre. Malheur à qui pénètre dans les vestiaires avec une cigarette aux lèvres*<sup>734</sup>. *D'une chiquenaude, M. Maghner a tôt fait de vous débarrasser du mégot, puis d'une poigne solide il prend même la peine de vous éconduire* ».<sup>735</sup> Cette attitude qui constitue sans doute un moyen de marquer son autorité permet à l'entraîneur de démontrer sa personnalité. Le fait de refuser d'accomplir des tâches qui ne lui paraissent pas compatibles avec sa fonction en est une autre manifestation. « *Les entraîneurs n'avaient jamais, jusqu'ici, joué un grand rôle au Racing. Peut-être leur avait-on empêché de le jouer ! Kimpton, aux sourcils en broussaille, n'a pas voulu, croyons nous, remplir les fonctions de masseur comme Curtis Booth*<sup>736</sup> *par exemple* »<sup>737</sup>. Il s'avère que pour avoir les coudées plus franches, certains négocient plus durement leur embauche. Mais tous les entraîneurs ne peuvent se permettre d'imposer ce type de décision. Il semble réservé à ceux qui ont une certaine aura issue de leur passé de joueur, ou à ceux qui ont obtenu des résultats probants. Lorsqu'ils sont solidement implantés, ils bénéficient d'un crédit affirmé dans les milieux spécialisés, qui commentent leurs agissements les plus banals en les magnifiant ou en les entourant de mystère. « *M. Maghner avec son calme britannique rassura tout son monde. Ignace jouerait. Hess serait rétabli. Il confectionna pour ce dernier, un « cocktail maison », the « egg-flip » dont il a la recette. Des œufs crus battus en neige, du lait, du sucre, un doigt de brandy et une bonne nuit de repos* »<sup>738</sup>. Il est plus facile de caractériser les manques relatifs à l'absence de l'entraîneur

---

<sup>733</sup> *Football* n° 328, 29 avril 1936.

<sup>734</sup> Cette façon d'agir est corroborée par le récit que livre Victor Denis dans *Football* n° 429, 6 avril 1938. « *Et Mr Maghner, l'entraîneur, m'accueille d'un air glacé, me donne la composition de son équipe comme il offrirait la dernière cigarette à un condamné à mort, m'enjoint de jeter ma cigarette, et puis me fait comprendre que mon départ ne serait pas pour lui déplaire* ».

<sup>735</sup> *Football* n° 416, 5 janvier 1938.

<sup>736</sup> Curtis Booth, anglais et prédécesseur de G. Kimpton entraîne le RC Paris en 1934/35.

<sup>737</sup> *Match* n° 516, 2 juin 1936.

<sup>738</sup> *Football* n° 421, 9 février 1938.

professionnel des années 1930 que les contours véritablement précis de ses tâches au quotidien. Ainsi, l'absence d'entraîneur au cours des premiers mois de la saison 1938/39 du RC Lens a des réelles incidences sur le classement de l'équipe qui enregistre sept défaites lors de ses dix premiers matches prouve si besoin était la spécificité de la fonction d'entraîneur au sein du football professionnel<sup>739</sup>.

### Conclusion du chapitre 3

Même si l'occupation<sup>740</sup> d'entraîneur accède à un statut « d'utilité publique » dans le monde du football à partir de la deuxième moitié des années vingt, les entraîneurs ne s'imposent que lentement. La prépondérance des joueurs vedettes et surtout celle du capitaine de l'équipe reste marquée. On peut prétendre que la fonction est bien identifiée : pour les joueurs, les dirigeants, le public, l'entraîneur est celui qui incarne l'autorité, celui qui est chargé de « *superviser des opérations techniques de la préparation à la compétition* »<sup>741</sup>. Mais, à l'image de ce qui se produit dans d'autres disciplines telles que la course à pied, le statut de l'entraîneur est ambigu : « *il est à la fois un subalterne choisi parmi d'anciens professionnels, et un personnage dont l'importance est fonction des savoirs ou secrets qu'il possède* »<sup>742</sup>. De fait même il possède certaines caractéristiques des cadres ou des ingénieurs de l'industrie, mais il ne peut être considéré comme tel, car il n'en a pas lui-même conscience. D'autre part il ne fait pas partie d'un groupe suffisamment important en nombre pour prétendre constituer une réelle profession.

L'entraîneur professionnel des années 1930 n'a pas vraiment les coudées franches pour imposer ses valeurs et parfois même ses méthodes au sein des clubs. Souvent, il n'a pas son mot à dire dans le recrutement des joueurs, parfois même il ne lui appartient pas de décider seul de la composition de l'équipe qu'il doit aligner. On peut donc affirmer que s'il existe dans le football un consensus pour que la fonction soit reconnue et appréciée à sa juste valeur, pour lui concéder une importance primordiale, par contre le soutien apporté à ses conditions d'exercice n'est pas souvent inconditionnel, hormis celui de la presse sportive. Malgré ces obstacles, il est indéniable que les entraîneurs professionnels ont concouru aux progrès du football français. Davantage encore que le simple fait de peaufiner la condition

---

<sup>739</sup> O. Chovaux, 2001, *opus cit.*, p. 297.

<sup>740</sup> Ce terme renvoie à la signification anglo-saxonne de la profession : occupational group, donc un groupe professionnel, avant qu'il n'accède au statut de profession. Ce point sera développé en infra.

<sup>741</sup> G. Bruant. *Anthropologie du geste sportif. La construction sociale de la course à pied*. Paris, Presses universitaires de France, 1992. p. 190.

<sup>742</sup> *Ibid.*

athlétique de leurs joueurs, de leur faire répéter leurs gammes de gestes techniques, ils les ont exhorté à se conduire en véritables professionnels et sont parvenus à les intégrer dans des systèmes tactiques prédéfinis et identifiables par les spécialistes et le public. Ces progrès sont encore insuffisants pour rattraper le retard accumulé par rapport aux autres nations comme la Grande Bretagne, l'Italie, les pays d'Europe Centrale. Cependant, si l'on se fie aux scores enregistrés par l'équipe de France lors de ses confrontations internationales, on s'aperçoit qu'une nette amélioration a été enregistrée dans les années trente.

**Tableau : indices de performance de l'équipe de France de football (1904-1939)**

SAISONS	TOTAL DE MATCHES DISPUTES	VICTOIRES	MATCHES NULS	DEFAITES	INDICE DE PERFORMANCE*
<b>1904-14</b>	<b>36</b>	<b>10</b>	<b>4</b>	<b>22</b>	<b>0,66</b>
<b>1919-25</b>	<b>30</b>	<b>6</b>	<b>2</b>	<b>22</b>	<b>0,53</b>
<b>1926-30</b>	<b>34</b>	<b>9</b>	<b>5</b>	<b>20</b>	<b>0,67</b>
<b>1931-35</b>	<b>33</b>	<b>11</b>	<b>4</b>	<b>18</b>	<b>0,78</b>
<b>1936-39</b>	<b>21</b>	<b>10</b>	<b>2</b>	<b>9</b>	<b>1,04</b>

• L'indice de performance correspond au ratio nombre de points obtenus/nombre de matches disputés. Une victoire rapporte 2 points, un match nul 1 point et une défaite 0 point. Plus le ratio tend vers 2, plus l'indice de performance est élevé.

Il s'avère que pour la période 1930-35, pour la première fois de son existence, l'équipe de France obtient un tiers de victoires par rapport au nombre de matches disputés et en conséquence produit le meilleur ratio qu'elle ait jamais connu. Et lors de la période 1936-39, l'équipe de France est capable d'aligner davantage de victoires que de défaites. Bien entendu, plusieurs facteurs participent de cette amélioration, mais il est indéniable que l'amélioration de l'entraînement et l'influence des entraîneurs ont joué un rôle fondamental.

**CHAPITRE 4 :**

**De l'absence d'entraînement à l'entraînement sportif  
des équipes de haut niveau**

Thierry Terret définit l'entraînement comme l'action de se préparer physiquement, psychologiquement, techniquement et tactiquement en vue d'une prestation sportive identifiée<sup>743</sup>. Nous montrerons donc en quoi et comment l'entraînement coïncide avec l'un ou l'autre voire l'ensemble de ces quatre termes, et dans quelle mesure et pourquoi tel ou tel versant a pris le pas sur tel ou tel autre.

Nous distinguerons deux périodes distinctes. La première court des années 1890 à 1919, la seconde nous conduit de 1920 à 1941. Ce choix s'impose à nous pour deux raisons essentielles : la première nous amène à considérer avec T. Terret l'absence presque totale de manuels d'entraînement jusqu'en 1920<sup>744</sup>, qui conjuguée à d'autres facteurs, contribue à nous faire ignorer des pans importants des procédures d'entraînement<sup>745</sup>. La seconde est empruntée à Anne Roger<sup>746</sup>, qui choisit pour borne l'année 1919 en raison de la tenue des Jeux interalliés qui invitent à la remise en cause de la préparation des athlètes français<sup>747</sup>. Il est vraisemblable que cette remise en cause ne concerne pas uniquement les pratiquants de l'athlétisme, mais également ceux d'autres sports inscrits au programme de ces jeux dont le football fait partie.

En ce qui concerne notre premier critère, nous n'avons répertorié que trois manuels qui concernent l'entraînement au cours de cette période de 1890 à 1919 dans les archives de la FFF<sup>748</sup> : *Football (association)* de A.-A. Tunmer et E. Fraysse (3<sup>ème</sup> édition revue et augmentée) en 1908 ; *Le football : rugby, américain, association* de C. Gondouin et Jordan en 1910 ; *Traité du jeu de ballon par un surveillant S.J. (football association) au collège et au patronage* (Jean Cardony) en 1919. Certes, cette liste n'est pas exhaustive, mais si on la compare avec celle des titres qui paraissent ultérieurement, on voit bien que la parution de ces ouvrages revêt un caractère exceptionnel. En effet, entre 1920 et 1942, ce sont douze ouvrages qui sont répertoriés dans les archives de la FFF dans la même catégorie<sup>749</sup>. Les trois ouvrages cités contribuent davantage à vulgariser la pratique du football par l'explication du règlement

---

<sup>743</sup> T. Terret. Les modèles d'entraînement en France dans les années vingt : diversité, références scientifiques et pressions internationales, in J.-P. Saint-Martin, T. Terret. *Le sport français dans l'entre-deux-guerres. Regards croisés sur les influences étrangères*. Paris, L'Harmattan, 2000. p. 145.

<sup>744</sup> *Ibid.*

<sup>745</sup> *Ibid.*

<sup>746</sup> A. Roger. *L'entraînement en athlétisme en France (1919-1973) : une histoire de théoriciens ?* Thèse soutenue à l'Université Claude Bernard - Lyon 1 le 13 décembre 2003.

<sup>747</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>748</sup> Ces manuels étaient répertoriés sous le titre N. FOOTBALL/TECHNIQUE en 2003.

<sup>749</sup> A titre indicatif 15 ouvrages sont répertoriés pour la période 1942-1972 et 70 pour la période 1973-1991 (date à laquelle s'arrêtait le classement en 2003).

ou la description de certains gestes techniques qu'à expliquer aux pratiquants les manières de s'entraîner<sup>750</sup>.

## 1. Qu'entend-on par entraînement des années 1890 à 1919 ?

Au moment où s'organisent les premières rencontres contre des équipes étrangères en 1893<sup>751</sup> et les premiers championnats en France en 1894, le football constitue un divertissement pour ses adeptes. La nécessité de s'entraîner n'est pas apparue dans les représentations des pratiquants. Malgré tout, le terme d'entraînement est employé dans les rares ouvrages ou articles publiés au début du siècle. Mais ce vocable d'entraînement recouvre une réalité différente de la définition que nous avons donnée en préambule. « *C'est vers le 1<sup>er</sup> septembre que les adeptes du ballon rond commencent leurs parties d'entraînement* (□) »<sup>752</sup>. En réalité, ce que le microcosme du football nomme « parties d'entraînement » consiste à disputer des rencontres amicales, le plus souvent dominicales, contre d'autres équipes. Rapidement et également par commodité, l'expression « parties d'entraînement » se réduit au vocable unique « entraînement ». Cette distinction n'est pas uniquement sémantique, puisque qu'elle conduit les footballeurs à reproduire exactement les contenus des rencontres officielles dans un cadre moins formel : en d'autres termes, il s'agit de disputer des matches qui ne figurent pas au programme d'une compétition officielle, et dont le résultat final a moins de signification que l'objectif de créer ou maintenir un état de forme chez les coéquipiers<sup>753</sup>. Pour des raisons pratiques que nous avons déjà analysées<sup>754</sup>, la procédure des rencontres d'entraînement est celle qui est presque exclusivement adoptée. « *La meilleure préparation est incontestablement le jeu lui-même, entre joueurs du même club l'effort physique est moins grand, la tension d'esprit est bien moins soutenue* □ *C'est par les parties d'entraînement qu'il acquerra graduellement l'endurance et la science du jeu dans ses moindres détails* ». <sup>755</sup> Le niveau des joueurs et également de l'équipe s'améliore donc au cours même de la rencontre sportive<sup>756</sup> à l'instar de ce qui se pratique en natation. Jusque dans

---

<sup>750</sup> Consulter à ce sujet le tableau intitulé « Manuels d'entraînement consacrés à la pratique du football ».

<sup>751</sup> A. Wahl. La pénétration du football en France. *Sport und Kultur*. Bern, 1983. Peter Lang. pp. 66-67.

<sup>752</sup> *La Vie Au Grand Air* n° 67, 24 décembre 1989.

<sup>753</sup> Dans les autres spécialités sportives, le procédé est le même. En athlétisme, pour les courses, l'entraînement consiste à reproduire exactement la totalité de la distance qui sera courue en compétition. T. Terret. *Les jeux interalliés de 1919. Sport, guerre et relations internationales*. Paris, L'Harmattan, p. 112.

<sup>754</sup> Consulter notamment le chapitre 1.3. Les freins : infrastructures et mentalités.

<sup>755</sup> G. Tunmer et Fraysse. *Football (association)*. 3<sup>e</sup> édition revue et augmentée. Paris, Armand Colin, 1908. 150

p.  
<sup>756</sup> T. Terret, 2008, *opus cit.*

les années 30, la majorité des footballeurs, même ceux qui pratiquent au plus haut niveau, se contentera de ces parties en guise d'entraînement, dont l'appellation s'est pérennisée dans la presse<sup>757</sup>. Ainsi donc, les matches amicaux entre partenaires du même club se révèlent être une référence majeure des deux premières décennies du XXème siècle. Ces parties d'entraînement ne proposent pas de gradation, ni de progression, et ne tiennent pas compte du moment de la saison à laquelle elles se disputent. En revanche, elles sont censées se dérouler sans la pression de l'enjeu lié au gain du match, donc de manière physiologiquement plus économique pour les joueurs. Le rugby, sport voisin, prend conscience du peu d'intérêt que constitue un entraînement uniquement basé sur ces parties □ d'entraînement et en dénonce les dangers<sup>758</sup>.

### 1.1. Les prescriptions

Des prescriptions d'ordre hygiénique sont délivrées dans les premiers manuels. Les premières démarches en matière d'entraînement relèvent du bon sens ou des représentations et sont basées sur des conseils empiriquement fondés<sup>759</sup>. Elles ont trait à la gestion de l'hygiène de vie, à l'alimentation. « *Il ne faut pas boire à l'arrêt du jeu pendant la mi-temps : un quartier de citron que l'on suce rafraîchit la bouche* »<sup>760</sup>. La fatigue provoque une surchauffe du milieu interne, qu'il importe de ne pas solliciter davantage par l'ingestion de boisson. Cette recommandation semble issue du bon sens populaire. Tout au long de cette période, d'autres conseils abondent dans le sens d'une vie équilibrée, propice à la préparation à la pratique du football : « *Entraînement. Tout se résume en 2 mots : vie régulière et tempérance. Pas d'alcool sacrifice de la chère cigarette* »<sup>761</sup>. Les excès de boisson et de tabac sont également dénoncés dans d'autres sports comme le rugby<sup>762</sup> ou la natation<sup>763</sup>. Une caractéristique commune aux premiers ouvrages est à repérer. Elle réside dans le fait que les recommandations qui concernent l'entraînement le définissent autant par ce qui est à éviter

<sup>757</sup> L'Auto du 12 septembre 1925 publie sous la rubrique « L'ENTRAÎNEMENT », pour la région parisienne, la liste de plusieurs dizaines de rencontres amicales, par exemple : « *A.S. Transports (1) C. C.A.S. Généraux (1B) à 15h, au stade Jean Bouin, avenue Victor Hugo, à Boulogne sur Seine* ». De même, on peut lire les propos suivants dans L'Auto du 25 septembre 1925 : « *Ce fut hier la dernière journée d'entraînement pour les clubs parisiens. Les matches amicaux démontrèrent que les équipes ne sont pas encore partout au point* ». »

<sup>758</sup> J. Vincent, 2003, *opus cit.*, p. 303.

<sup>759</sup> « *Quel que soit l'ouvrage utilisé, la référence majeure va à la tradition et à l'empirisme* ». Les auteurs font ici référence aux ouvrages de Demeny, qui revendiquent pourtant une approche scientifique. G. Bui-Xuân, J. Gleyze. *De l'émergence de l'éducation physique. Un modèle conatif appliqué au passé*. Paris, Hatier, 2001. p. 77.

<sup>760</sup> E. Pontié. *Le Football-Association*. Paris, Lucien Laveur éditeur, 1905. 90 p.

<sup>761</sup> J. Cardony. *Traité du jeu de ballon par un surveillant J.S. au collège et au patronage*. 1919.

<sup>762</sup> J. Vincent, 2003, *opus cit.*, p. 442.

<sup>763</sup> T. Terret. S'entraîner en natation sportive : une histoire culturelle, in L. Munoz (sous la direction de). *Usages corporels et pratiques sportives aquatiques du XVIIIe au XXe siècle*. Paris, L'Harmattan, 2008. p. 12.

que par ce qui est réellement à faire. Il s'agirait donc de compenser le manque d'information quant à la teneur réelle de cet entraînement par des précautions quotidiennes liées à l'hygiène. Ce constat n'est d'ailleurs pas réservé au football mais vaut pour d'autres pratiques sportives telles que la natation<sup>764</sup>. En améliorant la santé, non seulement on établit une propédeutique à l'entraînement, mais on pallie son insuffisance.

Les prescriptions d'ordre hygiénique se doublent de prescriptions d'ordre technique et tactique. De la même manière, des descriptions tactiques sont fournies, mais elles restent purement descriptives. Charge au lecteur de se les accaparer mentalement et d'en faire le meilleur usage possible lorsqu'il se retrouvera en situation de les réinvestir sur le terrain.

## 1.2. La modération et le dosage

Dans les années 1890 et 1900, avec les observations et expériences de Tissié et surtout Lagrange<sup>765</sup>, des voies nouvelles de recherches explorent une physiologie énergétique des exploits sportifs<sup>766</sup>. Les quelques conseils prodigués par les ouvrages spécialisés prônent la mesure et le dosage. La pratique de l'entraînement doit rester modérée. Ce procédé n'est pas propre au football et a cours dans d'autres disciplines athlétiques telles que la course à pied<sup>767</sup>. Il est souvent déconseillé aux joueurs de produire des efforts à pleine intensité. « *Un joueur, en dehors des matches, doit se tenir en dessous de ses moyens* »<sup>768</sup>.

Si l'ouvrage du Docteur Lagrange « *Physiologie des exercices du corps* », publié en 1888, est salué par le public intellectuel, *les sportmen* et les athlètes pour lesquels il devient « une bible »<sup>769</sup>, en revanche, il n'est pas utilisé en tant que support à des procédés d'entraînement en matière de football jusque dans les années 1920. En effet, les traités en vigueur conseillent de la modération. Demenÿ par exemple propose des modalités d'éducation physique qui s'adressent à toutes les classes grâce à la modération de l'intensité de l'exercice<sup>770</sup>. Lagrange insiste sur l'effort soutenu dans le temps, mais en modérant son intensité et en fractionnant les exercices<sup>771</sup>. Les références à la machine mécanique ont été

---

<sup>764</sup> T. Terret. *Les jeux interalliés de 1919. Sport, guerre et relations internationales*. Paris, L'Harmattan, 2002. p. 113.

<sup>765</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.* décrit avec précision les travaux de Lagrange sous le titre « *L'approche positiviste de l'exercice* », pp. 105-108 notamment.

<sup>766</sup> C. Pociello. *La science en mouvements. Etienne Marey et Georges Demenÿ (1870-1920)*. Paris, PUF, 1999. p. 68.

<sup>767</sup> G. Bruant. *Anthropologie du geste sportif. La construction sociale de la course à pied*. Paris, PUF, 1992. p. 101.

<sup>768</sup> C. Gondouin et Jordan. *Le football : américain, rugby, association*. Paris, Pierre Lafitte & Cie, 1908. 358 p.

<sup>769</sup> C. Pociello, 1999, *opus cit.*, p. 237.

<sup>770</sup> *Ibid*, p. 222.

<sup>771</sup> *Ibid*, p. 238.

supplantées par celles de l'animal et de l'humain<sup>772</sup>, et les procédés et connaissances du début du siècle indiquent qu'il ne faut pas faire exploser la machine, donc ne pas trop la solliciter. Pourtant, malgré des efforts d'intensité modérée<sup>773</sup>, l'entraînement doit produire des effets remarquables : « *Un bon joueur bien entraîné doit sortir d'un match frais comme une rose* »<sup>774</sup>. L'entraînement a donc une utilité reconnue, celle de permettre à ses adeptes de retarder la fatigue, la souffrance ou la lassitude, voire même de l'annihiler. En ce sens, il correspond d'assez près à la définition donnée par Lagrange : « *Nous appelons entraînement, un ensemble de pratiques ayant pour but de rendre un homme ou un animal apte à supporter un travail donné* »<sup>775</sup>. Car c'est bien en cela que l'entraînement est utile : permettre au sportif de produire une performance de façon relativement économique, sans déployer d'efforts inutiles ni s'épuiser. Cet intérêt n'est pas spécifique au monde du sport et en cette époque qui fait suite à la révolution industrielle et a vu les conditions des ouvriers évoluer. L'attention se porte dorénavant sur le monde du travail manuel et intellectuel et les interrogations sur la résistance au travail. L'entraînement s'inscrit dans une *approche positiviste de l'exercice physique*<sup>776</sup>. De ce fait le champ des pratiques corporelles suscite des questionnements<sup>777</sup>. La modération et le dosage restent donc une vérité alimentée par des croyances, telles que celles de W.J. Bassett : « *Quand je jouais, j'étais un petit homme pesant seulement 57 kilos, aussi n'avais-je pas besoin de beaucoup d'entraînement* »<sup>778</sup>. A nouveau, la pratique est référée à l'empirisme ; en l'occurrence, la façon d'établir une corrélation entre des données morphologiques personnelles et le volume d'entraînement requis. Cette référence n'est pas spécifique aux Français puisque l'exemple est fourni par un ancien professionnel anglais.

### 1.3. L'exemple inspiré par l'étranger

La pratique de l'entraînement est décrite en ces termes : « *L'Association chez les professionnels anglais.*

*L'entraînement d'avant saison commence au mois d'août, par de la course à pied, des longues promenades, à seule fin de faire perdre aux joueurs la graisse qu'ils ont pu amasser*

<sup>772</sup> « *Le point de vue du physiologiste est différent de celui du mécanicien* ». Compte rendu de Marey à l'Académie des sciences, 1885. Cité par C. Pociello, 1999, *opus cit.*, p. 169.

<sup>773</sup> Dans les années 1890 et 1900, avec les observations et expériences de Tissié et surtout de Lagrange, des voies nouvelles de recherches explorent une physiologie énergétique des exploits sportifs<sup>773</sup>.

<sup>774</sup> N.G. Tunmer et Fraysse, 1908, *opus cit.*

<sup>775</sup> F. Lagrange. *Physiologie des exercices du corps*. Paris, Alcan, 1888. 372 p.

<sup>776</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*, p. 105.

<sup>777</sup> « *Sans attendre que la science ne les théorise, des pratiques athlétiques (en Angleterre) et gymnastiques (en France) avaient déjà (dé)montré l'efficacité évidente de l'exercice intensif sur les corps auxquels il est durablement imposé* ». C. Pociello, 1999, *opus cit.*, p. 239.

<sup>778</sup> *La Vie au Grand Air* 14 mai 1910.

pendant l'inactivité estivale. L'entraînement plus sérieux vient avec la saison qui commence le 1<sup>er</sup> septembre (□). Un entraînement rationnel, régulier, dont voici les grandes lignes. Le lundi, courses à pied sur 60 mètres, promenades en groupes. Le mardi, courses à pied sur des distances moyennes, 1.500 à 2.000 mètres par exemple, saut à la corde, boxe ; tout cela pour donner du souffle ; Le mercredi, même programme que le lundi, le jeudi on recommence ce qui a été fait le mardi. Le vendredi, veille du match, sera presque une journée de repos ; une longue promenade-marche, à seule fin d'éviter l'engourdissement des muscles, est effectuée. Il faut naturellement ajouter à cela tous les autres exercices de gymnastique ou sportifs pratiqués dans un local spécial à l'entraînement (□)<sup>779</sup>. Le tout est terminé chaque jour par de bons massages sans compter une hydrothérapie des plus complètes »<sup>780</sup>.

On le constate, ce programme d'entraînement se construit essentiellement sur la base d'exercices de course, que ce soit du sprint ou du demi-fond, ainsi que sur des exercices de culture physique. Si la référence à la faible utilisation du ballon peut surprendre, elle est corroborée par les professionnels anglais du début du XX<sup>ème</sup> siècle<sup>781</sup>. « En dehors des matches, les pros anglais ne touchent presque jamais le ballon. A peine, au début de la saison, s'exerceront-ils aux dribblings, passes et shoots pour se remettre en jambes, mais une fois la saison commencée, plus de ballon à l'entraînement »<sup>782</sup>. La presse française se donc fait parfois l'écho de méthodes d'entraînement à l'étranger<sup>783</sup>, qui hormis la suggestion d'exercices spécifiques à la pratique du football, invitent les joueurs à s'exercer dans des sports tels que la boxe, la natation<sup>784</sup>, le golf. Quelques dirigeants tentent également de témoigner de ce qui se pratique outre-Manche, comme Roland Richard, manager du Red Star en 1914<sup>785</sup>, qui décrit l'entraînement de l'équipe professionnelle écossaise de St Mirren. Comme le montrent les programmes de ces joueurs professionnels en 1914<sup>786</sup>, les exercices sont soigneusement minutés, dosés, balisés. Des emprunts aux autres sports tels que la course à pied ou la boxe sont réalisés. *Programme d'entraînement officiel de la semaine de St-Mirren (Ecosse) sous la direction de G.G. Durning :*

*Samedi : Match.*

<sup>779</sup> Sont cités le saut à la corde et la boxe.

<sup>780</sup> *Le Plein Air* n° 31, 13 mai 1910. Article rédigé après un match disputé au vélodrome du parc des Princes entre Barnsley et Swindon Town, qui a enthousiasmé des milliers de spectateurs.

<sup>781</sup> Consulter à ce sujet le chapitre 1.2. Le modèle anglais, et notamment le témoignage du joueur anglais Tytirus cité par T. Mason, 1989, *opus cit.*

<sup>782</sup> *Le Plein Air* n° 31, 13 mai 2010.

<sup>783</sup> *La Vie au Grand Air* 14 mai 1910. La façon de s'entraîner des professionnels du football association.

<sup>784</sup> Inversement, l'entraînement des nageurs des années 1910 fait une large place à la marche. T. Terret, 2008, *opus cit.*, p. 13.

<sup>785</sup> *La Vie au Grand Air* n° 808, mars 1914.

<sup>786</sup> *La Vie au Grand Air* n°808, mars 1914.

*Mardi : 10h30 : 5 minutes de mouvements respiratoires. 4 fois 50 mètres. 200 mètres. 15 minutes de culture physique. Douche. 3h : 2 fois 50 mètres. 100 mètres. 15 minutes de punching-ball. Bain. Douche.*

*Mercredi : Après-midi : Penalties (3 essais par joueur). Coups de pieds de coin par les ailiers sur attaque-défense. Shoots au but, balle reprise de volée sans l'arrêter, du droit et du gauche. Bain. Douche. Massage.*

*Jeudi : Matin : Même programme que mardi, parfois marche de 7 ou 8 kilomètres en campagne. Culture physique légère. Punching-ball. Après-midi : même entraînement que mardi.*

*Vendredi : Repos. Enregistrement du poids. Mesure des chevilles et genoux pour blessés.*

Ces deux exemples successifs sont relatés en l'état dans la presse, qui précise bien que ces séances sont relatives aux joueurs professionnels. Entre les deux propositions émergent peu de différences significatives. Courses et marches balisent l'entraînement, ainsi que les soins apportés au corps par l'hydrothérapie et les massages. Tout juste peut-on noter un emploi un peu plus fréquent du ballon dans le cadre d'exercices techniques ou de mises en place tactique dans les cas du club de St Mirren. Tout en se gardant d'analyser ces programmes, les journalistes n'en espèrent pas moins que les joueurs et les clubs français seront en mesure de s'inspirer de ces modèles et de reproduire quelques uns de ces exercices. Achille Duchenne<sup>787</sup> porte un regard rétrospectif sur le football français : « *Nous écrivions en effet en 1912, ce qui suit au sujet de la formation de l'équipe de France d'alors : « Etant donné la médiocre valeur en tant que connaissance du jeu, méthode d'attaque et de défense, art du dribbling, de la feinte, de la passe, nous n'avons aucune chance contre les Anglais possédant toutes ces qualités à un degré beaucoup plus élevé que nos athlètes en formant une équipe sur la seule base de la science »*<sup>788</sup>.

Il est raisonnable de penser que ces constats nous éclairent quant à la quantité d'entraînement subie par les équipes du meilleur niveau en France et partant quant à sa qualité. Le décalage effectif qui s'observe entre le niveau des équipes françaises et celui des équipes anglo-saxonnes s'explique principalement au regard des différences en matière d'entraînement. En Angleterre, l'entraînement est abordé de façon analysée, structurée, dans

---

<sup>787</sup> Achille Duchenne, journaliste reconnu, est membre du comité de sélection de l'Équipe de France en 1919 et 1920. Il exerce ses fonctions dans divers journaux dont *L'Auto* et *Football*. Il fera partie des membres fondateurs de l'Amicale des entraîneurs en 1947 (voir infra). Il intervient dans la formation des entraîneurs au cours des stages nationaux jusqu'à la fin des années 1950.

<sup>788</sup> *Football Association* n° 89, 10 juin 1921.

*un savoir positif*.<sup>789</sup> Cependant, le professionnalisme en football y arrive des décennies après celui connu par d'autres sports, tels que la course à pied ou la boxe. Comme nous l'avons déjà souligné, les premiers entraîneurs football anglais sont donc issus des rangs de ces sports, ou encore du cricket. Il paraît donc logique que les techniques employées s'apparentent à celles en vigueur dans ces mêmes activités physiques, et que les premières mises en œuvre empruntent aux procédés relatifs à la préparation athlétique dans d'autres sports. Ces emprunts sont également confirmés par l'ancien professionnel anglais, W.J. Basset, indique dans *La Vie Au Grand Air*<sup>790</sup> : lorsque les matches officiels se déroulent le dimanche, il est à noter que si le lundi est consacré au repos, le mardi correspond à une phase de préparation physique, constituée par une marche de 6 à 7 milles, entamée à 10 heures du matin, et suivie d'une demi-heure de saut à la corde, puis de quelques minutes de punching-ball. Le football va donc rechercher ses modèles dans des activités telles que la boxe<sup>791</sup>, qui ont sacrifié à des pratiques d'entraînement depuis des décennies et apporté certaines démonstrations d'efficacité en matière de préparation des sportifs. Basset préconise également l'emploi de la natation, et celui d'un autre sport : « *Je n'omettrai pas de vous recommander la pratique du golf : ce sport donne de la vigueur aux genoux et chacun sait que le genou est le point faible du joueur de football* »<sup>792</sup>. De renforcement musculaire ou articulaire spécifique il n'est ici pas question. Les croyances sont référées à une forme d'empirisme basée sur l'expérience et le pragmatisme. L'attitude qui prédomine reste celle qui consiste à se référer à ce qui semble convenir dans des domaines voisins. « *A ce sujet, j'ai des idées bien arrêtées, et d'après moi, le meilleur travail consiste à courir avec le ballon, et d'aller le poser au centre à toutes jambes. Je sais que ce moyen s'adresse surtout aux joueurs de rugby, mais les procédés d'entraînement sont semblables sur beaucoup de points* »<sup>793</sup>.

Le football et le rugby ont effectivement été des sports voisins, puisqu'ils ne se sont dissociés réellement qu'en 1863. Il est possible que chez les professionnels anglais, même une cinquantaine d'années après cette scission, des procédés communs d'entraînement subsistent. A ce titre ils perpétuent des conduites en vigueur au XIX<sup>ème</sup> siècle au cours du

---

<sup>789</sup> A. Rauch, 1983, *opus cit.*

<sup>790</sup> *La Vie Au grand Air* n° 606, mai 1910. « *La façon de s'entraîner des professionnels du football association* ».

<sup>791</sup> Le punching-ball, mais également le saut à la corde sont des modalités d'entraînement qui sont en vigueur dans les milieux de la boxe. La boxe a d'autre part une tradition en matière de professionnalisme et d'entraînement qui remonte au XIX<sup>ème</sup> siècle en Angleterre. Sur ce sujet, N. Wigglesworth, *opus cit.*, p. 47.

<sup>792</sup> *La Vie Au grand Air* n° 606, mai 1910.

<sup>793</sup> *La Vie Au grand Air* n° 606, mai 1910.

développement des sports en Angleterre<sup>794</sup>. Le football professionnel anglais, s'il respecte une programmation sérieuse de l'entraînement, ne semble pas, si l'on en croit Bassett, se situer dans une perspective d'innovation et de recherche spécifique qui l'amènerait à développer des procédures originales et réellement propres au ballon rond. En effet, rétrospectivement, il apparaît que ce dernier exercice pourrait être accompli balle au pied, ce qui lui conférerait une logique spécifique au football, et permettrait de concilier préparation athlétique et contenus techniques. Ne sont pas encore apparus de réels *praticiens*, de *bricoleurs de génie* qui directement confrontés à la difficulté motrice en matière de football sont susceptibles de proposer des formules optimales spécifiques au football<sup>795</sup>.

#### 1.4. Le contrôle physiologique

Comme le montrent les programmes de joueurs professionnels du club écossais de St Mirren en 1914<sup>796</sup>, les temps laissés libres, ceux pendant lesquels les joueurs ne s'entraînent pas, sont nettement plus conséquents que ceux pendant lesquels ils s'entraînent. D'autre part, les procédés mis en œuvre se prêtent tous facilement à la mesure. Les courses et les marches permettent de définir des distances précises. La culture physique est minutée, de même que les séances de punching-ball ou de saut à la corde. Même l'exécution de phases avec ballon est soigneusement balisée : 3 essais par joueur lors des penalties. Enfin, la journée de repos du vendredi est dévolue à l'enregistrement du poids des joueurs, ou à d'autres mesures de type anatomique pour vérifier l'évolution de la guérison chez les joueurs blessés. Le contrôle physiologique des joueurs est la priorité. Plusieurs arguments semblent plaider en faveur de ce procédé. Tout d'abord, il est rassurant car simple à évaluer. Ensuite, les courses à pied ont un passé en matière de professionnalisme qui a valeur d'expérience. L'entraînement et ses techniques sont connus, même s'il sont différents selon que l'athlète soit amateur ou

---

<sup>794</sup> Ces conduites font partie d'une culture qui permet d'alimenter l'histoire des mentalités. P. Ariès. L'histoire des mentalités, in J. Le Goff (sous la direction de). *La nouvelle histoire*. Bruxelles, édition Complexe, 1988. p. 185.

<sup>795</sup> G. Vigarello. *Une histoire culturelle du sport. Techniques d'hier...et d'aujourd'hui*. Paris, Robert Laffont-Revue EPS, 1988, pp.22-23.

<sup>796</sup> Pour mémoire, *La Vie au Grand Air* n°808, 1914. Programme d'entraînement officiel de la semaine de St-Mirren (Ecosse) sous la direction de G.G. Durning :

Samedi : Match.

Mardi : 10h30 : 5 minutes de mouvements respiratoires. 4 fois 50 mètres. 200 mètres. 15 minutes de culture physique. Douche. 3h : 2 fois 50 mètres. 100 mètres. 15 minutes de punching-ball. Bain. Douche.

Mercredi : Après-midi : Penalties (3 essais par joueur). Coups de pieds de coin par les ailiers sur attaque-défense. Shoots au but, balle reprise de volée sans l'arrêter, du droit et du gauche. Bain. Douche. Massage.

Jeudi : Matin : Même programme que mardi, parfois marche de 7 ou 8 kilomètres en campagne. Culture physique légère. Punching-ball. Après-midi : même entraînement que mardi.

Vendredi : Repos. Enregistrement du poids. Mesure des chevilles et genoux pour blessés.

professionnel<sup>797</sup>. Le contrôle physiologique est rassurant, car il reste simple à évaluer. Mesurer le périmètre thoracique, le périmètre des genoux, des chevilles, ou chronométrer des joueurs sur des parcours renouvelés à l'identique, ne nécessite pas de posséder des compétences hors du commun. Cet examen permet aussi de porter un regard normalisateur sur l'individu, d'établir une surveillance qui permet de qualifier et de classer, afin d'établir une visibilité sur des individus que l'on différencie<sup>798</sup>. Ensuite, il confère à l'entraînement une caution scientifique. Ce qui est mesuré et mesurable ne semble pouvoir être remis en cause. Dans un entraînement dominé par le souci de prudence, et la nécessité de limiter les efforts<sup>799</sup>, ce contrôle physiologique permet également de vérifier que les limites ne sont pas dépassées<sup>800</sup>. Ce gage de sérieux et d'efficacité conféré par la caution scientifique n'est pas propre au football, et il se poursuivra dans les années 1920, au cours desquelles les apports de ce type, notamment de la part des médecins, visent également les autres disciplines sportives telles que l'athlétisme<sup>801</sup>.

### 1.5. Les représentations liées à l'entraînement

Si généralement les joueurs français ne s'entraînent guère avant les années 1920, c'est aussi en partie parce que certaines représentations de l'entraînement peuvent provenir de comparaisons avec des méthodes sportives ou gymnastiques voisines. Gabriel Hanot, alors capitaine de l'équipe de France, écrit : « *Alors que toutes les méthodes d'éducation physique sont ennuyeuses parce qu'elles sont comme des machines qui tournent à vide et semblent faites pour des corps débiles, ou au contraire trop volumineux, le football est amusant* »<sup>802</sup>. La gymnastique suédoise promulguée par Tissié, celle rationnelle de Demeny, ou même la méthode naturelle de Hébert semblent sinon dénuées d'intérêt aux yeux des acteurs du mouvement sportif, au moins peu motivantes<sup>803</sup>, parce que privées d'un but immédiat. De surcroît, ces méthodes en cette période d'entre-deux-guerres, ont des finalités

<sup>797</sup> G. Bruant. *Anthropologie du geste sportif*. Paris, Presses universitaires de France, 1908. pp. 169-176.

<sup>798</sup> M. Foucault, 1975, *opus cit.*, pp. 186-187.

<sup>799</sup> G. Bruant, 1982, *opus cit.*

<sup>800</sup> « *Le mouvement est répertorié avec la plus haute précision et l'objectivité la plus moderne* ». A. Rauch, 1982, *opus cit.*

<sup>801</sup> A. Roger. Entraînement et idéologie. Le cas de l'athlétisme français dans l'entre-deux-guerres, in J.-F. Loudcher. C. Vivier. P. Dietschy. *Sport et idéologie. Sport and ideology. Tome II*. ACE-SHS, 2004. p. 290.

<sup>802</sup> G. Hanot. *Le Football. L'Association*. Non daté (sans doute 1919).

<sup>803</sup> Ces méthodes se fondent notamment sur un volume important de répétitions, et notamment dans le cas de celles de Demeny et Tissié, sur des mouvements exécutés de façon très précise. Ces paramètres ne sont évidemment pas compatibles avec les représentations que les footballeurs ont du football. Sur Demeny, G. Bui-Xuân et J. Gleyze, 2001, *opus cit.*, et C. Pociello, 1999, *opus cit.*. Sur Tissié, J. Saint-Martin. Philippe Tissié ou l'éducation physique au secours de la dégénérescence de la jeunesse française (1888-1935). *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »* n° 8, 2006. pp. 119-132. Sur Hébert, J.-M. Delaplace. *G. Hébert. Sculpteur de corps*. Paris, Vuibert, 2005. 401 p.

bien établies, dont celles de redresser les corps meurtris par la guerre et les privations. Dès lors, la séance d'entraînement de football ne devrait pas, en théorie, ressembler à une séance d'éducation physique. Or, en consacrant la majeure partie de son domaine d'intervention, à la culture physique et l'entraînement athlétique, elle se rapproche de ces méthodes d'éducation physique (E.P.) par ailleurs décrites.

Mais dans la plupart des cas, l'entraînement reste modéré en quantité, et les joueurs étrangers recrutés par les clubs<sup>804</sup> prodiguent davantage de conseil au cours de parties qu'ils ne dirigent des réelles séances d'entraînement spécifique. Dans tous les cas, la pratique de l'entraînement reste modérée en quantité et en intensité. Ainsi donc, les matches amicaux entre partenaires du même club et contre des opposants d'un club différent se révèlent être une référence majeure de la première décennie du XXème siècle. Ces parties d'entraînement ne proposent pas de gradation, ni de progression, et ne tiennent pas compte du moment de la saison à laquelle elles se disputent. En revanche, elles sont censées se dérouler sans la pression de l'enjeu lié au gain du match, donc de manière physiologiquement plus économique pour les joueurs. En définitive, l'entraînement trouverait davantage sa raison d'être dans la sociabilité qu'il fournit : *« En définitive, les séances d'entraînement pendant la semaine sont utiles surtout au point de vu moral. Les joueurs d'une même équipe apprennent ainsi à mieux se connaître (□). Qu'au cours de leur réunion ils étudient tel ou tel projet de combinaison, telle ou telle méthode d'attaque ou de défense, cela va de soi, car on parle beaucoup de ce qu'on aime. Mais ces séances sont surtout, pour les footballeurs d'une même société une occasion de se voir, et l'esprit de club ne peut qu'y gagner »*<sup>805</sup>.

A la même période, les ouvrages publiés sur le thème du football-rugby développent également l'idée qu'une équipe ne peut progresser, en dehors des matches officiels ou des parties d'entraînement, si elle ne se réunit pas de temps en temps pour s'entraîner et étudier le jeu<sup>806</sup>. En football, les buts assignés à l'entraînement ne dépassent pas le stade de la prescription. L'objectif recherché par l'entraînement serait donc également nettement social, puisqu'il favoriserait les relations entre partenaires. Il est à replacer dans le contexte des perspectives de sociabilité des années d'après-guerre, qui trouvent leur source déjà au XIXème siècle, lorsque les valeurs les plus souvent revendiquées par les associations sont la

---

<sup>804</sup> Se reporter en supra à la partie 1.4. Les demandes des défenseurs du football.

<sup>805</sup> G. Hanot, 1919, *opus cit.*

<sup>806</sup> J. Vincent, 2003, *opus cit.*, p. 439.

camaraderie, l'amitié, la fraternité<sup>807</sup>. Ce constat n'affecte pas seulement le football association, puisqu'un sport comme le rugby est pratiqué parce que « *la camaraderie est bien encore le meilleur bienfait de l'entraînement* »<sup>808</sup>. Il est notable que les théories, qu'elles concernent des explications techniques ou stratégiques, restent essentiellement discursives et ne trouvent pas leur application pratique sur le terrain d'entraînement. L'entraînement évolue à partir de 1920 en raison de plusieurs facteurs et notamment parce que l'entraîneur de football, qui jusque là n'existait pas en France, fait son apparition, de la même façon qu'il émerge dans le mode de la natation après la seconde guerre mondiale<sup>809</sup>.

## 2. L'entraînement en football de 1920 à 1942

« *L'entraînement du sportif des années vingt ne semble pas avoir radicalement rompu avec les propositions que le docteur Lagrange élabore dès 1888* »<sup>810</sup>. En accord avec cette proposition de T. Terret, nous montrerons que les footballeurs des années 1920 et 1930 reprennent bon nombre de propositions émises par le docteur Lagrange trente ou quarante années auparavant. Nous nous appuyerons également sur les travaux d'Anne Roger<sup>811</sup> pour évoquer des similitudes entre l'entraînement en athlétisme et l'entraînement en football.

### 2.1. Philosophie et tendances : vers un entraînement physique

Au début des années 1920, l'entraînement proprement dit, au sens où l'entendent des auteurs aussi différents que Lagrange, Hébert ou Demenÿ n'est pas rentré dans les mœurs des footballeurs. En raison des freins multiples que rencontre son développement<sup>812</sup>, on comprend mieux que le capitaine de l'équipe de France G. Hanot<sup>813</sup> ait pu écrire : « *Au football, l'entraînement individuel et collectif entre les intervalles des matches ne joue pas un rôle essentiel. On peut même dire qu'en France, il n'occupe dans ce sport qu'une place de second*

---

<sup>807</sup> P. Arnaud. La sociabilité sportive. Jalons pour une histoire du mouvement sportif associatif, in P. Arnaud (sous la direction de). *Les athlètes de la République. Gymnastique, sport et idéologie républicaine 1870/1914*. Paris, L'Harmattan, 1997 (édition originale 1987). p. 367.

<sup>808</sup> A. Thieuret, international, capitaine du SCUF. L'entraînement au Football. Le rugby ». Numéro spécial : L'entraînement. *La Vie Au Grand Air* n° 768, 7 juin 1913. Cité par J. Vincent, 2003, *opus cit.*, p. 302.

<sup>809</sup> T. Terret, 2008, *opus cit.*, p. 9.

<sup>810</sup> T. Terret. Les modèles d'entraînement en France dans les années vingt : diversité, références scientifiques et pressions internationales, in J.-P. Saint-Martin, T. Terret. *Le sport français dans l'entre-deux-guerres. Regards croisés sur les influences étrangères*. Paris, L'Harmattan, 2000. p. 146.

<sup>811</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*

<sup>812</sup> Se reporter au chapitre 1.3. Les freins (infrastructures, mentalités).

<sup>813</sup> Gabriel Hanot compte 12 sélections en équipe de France entre 1908 et 1919.

plan »<sup>814</sup>. Il est vrai que les freins à l'entraînement ont pu inciter à développer des modalités de pratique individualisée. Les footballeurs peuvent s'entraîner individuellement s'ils le souhaitent. « *Le dimanche en général est, en effet, le seul jour dont dispose un joueur pour s'entraîner, mais il peut distraire quelques heures dans la semaine pour se maintenir en forme (culture physique)* »<sup>815</sup>. La loi de juillet 1906 sur le repos hebdomadaire a suscité de nombreux débats parlementaires<sup>816</sup> et est suivie de la loi du 23 avril 1919 qui instaure la journée de 8 heures. Mais celle-ci n'est entièrement appliquée qu'à partir de 1925. On peut donc considérer ces réflexions à propos du maintien en forme comme des prescriptions, mais rien ne permet d'affirmer que les footballeurs français les suivent, et qu'ils s'entraînent seuls de leur côté, d'autant que le logement ouvrier et parfois fort éloigné du lieu de travail<sup>817</sup>. Dans ces conditions, le déplacement et la fatigue n'inclinent pas forcément à trouver le loisir nécessaire à consacrer à la culture physique. Cette absence de conditions de pratique optimales se retrouve dans d'autres sports comme l'athlétisme<sup>818</sup>.

Il s'avère que ces recommandations sont à nouveau peu suivies par les joueurs, pas plus par ceux qui évoluent dans les meilleures équipes que par ceux qui opèrent dans des clubs de niveau plus modestes. En effet, les premiers nommés pensent bénéficier d'un statut privilégié qui les conduit à s'exonérer de contraintes supplémentaires. Il est donc vraisemblable que la plupart des conseils prodigués par les manuels et articles des années 1920 ne sont pas davantage appliqués et suivis par les footballeurs de bon niveau que ne l'étaient ceux des ouvrages des décennies précédentes. Pourtant l'idée de la nécessité d'un entraînement, qui n'est d'ailleurs pas spécifique au football s'impose dans les esprits dès 1912, à la suite des résultats jugés décevants des athlètes français aux Jeux Olympiques de Stockholm. Elle s'amplifie après la guerre, grâce notamment à la portée des jeux interalliés de 1919<sup>819</sup>. Il faut dès lors trouver un remède efficace : l'entraînement doit s'imposer, mais ne peut être fait à l'emporte-pièce. Au contraire, il doit être effectué sous la direction d'un

---

<sup>814</sup> G. Hanot, 1919, *opus cit.*

<sup>815</sup> J. Try. *Le football association*. Paris, France éditions, 1922. 64 p.

<sup>816</sup> J. Le Goff, 2004, *opus cit.*, pp. 185-186.

<sup>817</sup> J.-B. Duroselle. *La France de la « Belle-Epoque »*. Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1992 (2<sup>ème</sup> ed.). p. 53.

<sup>818</sup> A. Roger, 2004, *opus cit.*, p. 289.

<sup>819</sup> T. Terret. Les modèles d'entraînement en France dans les années vingt : diversité, références scientifiques et pressions internationales, in J.-P. Saint-Martin et T. Terret. *Le sport français dans l'entre-deux-guerres. Regards croisés sur les influences étrangères*. Paris, L'Harmattan, 2000. p.149

spécialiste<sup>820</sup>. Rien d'original n'émane de cette proposition, puisque d'autres sports tels que la natation ont établi le même constat<sup>821</sup>.

### 2.1.1. Pour s'entraîner : les prescriptions d'ordre hygiénique

Comme lors de la période précédente, l'accent est mis sur l'hygiène de vie. J. Try peut écrire : « A ces nombreux conseils sur l'entraînement, nous voulons en ajouter deux derniers qui les dominent tous. Nul ne sera jamais un bon footballeur s'il fume ou boit avec excès, et s'il ne pratique une excellente hygiène, c'est-à-dire s'il ne mène pas une vie saine et régulière »<sup>822</sup>. Ces conseils pratiques qui s'adressent aux footballeurs sont assésés avec la même vigueur aux joueurs de rugby ou aux nageurs<sup>823</sup>. Tous ces conseils pratiques sont d'autant plus martelés que l'entraînement ne constitue toujours pas, dans les années 20, une priorité pour les joueurs français. Lucien Gamblin<sup>824</sup>, qui a été un joueur émérite dans les années 1910 et le début des années 1920 dresse un constat assez désabusé : « L'entraînement est inconnu, vous voulez pouvoir fumer, boire, vous voulez ne vous priver de rien de ce que vous considérez comme du « plaisir »<sup>825</sup>. Les reproches de Gamblin s'adressent surtout aux joueurs qui évoluent dans les grands clubs français. Il faut considérer que les années folles par le biais des dancings, cabarets, boîtes de nuit, music-halls, offrent des tentations certaines. Si ces endroits concernent surtout « le monde parisien », ils donnent le ton, font la mode, créent l'événement et « font surgir des pulsions sociales longtemps contenues ».<sup>826</sup> Dans le domaine, les reproches adressés aux joueurs sont de même nature : « On ne peut pas être en même temps un as d'alcôve, un as de bistro et un as de ground »<sup>827</sup>. Cela laisse penser que les footballeurs ne manifestent pas un comportement qui leur est spécifique, mais ne constituent pas une exception parmi les sportifs français. Certains joueurs sont rémunérés par le biais de dessous de table et participent à l'extension de l'amateurisme marron. Cette rémunération leur

---

<sup>820</sup> Gabriel Hanot. « Tant que nos clubs n'auront pas de conseiller compétent (il n'est pas indispensable qu'ils viennent d'Outre-Manche, mais qu'ils connaissent leur affaire), l'avenir du football en France sera incertain ». *Le Miroir des Sports* n°251, 1<sup>er</sup> avril 1925.

<sup>821</sup> T. Terret, 2008, *opus cit.*, p. 15.

<sup>822</sup> J. Try. *Le football-association*. Paris, France éditions, 1922. p. 54.

<sup>823</sup> J. Vincent. *Le crochet, la passe, la mêlée : une histoire des techniques en rugby de 1845 à 1957*. Thèse présentée devant l'Université Claude Bernard-Lyon 1 le 27 novembre 2003. p. 242, pour le rugby. Pour la natation, T. Terret, 2008, *opus cit.*, p. 11-12.

<sup>824</sup> Lucien Gamblin a mené une carrière de footballeur de 1904 à 1923. Il a connu 17 sélections en équipe de France entre 1911 et 1923. En tant que capitaine du Red Star, il a remporté la Coupe de France à trois reprises, en 1921, 1922 et 1923.

<sup>825</sup> *Très sport* n° 42, octobre 1925.

<sup>826</sup> S. Bernstein et P. Milza. *Histoire de la France au XX<sup>ème</sup> siècle. T.1 : 1900-1930*. Bruxelles, Complexe, 1990. p. 453.

<sup>827</sup> Salmson-Creak. *Football association et rugby* □ Le rugby, son entraînement spécial □ paris, P. Bré 1925, p. 107. Cité par J. Vincent, 2003, *opus cit.*, p.438.

permet d'arrondir leurs fins de mois et de s'étourdir dans des plaisirs non sportifs. La dénonciation n'est pas tant celle d'un manquement à l'entraînement, que celle d'une attitude d'une catégorie des joueurs qui devraient y sacrifier. En jouant sur les termes, Gamblin dans son discours montre que l'entraînement n'est finalement pas perçu comme un plaisir. De plus, il s'inscrit dans cette logique propre à certains promoteurs du football qui voudraient que s'entraîner soit incompatible avec la jouissance de certains plaisirs. Ainsi, les promoteurs de l'entraînement dans les années 20 fondent-ils leurs justifications sur des principes de bon sens, des prescriptions, et le définissent parfois par défaut : ce qu'il faut éviter.

### 2.1.2. Prescriptions pour s'entraîner : gymnastiques, culture physique

Cependant, les prescriptions ne restent pas cantonnées dans le domaine de l'hygiène. Certains auteurs effectuent des propositions pratiques qui à leurs yeux valent avant tout pour le pragmatisme dont elles font preuve. En effet, elles prennent en compte la situation particulière des pratiquants et lui offrent des moyens tout à fait accessibles à l'instar des propositions de J. Try : « Sans doute il n'a pas le temps de se rendre à son club pour faire de l'entraînement collectif, mais il peut chez lui acquérir du souffle, des muscles et conserver ou améliorer son état physique. Pour cela il n'aura chaque matin qu'à faire des mouvements d'assouplissement, mettant en jeu les pectoraux et les muscles dorsaux ; des mouvements respiratoires correctement exécutés lui conserveront le souffle nécessaire pour jouer à toute allure et de bout en bout une partie sans traîner sur le terrain »<sup>828</sup>. Si J. Try ne précise pas réellement quelle méthode spécifique est idoine à l'entraînement des footballeurs, d'autres auteurs émettent des recommandations plus précises. Le docteur Bellin du Coteau, médecin reconnu et sportif accompli<sup>829</sup>, s'associe avec le journaliste Maurice Pefferkorn pour proposer un manuel d'entraînement et de préparation générale à tous les sports. Ils y dénoncent l'inutilité d'une gymnastique de force, qui doit être remplacée par un travail d'assouplissement général afin d'améliorer la souplesse articulaire<sup>830</sup>. Les assouplissements proposés ne correspondent pas exactement à la représentation que l'on peut s'en faire aujourd'hui. S'ils intègrent des exercices de souplesse articulaire, on y retrouve également du renforcement musculaire, des sautilllements, du saut à la corde, des montées de genoux<sup>831</sup>. Quant à la culture physique, prônée par Ruffier dès 1909, elle est divulguée en France par le

<sup>828</sup> J. Try. *Le football-association*. Paris, France éditions, 1922. p. 54.

<sup>829</sup> Lire le chapitre consacré à M. Bellin du Coteau dans la thèse de A. Roger, 2003, *opus cit.*, pp. 124-126.

<sup>830</sup> Dr Bellin du Coteau et Maurice Pefferkorn. *L'entraînement sportif. Manuel d'entraînement et de préparation générale à tous les sports*. Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1924. pp. 93-110.

<sup>831</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*, p. 166.

biais de rééditions régulières de son manuel *Soyons forts. Manuel de culture physique élémentaire*<sup>832</sup>. Ces exercices de culture physique, d'assouplissements et de gymnastiques, appartiennent à ce que l'on peut dénommer « versant physique de l'entraînement ». A la même période, les spécialistes de rugby recommandent les mêmes procédés pour les rugbymen désireux d'entretenir leur forme<sup>833</sup>.

Dans les années 1920 prédomine toujours une idée de modération dans la conduite de l'entraînement. Le docteur Bellin du Coteau et M. Pefferkorn l'affirment: « *A l'entraînement, l'homme doit être très au-dessous de son record* ». <sup>834</sup> En corollaire, les sportifs sont donc invités à garder une réelle vigilance quant aux intensités, aux durées des répétitions lors des exercices pratiqués. « *Tout ceci pour imposer le principe qu'à l'entraînement, l'athlète ne doit pour ainsi dire jamais pousser* »<sup>835</sup>. On peut émettre l'hypothèse que certains footballeurs se sont accaparés cette idée mais l'ont extrapolée au point de la détourner de sa signification originelle. Plutôt que de doser les exercices d'entraînement, de les effectuer à intensité modérée, ils ont préféré s'en affranchir.

### 2.1.3. La prépondérance de la course à pied

Néanmoins, pour les rares adeptes d'une préparation individuelle, les possibilités existent. Elles sont encore empruntées aux modèles des professionnels anglais du début du siècle. J. Try : « *Un bon moyen pour faire travailler les muscles des jambes et aussi se maintenir en souffle consiste à pratiquer le saut à la corde* »<sup>836</sup>. Cependant à partir des années 1920, s'affirme une activité qui devient rapidement prépondérante dans l'entraînement en football : la course à pied. Les modèles d'entraînement fournis par les footballeurs professionnels anglais lors des décennies précédentes lui accordaient déjà une large place. Les premières préconisations s'attachent à définir le style des foulées efficaces. André Glarner<sup>837</sup> compare deux types de coureur : « *Les joueurs qui piétinent, qui « tricotent », ont l'air d'aller vite ; or, en réalité, ils sont aisément débordés par ceux qui courent en larges foulées, semblant se balader tout à leur aise* »<sup>838</sup>. Les travaux de Demeny portant sur le

---

<sup>832</sup> *Ibid*, p. 110.

<sup>833</sup> J. Vincent, 2003, *opus cit.*, p. 440.

<sup>834</sup> Dr Bellin du Coteau et Maurice Pefferkorn. *L'entraînement sportif. Manuel d'entraînement et de préparation générale à tous les sports*. Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1924. p. 118.

<sup>835</sup> Dr Bellin du Coteau et Maurice Pefferkorn, 1924, *opus cit.*, p. 120.

<sup>836</sup> J. Try. *Le football-association*. Paris, France éditions, 1922. p. 54.

<sup>837</sup> André Glarner est un journaliste qui prête également sa plume à d'autres hebdomadaires tels que *La Vie Au Grand Air*, et est très au fait des méthodes utilisées à l'étranger. Sur ce point, T. Terret, 2000, *opus cit.*, p. 149.

<sup>838</sup> *Football association* n° 30, 24 avril 1920.

mouvement préconisent que le mouvement efficace est aussi arrondi et harmonieux<sup>839</sup>. Pour autant, le journaliste semble se fier à ses impressions visuelles, et dénie une quelconque efficacité à la notion de fréquence de la foulée, lorsqu'elle est comparée à l'amplitude. L'aisance associée à l'amplitude constitue un point important, puisque les travaux vont aussi dans le sens d'une économie de l'effort. Afin de se préparer à la répétition des efforts, de permettre aux organismes des joueurs de produire des intensités soutenues, l'entraînement recherche la réitération de la performance en jouant sur les grandes fonctions<sup>840</sup>. D'autres observateurs situent l'importance de la course à pied dans un autre domaine, celui des facteurs psychologiques. Tel est le cas de Maurice Pefferkorn qui en vante les mérites : « Rien de tel qu'un 100 mètres pour apprendre le démarrage rapide. Le 400 mètres est une admirable école de volonté et de courage »<sup>841</sup>. En effet, la course à pied relève à merveille des procédures de contrôle physiologique. Les résultats mesurés et chronométrés sont là pour le procurer. Bien entendu, ces effets mesurables coïncident donc avec une morale de l'effort prédominante. Les encouragements à la pratique de la course s'appuient donc sur des postulats issus de domaines divers, athlétique, technique, psychologique voire moral. La caution du rationalisme est également recherchée, notamment à travers la gradation des exercices proposés. Solliciter les commentaires d'un médecin tel que le docteur Henri Diffre apporte une garantie scientifique supplémentaire<sup>842</sup> : « Un des exercices qui convient le mieux aux jeunes gens, et plus particulièrement aux joueurs de football, c'est la course de vitesse (□). Dans ces conditions, commencez doucement : faites d'abord l'apprentissage de la course, puis l'apprentissage du départ, et alors seulement, vous essaierez de courir en débutant évidemment par de courtes distances, 60 mètres pour commencer »<sup>843</sup>. La méthode analytique constitue la base de la progression : travailler séparément chacune des parties séparément, puis les assembler afin qu'elles forment un tout. Cette méthode correspond au modèle associationniste décrit dans le *Règlement général d'éducation physique* appelé *Méthode française* et publié par le sous-secrétariat à l'éducation physique en 1925, qui

<sup>839</sup> « L'étude attentive des sportifs de moindre niveau de performance montre également que l'amplitude, la continuité et la progressivité des gestes s'affinent et s'affirment d'autant mieux qu'ils se rapprochent plus des gestes des sujets d'élite ». C. Pociello, 1999, *opus cit.*, p. 217.

<sup>840</sup> « Afin de permettre à l'organisme d'affronter les aléas du travail et la violence des efforts, l'entraînement renforce les mécanismes qui réduisent les écarts de son régime de fonctionnement. (□) La voie de l'éducation consiste donc à entraîner les fonctions circulatoires, respiratoires, cardiaques, etc., qui préviennent l'usure des organes et développent leurs capacités ». A. Rauch, 1982, *opus cit.*, p. 37.

<sup>841</sup> M. Pefferkorn. *Le football-association : théorie et pratique du jeu de football*. Paris, Ernest Flammarion, 1921. 308 p.

<sup>842</sup> A l'instar des approches positivistes de l'exercice décrits par A. Roger, 2003, *opus cit.*, pp. 105-108.

<sup>843</sup> *Football et Sport* n° 186, 20 avril 1928.

recommande à l'athlète de *répéter des séquences décontextualisées puis mises bout à bout*<sup>844</sup>. L'enseignement successif de différents éléments, qui se combinent ensuite selon une complexité croissante, participe d'une capitalisation du temps des individus, d'une organisation des durées profitables, susceptible d'utilisation et de contrôle<sup>845</sup>. Cette définition n'est pas propre au seul football, et en l'occurrence, à la course à pied. Elle recouvre tous les secteurs de la vie, surtout dans les sociétés industrielles, qui ont découvert et appliqué le taylorisme et l'organisation scientifique du travail. L'entraînement du football avec ballon semble être soumis aux mêmes impératifs.

Après les constats initiaux émis par des journalistes comme André Glarner qui comparait deux styles de coureur, des conseils techniques précis s'adressent aux pratiquants. Les manuels d'entraînement en football, comme les plans d'entraînement, s'attachent à décrire l'efficacité de la course de vitesse si utile au footballeur : « *Pour faire le mouvement de la foulée, vous soulevez votre genou le plus haut possible□ puis vous lancez le pied en avant, et en haut en tendant toute la jambe en avant comme si vous vouliez aller toucher de la pointe du pied un point assez éloigné de vous. C'est la bonne qualité de ce geste qui assure au coureur de vitesse en même temps sa meilleure foulée et le style le plus élégant*<sup>846</sup> ». L'efficacité du geste doit être analysée rationnellement. Alors que des auteurs tels que G. Hébert<sup>847</sup> considèrent ce geste comme naturel, et ne voient pas matière à le décrypter de façon analytique, il faut ici lui conférer une application scientifique. De surcroît, l'harmonie gestuelle est à nouveau une garantie de l'efficacité. Elle est aussi la garantie du souci d'économie recherché depuis le traité du docteur Lagrange publié en 1888. A partir des années 1920, la course à pied, surtout sous forme de vitesse, occupe la majeure partie des recommandations en matière d'entraînement en France. Dans un souci de contrôle physiologique des joueurs, elle représente un exercice adapté et efficace, mais qu'il est important de rendre scientifique. Dans les années 1930, elle reste un élément fondamental de l'entraînement en football selon Paul Nicolas<sup>848</sup> et V. Davidovitch : « *La course occupe une*

---

<sup>844</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.* p. 145.

<sup>845</sup> M. Foucault, 1975, *opus cit.*, pp. 153-154.

<sup>846</sup> Docteur M. Diffre. *Football et Sport* n° 190, 18 mai 1923.

<sup>847</sup> Georges Hébert est le promoteur de la méthode naturelle, une méthode de gymnastique en vigueur depuis le début du XXème siècle. Sur cette question, S. Villaret, J.-M. Delaplace. La méthode naturelle de Georges Hébert ou « l'école naturiste » en éducation physique (1900-1939). *Revue STAPS* n° 63, 2004. pp. 29-44.

<sup>848</sup> Paul Nicolas est un joueur qui évolue dans les années 1920 et arrête sa carrière en 1931 juste avant l'avènement du professionnalisme. Il remporte la Coupe de France à 4 reprises avec le Red Star. Il est sélectionné à 35 reprises en équipe de France (pour 20 buts marqués) entre 1920 et 1931. A près sa carrière de joueur, il devient dirigeant et notamment Président du Groupement des clubs autorisés de décembre 1953 à novembre 1966. Il est sélectionneur de l'équipe de France de football de 1954 à juin 1959. Il décède d'un accident de voiture en juin 1959 alors qu'il occupe la fonction de sélectionneur.

place prépondérante dans un programme de football »<sup>849</sup>. En ce sens, les manuels en vigueur rejoignent l'idée de M. Bellin du Coteau, pour qui la course à pied est le *sport princeps*, à la base de tous les autres<sup>850</sup>. La préparation athlétique et notamment la course à pied apparaissent plus faciles à maîtriser et sont connues depuis plus longue date. De ce fait, cette relative garantie de maîtrise qu'elles procurent aux entraîneurs contribue à en faire des outils privilégiés de l'entraînement. De surcroît, la variété des distances choisies permettent d'améliorer chez les footballeurs des capacités diversifiées, qui s'échelonnent du *bien courir*<sup>851</sup> au *tenir la distance*<sup>852</sup>.

Il est intéressant de détailler les contenus des séances que l'entraîneur anglais C. Griffiths délivre aux stagiaires lors du cours d'élèves entraîneurs mis en place par la FFFA en 1929. Pour la session de 1930, Griffiths a fourni le plan de ses cinq après-midi d'intervention au journal *Football*<sup>853</sup>. Dans la mesure où ces cours sont dispensés à de futurs entraîneurs<sup>854</sup>, qui seront eux-mêmes amenés à enseigner le football, quelles en sont les dominantes ?

Séance n°	Nombre d'exercices	Course	Technique	Tactique	Culture physique ou assouplissements	Saut à la corde
1	22	3	6		11	2
2	14	4	6	2	1	1
3	15		4	2	9	
4	18	2	2	3	10	
5	11*			1	10*	

\* La séance est composée de deux exercices : une partie opposant deux équipes lors d'une rencontre de deux mi-temps de trente minutes chacune. Les équipes doivent appliquer des conseils d'ordre tactique. Cette partie est précédée par une séance d'assouplissements commandée par un élève. Au regard des modalités des séances n° 1 et n° 3, nous avons arbitrairement considéré que le nombre d'exercices d'assouplissements était de 10. Selon les critères de M. Bellin du Coteau, une séance d'assouplissements dure 20 minutes avec des pauses respiratoires.<sup>855</sup>

**Tableau : Contenus des cinq séances d'entraînement dispensées par C. Griffiths aux élèves entraîneurs lors du stage de 1930**

<sup>849</sup> P. Nicolas, V. Davidovitch. *Les secrets du football*. Paris, 1934. 254 p.

<sup>850</sup> Cité par A. Roger, 2003, *opus cit.*, p. 157.

<sup>851</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*, pp. 163-166.

<sup>852</sup> *Ibid*, pp. 166-168.

<sup>853</sup> Respectivement dans *Football* n° 33 du 17 juillet 1930, n° 34 du 24 juillet 1930, n° 35 du 31 juillet 1930, n° 36 du 7 août 1930 et n° 37 du 14 août 1930.

<sup>854</sup> Se reporter au chapitre 2.3. : Les premières formations d'entraîneur.

<sup>855</sup> Sur ce point, A. Roger, 2003, *opus cit.*, p. 135.

Il s'avère que les exercices de culture physique, qui peuvent également être remplacés par des assouplissements, sont prépondérants. Même si on peut supposer qu'en durée ils n'occupent pas la majeure partie de la séance, en revanche leur nombre et leur diversité est à souligner. Au regard des autres versants abordés, la course à pied joue un rôle important alors que les apports techniques et tactiques, s'ils sont présents, ne représentent pas la majorité des contenus enseignés. Si on les regroupe ensemble, ce sont bien les exercices de culture physique, de saut à la corde et de course qui sont décrits de manière plus détaillée que les exercices techniques et tactiques. Ce sont donc les premiers qui sont les plus enseignés par les entraîneurs et les plus pratiqués par les joueurs lors des années 1930.

Si nous avons montré par ailleurs que le professionnalisme avait engendré de réelles avancées en matière d'accoutumance à l'entraînement, il n'en demeure pas moins que les joueurs français ne s'adonnent sans doute pas à la préparation physique avec toute l'énergie ou la volonté nécessaire. C'est en tout cas l'avis d'Etienne Mattler, capitaine du FC Sochaux et trente sept fois international<sup>856</sup> : « *La supériorité des insulaires s'explique aussi par leur merveilleuse condition physique. Ce sont tous des athlètes et ils savent ce qu'ils doivent à la condition physique. Chez nous, au contraire, même parmi les professionnels, j'ai constaté avec regret que la gymnastique était peu prise* »<sup>857</sup>. Cependant, malgré les réserves émises par le joueur sochalien, il s'avère que la mise en œuvre du versant physique de l'entraînement à partir des années 1920 a porté ses fruits et produit des résultats visibles et observables aux yeux des spécialistes comme Achille Duchenne : « *C'est en résistance à la fatigue, en économie de l'effort à accomplir, en puissance athlétique utile que la progression du jeu au cours des vingt-quatre ans a été la plus nette* »<sup>858</sup>.

### 3. Les contenus de l'entraînement

L'entraînement du FC Metz, dirigé par l'Autrichien Friedthum est décrit en ces termes : « *Trois fois par semaine, le stade de l'Île Saint Symphorien s'anime. L'entraînement des pros a repris. Culture physique, sprints et tours de piste, voilà qui remplit le mardi et le mercredi matin. Le jeudi soir, deux mi-temps de trente minutes doivent rapidement ramener*

---

<sup>856</sup> Etienne Mattler terminera sa carrière avec 46 sélections enregistrées entre 1930 et 1940. Entré dans la résistance en 1940, déporté puis évadé et passé en Suisse, il reprendra sa carrière comme entraîneur-joueur au FC Sochaux de 1944 à 1946.

<sup>857</sup> *Match* n° 564, 6 avril 1937.

<sup>858</sup> *Football* n° 412, 8 décembre 1937.

*la forme et l'homogénéité* »<sup>859</sup>. On peut le vérifier, course à pied et culture physique occupent une place importante, ce qui tend à prouver que les exercices des stages de Griffiths correspondent à « ce qui se fait » réellement dans les clubs français à l'entraînement.

Si les contenus de l'entraînement ne semblent pas vraiment différents de ceux qui sont proposés depuis les débuts du football en France, le rythme hebdomadaire de trois fois par semaine auquel ils sont proposés marque une rupture avec la période d'avant 1932. D'autres équipes s'entraînent jusqu'à quatre fois dans la semaine. Ainsi, le Racing club de Paris, auteur du doublé Coupe championnat sous la direction du britannique Kimpton en juin 1936 s'exerce quatre fois par semaine de 14h30 à 17h ou 17h30. « *Les mardis et vendredis sont consacrés aux massages, aux démarrages et aux tours de piste, au saut à la corde, ainsi qu'à une sorte de volley joué en cercle, avec le pied et non avec les mains. Les mercredis et jeudis comportent l'entraînement proprement dit, qui s'achève par un petit match entre l'équipe première et l'équipe réserve. Après la séance, M. Kimpton fait une causerie conférence au tableau vert magnétique, il critique les fautes commises précédemment et prévoit la tactique du prochain adversaire* »<sup>860</sup>. L'intensité se mesure non pas en termes qualitatifs, mais quantitatifs. L'entraînement peut-être considéré comme plus intense parce qu'il se renouvelle souvent au cours de la semaine. Par contre, le contenu des séances en lui-même ne connaît pas de bouleversement par rapport à la fin de la décennie précédente.

#### **4. Le versant technique de l'entraînement**

« *De même qu'au régiment, les recrues décomposent les mouvements de maniements d'armes, de même, le débutant doit apprendre à exécuter séparément un shoot, une passe, un dribbling, un coup de tête* »<sup>861</sup>. La référence à l'armée est également explicite. Lieu de passage obligé de tous les jeunes gens Français, elle est également le réceptacle des représentations françaises, d'une nation qui se pense puissante et influente au sortir de la guerre de 1914-1918. Mais c'est aussi une nation qui a été meurtrie cruellement et doit mettre en place une politique d'eugénisme, avec l'appui de l'école, et de l'armée. La création en 1921 d'un Commissariat à l'Éducation Physique, aux Sports et à la préparation militaire, rattaché au Ministre de la Guerre, répond à ces besoins.<sup>862</sup> Il est donc compréhensible que

---

<sup>859</sup> *Football* n° 394, 4 août 1937.

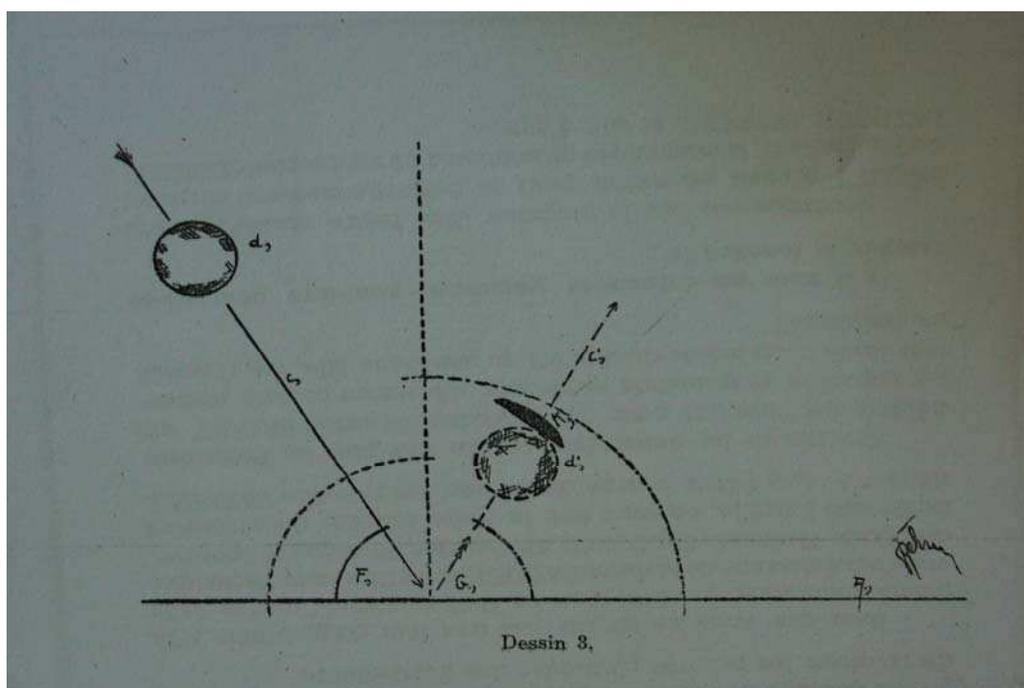
<sup>860</sup> *Le Miroir des Sports* n° 886, 2 juin 1936.

<sup>861</sup> *Football Association* n° 33, 15 mai 1920.

<sup>862</sup> Les rapports étroits entretenus par le football professionnel et l'armée pendant et après la première guerre mondiale sont analysés par C. Eisenberg, 2006, *opus cit.*, pp. 14-15.

L'armée puisse servir de référence au monde des sports, et que les deux cherchent à appliquer les principes d'organisation du travail en vigueur. L'ordre et la rigueur prédominent donc dans les ouvrages d'entraînement sportif.

Un deuxième aspect visible dans les manuels relatifs au football est celui qui tente de définir des consignes techniques spécifiques au football de façon rationnelle et scientifique. Une fois la justification de l'entraînement établie, qu'elle soit physique, morale ou sociale, il reste à théoriser ce qui est spécifique au football. La théorisation tactique, notamment la description des systèmes de jeu, est souvent évacuée des ouvrages ou articles. Il reste cependant la partie technique. Il s'agit ici principalement de décrire des techniques corporelles<sup>863</sup> individuelles d'appropriation, de maîtrise et de transmission du ballon. La tentation est grande de s'inspirer du modèle de la course à pied. Décrire le contrôle du ballon doit renvoyer à des considérations de type biomécanique : « *Le contrôle du ballon (blocage) : Ainsi, pour un ballon réglementaire (sur un terrain de football bien plat), l'angle sous lequel tombe sur le sol et l'angle qu'il fait en rebondissant sont égaux et dans le même plan vertical* »<sup>864</sup>.



**Gézya, Székany, Cécagne. *Technique du jeu de football*, 1928. Descriptif des angles obtenus par le rebond du ballon au sol, p. 66.**

<sup>863</sup> « Les techniques corporelles sont des manières de faire, des procédés visant l'efficacité ; un ensemble de repères stables permettant répétition et affinement de l'action ; un ensemble de constructions ou de stratégies motrices susceptibles de perfectionnement. Ces techniques supposent d'abord une organisation « raisonnée », un ordre, une régulation du comportement. Mais elles supposent aussi transmission et description ». G. Vigarello. *Une histoire culturelle du sport. Techniques d'hier et d'aujourd'hui*. Paris, Robert Laffont et Revue EPS, 1988. p. 7.

<sup>864</sup> E. Gézya-Székany-Cécagne. *Technique du jeu de football*. Bruxelles, J. Colasso et Co., 1928. p. 65.

La volonté de rendre scientifiques le football, sa technique ainsi que l'entraînement est visible. L'élaboration temporelle de l'acte comporte des prescriptions, des contraintes avec un important degré de précision dans la décomposition des gestes et des mouvements, qui correspondent à une manière d'ajuster le corps à des impératifs temporels<sup>865</sup>. De cette manière, le contrôle des corps est simplifié, et le pouvoir de coercition théoriquement conféré à l'entraîneur s'en trouve renforcé. Les descriptifs de *blocage du ballon*, de *direction du ballon*, de *l'appréciation de l'effet qui anime le ballon* occupent plusieurs pages et sont rendus plus explicites par des schémas géométriques qui multiplient les droites et les angles<sup>866</sup> ou encore par des photographies qui explicitent le « bon » geste à accomplir, voire la façon *correcte* ou *parfaite* à adopter<sup>867</sup>. L'analyse de la frappe de balle répond aux mêmes impératifs. « *Le coup de pied le plus fréquent et aussi le meilleur, est celui qui consiste à prendre la balle sur la partie supérieure du soulier, entre la pointe et le bas de cou-de-pied. L'impulsion est alors donnée par la face supérieure des orteils et la direction réglée par le degré d'inclinaison du pied. Pour obtenir une certaine force (□) il faut que le prolongement de la jambe soit légèrement en arrière du corps, ce qui revient à dire que l'impulsion doit être donnée avant que la pointe du soulier n'ait dépassé l'aplomb du genou* »<sup>868</sup>.

Expliquer le football et l'analyser de façon scientifique répond à un double impératif : lui conférer un aspect rationnel et organisé, mais également rassurer les quelques entraîneurs quant au bien fondé de leurs situations d'entraînement. Cette volonté s'inscrit dans le contexte de « *domination scientiste* » qui est celui des trente premières années du siècle<sup>869</sup> et concerne la plupart des pratiques sportives. L'entraînement technique existe réellement à partir de la fin du milieu des années 1920, mais il dépend en réalité de la mise en œuvre de l'entraînement tout court. A partir du moment où les joueurs se rendent à l'entraînement, ce dernier peut effectivement comporter une partie technique destinée à renforcer leurs habiletés de base dans la manipulation et la maîtrise du ballon. Comme l'entraînement n'est rentré dans les habitudes des joueurs français que depuis peu, les constats des spécialistes du début des années 1930 révèlent des lacunes techniques persistantes dans le bagage des joueurs français. Gabriel Hanot le prétend : « *Les footballeurs français ne jouent pas assez avec le ballon à l'entraînement ; ils ne sont pas familiarisés avec la bonne boule qui est si franche et si loyale*

<sup>865</sup> M. Foucault, 1975, *opus cit.*, p. 153.

<sup>866</sup> Par exemple E. Gézya-Székany-Cécagne, 1928, *opus cit.*, pp. 59-70.

<sup>867</sup> Par exemple M. T. Bunyan. *Le football simplifié*. Paris, P. Fauville, 1935. pp. 20-25.

<sup>868</sup> H. Bard, H. Diffre. *Le football association : étude technique et physiologique, entraînement, hygiène*. Paris, Gaston Doin & Cie, 1927.

<sup>869</sup> A. Roger, *opus cit.*, p. 290.

à l'égard de ceux qui savent lui parler»<sup>870</sup>. La familiarité des termes suppose une relation symétrique : les relations cordiales ne peuvent se mériter que si elles s'entretiennent régulièrement. Or des progrès en matière d'entraînement sont certes enregistrés, mais ils ne sont pas encore suffisants. Le professionnalisme a sans aucun doute permis aux footballeurs français de répéter plus souvent les gestes techniques de base, de les automatiser, puisque au bout de quatre années, Gabriel Hanot peut dresser le constat d'une amélioration évidente : « Depuis le mois de septembre 1932, date de l'institution du professionnalisme, la technique de nos footballeurs a accompli des progrès considérables (□). Aujourd'hui, un footballeur qui manque un blocage ou qui se laisse surprendre par l'effet du ballon est immédiatement blâmé par la foule. On exige que la prise de possession, l'interception, la manipulation, si l'on peut ainsi parler, du ballon, s'accomplissent automatiquement, par simples réflexes, tandis que l'esprit et les yeux préparent la combinaison future »<sup>871</sup>.

#### 4.1. Evolution de quelques gestes techniques : la passe<sup>872</sup>

La passe, un des gestes techniques les plus usités en football, consiste à transmettre le ballon à l'un de ses coéquipiers. Cette technique née et perfectionnée en Ecosse a mis du temps à s'établir en France où les joueurs abusent encore du jeu individuel au début du siècle. Au début des années 1920 s'établissent les premières recommandations : « En général, la passe du demi-centre s'adressera à l'inter droit ou gauche »<sup>873</sup>. La conception du jeu, qui n'est pas celle d'un football total où tous les joueurs se déplacent dans toutes les parties du terrain, mais plutôt celle d'une spécialisation des joueurs avec l'attribution de secteurs de terrain bien définis dans lesquels les joueurs évoluent selon leur poste, rend plausible et recevable cet argument. Les schémas de jeu sont assez stéréotypés, et il s'avère plausible de prédire les destinataires des passes en fonction du poste occupé par le joueur. Parallèlement à l'identification des destinataires potentiels, les manuels recentrent l'attention sur les fonctions de la passe : elle est résolument une arme offensive dans un premier temps : « Elle doit toujours être faite en avant, compte soigneusement tenu de l'élan et de la vitesse du partenaire à qui on la fait. Puisqu'en effet la passe a pour but de continuer une attaque, il

---

<sup>870</sup> Football n° 94, 17 septembre 1931.

<sup>871</sup> Football n° 359, 2 décembre 1936.

<sup>872</sup> Ces quelques réflexions pourraient s'intituler : La passe, le blocage et la défense de son camp : Une histoire des techniques en football de 1890 à 1942, en écho au remarquable travail de Joris Vincent : *Le crochet la passe et la mêlée : Une histoire des techniques en rugby de 1845 à 1957*, opus cit., 2003.

<sup>873</sup> M. Pefferkorn. *Le football association. Théorie et pratique du jeu de football*. Paris, Ernest Flammarion, 1921. 308 p.

*serait ridicule de briser cette attaque en envoyant le ballon derrière celui à qui il est destiné »<sup>874</sup>.*

La notion de progression du ballon est fondamentale. La passe ne se conçoit que dans un système de jeu donné. De ce fait la passe de conservation, qui peut être latérale ou donnée vers l'arrière n'est pas abordée, puisque le jeu pratiqué dans les années 1920 recommande d'amener le ballon systématiquement vers l'avant. Pour améliorer la maîtrise de ce geste technique, il est conseillé de s'entraîner en faisant varier la direction du geste, puis les paramètres qui influencent la difficulté d'exécution. Paul Nicolas, dans un article intitulé « La passe, acte essentiel du joueur », conseille : « *La meilleure façon de s'entraîner consiste, au début, à former un cercle de quatre ou cinq joueurs, et à se faire des passes de l'un à l'autre en changeant constamment de destinataire. Lorsqu'on a acquis une bonne précision, on se fait des passes en courant sur le terrain de jeu et en mettant dans l'exécution la plus grande difficulté possible, tout en conservant, cela va de soi, le maximum de précision »<sup>875</sup>. Ici le principe de progressivité cher à Lagrange, Demeny, Hébert et à la plupart des auteurs qui ont donné leur avis sur l'entraînement est respecté<sup>876</sup>. La passe est donc étudiée en se préoccupant du partenaire, acteur essentiel dans l'aboutissement de la réalisation technique, mais sans donner un rôle à l'adversaire, qui en match s'oppose à sa réalisation. La vision de ce que doit être une bonne passe reste stéréotypée, car conditionnée par une logique de généralisation : « *Le capitaine leur montrera la supériorité des passes rapides au ras du sol sur celles qui se font en l'air »<sup>877</sup>. Ces conseils traduisent une analyse logique mais stéréotypée du jeu : une passe à terre est effectivement plus facile à réaliser par son auteur, et plus facile à contrôler par son destinataire. Mais ils représentent le danger d'enfermer le joueur dans un seul type de comportement prédéterminé. Au milieu des années, 1930, des spécialistes reconnus comme Maurice Bunyan<sup>878</sup> reconnaissent le droit à l'existence à d'autres modalités que la passe avant ? « *Les passes latérales : cette passe ne doit être effectuée que lorsque vous ne pouvez ni faire une passe en profondeur, ni une passe oblique. Elle est non progressive dans beaucoup de cas »<sup>879</sup>. Ce constat procède d'une analyse a posteriori des conditions de jeu : en tant que pratiquant, Bunyan sait que dans certains cas, la progression du ballon vers l'avant***

---

<sup>874</sup> J. Try, 1922, *opus cit.*

<sup>875</sup> *Match* n° 2, 16 novembre 1926.

<sup>876</sup> C. Pociello, 1999, *opus cit.*

<sup>877</sup> L. Monitor. *Le football association : théorie, pratique, règlement international*. Paris, Albin Michel, 1929, 190 p.

<sup>878</sup> Maurice Bunyan, footballeur anglais, a opéré dans le championnat de Belgique de 1904 à 1923. Il en a remporté le titre de meilleur buteur à deux reprises. Il termine sa carrière de joueur au Stade Français de 1923 à 1926. Il deviendra entraîneur des Girondins de Bordeaux de 1945 à 1947.

<sup>879</sup> M. T. Bunyan, 1935, *opus cit.*

est rendue momentanément impossible. Il fait ici appel aux capacités d'adaptation du footballeur qui doit être apte à évaluer rapidement la situation qu'il rencontre et à fournir une réponse adaptée. Cette avancée par rapport aux propositions qui interdisaient la passe latérale, certes modeste, n'en relève pas moins d'une vision plus globale et moins étriquée du geste technique.

#### 4.2. Evolution de quelques gestes techniques : le blocage

Un autre geste technique qui illustre l'évolution des techniques en football est le blocage. « *Si un joueur est en avant, qu'il s'agisse d'un avant ou d'un demi, et reçoit un ballon qui arrive rapidement au ras du sol – de côté ou par derrière- il doit tout d'abord, s'il a le temps, laisser venir le ballon devant lui. La tenue du pied doit être telle qu'il prenne la direction dans laquelle on veut envoyer plus tard le ballon. Mais le talon doit être posé sur le sol, seule la pointe du pied doit être soulevée et quand le ballon touche le côté interne du pied on donne alors une petite poussée avec la pointe du pied dans la partie inférieure du ballon et on pose le pied sur le sol ; (□). On peut aussi bloquer la balle avec le bord externe du pied, si elle n'est pas trop rapide. Mais il faut être doué d'une grande précision, sinon on n'y réussit pas* »<sup>880</sup>. On peut remarquer que cet extrait exige une concentration poussée de la part du lecteur pour tenter d'en comprendre le sens. Il semble bien que seuls les initiés peuvent saisir toute la signification de ces conseils sans doute inaccessibles aux profanes et aux néophytes.

Nous avons déjà évoqué l'effort de rationalisation des pratiques dont cet ouvrage fournit une illustration idoine. La volonté de mieux instrumentaliser les forces pour contrôler le ballon transparaît, à l'instar de la réception du ballon en rugby dans les années 1920<sup>881</sup>. Quelques années plus tard, d'autres auteurs offrent une vision sans doute plus abordable et plus simplifiée<sup>882</sup>. « *Comment bloquer un ballon de football. Leçon 1 : Le mouvement de la jambe est absolument semblable à celui que l'on effectue lorsque l'on pédale sur une bicyclette. Bloquer un ballon signifie poser le pied dessus* »<sup>883</sup>.

---

<sup>880</sup> E. Gézya-Székany-Cécagne, 192\_, *opus cit.* p 69.

<sup>881</sup> J. Vincent, 2003, *opus cit.*, p. 422.

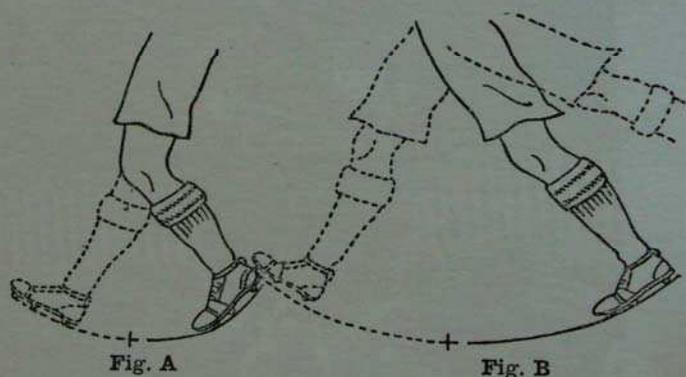
<sup>882</sup> Constatons que le titre de l'ouvrage de M. T. Bunyan, « *Le football simplifié* » est donc loin d'être anecdotique.

<sup>883</sup> M. T. Bunyan, 1935, *opus cit.*

Si vous avez bien étudié cette première leçon, relative à la façon correcte de frapper le ballon, vous observerez que le pied vient en contact avec la balle à la fin du mouvement descendant. Laissez-moi maintenant vous expliquer ce que j'entends par mouvement descendant et mouvement ascendant, afin que les leçons suivantes soient parfaitement claires pour vous.

Dans tous les jeux, nous faisons un mouvement qui représente un arc de cercle. Au tennis et au golf nous l'effectuons avec les bras, au football, c'est avec les jambes.

En effet, votre pied doit décrire un demi-cercle ; c'est quelquefois la partie inférieure de la jambe à partir du genou qui le décrit (fig. A) ; d'autres fois, c'est toute la jambe à partir de la hanche (fig. B).



Ce que j'appelle le mouvement descendant est indiqué par un trait plein et le mouvement ascendant par des pointillés. La + indique la ligne de milieu entre les deux mouvements.

Il est absolument essentiel, au début, d'amener votre pied en contact avec le ballon dans son mouvement descendant. C'est également essentiel, en principe, dans tous les genres de coups. Ne vous inquiétez pas des exceptions à cette règle.

M. Bunyan. *Le football simplifié*, 1935. Descriptif de la frappe de balle, p. 23.

Ici, les termes sont vulgarisés et les expressions imagées témoignent d'une volonté de rendre la pratique accessible à tous. Bunyan propose cinq leçons, à nouveau animées par le souci d'une gradation par difficulté croissante, afin de soumettre une véritable progression. La cinquième leçon est la suivante : « *Au lieu de poser le pied entier sur le ballon, essayez de n'en employer que la pointe* »<sup>884</sup>. A travers une progressivité des exigences, on assiste à un affinement du geste, lequel sera obtenu grâce à la répétition et donc à l'entraînement. Au milieu des années trente, des auteurs plus intégristes n'hésitent pas à bannir le blocage tel qu'il était exécuté jusqu'alors du répertoire des techniques corporelles du footballeur moderne. En effet, en raison de l'évolution du jeu, plus rapide et plus athlétique, les joueurs

<sup>884</sup> *Ibid.*

disposent de moins de temps pour prendre les décisions les mieux adaptées lorsqu'ils sont en possession de la balle. S'ils continuent à la bloquer, ils contribuent à ralentir le jeu et permettent éventuellement davantage de latitude d'intervention aux adversaires les plus proches. « *Il est absolument inutile, pour qu'un blocage soit parfait, que le ballon reste immobilisé sous le pied. Il faut, au contraire, qu'il s'en détache dans la direction où l'on veut reprendre sa course pour faire sa passe* »<sup>885</sup>. Ici se dessinent plusieurs orientations plus modernes dans l'histoire des techniques. La première, est que le geste technique ne peut être dissocié de sa fonction. La seconde, est qu'il évolue en fonction d'impératifs liés aux évolutions du jeu lui-même. Enfin, le geste technique n'est plus pensé de manière isolée, mais en tant qu'élément faisant partie d'une coordination d'actions. Ce sont les deux dernières orientations qui paraissent novatrices. En effet, le contrôle du ballon a toujours été pensé par rapport à sa fonction : arrêter le ballon. Mais parce que le joueur doit agir plus rapidement, il convient de supprimer les gestes susceptibles de lui faire perdre du temps : le contrôle de balle, qui était autrefois le signe d'une réelle maîtrise du ballon, devient un geste obsolète et connoté négativement. De surcroît, il doit être exécuté dorénavant de manière plus complexe en combinant réception du ballon et changement éventuel de direction, afin de permettre au joueur d'enchaîner immédiatement une autre action. Cette complexification des réalisations gestuelles à accomplir est marquée par une logique d'intégration progressive des forces décrite par G. Vigarello<sup>886</sup>. Une vitesse d'exécution plus élevée associée à la recherche d'une plus grande fluidité de mouvement conduite les joueurs à mobiliser des zones corporelles différentes en vue d'une même finalité technique. On peut comparer ce principe d'intégration à des réalisations techniques effectuées dans d'autres sports, à l'image de la passe en rugby<sup>887</sup>. En réalité, le terme blocage ne devrait plus avoir cours, puisque l'action d'arrêter le ballon ne devrait plus se produire. Cependant le terme même détourné de sa signification première, persiste dans le langage des initiés<sup>888</sup>. Il ne sera abandonné que lors de la période suivante.

---

<sup>885</sup> P. Nicolas, V. Davidovitch, 1934, *opus cit.*

<sup>886</sup> G. Vigarello, 1988, *opus cit.*, p. 24.

<sup>887</sup> J. Vincent, 2003, *opus cit.*, p. 420.

<sup>888</sup> Se reporter à l'article de Gabriel Hanot dans *Football* n° 359, 2 décembre 1936.

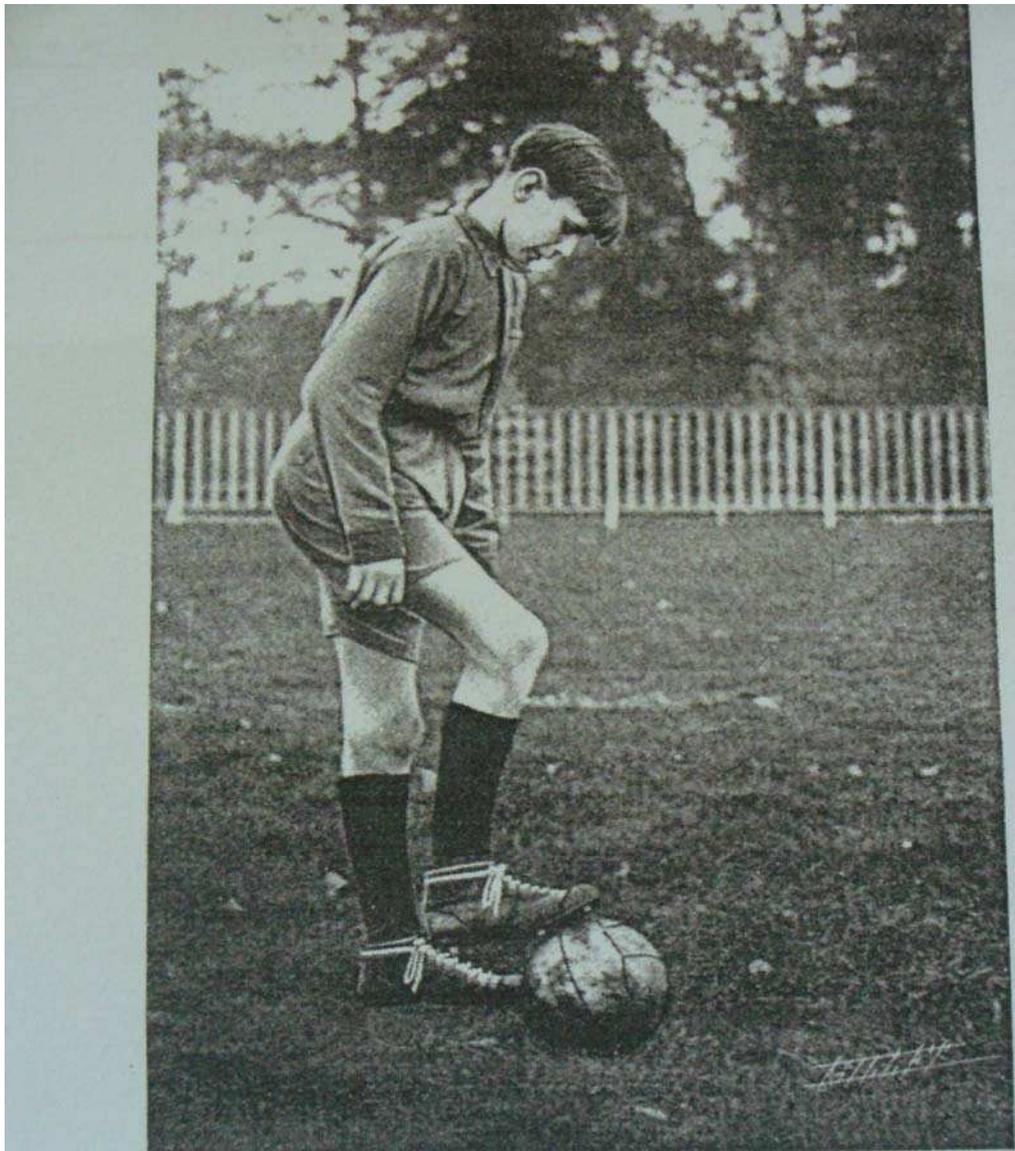
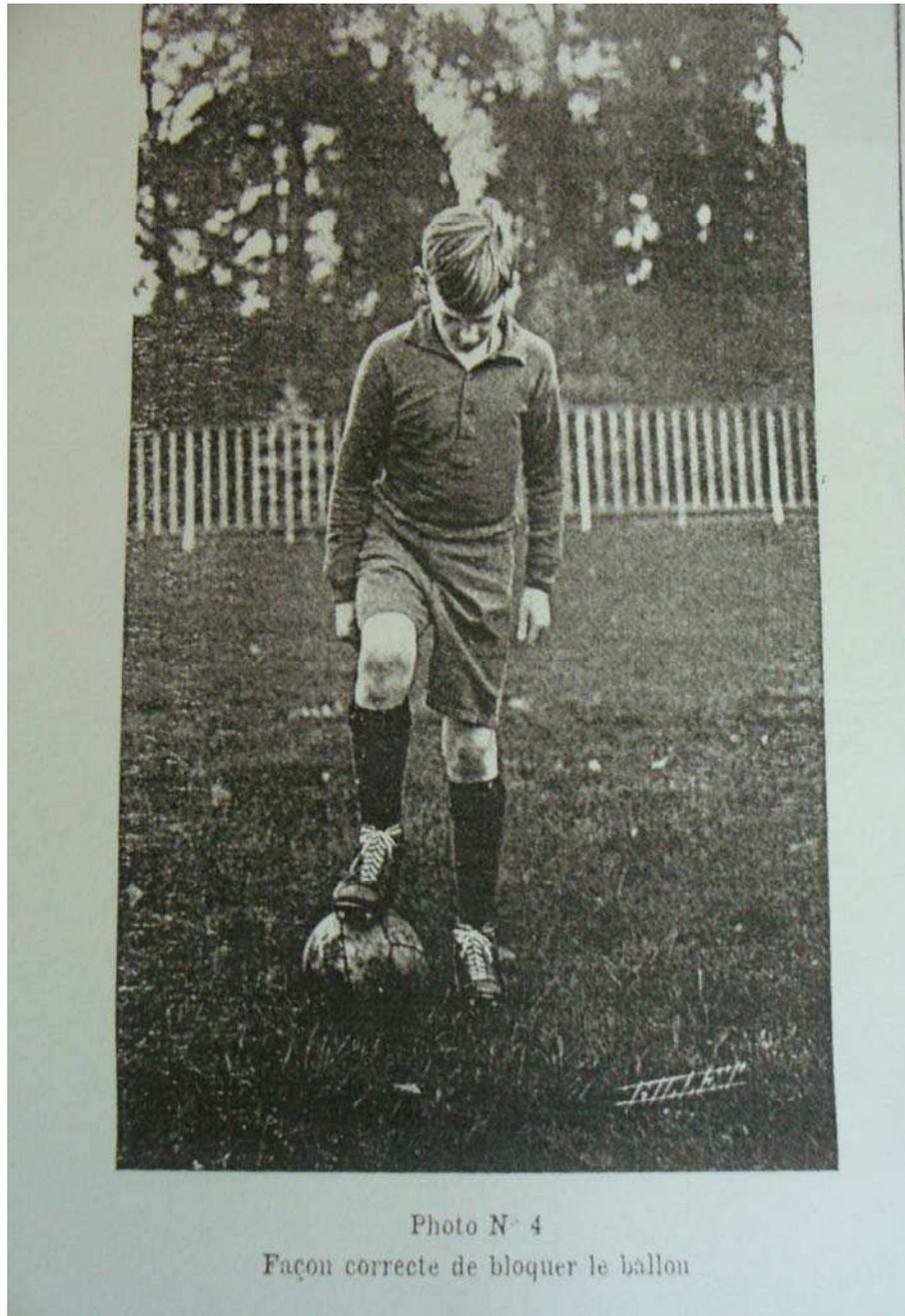


Photo N° 5  
Façon parfaite de bloquer le ballon

**M. Bunyan. *Le football simplifié*, 1935. Façon parfaite de bloquer le ballon.**



**M. Bunyan. *Le football simplifié*, 1935. Façon correcte de bloquer le ballon.**

#### 4.3. Défendre son camp : l'évolution du jeu des arrières

L'analyse du jeu au poste fournit des indices pertinents de l'évolution du football au fil des années. Cette évolution conditionne bien évidemment la façon de concevoir l'entraînement. Nous avons choisi de nous centrer plus particulièrement sur un seul poste, celui d'arrière. Bien entendu, celui-ci ne peut être appréhendé qu'en relation avec les autres postes de l'équipe. Cependant, les ouvrages de cette période se gardent de signaler de façons de faire ou des manières de procéder très détaillées en matière d'entraînement. Edouard

Pontié donne des conseils sur la façon d'entraîner les arrières : « *Les arrières s'entraîneront en se renvoyant le ballon les uns aux autres par de grands coups de pied* »<sup>889</sup>. Nulle précision technique ni même pratique n'est apportée quant aux modalités à respecter, qu'elle concerne la façon de frapper la balle, les distances à choisir, les durées d'exercice. Le lecteur se doit de déduire lui-même les conduites idéales à tenir s'il veut appliquer ces préceptes d'entraînement. Par contre l'aspect stratégique de la tenue du poste d'arrière est quant à lui plus détaillée. Elle procède cependant d'une conception a priori du comportement à tenir, en envisageant une situation type qui paraît refléter l'archétype de ce que peut rencontrer le défenseur. « *La meilleure combinaison est de jouer en échelon, c'est-à-dire que l'arrière du côté duquel le jeu se passe se portera environ 15 mètres derrière ses demis et l'autre arrière sera à 15 mètres derrière son coéquipier. Cette tactique a l'avantage de provoquer le hors-jeu chez les avants adverses et d'éviter qu'ils ne tombent en possession du ballon sur de grands coups de pied* »<sup>890</sup>. Ici encore, le propos relève plus de la diffusion de savoir-faire stratégiques à des joueurs qui sont encore pour beaucoup des profanes. L'utilisation du règlement et des possibilités d'interprétation qu'il offre<sup>891</sup> confère à son auteur une expertise certaine. Mais l'appropriation de ces recommandations ne relève pas réellement de l'entraînement, mais davantage de la prise de conscience par celui qui la reçoit. Dans le cas d'un joueur de bon niveau, on peut supposer qu'il reçoit ces avis de la part de ses coéquipiers et notamment de son capitaine au cours des parties d'entraînement<sup>892</sup>. Au début du XXème siècle, au regard de la division du travail dans l'équipe et des postes attribués à chacun des joueurs, on peut considérer que le rôle de l'arrière est relativement statique. « *En football, les avants doivent être plus particulièrement entraînés à la course* »<sup>893</sup>. Par cette assertion, les auteurs sous-entendent que la mobilité est un paramètre important du registre des attaquants, et que par comparaison, les autres joueurs de l'équipe, les demis et les arrières, n'ont pas besoin d'utiliser les courses à même escient que leurs coéquipiers de l'avant. « *L'arrière est avant tout uniquement joueur défensif, cela doit lui suffire. Peu de travail individuel en conséquence il doit se débarrasser bien vite du ballon* »<sup>894</sup>. Les arrières se situent en retrait dans les représentations, et leur notoriété est inférieure à celle des attaquants ou des demis. De surcroît, les capacités exigées de l'arrière sont bien moindres que celles attendues de ses

<sup>889</sup> E. Pontié. *Le football association*. Paris, Lucien Laveur éditeur, 1905. 90 p.

<sup>890</sup> Ibid. Ces recommandations émanent de A.-A. Tunmer, l'un des fondateurs du football en France, et capitaine du Racing Club de France.

<sup>891</sup> Consulter à ce sujet le chapitre 5 : « Et le règlement ? » in G. Vigarello, 1988, *opus cit.* pp. 183- 191.

<sup>892</sup> Se reporter à la partie 1, chapitre 3.1. Le capitaine, en infra.

<sup>893</sup> C. Gondouin et Jordan, 1910, *opus cit.*

<sup>894</sup> J. Cardony. *Traité de jeu par un surveillant S.J. au collège et au patronage*, 1919. 194 p.

coéquipiers : « *Les qualités requises de l'arrière sont moins nombreuses que celles qu'on exige du demi. Par contre, il ne sera nullement nécessaire qu'un arrière soit un bon dribbleur. Cette qualité lui sera même nuisible* »<sup>895</sup>. Ces propos résonnent d'autant mieux qu'ils se tiennent à une période lors de laquelle la spécialisation trouve ses défenseurs<sup>896</sup>. La différenciation des qualités requises au sein d'une même équipe est un fait établi dans les années 1920. Lorsqu'il s'agit de former une équipe, les joueurs les plus doués, les meilleurs techniciens, voire les meilleurs stratèges ne sont jamais placés au poste d'arrière. Par contre, on souhaite retrouver chez ces hommes dévolus aux tâches défensives des qualités morales telles que la vaillance, le courage, l'abnégation. De surcroît, cette place semble réclamer des aptitudes spécifiques : « *Le coup de tête ne joue, à mon avis, un rôle important que dans la défense* »<sup>897</sup>. Parfois effectivement, des actions peu construites se terminent en balles aériennes et nécessitent des renvois de la tête de la part des défenseurs. Cette considération est à rapprocher des conseils que Louis Monitor prodigue à l'attaque en lui conseillant d'axer son jeu sur des balles à terre plutôt que des balles en l'air<sup>898</sup>. Il y a là une cohérence certaine avec le fait de réserver le jeu de tête aux défenseurs. Les premières interventions de l'arrière consistent à éloigner le danger. De ce fait, on lui demande souvent de parer au plus presser, et de renvoyer directement le ballon. H. Chapman, l'entraîneur dont la renommée est la plus grande chez les spécialistes français préconise une prise de risque minimale : « *Les arrières devraient dégager de volée et toujours sur les extrêmes. De ce fait, pour entraîner un arrière, il faut lui lancer un ballon et l'obliger à dégager de volée, les mains derrière le dos* »<sup>899</sup>.

La tâche de l'arrière reste donc strictement liée à l'objectif de repousser le danger. Par contre sa participation à la construction du jeu d'attaque est négligeable et souvent fortuite. Il n'a donc pas besoin de maîtriser autant que les autres joueurs le contrôle et la conduite de balle. La technique d'entraînement choisie par Chapman va dans ce sens : les mains dans le dos, le joueur se voit supprimer les segments des membres supérieurs qui facilitent son équilibration. Cette contrainte ne doit cependant pas l'empêcher de frapper dans le ballon. Mais ces gestes s'effectueront au détriment d'une précision affinée, que de toute façon on n'exige pas de lui. L'avènement du professionnalisme en France ne modifie pas les représentations que l'on se fait du rôle de l'arrière, pas plus que les prérogatives attachées à leur poste : « *L'entraînement des arrières : En ce qui concerne votre entraînement de*

<sup>895</sup> M. Pfefferkorn, 1921, *opus cit.*

<sup>896</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*, p. 112.

<sup>897</sup> H. Bard, H. Diffre, 1927, *opus cit.*

<sup>898</sup> L. Monitor, 1929, *opus cit.*

<sup>899</sup> *Football* n° 48, 6 novembre 1930.

*football, ne perdez pas votre temps à shooter au but. Votre emploi n'est pas de le faire, mais bien d'être en mesure de frapper le ballon dans n'importe quelle position* »<sup>900</sup>. La vision qui émane du rôle de l'arrière reste spécifiquement défensive, à tel point que lui est dénié ce qui représente le plaisir suprême de tout footballeur : marquer un but. Sa participation à tout mouvement offensif construit reste subordonnée aux aléas de ses frappes de balle. En comparaison, le rôle du demi, décrit dans le même manuel par Bunyan propose des contrôles de balle, des passes □ Celui de l'ailier rajoute des shoots, des dribbles □ La gestuelle de l'arrière est donc moins riche que celles de ses coéquipiers, et son rayon d'action nettement circonscrit : « *Ne dépassez jamais la ligne centrale et restez au moins 10 mètres en arrière derrière vos demis* »<sup>901</sup>. Ces recommandations s'inscrivent dans un contexte qui voit se diffuser en France le taylorisme et l'organisation scientifique du travail et contribue à spécialiser l'espace industriel, en assignant à chaque ouvrier une place strictement respectée<sup>902</sup>. Nul doute que la spécialisation des postes en football obéit à une logique du même ordre. Cependant, dans le même temps, quelques auteurs font évoluer la perception du poste, grâce à une vision plus moderniste et plus complète des exigences du poste : « *Si l'arrière doit savoir dégager avec force, il doit avant tout savoir faire une passe précise à ses avants ou ses demis □ Le parfait serait de pouvoir donner des passes croisées à travers le terrain, de l'arrière gauche à l'ailier droit par exemple, qui désaxerait l'organisation de l'adversaire* »<sup>903</sup>. Ce discours parfois visionnaire et sans doute utopique pose néanmoins les bases d'un renversement des tendances et d'un changement dans les mentalités. L'arrière se voit convié à participer activement à l'organisation du jeu et dans ce discours cette fonction devient même sa tâche principale. Une évolution est enclenchée. Elle constitue sans aucun doute une adaptation nécessaire à l'évolution du jeu, après que les équipes anglaises aient adopté la tactique en WM après la modification de la règle du hors-jeu en 1925. Cette adaptation tactique, qui ne touche les équipes françaises que dans les années 1930, contraint les joueurs à mieux quadriller le terrain à mieux se répartir les espaces, et demande l'unisson de toutes les forces vives de l'équipe dans l'organisation offensive. A partir de ce principe, les arrières sont vivement conviés à participer au jeu d'attaque. Cette conception intervient avec une dizaine d'année de retard par rapport à un sport comme le rugby, où le débat quant à la nouvelle approche du jeu de l'arrière a pris naissance dans les années 1920 déjà<sup>904</sup>.

---

<sup>900</sup> M. Bunyan, 1935, *opus cit.*

<sup>901</sup> *Ibid.*

<sup>902</sup> A. Prost, 1999, *opus cit.*, p. 33.

<sup>903</sup> P. Nicolas, V. Davidovitch, 1934, *opus cit.*

<sup>904</sup> J. Vincent, 2003, *opus cit.*, p.435.

## 5. Le versant tactique de l'entraînement

Que des progrès soient enregistrés est un fait indéniable. La question est de les évaluer avec précision, et également de savoir s'ils sont généralisés à toutes les équipes. En 1936, Lucien Gamblin se livre à un comparatif entre deux périodes dans le magazine *Football* : « *Le football français il y a sept ans et aujourd'hui. (□) On nous objectera qu'à cette époque il n'y avait pour ainsi dire pas d'entraîneur. C'est dans la manière de jouer selon un système bien défini, que nous trouverons les plus grandes différences entre les équipes que nous voyons évoluer actuellement et celles qui opéraient devant nos yeux vers 1929-1930. A cette époque, un ou deux joueurs donnaient le ton à leur équipe (□). Aujourd'hui, il n'en est pas de même. Les joueurs pénètrent sur le terrain avec la consigne formelle d'appliquer une méthode dont les particularités ont été établies par l'entraîneur de concert avec les dirigeants techniques du club. Sauf si l'entraîneur a reçu pleins pouvoirs des dirigeants* »<sup>905</sup>. Deux remarques principales émanent de ce discours. Tout d'abord, la forme du jeu pratiqué par les équipes françaises, qui semble s'apparenter à un véritable sport collectif, dans le sens où les joueurs ne dépendent plus uniquement d'une ou deux individualités, mais exécutent tous le même système de jeu. Ils s'intègrent dans un projet commun dicté ou suggéré par l'entraîneur. Ensuite, la reconnaissance d'une influence exercée par l'entraîneur, même si les pouvoirs de ce dernier ne sont pas toujours absolus.

L'évolution ici est donc d'ordre tactique. Les joueurs ont été habitués à respecter une tactique définie à l'avance et parfois peaufinée à l'avance, même si c'est souvent sous forme de pratique discursive de la part de l'entraîneur, à l'aide du tableau noir. Les premières attentes concernaient la mise en condition physique et athlétique des équipes. Après quelques années de professionnalisme, elles sont dépassées. Désormais, l'intervention essentielle de l'entraîneur doit se situer également sur le plan tactique. Le jeu des meilleures équipes professionnelles françaises est désormais structuré et organisé sur le terrain, avec des joueurs qui au départ étaient réticents et pensaient que leurs seules qualités naturelles étaient suffisantes pour remporter les rencontres<sup>906</sup>. Gabriel Hanot en dresse un constat satisfait : « *Il n'est plus permis (□) de laisser des adversaires circuler en toute liberté sur le champ de jeu, comme armement moderne, avec ses passes à trajectoire tendue et ses shots puissants et rapides qui exerce des ravages dans les camps mal défendus. La tactique dite du WM, tant*

<sup>905</sup> *Football* n° 359, 2 décembre 1936.

<sup>906</sup> O. Chovaux, 2005, *opus cit.* p. 119.

décriée, même et surtout par ceux qui en apprécient aujourd'hui les heureux effets n'a sans doute rien de définitif ni d'absolu. Il semble bien cependant que personne n'ait rien proposé de mieux jusqu'à présent ( ) »<sup>907</sup>. Malgré de nombreux obstacles, les progrès des joueurs français sont soulignés. Pourtant, le sport collectif que constitue le football a pu paraître antinomique avec les qualités intrinsèques des joueurs français, voire avec leurs traits de caractère issus d'un hypothétique tempérament national, tel que le conçoit Marcel Rossini : « Le footballeur français est le plus individualiste qui soit. Pendant de longues années, il s'est, pour ainsi dire, refusé à se plier au jeu d'équipe. Il n'a songé qu'à l'exploit individuel »<sup>908</sup>. Cependant, les esprits les plus avisés se gardent d'exprimer d'un triomphalisme prématuré. En effet, si progrès il y a eu, ceux-ci ne permettent pas encore de soutenir la comparaison avec les meilleures nations du football, et notamment l'Angleterre. Leur stratégie offensive dans la manière de faire circuler le ballon, donc implicitement dans la façon d'aborder les aspects techniques et tactiques des rencontres reste supérieure à celle des Français. L'international Etienne Mattler le reconnaît : « La supériorité dont les footballeurs britanniques continuent à faire preuve sur leurs adversaires réside, à mon avis, dans la façon dont ils font courir le ballon. C'est là que nous avons le plus de progrès à accomplir et nous devrions toujours nous rappeler qu'il ne nous sert pas à grand-chose de galoper comme des zèbres. C'est le ballon surtout qui doit filer rapidement »<sup>909</sup>.

De façon concrète, d'après les témoignages relevés dans les articles de presse, l'initiation tactique se déroule exclusivement sous forme théorique dans les années 1920. L'entraîneur réunit ses joueurs, leur expose sur tableau noir la façon de se placer, de se déplacer, de jouer collectivement. Ensuite, c'est au cours des parties d'entraînement que les joueurs tentent d'appliquer ces consignes. Dans les années 1930, l'application tactique relève des mêmes méthodes. La seule différence réside dans le fait que les parties d'entraînement dominicales sont remplacées par une opposition programmée en cours de semaine contre l'équipe réserve ou amateur du club<sup>910</sup>. Cette partie d'entraînement a bien pour but de peaufiner la mise en place tactique, et d'habituer les joueurs à respecter les orientations choisies par l'entraîneur.

<sup>907</sup> *Football* n° 359, 2 décembre 1936.

<sup>908</sup> *Football*, N° spécial, 1<sup>er</sup> juin 1938.

<sup>909</sup> *Match* n° 564, 6 avril 1937.

<sup>910</sup> Se reporter à la description du programme hebdomadaire du Racing Club de Paris en 1936 ou du FC Metz en 1937 dans le sous-chapitre : Les contenus de l'entraînement.

## 6. Le versant psychologique de l'entraînement

Du bon respect des consignes dépend la réaction de l'entraîneur. C'est après la partie, dans l'analyse du match, qu'il aborde les points négatifs ou positifs du jeu de son équipe. Dans les années 1920 et 1930, les principes de jeu collectifs font partie des valeurs attribuées à la pratique du football en ce sens qu'ils témoignent de la solidarité des joueurs et les premiers entraîneurs y sont attachés. La soumission à l'autorité, un des grands principes de la III<sup>ème</sup> République, s'applique aussi au football. La contrainte collective est incontournable<sup>911</sup>. *« Les principes suivant lesquels doit être faite la critique d'un match : un joueur qui n'a pas suivi les instructions de l'entraîneur doit être le premier critiqué. (□). Cette critique (du match) est presque aussi importante qu'un entraînement, car elle fait ressortir la faiblesse de chaque joueur et permet d'étudier la tactique à adopter dans d'autres circonstances »*<sup>912</sup>. Ici est dévoilé un rôle qui est dévolu au « directeur de l'équipe » : remettre dans le droit chemin tout joueur qui s'est éloigné de la ligne directrice imposée par l'entraîneur<sup>913</sup>. De ce fait, plusieurs principes émergent. Tout d'abord, Les joueurs bénéficient d'une appréciation de leur performance délivrée par un expert. Jusqu'alors, ils se fiaient avant tout à leurs impressions personnelles, ou à celles de leur entourage qui ne témoignait pas obligatoirement de connaissances accrues en matière de football. Dorénavant, l'analyse de leur prestation est définie par rapport à un cadre dans la mesure où l'entraîneur a identifié clairement un système de jeu préalable et clarifié le rôle de chacun. *« Lorsque les joueurs auront pris leur douche, il les réunira afin de leur expliquer les différentes phases de l'entraînement d'ensemble, en donnant des détails sur les raisons pour lesquelles il a obligé un joueur à faire telle passe ou tel mouvement. Il pourra, pour rendre la démonstration plus convaincante, prendre des pions qu'il placera sur une table comme des joueurs sur un terrain de football »*<sup>914</sup>. Si l'explication se fait a posteriori, elle revêt une valeur didactique réelle pour des joueurs qui en France ont souvent été habitués à jouer en improvisant et sans trop de contraintes. Une ligne directrice est définie pour l'ensemble des équipiers, et aucun d'entre eux ne peut y déroger. Charles Griffiths est catégorique à ce sujet : *« Si au bout d'un certain temps il constate qu'il y a un ou deux joueurs qui persistent à jouer trop personnellement, il*

<sup>911</sup> M. Gauchet, 1986. *Métamorphose du compromis scolaire*.

<sup>912</sup> *Football* n° 46, 16 octobre 1930.

<sup>913</sup> « (□) on peut confier au directeur le soin de ramener sur des positions correctes tout membre de l'équipe dont la représentation s'éloigne de la ligne adoptée. Le retour au calme et les sanctions sont les procédés correctifs employés ». E. Goffman. *La mise en scène de la vie quotidienne. T.1. La présentation de soi*. Paris, éditions de Minuit, 1973. p.97. Goffman définit l'équipe au sens large de groupement de personnes, mais ici l'équipe sportive illustre parfaitement cette acception.

<sup>914</sup> *Football* n° 64, 19 février 1931.

*fera bien de les éliminer de l'équipe, car un seul joueur qui abuse du dribbling peut empêcher le bon rendement de toute l'équipe* »<sup>915</sup>. La soumission à l'intérêt collectif est un des autres grands principes de la République. De ce fait, un point épineux surgit, notamment en ce qui concerne les joueurs-vedettes : doivent-ils se soumettre à l'individualisation du collectif, ou au collectivisme de l'individu ? Toujours est-il que le fonctionnement de l'équipe doit reposer sur une coopération active, ou comme le formule L. Duguit, émule de Durkheim, sur la solidarité par division du travail<sup>916</sup>. Ce fragile équilibre que doit trouver l'entraîneur est un subtil compromis, qui caractérise l'exercice de son art, mêlant expérience, connaissance et improvisation. La discipline revêt donc un aspect primordial : dans le sens où la communauté des efforts de chacun doit être optimisée, aucun manquement ne doit être toléré. Une des difficultés inhérentes à la fonction va donc se traduire dans la gestion des meilleurs joueurs. L'entraîneur doit être à même de gérer ces individualités, et de tirer la quintessence de leurs qualités sans dénaturer le collectif. La fonction revêt parfois un aspect psychologique. La simple présence du technicien peut générer des effets positifs sur l'ensemble d'une équipe.

Enfin, l'entraîneur est celui qui doit concrétiser un travail physique, technique et tactique en faisant appel à des procédés d'ordre intellectuel et psychologique. Dans la mesure où il lui incombe le fait de finaliser de nombreux paramètres, la mission est effectivement primordiale. De surcroît, puisque le football français est sensible aux évolutions tactiques venues de l'étranger, l'entraîneur doit gérer l'organisation de l'équipe, d'autant que le « kick and rush »<sup>917</sup> et le dribbling<sup>918</sup> individuel à outrance ont disparu de l'arsenal employé par les meilleures équipes<sup>919</sup> dès les années 1920. G. Kimpton<sup>920</sup> qui entraîne l'équipe de France avant son match contre la Hongrie<sup>921</sup> est loué pour avoir su trouver les paroles qui touchent les joueurs, et leur avoir rappelé des principes fondamentaux liés aux valeurs citoyennes de la République. *« Et l'on se doit de féliciter Kimpton pour sa semaine de travail. L'entraîneur anglais n'a rien fait de génial. (□). Il n'a pas innové une nouvelle tactique de jeu*

<sup>915</sup> Football n° 64, 19 février 1931.

<sup>916</sup> « La solidarité par division du travail, voilà l'élément fondamental de la cohésion sociale dans nos sociétés modernes très civilisées. (□). Chaque homme, chaque groupe d'hommes (□) a une tâche à remplir dans le vaste atelier qu'est le corps social. Cette fonction est déterminée par la situation qu'il occupe en fait dans la collectivité ». L. Duguit. *Les transformations générales du droit privé depuis le code Napoléon*. Paris, Alcan, 1920. pp. 28-29.

<sup>917</sup> Littéralement « frapper et courir ». Il s'agit d'une tactique sommaire en vigueur aux débuts du football association en Angleterre. Il s'agissait de dégager le ballon le plus loin possible à grands coups de bottes, et de courir à sa poursuite en espérant le récupérer.

<sup>918</sup> Ancêtre du dribble. Procédé qui consiste à progresser individuellement par touches de balle successives, dans le but de prendre de vitesse ou de désorienter ses adversaires successifs.

<sup>919</sup> O. Chovaux, 2005, *opus cit.*, p. 118

<sup>920</sup> G. Kimpton, qui n'est pas le sélectionneur, est chargé de l'entraînement de l'équipe de France avant ses matches officiels entre 1934 et 1936.

<sup>921</sup> Rencontre du 19 mai 1935 que l'équipe de France remporte sur le score de 2-0.

*spécialement adaptée au tempérament français. Mais au cours de la « semaine de Saint-Germain » il a mis chaque équipier devant ses responsabilités, lui a bien fait comprendre ses droits et ses devoirs »<sup>922</sup>.*

#### **Conclusion du chapitre 4**

Dès les années 1920, les séances d'entraînement comportent plusieurs types d'exercices. La culture physique voisine avec les courses, l'apprentissage ou le perfectionnement des gestes techniques avec l'apprentissage ou la mise en œuvre de réalisation en rapport avec la technique. Dès 1928, l'entraînement du Stade Français est décrit en ces termes : « *L'entraînement nocturne d'une grande équipe de football : Le Stade Français à Buffalo. L'essentiel du travail portera sur le contrôle du ballon. Chaque joueur a le sien. (□). La séance d'entraînement ne comporte pas que cela, bien entendu ; Les joueurs y font de la culture physique, cultivent le démarrage et le shoot arrêté ou en pleine action. Puis ils ébauchent quelques mouvements tactiques »<sup>923</sup>.*

De 1919 à 1942, on a assisté grâce à l'entraînement et à l'utilisation de ses différents versants à la formation d'un joueur français plus complet, en meilleure forme physique, plus armé athlétiquement plus habile techniquement, et doté d'une meilleure compréhension en matière de stratégie collective. Tel est le sentiment du plus réputé des thuriféraires du football français, Gabriel Hanot au milieu des années 1930 : « *A cette époque de division du travail et de taylorisation poussées à l'extrême, on exige d'un bon footballeur qu'il soit un footballeur complet, apte à toutes les besognes, bon à toutes les places, acclimaté à tous les postes, partout conscient de son rôle et de ses responsabilités*<sup>924</sup>.

Si tous les aspects de l'entraînement en football sont abordés durant cette période de 1919 à 1942, il n'en reste pas moins qu'on peut les hiérarchiser entre eux. La condition physique, ou athlétique, demeure prépondérante est resté le versant le plus travaillé, ainsi que le recommande Trello Abbeglen, « *Le joueur, une fois qu'il sait stopper, passer, shooter, et qui joue dans une équipe ayant devant elle un championnat chargé, ne doit s'occuper que peu du ballon, lors de son entraînement »<sup>925</sup>. On le voit, le travail technique n'est pas évacué, mais il passe au second plan et en complément de la préparation physique. Le versant*

---

<sup>922</sup> *Football* n° 280, 23 mai 1935.

<sup>923</sup> *Match* n° 109, 9 octobre 1928.

<sup>924</sup> *Football* n° 304, 14 novembre 1935.

<sup>925</sup> T.A. Abbeglen. *Le football association*. Paris, éditions Berger Levrault, 1936. 122 p.

technique est donc la seconde préoccupation des entraîneurs. La répétition des différentes habiletés constitue elle aussi un pan important de l'entraînement. L'étude des *Manuels d'entraînement consacrés au football (1890-1941)* montre que dès les premiers ouvrages, les pages consacrées aux descriptions techniques ont toujours représenté un volume conséquent des ouvrages. Ce constat ne s'est jamais démenti et tend à prouver que la préoccupation technique a toujours revêtu un aspect essentiel dans l'entraînement en football. Le versant tactique n'est pas éludé, mais il est abordé dans un premier temps sous une forme théorique. Les entraîneurs analysent sous forme discursive les prestations des joueurs a priori, mais également a posteriori. Par contre, si l'on reprend le tableau relatif aux *manuels d'entraînement consacrés au football (1890-1941)*, il apparaît qu'au fil des années de parution, les pages consacrées aux explications tactiques augmentent en volume et en pourcentage. Cette donnée tend à prouver que l'aspect stratégique interpelle de plus en plus les techniciens et qu'il est de mieux en mieux analysé et vulgarisé pour être mis à la disposition des joueurs français. Enfin, le versant psychologique, sans être totalement absent, n'est véritablement qu'effleuré. Les entraîneurs ont plutôt recours à des discours qui mettent en exergue des valeurs morales ou citoyennes afin de sensibiliser les joueurs, davantage qu'ils n'utilisent des connaissances ou des recettes relatives à la psychologie. L'entraînement est parfois planifié et programmé sur une durée qui excède plusieurs semaines, voire plusieurs mois, mais les réelles planifications précises sont rares, à l'instar de ce qui se produit dans d'autres sports tels que l'athlétisme<sup>926</sup>. Un sport comme la natation est par contre en avance sur ce point, puisque la programmation de l'entraînement fait l'objet d'un soin particulier et peut parfois s'étaler sur trois saisons<sup>927</sup>. Un ouvrage tel que celui de P. Nicolas et V. Davidovitch<sup>928</sup> propose un véritable plan sur six mois : « *Le programme d'un entraîneur est en général composé de la façon suivante.*

1. *Culture physique (mise au point).*
2. *L'enseignement technique (travail avec ballon).*
3. *L'enseignement tactique ou théorique »*<sup>929</sup>.

Trois des versants de l'entraînement sont présents. L'aspect physique, l'aspect technique, et l'aspect tactique. On peut remarquer que ce dernier point est abordé sous forme

<sup>926</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*, pp. 170-175.

<sup>927</sup> T. Terret, 2008, *opus cit.*, pp. 23-24.

<sup>928</sup> P. Nicolas, V. Davidovitch. *Les secrets du football*. Paris, 1934. 254 p.

<sup>929</sup> P. Nicolas, V. Davidovitch. *Les secrets du football*. Paris, 1934. 254 p. On peut effectuer une comparaison avec la proposition de André Trello Abbeglen émise en 1936 : « *Cet entraînement comprendra un entraînement physique, d'abord, soit culture physique, exercices d'assouplissement ou de développement des muscles ; ensuite, un entraînement de jeu, soit : contrôle de balle, stoppage, passe de balle, shoot, et jeu de tête »*<sup>929</sup>. T.A. Abbeglen, 1936, *opus cit.*

théorique, et qu'il s'exerce à travers conseils et consignes prodigués par l'entraîneur. Seul est absent de ce programme l'aspect psychologique. Il faut noter que ce programme se décompose en trois parties : la première dénommée entraînement collectif, comprend en réalité la condition physique, les exercices d'athlétisme et les enseignements théoriques relatifs à la technique et à la tactique<sup>930</sup>. Cette appellation démontre que si les cours théoriques sont dispensés collectivement, le travail relatif à la culture physique et à l'athlétisme l'est également. Cela laisse supposé que les exercices ne sont pas individualisés, mais que chaque joueur accomplit la même charge de travail, le même nombre d'exercices et de répétitions que tous ses coéquipiers. En revanche, l'entraînement individuel réside dans la réalisation des gestes techniques usuels des footballeurs<sup>931</sup>. Même lorsque cet entraînement porte sur la réalisation de passes<sup>932</sup>, ce qui implique une collaboration entre plusieurs joueurs, un transmetteur et un réceptionneur, l'entraînement reste qualifié d'individuel. Cela confirme que les réalisations techniques restent analytiques, avec la recherche du geste juste. Sans que les entraîneurs en soient forcément conscients, ces différents aspects de l'entraînement relèvent des procédures disciplinaires décrites par M. Foucault : la décomposition de l'acte en éléments<sup>933</sup> pour la technique, « *la pratique calculée des emplacements individuels et collectifs, des déplacements de groupes ou d'éléments isolés* » pour la tactique<sup>934</sup>.

En accord avec Anne Roger, on peut affirmer qu'en football comme en athlétisme, la période 1919-1942 a consacré le passage *d'un entraînement hygiénique à un entraînement sportif*<sup>935</sup>. Cependant, parce que justement cette période est celle des pionniers en matière d'entraînement, que les entraîneurs cherchent à éprouver quelques recettes ou tout simplement à reproduire des formules qui marchent, on peut établir un parallèle avec l'athlétisme,

---

<sup>930</sup> Entraînement collectif :

a. Condition physique (mise en train), culture physique : sur le terrain et en salle. Exercices du développement général : membres inférieurs, membres supérieurs, développement des agents physiques de la respiration. Exercices d'athlétisme : marche, courses, démarrage, sauts à la corde, saut en hauteur et en longueur, médecine ball.

b. Enseignement théorique, conférences sur : théorie du football, shoots, passes, blocages (□) ;

TACTIQUE DU FOOTBALL : Règlements du football (particulièrement le hors-jeu), démonstration au tableau noir, critique des matches précédents, indications pour les matches à venir, jeu du gardien de but, jeu des arrières, jeu des demis, jeu des avants (méthode du jeu) ». P. Nicolas, V. Davidovitch, 1934, *opus cit.*, pp.184-185.

<sup>931</sup> Entraînement individuel : 1° Le coup de pied (des deux pieds). 2° Le shoot (des deux pieds. a) Le shoot puissant. b) Le shoot précis. c) Le shoot à courte distance. D) Le shoot à longue distance. E) Le coup franc et le penalty. F) Le corner. G) Les shoots en volée et en demi-volée□ . P. Nicolas, V. Davidovitch, 1934, *opus cit.*, p. 185.

<sup>932</sup> *Ibid*, p. 186.

<sup>933</sup> M. Foucault, 1975, *opus cit.*, pp. 154-155 et pp. 160-161.

<sup>934</sup> *Ibid*, p. 165.

<sup>935</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.* p. 20. L'intitulé exact de la première partie de la thèse de A. Roger est : « *D'un entraînement hygiénique à un entraînement sportif* ».

discipline pour laquelle « la période de l'entre-deux-guerres correspond finalement à une période de balbutiements de l'organisation de l'entraînement »<sup>936</sup>.



**Football n° 499, 3 août 1939. Course à pied lors de la séance d'entraînement du Red Star.**

<sup>936</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.* p. 238.

## **CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE**

L'émergence de la profession d'entraîneur en football est lente et progressive. Elle ne peut survenir qu'à partir de la prise de conscience de la nécessité d'un entraînement, destiné à faire progresser le football français et à combler le retard sur les autres nations, à partir des années 1920. Supportée par nombre de journalistes et d'anciens joueurs, la satisfaction de cette demande à laquelle certains clubs français ont déjà accédé devient urgente à partir de l'adoption du professionnalisme en 1932. Il est certain que la position spécifique de la presse sportive du début du XXème siècle a constitué un élément déclencheur. En effet, les journalistes de sport dès les années 1890 présentent une double caractéristique : ils sont journalistes mais ils sont également sportifs, soit parce qu'ils sont passionnés, comme Marcel Rossini, Maurice Pefferkorn, Achille Duchenne ou Emmanuel Gambardella ; soit encore parce qu'ils ont pratiqué à très haut niveau, comme Gabriel Hanot, Lucien Gamblin, Jacques Mairesse. Davantage encore que ses confrères de l'information générale, le journaliste de sport est lié à la matière qu'il traite<sup>937</sup>. Et à la fin du XIXème ainsi qu'au début du XXème siècle, le journaliste sportif « *a créé le sport, il l'a développé, il l'a popularisé pour se fabriquer sa propre actualité* ». Très rapidement et inévitablement l'intérêt économique du sport s'est confondu ou ajouté à l'intérêt économique de la presse et cette alliance a provoqué des conflits d'intérêts<sup>938</sup>. Dans ces conditions, il était inévitable que les journalistes, même ceux qui à l'image de Gamblin étaient attachés aux valeurs initiales de l'amateurisme le plus pur, militent pour une accoutumance à l'entraînement indissociable du progrès de football français. Il était au moins autant incontournable que ce soient ces mêmes journalistes qui soient les premiers initiateurs du recrutement d'entraîneurs formés et qualifiés, afin de mener à bien cette amélioration du niveau de jeu souhaitée en France. Dès lors, la presse a mis à profit sa position privilégiée pour impulser un mouvement qui exploite l'adoption du professionnalisme afin de doter les clubs qui ont choisi cette voie des entraîneurs compétents. C'est de son influence au premier chef, davantage que celle des dirigeants, des joueurs et du public qu'ont émané les changements. C'est en raison de la prépondérance de son action, de ses prises de position tranchées que les principaux obstacles à l'émergence des entraîneurs ont été surmontés : qu'il s'agisse des infrastructures, des structures ou des mentalités, c'est bien le poids de cette presse sportive qui constitue le facteur prédominant parmi tous les autres. Cependant, voir ses demandes satisfaites au terme d'une longue mission de

---

<sup>937</sup> J. Marchand. La plume, la voix, l'image. Le traitement du sport. *Les cahiers de l'université d'été* n° 19, 2006. *Le journaliste et le sport. Responsable(s) ou otage(s)*. Maisons des Sciences de l'Homme d'Aquitaine. p. 23. Jacques Marchand est en 2006 Président honoraire de l'Union Syndicale des Journalistes Sportifs de France.

<sup>938</sup> *Ibid*, p. 26.

prosélytisme a certes engendré des progrès dans le football français, mais a également soulevé des insuffisances.

Les premières concernent les entraîneurs eux-mêmes qui en raison d'une formation professionnelle trop mince ou inadaptée, du manque de pouvoir qui leur est octroyé ou de la motivation incertaine des joueurs, éprouvent des difficultés à prouver la consistance et le bien-fondé du rôle que l'opinion leur confère. On peut dire qu'entre 1925 et 1941, il existe bien des entraîneurs professionnels en France. Ils ont adopté des caractéristiques assez précisément identifiables, et ils se situent au confluent de plusieurs perceptions : celles des joueurs pour lesquels ils personnifient souvent l'autorité ; celle des dirigeants qui leur fixent des impératifs de rendement et de rentabilité ; celles de la presse spécialisée qui les dépeint comme les possesseurs de savoir-faire destinés à améliorer le niveau du football français ; celle des spectateurs qui s'attendent à des productions de qualité lors des matches de leur équipe favorite. Cette position est relativement complexe, d'autant que ces représentations différentes posent deux problèmes : à l'intérieur d'un même groupe d'acteurs, toutes les opinions ne sont pas forcément concordantes, il peut y avoir des dissonances ; d'autre part, ces perceptions ne concernent pas toute le même versant de l'activité concrète de l'entraîneur, ni de sa fonction théorique.

Les premiers entraîneurs ont été par défaut les seuls auxquels il était possible de s'adresser, parce que les seuls à avoir vécu une expérience dans le domaine de l'entraînement, que ce soit en tant que joueur dans la plupart des cas, ou en tant qu'entraîneur dans d'autres pays européens : des étrangers, britanniques pour la plupart. Certes, la presse et la F.F.F.A. oeuvrent pour former des entraîneurs français, mais les rares autochtones qui exercent ce métier sont dans un premier temps dans une large mesure des autodidactes. En effet, les formations mises en place à partir de 1929 ne dépassent guère le stade du simple bricolage artisanal dans un premier temps, avant que des contenus plus élaborés et plus structurés ne fassent leur apparition après le milieu des années 1930. Mais c'est alors la durée de la formation qui ne répond plus à des exigences minimales en matière d'efficacité. « *Le véritable entraîneur doit avoir des notions étendues de physiologie, d'éducation physique et de technique. Pour bien le former à ces points de vue, il faut des mois, sinon plus d'une année* »<sup>939</sup>. On peut le constater, le programme énoncé par M. Pefferkorn est ambitieux et les embryons de formation proposés dans les années trente s'apparentent à un survol des ces disciplines, à une très rapide inculcation de principes agrémentés de quelques conseils

---

<sup>939</sup> Maurice Pefferkorn. *Football* n°48, 30 octobre 1930.

pratiques. En réalité, les initiatives locales ou régionales, menées par quelques clubs ou par les ligues après le milieu de la décennie se rapprochent davantage des besoins d'une formation réaliste et efficace. Au niveau national, il faut attendre 1941 pour voir enfin la naissance d'une formation réellement structurée, sérieuse et qui repose à la fois sur des expertises reconnues de la part des formateurs ainsi que sur un volume horaire assez conséquent pour envisager en tirer de réels bénéfices.

Avant cette date les entraîneurs dans les clubs sont assez largement livrés à eux-mêmes. Ils subissent les pressions des dirigeants pour obtenir un meilleur rendement de la part de leur équipe, alors qu'inversement ils n'obtiennent pas forcément une adhésion inconditionnelle des leurs joueurs encore peu enclins à considérer leur profession comme telle. De surcroît, dans les mentalités le poids des joueurs vedettes et notamment celui du capitaine reste bien ancré lorsqu'il s'agit d'évaluer les facteurs susceptibles de provoquer le succès. Au quotidien, l'entraîneur est obligé de recourir à un empirisme constant. A la fin des années 1930, alors que des entraîneurs d'origine française commencent à s'imposer à la tête des équipes professionnelles françaises, ils sont obligés de recourir au pragmatisme le plus forcené, d'autant que les contours de leur tâche ne sont pas toujours définis avec précision. Si en matière d'exigences hiérarchiques des certitudes sont établies, telles que la mise en forme physique et l'entretien des joueurs, l'agencement tactique des équipes, en revanche peu d'indications lui sont données quant à la méthode à suivre. De ce fait, les entraîneurs recourent à des modèles conscients ou non, à des recettes éprouvées ou imaginées, donc à tout un amalgame de solutions tirées de leur vécu, de leur passé, de leur perméabilité aux inventions innovations enregistrées dans d'autres domaines sportifs voire dans le monde social, industriel, économique plus généralement.

Nous avons bien confirmé l'existence d'entraîneurs professionnels de football en France dans les années 1930. Mais peut-on affirmer que ces hommes constituent une réelle profession ? Si nous reprenons le cadre fourni par H. Wilensky<sup>940</sup> dans une optique fonctionnaliste de la sociologie des professions<sup>941</sup>, pour être reconnue comme profession une occupation doit acquérir six caractères : être exercée à plein temps, comporter des règles d'activité, comprendre une formation et des écoles spécialisées, posséder des organisations professionnelles, comporter une profession locale du monopole, avoir un code de

---

<sup>940</sup> Cité par C. Dubar et P. Tripier. *Sociologie des professions*. Paris, Armand Colin, 1998. 256 p.

<sup>941</sup> Nous choisissons de nous situer dans le cadre de la théorie fonctionnaliste, c'est parce qu'elle est l'orientation dominante de cette sous-discipline aux Etats-Unis et en Grande Bretagne dans les années 1930 à 1950. C. Dubar. P. Tripier, 1998, *opus cit.*, p. 9

déontologie<sup>942</sup>. On s'aperçoit bien que ces six caractères ne sont pas respectés en totalité. Certes, certains entraîneurs professionnels exercent à plein temps, mais jusqu'en 1941 encore, leur embauche dans un club professionnel n'est pas subordonnée à une formation antérieure. On peut considérer que des règles d'activité existent, même si elles ne sont pas définies de façon formelle. D'autre part, les entraîneurs de football n'ont pas créé d'organisation professionnelle, pas plus qu'ils ne se sont organisés pour protéger leur monopole d'exercice en France. Enfin, à travers les attitudes et les propos tenus, ainsi que par les témoignages apportés par les joueurs, il est possible de déceler l'existence d'un code de déontologie, qui s'applique en ces années trente à ouvrir coûte que coûte pour le progrès du football, sa crédibilité, ainsi qu'à insuffler un véritable esprit de corps aux joueurs. Deux facteurs essentiels contribuent à entraver la constitution de ces six caractères incontournables pour l'édification d'une profession selon la théorie fonctionnaliste : la jeunesse de cette occupation puisqu'elle ne peut se targuer que d'une décennie et demie d'existence ; et la faible nombre de ses représentants, puisque sur les 5 568 clubs que compte la F.F.F.A. en 1939, seuls trente deux d'entre eux peuvent évoluer au niveau professionnel, réparti entre la première et la deuxième division, avec seize équipes pour chaque niveau. Ces deux facteurs ne contribuent pas à provoquer une unité parmi les entraîneurs officiant en France, d'autant qu'avec l'arrivée de techniciens français lors des dernières années précédant la seconde guerre mondiale, une diversité des origines s'instaure dans leurs rangs. Leur font défaut deux traits qui les apparenteraient réellement à une profession : l'appartenance à une réelle communauté unie autour des mêmes valeurs, et de la « *même éthique de service* » et d'autre part « *l'existence d'un savoir « scientifique » et pas seulement pratique* »<sup>943</sup>.

Si l'on considère plus simplement la classification établie par C. Dubar et P. Tripier<sup>944</sup>, à propos de la définition du terme français de « profession », on peut établir que les entraîneurs en France ont posé partiellement les bases de certains aspects de leur profession. En effet, la signification française recouvre quatre points de vue : la profession s'entend comme quelque chose qui s'énonce publiquement, et est liée à une déclaration de foi ; elle est le travail que l'on fait lorsqu'il permet d'en vivre ; elle désigne ceux qui ont le même nom de métier ou le même statut professionnel ; enfin, elle correspond à une fonction ou de position professionnelle dans un organigramme<sup>945</sup>. A la lumière de ces quatre significations, on peut

---

<sup>942</sup> H. Wilensky. The professionalization of everyone ? *American Journal of Sociology* n° 2, 1964. pp. 137-158.

<sup>943</sup> C. Dubar. *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*. Paris, Armand Colin, 1996 (2<sup>e</sup> édition). p. 135.

<sup>944</sup> C. Dubar et P. Tripier, 1998, *opus cit.*, pp. 10-13.

<sup>945</sup> *Ibid.*

constater que les entraîneurs professionnels répondent à deux des quatre caractéristiques. En effet, ils exercent une activité rémunérée, qui leur permet de gagner leur vie ; et ils occupent une fonction dans un organigramme, qui les situe entre les dirigeants et les joueurs, même si une définition très précise de leur rôle est parfois difficile à soutenir. En revanche, ils n'ont pas réellement souscrit à une profession de foi, une réelle vocation, dans le sens où nombre d'entre eux profitent de l'absence totale d'entraîneurs en France pour exercer<sup>946</sup>, et surtout dans le sens où la transmission technique prend le pas sur la transmission didactique. De ce fait, ils sont davantage des anciens techniciens que des hommes à qui l'on attribue les moyens de transmettre un savoir. Enfin, le statut professionnel de personnes exerçant un même métier n'est pas un axe qui a été développé par les premiers entraîneurs. Il est vrai qu'ils sont peu nombreux et issus de nombreuses nationalités différentes pour pouvoir prétendre ou tout simplement avoir envie de se rassembler en une communauté bien identifiée et organiser son existence et sa protection.

De ce fait, on ne peut prétendre que les premiers entraîneurs français, jusqu'en 1941, se regroupent au sein d'une même profession. Sans doute peut-on qualifier l'ensemble des entraîneurs exerçant en France de *groupe professionnel* au sens où l'entend Claude Dubar, puisqu'il ne constitue pas une *profession séparée, unifiée, établie ou objective*<sup>947</sup>. Par contre, nous verrons que ces pionniers ont jeté les bases de ce qui deviendra une réelle profession dans les années 1942-1972.

---

<sup>946</sup> Ce faible nombre de candidats disponibles pour exercer ces fonctions se traduit par une rotation importante des mêmes entraîneurs au sein des clubs, ce qui ne facilite pas le renouvellement. Ainsi, on retrouve par exemple Maghner à Dunkerque (1935-37), Metz (1937-38), Lille (1938-39) ; Griffiths à Roubaix-Tourcoing (1932-33), Valenciennes (1933-35), au Racing (1935-39) ; Aitken à Cannes (1932-34), Reims (1934-36), Antibes (1937-38). Eisenhoffer à Marseille (1935-1938), Lens (1938-39).

<sup>947</sup> C. Dubar. Sociologie des groupes professionnels en France : un bilan prospectif, in P.-M. Menger. *Les professions et leurs sociologies. Modèles théoriques, catégorisations, évolutions*. Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 2003. p. 58.

**Deuxième partie :**

**La structuration de la profession  
(1942-1972)**

## **INTRODUCTION**

De l'entrée en guerre à l'effondrement de juin 1940, l'altération du sentiment national et les menaces qui pèsent sur la cohésion de la nation caractérisent la situation morale du pays<sup>948</sup>. Pour beaucoup de Français, le refus de la collaboration et de l'occupation s'accroissent bien avec l'idée de « *passer à travers* » et se manifeste à travers une mentalité crispée<sup>949</sup>. Dès juillet 1940 le nouveau régime de Pétain veut mettre en œuvre « la révolution nationale », une doctrine qui prétend instaurer un redressement physique et moral de la nation. Le corporatisme y occupe une place importante, mettant en exergue une organisation sociale et économique qui serait fondée sur des solidarités nouées au sein des mêmes « familles », secteurs, corps de métiers, et qui regrouperait patrons, cadres, ingénieurs et ouvriers<sup>950</sup>. Cette orientation se retrouve dans la loi sur l'organisation sociale des professions du 4 octobre 1941, dénommée « Charte du travail ». Mais en réalité, l'application restera quasiment lettre morte, à tel point que « *rarement décalage fut plus grand entre les intentions et les résultats (□)* »<sup>951</sup>. Dans le domaine sportif, l'ingérence de l'État dans le sport français est consacrée à travers la promulgation de la Charte des sports le 20 décembre 1940, qui reprend beaucoup des arguments avancés par Jean Zay et Léo Lagrange sous le Front Populaire pour promouvoir leur politique de la jeunesse et des loisirs<sup>952</sup>. Le sport et les sportifs deviennent donc un « enjeu national »<sup>953</sup>. Le sport et l'Éducation générale et sportive (E.G.S.) contribuent à promouvoir l'idéologie du régime de Vichy, mais si les conditions de la pratique sont pour le moins délicates, voire difficiles, les motivations des sportifs pratiquants diffèrent nettement de celles des dirigeants<sup>954</sup>. Si les premiers recherchent prestige et honneurs, les seconds sont guidés par le souci de sociabilité, d'évasion, de recherche ludique, d'autant qu'ils sont dans leur quotidien soumis aux restrictions, aux privations et à la pénurie de denrées alimentaires ou sanitaires. En quoi ces mesures et ce contexte affectent-ils le football professionnel et les entraîneurs en particulier ?

Tout d'abord, à l'instar des autres sportifs, les footballeurs pour la plupart adoptent une attitude de repli sur soi, aggravée par un dilettantisme avéré face aux obligations d'entraînement, chacun restant cloîtré dans un individualisme et une centration forcés sur

<sup>948</sup> P. Laborie. *L'opinion française sous Vichy. Les Français et la crise d'identité nationale. 1936-1944*. Paris, Seuil, 2001. p. 69.

<sup>949</sup> P. Burrin. *La France à l'heure allemande. 1940-1944*. Paris, Seuil, 1995. 560 p.

<sup>950</sup> H. Rouso. L'économie : pénurie et modernisation, in J.-P. Azéma, F. Bédarida. *La France des années noires. Tome 1. De la défaite à Vichy*. Paris, Seuil, 2000. p. 444-445.

<sup>951</sup> J.-P. Azéma. *De Munich à la Libération. 1938-1944*. Paris, Seuil, 1979. p. 98.

<sup>952</sup> J.-L. Gay-Lescot, 1991, *opus cit.*, pp. 28-31.

<sup>953</sup> M. Attali. Sportif pour mieux servir la France, in P. Arnaud, T. Terret, J.-P. Saint-Martin, P. Gros. *Le sport et les Français pendant l'Occupation. 1940-1944. Tome 1*. Paris, L'Harmattan, 2002. p. 69.

<sup>954</sup> B. Prêtet. Le monde sportif parisien, 1940-1944, in P. Arnaud, T. Terret, J.-P. Saint-Martin, P. Gros, 2002, *opus cit.*, p. 115.

ses propres problèmes. Comme dans les autres corporations, l'idéal du corporatisme visé n'est pas atteint dans la « famille » du football. Pourtant, à l'instar des écoles de cadres créées pour l'élite, à l'image de celle d'Uriage<sup>955</sup>, la Fédération Française de Football organise des stages de joueur-moniteur, destinés à former des joueurs qui seraient susceptibles à la fois de jouer dans les équipes du meilleur niveau, mais également d'encadrer la jeunesse en éduquant les jeunes footballeurs. En ce qui concerne le football professionnel, il est menacé dès la nomination de Jean Borotra en tant que commissaire à l'E.G.S., car ce dernier le juge irrecevable jusque dans son principe. « *Enfin, l'anathème est lancé : le professionnalisme, voilà l'ennemi* »<sup>956</sup>. De fait dès 1941 le nombre de licences délivrées aux footballeurs professionnels tombe à 330, alors qu'il était de 878 en 1938. Les différentes mesures modifient le paysage du football professionnel à la fois pour les joueurs mais également pour le public. En effet, la création du statut de moniteur-joueur ainsi que l'instauration d'équipes fédérales contribuent à vider le championnat de son sens. Dans ces conditions, la tâche des entraîneurs paraît insurmontable. Faire face à un effectif squelettique à l'entraînement, tenter de motiver des joueurs que d'autres difficultés quotidiennes accaparent et qui n'approuvent pas les formules des compétitions disputées, voilà quel est leur lot quotidien. Le corollaire de cette situation est la baisse réelle du niveau de jeu pratiqué, à tel point que certains observateurs parmi les plus avisés vont même jusqu'à prédire la disparition du professionnalisme, à l'image de Maurice Pefferkorn : « *Certes, les temps que nous vivons y sont pour quelque chose ; et nous savons fort bien admettre pour nos footballeurs des circonstances atténuantes. Mais c'est vers les joueurs professionnels que nous nous tournons pour leur demander de méditer sérieusement sur ce sujet. Ils vivent de l'organisation professionnelle du football, quelle qu'elle soit, il faut qu'ils se persuadent que leurs salaires et leurs primes doivent être normalement fonction des recettes réalisées. Pour que ces recettes soient suffisantes, il est indispensable que le nombre de spectateurs augmente, donc que la qualité du jeu s'améliore et que, dans de nombreux cas, cette qualité soit telle qu'elle déclenche l'enthousiasme d'un public jusqu'ici indifférent ou virtuel. Ce qui signifie tout simplement que l'étude, l'application, l'entraînement, la conscience professionnelle doivent être tenus par eux pour des facteurs primordiaux. Il n'est que trop certain, hélas ! que pour la majorité de nos professionnels, le football n'est pas considéré comme un métier comportant*

---

<sup>955</sup> J.-P. Azéma, 1979, *opus cit.*, p. 94.

<sup>956</sup> J.-L. Gay-Lescot, 1991, *opus cit.*, p. 31.

*de sévères obligations. Il y va de leur situation même et aussi de leur avenir. S'ils ne comprennent pas, ils compromettent l'un et l'autre* »<sup>957</sup>.

A la Libération, au gouvernement provisoire du général De Gaulle succède une nouvelle Constitution votée en avril 1946. Au bilan des pertes humaines s'ajoute celui des pertes matérielles. Sur le plan économique, on assiste au redressement français. Si les crédits du plan Marshall et le décloisonnement progressif de l'économie mondiale sont des facteurs non négligeables, les causes premières sont intérieures, grâce aux nationalisations et à la planification. Le plan Monnet pour « la modernisation et l'équipement économique de la France et des territoires d'outre-mer » a pour objectifs de développer la production nationale, les échanges extérieurs, d'accroître le rendement au travail, d'assurer le plein emploi, d'élever le niveau de vie et d'améliorer les conditions de l'habitat et de la vie collective. Ce plan sélectionne concrètement les priorités<sup>958</sup>. Dans ces conditions, le sport, malgré sa médiatisation, n'est pas identifié comme l'une de ces priorités et ne parvient pas à être reconnu comme support de la puissance symbolique de la nation<sup>959</sup>. Le gouvernement renonce à réformer le football professionnel et ne reprend pas la délégation de pouvoir consentie à la F.F.F. ce qui revient à légaliser abus et violations de règles juridiques<sup>960</sup>, notamment dans le domaine des contrats signés par les footballeurs. Ce non interventionnisme conduit à faire germer les graines d'une révolte des joueurs qui se manifestera de façon sporadique à partir de la fin des années 1950, et culminera avec la grève des joueurs de décembre 1972, année qui borne notre période. C'est en effet après cette grève des joueurs qu'est créée une commission tripartite joueurs-dirigeants-entraîneurs, sous la médiation de Philippe Seguin, mandaté par le secrétaire d'État aux sports Joseph Comiti pour effectuer un rapport sur l'état du football national. S'ensuit l'élaboration d'une charte en 1973, véritable convention collective qui modifiera en profondeur le professionnalisme français.

Dans ce contexte des années 1950, le football professionnel français retrouve certes son niveau de l'entre-deux-guerres, mais ses progrès restent lents et mesurés. Les structures dans lesquelles se conçoit et s'effectue le fonctionnement des clubs professionnels n'ont pas évolué par rapport aux années 1930. De surcroît le règlement des affaires coloniales reste une préoccupation gouvernementale qui occulte le développement sportif. Au niveau individuel, les progrès du mieux être matériel sont incontestables, étayés par des chiffres qui montrent

---

<sup>957</sup> M. Pefferkorn. *Football* n° 633, 8 juin 1944.

<sup>958</sup> J.-P. Rioux. *La France de la Quatrième République. L'ardeur et la nécessité. 1944-1952*. Paris, Seuil, 1980. p. 241.

<sup>959</sup> T. Terret. L'éducation physique en France sous la Quatrième République. *Sport History Review* n° 33, 2002, p. 56.

<sup>960</sup> M. Amar. *Nés pour courir*. Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1987. p. 87.

que les revenus et la consommation ont progressé d'un tiers de 1949 à 1958<sup>961</sup>. Les footballeurs comme les autres Français bénéficient de ces améliorations, qui semblent se répercuter sur leur profession, à tel point que la presse sportive les soupçonne parfois de s'embourgeoiser<sup>962</sup>. Les habituer à travailler plus durement reste une des missions dévolues aux entraîneurs. Mais si les Français vivent mieux, ils s'organisent en « *groupes de pressions qui assiègent les entreprises, les autres professions, les collectivités et les pouvoirs publics* »<sup>963</sup>, afin d'informer, de défendre leurs intérêts ou de faire reconnaître leur statut. Les entraîneurs, qui se sont regroupés au sein d'une Amicale en 1947, s'inscrivent dans cette évolution sociale. Les appellations traditionnelles de petite et moyenne bourgeoisie sont remplacées par l'expression « classes moyennes ». Au sein de ces dernières, l'évolution la plus spectaculaire concerne l'évolution du nombre de salariés qui passe de 12 millions en 1954 à 18 millions en 1975, avec l'essor de nombreuses professions liées à l'encadrement. Si beaucoup d'entraîneurs professionnels appartiennent à ces classes moyennes dans les années 1950 et 1960, certains sont néanmoins obligés de travailler à côté ou d'abandonner le football pour continuer à en faire partie.

L'année 1962 qui marque la fin des conflits coloniaux est une date essentielle pour la France<sup>964</sup>. Elle permet au pouvoir politique de modifier ses priorités vers des choix nouveaux, ou de renforcer des orientations précédemment développées. Avec la promulgation de la Vème République, le IVe puis surtout le Ve plan élaboré pour la période 1965-70 sont placés sous le signe de la compétitivité, avec l'idée directrice que seuls des groupes de dimension internationale sont capables de mener les efforts de recherche, d'investissement, d'innovation pour affronter la concurrence internationale<sup>965</sup>. A cet effet, De Gaulle développe une politique de prestige au sein de laquelle le sport doit tenir une nouvelle et réelle place. La nomination de Maurice Herzog au poste de Haut Commissaire à la jeunesse et aux sports s'accompagne d'une série de mesures dans les domaines scolaire et sportif. En 1960, le plan Joxe-Herzog renforce le contrôle de l'état sur l'utilisation des crédits et par voie de conséquence sur le fonctionnement des fédérations<sup>966</sup>. Une première loi programme sur le plan d'équipement sportif et socio-éducatif (1961-65) est mise en œuvre, suivie par une seconde de 1966 à 1970. A la suite des résultats désastreux des Jeux Olympiques de Rome en 1960, relayés sans

---

<sup>961</sup> J.-P. Rioux. *La France de la Quatrième République. L'expansion et l'impuissance. 1952-1958*. Paris, Seuil, 1983. pp. 226-227.

<sup>962</sup> Ce terme, cité en l'état dans plusieurs journaux sera développé en infra.

<sup>963</sup> J. Meynaud en dénombre près de 300 en 1956-57, que ce soit des groupements, des associations ou des syndicats divers. Cité par J.-P. Rioux, 1983, *opus cit.*, pp. 248-249.

<sup>964</sup> J.-F. Sirinelli. *Les Vingt Décisives. Le passé proche de notre avenir. 1965-1985*. Paris, Fayard, 2007. p. 21.

<sup>965</sup> J.-C. Asselain, 1984, *opus cit.*, T. 2., p. 126.

<sup>966</sup> J. Le Boulch. *Face au sport*. Paris, Les éditions ESF, 1977. p. 225.

ménagement dans la presse française<sup>967</sup>, s'élabore un plan de préparation olympique avec le colonel Crespin nommé délégué général à la préparation olympique en 1961. Il s'accompagne d'une réforme de l'F.N.S. et de la création de la commission de la doctrine présidée par Borotra, qui aboutira à l'Essai de Doctrine du sport en 1965. Si toutes ces mesures doivent concourir à élargir la base des pratiquants sportifs et à fournir une élite française plus dense et mieux préparée, les résultats dans les grandes compétitions officielles, hormis les Jeux Olympiques d'hiver de Grenoble en 1968, restent mitigés. De surcroît, nulle position tranchée ne concerne réellement le sport professionnel. Ainsi, la Doctrine du sport de 1965 évoque certes le professionnalisme mais s'en tient à des considérations générales et morales. A ce titre, les entraîneurs professionnels de football perçoivent pas d'amélioration : les joueurs qu'ils accueillent dans les rangs professionnels ne leur semblent pas mieux formés, ni physiquement ni moralement. De plus, ils ont l'impression d'être victimes d'une indifférence vis-à-vis de leur profession et de leurs conditions d'exercice. Pourtant, leur sport demeure comme dans l'entre-deux-guerres le plus pratiqué en France<sup>968</sup> et est réellement médiatisé. Si les années 1960 érodent l'assise de la grande presse dite populaire, en revanche un quotidien sportif comme *l'Equipe* augmente sa diffusion de 38% au début des années 1970<sup>969</sup>. De son côté, l'hebdomadaire *France Football* créé en 1946 touche dès sa parution de nombreux pratiquants<sup>970</sup>. Le sport est également devenu objet de diffusion à la télévision, et le football est l'une des disciplines les plus retransmises, grâce à une progression du parc de téléviseurs qui passe de 5 millions au début de la décennie des années 1960 à 10 millions en son terme. On assiste à une large imprégnation de la population française qui constitue un public sociologiquement réceptif<sup>971</sup>. En matière de football, tout téléspectateur peut être dorénavant amené à commenter le jeu des équipes, à se positionner face aux choix des entraîneurs. Même si des désaccords financiers entre la RTF et la F.F.F. freinent les possibilités de

---

<sup>967</sup> Les Français obtiennent seulement 5 médailles dont aucune en or. De ce fait, *l'Equipe* du 3 août 1960 titre « *La déchéance française* ». Et Jacques Faizant, dans une caricature célèbre parue dans *le Figaro*, dessine le général De Gaulle habillé en survêtement et baskets et portant un sac de sport, qui s'exclame : « *Dans ce pays, si je ne fais pas tout moi-même* ».

<sup>968</sup> Environ 477 000 licenciés en 1955, une baisse sensible jusqu'à 417 000 en 1960, puis 487 000 en 1965 et presque 700 000 en 1970. Même lors des périodes de régression, le football demeure le sport le plus pratiqué.

<sup>969</sup> C. Delporte. Les transformations de la presse écrite sous l'ère Pompidou, in P. Griset (dir.). *Georges Pompidou et la modernité. Les tensions de l'innovation. 1962-1974*. Bruxelles, P.I.E. Petr Lang, 2006. pp. 150-151. Selon les chiffres fournis par l'auteur, la diffusion de *l'Equipe* est de 186 000 exemplaires en 1962, 225 000 en 1973.

<sup>970</sup> A ses débuts, *France Football* partage ses colonnes avec *France Football officiel*, organe de la FFF. Il prend son indépendance en 1947. Il tire par exemple à plus de 114 000 exemplaires en 1959.

<sup>971</sup> J.-F. Sirinelli, 2007, *opus cit.*, pp. 63-64.

retransmission, de 1958 à 1972<sup>972</sup>, il n'en demeure pas moins qu'un nombre croissant d'amateurs de football ne se contente plus d'attendre les comptes-rendus de la presse écrite, mais devient juge d'un spectacle, de ses acteurs et du metteur en scène si l'on peut employer cette métaphore à propos de l'entraîneur<sup>973</sup>. Ce dernier est davantage encore que lors des périodes précédentes soumis au regard et au jugement de l'opinion. De surcroît, dans une France qui se caractérise à la fois par la croissance la plus rapide de l'histoire économique française entre 1958 et 1973 mais également par une réelle insatisfaction sociale dont la crise de 1968 est le révélateur<sup>974</sup>, l'entraîneur professionnel français se situe essentiellement du côté des moins bien lotis. Il n'a pas vu le football professionnel améliorer ses structures de fonctionnement et par voie de conséquence ses résultats, et de surcroît en est tenu pour responsable, au moins partiellement. En ces années de contestation<sup>975</sup>, en il se retrouve lui aussi mis en cause dans son autorité et son statut, victime de sa position ambiguë à l'interface entre les dirigeants et les joueurs.

A partir des années 1960, la culture de masse est devenue une culture juvénile<sup>976</sup>, d'autant que dans le même temps, l'afflux de la génération des baby boomers dans le système éducatif a engendré une massification puis une démocratisation du système scolaire<sup>977</sup>. De l'amalgame de tous ces facteurs découle nouvelle attitude face à l'autorité et face aux normes, donc face aux valeurs, avec des comportements davantage individualistes<sup>978</sup>. Ces façons d'être et de penser affectent tous les secteurs de la vie sociale, et dans le domaine sportif conditionnent l'évolution des relations que les entraîneurs entretiennent avec leurs athlètes. Elles portent surtout en elles les germes de profondes modifications qui caractériseront la période suivante.

Nous vérifierons dans un premier temps en quoi le contexte français affecte le rôle et la fonction de l'entraîneur professionnel : confronté à des joueurs professionnels soupçonnés d'apporter peu de considération à leur métier, quelles solutions et quels recours s'offrent à lui ? Est-il à même de tirer des bénéfices de l'exercice de sa profession, dans un contexte

---

<sup>972</sup> C. Brochand. *Histoire générale de la radio et de la télévision en France. Tome II. 1944-1974*. Paris, La documentation française, 1994. pp. 424-425.

<sup>973</sup> « *Les cérémonies télévisées transforment leurs spectateurs en les dotant de rôles cérémoniels. En fonction de l'évènement, ces spectateurs deviennent juge ou témoin, arbitre ou partisan (□)* ». D. Dayan et E. Katz. *La télévision cérémonielle*. Paris, PUF, 1996. p. 207.

<sup>974</sup> J.-C. Asselain, 1984, *opus cit.*, pp. 133-142..

<sup>975</sup> G. Dreyfus-Armand, R. Franck, M.-F. Lévy, M. Zancarini-Fournel (sous la direction de). *Les années 68. Le temps de la contestation*. Editions Complexe, 2008. 525 p.

<sup>976</sup> <sup>976</sup> J.-F. Sirinelli, 2007, *opus cit.*, p. 60.

<sup>977</sup> A. Prost. *Education, société et politiques. Une histoire de l'enseignement de 1945 à nos jours*. Paris, Seuil, 1997 (nouvelle édition augmentée). 255 p.

<sup>978</sup> J.-F. Sirinelli, 2007, *opus cit.*, p. 127.

économique et social a priori favorable ? Et à quelles contraintes doit-il faire face ? Dans un second temps, nous nous attacherons à vérifier pourquoi et comment l'identification de la profession s'organise autour de deux éléments primordiaux : les stages nationaux d'entraîneurs créés dans une logique d'encadrement des professions par le régime de Vichy en 1942 ; et la constitution d'une Amicale des entraîneurs en 1947, qui s'avère fondamentale tout au long de la période dans un triple processus de développement du football, de reconnaissance de la profession, puis de sa défense. Enfin, nous montrerons en quoi l'impérialisme croissant des médias, conditionné par un développement de la presse sportive liée à l'expansion de la télévision, a un impact sur la perception de l'entraîneur et son imputation en responsabilité grandissante dans les résultats des équipes françaises. Une approche de l'évolution de l'entraînement de 1942 à 1972 nous offrira des pistes de réflexion concrètes pour étayer ces différents champs de réflexion et démontrer que les tâches de l'entraîneur, si elles répondent à un pragmatisme de terrain, sont aussi traversées par des préoccupations éthiques, philosophiques, scientifiques.

**CHAPITRE 1 :**

**Du garde chiourme au dépositaire du jeu**

## 1. Le football sous l'Occupation et ses conséquences

Le football, malgré la période de guerre puis d'Occupation garde ses droits. Même si de nombreux joueurs professionnels sont mobilisés, la reprise du championnat en temps de guerre est annoncée en décembre 1939. La FFFA tente d'organiser une activité minimale, en supprimant la Deuxième division<sup>979</sup> et en organisant le championnat professionnel en trois zones pour la saison 1939/40<sup>980</sup>, puis en deux zones à partir de la saison 1940-41. Jean Borotra, commissaire général à l'E.G.S. (éducation générale et sportive), a comme projet de renforcer l'amateurisme. Le football professionnel occupe donc une situation ambiguë<sup>981</sup>. Dans un premier temps, même si le championnat professionnel perdure, les conditions d'entraînement sont précaires. « *Au stade Rennais, l'entraînement des footballeurs de l'équipe première se heurte à bien des difficultés. Il y a là six étudiants qui disposent de peu de loisirs, et pendant la mauvaise saison, les séances de plein air sont impossibles. Scharwath<sup>982</sup> est donc dans l'obligation de faire dans l'à peu près. Il entraîne comme il peut, quand il peut, où il peut, les joueurs en mesure de lui consacrer une heure de temps. Au début de la saison, cela se traduit par deux à trois tours de piste, des sprints et de la culture physique* »<sup>983</sup>. L'entraînement des footballeurs professionnels en période de guerre est revenu en quantité et en qualité au niveau qui était le sien au tout début du professionnalisme, voire même en deçà. La période d'Occupation contribue à renforcer les habitudes dilettantes prises par les footballeurs professionnels. La pénurie alimentaire se fait ressentir, les tickets de rationnement sont une réalité quotidienne et, de ce fait, la priorité des joueurs n'est pas orientée forcément vers la pratique du football. L'aggravation de mécontentements, perceptible à partir de 1941 engendre un glissement vers des préoccupations immédiates et modifie l'ordre des priorités des Français et leur sens des valeurs<sup>984</sup>. De surcroît, l'effort porté par Borotra à travers l'E.G.S. ne favorise pas précisément le professionnalisme. Les joueurs

<sup>979</sup> La Division 2 renaîtra au cours de la saison 1945-46.

<sup>980</sup> La zone Nord comprend 10 clubs, la zone Sud-Est 5, et la zone Sud-Ouest 6. Pour la saison 1940/41, la zone Nord et la zone Sud comprennent chacune 8 clubs, puis 9 en 1941/42 et 16 en 1942/43. A chaque saison, un champion par zone est désigné, mais pas de champion unique jusqu'en 1945 car aucune finale n'est organisée.

<sup>981</sup> P. Charroin. De Borotra à Pascot ou le professionnalisme sous le contrôle : le cas de l'AS Saint-Étienne, in P. Arnaud. T. Terret. J.-P. Saint-Martin. P. Gros. *Le sport et les Français sous l'Occupation. 1940-1944. Tome 1.* Paris, L'Harmattan, 2002. pp. 220-221.

<sup>982</sup> Emile Scharwath est un ancien joueur international, qui compte 8 sélections en équipe de France entre 1932 et 1934 et a joué avant la guerre successivement à Strasbourg, Rennes, au Racing Paris et à Roubaix. Il occupe en réalité les fonctions d'entraîneur-joueur à Rennes de 1942 à 1945.

<sup>983</sup> *Le Miroir des sports, nouvelle série*, n° 33, 17 novembre 1941.

<sup>984</sup> « *L'obsession du court terme s'accommode mal de la vigilance morale. Elle favorise mécaniquement les solutions de repli, l'indifférence aux autres et le principe souverain d'auto-conservation* ». Pierre Laborie. Solidarités et ambivalences de la France moyenne, in J.-P. Azéma et F. Bédarida. *La France des années noires. Tome 2. De l'Occupation à la Libération.* Paris, Seuil, 1993. p. 324.

sont dans l'expectative, et se rendent compte qu'ils n'ont plus de réelle perspective d'avenir dans le football professionnel. Dans ces conditions, ils ont tendance à négliger l'entraînement, et à rendre la tâche de leurs entraîneurs peu aisée. A partir de 1942, la situation des professionnels paraît se compliquer davantage encore, lorsque Borotra leur demande de se reconverter<sup>985</sup> avant un terme de trois années. Les statuts du joueur professionnel et du joueur amateur sont établis en juin 1942. Ils obligent les joueurs professionnels qui veulent conserver leur statut à subir avec succès l'examen du stage national nouvellement mis en place. Jep Pascot<sup>986</sup>, qui succède à Borotra en avril 1942 en tant que Commissaire Général à l'E.G.S., se prononce pour « *le relèvement moral et social des joueurs professionnels* », dont il désire la reconversion, voire à terme la disparition<sup>987</sup>. Il semble bien que l'aversion manifestée successivement par les deux commissaires envers le sport professionnel visait en premier lieu le ballon rond<sup>988</sup>. Ces dispositions n'incitent pas des joueurs à l'avenir très incertain à s'exercer avec entrain. Au contraire. J. de Ryswick décrit ainsi l'entraînement de l'Olympique de Marseille : « *Une courte séance de culture physique à laquelle ils se livrent sans forcer aucunement (il faut voir avec quelle désinvolture le jeune Scotti<sup>989</sup> effectue les mouvements qui lui sont imposés, comme une corvée), un ou deux tours de piste au tout petit train, (plus souvent un que deux), enfin, un court match d'entraînement (?) contre les réserves ou les marins-pompiers. (□) L'O.M. n'est pas seul dans ce cas. La plupart des équipes « pros » de zone Sud que j'ai vues s'entraîner cette saison le faisaient en « amateurs », sans directive, sans méthode et □ sans profit* »<sup>990</sup>. Le constat est cinglant. Ici, l'amateurisme évoqué par le journaliste s'apparente à une organisation anarchique. En fait, les usages des joueurs en matière d'entraînement s'apparentent à ceux en vigueur jusque dans les années 20. Les joueurs paraissent s'ennuyer à meubler le temps d'entraînement, ne transpirent pas, s'entretiennent à peine. La discipline est absente. Certes, les professionnels bénéficient de l'excuse de la situation liée à l'Occupation, qui se traduit par des pénuries en équipements, en

<sup>985</sup> Ils peuvent devenir moniteur-entraîneur, affectés à l'entraînement des clubs amateurs, à la fois dans les équipes seniors, mais aussi les équipes de jeunes.

<sup>986</sup> Tout comme Jean Borotra, figure légendaire du tennis français en tant que membre des « quatre mousquetaires », Jep Pascot a pratiqué le rugby dans les règles les plus strictes de l'amateurisme. Il a par ailleurs été sélectionné à 6 reprises en équipe de France de rugby et a remporté le championnat de France à 3 reprises. La personnalité et le passé sportif des deux commissaires les conduisent à mépriser le professionnalisme et à prôner « *le retour à l'idéal des pionniers de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle* ». X. Breuil. Vichy et le football, in J.-F. Loudcher. C. Vivier. P. Dietschy. *Sport et idéologie. Sport and ideology. Tome II*. ACE-SHS, 2004. p. 54.

<sup>987</sup> J.-L. Gay-Lescot. *Sport et éducation sous Vichy (1940-1944)*. Presses universitaires de Lyon, 1991. p. 31.

<sup>988</sup> X. Breuil, 2004, *opus cit.*, p. 55.

<sup>989</sup> Roger Scotti effectue ses débuts dans l'équipe professionnelle de Marseille en 1942 à l'âge de 17 ans. Il disputera par la suite 453 matches professionnels avec l'Olympique de Marseille, mettant un terme à sa carrière en 1958, après avoir également honoré 2 sélections en équipe de France en 1950 et 1956.

<sup>990</sup> L'Auto n° 15 412, 10 mai 1943.

moyens matériels tels que chaussures et ballons<sup>991</sup> □ mais leur motivation intrinsèque est faible. Le football comme le monde du sport vit en autarcie dans des conditions très difficiles<sup>992</sup>. Les journalistes sont unanimes à déplorer une baisse de niveau à l'échelon professionnel, tangible en matière de qualité de jeu produit. Le principal facteur qui explique cette baisse réside dans le laxisme à l'entraînement ainsi qu'à l'absence d'entraîneur. « L'Olympique de Marseille, finaliste de la Coupe, n'a point d'entraîneur et n'est pas la seule équipe « pro » dans ce cas □ Oui, mais où sont les entraîneurs, dira-t-on ? Les étrangers qui avaient la direction technique de nos équipes « pros » avant guerre ne sont plus là. Et le nombre de Français aptes à remplir ces délicates fonctions est encore limité »<sup>993</sup>. Le régime de Vichy, à peine installé, a pris les mesures nécessaires pour annuler les naturalisations obtenues sous le Front Populaire et annoncer la révision de celles obtenues depuis 1927. Le désastre militaire et l'effondrement de l'armée n'ont fait qu'accroître les sentiments xénophobes de la population française, déjà exacerbés au cours des années 1930<sup>994</sup>. Dans ces conditions, les entraîneurs des équipes professionnelles, majoritairement étrangers avant la guerre, ont préféré regagner des territoires moins hostiles. De ce fait, sans entraîneur pour diriger l'entraînement, on confie parfois cette tâche à un non spécialiste. A Marseille, c'est au moniteur d'éducation physique André Blanc<sup>995</sup> qu'elle échoit. Mais évidemment, sans compétence spécifique en dehors de la préparation athlétique, il ne peut exercer d'autorité dans les joueurs. Le football français paie son retard en matière d'habitude à l'entraînement et de formation de spécialistes autochtones. Le problème du technicien français, qui se posait avec insistance avant la guerre, devient crucial, d'autant plus que les journalistes sont unanimes à relever la baisse du niveau du jeu pratiqué par les formations françaises<sup>996</sup>. Les dispositions prises par le Haut commissaire aux sports permettent de combler en partie et de manière involontaire cette lacune. En décrétant que les trente-deux clubs du groupement professionnel ne sont plus autorisés et en leur substituant 14 équipes fédérales, Pascot

<sup>991</sup> D'autres sports tels que l'athlétisme subissent les mêmes affres. A. Roger, 2003, *opus cit.*, p. 245.

<sup>992</sup> P. Arnaud. 1940-1944. Vichy et le sport. Années noires ou âge d'or ? in P. Arnaud. T. Terret. J.-P. Saint-Martin. P. Gros. *Le sport et les Français sous l'Occupation. 1940-1944. Tome 1*. Paris, L'Harmattan, 2002. p. 30.

<sup>993</sup> *L'Auto*, 10 mai 1943.

<sup>994</sup> Y. Lequin. D.Schnapper. Les chemins de Vichy, in Y. Lequin (sous la direction de). *Histoire des étrangers et de l'immigration en France*. Paris, Larousse, 1992. p. 412.

<sup>995</sup> Durant l'Occupation, les moniteurs ne sont plus formés à Joinville, mais au Collège National de Moniteurs et d'Athlètes d'Antibes pour la zone libre, et au Centre Spécial d'Education Physique et Sportive de Châtenay-Malabry pour la zone occupée. Ces moniteurs sont fréquemment employés dans les chantiers de jeunesse et les organisations.

<sup>996</sup> J. de Ryswick écrit par exemple : « (□) il n'est pas utile de répéter ici que le football français de 1943 est inférieur à celui de 1939 ». *L'Auto*, 10 mai 1943. Tous les journaux spécialisés de la période d'Occupation s'accordent avec ce point de vue.

bouleverse le paysage du professionnalisme. Désormais, les clubs<sup>997</sup> ne peuvent plus admettre que des amateurs, et les 14 équipes fédérales regrouperont les professionnels, qu'ils soient joueurs-moniteurs, ou joueurs contractuels.

La réforme générale voulue par Pascot<sup>998</sup> s'accompagne donc d'une mesure qui fait quasiment l'unanimité contre elle dans le monde du football, que la plume de G. Hanot traduit par : « *L'organisation du football chimérique en France* »<sup>999</sup>. La suppression des clubs professionnels pour les remplacer par des équipes fédérales qui représentent une région est difficilement admise par les footballeurs, les dirigeants, les joueurs. Seul l'hebdomadaire officiel *Tous les Sports*, sous la plume de G. Bruni ou A. Gignoux, soutient et pour cause, la réforme du colonel<sup>1000</sup>, puisqu'il a été créé par l'État français en parallèle avec l'interdiction de toutes les publications émanant des fédérations sportives<sup>1001</sup>. Les joueurs sont désignés d'office pour défendre les couleurs de ces nouvelles équipes fédérales, parfois loin de leur club précédent, ce qui conduit à des déracinements. Ils n'ont guère le choix de refuser sous peine de se voir retirer leur licence de pratiquant. L'exportation de nombreux d'entre eux vers des équipes qu'ils n'ont pas délibérément sollicitées explique leur manque d'entrain et d'attachement à leurs couleurs : « *Mais qu'on leur pose demain cette question précise : « Préférez-vous faire partie d'un club ou d'une équipe fédérale ! » et les neuf dixièmes préciseront que la première formule est la plus compatible avec l'épanouissement de leurs talents* »<sup>1002</sup>. Chacune des équipes fédérales est dirigée par un directeur sportif, et entraînée par un entraîneur officiellement désigné par la F.F.F. Mais pourra-t-on nommer des entraîneurs de qualité, alors que le constat d'une pénurie réelle est établi? « *La même question se pose pour les entraîneurs, avec plus d'acuité encore, étant donné le peu d'entraîneurs vraiment qualifiés dont on dispose actuellement* »<sup>1003</sup>. En plus, dans la mesure où parfois ces entraîneurs sont attachés à un club, accepteront-ils de participer au fonctionnement d'une équipe régionale, parfois distante de la ville à laquelle ils étaient attachés, dans laquelle ils risquent de ne pas se reconnaître ? Un des arguments qui plaide en faveur du projet Pascot en

---

<sup>997</sup> Souligné par nous. En effet, les équipes fédérales qui comprennent des professionnels se différencient des clubs qui ne peuvent enrôler que des joueurs amateurs.

<sup>998</sup> De surcroît, en 1943, J. Pascot crée dans chaque région une commission chargée d'examiner les comptes de clubs et la situation réelle des joueurs. A la Libération, les dirigeants se hâteront de se débarrasser au plus vite de cette ingérence. J.L. Gay-Lescot, 1991, *opus cit.*, p.168.

<sup>999</sup> *Le Miroir des Sports* n°101, 21 juin 1943.

<sup>1000</sup> Se reporter aux numéros 101 du 19 juin 1943 et 103 du 3 juillet 1943. Le sous titre de « *Tous les sports* » est : *Hebdomadaire officiel du Comité national des sports et des fédérations sportives françaises*.

<sup>1001</sup> P. Arnaud. 1940-1944. Vichy et le sport. *Années noires ou âge d'or ?*, in P. Arnaud, T. Terret, J.-P. Saint-Martin, P. Gros, 2002, *opus cit.*, p. 31.

<sup>1002</sup> M. Rossini. *Football* n° 633, 8 juin 1944. Marcel Rossini est le créateur et rédacteur en chef de *Football* (décembre 1929-juin 1944).

<sup>1003</sup> *L'Auto* n° 15 449, 16 juin 1943.

matière de recrutement d'entraîneur est la réduction du nombre d'équipes professionnelles de 32 à 14<sup>1004</sup>. Ce faisant, alors que certaines équipes ne possédaient pas d'entraîneur professionnel, il devient plus aisé d'en recruter parmi ceux qui officiaient durant la saison 1942-43. La F.F.F. mise aussi sur les candidatures spontanées de certains d'entre eux, désireux de conserver un poste « sécurisé » pendant au moins une saison, puisque sous contrôle de l'État. Pour pallier une éventuelle pénurie, elle offre une solution : « *Le Directeur sportif*<sup>1005</sup> peut remplir le rôle d'entraîneur »<sup>1006</sup>. Cette perspective laisse entendre qu'un même homme peut remplir efficacement deux fonctions, l'une administrative et l'autre de terrain. Elle tend à prouver que ni l'une ni l'autre ne sont en mesure de monopoliser l'intégralité du temps de travail de l'entraîneur et du directeur sportif, et que leurs charges de travail respectives sont perçues comme relativement légères. De fait, la réforme apporte une solution, avec difficulté cependant, car à la veille du nouveau championnat, trois équipes fédérales (sur seize, car le nombre a augmenté de deux unités dans l'intervalle) n'ont pas encore nommé leur entraîneur : Les Pyrénées, la Normandie, et le Dauphiné<sup>1007</sup>. Pour autant, les mesures de Pascot n'obtiennent pas les effets escomptés<sup>1008</sup>. D'une part, l'adhésion à la mise en place des équipes fédérales se fait à contrecœur dans le monde du football, G. Hanot ne se faisant pas faute de souligner que les rares journalistes qui soutiennent ce projet, membres de *Tous les sports*, sont étrangers au monde du football. La preuve en est que l'expérience ne dure qu'une année et ne sera pas reconduite pour la saison 1944-1945. La formule comptait tant d'adversaires qu'à la Libération, les instances se hâtent de rétablir le système qui existait avant-guerre. D'autre part, le nombre de joueurs professionnels qui décident de suivre les stages nationaux pendant l'occupation reste très restreint<sup>1009</sup>. Dans un même temps, le nombre de joueurs professionnels a également sensiblement diminué, passant de 878 en 1938 à 330 en 1941. La suppression de la Division 2 explique en partie cette réduction. Dans le domaine de l'entraînement, la nomination d'entraîneurs professionnels dans les équipes fédérales ne s'accompagne pas de bouleversements spectaculaires. Dans un premier temps, les représentations par ne semblent pas changer radicalement par rapport à la période précédente. « *Existe-t-il encore beaucoup de dirigeants et de joueurs en France, pour*

<sup>1004</sup> Les dirigeants de certaines grandes villes qui se voient privées de professionnalisme, telles que Lens, interviennent auprès de J. Pascot, si bien que le nombre des équipes fédérales sera porté à 16 pour la saison 1943-1944.

<sup>1005</sup> Ici, le rôle du Directeur sportif est conçu comme celui d'un manager à l'anglaise.

<sup>1006</sup> *Tous les sports* n° 106, 24 juillet 1943.

<sup>1007</sup> Se reporter à l'article de *Football* n° 594, 2 septembre 1943.

<sup>1008</sup> L. Grün, 2003, opus cit., p.53.

<sup>1009</sup> Si en 1942 le stage national consacre 43 diplômés, ils ne sont plus que 17 en 1943 et 3 en 1944.

*contester les bienfaits de l'entraînement et la nécessité d'un entraîneur ? Sans doute l'unanimité n'est pas faite sur ce point dans nos milieux »<sup>1010</sup>.*

Avant la seconde guerre déjà, certaines équipes n'avaient pas obtenu les résultats escomptés avec les entraîneurs étrangers qu'elles avaient engagés. Certaines ont donc tenté de recourir aux services d'anciens joueurs français dans la deuxième moitié des années 30, parfois avec bonheur, souvent sans concrétisation effective. De là à avancer que l'entraîneur est superflu, le pas a parfois été hâtivement franchi. Dans un contexte spécifique, l'absence de caractère officiel du diplôme obtenu lors des stages d'entraîneur de la FFFA, son manque de lisibilité, ont-ils sans doute également jusqu'en 1942 contribué à fragiliser la considération apportée par les joueurs à la personne de l'entraîneur et à l'importance de l'entraînement. Il est vrai aussi que la jeunesse dans son ensemble est loin d'être conquise par la Révolution nationale<sup>1011</sup>, et que les footballeurs, fussent-ils professionnels, n'échappent pas aux comportements environnants. Le fait que l'entraînement soit loin d'être suivi de façon assidue n'est donc pas propice à incliner en faveur d'un caractère indispensable de l'entraîneur : *« Des joueurs vivaient dans l'oisiveté, mère des vices, et préféraient la belote à l'entraînement. D'autres, à la veille des matches importants, exigeaient des augmentations de primes et trouvaient ainsi le moyen d'instaurer dans le professionnalisme des mœurs d'amateurisme marron »*.<sup>1012</sup> En plus des circonstances liées au contexte, certains effets pervers de la réforme voulue par Pascot se font sentir : de nombreux joueurs ont été d'autorité déplacés en 1943 des clubs professionnels vers des équipes fédérales qui n'étaient pas leur région d'origine. Dans ces conditions, parfois déracinés, ils se retrouvent à défendre les couleurs d'une équipe au sein de laquelle ils n'ont pas souhaité être affectés et à laquelle ils ne s'identifient pas. Les mauvaises habitudes prises précédemment en matière de dilettantisme ne sont pas faciles à combattre, et la nomination d'un entraîneur français ne suffit pas à elle seule à remettre les joueurs sur la voie de la motivation et du sérieux. Ceux qui n'ont pas fait le choix de passer l'examen de moniteur et occupent une profession en dehors du milieu du football se sentent moins obligés à participer à l'entraînement que ceux dont le football constitue l'unique profession<sup>1013</sup>. Enfin, la résidence géographique des joueurs constitue également un frein à la tenue des entraînements tels qu'ils pouvaient se pratiquer en 1939,

---

<sup>1010</sup> *Football* n° 603, 4 novembre 1943.

<sup>1011</sup> J.-P. Azéma. *De Munich à la Libération 1938-1944*. Paris, Seuil, 1979. p. 221.

<sup>1012</sup> G. Hanot. Instauration du football chimérique en France. *Le Miroir des Sports* n°101, 21 juin 1943. L'article de Gabriel Hanot occupe l'intégralité de la page.

<sup>1013</sup> *« Le fait d'exercer un autre métier que celui de footballeur professionnel ne dispense pas le joueur professionnel de l'assiduité à l'entraînement »*. *L'Auto* n°15 146, 19 juin 1942. Cette remarque laisse entendre que ce manque d'assiduité de ceux qui ont choisi d'occuper une profession à côté du football est une réalité.

juste avant la guerre. « Quant à l'entraînement, n'insistons pas trop. Dans quantité d'équipes où des joueurs habitent dans plusieurs villes différentes, cette besogne en commun a été matériellement impossible. Faut-il dire en passant que Delfour<sup>1014</sup> s'est ainsi vu contraint de démissionner, parce qu'il ne pouvait grouper ses hommes et refusait d'endosser une responsabilité qu'il estimait excessive ? »<sup>1015</sup>. Le paradoxe réside dans le fait que des entraîneurs français sont nommés dans les équipes fédérales pour promouvoir un jeu de qualité, mais que les dispositions en vigueur constituent une entrave au bon exercice de leurs véritables fonctions. A quoi peut servir un entraîneur, s'il ne dispose pas des moyens de mener à bien sa tâche ? Toutes ces raisons concourent à une baisse, reconnue par les spécialistes du niveau du football français : « Notre élite reste faible en qualité, réduite en quantité »<sup>1016</sup>. Dix-huit joueurs professionnels par équipe constituent un effectif restreint pour promulguer un jeu de qualité. Cependant, plus que la quantité, c'est la qualité qui fait défaut au football. Cette lacune est due avant tout au manque d'entraînement, et est donc imputable aux joueurs français, en raison de la politique timorée menée avant la guerre par la F.F.F.A. ; Celle-ci participe donc de ce constat d'échec, mais n'a pas attendu que l'échec soit total. Dès 1942, elle met en place une formation officielle d'entraîneur.

## 2. Une formation nationale qui se pérennise

En 1942, la F.F.F.A. change de dénomination pour devenir F.F.F. Ce changement pourrait paraître anodin s'il ne s'accompagnait de la volonté de promouvoir un football « à la française. » En ce sens, le changement de sigle s'inscrit dans la volonté du Maréchal Pétain et du régime de Vichy de promouvoir la « Révolution nationale » et de mettre en place « l'Etat français ». Les directives de Borotra conduisent la F.F.F. à imposer dès 1942 le statut de joueur-moniteur. Ce dernier se n'acquiert pas de droit, mais s'obtient par le biais d'un examen officiel fédéral. « Aujourd'hui, le joueur professionnel est défendu et dirigé par la Fédération tout en restant maître de sa destinée. Il est tenu de passer un examen de moniteur dont le titre lui assurera probablement toute sa vie un gagne-pain décent. Enfin, il conserve la possibilité

---

<sup>1014</sup> Edmond Delfour est un ex-joueur devenu senior en 1928 au Stade Français, qui a connu les débuts du professionnalisme et évolué dans diverses formations professionnelles entre 1932 et 1939, telles que le RC Paris ou le RC Roubaix. Il connaît 41 sélections en équipe de France entre 1932 et 1938. Pendant l'Occupation, il évolue sous les couleurs de Rouen (FC Rouen Normandie en tant qu'équipe fédérale pour la saison 1943-1944) en tant qu'entraîneur-joueur. Il deviendra par la suite entraîneur professionnel en France (Stade Français, Le Havre) et en Belgique.

<sup>1015</sup> M. Rossini. *Football* n 633, 8 juin 1944.

<sup>1016</sup> *Ibid.*

d'«avoir une situation extra-sportive»<sup>1017</sup>. La poursuite de plusieurs finalités émane de ces mesures. La première, éminemment sociale, est d'assurer la reconversion des joueurs<sup>1018</sup>. Ces derniers connaissent une carrière éphémère, qu'ils ne peuvent prolonger tout au long de leur existence. Dans un état qui prône le redressement physique et moral de la France, on ne saurait tolérer l'oisiveté chez des joueurs dont la carrière touche à sa fin. La deuxième finalité est pédagogique. Le nombre de joueurs a explosé, passant de 188 760 à plus de 216 202 joueurs licenciés entre 1938 et 1942<sup>1019</sup>. Cette croissance spectaculaire des effectifs fait émerger des besoins en matière d'encadrement. Ce souci d'encadrement social n'est pas spécifique au football, et il n'aura jamais été aussi fort qu'entre 1941 et 1942<sup>1020</sup>. De ce fait, grâce à la promotion du statut de joueur-moniteur, Borotra puis Pascot espèrent aider le développement du sport amateur, tout en condamnant, parallèlement, le statut du football professionnel. Ils soutiennent finalement l'émergence d'une profession d'entraîneur professionnel de club amateur face à l'extinction de celle d'entraîneur professionnel de club professionnel. De surcroît, si le joueur-moniteur ne choisit pas une carrière dans l'encadrement en football, il lui reste la possibilité d'exercer un emploi à côté de la pratique du football. Pour assurer la formation de ces joueurs-moniteurs, la F.F.F. organise la première formation officielle d'entraîneur du 16 au 31 juillet 1942. « *Le but de la Fédération est d'éduquer physiquement et moralement la masse des 216 000 licenciés de football et de rechercher la perfection dans le jeu. Il semble que ce but puisse être atteint dans un avenir très proche si l'on tient compte de la valeur d'ensemble d'entraîneurs formés au dernier cours, de leur application et de la diversité de leurs situations sociales* »<sup>1021</sup>. De la même manière, des formations d'entraîneurs se sont poursuivies dès 1941 en athlétisme, afin de s'occuper des jeunes athlètes en devenir<sup>1022</sup>. Ce premier stage<sup>1023</sup> diplômant en football donne clairement l'orientation politique de la F.F.F. Il montre une volonté forte de former de la façon la plus efficace possible des entraîneurs français, puisque la première condition à remplir pour y assister est d'être de nationalité française. Les deux autres sont d'être âgé de 30 ans minimum, et d'appartenir à un club affilié à la F.F.F. Ce besoin de former une élite n'est

---

<sup>1017</sup> *Tous les sports* n° 51, 1942.

<sup>1018</sup> A ce sujet, consulter la thèse de J.S. Gallois. *La reconversion des footballeurs professionnels du championnat de France des années trente à nos jours*. Thèse en Histoire soutenue à l'Université de Metz sous la direction de A. Wahl. Novembre 2007.

<sup>1019</sup> Le nombre des licenciés est retombé à 75 616 en 1939 en raison de l'entrée en guerre de la France et de la mobilisation d'un nombre considérable de joueurs. Il atteint 281 202 en 1943.

<sup>1020</sup> D.Peschanski. *Vichy 1940-1944. Contrôle et exclusion*. Bruxelles, éditions Complexe, 1997. p. 28.

<sup>1021</sup> *Tous les sports* n° 57, 8 août 1942.

<sup>1022</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*, p. 245.

<sup>1023</sup> Rappelons que ce stage est précédé d'un stage de formation en 1941, mais que celui-ci n'est pas sanctionné par l'obtention d'un diplôme obtenu par examen.

pas le fruit d'une politique spécifique au football. Il est à rapprocher de la mise en place des écoles de cadres, inspirées de l'expérience du capitaine Dunoyer de Segonzac à Uriage<sup>1024</sup>. Dirigée par des grands noms du football français, G. Hanot, G. Barreau (le sélectionneur unique de l'équipe de France avant la guerre), G. Balbay, la formation réunit quatre-vingt stagiaires, tous les jours entre 9 et 12 heures 30, et parfois l'après-midi si le besoin s'en fait sentir. « *Devant le commandant Venturini, chef de cabinet Commissaire général, Mattler, Delfour, Simonyi, Perpère<sup>1025</sup> ont joué, hier, au football, mais c'était au cours de la première séance de stage d'élèves entraîneurs de la F.F.F.A ( ). Un stage qui deviendra obligatoire pour les professionnels à partir de l'an prochain* »<sup>1026</sup>. Le caractère officiel du stage est renforcé par la présence du représentant officiel de Jep Pascot. Il s'inscrit dans ce souci de contrôle permanent exercé par l'État, qui contraint les hauts fonctionnaires, magistrats ou militaires à prêter serment au chef de l'État<sup>1027</sup>. Comme le stage n'a pas été rendu obligatoire pour la session de 1942, de grands noms, tels que Veinante<sup>1028</sup>, Jordan<sup>1029</sup>, Hiden<sup>1030</sup>, qui sont les joueurs internationaux les plus connus en France, se sont abstenus d'y participer. Dans la réalité, dès 1943, peu de joueurs optent pour le statut de moniteur-joueur. L'issue du stage est sanctionnée par l'obtention d'un diplôme officiel. « *Le stage est terminé. Malgré le trac, 66 candidats moniteurs de football ont passé leur examen. Ce matin, au siège de la 3.F.A. seront connus les résultats. Il y aura bien des joies mais aussi bien des déboires. Car, parmi les recalés, on notera quelques « pros » au grand nom. C'est qu'entre taper dans une balle et expliquer comment on fait et l'apprendre à des jeunes, il y a toute une nuance, qui est une des raisons d'être de ce stage* »<sup>1031</sup>.

<sup>1024</sup> L'école d'Uriage est reconnue comme Ecole nationale des cadres en janvier 1941. Les futurs responsables des chantiers de la jeunesse, les futurs hauts fonctionnaires grâce à de rudes exercices physiques, à des débats idéologiques, s'y forgeaient une âme de chef. J.-P. Azéma, 1979, *opus cit.*, p. 94. En ce sens, le stage national des entraîneurs n'est pas différent des écoles de cadres, et si l'on ne connaît pas la réelle teneur des débats idéologiques qui s'y tenaient, il prône les vertus du travail.

<sup>1025</sup> Nous avons déjà évoqué le palmarès de Delfour et Mattler. Simonyi compte 4 sélections en équipe de France entre 1942 et 1945. Il entraînera le Red Star et Angers à la fin des années 1940. Lucien Perpère a été joueur professionnel au Stade de Reims avant la seconde guerre mondiale. Il entraînera Gueugnon, puis Roanne, Mulhouse et Nancy dans les années 1940 et 1950.

<sup>1026</sup> *L'Auto* n° 15 168, 16 juillet 1942.

<sup>1027</sup> D. Peschanski, 1997, *opus cit.*, p. 27.

<sup>1028</sup> Emile Veinante compte 24 sélections en équipe de France entre 1929 et 1940. Nous évoquerons son parcours d'entraîneur en infra.

<sup>1029</sup> Gusti Jordan, joueur autrichien, opère au RC Paris depuis 1933 et a pu être sélectionné en équipe de France en 1938. Il choisit d'être incorporé dans l'armée française lorsque la guerre éclate et est fait prisonnier par la Wehrmacht en 1940. En raison de son statut de joueur international, il est libéré et autorisé à jouer avec le RC Paris. Le site internet « *We are football* » lui consacre un article sous la plume de Yvan Gastaut.

<sup>1030</sup> Le gardien de but Rudi Hiden est sélectionné à 20 reprises en équipe d'Autriche avant d'être transféré au RC Paris en 1933. Naturalisé français en 1937, il sera sélectionné en équipe de France en 1940. A la fin de sa carrière de joueur, il embrassera celle d'entraîneur professionnel en Italie dans les années cinquante.

<sup>1031</sup> *L'Auto* n° 15 182, 1<sup>er</sup> et 2 août 1942.



***Le Miroir des sports* n°107, 3 août 1943. Stage national des moniteurs de football. Rassemblement sous les ordres de Maurice Baquet.**

La rupture avec la période antérieure est apparente : la Fédération a donc enfin mis en congruence l'examen terminal du stage avec les objectifs visés. Tout comme les dirigeants des comités d'organisation qui forment la partie éminente du patronat le font pour l'économie en cette période d'Occupation<sup>1032</sup>, elle assume son rôle d'organiser le football en lui donnant des cadres, une discipline, en le rationalisant et en le modernisant. Contrairement aux stages des années 1930, au cours desquels les candidats étaient jugés sur leur maîtrise technique, désormais, c'est leur aptitude à enseigner qui est évaluée. La compétence pédagogique prend dorénavant une dimension qui n'existait pas lors des stages d'avant-guerre, même si les connaissances exigées portent également sur d'autres domaines. En effet, le stage de 1942 poursuit l'effort qui s'était manifesté dans le stage de 1941, dont il s'inscrit dans la lignée. Gaston Barreau et Gabriel Hanot en demeurent les chevilles ouvrières, mais ils sont secondés par des moniteurs fédéraux, parfois lauréats du stage de l'année précédente, tels que Aston, Andrup, Herrera, Perpère, Simonyi<sup>1033</sup> □ Ces derniers donnent des cours sur des thèmes tels que le rôle du moniteur, le jeu aux différents postes, l'administration d'un club, l'alimentation, les massages, les premiers soins □ Ils bénéficient également de l'apport de spécialistes, tels que H. Delaunay<sup>1034</sup> l'arbitre international Baldway, le docteur Cals □ Si Maurice Baquet<sup>1035</sup> s'occupe toujours de l'éducation physique et de l'initiation sportive, lors

<sup>1032</sup> P. Burrin. *La France à l'heure allemande 1940-1944*. Paris, Seuil, 1995. p. 233.

<sup>1033</sup> Ces moniteurs exercent leur métier de footballeur professionnel au cours de la saison. Simonyi (4 sélections entre 1942 et 1945) et Aston (31 sélections entre 1934 et 1946) sont des internationaux reconnus. Andrup est un international danois (18 sélections).

<sup>1034</sup> Henri Delaunay est en 1942 secrétaire général de la FFF. Il est l'homme qui a rédigé la proposition de statuts de la Fédération Française de Football Association lorsqu'elle s'est séparée de l'U.S.F.S.A. Il est le fondateur de la Coupe de France en 1917. Il préside également la Commission de l'UEFA créée en 1926, chargée de mettre en œuvre le projet de Coupe du Monde de football initié par Jules Rimet, qui verra le jour en 1930. La Coupe d'Europe des Nations, née en 1960 sur son initiative, porte le nom de Coupe Henri Delaunay.

<sup>1035</sup> Maurice Baquet est Directeur de l'Institut national des Sports en 1942. Il est un des grands noms de l'éducation physique française de 1940 aux années 1960, et un des promoteurs du courant sportif dans

des séances de l'après-midi, sur le terrain, ce sont les moniteurs fédéraux précités qui dirigent la technique et la tactique. L'examen final tente de balayer l'ensemble des champs étudiés : il comporte deux questions écrites, la première sur l'arbitrage, la seconde sur les connaissances médicales et l'entraînement. Puis, sur le terrain, chaque candidat doit répondre à trois questions tirées au sort : une d'éducation physique, une de technique, une de tactique. De ce fait, l'examen sanctionne d'une part l'apprentissage de connaissances, d'autre part une certaine faculté d'adaptation devant un problème posé.

Mais si ce stage de 1942 connaît un succès réel, il amorce dans les années suivantes un déclin indéniable. En effet, si Pascot, dans sa déclaration du 3 mai 1942 à Perpignan, confie vouloir patienter avant de savoir s'il doit admettre le professionnalisme en football comme il le fait pour la boxe et le cyclisme, il entend en revanche en réviser les structures. « *J'envisagerais volontiers, par exemple, qu'un professionnel soit, en semaine, utilisé par les Fédérations comme moniteurs de clubs* »<sup>1036</sup>. Selon Pascot, le professionnalisme, en France est *une maladie honteuse*<sup>1037</sup>. Informés de la position du Commissaire général, les footballeurs professionnels sont donc dans l'expectative, car ils sont menacés de voir leur statut disparaître purement et simplement. Désormais, pour que l'Etat régisse le professionnalisme, leur profession ne peut se concevoir qu'étroitement dirigée et contrôlée. Il faut reconnaître que l'effort porté sur le stage national est réel. Cependant, l'emploi du temps montre qu'on n'utilise pas la journée entière pour dispenser cours et enseignements. Il est certain qu'en deux semaines, la formation reste embryonnaire. Dans d'autres pays européens, tels que la Hongrie, l'Italie ou l'Espagne, elle dure plusieurs mois. Tout en soulignant l'effort réalisé par la F.F.F., les journalistes ne manquent pas d'effectuer la comparaison. « *La 3F. en viendra là, un jour ou l'autre, n'en doutons pas. Le programme qu'elle essaye de faire ingurgiter en quinze jours à ses candidats entraîneurs ne paraît pas facilement assimilable dans un laps de temps aussi réduit. Il ne saurait être que le schéma d'une construction plus vaste et plus complète* »<sup>1038</sup>. Il faut néanmoins avouer que toutes ces louables attentions n'ont pas réellement été suivies d'effets. Si, en 1942, 43 inscrits dont Batteux<sup>1039</sup> obtiennent le diplôme d'entraîneur-instructeur, qui certifie l'aptitude à encadrer

---

l'éducation physique scolaire. Son ouvrage « *Education sportive. Initiation et entraînement* », paru en 1942 (réédition aux éditions de L'Harmattan en 1999) a fait longtemps référence dans le monde de l'éducation physique française.

<sup>1036</sup> *Tous les sports* n° 44, 9 mai 1942.

<sup>1037</sup> L'expression est employée par J. Pascot lui-même. Se reporter à Gay-Lescot, 1991, *opus cit.*

<sup>1038</sup> M. Pefferkorn. *Football* n° 603, 4 novembre 1943.

<sup>1039</sup> A. Batteux est sélectionné à 8 reprises en équipe de France entre 1948 et 1949. C'est surtout sa carrière d'entraîneur qui assurera sa renommée entre 1950 et 1972, puisqu'il est considéré par les spécialistes comme l'un des plus grands entraîneurs français. Voir infra.

des équipes professionnelles, le nombre réel de joueurs qui utiliseront cette possibilité reste restreint. Si un joueur comme Veinante, ex-international messin puis parisien avant la guerre, deviendra dès la reprise du championnat fédéral sous sa nouvelle forme en septembre 1943, entraîneur de l'équipe de Paris capitale, ou le futur DTN Georges Boulogne<sup>1040</sup> font partie de cette promotion, de pareils cas demeurent rarissimes. D'ailleurs, en 1944, le nombre de joueurs diplômés n'est que de trois. Ainsi, à l'instar des conséquences de la loi sur l'organisation sociale des professions du 4 octobre 1941, le décalage est grand entre les intentions et les résultats<sup>1041</sup> malgré quelques acquis. En matière de formation des entraîneurs, cette baisse spectaculaire est probablement aussi liée au peu d'entrain que manifestent les joueurs à l'entraînement. Ils se rendent compte que motiver et diriger des joueurs n'est pas chose aisée.



**BAVARDAGE APRÈS LA LEÇON :**  
de g. à dr., Jean Laurent, Gaston Barreau, Veinante et Lucien Laurent.

**LE HAVRAIS LECOMTE, à dr., cahier sous le bras, regarde évoluer ses camarades.**

**MAURICE BAQUET, à g., consulte Gaston Barreau. M. Duhamel se tient à l'écart.**

***Le Miroir des sports* n° 107, 3 août 1943. Quelques stagiaires et cadres du stage des moniteurs de football.**

<sup>1040</sup> Plusieurs sous-chapitres sont consacrés à Georges Boulogne en infra.

<sup>1041</sup> J.-P. Azéma, 1979, *opus cit.*, p. 98.

Le contexte d'Occupation n'explique pas à lui seul la faible inclination des joueurs pour l'entraînement, ni pour une éventuelle reconversion en tant qu'entraîneur. La refonte du championnat professionnel tient également un rôle important. En effet, l'appartenance à des équipes fédérales a des incidences certaines sur leurs comportements. Ils ne sont plus liés comme par le passé à des couleurs ou à un maillot et n'ont pas de possibilité de réinvestir leurs compétences envers d'autres équipes du club, celles de l'équipe réserve ou des équipes juniors par exemple. A l'inverse, les équipes fédérales n'investissent plus dans les joueurs comme pouvaient le faire les clubs. Certains d'entre eux, en effet, prenaient en charge les frais de leurs professionnels qui suivaient le stage national d'entraîneur, en espérant recourir à eux dans le futur, ou à défaut, dans le but d'améliorer leur formation. Dorénavant, les équipes fédérales ne prennent plus ces défraiements en charge, pas plus que les clubs qui ne sont plus professionnels. Les joueurs sont donc peu enclins à avancer leurs propres deniers pour une formation dont l'avenir semble hypothétique. *« La raison de ces abstentions ? Tout simplement le fait que les joueurs de la classe nationale n'intéressent plus les clubs, lesquels, jadis, payaient pour leurs membres les frais de séjour du stage. Et comme les équipes fédérales n'existent que sur le papier, on ne voit plus qui s'intéresserait à un joueur désireux de se perfectionner »*<sup>1042</sup>. De surcroît, les équipes fédérales sont bien ce que leur nom indique. Elles ne constituent pas des clubs, des associations au sein desquelles évoluent plusieurs équipes. Il ne peut donc exister de lien ni de filiation directe comme en club entre les différentes équipes, notamment lorsque les juniors accèdent à l'échelon supérieur. En réformant le football professionnel, Jép Pascot a placé les meilleurs joueurs dans des situations artificielles, puisque les répartitions dans les équipes fédérales ont été effectuées d'autorité. De ce fait, pour de nombreux joueurs, l'identification à des couleurs ou un maillot n'a plus lieu d'être, et en retour, l'attachement du club envers certains joueurs est un fait qui ne peut plus se ressentir au sein des équipes fédérales. L'investissement des joueurs s'en ressent, à la fois dans leurs devoirs envers l'équipe et envers l'exercice de leur profession. Ils ne possèdent d'ailleurs pas de marge de négociation avec leur nouvelle équipe, dans la mesure où J. Pascot interdit à celles-ci, ainsi qu'aux entreprises potentiellement intéressées, la prise en charge de la carrière des joueurs<sup>1043</sup>. Dans ce contexte, la formation de joueurs-moniteurs, après des débuts encourageants, n'obtient pas le succès escompté. Peu d'entre eux exercent réellement leur statut de moniteur en dehors de leurs heures d'entraînement personnelles. Certains estiment que le statut de joueur auxiliaire est plus judicieux. Dans ce cas précis, ils

---

<sup>1042</sup> *Le Miroir des sports* n° 107, 3 août 1943.

<sup>1043</sup> P. Charroin, 2002, *opus cit.*, p. 221.

ne perçoivent pas de salaire fixe, mais des primes de résultat. En 1943-44, le moins performant a touché 40 000 francs, et le plus performant 62 000 francs. Ces sommes doivent être additionnées à celles gagnées dans l'exercice de la fonction principale. Dans d'autres cas, les équipes fédérales octroient un emploi à leurs joueurs-moniteurs, qui ne leur laisse pas le loisir d'encadrer des équipes. « *Est-ce que par exemple les footballeurs lensois ont pu, même en début de saison alors que les trains marchaient, porter la bonne parole dans leur région, eux qui sont tout à la fois joueurs-pros sujets à de longs déplacements et requis sur place par les mines en même temps que moniteurs fédéraux ?* (□). *L'action éducative de nos joueurs-vedettes aura été, cette saison, plus que modérée* »<sup>1044</sup>. Le cas des footballeurs lensois est exemplaire. Le club de Lens est contrôlé depuis 1926 par la Compagnie des Mines de Lens, laquelle préfère rentabiliser l'investissement consacré à ses joueurs en les conservant dans l'entreprise, plutôt que de les envoyer entraîner d'hypothétiques associations ou clubs amateurs. La formation des moniteurs-joueurs est donc un relatif échec. Il n'est pas un cas isolé, dans un contexte où dans leur grande majorité, les fonctionnaires sont devenus pour le moins attentistes<sup>1045</sup>. On peut effectivement constater que l'imposition du statut de joueur-moniteur, et la mise à disposition de ces derniers aux clubs conduisent à une fonctionnarisation des joueurs<sup>1046</sup>. Le stage d'entraîneurs mis en place dès 1942 a-t-il cependant été inutile ? La réponse est négative. En effet, ce stage, pendant l'Occupation, permet de dispenser une formation à quelques hommes qui deviendront après guerre des acteurs importants du football français, et des entraîneurs reconnus. Et surtout, il jette les bases d'une formation qui ne s'interrompra plus. La Libération, en effet, ne met pas un terme au procédé. « *Le stage national d'entraîneurs fait partie d'une œuvre d'ensemble, il répond aux nécessités d'un programme de progression du football français dont on peut beaucoup espérer, et qui par ailleurs déjà, a beaucoup donné* »<sup>1047</sup>. Le ton est résolument optimiste, même s'il est permis de se demander quels sont les effets concrets perçus par le journal. En effet, la pénurie d'entraîneurs avant-guerre s'est prolongée sous l'Occupation.

<sup>1044</sup> *Football* n° 633, 8 juin 1944.

<sup>1045</sup> J.-P. Azéma, 1979, *opus cit.*, p. 221.

<sup>1046</sup> O. Chovaux. La pratique du football en zone interdite : vitalité et aléas d'un football de guerre (1940/1944), in P. Arnaud. T. Terret. J.-P. Saint-Martin. P. Gros. *Le sport et les Français sous l'Occupation. 1940-1944*. Tome 1. Paris, L'Harmattan, 2002. p. 210.

<sup>1047</sup> *France Football officiel* n° 6, 1<sup>er</sup> août 1945.

LES MONITEURS FÉDÉRAUX jouent au tennis-ballon : un tir acrobatique d'Aston qu'attend Simonyi, torse nu. Photos " Miroir des Sports "



*Le Miroir des sports* n° 107, 3 août 1943. Les moniteurs fédéraux jouent au tennis ballon.

### 3. Vers un retour à la situation de l'entre-deux-guerres

La Libération, s'accompagne, pour le championnat professionnel, d'une suppression des équipes fédérales et d'un retour à une formule qui redonne leur place aux clubs. Ces facteurs sont-ils décisifs ? En tous cas, une centaine de stagiaires suivent la formation d'entraîneurs en 1945. 24 d'entre eux obtiennent le diplôme d'entraîneur-instructeur, donnant le droit d'entraîner une équipe professionnelle, dont les futurs entraîneurs de Division 1, Flamion, Schwartz et Roessler<sup>1048</sup>. Les autres candidats ne sont pas forcément recalés pour autant, certains obtiennent le diplôme d'entraîneur régional, qui leur permet d'entraîner une équipe non professionnelle. Pour permettre un progrès d'ensemble de football français, la F.F.F. décide de s'adresser également aux entraîneurs qui n'ont pas suivi cette session de 1945. « *Puis attirons également l'attention sur la venue, les mardi et mercredi 7 et 8 août, à Paris de tous les entraîneurs de métier en exercice, auxquels les clubs utilisant des joueurs professionnels font confiance, et qui appelés par le groupement, prendront part obligatoirement à un stage d'information, destiné à leur permettre de renouveler leur documentation, de renouveler leur science, de se renseigner, d'unifier leurs conceptions, tout*

<sup>1048</sup> Pierre Flamion entraînera entre 1957 et 1993, notamment à Metz et Troyes, Elek Schwarz entre 1948 et 1979, notamment à Cannes, Monaco, Strasbourg. Henri Roessler entraînera Reims de 1945 à 1950 et Marseille de 1950 à 1954 et obtiendra le titre de champion de France avec Reims en 1949, ainsi qu'une Coupe de France en 1950.

en conservant leur indépendance»<sup>1049</sup>. Le caractère obligatoire de la convocation est significatif d'une volonté de changement. La formation ne doit plus être empirique ; par contre l'entraînement doit être organisé de façon rationnelle. L'entraîneur ne peut plus se contenter d'un simple « bricolage », mais doit s'appuyer sur des fondations solides, même si sa méthode peut rester personnelle. La F.F.F. a conscience du retard accumulé pendant la guerre en matière d'entraînement et du déficit accentué par le contexte en matière de formation d'entraîneurs français. La baisse de niveau du football français fait toujours consensus. Le retard doit être rattrapé grâce à l'entraînement et à la formation. P. Wartel<sup>1050</sup>, entraîneur de l'Olympique de Marseille en est convaincu : « Il est indéniable qu'en France, l'entraînement a fait des progrès. Un bon noyau d'entraîneurs a été formé grâce à M. Gabriel Hanot, qui est à l'origine des stages d'entraîneur et de joueurs-moniteurs. C'est pourquoi j'ai la conviction que d'ici deux ou trois ans, le football français reviendra au niveau d'avant 1939 et le dépassera »<sup>1051</sup>. Pour Wartel, le meilleur remède aux maux du football français réside dans la formation des entraîneurs. C'est grâce à leur qualification et à leurs compétences que des progrès seront visibles dans le football français. Son homologue R. Dedieu<sup>1052</sup>, entraîneur du F.C. Nancy, le confirme : « Si nous savons former un bon cadre d'entraîneurs, si nous exigeons des entraînements rationnels et réguliers (3 à 4 par semaine), je suis fermement convaincu que dans deux saisons notre jeu aura retrouvé sa valeur d'avant-guerre »<sup>1053</sup>. Il est normal que des entraîneurs professionnels mettent en exergue la prépondérance de leur profession, surtout dans un contexte de reconstruction. Mais leur opinion rencontre un large écho, d'autant que les effectifs de licenciés continuent d'augmenter (ils doublent entre 1945 et 1960). Les pratiquants ont donc besoin d'encadrement. « En incitant ses professionnels à suivre les cours de moniteur-entraîneur, la 3.F.A. poursuit un double but : assurer l'avenir matériel des membres de son élite arrivés au crépuscule de leur carrière de joueur, constituer un cadre d'éducateurs indispensable à l'amélioration technique et au perfectionnement tactique de tous ses licenciés. Les clubs ont admirablement compris les avantages qu'ils peuvent retirer d'un entraîneur, et nombreux sont ceux qui confient leur destinée sportive à un ancien rétribué »<sup>1054</sup>. Le vivier constitué par les clubs professionnels

<sup>1049</sup> A. Duchenne. *France Football* n° 6, 1<sup>er</sup> août 1945.

<sup>1050</sup> Paul Wartel évolue dans deux des meilleurs clubs français, le Red Star (1926-1929) et Sochaux (1929-1933) avant qu'une grave blessure ne mette un terme à sa carrière de joueur. Il embrasse la carrière d'entraîneur professionnel à Sochaux en 1939, et en sera l'entraîneur officiel à plusieurs reprises entre 1946 et 1960.

<sup>1051</sup> *L'Almanach du Football*, 1946. Paris, Ce soir éditions.

<sup>1052</sup> René Dedieu a joué à Sète, Nîmes et Montpellier entre 1924 et 1933 et connu 6 sélections en équipe de France entre 1924 et 1927.

<sup>1053</sup> *L'Almanach du Football*, 1946. Paris, Ce soir éditions

<sup>1054</sup> *Ibid.*

est évidemment trop restreint. Mais les clubs de bon niveau régional, ceux qui n'ont pas voulu ou pas pu faire le choix du professionnalisme, offrent une alternative intéressante, d'autant que les possibilités sont plus nombreuses. De surcroît, ils fournissent à certains entraîneurs l'occasion de fourbir leurs premières armes en attendant d'être appelés, ou de se promouvoir à l'échelon supérieur.

#### 4. Le garde-chiourme<sup>1055</sup> : une demande institutionnelle

La formation d'entraîneurs qualifiés est le premier élément à mettre en œuvre pour obtenir le progrès du football français. C'est un fait accepté par l'ensemble des acteurs, et relayé par les instances régionales. « Pour les clubs, il faut des entraîneurs, nous en manquons, et d'autorisés (□). Faisons des cadres, messieurs »<sup>1056</sup>. Bien entendu, au niveau régional, il s'agit de former des entraîneurs qui devront s'occuper des équipes seniors, mais aussi des équipes de jeunes. Mais lorsqu'il s'agit des entraîneurs professionnels, que leur demande-t-on exactement ? Tout d'abord, de remettre les joueurs professionnels dans le droit chemin, c'est à dire leur redonner le goût à l'entraînement et les débarrasser des habitudes de dilettantisme prises sous l'Occupation. Il s'agit de rompre avec l'attentisme en vigueur sous le régime de Vichy<sup>1057</sup>. Les velléités de dynamisme dans tous les domaines de la vie sociale ont été étouffées par la célébration de l'immobilisme, la soumission à la loi du moindre mal et le poids écrasant des préoccupations matérielles<sup>1058</sup>. Les clubs professionnels avaient eu avant la guerre du mal à persuader leurs joueurs que l'entraînement régulier et mené de façon appliquée était nécessaire. La période de Vichy a donc mis un frein à un changement de mentalité qui s'amorçait chez les professionnels français. A la Libération, les clubs expriment une demande réelle envers leurs entraîneurs : remettre les joueurs dans le droit chemin. « Paul Wartel<sup>1059</sup> se retrouve à Marseille, où son autorité ramène à une juste compréhension de leurs obligations des footballeurs à qui on avait laissé les coudées trop franches »<sup>1060</sup>. Finalement, une des premières demandes adressée par les dirigeants aux entraîneurs n'est pas

---

<sup>1055</sup> Le terme est emprunté à A. Wahl, 1989, *opus cit.*, p. 297.

<sup>1056</sup> Président De Vienne. Assemblée générale de la Ligue de Lorraine de Football, 22 juin 1947 à Metz. Maurice de Vienne est membre du comité directeur de la Ligue de Lorraine de football depuis sa création en 1920. Il en devient le Président en 1921 et le restera jusqu'à sa mort en 1956.

<sup>1057</sup> « L'attentisme, un produit de Vichy ». Cette formule est empruntée à P. Laborie. *L'opinion française sous Vichy. Les Français et la crise d'identité nationale. 1936-1944*. Paris, Seuil, 2001. p. 296.

<sup>1058</sup> *Ibid*, p. 296-297.

<sup>1059</sup> Paul Wartel ne reste à Marseille que jusqu'à la fin de la saison 1946. Il entraînera ensuite Sochaux de 1946 à 1952.

<sup>1060</sup> *L'Almanach du Football*, 1946. Paris, Ce soir éditions.

vraiment différente de celle qu'on pouvait formuler avant 1939, voire même avant 1932 : (ré)accoutumer le joueur français à s'entraîner. Un entraîneur de l'ancienne école comme J. Vandooren<sup>1061</sup>, lauréat du stage national d'entraîneurs de 1939, responsable du Stade de Reims en 1942/43, s'était étonné du manque de motivation des joueurs professionnels à se rendre à l'entraînement, d'autant que la mansuétude des dirigeants cautionnait l'attitude de joueurs qu'il qualifie de « *professionnels sans conscience* » et de « *brebis galeuses* »<sup>1062</sup>.

Portrait de **Jules Vandooren** (Reims 1941-43 / Orléans 1945-49 / Caen 1949-52 / Lille 1959-61 / Sélection du Sénégal 1961-1963 / Sedan 1963-1964)

Jules Vandooren est né en 1908. Entre la fin des années 20 et les années 30, Jules Vandooren est un défenseur rugueux, au charisme reconnu par ses coéquipiers mais également par le milieu du football, car il compte 22 sélections en équipe de France.

Rugueux en tant que joueur, Jules Vandooren l'est également en tant qu'entraîneur. Il exige de ses joueurs une stricte obéissance, aussi bien sur qu'en dehors du terrain.

Jules Vandooren est encore un entraîneur « à l'ancienne », puisqu'il obtient son diplôme d'entraîneur en 1939, alors que le diplôme national délivré sanctionne plus une présence au stage qu'un véritable apprentissage. De 1941 à 1952, Vandooren ne se contente pas uniquement d'entraîner, puisqu'il continue à jouer, désireux de montrer l'exemple à ses coéquipiers. Cela ne l'empêche pas d'œuvrer pour la reconnaissance de la fonction d'entraîneur de football en général, puisqu'il devient le tout premier Président de l'Amicale des entraîneurs de football, mandat qu'il exerce entre 1947 et 1951.

Selon les journalistes, les équipes entraînés par Vandooren pratiquent un football à l'image de leur entraîneur : un style fruste, mais efficace grâce à un engagement permanent et une volonté de battant. Vandooren est de ces entraîneurs qui entendent tout maîtriser dans le club qu'ils entraînent : il s'occupe du matériel, des ballons, des chaussures, et fait également office de secrétaire, de directeur sportif. Son souci de la discipline l'amène effectivement à vouloir contrôler tous les paramètres qui entourent l'entraînement de l'équipe. Dur, autoritaire, exigeant, Jules Vandooren est convaincu que le football professionnel est exigeant. Ses entraînements sont physiquement difficiles à supporter pour les joueurs, surtout après les défaites, lorsqu'il augmente le volume de travail. Il est également célèbre pour ses coups de gueule.

De ce fait, il se heurte parfois à l'incompréhension de joueurs et de dirigeants, moins passionnés que lui ou moins enclins à ne vivre que par et pour le football. Si sa compétence est unanimement reconnue, ses méthodes rencontrent parfois l'hostilité.

#### Références principales :

*France Football* n°111, 5 mai 1948

*France Football* n°116, 9 juin 1948

<sup>1061</sup> Jules Vandooren a débuté sa carrière de joueur en 1917 et a connu 22 sélections entre 1933 et 1942. Il entraînera par la suite des clubs professionnels français et belges jusqu'en 1971.

<sup>1062</sup> « *Je voulais alors vaincre le laisser-aller, remonter la pente, faire comprendre aux joueurs leurs obligations, leur donner une conception exacte du rôle qu'ils avaient à assumer, leur inculquer l'amour du métier choisi. Je ne fus pas toujours écouté et suivi. La discipline que je tenais à imposer gêna quelques footballeurs à qui on avait trop longtemps laissé la bride sur le cou. D'abord ils se montrèrent passifs, se soumièrent à contre-cœur aux exigences inhérentes à leur profession, suivirent irrégulièrement les séances d'entraînement pour ensuite entrer en conflit ouvert avec moi et me rendre la tâche impossible* ». *Miroir Sprint* n°13, 19 août 1946. En raison de cette indiscipline, Vandooren préfère ne pas renouveler son contrat pour la saison suivante.

France Football n°903, 2 juillet 1963  
France Football n°908, 6 août 1963  
Sprint n°14, février 1945

Jules Vandooren, alors qu'il vient de signer un contrat d'entraîneur à Sedan, club dans lequel les joueurs s'entraînent tôt le matin avant d'aller travailler dans les draperies des frères Laurant. : « Vous comprenez, un club c'est comme une coopérative. Chacun doit mettre la main à la pâte et payer d'exemple. Tenez, un entraîneur, eh bien, c'est d'abord un éducateur ; il doit pouvoir faire lui-même ce qu'il demande aux autres. Quant aux joueurs, ils doivent faire honneur à leur titre de professionnel et réussir autant leur vie que leur métier. Ils se forgeront un moral de gagnateur en travaillant. Il n'y a que ça de vrai, le reste, c'est du bluff ! Ecoutez-moi. Mon grand-père a eu vingt-deux gosses. Quand il allait travailler, son patron ne lui demandait pas s'il avait le moral ». **France Football n° 903, 2 juillet 1963.**

Même si l'entraîneur professionnel à partir de 1945 est parfois un néophyte à ce niveau, il dispose de quelques méthodes et contenus d'entraînement hérités de son stage national de qualification professionnelle, ou s'il n'a pas suivi la formation d'entraîneurs, d'informations retirées des journées obligatoires mises en place par la F.F.F. Si ce seul bagage n'est pas suffisant, il constitue néanmoins un apport de base. Ces données de référence sont d'autant plus utiles que désormais, l'entraîneur professionnel est un entraîneur français, qui ne dispose plus vraiment du modèle étranger dont il peut s'inspirer. « Avant-guerre, l'étranger complétait largement un cadre squelettique, car rien de positif n'avait été entrepris en ce qui concerne l'avenir du football. Depuis, les événements ont tari cette source de recrutement et la Fédération a pris des mesures pour pallier à cette impossibilité « d'importation. » Et si l'Anglais Kimpton<sup>1063</sup> officie au Havre, si l'Écossais Duckworth<sup>1064</sup> « chaperonne » les Lyonnais, on trouve des « nationaux » à la tête des grands clubs français »<sup>1065</sup>. Il convient de nuancer ce propos. En effet, si les entraîneurs des clubs de Division 1 en 1946 sont en grande majorité des Français, certains d'entre eux sont des naturalisés, qui ont déjà officié en France en temps que joueurs ou entraîneurs avant la guerre (Tax à Saint-Etienne, Bunyan à Bordeaux, Georges Berry à Lille, Tony Marek à Lens)<sup>1066</sup>. De surcroît, le discours employé semble soutenir que les Français ont été recrutés par défaut : sans la guerre, l'encadrement étranger serait peut-être encore largement majoritaire dans les équipes professionnelles. Le fait que la France, en raison de sa situation après 1945, ne présente plus le même visage de terre d'asile qu'elle pouvait offrir avant la guerre pour certains « mercenaires » étrangers du football représente peut-être une chance pour les entraîneurs français. Même si pour les

<sup>1063</sup> Se référer au portrait de Kimpton.

<sup>1064</sup> William Duckworth a entraîné l'AS Saint-Étienne en 1935-36 et 1937-39.

<sup>1065</sup> L'Almanach du Football, 1946. Paris, Ce soir éditions.

<sup>1066</sup> Dans les années 1930, puis sous l'Occupation, Georges Berry a été joueur à Lille, puis à Fives, Tony Marek à Lens, Tax à Saint-Etienne, Bunyan au Stade Français

besoins de la reconstruction un recours massif à une main d'œuvre étrangère sera employé, il n'est pas immédiat<sup>1067</sup>. Pour le football, le renouveau ne passe pas non plus par le recours massif aux entraîneurs étrangers, même si quelques uns de ceux qui avaient exercé en France avant la guerre tentent d'y retrouver un emploi. En effet, pour certains clubs, en cas de mauvais résultats, la tentation est grande de recourir à une recette éprouvée avant 1939. « Pour que le F.C. Metz ne descende pas, M. Herlory<sup>1068</sup> a fait venir Maghner<sup>1069</sup>. Le « sorcier » anglais réussira-t-il le miracle ? »<sup>1070</sup>. Une résurgence nostalgique des expériences positives imprègne encore les esprits. Sans tenir compte du contexte, du fait que certains entraîneurs étrangers qui avaient un poste en France avant la guerre étaient déjà des hommes chevronnés mais âgés avant la guerre et que le football français a besoin de sang neuf, des clubs comme Metz et le Havre ont fait revenir respectivement Maghner et Kimpton<sup>1071</sup>. Le faible nombre d'entraîneurs étrangers dorénavant présents sur le sol français réduit cependant ce type de menace. S'il faut remplacer un entraîneur, désormais, ce sera par un compatriote français. Les tentatives de reprise en main des destinées du football français professionnel par les entraîneurs du cru passent donc par la conversion des joueurs à une discipline d'entraînement. Si certains font preuve d'autorité, d'autres usent carrément d'autoritarisme. Jules Vandooren est ainsi souvent perçu comme trop rigoureux, à Orléans puis à Caen<sup>1072</sup>. Plusieurs de ses collègues véhiculent également cette image : « Olympique de Marseille : Dewaquez n'est pas commode, et ce geste montre comment son autorité rend forme dans les rouages de l'O.M. »<sup>1073</sup>. Jules Dewaquez<sup>1074</sup>, entraîneur de l'Olympique de Marseille, tend le bras en direction de ses joueurs pour leur intimer un ordre. Depuis la Libération, voire même depuis le 14 juin 1944 alors que de Gaulle reçoit sa première légitimation populaire, l'ordre et l'ardeur sont les deux maîtres mots de l'autorité de l'Etat<sup>1075</sup>. On assiste à un retour à l'ordre dans tous les secteurs de la vie publique. Rétablir l'Etat a pour

<sup>1067</sup> G. Tapinos. Les enjeux de l'immigration, in Y. Lequin (sous la direction de). *Histoire des étrangers et de l'immigration en France*. Paris, Larousse, 1992. p. 422.

<sup>1068</sup> Président du FC Metz depuis 1935, Raymond Herlory le restera jusqu'en 1965.

<sup>1069</sup> Se reporter au portrait de Ted Maghner.

<sup>1070</sup> *Sprint* n° 26, 1<sup>er</sup> mai 1946.

<sup>1071</sup> T. Maghner a entraîné Metz lors de la saison 1938-39, et Kimpton a dirigé Le Havre entre 1921 et 1926. « Ted Maghner, ce britannique aux cheveux blancs, aurait été un bon manager, il avait passé l'âge d'être entraîneur. M. Herlory l'avait rappelé huit ans trop tard. (□) Kimpton, très Anglais et ardent adepte du WM, applique ses strictes méthodes, mais trop âgé, il échoue ». *Football Magazine* n°67, août 1965. Le magazine se livre à une rétrospective des entraîneurs ayant officié en Division 1 depuis 1945. T. Maghner, malade, quitte le FC Metz en cours de saison pour rejoindre l'Angleterre où il décède quelques semaines plus tard.

<sup>1072</sup> A. Wahl, 1989, *opus cit.*, p. 299.

<sup>1073</sup> *Sprint* n° 42, 28 août 1946.

<sup>1074</sup> Jules Dewaquez a été sélectionné en équipe de France à 41 reprises entre 1920 et 1929. Il a été joueur à l'Olympique de marseille entre 1924 et 1930.

<sup>1075</sup> J.-P. Rioux. *La France de la Quatrième République. Tome 1 : L'ardeur et la nécessité. 1944-1952*. Paris, Seuil, 1980. p. 68.

corollaire l'implication de l'autorité centrale dans le remembrement de la nation. A l'échelle des clubs professionnels, si l'autorité administrative est personnifiée par le président, elle est du ressort de l'entraîneur en ce qui concerne la gestion des joueurs. Tous les entraîneurs n'ont pas forcément besoin de recourir à des démonstrations virulentes. Parfois, les joueurs comprennent que le contexte d'Occupation est révolu, et que leur attitude d'avant 1945 ne peut plus s'accommoder des exigences d'après-guerre. Parfois, c'est aussi la personnalité de l'entraîneur, plus démocrate, qui entraîne les joueurs à se soumettre d'eux-mêmes aux exigences de leur fonction. Paul Baron<sup>1076</sup>, entraîneur du R.C. Paris, confie : « *Je souhaite à tous les entraîneurs d'avoir des éléments comme j'en ai au Racing, aussi compréhensifs et aussi dociles. C'est un vrai plaisir que d'entraîner des garçons aussi maniables* »<sup>1077</sup>. Il faut avouer que le témoignage de P. Baron ne constitue pas la règle, et que les entraîneurs sont souvent plus enclins à se plaindre du manque d'obéissance de leurs joueurs<sup>1078</sup>. Une fois la prise en main des joueurs effectuée, il reste à conduire leur entraînement. Celui-ci se déroule à raison de trois à quatre fois pas semaine. « *Le stade Français s'entraîne 4 fois par semaine à 10 heures du matin* »<sup>1079</sup>. En comparaison avec le laxisme généralisé constaté et déploré sous la période de Vichy, le simple fait de respecter cette programmation ne peut que conduire à un progrès visible. Cette reprise en main s'inscrit dans un contexte de productivité, perçu d'autant plus comme un impératif par les Français qu'il est martelé dans les discours politiques, les médias, les lieux de travail<sup>1080</sup>. Dans la vie quotidienne, la productivité du travail s'accroît effectivement d'année en année dans les années qui suivent la Libération<sup>1081</sup>. Dans ces conditions, il est logique que les efforts réclamés aux professionnels français soient plus conséquents. En matière d'entraînement, les premières mesures prises, si elles témoignent du simple bon sens, se révèlent insuffisantes. Travailler davantage devient un leitmotiv dans de nombreux sports français, à l'image de l'athlétisme, discipline dans laquelle M. Baquet exhorte les athlètes et l'encadrement à augmenter la quantité de travail dès 1946<sup>1082</sup>. Le joueur professionnel français n'a jamais eu une représentation contraignante de sa profession, au point même de ne pas la considérer comme un métier sérieux. M. Pefferkorn dénonce l'attitude des joueurs professionnels : « *En réalité (□), c'est que nos professionnels ne considèrent pas le football comme un véritable métier. La vérité, c'est que nous*

<sup>1076</sup> Paul Baron, bon joueur français des années vingt, compte une sélection en équipe de France en 1923.

<sup>1077</sup> L'*Almanach du Football* 1946, Paris, Ce soir éditions.

<sup>1078</sup> A. Wahl, 1989, *opus cit.*

<sup>1079</sup> *Sprint* n° 46, 1<sup>er</sup> octobre 1946.

<sup>1080</sup> J.P. Rioux, 1980, *opus cit.*, p. 97.

<sup>1081</sup> A un indice de durée du travail hebdomadaire de 100 en octobre 1944, correspond un indice de 112 en avril 1948. Chiffres fournis par H. Brousse, 1949, cité par J.-P. Rioux, 1980, *opus cit.*, p. 120.

<sup>1082</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*, p. 337.

*pratiquons un professionnalisme qui conserve encore trop une ressemblance avec l'amateurisme marron !* »<sup>1083</sup>. Ce témoignage émane d'un journaliste qui dans les années 1920 a été partie prenante du débat amateurisme/professionnalisme<sup>1084</sup>. Son témoignage n'en prend que plus de valeur. De surcroît, il renvoie aux considérations que G. Hanot effectuait en 1936 et 1938 à ce même propos<sup>1085</sup>.

Pour remédier au peu d'empressement à s'entraîner, la F.F.F. cherche des solutions concrètes. Une des premières à être adoptée est la création de primes diverses pour la saison 1947-48, dont une prime d'entraînement. Cette décision qui souhaite conférer une motivation extrinsèque aux joueurs est diversement appréciée : « *N'est-ce pas une erreur que d'attribuer une prime d'entraînement à des joueurs pour qui le métier consiste précisément à s'entraîner !* »<sup>1086</sup>. Ces mesures ne dureront pas. Il semble que c'est l'attitude des entraîneurs, leur capacité à se faire écouter, leur enthousiasme parfois, leurs compétences, qui vont petit à petit inciter les joueurs à manifester plus de sérieux vis-à-vis de leurs obligations professionnelles. Leur rayonnement est d'autant plus grand, et leur autorité d'autant moins contestée, qu'ils sont soutenus par les dirigeants : « *On ne veut plus, à Lille, de professionnels de « dix heures à midi. » Afin qu'ils sachent tous à quoi s'en tenir sur les intentions du « patron*<sup>1087</sup> », on a donc remis à chacun des professionnels lillois des feuilles dactylographiées, sortes de « manuel du parfait footballeur pro » où sont exposés les devoirs et obligations du joueur de métier qui aura à suivre, au LOSC, un entraînement total du matin au soir quatre jours (mardi, mercredi, jeudi, vendredi) sur sept, l'après-midi étant spécialement réservé aux massages, séance de footing, natation, théorie au tableau noir, et réunion amicale. Avoir l'esprit vraiment professionnel »<sup>1088</sup>. Accroître le rendement du travail, assurer le plein-emploi de la main d'œuvre sont des axes du premier plan créé par décret le 3 janvier 1946. L'encadrement des professions assure une discipline collective<sup>1089</sup>. Le statut de footballeur, afin qu'il cesse d'être considéré comme une activité dilettante, doit sacrifier aux mêmes aménagements que ceux qui concernent les autres professions. Pour rechercher ces effets dans le football, le club de Lille manipule ici l'aménagement de l'emploi

---

<sup>1083</sup> M. Pefferkorn. *France Football officiel* n°64, 24 avril 1947.

<sup>1084</sup> Nous renvoyons aux lignes de la même teneur que M. Pefferkorn écrivait dans *Football* n°328, 29 avril 1936. Se référer à la première partie, chapitre 2.2.7. Professionnalisme et entraînement : des perceptions mitigées.

<sup>1085</sup> Se reporter à *Football* n°316, 6 février 1936, et à *Football* n°439, 15 juin 1938. Se référer à la première partie, chapitre 2.2.7. Professionnalisme et entraînement : des perceptions mitigées.

<sup>1086</sup> M. Pefferkorn. *France Football officiel* n°71, 3 juillet 1947.

<sup>1087</sup> En l'occurrence, le patron du club est le président Louis Henno, bon joueur des années vingt au SC Fives.

<sup>1088</sup> *France Football* n° 177, 9 août 1949.

<sup>1089</sup> J.P. Rioux, 1980, *opus cit.*, p. 235.

du temps des joueurs, vieil héritage<sup>1090</sup> dont les trois grands procédés apparaissent ici : établir des scansion, contraindre à des occupations déterminées, régler les cycles de répétition. Il s'agit de mettre en œuvre un « principe de non-oisiveté »<sup>1091</sup>, qui interdit le gaspillage et s'inscrit dans une logique d'économie positive. Si les joueurs sont soumis à un suivi régulier, alors il devrait en résulter un changement d'attitudes. Tous les clubs n'ont pas une approche aussi professionnelle que celle de Lille, et certains entraîneurs ne peuvent compter que sur leurs compétences et leur savoir faire pour convaincre les joueurs.

## 5. L'entraîneur professionnel de 1942 à 1972 : que fait-il ? Qui est-il ?

De 1942 à 1972, les contraintes liées à l'exercice de la profession d'entraîneur se sont diversifiées, et à une période de relative quiétude quant à la stabilité de la fonction, période qui dure jusqu'à la fin des années 1940, succèdent des décennies qui voient une intensification de la pression infligée au technicien professionnel. Pour étudier ce qui constitue le quotidien de l'entraîneur, nous adopterons un plan basé sur un article de Gérard Houllier<sup>1092</sup> qui détaille les différentes compétences que doit mettre en œuvre l'entraîneur moderne. Nous prendrons garde à éviter les anachronismes, puisque l'article de Gérard Houllier caractérise une période récente. Néanmoins, nous tenterons de vérifier quelles étaient les compétences déjà exigée des entraîneurs lors des périodes 1942-1972, et à quel degré elles étaient sollicitées.

### 5.2. Le capital expertise

Le capital expertise naît réellement en 1941, avec la naissance des stages nationaux encadré par des experts reconnus et délivrant une formation digne de ce nom. Dès 1942, cette expertise est validée par la délivrance d'un diplôme obtenu à l'issue de l'examen final.

#### 5. 1.1. La (les) séance(s) quotidienne(s)

C'est la partie qui mobilise le plus les compétences des entraîneurs. Il s'avère que si les séances hebdomadaires sont au nombre de quatre jusqu'au début des années 1940, ensuite elles atteignent cinq par semaine dès les années 1950, à l'instar de ce qui se pratique dans les

---

<sup>1090</sup> M. Foucault, 1975, *opus cit.*, pp. 151-155.

<sup>1091</sup> *Ibid*, p. 155.

<sup>1092</sup> G. Houllier. Exigences de l'entraîneur moderne, in L. Bizzini, C.-A. Hauent et M. Piffaretti (sous la direction de). Le football. Eléments théoriques pour une meilleure compréhension. *Etudes et recherches du Groupe Interfacultaire des Sciences du sport* n° 6, 1998. pp. 119-129. Ce plan sera suivi plus en détail encore dans la troisième partie (infra), dans le chapitre intitulé : L'entraîneur professionnel de 1973 à nos jours : qui est-il ? Que fait-il ?

autres pays européens<sup>1093</sup>. Selon *France Football*, en 1958, l'entraînement a lieu du mardi au vendredi et la durée des séances varie de une heure trente à deux heures. Il apparaît que l'entraîneur doit se montrer persuasif, car les joueurs rechignent à se livrer totalement et s'en retiennent à l'entraînement. Gabriel Hanot en témoigne : « Si bien que la préparation physique du footballeur français, loin de continuer sur sa lancée et d'évoluer avec le temps, ralentit jusqu'à faire du surplace. Elle est aujourd'hui non seulement rattrapée, mais encore dépassée. L'entraînement athlétique (□) est subi comme une corvée par des joueurs édulcorés, affadis, qui répugnent à l'effort, n'aiment même plus courir et se contenteraient volontiers de la statique méthode suédoise<sup>1094</sup> ». De ce fait, l'entraînement n'est pas ressenti comme épuisant, et des joueurs professionnels persistent à exercer une profession parallèle au cours des années 1960. Un des aspects de la tâche de l'entraîneur est de motiver ses joueurs afin qu'ils mobilisent le maximum de leurs ressources lors des séances. Cela peut passer, nous le verrons, par des démonstrations d'autorité.



**France Football n° 80, 2 octobre 1947. Edmond Delfour face à son effectif de La Gantoise (Belgique).**

<sup>1093</sup> Consulter à ce sujet l'article de *France Football* n° 618, 21 janvier 1958.

<sup>1094</sup> Gabriel Hanot. *France Football* n° 615, 31 décembre 1957.

Georges Zvunka<sup>1095</sup>

LG : Et est-ce que, est ce qu'il y avait un entraînement quotidien quand même, à cette époque ?

GZ : Ah oui, oui. Mais il n'y en avait que un par jour. On avait, on ne s'entraînait que le matin. On avait, l'après midi, c'était

LG : Et est-ce que certains joueurs, euh, avaient un métier à côté ? C'est-à-dire, est ce vous étiez pro à cent pour cent, ou

GZ : Ben, personnellement, euh personnellement, euh, moi j'ai toujours, puisqu'on avait les après-midi, j'ai toujours travaillé à côté aussi en plus. Et on voyait pas, euh on s'entraînait deux heures, deux heures et demie le matin, et puis on tournait en rond les après-midis hein, c'était pas mon, mon. On l'a fait, on l'a fait par la suite, parce que par la suite, euh, il y a eu, il y a eu des entraînements beaucoup plus physiques, on avait besoin de récupérer !

Notons qu'en 1971/72, Georges Zvunka est entraîneur-joueur du FC Metz, et que dans ce rôle de joueur, il dispute trente cinq matches de championnat dans la saison. C'est dire que sa double casquette ne l'occupe pas au point d'abandonner son emploi à côté du football. Selon des joueurs évoluant à l'étranger, comme Raymond Kopa (Real de Madrid) ou Antoine Bonifaci (Torino), l'assiduité à l'entraînement est nettement plus marquée à l'étranger qu'en France, et les joueurs s'autorisent bien moins à s'en dispenser ou à l'effectuer en dilettante que dans l'hexagone<sup>1096</sup>. René Hauss<sup>1097</sup> compare fréquemment les programmes d'entraînement des grands clubs français et ceux du Standard de Liège qu'il a dirigé de 1969 à 1973 et se laisse aller à la déclaration suivante : « *Quand je retournerai en France, on me prendra pour un bourreau* »<sup>1098</sup>. Il s'avère cependant que les rythmes de travail ont augmenté, notamment à partir du mitan des années 1960<sup>1099</sup>. Il est possible que René Hauss fasse référence à ses années de joueurs sans avoir mesuré l'évolution récente perceptible en France. Les entraîneurs professionnels ont affaire à des joueurs qui ne sont pas tous totalement formés, car en effet beaucoup de ces joueurs professionnels sont originellement issus des rangs des clubs amateurs. La variété des exercices s'impose d'autant moins que les footballeurs doivent réviser leurs gammes et pour certains tenter de gommer des défauts qui

<sup>1095</sup> Entretien du 15 décembre 2008. Rappelons que Georges Zvunka a évolué dans l'équipe professionnelle de 1959 à 1972. Le FC Metz évolue en Division 1 en 1961-62, puis de 1967 à 1972 (pour la période qui concerne Georges Zvunka).

<sup>1096</sup> *France Football* n° 618, 21 janvier 1958.

<sup>1097</sup> René Hauss a disputé 515 matches professionnels avec le RC Strasbourg, dont 421 en première division, de 1947 à 1968. Il a ensuite entraîné brièvement le RC Strasbourg en 1967-68, avant de devenir entraîneur du Standard de Liège de 1969 à 1973.

<sup>1098</sup> *France Football* n°1415, 15 mai 1973.

<sup>1099</sup> Voir notamment les témoignages des internationaux Michel Mézy, Jacky Novi, Henri Michel, Marcel Aubour en infra.

ne l'ont pas été durant leur jeunesse. « *Chaque jour, Paul Baron leur fait répéter l'A.B.C. de leur métier : contrôle, frappe de balle. Moreel a dû s'habituer à traverser tout un terrain à cloche pied sur sa jambe gauche, cette mauvaise jambe d'appel ; à attaquer la balle du pied droit, ce pied qui hésite encore à frapper* »<sup>1100</sup>. Tout au long de la période, l'homme qui prend en main une équipe professionnelle est un ancien joueur certes, mais qui est resté en pleine possession de ses moyens physiques. En effet, entraîner c'est d'abord être présent sur un terrain extérieur, quelles que soient les conditions atmosphériques, quel que soit le mois de l'année. La plupart des entraîneurs, qui officient seuls, se représentent la direction de la séance comme une tâche relativement éprouvante, et qui nécessite la pleine possession de leurs moyens athlétiques. L'opinion de Jean Snella reflète ce sentiment : « *Pour l'instant, et tant que je m'en sentirai physiquement capable, je m'occuperai de l'entraînement* ».<sup>1101</sup> Cette représentation perdure jusque dans les années 1970. Elle s'explique par la volonté de démontrer les gestes et habiletés techniques. En effet, beaucoup de joueurs professionnels proviennent des rangs des équipes amateurs et n'ont pas nécessairement reçu une formation de base très longue et très poussée au préalable. De ce fait, l'entraîneur professionnel reste un démonstrateur, qui même s'il ne possède plus la vitesse d'exécution de ses années de joueur, possède encore des qualités propices à la réalisation athlétique et technique. Dans les années 1960 encore, s'il est possible d'affirmer que les entraîneurs dirigent les séances de préparation physique de façon rigoureuse, néanmoins, ils se laissent parfois aller à l'usage de recettes personnelles dans la conduite de l'entraînement.

Jean-Paul Scheid<sup>1102</sup> :

JP S : *Alors, entraînement, là c'étaient les entraînements professionnels de l'époque, hein, ce que je vous ai dit au téléphone, c'était tout à fait ... empirique, c'était tout à fait ... euh, suivant l'entraîneur, quoi. Nous, c'était Jules Nagy<sup>1103</sup>, un hongrois....*

LG : *Le Président, il m'en avait parlé. Il disait qu'il était un peu folklo !*

JPS : *Oui, très folklo, très folklo ! Un bon entraîneur, euh, mais bon, le football, c'était, c'était ... on faisait un bon échauffement, on s'échauffait très bien, des étirements, des, des, .... de la mise en jambes progressive, et puis on faisait un petit match ... les célibataires contre les mariés, les cheveux bruns contre les cheveux blonds...*

LG : *Oui, oui*

<sup>1100</sup> *France Football* n° 81, 9 octobre 1947.

<sup>1101</sup> *France Football* n° 908, 6 août 1963. Jean Snella entraîne l'AS Saint-Étienne en 1963.

<sup>1102</sup> Entretien du 20 mai 2005.

<sup>1103</sup> Jules Nagy a entraîné le FC Metz de 1959 à 1963 (en division 2 pour la période 1959-61 et 1962-63, et en division 1 en 1961-62). Sans être régulièrement titulaire, a lui-même disputé plusieurs matches professionnels en tant que joueur lors de chaque saison de son mandat à Metz.

*JPS : Les vieux contre les jeunes, ça se terminait comme ça, hein !*

Comme on le voit, les oppositions relèvent parfois de mises en place qui relèvent du gré et de la fantaisie du technicien. Parfois, la durée des exercices, le rythme, la récupération, ne dépendent pas tant d'une planification rigoureusement élaborée que de sentiments personnels liés à la personne voire à la personnalité de l'entraîneur.

*Jean-Paul Scheid<sup>1104</sup>*

*JP S : Alors Schirschin<sup>1105</sup>, lui c'était l'Allemand, il prenait une poignée de sable et il jetait un caillou à chaque tout de piste, quand il n'avait plus rien dans la fouille, on s'arrêtait, quoi □. (Rires). C'était le genre là, au début, il nous faisait faire un tour de piste avec le ballon, euh, en se renvoyant le ballon de l'intérieur du pied, des trucs comme ça, il n'y avait pas, ce que je connais aujourd'hui maintenant, depuis que je suis dans le foot avec les entraîneurs pros, toute cette connaissance technique, de récupération, de lactates, de machins, des trucs qu'on avait jamais entendus, quand t'étais fatigué, t'étais fatigué et l'entraîneur, un mec comme Nagy, René Fuchs, Schirschin moins parce qu'il était déjà plus âgé, ils marchaient comme eux ils se sentaient, si eux se sentaient bien, on faisait fort, s'ils ne se sentaient pas bien, ils nous faisaient récupérer, c'était tout à fait □ euh, ils tiraient de leur propre expérience.*

*LG : D'accord ! C'étaient des anciens joueurs de bon niveau ?*

*JP S : C'étaient des joueurs de bon niveau qui reproduisaient sur nous ce qu'ils avaient appris. Et comme les autres, ils avaient, c'était vraiment, la séance de récupération, bon, le lundi et le mardi c'était léger, mercredi et jeudi c'était fort, le vendredi c'était de nouveau léger, puisqu'on jouait le dimanche, donc le vendredi, il fallait pas forcer 48 heures avant, oui, c'est tout des trucs comme ça qu'on nous apprenait.*

Les souvenirs de Jean-Paul Scheid sont intéressants car ils traduisent le « poids du quotidien », qui « par sa routine » traduit avec vigueur la réalité du moment<sup>1106</sup>. Certains entraîneurs aiment personnaliser leur entraînement, parfois tout simplement pour le rendre plus convivial ou plus original. Si la fantaisie peut y régner, en revanche, ces procédés sont susceptibles de détendre les joueurs et de faire régner un esprit bon enfant dans l'effectif.

<sup>1104</sup> Entretien du 20 mai 2005.

<sup>1105</sup> Max Schirschin a entraîné le FC Metz de 1966 à 1968.

<sup>1106</sup> D. Veillon. Technique de l'entretien historique, in Danièle Voldman (dir.). La Bouche de la vérité ? La recherche historique et les sources orales ». *Les Cahiers de l'IHTP*, n° 21, novembre 1992.

Jean-Paul Scheid<sup>1107</sup>

LG : Eh, euh, bon, euh, Monsieur Molinari<sup>1108</sup> m'avait raconté une anecdote sur Nagy, qui faisait des paris □ . Euh, ah il se souvenait de ça en postant un joueur sur son dos, il sprintait plus vite sur 50 mètres que □ .

JP S : Ah oui, oui, c'est pas ça !!

LG : Oui, c'était quelque chose de ce goût là ?

JP S : Oui, c'était ça, c'est-à-dire que □ il faisait des paris, c'est-à-dire que celui qui avait les deux jambes courrait sur 100 mètres, l'autre sur 50.

LG : 50, oui.

JP S : A cloche-pied ! Cloche-pied.

Ainsi, même s'il s'avère que tous les entraîneurs ne s'adonnent pas forcément à des exercices fantaisistes du type de ceux employés par Jules Nagy, néanmoins il est acquis que l'empirisme domine. Il n'est pas question ici d'accoler à ce terme une connotation péjorative. Il prouve simplement que les entraîneurs recherchent sur le terrain, par des procédés pragmatiques, des opportunités de diversifier leurs entraînements, ou tout simplement d'appliquer et mettre en pratique des contenus théoriques dont ils ont bénéficié au cours de leurs stages nationaux.

#### 5.1.2. Le coaching (pendant les matches)

Le coaching<sup>1109</sup> ne peut réellement exister, car le changement de joueur n'est autorisé qu'en 1967, avec un seul remplaçant possible en cours de partie. Le nombre de remplacements autorisés ne sera porté à deux par match qu'en 1976, puis à trois qu'en 1995. C'est dire que des débuts du football jusqu'en 1976, les modifications tactiques sont circonscrites uniquement à des ajustements verbaux et non à la modification des forces par l'apport d'équipiers frais et dispos. En effet, même lorsque l'unique remplaçant est autorisé, l'entraîneur a au préalable inscrit son nom sur la feuille de match. De ce fait, c'est à l'avance qu'il convoque un douzième joueur. Il sait donc qu'il a à sa disposition un défenseur, un milieu de terrain ou un attaquant, supposé pallier une blessure ou une défaillance, mais en aucun cas il n'a de choix stratégique à effectuer, au gré de l'évolution du match par exemple. Tout au plus peut-il, à partir de 1967, choisir de remplacer un joueur qu'il estime fatigué ou moins performant. L'absence de coaching n'est pas imputable à un manque d'expertise de la

<sup>1107</sup> Entretien du 20 mai 2005.

<sup>1108</sup> Entretien du 20 mars 2001. Les propos du Président Molinari corroborent ceux de Jean-Paul Scheid.

<sup>1109</sup> La définition du coaching est donnée de façon plus détaillée en infra (3<sup>ème</sup> partie : 1.3.1.2. Le coaching). Il s'agit d'un procédé qui permet à l'entraîneur d'effectuer un ou plusieurs changements de joueurs en vue de modifier une stratégie de jeu.

part des entraîneurs, mais au contraire à une contrainte liée au règlement<sup>1110</sup>, lequel n'offre pas la possibilité d'exploiter des ressources potentielles en matière de tactique.

### 5.1.3. Les causeries d'avant match (juste avant les matches)

Les discours d'avant match sont un élément essentiel pour l'entraîneur. En effet, c'est à partir d'informations prélevées sur l'adversaire, ainsi que d'éléments positifs relevés à partir des performances antérieures de sa propre équipe, voire des entraînements récents, que l'entraîneur tente d'élever le niveau d'attention et de motivation de son équipe. Certains entraîneurs développent une réelle expertise et suscitent l'admiration de leurs pairs ou de leurs joueurs en raison de leur facilité d'élocution. Robert Herbin juge ainsi son ancien entraîneur<sup>1111</sup> : « Batteux était un orateur né. (□). Une conférence d'avant-match, par exemple, durait un minimum d'une demi-heure, et curieusement, il ne parlait pas tellement de l'adversaire. Il abordait de nombreux sujets »<sup>1112</sup>. Parce que jusque dans les années 1970 l'analyse vidéo n'a pas cours et que les informations relatives aux adversaires sont moins nombreuses et plus difficiles à assembler, les causeries d'avant-match permettent à l'entraîneur de souligner des points primordiaux en matière de tactique et de psychologie, qui sont révélateurs de son expertise.

## 5.3. Le capital personnalité

### 5.3.1. Veiller à l'environnement interne et externe (au quotidien)

L'entraîneur de l'équipe professionnelle est également en quelque sorte l'homme à tout faire, le factotum de l'équipe. En ce sens, il lui appartient de veiller simplement à la dotation en équipement des joueurs. « L'accord fut difficile. Veinante<sup>1113</sup> était exigeant. Pas pour lui, mais pour ses joueurs. Il réclama pour chacun d'eux : un ballon, deux jeux de survêtements, une paire de chaussures extrêmement légères pour le footing, une paire de chaussures d'entraînement, deux paires de chaussures de match, une pour terrain sec, l'autre pour terrain lourd. Il demanda de conserver ses joueurs toute la journée et réclama des repas pris en commun »<sup>1114</sup>. Les tentatives menées par les entraîneurs pour obliger l'effectif à demeurer au stade toute la journée n'ont en règle générale connu qu'un succès relatif, et

---

<sup>1110</sup> Sur l'adaptation au règlement, consulter Joris Vincent, 2003, *opus cit.*

<sup>1111</sup> Albert Batteux a entraîné Robert Herbin à l'AS Saint-Étienne de 1967 à 1972.

<sup>1112</sup> Paul Bonnetain-Claude Chevally. « *Le football, mot à maux* ». Roanne, De Borée Thobas, 2004. p. 89. A la mort de Batteux, plusieurs joueurs qui l'ont fréquenté en tant qu'entraîneur, tels que Raymond Kopa, Bernard Bosquier, Aimé Jacquet, corroborent les propos de R. Herbin et considèrent A. Batteux comme un orateur exceptionnel. Consulter à ce sujet France Football n° 2969, 4 mars 2003.

<sup>1113</sup> Après avoir entraîné Strasbourg puis Nice, Veinante signe un contrat d'entraîneur à Metz en 1950.

<sup>1114</sup> France Football n° 230, 10 août 1950.

surtout temporaire. Néanmoins, ces expériences souvent menées en début de saison permettent néanmoins de faire vivre des équipiers ensemble et contribuent à faire se côtoyer l'entraîneur et ses joueurs en dehors du cadre formel des séances. De surcroît, son rôle peut s'étendre jusqu'à la surveillance des installations, voire même leur entretien. Certains paient de leur personne en tentant de remédier eux-mêmes à des problèmes qu'on penserait dévolus à d'autres personnes, tels que les jardiniers ou les responsables de l'entretien, à l'image de Emile Veinante : « *Son premier soin a été de niveler le terrain de Saint-Symphorien. Il a même en pure perte essayé de l'ensemencer* »<sup>1115</sup>.



**France Football n° 231, 22 août 1950. Émile Veinante surveille le nivellement du terrain d'entraînement du F.C. Metz.**

<sup>1115</sup> France Football n° 230, 10 août 1950.

D'autres entraîneurs en profitent pour faire l'éducation de leurs jeunes joueurs et les mettent à contribution pour réaliser de menues tâches d'entretien. En raison d'un professionnalisme très relatif des clubs, les entraîneurs sont souvent contraints de bricoler et de proposer en interne des solutions pratiques afin d'améliorer les conditions d'entraînement de leur équipe. Robert Herbin se remémore une anecdote à propos de Jean Snella<sup>1116</sup> : « Un souvenir parmi d'autres : en tant que jeunes joueurs, sous sa tutelle, nous avions deux entraînements quotidiens. L'après midi, il nous faisait arracher les pissenlits pour avoir une bonne pelouse, ensuite il organisait des petits exercices où nous jouions pieds nus. Il ne voulait pas qu'on abîme le terrain. D'autre part, ça évitait les blessures car il fallait évoluer tout en finesse »<sup>1117</sup>. Ainsi, les raisons de ces aménagements sont multiples : entretenir les terrains et les utiliser sans les détériorer, au prix d'une débrouillardise et d'une imagination pratiques, contribuer à améliorer les conditions d'évolution des joueurs, mais également constituer une propédeutique à leur bonne santé physique. Enfin, parce que les clubs professionnels ne disposent pas forcément de personnel en nombre suffisant, l'entraîneur s'acquitte également de tâches quotidiennes : véhiculer ses joueurs, les accueillir lorsque ces derniers reviennent de déplacement. « Cette radieuse journée (□) avait pourtant débuté d'une façon assez contrariante pour Lucien Jasseron<sup>1118</sup> : étant allé à la gare de Nice sur le coup de 10 heures chercher ses militaires Combin, Di Nallo et Rivoire, il rata leur sortie et revint seul, dans un taxi, à l'hôtel<sup>1119</sup> ».

Portrait de **Lucien Jasseron** (Le Havre 1958-62 / Lyon 1962-66 / Bastia 1966-69)

Lucien Jasseron est un joueur professionnel de bon niveau, international à 2 reprises en 1945. Né à Oran en 1913, il débute le football en Algérie avant de jouer en France à au Havre de 1936 à 1940, puis au Racing Paris de 1944 à 1946.

Joueur sec, c'est également l'impression qu'il donne en tant qu'entraîneur. Les journalistes le perçoivent souvent comme un homme hautain, taciturne, et distant. Il est vrai qu'ils émettent souvent des réserves quant à ses conceptions ultra-défensives. Jasseron aime en effet faire adopter aux équipes qu'il entraîne le catenaccio, mis au point par Helenio Herrera, ce qui heurte la sensibilité des puristes et des amateurs de beau football. De ce fait les différends avec les journalistes sont fréquents, et plutôt que le conflit ouvert, Jasseron préfère le dédain.

Vis-à-vis des joueurs, il se montre autoritaire, et comme son ami Henri Guérin, il a pour principe de ne jamais laisser la bride sur le coup des joueurs. Ce qui lui importe, ce n'est pas de plaire, mais de rechercher avant tout le résultat. Proche de Georges Boulogne, il fait régulièrement partie des cadres du stage national d'entraîneurs dans les années 1960.

<sup>1116</sup> Jean Snella a dirigé Robert Herbin à l'A.S. Saint-Étienne de 1957 à 1959, puis de 1963 à 1967.

<sup>1117</sup> Paul Bonnetain-Claude Chevally. « Le football, mot à maux ». Roanne, De Borée Thobas, 2004. p. 88.

<sup>1118</sup> Lucien Jasseron est l'entraîneur de l'Olympique lyonnais de 1962 à 1966.

<sup>1119</sup> France Football n° 890, 21 mai 1963.

Jasseron n'est pas protecteur envers ses joueurs, et il n'hésite pas à les remettre en cause publiquement, de manière assez virulente, même de façon individuelle, lorsqu'ils ont failli à leur tâche, c'est-à-dire en général quand ils ne se sont pas montrés assez combatifs dans le système de jeu préconisé.

Ce sont sans doute ses conceptions tactiques ainsi que sa personnalité qui lui valent l'estime et l'amitié de Georges Boulogne, qui lui confie régulièrement des missions d'encadrement des stages nationaux. Il est même nommé assistant de Henri Guérin pour encadrer l'équipe de France lors de la Coupe du Monde 1966.

#### Références principales :

*France Football* n°542, 7 août 1956

*France Football* n°890, 14 mai 1963

*France Football* n°891, 21 mai 1963

*Football Magazine* n°50, mars 1964

*Football Magazine* n°54, juillet 1964

#### Palmarès d'entraîneur :

Vainqueur de la Coupe de France avec le Havre A.C. (Division II) en 1959

Vainqueur de la Coupe de France avec l'Olympique Lyonnais en 1964.

Lucien Jasseron : « *Croyez-vous que c'est par plaisir que nous avons la plupart du temps resserré notre défense, autrement dit « tiré le rideau » à Colombes ? Nous l'avons fait parce que nous y étions contraints et forcés par un adversaire qui était maître du jeu au milieu du terrain. En football rien n'est théorique. On fait le plus souvent ce qu'on peut* ». **France Football n° 890, 21 mai 1963.**

En fait, il s'avère que l'entraîneur professionnel ne peut avoir l'esprit totalement tourné vers la réflexion liée à la tactique et à la stratégie. Certes, la conduite de l'entraînement et la préparation de la prochaine échéance constituent l'essentiel de ses prérogatives. Mais il est également accaparé par des problèmes de gestion et d'intendance que parfois personne ne règle à sa place. On pourrait penser qu'au fil des années, une amélioration des conditions environnementales relatives à l'entraînement s'opère dans les clubs professionnels. Il n'en est rien, et l'entraîneur de la fin des années 1960 rencontre les mêmes problèmes que celui des années 1940, ainsi que le révèle ce témoignage de Robert Domergue, promu entraîneur de l'Olympique de Marseille à partir de la saison 1966/67 : « *Il m'a fallu tout revoir, même la question des ballons pour l'entraînement* »<sup>1120</sup>.

---

<sup>1120</sup> *Football Magazine* n° 80, septembre 1966.



**France Football n° 237, 3 octobre 1950. A la fin d'un match contre le Racing Paris, l'entraîneur du R.C. Strasbourg Charles Nicolas porte sur son dos son inter gauche Nagy, victime d'une blessure.**

En définitive, le temps passé à organiser au mieux ce que l'on peut qualifier « d'environnement favorable » à la pratique du professionnalisme monopolise beaucoup d'énergie dans le corps des entraîneurs, et cette dérive contribue sans doute à diminuer l'efficacité des techniciens. C'est en tout cas l'avis de Lucien Jasseron : « *A vouloir tout organiser, je me demande si nous n'empêchons pas l'épanouissement total de certains joueurs* »<sup>1121</sup>.

<sup>1121</sup> *Football magazine* n° 50, mars 1964. Au moment de l'article, Jasseron est entraîneur de l'Olympique lyonnais (1962-1966).

5.2.2. Etre exemplaire, passionné, enthousiaste, communicateur et relationnel (tout au long de la semaine, avec différents interlocuteurs, principalement en dehors des matches)

Un des rôles premiers de l'entraîneur est de savoir communiquer l'esprit d'abnégation, de don de soi ou de vaincre à son équipe. Cela peut passer par des démonstrations de caractère, des discours musclés, un comportement exemplaire sur le terrain lors des matches ou des entraînements. « *Domergue a su, en effet, communiquer à ses joueurs une véritable passion individuelle et collective : l'art de se dépasser soi-même et de croire aux vertus du travail élaboré en commun* »<sup>1122</sup>. L'entraîneur de la période 1942-1972 dispose de beaucoup de temps pour dialoguer avec ses joueurs. Il peut dès lors s'adonner à ce que préconise Georges Boulogne : « *Le rôle social de l'entraîneur* »<sup>1123</sup>. Il s'agit ici de sensibiliser les joueurs à adopter un comportement de sportif de haut niveau, donc exempt de tout reproche. Cela peut consister aussi bien à les sensibiliser à la valeur du travail bien fait, qu'à l'adoption de principes régissant une vie saine et équilibrée, voire à la sensibilisation aux valeurs du football. Sur un plan purement technique, l'entraîneur peut effectuer un suivi personnalisé de leurs joueurs et représenter pour eux un véritable tuteur dans l'évolution de leurs parcours professionnels. Bernard Bosquier, défenseur central de l'A.S. Saint-Etienne révèle : « *Je dois ceci à Jean Snella*<sup>1124</sup>. *C'est lui qui m'a appris à être autre chose qu'un démolisseur ; Il n'a cessé de me répéter qu'il me fallait toujours chercher un partenaire quand j'avais récupéré la balle et non dégager à l'aveuglette comme j'avais souvent tendance à le faire auparavant. Tous les quinze jours environ, il me prenait à part dans son bureau pour me reprendre en main* »<sup>1125</sup>. Ainsi, les entraîneurs disposent de temps pour mener à bien des tête-à-tête ou des entretiens individuels afin de solliciter les joueurs de façon personnelle, de les faire progresser dans la conception de leur rôle. Pour autant, leur dialogue avec les joueurs n'occulte pas celui qu'ils entretiennent avec le président du club. Celui-ci n'est pas toujours aisé, notamment dans le cadre des entreprises paternalistes auxquelles on peut assimiler les clubs professionnels. En effet, les présidents, conseillés par des dirigeants proches, entendent souvent avoir un droit de regard quant au recrutement des joueurs et à la composition de l'équipe, ainsi qu'en témoigne la réaction de Mr Herlory, président du FC Metz : « *Lorsque Veinante lui déclara qu'il entendait avoir seul le pouvoir de former l'équipe, il avala sa salive de travers* »<sup>1126</sup>. Certes, il faut se garder de généraliser, mais si certains entraîneurs avouent

---

<sup>1122</sup> France Football n° 983, 12 janvier 1965.

<sup>1123</sup> France Football officiel n° 851, 3 juillet 1962.

<sup>1124</sup> Bernard Bosquier évolue sous les ordres de Jean Snella en 1966-67. Il compte 42 sélections en équipe de France de 1964 à 1972.

<sup>1125</sup> France Football n°1123, 19 septembre 1967.

<sup>1126</sup> France Football n° 230, 10 août 1950.

avoir toute latitude pour prendre des décisions, nombreux sont ceux qui voient les leurs soumises à l'aval du président. Dès lors, un dialogue s'opère naturellement entre l'entraîneur et le président, le premier étant naturellement tenu de rendre des comptes au second.

En résumé, l'entraîneur bénéficie de temps au quotidien pour dialoguer avec le président, mais surtout avec ses joueurs. Il n'est pas rare qu'il passe avec eux de longs moments dans le vestiaire.

#### 5.4. Le capital stratégie

##### 5.4.1. La pensée stratégique (tout au long de la saison, de la reprise à la dernière journée de compétition)

Les effectifs ne sont pas fournis outre mesure. Les entraîneurs disposent souvent d'un groupe de quinze ou seize joueurs au mieux, au sein duquel nombreux sont des titulaires indiscutables.

*Carlo Molinari<sup>1127</sup>*

*LG : Quelles différences entre les entraînements professionnels des années 50-60 et les entraînements actuels ?*

*CM : Aujourd'hui, on a le souci du détail. Chaque détail est important. A l'époque, il n'y avait que 15 ou 16 joueurs dans l'effectif. Le club qui alignait 18 joueurs dans son effectif, c'était un club très riche. Il faut dire qu'on jouait à 11, les remplaçants ne rentraient pas.*

Parfois, au cours de la semaine, quelques joueurs amateurs, souvent ceux qui sont jeunes et prometteurs, sont intégrés le temps d'une ou deux séances à l'entraînement du groupe professionnel. Durant les années 1940 et 1950, la séance d'entraînement du jeudi après-midi consiste souvent en un match qui oppose les professionnels aux amateurs du club. Helenio Herrera<sup>1128</sup> en témoigne : « Je suis contre le match d'entraînement du jeudi contre les amateurs. Le joueur n'apprend rien, se relâche, dribble, relâche le marquage, court lorsque cela lui plaît et à sa main ». Cette habitude tend cependant à disparaître au cours des années 1960, sans doute parce que les entraîneurs émettent les mêmes constats que ceux produits par Herrera : les joueurs professionnels abordent ce type de confrontation avec d'autant plus de décontraction qu'elle se banalise. L'entraîneur de la période 1942-72 a la certitude de bénéficier d'un effectif stable, qui ne connaîtra pas de variation tout au long de la saison. Il

<sup>1127</sup> Entretien du 20 mars 2001.

<sup>1128</sup> Helenio Herrera est l'entraîneur de l'équipe de Belenenses (Portugal) au moment de l'interview. *France Football* n° 618, 21 janvier 1958.

peut donc inculquer un projet de jeu bien défini à ses joueurs, puisqu'il est sûr que ceux-ci auront toute la saison pour tenter de le concrétiser. Certes, dans les années qui suivent la Libération, le professionnalisme est à réorganiser. Cela se traduit par des présences aléatoires après l'intersaison, à l'image de ce qui pouvait se passer lors de la période d'entre-deux-guerres. Lucien Jasseron témoigne de son expérience en tant qu'entraîneur lorsqu'il est embauché par Le Havre à l'orée de la saison 1956/57 : « *J'ai donc retrouvé le HAC de mes débuts pros et je dois dire sincèrement que j'ai été frappé par le côté artisanal du club. Songez qu'à dix jours du coup d'envoi de la division II, je me suis retrouvé avec trois joueurs à l'entraînement* »<sup>1129</sup>. Certes, le Havre est un club qui évolue encore en division 2 en 1956, mais il a un statut professionnel. Il est permis de penser que de nombreux joueurs d'équipes professionnelles prennent quelques libertés avec les dates de reprise de l'entraînement, et que d'autres ne s'entretiennent pas physiquement durant leurs vacances d'été et sont hors de forme ou alourdis à l'orée de la nouvelle saison<sup>1130</sup>. Cependant, il est avéré qu'à partir des années 1960, les footballeurs professionnels se consacrent avec davantage de sérieux à l'exercice de leur métier et que l'entraîneur peut disposer de la totalité de son effectif lors de la reprise. Cela lui garantit la possibilité de peaufiner dans les meilleures conditions les choix tactiques qu'il est désireux de mettre en œuvre, d'autant que les joueurs titulaires sont bien souvent assurés de le rester tout au long de la saison.

### 5.3.2. La charge journalière de travail de l'entraîneur

Il semble que la fonction d'entraîneur ne suscite un engagement excessif et ne le contraint pas à y consacrer sa journée entière. Certains exercent un autre métier en sus de celui-ci, preuve qu'encadrer une équipe professionnelle laisse des disponibilités. Louis Dugauguez est de ceux-là : « *Quand il fut appelé par les frères Laurant, en 1948 ou 1949, l'ancien instituteur du Pas-de-Calais s'attela à la double tâche de lancer l'affaire des Draperies Sedanaises et une équipe de footballeurs-ouvriers aux moyens limités. On connaît la suite* »<sup>1131</sup>. Si un homme comme Dugauguez accomplit sa tâche en étant lié au même employeur, d'autres exercent un métier en dehors du football. Ils sont sept dans ce cas en 1957, pour l'ensemble des entraîneurs de division 1 et division 2. De 1964 à 1966, Paul Frantz est enseignant titulaire au CREPS de Strasbourg, chargé de former des enseignants d'éducation physique. Si le football lui laisse l'alternative d'entraîner le RC Strasbourg sans

---

<sup>1129</sup> *Football Magazine* n° 50, mars 1964.

<sup>1130</sup> Consulter à ce sujet le témoignage de Georges Zvunka, 15 décembre 2008.

<sup>1131</sup> *France Football* n°1001, 18 mai 1965.

avoir besoin de quitter sa fonction principale, c'est sans aucun doute parce que l'entraînement est loin d'accaparer les techniciens à temps plein. Paul Frantz le reconnaît : « *Comme je passe toute la semaine entre les entraînements et le CREPS, je pourrais avoir besoin de me reposer. Pourtant, ma meilleure détente reste le football* »<sup>1132</sup>. Les entraîneurs professionnels ne consacrent pas forcément tous la totalité de leur temps à réfléchir au football, à préparer leurs entraînements, à peaufiner leur composition d'équipe, d'autant qu'ils ont un choix relativement restreint de joueurs éligibles, et que la coutume veut que la plupart des joueurs soient inamovibles. Cela n'empêche pas certains d'entre eux de passer le plus clair de leur temps au stade. Ainsi, Robert Herbin décrit son entraîneur Jean Snella en ces termes : « *Un gros travailleur, un homme exigeant qui avait le souci de la perfection. Il arrivait au stade tous les jours à 7 heures du matin pour en repartir le soir après 18 heures* »<sup>1133</sup>. D'autres témoignages prouvent que le cas de Snella n'est pas isolé. Pierre Flamion devenu entraîneur de Metz déclare : « *Avec René Fuchs, nous passons toute la journée au stade de neuf heures du matin à huit heures du soir* »<sup>1134</sup>. Cependant, ces comportements ne concernent pas l'ensemble des entraîneurs. Effectivement, plusieurs d'entre eux occupent leur journée dans les environs du stade, parce qu'ils gèrent également des problèmes d'intendance, qu'ils supervisent aussi les entraînements des équipes amateurs ou de jeunes, lorsqu'ils ne les conduisent pas eux-mêmes. Mais ces entraîneurs là ne constituent pas l'idéal-type de la profession. Même les plus titrés et les plus reconnus d'entre eux, à l'image d'Albert Batteux, ne jugent pas indispensable de consacrer la totalité de leur temps au football, ou tout du moins ne sont pas présents physiquement dans l'enceinte du stade toute la journée. « *Albert Batteux faisait ses entraînements, point à la ligne. Il n'avait pas le même enracinement à Saint-Étienne que son prédécesseur. Son point d'attache familial était Grenoble, il y retournait souvent* »<sup>1135</sup>. Bien plus, certains entraîneurs peuvent parfois se laisser aller à des conduites dilettantes vis-à-vis des formes à respecter. « *Un jour, les joueurs de Marseille étaient arrivés à neuf heures comme d'habitude à l'entraînement. L'entraîneur téléphonait, ce qui est bien compréhensible. L'ennui, c'est que la conversation se prolongea jusqu'à plus de onze heures (□). Toujours est-il que l'entraîneur, sans s'excuser bien sûr, dit simplement aux joueurs : « Il est trop tard pour s'entraîner ce matin. Rendez-vous cet après-midi, à quatorze heures ! »* »<sup>1136</sup>. Même s'il faut nuancer ce témoignage qui concerne Robert Domergue, lequel a

<sup>1132</sup> France Football n° 1038, février 1966.

<sup>1133</sup> Paul Bonnetain-Claude Chevally. « *Le football, mot à maux* ». Roanne, De Borée Thobas, 2004. p. 84.

<sup>1134</sup> Football Magazine n° 104, octobre 1968. Pierre Flamion dirige Metz de 1968 à 1970.

<sup>1135</sup> Paul Bonnetain-Claude Chevally. 2004, *opus cit.*, p. 89.

<sup>1136</sup> Football magazine n° 107, janvier 1969.

été évincé de l'Olympique de Marseille quelques semaines auparavant, après s'être mis à dos une grande partie de la presse<sup>1137</sup>, ce qui pourrait conduire cet article à faire preuve de partialité, néanmoins il contribue à montrer que les entraîneurs ne sont pas infallibles, pas plus que ne le sont les joueurs, et qu'ils sont susceptibles eux aussi de prendre parfois quelques libertés avec la conduite de l'entraînement. Et de surcroît, une fois réglés les problèmes matériels et la conduite de la séance, même en dialoguant avec certains joueurs, les occasions de s'éterniser au stade ne sont pas extrêmement nombreuses.

Jean-Paul Scheid<sup>1138</sup>

JPS : Schirschin !

LG : Schirschin, passait beaucoup de temps au stade dans la journée, plus que les joueurs, qui bon, pas tellement ?

JPS : (□ . Silence) Il n'y avait aucune raison d'être au stade ! Il n'y avait pas de magnétoscope, il n'y avait pas de télé, il n'y avait pas de machin comme ça □ Donc c'est pas comme, euh □ .

LG : Comme un Jean Fernandez !

JPS : Comme un Jean Fernandez actuellement, ou d'autres qui passent leur journée, à □ . Il n'y avait pas de raison, en fait □ de motif à y passer leur journée, quoi ! Non, non !

### 3.4. Qui est-il ? Essai de typologie

Les entraîneurs des années 1942-72 sont souvent des hommes autoritaires, comme l'a montré A. Wahl. Les articles de la presse écrite montrent que dans les années 1940 et 1950, ce type d'entraîneur est très répandu dans les équipes professionnelles françaises. Quelques exemples en témoignent, telle que la description donnée de Henri Roessler : « C'est un entraîneur autoritaire et qui veut se donner des manières brusques, tranchantes, qui en imposent. Il veut être une terreur »<sup>1139</sup>. Un entraîneur comme Jules Vandooren semble être issu du même moule: « Le démon du football l'habite. Totalement donné à son sport, il ne supporte pas la facilité, les laissez-aller, les renoncements. Ses coups de gueule sont célèbres »<sup>1140</sup>. Enfin, les traits de Louis Dugauguez<sup>1141</sup> sont dépeints de manière similaire : « Le ton est bourru, le verbe haut, l'autorité implacable □ »<sup>1142</sup>.

<sup>1137</sup> Lire à ce sujet le chapitre consacré à l'affaire Domergue en infra.

<sup>1138</sup> Entretien du 20 mai 2005.

<sup>1139</sup> *France Football* n°223, 28 juin 1950.

<sup>1140</sup> *France Football* n°903, 2 juillet 1963.

A partir des années 1950, même si ces entraîneurs autoritaires tels que Jules Vandooren, Paul Baron, Lucien Jasseron, Louis Dugauguez ou Robert Domergue constituent des modèles souvent recopiés, certains de leurs collègues plus psychologues ou d'abord plus convivial obtiennent des résultats probants avec leurs équipes, à l'instar de Jean Snella ou Albert Batteux. Ils sont relayés dans les années 1960 par d'autres techniciens tels que José Arribas, qui préfère user de psychologie avec les joueurs pour convaincre davantage qu'imposer : « *Je crois d'ailleurs que les entraîneurs ont accompli d'énormes progrès. Autrefois, c'était pire, peut-être par nécessité, les joueurs ne possédant pas une aussi bonne mentalité aussi bonne qu'à l'heure actuelle* »<sup>1143</sup>. Malgré tout, les entraîneurs de cette période sont en majorité des hommes autoritaires, qui entendent se faire respecter. Ils sont également des bricoleurs, des touche-à-tout, capables de faire travailler leurs joueurs, mais en usant de trucs spécifiques qui leur appartiennent.

Carlo Molinari<sup>1144</sup>

LG : Avez-vous des anecdotes, concernant les entraîneurs ?

CM : Eh bien les entraîneurs avant, faisaient leur métier avec une forme de décontraction. Jules Nagy, il voulait surprendre les joueurs, il faisait des paris. Il pariait des tournées de bières, on buvait plus de bière que de coca à l'époque. Il pariait contre un joueur sur une course de 100 mètres, mais lui, ne faisait que 50 mètres, mais sur une seule jambe. A votre avis, qui gagnait ? Je pense que chaque entraîneur fait des formes de pari, pour entretenir l'esprit sportif. Il recherche la gagne, la motivation, il peut parier n'importe quoi, un repas, un restaurant.

L'entraîneur professionnel de la période 1942-1972 peut-il se caractériser de façon bien précise ? En 1957, voilà comment est établi son portrait : « *L'entraîneur français type a 42 ans et est 5 fois international* »<sup>1145</sup>. Nous avons mené à bien une étude<sup>1146</sup> qui montre que le nombre d'entraîneurs étrangers employés par les clubs de première division s'est stabilisé et a diminué dans les années 1950 puis 1960. S'il est relativement important dans les années,

<sup>1141</sup> Nous retrouverons des portraits ou descriptions plus approfondis de deux de ces trois hommes en infra. Louis Dugauguez a été entraîneur-joueur de Sedan de 1948 à 1952, puis en est resté l'entraîneur jusqu'en 1973. Il a été aussi sélectionneur de l'équipe de France entre septembre 1967 et mars 1969.

<sup>1142</sup> *France Football* n°1001, 18 mai 1965.

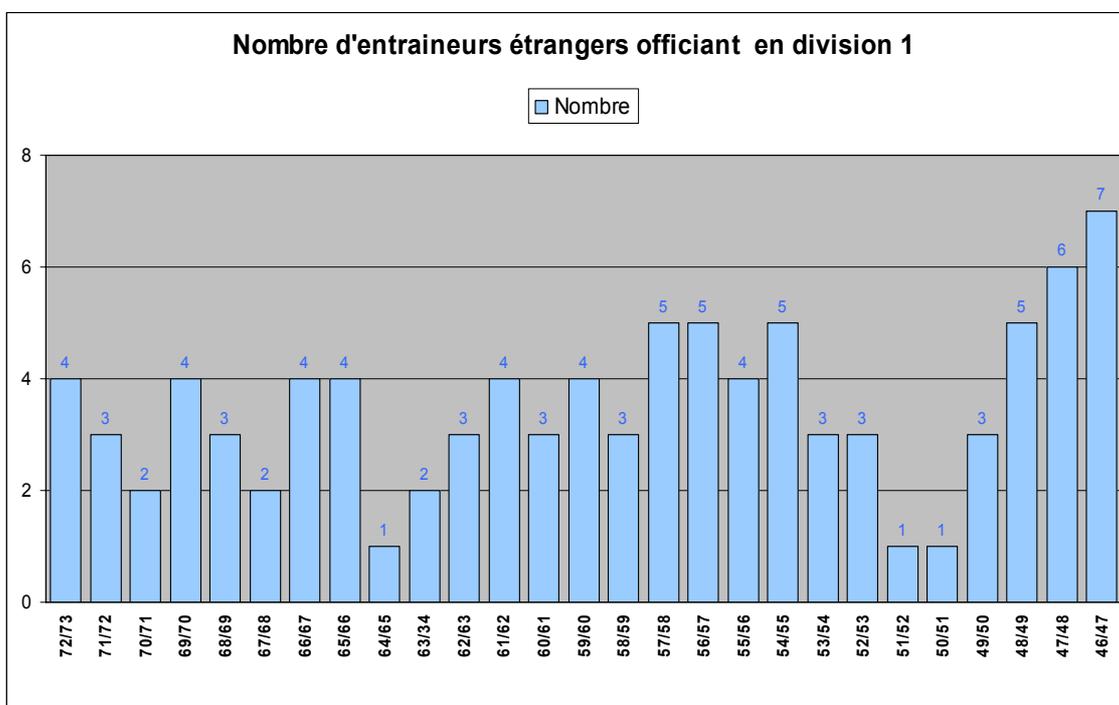
<sup>1143</sup> *Football Magazine* n° 66, juillet 1965.

<sup>1144</sup> Entretien du 20 mars 2001.

<sup>1145</sup> *France Football 57, numéro spécial* (1957). On recense 10 étrangers sur les 38 équipes professionnelles, dont 5 pour les 20 équipes de division 1.

<sup>1146</sup> Nous avons fait le choix arbitraire de choisir une saison tous les cinq ans, et de relever systématiquement les noms des entraîneurs qui officient en division 1, leur âge, leur nombre d'années d'expérience en division 1, s'ils sont anciens joueurs professionnels et anciens internationaux.

1940, il diminue dans les années 1950. Le chiffre de cinq est atteint pour la dernière fois lors de la saison 1957-58, par la suite il ne dépassera jamais quatre unités jusqu'en 1972.



Contrairement à la période précédente, l'entraîneur professionnel qui exerce dans le championnat de France est bien un entraîneur français dans l'immense majorité des cas. L'effet des stages nationaux mis en place en 1942 s'est fait immédiatement sentir et a permis aux clubs professionnels de recruter dans un vivier plus conséquent qu'avant la guerre, en ayant la garantie que l'homme chargé de former l'équipe aurait validé une formation en adéquation avec la conduite d'une équipe professionnelle. De surcroît, l'âge moyen des entraîneurs évolue peu, puisqu'il se situe dans une fourchette comprise entre quarante ans et dix mois (saison 1953/54) à quarante cinq ans et neuf mois (saison 1968-69). Dans tous les cas, les entraîneurs sont des hommes qui sont dans la force de l'âge. En effet, même si l'âge moyen a sensiblement augmenté, il est à mettre en perspective avec l'espérance de vie masculine : 63, 4 ans en 1950, 67, 4 ans en 1969<sup>1147</sup>. Cela corrobore le fait que les entraîneurs sont physiquement sollicités, qu'ils ont intérêt à bénéficier d'une bonne condition athlétique et d'une bonne santé afin de diriger leurs séances. On assiste à un rajeunissement significatif lorsque l'on compare les saisons 1948-49 et 1953-54. En fait ce phénomène s'explique par l'apport des stages nationaux d'entraîneurs. Si à la Libération, l'âge moyen est supérieur, c'est sans doute que les clubs font appel à des entraîneurs qui officiaient déjà pendant

<sup>1147</sup> Chiffres fournis par l'INSEE.

L'Occupation, voire même avant la guerre. C'est le cas des Britanniques Kimpton et Maghner, respectivement recrutés par Le Havre en 1945 à l'âge de cinquante neuf ans et Metz en 1946 à l'âge de cinquante cinq ans<sup>1148</sup>. Mais à partir de la Libération, le stage national mis en place en 1942 commence à porter ses fruits, et dès lors il n'est pas étonnant de voir des footballeurs qui ont mis assez récemment terme à leur carrière de joueur prendre des responsabilités au niveau professionnel, à l'image d'Albert Batteux promu entraîneur de Reims en 1951 à l'âge de trente et un ans. Recruter ces entraîneurs nouvellement formés constitue une alternative pour les clubs du haut niveau. Ensuite, parce que certains donnent satisfaction, ils sont maintenus plusieurs années de suite dans leur poste, pour peu que leur équipe n'enregistre pas de résultat trop négatif. De ce fait, le nombre d'années d'expérience croît au fil des années, suivant une courbe irrégulière. Malgré un nombre de plus en plus conséquent d'entraîneurs diplômés et donc aptes à entraîner en Division 1, les clubs français ne puisent pas autant dans le réservoir d'entraîneurs disponibles qu'ils le pourraient. Les prétentions financières de la plupart des entraîneurs ne sont pas exorbitantes, et les clubs qui ont pour la plupart des budgets relativement modestes réfléchissent à deux fois avant de décider de se séparer rapidement de leur technicien dès le moindre problème.

Dans l'immense majorité des cas enfin, l'entraîneur professionnel est issu du sérail. Il a lui-même presque invariablement été footballeur professionnel, et pour une proportion non négligeable, a connu une carrière d'international. En ce sens, l'objectif de reconversion ambitionné par Gabriel Hanot et les autres chantres du football français dès la mise en place des premières tentatives de formation, puis poursuivi par l'Amicale des éducateurs est atteint, puisque les places, certes peu nombreuses, sont presque systématiquement dévolues à des hommes issus de la famille, et plus précisément celle du football.

---

<sup>1148</sup> « Ted Maghner, ce britannique aux cheveux blancs, aurait été un bon manager, il avait passé l'âge d'être entraîneur. M. Herlory l'avait appelé huit ans trop tard. (...). Kimpton, très anglais et ardent adepte du WM, applique ses strictes méthodes, mais trop âgé, il échoue ». *France Football* n° 2125, 30 décembre 1986.

SAISON	ÂGE MOYEN	ANNEES D'EXPERIENCE EN DIVISION 1	NOMBRE D'ANCIENS JOUEURS PRO	NOMBRE D'ANCIENS INTERNATIONAUX
SAISON 1948/49	42 ans 2 mois	1 ans 6 mois	18/18	5/18
SAISON 1953/54	40 ans 10 mois	1 ans 8 mois	17/18	6/18
SAISON 1958/59	41 ans 8 mois	3 ans 6 mois	18/20	8/20
SAISON 1963/64	43 ans 8 mois	2 ans 5 mois	15/17*	6/17*
SAISON 1968/69	45 ans 9 mois	3 ans 3 mois	16/18	5/18

**Tableau : Caractéristiques des entraîneurs officiant en Division 1 (1948-1969)**

### Conclusion du chapitre 1

Si la période d'Occupation a cependant contribué à initier un diplôme d'entraîneur enfin délivré par un examen et indispensable pour avoir le droit d'exercer, les entraîneurs qui officient pendant ces années noires sont confrontés à une tâche ardue. En effet, ils doivent se confronter à des joueurs qui ne sont pas enclins à s'entraîner et cherchent au contraire à se dispenser des séances qu'ils jugent fastidieuses. On pourrait croire que la Libération a permis de remettre de l'ordre dans ces motivations délétères. Mais si les entraîneurs ont bien réussi à obtenir l'assiduité de leurs joueurs, ils n'ont pas réussi durant les deux décennies qui suivent à les persuader de se consacrer corps et âme à l'exercice de leur profession. Dès lors, c'est au quotidien qu'ils doivent convaincre des joueurs qui ont encore une perception pour le moins mitigée de leur métier de travailler mieux et davantage. Leur tâche est rendue encore plus complexe par l'absence de soutien effectif de la part des instances, ainsi que par le manque de mesures prises pour améliorer la situation du football professionnel français dans son

\* Pour la saison 1963/64, nous n'avons pu obtenir aucun renseignement sur l'un des entraîneurs de division 1.

ensemble. Si leur charge de travail quotidienne ne semble pas de nature à les accaparer durant l'ensemble de la journée, ils ont néanmoins à s'acquitter d'une foule de petits détails qui vont de l'entretien des terrains, du bon état des ballons au transport des joueurs, en passant par les soins à prodiguer aux blessés. Certains des entraîneurs développent envers leur équipe de véritables compétences en matière de communication, qui peuvent résider dans des formes de motivation primaires à base d'encouragements réitérés, mais également dans de réelles qualités d'orateur à travers des discours qui captivent les joueurs.

**CHAPITRE 2 :**

**La constitution d'une identité pour soi et vis-à-vis des autres**

Si la période 1890-1941 a vu la lente émergence d'une profession, il reste qu'on ne peut caractériser l'ensemble des entraîneurs exerçant en France comme les membres d'une corporation. Il reste à structurer la profession, déterminer précisément qui doit l'exercer, et de quelle manière. Pour ce faire, des dispositions nationales doivent être adoptées et fixer, surtout dans le contexte de l'Occupation, le cadre d'une formation véritablement française. Une fois la formation des entraîneurs formellement balisée, il reste aux hommes nouvellement formés à trouver des moyens pour se tenir informés des innovations, échanger des idées avec des pairs, chercher à obtenir des garanties d'exercice de leur profession. A l'instar de modalités adoptées par d'autres professions, se réunir en association est une formule à laquelle ont recours les entraîneurs français. Mais comme dans d'autres organisations, le rayonnement de l'association est subordonné à la volonté et aux qualités des hommes qui la dirigent et à leur faculté de s'ériger en porte-parole des opinions majoritaires, qu'eux-mêmes infléchissent.

### **1. Les stages nationaux d'entraîneurs : des formations diplômantes**

Si tous les entraîneurs des équipes professionnelles ne bénéficient pas de la même exposition médiatique, en revanche, le stage national d'entraîneurs contribue d'année en année à la reconnaissance de la profession. Il y contribue d'autant mieux que nombreux sont les joueurs-vedettes en fin de carrière qui se décident à s'y inscrire. La presse spécialisée est d'autant plus encline à relater l'événement, que la formation se déroule durant l'intersaison, laquelle dure encore plus d'un mois et demi dans les années 50. Dans ces conditions, alors qu'aucun match de football ne se déroule en France, ce sont les transferts qui alimentent les colonnes. De ce fait, les comptes-rendus du stage national n'ont pas de mal à trouver leur place. Pour étayer la démonstration du bien fondé du stage, de ses effets, de son retentissement, il faut montrer que ce stage a une valeur d'exemple dans d'autres pays. La Belgique, pays voisin, fait partie des nations qui ont subi l'influence française en la matière. « *C'est en se basant sur le programme des cours au stage d'entraîneurs de Reims que l'on a monté l'Ecole des entraîneurs*<sup>1149</sup>. Le fait d'inspirer une nation voisine, qui lors des confrontations internationales de l'entre-deux-guerres, posait bien souvent des problèmes aux sélections françaises, témoigne de la qualité des enseignements dispensés. De surcroît, la fréquentation du stage donne un indicateur supplémentaire de la valeur de modèle qu'il peut

---

<sup>1149</sup> *France Football* n° 96, 21 janvier 1948. Il s'agit bien de « L'école des entraîneurs belges ».

prendre aux yeux de certains entraîneurs étrangers. « *Un Portugais, deux Luxembourgeois et deux Belges écoutent aussi la « bonne parole (□) »*<sup>1150</sup>. Le stage, dirigé par Gabriel Hanot, commence, en effet, à intéresser sérieusement les techniciens des autres pays. L'entraîneur portugais Nunes de Mota nous en a fourni la preuve ainsi : « *Je ne suis pas à Reims par hasard. J'ai décidé d'effectuer votre stage national car la presse portugaise (reproduisant certains articles britanniques) a plusieurs fois souligné qu'il était incomparable et ouvrait des horizons nouveaux. J'espère en tirer assez d'enseignements pour transformer le S.C. Braga que je conduirai la saison prochaine »*<sup>1151</sup>. Certes, ce sont des représentants de « petits » pays en matière de résultats internationaux qui fréquentent le stage. Mais la caution de la presse britannique est remarquable. En effet, puisque la Grande Bretagne est encore considérée par de nombreux experts comme le pays dépositaire du jeu, et surtout la meilleure nation du monde<sup>1152</sup>. Ces références en matière de collaboration renvoient à la signature du traité de Bruxelles, ratifié le 17 mars 1948, entre le Benelux, la France et l'Angleterre qui démontre l'envie de la France de construire une Europe à la française<sup>1153</sup>. La présence d'entraîneurs belges et luxembourgeois, le fait d'inspirer le football belge illustrent la volonté politique d'échanges. Enfin, un autre moyen de valoriser le stage national, consiste à montrer que des entraîneurs réputés, déjà diplômés, y reviennent compléter leur formation. « *Marek*<sup>1154</sup>, le diplômé, vient se perfectionner. Tony Marek a obtenu son diplôme fédéral il y a six ans. C'est pour cela qu'il suit à nouveau le stage. « *Depuis 1942, le jeu a subi une évolution considérable, nous a confié l'entraîneur niçois. J'ai besoin de fixer mes idées à ce sujet. Ma présence est simplement raisonnable »*<sup>1155</sup>. Par ses réflexions, Marek illustre l'aspect moderne du stage. Il démontre le rôle effectif qu'il joue dans la formation continue. En y revenant, il veut se tenir au courant de l'évolution du football, et également des innovations dans le jeu. Marek sait également que les instructeurs qui secondent Gabriel Hanot sont non seulement les lauréats des précédents stages, mais également bien souvent en même temps les entraîneurs des équipes professionnelles françaises, voire étrangères : Delfour, Roessler, Vandooren,

<sup>1150</sup> *Ibid.*

<sup>1151</sup> *France Football* n° 199, 30 juin 1948.

<sup>1152</sup> Les avis vont diverger à partir de 1953, et d'une cinglante défaite anglaise par le score de 6-3 contre la Hongrie, suivie d'une humiliation (7-1) du match retour à Budapest quelques mois plus tard.

<sup>1153</sup> G. Bossuat. *L'Europe des Français*. Paris, Publications de la Sorbonne, 1996. pp. 66-74.

<sup>1154</sup> Anton Marek, joueur autrichien, a commencé sa carrière de joueur à Vienne avant d'émigrer au Club Français, où il connaît les débuts du professionnalisme, au Racing Club de Lens de 1934 à 1940, puis à Toulouse de 1940 à 1942 avant de revenir à Lens de 1942 à 1945. Il officie en tant qu'entraîneur à Lens (1945-1947 puis 1953-1956), à Nice, Cannes, avant de terminer sa carrière à Monaco en 1957. Il a laissé une trace indélébile dans la mémoire des supporters lennois, à tel point qu'une tribune du stade Félix Bollaert de Lens porte son nom depuis les années 1990.

<sup>1155</sup> *France Football* n° 119, 30 juin 1948.

Jasseron, Prouff, Kuster, Riou, Boussiron, Cottin, Batteux, Baron, Herrera<sup>1156</sup>. A leur contact, il espère entretenir des échanges fructueux, notamment dans les domaines technique et tactique. Pour accompagner ses propos, et pour vulgariser le stage aux yeux des lecteurs, la presse propose des photos parfois incongrues, qui attirent le regard. Ainsi, une photographie illustre la légende : « *Footballeurs à l'école* »<sup>1157</sup>. Elle montre les stagiaires assis sur les gradins découverts du stade, cahiers et stylos sur les genoux, pendant qu'ils écoutent de façon studieuse l'exposé de Louis Hainaut, le masseur de l'équipe nationale. Le titre de l'article est lui aussi évocateur : « *Régime du stage national d'entraîneurs : 140 heures de travail gratis et sans revendications* »<sup>1158</sup>.



**Footballeurs à l'école**  
 Prenez une attitude bien réglée, facile pour des footballeurs ! Tandis que le masseur de notre équipe nationale Louis Hainaut leur prodigue ses judicieux conseils les stagiaires de Reims prennent des notes en vue de l'examen final.  
 Reuillé au centre régional d'Éducation physique, ils les transcrivent sur leur cahier individuel dont la tenue sera également appréciée par les instructeurs.

**France Football n° 120, 7 juillet 1948. Footballeurs « à l'école », en réalité les stagiaires assis dans les tribunes lors du stage national d'entraîneurs.**

Cette légende est révélatrice de l'état d'esprit de son auteur, lequel fait implicitement référence aux grèves et mouvements ouvriers qui ont agité la vie sociale française lors des trois années précédentes. Les grèves de 1947<sup>1159</sup>, l'éviction des ministres communistes du gouvernement le 5 mai 1947, sont la résultante d'une action syndicale qui, entre 1945 et 1948, se propose d'établir de nouveaux cadres économiques en relation avec la reconnaissance des droits sociaux énoncés dans le préambule de la constitution de 1946<sup>1160</sup>.

<sup>1156</sup> En 1947-1948 et 1948-1949, certains entraînent respectivement en Division 1 belge, à La Gantoise (Delfour), ou française, à Reims (Roessler), au Racing (Baron), au Stade (Herrera, puis Riou). D'autres, comme Batteux et Prouff, coéquipiers au Stade de Reims, sont à la fois joueurs et internationaux en exercice, qui se destinent dans un avenir proche à la profession d'entraîneur. Cette participation d'entraîneurs et d'internationaux en exercice accrédite l'idée d'une expertise technique apportée aux stages.

<sup>1157</sup> France Football n° 120. 7 juillet 1948.

<sup>1158</sup> Consulter la photographie en annexe.

<sup>1159</sup> M. Winock qualifie l'année 1947 d'« année terrible ». *La fièvre hexagonale. Les grandes crises politiques. 1871-1968*. Paris, Seuil, 2009 pour la présente édition. pp. 411-421.

<sup>1160</sup> R. Mouriaux. *Le syndicalisme en France depuis 1945*. Paris, La Découverte, 2004. p. 9.

Le texte de *France Football* illustre sans nul doute le désaccord marqué avec une action syndicale implicitement désavouée, en cultivant l'éloge de ces candidats travailleurs et désintéressés. Effectivement, le programme détaillé du stage indique que, du lever à 5 heures du matin jusqu'à 16 heures, les candidats sont assidus. De plus, nombreux sont ceux qui consignent leurs notes ou révisent jusqu'à 23 heures. On souligne donc implicitement qu'en l'espace de deux semaines, les aspirants entraîneurs accomplissent presque l'équivalent de ce qui s'accomplit en un mois de travail pour de nombreuses professions.



## UNE MATINÉE AU STAGE DE REIMS

Le Stage National de Reims se déroule, depuis le 5 juin, sous les ombrages et sur les terrains de Parc Pommery. Il groupe, comme tous les ans, les élèves — entraîneurs français, candidats au diplôme fédéral. Tous les matins, de 6 heures à midi, les stagiaires, sous la direction de Gabriel Hanot et d'instructeurs tels que Delfour, Guérin, Perpère, Prouff, Bigot, Jasseron, Batteux, Boulogne, Kuster, étudient le programme théorique et surtout pratique qu'ils auront à connaître pour l'examen.

De 6 à 7 heures : culture physique, intense, dure, mais joyeuse, sur le grand terrain.

À 7 heures : douches et léger repos.

À 7 h. 15 : tout le monde est attentif sur les bancs de bois, le cahier ouvert devant soi. Ce matin-là, Delfour a parlé du demi et Prouff de l'inter. Le demi est essentiellement le joueur qui change en action offensive une action défensive, a dit Delfour. Comme tous ses partenaires, il a le désir de se démarquer chaque fois que son équipe est en possession de la balle. Le Prouff : « Un inter ne doit pas attendre, immobile, la passe d'un partenaire, mais anticiper. L'anticipation est le maître-mot du football moderne ».

8 heures : repos, café. Kuster et Boumezrag sont de corvée, avec le sourire (cliché n° 1).  
8 h. 10 - 8 h. 30 : conférence médicale quotidienne du « toulib », le docteur Ferroné (cliché n° 2).

8 h. 30 - 9 heures : Gabriel Hanot prend la parole. Ce matin, il parle des combinaisons de jeu. Des plus simples aux plus complexes. Voici comment opèrent Sarzebruck, les Italiens, Marseillais, Dynamo de Moscou, l'Angleterre. Lucien Perpère, au tableau magistral, illustre la conférence (cliché n° 3).

Tout le monde écoute, note, réfléchit. Il semble que ces footballeurs découvrent le football. Naviglione, Rodriguez, Thomasover, Keller, Hess, Ross, Bailly, Domergue, Zetilli, Ferris, Pasquini, Lucas, comprennent qu'en football, « tout n'est pas simple ». Raymond Dubly, à cinquante-six ans, découvre un « monde inconnu » (ce sont ses propres paroles). Voyez avec quelle attention passionnée ! (cliché n° 4).

De 9 h. à midi : exercices pratiques, sur le terrain même. Ce qu'il faut retenir, ce sont des techniques. On ne l'oublie jamais à Reims. Répartis par groupes, les stagiaires ont la consigne formelle de ne jamais donner une explication sans le geste à l'appui. Voyez Rodriguez (Marseille), déjà dans la « peau de son personnage » d'entraîneur (cliché n° 5).

Jacques FERRAN.

**France Football n°222, 21 juin 1950. Le stage de 1950 est dirigé par Gabriel Hanot, assisté par les instructeurs Delfour, Guérin, Perpère, Prouff, Bigot, Jasseron, Batteux, Boulogne et Kuster. Dans le sens inverse des aiguilles d'une montre : cliché 1. Mes stagiaires Kuster et Boumezrag de corvée de petit déjeuner. Cliché 2. Conférence médicale du docteur Ferroné. Cliché 3. Raymond Dubly, 56 ans et ancien international, stagiaire. Cliché 4. Conférence tactique au tableau noir de Gabriel Hanot. Cliché 5. Le stagiaire Rodriguez (Marseille) dirigeant une séquence d'entraînement.**

Le diplôme d'entraîneur ne se donne pas, il se mérite par l'effort : telle est la vision qu'en donne la presse. D'année en année, le stage prend une place plus importante. *France Football*<sup>1161</sup> lui consacre une page entière. « *Tout ce qui a un nom dans l'histoire de notre football était là, de Raymond Dubly à Oscar Heisserer, en passant par Cottenet, Lucien Laurent, Jules Vandooren, Hiltl, Bourbotte, Delfour, Jasseron, et Veinante*<sup>1162</sup>. Une telle unanimité a quelque chose d'encourageant. Comment ne pas avoir quand même confiance dans le football français, en le voyant si uni et si laborieux ? ». Il s'agit également de ne pas prêter le flanc à la critique, face à une presse qui n'est pas tendre avec le mouvement sportif en cette période d'après guerre<sup>1163</sup>, en raison de résultats très mitigés obtenus dans les grandes compétitions internationales sportives. Même si le football n'est pas spécifiquement visé par les réprobations, obtenir une réelle reconnaissance est primordial, mais il est vrai que l'organisation du stage de 1951 s'y prête volontiers. Contrairement à la Fédération Française d'athlétisme qui a fait le choix de former ses moniteurs fédéraux sur une durée de sept mois<sup>1164</sup>, la FFF privilégie une formation plus courte. En effet, elle se déroule en trois parties réparties sur trois semaines pour les meilleurs candidats (au nombre de 13 en 1951), mais également de tous les entraîneurs fédéraux français en exercice. C'est d'ailleurs la réussite à cette dernière partie qui confère le diplôme d'instructeur, sésame indispensable pour entraîner une équipe professionnelle. Ce rassemblement de « célébrités<sup>1165</sup> » souligne deux aspects inhérents au stage. Le premier, c'est qu'il répond, dans une certaine mesure, à la vocation qu'on lui avait assignée : la reconversion des joueurs en fin de carrière. En effet, tous ces grands joueurs se sont lancés dans la carrière d'entraîneur professionnel, ou l'envisagent. Le second, c'est que leur présence rend visible le stage, en garantit le sérieux, mais également la difficulté. Cette réunion d'entraîneurs diplômés, en sus du stage proprement dit, lequel est réservé aux candidats, se perpétue. Elle devient indispensable, en raison de l'évolution du football, et s'apparente à une formation continue : « *Outre les candidats au stage de formation dont les résultats sont maintenant connus, tout ce que notre pays compte d'instructeurs et d'éducateurs en matière de football s'est donné rendez-vous à l'I.N.S. où les conférences se suivent sans se ressembler (□)* »<sup>1166</sup>.

<sup>1161</sup> *France Football* n° 275, 26 juin 1951.

<sup>1162</sup> *France Football* cite des joueurs qui appartiennent à des générations différentes : des footballeurs des années dix (Dubly), vingt (Cottenet, Laurent), trente (Delfour, Hiltl, Veinante, Vandooren), quarante (Bourbotte).

<sup>1163</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*, p. 260.

<sup>1164</sup> *Ibid*, p. 303.

<sup>1165</sup> On pourrait employer ici la notion de « Grands Hommes » utilisée par Jean-Noël Jeanneney, en ce sens qu'elle « constitue à la fois un élément d'identité nationale et un outil de rayonnement universel ». J.-N. Jeanneney. P. Joutard. *Du bon usage des grands hommes en Europe*. Paris, Perrin, 2003. p. 15.

<sup>1166</sup> *France Football* n° 645, 22 juillet 1958.

France Football publie cette fois une double page sur le stage d'entraîneurs, mais une bascule s'est effectuée. Il s'agit moins de s'intéresser au stage proprement dit (qui certes, n'offre pas de « nom » connu), qu'à la réunion des entraîneurs et instructeurs. Le journal use du même type de formule qu'en 1951. « *Tout ce qui a un nom dans l'histoire* » se transforme en « *tout ce que notre pays compte d'instructeurs* ». Ce regroupement des entraîneurs est important à double titre : tout d'abord, l'équipe de France vient de bien se comporter à la dernière Coupe du Monde en Suède, où elle obtient la troisième place<sup>1167</sup>, et il faut en analyser les raisons. Ensuite, dans la même logique, il est important de décortiquer ce qui s'est passé à cette Coupe du Monde, quelles ont été les évolutions, les tendances, les innovations, les permanences. « *L'une des plus belles initiatives de notre Fédération aura été de déléguer plusieurs entraîneurs en Suède pour tenter d'y puiser des enseignements dont nous pouvons être les premiers à tirer profit*<sup>1168</sup> ». Ces entraîneurs, Boulogne, Jasseron, Troupel, Mercier, Domergue, Guérin, Robert, n'interfèrent pas dans les affaires de l'équipe de France, dont les deux responsables sont Jean Snella et Albert Batteux. Ils sont donc des observateurs indépendants durant toute la durée de la compétition, chargés de suivre et d'analyser les différentes rencontres. Mais surtout, la Fédération montre dorénavant qu'elle forme des cadres compétents, à l'affût de l'innovation, et qui sans cesse perfectionnent leurs connaissances. C'est à ce titre, le stage restant d'un sérieux exemplaire et d'une sévérité réelle (7 candidats sur 66 seulement réussissent l'examen d'instructeur en 1958), qu'elle accentue et valorise l'image positive qu'elle donne de la profession jusqu'à la fin des années 50. Cette perception est renforcée par des indicateurs tangibles, qui confirment l'efficacité du stage. « *Le stage national des entraîneurs est incontestablement ce que j'ai vu de mieux dans le genre au cours de mes nombreux voyages*<sup>1169</sup> ». Cette affirmation de Salvador Artigas, ancien joueur puis entraîneur de Rennes, et entraîneur en exercice de San Sebastian en Espagne, n'est pas gratuite. En effet ces propos sont étayés par une double page, qui livre un portrait photographique et un bref commentaire, de sept entraîneurs nationaux et de 10 entraîneurs de clubs. Tous ont comme dénominateur commun d'avoir obtenu leur diplôme au stage national organisé par la F.F.F. Pour les entraîneurs nationaux, qui ont pour mission d'entraîner une sélection nationale, on dénombre Helenio Herrera (Espagne), Paul Baron (Grèce), Elek Schwartz (Hollande), Pierre Sinibaldi (Luxembourg), Fernando Riera (Chili), Jean Prouff

<sup>1167</sup> Cette performance était inattendue. Gabriel Hanot avait écrit quelques mois auparavant, dans *France Football* n°615, du 31 décembre 1957 : « *Malgré sa qualification pour le championnat du Monde 1958, le football français est au point mort bas de sa course* ».

<sup>1168</sup> *France Football* n° 645, 22 juillet 1958.

<sup>1169</sup> *France Football* n° 701, 18 août 1959.

(Pologne), Kadmiri (Maroc). Les entraîneurs de club cités sont Luis Carniglia (Florence), Jean Snella (Servette de Genève), Jacques Favre (La Gantoise), Walter Presch (Lausanne Sports), Louis Hon (Santander), André Riou (Sering), Salvator Artigas (San Sebastian), Marcel Domingo (Celta Vigo), Georges Berry (Esch sur Alzette), Jean Cornilli (S.C. Charleroi). Et à cette liste, *France Football* rajoute qu'il faut mentionner d'autres noms encore. Ainsi, même si ces entraîneurs ne sont pas tous français d'origine, (certains ont acquis la double nationalité, d'autres sont naturalisés), tous ont été formés en France, ou se sont perfectionnés en France. Tous sont issus de la même formation, qui commence à être reconnue à l'étranger. « *Grâce aux Herrera, Baron, Prouff, Schwarz, Riera, Snella, Hon, Favre, Domingo, Cornilli, il n'est pas exagéré de parler d'une école française du football et de son enseignement. « France Football » a estimé que cette véritable communauté méritait d'être saluée comme elle le méritait (□) »*<sup>1170</sup>. Ce sont finalement certaines caractéristiques d'une corporation qui est reconnue, et même davantage, l'unité d'une corporation<sup>1171</sup>. Ce groupe d'hommes est célébré comme partageant à la fois une même personnalité légale collective et une fraternité spirituelle jurée<sup>1172</sup>. C'est bien ici le stage national qui est salué, et loué pour avoir imprimé une identité française à l'entraînement. Le fait d'avoir partagé le même enseignement, dans le même cadre, est un facteur de distinction, d'autant plus qu'une reconnaissance par les pays étrangers se développe. Le stage national d'entraîneur fournit le sésame qui permet aux reçus d'exercer leur profession. Dès 1948, il semble avoir trouvé son rythme de croisière, et ses contenus, en quantité notamment, ont largement augmenté. Les parties techniques et tactiques abordées de façon théorique trouvent leur application pratique sur le terrain. Elles sont assurées par plusieurs instructeurs experts, qui eux-mêmes sont systématiquement d'anciens lauréats du stage. L'examen final, quant à lui consiste à la fois en des questions écrites et des notes pratiques. L'examen de fin de stage porte évidemment sur les différentes matières enseignées au cours de la session. Il consiste en des épreuves de deux types : des questions écrites portant sur les lois du jeu (8)<sup>1173</sup>, l'alimentation et les soins (12), la technique (10); et des questions pratiques constituées d'entretiens oraux parfois agrémentés d'une démonstration simultanée sur le terrain en technique (70), tactique (45), éducation physique (30) et notes de l'instructeur (25). Un total de 140 points, correspondant à une note moyenne de 14/20 est nécessaire pour obtenir le diplôme d'entraîneur fédéral qui

<sup>1170</sup> *France Football* n° 701, 18 août 1959.

<sup>1171</sup> « *La corporation prétend constituer une communauté morale assise sur son particularisme professionnel et culturel* ». S.L. Kaplan, P. Minard. Le corporatisme, idées et pratiques : les enjeux d'un débat incessant, in S.L. Kaplan, P. Minard (éd). *La France, malade du corporatisme ? XVIIIè-XXè siècles*. Paris, Belin, 2004. pp. 13-14.

<sup>1172</sup> *Ibid*, p. 14.

<sup>1173</sup> Entre parenthèses sont affectées les notes maximales correspondant aux épreuves.

permet d'entraîner une équipe professionnelle. La part attribuée à la technique favorise les anciens joueurs professionnels dans la mesure où elle permet d'attribuer plus de deux tiers du total des points. D'autre part, les notes de l'instructeur, comptant pour 1/8<sup>ème</sup> de la note finale, permettent de réguler les comportements des aspirants-entraîneurs, qui ne peuvent de ce fait se permettre de faire preuve d'insouciance ou de dilettantisme. La dureté du stage est souhaitée par les instructeurs qui en sont les organisateurs. Ces derniers, sous la direction de Gabriel Hanot, sont tous membres de l'Amicale dès sa création en 1947, et souvent même de son bureau directeur<sup>1174</sup>. Les journées sont chargées et les soirées des stagiaires sont consacrées à la relecture ou à la mise en ordre de leurs notes avec l'aide d'un instructeur, comme G. Boulogne en 1950 ou J. Mercier en 1951. De ce fait, l'ensemble des instructeurs, et à travers eux l'Amicale, garantissent que le diplôme ne peut s'obtenir que par l'abnégation et l'effort. Il n'est pas donné, et les passe-droits n'ont pas cours. Ce faisant, l'Amicale fournit les gages de la crédibilité de la formation dispensée. « *Le stage national d'entraîneurs s'est déroulé du 6 au 19 juin sous le signe de l'intensité, de l'attention et de la concentration* <sup>1175</sup> ».

L'enjeu est non seulement de prouver la valeur de la formation française d'entraîneurs, mais ce faisant, également de participer au progrès du football français dans son ensemble. A ce titre, la tâche des initiateurs du stage national, qui est d'inculquer à leurs futurs collègues les bases de l'enseignement du football, se double d'une mission de propagande dont les rapporteurs attitrés se sentent investis : « (□) tous deviendront les éducateurs qualifiés qui oeuvreront demain pour la religion du football »<sup>1176</sup>. Car c'est bien de la célébration du football dans son ensemble qu'il est question. Il ne faut pas oublier que Achille Duchenne, qui donne le compte-rendu du stage, est membre actif de l'Amicale des éducateurs et à ce titre juge et partie. A ce titre, il est persuadé d'œuvrer pour une cause noble et pour la conversion des profanes, d'autant qu'il y participe depuis les années 1910<sup>1177</sup>. Pendant des années, le stage va rester un événement majeur de l'intersaison pour la presse spécialisée. *France-Football*<sup>1178</sup> consacre par exemple toute sa une à un titre sur Jean Robin (O.M.), major du stage des entraîneurs, et à des photographies d'autres lauréats.

<sup>1174</sup> Par exemple, les instructeurs du stage de 1951 sont Heisserer, Delfour, Jasseron, Guérin, Perpère et Mercier. A. Duchenne représente la FFF et M. Baquet est chargé de l'éducation physique.

<sup>1175</sup> A. Duchenne. *Bulletin des entraîneurs de football* n°16, juin-juillet 1953.

<sup>1176</sup> *Ibid*

<sup>1177</sup> « *Le discours des hommes, sur quelque ton qu'il ait été prononcé, celui de la conviction de l'émotion, de l'emphase, n'est le plus souvent qu'un ramassis d'idées toutes faites, de lieux communs, de vieilleries intellectuelles, l'exutoire hétéroclite de cultures et de mentalités de diverses origines et de divers temps* ». J. Le Goff, 1974, *opus cit.*, p. 112.

<sup>1178</sup> *France Football* n° 379, 23 juin 1953.



**France Football n° 379, 23 juin 1953. Titre : Jean Robin (O.M.), major du stage des entraîneurs nationaux. Sur la photographie de gauche, une rentrée de touche effectuée par le stagiaire Karel Michlowski. Sur la photographie de droite, le stagiaire Larbi Ben Bark s'adonnant à un exercice de course.**

Les instructeurs des stages nationaux vivent de ce sport, sans pouvoir se targuer toutefois de mener un train de vie digne des classes aisées, et à ce titre, ils sont obligés de défendre le sport qui les fait vivre. Mais au-delà du métier qu'ils exercent, ils sont les véritables promoteurs du football en France dans les années 1940 et 1950, au même titre qu'ont pu l'être dans les années 1920 et 1930 les journalistes anciens pratiquants. Afin que le

niveau du football s'élève, il est important de former des éducateurs compétents. C'est un luxe que ne peuvent se permettre tous les sports. Ainsi, le rugby des années 1950, régi par des lois sévères sur l'amateurisme, ne peut assurer la formation de ses éducateurs que par le biais de quelques soirées de propagande<sup>1179</sup>, qui ressemblent à celles que la FFFA ou la Ligue de Paris de football proposaient dans les années 1930. Et dans les années 1940 et 1950, la compétence se mesure par l'investissement au travail et la rigueur. « *Demain, réveil à 5 h 45. Le football français « s'embourgeoise », amis de la presse sportive et d'information : autrefois c'est à 5 h 30 que Jules Vandooren conduisait d'un pas allègre ses disciples vers le stade où Hébert professa* »<sup>1180</sup>. L'ironie perceptible dans les propos de Duchenne se double néanmoins de la satisfaction de pouvoir démontrer l'abnégation et l'engagement moral et physique des stagiaires et cadres du stage, qui n'ont pas peur d'affronter un réveil matinal à l'heure où de nombreux Français dorment encore, travailleurs mais surtout vacanciers. Pourquoi, alors que la France connaît une croissance économique réelle, qu'elle est confrontée à l'expansion du loisir et à la baisse du temps de travail, cette volonté de souligner la poursuite des efforts et l'absence de relâchement dans la formation ? Le poids des responsables du stage, et notamment celui de G. Boulogne depuis 1958<sup>1181</sup>, apparaît prépondérant. La forme qu'il choisit pour l'organisation ne diffère pas de celle en vigueur dès 1942. Plusieurs facteurs expliquent cette volonté de promouvoir une formation éprouvante. Tout d'abord, la durée du stage. Deux semaines, plus une troisième pour les futurs instructeurs fédéraux, lauréats de la formation initiale, représentent un laps de temps très court pour dispenser des enseignements dans des matières variées et jusque là inconnues de nombreux candidats : notions d'entraînement, anatomie, physiologie, notions de sécurité, de soins, technique, tactique, psychopédagogie<sup>1182</sup>. Ces matières dispensées de façon théorique se doublent de séances de culture physique dès le lever, et de pratique plusieurs fois dans la journée. De ce fait, il est indispensable d'allonger la durée potentielle des plages de travail disponibles, en particulier en programmant un lever très matinal. En définitive, le stage ressemble à une « *machine pédagogique* » destinée à répondre à quatre grandes fonctions assignées : des impératifs de santé, de qualification, de moralité et des impératifs

<sup>1179</sup> J. Vincent, 2003, *opus cit.*, p. 685.

<sup>1180</sup> A. Duchenne. *L'entraîneur français au service du football* n°67, août 1958.

<sup>1181</sup> Date à laquelle il est nommé Instructeur national.

<sup>1182</sup> A. Duchenne : « *Ainsi ont été traitées, comme l'an dernier d'ailleurs, les idées psychopédagogiques apportées par Boulogne et graduellement développées. Dans tous nos stages, la psychopédagogie a maintenant droit de cité* ». *L'entraîneur français au service du football* n°67, août 1958. On retrouve ici la volonté d'innovation de G. Boulogne ainsi que son dessein d'imposer ses idées et ses orientations à l'ensemble de la profession.

politiques<sup>1183</sup>.

D'autre part les dirigeants du stage ont parfaitement conscience que la presse nationale sportive accorde chaque année, durant les mois creux d'été (ceux dépourvus de compétition officielle) une place de plus en plus privilégiée à la couverture du stage national<sup>1184</sup>. Il importe donc qu'il constitue une vitrine aux yeux non seulement des pratiquants de football, mais également de tout le mouvement sportif français. Pour qui veut développer le football dans son ensemble, et c'est le cas de l'Amicale et de Georges Boulogne, chaque détail inhérent à la formation des éducateurs est à soigner et à parfaire. Obliger le candidat à aller au bout de lui-même, c'est pour les organisateurs acquérir la certitude que le candidat qui aura triomphé de ces trois semaines d'épreuves sans temps mort<sup>1185</sup> sera vraiment digne de sa nouvelle fonction.

Avec l'emprise de plus en plus forte exercée par G. Boulogne sur l'organisation du stage à partir de sa désignation comme instructeur national en 1958, le poids du jugement de l'instructeur en tant que facteur de réussite à l'examen s'accroît, puisqu'il attribue en 1961 neuf coefficients sur un total de trente, soit presque un tiers de la note terminale. La prise en compte de la carrière antérieure du joueur se fait de façon insistante, car non seulement le candidat se voit attribuer une note par son instructeur en fonction des matches qu'il a disputés, ou des concours du jeune footballeur auxquels il a participé dans sa jeunesse, mais de surcroît une note globale de carrière globale lui est affectée, accentuant un effet de redondance<sup>1186</sup>. Cette mesure ne peut que favoriser les anciens professionnels, et répond à l'un des buts de l'Amicale qui est de favoriser la reconversion des pratiquants de haut niveau. L'instructeur est également invité à sanctionner l'assiduité du stagiaire, à vérifier sa ponctualité et son rayonnement. Ces facteurs pèsent sur le comportement de ce dernier, qui est implicitement invité à faire preuve de subordination auprès de son supérieur hiérarchique provisoire. Dans les notes d'examen, la technique (6) et l'éducation physique (4) attribuent 10 coefficients sur un total de dix-neuf, alors que l'épreuve « problème d'entraînement » n'en comporte que deux. Les candidats lauréats du diplôme d'entraîneur fédéral, qui ont obtenu une moyenne supérieure à 14/20, subissent à l'issue d'une semaine de stage supplémentaire de nouveaux

---

<sup>1183</sup> M. Foucault, 1975, *opus cit.*, p. 175.

<sup>1184</sup> R. Vergne décrit le stage ainsi : « La quantité de besogne abattue approche comme d'habitude les normes de stakhanoviste ». *Football Magazine* n°67, août 1965.

<sup>1185</sup> René Hauss, candidat qui terminera major du stage de 1965 : « Nous travaillons ici comme des bûcherons depuis deux semaines ». *Football Magazine* n° 67, août 1965.

<sup>1186</sup> *L'Entraîneur français au service du football* n° 94, mai-juin 1961.

contrôles de connaissances, destinés à établir un classement final. Ces nouvelles épreuves se subdivisent à coefficient égal entre pédagogie, examen écrit, technique et tactique<sup>1187</sup>.

Comme lors des années 1940, la faible proportion des épreuves écrites répond à une double logique : la volonté de faire subir aux candidats des examens pratiques en rapport avec la réalité du terrain, mais également la prise en compte du niveau de fin d'études modeste de la plupart des candidats. De ce fait, les dirigeants du stage s'assurent ainsi qu'ils ne privilégieront pas par exemple les professeurs d'éducation physique, davantage rompus à l'exercice de l'expression écrite au cours de leurs études, au détriment des purs footballeurs. Ce procédé n'est pas l'apanage du football. Ainsi, dès 1958 la Fédération Française d'athlétisme organise des stages de formation réservés aux anciens athlètes<sup>1188</sup>. Cependant, atténuer le poids des épreuves écrites n'élude pas forcément une réelle tension pour le candidat, soumis au jugement inquisiteur des évaluateurs. « *Se déroule ensuite, sous le regard sentencieux de Georges Boulogne, ce que tous les stagiaires appellent « le quart d'heure terrible* <sup>1189</sup> ». Ce quart d'heure est constitué par trois questions, une de technique, une de tactique et la dernière qui concerne un problème d'entraînement, auxquelles il faut répondre en quinze minutes<sup>1190</sup>. Le laps de temps très court impartit engendre certainement un effet de stress supplémentaire pour le candidat. En définitive, si l'examen est effectué par les instructeurs, ce qui peut constituer un avantage psychologique pour le candidat, dans la mesure où il n'a pas à affronter un jury inconnu, en revanche le poids laissé au jugement de l'instructeur ne peut manquer de déterminer certains types de stratégies et de calculs. En effet, dans la mesure où les instructeurs ont à évaluer des attitudes et des comportements, et à les sanctionner de manière non négligeable dans l'évaluation finale, le stagiaire a tout intérêt à se comporter de façon docile, à donner son agrément aux orientations choisies par le directeur du stage et ses adjoints et à acquiescer aux décisions en toute circonstance. Ainsi, tout au long de la période 1942-1972, l'attribution du diplôme d'entraîneur se fait dans des conditions très spécifiques qui favorisent pour les lauréats le sentiment d'appartenir à une communauté soudée et unie par cette réussite face à des conditions hostiles. « *Le stage d'entraîneurs, lui, a toujours été placé sous le signe de la difficulté, du travail intensif et sérieux. Il faut que cela*

---

<sup>1187</sup> L'Entraîneur français au service du football n°105, juillet-août 1964.

<sup>1188</sup> A. Roger, *opus cit.*, p. 304.

<sup>1189</sup> R. Vergne. *Football Magazine* n°67, août 1965.

<sup>1190</sup> Exemple de questions posées au candidat Vic Nuremberg (stage 1965) : *technique : les passes à trajectoire courbe, le jeu de tête devant le but ; tactique : la liaison longitudinale dans la partie gauche du terrain ; problème d'entraînement : comment échapper au marquage. Montrez.*

Exemple de questions posées au candidat Dombek (stage 1965) : *technique : la volée et la demi-volée ; tactique : le jeu du demi avec les avants ; problème d'entraînement : les changements de rythme.*

*continue ainsi* »<sup>1191</sup>. Aucune dispense n'est accordée aux stagiaires, quel que soit leur statut. Un blessé ne peut subir les épreuves physiques et pratiques, et est éliminé de l'examen final. Plus symbolique encore est le refus de G. Boulogne d'accorder à Robert Herbin<sup>1192</sup>, international et pièce maîtresse le L.A.S. Saint-Étienne la permission de quitter momentanément le stage pour disputer la dernière rencontre de championnat de France de Division 1 en juin 1971, qui peut encore permettre au club forézien de décrocher le titre de champion. En déniaut à R. Herbin le droit de s'absenter durant vingt quatre heures, G. Boulogne fait preuve d'une intransigeance qui fait office de double message : envers les autorités nationales, puisque depuis 1966 le titre d'entraîneur n'est plus un diplôme délivré par la Fédération, mais un Brevet d'Etat. Son attitude caractérise la volonté des dirigeants du football de faire preuve d'impartialité dans l'attribution de ce brevet d'état ; envers les stagiaires, qui y trouvent une manifestation supplémentaire de l'autorité à laquelle ils doivent se soumettre. Au début des années 70, le stage constitue toujours une référence incontournable. *France Football*<sup>1193</sup> sous le titre « *Herbin à la dure école du stage national* », lui consacre une double page. Même si le cadre institutionnel a changé depuis 1966 (ce n'est plus un diplôme laissé à l'initiative de la F.F.F., mais un brevet d'Etat, comme dans d'autres disciplines sportives), les finalités et le fonctionnement perdurent. Ils permettent de véhiculer la marque d'une épreuve initiatique. « *Le stage national d'entraîneurs est ainsi depuis l'époque où il fut institué par Gabriel Hanot. Dur, difficile, exigeant. Volontairement* »<sup>1194</sup>. En définitive, l'examen du stage national « *ne se contente pas de sanctionner un apprentissage ; il en est un des facteurs permanents ; il le sous-tend selon un rituel de pouvoir constamment reconduit* »<sup>1195</sup>.

---

<sup>1191</sup> P. Tournon. *France Football* n° 1318, 6 juillet 1971.

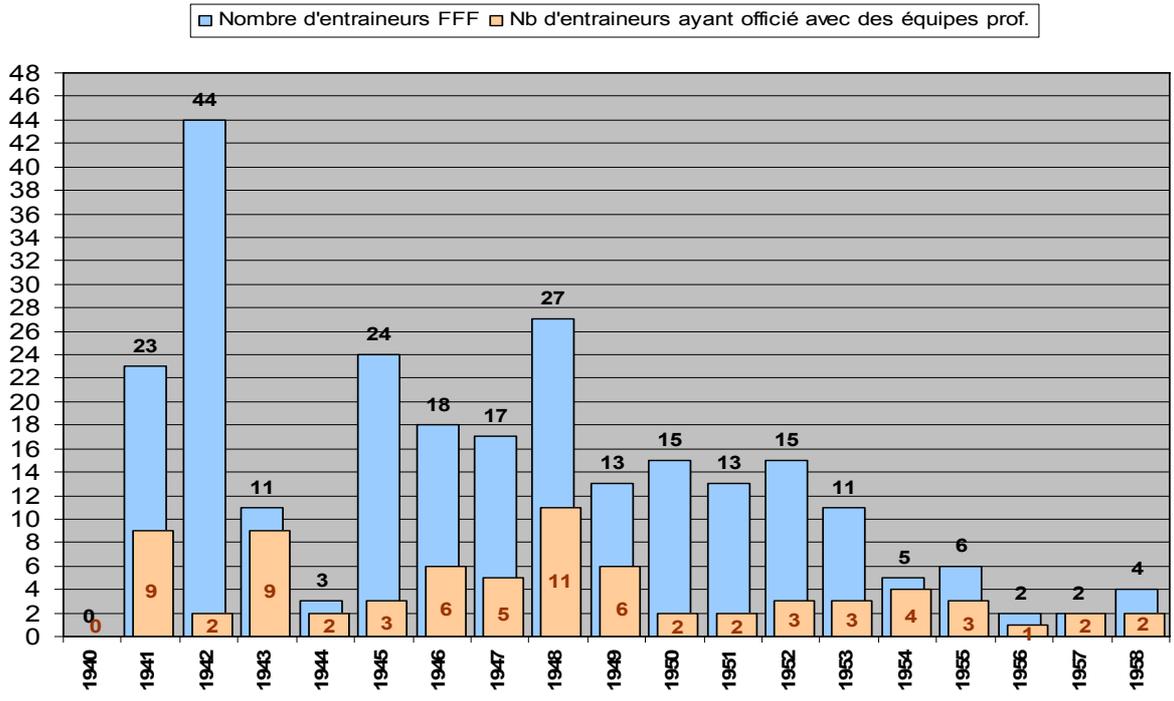
<sup>1192</sup> Robert Herbin a effectuée la totalité de sa carrière de joueur à l'AS Saint-Étienne. Il est sélectionné en équipe de France à 23 reprises entre 1960 et 1968.

<sup>1193</sup> *France Football* n° 1318, 6 juillet 1971.

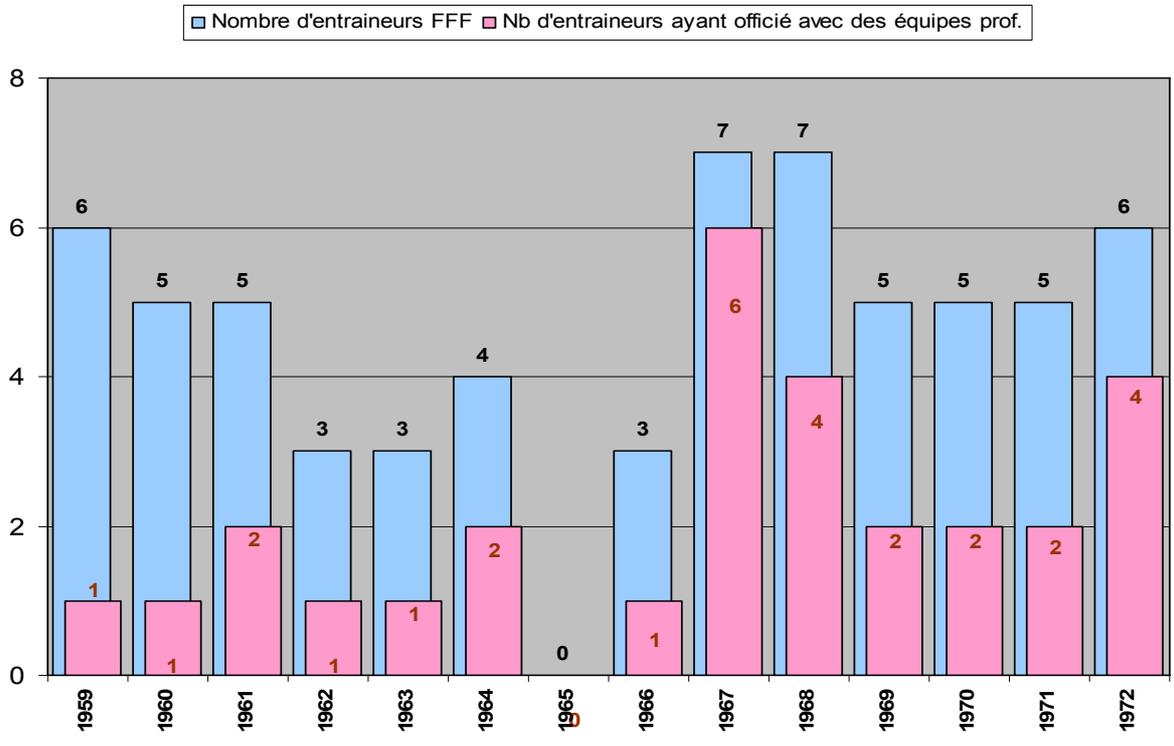
<sup>1194</sup> P. Tournon. *France Football* n°1318, 6 juillet 1971.

<sup>1195</sup> M. Foucault, 1975, *opus cit.*, p. 189.

### Nombre d'entraîneurs formés par la FFF (1940-1958)



### Nombre d'entraîneurs formés par la FFF (1959-1972)



## 2. Des droits à défendre: une Amicale des entraîneurs

La formation de l'Amicale s'avère parallèlement une nécessité. Deux arguments plaident en faveur de sa création. De 1942, date de la mise en place officielle des stages nationaux à 1947, 122 candidats obtiennent leur diplôme d'entraîneur instructeur, sans compter ceux qui accèdent au titre d'entraîneur régional. Ce nombre est forcément chaque année croissant et il incite certains des diplômés à vouloir s'unir, d'autant que le contexte d'après guerre s'avère à nouveau favorable à des unions, grâce au rétablissement de la négociation collective par le biais de la loi du 23 décembre 1946<sup>1196</sup>. Pourquoi s'unir ? D'abord pour assurer la protection de la profession. Curieusement, ce n'est pas l'instabilité de la profession qui pousse les entraîneurs à se rassembler. En effet, après l'épisode particulier de l'Occupation, où certaines équipes de club fédérales avaient eu du mal à trouver un entraîneur, la reprise d'un championnat de Division 1 d'après-guerre en 1945<sup>1197</sup> procède d'une certaine stabilité dans les équipes. De ce fait, les changements et rotations des personnes qui avaient cours avant la guerre, dans les années 30, ne sont pas encore revenus à l'ordre du jour. « *La carrière d'entraîneur de football est devenue une profession stable<sup>1198</sup> mais qui a besoin d'être défendue. C'est pourquoi l'idée d'une Association des entraîneurs brevetés avait été lancée depuis quelques années par quelques moniteurs fédéraux. Reprise à l'issue du stage national, cette première réunion a permis de jeter les premières bases d'une Amicale des entraîneurs brevetés de la F.F.F.* »<sup>1199</sup>. Même si, dès 1948, ces données vont rapidement changer, le but initial de l'Amicale n'est donc pas de lutter contre la précarité de la profession d'entraîneur. Cette nouvelle structuration de la profession d'entraîneur répond néanmoins à des impératifs, puisqu'elle rencontre un succès immédiat : 200 adhésions, et une centaine de membres présents à la première assemblée, au cours de laquelle elle élit son bureau, dont le président est Gabriel Hanot.

---

<sup>1196</sup> Sur ce point, M.-L. Morin. Démocratie sociale ou démocratie politique ? La loi du 11 février 1950 sur les conventions collectives, in J.-P. Le Crom (sous la direction de). *Deux siècles de Droit du Travail. L'histoire par les lois*. Paris, Les éditions de l'Atelier, 1998. pp. 179-198.

<sup>1197</sup> Dès la saison 1944-45, la formule des équipes fédérales a été abandonnée pour un retour à un championnat avec deux zones comprenant chacune 12 clubs. A l'inverse de ce qui s'était passé depuis 1940, une finale inter-zones est organisée, remportée par Rouen, consacré ainsi champion de France en 1945.

<sup>1198</sup> Cet avis formulé à l'issue de la première saison régulière d'après-guerre ne repose que sur l'expérience d'une saison et d'une inter-saison, et se révélera vite illusoire.

<sup>1199</sup> *France Football* n° 73, 14 août 1947.

## Portrait de **Gabriel Hanot** (1889-1968)

Né en 1889 à Arras dans une famille relativement aisée, Gabriel Hanot connaît un cursus de lycéen au cours duquel il découvre les joies du football. Il ne se contente pas de pratiquer dans le cadre scolaire mais évolue également à l'U.S. Tourcoing qui est une association civile affiliée à l'U.S.F.S.A., créée à l'initiative d'un surveillant du lycée Gambetta. Gabriel Hanot devient avec le club champion de France U.S.F.S.A. en 1910. Il accomplit des études littéraires qui lui permettent de décrocher une agrégation d'allemand avant 1914<sup>1200</sup>. Dès 1910, à l'âge de 18 ans, il est sélectionné en équipe de France et il évolue dans la ligne d'avants. Mais en raison du conflit qui oppose le C.F.I. à l'U.S.F.S.A., il n'est à partir de la fin de l'année 1910 plus sélectionnable. Il met à profit un séjour étudiant de deux années en Allemagne pour signer une licence dans le club de Preussen. Il recule alors au poste d'arrière et devient un des meilleurs défenseurs du continent. Il revient en France dans son club d'origine de Tourcoing en 1912 et suite à la réconciliation entre le C.F.I. et l'U.S.F.S.A., il est appelé à nouveau à 8 reprises en sélection nationale en 1913 et 1914. En raison de sa polyvalence qui l'a vu occuper d'abord un poste dans la ligne d'avant puis reculer à l'arrière, il est tenu par la presse comme un joueur précurseur de ce que deviendra le défenseur moderne<sup>1201</sup>. Il se distingue par sa conduite héroïque durant la guerre. Fait prisonnier, il s'évade, et s'illustre dans l'aviation. Pendant ses permissions, il joue pour le club parisien de l'A.S. Française. Après la guerre, il est sélectionné une ultime fois en équipe de France en 1919 contre la Belgique au poste d'inter et marque 2 buts. Ce sera son ultime sélection, car victime d'une blessure due à un accident d'aviation, qui était sa seconde passion, il doit ensuite abandonner la pratique du football. Grâce à la qualité de sa plume, il devient alors journaliste sportif au sein de plusieurs journaux comme *l'Auto*, *le Miroir des sports* ou *Football*. Tout en exerçant sa profession de journaliste, Gabriel Hanot est dirigeant à la F.F.F.A. Il milite activement pour la propagande du football français : « Grâce à la gymnastique, l'Allemand Jahn, après la victoire de Napoléon à Léna (1806), est parvenu à rendre à ses compatriotes une confiance à la fois physique et morale en eux-mêmes. Grâce à Ling et à la méthode suédoise, la Suède a réussi, il y a cent ans, à élever de plusieurs centimètres la taille moyenne de ses nationaux. Grâce au football, considéré comme sport de base et d'aboutissement, qu'est-ce qui empêcherait la France d'obtenir un résultat comparable à celui qu'ont atteint Jahn et Ling ? »<sup>1202</sup>. Cette profession de foi qui témoigne au passage d'une réelle culture générale en matière de méthodes d'éducation physique se double d'une action continue pour le recrutement d'entraîneurs dans les clubs : « Il se pose pour les anciens joueurs un dilemme : ou prendre le sifflet de l'arbitre, ou s'occuper de l'entraînement des jeunes footballeurs de leur club. Quelle que soit la solution adoptée, elle ne pourra qu'être utile au football de notre pays »<sup>1203</sup>. Une fois la propagande du football effectuée et sa survie réalisée, il milite pour l'instauration sans réserve du professionnalisme. Il considère que rien ne saurait s'opposer aux règles du libéralisme économique et avance l'exemple des professionnels britanniques qui ont su mettre à profit les gains issus de leur carrière professionnelle pour acquérir un petit commerce destiné à les faire vivre après qu'ils aient cessé de jouer<sup>1204</sup>. Mais après l'adoption du professionnalisme, il considère que les professionnels se reposent trop sur leur acquis. « Si l'on veut que le football français ne s'arrête pas net dans son évolution, il est indispensable que toute l'activité des joueurs professionnels soit consacrée au football. (□) Au début du professionnalisme, on hésitait à faire du pratiquant du sport du ballon rond un professionnel complet et on suggérait que le football ne serait pour cet équipier qu'un métier complémentaire. Aujourd'hui, en face de ces réalités, et surtout devant L'APRETÉ DE LA CONCURRENCE MONDIALE DU FOOTBALL, il faut bien voir les choses comme elles sont et s'habituer à l'idée du joueur pour lequel le

<sup>1200</sup> A. Wahl, 1996, opus cit., p. 196.

<sup>1201</sup> France Football n° 2907, 25 décembre 2001.

<sup>1202</sup> Football n° 329, 6 mai 1936.

<sup>1203</sup> Football Association n° 47, 21 août 1920.

<sup>1204</sup> A. Wahl, 1999, opus cit. pp. 75-76.

sport est l'unique et absorbante profession »<sup>1205</sup>. D'une plume acérée, il n'hésite pas à dénoncer l'attitude dilettante des joueurs, ni à fustiger les clubs qui négligent l'entraînement ou entravent l'action des entraîneurs. Dès 1932, il intervient activement dans les conférences données par la Ligue de Paris pour la formation des entraîneurs. En 1941, il est l'une des chevilles ouvrières du stage d'entraîneur mis en place à l'E.N.S.E.P. et qui se concrétisera sous sa forme officielle en 1942. Il en est l'un des instructeurs et le restera jusque dans les années 1950. Conscient du rôle fondamental que doivent jouer les éducateurs dans l'enseignement du football, il est à l'instigation de la création de l'Amicale des éducateurs de football en 1947, alors qu'il occupe en parallèle les fonctions depuis 1945 il occupe des fonctions de cadre technique rémunéré au sein de la F.F.F. Plus précisément, il est sélectionneur de l'équipe de France<sup>1206</sup> d'avril 1945 à août 1949. Si ce mélange des genres peut prêter à confusion, Hanot demeure d'une droiture et d'une intransigeance à toute épreuve. En 1949, au lendemain d'une défaite à domicile contre l'Espagne sur le score sans appel de 5-1, il se fend d'un édito froid, rigide et précis dans les colonnes de *l'Equipe* pour réclamer le départ du sélectionneur. Et dès le lendemain, il démissionne de son poste de sélectionneur. Les joueurs sélectionnés à cette période, comme Jean Prouff<sup>1207</sup>, se souviennent d'un homme rigoureux et docte, voire rigide, mais qui inspirait un profond respect et dont les compétences faisaient l'unanimité auprès d'eux<sup>1208</sup>. Hanot était un amoureux du football anglais et aimait le jeu simple et direct, avec de longues balles en profondeur. Il éprouva de l'aversion pour le « petit jeu » du Stade de Reims des années 1950 fait de passes courtes et d'échanges redoublés et il eut à ce sujet quelques échanges de vue avec Raymond Kopa. En 1954 il lance dans *l'Equipe* l'idée d'un championnat d'Europe des clubs qui se déroulerait en milieu de semaine avec des matches aller-retour et sous le patronage de la télévision. Son collègue Jacques Ferran rédige un projet de règlement. En 1955, en compagnie de Jacques Ferran et Jacques de Ryswick ses confrères de l'équipe, Gabriel Hanot force la main de la FIFA et de l'UEFA et ils font naître cette première coupe d'Europe des clubs champions (qui deviendra la Ligue des champions) et dont la première finale opposera le stade de Reims au Real Madrid en mai 1956. Il continue à collaborer à *l'Equipe*. Jusqu'à la fin des années 1950. Ainsi, c'est lui qui établit le portrait de Raymond Kopa lorsque ce dernier obtient le ballon d'or de France Football<sup>1209</sup>. Il est également partie prenante d'une croisade pour le fair-play selon laquelle l'éthique du journaliste de sport passe par le langage. Gabriel Hanot adhère donc à une commission qu'il forme dès les premières années de la création de l'Union des journalistes de sport en France<sup>1210</sup> (U.S.J.F.) avec le professeur Etienne, grand pourfendeur du *franglais*, André Chassaignon et Jacques Ferran, à l'initiative de ce dernier<sup>1211</sup>.

En 1968, l'hebdomadaire *France Football* rend encore hommage à Gabriel Hanot en lui consacrant une page entière quelques jours après sa mort alors qu'il était retiré du football professionnel depuis quelques années déjà<sup>1212</sup>.

La carrière de Gabriel Hanot présente des aspects extraordinaires, en ce sens qu'il est resté un précurseur et un visionnaire tout au long des décennies qu'il a traversées : que ce soit dans l'évolution du jeu d'arrière dans les années 1910, la défense du football dans les années 1920, la défense du professionnalisme dans les années 1930, la création des stages d'entraîneur et de l'Amicale dans les années 1940, l'invention de la Coupe d'Europe des clubs champions dans les années 1950. De surcroît, sans jamais rester figé sur ses positions, Gabriel Hanot a su rester tout au long de ces années un technicien compétent,

<sup>1205</sup> Football n° 316, 6 février 1936.

<sup>1206</sup> Gabriel Hanot a déjà occupé la fonction de membre du comité de sélection de l'équipe de France entre mars et décembre 1920.

<sup>1207</sup> Jean Prouff a été sélectionné à 17 reprises en équipe de France entre 1946 et 1949.

<sup>1208</sup> France Football n° 2907, 25 décembre 2001.

<sup>1209</sup> France Football n° 666, 16 décembre 1958.

<sup>1210</sup> L'U.S.J.F. est créée en 1958.

<sup>1211</sup> J. Marchand. Journalistes de sport. Militants-Institutions-Réalisations-Rapports avec le mouvement sportif. Paris, Atlantica, 2004. p. 147.

<sup>1212</sup> « Hommage à Gabriel Hanot ». France Football n° 1168, 20 août 1968.

bénéficiant jusqu'à sa mort d'une réputation solidement établie d'un des plus fins analystes du jeu ayant jamais existé en France.

Jean Prouff : « C'était un monsieur très sérieux. Il pouvait même faire peur quand on ne le connaissait pas trop car il apparaissait distant et plutôt impressionnant. Mais on ne doit pas décrire ce genre d'hommes, on doit simplement les respecter. Et puis, il avait tellement d'autres qualités. Presque toutes, même, je crois bien ». **France Football n° 2907, 25 décembre 2001.**

Gabriel Hanot : « Les vertus du football, sport vraiment démocratique, n'ont pas encore convaincu la presse, non seulement politique, mais même purement sportive. ( ) Il y a, en effet, une double victoire à remporter : une victoire réelle sur les Anglais et une victoire de propagande en France »<sup>1213</sup>. **Football Association n° 80, 9 avril 1921.**

Les autres membres sont les suivants : Delfour, Perpère, Herrera Wartel, Prouff, Cottin, Konoborer, Boussiron, Durbec, Baron. De nombreux entraîneurs de Division 1 font partie de ce bureau (Delfour, Herrera, Wartel, Baron), d'autres de Division 2 (Cottin ), d'autres sont internationaux en exercice (Prouff) et envisagent une reconversion dans les clubs professionnels. Ce sont donc des personnages représentatifs, puisqu'ils ont acquis une forte notoriété dans le football français. Ils sont désignés pour ouvrir pour une communauté nouvelle, puisqu'elle a moins de 5 années d'existence. « ( ) Cette amicale tant désirée répondait à un besoin et avait des buts réels et précis »<sup>1214</sup>. Sans que cela soit explicitement formulé, les entraîneurs semblent prendre conscience qu'une corporation est en train de naître<sup>1215</sup> : car plus que la simple juxtaposition d'hommes exerçant le même métier, il s'agit, comme au Moyen Age de se grouper en association de membres d'une profession. Il s'agit de se regrouper entre professionnels, parce qu'« il y a des choses qu'on doit régler ensemble »<sup>1216</sup>.

<sup>1213</sup> Football Association n° 80, 9 avril 1921.

<sup>1214</sup> France Football n° 74, 21 août 1947.

<sup>1215</sup> « La corporation est donc un cadre de délibération collective, dont l'utilité pour ses membres peut être sociale, économique, ou politique, ou tout cela à la fois ». P. Minard. Les corporations en France au XVIII<sup>e</sup> siècle : métiers et institutions, in S.L. Kaplan, P. Minard (éd). *La France, malade du corporatisme ? XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*. Paris, Belin, 2004. p. 45.

<sup>1216</sup> Ibid, p. 44.

LES 73 ENTRAINEURS PRÉSENTS À L'ASSEMBLÉE  
GÉNÉRALE CONSTITUTIVE  
DE L'AMICALE DES EDUCATEURS DE FOOTBALL  
LE 18 AOUT 1947, à la F.F.F., 22 rue de Londres,  
PARIS 9<sup>e</sup>

BARON, BIENVENUE, BIRTEL, BOULOGNE,  
BOUMEZRAG, BRAUNSTEIN, BALMES, CAPARROS,  
CAQUET, CHARDAR, CLEAU, COTTENET, COTTIN,  
CROSLAND, DAUTHERIBES, DELFOUR, DOLATA,  
DUFRASNE, DURAND, DUREC, ELISABETH,  
FASCZINEK, FINOT, FONTAN, FOURMONT, FOURNIER,  
GEY, GREGOIRE, GUERIN, GUIMBARD, HANOT, HATZ,  
HERPIN, HERRERA, HEUILLARD, ILLIET, KAUCSAR,  
KUSTER, LE BRUSQ, LE GUYADER Julien, LE GUYADER  
Yves, LEFEBVRE, LEGEAY, LERCH, MANDALUNTZ,  
MASSIP, MENIER, MONNERAY, MONNIER, NICOLAS,  
ODRY, PAVOT, PERPERE, PLEYER, PROUFF, RAUX,  
REVERSAT, RIOU, SALAMANO, SALMON, SCHELL,  
SEGAUX, SILLAM, SIMONYL, TACQUET,  
TALGALARONDO, TAX, TISON, VAAST, VOISAMBERT  
Fernand, WAGENHOFFER, WARTEL, WEINSTOCK

*Extrait des archives personnelles de Georges Boulogne, non daté et non annoté.  
Les 73 membres fondateurs de l'Amicale, 1947.*

## 2.1. Les premières actions de l'Amicale

Pourquoi une Amicale, et pas un syndicat ? A l'instar d'autres amicales comme celles d'enseignants apparues dès 1892, il importe de ne pas se couper de l'administration et des autorités hiérarchiques<sup>1217</sup>, en l'occurrence de la F.F.F. et du Groupement des clubs professionnels. Or, les récentes grèves de la presse parisienne puis des ouvriers de Renault, supportés par la C.G.T., préludes à une vague de grèves en juin 1947, conduisent à une radicalisation de la confédération générale du travail, qui mènent jusqu'à son exclusion de nombreuses institutions sociales<sup>1218</sup>. Les fondateurs de l'Amicale ont à l'esprit cette scission qu'ils veulent au contraire éviter. Le premier bulletin de l'Amicale<sup>1219</sup>, qui paraît en octobre

<sup>1217</sup> J. Girault. *Instituteurs, professeurs. Une culture syndicale dans la société française (fin XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*. Paris, Publications de la Sorbonne, 1996. p. 109.

<sup>1218</sup> D. Andolfatto et J.-Y. Sabot. Les héritiers du mouvement ouvrier : CGT et CGT FO, in D. Andolfatto (sous la direction de). *Les syndicats en France*. Paris, La documentation française, 2004. pp. 27-28.

<sup>1219</sup> L'édition et la diffusion de ce bulletin revêtent une importance capitale, car c'est l'unique outil de liaison à la disposition des entraîneurs. En comparaison, les entraîneurs d'athlétisme disposent d'au moins une demi-

1947 prouve que l'association reçoit une caution morale de la F.F.F. En effet son président d'honneur est Jules Rimet<sup>1220</sup>, et parmi ses membres d'honneur figurent Emmanuel Gambardella, H. Delaunay<sup>1221</sup>, G. Barreau, le sélectionneur de l'équipe de France, A. Duchenne, journaliste, et Mr Herlory, le président du F.C. Metz. Cette composition laisse transparaître une volonté de patronage par les autorités administratives, qui présage une solidarité nécessaire entre les entraîneurs et les dirigeants du football français, mais qui, en revanche pourrait engendrer de la part des premiers une attitude de mollesse, de conformisme ou de complaisance<sup>1222</sup>. Le premier comité actif est constitué en majorité d'anciens joueurs internationaux reconnus par leurs pairs : Jules Vandooren, Paul Baron, Raymond Delfour, Lucien Perpère, Helenio Herrera. Bien entendu, tous sont en possession de leur diplôme d'entraîneur fédéral, obtenu lors d'un des stages annuels organisés par la FFF. Gabriel Hanot, qui est à l'origine de l'Amicale, figure également parmi les membres actifs. Lors de son Assemblée générale constitutive, l'Amicale décide de la création et de la diffusion d'un organe de liaison pour ses adhérents, afin de véhiculer un double message, à la fois technique et affectif. Dès le bulletin n°1, l'Amicale publie une liste de clubs recherchant un entraîneur, mais également une liste de quatre entraîneurs recherchant un club, accompagnée de leurs adresses respectives<sup>1223</sup>. Ce procédé se pérennisera et restera en vigueur jusqu'à nos jours, car pour ses adhérents, l'Amicale recherche entraide, assurance et possibilités d'imitation<sup>1224</sup>. L'Amicale est ouverte à tous les entraîneurs qui désirent y adhérer, qu'ils soient entraîneurs régionaux ou nationaux. Néanmoins, ce sont les grands noms de la profession qui en sont les principaux membres, et c'est à partir de l'analyse des problèmes à haut niveau dans le football professionnel que se structure la politique de l'Amicale. De ce fait, si elle traite bien des problèmes de tous les entraîneurs<sup>1225</sup>, professionnels ou non, c'est à partir de la référence aux entraîneurs professionnels que les questions sont débattues.

Les objectifs de l'Amicale s'accordent avec ceux de la FFF, puisqu'il s'agit de faire la promotion du football français. En réalité, contrairement à ce qui peut se passer en rugby où la

---

douzaine de revues pour véhiculer des messages à caractère technique ou relationnels. A. Roger, 2003, *opus cit.*, p. 308.

<sup>1220</sup> Rappelons que Jules Rimet est président de la FFFA (puis FFF) de 1919 à 1949, et président de la FIFA de 1921 à 1954. La Coupe du Monde dont il est l'un des instigateurs porte son nom.

<sup>1221</sup> Secrétaire général de la FFFA depuis 1919, il est également membre de la FIFA.

<sup>1222</sup> J. Girault, 1996, *opus cit.*, p. 109.

<sup>1223</sup> L'international J. Batmale, qui a suivi le stage de la FFFA en 1930, et entraîné Rennes de 1936 à 1939, en fait partie. Il entraînera à nouveau des clubs professionnels, notamment Monaco (1948-50).

<sup>1224</sup> J. Girault, 1996, *opus cit.*, p. 109.

<sup>1225</sup> Les amicales d'enseignants avaient notamment pour but de faciliter les échanges en matière d'éducation et d'enseignement. J. Girault, 1996, *opus cit.* La formation du joueur et l'enseignement du football sont au cœur des préoccupations des adhérents de l'Amicale des entraîneurs de football.

fédération est l'unique instance qui se charge de mettre en œuvre une politique de planification après la seconde guerre mondiale<sup>1226</sup>, l'Amicale ambitionne de partager ces prérogatives avec l'instance dirigeante. Mais sa finalité principale est la défense de l'activité d'entraîneur. Si resserrer les liens de bonne confraternité est un objectif majeur, travailler à la défense des intérêts moraux et matériels est un impératif non moindre<sup>1227</sup>. Cette défense passe d'abord par une unité exprimée face aux agressions extérieures. Ainsi, lorsque Paul Nicolas, membre du comité de sélection de l'équipe de France, critique les stages nationaux d'entraîneurs, l'Amicale offre à ses membres un droit de réponse dans les colonnes du bulletin. Lucien Jasseron<sup>1228</sup> apporte une réponse cinglante : « *Mr Paul Nicolas est mal venu de critiquer l'enseignement du stage de Reims puisqu'on ne l'y a jamais vu, à ma connaissance (□). Qu'a fait Mr Paul Nicolas de positif, de constructif pour le football français ? Nous, entraîneurs, nous voudrions bien le savoir* »<sup>1229</sup>. Le stage national représente bien un espace d'identification, qui permet à tous les entraîneurs de bénéficier d'une culture commune, d'un référent commun. En ce sens, critiquer l'enseignement du stage, c'est indirectement critiquer les compétences et la culture spécifique des entraîneurs diplômés. Mais si ces reproches émis dans la presse sont ressentis comme des attaques, ils n'affectent pas l'emploi des entraîneurs. Par contre, certains procédés en vigueur dans les clubs menacent plus directement la profession, tels que l'embauche d'entraîneurs non qualifiés. Les premières actions concrètes de l'Amicale consistent à militer pour que seuls puissent exercer dans les clubs les entraîneurs munis de diplômes en bonne et due forme, délivrés par la FFF. Lucien Perpère écrit : « *Défendre notre métier ! (□) Mais il nous reste surtout une tâche très urgente : éliminer une foule de parasites et de mauvais sujets qui jettent sur notre métier un discrédit considérable. Beaucoup d'entraîneurs □ la plupart sans diplôme-, ont, en effet, réussi à capter la confiance des dirigeants et se sont installés à des postes dont ils ne briguent que les avantages et pas les devoirs. Ils négligent l'entraînement et parfois même commettent des indécrotesses que l'on a tôt fait de mettre au compte de toute notre corporation* »<sup>1230</sup>. Les propos de Perpère sont encore empreints des résurgences de l'épuration qui s'est mise en place dès la Libération. Si les parasites en temps de guerre pouvaient être assimilés à des trafiquants de marchés noirs et les mauvais sujets aux collaborateurs, la comparaison avec le milieu des entraîneurs professionnels s'avère d'autant plus aisée que la période d'épuration

<sup>1226</sup> J. Vincent, 2003, *opus cit.*, p. 664.

<sup>1227</sup> *Ibid.*

<sup>1228</sup> L. Jasseron est major du stage régional d'entraîneurs d'Alger en 1945.

<sup>1229</sup> *Bulletin mensuel de l'Amicale des entraîneurs diplômés de la FFF* n° 31, 5 septembre 1950.

<sup>1230</sup> *Bulletin de l'Amicale des entraîneurs diplômés de la FFF* n° 7, novembre 1948.

que vit la France dès 1944, si elle perd en intensité, est assimilée à une justice populaire jusqu'en 1947<sup>1231</sup> au moins. L'entraîneur de football parasite et mauvais sujet est donc celui qui n'a pas suivi le stage national, qui ne se montre pas consciencieux, compétent et professionnel. Dès ses origines, le diplôme est donc le référent qui indique à la fois l'appartenance à une profession, et également la possession de compétences particulières. Il est de ce fait un élément-clé dans l'identification de l'individu au sein d'une corporation. Ici, la corporation est à considérer dans le sens défini par F. Olivier-Martin<sup>1232</sup>, c'est-à-dire une discipline de corps qui garantit la permission d'exercer et de défendre son monopole et ses privilèges dans l'intérêt du bien commun. Le diplôme obtenu par les entraîneurs remplacerait donc la profession de foi corporatiste. En effet, dans le sens où seuls les entraîneurs diplômés sont admis au sein de l'Amicale, ils doivent répondre aux trois engagements exigés de la corporation et définis par le serment : observer les règles, garder les secrets, porter honneur et respect aux élus et aux dirigeants. Les entraîneurs ont conscience d'avoir acquis grâce à leur formation commune une spécificité que ne possèdent pas nécessairement les éducateurs des autres sports<sup>1233</sup>.

Après la Libération, certains clubs sont tentés de faire appel à leurs anciens joueurs, ceux dont ils connaissent les qualités, et estiment qu'ils peuvent de ce fait préjuger de leur capacité à entraîner ; d'autres encore à faire appel à certains « noms » connus, même s'ils ne satisfont pas aux exigences défendues par l'Amicale. « Chardar<sup>1234</sup> s'élève vigoureusement contre les dérogations accordées par le Groupement à certains clubs, tels que Sète et Metz<sup>1235</sup> en Division 1 »<sup>1236</sup>. Gabriel Hanot, dans ce même bulletin, montre que l'Amicale n'a pas de réel pouvoir officiel, et que si elle émet des suggestions, ce sont les clubs qui décident en dernier ressort. De ce fait, les dérogations demandées pour la première fois par quelques clubs à l'orée de la saison 1952/53, constituent la manifestation d'un progrès, dans la mesure où cette pratique constitue une nouveauté. En effet, les clubs se contentaient auparavant de transgresser le règlement sans en référer à aucune autorité. Cependant, ce que l'Amicale considère comme un progrès n'est qu'une étape, puisque G. Hanot obtient que les clubs qui ont bénéficié de ces dérogations soient mis en demeure de régulariser leur situation en

<sup>1231</sup> J.-P. Rioux, 1980, *opus cit.*, p. 6.

<sup>1232</sup> F. Olivier-Martin. *Histoire du droit français des origines à la Révolution*. Paris, CNRS éditions, 1995. Reproduction photomécanique de l'édition DOMAT MONTCHRESTIEN parue en 1948. 763 p.

<sup>1233</sup> Ainsi, le rugby ne commence à former ses entraîneurs qu'en 1952. J. Vincent, 2003, *opus cit.*, p. 727.

<sup>1234</sup> André Chardar a porté 12 fois le maillot de l'équipe de France entre 1930 et 1933. A la fin de sa carrière de joueur, il devient entraîneur jusqu'à la fin des années 50, notamment au C.A. Paris.

<sup>1235</sup> Etienne Zavadsky à Sète et Emile Rummelhardt à Metz ne sont pas titulaires du diplôme d'entraîneur de la FFF.

<sup>1236</sup> *Bulletin de l'Amicale des entraîneurs* n° 21, 15 avril 1954.

envoyant les entraîneurs mis en cause suivre le stage national en fin de saison. Et de plus, le secrétaire de l'Amicale mise sur le support de l'opinion publique pour faire basculer le rapport de force en faveur de l'Amicale. Certains de ses membres veulent également se préserver des ingérences extérieures. « *Chardar s'élève violemment contre le danger que constitue l'entrée des entraîneurs étrangers, et surtout hongrois* »<sup>1237</sup>. Cependant, Hanot répond à son collègue que si ces derniers sont en règle, l'action de l'Amicale est illusoire. Un entraîneur étranger peut en effet opérer en France s'il y séjourne depuis plus de deux ans, et qu'il a des diplômes le lui permettant. Tout au plus peut-on l'inviter à suivre le stage national, afin qu'il mette ses connaissances à jour. Et surtout, Hanot souligne un point crucial : comment peut-on justifier le fait d'interdire les entraîneurs étrangers en France, alors que les techniciens français s'expatrient de plus en plus ? Le bulletin n°15 d'avril 1953, qui précède d'un an à peine l'intervention de Chardar, titre en effet en première page : « *De la Belgique à Tahiti, un article d'exportation. Des entraîneurs français sur tous les continents* ». La France est encore une nation qui bien que mise à mal par des coups de force en Tunisie et au Maroc et par l'enlisement du conflit en Indochine, espère le sauvetage d'une Union française<sup>1238</sup>. En 1953, les partis peinent à prendre en compte la nouveauté historique de la décolonisation, qui commence seulement à « *mordre* » l'opinion<sup>1239</sup>. La célébration de la présence d'entraîneurs dans les autres nations, mais surtout les protectorats et les colonies s'explique donc. La période de la reconstruction a de surcroît relevé le niveau de production, et permis à la machine économique de trouver une réelle efficacité. Les exportations croissent de 44% entre 1950 et 1958, et ce processus permet aux entraîneurs d'affirmer leur modeste contribution, même si elle n'est que symbolique. Dès lors, il devient difficile de reprocher aux représentants d'autres nations une pratique couramment admise en France, même si, à nouveau, le diplôme permet de fournir un alibi quant à la validité d'un engagement et à la certification de compétences. La préoccupation de la défense contre les agressions extérieures se double de celle d'une volonté de revalorisation. Lucien Perpère dresse un constat alarmiste. « *Je constate que de nombreux clubs laissent à l'entraîneur des traitements tellement insuffisants que 9/10 d'entre nous vont être obligés d'avoir un autre métier pour vivre décemment* »<sup>1240</sup>. Effectivement, peu de clubs en France, et même parfois parmi les clubs professionnels, peuvent appointer un entraîneur de façon confortable. Ainsi par exemple, Elly Rous, qui est recruté par le F.C. Metz en 1951, perçoit pour la saison 1951/52 un salaire

<sup>1237</sup> *Bulletin de l'Amicale des entraîneurs* n° 21, 15 avril 1954.

<sup>1238</sup> J.-P. Rioux, 1983, *opus cit.*, p. 29.

<sup>1239</sup> *Ibid*, p. 30.

<sup>1240</sup> *Bulletin de l'Amicale* n° 23, 15 juin 1954.

tellement modeste qu'il préfère quitter le club pour le voisin amateur l'U.S.T. Hayange, qui lui offre un emploi plus rémunérateur et plus stable d'entraîneur amateur couplé à celui de formateur à la mine<sup>1241</sup>. Malgré tout, au niveau professionnel, les entraîneurs des années 50 peuvent, s'ils le souhaitent, se contenter de leur emploi d'entraîneur, sans être obligés d'occuper une autre profession en parallèle. Mais rares sont ceux qui peuvent se targuer de bénéficier de salaires mirobolants<sup>1242</sup>. Les avancées sur les salaires sont faibles, car une fois de plus, l'Amicale n'a pas de réel pouvoir décisionnel, elle ne peut jouer qu'un rôle d'ordre incitatif. Dans le secteur technique toutefois, les avancées sont plus nombreuses, d'autant que la profession d'entraîneur pèse chaque année d'un poids croissant. Ainsi, en 1952/53, plus de 600 contrats d'entraîneurs sont enregistrés par la FFF. Selon Carr-Saunders<sup>1243</sup> une profession émerge quand un nombre défini de personnes commence à pratiquer une technique définie fondée sur une formation spécialisée. De ce fait, ce chiffre de 600 contrats octroie un poids certain à l'Amicale et lui permet de peser sur la FFF, qui accepte certaines propositions telles que l'interdiction d'exercer la profession d'entraîneur en dessous de l'âge de 32 ans et en corollaire, de se présenter au stage national avant cette même limite d'âge<sup>1244</sup>. Cette mesure est destinée à éviter le recrutement d'entraîneurs-joueurs, et est un moyen de limiter le nombre de demandes.

Le fait que pour la saison 1952/53, l'Amicale obtienne la participation d'un de ses membres aux travaux de la Commission technique et de la Commission des jeunes de la FFF<sup>1245</sup> n'est sans doute pas étranger au nombre croissant de diplômés certifiés par les stages nationaux. L'Amicale accède donc à une forme de reconnaissance dans le domaine de la formation et des compétences techniques. Sans être un syndicat, elle réussit à participer à une forme de négociation de conventions collectives, ce qui constitue une « normalisation » de son activité<sup>1246</sup>. Cependant, son bureau directeur se garde de verser dans le triomphalisme. Il exhorte ses adhérents à se remettre en cause constamment. Lors d'un stage d'information à l'intention des entraîneurs fédéraux à l'INS, du 13 au 15 mai 1953, Achille Duchenne s'adresse ainsi aux entraîneurs en ces termes : « *Le principe même de l'entraîneur a des*

---

<sup>1241</sup> R. Bour. *Football Club de Metz 1923-1977 : livre d'or officiel*. Metz, Anecit-Europe, 1976.

<sup>1242</sup> A l'instar par exemple de celui de Roessler lorsqu'il quitte Reims pour Marseille.

<sup>1243</sup> A. M. Carr-Saunders. *Professions. Their Organization and Place in Society*. Cambridge, Oxford University Press, 1928.

<sup>1244</sup> Exception faite des anciens joueurs professionnels qui ne sont plus en mesure de jouer, en raison d'une blessure par exemple.

<sup>1245</sup> Cette participation répond à un besoin de collaboration avec les autorités administratives. destiné à légitimer sa position. J. Girault, 1996, *opus cit.*

<sup>1246</sup> D. Labbé et G. Nezosi. Négociation collective, paritarisme et démocratie sociale, in D. Andolfatto, 2004, *opus cit.*, p. 111.

*adversaires, même parmi les anciens joueurs (□). Ayant reçu un diplôme, certains entraîneurs ne cherchent plus à progresser. Par exemple, quantité d'entraîneurs fédéraux n'ont pas cru bon de s'inscrire à ce stage d'information »<sup>1247</sup>. Ainsi, si un consensus s'est établi autour de la valeur reconnue au diplôme, l'Amicale se rend bien compte que ce référent initial n'est pas suffisant s'il ne s'accompagne pas d'une formation continue permanente. Elle est assez lucide pour se rendre compte que sa crédibilité dépend de sa capacité à s'adapter à l'évolution du football.*

## 2.2. L'emprise de Georges Boulogne

Sans changer de politique, l'Amicale progressivement prend des positions plus radicales à partir de 1956. Ce durcissement correspond à l'élection de Georges Boulogne comme secrétaire général. Ce dernier est membre actif depuis la création en 1947, mais il accède désormais à un poste à responsabilité. Si lors de ses premières années d'exercice en tant que secrétaire, Boulogne écrit plutôt des articles d'ordre technique ou tactique, à partir du moment où il intègre la FFF en qualité d'instructeur national en 1958, ses prises de position deviennent plus virulentes et fondamentalistes. G. Boulogne s'engage dans un vaste processus de promotion et de défense du football français et de ses éducateurs, avec la conviction que ce rôle incombe en premier chef aux entraîneurs eux-mêmes<sup>1248</sup>. Un de ses premiers faits d'armes est de se faire le porte-parole de l'Amicale pour s'opposer à un syndicat de joueurs et d'entraîneurs professionnels, qui s'est constitué dans le Sud-Est de la France au cours de la saison 1958/59. Dès la constitution de ce syndicat, l'Amicale s'est empressée de désapprouver sa création. *« Elle se désolidarisait totalement de l'initiative prise par quelques entraîneurs diplômés du Sud-Est, guidés par on ne sait quel subit et intempestif souci d'organiser une profession qu'ils n'exercent pas (ou très accessoirement) »<sup>1249</sup>. Dans une corporation, le travail est considéré comme un art<sup>1250</sup>. Ceux qui ne le pratiquent pas de manière assidue ne sauraient perfectionner cet art, et prétendre faire partie d'une corporation. Le ton dédaigneux du communiqué exprime le peu d'estime manifesté envers ce nouveau syndicat. L'opportunité de se constituer en syndicat a d'ailleurs au préalable été examinée par l'Amicale, mais rejetée. Le principal motif est que sa revendication majeure, l'inscription obligatoire à une caisse de*

---

<sup>1247</sup> *Bulletin des entraîneurs de football* n° 16, juin-juillet 1953.

<sup>1248</sup> Cet engagement ne prend fin qu'avec son décès en 1999.

<sup>1249</sup> *L'Entraîneur français au service du football* n° 73, février 1959.

<sup>1250</sup> J. Le Goff. *Pour un Autre Moyen Age. Temps, travail et culture en Occident*. Paris, Gallimard, 1991. 422 p.

retraite, ne saurait être refusée<sup>1251</sup>. Lorsque le représentant de ce syndicat, Amar, prend la parole, il regrette entre autres les prises de position trop modérées de l'Amicale par rapport aux dérogations apportées au statut de l'entraîneur, et s'étonne, en tant qu'entraîneur diplômé, de n'avoir jamais été sollicité pour faire partie de l'encadrement des stages nationaux d'entraîneurs organisés par la FFF. Boulogne lui rétorque que l'Amicale fait correctement son travail et que les intérêts de l'entraîneur sont défendus avec fermeté ; et que l'encadrement des stages nécessite des aptitudes particulières. En ce qui concerne les élus, « *un petit nombre s'est imposé tant par la somme de leurs aptitudes (intellectuelles, morales, techniques, pédagogiques), que par leur conviction et leur autorité : ils constituent la base permanente de l'encadrement des stages ; leur présence dans les cadres n'est pas une question de chance ou de piston, mais la reconnaissance de leur valeur* »<sup>1252</sup>. Les raisons évoquées par G. Boulogne semblent fondées. Néanmoins, il ne précise pas en quoi consistent réellement ces aptitudes qu'il identifie. Il défend les principes d'une cooptation de techniciens qui adhèrent à des mêmes valeurs, et comme il le souligne, à des convictions communes. Deux éléments sont à prendre en compte : tout d'abord, un des buts accessoires d'une amicale est de procurer à ses dirigeants des avancements ou d'autres avantages<sup>1253</sup>, ici représentés par l'encadrement de stages nationaux ; ensuite, rappeler que les adhérents constituent une communauté d'hommes aux motivations profondes, unis par des liens moraux qui partagent des valeurs communes<sup>1254</sup>. Cette première manifestation de reproches de favoritisme constitue le point de départ de récriminations récurrentes qui se perpétueront jusqu'à la cessation des fonctions de G. Boulogne au sein de la DTN en 1981.

### 2.2.1. La défense du football avant tout

Georges Boulogne use de sa place privilégiée à double titre, en tant que secrétaire de l'Amicale à partir de 1956, et en tant qu'instructeur national à la FFF à partir de 1958, pour se livrer à une incessante promotion du football en France. Il n'hésite pas, au fil des années, à mettre en avant les vertus d'un sport qu'il considère comme LE sport par excellence. Ses écrits se renouvellent d'autant plus fréquemment, notamment dans les colonnes du Bulletin de l'Amicale, qu'il perçoit une double atteinte portée au football : le manque de reconnaissance

<sup>1251</sup> En réalité, cette revendication ne sera satisfaite qu'en 1961. La CGC qui a joué un rôle de pionnier en la matière dès les années 40 n'a ici pas servi de modèle. G. Lefranc. *Visages du mouvement ouvrier français*. Paris, Presses universitaires de France, 1982. p. 214.

<sup>1252</sup> *Procès Verbal de l'Assemblée générale des entraîneurs de football*, 4 juillet 1959.

<sup>1253</sup> J. Girault, 1996, *opus cit.*, p. 108-110.

<sup>1254</sup> W.H. Sewell. *Gens de métier et révolutions. Le langage du travail de l'Ancien Régime à 1848*. Paris, Aubier, 1983.

qu'il subit en France se double de l'ostracisme dont il est victime de la part des pouvoirs publics et des enseignants d'EPS, au profit d'autres activités sportives. Nous verrons que Georges Boulogne se situe dans la perspective didactique<sup>1255</sup>, employant presque invariablement le pronom « nous » de manière à impliquer ses condisciples membres de l'Amicale et entraîneurs. « *Dans les services du Haut Commissariat à la Jeunesse et aux Sports, on semble prendre un certain plaisir à dénigrer et à brimer le sport qui remplit la gageure d'être à la fois le plus populaire et le plus éducatif, le sport qui a la plus large audience nationale (plus de 500 000 pratiquants) et internationale, le sport qui obtient, pour la France, les meilleurs résultats internationaux* (□).

Nous pensons sincèrement que les services du Haut Commissariat à la Jeunesse et aux Sports ne font pas leur devoir vis-à-vis de la Jeunesse et du Sport en n'utilisant pas pleinement cette magnifique base de départ qu'est le football pour amener la jeunesse française au sport »<sup>1256</sup>. Maurice Herzog a été nommé Haut Commissaire à la Jeunesse et aux Sports en 1958, et dès son arrivée, il n'a pas caché son intention de développer une politique sportive conforme à la politique de prestige développée par De Gaulle<sup>1257</sup>. Georges Boulogne lui, espère que le football bénéficiera de cette promotion sportive, notamment par le biais de l'école. Il s'inscrit dans une logique de promotion de son sport, sans redouter la généralisation abusive : le football est-il plus éducatif en soi que les autres sports ? Les résultats obtenus par l'équipe de France en 1958 sont-ils suffisants pour prétendre que le football est le sport français qui obtient le plus de résultats sur la scène internationale ? Le leitmotiv de Georges Boulogne est que c'est l'unité qui doit permettre au football de se défendre devant les injustices dont il est victime : l'athlétisme, « sport de base »<sup>1258</sup> selon les gouvernements successifs depuis 1945, lui est préféré, et cette place se reflète par exemple dans les programmes scolaires<sup>1259</sup>. En quoi cette défense du football, cette unité concerne-t-elle les entraîneurs ? En fait, ce sont eux qui sont chargés au premier chef de démontrer la valeur du football, sociale, culturelle et éducative. Et les entraîneurs professionnels se doivent d'être encore plus irréprochables que les autres car du fait de leur exposition médiatique (qui même

<sup>1255</sup> Lucile Courdresses, 1971, citée par A. Prost. Les mots, in R. Rémond (sous la direction de). *Pour une histoire politique*. Seuil, 1996. p. 276.

<sup>1256</sup> *L'Entraîneur français au service du football* n° 82, janvier 1960.

<sup>1257</sup> J.L. Martin. *Histoire de l'éducation physique sous la Vè République. L'élan gaullien*. Paris, Vuibert, 2004. 216 p.

<sup>1258</sup> Expression employée dans *L'Entraîneur français* n°104, juin 1964. Il est vrai que les infrastructures font défaut après guerre (M. Amar, 1987, *opus cit.*), et que bien souvent les enseignants d'EPS préfèrent employer la méthode naturelle de Georges Hébert et l'initiation sportive collective des sports individuels chère à Maurice Baquet parce que plus commodes à pratiquer en raison de la pénurie de réelles installations sportives.

<sup>1259</sup> Sur ce point, A. Roger, B. Rias, P. Fargier, T. Terret. *L'athlétisme et l'école. Histoire et épistémologie d'un « sport éducatif »*. Paris, L'Harmattan, 2002. 219 p.

si elle n'est pas extrêmement développée au début des années 60, existe néanmoins), ils sont visibles. A ce titre, c'est à eux qu'incombe d'abord la tâche de prouver la supériorité des vertus développées par le football par rapport aux autres sports. La cohésion de la profession est réclamée très tôt par G. Boulogne : « *Il n'y a pas beaucoup d'entraîneurs en France. Ils devraient constituer une famille unie. Ils ont un travail difficile ; ils ont à imposer leur corporation qui est une corporation jeune : ils doivent être solidaires. Ils ont tous ou peuvent tous avoir besoin les uns des autres* »<sup>1260</sup>. Georges Boulogne est-il influencé par le contexte politique, qui a vu l'installation de la Vème République par le référendum du 28 septembre 1958 et le ralliement autour du général de Gaulle, exprimant leur exigence d'un consensus d'union nationale<sup>1261</sup> ? Sans doute espère-t-il plus modestement, mais avec la même unité un ralliement interne du corps des entraîneurs diplômés autour de la défense de leurs droits, basés sur leur formation commune. Quand un artisan entrait dans le métier, il acquérait un état particulier, une condition sociale, et une qualité ontologique permanente qu'il partageait avec ceux qui exerçaient le même métier et qui le distinguait des membres des autres professions<sup>1262</sup>. Il s'agit pour les entraîneurs d'assurer la pérennité d'une profession singulière, dans un univers où le professionnalisme reste encore assuré de façon aléatoire et précaire<sup>1263</sup>. De ce fait, le football en général, et le professionnalisme en particulier auraient fort à souffrir de querelles internes. La position de ce que E. Goffman nomme « *une équipe* » se trouve renforcée lorsque *la loyauté de chacun des membres envers son équipe et ses équipiers est obtenue*<sup>1264</sup>. Et ce sont les entraîneurs, avant les joueurs ou les dirigeants, qui sont à même de protéger le football, que Georges Boulogne considère comme une religion. « *Le secrétaire général se réjouit de constater que le nombre de techniciens occupant des postes à responsabilité dans les grands clubs (directeurs sportifs, secrétaires) ait tendance à augmenter* □ *Il invite les entraîneurs à encourager cette tendance chez leurs dirigeants, plutôt que de laisser des laïques s'introduire dans un milieu qui souffre déjà de l'invasion des éléments extérieurs* »<sup>1265</sup>. Ces propos sont en tous points comparables avec ceux tenus par A. Duchenne en qui s'attelait à propager la *religion du football*<sup>1266</sup> en 1951. En comparant les non-footballeurs à des laïques, Boulogne montre que le domaine du football en France doit rester un espace protégé, réservé à des spécialistes, et si possible à d'anciens joueurs. Son vœu

<sup>1260</sup> L'Entraîneur français au service du football n° 73, février 1959.

<sup>1261</sup> J.-P. Rioux, 1983, *opus cit.* p. 164.

<sup>1262</sup> Sewell, 1983, *opus cit.*

<sup>1263</sup> A. Wahl, 1989, *opus cit.* et C. Faure et J.-M. Suaud, 1999, *opus cit.*

<sup>1264</sup> E. Goffman, 1973, *opus cit.*, p. 87.

<sup>1265</sup> Procès verbal de la réunion des entraîneurs de Première Division, 10 septembre 1962.

<sup>1266</sup> Se reporter au chapitre 2.1. : Les stages nationaux d'entraîneurs : des formations diplômantes.

est que dans les clubs professionnels, les entraîneurs soient mieux soutenus par d'anciens collègues occupant des postes de direction technique, qui seraient susceptibles de manifester plus de compréhension devant la difficulté de la profession. Si les colonnes de *l'Entraîneur français* lui permettent de s'adresser à l'ensemble des entraîneurs, qu'ils soient amateurs ou professionnels, en revanche les réunions des entraîneurs de première et deuxième division lui fournissent l'occasion de recentrer les débats au niveau professionnel. Plus que des recommandations, c'est de véritables directives que G. Boulogne adresse aux entraîneurs professionnels : « *Il regrette que certains entraîneurs émettent parfois des jugements sévères et subjectifs sur les équipes adverses et leurs responsables techniques (□). Il demande à tous de bien peser leurs mots quand il est question de l'entraînement, de l'équipe de France, de l'organisation du jeu, de la tactique* □ »<sup>1267</sup>. La liberté d'expression de l'entraîneur français aurait donc des limites. Elle doit s'arrêter à ce qui est politiquement tolérable, en général une neutralité bienveillante envers les adversaires dans le pire des cas. Si la solidarité professionnelle est la vertu prônée par l'Instructeur national, il n'hésite pas à montrer du doigt les comportements qui iraient à l'encontre des effets attendus, au risque de les taxer d'infantiles. « *Il y a trop d'histoires personnelles dans notre petit monde des entraîneurs. Les entraîneurs s'affaiblissent et se détruisent les uns les autres par prétention ou par amour propre déçu, sans se rendre compte qu'en critiquant ou attaquant un collègue, ils s'attaquent à leur propre fonction et affaiblissent leur position (□). Il faut que cessent les vantardises des entraîneurs momentanément en réussite comme les jérémiades et les apostrophes de ceux qui éprouvent des difficultés. La profession d'entraîneur est encore jeune, certes, mais elle a maintenant passé le cap de l'enfance et de l'adolescence* »<sup>1268</sup>. L'ancien instituteur qu'est Georges Boulogne se livre donc à une leçon de morale en bonne et due forme, comme si l'ensemble des entraîneurs de Division 1 formait une classe d'école. Les termes du discours indiquent que dans son opinion, les entraîneurs français n'ont pas encore atteint le stade de la maturité. Il est vrai que les résultats obtenus par l'équipe de France et par les clubs français dans les compétitions internationales s'accordent mal avec la politique désirée par Herzog et De Gaulle<sup>1269</sup>. De ce fait, dans les années 60, le football professionnel français subit de fréquentes critiques. C'est Georges Boulogne qui entreprend de demander une action de défense de l'ensemble de la famille du football. De la même manière qu'il interdit aux entraîneurs de s'opposer les uns aux autres, il entend demander aux divers acteurs de conjurer

<sup>1267</sup> Procès verbal de la réunion des entraîneurs de la ligue nationale de football, 5 décembre 1963.

<sup>1268</sup> Procès verbal de la réunion des entraîneurs de Première Division, lundi 7 septembre 1964.

<sup>1269</sup> Sur cette question E. Combeau-Mari. Les années Herzog et la sportivisation de l'éducation physique (1958-1966), in P. Arnaud (sous la direction de). *Spirales n° 13-14*, Université de Lyon 1, 1999.

le danger<sup>1270</sup>. « *Le football, affaibli, divisé, ne réagit pas ou mal. Il continue à s'épuiser en luttes intestines. (□) Il s'en prend plus volontiers à lui-même, aux siens, qu'à ses ennemis. Dirigeants, techniciens, joueurs, supporters, journalistes, s'attaquent et s'accusent les uns les autres au lieu de s'unir pour résister et vaincre. Peut être l'union sacrée n'est-elle pas encore venue ?* »<sup>1271</sup>. La référence à l'Union sacrée n'est pas innocente. Elle traduit une attitude d'un caractère exceptionnel, merveilleux, paradoxal, ainsi que le sentiment d'appartenir à une communauté plus haute qui est la communauté nationale<sup>1272</sup>. Cette union se développe moins à cause de la situation que du sentiment d'agression. Il faut souligner que les journalistes, autant que les forces politiques, avaient adhéré dans leur grande majorité à cette Union sacrée durant la Première Guerre mondiale<sup>1273</sup>. Dans un contexte bien différent, Boulogne les met implicitement en cause, en même temps qu'il développe un sentiment de persécution, d'autant plus que des chiffres corroborent certaines de ses affirmations. Avec 500 000 licenciés, le football est bien le sport le plus pratiqué en France en 1967, mais les résultats obtenus par l'élite ne sont pas conformes aux attentes qui pourraient émaner de l'exploitation d'une base aussi large. La crainte manifeste est celle de la disparition du football professionnel, qui causerait du tort à l'ensemble du football français. Pour justifier la situation dans laquelle se trouve le football d'élite en France, G. Boulogne argue qu'il ne peut en être autrement « *car ces résultats ont été et sont le reflet exact du football français, un football traité en parent pauvre par les Pouvoirs Publics et l'Information (alors qu'il est premier dans tous les autres pays), critiqué, parfois brimé, toujours discuté* »<sup>1274</sup>. Il n'existe pas d'indicateur qui prouve que le football ait été le parent pauvre par rapport aux autres sports, mais G. Boulogne développe cette thématique. Certes, le football n'est pas favorisé outre mesure et des sports comme l'athlétisme ont bénéficié de soutiens plus conséquents<sup>1275</sup>. Mais autant que les autres disciplines sportives il bénéficie de lois-programmes mises en œuvre par M. Herzog en 1961, puis en 1966. Le professionnalisme ne bénéficie pas d'aide des pouvoirs publics, et il est vrai qu'il végète, victime des mauvaises habitudes prises depuis 1932. Dès lors, en tant que formateur des entraîneurs français, c'est l'entraîneur national que l'on accuse en premier lieu.

<sup>1270</sup> « *Le football se trouve en danger* ». *L'Entraîneur français* n°124, novembre-décembre 1966.

<sup>1271</sup> *L'Entraîneur français* n° 124, novembre-décembre 1966.

<sup>1272</sup> J.J. Becker. *La France en guerre 1914-1918. La grande mutation*. Bruxelles, éditions Complexe, 1988. p. 23.

<sup>1273</sup> C. Delporte, 1999, *opus cit.*, p. 182.

<sup>1274</sup> *L'Entraîneur français* n° 127, novembre 1967.

<sup>1275</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*, p. 293. Ce soutien à l'athlétisme s'est surtout manifesté dans les années 1950.

Sans doute sensible aux différentes attaques dont sont victimes les entraîneurs, le discours de Georges Boulogne évolue, et devient moins paternaliste. Il se fait plus dur, toujours moralisateur mais juge de paix. « *Il arrive parfois que nous nous donnions nous-mêmes, y compris dans nos périodes les plus difficiles, le spectacle de nos divisions et de nos querelles. C'est inadmissible et criminel ! Ceux qui n'ont pas le respect de leur activité devraient avoir l'honnêteté de chercher une autre profession* »<sup>1276</sup>. Si les pratiques discursives de G. Boulogne se durcissent, c'est aussi parce que de plus en plus, il s'érige en défenseur d'une profession, en porte-parole officiel. Ses arguments et ses réflexions apparaissent comme le fruit des positions de l'ensemble des entraîneurs, alors que, bien souvent, il les émet sans consulter ses collègues entraîneurs professionnels. Sa passion pour le football l'incline à émettre des avis autorisés, qui passent pour être ceux d'une corporation, alors que souvent, ils émanent d'un seul homme. Certes, il n'existe pas d'entraîneur qui pourrait contester ce principe de protection de leur profession, mais il se trouve que c'est toujours G. Boulogne qui prend les devants quand il s'agit de se garantir contre les menaces d'intrusion extérieures. La coopération entre les entraîneurs est une nécessité à ses yeux, afin de protéger le football et le professionnalisme qui vivent des heures difficiles dans les années 60 et au début des années 70. G. Boulogne veille à tel point à donner une image unie de la profession que ses prescriptions se font de plus en plus précises :

« *-Intérêt de donner une bonne image de marque du football et des techniciens.*

*- Eviter de critiquer les matches et le football.*

*- Donner une opinion favorable sur la qualité (il y a assez de gens pour démolir) du jeu.*

*- Eviter de critiquer le jeu ou l'équipe adverse. Tout ce qui est dit contre un collègue se retourne contre nous* »<sup>1277</sup>. Dans la doctrine que G. Boulogne veut construire autour de l'enseignement du football en France, la nécessité de l'unification et de l'unité des entraîneurs est élevée au rang de dogme. Les entraîneurs professionnels bénéficient d'une certaine exposition médiatique : de ce fait, selon G. Boulogne, ils doivent évacuer leurs opinions personnelles concernant la qualité du jeu, et les caractéristiques des adversaires, pour ne livrer que des impressions qui cadrent avec celles de la politique officielle des instructeurs nationaux, puis, à partir de 1970, de la DTN. Ce faisant, ils devraient s'intégrer dans un procès d'uniformisation et sacrifier leurs sentiments personnels. Cette volonté de G. Boulogne semble indissociable de son sentiment de défiance vis-à-vis de la presse, et notamment de la

<sup>1276</sup> Procès verbal de la réunion des entraîneurs de 1<sup>ère</sup> Division, 9 juin 1969.

<sup>1277</sup> Procès verbal de la réunion des entraîneurs du groupement professionnel, 8 mai 1972.

presse écrite. Ce qu'on peut même qualifier de ressentiment de la part du secrétaire de l'Amicale s'accroît à partir de l'année 1969, alors qu'il accède à la fonction de sélectionneur national<sup>1278</sup>.

### 2.2.2. Georges Boulogne et la presse écrite

Au début de son mandat d'Instructeur national, G. Boulogne pense qu'il peut exister des rapports bénéfiques entre la presse et l'entraîneur. Néanmoins, ses propos sont teintés de méfiance, voire de mépris vis-à-vis d'une certaine catégorie de journalistes, qu'il estime insuffisamment au fait de l'entraînement et des conduites inhérentes à la tâche d'entraîneur pour pouvoir informer les lecteurs. « *Les journalistes exercent un métier utile au football. Des relations amicales doivent s'établir entre entraîneurs et journalistes. L'entraîneur accepte généralement le dithyrambe : il doit aussi accepter la critique si elle s'exerce dans le domaine technique et si elle émane d'un journaliste compétent (qualité généralement proportionnelle à la mesure du ton)* »<sup>1279</sup>. Il existerait donc deux catégories de journalistes : les compétents, dont on peut d'autant mieux accepter la critique qu'elle est modérée, et les incompetents, contre lesquels on peut s'insurger. Finalement, dès le début de son mandat, d'Instructeur national, G. Boulogne définit les bornes que la presse ne doit pas franchir : si critique il y a, elle ne peut être que modérée, partielle et partielle (en faveur de l'entraîneur). Pour autant, les préjugés favorables dont bénéficient les entraîneurs dans les années 50, renforcés par la prestation de l'équipe de France lors de la Coupe du Monde en Suède, ne tardent pas à s'estomper avec les piètres résultats de la sélection nationale et des meilleurs clubs français à l'échelon européen dès le début des années 60. Cependant, contrairement à ce qu'estime parfois G. Boulogne, tous les journalistes n'ont pas des griefs poussés envers la profession d'entraîneur, à laquelle toutefois d'aucuns prêtent une attitude défensive. Ainsi, Roland Mesmeur<sup>1280</sup> peut écrire : « *Entraîneurs nos amis. (□) Une certaine intimité est en effet indispensable pour que l'abcès soit bien crevé par des gens qui accepteront de descendre des sommets que sont les positions doctrinales pour battre éventuellement leur culpabilité en prenant des exemples bien précis. (□) Par ailleurs, Robert Vergne<sup>1281</sup> a souligné combien déjà la presse a pu aider ceux dont nous n'ignorons pas qu'ils tiennent un rôle*

---

<sup>1278</sup> Son mandat de sélectionneur s'achève en mai 1973.

<sup>1279</sup> *L'Entraîneur français* n° 73, février 1959.

<sup>1280</sup> Roland Mesmeur deviendra par la suite chef du service des sports du *Figaro*. Il a assuré la couverture de 11 coupes du Monde de football et a été honoré pour ce fait par la FFF en 2006 à l'âge de 91 ans.

<sup>1281</sup> Journaliste collègue de Roland Mesmeur à *France Football*. Robert Vergne travaille comme journaliste à *L'Humanité* en 1950 avant d'être embauché à *L'Equipe* en 1954. Il y reste jusqu'à sa retraite en 1983 en tant que rédacteur pour le quotidien ainsi que pour *France Football*.

essentiel dans la vie d'un sport que nous aimons tous avec passion ». R. Mesmeur déplore la condescendance de certains entraîneurs qui traitent les journalistes comme si ces derniers n'avaient pas accès à la vérité par eux détenue. Cependant, il reconnaît certains des travers de la presse écrite : la supériorité technique des entraîneurs auxquels les journalistes veulent parfois se substituer, le culte de la vedette, les comparaisons excessives, et certaines erreurs de jugement. De ce fait, et le titre de son article est évocateur, il tend la main aux entraîneurs et réclame une collaboration étroite entre les deux corporations. Mais son appel ne sera pas véritablement entendu, notamment en raison de la position de Georges Boulogne. En réponse à un article de Robert Vergne, « *La démocratisation du football* » paru dans *France Football*<sup>1282</sup>, G. Boulogne s'empresse de dresser l'opposition. Alors que Vergne souligne l'importance du rôle de l'entraîneur en décrivant aussi bien ses qualités que ses travers, Boulogne réplique par un article intitulé « *La paille et la poutre* » (□.).

*Le journaliste en question, pendant qu'il était sur son « mur mitoyen », aurait eu intérêt à tendre l'oreille et à écouter ce que les joueurs qui critiquent l'entraîneur (il y en a, c'est bien normal) disent des dirigeants, des adversaires, des journalistes et de lui-même. Cela lui aurait permis de mieux penser son article et peut-être d'étendre un peu son enquête, au lieu de tirer les conclusions des critiques d'une minorité* »<sup>1283</sup>. Le rapport que G. Boulogne instaure avec la presse dès le début des années 60 repose sur des bases conflictuelles. Toute proportion gardée, il est de la même nature que celui qu'entretient le général de Gaulle avec des journalistes de la presse écrite qu'il ne respecte guère<sup>1284</sup>. Boulogne, homme curieux et à l'affût de l'actualité<sup>1285</sup>, ne peut ignorer cette similitude et prend ses distances avec ses interlocuteurs. Chacun des deux antagonistes reconnaît à l'autre le droit à l'existence et son utilité dans le développement du football français, notamment au niveau professionnel. Mais la ligne adoptée par G. Boulogne est de prétendre que puisque l'ensemble des entraîneurs diplômés œuvre pour le bien du football français, à ce titre chacun d'entre eux est inattaquable. Il ne peut cependant faire davantage que souhaiter de la modération de la part des journalistes de la presse écrite, dans la mesure où il n'a pas le pouvoir de censurer ou saisir les journaux, contrairement à ce qui se passe pour la presse écrite d'information durant la période de la crise algérienne<sup>1286</sup>. « *Les entraîneurs regrettent la facilité avec laquelle des*

<sup>1282</sup> *France Football* n° 854, 24 juillet 1962.

<sup>1283</sup> *L'Entraîneur français* n° 103, octobre-novembre 1962.

<sup>1284</sup> F. d'Almeira. C. Delporte. *Histoire des médias en France de la Grande Guerre à nos jours*. Paris, Flammarion, 2003. p. 188.

<sup>1285</sup> Ce que confirme notre entretien du 28 octobre 1998.

<sup>1286</sup> De 1955 à 1960, on peut constater en métropole plus d'une trentaine de saisies de journaux comme *L'Humanité*, *Libération*, *France Observateur*, *L'Express* □. *Le Monde* publie les 28, 29, 30 avril et 2 mai 1960

journalistes qui n'ont jamais pratiqué (et en tous cas jamais dirigé de club) et rarement suivi l'entraînement se laissent aller à des commentaires sur le travail des techniciens. Ils regrettent encore plus que, depuis plusieurs années, les critiques des matches soient systématiquement négatives. Ils pensent que les responsabilités de la presse dans la crise actuelle du football français sont déterminantes »<sup>1287</sup>. Tout en se déclarant prêt à rencontrer les journalistes, à les aider dans leur travail, et à leur fournir les renseignements qu'ils sollicitent, G. Boulogne qui personnifie en l'occurrence la corporation des entraîneurs, leur dénie les compétences techniques qui pourraient les autoriser à émettre des commentaires pertinents sur le travail de l'entraîneur. Pourtant, dès 1918, la volonté du syndicat des journalistes à définir une morale professionnelle a été très marquée<sup>1288</sup> doublée d'une attitude intraitable envers les amateurs<sup>1289</sup>. Mais G. Boulogne semble vouloir remettre en cause cet aspect. Certes, le temps des années 20 et 30, période où de nombreux journalistes parmi ceux qui constituaient la presse spécialisée étaient d'anciens joueurs, voire d'anciens internationaux, est révolu. Néanmoins, Roland Mesmeur a déjà argué du fait que de nombreux journalistes pratiquaient le football<sup>1290</sup>. Il demeure que les comportements des journalistes de la presse écrite des années 60 s'inscrivent en rupture avec ceux des journalistes des décennies antérieures. De ce fait, c'est un ancien membre de la presse écrite, Achille Duchenne, membre d'honneur de l'Amicale des entraîneurs depuis sa création, qui vole au secours de ces derniers : « Il y a appel d'une génération à une autre, et puisque la presse de 1961 admet n'avoir peut-être pas accompli tout son devoir à l'égard de notre sport, comment ne pas dire nettement ce qu'un membre de la presse d'avant 1914 peut en penser ? Ouvrir le dossier du football français ! Soit, mais pourquoi avoir tant attendu ? »<sup>1291</sup>. C'est à un des pionniers du journalisme sportif en matière de football<sup>1292</sup> qu'échoit la responsabilité de prendre parti pour les entraîneurs professionnels, contre ses confrères de la presse écrite. C'est l'indice d'un changement. Désormais, les journalistes occupent cette seule fonction, ils ne sont plus membres actifs de la FFF, ils ne sont plus des militants au sens où l'étaient leurs prédécesseurs, même s'ils oeuvrent pour le bien du football. Achille Duchenne déplore

---

une enquête intitulée « *La République du silence* ». Les faits suivants sont soulignés : « *Abus du secret, absence de débat ou immobilité du pouvoir, le résultat est le même ; il devient désormais impossible de rendre compte au jour le jour de la réalité politique* ». Rapporté par C. Bellanger, J. Godechot, P. Guiral et F. Terrou. *Histoire générale de la presse française. Tome V : de 1958 à nos jours*. Paris, PUF, 1976. p. 173.

<sup>1287</sup> Procès verbal de la réunion des entraîneurs de Première Division, 10 septembre 1962.

<sup>1288</sup> M. Martin. *La presse régionale. Des affiches aux grands quotidiens*. Paris, Fayard, 2002. 561 p.

<sup>1289</sup> Il s'agit ici des journalistes amateurs.

<sup>1290</sup> *France Football* n°855, 31 juillet 1962.

<sup>1291</sup> *France Football officiel* n° 825, 2 janvier 1962.

<sup>1292</sup> Rappelons que Achille Duchenne est par ailleurs une figure marquante des débats professionnalisme/amateurisme des années 20 et du début des années 30.

surtout que ses jeunes confrères soient trop peu nombreux à fréquenter les stages d'entraîneurs et les réunions d'informations organisées par la FFF. Sans doute faut-il y déceler un changement dans les mentalités de ces derniers dans la mesure où il permet de mieux comprendre leur passage à la *modernité*<sup>1293</sup>. Les journalistes des années 1960 n'ont en effet plus à remplir ce double devoir de pionnier et du football et du journalisme sportif. Ils n'ont plus à assurer la propagande du football, ni même celle du professionnalisme, bien établis en France. De même, en raison du nombre croissant des entraîneurs licenciés et diplômés du stage national, ils n'ont plus à se soucier de défendre un quarteron de techniciens, puisque le nombre de ces derniers a augmenté de façon spectaculaire<sup>1294</sup>. Les journalistes de la presse écrite sont donc passés à une mentalité plus *contemporaine*<sup>1295</sup>, celle de leur époque. Même sans rechercher la connivence qui existait auparavant et qui ne peut de fait plus être atteinte, il est certain que les propos peu amènes tenus par G. Boulogne à l'encontre des journalistes poussent ces derniers à chercher un terrain d'entente favorable avec les entraîneurs. « *Il s'étonne que certains entraîneurs puissent encore collaborer avec une certaine presse qui se sert d'eux pour attaquer les entraîneurs et le football* »<sup>1296</sup>. G. Boulogne établit effectivement une distinction entre la presse régionale, d'une part, et la presse nationale d'autre part. Selon lui, il faut privilégier les relations avec la première, plus compréhensive, et au contraire prendre ses distances avec la seconde. Les écrits de cette dernière deviennent pour l'Instructeur national une obsession. Chaque jugement est ressenti comme une attaque personnelle contre la corporation et sa formation, qu'il s'agisse de la qualité du football, de l'équipe de France, des clubs, de tactique, d'organisation de jeu. « *Les entraîneurs sont souvent les jouets de la presse qui les oppose les uns aux autres, les ridiculise, les monte au pinacle pour les démolir quelques temps après, interprète leurs idées et leur travail sans contre-partie et surtout sans bénéfice pour le football* »<sup>1297</sup>. Une fois de plus, l'Instructeur national s'efforce de s'emparer du rôle qui lui convient et d'assigner à ses interlocuteurs les rôles qu'il a choisis pour eux<sup>1298</sup>. Pourtant, la lecture de la presse nationale, et notamment de *France Football*, offre peu de traces de dénigrement caractérisé jusqu'en

<sup>1293</sup> P. Ariès. L'histoire des mentalités, in J. Le Goff (sous la direction de). *La nouvelle histoire*. Bruxelles, Complexe, 1988. pp. 184-185.

<sup>1294</sup> Au début de l'année 1962, 251 entraîneurs instructeurs habilités à entraîner des équipes professionnelles ont été formés depuis 1942.

<sup>1295</sup> P. Ariès, 1988, *opus cit.*, p. 185.

<sup>1296</sup> *Procès verbal de la réunion des entraîneurs de la Ligue nationale de football*, 5 décembre 1963.

<sup>1297</sup> *Procès verbal de la réunion des entraîneurs de Première Division*, 7 septembre 1964.

<sup>1298</sup> A. Prost. Les mots, in R. Rémond. *Pour une histoire politique*. Paris, Seuil, 1996 (1<sup>ère</sup> édition en 1988). p. 278.

1968<sup>1299</sup>. Il est vraisemblable que G. Boulogne amplifie la portée réelle des attaques proférées par les journalistes pour inciter ses collègues entraîneurs à la mesure, au recul, et donc à davantage de vigilance avant une collaboration éventuelle. Afin de contrecarrer l'action de la presse, il va même jusqu'à leur suggérer d'adopter une stratégie commune, celle de nier le caractère précaire dans lequel se trouve le football professionnel français. « *Mais nous devons TOUS :*

(□) *Refuser vigoureusement d'admettre la « crise du football », crise provoquée et entretenue par les ennemis ou les faux amis du football, et qui finit par imprégner tout le monde et jusque nous-mêmes □ »*<sup>1300</sup>. Ces propos sont révélateurs, même s'ils ne sont pas totalement dénués d'ambiguïté : d'un côté, G. Boulogne reconnaît une crise<sup>1301</sup>, même s'il estime qu'elle a été amenée de façon artificielle dans le microcosme du football français, mais de l'autre, il tente d'imposer une conspiration du silence. Ne pas reconnaître une crise du football français, c'est protéger les entraîneurs et leur travail. Mais paradoxalement, c'est aussi freiner d'éventuels apports de solutions, alors que justement, G. Boulogne et les entraîneurs s'emploient à dénoncer les insuffisances en matières de structures et de fonctionnement. Mais la défiance entretenue par rapport à la presse est d'autant plus grande qu'il lui accorde des pouvoirs qui outrepassent sans doute ses réelles potentialités. « *Car la presse est actuellement maîtresse du football, de son évolution, de son organisation, de son expression, de ses méthodes : elle nous impose certaines habitudes de pensées qui nous paralysent : elle a pratiquement interdit l'évolution de l'organisation du jeu pendant des années et il a fallu les dernières défaites de l'équipe de France pour lui ouvrir les yeux □. qu'elle est prête à refermer »*<sup>1302</sup>. G. Boulogne attribue de grosses responsabilités à la presse. Mais ce faisant, il semble accrédi- ter la thèse selon laquelle c'est la presse qui établit le système de jeu des équipes françaises, sans aucun doute en s'extasiant sur telle option tactique et en dénigrant telle autre. Or, les points technico-tactiques, les systèmes de jeu, sont des thèmes largement enseignés dans les stages nationaux d'entraîneurs. De ce fait, G. Boulogne tente de prouver que l'entraîneur n'a aucun choix, que l'absence d'alternative lui est imposée par des journalistes qui gouvernent l'opinion publique. Or, c'est justement le reproche qui est formulé régulièrement à son encontre, à propos de la formation des entraîneurs, qui seraient

---

<sup>1299</sup> Un entraîneur comme Paul Frantz (voir son portrait en infra) avoue : « *Mes relations avec Jacques Ferran, Jean-Philippe Rethacker, Max Urbini □ étaient excellentes* ». *L'Ami Hebdo* n° 11, 10 mars 2007 (hebdomadaire du grand Est de la France). Tous sont journalistes à *France Football*.

<sup>1300</sup> *Ibid.*

<sup>1301</sup> Les résultats de l'équipe de France de 1962 jusqu'à l'élimination en quarts de finale de la seconde Coupe d'Europe des nations le 23 mai 1964 alimentent cette idée de crise : pour 15 matches joués, 9 défaites, 4 matches nuls pour 2 victoires seulement.

<sup>1302</sup> *Procès verbal de la réunion des entraîneurs de Première Division, 7 septembre 1964.*

tous formés dans le même moule.

Lors de la crise de 1968<sup>1303</sup>, Georges Boulogne accuse la presse de manque d'objectivité, d'extravagance, de tendance à la démagogie. Tout en reconnaissant la crise, qu'il avait tenté de nier en 1964, il s'inquiète de l'importance et du volume de la campagne de presse qu'elle engendre. Il reconnaît cependant l'utilité et le côté positif d'une enquête menée par *France Football* et de ses dix-sept questions. Mais il rajoute : « *Pour être complète, l'enquête de France Football aurait dû comporter une dix-huitième question : « LA PRESSE SPORTIVE EST-ELLE RESPONSABLE DE LA CRISE ACTUELLE DU FOOTBALL ? »*<sup>1304</sup>.

Pour Georges Boulogne la responsabilité évidente de la presse sportive revêt plusieurs aspects : elle a soutenu le développement des sports individuels de base, et de l'athlétisme en particulier, au détriment de celui des sports collectifs et donc du football ; elle exerce une influence considérable sur les pratiquants et leur expression sportive : de ce fait, elle a milité pour le beau jeu au détriment de l'esprit de lutte et de combat, et a donc porté préjudice à l'esprit compétitif des footballeurs français. G. Boulogne va jusqu'à réclamer une solidarité entre entraîneurs et journalistes. Cependant, lui-même continue à traiter ces derniers avec froideur, sinon mépris. « *Depuis 20 ans, on retrouve dans la presse les mêmes clichés éculés : tableau noir, intellectualisme (ou insuffisance intellectuelle), manque de valeur physique des joueurs, incompétence des entraîneurs* ». Ceci témoigne d'un manque d'imagination affligeant. Bien supérieur à celui qu'on nous reproche »<sup>1305</sup>.

Pour G. Boulogne, il n'est pas vraiment question pour les entraîneurs de se remettre en cause, ni de s'interroger sur les raisons qui poussent la presse à renouveler ce processus de description des entraîneurs depuis tant d'années. Avant d'être celle des entraîneurs, la remise en cause doit d'abord être celle de la presse. Néanmoins, pour trouver un terrain d'entente, Jacques Forestier, président du syndicat des journalistes sportifs, est invité à la réunion des entraîneurs professionnels de Division 1 en septembre 1969. Jacques Ferran<sup>1306</sup>, Directeur de la rédaction à *France Football*, est également invité. Jacques Forestier expose le rôle des journalistes sportifs, basé sur les deux impératifs que sont la bonne foi et la formulation correcte des critiques. Il explique également que les journalistes qui traitent du football sont

---

<sup>1303</sup> La crise de 1968 a comme principal déclencheur une défaite contre la Norvège en novembre 1968. Voir le chapitre correspondant.

<sup>1304</sup> *L'Entraîneur français* n° 135, décembre 1968.

<sup>1305</sup> Procès verbal de la réunion des entraîneurs de première division, 9 juin 1969.

<sup>1306</sup> Jacques Ferran est l'un des co-fondateurs de l'Union syndicale des journalistes sportifs de France en 1958, avec Félix Lévitain et Jacques Marchand. A ce titre, il jouit d'un prestige certain parmi ses confrères. Il est également le concepteur du règlement de la première Coupe d'Europe des clubs champions disputée en 1956 : consulter à ce sujet G. Montéreal. *L'Equipe : médiateur et producteur de spectacle sportif (1946-1967)*. Le Temps des Médias n° 9. Dossier La fabrique des sports. Hiver 2007-2008. p. 114.

peut-être plus passionnés que les autres, ce qui expliquerait pourquoi ils sont plus difficiles<sup>1307</sup>. Jacques Ferran quant à lui estime que ces affirmations ne se justifient pas et que « *le football est aussi bien traité par « ses » journalistes que les autres disciplines sportives* »<sup>1308</sup>. Un premier pas a été accompli pour favoriser une meilleure compréhension entre les interlocuteurs, avec l'exposé des positions de chaque corporation, peu d'avancées significatives sont visibles. En effet, si les deux parties se quittent en exprimant le souhait d'une rencontre entre journalistes et entraîneurs professionnels, celle-ci ne sera pas programmée dans l'immédiat. Et de ce fait, l'amorce de conciliation, que l'on peut déceler à travers les invitations adressées à J. Forestier et J. Ferran, reste lettre morte. Au contraire, G. Boulogne, promu DTN, persiste à dénier à nombre de journalistes les compétences nécessaires à l'analyse du jeu. « *Question : On vous prête les paroles suivantes vis-à-vis de la presse : « Les journalistes doivent raconter ce qu'ils voient et non se substituer aux entraîneurs pour porter un jugement sur le jeu et les joueurs □ ».*

*Réponse : (□) Il semble que, actuellement, la critique prenne plus de place que la narration du jeu lui-même (□). La critique du jeu et des joueurs n'est pas réservée aux entraîneurs. Elle peut être, en particulier, le fait d'anciens joueurs sous réserve qu'ils se tiennent au courant de l'évolution du jeu (□). Dans le football français, depuis Gabriel HANOT, (qui, lui, avait compétence pour cela), tous les chroniqueurs, dès lors qu'ils ont vu deux matches, jouent les procureurs et mettent le jeu et les joueurs en accusation. Il faut un haut niveau de culture et d'objectivité, ainsi qu'une longue formation, pour juger sainement un sport qu'on n'a jamais pratiqué »<sup>1309</sup>. Ce que G. Boulogne omet de signaler, c'est que, depuis ses origines, la critique vis-à-vis des joueurs a toujours été acerbe. Les journalistes n'ont jamais hésité à souligner leurs défaillances en termes peu élogieux<sup>1310</sup>, tout en s'attachant en revanche à mettre en exergue les bonnes performances de ces mêmes joueurs à l'aide de termes laudatifs et emphatiques. Mais, jusque dans les années 1950, les entraîneurs ont échappé à ce type de critique. D'autre part, les sarcasmes du DTN dénie aux journalistes la possibilité d'écrire des articles de fond crédibles. Leurs comptes-rendus et analyses*

<sup>1307</sup> Aucune enquête ni étude ne vient étayer ce propos, qui repose uniquement sur des représentations personnelles, et sans doute sur le fait que le lectorat en football est potentiellement en nombre plus important que dans les autres sports, si l'on se réfère au nombre de licenciés.

<sup>1308</sup> Procès verbal de la réunion des entraîneurs de première division, 25 septembre 1969.

<sup>1309</sup> *France Football* n° 1281, 4 novembre 1970.

<sup>1310</sup> La presse spécialisée des années 20 et 30 regorge de ce type d'exemples : « *Si Lukacs a été médiocre dimanche contre Strasbourg, c'est qu'il n'est pas du tout préparé au rôle d'intérieur (□)* », *Football* n° 248, 11 octobre 1934. Ou encore, à propos d'un joueur de Toulouse : « *(□) L'avant-centre espagnol Vaquero fut une déception. Terriblement lent, il donna par ailleurs l'impression d'être un fort médiocre joueur* ». Victor Azais, compte rendu du match Marseille-Toulouse, *France Football* n° 234, 12 septembre 1950.

devraient finalement se limiter à la description des événements, dissociée de toute possibilité d'analyse approfondie, en vertu de leur méconnaissance supposée des fondements du football.

Entre 1958, date de sa prise de fonction comme Instructeur national<sup>1311</sup> et 1973, date à laquelle cessent ses fonctions de sélectionneur de l'équipe de France, les rapports que G. Boulogne entretient avec la presse ne se départent jamais de tensions et restent conflictuels. Peut-on prétendre à ce titre que les rapports entre la presse écrite et **tous** les entraîneurs professionnels sont tendus ? Il est difficile de répondre à cette question. En effet, en s'érigeant port-parole officiel des entraîneurs professionnels français, d'abord dans le cadre de l'Amicale, puis dans celui de la DTN, il laisse peu d'espace à ses collègues pour s'exprimer, notamment à ceux qui se situeraient aux marges de la profession. Comme dans chaque groupe, les individus qui occupent une situation particulière ou font la preuve d'un caractère propre exercent une action décisive sur les autres<sup>1312</sup>. En revanche, et peut-être de ce fait, G. Boulogne induit selon les termes de J. Ozouf<sup>1313</sup>, une indigence des discours directs et indirects des autres entraîneurs. Au contraire, en donnant l'impression de diffuser une opinion générale à travers son opinion particulière, il se livre à un procès de personnalisation. G. Boulogne développe un sentiment de persécution vis-à-vis des médias, de la part desquelles il ne tolère pas d'attaques ou d'appréciations qui affecteraient directement ou indirectement la corporation.

#### Portrait de **Georges Boulogne** (1917-1999)

Georges Boulogne est né en 1917 à Hallicourt dans le Pas-de-Calais. Il joue dans les équipes de jeunes du club d'Amboise. Il est un honnête joueur amateur mais n'accomplira jamais de carrière professionnelle. Il devient instituteur après être passé par l'École Normale de Loches (Indre et Loire) mais enseigne l'éducation physique et sportive au collège d'Amboise. Est-ce de cette période que date son aversion envers les enseignants d'éducation physique et sportive ? Un entretien approfondi avec le personnage aurait sans doute permis de le déterminer. Il entraîne conjointement le club amateur d'Amboise qui évolue alors en Division d'Honneur. En 1948, il quitte l'enseignement pour s'orienter résolument vers une carrière d'entraîneur de club. Il ne prend pas en main des clubs de renom mais exerce successivement à Saint-Dizier, à Gand, au C.S. Verviers puis Mulhouse (ces deux derniers en Belgique), et le C.A. Vitry. Il est très influencé par Gabriel Hanot qui a été son instructeur lors du stage national d'entraîneurs dont il a été un lauréat en 1943. Dès lors, il n'est guère étonnant de le retrouver parmi les 73 membres fondateurs de l'Amicale des éducateurs en 1947. Devenu secrétaire national de l'Amicale en 1956, il en devient la principale cheville ouvrière. Son amour immodéré du ballon rond l'amène à se positionner pour le promouvoir, mais également à adopter des prises de positions intransigeantes. Le premier article qu'il rédige dans *L'Entraîneur français* qui s'intitulait alors *Bulletin des*

<sup>1311</sup> G. Boulogne a été nommé sélectionneur de l'équipe de France A en mars 1969.

<sup>1312</sup> J. Stoetzel, A. Girard, 1979, *opus cit.*, p. 31.

<sup>1313</sup> J. Ozouf. L'opinion publique. Apologie pour les sondages, in J. Ozouf et P. Nora (sous la direction de). *Faire de l'histoire. Tome III. Nouveaux objets*. Paris, Gallimard, 1974. pp. 294-295.

*entraîneurs de football*, qui est l'organe officiel de communication de l'Amicale date de février 1955 et est intitulé : « Les enseignements des championnats du Monde 54 »<sup>1314</sup>. Car Georges Boulogne a toujours voulu se tenir au courant de l'évolution du jeu, afin de mieux servir la cause du football français. En 1958, grâce à sa ténacité, il est nommé instructeur national au sein de la F.F.F. Sa mission consistait à définir une méthode d'entraînement et un plan d'application de cette méthode<sup>1315</sup>. Bien entendu c'est au cours des stages nationaux de formation d'entraîneurs dont il a désormais la charge qu'il tente de définir cette méthode. Auparavant, il a été le sélectionneur et entraîneur de l'équipe de France Amateurs entre 1956 et 1958. Il s'appuie sur des entraîneurs qui lui sont fidèles et qu'il nomme instructeurs pour le seconder : Lucien Jasseron, Robert Domergue, mais surtout Gaby Robert, Henri Guérin, Jacky Braun. Avec son cercle de très proches collaborateurs, il se montre plus volontiers affable et jovial, indulgent et généreux<sup>1316</sup>. Il est alors influencé par un livre écrit par l'eugéniste Alexis Carrel : *L'homme, cet inconnu*, qui selon lui est un ouvrage de référence dans sa façon de traiter l'adaptation de l'organisme humain à l'effort<sup>1317</sup>. Georges Boulogne se juge lui-même comme un homme sinon froid, du moins calme et réservé. « *Je suis technicien donc attaché aux réalités et peu attiré par les exagérations, aussi bien dans le rose que dans le noir* »<sup>1318</sup>. Il prend ensuite en mains l'équipe de France B puis l'équipe de France juniors, avec laquelle il obtient des résultats honorables. Puisqu'il amène son équipe en demi-finales du championnat d'Europe en 1967 puis en finale en 1967. Ces résultats probants l'amènent à être choisi comme sélectionneur de l'équipe de France A à une période où l'ensemble du football français est en crise et où les candidats à ce poste ne sont pas légion. Il tente d'imposer une génération de footballeurs qu'il avait côtoyés lorsqu'il les dirigeait avec l'équipe de France juniors. Il milite alors pour un jeu basé sur une défense solide et l'emploi de contre-attaques, et juge le jeu qui avait été développé par le Stade de Reims dans les années 1950 désormais dépassé, ce qui lui vaut des critiques vindicatives de la part des puristes<sup>1319</sup>. Mais malgré quelques résultats probants il ne parvient pas à qualifier l'équipe de France pour les grandes échéances que sont le championnat d'Europe des nations en 1972 et la Coupe du Monde en 1974. Il est souvent éreinté par la critique, qui lui fait payer son manque de ménagement vis-à-vis de la presse<sup>1320</sup>. Il doit donc laisser sa place au Roumain Stefan Kovacs en mai 1973. Mais Boulogne conserve le poste de D.T.N. qu'il a obtenu en 1970, sans doute aux dépens de Paul Frantz<sup>1321</sup>. Il travaille avec encore davantage d'acharnement à la cause du football français et fait renaître *l'Entraîneur français* qui avait suspendu sa publication durant plusieurs années, celles pendant lesquelles il était accaparé par son poste de sélectionneur. Il faut reconnaître que c'est le principal pourvoyeur du mensuel, rédigeant de longs éditos souvent pamphlétaires, des articles de fond qui témoignent d'une certaine culture générale, et partant sans cesse à la chasse aux articles scientifiques ou pédagogiques qu'il fait reproduire en l'état ou parfois après les avoir fait vulgariser. S'il n'a pas totalement réussi avec l'équipe de France, son mérite dans les négociations préliminaires puis la rédaction de la charte du football professionnel de 1973 est reconnu, et c'est son action qui a permis la création du système de « formation à la française ». Mais il a contribué également à mettre en place un vaste système de détection chez les jeunes footballeurs français, grâce à un maillage complet du territoire. S'appuyant sur les Conseillers Techniques régionaux (C.T.R.) et départementaux (C.T.D.), il mit en place les stages de détection des jeunes, la Coupe nationale de Cadets, celle des Minimes, l'I.N.F. Vichy, les sections sports-études football. Il fut aussi une grande influence sur ses

<sup>1314</sup> Bulletin des entraîneurs de football n°32, février 1955.

<sup>1315</sup> Entretien du 28 octobre 1998.

<sup>1316</sup> Témoignage de Gaby Robert. *L'Entraîneur Français* n° 336, octobre 1999.

<sup>1317</sup> Ibid. Alexis Carrel, prix Nobel de physiologie et médecine en 1912, publie en 1935 « *L'homme, cet inconnu* », qui plaide pour un eugénisme éclairé.

<sup>1318</sup> Notes personnelles de Georges Boulogne, non datées, qui relaté une interview réalisée par un représentant de la presse spécialisée. On peut l'estimer faite entre 1967 et 1968.

<sup>1319</sup> Didier Braun. *L'Equipe*, 26 août 1999.

<sup>1320</sup> J.-P. Rhétacker. *France Football* n° 2907, 25 décembre 2001.

<sup>1321</sup> Consulter à ce sujet *France Football* n° 1187, 31 décembre 1968 et *France Football* n° 1191, 28 janvier 1969.

successeurs à la D.T.N., Michel Hidalgo puis Aimé Jacquet et Roger Lemerre<sup>1322</sup>. Jusqu'à la fin de sa vie, même après sa retraite en 1982, il occupe des fonctions à la tête du football français : il est conjointement secrétaire de l'Amicale et de l'U.N.E.C.A.T.E.F. jusqu'à sa mort en 1999. Tous les jours jusqu'à son décès, il venait occuper des heures durant le petit bureau qu'il occupait au siège de la F.F.F. sis au 47, avenue d'Iéna à Paris. Sa mort passe quasiment inaperçue, probablement en grande partie en raison de sa propension à se mettre à dos une grande partie de la presse en raison de son caractère entier. Cependant, il reste respecté de nombreux entraîneurs, notamment ceux qu'il a formés comme Robert Herbin et par des journalistes qui ont eu l'occasion de le côtoyer davantage que lors de certains entretiens, comme Jean-Philippe Rhétacker<sup>1323</sup>.

Didier Braun : « Avec un acharnement obstiné, têtu, buté, il lutta sans arrêt pour promouvoir son football, faire reconnaître la jolie notion d'éducateur, défendre le métier d'entraîneur ». **L'Equipe, 26 août 1999.**

« Votre métier est d'écrire bien sûr. Nous le comprenons et nous cherchons à vous aider. Mais ne mettez pas votre nécessaire délayage au débit des entraîneurs. Ceux-ci, entre eux, parlent simplement, dans un langage qui n'est pas commercial, parce qu'il est technique (normalement) et souvent insuffisamment châtié. A leurs joueurs, ils parlent simplement. C'est nécessaire. Allez les écouter à l'entraînement ou dans les vestiaires et vous en serez convaincu. Le verbalisme est dans les écrits des journalistes qui prétendent décortiquer des problèmes qui les dépassent. ». **Notes personnelles de Georges Boulogne, non datées, qui relatent une interview réalisée par un représentant de la presse spécialisée. On peut l'estimer faite entre 1967 et 1968.**

---

<sup>1322</sup> L'Entraîneur Français n° 336, octobre 1999.

<sup>1323</sup> Ibid. Pour mémoire, J.-P. Rhétacker qui fut longtemps rédacteur en chef adjoint à France Football et journaliste à L'Equipe a couvert toutes les Coupes du Monde de football de 1954 à 2002. Il est décédé en 2003.

AMICALE DES ENTRAINEURS

DIPLOMÉS

F. F. F.

— SIÈGE SOCIAL —

22, Rue de Londres, 22

PARIS - IX°

CHÈQUES POSTAUX 6468-10 PARIS

Le 5 NOVEMBRE 1966

FFF-7NOV66-16731

Adresser la  
Correspondance :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT  
DE LA FÉDÉRATION FRANÇAISE DE FOOTBALL  
22, rue de Londres  
75 - PARIS 9e

Monsieur le Président,

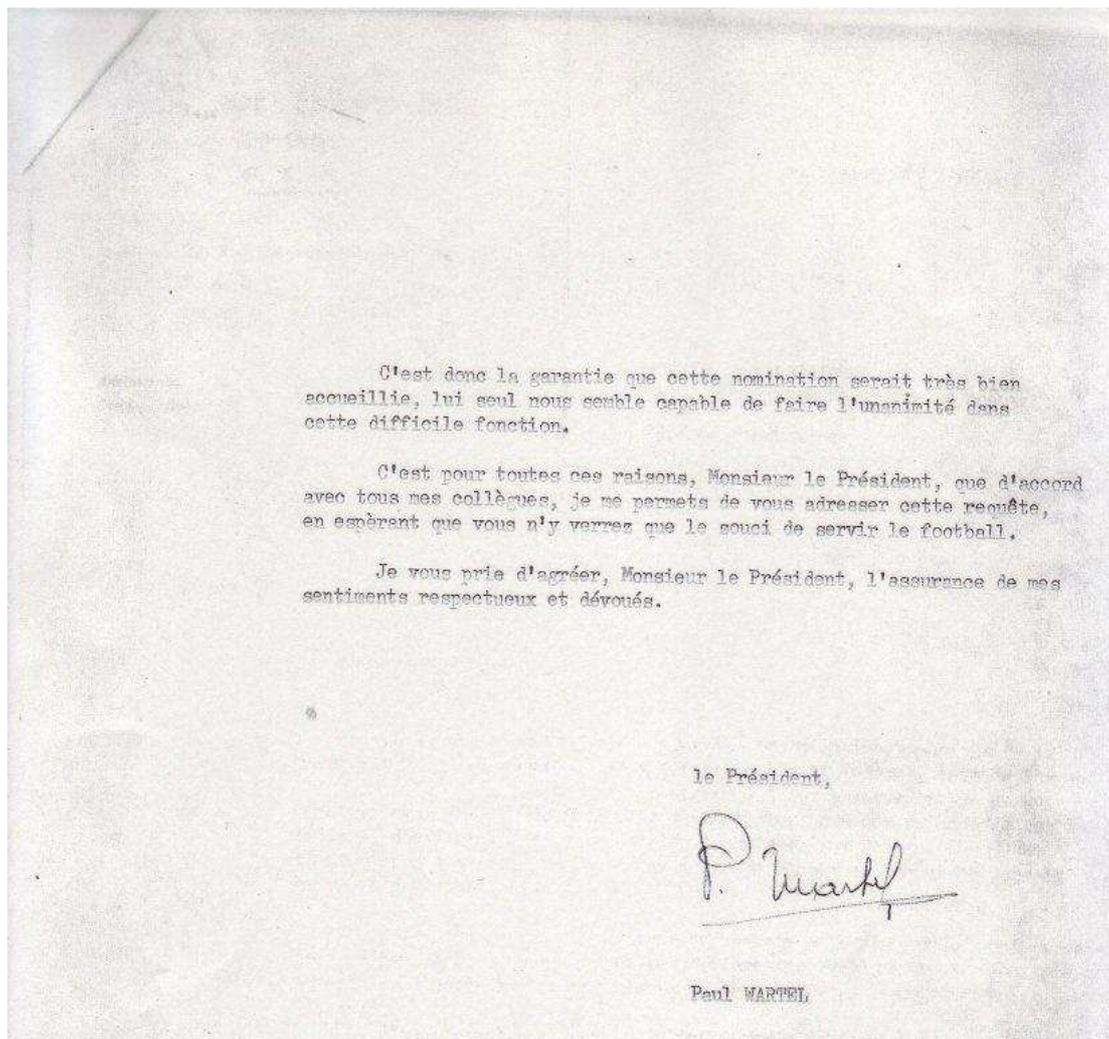
Dans la perspective d'une nouvelle organisation technique de la Fédération sur les bases exposées devant le Bureau Fédéral, lors de l'audience du 15 écoulé, et dans l'organigramme joint à notre lettre du 25 octobre, nous pensons qu'il serait souhaitable, pour des raisons de continuité et d'efficacité dans le domaine technique, que Georges BOULOGNE, instructeur national, soit nommé au poste de directeur technique dans la nouvelle organisation.

Nous pensons que sa présence permanente à la Fédération, lui permettrait d'assurer la liaison entre les différentes Commissions du département technique, d'assister à leurs réunions, de coordonner leurs travaux.

D'autre part, sa fonction d'instructeur national (qui en fait le véritable patron de l'enseignement) le mettant en contact permanent avec toutes les Commissions Régionales Techniques, les entraîneurs de tous niveaux, il est le mieux placé pour diffuser et faire exécuter les directives de la Commission Centrale Technique.

De plus, par ses aptitudes et sa fonction, c'est le plus documenté d'entre nous sur le football dans le monde, sur les méthodes modernes d'entraînement sur le plan physique, technique, tactique, organisation.

Enfin, il a l'estime et la confiance de tout le corps d'entraîneurs, pour tout ce qu'il a apporté dans les stages à l'échelon supérieur (stages nationaux, de perfectionnement, d'information), sa compétence, et son dévouement total à la cause du Football et de la Fédération.



**Lettre de Paul Wartel, président de l'Amicale des entraîneurs, adressée le 5 novembre 1966 au Président de la F.F.F. pour soutenir la candidature de Georges Boulogne à un futur poste de D.T.N. en passe d'être créé. Archives personnelles de Georges Boulogne.**

### 2.2.3. Un rapport aux dirigeants qui évolue

Contrairement à ceux qu'il entretient avec la presse, les rapports que G. Boulogne veut entretenir avec les dirigeants sont au départ emprunts de respect et de cordialité. Il tente de montrer l'importance des dirigeants dans le club, et s'attache à baliser les limites de la fonction d'entraîneur par rapport à celle des premiers. « *L'entraîneur devant les dirigeants :*

- *Ne pas prétendre être tout : direction technique, bien sûr, conseils peut-être à l'administration.*

- *Correction, honnêteté, politesse : les dirigeants sont les administrateurs responsables du club. (□) D'une manière générale, la plupart des dirigeants sont prêts à admettre et à suivre l'entraîneur sous réserve de sa correction et de sa compétence »<sup>1324</sup>. G. Boulogne, en tant*

<sup>1324</sup> *L'Entraîneur français* n° 73, février 1959.

qu'Instructeur national, a des obligations envers ces dirigeants. Ses marques de respect se transforment en déférence lorsqu'il évoque les dirigeants de la Ligue ou de la FFF, qui sont en fait ses employeurs. « *Ces dirigeants remplissent des tâches qu'aucun entraîneur n'accepterait de remplir. Ce sont des hommes de valeur indiscutable qui consacrent une partie de leurs loisirs à leur idéal* <sup>1325</sup> ». Les clubs professionnels sont en effet toujours sous statut associatif depuis leur création <sup>1326</sup>, ce qui justifie cette prise de position qui tranche singulièrement avec celles de ses collègues de l'Amicale qui depuis son origine, ont au contraire souvent témoigné de la solitude de l'entraîneur laissé pour compte par les dirigeants à la moindre anicroche dans le parcours de l'équipe : Perpère (1948), Jasseron (1950), A. Duchenne (1953), Nicolas (1954), Batteux (1957) <sup>1327</sup> Bien entendu, la situation professionnelle de G. Boulogne le conduit à observer un minimum de réserve auprès des dirigeants, et ce même lorsque les difficultés du football français font ressortir la nécessité d'une gestion sérieuse des clubs, qui devrait échoir à des professionnels, choisis parmi les techniciens. « *Les dirigeants doivent conserver le pouvoir de décision (qui ne leur est nullement contesté) mais ils doivent abandonner les tâches de gestion car ils n'ont ni le temps ni la formation nécessaires pour les assumer correctement* » <sup>1328</sup>. G. Boulogne prend des précautions pour ménager les dirigeants tout en souhaitant les déposséder de leurs responsabilités de gestion. Paradoxalement, tout en reconnaissant qu'ils ne possèdent pas la formation nécessaire à cette tâche, il prétend les remplacer par des techniciens, anciens entraîneurs, qui n'y sont guère mieux préparés. Par contre, ces derniers bénéficieraient d'un emploi à plein temps et auraient effectivement le temps de s'y consacrer. Mais peu à peu, comme la crise du football français persiste et que les entraîneurs n'ont pas bénéficié des postes espérés, l'attitude de G. Boulogne change. Il est vrai qu'il est désormais solidement implanté à la FFF et peut désormais se permettre certains propos désobligeants envers certains dirigeants de clubs. « *Les dirigeants tiennent, depuis toujours, et eux seuls, les rênes du football. Ils sont donc responsables, et eux seuls, de la situation du football en France. Pourtant, ils se déchargent allègrement sur les entraîneurs des responsabilités techniques. Certains même les accusent directement et ouvertement* » <sup>1329</sup>. Tout se passe comme si G. Boulogne voulait dédouaner la corporation des entraîneurs de toute responsabilité dans la

<sup>1325</sup> *Ibid.*

<sup>1326</sup> Ils deviennent progressivement sociétés anonymes à objet sportif (SAOS) dans les années 90, puis un peu plus tard sociétés anonymes sportives professionnelles (SASP). W. Gasparini. *Sociologie de l'organisation sportive*. Paris, La découverte, 2000. 130 p.

<sup>1327</sup> Respectivement dans les « *Bulletin de l'Amicale des entraîneurs diplômés de la FFF* » n°7 et n°31, le « *Bulletin des entraîneurs de Football* » n°16, « *l'Entraîneur français* » n°51.

<sup>1328</sup> *Procès verbal de la réunion des entraîneurs de première division, 7 septembre 1964.*

<sup>1329</sup> *Procès verbal de la réunion des entraîneurs de première division, 9 juin 1969.*

crise traversée par le football français. Certes, l'état du professionnalisme français, son manque de structures solides, de gestion raisonnée, lui donnent raison : les dirigeants n'ont pas pris les mesures nécessaires pour favoriser le travail des entraîneurs, et en corollaire, le progrès du football français. Cependant, G. Boulogne désire que les entraîneurs soient déchargés de toute imputation en responsabilité. De la même manière, il souhaite également que les entraîneurs soient seuls gestionnaires de la partie technique du club. Or, la plupart des entraîneurs professionnels attestent de l'ingérence des présidents de club dans leur domaine, quand ce ne sont pas d'autres dirigeants. Le plus prestigieux des entraîneurs français, A. Batteux, témoigne de l'excès d'interventionnisme de Roger Rocher, son président à l'A.S. Saint-Etienne. Ce dernier est réputé pour ses coups de sang et n'hésite pas à pénétrer dans les vestiaires de son équipe les soirs de défaite pour réprimander vertement ses joueurs, ce qui a d'ailleurs contribué à provoquer la démission de Jean Snella, le prédécesseur de Batteux, en 1967<sup>1330</sup>. De nombreux collègues de l'entraîneur stéphanois abondent dans son sens. « *Albert Batteux : Actuellement, ce sont les Rocher, Leclerc, Cuny<sup>1331</sup> qui mènent le football* ». *Et ils le mènent mal* (□).

*Jacques Favre<sup>1332</sup> : (□) D'une part, des présidents tentaculaires, des bénévoles qui empiètent partout ; d'autre part, des gens de métier* (□).

*Georges Boulogne : C'est une tendance ! A un moment, nous serons inéluctablement balayés du terrain. C'est vrai qu'il y a des « envahisseurs », mais peut-être parce qu'il n'existe pas de gars capable de diriger un club* ».<sup>1333</sup>

Cette fois-ci, le constat est nettement plus amer. Non seulement les dirigeants, et notamment les présidents de club, sont accusés de mal diriger, mais encore d'outrepasser leurs fonctions. Les clubs s'appuient aussi sur une organisation informelle<sup>1334</sup> : de ce fait, les attributions officielles repérables dans l'organigramme, les désignations à certains postes, les choix, ne reflètent pas toujours la réalité des relations interpersonnelles, souvent régies par des jeux d'affinité, de valeurs, de luttes de pouvoir. De surcroît, le fonctionnement des clubs professionnels est encore en grande partie assuré par des bénévoles, notamment en ce qui concerne l'encadrement administratif<sup>1335</sup>. De ce fait les règles définies par les présidents, si

<sup>1330</sup> P. Charroin. Roger Rocher, une figure emblématique de « l'épopée stéphanoise », in J.-M. Delaplace (coord). *L'histoire du sport. L'histoire des sportifs. Le sportif, l'entraîneur, le dirigeant. 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles*. Paris, L'Harmattan, 1999. pp. 218-219.

<sup>1331</sup> Présidents respectivement de l'A.S. Saint-Étienne, l'Olympique de Marseille, et l'A.S. Nancy-Lorraine.

<sup>1332</sup> Entraîneur de l'A.S. Nancy-Lorraine.

<sup>1333</sup> *Procès verbal de la réunion des entraîneurs du championnat de France professionnel*, 21 décembre 1970.

<sup>1334</sup> W. Gasparini. *L'organisation sportive*. Paris, éd. EPS, 2003. p. 27.

<sup>1335</sup> Les clubs ne commencent à professionnaliser leur encadrement qu'à partir des années 1980. P. Chantelat. Les stratégies identitaires des dirigeants d'associations sportives. Apports et limites d'un concept, in P. Chantelat

elles constituent des contraintes, engendrent également des espaces d'incertitude dans lesquelles peuvent s'engouffrer des membres de l'organisation pour développer des pouvoirs parallèles<sup>1336</sup>. Il va de soi que les positions de ces bénévoles ne sont pas toujours compatibles avec celles d'un entraîneur rétribué par le club, puisque les deux visions ne s'accrochent pas forcément des impératifs de l'autre. G. Boulogne plaide à nouveau pour l'imposition de directeurs sportifs au sein des clubs, qui seraient chargés, entre autres, d'assurer une liaison entre l'entraîneur et le président.

## Conclusion du chapitre 2

La période 1942-1972 est décisive alors qu'il s'agit de constituer une réelle profession, reconnue de tous les acteurs du football, mais également par ceux qui lui sont étrangers. Les entraîneurs s'attachent à administrer la preuve de leur importance et de leur efficacité. Deux structures constituent un support de choix pour soutenir leur action. La première est constituée par le stage national d'entraîneurs qui à partir de 1942 administre un diplôme officiellement reconnu par la F.F.F. Mais ce diplôme, délivré à l'issue d'un stage dur et éprouvant, se mérite. En promulguant un examen volontairement difficile à réussir, les promoteurs du football français et les défenseurs du métier d'entraîneur impriment une marque à la formation, qui est censée garantir son efficacité. Cette démarche ne se démentira jamais.

Le deuxième support à l'action des entraîneurs réside dans la constitution en 1947 d'une amicale destinée à fédérer leurs actions. Cette association se pose rapidement en principal défenseur de la profession. Destinée initialement à promouvoir le football français, elle est rapidement contrainte de proposer des arguments qui prouvent la nécessité de recourir aux entraîneurs et de leur faire confiance sur la durée. Si, à l'origine, entraîneurs de clubs amateurs et de clubs professionnels se regroupent dans une communauté d'intérêts, ce sont les entraîneurs professionnels qui impriment la direction suivie par l'Amicale, ainsi que le prouvent les compositions successives des différents bureaux et comités directeurs. A partir de 1956, un homme en particulier oriente l'action des entraîneurs professionnels en s'érigant en porte-parole de tous les adhérents de l'Amicale, et plus largement de l'ensemble des entraîneurs et éducateurs de football en France : Georges Boulogne, secrétaire général de l'Amicale depuis 1956, Instructeur national depuis 1958 et directeur technique national depuis

---

(textes réunis par). *La professionnalisation des organisations sportives. Nouveaux enjeux, nouveaux débats.* Paris, L'Harmattan, 2001. p. 315.

<sup>1336</sup> W. Gasparini, 2003, *opus cit.*, p. 54.

1970, imprime une marque indélébile à la politique menée par les entraîneurs français. Ce qu'on pourrait qualifier de mainmise d'un homme sur une profession se poursuivra durant la période ultérieure. On peut avancer que Georges Boulogne, en tant que *directeur de représentation*, est celui qui donne le ton au reste de l'équipe, tout en distribuant des rôles subalternes à certains ses adjoints<sup>1337</sup>, ceux auxquels il attribue l'animation des stages par exemple, ce qui a pour effet d'accroître le sentiment de distance que peuvent ressentir d'autres acteurs, qu'ils soient de la famille des entraîneurs ou d'une des autres familles du football.

---

<sup>1337</sup> E. Goffman, 1973, *opus cit.*, p. 98.

### CHAPITRE 3

## **Reconnaissance et médiatisation : de l'anonymat à la reconnaissance médiatique**

Si la presse spécialisée des années 30 faisait la part belle aux joueurs tout en n'accordant qu'une place très limitée aux entraîneurs, à partir des années 40 et surtout 50, cette profession est désormais reconnue. Les articles de journaux ne se contentent plus de faire la part belle aux joueurs-vedettes, mais commentent, analysent, rendent compte d'entretiens qui évoquent le rôle et la fonction des entraîneurs professionnels.

### 1. L'identification médiatique : portraits, photographies et dithyrambes

Ces hommages appuyés à des hommes qui dix ans auparavant étaient plus rarement mis en lumière prennent de l'ampleur. Ainsi, ce n'est pas en page intérieure, mais bien à la une, que *France Football*<sup>1338</sup> titre : « *Helenio Herrera est un grand homme* ». L'entraîneur du Stade Français, reconnu pour ses qualités de chef, et l'ascendant qu'il exerce sur ses hommes, rallie les commentaires élogieux. La période d'après-guerre est celle du redressement, dans une France meurtrie, et le fait de souligner le caractère de meneurs d'hommes n'est pas surprenant. Le grand homme se prête à de multiples incarnations<sup>1339</sup>, même si Herrera ne peut prétendre à cette dénomination qu'à l'échelon du football français. D'autres éléments viennent alimenter cette mystique. Ainsi l'hebdomadaire *France-Football* organise un référendum en juin 1947, et reçoit 19 700 réponses de la part des lecteurs. Ce referendum consiste en douze questions telles que :

- a. « *Quelle ville de France a le meilleur public sportif ?* »
- b. « *A quel rang classez-vous la France dans le football mondial ?* »

Certaines questions paraissent prévisibles, telles que celles qui consistent à désigner le meilleur joueur français, ou le meilleur gardien de but. En effet, ce sont des débats auxquels se livrent couramment les journalistes. D'autres peuvent sembler moins évidentes, et constituent une réelle nouveauté. En effet, pour la première fois, les lecteurs sont invités à choisir un technicien.

- c. « *Quel est le meilleur entraîneur français ?* »

---

<sup>1338</sup> *France Football* n° 81, 25 septembre 1947.

<sup>1339</sup> « *Le Grand Homme, à la différence du héros, (□) se prête à de multiples incarnations selon les auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce peut être l'athlète, le prêtre, le défenseur de la patrie, il peut briller autant dans l'ordre de l'intelligence que dans l'ordre de l'action guerrière* ». J.-N. Jeanneney. P. Joutard. *Du bon usage des Grands Hommes en Europe*. Paris, Perrin, 2003. p. 17.

Les résultats qui émanent des lecteurs de France Football<sup>1340</sup> sont les suivants : « Herrera s'est classé premier, totalisant 71,4 % des suffrages. L'entraîneur stadiste possède une autorité exceptionnelle sur ses hommes, qui le suivent à l'aveuglément. Il n'a sans doute pas son pareil pour « donner » le moral. Herrera est également un des entraîneurs français les plus évolués sur le plan tactique. Ceci dit, il nous semble toutefois que Paul Wartel<sup>1341</sup> connaît mieux son métier. Il « pense » beaucoup plus le football. A Sochaux, avec des éléments modestes, il est d'abord parvenu à replacer le grand club franc-comtois en première division, puis à le maintenir parmi les meilleures équipes françaises de la saison écoulée ». L'entraîneur accède manifestement à une certaine notoriété. Au même titre que le joueur vedette, il commence à être mis en lumière, et le public est amené à émettre des jugements. Il est vrai que Herrera possède la particularité de diriger un club parisien, ce qui lui assure une exposition médiatique plus importante dans une presse qui tend à parisianiser la totalité de l'espace national<sup>1342</sup>. De plus, il est un des premiers entraîneurs à communiquer avec les journalistes et à leur livrer ses recettes originales<sup>1343</sup>, qui ne manquent pas d'attirer l'attention. Il peut être considéré comme le premier à employer réellement des notions de psychologie avec ses joueurs<sup>1344</sup>. La presse sportive lui attribue la paternité d'une nouvelle méthode de jeu, le béton<sup>1345</sup>. De ce fait, l'exposition dont il bénéficie et l'image de novation et de dynamisme qu'il véhicule contribuent au choix du public.

Portrait **Helenio Herrera** (Puteaux 1944-45/ Stade Français 1945-48/ Real Valladolid (Espagne) 1948-49/ Atletico Madrid (Espagne) 1949-52/ Malaga (Espagne) 1952/ La Corogne (Espagne) 1953/ F. Séville (Espagne) 1953-56/ Belenenses (Portugal) 1956-58/ F.C. Barcelone (Espagne) 1958-60/ Inter Milan (Italie) 1960-68/ A.S. Roma (Italie) 1968-70/ Inter Milan 1973-74/ Rimini (Italie) 1978-79/ F.C. Barcelone 1979-81)

<sup>1340</sup> France Football n° 122, 21 juillet 1948.

<sup>1341</sup> Il faut considérer ici le parti-pris du journaliste, qui prend position à partir de faits subjectifs.

<sup>1342</sup> A. Corbin. Paris-province, in P. Nora (sous la direction de). *Les lieux de mémoire. Tome III. Les France*. Paris, Gallimard, 1992. p. 816.

<sup>1343</sup> « Herrera a une influence énorme sur ses joueurs. Pour les doper, il n'hésite pas à les doper. Ses fameuses pilules atomiques en sont le meilleur exemple ». France Football n° 89, 4 décembre 1947. Herrera joue sur l'effet placebo en distribuant des pilules qu'il présente comme miraculeuses à ses joueurs, mais qui ne contiennent aucun produit dopant.

<sup>1344</sup> M. Pefferkorn. « L'entraîneur Herrera applique aux joueurs stadistes la méthode Coué ». France Football n° 102, 3 mars 1948.

<sup>1345</sup> Cette méthode basée sur un renforcement de la défense, plus connue sous le nom de catenaccio, sera exposée en infra. Vraie ou fausse, cette information sera corroborée tout au long de sa carrière par Herrera lui-même, qui prétend l'avoir découverte alors que joueur au poste d'arrière gauche au Stade , il tentait de préserver un avantage de son équipe au score. Il demande alors à son demi-gauche de prendre en charge l'ailier adverse à sa place, et lui-même recule en couverture. C'est ce qui lui fait affirmer : « On m'a surnommé à juste titre « le père du béton » ». *Football Magazine* n° 10, novembre 1960.

Helenio Herrera, né en Argentine en 1916, rejoint la France à l'âge de 16 ans. Il devient joueur professionnel au Stade Français en 1933, avant de porter les couleurs de Charleville (1935-1937), de l'Excelsior Roubaix (1937-1939), du Red Star (1940-1942), à nouveau du Stade Français (1942-1943), de Paris-Capitale (1943-1944) dans le cadre des équipes fédérales voulues par J. Pascot. Il débute sa carrière d'entraîneur en tant qu'entraîneur-joueur à Puteaux (1944-1945), avant de mettre un terme à sa carrière de joueur en prenant en main l'équipe du Stade Français (1945-1948).

Helenio Herrera s'attribue la paternité du béton, un système de jeu basé sur le renforcement de la défense, qui fait reculer un joueur en couverture derrière les autres défenseurs. Les journalistes s'empressent de relayer ses assertions qui arguent que Herrera a inventé cette méthode en tant que joueur du Stade Français, lors d'un match au cours duquel il a lui-même reculé derrière ses coéquipiers pour en préserver le score. Helenio Herrera est un entraîneur qui est perçu comme inventif, très estimé des journalistes et admiré par le public qui suit le football, ainsi qu'en témoigne sa première place au titre de meilleur entraîneur en France lors du référendum organisé par France Football en 1947. Contrairement à nombre de ses confrères, il n'est pas caractérisé comme un homme autoritaire.

Herrera est curieux, à l'affût de toutes les innovations, on peut le qualifier de « chercheur ». Il obtient son diplôme d'entraîneur en 1942, en terminant major du stage national, ce qui lui permet de devenir moniteur-instructeur à ce même stage dès l'année suivante. Il est l'un des premiers à parler de psychologie en France, en persuadant ses joueurs qu'ils sont meilleurs que leurs adversaires. Pour ce faire, il applique à ses joueurs la méthode Coué<sup>1346</sup>, qu'il peaufine en leur donnant des informations sur leurs adversaires directs. En effet, il tient non seulement un cahier sur tous les clubs du championnat, tous les matches qu'ils disputent, et dans quelle formation, mais en plus une fiche individuelle sur chaque joueur du championnat, sur laquelle sont reportées ses caractéristiques morphologiques, techniques, ses points forts et ses points faibles. Tels sont les renseignements qu'il peut communiquer aux joueurs avant les matches, afin de les rassurer, et à une époque où la retransmission télévisée des matches n'existe pas, leur fournir une réelle connaissance de leurs adversaires. Il a également recours à des petits « trucs », tels que l'utilisation de l'effet placebo en distribuant avant les rencontres des « pilules atomiques » censées galvaniser ses joueurs.

Dans le domaine de l'entraînement, il est également un innovateur qui essaie de varier le plus possible, et est adepte d'exercices réalisés avec la même intensité qu'en match, et dans les mêmes conditions. Proche de ses joueurs qui le respectent sans qu'il ait besoin de faire preuve d'autoritarisme, s'il manie la psychologie avec aisance, il se définit néanmoins lui-même comme impulsif et très nerveux.

#### Palmarès d'entraîneur :

Vainqueur du championnat d'Espagne en 1950 et 1951 avec l'Atletico Madrid.

Vainqueur du championnat d'Espagne en 1959 et 1960 avec le F.C. Barcelone.

Vainqueur du championnat d'Italie en 1963, 1965 et 1966 avec l'Inter Milan.

Vainqueur de la Coupe d'Espagne en 1959 et 1981 avec le F.C. Barcelone.

Vainqueur de la Coupe d'Italie en 1969 avec l'A.S. Roma.

Vainqueur de la Coupe d'Europe des clubs champions avec l'Inter Milan en 1964 et 1965.

*Si nous proposons le portrait de Helenio Herrera, alors qu'il n'entraîne en France que de 1945 à 1948, c'est qu'il représente aux yeux des amateurs de football français une véritable légende<sup>1347</sup>, alimentée par le palmarès international qu'il se forge dès 1950<sup>1348</sup>. Le public*

<sup>1346</sup> M. Pefferkorn. France Football n°102, 3 mars 1948.

<sup>1347</sup> Football Magazine n°10, novembre 1960.

*français qui avait une image positive de Herrera alors que son palmarès était encore vierge trouve dans les résultats qu'il obtient par la suite en Italie et en Espagne la confirmation de la justesse de ses perceptions. Grâce au béton qu'il aurait inventé, il conduit notamment l'Inter Milan par deux fois au titre européen le plus convoité dans le domaine des clubs.*

*« Cette soif de tout savoir et de tout comprendre m'a permis de sortir major du stage national d'entraîneur en 1942. Puis de devenir professeur et directeur de stages et moniteur national à l'INS. C'est-à-dire qu'avant de me lancer dans l'aventure des clubs, j'ai potassé la question de la théorie dans les cours ». **Football Magazine n° 10, novembre 1960.***

La part de subjectivité demeure importante, comme le prouve la différence d'opinion qui sépare le vote des lecteurs de la perception des journalistes. Ces derniers propagent cette impression en distinguant deux registres distincts pour justifier leurs choix : le premier est plutôt d'ordre psychologique et fait appel aux processus de motivation. Le second est d'ordre plus réfléchi et technico-tactique. Il faut relever que les critères des journalistes n'accordent qu'une importance secondaire aux résultats obtenus par ces deux entraîneurs. Certes, chacun a obtenu des succès, mais aucun titre significatif en division 1 ou en Coupe de France<sup>1349</sup>. La propension à catégoriser à toute force, à définir des catégories, s'est déjà révélée dans la presse peu de temps auparavant. Les qualités principales des entraîneurs sont disséquées, et leurs caractéristiques analysées, parfois de façon pragmatique, avec des discours qui tentent de n'emprunter ni à la mythologie, ni à la magie, ni à la religion. *« Certains d'entre eux sont avant tout des techniciens. Ils s'attachent à la méthode, à la condition physique, à la logique du football. Exemple : Georges Berry, entraîneur de Lille (□). Par contre, il existe une catégorie d'entraîneurs qui savent communiquer l'enthousiasme à leurs poulains □ Mattler à Sochaux (□). Nous avons aussi des entraîneurs qui ont à lutter contre le tempérament de leur équipe et aussi profiter de leurs aptitudes particulières. C'est le plus difficile. Paul Wartel. Nous conservons enfin une quatrième catégorie d'entraîneurs : ceux qui, en dehors de toute considération de valeur personnelle, subissent l'influence du milieu dans lequel ils opèrent et l'ascendant du passé du club- Paul Baron, au Racing, Delfour au Red-Star »<sup>1350</sup>. L'emploi de mots de liaison suggère parfois étrangement que certains entraîneurs sont marqués par leurs*

---

<sup>1348</sup> Vainqueur de la Coupe intercontinentale en 1964 et 1965 avec l'Inter de Milan. Vainqueur de la Coupe d'Europe des clubs champions en 1964 et 1965 avec l'Inter de Milan. Vainqueur de la Coupe des Villes de Foire en 1960 avec le F.C. Barcelone. Champion d'Espagne en 1950 et 1951 avec l'Atletico Madrid, et 1959 et 1960 avec le F.C. Barcelone. Champion d'Italie avec l'Inter de Milan en 1963, 1964, 1965 et 1966. Vainqueur de la Coupe d'Espagne en 1959 et 1981 avec le F.C. Barcelone. Vainqueur de la Coupe d'Italie en 1969 avec l'A.S. Roma.

<sup>1349</sup> Si en effet Herrera comme Wartel ont fait remonter leur équipe de seconde en première division, respectivement en 1945/46 et 1946/47, en 1947 le Stade Français finit cinquième du championnat, performance qu'il renouvelle en 1948, alors que Sochaux termine à la neuvième place.

<sup>1350</sup> M. Pefferkorn. *France Football officiel* n° 7, 19 février 1946.

qualités, et qu'elles sont dominantes au point d'être exclusives. Pourtant, bien entendu, chacun des paramètres employés pour cette catégorisation ne saurait à lui seul caractériser les différents entraîneurs. Certains entraîneurs semblent pouvoir asseoir leurs compétences et leur aura sur des facteurs internes comme des traits de personnalité, alors que, curieusement, d'autres semblent condamnés à s'adapter à des facteurs externes qu'ils ne peuvent totalement maîtriser. L'article de France Football énonce ici un discours qui définit l'espace des énoncés possibles, à un moment donné et pour un groupe donné<sup>1351</sup>. Mais ces métaphores journalistiques, si elles semblent partisans et forcément partielles, ont le mérite de révéler les différentes facettes que la presse développe pour médiatiser les entraîneurs : les compétences techniques (enseigner et perfectionner), psychologiques (motiver), relationnelles (diriger), d'adaptation à l'environnement (convaincre). Le lecteur et le public peuvent désormais se familiariser davantage avec ce nouveau type d'acteurs. En reconnaissant la primauté de son rôle, la presse s'est attachée à décrire le personnage et en retour, cette médiatisation accrue a un impact sur la situation de l'entraîneur. Dans certains clubs, l'embauche d'un entraîneur devient d'ailleurs une priorité, et passe avant le recrutement de joueurs-vedettes : « *Vous imaginez donc aisément que les responsables du club marseillais peuvent maintenant envisager un recrutement de tout premier ordre. Avant toute chose, ils ont acquis un nouvel entraîneur (Henri Roessler) qui succède à Gusti Jordan*<sup>1352</sup>. *Ce dernier, précisons le, laisse un bon souvenir dans la capitale provençale, où il est considéré comme un gentleman, un technicien éprouvé mais □ un homme manquant parfois d'autorité* »<sup>1353</sup>. En choisissant la « plus belle carte de visite des entraîneurs français<sup>1354</sup> », l'Olympique de Marseille pense se garantir des résultats probants. Certes, c'est le palmarès de Roessler qui dicte ce choix, mais ce palmarès a contribué à mettre Roessler en avant dans la presse. Il est devenu un homme public, et ce faisant, une priorité dans l'effectif marseillais, passant même avant les joueurs. Cette reconnaissance médiatique, qui engendre un transfert spectaculaire, a un corollaire : l'indemnisation financière. « *A Reims, pendant la saison dernière, Roessler avait touché près de 2 millions. Pour la saison prochaine, l'O.M. lui en garantit presque le double* »<sup>1355</sup>.

<sup>1351</sup> A. Prost. Sociale et culturelle, indiscutablement, in J.-P. Rioux, J.-F. Sirinelli. *Pour une histoire culturelle*. Paris, Seuil, 1997. p. 138.

<sup>1352</sup> Ancien joueur professionnel au RC Paris (1933-1939 puis 1942-1945), autrichien d'origine mais sélectionné en équipe de France à 16 reprises entre 1938 et 1945, Gusti Jordan a entraîné le Red Star en 1947/48 puis Marseille en 1949/50, équipe avec laquelle il se classe huitième du championnat de France. Il entraînera ensuite Caen, Sarrebrück, le RC Paris puis le Standard de Liège.

<sup>1353</sup> *France Football* n° 223, 28 juin 1950.

<sup>1354</sup> Expression utilisée par *France Football* n°223, 28 juin 1950. Roessler, 2 sélections en équipe de France en 1942 en tant que joueur, a entraîné Reims de 1945 à 1950, et obtenu le titre de champion de France en 1949 puis la Coupe de France en 1950.

<sup>1355</sup> *France Football* n° 223, 28 juin 1950.

Roessler accède ainsi à un salaire très élevé, ce qui constitue un évènement inédit dans le cadre du football français et il bénéficie, en outre, d'une villa au Prado.

Portrait de **Henri Roessler** (Stade de Reims 1945-50 / Olympique de Marseille 1950-54)

Henri Roessler, né en Alsace en 1910, a connu une carrière de joueur professionnel. Il a joué à Troyes en 1935-36, puis à Strasbourg de 1936 à 1939, et au Red Star de 1940 à 1942. Il fait partie des joueurs qui ont remporté une Coupe de France (1942) ou un Championnat de France (1941) en période d'Occupation, deux titres obtenus avec le Red Star. Il connaît d'ailleurs 2 sélections en équipe de France en 1942. Membre de l'équipe fédérale de Reims-Champagne en 1943-44, il termine sa carrière de joueur à Reims dont il est entraîneur-joueur de 1944 à 1947. Puis il cesse de jouer pour devenir entraîneur exclusivement du Stade de Reims, avec qui il remporte une Coupe de France et un titre de champion de France. Cette notoriété lui permet d'attirer les convoitises et de réaliser en 1950 un transfert vers l'Olympique de Marseille, non seulement juteux mais également rarissime en raison du montant de la transaction.

Energique, autoritaire, Roessler passe pour être un entraîneur qui fait régner la discipline. Il est respecté de ses joueurs, qui ont de lui l'image d'un homme d'une grande intégrité, et un travailleur infatigable. Si ces caractéristiques lui valent l'admiration de ses joueurs (\*), avec d'autres, qui ont également un caractère entier (\*\*), cela conduit à des conflits. Il est vrai que Henri Roessler ne laisse pas passer la moindre défaillance à ses joueurs. Par contre, il sait leur attribuer le mérite du succès lorsqu'ils réalisent une belle prestation. Perçu par les journalistes comme un homme pondéré, froid, mais très franc, ils lui reconnaissent eux aussi une très haute conscience professionnelle. Roessler veut avoir la mainmise sur tout ce qui concerne la partie technique, y compris le recrutement, et souhaite ne pas s'en remettre à son président. En tant qu'entraîneur, il est volontiers dépeint comme un homme autoritaire, froid, brusque, aux manières tranchantes, qui n'hésite pas à dénigrer publiquement ses joueurs lorsqu'il juge leur performance insuffisante. Il veut imposer une discipline sans faille à ses joueurs. Si, à Reims, c'est quelque chose qu'il obtient sans problème, en revanche à Marseille, il est obligé de faire quelques concessions en raison du passé du club. Cependant, même en faisant preuve de plus de diplomatie, Roessler parvient à faire appliquer ses consignes. Sans y avoir remporté de titre, il est à ce jour l'entraîneur qui a connu la plus grande longévité (4 années) à la tête de l'Olympique de Marseille. Cette longévité, malgré des résultats plutôt mitigés, est à souligner au sein d'un club gros consommateur d'entraîneurs.

Il donne l'image d'un entraîneur qui ne reste pas figé dans ses choix tactiques, mais qui sait s'orienter vers de nouvelles options, notamment lorsque son équipe traverse une passe difficile. Il est décédé en 1978 à Plan de Cuques (Bouches du Rhône) où il s'était retiré après sa carrière d'entraîneur.

(\*) dont P. Flamion, qui deviendra entraîneur professionnel.

(\*\*) comme J. Prouff, qui deviendra entraîneur professionnel.

Références principales :

*France Football* n°223, 28 juin 1950

*France Football* n°231, 22 août 1950

*France Football* n°234, 12 septembre 1950

*France Football* n°259, 6 mars 1951

### Palmarès en tant qu'entraîneur :

Champion de France avec le Stade de Reims en 1949.

Vainqueur de la Coupe de France avec le Stade de Reims en 1950.

« Notre succès fut long à s'affirmer. Mais l'O.M. sut se créer dix occasions de marquer. Mes hommes commencèrent à suivre les consignes. Ils s'efforcent de faire du football. Scotti a réalisé un très bon match. Ekner fut brillant, mais il a joué en soliste ». **France Football n° 234, 12 septembre 1950**, après le match Marseille-Toulouse.

Certains entraîneurs, à partir des années 1950, deviennent donc des entraîneurs-vedettes, au même titre qu'il existe depuis les débuts du football des joueurs-vedettes. Si dans les années 1930 puis 1940, certains entraîneurs ont pu accéder à une certaine forme de reconnaissance, il ne s'est jamais agi de vedettariat, et elle ne concernait pas les entraîneurs d'origine française dans les années 30. Cependant, cet accès à un nouveau statut ne concerne évidemment qu'un petit nombre d'entre eux et de ce fait, les compensations financières respectent cette logique. Certains entraîneurs effectuent parfois le choix d'abandonner leur poste pour se diriger vers des emplois plus rémunérateurs. Il existe plusieurs statuts au sein de la corporation des entraîneurs, et dans des clubs modestes, même professionnels, la médiatisation et le salaire élevé ne sont pas forcément le lot de tous.

## **2. Une attribution causale positive**

D'avantage encore que l'identification médiatique, les entraîneurs bénéficient de ce que nous nommons « attribution causale positive ». Cette expression revient à dire que les entraîneurs, davantage que lors de la période précédente, bénéficient d'une réelle imputation en responsabilité pour les bons résultats de leur équipe. Après l'Occupation, la reprise du football dans un contexte familial, qui fait à nouveau place aux clubs et non plus aux équipes fédérales à l'échelon supérieur, voit les entraîneurs accéder à une forme de reconnaissance plus évidente. Certes, dans les années 30, quelques articles avaient commencé à mettre son rôle en exergue<sup>1356</sup> ainsi que pendant la période d'Occupation, tel cet article concernant Benito Diaz, des Girondins de Bordeaux : « Ce succès, c'est celui d'un entraîneur dont le dévouement égale la profonde connaissance de la technique et des hommes, qui depuis cinq années consacre à son œuvre la foi et l'opiniâtreté d'un apôtre, et qui, d'un groupe obscur de

---

<sup>1356</sup> *Football* n° 319, jeudi 27 février 1936, publie pour la 1<sup>ère</sup> fois dans ses colonnes la photographie d'un entraîneur avec la légende suivante : « M. Demey, l'excellent entraîneur de l'Amiens A.C., qui a battu Rouen ».

*débutants, a fait une grande équipe* »<sup>1357</sup>. Les termes choisis ne sont pas anodins, dans la mesure où, même en zone libre, la France traverse des épreuves difficiles et pénibles. La période de l'Occupation consacre le retour à une réelle ferveur religieuse<sup>1358</sup>, marquée au moins dans les temps qui succèdent à la défaite par une flambée de piété qui remplit les églises<sup>1359</sup>. Ces manifestations d'une foi qui s'était largement atténuée sous la III<sup>ème</sup> République peuvent donc également influencer la presse et s'accommoder de la description de comportements relatifs au football. La comparaison à caractère religieux renforce l'illusion du « *miracle* »<sup>1360</sup> accompli par l'entraîneur bordelais, et consacre son œuvre. Ces procédés qui consistent à glorifier l'entraîneur sont rares durant la guerre, et pour cause, puisque les footballeurs ne s'entraînant que peu et avec désinvolture, l'influence de l'entraîneur et de l'entraînement sur les joueurs et les équipes sont difficilement perceptibles pour les journalistes. Mais les louanges réapparaissent après 1945. « *Bilan de la saison 1944-45 : Rouen*<sup>1361</sup> : *Mais l'entraîneur Kimpton, critiqué pour sa sévérité, sut mettre dirigeants et joueurs devant leurs responsabilités, et nanti des pleins pouvoirs, faire reprendre à l'équipe sa marche triomphante. Il est vrai que « le magicien britannique » reçut, à ce moment décisif, l'appoint de deux excellents joueurs* »<sup>1362</sup>. Cette fois-ci, ce sont les forces occultes qui sont invoquées pour mettre en place une mystique dans la presse spécialisée : celle du pouvoir décisif de l'entraîneur. L'histoire des mentalités montre que la perméabilité entre le monde sensible et le monde surnaturel, l'identité de nature entre le corporel et le psychique<sup>1363</sup>, sont soutenus par des médias de leur époque. La presse sportive remplit ici cette fonction. Avant même la reprise officielle du championnat de France, le rôle de l'entraîneur y est mis en exergue, cette fois de façon plus pragmatique. « *Arago d'Orléans, que manage Vandooren, a battu l'A.S. Charente 5-0. Un entraîneur contribue grandement aux succès de son équipe. N'est-ce pas, d'ailleurs, une vérité première ?* »<sup>1364</sup>. Le discours qui émerge ne précise pas véritablement ce qu'est ce rôle. S'agit-il du charisme de l'homme, qui entraîne ses joueurs à se surpasser ? De la teneur de ses discours ? De ses procédés d'entraînement, de la tactique

<sup>1357</sup> Football n° 504, 22 mai 1941.

<sup>1358</sup> J. Duquesne. *Les catholiques français sous l'Occupation*. Paris, Grasset et Fasquelle, 1996. p. 29. Les officiels se rendent volontiers dans les églises et invoquent le nom de Dieu à tout moment. Il s'agit de faire son « mea culpa », de redonner du prix à la protection sainte et divine, ce que confirme également M. Cointet. *L'Église sous Vichy. 1940-1945. La repentance en question*. Librairie académique Perrin, 1998. p. 55.

<sup>1359</sup> P. Burrin. *La France à l'heure allemande. 1940-1944*. Paris, Seuil, 1995. p. 223.

<sup>1360</sup> Le terme est employé explicitement dans le même article.

<sup>1361</sup> Rouen, vainqueur du championnat de zone Nord, bat en finale Lyon, vainqueur du championnat de zone Sud, par 4 buts à 0.

<sup>1362</sup> *L'Almanach du Football* 1946. Paris, Ce soir éditions.

<sup>1363</sup> J. Le Goff, 1974, *opus cit.*, pp. 119-120.

<sup>1364</sup> *Sprint* n° 14, 11 février 1945.

étudiée et mise en œuvre par ses soins ? Ce sont dans les résultats que réside en fait la part visible de l'influence de l'entraîneur. Les aspects positifs sont largement soulignés, et les commentaires souvent élogieux. « *Veinante sut lâcher à point la cavalerie messine □ Victoire messine sans doute, mais succès personnel de l'entraîneur Veinante, lequel sut voir les défauts de la cuirasse arlésienne et en tirer, pour son équipe, tout le profit désirable* <sup>1365</sup> ». Au-delà des effets du style et du caractère dithyrambique des propos, de plus en plus dès les années d'après-guerre, et davantage encore dans les années 1950, l'entraîneur est glorifié dans la presse. Ses connaissances théoriques sont mises au service de ses capacités d'observation et ses facultés d'adaptation aux caractéristiques du jeu pratiqué par les formations adverses. De surcroît, on assiste à un processus d'attribution personnelle : en effet, alors qu'autrefois, c'était la profession d'entraîneur dans son ensemble qui était louée, dorénavant, les « exploits » des entraîneurs sont relatés de façon nominative. Et c'est bien entendu l'aspect évènementiel qui est largement commenté. Plus que la faculté à diriger un entraînement conçu de façon rationnelle, c'est la capacité de l'entraîneur à être un maître tacticien, un stratège, qui est mise en valeur : « *Comment l'entraîneur François Pleyer* <sup>1366</sup> *a enfoncé deux flèches : Grumelon et Combot au sein de la défense toulousaine* » <sup>1367</sup>. L'entraîneur rennais a pour principal mérite d'avoir su utiliser les forces de son équipe pour exploiter les faiblesses adverses. Alors qu'auparavant, ce sont principalement les joueurs qui étaient crédités d'exploits en tous genres, à partir des années 50, les entraîneurs accèdent à une forme de médiation indéniable. La réflexion du maître d'œuvre, de l'ordonnateur tactique, semble indissociable de l'exécution en œuvre technique des joueurs. Dorénavant, si les qualités intrinsèques des joueurs sont toujours susceptibles de faire basculer le sort d'un match, elles ne semblent tirer leur quintessence que de leur adéquation à un dessein tactique perpétré par l'entraîneur, à qui sont imputés nombre de bons résultats. « *Tomazover* <sup>1368</sup> *a transformé Sète. Mais mieux et plus qu'eux, c'est la tactique de Tomazover qui l'emporte : de tactique qui a besoin de se confirmer, mais qui ne manque pas de panache* » <sup>1369</sup>. La mesure est rarement de mise dans les journaux, puisqu'ils doivent attirer l'attention. Ici, une remarque qui concerne une équipe en pleine préparation de la saison, alors que le championnat est à plus de quinze jours de son ouverture, est à considérer avec prudence. Par contre, durant la saison officielle,

<sup>1365</sup> *France Football* n° 235, 19 septembre 1950.

<sup>1366</sup> François Pleyer est l'entraîneur de Rennes de 1945 à 1952. Joueur autrichien naturalisé français en 1936, il a évolué sous les couleurs rennaises de 1933 à 1939.

<sup>1367</sup> *France Football* n° 234, 12 septembre 1950.

<sup>1368</sup> Marcel Tomazover est un entraîneur qui effectue une longue carrière professionnelle. On le retrouve entre autres à Sète (1950-1954 puis 1960-1965), à Metz (1957-1958), à Alès (1959-1960), à Nîmes (1967-1969), au Red Star (1970 à-1972).

<sup>1369</sup> *France Football* n° 232, 29 août 1950.

la presse peut se baser sur des faits concrets, pour tresser des louanges aux entraîneurs : « *Lucien Jasseron a replacé Le Havre sur la route de la Division 1* »<sup>1370</sup>.

Obtenir des résultats significatifs est un sésame efficace pour être valorisé dans la presse écrite. Les obtenir avec la manière est également un moyen favorable. Enfin, obtenir des résultats convaincants avec des moyens limités est un fait d'armes qui ne passe pas inaperçu. « *Mais il continua de travailler lui aussi, avec des moyens extrêmement réduits et les joueurs que son flair et celui des dirigeants lui permettaient d'acquérir. Et Firoud*<sup>1371</sup>, peu à peu, a réussi à fabriquer une équipe solide, vivante, remuante (□) *Firoud est un entraîneur sérieux, appliqué, intelligent, qui ne jette jamais de poudre aux yeux mais qui mène remarquablement bien sa barque. Un des entraîneurs français les plus complets et les plus solides* »<sup>1372</sup>. Les qualités attribuées à Firoud rejoignent celles qu'on attend des cadres dans les entreprises : participation aux risques de l'économie, fierté de la création technique, éthique de travail, contact direct avec le milieu ouvrier, que représentent ici les joueurs, tout en admettant une certaine dose de dirigisme<sup>1373</sup>. A ce titre, il réussit à faire fructifier les ressources humaines dont dispose le club. La qualification de Nîmes pour la finale de la Coupe de France semble donc beaucoup devoir à son entraîneur<sup>1374</sup>, d'autant que ses conditions de travail ne sont pas celles que connaissent certains de ses collègues dans des clubs plus huppés.

Portrait de **Kader Firoud** (Nîmes Olympique 1955-62 puis 1989-78/ Toulouse FC 1964-67/ HSC Montpellier 1980-82

Né en 1919 en Algérie, il débute dans les équipes de jeunes à Oran. Pendant la seconde guerre mondiale, il est repéré par Toulouse à l'occasion d'un match entre la sélection d'Afrique du Nord et la sélection de métropole. Il est engagé par Toulouse où il joue en 1942-43 et 1944-45, avec dans l'intervalle un passage dans l'équipe fédérale de Grenoble-Dauphiné en 1943-44. Il joue ensuite à Toulouse (1944-45), Saint-Étienne (1945-48) et à Nîmes (1948-54). A plus de trente ans, il connaît la consécration avec 6 sélections en équipe de France en 1951 et 1952. En 1954, sa carrière de joueur est stoppée brutalement en raison d'une grave blessure occasionnée par un accident de voiture. Il devient entraîneur du Nîmes Olympique en 1955, à l'âge de 36 ans. Réputé travailleur, infatigable, passionné et proche de ses joueurs, cela ne l'empêche pas de mener ses entraînements à la dure, malgré des conditions souvent très précaires : « *Voyez le cas de Nîmes : nous nous entraînons sur un terrain municipal deux heures le matin. En tout et pour tout* »<sup>1375</sup>. Abonné aux places

<sup>1370</sup> *France Football* n° 658, 14 octobre 1958.

<sup>1371</sup> Se référer au portrait de Kader Firoud. Il a dirigé une équipe professionnelle lors de 782 matches de Division 1. Seul Guy Roux compte davantage de présences.

<sup>1372</sup> *France Football* n° 632, 29 avril 1958.

<sup>1373</sup> J.-P. Daviet, 1997, opus cit. p. 284.

<sup>1374</sup> Sous la direction de son entraîneur Firoud, l'équipe de Nîmes se classe également deuxième du championnat de France en 1957, 1958, 1959.

<sup>1375</sup> *Football Magazine* n° 150, juillet 1972.

d'honneur, il ne réussit pas à mener Nîmes à la conquête d'un titre, puisque les Crocodiles nîmois terminent par trois fois à la seconde place du championnat en 1958, 1959 et 1960 et échouent en finale de la Coupe de France en 1958 et 1961. Figure populaire du sport algérien, il est chargé de deux missions importantes à la tête de l'équipe nationale d'Algérie en 1963, puis de 1967 à 1969, avant de revenir à Nîmes où malgré son travail, et sûrement en raisons d'un déficit d'infrastructures flagrant, il ne parvient pas à remporter de titre malgré une nouvelle seconde place décrochée en 1972. Kader Firoud a été élu meilleur entraîneur français par *France Football* en 1971 en compagnie de Jean Prouff. Il termine sa carrière d'entraîneur de Montpellier et connaît les joies de la montée en Division 1 à l'issue de la saison 1980-81, mais également les affres de la relégation en Division 2 dès la saison suivante. Il se retire ensuite du football.

Kader Firoud a dirigé un nombre impressionnant de 782 matches en Division 1, chiffre dépassé par le seul Guy Roux avec 894 rencontres à son actif. Des collectifs de supporters nîmois font actuellement circuler des pétitions afin de rebaptiser le stade des Costières du nom de Kader Firoud.

*« Firoud est un entraîneur sérieux, appliqué, intelligent, qui ne jette jamais de poudre aux yeux, mais qui mène remarquablement sa barque. Un des entraîneurs français les plus complets et les plus sensibles ».* **Jacques Ferran. France Football n° 632, 29 avril 1958.**

### 3. Une profession qui se médiatise et □ ses entraîneurs vedettes : Snella et Batteux

A partir des années 1950, la presse s'attache à mieux faire découvrir les entraîneurs. A l'orée de la saison 1950-51, une double page leur est consacrée. « (□) *Ils méritent d'être connus* »<sup>1376</sup>.

---

<sup>1376</sup> *France Football* n° 231, 22 août 1950.

# Pour trente-six clubs professionnels

## EN DIVISION I, LE PLUS "ANCIEN" PAUL BARON

### LE PLUS JEUNE ALBERT BATTU

**1. André Gérard (Girondins F.C.)**

30 ans. Ancien gardien de but devenu entraîneur, André Gérard a été entraîneur de l'équipe de France de football amateur. Il est également un joueur qui a joué pendant de nombreuses années dans les équipes de son club. Il a été entraîneur de l'équipe de France de football amateur pendant de nombreuses années.

**2. André Cheuva (Lille O.S.C.)**

Comme René, Vainqueur, entraîneur, sous sa coupe, les deux équipes ont été championnes de France de football amateur. Il a été entraîneur de l'équipe de France de football amateur pendant de nombreuses années.

**3. Albert Battu (Stade de Reims)**

René, vainqueur de la coupe de France, entraîneur de l'équipe de France de football amateur. Il a été entraîneur de l'équipe de France de football amateur pendant de nombreuses années.

**4. Edmond Enée (F.C. Toulouse)**

30 ans. Entraîneur de l'équipe de France de football amateur. Il a été entraîneur de l'équipe de France de football amateur pendant de nombreuses années.

**5. Elly Roux (O.G.C. Nice)**

Entraîneur de l'équipe de France de football amateur. Il a été entraîneur de l'équipe de France de football amateur pendant de nombreuses années.

**6. Paul Wartel (F.C. Sochaux)**

Un ancien, lui aussi. Plus âgé de la trentaine, mais avec une expérience de entraîneur de l'équipe de France de football amateur. Il a été entraîneur de l'équipe de France de football amateur pendant de nombreuses années.

**7. Paul Baron (R.C. Paris)**

Le plus ancien entraîneur français. A 55 ans, il a été entraîneur de l'équipe de France de football amateur. Il a été entraîneur de l'équipe de France de football amateur pendant de nombreuses années.

**8. Henri Rosaler (O. Marseille)**

Un ancien de l'équipe de France de football amateur. Il a été entraîneur de l'équipe de France de football amateur pendant de nombreuses années.

**9. Francis Peyer (Stade Rennais)**

30 ans. Ancien entraîneur de l'équipe de France de football amateur. Il a été entraîneur de l'équipe de France de football amateur pendant de nombreuses années.

**10. Julien Darui (C.O. Roubaix-Tourcoing)**

Le plus jeune entraîneur français. A 25 ans, il a été entraîneur de l'équipe de France de football amateur. Il a été entraîneur de l'équipe de France de football amateur pendant de nombreuses années.

**11. Jean Snella (A.S. Saint-Etienne)**

Ce grand et robuste entraîneur de l'équipe de France de football amateur. Il a été entraîneur de l'équipe de France de football amateur pendant de nombreuses années.

**12. Pierre Brimbillia (F.C. Nancy)**

Est arrivé entraîneur de l'équipe de France de football amateur. Il a été entraîneur de l'équipe de France de football amateur pendant de nombreuses années.

**13. Charles Nicolas (R.C. Strasbourg)**

Entraîneur de l'équipe de France de football amateur. Il a été entraîneur de l'équipe de France de football amateur pendant de nombreuses années.

**14. Marcel Tomazover (F.C. Sete)**

Le plus jeune entraîneur français. A 25 ans, il a été entraîneur de l'équipe de France de football amateur. Il a été entraîneur de l'équipe de France de football amateur pendant de nombreuses années.

**15. Ludwik Dupal (R.C. Lens)**

Alors que l'équipe de France de football amateur. Il a été entraîneur de l'équipe de France de football amateur pendant de nombreuses années.

**16. Willi Wolf (Stade Français)**

Le seul entraîneur étranger en Division I. A 40 ans, il a été entraîneur de l'équipe de France de football amateur. Il a été entraîneur de l'équipe de France de football amateur pendant de nombreuses années.



**Willi Wolf, le seul entraîneur étranger en Division I.**

**Vainqueurs de Coupe**

Henri Rosaler et Paul Baron (à droite)





VEDETTE BODUR  
POINTES INÉVARIABLES  
CHAUSSURES  
MERCIER  
ET BALLONS

## France Football n° 231, 22 août 1950. Portrait des 36 entraîneurs des équipes professionnelles de Division 1 et Division 2.

Chacun des 18 entraîneurs de division 1 bénéficie du même traitement : son portrait, et quelques lignes de commentaire. Symboliquement, avant le démarrage de la saison, tous sont placés sur un pied d'égalité. Les entraîneurs représentent en cette occasion une corporation unie, dont on ne dégage aucune vedette. La difficulté de la tâche qu'ils ont à accomplir est



qui évoquent essentiellement les traits de caractère et les qualités de chacun d'entre eux. Le procédé se renouvelle régulièrement. « *Les 20 entraîneurs de Division répondent aux questions (indiscrètes) de F.F.* ». <sup>1378</sup> Cette fois-ci, la place accordée à chacun dépend évidemment de la longueur de leurs réponses. Par contre, ils sont à nouveau placés sur un pied d'égalité en étant chacun strictement soumis aux mêmes questions, qui portent essentiellement sur les qualités de leurs équipes respectives, leurs méthodes de jeu. La promotion par la presse de la profession d'entraîneur s'effectue ainsi essentiellement dans les années 1950, et se traduit par une médiatisation accrue, notamment à deux moments-clé, rapprochés dans la saison : le stage national d'entraîneurs, et la présentation officielle d'avant saison. Dans le second cas, aucun des entraîneurs n'est mis en avant par rapport à ses congénères, comme si, de manière symbolique, les problèmes qu'ils sont amenés à connaître, et les différences de traitement qui suivent dans la saison, en fonction des résultats que leurs équipes obtiennent, ne peuvent être soulignés qu'après le premier match de championnat. Les années 1960 voient la presse perpétuer cette tradition, même si les questions posées à l'entraîneur deviennent plus personnelles. Ainsi, *France Football* n° 1170, 3 juillet 1968 qui retrace l'ensemble de la carrière de Division 1 de chacun d'entre eux, leur demande de se livrer à un pronostic, et de fournir le tiercé dans l'ordre du championnat de France de la saison à venir. Cette formule permet de personnaliser les réponses, et de sonder davantage les pensées de chacun d'entre eux. Cependant, une fois le championnat de France entamé, certains d'entre eux reviennent davantage que les autres sur le devant de la scène, et parmi eux, quelques-uns accèdent à un véritable statut d'entraîneur-vedette. Au cours des années 1940- 50, deux entraîneurs se construisent un palmarès, d'abord en temps que joueurs, puis entraîneurs : Jean Snella et Albert Batteux. Snella est un joueur réputé dans les années 40, alors que, durant cette période, Batteux est international <sup>1379</sup>. Tous deux ne deviennent pas des entraîneurs-vedettes par hasard. C'est surtout leur palmarès d'entraîneur, forgé au fil des années, qui les expose à une curiosité médiatique accrue. Batteux, par exemple, remporte le championnat de France avec Reims en 1953, 1955, 1958, 1960, 1962, et la Coupe de France en 1958. Jean Snella, lui, remporte le championnat de France en 1957 avec l'A.S. Saint-Étienne. Bien sûr, en raison de leur passé de joueur ils ne démarrent pas leur carrière comme de parfaits inconnus, voire comme des anciens joueurs peu connus. Mais à force d'accumuler des résultats positifs, la presse s'intéresse de très près à eux. La rentabilité est devenue un

---

<sup>1378</sup> *France Football* n° 647, 5 août 1958.

<sup>1379</sup> Sélectionné à plusieurs reprises comme remplaçant en équipe de France, J. Snella n'est jamais rentré en jeu, ce qui fait qu'aucune sélection ne lui est comptabilisée. Batteux compte 8 sélections en 1948 et 1950.

critère pour désigner les bons entraîneurs, bien plus qu'en 1947, où Herrera et Wartel étaient consacrés pour des caractéristiques qui tenaient moins aux résultats obtenus par leur équipe<sup>1380</sup>. En 1957, une double page est publiée : « *Batteux et Snella : Les deux plus grands entraîneurs français ont échangé leurs impressions sur la saison 57-58* »<sup>1381</sup>.

Portrait de **Jean Snella** (Saint-Etienne 1950-59 puis 1963-67 / Servette de Genève 1959-63 puis 1967-1971/ Nice 1970-74 /N.A. Hussein Dey (Alger) 1976-78/ Metz 1979-80)

Jean Snella, né en 1914, a été un joueur professionnel à Lille (1934-38) puis à Saint-Étienne (1938-1940). D'une honnêteté à toute épreuve, il refusa une sélection en équipe de France, se estimant insuffisamment en forme. Il passe son diplôme d'entraîneur en 1948, et entraîne Lorient avant de venir s'occuper des amateurs de l'A.S. Saint-étienne. Il est nommé entraîneur de l'équipe professionnelle en 1950, et le restera jusqu'en 1957. Après avoir passé quatre années au Servette de Genève, parce que les dirigeants ne voulaient pas lui accorder un contrat de longue durée, il revient entraîner l'A.S.S.E. de 1963 à 1967, période pendant laquelle il remporte 3 titres de Champion de France. Il cède la place à son ami Albert Batteux en 1967, et entraînera Nice entre 1970 et 1974, équipe avec qui il obtient de bons résultats, mais sans remporter de titre. Jean Snella est aussi l'adjoint d'Albert Batteux à la tête de l'équipe de France lors de la Coupe du Monde de 1958 en Suède.

Contrairement à nombreux de ses collègues, Jean Snella refuse de considérer la préparation physique comme une fin en soi, mais comme un moyen. Il aurait été marqué par les 10 tours de terrain obligatoires qui démarraient chaque entraînement alors qu'il était joueur à Lille et se refuse à reproduire ce modèle. Il préfère faire confiance à l'intelligence du joueur, à leur prise d'initiative. Snella a la réputation d'être exigeant avec ses joueurs. Il est aimé de ces derniers, car il sait être à leur écoute, individualiser son enseignement. Il est aussi un entraîneur qui donne régulièrement leur chance aux jeunes joueurs. C'est en quelque sorte le précurseur de la formation. Il n'a pas d'autre distraction que le football.

Homme de dialogue, Jean Snella sait l'être également avec les dirigeants et les journalistes. Dans le milieu du football, on l'appelle avec déférence (y compris ses anciens joueurs, parfois internationaux) « Monsieur Snella ». Il décède pendant son dernier mandat d'entraîneur à Metz à l'âge de 65 ans. Il a fortement marqué toute une génération d'entraîneurs, et notamment Robert Herbin, l'un de ses prestigieux successeurs à l'A.S. Saint-Étienne.

#### Références principales :

*France Football* n°231, 22 août 1950

*France Football* n°436, 27 juillet 1954

*France Football* n°604, 15 octobre 1957

*France Football* n°615, 31 décembre 1957

*France Football* n°908, 6 août 1963

*France Football* n°880, 22 janvier 1963

*France Football* n°891, 9 avril 1963

*France Football* n°1123, 19 septembre 1967

*France Football* n°1434, 25 septembre 1973

<sup>1380</sup> Se reporter à *France Football* n° 122, 21 juillet 1948.

<sup>1381</sup> *France Football* n° 647, 5 août 1958.

### Palmarès en tant qu'entraîneur :

Champion de France avec l'A.S. Saint-Étienne en 1957, 1964, 1967.

Champion de Suisse avec le Servette de Genève en 1961 et 1962.

Coupe de Suisse avec le Servette de Genève en 1971.

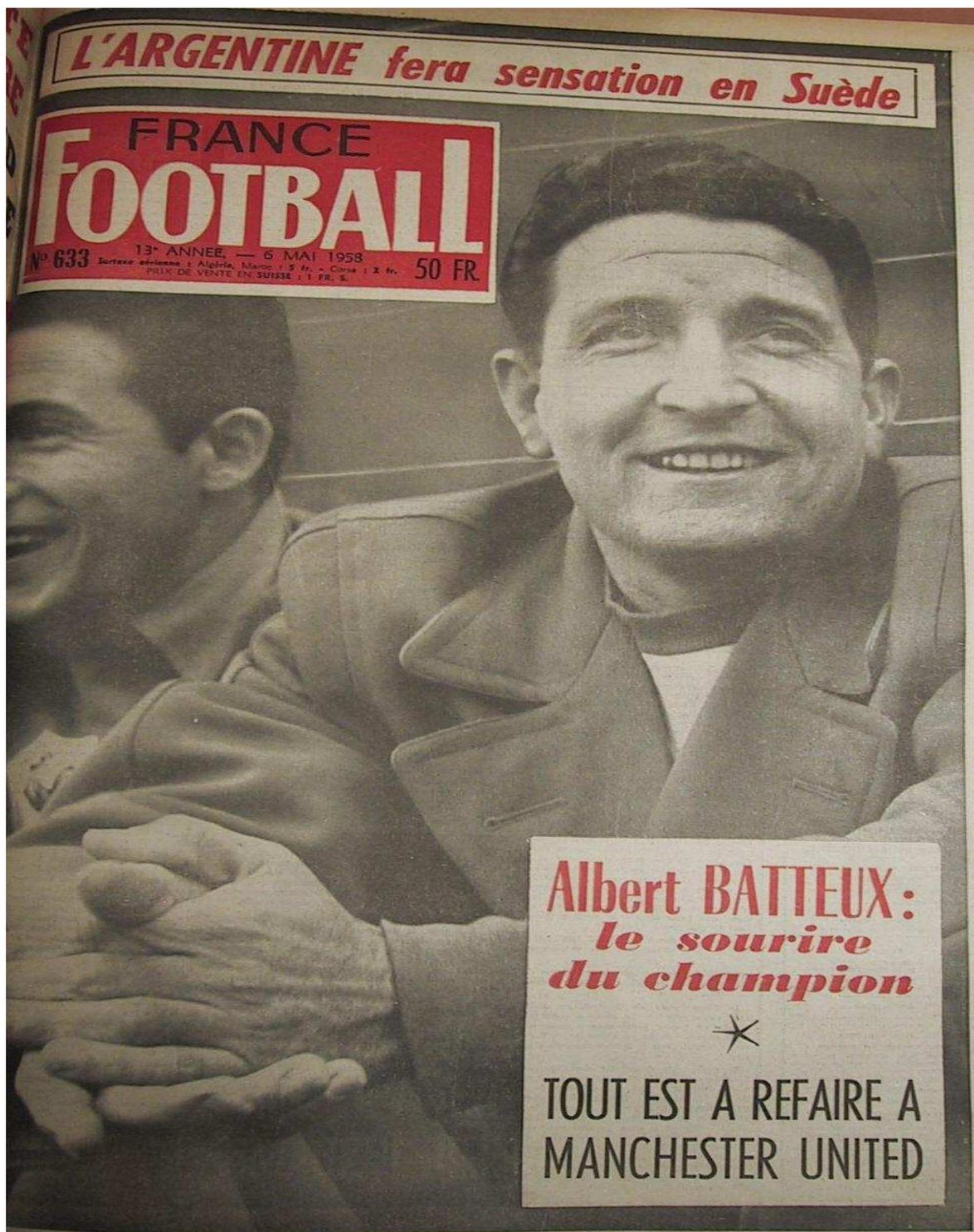
Jean Snella, après son départ de Saint-Étienne pour le Servette de Genève : « *Mais il faudrait, pour que le football français se purifie, reparte du bon pied, qu'il y ait une évolution, une révolution même (□). Le problème, avant tout, est de faire ressortir l'élite. En France, il y a de quoi faire quatorze à seize équipes cent pour cent professionnelles. Les joueurs seraient bien payés, les équipes seraient équilibrées et feraient un spectacle convenable. Les clubs rattraperaient aisément le nombre de spectateurs perdu en raison de la diminution du nombre de matches. Les joueurs, bien payés, assurés de leur avenir, auraient des obligations plus grandes vis-à-vis du public* ». **France Football n° 891, 9 avril 1963.**

L'article consiste en un échange de vues, ce qui devient rapidement un procédé à la mode. Les qualificatifs employés cèdent certes à une relative subjectivité, mais il est vrai que les résultats obtenus par les deux entraîneurs confèrent au jugement un caractère plus objectif. Dans les deux cas, ce qui est remarquable, c'est la durée encore relativement courte de leur carrière, à l'époque où l'article est publié : aucun d'entre eux n'atteint sa dixième année de carrière (Batteux, par exemple, a commencé sa carrière d'entraîneur à Reims en 1950). Le principe des interviews parallèles se renouvelle dès 1958. « *Quatre entraîneurs français révèlent le programme et leur conception de l'entraînement. Nous avons demandé à quatre de nos entraîneurs les plus qualifiés, Albert Batteux (Reims), Jean Snella (Saint-Etienne), Louis Dugauguez (Sedan), et Lucien Troupel (Lyon), de répondre à une série de huit questions relatives à la mise en condition du football* »<sup>1382</sup>. Les deux entraîneurs-vedettes partagent l'espace de la double page avec deux de leurs collègues, qui sont également instructeurs dans les stages nationaux. Mais est-ce un hasard si les réponses de Batteux et Snella remplissent la première de cette double page ? Sans doute pas. En raison d'un palmarès nettement plus étoffé, à la fin des années 50, Batteux devient l'entraîneur-vedette français. Il est vrai qu'il a été nommé entraîneur<sup>1383</sup> de l'équipe de France en 1955, et qu'on lui attribue une bonne part du mérite de la troisième place obtenue par la France à la Coupe du Monde de 1958, même si pour l'occasion, Snella l'a efficacement secondé. Mais Batteux a alors d'ores et déjà pris de l'avance en termes d'exposition médiatique. Ainsi, *France Football*<sup>1384</sup> titre : « *Le sourire du champion* » en légende d'un portrait qui couvre l'intégralité de la une, alors que toute la dernière de couverture est consacrée à son interview.

<sup>1382</sup> *France Football* n° 616, 7 janvier 1958.

<sup>1383</sup> Entraîneur de l'équipe de France ne signifie pas sélectionneur. C'est Paul Nicolas qui occupe cette fonction alors que Batteux entraîne les sélectionnés lors des rassemblements précédant les matches.

<sup>1384</sup> *France Football* n° 633, 6 mai 1958.



**France Football n° 633, 6 mai 1958. Albert Batteux après le titre de champion de France obtenu par le Stade de Reims.**

En choisissant d'illustrer le titre de champion de France du Stade de Reims non par la photographie d'un joueur, mais par celle de son entraîneur, l'hebdomadaire consacre bien Albert Batteux comme une des étoiles du football français. Le fait est suffisamment rare pour être souligné. Batteux est le seul entraîneur français à bénéficier d'un statut qui avoisine celui

des joueurs-vedettes. Il est vrai que non seulement le Stade de Reims obtient des titres sous la houlette de son entraîneur, mais que de surcroît l'équipe développe un style technique et rapide qui devient sa marque de fabrique. Caractérisé par des échanges de jeu courts, des déviations en une touche, des une-deux, du jeu en triangle, ce style est travaillé et répété à l'entraînement et identifié par le public par l'appellation « jeu à la rémoise »<sup>1385</sup>. Ce processus ne se dément pas, puisqu'en 1960, après un nouveau titre de champion de France le mensuel *France-Football Magazine n° 4*, lui consacre six pages d'interview. Albert Batteux, en raison de ses résultats mais également de son rayonnement auprès des joueurs, de son charisme, de sa jeunesse, est l'entraîneur phare des années 1950. De surcroît, il va contribuer à la perpétuation de son image dans les années 1960, en obtenant la même réussite avec l'A.S. Saint-Étienne que celle qu'il avait connue avec le Stade de Reims<sup>1386</sup>. Il est la preuve que les entraîneurs, au même titre que les meilleurs joueurs, peuvent également accéder au vedettariat à la fin des années 1950.

Portrait de **Albert Batteux** (Reims 1950-63 / Grenoble (Division 2) 1963-67 / Saint-étienne 1967-72)

Albert Batteux, né en 1919, est un très bon joueur professionnel entre 1937 et 1950, qui compte 8 sélections en équipe de France, et remporte le titre de champion de France avec le Stade de Reims en 1949, ainsi que la Coupe de France en 1950.

Dès 1942, il s'inscrit au premier stage national qui délivre le statut de moniteur-joueur. En 1950, presque par surprise, on lui propose alors qu'il n'a pas trente ans et que sa carrière de joueur semble loin d'être terminée, de remplacer son entraîneur Henri Roessler en partance pour Marseille. Batteux accepte, alors qu'il aurait pu effectuer encore quelques saisons en tant que joueur. Il était considéré comme un joueur clairvoyant, fin, et avisé : la perception de ces qualités restera la même auprès du public, des joueurs, des dirigeants, des journalistes, pour l'entraîneur qu'il est devenu.

Albert Batteux est un homme de dialogue. Loin de l'image autoritaire véhiculée par nombre de ses confrères, il discute et convainc. Il connaît le football sur le bout des doigts, et est réputé pour ses causeries d'avant-match, aussi bien que ses conférences, où sa force de persuasion et ses talents d'orateur font merveille. Il enrichit son discours d'innombrables anecdotes et est capable de captiver son auditoire. Le système de jeu qu'il fait pratiquer à son équipe de Reims dès 1950, à base de jeu court et de déplacements, apparaît très en avance en France. La relance à la main par le gardien ou les petits corners « à la rémoise » sont de réelles nouveautés. Il donne en tous cas des résultats immédiats, car la technique individuelle, la finesse, la précision et l'intelligence des footballeurs de Reims leur valent de remporter le titre de Champion de France à cinq reprises entre 1953 et 1962. De surcroît, Reims accède durant cette époque à deux finales de la Coupe d'Europe des clubs champions, battus à chaque fois par le Real Madrid en 1956 et 1959. Parallèlement à l'exercice de sa fonction à Reims, il est nommé entraîneur de l'équipe de France et la fin de

<sup>1385</sup> On peut dresser le parallèle avec l'équipe du F.C. Lourdes en rugby, qui développe dans les années 50 un jeu propre identifiable par tous, concerté et répété, qui cultive l'art de la passe bien faite. J. Vincent, 2003, *opus cit.*, pp. 696-698.

<sup>1386</sup> L'image de Albert Batteux est restée tellement ancrée dans la mémoire du football français que *France Football* lui consacre un hommage de six pages à sa mort en mars 2003, alors que sa carrière d'entraîneur est terminée depuis 1980. *France Football n° 2969*, 4 mars 2003.

1954, mais n'en est pas le sélectionneur car ce rôle échoue à Pierre Pibarot, et sous sa responsabilité et avec l'aide de Jean Snella, la sélection nationale obtient une brillante troisième place à la Coupe du monde 1958 en Suède. Ce mandat s'achève en 1958.

Albert Batteux est un homme qui privilégie l'aspect humain à l'aspect financier, ce qui le pousse, après son limogeage de Reims en 1963, à accepter les offres de Grenoble en 2<sup>ème</sup> Division, plutôt que celles alléchantes du prestigieux F.C. Barcelone. Grenoble est sa ville natale, celle où résident ses parents. En 1967, recommandé par Jean Snella, il succède à ce dernier à la tête de l'A.S. Saint-Étienne, avec laquelle il remporte 4 championnats consécutifs entre 1967 et 1970, ainsi que deux Coupes de France. A Saint-étienne, il garde les mêmes conceptions qu'il avait à Reims, qu'il définit lui-même comme esthétiques et empruntées d'un certain romantisme. Sans jamais employer la manière forte, il est respecté, voire vénéré des joueurs, en raison de ses connaissances, de ses qualités pédagogiques, ainsi que d'un indéniable sens de l'humour. Jamais en colère ni violent, il sait comprendre les hommes. Sa droiture est telle qu'il donne sa démission en 1972 parce qu'il ne supporte plus de voir son président de club Roger Rocher mener une politique d'exclusion contre les anciens joueurs stéphanois qui quittent l'équipe pour signer dans des clubs rivaux, comme c'est le cas de Georges Carnus, Bernard Bosquier ou Salif Keita<sup>1387</sup>. Au même titre que son collègue Jean Snella, voire davantage, Albert Batteux est considéré comme un Grand Monsieur, voire le Grand Monsieur du football français.

A sa mort en mars 2003, *France Football* n°2969 du 4 mars 2003 titre en une : « *Batteux : il était le football* ». Et lorsque le même magazine, *France Football*, organise le référendum des Trophées du siècle, lorsqu'il s'agit d'élire le meilleur entraîneur, Albert Batteux arrive en deuxième position, juste derrière Aimé Jacquet (\*), qui n'est pas ici reconnu en tant qu'entraîneur mais plutôt sélectionneur de l'équipe de France qui a remporté la Coupe du Monde en 1998. L'article qui salue la seconde place de Batteux s'intitule : « *Batteux, le père spirituel de toute une profession* ».

Ainsi, plus de 20 ans après avoir cessé d'entraîner, le mythe Albert Batteux est encore présent dans les mémoires.

(\*) Il est intéressant de constater que l'entraîneur qui arrive en 3<sup>ème</sup> position, Michel Hidalgo, est également davantage reconnu pour ses résultats d'entraîneur à la tête de l'équipe de France, notamment en Coupe du Monde en 1982 et en Championnat d'Europe en 1984, plutôt que pour sa carrière de club.

#### Références principales :

*France Football* n°231, 22 août 1950  
*France Football* n°436, 27 juillet 1954  
*France Football* n°597, 27 août 1957  
*France Football* n°614, 24 décembre 1957  
*France Football* n°616, 5 août 1958  
*France Football* n°633, 6 mai 1958  
*France Football* n°647, 5 août 1958  
*France Football Magazine* n°4, 1960  
*France Football* n°889, 26 mars 1963  
*France Football* n°908, 6 août 1963  
*France Football* n°1156, 7 mai 1968

#### Palmarès en tant qu'entraîneur :

---

<sup>1387</sup> P. Charroin. Roger Rocher, une figure emblématique de « l'épopée stéphanoise », in J.-M. Delaplace (coord). L'histoire du sport. L'histoire des sportifs. Le sportif, l'entraîneur, le dirigeant. 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles. Paris, L'Harmattan, 1999. p. 220.

Champion de France avec le Stade de Reims en 1953, 1955, 1958, 1960, 1962.  
Champion de France avec l'A.S. Saint-Étienne en 1967, 1968, 1969, 1970.  
Vainqueur de la Coupe de France avec le Stade de Reims en 1958.  
Vainqueur de la Coupe de France avec l'A.S. Saint-Étienne en 1968 et 1960.  
Finaliste de la Coupe d'Europe des clubs champion avec le Stade de Reims en 1956 et 1959.

« Vous connaissez mes conceptions personnelles sur le football. Elles correspondent sans doute à mes goûts esthétiques, à un certain romantisme. Je suis peut-être un homme d'un autre temps. En tout cas, j'aime, comme j'ai toujours aimé, une certaine forme de jeu : basé sur un fond technique, sur une recherche constante dans la progression, sur la précision, la finesse et l'intelligence ». **France Football n° 1156, 7 mai 1968.**

#### 4. Difficultés et entraves : une instabilité croissante

Au cours des années 1920 et 1930, le poids des responsabilités qui pèsent sur les entraîneurs provenait essentiellement de la pression exercée par les dirigeants. Il était rare que la presse mette l'accent sur une carence de l'entraîneur. Au contraire, la tendance générale de la presse spécialisée, qui était de prendre systématiquement la défense des entraîneurs, se perpétue dans les années 40. « Mais, nous croyons que Delfour a raison quand il parle des entraves que l'on porte dans les clubs à l'exécution du rôle des entraîneurs. Au lieu de renforcer leur autorité, on la conteste souvent »<sup>1388</sup>. Ce constat se justifie : les dirigeants ne sont en règle générale pas les premiers supporters de l'entraîneur. D'une part, en raison de leur investissement matériel ou symbolique, ils ne sont pas enclins à faire preuve de patience en cas de mauvais résultats. D'autre part, ils préfèrent rechercher les faveurs des joueurs, plus exposés et plus visibles médiatiquement. De ce fait, ils soutiennent plutôt les joueurs en cas de problème ou de conflit avec l'entraîneur. Le rôle difficile de l'entraîneur est mis en exergue dans *France Football*<sup>1389</sup> : « Ils ont de lourdes responsabilités ». Ce titre suggestif accompagne la présentation des entraîneurs professionnels de Division 1 et Division 2. En soulignant la difficulté de leur tâche et l'importance de leur rôle, la presse contribue également à leur conférer une image symboliquement connotée : alors que onze joueurs sur le champ de jeu sont chargés d'assurer les résultats de l'équipe, au final, toute l'obligation de résultat se cristallise sur un seul homme. Si la responsabilité de l'entraîneur est importante, c'est qu'il doit composer avec un impondérable : le facteur temps. En valeur absolue, l'entraîneur dispose de moins d'une saison, soit quelques mois, pour faire ses preuves. Au

<sup>1388</sup> *France Football* n° 33, 12 septembre 1946.

<sup>1389</sup> *France Football* n° 231, 22 août 1950.

terme de cette saison, dans les années 1940, une seule équipe est championne de France professionnelle, en Division 1 comme en Division 2, une autre (ou parfois la même) remporte la Coupe de France, alors que trois équipes, les dernières du classement, descendent respectivement en Division 2 et en championnat de France amateurs. De ce fait, un nombre très restreint d'équipes a la possibilité de s'arroger un titre officiel<sup>1390</sup>. C'est pourquoi l'entraîneur doit souvent s'habituer à travailler dans l'urgence : « *Ce rôle que les clubs imposent aux entraîneurs n'est pas celui d'un éducateur à long terme : c'est celui d'un préparateur □ à rendement immédiat* »<sup>1391</sup>. Il n'a en effet guère de choix, on le presse d'obtenir des résultats positifs. De ce fait, il ne peut prendre le temps de former des jeunes joueurs, ni de programmer le rendement de son équipe par un objectif précis, car l'échéance est immédiate. Souvent, l'entraîneur qui faillit à cet impératif est remercié dans de brefs délais. L'impératif de production est présent à tous les niveaux de la société et constitue l'enjeu d'une « *troisième bataille de France* »<sup>1392</sup>. Le monde du football est donc touché par la nécessité ambiante et l'entraîneur en fait parfois les frais. L'entraîneur est en effet la soupape de sécurité. Lorsqu'un club accomplit une mauvaise saison ou plus simplement n'atteint pas les objectifs assignés par les dirigeants, voire ne répond pas aux attentes du public, l'entraîneur est bien souvent remercié. Parfois, il faut bien moins d'une saison pour perdre tout crédit. « *Si Roessler ne réussissait pas, il sait qu'il tomberait en disgrâce avant six mois* »<sup>1393</sup>. La mission de Roessler relève d'un contrat implicite, même s'il a signé un contrat officiel d'une durée de plusieurs années<sup>1394</sup>. Le corollaire de ce rejet, c'est le court séjour que de nombreux entraîneurs effectuent dans les clubs. Entre le début de la saison 1947, la fin de la saison 1952, soit durant quatre saisons d'affilée, s'effectuent 8 changements d'entraîneurs par saison en Division 1<sup>1395</sup>. Cela signifie que, chaque année, parmi les 18 équipes de Division 1 qui terminent le championnat en mai, 8 d'entre elles entament la saison suivante avec un nouvel entraîneur. « *C'est un métier ingrat et difficile que celui d'entraîneur. Ce qui tend à le montrer, c'est le manque de constance et de continuité qui s'attache à l'emploi.*

<sup>1390</sup> Néanmoins, la création de la Coupe des villes de foire (future coupe UEFA en 1971) à partir de la saison 1957/1958 permettra à certaines équipes des différents championnats européens, sur invitation d'ambitionner un objectif concret supplémentaire. A partir de 1969, la sélection ne se fait plus sur invitation mais ce sont les équipes classées immédiatement derrière le vainqueur de leur championnat national qui acquièrent le droit d'y participer.

<sup>1391</sup> *France Football* n° 281, 7 août 1951.

<sup>1392</sup> « Produire ! L'impératif est martelé dans les discours, dans la presse, à la radio, sur les lieux de travail comme dans les cabinets qui prennent les décisions ». J.-P. Rioux. *La France de la Quatrième République. 1. L'ardeur et la nécessité. 1944-1952*. Paris, Seuil, 1980. p. 97.

<sup>1393</sup> *France Football* n° 223, 28 juin 1950.

<sup>1394</sup> Se reporter au chapitre 3.1. L'identification médiatique : Portraits, photographies et dithyrambes.

<sup>1395</sup> Se référer au tableau des changements d'entraîneur.

*Pour quelques entraîneurs, comme Wartel, Cheuva, Pleyer, Gérard, Baron<sup>1396</sup>, par exemple, qui restent attachés à leur club et auxquels les clubs font confiance, combien n'en voit-on pas qui passent dans les clubs comme des météores ? »<sup>1397</sup>.*

Plusieurs hypothèses peuvent être considérées. La première est que quelques clubs ont la sagesse de développer une politique basée sur le long terme et considèrent que les qualités de l'entraîneur s'expriment davantage dans des conditions stables, connues et permanentes. Mais ces clubs sont loin de constituer la majorité. La seconde hypothèse qui peut éclairer ces changements multiples du personnel chargé de l'entraînement réside dans l'afflux de nouveaux entraîneurs sur le marché. En effet, entre 1941 et 1952 inclus, le stage national fournit pas moins de 228 instructeurs de football, habilités à entraîner les équipes professionnelles<sup>1398</sup>. Ce nombre était déjà de 145 au début de la saison 1947. Il faut ajouter que, chaque année, les promotions offrent des noms connus, en la personne de joueurs internationaux : Delfour (1941), Veinante (1943), Prouff (1946), Bourbotte<sup>1399</sup> (1948), Bigot<sup>1400</sup> (1949), en sont des exemples marquants. Et comme de surcroît, le stage national devient médiatisé et reconnu, en quelques années l'éventail de choix qui s'offre aux clubs s'élargit considérablement. De ce fait, lorsqu'un entraîneur n'obtient pas les résultats escomptés, il devient relativement aisé de s'en séparer, puisque de nombreux candidats sont prêts à prendre sa succession. On peut penser que dans les années trente, la situation était différente : les stages nationaux n'obtenaient pas de reconnaissance<sup>1401</sup>, et de surcroît, la recherche de la perle rare étrangère (souvent britannique) était parfois problématique. Enfin, il est permis de supposer qu'en raison de cet afflux nouveau des années 1940, l'entraîneur de nationalité française n'est pas hors de prix. Ces raisons expliquent que de nombreux entraîneurs ne parviennent pas à se stabiliser dans les clubs qui les recrutent : *« A quoi tient l'instabilité du métier d'entraîneur ? Peut-être à ce que les dirigeants, manquant de patience, demandent dans l'immédiat à leurs entraîneurs des résultats où il est matériellement impossible d'atteindre avec les moyens donnés. Peut-être à la différence de conception entre le « financier » et le « technicien » »<sup>1402</sup>.* Le technicien a souvent besoin de temps, alors que le financier exige un rendement à immédiat. La formation et l'entraînement à long terme pèsent de peu de poids comparés à l'image projetée par le club au regard des résultats immédiats, qui

---

<sup>1396</sup> Ils entraînent respectivement Sochaux, Lille, Rennes, Bordeaux et le Racing club de Paris.

<sup>1397</sup> *France Football* n° 281, 7 août 1951.

<sup>1398</sup> Se reporter au tableau des entraîneurs diplômés.

<sup>1399</sup> Francois Bourbotte, 17 sélections en équipe de France entre 1937 et 1942.

<sup>1400</sup> Jules Bigot, 6 sélections en équipe de France entre 1936 et 1945.

<sup>1401</sup> D'autant que le diplôme obtenu n'avait pas de reconnaissance officielle.

<sup>1402</sup> *France Football* n° 326, 17 juin 1952.

produisent l'impression d'un retour sur investissement pour le président. Cette métaphore employée par la presse accentue une opposition parfois réelle, parfois plus nuancée aux yeux du public. Même les techniciens les mieux ancrés au sein de leur club ne sont jamais assurés de s'y faire une place définitive. Il existe tout de même des exemples qui prouvent que parfois, certains dirigeants peuvent éprouver de l'attachement pour leur entraîneur. « *Plusieurs membres au Comité Directeur du R.C. Paris (sans doute mécontents à la suite de certaines critiques pertinentes de Paul Baron) désirent que leur équipe soit dirigée par un nouvel entraîneur. Mais le président Dehaye et le directeur sportif Marcel Galay veulent conserver Baron* »<sup>1403</sup>. On peut affirmer que c'est parce que cet exemple reste isolé qu'il mérite cette mise en lumière dans la presse. Le rôle de l'entraîneur, lorsqu'il prétend interférer avec des affaires auxquelles les dirigeants lui dénie le droit d'accès, s'en trouve singulièrement compliqué. Cependant, les rapports ne sont pas forcément tendus avec tous les dirigeants. Parmi ces derniers, il y en a qui privilégient l'efficacité de leur technicien avant tout autre jugement. Mais au sein du même club, les avis ne convergent pas forcément, et en cas de conflit, la place des dirigeants n'est jamais menacée comme celle de l'entraîneur. Des entraîneurs que *France Football* citait comme des modèles de stabilité à la fin de la saison 1951, sont limogés et remplacés dès la saison suivante : « *Depuis fort longtemps, nous n'avions connu une telle « valse des entraîneurs. » Et des hommes que l'on croyait fortement liés avec leur club, tels Wartel, à Sochaux, Pleyer, avec Rennes, ont été emportés par ce tourbillon* »<sup>1404</sup>. De surcroît, Paul Baron, que *France Football* mentionne également comme un exemple de fidélité à son club, est remercié et remplacé par G. Jordan au cours de la saison 1952/53. Il est vrai que Pleyer, Wartel et Cheuva sont aux commandes de leur équipe depuis la saison 1946/47. Et leur stabilité, comparée aux changements permanents effectués lors des saisons précédentes, est tellement remarquable que le journaliste se laisse aller à des conclusions hâtives. En effet, la saison précédente, comme les trois qui la précédaient, est marquée par huit changements d'entraîneurs dans les équipes professionnelles de Division 1. Or, la fin l'intersaison suivante, entre juin et septembre 1952, connaît moins de bouleversements, puisque ce sont « seulement » quatre clubs<sup>1405</sup> qui procèdent à un changement d'entraîneur. Il est probable que c'est l'exemplarité des entraîneurs limogés, leur passé, la réputation d'attachement réciproque qu'ils entretiennent avec leur club, qui contribue à influencer l'opinion des journalistes, puisqu'en effet, c'est la première fois qu'on assiste une

<sup>1403</sup> *France Football* n° 274, 19 juin 1951.

<sup>1404</sup> *France Football* n° 226, 17 juin 1952.

<sup>1405</sup> Ces quatre clubs sont Rennes, Sochaux, Le Havre et Roubaix.

diminution notoire des remplacements. L'expression « *valse des entraîneurs* », qui fait alors son apparition, ne se démode pas et est fréquemment reprise par la presse. Cette valse des entraîneurs, qui, dans le langage familier indique un changement fréquent de personnes dans une même fonction, semble trouver dans les années 50 une première consécration de l'instabilité de la profession. « *La valse des entraîneurs* » est commencée. *Trois clubs viennent de confier leurs professionnels à un homme nouveau*<sup>1406</sup> ».

Si l'expression se pérennise, malgré tout, les années 50 voient la profession d'entraîneur connaître moins de bouleversements. A part l'intersaison 1955, où 7 équipes de division 1 changent d'entraîneur, l'usage constaté est de 3 ou 4 changements entre 1952 et 1958, et de 5 changements en 1959 et 1960. De ce fait, c'est chaque année entre 1/3 et 1/6<sup>ème</sup> des clubs qui changent d'entraîneur<sup>1407</sup>. A ces faits, il faut ajouter que certains clubs procèdent à un remplacement en cours de saison. Si en 1952, cinq entraîneurs débutent la saison avec leur équipe et ne la finiront pas en mai 1953, ce chiffre constitue une exception. De 1947 à 1957, la règle oscille entre un et trois remplacements en cours de saison, avec aucun constaté au cours de la saison 57/58. Effectivement la valse des entraîneurs mentionnée par les journalistes existe<sup>1408</sup>. Mais cette valse est à replacer dans le contexte des années 50. On s'aperçoit que certes, les changements sont nombreux, mais qu'ils ont sensiblement diminué depuis la fin des années 40. Les changements effectués peuvent être de plusieurs types : tout d'abord, la modalité la plus fréquente, et celle qui est soulignée à travers l'expression *valse des entraîneurs*, est celle du limogeage pour incompatibilité de vues entre dirigeants et entraîneurs. Mais il existe d'autres cas de figure : certains entraîneurs parviennent au terme de leur contrat, et en raison de leur réussite antérieure, se voient proposer un autre contrat, plus alléchant, plus sérieux, ou simplement différent : Roessler, qui quitte Reims pour Marseille, ou Jean Snella, qui abandonne Saint-Etienne pour prendre la destination de Lausanne en 1959. Certains encore font le libre choix de ne pas prolonger leur contrat, parce qu'ils estiment ne pas bénéficier de ce qu'ils méritent : « *Veinante réclame 2.100.000 fr de garantie. On ne sait pas encore si Emile Veinante conservera son poste d'entraîneur au F.C. Metz. Pour continuer le rôle qu'il a parfaitement tenu pendant la saison 1950-51 (Metz vient de reprendre sa place en Division 1 sous sa Direction technique), Veinante exige, en effet, de ses*

---

<sup>1406</sup> Rolhion à Marseille, Heisserer à Strasbourg, Carniglia à Nice sont les nouveaux entraîneurs. *France Football* n° 481, 7 juin 1955.

<sup>1407</sup> Se reporter au tableau consacré aux changements d'entraîneur.

<sup>1408</sup> « Valse des entraîneurs ou l'éternel retour ». *France Football* n° 542, 7 août 1956.

*dirigeants une garantie de 2.100.000 francs. Et le président Herlory n'est pas d'accord »<sup>1409</sup>.*

Portrait de **Emile Veinante** (R.C. Paris 1940-42 / Strasbourg 1945-47 puis 1960-61 / Nice 1949-50 / Metz 1950-51 / Nantes 1951-55)

Emile Veinante, né en 1907, a derrière lui un passé brillant de joueur international lorsqu'il aborde la carrière d'entraîneur. En effet, il a été international à 24 reprises de 1929 à 1940 et est considéré comme l'un des meilleurs avants français des années 30. Joueur dès l'âge de 9 ans à Metz, il effectue sa carrière d'amateur à Metz de 1916 à 1929, d'abord dans les catégories heunes puis en équipe seniors. Il signe au R.C. Paris, club avec lequel il connaît les débuts du professionnalisme et y joue de 1929 à 1940. Il remporte avec le club parisien le championnat de France en 1936, ainsi que la Coupe de France en 1936 et 1939. Il conçoit une réelle admiration envers son entraîneur britannique Georges Kimpton et est perçu comme l'un des rares joueurs de son époque à exercer son métier avec un réel professionnalisme. En raison de la seconde guerre mondiale et du départ de Kimpton, il se retrouve à exercer en tant qu'entraîneur-joueur au sein du club parisien.

Emile Veinante, en tant qu'entraîneur, est avant tout considéré comme une forte tête. La forte personnalité qu'il manifestait en tant que joueur ne s'estompe pas avec le changement de fonction. Les journalistes s'entendent à lui accorder un caractère têtu, voire impossible. C'est ce caractère qui le conduit à se fâcher régulièrement avec les dirigeants des clubs qu'il entraîne, mais aussi parfois avec certains joueurs. En effet, Veinante est réputé préférer les joueurs qui jouent selon le style qu'il préconise, fait de jeu court, et de vivacité sans tenir forcément compte de leur valeur intrinsèque.

Malgré tout, il essaie d'obtenir pour ses joueurs des conditions d'entraînement décentes et du matériel approprié, et n'hésite pas à sacrifier des tâches annexes, comme l'engazonnement et le nivellement du terrain. Si sur le plan de l'environnement physique, ses qualités de travailleur sont indéniables, sur le plan environnement humain, son manque de diplomatie le conduit à de nombreux démêlés. Les conflits qu'il connaît avec les dirigeants sont d'autant plus amplifiés qu'il entend obtenir les pleins pouvoirs (notamment en matière de recrutement), et qu'il discute âprement la teneur de son salaire. Veinante est cependant un entraîneur qui n'hésite pas à faire confiance aux jeunes joueurs, qui en retour lui sont reconnaissants de la chance qui leur est donnée. C'est plutôt avec les joueurs plus chevronnés qu'ont lieu les accrochages.

Le caractère de Veinante explique donc la durée limitée de ses mandats dans les différents clubs qu'il entraîne. *« Tout le monde reconnaît à Veinante de très grosses qualités techniques, ce qui est primordial pour un entraîneur. On lui reproche son caractère « impossible » (□). On dit qu'il a des préférences et favorise les hommes qui jouent à sa manière<sup>1410</sup> ».*

#### Références principales :

*France Football* n°225, 12 juillet 1950  
*France Football* n°230, 16 août 1950  
*France Football* n°231, 22 août 1950  
*France Football* n°234, 22 août 1950  
*France Football* n°236, 20 septembre 1950  
*France Football* n°245, 28 novembre 1950  
*France Football* n°274, 19 juin 1951

<sup>1409</sup> *France Football* n° 274, 19 juin 1951. Le salaire annuel moyen net d'un ouvrier est de 2 560 francs, et celui d'un cadre supérieur de 9 940 francs en 1951. Sources : *Annuaire rétrospectif de la France. Séries longues*. 1948-1988. Paris, INSEE, 1990. p. 92. Veinante réclame donc un salaire plus de 8 fois supérieur à celui d'un ouvrier, et plus de 2 fois supérieur à celui d'un cadre supérieur.

<sup>1410</sup> *France Football* n° 225, 12 juillet 1950.

Il faut mettre en rapport ce que demande Veinante avec ce que peut gagner un bon joueur du championnat de France. Le Lillois Jean Vincent, qui n'est pas encore international<sup>1411</sup> en 1951, gagne 363,80 francs nets par mois, ainsi qu'en témoigne sa fiche de salaire de février 1951 exhibée quelques décennies plus tard par France Football<sup>1412</sup>. Cette somme représente 4 365,60 francs annuels, soit presque cinq fois moins que ce que réclame Veinante. Certes, Vincent n'est encore qu'un joueur en devenir, alors que Veinante a pour lui une notoriété qui lui a d'abord été conférée par son statut de joueur international, avant celui d'entraîneur. D'autres entraîneurs ont cependant un statut moindre que celui de Veinante, et tous n'ont pas les mêmes prétentions financières. Ce dernier n'obtient pas gain de cause<sup>1413</sup>, et est remplacé par Elly Rous pour la saison 51/52 à des conditions bien inférieures que celles que Veinante avait exigées<sup>1414</sup>. Bien que l'on reconnaisse l'importance de la fonction d'entraîneur, certains clubs ne sont pas prêts à faire des sacrifices financiers de même nature que ceux qu'ils consentiraient pour acquérir des grands joueurs. Parfois aussi, des clubs embauchent des joueurs qui ont effectué l'essentiel de leur carrière, en leur sein, à l'issue de leur dernière saison de joueur. Tomazover à Sète, Batteux à Reims, ou Bigot au Havre, passent ainsi directement du statut de joueur à celui d'entraîneur de l'équipe professionnelle en 1950. Leur statut professionnel, leurs qualités de joueurs et le sérieux dont ils ont fait preuve au cours de leur carrière influencent sans aucun doute la décision des dirigeants. Ces derniers ont vite fait d'emprunter un raccourci intellectuel, et de postuler qu'un bon joueur qui a fait honneur à son maillot deviendra un bon entraîneur. L'avantage de ce choix est de préserver une continuité et de recruter un homme qui est déjà imprégné de l'esprit du club et dont il connaît le fonctionnement. On se situe encore dans le cadre d'une entreprise paternaliste, telle que l'évoque A. Wahl<sup>1415</sup>. Parfois, ce type d'embauche se fait de façon presque hâtive. *« Le soir de la finale, à la fin du repas avec les dirigeants, l'entraîneur rémois, Henri Roessler, annonce son départ. Alors que Batteux, intérieurement, se demande s'il ne fait pas de la surenchère, Armand Perverne, un de ses équipiers, le salue d'un clin d'œil : « Félicitations, monsieur le président ! » Croyant alors à une blague, il réplique aussi sec : « Merci, monsieur le secrétaire ! » C'est alors qu'Henri Germain, le vrai président,*

<sup>1411</sup> Jean Vincent sera sélectionné en équipe de France en 1953 et connaîtra 46 sélections en équipe de France entre 1953 et 1961.

<sup>1412</sup> *France Football* n° 2820, 25 avril 2000.

<sup>1413</sup> Emile Veinante devient alors entraîneur du FC Nantes en Division 2, jusqu'en 1955.

<sup>1414</sup> Rappelons que Elly Rous fera le choix d'aller entraîner le club amateur de l'UST Hayange à la fin de la saison 1952/53, car le club lui offre la possibilité de bénéficier parallèlement d'un emploi à la mine bien plus rémunérateur.

<sup>1415</sup> A. Wahl. Le footballeur français : de l'amateurisme au salariat (1890-1926). *Le Mouvement social* n° 135, 1986. pp.7-30.

*prend la parole et l'intronise entraîneur sans même l'avoir prévenu* »<sup>1416</sup>. Ainsi donc, les méthodes de recrutement de l'entraîneur peuvent parfois revêtir un aspect original, qui repose moins sur l'étude rationnelle des besoins de l'équipe, rapportée aux coûts envisagés, que sur le bon sens allié parfois à un brin de folklore local. Il faut cependant garder une distance par rapport à ce fait rapporté à posteriori par une presse, qui, dans sa volonté de rendre un ultime hommage, contribue à alimenter une légende, un de ces mythes dont est jalonnée l'histoire sociale<sup>1417</sup>.

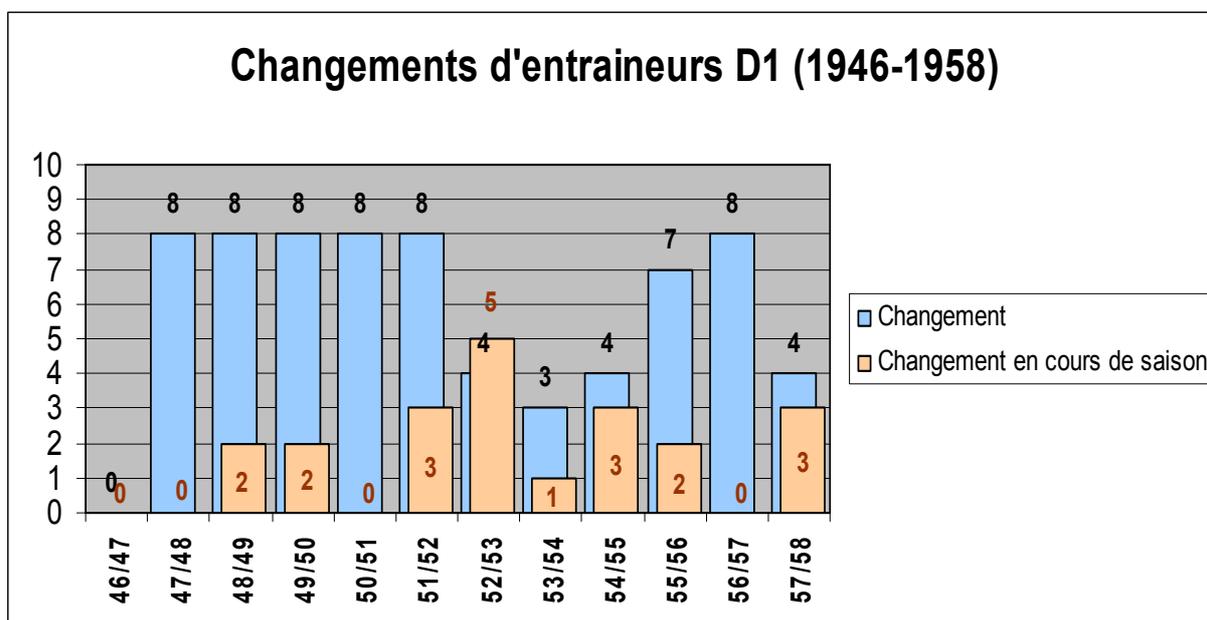
Néanmoins, le procédé employé par le président du Stade de Reims, tel qu'il est décrit, se rapproche de la vérité dans la mesure où il est corroboré par les propos tenus par Batteux en 1950, sans que ce dernier en fasse pour autant une description détaillée. Quelquefois, certains entraîneurs font leurs classes dans les équipes amateurs du club. C'est le cas de Jean Snella, qui dirige l'entraînement de l'équipe de l'A.S. Saint-Étienne amateur avant d'être promu entraîneur de l'équipe professionnelle. Enfin, si l'on parle de valse des entraîneurs, on peut aussi évoquer à leur propos le jeu « des chaises musicales. » Par exemple, lorsque Bigot termine son contrat en fin de saison avec Toulouse en 1957, il ne trouve pas immédiatement d'employeur, mais finit par remplacer Michlowsky, l'entraîneur de Lens, en cours de saison l'année suivante (58-59). De son côté Michlowsky, dès la saison 1959/60, est embauché à Angers, nouvellement promu en Division 1. Ou encore, lorsque Dupal cesse d'entraîner Lens en 1953, il est remplacé par Marek, et s'en va entraîner l'A.S. Monaco. Et lorsque Dupal cesse d'entraîner l'A.S. Monaco en 1956, il est à nouveau remplacé par Marek. Comme on le voit, ces procédés facilitent une circulation des entraîneurs confirmés, mais ne favorisent pas l'injection de nouveaux techniciens sur le marché du football professionnel. D'ailleurs, des chiffres corroborent cette impression. En se livrant à une étude diachronique, de 1950 à 1959, en l'espace d'une décennie, on peut constater que l'expression « valse des entraîneurs » est certes un procédé rhétorique séduisant pour la presse et le lectorat, mais qu'elle ne s'applique pas à l'ensemble des clubs. En effet, entre ces deux dates, seules 5 équipes ont participé à l'intégralité des 10 saisons en Division 1. Or, ces cinq équipes ont très peu participé au mouvement des entraîneurs. La palme revient à Reims et à Saint-Étienne qui n'effectuent aucun changement, puisque Batteux et Snella restent en poste durant toute la durée de la décennie. Suit Nîmes, avec un seul remplacement, lorsque Pibarot est remplacé par Firoud en 1954. Enfin seules les équipes de Nice et de Lens ont procédé à trois changements. A Nice, Andoire, puis Berry (1954), Carniglia (1955) et Luciano (1957) se

---

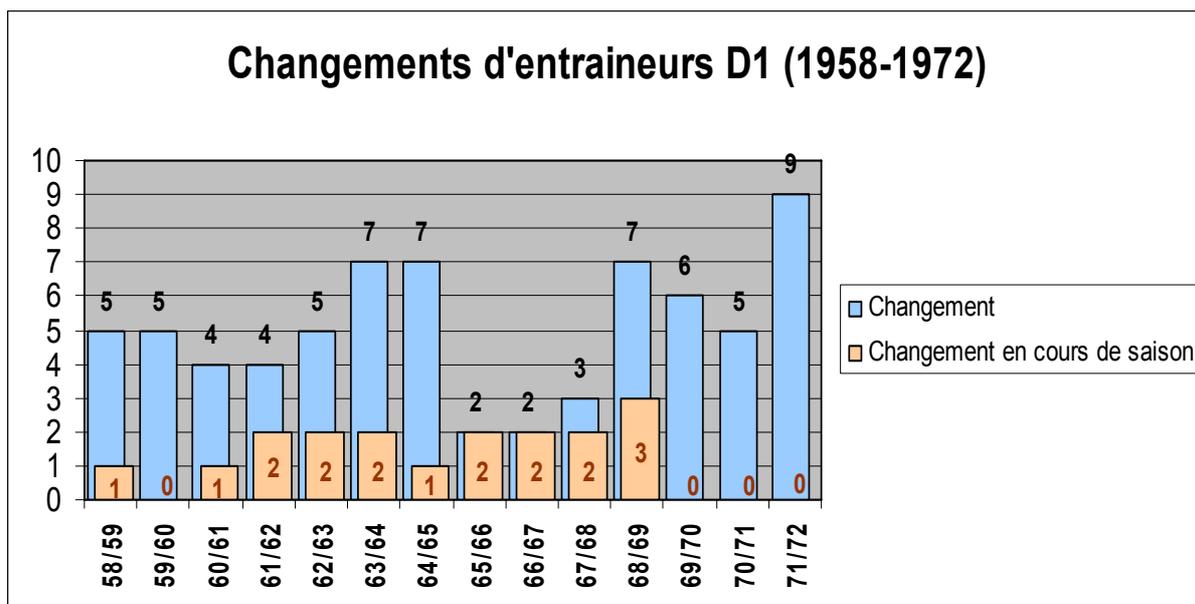
<sup>1416</sup> *France Football* n° 2969, 4 mars 2003.

<sup>1417</sup> J. Le Goff, 1974, *opus cit.*, p. 124.

succèdent, alors qu'à Lens, l'occupation du poste d'entraîneur est dévolue à Dupal, Marek (1954), Michlowsky (1956), et Bigot (1959). De fait, les situations sont inégales selon les clubs. Plus une équipe assure sa pérennité dans l'élite du football français, plus, en retour, elle tend à conserver ses entraîneurs sur des durées relativement longues, allant de 2 à 10 années par entraîneur pour la décennie 1950-59<sup>1418</sup>. A l'inverse, les clubs qui connaissent des problèmes et descendent en Division 2 sont plus enclins à se séparer rapidement de leurs entraîneurs. Entre 1950 et 1959, sur une moyenne de 3 équipes par saison qui descendent de Division 1 à l'échelon inférieur, on ne repère pas une seule saison où au moins un club ne se sépare pas de son entraîneur. En général, 2 équipes sur 3 font appel à un nouvel entraîneur en cas de descente : la faillite du technicien à l'échelon supérieur est souvent irrémédiable et il n'est pas courant de bénéficier d'une seconde chance de faire ses preuves à un niveau supposé moins difficile. Ces observations soulignent l'instabilité liée à la fonction d'entraîneur professionnel, en même temps qu'elles apportent une nuance. Les situations varient en fonction des clubs et de leur statut. Dans les équipes qui obtiennent des bons résultats, et se maintiennent au plus haut niveau, la stabilité est plus grande.



<sup>1418</sup> Se reporter au tableau des changements d'entraîneurs.



**Tableaux des mouvements d'entraîneurs en Division 1, à l'intersaison (en bleu) et en cours de saison par limogeage (en rose) pour les périodes 1946-58 et 1958-72.**

## 5. Le professionnalisme en question : la mise en accusation des entraîneurs à travers les résultats de la sélection nationale

Le football français connaît donc une période faste à la fin des années 1950. Pourtant il vit des heures plus chaotiques dans les années 1960. Tout commence par une déception, la défaite contre la Yougoslavie en demi-finale du Championnat d'Europe des Nations en 1960. Le stade de la compétition atteint par l'équipe de France atténue la déception<sup>1419</sup>. Par contre, une défaite subie par le score de 6 à 2 contre la Suisse à Berne, en octobre 1960, fait naître des interrogations. Paul Nicolas, ancien sélectionneur de l'équipe de France, avant de disparaître tragiquement en 1959, avait fait part de ses craintes : *«Le parcours de l'équipe de France doit beaucoup à Fontaine et Kopa, deux arbres qui masquent la forêt. De même, derrière la grande décennie de Reims se cache une élite française sans assise véritable. Les clubs sont fragiles, pas toujours bien gérés, et soumis parfois aux exactions de leurs dirigeants »*<sup>1420</sup>.

### 5.1. La mise en accusation du professionnalisme français

<sup>1419</sup> Cependant, à l'image de J. Ferran dans *France Football* n° 746 du 28 juin 1960, de nombreux journalistes relativisent la portée de l'événement. En effet, de nombreux pays majeurs n'ont pas participé à la compétition, dont l'Angleterre, l'Allemagne de l'Ouest, l'Ecosse, l'Italie, la Suède, la Hollande, la Belgique.

<sup>1420</sup> J.-P. Bouchard, A. Constant, 1996, *opus cit.*

Paul Nicolas émet des propositions, telles que réduire le nombre d'équipes de l'élite, mettre en place des centres de formation. Ces dispositions, qui ne seront appliquées que plus tard, à partir des années 70, auraient pu avoir un impact immédiat sur la profession d'entraîneur : en réduisant l'élite, on diminue forcément le nombre des entraîneurs professionnels. Par contre, en ouvrant des centres de formation, il est possible de recruter un autre type d'entraîneur, ou plutôt de lui conférer une fonction différente, mais toujours en relation avec le milieu professionnel. De fait, alors que ces propositions ne sont pas retenues, pendant un temps l'opinion publique, influencée par la plupart des journaux, a pensé que la France était devenue une nation forte du football français, que le réservoir des joueurs était suffisant et leur formation solide. Mais après ces premières contre-performances, l'équipe de France se voit éliminée de l'accession à la Coupe du Monde de 1962 au Chili<sup>1421</sup>. Les doutes quant à l'organisation du professionnalisme en France commencent à s'immiscer dans les esprits. Les questions ne se posent pas toujours de manière explicite, et pourtant, elles existent. Ainsi, si elles ne sont pas formulées de façon unanime, quelques journalistes font preuve de prudence. Jacques Ferran affirme : « *Ne pas confondre : l'Equipe de France et le Football français (□) L'avenir est lourd de promesses, mais aussi de nuages. La préparation et le comportement de l'Equipe de France en Suède furent exceptionnels. Nos joueurs et nos responsables n'avaient que la Coupe du Monde en tête. Mais maintenant, on va retomber dans le train-train du championnat, dans les soucis du club* »<sup>1422</sup>. Loin de succomber au triomphalisme ambiant, Ferran postule que la performance de la sélection nationale est due uniquement à la conjonction de deux facteurs : la réunion d'une génération exceptionnelle de footballeurs, emmenée par Kopa, et la qualité de l'encadrement en Suède, personnifiée par « *l'influence morale d'Albert Batteux, l'autorité retrouvée de Paul Nicolas, la lucidité souriante de Jean Snella (...)* ».<sup>1423</sup> Ce n'est en aucun cas le réservoir de joueurs, pas plus que la qualité de leur formation qui, sont ici évoqués. Par contre, les bénéfices dus au choix de l'encadrement, deux hommes désignés à partir de résultats concrets obtenus avec les clubs qu'ils entraînent en championnat, sont reconnus et loués. Mais ces performances ont été obtenues sur un laps de temps court, une durée d'un mois entre la préparation et la compétition proprement dite, et non sur le long terme. Les résultats obtenus à partir de 1960 confirment de ce fait les présomptions de Jacques Ferran. Sans qu'il l'ait affirmé clairement, les doutes exprimés ont certainement un rapport avec la structure du haut niveau en France en

<sup>1421</sup> Deux défaites contre la Bulgarie, en novembre et décembre 1961, consacrent cette élimination.

<sup>1422</sup> *France Football* n° 702, 8 juillet 1958.

<sup>1423</sup> *Ibid.*

matière de football<sup>1424</sup>. En d'autres termes, les clubs amateurs représentent le vivier dans lequel les équipes professionnelles recrutent leurs joueurs. Ces clubs ne sont pas entraînés par des entraîneurs professionnels, ou alors très rarement, même si, en raison du stage national, relayé par des stages régionaux, des entraîneurs diplômés peuvent les diriger. D'ailleurs, dès 1947, obligation est faite à tous les clubs de Division d'Honneur (le troisième niveau national) de recruter un entraîneur pour les diriger. Jean Michel Faure et Charles Suaud<sup>1425</sup> montrent que dans les années 60, si le professionnalisme, juridiquement parlant, est établi depuis 1932, « la professionnalisation » du football français ne s'est pas encore effectuée. C'est bien le football amateur qui influence le football professionnel. A travers les exemples de Sedan, dont les footballeurs professionnels travaillent la journée à l'usine, ou de Nantes où la mentalité « amateur » dans les années 1950 et 1960 imprègne encore les esprits et dicte les décisions, les clubs professionnels français, à de très rares exceptions, n'ont pas les usages qui devraient être les leurs. Ce type de fonctionnement engendre forcément des répercussions dans le secteur de l'entraînement et affecte la fonction d'entraîneur. En effet, l'entraînement reste relativement modéré en quantité, et de ce fait les entraîneurs n'ont pas ou ne cherchent pas d'opportunité de faire travailler les joueurs de façon intensive ou plus quantitative.

Il est permis de supposer que si l'entraînement est régulier, et sur le fond et sur la forme, il subit souvent les conséquences de cette attitude dite « amateur » dans laquelle végète le football professionnel. L'approche que les clubs ont du professionnalisme déteint sur la façon dont les joueurs appréhendent leur métier, donc sur leur perception de l'entraînement. Carlo Molinari, président du F.C. Metz, en témoigne.

*LG : Quelles différences entre les entraînements professionnels des années 50-60, et les entraînements actuels ?*

*CM : Ça n'a plus rien à voir ! C'est le jour et la nuit ! A l'époque, il y avait au maximum une heure et demie par jour, les jours d'entraînement. Et encore, c'était plus de l'entretien que de la préparation foncière. Avant, l'entretien foncier à part le footing de début de saison, ça se faisait une fois par semaine<sup>1426</sup>.*

Même si les propos de Carlo Molinari ne distinguent pas de bornes précises, et qu'en ce sens il faut les manier avec précaution, les discours des joueurs de la fin des années 1950 et

<sup>1424</sup> « ( ) en 1963, l'espace du football professionnel ne s'est pas encore nettement coupé du milieu amateur avec lequel il est officiellement séparé depuis près de trente années. » J.M. Faure, C. Suaud 1999, *opus cit.*

<sup>1425</sup> *Ibid.*

<sup>1426</sup> Entretien du 20 mars 2001.

des années 1960 confirment ses observations. De ce fait, en raison de la perception que joueurs et dirigeants ont de l'entraînement, le rôle de l'entraîneur est délicat. Il l'est d'autant plus que souvent, les présidents de clubs sont omnipotents, à tel point que l'on peut utiliser à leur propos l'expression « la dictature des présidents »<sup>1427</sup>. Rares sont donc les entraîneurs qui parviennent à imposer leurs conceptions en totalité dans les clubs. Albert Batteux le confirme : « C'est là le drame de l'entraîneur. Lui est convaincu de la profondeur et de la nécessité de son rôle. Combien dans son entourage le sont-ils également ? »<sup>1428</sup>. Implicitement, Batteux reconnaît qu'il ne bénéficie ni du support des joueurs, lesquels subissent un système qui fonctionne sur les mêmes bases qu'en 1932, ni des dirigeants, préoccupés par le rendement et peu soucieux de résoudre des problèmes tels que l'amélioration des conditions d'entraînement, la formation des joueurs. Et pourtant, Batteux est l'entraîneur du club phare des années 50 et du début des années 60. Son palmarès dans l'intervalle<sup>1429</sup> plaide pour lui et pourrait laisser supposer que tous les membres du club qu'il entraîne lui apportent un soutien inconditionnel. Son témoignage revêt donc une signification certaine, puisqu'il contribue à indiquer que, dans des clubs professionnels moins huppés, la situation n'a guère de chance d'être meilleure. Dans ces conditions, après la période de calme des années 1950, les années 1960 vont connaître des troubles qui affectent la profession d'entraîneur. Patrick Mignon rapproche la crise du football des années 1960 en France de celle des institutions en déclin, telles que l'Église, l'École, les partis politiques, l'armée<sup>1430</sup>. Le déclin du football, confronté à l'essor de la consommation de masse, est non seulement celui du jeu, mais également celui de l'intérêt du public<sup>1431</sup>.

## 5.2. La mise en accusation de l'ensemble d'une profession

Si quelques résultats positifs émaillent le parcours de l'équipe de France, les fiascos se répètent dans les grandes échéances internationales. En 1965, elle réussit à se qualifier pour la Coupe du Monde en Angleterre, mais en 1966 elle termine dernière de son groupe de qualification au cours de la compétition. Mais c'est surtout la défaite du 6 novembre 1968, contre les amateurs norvégiens, qui secoue le monde du football français. En perdant à

<sup>1427</sup> Expression empruntée à J.-M. Faure et C. Suaud, 1999, *opus cit.*, p. 67.

<sup>1428</sup> G. Gauthrey. *Le football professionnel français. Tome 1*. 1961.

<sup>1429</sup> Entre 1950, date de ses débuts en tant qu'entraîneur, et 1960, Batteux remporte 4 titres de champion de France et une Coupe de France. Il est également finaliste de la Coupe d'Europe des clubs champions en 1956 et 1959.

<sup>1430</sup> P. Mignon. *La passion du football*. Paris, éditions Odile Jacob, 1998. p. 199. P. Mignon reprend la proposition de Henri Mendras, qui situe en 1965 la naissance de la révolution culturelle hédoniste et individualiste en France, et donc contribuerait selon le premier au déclin du football français.

<sup>1431</sup> Ibid.

Strasbourg sur le score de 1-0, l'équipe de France se trouve pratiquement éliminée de la Coupe du Monde 1970 au Mexique. Si la défaite a un tel retentissement, c'est que de plus en plus, le niveau du football français s'identifie aux résultats de l'équipe de France. Et avec cette nouvelle défaite ultra-médiatisée, une véritable tempête s'abat sur lui. La mise en accusation du professionnalisme s'organise et elle implique les entraîneurs, aux côtés des joueurs professionnels, mais également de la Fédération, des dirigeants et des structures en place. Il n'est guère étonnant que cette mise en accusation du football s'organise dans le contexte de l'après mai 1968<sup>1432</sup>. Pour les accusateurs, journalistes, spectateurs et parfois dirigeants, il s'agit, tout comme lors de la crise étudiante et sociale, d'émettre des revendications qualitatives<sup>1433</sup>. Mais, alors que dans les années 1930, puis 1940, les joueurs avaient été accusés de s'adonner à la pratique de leur métier en dilettante, si les dirigeants avaient en certaines occasions été montrés du doigt, c'est la première fois que la profession d'entraîneurs, dans son ensemble, est livrée à la vindicte populaire : « *Vous êtes coupables M.M. Les Entraîneurs (□) Je me demande s'il n'y a pas aussi à réformer profondément le corps de nos entraîneurs. Si nos juniors ou nos amateurs obtiennent de meilleurs résultats, ne serait-ce pas parce qu'ils ont été moins gâtés par ces étranges éducateurs ?* »<sup>1434</sup>. Ces propos précèdent la défaite de l'équipe de France contre la Norvège. Ils font suite à une défaite subie le 17 octobre à Lyon contre l'Espagne, par le score de 3-1, qui suit elle-même toute une série de résultats défavorables. Ils sont annonciateurs de la crise à venir. En quoi un éducateur peut-il être étrange ? Tout d'abord, les entraîneurs professionnels sont accusés d'être trop permissifs avec leurs joueurs, de ne pas les « violenter ». Il apparaît également qu'ils ne leur imposent pas de travail ou d'exercice en nombre et en qualité suffisants. Cette diatribe ne tient pas compte du contexte dans lequel évoluent les entraîneurs, obligés de travailler dans un milieu qui n'est pas professionnel que le nom. Les accusations deviennent plus personnalisées. Se basant sur la retransmission télévisée du match de Coupe d'Europe Celtic de Glasgow contre Saint-Étienne, Joseph Mercier<sup>1435</sup>, entraîneur national qui en assurait le commentaire technique, se voit reprocher ses commentaires qui ne prennent pas du tout en compte la supériorité manifeste du club écossais : « *M. Mercier est un pédagogue du football. Il écrit des livres de vulgarisation. Il donne des cours. Il est même quelque chose comme l'entraîneur des entraîneurs, le conseiller des conseillers. Or, fort de toute sa science, M. Mercier disait :*

<sup>1432</sup> Sur cette question, F. Mahjoub, A. Leiblang, F.-R. Simon. *Les enragés du football. L'autre mai 68*. Paris, Calmann-Lévy, 2008. pp. 89-113.

<sup>1433</sup> S. Berstein, 1989, *opus cit.*, p. 311.

<sup>1434</sup> *France Football* n° 1177, 22 octobre 1968.

<sup>1435</sup> Joseph Mercier est alors l'un des adjoints de Georges Boulogne.

« Décidément, ces Ecossais ne m'épatent pas. Ils ne m'apprennent rien !<sup>1436</sup> (□) Et moi, je me disais que si c'était là l'opinion de l'entraîneur des entraîneurs, il n'était pas surprenant que ceux-ci aient l'esprit déformé au point de nous présenter des équipes que nous connaissons avec de grosses têtes de penseurs et des petits cours de retraités, des joueurs sans fond, sans muscle et sans public »<sup>1437</sup>. Le rang de Joseph Mercier, instructeur national, et à ce titre formateur des entraîneurs professionnels, lui confère implicitement un titre de représentant des entraîneurs professionnels. De ce fait, à travers lui, c'est toute une profession qui est visée. On lui reproche donc de ne pas savoir former les joueurs français, de les enfermer dans des systèmes tactiques rigides qui nécessitent des « grosses têtes de penseurs », et de n'en faire ni des athlètes capables de soutenir la comparaison avec leurs adversaires pendant la durée d'un match, ni des battants. On lui prête le tort de se contenter de savoir théoriques, appris dans des livres ou des cours, et de ne pas savoir les transférer sur le terrain de jeu. Dans ce cas très précis, sa capacité d'analyse et son manque de recul sont remis en cause, dans la mesure où le score du match est en total décalage avec les observations qu'il émet, et bien plus avec les commentaires techniques attendus par les téléspectateurs. Ces commentaires qui émanent d'un expert, devraient expliquer en profondeur les causes de la défaite, ce qui n'est pas le cas. Parce que dans ce contexte J. Mercier personnifie le formateur de tous les entraîneurs français, ce manque de compétence ne peut manquer de rejaillir sur l'ensemble de la profession. D'autres sports tels que l'athlétisme forment leurs entraîneurs à être *observateurs et réactifs*<sup>1438</sup> : ce n'est pas l'image que véhicule J. Mercier.

Cette opinion qui émane d'un lecteur<sup>1439</sup> témoigne d'une réaction à chaud. Elle prouve aussi qu'en raison de l'apparition de la télévision<sup>1440</sup>, le jeu des équipes est de plus en plus analysé, et disséqué, et que de ce fait, chaque téléspectateur se transforme en entraîneur potentiel. Les journalistes qui interviennent dans le débat n'accusent pas encore les entraîneurs. Ils soulignent plutôt le problème de la structure du football français. Pour J. Eskénazi, de *France Soir*, « *Entretenir 39 équipes professionnelles dans le contexte actuel me paraît une hérésie impardonnable* »<sup>1441</sup>. Et pour J.P. Réthacker, de *France Football*, le professionnalisme en vigueur en France n'en possède aucun attribut, mais uniquement la dénomination. « *Faire ici le procès du professionnalisme équivaldrait à répéter une nouvelle*

<sup>1436</sup> Le score final du match est de 4 buts à zéro en faveur du Celtic de Glasgow !!!

<sup>1437</sup> *France Football* n° 1177, 22 octobre 1968.

<sup>1438</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.* p. 302.

<sup>1439</sup> François Bigneau, le téléspectateur de choc.

<sup>1440</sup> Si, en 1958, le taux d'équipement des foyers français est inférieur à 10 % des foyers français, en 1970 il correspond à 70 %. (M. Martin, in J.-P. Rioux, J.-F. Sirinelli, 1999, *opus cit.*).

<sup>1441</sup> *France Football* n° 1177, 22 octobre 1968.

fois ce que l'on sait déjà : le football français est mal organisé, et affaibli par des erreurs de direction »<sup>1442</sup>. Nombreux sont ceux qui jugent que le professionnalisme n'a permis que d'infimes progrès depuis 1932, et que les équipes de Division 2, voire de Division 1, n'ont de professionnel que le nom. Les discussions et débats qui s'amorcent après l'accumulation des défaites, et plus grave, en raison de la qualité plus que médiocre du jeu produit par l'équipe de France, trouvent leur point culminant après la « fameuse » élimination de novembre 1968 contre la Norvège. Si les entraîneurs subissent des attaques après ce qui est vécu comme un drame par le football français, elles ne sont toutefois pas unanimes. « *Le drame est que cette évolution est irréversible et qu'il est trop tard pour sauver un système rongé jusqu'à l'os. (□) Les entraîneurs ne se manifestent guère, comme il arrive le plus souvent. Ils se taisent et s'en tiennent à un rôle modérateur. Ils ont été soumis, samedi, à une violente diatribe de Jean Doumeng, mais Jean Sadoul les a défendus. Leur responsabilité ne me paraît guère, personnellement, engagée dans cette affaire* »<sup>1443</sup>. L'opposition entre le Président du Groupement des clubs autorisés, J. Sadoul, et l'un des membres, J. Doumeng, révèle que les avis sont partagés quant à l'imputation en responsabilité des entraîneurs. Jacques Ferran, en les déchargeant de cette accusation, fait le constat que le système d'organisation du football professionnel est obsolète et que les entraîneurs ne peuvent à eux seuls le changer. « La dictature des présidents » ne leur laisse que peu de poids dans leur club, et leurs décisions ne sont pas primordiales. Mais d'autres opinions reflètent une position inverse. Just Fontaine, qui a été l'espace de deux matches sélectionneur de l'équipe de France (mars et juin 1967) émet une opinion autrement plus sévère : « *J'estime que les entraîneurs français sont responsables de cette situation (□). Les entraîneurs français n'ont pas d'idées. Ils sont toujours en retard d'une guerre : 4-2-4 après la Suède, 4-3-3<sup>1444</sup> après l'Angleterre. Ils ne connaissent rien au problème de la préparation physique. Seul Paul Frantz<sup>1445</sup> m'a apporté quelque chose dans ce domaine* »<sup>1446</sup>. Les propos de Fontaine doivent être recontextualisés. En effet, deux ans auparavant, on ne lui a laissé que deux matches, tous deux sanctionnés par une défaite, pour faire ses preuves à la tête de l'équipe de France, dont il venait d'être nommé sélectionneur. Sa rancœur s'explique par le fait qu'il accuse l'Amicale des entraîneurs d'avoir organisé son

---

<sup>1442</sup> *Ibid.*

<sup>1443</sup> Jacques Ferran. France Football n° 1180, 12 novembre 1968.

<sup>1444</sup> Systèmes de jeux adoptés par les équipes, qui reposent sur une occupation rationnelle du terrain. Le 4-2-4 (4 défenseurs, deux demis, quatre attaquants) est popularisé par le Brésil, vainqueur de la Coupe du Monde en 1958 et 1962. Le 4-3-3 (quatre défenseurs, trois demis, trois attaquants), est popularisé par l'Angleterre, vainqueur de la Coupe du Monde en 1966.

<sup>1445</sup> Entraîneur du RC Strasbourg, Paul Frantz est Instructeur national chargé de la préparation athlétique lors des stages nationaux d'entraîneurs.

<sup>1446</sup> France Football n° 1180, 12 novembre 1968.

renvoi. Fontaine est soutenu par le *Miroir du Football*<sup>1447</sup> qui titre : « *Comment l'Amicale des entraîneurs a préparé la liquidation de Fontaine.* ».

*Le Miroir du football*, né en 1959, est le seul organe de presse à dénoncer avec virulence l'organisation du football français au début des années 1960. Il s'oppose systématiquement à la politique des dirigeants, de la Fédération. Ses principaux rédacteurs sont membres du Parti communiste français, et à ce titre, la contestation du pouvoir footballistique en place se ressent dans leurs écrits. Tout se passe comme si le magazine appliquait au football le dogme communiste sur la Vème République articulé en 1961 par Henri Claude sur plusieurs propositions<sup>1448</sup> : le pouvoir personnel du général de Gaulle, dans le cas du football celui de Georges Boulogne<sup>1449</sup> ; ce régime ne peut accepter le parlementarisme, donc le partage des pouvoirs. Les journalistes des autres quotidiens ou hebdomadaires sont fustigés pour absence d'analyse, et les entraîneurs montrés du doigt : « *Les entraîneurs, formés dans les stages officiels imposent sans discussion la conception qu'on leur a inculquée ; celle de l'école anglaise (jeu « direct » en profondeur) adaptée à la tradition de certains pays latins (marquage individuel)* »<sup>1450</sup>. L'accusation ici, revêt plusieurs formes. Pour la première fois le stage national d'entraîneurs est contesté, même s'il s'agit d'un avis isolé. Le plus gros reproche, c'est l'uniformité des conceptions inculquées aux entraîneurs, alliée à une absence de recherche et d'analyse personnelle. Mais si le point de vue systématiquement polémique du *Miroir du Football* reste singulier en France, la déroute de novembre 1968 rallie des opinions similaires. Dans un reportage intitulé « *Face à la crise* », *France Football* publie un article intitulé : « *Faut-il « tuer » les entraîneurs ?* » (□). « *Ce qui caractérise d'abord essentiellement l'évolution du corps d'entraîneurs, depuis, disons, une dizaine d'années, c'est d'une part leur propension à s'arroger l'essentiel du mérite d'une équipe qui réussit et à stigmatiser les faiblesses réelles ou supposées des joueurs constituant une équipe qui perd. C'est le trop fameux « nous avons gagné, ils ont perdu »* »<sup>1451</sup>. Cette dénonciation, à défaut d'être calomnieuse, est sans doute disproportionnée. En effet, dans la presse spécialisée nationale, on ne retrouve pas réellement d'articles qui permettraient

---

<sup>1447</sup> *Le Miroir du football* n° 97, juillet 1967.

<sup>1448</sup> S. Berstein. *La France de l'expansion. Tome 1 : La République gaullienne 1958-1969*. Paris, Seuil, 1989. p. 134.

<sup>1449</sup> Les propos du *Miroir du Football* illustrent parfaitement cette proposition : « *C'est un fait, en tout cas, que à l'exception de certains entraîneurs de football qui ont eu l'immense mérite de se dégager de son emprise idéologique, la caste organisée et dirigée par Boulogne n'a jamais été mieux « structurée », n'a jamais manifesté mieux le monolithisme idéologique et l'autoritarisme qui sont aujourd'hui ses caractéristiques* ». *Le Miroir du Football* n°158, mars 1972.

<sup>1450</sup> F. Thébaud. *Le temps du Miroir. « Une autre idée du journalisme »*. Paris, Albatros, 1982. 214 p.

<sup>1451</sup> *France Football* n° 1180, 12 novembre 1968.

d'étayer cette affirmation. Certes, parfois des entraîneurs s'arrogent le mérite du succès de leur équipe, mais ce sont davantage les questions et les analyses des journalistes qui produisent cette situation. Et le processus de désolidarisation par rapport aux joueurs, en cas de défaite, n'apparaît pas non plus dans les journaux et les magazines<sup>1452</sup>. Mais un acte d'accusation, pour être fort, doit employer des images parfois exagérées. La dénonciation se poursuit ensuite à propos de l'Amicale. « *Ensuite, les entraîneurs se sont groupés en une amicale grâce aux efforts de Georges Boulogne (□). Mais cette amicale prit progressivement des allures de « syndicat parallèle ». Certains parleront même de maffia<sup>1453</sup>, mais nous leur laisserons la responsabilité de leur propos. Il reste que dans ce domaine, ce sont à peu près toujours les « mêmes petits copains » que l'on retrouve, alors qu'ils ont remarquablement échoué dans un ou plusieurs clubs, alors que des centaines d'entraîneurs diplômés pareillement ont fait souvent leurs preuves dans des clubs amateurs, aussi bien structurés que beaucoup de leurs homologues professionnels* »<sup>1454</sup>. Une étude menée sur la période allant de septembre 1960 à septembre 1968 confirme que ces propos ont quelques fondements, même si on ne peut véritablement parler de complot<sup>1455</sup>. Elle consiste à relever quelles sont les équipes qui débute en Division 1 à l'orée de chaque saison, et quel est leur entraîneur. De ce fait, on s'aperçoit que plusieurs entraîneurs conservent un poste en Division 1 en changeant d'équipe, et parfois lorsque leur équipe descend à l'échelon inférieur. Ainsi Lucien Jasseron passe du Havre (1961/62) à Lyon (1962/63) puis Bastia (1968/69). En 1964/65, Courtois, Pibarot, Bigot, et Firoud retrouvent respectivement un poste à Monaco, Nîmes, Lille et Toulouse, alors qu'ils ont déjà officié auparavant en Division 1. En 1965/66, Vernier et Mirouze retrouvent un poste à Rouen et Toulon. En 1966/67, Jonquet, à Reims, Robert à Valenciennes, et Domergue à Marseille, retrouvent un poste en Division 1 dans une équipe différente de celle qu'ils dirigeaient ultérieurement. En 1968/69, c'est au tour de Batteux et Flamion de procéder de la sorte. Ces chiffres et ces observations confirment que certains entraîneurs ne semblent pas avoir de mal à trouver une place en première division, même si un petit nombre d'entre eux est concerné. Dans cette liste, on remarque que Domergue et Jasseron, par exemple, ont été nommés entraîneurs assistants de l'équipe de France pour la durée de la Coupe du Monde de 1966 en Angleterre, et que c'est sans doute eux que le commentaire prend principalement pour cibles.

<sup>1452</sup> Nous ne mentionnons ici que la presse spécialisée nationale, et non la presse régionale.

<sup>1453</sup> F. Thébaud écrit dans son éditorial de décembre 1968 dans *Le Miroir du Football* n°113 : « *La désaffection du public devant les indigents spectacles que lui offrait le « réalisme » de la maffia des entraîneurs dirigés par Boulogne (□) ».*

<sup>1454</sup> *France Football* n° 1180, 12 novembre 1968.

<sup>1455</sup> Se référer au tableau des changements d'entraîneurs.

La faible circulation des entraîneurs observée dans les années 1950 dans les clubs de Division 1 et Division 2 se confirme. Mais dans les années 1960, l'explication résiderait plutôt en partie dans une orientation corporatiste, voire syndicaliste. Pour le corporatisme, l'adhésion à l'Amicale correspondrait à respecter une profession de foi qui implique la création de liens moraux entre ses différents membres. F. Olivier Martin montre que la profession de foi lors des cérémonies d'intronisation dans les corporations repose sur trois engagements : l'observation des règles, la promesse de garder les secrets, et l'obligation de porter honneur et respect aux jurés, contrôleurs et élus reconnus par le pouvoir<sup>1456</sup>. Appliquée à l'Amicale des entraîneurs, l'adhésion implique donc la défense de la profession qui présuppose l'opposition aux non diplômés en exercice, le refus de colporter à l'extérieur d'éventuelles dissensions, la vassalisation à G. Boulogne, à la fois secrétaire général et instructeur national. L'allusion au syndicalisme renvoie de son côté à la perception que la sécurité de l'emploi est largement liée à la présence syndicale sur le lieu de travail<sup>1457</sup>, donc ici à l'adhésion à l'Amicale. L'Amicale des entraîneurs, grâce à sa bonne structuration et à son influence grandissante, permettrait à ses membres de pouvoir trouver des postes intéressants, même en cas d'échecs répétés. De ce fait, l'apport de sang neuf ne s'effectuerait pas dans les clubs professionnels. Ainsi, ce phénomène fournirait une explication à l'absence d'innovations visibles en matière d'entraînement et de choix tactiques. Cette démonstration se complète avec l'analyse plus approfondie de l'uniformité déplorée : « *En voulant unifier les différentes tendances tactiques, l'instructeur national, qui est en même temps le secrétaire du « syndicat»<sup>1458</sup> » et celui qui procure généralement les places, a sans doute commis une grave erreur »<sup>1459</sup>. Georges Boulogne, qui est instructeur national depuis 1958, est la cible visée. Par un effet de style, son nom n'est pas mentionné dans l'article, mais les termes employés sont si suggestifs que le personnage y est omniprésent. Sa double casquette, celle d'entraîneur national, et celle de secrétaire de l'Amicale, (qui est une association type loi 1901, mais que d'aucuns finissent par assimiler à un véritable syndicat), lui confère une place de décideur importante dans le football français. Le problème de cette double fonction est que Georges Boulogne semble être l'homme qui modèle un type d'entraîneur dans les stages, et qui établit ensuite des connivences à travers les réunions de l'Amicale. Les entraîneurs qui n'y adhèrent pas ont le sentiment d'être laissés pour compte, et, en ce qui concerne le niveau professionnel,*

<sup>1456</sup> F. Olivier-Martin, 1938, cité par C. Dubar. *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*. Paris, Armand Colin, 1996. p. 128.

<sup>1457</sup> D. Anolfatto. D. Labbé. *Sociologie des syndicats*. Paris, La Découverte, 2000. p. 12.

<sup>1458</sup> L'Amicale des entraîneurs n'est pas un syndicat, mais en raison de la personnalité de G. Boulogne, elle est ici perçue comme tel par le journaliste.

<sup>1459</sup> *France Football* n° 1180, 12 novembre 1968.

d'être exclu d'un réseau qui leur permettrait d'être embauché dans les clubs. Ces reproches, qui étaient latents, émergent au grand jour avec la crise de novembre 1968. Ils visent non seulement Georges Boulogne mais également tous les entraîneurs de l'Amicale. Dans un article intitulé « *Les entraîneurs se défendent* »<sup>1460</sup>, paradoxalement, alors que l'on pourrait s'attendre à des prises de position multiples, c'est uniquement Georges Boulogne qui prend la parole : « *Chaque mauvaise période de l'équipe de France, on met en cause la compétence des entraîneurs français. C'est classique* »<sup>1461</sup>. Ce premier argument est à nuancer. En effet, hormis le cas du *Miroir du Football*, on ne retrouve pas dans la presse écrite avant novembre 1968, d'accusation formulée contre le corps des entraîneurs français. Certes, certaines défaites engendrent parfois de sévères critiques ; mais elles sont dirigées contre le ou les sélectionneurs en exercice, et non contre la profession d'entraîneur en général. Seule la période toute récente coïncide avec ces propos, ce qui n'est guère étonnant dans un contexte où « *la contestation des « années 68 », par les fonctions qu'elle remplit, les formes qu'elle emprunte, les modes de son expression et l'étendue de son application apparaît ainsi comme l'expression d'une véritable crise de la légitimité frappant tous les niveaux de l'organisation politique, sociale et culturelle* »<sup>1462</sup>. En réponse, Boulogne contre-attaque, et se livre à un réel plaidoyer en faveur de ses congénères, qui ont été pour la plupart ses élèves. « *Dépendant étroitement des « conditions » du football professionnel, ils oeuvrent vaille que vaille, dans le contexte national. Leur objectif essentiel consiste à obtenir un bon classement de leur équipe fanion dans les épreuves nationales. Disposant de peu de moyens, en audience, crédits, installations, cadres, ils font de l'artisanat et dépensent des trésors d'ingéniosité, de sens psychologique, de dévouement, pour assurer le présent et le niveau national* »<sup>1463</sup>. Les conditions<sup>1464</sup> évoquées par Georges Boulogne concernent, même dans les grands clubs, le manque de terrains d'entraînement, de salles de musculation, d'installations sanitaires. De surcroît, l'entraîneur de club professionnel, sans moyens décentes, ne dispose pour lui que de son imagination et de son inventivité pour mener à bien sa tâche. Qui plus est, il semble que depuis des années, rien n'a évolué : l'entraîneur est seul convaincu de la nécessité de son rôle. « *Dans certains clubs de Division I, il n'y a qu'un seul entraîneur. Cet entraîneur, accaparé par la section professionnelle, ne peut (à son grand regret) s'occuper complètement des*

<sup>1460</sup> *France Football* n° 1181, 19 novembre 1968.

<sup>1461</sup> *Ibid.*

<sup>1462</sup> B. Brillant. La contestation dans tous ses états, in G. Dreyfus-Armand, R. Franck, M.-F. Lévy et M. Zancarini-Fournel. *Les années 68. Le temps de la contestation*. Editions Complexe, 2008. p. 114.

<sup>1463</sup> *France Football* n° 1181, 19 novembre 1968.

<sup>1464</sup> Il est vrai que les lois-programmes initiées par M. Herzog dès 1961 concernent le sport de masse et non le sport d'élite. J.P. Callède. *Les politiques sportives en France. Eléments de sociologie historique*. Paris, Economica, 2000. pp. 131-132.

espoirs du club □ Dans ces « conditions », les entraîneurs de sections professionnelles ne peuvent guère que se conformer à une attitude bien française : établir un plan de travail général □ et se débrouiller »<sup>1465</sup>. L'entraîneur est donc bien seul. La première conséquence de cet isolement est l'absence de formation des jeunes joueurs, pourtant amenés à prendre la relève des anciens dans l'équipe professionnelle. Cette constatation est désastreuse, d'autant que ces jeunes joueurs, en partie livrés à eux-mêmes, n'acquièrent pas d'habitudes de sérieux et de travail. En fait, l'entraîneur français des années 1960 est constamment obligé de s'adapter aux piètres conditions de travail. Sa principale compétence semble justement être cette faculté d'adaptation. Pour étayer ses propos, Boulogne donne l'avis de Salvador Artigas, entraîneur de formation française (promotion du stage national de 1948), qui a notamment entraîné le Stade de Rennes (1952-56) avant d'aller exercer ses talents en Espagne à San Sebastian, puis après un retour à Bordeaux (1960-1966), a remporté la Coupe d'Espagne et fini second du championnat avec le F.C. Barcelone. Artigas peut donc comparer les conditions dans lesquelles évolue l'entraîneur professionnel, dans chacun de ces deux pays : « J'ai beaucoup d'estime et d'admiration pour le corps des entraîneurs français. Ils travaillent dans des conditions médiocres, privés de tous moyens, de toute satisfaction sans espoir □ Consacrer toute sa vie au football dans de telles conditions mérite un grand coup de chapeau »<sup>1466</sup>. Le constat est implacable, même s'il faut garder à l'esprit qu'Artigas a été entraîneur professionnel en France pendant plus de dix ans, et qu'en décernant des louanges à la profession, il s'inclut dans ce satisfecit. Néanmoins, la comparaison illustre le dénuement matériel, moral, psychologique dans lequel oeuvrent les entraîneurs français, qui sont ici décrits comme des victimes, et non comme les responsables de l'échec.

Comme ce sont essentiellement les acteurs les plus en vue qui se sont exprimés, *France Football* organise une vaste consultation, pour lequel le magazine reçoit plus de 10 000 bulletins réponses, souvent avec la mention « au nom d'un groupe de □ », ce qui, selon le journal, multiplie par 4 ou 5 le nombre de réponses. Le référendum<sup>1467</sup> comporte 17 questions, très simples, où les nuances ne peuvent être comptabilisées.

Les questions sont de différents ordres :

1. *Les autorités en place (bureau fédéral et comité directeur du groupement) doivent-elles démissionner en bloc ?*

<sup>1465</sup> *France Football* n° 1181, 19 novembre 1968.

<sup>1466</sup> *France Football* n° 1181, 19 novembre 1968.

<sup>1467</sup> C'est en raison de l'adéquation des résultats des sondages la précédant, et des résultats de l'élection présidentielle de 1965 que se modifie la perception des Français à leur égard (J.J. Becker, in J.-P. Rioux et J.-F. Sirinelli, 1999, *opus cit.*). Les résultats du référendum de *France Football* sont donc susceptibles d'être perçus comme crédibles par son lectorat.

2. *Faut-il accuser le sélectionneur ?*
3. *Les joueurs de métier sont-ils de vrais professionnels ?*
- (□)
5. *Doit-on accuser les dirigeants de club ?*

(□)

14. *Faut-il créer un poste de directeur technique du football chargé des sélections, du perfectionnement, de la promotion et de l'éducation ?*

Les résultats paraissent sous le titre : « *Les 17 vérités de l'opinion publique* »<sup>1468</sup>. Les opinions de chaque individu et celles de l'ensemble sont éclairées par la connaissance de la situation dans laquelle ils se trouvent<sup>1469</sup>. Ici, les réponses aux questions sont fournies en fonction de l'analyse des résultats de l'équipe de France, ainsi que ceux des équipes de club. Les résultats de la question n° 4 sont les suivants : « *Les entraîneurs sont-ils responsables de la décadence du football d'élite ?* »

- *oui* : 44 %
- *non* : 34,5 %
- *indécis* : 21,5 %

« *Condamnation à la majorité relative des entraîneurs auxquels on reproche surtout un système de jeu « fait pour le résultat sans tenir compte du spectacle et la tendance à ignorer que l'homme compte avant la méthode.* » Mais il faut souligner le pourcentage des indécis (21,5) qui se disent honnêtement incapables de juger les techniciens »<sup>1470</sup>. Il apparaît que le but de ce sondage n'est pas de résoudre les problèmes connus par le football français, mais de mieux les poser, ce qui constitue déjà un réel profit<sup>1471</sup>. Certaines opinions ont dû être marquées par les écrits du *Miroir du Football*, ou par celles, concordantes, d'autres journaux, nées de cette crise d'octobre et novembre 1968. Le résultat du sondage, qui accuse majoritairement les entraîneurs, mérite une analyse plus approfondie. Les commentaires semblent dissocier les moyens employés par l'entraîneur de ses objectifs : en général, ce qui lui est demandé par le président, les dirigeants, voire même les joueurs, c'est avant tout de faire gagner son équipe, bien avant la qualité du jeu pratiqué. Le deuxième reproche revient comme un leitmotiv à la fin des années 1960 : s'il s'adressait jusqu'ici en priorité aux différents sélectionneurs de l'équipe de France, dorénavant, il s'étend aux entraîneurs de clubs. La mise en accusation des entraîneurs professionnels constitue une première dans le

<sup>1468</sup> *France Football* n° 1182, 26 novembre 1968.

<sup>1469</sup> J. Stoetzel, A. Girard, 1979, *opus cit.*, pp. 260-261.

<sup>1470</sup> *France Football* n° 1182, 26 novembre 1968.

<sup>1471</sup> J. Stoetzel, A. Girard, 1979, *opus cit.*,

football français. Cependant, il faut la relativiser, puisque les autres acteurs du football français sont davantage encore désignés coupables de sa déchéance : 77,5 % des opinions se prononcent pour la démission en bloc du bureau fédéral et du groupement ; 58 % considèrent que les joueurs de métier ne sont pas de vrais professionnels ; 54 % confirment que l'on doit accuser les dirigeants de clubs. Ainsi, l'opinion publique condamne certes les entraîneurs professionnels, mais ne les dissocie pas des autres acteurs du football français. En accord avec J.J. Becker, il faut considérer que les comportements de l'opinion publique sont le résultat d'une complexe alchimie entre l'état des mentalités et le contexte<sup>1472</sup>. Les mentalités des spectateurs et des lecteurs, pas plus que celles des journalistes, ne sont celles des joueurs, et encore moins des entraîneurs. Mais toutes ont été façonnées par des décennies d'insuccès des sélections et clubs français représentatifs du football national.

En 1968 la mise en accusation des entraîneurs constitue une rupture avec les pratiques antérieures. L'ensemble des acteurs du football français se retrouve au banc des accusés. Et les entraîneurs paraissent être coupables des fautes les moins impardonnables. Néanmoins, contrairement aux joueurs et aux dirigeants, qu'il s'agisse de la profession dans son ensemble ou de cas particuliers, la profession d'entraîneur avait jusque là bénéficié d'une aura rarement démentie dans la presse.

### 5.3. L'affaire Domergue ou la personnalisation des accusations

La mise en accusation d'une profession dans son ensemble s'accompagne de mises en accusation précises, fomentées contre un seul homme. Ce procédé n'existait pas dans les années précédentes. Si, parfois, la presse locale a pu entretenir des relations plus virulentes avec les entraîneurs professionnels, en revanche, la presse spécialisée nationale a toujours manifesté une certaine mesure. Or, en retranscrivant, en automne 1968, des arguments défavorables au corps des entraîneurs professionnels, n'a-t-elle pas ouvert une brèche, qui a mis des hommes désignés de façon précise sur le devant de la scène ? A ce titre, l'affaire Robert Domergue est significative : il y a en effet une concomitance de date, qui pousse à se demander si, en raison de la conjoncture liée aux résultats de l'équipe de France, à la mise en accusation générale, désormais il y a moins d'hésitation à attaquer de front des hommes jusque-là épargnés. En raison des mauvais résultats qu'il obtient avec son équipe de l'Olympique de Marseille, Robert Domergue est critiqué de façon virulente par Robert Vergne, journaliste de France Football, même si la rédaction du journal prend ses

---

<sup>1472</sup> J.-J. Becker. L'opinion, in R. Rémond (sous la direction de). *Pour une histoire politique*. Paris, seuil, 1996. p. 165.

précautions : « Certains lui font encore confiance. Son président, d'abord, Marcel Leclerc (ce qui est assez rare pour être souligné), et même des journalistes qui savent la besogne qu'il abat à Marseille et les difficultés qui sont les siennes. Robert Vergne, lui, est résolument critique. Il a le droit d'exprimer librement son opinion, même si elle ne correspond pas à celle des responsables de France Football. Voici cette opinion. Robert Domergue pourra, bien entendu, exposer son propre point de vue quand il le désirera »<sup>1473</sup>. Malgré ces mises en garde, le magazine publie bien un pamphlet, qui occupe plus de la moitié d'une page et est intitulé « Robert Domergue ou la fin d'un mythe » Robert Vergne, en prenant des exemples précis, tente de démontrer que Domergue, à Marseille, ne sait pas tirer parti de ses joueurs, et surtout de ses meilleurs joueurs, qu'il a réussi à dégoûter du football un joueur de haut niveau, international de surcroît<sup>1474</sup>, et qu'il « dépersonnalise » les joueurs, au point qu'ils se demandent s'ils ont encore le niveau pour jouer en Division d'Honneur. La conclusion de Robert Vergne constitue le témoignage qui permet de penser que c'est bien la crise du football français qui justifie ces accusations « personnalisées » jusqu'alors inédites dans la presse écrite : « Une histoire certes plus spectaculaire que d'autres en fonction des circonstances, mais qui est celle de beaucoup d'entraîneurs français pseudo-intellectuels, qui ont amené doucement, mais sûrement, le football français — et pas seulement marseillais — au bord du gouffre »<sup>1475</sup>. Ce lien entre un individu en particulier, et une profession en général, permet à Robert Vergne de passer d'une imputation générale en responsabilité, à une imputation particulière. Robert Domergue représente un exemple. Il est désigné parce que l'Olympique de Marseille est la plus grande ville de France en matière de football (Paris intramuros n'a pas de représentant en Division 1 en 1968), et parce que l'équipe a bénéficié de la plus grosse subvention de tout le football professionnel, et que malgré ces moyens, elle se traîne désespérément à la dernière place du classement. L'article de *France Football* est représentatif d'un nouvel état d'esprit. Il développe au niveau national des arguments qui jusqu'ici étaient l'apanage de la presse locale. De ce fait, c'est tout le lectorat français est visé. Robert Domergue perd son poste d'entraîneur quelques jours plus tard, et *France Football* rend largement compte de ce limogeage : « A l'image d'un grand nombre de ses pairs, qui

---

<sup>1473</sup> *France Football* n° 1179, 5 novembre 1968. Robert Vergne est parfois taxé de « journaliste communiste », comme par Paul Frantz (consulter son portrait en infra) dans *L'Ami Hebdo* n° 11 du 10 mars 2007, un hebdomadaire du grand Est de la France. Par cette expression, il entend que Vergne n'hésite pas à contester l'ordre établi.

<sup>1474</sup> Il s'agit de Marcel Artélésa, ancien joueur de Troyes, et arrière central de l'Olympique de Marseille et de l'équipe de France. Ce dernier a été sélectionné à 21 reprises en équipe de France, dont il a été le capitaine lors de ses 9 dernières capes, entre 1963 et 1966. Il n'a plus été sélectionné après son transfert à l'Olympique de Marseille en 1966 à l'âge de 28 ans.

<sup>1475</sup> *France Football* n° 1179, 5 novembre 1968.

s'en vont en proclamant que la presse est responsable de tout ce dont souffre le football ce qui nous a toujours prêté à sourire, Domergue en voulait essentiellement à certains journalistes marseillais, qu'il tient pour coupables d'avoir dressé le public contre lui »<sup>1476</sup>.

Ce n'est donc pas la presse nationale et spécialisée qui engendre principalement la rancœur de Domergue, puisque l'hebdomadaire *France Football* s'est contenté de s'immiscer tardivement, par la voix d'un seul journaliste, dans le concert des critiques à son encontre. Par contre, elle contribue à achever sa procédure d'accusation en se rangeant au côté de ses consœurs : « et il a ajouté, à propos de certains journalistes, sans en nommer aucun, ce qui nous incrimine tous : ce sont des incapables et des fainéants »<sup>1477</sup>.

Alors que Domergue avait essentiellement dénigré la presse marseillaise, la réaction de son homologue nationale est bien liée à des sentiments corporatistes<sup>1478</sup> exacerbés. La presse nationale adopte le même parti pris que la presse régionale, au sein de laquelle émerge entre journalistes de la même ville une réelle confraternité qui estompe, quand elle ne les efface pas, les différences politiques<sup>1479</sup>. Cette attitude conduit *France Football* à prendre sans nuance le parti de la profession et à dénigrer l'entraîneur incriminé une fois que celui-ci a déjà été victime de la vindicte populaire.

L'année 1968 marque une rupture : Pour la première fois, la profession d'entraîneurs est accusée dans son ensemble, et conjointement, des entraîneurs sont reconnus spécifiquement et désignés coupables des mauvais résultats du football français et de ceux de leur équipe. Un vent de contestation qui se traduit comme l'expression de la révolte<sup>1480</sup>, s'exprime dans la société française. En football, porté par la presse sportive, il souffle sur une profession jusque là épargnée.

Portrait de **Robert Domergue** (Olympique d'Alès 1951-53/ U.S. Valenciennes 1953-66 puis 1970-72/ Olympique de Marseille 1966-68/ Espérance de Tunis 1968-69/ A.S. Monaco 1969-70/ R.C. Strasbourg 1973-74/ A.S. Cannes 1976-81/ U.S. Dunkerque 1981-84)

Robert Domergue est né en 1921 à Cannes. Fils du président du club professionnel, il effectue effectivement ses premiers pas de footballeur à l'A.S. Cannes, où il devient professionnel en 1939. Il y poursuit sa carrière jusqu'en 1947, à l'âge de 26 ans, avant qu'une grave blessure ne mette un terme à sa carrière. Il débute sa carrière d'entraîneur en Division 2 avec Alès, de 1951 à 1953 puis est recruté par l'U.S. Valenciennes-Anzin, qui évolue également en deuxième Division. Dès 1956, Domergue parvient à faire monter le club

<sup>1476</sup> *France Football* n° 1181, 19 novembre 1968.

<sup>1477</sup> *France Football* n° 1181, 19 novembre 1968.

<sup>1478</sup> Il est certain que la profession de journaliste, très organisée et témoignant d'activités corporatives soutenues depuis avant la première guerre mondiale, est défendue par un syndicat qui, s'il reconnaît la diversité des catégories qui lui sont rattachées, insiste sur l'unicité du journalisme. C. Delporte, 1999, *opus cit.*

<sup>1479</sup> M. Martin. *La presse régionale. Des affiches aux grands quotidiens*. Paris, Fayard, 2002. pp. 263-264.

<sup>1480</sup> B. Brillant, 2008, *opus cit.*, p. 109.

en première division et à l'y maintenir durant plusieurs saisons. Si Valenciennes redescend en Division 2 en 1961, c'est pour remonter aussitôt dès la saison suivante. Si le club ne gagne pas de trophée sous la conduite de Robert Domergue, il accède aux places d'honneur : 6<sup>ème</sup> en 1964, puis 3<sup>ème</sup> à deux reprises en 1965 et 1966. Robert Domergue s'est bien adapté au climat plutôt rude du Nord qui lui convient à merveille et parvient à développer son souci de la rigueur et son goût du travail bien fait. « *Domergue a su, en effet, communiquer à ses joueurs une véritable passion individuelle et collective : l'art de se dépasser soi-même et de croire aux vertus du travail élaboré en commun. On lui adresse parfois des reproches qui ne sont en fait que les défauts de ses très grandes qualités : sa dureté, mais il commence par être intransigeant avec lui-même ; sa systématisation du jeu, mais elle porte désormais ses fautes grâce aux automatismes qu'il a créés au sein de l'équipe* »<sup>1481</sup>. Domergue est un apôtre de la défense en ligne, qui s'oppose au béton et parvient à l'inculquer à merveille à ses hommes. Homme peu causant avec les médias, il attire l'attention grâce aux succès obtenus malgré des moyens relativement modestes. « *Domergue est consciencieux et compétent. Il vit très près de ses hommes envers lesquels il fait preuve d'une ferme sollicitude* »<sup>1482</sup>. Sans grande vedette, il insuffle un esprit collectif à ses joueurs, qui est d'ailleurs un ingrédient indispensable pour qui veut faire pratiquer la défense en ligne.

Il est nommé adjoint au sélectionneur de l'équipe de France Robert Guérin durant la Coupe du Monde 1966 en Angleterre en compagnie de l'entraîneur lyonnais Lucien Jasseron. Hélas, Jasseron est adepte du béton alors que Domergue est apôtre de la défense en ligne, et les mésententes des deux hommes liées aux divergences de conception tactique contribuent à l'élimination de la sélection nationale au premier tour de la compétition. Après la Coupe du monde, Domergue est recruté par le prestigieux club de l'Olympique de Marseille. Sa première saison se termine par une neuvième place relativement décevante de l'équipe olympienne. Il est vrai qu'il hérite d'une équipe qui pratique le béton et à laquelle il ne parvient pas à inculquer les rudiments de la défense en ligne. Certains joueurs comme l'ancien international Marcel Artélésa<sup>1483</sup> se sentent perdus<sup>1484</sup>. Robert Domergue éprouve donc des difficultés à choisir sa tactique et à passer de la pratique de la défense en ligne au béton. « *Préoccupée par priorité d'empêcher l'adversaire de jouer elle n'a pas de jeu à elle. Qu'elle soit entraînée par Domergue est bien possible. Cependant, c'est un avis personnel, la patte de l'entraîneur ne se voit pas. S'appellerait-il Durand, Dupont ou Vidal que le résultat serait le même* »<sup>1485</sup>. En raison de son caractère tenace, il campe sur ses positions face aux journalistes marseillais qui l'interrogent sur les mauvaises performances de l'équipe phocéenne, et en raison de prises de positions radicales finit par se mettre à dos l'ensemble de la presse écrite avant d'être limogé à la fin de l'années 1968. Robert Domergue signe ensuite un contrat à l'Espérance de Tunis où il ne reste qu'une année, avant d'être recruté par Monaco qui vient d'être relégué en seconde division en 1969. Il n'y reste qu'une seule saison, avant que son ancien club de Valenciennes ne le rappelle, alors que l'équipe qui devait descendre en seconde division est maintenue dans l'élite parce que le championnat passe à 20 clubs. Mais il ne peut éviter la relégation à l'équipe nordiste à la fin de la saison 1970-71. Cependant, dès la saison suivante, le club décroche sous sa conduite son billet en remportant le championnat de Division 2 pour remonter dans l'élite. Mais à nouveau, il réalise l'ascenseur et redescend. Le club nordiste, sans pitié pour son ancien guide, n'attend pas la fin du championnat et le licencie dès décembre 1972. Domergue est alors recruté par le R.C. Strasbourg mais son embauche donne lieu à des controverses au sein du club alsacien, en raison notamment de sa fidélité à ses principes de défense en ligne. Il se heurte avec plusieurs joueurs et surtout avec Gilbert Gress, mais en fait débute plusieurs qui

<sup>1481</sup> France Football n° 983, 12 janvier 1965.

<sup>1482</sup> Football Magazine n° 27, avril 1962.

<sup>1483</sup> Marcel Artélésa, défenseur central, a connu 21 sélections en équipe de France entre 1963 et 1966 alors qu'il évoluait à Monaco. Il arrive à Marseille en 1966 en même temps que Robert Domergue.

<sup>1484</sup> France Football n° 1179, 5 novembre 1968.

<sup>1485</sup> M. Fabrègues. France Football n° 1178, 29 octobre 1968.

seront des piliers de l'équipe qui décrochera le titre de champion de France en 1979. Son ardeur au travail et sa passion du football sont toujours louées et reconnues, mais son entêtement à pratiquer toujours la même méthode fait débat. Limogé en 1974, il rebondit un an et demi plus tard en division 2 à l'A.S. Cannes, le club dans lequel il a débuté et y reste durant cinq saisons. Il s'engage ensuite avec Dunkerque, et ayant repéré le joueur lyonnais Joël Muller, le fait venir au club dans l'optique de lui succéder deux années plus tard au poste d'entraîneur. Mais la succession n'aura pas lieu, car l'U.S. Dunkerque dépose le bilan économique au cours de la saison 1980-81.

Robert Domergue était un entraîneur apprécié de Georges Boulogne qui le sollicitait régulièrement pour l'encadrement des stages nationaux d'entraîneur.

Robert Vergne, journaliste de *France Football* dont les positions virulentes ont placé Robert Domergue sur la sellette alors qu'il entraînant Marseille, lui reconnaît cependant des qualités qu'il a exprimées antérieurement dans le Nord. « *A Valenciennes, pays de travail, de mesure et d'austérité, Domergue donna le meilleur de ses qualités qui sont incontestables, de par la nature des choses et des hommes qui l'entouraient. ( ) Domergue donna alors sa pleine mesure, apportant à son équipe aux ressources limitées une conception, un style, de jeu qui lui permettaient d'affronter les meilleurs, souvent avec succès* »<sup>1486</sup>. ***France Football n° 1179, 5 novembre 1968.***

Robert Domergue n'a pas remporté de titre dans sa carrière en Division 1. Il a cependant dirigé à 1046 reprises une équipe professionnelle en Division 1 ou Division 2, ce qui le place au second rang derrière Guy Roux (1098 matches dirigés).

#### 5.4. Des entraîneurs qui vivent

Cette sombre période vécue par le football français contribue-t-elle, comme on pourrait le penser, à accélérer un processus de changement ? En fait, aucune décision primordiale n'est prise dans l'immédiat. Seuls des changements de façade sont opérés. Alors que tous ses principaux acteurs s'accordent à diagnostiquer que le football français est atteint d'un mal profond, ce sont des modifications superficielles qui sont opérées. Ainsi, la Division 1 passe de 18 à 20 clubs pour la saison 70/71 dans le but de mieux structurer le haut niveau, pour qu'émerge une élite. On peut être surpris du procédé qui semble aller à l'encontre de l'objectif recherché : pour dégager une élite, il est préférable de réduire le nombre d'équipes. En choisissant l'option inverse, le groupement des clubs professionnels prend le risque de voir s'accroître le fossé entre la Division 1 et la Division 2. Le risque de mettre en place un calendrier surchargé est un autre argument balayé par la F.F.F. et le Groupement, qui arguent que dorénavant, les équipes professionnelles effectuent les longs déplacements de championnat en avion<sup>1487</sup>. C'est certes une marque de professionnalisation plus avancée de la part des clubs professionnels, mais le calendrier du championnat offre néanmoins quatre journées supplémentaires et plusieurs semaines de rallonge. Enfin, Georges Boulogne est

---

<sup>1487</sup> J.-P. Bouchard, A. Constant, 1996, *opus cit.*, p. 148.

nommé sélectionneur national en 1970. Il dresse son bilan dans *France Football* en août 71. En considérant que chaque victoire de l'équipe de France rapporte 2 points, chaque match nul un point, et chaque défaite 0, le bilan général de l'équipe de France depuis 1904 est de 0,87 de moyenne ; celui de la décade 1960-68 de 0,77 (dont un catastrophique 0,25 pour la seule année 1968-69). Par contre, le bilan de la saison de 1969-70 est de 1,16, et celui de 1970-71 de 1,25<sup>1488</sup>. Il faut nuancer ces chiffres au regard des adversaires rencontrés durant ces deux saisons. Sur un total de vingt-et-un adversaires, l'équipe de France n'affronte qu'à sept reprises des pays classés dans les dix premiers au classement de l'indice UEFA, basé sur les coefficients des résultats obtenus par les sélections nationales : l'Angleterre, la Hongrie à deux reprises, la Belgique, la Tchécoslovaquie, et l'Espagne<sup>1489</sup>. Ces performances cependant positives contribuent trop rapidement à donner l'illusion que le football français est parvenu à sortir de la crise. Evidemment, les mises en accusation diverses s'estompent, que ce soit celles qui sont dirigées vers les entraîneurs ou celles qui visent les autres acteurs du football français. *France Football*, qui trois années auparavant avait publié un référendum alarmiste, est prompt à tourner la page. « Alors n'y a-t-il vraiment rien de changé dans le football français ? Est-ce que ça ne vaut pas la peine de continuer, d'intensifier nos efforts pour un football meilleur et plus compétitif ? »<sup>1490</sup>. Pourtant, pour justifier ce point de vue, le magazine se base sur les seuls résultats de l'équipe de France, quelque peu illustrés par le mode de fonctionnement de cette sélection nationale. Et c'est Georges Boulogne lui-même qui se charge de tempérer les ardeurs naissantes, en élargissant le problème à l'ensemble du football professionnel français, et non pas à ses seuls représentants internationaux. « Les progrès du football français restent entravés, ralentis par des querelles pseudo-tactiques et des campagnes de dénigrement systématique. (□) Malheureusement, leurs campagnes constituent un moyen d'affaiblissement sérieux : l'évolution est retardée, l'entraînement est contesté, les formes de jeu les plus efficaces sont combattues »<sup>1491</sup>. Le sélectionneur national dénonce la trop grande propension des médias à s'immiscer dans ce qu'il considère être le domaine réservé des entraîneurs : le débat technico-tactique. Il est certain que les journalistes, qui n'ont pas les mêmes impératifs de victoire et de résultat que les entraîneurs des clubs, ont tout le loisir de proposer des choix tactiques différents de ceux adoptés par ces derniers, ou plus audacieux. Et, de plus en plus, à la suite du précédent créé en novembre 1968, la presse

<sup>1488</sup> *France Football* n° 1326, 31 août 1971.

<sup>1489</sup> Il faut ajouter à cette liste les deux confrontations amicales contre une équipe d'Argentine sur le déclin en 1971, puisqu'elle n'a pas réussi à se qualifier pour les phases finales de l'édition 1970 de la Coupe du Monde disputée au Mexique.

<sup>1490</sup> *France Football* n° 1337, 14 novembre 1971.

<sup>1491</sup> *Ibid.*

se mêle de discuter les options tactiques choisies par les équipes. Les journalistes, forts de leur expérience d'observateurs, puisqu'ils assistent à de nombreux matches français mais aussi européens, empiètent sur les prérogatives de l'entraîneur. En effet, la tactique est bien une manifestation élevée de la pratique disciplinaire<sup>1492</sup> et contester les choix tactiques de l'entraîneur, c'est lui contester son autorité et son pouvoir. Suite à la crise de 1968, aucun changement en profondeur n'a été entrepris. Si les résultats plus positifs de l'équipe de France renvoient les débats à une date ultérieure, de nombreux entraîneurs ont le sentiment que dans le football français, rien n'a véritablement avancé. Pierre Flamion<sup>1493</sup>, entraîneur de Troyes, traduit une opinion largement répandue : « *Nous avons dix ans de retard sur le terrain et cinquante ans dans les structures des clubs (□). L'équipe de France est l'émanation des clubs*<sup>1494</sup>. *Voyez ce qu'ils font dans les compétitions internationales* »<sup>1495</sup>. En effet, malgré ses résultats en hausse, l'équipe de France n'est pas parvenue à se qualifier pour les phases finales du championnat d'Europe des Nations. Selon Flamion, seul un club comme Saint-Étienne, pour les structures, pour sa politique de formation des jeunes joueurs, pour ses infrastructures, peut soutenir la comparaison avec les bons clubs étrangers. Cette opinion était déjà celle de Jacques Ferran en novembre 1968 *France Football*<sup>1496</sup>, ce qui prouve qu'en quatre ans, aucun club professionnel n'a pu, ou n'a su s'inspirer de cet exemple. Quant à la responsabilité de la profession, Flamion la récuse clairement : « *Non, nous ne sommes que des boucs émissaires. Nous faisons un métier de funambule à la recherche d'un équilibre toujours menaçant. Contrairement aux joueurs, nous sommes des passionnés de notre métier. Personnellement, je suis conscient de faire un métier d'inconscient. Non, mes camarades entraîneurs et moi ne sommes pas inférieurs aux autres. Nous travaillons avec les outils qu'on nous fournit. Que les clubs prennent une autre orientation, qu'ils soient structurés de façon professionnelle, avec une optique sportive, et tout changera* »<sup>1497</sup>. Les faits et les résultats donnent raison<sup>1498</sup> à Flamion. Souvent, de surcroît l'attitude désinvolte ou réservée des joueurs professionnels a été soulignée, et d'ailleurs mise en évidence pendant la crise de 1968. Les joueurs eux-mêmes

<sup>1492</sup> M. Foucault, 1975, *opus cit.*, p. 169.

<sup>1493</sup> Pierre Flamion, 17 sélections en équipe de France de 1948 à 1953, a entraîné à plusieurs reprises des clubs de Division 1 comme Metz et Reims dans les années 60 et 70. Il a mis un terme à sa carrière d'entraîneur en 1993.

<sup>1494</sup> Si on dresse un bilan de 5 saisons, de 1968/69 à 72/73, en comptant cinq représentants français par saison (1 en Coupe d'Europe des clubs champions, 1 en Coupe d'Europe des vainqueurs de Coupe, et 3 en Coupe des villes de foire, qui devient Coupe de l'UEFA en 1971), on obtient les résultats suivants : sur 25 équipes engagées au total, 18 sont éliminées dès le premier tour de la compétition. Le meilleur résultat obtenu, à 5 reprises, est une participation aux 8èmes de finale d'une de ces trois compétitions.

<sup>1495</sup> *France Football* n° 1390, 21 novembre 1972.

<sup>1496</sup> *France Football* n° 1180, 12 novembre 1968.

<sup>1497</sup> *France Football* n° 1390, 21 novembre 1972.

<sup>1498</sup> Se reporter au chapitre concernant les centres de formation en troisième partie.

ne savent que trop penser de leur profession. La désignation de la profession d'entraîneurs comme coupable des mauvais résultats obtenus par le football français paraît injuste à ses représentants. Ces derniers ne désirent qu'une chose : faire leurs preuves, dans des conditions d'exercice de leur métier que le football français n'a pas encore réussi à leur fournir. Ces conditions, qui tardent à venir, ne seront pas mises en place avant 1973.

### **Conclusion du chapitre 3**

La presse spécialisée d'après-guerre contribue à faire connaître les entraîneurs en leur accordant une place croissante. En diffusant leurs noms, leurs photographies, leurs opinions, et plus encore en leur attribuant le mérite des succès des équipes qu'ils dirigent, la presse les fait connaître des lecteurs et du public. Pour la première fois, les journaux consacrent dans les années 1950 un entraîneur-vedette, au même titre qu'elle consacre les joueurs français les plus talentueux, tels que Raymond Kopa ou Just Fontaine. Il s'agit d'Albert Batteux, dont le statut nouveau émerge en raison des excellents résultats qu'il obtient avec son équipe de Reims, mais également des perceptions qu'en ont joueurs et spectateurs, et que véhicule la presse.

A l'inverse, celle-ci contribue également à l'instabilité des entraîneurs, puisque ceux qui n'obtiennent pas de résultat probant se trouvent soumis à des jugements de valeur. Cependant, jusqu'aux années 1960, la presse nationale spécialisée prend fait et cause pour les entraîneurs en accusant notamment les dirigeants de les limoger hâtivement ou abusivement. La situation change en raison de la crise du football français vécue à travers les résultats de la sélection nationale. Cette dernière a toujours constitué la vitrine du football français dans son ensemble, l'étalon à l'aune duquel les spécialistes en évaluent le niveau. A partir des années 1960, c'est également la formation et l'entraînement des joueurs qui est jugée à travers le révélateur de la sélection nationale. Comme les résultats de cette dernière sont très défavorables à l'échelon européen et mondial, l'opinion publique et les journalistes remettent en cause l'efficacité des entraîneurs. Il est vrai que Georges Boulogne, qui est à la fois sélectionneur en charge de l'équipe de France entre 1969 et 1973 et instructeur national, cristallise les rancœurs des journalistes, qui rejaillissent sur l'ensemble de la profession d'entraîneur.

Les années 1942-1972 marquent donc une rupture avec les périodes antérieures, dans la mesure où les entraîneurs deviennent nettement plus visibles et identifiables, puis sujets à des critiques plus mordantes, doublées de remises en cause plus appuyées de la part de la presse écrite. Leur efficacité et l'adéquation de leur formation sont désormais contestées.

## CHAPITRE 4

# **L'entraînement : tâtonnement expérimental et recherches de solutions**

Nous privilégierons le choix de découper la période en deux parties : 1942-1958 pour la première, et 1958-1972 pour la seconde. De l'Occupation à 1958, on assiste à l'accoutumance progressive à l'entraînement de la part des joueurs professionnels. Au départ dénoncés comme dilettantes par la presse, ils semblent se soumettre de plus en plus facilement aux exigences de leur métier, d'autant que les journalistes mettent en exergue les aspects positifs qui découlent de l'entraînement, en même temps qu'ils pointent le rôle primordial joué par l'entraîneur.

Dans une seconde phase, après 1958, les résultats déclinants de la sélection nationale incitent la presse à questionner progressivement les contenus de l'entraînement, aussi bien sur le fond que sur la forme, en quantité qu'en qualité, puis à suspecter les entraîneurs eux-mêmes de ne pas toujours faire preuve d'efficacité dans la conduite et la programmation des entraînements. De surcroît, la FFF et ses instructeurs nationaux débute lors de la Coupe du Monde de 1958 en Suède une politique d'analyse systématique du football étranger, en déléguant des observateurs chargés d'observer les évolutions et tendances du football des meilleures nations. Evidemment, les données recueillies sont destinées à être communiquées aux entraîneurs français dans le cadre des stages nationaux ou des réunions régulièrement organisées et à être réinvesties pour favoriser le progrès du football français.

## **1. Reprise et stabilisation : 1942-1958**

### 1.1. L'entraînement sous l'Occupation

On a pu voir que les contenus et la forme des stages d'entraîneurs mis en place dès 1941, plus complets et encadrés par de véritables experts, engendraient une rupture avec la période de l'entre-deux-guerres. Les informations et les cours dispensés aux candidats sont plus structurés et plus complets. De surcroît, les organisateurs font appel à des spécialistes réputés, et notamment des entraîneurs qui ont réussi à faire gagner des titres à leurs joueurs, tels que Benito Diaz<sup>1499</sup>. « (□) *Benito Diaz, le sorcier bordelais, comme on l'a appelé fit une causerie bien intéressante ayant pour sujet : Comment j'ai mis et j'ai maintenu en forme l'équipe des Girondins. Conseils précieux, que les futurs entraîneurs ont retenus jalousement.* (□). *Le rôle de l'entraîneur, dit Benito Diaz, est surtout d'obtenir de ses hommes la forme*

---

<sup>1499</sup> Benito Diaz conduit les Girondins de Bordeaux au titre de champion de France (Groupe Sud-Ouest) pour la saison 1939/40, puis à la 3ème place en 1940/41. Il remporte également la Coupe de France avec le club girondin en 1941.

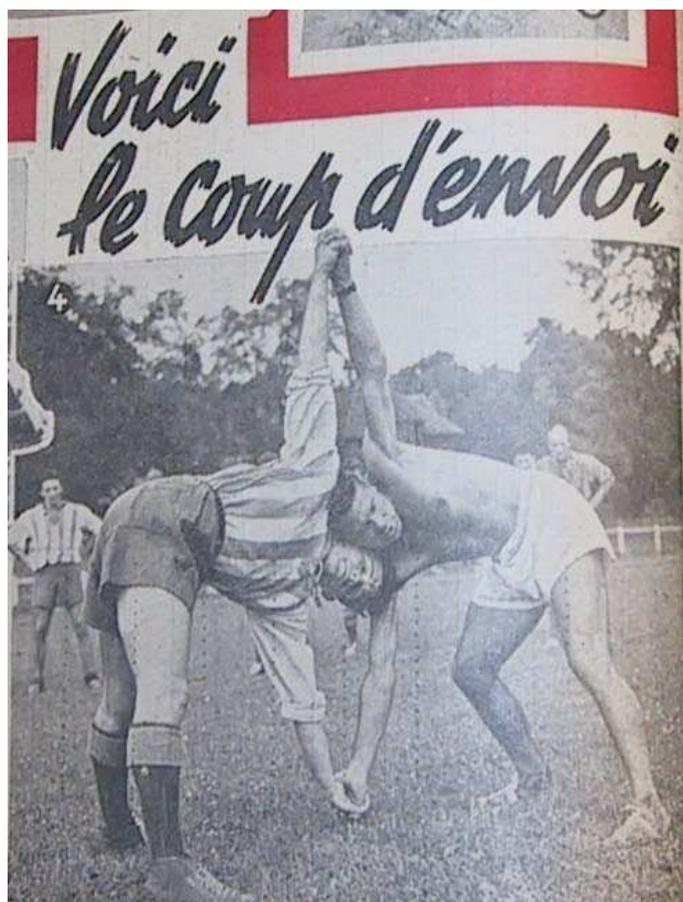
*physique et morale* »<sup>1500</sup>. En vertu de ses récents succès, l'entraîneur bordelais se voit reconnaître une expertise certaine. Comme on le constate dans ses propos, la prédominance du versant physique de l'entraînement ne se dément pas. Elle se double néanmoins d'une volonté d'action psychologique plus importante que ce qu'elle était avant le conflit mondial. En effet, dans un contexte d'Occupation oppressant et peu propice à favoriser la joie dans le travail, motiver les footballeurs pour susciter une participation plus accrue et un entrain plus manifeste devient comme dans les autres sports<sup>1501</sup> un des soucis de l'entraîneur. En raison de ces difficultés, liées à celles de la vie quotidienne qui voient les salaires bloqués et une hausse des prix substantielles amputer la rémunération réelle de 37 % entre 1938 et 1943<sup>1502</sup>, l'entraînement enregistre une stagnation, voir même une régression puisque les joueurs ne s'y rendent pas forcément de façon régulière et lorsqu'ils sont présents, ne fournissent pas d'efforts démesurés. Le nombre hebdomadaire des séances sous l'Occupation semble varier de 3 à 4. Ce chiffre se stabilise à la Libération. En fait, les techniques d'entraînement et les contenus ne sont guère différents de ceux qui étaient en vigueur avant la guerre. Par contre, en raison de la pérennisation du stage national d'entraîneurs, une base commune a commencé à se diffuser plus largement. De surcroît, les joueurs qui fréquentent ces entraînements se constituent désormais des modèles de référence, dont ils pourront s'inspirer par la suite, s'ils choisissent eux aussi d'embrasser la carrière d'entraîneur.

---

<sup>1500</sup> *L'Auto* n° 14 771, 26 juillet 1941.

<sup>1501</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.* p. 244.

<sup>1502</sup> R. Schor. *Histoire de la société française au XXe siècle*. Paris, Belin, 2004. p. 240



**France Football n° 481, 14 août 1951. La reprise de l'entraînement dans les clubs professionnels.**

## 1.2. Le versant technique

A partir de la Libération, certains paramètres d'ordre matériel modifient parfois les contenus de l'entraînement. Georges Boulogne<sup>1503</sup> révèle que ce sont parfois des éléments qui peuvent être perçus comme d'infimes détails.

*LG : Qu'est ce qui a permis la définition d'une méthode d'entraînement dans les années 40 et 50 ?*

*GB : En fait, c'est la définition des moyens. Des ballons en nombre suffisant, un pour deux, ou, mieux, un par joueur.*

Ces réminiscences de Georges Boulogne sont nuancées par les propos de Edmond Delfour, qui entraîne le club belge de la Gantoise : « *Je travaille, poursuit « Momont » avec douze ballons. J'en ai demandé quinze, je les aurai tout à l'heure* »<sup>1504</sup>.

<sup>1503</sup> Entretien du 28 octobre 1998.

<sup>1504</sup> France Football n° 80, 2 octobre 1947.



**France Football n° 80, 2 octobre 1947. Edmond Delfour dirige une séance d'entraînement à La Gantoise (Belgique).**

Si Delfour<sup>1505</sup> soulève ce point, ainsi que quelques autres d'ordre matériel tels que l'entretien du terrain ou des vestiaires, c'est pour fournir un point de comparaison significatif. En effet, Delfour a auparavant exercé en France, et il était encore l'entraîneur en titre du Red Star (Division 1) la saison précédente. Il est donc probable que Delfour sous-entend que les conditions qu'il connaît en Belgique sont meilleures qu'en France, où le nombre des ballons utilisés à l'entraînement est moindre. L'incidence sur l'entraînement est que le joueur est moins en mesure de répéter ses gammes techniques, puisqu'il doit soit les effectuer sans ballon, soit alterner ses répétitions avec des moments d'attente, pendant qu'un de ses

<sup>1505</sup> Lors de ses 41 sélections en équipe de France entre 1930 et 1938, Delfour a été capitaine à 12 reprises. Avant d'exercer à La Gantoise, il est entraîneur-joueur au FC Rouen (1944-45) et au Red-Star (1945-46). Sa carrière d'entraîneur le voit exercer principalement dans les clubs belges, malgré quelques séjours en France. Il y met un terme à Bastia en 1971.

coéquipiers le manipule. Sans doute faut-il également relier ce type d'organisation à la faiblesse générale des joueurs professionnels français dans certains secteurs du jeu : « *Les entraîneurs français s'arrachent les cheveux quand on leur parle technique, tant elle est mauvaise chez nos joueurs, même parmi ceux de l'élite. Pour Veinante<sup>1506</sup>, cependant, la technique est bonne mais son application pendant les matches est mauvaise* »<sup>1507</sup>. Deux conclusions s'imposent : si la technique des joueurs français est prétendument déplorable, c'est vraisemblablement parce qu'elle n'est pas assez travaillée à l'entraînement. Et le manque de ballons, ou leur nombre insuffisant est un des facteurs d'explication. D'autre part, si comme le relève Veinante<sup>1508</sup>, elle s'exécute mal en match, c'est sans doute parce qu'elle est réalisée de façon trop statique et sans opposition à l'entraînement. En effet, en match, les contraintes temporelles nécessitent d'exécuter gestes et habiletés à vitesse maximale. Si le joueur n'est pas accoutumé à l'utilisation de la vitesse, ni à l'opposition à l'entraînement, alors il est plausible qu'il paraisse manquer de technique en match. Selon Gabriel Hanot, « *sur le plan technique, les Français n'ont jamais été brillants* », et leur déficit technique se vérifie dans l'exécution des passes : « *Sur le plan technique, n'ayons qu'une seule ambition : faire une bonne passe à 30 mètres. Nous ne savons pas le faire actuellement alors que les étrangers savent* »<sup>1509</sup>.

Ce discours est tenu dans le cadre d'un stage d'information à destination d'une quarantaine d'entraîneurs fédéraux à l'INS<sup>1510</sup>. De fait, dans les années 1950 les footballeurs sont invités à réviser leur technique, à multiplier la révision de leurs gammes. Ce passage est indispensable, même si G. Hanot concède qu'il peut en contrepartie engendrer quelques inconvénients : « *Il y aura, certes, toujours plus ou moins monotonie. Mais il n'y a pas d'entraînement intensif sans répétition. (□) C'est pourquoi il n'y aura jamais trop du ballon à l'entraînement* »<sup>1511</sup>. Par rapport à la période d'entre-deux-guerres, le versant technique semble prendre une importance plus importante dans l'entraînement. Mais le versant physique n'est pas occulté pour autant. Contrairement au rugby qui l'intègre progressivement<sup>1512</sup>, la formation technique reste dissociée de la préparation physique. L'association ne commencera à prendre forme que vers la fin de la période 1958-1972.

<sup>1506</sup> En juillet 1949, Veinante est entraîneur de l'O.G.C. Nice.

<sup>1507</sup> *France Football* n° 174, 19 juillet 1949.

<sup>1508</sup> Les 24 sélections de Veinante (12 buts) entre 1929 et 1940 lui confèrent une expertise certaine, de même que son passé d'entraîneur au Racing Paris (1940-43), à Strasbourg (1945-47)

<sup>1509</sup> *Bulletin des Entraîneurs de Football* n° 16, juin-juillet 1953.

<sup>1510</sup> Stage de l'INS des 13, 14, 15 mai 1953.

<sup>1511</sup> *Bulletin des Entraîneurs de Football* n° 16, juin-juillet 1953.

<sup>1512</sup> J. Vincent, 2003, *opus cit.*, p. 706.

### 1.3. Le versant physique

En 1942, M. Boigey délivre les conseils suivants. « *Entraînement pour le football. Le foot-baller doit savoir courir, sauter, s'arrêter net, grimper, porter, avoir le souffle inépuisable du coureur de fond et la vitesse du sprinter* ». <sup>1513</sup>. Il apparaît clairement que la formation physique et athlétique du footballeur constitue ses plus grands atouts. Même lorsque la séance d'entraînement n'est pas obligatoirement constituée d'une dominante athlétique, elle doit nécessairement être précédée par une mise en train exclusivement consacrée à des exercices physiques en tous points semblables à ceux qui étaient préconisées dans l'entre-deux-guerres. « *Toute séance de football débutera par une mise en train de 5 minutes composée d'assouplissement des jambes, des bras et du tronc, de courses rapides sur faibles distances, de sautilllements et de saut à la corde* » <sup>1514</sup>.

Boigey, à l'instar de Lagrange lors de la période précédente, tente d'imposer le modèle théorique de la physiologie dans l'entraînement sportif <sup>1515</sup>. Les périodes de début de saison sont particulièrement consacrées à une remise en condition physique, dans la mesure où beaucoup de footballeurs cessent toute activité sportive durant leurs vacances. Les entraîneurs attachent la plus grande importance à cette préparation, au point qu'ils bannissent parfois l'utilisation du ballon durant cette période, afin que les joueurs ne soient pas détournés de leur effort et ne cèdent à la tentation de jouer plutôt que de souffrir. Paul Wartel <sup>1516</sup>, entraîneur de l'Olympique de Marseille, argumente : « *Au début de saison, je ne commence l'entraînement avec le ballon qu'au bout d'un certain nombre de séances d'exercices physiques et lorsque la préparation physique est arrivée à un certain stade* » <sup>1517</sup>. Le déficit technique des professionnels français s'explique aussi par le fait que les entraîneurs privilégient, au milieu des années 40, la condition physique. Cette orientation est d'ailleurs choisie par d'autres sports tels que le rugby <sup>1518</sup>. A l'instar de Paul Wartel, ses collègues comme Paul Baron, entraîneur du Racing Club de Paris, utilisent des procédés de même nature : « *Quant à moi, je*

---

<sup>1513</sup> M. Boigey, 1942, *opus cit.*, p. 190.

<sup>1514</sup> M. Boigey, 1942, *opus cit.*, p. 191.

<sup>1515</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*, p. 107.

<sup>1516</sup> Paul Wartel a joué au Red Star de 1926 à 1929, puis au FC Sochaux de 1929 à 1933, équipe avec laquelle il dispute la Coupe Sochaux et le premier championnat de France professionnel. Il devient entraîneur du FC Sochaux de 1939 à 1943, puis de l'équipe fédérale de Nancy-Lorraine en 1943/44 dans le championnat fédéral créé par J. Pascot en 1943. Il entraîne Marseille en 1945/46, puis Sochaux de 1946 à 1952. Après avoir entraîné Besançon de 1953 à 1956, il revient à Sochaux où il occupe jusqu'en 1960 des fonctions d'entraîneur dans le club, mais pas au niveau professionnel à part un bref intérim de quelques matches en 1960.

<sup>1517</sup> L'Almanach du football, 1946

<sup>1518</sup> J. Vincent, 2003, *opus cit.*, p. 703.

base mon entraînement sur la condition physique, et ce par la course surtout par les sprints»<sup>1519</sup>.

Portrait de **Paul Baron** (A.S. Saint-Eugène (Algérie) 1935-44/ R.C. Paris 1944-53 / Equipe de football d'Haïti 1953-54/ Red Star 1934-35, 1956-58, 1960-61)

Paul Baron, né en 1895, est un joueur d'un bon niveau qui a opéré dans plusieurs clubs parisiens entre la fin des années 1900 et 1932. Il joue au football depuis l'âge de 12 ans à l'A.S. Pédestre Française en 1907. Il connaît même une sélection en équipe de France en 1923 en tant que de l'Olympique de Paris. Ensuite il signe au Red Star, club dans lequel il opère de 1926 à 1930 et avec lequel il remporte une Coupe de France en 1928. Il termine sa carrière de joueur de 1930 à 1931 au Racing de Paris et ne devient donc pas joueur professionnel (né en 1895, il est trop âgé pour participer à cette aventure qui démarre en septembre 1932).

Paul Baron s'est intéressé très tôt à la carrière d'entraîneur, puisqu'il participe au tout premier stage d'entraîneur organisé par la FFFA en 1929. Contrairement à nombre de ses collègues qui officient dans les années 40 et 50, Paul Baron ne se comporte pas comme un adjudant-chef ou un garde-chiourme avec les joueurs. Cependant, il n'en reste pas moins respecté par ces derniers. Paul Baron préfère manier la persuasion vis-à-vis de ses dirigeants, plutôt que de les heurter de fronts, ce qui explique en partie la longévité de son mandat au R.C. Paris (1944-53). Il obtient de ses joueurs attention et respect en démontrant constamment lui-même les exercices techniques et tactiques à exécuter, même à plus de 55 ans. Partisan d'un jeu en mouvement rapide et incessant, que les journalistes nomment le tourbillon, Paul Baron fait perfectionner ce style de jeu en enjoignant aux joueurs de ne jamais bloquer le ballon, et de se déplacer le plus possible pour offrir des solutions à leurs partenaires. Ce style permet au Racing Club de France de gagner la Coupe de France en 1945 et 1949. En championnat, par contre, la réussite fuit le club durant l'exercice de Baron. Paul Baron est également reconnu pour l'énorme volume de travail qu'il déploie. Durant ses années au Racing, il habite au stade de Colombes même, et est totalement investi dans sa tâche, dirigeant également les amateurs en plus des professionnels. Même si ses entraînements recherchent avant tout la mise en condition physique des joueurs, c'est pour la mettre au service du jeu en mouvement qu'il préconise. Lors des matches, Paul Baron tire inlassablement sur une cigarette. Plutôt que de hurler après les joueurs défaillants, tout en s'adressant à eux fermement, il préfère manier l'ironie pour mettre l'accent sur leurs points faibles. Bourreau de travail, ascète, austère mais disponible : toutes ces caractéristiques lui valent l'admiration des journalistes, autant que son élégance à la ville.

#### Références principales :

*France Football officiel* n°7, 17 février 1946

*L'Almanach du Football*, 1946

*France Football* n°79, 25 septembre 1947

*France Football* n°81, 9 octobre 1947

*France Football* n°231, 22 août 1950

*France Football* n°542, 7 août 1956

#### Palmarès d'entraîneur :

Vainqueur de la Coupe de France avec le RC Paris en 1945 et 1949.

<sup>1519</sup> *L'Almanach du Football* 1946. Paris, Ce soir éditions.

Ainsi, au point de vue foncier, l'essentiel de l'effort des joueurs est obtenu par des efforts de courte durée, sans vraiment tenir compte de la durée du match (90 minutes), ni de la répétition des efforts. René Dedieu<sup>1520</sup> entraîneur du F.C. Nancy, renchérit : « L'entraîneur doit donner à ses élèves : 1°. Une excellente condition physique (□) Pousser certains, freiner d'autres (□) »<sup>1521</sup>. Les joueurs ne doivent pas se tenir au-dessus de leurs moyens. De ce fait, il est important de veiller à ce que l'effort ne soit pas maximal. C'est ce que soutiennent encore certains entraîneurs spécialistes de sprint comme Tony Bertrand ou Joseph Maigrot au milieu des années 1950<sup>1522</sup>. Pour autant, il faut motiver les dilettantes, encore présents dans les équipes. Toutes ces données manipulées par les entraîneurs reconnus du championnat de France portent la marque d'un empirisme certain. Tous deux adoptent des références qui se basent sur des données peu récentes. De surcroît, les pratiques en matière d'entraînement, tout comme celles du rugby, porte la marque d'une uniformisation marquée<sup>1523</sup>. Les exemples de la condition physique et la préparation athlétique des joueurs, qui figurent au premier rang des prérogatives de l'entraînement dans les années 40 et 50<sup>1524</sup>, le confirment : « Roessler, homme énergique, raisonnant avec beaucoup de justesse, a un principe pour ses footballeurs : « D'abord une très bonne ceinture abdominale. Ensuite la technique et la tactique »<sup>1525</sup>. Roessler, diplômé du stage national de 1945, vient de triompher avec Reims en Coupe de France. Son discours permet de déduire que l'entraînement du Stade de Reims est basé en partie sur les exercices abdominaux, ce qui ne laisse pas d'interpeller, même si une ceinture abdominale renforcée ne peut manquer de jouer un rôle dans le gainage du corps et dans le cas des footballeurs dans leur résistance à la charge épaule contre épaule, ou dans la qualité *du jeu* de tête. Il est possible que cette représentation de Roessler soit liée à la force, au fait que des hommes forts<sup>1526</sup> se livreront à une meilleure pratique du football. Chez Roessler, comme chez Baron et Dedieu, technique et tactique ne sont pas évacuées, mais elles passent au second plan, après la mise en condition physique.

Les entraîneurs, qui ont été formés successivement dans les stages nationaux par Maurice Baquet<sup>1527</sup>, puis par Auguste Listello, depuis 1950, bénéficient de contenus

<sup>1520</sup> Dedieu, 6 sélections en équipe de France, a été joueur à Sète, Montpellier, Nîmes, avant d'entraîner Sète (1933-1936) puis Nancy (1945-46). Il entraînera par la suite plusieurs clubs de Division 1 et 2 du Sud de la France jusqu'en 1959.

<sup>1521</sup> *L'Almanach du Football* 1946. Paris, Ce soir éditions.

<sup>1522</sup> Cité par A. Roger, 2003, *opus cit.* p. 374.

<sup>1523</sup> J. Vincent, 2003, *opus cit.*, p. 704.

<sup>1524</sup> En ce sens, il n'y a pas de réelle rupture avec les années 30.

<sup>1525</sup> *France Football* n° 217, 16 mai 1950.

<sup>1526</sup> Cette représentation se retrouve déjà dans « *Le code de la force* » de G. Hébert en 1911. Roessler est un lauréat du stage national de 1945, lors duquel toute la partie éducation physique est effectuée par M. Baquet.

<sup>1527</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*, détaille la biographie de M. Baquet dans un chapitre de sa thèse, pp. 146-152.

facilement applicables. Tout comme dans un sport tel que le rugby des années 1950, ils bénéficient ainsi d'une uniformisation des pratiques d'entraînement<sup>1528</sup>. Maurice Baquet révèle d'ailleurs que dès sa première intervention en charge de la préparation physique au stage national d'entraîneurs de 1942, il lui est expressément demandé de ne pas faire utiliser le ballon dans un entraînement exclusivement physique<sup>1529</sup>. Ce système est celui en vigueur dans tous les stages auxquels il participe jusqu'en 1954 : séparer nettement le travail physique et athlétique du travail technique et tactique<sup>1530</sup>. « C'est en somme le système utilisé dans les stages français, lequel ne peut être profitable qu'exécuté en plein air, au cours d'un déplacement continu comprenant des marches, courses, sauts et exercices exécutés à différentes allures »<sup>1531</sup>. Baquet justifie cette séparation par des raisons physiologiques, liées à la récupération et à l'acquisition de qualités à développer. Il prétend donner des formules d'entraînement qui « remplacent des notions empiriques par des procédés rationnels ayant un certain caractère scientifique »<sup>1532</sup>. Cependant les prescriptions qu'il donne restent relativement larges. Elles concernent la répétition des efforts, le fractionnement ou l'alternance des efforts, et leur rythme, tout en laissant une large marge d'interprétation aux utilisateurs<sup>1533</sup>. Il n'est pas étonnant que les entraîneurs formés dans les stages se cantonnent à des méthodes classiques d'acquisition et de maintien de la condition physique, qui restent aisés à manipuler. En effet, la distance, la vitesse et le nombre de répétitions d'un exercice sont des paramètres beaucoup plus facilement mesurables que la qualité d'une passe ou du placement d'un joueur. De surcroît, la continuité et la gradation facilitent l'observation, la qualification<sup>1534</sup>. Auguste Listello, issu lui aussi du corps de l'Éducation Physique<sup>1535</sup>, et successeur de M. Baquet dans les stages nationaux à partir de 1955, tente de proposer une préparation plus attractive, en tentant de varier les exercices proposés. Mais la recherche du développement systématique des qualités physiques d'endurance, de vitesse, de détente d'équilibre de force, de souplesse, perdure. « L'éducation physique sportive du footballeur. La préparation athlétique ne sera plus une corvée mais un jeu attrayant »<sup>1536</sup>. Listello

<sup>1528</sup> J. Vincent, 2003, *opus cit.* p. 704.

<sup>1529</sup> *L'entraîneur français au service du football* n°29, 15 janvier 1955.

<sup>1530</sup> *L'entraîneur français au service du football* n°30, 15 février 1955.

<sup>1531</sup> M. Baquet. *L'entraîneur français au service du football* n°30, 15 février 1955.

<sup>1532</sup> *Ibid.*

<sup>1533</sup> *L'entraîneur français au service du football* n°31, 15 mars 1955. Baquet ne semble pas utiliser les apports dus à Gerschler (voir infra) qui préconise une intensité plus grande que celle recommandée par le Français.

<sup>1534</sup> « L'exercice, c'est cette technique par laquelle on impose aux corps des tâches à la fois répétitives et différentes, mais toujours graduées ». M. Foucault, 1975, *opus cit.*, p. 163.

<sup>1535</sup> Auguste Listello, moniteur d'éducation physique, exerce notamment en tant que moniteur-chef à l'I.N.S. (Institut national des Sports).

<sup>1536</sup> *France Football* n° 484, 28 juin 1955.

propose une préparation ordonnée, à partir de courses courtes, de pompes, de roulades, de médecine-ball, mais aussi de conduites de balles. Ce faisant, il propose donc d'intégrer une composante technique dans la préparation athlétique. Et surtout, il propose de planifier l'entraînement : « *On peut dire qu'il existe trois formes d'entraînement qui se déroulent logiquement dans l'ordre suivant : entraînement généralisé, entraînement orienté, entraînement individuel, les joueurs ne sont pas des fauves, pas plus que l'entraîneur n'est un dompteur. En effet, nous avons le souvenir de certains entraînements, durant lesquels l'entraîneur, faisant fi du respect de la personnalité humaine, exigeait de tous la même somme de travail* »<sup>1537</sup>. Listello emploie vraisemblablement un euphémisme, car il est peu probable que nombreux soient les entraîneurs qui se sont déjà livrés à une individualisation du travail. Cette composante est en effet nouvelle en France dans le monde du football. De surcroît, la référence à l'autoritarisme suggère qu'elle est prégnante chez de nombreux entraîneurs et existe forcément. La formation de Listello lui suggère d'explorer des voies différentes. On peut supposer que ce n'est pas forcément à la lecture de France Football que les entraîneurs professionnels vont changer leur méthode d'entraînement. Mais comme Listello est instructeur aux stages nationaux d'entraîneurs, il met à cette occasion ses idées en pratique et de ce fait, les entraîneurs qui passent entre ses mains bénéficient de ses apports, même s'ils bouleversent parfois leurs certitudes. « *Auguste Listello a stupéfié les futurs entraîneurs. Pour lui, l'ère du mouvement qui ne vise à développer que le ou les muscles intéressés est révolue* »<sup>1538</sup>. Dans un monde du football où les innovations en matière d'entraînement ont été rares, voire inexistantes, la conception de Listello, qui vise un développement harmonieux de l'athlète, est novatrice, même si les propos de la presse exagèrent sans doute les réactions.

En 1958, l'entraînement en France, apparaît finalement comme assez modéré, en quantité tout du moins. Dans le cadre d'une enquête au titre évocateur, « *Nos footballeurs : athlètes ou bourgeois ?* », France Football questionne 4 entraîneurs : Batteux (Reims), Snella (Saint-Etienne), Dugauguez (Sedan), et Troupel (Lyon)<sup>1539</sup>. Les questions portent sur le programme, les différents aspects, les innovations. Il se dégage les caractéristiques suivantes. La durée de l'entraînement peut varier selon les équipes, de deux heures par jour (du mardi au vendredi) à Reims, à une séance supplémentaire un après-midi par semaine à Saint-Etienne et Lyon ; soit un total variant entre 4 et 5 séances hebdomadaires. A Sedan, les joueurs ont

---

<sup>1537</sup> Ibid.

<sup>1538</sup> France Football n° 481, 7 juin 1955.

<sup>1539</sup> Au moment de l'entretien, l'expérience professionnelle de chacun de ces entraîneurs dans la carrière est respectivement de 8 années (Batteux), 10 années (Dugauguez et Troupel) et 12 années (Snella).

culture physique du mardi au jeudi de 7 à 8 heures du matin. Ce programme s'explique par le fait que les joueurs de Sedan travaillent aux Draperies des frères Laurant<sup>1540</sup>, et sont une exception dans le football professionnel français. En ce qui concerne la valeur de l'entraînement français, Troupel et Snella admettent que les footballeurs français manquent de qualités athlétiques. Snella déplore surtout que les footballeurs, dans leur grande majorité, ne cherchent pas à s'améliorer et donc ne progressent pas, aussi bien sur le plan athlétique que sur le plan technique. Mais cette confrontation d'idées ne donne pas de réponse précise et définitive au magazine, qui persiste à poser les questions :

- « s'entraîne-t-on assez en France ?
- nos footballeurs vivent-ils assez en athlètes, se connaissent-ils assez, ne s'embourgeoisent-ils pas ?
- l'entraînement du footballeur et évolue-t-il en France (et ailleurs) comme il le devrait ? »<sup>1541</sup> (*France Football* n° 616, 7 janvier 1958).

Dans les représentations du journaliste, le bourgeois est celui qui prend des manières aisées, et qui ne souffre pas au travail, surtout de manière physique. Les revenus et la consommation ont progressé d'un tiers de 1949 à 1958, et ont facilité la vie des Français<sup>1542</sup>. J.-P. Rioux détaille l'expansion des classes moyennes dans les années 1950 avec, pour certaines fractions, l'exemple véhiculé par les cadres, assimilés à une *nouvelle bourgeoisie de salariat*<sup>1543</sup>. Cette nouvelle bourgeoisie vit donc dans un certain confort qui sans proscrire l'effort quotidien, l'atténue grandement. Par opposition, l'archétype de l'athlète en France en 1958 est Alain Mimoun, vainqueur du marathon olympique de Melbourne. Pour parvenir à la victoire, Mimoun a dû s'entraîner dur, lutter, souffrir<sup>1544</sup>. L'enquête publiée par *France Football* permet de mettre en lumière des doutes de la part des spécialistes de la presse écrite. Leur sentiment est diffus, et ils cherchent à le préciser, mais ils ont l'impression que le professionnalisme à la française ne mérite pas son nom. La notion d'effort, dans le sens d'un effort soutenu qui oblige à puiser dans ses ressources physiques et mentales, est trop étrangère

<sup>1540</sup> Les frères Laurant ont accédé à la présidence du CS Sedan en 1947. Ce sont les directeurs de la grande entreprise locale des Draperies sedanaises.

<sup>1541</sup> *France Football* n° 616, 7 janvier 1958.

<sup>1542</sup> J.-P. Rioux. *La France de la Quatrième République. Tome 2. L'expansion et l'impuissance (1952-1958)*. Paris, Seuil, 1983. p. 227.

<sup>1543</sup> « Prestige du diplôme, bon usage d'une culture d'héritiers, une femme de ménage et peut-être une bonne, la voiture pour éviter les transports en commun, les magazines, les disques microsillons, souvent le bridge et le tennis, bientôt la télévision, la résidence secondaire et déjà la propriété de l'appartement principal et le téléphone : enviable isolement par la culture, la sociabilité, le loisir et le mode de vie ». Tous ces paramètres influencent une vision de ce nouveau bourgeois qu'est le cadre supérieur, pour lequel la notion d'effort est donc hautement euphémisée. *Ibid*, 1983, p. 281.

<sup>1544</sup> On peut retrouver le récit de sa course victorieuse dans *L'athlétisme. Tome III. Compétitions-Palmarès*. Genève, Editions René Kister, 1957. pp. 100-101.

aux habitudes prises par les footballeurs français en matière d'entraînement. Le choix des questions met en lumière des incertitudes quant à la quantité et à la qualité de l'entraînement des joueurs professionnels. Le journal questionne ensuite des entraîneurs et des joueurs qui évoluent à l'étranger : Herrera<sup>1545</sup> (Belenenses, au Portugal) et Riou<sup>1546</sup> (Standard de Liège) pour les entraîneurs, Raymond Kopa<sup>1547</sup> (Real de Madrid) et Antoine Bonifaci<sup>1548</sup> (Torino) pour les joueurs. Là encore, les réponses sont variables d'un entraîneur et d'un joueur à l'autre. Les deux joueurs soulignent qu'il n'y a pas toujours de grandes différences dans les formes et les contenus de l'entraînement, mais que les joueurs étrangers « *se surveillent eux-mêmes beaucoup plus* » (Bonifaci). En d'autres termes, c'est aussi bien le sérieux à l'entraînement que la récupération et l'alimentation qui sont mentionnés. De la même façon, l'approche mentale et psychologique des matches, avec notamment des journées de concentration<sup>1549</sup>, est soulignée, alors qu'elle n'existe pas en France. Les deux entraîneurs ont des avis sensiblement différents. Riou avoue se servir des données de Baquet et Listello pour la préparation athlétique moderne, et s'inspirer des méthodes qu'on lui a inculquées en France. En fait, il met en pratique les connaissances acquises lors de sa formation initiale. Herrera, par contre, préfère innover : « *J'ai réduit la durée de l'éducation physique, sauf pour la période de mise en forme du début de saison, pour augmenter celle de la technique.* » Herrera s'inspire de ce qui se fait dans d'autres sports, car « *l'entraînement du football nécessite intensité et rythme, et je préfère une heure à grande vitesse avec du temps très courts de récupération que trois heures mollement* ». Son analyse repose sur une observation empirique du match de football, fondée sur la logique même de ce sport. L'alternance effort/repos se déduit de l'appréciation de ce qui se fait réellement en situation de compétition. De surcroît, Herrera rapporte son expérience à ce qu'il perçoit de l'entraînement en France, où « *l'on s'entraîne trop peu, et sans doute le contraire, durée trop longue et*

---

<sup>1545</sup> Se référer au portrait de Helenio Herrera.

<sup>1546</sup> Joueur professionnel des années trente au Racing de Paris puis à Toulouse, André Riou effectue l'essentiel de sa carrière d'entraîneur professionnel en Belgique du milieu des années cinquante au milieu des années soixante.

<sup>1547</sup> Raymond Kopa est le joueur français mythique des années 1950, et reste dans les mémoires de nombreux connaisseurs comme le plus grand joueur français de tous les temps (au moins jusqu'à la révélation de Michel Platini dans les années 1970-1980, puis de Zinedine Zidane dans les années 1990-2000). Sa carrière professionnelle s'étend de 1952 à 1962, successivement à Angers, Reims, au Real Madrid avant un retour à Reims. Durant ce même laps de temps, il est sélectionné 45 fois en équipe de France.

<sup>1548</sup> Antoine Bonifaci est l'un des très rares footballeurs des années 1950 à avoir effectué l'essentiel de sa carrière professionnelle hors de France. Après ses débuts à Nice en 1950, il joue successivement à l'Inter de Milan, à Bologne, au Torino, à Vicenze, avant de revenir au Stade français (1961-63). Il compte 12 sélections en équipe de France entre 1951 et 1953.

<sup>1549</sup> Ici concentration s'entend dans le sens de mise au vert.

*rythme pas assez élevé* »<sup>1550</sup>. Ainsi, le problème français ne réside sans doute pas tant dans les contenus ou la durée de l'entraînement que dans son approche. La logique de l'entraînement ne semble pas référée à celle de la compétition. Le « trop peu » évoqué par Herrera fait référence à l'intensité, à la qualité, et non à la quantité horaire. Ce problème est transversal à d'autres activités sportives, puisque dans le même temps l'augmentation des volumes et des intensités en natation se réalise difficilement en France car elles heurtent des convictions solidement enracinées<sup>1551</sup>. Sans qu'il le mentionne expressément, il est tout à fait plausible que H. Herrera, entraîneur curieux et novateur, s'inspire des travaux du cardiologue allemand Reindell et de son compatriote, l'universitaire Gerschler, qui est également un entraîneur d'athlétisme mondialement renommé<sup>1552</sup>. Les deux hommes mettent au point un procédé d'entraînement fractionné (interval training), qui consiste en la répétition d'efforts courts entrecoupés de brefs temps de repos<sup>1553</sup>. Il semble que les entraîneurs français, dans leur formation, n'aient pas bénéficié des mêmes apports que Herrera, et que la conduite des entraînements en France ne repose pas sur les mêmes principes<sup>1554</sup>. D'un autre côté, les joueurs français ne semblent pas aborder l'entraînement avec la même application que les professionnels à l'étranger. L'approche des matches officiels et le suivi des joueurs sont également moins efficaces en France, lorsqu'ils ne sont pas inexistantes. De surcroît, des entraîneurs comme Herrera semblent appliquer des principes novateurs de l'entraînement, ce qui ne semble pas réellement être le cas en France. En effet, Georges Boulogne commente en ces termes les caractéristiques de l'entraînement des amateurs : « *Le temps, réduit, insuffisant, interdit de respecter les règles habituelles de l'entraînement, (s'entraîner longtemps, souvent, sans forcer)* »<sup>1555</sup>. Cette conception s'oppose bien entendu à celle de Herrera, qui préfère privilégier le rythme et l'intensité. Mais comme Boulogne est instructeur national, c'est sa conception qui prévaut en France. Il est permis de penser que celle de Herrera va faire des émules, en raison de ses multiples succès en Espagne (victoires en championnat et en Coupe), et en Italie (sous sa direction, l'Inter de Milan est champion d'Europe des clubs deux années consécutives, en 1964-65). Certes, Herrera sera davantage connu pour le système tactique, le

<sup>1550</sup> *France Football* n° 618, 21 janvier 1958.

<sup>1551</sup> T. Terret, 2008, *opus cit.*, p. 25.

<sup>1552</sup> Gerschler est notamment l'entraîneur de l'athlète allemand Rudolf Harbig, coureur de 800 m vaincu au niveau international entre 1936 et 1940. Paul Frantz, entraîneur du RC Strasbourg dans les années 1960-1970 reconnaît s'être inspiré des méthodes de Gerschler. Voir infra (entretien du 31 octobre 2001).

<sup>1553</sup> L'entraînement fractionné ou interval training, repose à l'origine sur trois principes : la durée courte des efforts ; les répétitions qui doivent être nombreuses ; les répétitions qui doivent être incomplètes.

<sup>1554</sup> Les articles écrits par Baquet dans *L'entraîneur français au service du football*, du n°27, 15 novembre 1954 au n°32, 15 avril 1955, confirment notre propos.

<sup>1555</sup> *France Football* n° 684, 30 décembre 1958.

catenaccio<sup>1556</sup>, qu'il met en place avec bonheur dans ses équipes. Mais tout indique que ce catenaccio et les méthodes d'entraînement qu'il adopte sont intimement liés. Dire que les entraîneurs français ne s'interrogent pas quant aux procédés concernant la condition physique serait fallacieux. Mais ils tâtonnent comme le prouvent leurs échanges de vue lors des stages d'informations annuels tenus à l'INS, ou dans les colonnes du *Bulletin de l'Amicale*, puis de *L'entraîneur Français*. Robert Vergne relate un dialogue un soir de match entre Henri Guérin<sup>1557</sup> entraîneur de Rennes, et A. Batteux de Reims, qui prouve que les deux hommes recherchent des informations et des confirmations.

#### 1.4. Le versant tactique

Lors du stage de l'INS de 1953, G. Hanot dresse le constat d'un abandon progressif du système en WM de la part des meilleures équipes, au profit d'un renforcement des défenses. Il se livre à un véritable plaidoyer afin que les entraîneurs prennent conscience de ce fait plutôt que de s'en tenir à la tactique du WM bien ancrée dans les mœurs. « *Puisque le monde entier s'exerce à ce jeu défensif, est-ce qu'il ne serait pas la vérité du moment ? (□) Si donc c'était vrai ? Si malgré les protestations des anciens on en était effectivement à ce football défensif ? (□) Prenons donc conscience de cette situation et tâchons d'organiser ce football renforcé au lieu de le nier* »<sup>1558</sup>. G. Hanot propose ensuite plusieurs solutions concrètes pour lutter contre la défense renforcée, telles que le contournement par les ailes, la volonté de provoquer des fautes□ mais son discours vise plutôt à susciter chez les entraîneurs la volonté de s'adapter aux évolutions tactiques, de les mettre en garde contre le risque de trop se conformer à des habitudes, à les enjoindre de changer leur point de vue voire leurs mentalités. En effet les entraîneurs français sont soupçonnés d'être plus frileux que leurs collègues étrangers : « *Et c'est un peu la faute des entraîneurs français eux-mêmes qui ont souvent manqué d'audace dans l'application de ces principes tactiques. Par exemple, lorsqu'un défenseur attaque, on a tendance à le remplacer par un autre joueur, ce qui est absurde car cela enlève l'avantage du nombre. La plupart des pays étrangers nous ont emprunté ces idées et les appliquent avec*

<sup>1556</sup> Le catenaccio (cadenas) est un système de jeu défensif, au sein duquel quatre arrières au moins surveillent chacun individuellement un attaquant adverse. Ces joueurs arrières sont eux-mêmes couverts par un joueur libre (libero), qui évolue encore plus en retrait. L'équipe de France s'inspire de ce catenaccio dès 1966 en Coupe du Monde (qui sera repris par Georges Boulogne dès 1971). Mais les joueurs n'y sont pas tous préparés dans les clubs, et vraisemblablement les méthodes d'entraînement ne sont pas toutes adaptées à sa mise en place. Le catenaccio est aussi communément appelé « béton » en France.

<sup>1557</sup> Henri Guérin a connu 3 sélections en équipe de France entre 1948 et 1949. Il joue à Rennes de 1945 à 1951, puis au Stade français de 1951 à 1953. Il entraîne Rennes de 1955 à 1961, puis Saint-Étienne de 1961 à 1962. Il devient sélectionneur de l'équipe de France de 1962 à 1966, et sera renvoyé après les mauvais résultats de la sélection nationale lors de la Coupe du Monde en Angleterre.

<sup>1558</sup> *Bulletin des Entraîneurs de Football* n° 16, juin-juillet 1953.

*beaucoup plus d'audace* »<sup>1559</sup>. En fait, les réflexions et les grandes orientations stratégiques sont indéniablement au cœur des préoccupations dans les formations d'entraîneur. Cependant, les moyens de mise en œuvre des réflexions tactiques restent flous ou pour le moins mal définies. Il semble que la plus grosse part du travail tactique à l'entraînement réside encore et toujours dans les explications théoriques au tableau noir, suivies par des tentatives d'application lors des matches amicaux contre d'autres clubs ou même au sein du club lors des oppositions à l'équipe amateur.

### 1.5. Le versant psychologique

En comparaison avec la période précédente, le versant psychologique semble davantage interrogé. Il est désormais une thématique sciemment abordée et inscrite au programme lors des stages nationaux d'entraîneurs. Gabriel Hanot s'adresse en ces termes aux entraîneurs professionnels : *« Et chez nous, Français ? Il y a l'attention, l'éveil de l'esprit. Il faut parvenir à aiguïser la pensée des joueurs en leur donnant à chaque fois une idée nouvelle. L'idée la plus féconde est celle de l'équipe. Jusqu'ici on juxtapose trop les joueurs au lieu de les fondre. L'idée de solidarité, de sacrifice à l'ensemble peut être précieuse. Une équipe qui a un moral de fer supplée à tout : force secrète extrêmement positive qui habite une équipe lorsque, par exemple, elle est en train de remonter un handicap. On peut atteindre, en France, ce moral grâce au bon sens. Parlons donc d'un bon sens d'action »*<sup>1560</sup>.

Sans que cela soit évoqué nommément dans le discours, on voit que le travail psychologique dépend largement des compétences de l'entraîneur. Le terme de moral est fréquemment utilisé. C'est par ses pratiques discursives, lors des entraînements mais surtout lors des causeries d'avant match et des interventions à la mi-temps que l'entraîneur doit susciter chez ses joueurs l'envie de se mettre au service du collectif, doit fédérer les énergies dans l'atteinte d'un but commun. Hormis ce type d'intervention, il n'existe pas d'exercice à visée psychologique proprement dit.

### Conclusion :

Jusqu'en 1958, la condition physique des joueurs reste une préoccupation majeure des entraîneurs professionnels. Ce n'est pas un particularisme propre au football, car dans le sport voisin qu'est le rugby, *l'entraînement physique constitue toujours la pierre angulaire de la*

---

<sup>1559</sup> *Ibid.*  
<sup>1560</sup> *Ibid.*

*préparation du rugbyman*<sup>1561</sup>. Parce que les variables en sont plus maîtrisables que d'autres secteurs de l'entraînement, parce qu'elle permet d'affirmer son autorité sur les joueurs, elle constitue un des axes privilégiés de travail développé par les entraîneurs lors des débuts de saison. Néanmoins, elle commence à susciter de plus en plus d'interrogations, en raison du nombre croissant d'entraîneurs qui recherchent des données objectives qui leur permettraient d'affiner les phases de tâtonnement expérimental.

Le versant technique prend une importance accrue, en raison d'une amélioration des conditions d'entraînement et de la prise de conscience de lacunes à combler. Si le versant tactique sollicite l'attention des entraîneurs, en revanche aucune nouveauté n'est apparue quant à la façon de mettre en œuvre les savoirs théoriques divulgués aux joueurs. De la même manière, le versant psychologique est davantage questionné que lors de la période précédente, mais il n'est pas traité d'une manière différente.

---

<sup>1561</sup> J. Vincent, 2003, *opus cit.*, p. 703.

L'ŒIL DE F.F.



A VU...



A NICE. Colonne, Soualle, Jacques Fala, Miletto et Mandi semblent beaucoup de cœur et d'honneur joyeux à Tournay. Il fait pourtant bien chaud sur la Côte.



A STRASBOURG. Miletto qui a passé une nuit dans le dortoir de son club, dit que les joueurs professionnels ne sont pas habitués à la chaleur de la Côte.

A MONACO. Le Maroc et ses joueurs sont en vacances pour aller au stade de la Côte à Tournay. Sur la piste de Monaco, l'entraîneur marocain que nous fait connaître l'entraîneur de la Côte, M. Mandi.

A ANGERS. Evry et Lencle mènent le train au stade Beaumont. Les lignes supplémentaires n'y résisteront pas. Un finaliste de Coupe se doit de commencer brillamment.

...l'entraînement aux quatre coins de France



A RENNES. Calsard jouera des journées d'Anquetil, est venu au stade à bicyclette. Ce qui a beaucoup amusé le docteur Dupont et Henri Guéris.



A BORDEAUX. Coquelle Libor a rassemblé tout son monde au bord - Méséglise. « Accomplissons muscles et articulations pour reprendre place en Division 1 », a-t-il dit.



A TOULON. Le stade de Bon Beauvois était en réfection. Gaby Robert et ses hommes ont dû travailler en compagnie. Dans les pinèdes ensoleillées le répétiteur a paru moins pénible.



A BOUBAIX. L'entraîneur Scola (le ballon) a d'abord imposé à ses joueurs l'équipe de la brigade. Birel (qui a un visage propétiote) et Friedrich sur le banc s'entraînent.

France Football n° 593, 30 juillet 1957. La préparation de la saison dans les équipes professionnelles.

## 2. Questionnements et inquiétudes : 1959-1972

L'embellie entrevue par le football français après la brillante troisième place lors de la Coupe du Monde en Suède est de courte durée. Mise à part une finale de la Coupe d'Europe des clubs champions à mettre au crédit du Stade de Reims<sup>1562</sup>, les piètres résultats obtenus par les clubs et la sélection nationale vont plonger le football français dans une crise profonde, et engendrer la remise en cause du professionnalisme, des entraîneurs et des méthodes et contenus de l'entraînement.

### 2.1. Le versant psychologique

A partir de 1959, certains indices relevés dans la presse donnent à penser que certains contenus et méthodes d'entraînement évoluent. A la notion d'individualisation des exercices mise en valeur par Listello en 1955, succède celle de motivation, issue de la psychologie. H. Herrera<sup>1563</sup> explique : *« J'ai compris, dès mes débuts dans la carrière d'entraîneur, que le rôle psychologique d'un meneur d'hommes était essentiel. En général, vous n'améliorez pas un footballeur de 25 ans sur le plan technique. Alors, que reste-t-il ? Il reste le souci d'un bon jeu collectif, d'une condition physique impeccable, et d'un moral exemplaire »*<sup>1564</sup>. L'acquisition et le maintien de la condition physique sont des points qui sont explorés depuis au moins 1942 en France. En ce qui le concerne H. Herrera établit des fiches individuelles de tous les joueurs italiens, espagnols, et ceux des clubs étrangers que son équipe est amenée à rencontrer. Sur ces fiches sont consignées des données telles que la morphologie du joueur, mais aussi et surtout sa manière de jouer. De surcroît, l'entraîneur barcelonais tient à jour un cahier par club adverse du championnat d'Espagne, sur lequel il consigne toutes les formations et les effectifs utilisés pour chaque match de championnat. *« Avant un match, cela m'offre la possibilité de frapper un grand coup psychologique sur mes propres joueurs. Je les prends un par un et je peux leur dire : « voilà comment joue ton adversaire. Alors voilà comment tu dois jouer ».* Ils s'aperçoivent neuf fois sur dix que j'ai raison »<sup>1565</sup>.

Mais ces méthodes ne sont pas forcément reprises par les entraîneurs français. En France, il apparaît que les joueurs professionnels ne sont pas en confiance lorsqu'ils jouent, et qu'ils

---

<sup>1562</sup> En 1959, le Stade de Reims perd en finale contre le Real Madrid sur le score de 2-0.

<sup>1563</sup> H. Herrera a été lauréat du stage national d'entraîneurs en 1941.

<sup>1564</sup> *France Football magazine* n° 10, novembre 1960. En 1960, Herrera est entraîneur de Barcelone, club avec lequel il remporte le championnat d'Espagne en 1959 et 1960. Il a auparavant remporté le titre de champion d'Espagne avec l'Atletico Madrid en 1950 et 1951.

<sup>1565</sup> *Football Magazine* n° 10, novembre 1960.

sont parfois tétanisés par les réactions du public. L'attitude des joueurs français, prompts à baisser les bras dans la difficulté, est stigmatisée. Les joueurs eux-mêmes, dans la tourmente de 1968<sup>1566</sup>, avouent, à l'instar de Robert Herbin, international à l'A.S. Saint-Étienne : « *Il faut aussi changer l'état d'esprit des joueurs, je le reconnais bien volontiers, mais aussi l'ambiance avant et après les matches. Il faut qu'ils perdent cette peur chronique qui noue leur ventre, en pénétrant sur le terrain. Question de confiance, tout simplement. Prenez le public : un pro rate un tir et ce sont les sifflets. Encourage-t-on les prises de risque, les essais au but ?* »<sup>1567</sup>. Le rôle du public revient tel un leitmotiv, puisque devant la crise, Georges Boulogne ainsi que les dirigeants et entraîneurs interrogés n'hésitent pas à mettre en cause son absence de sportivité, ou tout simplement d'intérêt pour le sport. Quant aux joueurs, il se confirme que l'aspect moral et psychologique, qui est le corollaire de la préparation physique, technique et tactique, n'est pas abordé en France. En 1968, Paul Frantz, manager de Karlsruhe lors des saisons 1966/67 et 1967/68 envisage de rentrer d'Allemagne et déclare vouloir appliquer au R.C. Strasbourg certaines méthodes qu'il a employées outre-Rhin, où il était conseiller technique. « *Je crois qu'il faut avant tout créer un climat autour des joueurs. Car mon expérience en Allemagne m'a appris à apprécier l'importance de l'ambiance qui règne autour de l'équipe, et qui lui permet de se surpasser, ou en tout cas, de donner le meilleur d'elle-même* »<sup>1568</sup>.

Ces propos d'une banalité surprenante sont imprégnés de bon sens, mais c'est leur simplicité qui interpelle. Prendre l'exemple de l'Allemagne, qui au moment du retour envisagé de Frantz, ne connaît le professionnalisme que depuis cinq années<sup>1569</sup>, prouve qu'en France des progrès restent à accomplir, en matière d'environnement de l'équipe et de motivation des joueurs. D'ailleurs le public est une des composantes de cette motivation : « *En Allemagne, le joueur et l'entraîneur sont connus et reconnus dans la rue. Comment voulez-vous que dans ces conditions, dans une telle ambiance de passion saine et d'enthousiasme, le spectacle ne soit pas de qualité* ».<sup>1570</sup> Il est vrai que la victoire inattendue de l'équipe d'Allemagne lors de la Coupe du Monde de 1954 en Suisse a consacré le football en République fédérale comme porteur d'enjeux insoupçonnables de l'étranger. En déclenchant une véritable explosion identitaire, le football a montré qu'il représentait plus

<sup>1566</sup> Le 6 novembre 1968, l'équipe de Norvège, composée uniquement d'amateurs, bat l'équipe de France à Strasbourg sur le score de 1 à 0 et compromet gravement les chances de qualification de la sélection nationale pour la Coupe du Monde de 1970, déclenchant une crise dans le football français.

<sup>1567</sup> *France Football* n° 1180, 12 novembre 1968.

<sup>1568</sup> *France Football* n° 1146, 27 février 1968.

<sup>1569</sup> Pourtant l'Allemagne a disputé la finale de la Coupe du Monde de 1966.

<sup>1570</sup> *France Football* n° 1146, 27 février 1968.

qu'un simple sport<sup>1571</sup>. En France, l'engouement du public est bien moindre, et cela amène à s'interroger sur un problème épineux : est-ce en raison du faible support du public que la qualité du jeu est médiocre, ou est-ce parce que la qualité du jeu est médiocre que le public ne suit pas en nombre les matches professionnels?<sup>1572</sup> Pourtant, certains entraîneurs reconnaissent qu'il y a eu des progrès dans le domaine psychologique par rapport aux périodes précédentes. José Arribas<sup>1573</sup>, est de ceux là : « *Je crois d'ailleurs que les entraîneurs ont accompli d'énormes progrès. Autrefois c'était pire, peut-être par nécessité, les joueurs ne possédant pas une aussi bonne mentalité qu'à l'heure actuelle* »<sup>1574</sup>. L'entraîneur nantais est réputé pour être un homme qui cherche davantage à convaincre ses joueurs qu'à imposer ses règles. Mais il faut reconnaître qu'il opère dans un club qu'il a mené au succès, et dans lequel il est moins difficile de motiver les joueurs. Tous les entraîneurs professionnels ne sont pas dans la même situation.

Le versant psychologique de l'entraînement est donc devenu une préoccupation quotidienne pour les entraîneurs, face à des joueurs qui doutent de leurs compétences, voire de leur profession. Cependant, il n'existe pas de recette pour le travailler. Selon, G. Boulogne, une solution peut être trouvée : « *Par-dessus tout, il faut veiller constamment à ce que nos équipes fassent preuve, sur le terrain, d'ardeur, d'entrain, de générosité, de dynamisme, d'enthousiasme. La véritable faiblesse du football français n'est pas d'ordre technique ni tactique, mais d'ordre moral. Ce sont les matches lents, insipides, qui déconsidèrent le football français. Là où il y a dynamisme et vivacité, le public est généralement satisfait, même si les fautes techniques sont plus nombreuses que dans un match lent* »<sup>1575</sup>. La solution au problème psychologique est donc malgré tout en partie liée à un problème d'ordre tactique. En effet, c'est en incitant les joueurs à pratiquer de façon plus engagée, avec un jeu plus direct et porté vers l'avant que les entraîneurs peuvent inculquer le dynamisme aux joueurs et remédier au problème d'ordre moral. Mais en tout état de cause, G. Boulogne ne sera pas entendu et aucune amélioration ne sera constatée dans ce domaine jusqu'au début des années 1970. Le versant psychologique de l'entraînement est devenu une préoccupation dans les années 1960, mais il est abordé sans référence aux travaux scientifiques existant. A ce titre, on

<sup>1571</sup> A. Sonntag. Le football en Allemagne, in *Sociétés et représentations*. Football et sociétés n°7, décembre 1998, pp. 181-182.

<sup>1572</sup> Cette incrimination du public ne tardera pas à se retrouver étalée publiquement dans les numéros de novembre 1968 (dont le référendum) de *France Football*, qui illustrent la crise du football français.

<sup>1573</sup> Entraîneur du FC Nantes depuis 1960, José Arribas permet au club de monter en Division 1 en 1963. dès 1965, il remporte le titre de champion de France, exploit qu'il réédite en 1966. José Arribas entraînera Nantes jusqu'en 1976, remportant à nouveau le titre de champion de France en 1973.

<sup>1574</sup> *Football Magazine* n° 66, juillet 1965.

<sup>1575</sup> *Procès verbal de la réunion des entraîneurs de Première division*, lundi 7 septembre 1964.

peut mentionner qu'un sport comme l'athlétisme a tenté de collaborer avec des hommes reconnus pour leurs travaux en matière de psychologie sportive, mais que des résistances certaines ont été rencontrées face à ces nouvelles approches<sup>1576</sup>.

## 2.2. Le versant tactique

Si peu de progrès sont effectués en ce qui concerne la préparation psychologique et morale des joueurs, en revanche, certains apports perceptibles se manifestent sur le plan stratégique, tactique et collectif. Depuis 1958, la F.F.F. dépêche ses instructeurs lors de toutes les Coupes du Monde, afin qu'ils se tiennent au fait des évolutions. Néanmoins, cette façon de procéder, si elle est louable, ne favorise pas l'innovation tactique. En effet, les instructeurs nationaux se contentent de disséquer le jeu des équipes adverses, de le recopier, et de tenter de l'appliquer à l'équipe de France, ou dans les clubs respectifs qu'ils entraînent. De ce fait, adopter des styles de jeu et les plaquer artificiellement sur le fonctionnement d'une équipe présente des dangers indéniables : le premier est de ne pas disposer des joueurs adéquats pour adopter une tactique. L'exemple du 4-2-4, dont certains attribuent la paternité à la Hongrie en 1953<sup>1577</sup>, d'autres au Brésil en 1958<sup>1578</sup>, est significatif. Les analystes et historiens qui ont étudié le jeu et les résultats de ces deux équipes posent l'hypothèse qu'elles ont connu le succès dans le style adopté parce qu'elles avaient des joueurs exceptionnels aux postes-clés : Hidegkuti<sup>1579</sup> pour la Hongrie, Didi et Vava<sup>1580</sup> pour le Brésil. Ce système est parfois recopié, mais avec du retard par les équipes françaises : la composition des équipes dans la presse en témoigne : le gardien-4 défenseurs-2 milieux de terrain-4 attaquants, intervient à partir de la saison 1966-67 dans France Football<sup>1581</sup>. Auparavant, la composition était retranscrite en 3-2-

---

<sup>1576</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*, p. 361.

<sup>1577</sup> M. Hidalgo, 1998. Le football au Mondial : jeu et enjeux, in H. Héral, P. Mignon. *Football jeu et société* n°25, Paris, INSEP, 1999. p. 19.

<sup>1578</sup> J.Sergio Leite Lopes et J.-P. Faguer. L'invention du style brésilien, in *Actes de la Recherche en sciences sociales* n°103, 1994. p. 34.

<sup>1579</sup> Nandor Hidegkuti a été sélectionné à 69 reprises en équipe de Hongrie, surnommée le onze d'or hongrois dans les années 50, entre 1945 et 1958.

<sup>1580</sup> Didi compte 68 sélections en équipe du Brésil en tant que milieu offensif. Il remporte la Coupe du Monde de 1958 et 1962. Vava, 20 sélections, a le même palmarès international que Didi.

<sup>1581</sup> La composition du match des équipes de Bordeaux et Rennes, lors de la première journée de championnat de France de Division 1, le 20 août 1966, est ainsi communiquée par *France Football* : Bordeaux. □ MONTES □ MOEVI, REY, CHORDA □ CALLEJA, ABOSSOLO □ KEITA, DE BOURGOING, COUECOU, GUILLAS, ROBUSCHI □ (soit un système en WM). Rennes. □ ROBIN □ LAVAUD, BOUTET, CEDOLIN, CARDIET □ ASCENSIO, PELLEGRINI □ DARCHEN, RODIGHIERO, CAVIL, PRIGENT □ (soit un système en 4-2-4).

5 (le gardien □ 3 défenseurs □ 2 milieux de terrain □ 5 attaquants : le fameux W.M.<sup>1582</sup>). Or, le 4-2-4 a été abandonné par de nombreuses équipes européennes, qui ne disposaient pas des joueurs exceptionnels qu'il nécessite pour une mise en place performante. Dès 1966, en raison de la victoire de l'équipe d'Angleterre en Coupe du Monde, de nombreuses équipes s'inspirent du 4-3-3 (le gardien □ 4 défenseurs □ 3 milieux de terrain - trois défenseurs). Pour autant, ce 4-3-3 n'apparaît dans les compositions d'équipe de *France Football* qu'en 1970-71, dans de rares équipes, comme Sedan, Reims, Strasbourg, en Division 1<sup>1583</sup>. Bien sûr, il ne s'agit que de retranscriptions sur le papier, qui ne sauraient en aucun cas refléter exclusivement le style de jeu de l'équipe. Malgré tout, ces dispositions sur le papier révèlent un système de jeu, c'est-à-dire une disposition tactique préalable à l'entrée de l'équipe sur le terrain. Il est permis de penser qu'en raison des rapports de plus en plus fréquents avec la presse, les entraîneurs français lui communiquent les compositions d'équipe dans ce sens. De ce fait, on s'aperçoit que le football français fait rarement preuve d'innovation. Il se contente de recopier ce qui se fait à l'étranger et qui semble réussir. De surcroît, il applique ces changements avec un retard certain. Cependant, quelques entraîneurs tentent de procéder à des approches inédites en France. Paul Frantz, entraîneur à Strasbourg, annonce par exemple :

« *Il faut trouver des automatismes moteurs qui mettent les joueurs au même diapason, sans pour autant les enfermer dans des combinaisons préparées à l'avance ou trop étudiées. En réalité, il n'y a que des vérités évolutives* »<sup>1584</sup>. Paul Frantz est professeur d'éducation physique au CREPS de Strasbourg et il est influencé par le milieu dans lequel il enseigne et qui fait une large part à la prise en compte de l'individu, de ses facultés d'adaptation. Dans le même ordre d'idée, Justin Teissié, auteur de *l'Essai de systématique*<sup>1585</sup> en 1959, publie-t-il en 1960 un ouvrage intitulé *Le football*, dans lequel il développe ce concept d'adaptation. Parce qu'il intervient en 1959 et 1960 en tant qu'instructeur d'EPS aux stages d'information des entraîneurs, les stages annuels obligatoires pour les entraîneurs d'équipes professionnelles,

<sup>1582</sup> Rappelons que le W.M. est expérimenté par le manager d'Arsenal, H. Chapman, dès 1925, à la suite de la modification de la règle du hors-jeu par la FIFA.

<sup>1583</sup> La composition du match des équipes de Nantes et Sedan, lors de la deuxième journée de championnat de France de Division 1, le 20 août 1970, est ainsi communiquée par *France Football* :

Nantes □ FOUCHE □ LEMERRE, OSMAN, RIO, DE MICHELE □ ARRIBAS, MICHEL □ BLANCHET, GONDET, MICHAELSEN, AUDIGER □ (soit un système en 4-2-4).

Sedan □ TORDO □ ZAMOJSKI, BARRE, SALEM, ANATOL □ CARDONI, LEBIHAN, WICKE □ PIERRE, FUGALDI, DELLAMORE □ (soit un système en 4-3-3).

<sup>1584</sup> *Le Miroir des Sports* n° 1042, 28 septembre 1964.

<sup>1585</sup> Les travaux de J. Teissié, publiés dans la *Revue EPS*, largement lue par les professeurs d'éducation physique, influencent en grande partie l'enseignement de l'éducation physique des années 60, notamment à travers la publication des Instructions officielles de 1967. J. Teissié professeur d'éducation physique à l'École Normale Supérieure d'Éducation Physique est également entraîneur de l'équipe de France universitaire de football. A sa mort, sa perte est saluée par Georges Boulogne comme celle d'« un homme, un éducateur, un sportif et un ami ». *L'Entraîneur Français* n°92, janvier-février 1961.

qui font office de formation continue, Justin Teissié peut faire connaître ses conceptions aux entraîneurs professionnels. Mais peu d'entre eux les adoptent immédiatement, en partie parce qu'elles rompent avec les savoirs traditionnels qui leur ont jusque là été inculqués. La situation professionnelle de P. Frantz le rend toutefois plus perméable que d'autres à ces connaissances. Pour mieux s'adapter aux situations fluctuantes que le footballeur rencontre au cours du match, Paul Frantz propose de développer, grâce à l'entraînement, les automatismes moteurs. « *A l'époque, en 64 au Racing, je suis arrivé avec des notions, disons, « futuristes » de l'entraînement. J'étais jeune prof au CREPS, et j'avais des idées sur le football, aussi bien sur la préparation athlétique, que sur la technique et la tactique : le rôle psychomoteur des joueurs. Et puis, sur l'organisation de l'équipe, c'est à dire le rôle socio-moteur<sup>1586</sup> des joueurs* »<sup>1587</sup>.

Paul Frantz, qui succède à Listello en tant que cadre des stages nationaux en 1961, se pose la question de la spécificité de la préparation athlétique en football. Il reproche à Listello d'avoir eu une approche trop générale et pas assez adaptée au football. Mais sans que cela apparaisse clairement dans l'entretien, il semble que Frantz ait été cantonné dans ce rôle de préparateur physique, et n'ait pu faire passer ses conceptions technico-tactiques<sup>1588</sup>. Cette hypothèse est dictée par certains propos de Georges Boulogne, qui manifeste son aversion envers la profession de professeur d'Éducation Physique qu'il juge incapable de fournir des entraîneurs compétents : « *Les spécialistes de l'E.P.S. sont dans leur immense majorité incapables d'assurer cet enseignement parce qu'ils sont choisis sur des critères presque exclusivement de sports individuels et parce qu'ils n'ont pu, dans leurs écoles de préparation, acquérir les difficiles automatismes du football* »<sup>1589</sup>. Au moment de ces écrits, Boulogne n'est pas encore instructeur national, mais son influence est déjà grande, puisqu'il est déjà secrétaire de l'Amicale des enseignants de football. Il convient de souligner le décalage qui existe entre son discours et les mises en œuvre sur le terrain. En effet, les contenus de l'entraînement font la part belle à la préparation physique, et les enseignants d'EPS semblent tout à fait formés à dispenser des leçons de ce type. D'autre part, comme le prouve *Football n°103 du 10 mars 1948*, certains footballeurs professionnels sont également en même temps

---

<sup>1586</sup> Paul Frantz n'emploie pas les termes « *psychomoteur* » et « *socio-moteur* » pendant la période 1964-1966. En revanche, en tant que professeur d'EPS, il a forcément connaissance des travaux de Pierre Parlebas sur la socio-motricité développés à partir de 1967, et ceux du courant psychomoteur, fertile dans les années 60 et 70 en France (sur ces questions, M. Bernard, C. Pociello, G. Vigarello. Itinéraire d'un concept. *Esprit* n° 5, mai 1975. pp. 704-723). Il les utilise à posteriori pour illustrer les conceptions qu'il développait dans les années 1960.

<sup>1587</sup> Entretien du 31 octobre 2001.

<sup>1588</sup> Pour G. Boulogne, l'enseignement du football est un dogme. Et comme il reste le maître d'œuvre des stages nationaux d'entraîneur, P. Frantz a sans doute du mal à faire passer ses conceptions.

<sup>1589</sup> *France Football officiel* n° 605, 22 octobre 1957.

moniteurs ou maîtres d'éducation physique. Parmi eux, certains ont d'ailleurs après leur carrière de joueur embrassé celle d'entraîneur<sup>1590</sup>. De ce fait, contrairement à ce que prétend Georges Boulogne, la fonction de professeur d'EPS ne semble pas incompatible avec celle d'entraîneur. Ses propos sont en fait destinés à préserver l'accès à la profession au cercle relativement restreint des anciens joueurs professionnels. Il est paradoxal qu'il cite « les automatismes du football », expression qui dans son discours ne revêt pas le même sens que chez Paul Frantz, pour lequel, dans les années 60, les conceptions du football restent malheureusement trop figées à son goût.

*PF : Pendant le stage, je demandais au candidat : Quel a été votre meilleur entraîneur ? Que vous a-t-il appris ? Quelqu'un comme René Hauss<sup>1591</sup> me répondait : Veinante ! Et d'autres : Nicolas<sup>1592</sup> ! et tous se contentaient de citer et recopier l'entraîneur qui avait eu du succès. Pour René Hauss, c'était ceux qui l'avaient fait remonter en Division 1 !<sup>1593</sup>.*

De ce fait, P. Frantz confirme que les procédés d'entraînement ne sont pas novateurs, et qu'au contraire, les candidats des stages s'inspirent de recettes éprouvées par d'autres. Le modèle que l'on recopie est une tradition qui est respectée dans un milieu relativement traditionaliste comme le sport de haut niveau. S'accrocher à des « recettes » qui ont fonctionné est un réflexe courant chez les entraîneurs. Prendre un modèle éprouvé est effectivement une solution relativement simple à mettre en œuvre de façon théorique. P. Frantz essaie de proposer des idées qui lui paraissent encore inexploitées dans le champ de l'entraînement en France. L'innovation, pour lui, passe par la responsabilisation du joueur, qu'il faut amener à prendre des initiatives, à ne pas enfermer dans un carcan. Il faut donc développer chez lui les capacités psychomotrices.

*LG : les joueurs n'étaient donc pas intelligents ?*  
*Paul Frantz : « Ils étaient super-intelligents, mais c'est une intelligence psycho-motrice. Donc l'entraîneur ne peut rien leur apprendre, mais les améliorer. Euh Par exemple, au stage national, il y avait des exercices type. Du style : le demi passe à l'ailier, l'ailier conduit le ballon, et centre au premier ou au deuxième poteau pour l'avant-centre qui attend le ballon. Cette*

<sup>1590</sup> Il s'agit de Jean Prouff, Henri Guérin et Marcel Rouvière.

<sup>1591</sup> René Hauss est joueur au R.C. Strasbourg de 64 à 66 sous les ordres de P. Frantz. Il reçoit son diplôme d'instructeur au stage national de 1966. Emile Veinante est l'entraîneur qui fait remonter en Division 1 le R.C. Strasbourg, où Hauss est joueur, en 1961.

<sup>1592</sup> C. Nicolas est l'entraîneur qui permet à Strasbourg de remporter la première Coupe de France de son histoire en 1951.

<sup>1593</sup> Entretien du 31 octobre 2001.

conception me rebutait, car elle va à l'encontre du principe de création en football. Comment l'améliorer ? C'est l'appel du ballon. Il faut des solliciteurs, qui proposent des solutions. C'est eux qui commandent l'action, et le possesseur du ballon, lui, il choisit. Ou plutôt, il obéit dès qu'il a choisi. Avec cette conception, ce n'est pas possible d'arriver au stage avec 10 combinaisons défensives toutes prêtes, et surtout 15 combinaisons offensives. Avec cette conception, ce n'est plus possible de traiter 15 combinaisons. La combinaison a-b-c-d- et coetera. Alors, quel est le dénominateur commun à chacune ? A votre avis ? Eh bien c'est l'appel de balle. Le possesseur a besoin de signaux, de propositions. Quand les propositions sont multiples, il choisit. Et dans une équipe qui tourne bien, il a plusieurs choix, et dans l'esprit, il n'y a pas de balle perdue. sauf à cause de problèmes de technique. En fait, le ballon circule. C'est ça, c'est la circulation. Dans l'entraînement, l'accent, je le mettais sur le bon signal. Le choix est bon si le signal est bon. Mais il faut du mouvement. Alors, j'ai introduit la passe à 10, sous forme de 4 contre 2, puis 4 contre 3 et 4 contre 4 sur une moitié de terrain, avec un décompte des points. Si les joueurs faisaient un une-deux, un point. Pour une déviation 2 points. Pour une passe longue, 3 points. et ainsi de suite. En fait, c'est le développement de la psychomotricité du joueur de football. J'ai aussi introduit la passe en retrait. C'était novateur à l'époque. C'est comme le fauve qui tourne devant sa proie. oui, c'est ça. il faut être patient, et attaquer au bon moment<sup>1594</sup>.

Ce long extrait d'entretien permet de mieux comprendre l'apport évoqué par P. Frantz. En effet, il refuse les réponses stéréotypées et introduit des oppositions systématiques dans les jeux qu'il propose à l'entraînement. De cette manière, le joueur ne se trouve pas en situation d'exécution à vide, sans contrainte temporelle, spatiale ou événementielle, mais au contraire est bien obligé de rechercher dans son répertoire moteur la réponse appropriée à une situation donnée. Il s'agit bien ici de s'adapter à des situations fluctuantes, et également de proposer des contraintes d'opposition et de partenariat qui se retrouveront au cours des matches. Technique et condition physique ne sont pas évacuées, mais elles sont des outils, des moyens pour proposer la réponse la plus adaptée possible aux problèmes posés par l'adversité<sup>1595</sup>. En s'appuyant sur des conceptions qui commencent à se développer dans le monde de l'éducation physique française, il semble se démarquer des idées généralistes inculquées aux entraîneurs. La confiance faite aux joueurs est plus grande que ce qui transparait dans les

<sup>1594</sup> Entretien du 31 octobre 2001.

<sup>1595</sup> Il faut bien entendu se garder de l'effet mémoire de Paul Frantz. La mémoire est forcément sélective et elle contribue ici sans doute à valoriser les impacts de son intervention. L'histoire orale met en relief le problème de la mémoire, avec les risques de dérives et de déviations, qui tiennent au fait que ces sources se prêtent plus particulièrement à la propagation de mythes qu'elles servent à exprimer de façon privilégiée, comme le fait remarquer François Bédarida. *Histoire, critique et responsabilité*. Bruxelles, Complexe, 2003. p. 246. Cependant, nombre des observations de P. Frantz sont confirmées par des sources contemporaines de son activité d'entraîneur. R. Vergne écrit : « Paul Frantz et Jean Prouff sont à la pointe de cette évolution qui doit aider les entraîneurs à sortir de leur routine et d'un nombre d'idées reçues assez sommairement vérifiées ». *Football Magazine* n°67, août 1965. Les propos de J.P. Scheid, joueur professionnel dans les années 1960 (entretien du 20 mai 2005) confirment également les apports de P. Frantz.

comptes-rendus des matches en général. Frantz semble certes prendre appui sur la répétition, comme dans de nombreux entraînements d'habiletés motrices, mais cependant, ce ne sont pas des répétitions figées et stéréotypées. Au contraire, le joueur bénéficie d'une certaine liberté d'action, mais on lui demande d'être un acteur qui communique avec ses partenaires. La communication motrice se fait à travers le mouvement des joueurs, et plus précisément l'appel de balle. Just Fontaine<sup>1596</sup>, qui, bien que n'ayant eu que deux matches pour faire ses preuves en 1967 à la fête de l'équipe de France, a côtoyé de nombreuses équipes françaises, apporte un éclairage qui confirme que l'approche de Paul Frantz est originale. « *Aujourd'hui, pour justifier le béton*<sup>1597</sup>, par exemple, les entraîneurs disent : « *Mes joueurs ne sont pas très intelligents. Alors il faut que je leur facilite la tâche* »<sup>1598</sup>. Le béton, stratégie défensive, demande moins d'improvisation et sollicite moins les capacités de décision des joueurs que d'autres techniques de jeu en vogue dans les années 1960, telles que la défense en ligne par exemple. Cette dernière tactique suppose un alignement perpétuel des quatre défenseurs les uns par rapport aux autres et des réajustements perpétuels que le béton sollicite moins en théorie. Mais ces explications relèvent plutôt de l'ordre du discours, car il est évident que pour jouer efficacement le béton, les joueurs doivent également utiliser leurs qualités intellectuelles et perceptivo-motrices. De ce fait, l'apport de Paul Frantz consiste bien à solliciter les aptitudes personnelles de joueurs et leurs facultés d'adaptation, ce qui va à l'encontre des conceptions de nombreux de ses collègues. Lui part des qualités propres de ses joueurs, alors que beaucoup d'autres n'en tiennent pas réellement compte<sup>1599</sup>. « *Je pense que l'organisation de l'équipe est en fait une recherche d'équilibre entre jouer et empêcher de jouer. Dans «jouer», on peut dire ce qui se passe naturellement parce qu'on a appris le football ; «empêcher de jouer» c'est le rationnel* »<sup>1600</sup>. Ainsi, Paul Frantz prouve qu'une stratégie conçue à l'avance peut être efficace, notamment dans le domaine de la défense, puisqu'il est possible de prévoir et de travailler à l'avance des plans de jeu destinés à contrecarrer les schémas d'attaque adverses.

---

<sup>1596</sup> Just Fontaine, 30 buts en 21 sélections en équipe de France (de 1953 à 1961) est une légende du football français notamment en raison des 13 buts qu'il marque lors de la Coupe du Monde de 1958, qui constituent toujours le record de l'épreuve. Il est sélectionneur de l'équipe de France entre le 22 mars et le 3 juin 1967.

<sup>1597</sup> Le béton est un système de jeu basé sur une défense très renforcée, qui est inspirée du catenaccio de Helenio Herrera.

<sup>1598</sup> *France Football* n° 1180, 12 novembre 1968.

<sup>1599</sup> G. Boulogne dresse le constat d'un manque de perméabilité voire de compréhension des entraîneurs français face aux évolutions du football : « ( ) certains entraîneurs ne semblent pas avoir compris l'évolution qui s'est imposée ces dernières années ». *Procès verbal de la réunion des entraîneurs de Première division, lundi 7 septembre 1964.*

<sup>1600</sup> *Football Magazine* n° 62, mars 1965.

Paul Frantz ne se souvient pas avoir vu d'autres équipes françaises procéder de la sorte au cours des années 60, à l'exception de ce qui représente pour lui un modèle de football créatif, le F.C. Nantes de José Arribas<sup>1601</sup>. Nantes est justement l'équipe qui laisse une forte impression à partir du milieu des années 60, en raison du style de jeu qu'elle pratique, sous la houlette de son entraîneur José Arribas. Après avoir accédé à la Division 1 pour la première fois de son histoire en 1963, le F.C. Nantes remporte le titre de champion de France en 1965 et 1966. Mais, fait aussi important que le succès, c'est le style de jeu déployé par l'équipe qui suscite les commentaires les plus élogieux. Ce style de jeu devient la marque de fabrique du club et va le rester : on parle du « jeu à la nantaise », personnifié par son entraîneur José Arribas dans les années 60 : « José Arribas » ou « le jeu à la nantaise » fait homme »<sup>1602</sup>. Ce jeu, unanimement reconnu par les connaisseurs, est fondé sur les déplacements des joueurs, les échanges rapides, le collectif, l'intelligence de jeu. Ce style, décrit comme collectif, généreux, qui favorise la transmission rapide du ballon plutôt que sa conduite individuelle, la rapidité et le mouvement perpétuel des joueurs, même (et surtout) sans ballon, est à tel point devenu la marque de l'équipe de Nantes dans le milieu des années 1960, que près de quarante années plus tard il reflète encore l'image du club, ainsi qu'en témoigne Jean-Claude Suaudeau, joueur international, qui a joué sous la direction de José Arribas dans les années 1960, avant d'entraîner Nantes dans les années 1980 puis dans les années 1990<sup>1603</sup>. « *Question. Dans le fameux jeu à la nantaise, il y a aussi et surtout le jeu sans ballon, le plus redouté de vos adversaires* »

*Réponse. La mobilité crée l'espace, oblige l'adversaire à se déplacer et favorise l'embrouille, les fausses pistes. José Arribas l'a compris plus tôt que tout le monde, et moi ça m'a captivé »*<sup>1604</sup>. Ces propos confirment que le premier entraîneur mythique du F.C. Nantes, Arribas, a bien introduit une composante liée à l'activité et à l'intelligence des joueurs<sup>1605</sup>. Finalement, ces conceptions ne sont pas éloignées de celles de Paul Frantz, qui lui aussi place le mouvement du joueur sans ballon au premier plan. Et ce sont également des situations que les Nantais répètent à l'entraînement. Cette unité de vue n'empêche pas les deux équipes de

<sup>1601</sup> Paul Frantz, entretien du 31 octobre 2001.

<sup>1602</sup> « Mille fois répétée, cette association a le mérite de l'explication simple et trouve une force particulière dans le milieu sportif qui adhère spontanément à une vision magique de la transmission des savoir-faire, spontanément perçue comme une révélation de potentialités souterraines et méconnues ». J.M. Faure et C. Suaud. Le club comme objet de croyance, in *Sociétés et représentations*. Football et Sociétés, n°7, décembre 1998. p. 206.

<sup>1603</sup> J.-C. Suaudeau, 4 sélections en équipe de France en 1966 et 1967, a été champion de France avec le F.C. Nantes en 1965 sous la direction de J. Arribas. Devenu entraîneur, il remporte avec Nantes le titre de champion de France en 1982, puis en 1994.

<sup>1604</sup> *France Football* n° 2975, 18 avril 2003.

<sup>1605</sup> J.-M. Faure et C. Suaud, 1998, *opus cit.*, p. 208.

pratiquer un style de jeu différent, plus offensif pour Nantes qui pratique une défense en ligne, alors que Strasbourg, plus défensif, use volontiers du marquage individuel et du béton. Mais la conception de Paul Frantz ne marque pas réellement les esprits, d'autant que Strasbourg, sous sa direction, ne remporte qu'un seul titre significatif, la Coupe de France en 1966, contre Nantes. De son côté, le F.C. Nantes, entre 1963 à 1972, s'établit durablement dans les premiers rangs de la hiérarchie française, avec deux titres, une place de second et une place de troisième. C'est à la fois son palmarès<sup>1606</sup>, et la qualité du jeu pratiqué, qui en font l'une des rares équipes tactiquement marquantes de cette période. Une des grandes nouveautés introduites des entraîneurs par Paul Frantz et José Arribas réside dans le fait que le versant tactique de l'entraînement est désormais travaillé systématiquement lors de jeux réduits, qui opposent plusieurs joueurs confrontés à des choix multiples. José Arribas le confirme: « *Ce que j'utilise beaucoup, ce sont les exercices susceptibles de développer l'initiative, l'ingéniosité, l'inspiration du joueur sur le terrain : il suffit pour cela de compliquer les problèmes : nous jouons souvent avec quatre buts placés aux quatre coins du terrain, le but à atteindre n'étant jamais le même et étant désigné au commandement (□). Autre exercice : une confrontation entre les quatre attaquants et les deux demis d'une part, les quatre arrières d'autre part, défendant quatre buts, cela pour habituer ces derniers à mieux se soutenir et se couvrir* »<sup>1607</sup>.

Portrait de **José Arribas** (Nantes 1960-76 / Marseille 1976-77 / Lille 1977-82)

José Arribas, né en 1921 est un honnête joueur professionnel de Division 2 qui évolue au Mans entre 1945 et 1952. Dès 1948, il se prépare à une éventuelle carrière d'entraîneur en passant son diplôme d'entraîneur. Entre 1952 et 1960, il entraîne des clubs amateurs, en tenant un café en parallèle. Presque par hasard, il devient entraîneur du F.C. Nantes en 1960, après avoir envoyé sa candidature par écrit au président Clerfeuille, qui trouve sa lettre bien tournée et l'embauche<sup>1608</sup>. Arribas est encore en effet un parfait inconnu qui a entraîné uniquement les équipes amateurs de Saint-Malo puis de Noyen-sur-Sarthe. Il fait remonter le club en Division 1 en 1963 et remporte trois titres de champion de France entre 1965 et 1976.

Mais encore plus que les résultats, c'est le style qu'il confère à son équipe qui font la réputation de son équipe. Près de quarante ans après le premier titre nantais, on parle encore de « jeu à la nantaise », synonyme de beau jeu, et d'école nantaise du football. Ses prestigieux successeurs, Jean-Claude Suaudeau et Raynald Denoueix, sont unanimes pour lui en accorder la paternité. Le jeu à la nantaise, qui repose sur l'intelligence du joueur, est fait de passes courtes, de déviations immédiates, de rapidité, d'adresse, de technique, de mouvements collectifs.

<sup>1606</sup> Pendant cette période, Nantes n'obtient cependant aucun résultat significatif sur le plan européen.

<sup>1607</sup> *Football Magazine* n° 66, juillet 1965.

<sup>1608</sup> *France Football* n° 2975 bis, 18 avril 2003.

José Arribas, passionné, inculque ces principes à ses joueurs à l'entraînement en étant inventif, persuasif, et en programmant de nombreuses séquences sous forme jouée. Les journalistes l'apprécient, le considèrent comme un humaniste. Ses joueurs également, qui vont même, alors qu'au début de sa carrière à Nantes, son emploi est menacé, prendre fait et cause pour lui. José Arribas est également un entraîneur qui refuse de mener une politique tapageuse de recrutement de vedettes, et préfère faire appel aux jeunes joueurs qu'il forme, et en qui il a confiance.

On considère que Nantes (avec Saint-étienne), grâce à son action, est un des seuls clubs à faire réellement de la formation avant la mise en place des centres de formation en 1978.

Homme aux idées claires, à la patience inépuisable, faisant preuve de grande urbanité, José Arribas a laissé une empreinte indélébile sur le football nantais, mais aussi français. Il a même été nommé sélectionneur intérimaire de l'équipe de France en 1966, en compagnie de Jean Snella, pour une durée de 4 matches avant la nomination de Just Fontaine. Malgré ses succès à Nantes, le club ne lui propose qu'un renouvellement de contrat d'une année. Sollicité par l'Olympique de Marseille, Arribas préfère signer dans la cité phocéenne, où il échoue à faire du club une équipe de premier plan. Il termine sa carrière d'entraîneur à Lille, où malgré des résultats honnêtes, il ne parvient pas à faire évoluer ses joueurs selon le fameux style « à la nantaise ». Il est décédé en 1989 et reste l'un des rares entraîneurs reconnus pour avoir donné en France un style spécifique à un club, style perpétué par ses successeurs à Nantes Jean-Claude Suaudeau et Raynald Denoueix.

#### Références principales :

*France Football* n°983, 12 janvier 1965  
*France Football* n°1034, 4 janvier 1966  
*France Football* n°1041, 22 février 1966  
*France Football* n°1051, 3 mai 1966  
*France Football* n°1054, 24 mai 1966  
*France Football* n°2975 bis, 18 avril 2003

#### Palmarès en tant qu'entraîneur :

Vainqueur du championnat de France avec le F.C. Nantes en 1965, 1966, 1973.

José Arribas, à la veille de la finale de Coupe de France disputée (et perdue) contre le R.C. Strasbourg : « *Si nous arrivons à nous en tirer, c'est parce que nous possédons un football varié, à cadences de passes répétées (lorsque tout va bien), avec des joueurs complémentaires et vifs. Parce que nous arrivons, au cours d'un match, à nous créer beaucoup d'occasions de but, ce qui nous offre évidemment des possibilités d'en marquer. Restent les données psychologiques, et en ce domaine les matches contre Strasbourg sont très spéciaux* ». ***France Football* n° 1051, 3 mai 1966.**

Daniel Eon<sup>1609</sup> : « *C'est un homme formidable. Pas un maniaque de l'entraînement physique (□). Il a établi des principes de jeu et jamais il ne les a trahis. Vous avez, notre première saison en division nationale a été bonne dans l'ensemble, mais à l'extérieur, nous étions presque toujours battus. C'était l'apprentissage. Alors, nous les joueurs, à tort, nous pensions que, pour glaner un point par-ci par-là, nous pourrions bien faire une petite entorse aux principes, faire du béton sur les bords. M. Arribas ne l'a jamais voulu. Aujourd'hui, nous savons que c'est lui qui avait raison, que si nous nous étions écarté d'une certaine ligne de conduite, nous n'aurions pas progressé. Alors nous lui sommes tous reconnaissants d'avoir été ferme, même contre nos vœux* ». ***Le Miroir du football* n° 73, novembre 1965.**

---

<sup>1609</sup> Daniel Eon, gardien de but et capitaine du F.C. Nantes au moment de cet article, a joué au FC Nantes de 1956 à 1968, et a connu 3 sélections en équipe de France en 1966-67.

J. Arribas comme P. Frantz semblent prendre quelque distance avec les procédures disciplinaires strictes qui définissaient l'exécution tactique des équipes. Jusqu'alors elle combinait les forces de chaque exécutant pour en extraire une quantité maximale<sup>1610</sup>, mais sous les injonctions d'un individu, l'entraîneur, qui les formulait selon un système précis de commandement<sup>1611</sup>. En effet, leurs joueurs disposent d'une relative autonomie pour prendre leurs décisions dans l'action et ne sont plus soumis à une observations stricte des consignes qu'ils reçoivent avant d'entrer sur le terrain, à partir du moment où ils proposent une réponse adaptée à la situation à laquelle ils sont confrontés. Cependant, tous les entraîneurs ne sont pas au fait des mêmes évolutions, ainsi que le révèle le témoignage de Jean Prouff, qui déclare avoir des difficultés matérielles à inculquer la tactique du 4-2-4 à ses joueurs : « *Nous avons donc été obligés de répéter, mais pas trop quand même car il n'y avait pas d'opposition possible* »<sup>1612</sup>. Prouff n'en est pas encore venu à utiliser les oppositions réduites, car dans son esprit comme dans celui de beaucoup d'entraîneurs, la mise en place tactique du système de jeu nécessite la présence de l'équipe entière et ne se conçoit pas en groupes restreints. Ainsi, même si tous les entraîneurs de haut niveau n'adoptent pas encore cette façon de procéder, à partir des années 1960, les exercices tactiques commencent à s'implanter dans l'entraînement proprement dit et le versant tactique ne se cantonne plus au seul discours de l'entraîneur. Un autre avantage émerge : « *J'ai toujours pensé qu'il ne fallait pas séparer, même pas dans les stages, la partie technique et tactique* »<sup>1613</sup>. Si des innovateurs en arrivent à utiliser consciemment des exercices de mise en place tactique, obligatoirement ils invitent leurs joueurs à utiliser leur bagage technique afin de résoudre les situations d'ordre stratégique qui leur sont proposées. De ce fait, en recopiant ces méthodes, les autres entraîneurs vont réussir à mêler le travail tactique et le travail technique de manière indissociable.

Un autre événement semble avoir eu une influence sur les conceptions tactiques en France. Il s'agit du premier colloque international des sports collectifs qui se tient à Vichy du 26 au 30 avril 1965. *L'Entraîneur français* ouvre ses colonnes à des techniciens issus d'autres sports collectifs que le football. Ses lecteurs peuvent donc accéder aux problématiques de *la condition physique et l'entraînement en basket-ball*<sup>1614</sup>, ou aux *considérations sur la tactique dans les sports collectifs* par Robert Poulain, moniteur national de rugby<sup>1615</sup>. Les entraîneurs

---

<sup>1610</sup> M. Foucault, 1975, *opus cit.*, p. 167.

<sup>1611</sup> *Ibid*, p. 168.

<sup>1612</sup> *Football Magazine* n° 66, juillet 1965.

<sup>1613</sup> *Football Magazine* n° 62, mars 1965.

<sup>1614</sup> C. Appel (U.S.A.), conseiller technique basket pour les pays d'Asie et d'Afrique. *L'entraîneur français* n° 113, avril 1965.

<sup>1615</sup> *L'Entraîneur français* n° 114, juin 1965 et n° 115, juillet-août 1965.

du haut niveau sont les premiers touchés par ces apports qui fournissent des points de comparaison avec le football. Quelques années plus tard, *L'Entraîneur français* publie un article de R. Chappuis<sup>1616</sup>, professeur à l'INSEP, intitulé « *Réflexions sur les méthodes d'enseignement des sports collectifs* »<sup>1617</sup>. Cependant, pour intéressantes qu'elles soient, ces communications sont divulguées en l'état sans faire l'objet d'une analyse approfondie par les instructeurs nationaux. L'application pratique de principes ou théories qui pourraient sembler séducteurs reste problématique. La FFF n'est pas encore à l'initiative de colloques internationaux spécifiques au football, à l'image de ce que réalise la FF d'athlétisme qui dès 1964 organise un colloque international sur les lancers<sup>1618</sup>. Mais par l'intermédiaire de G. Boulogne, elle est attentive aux travaux scientifiques qui concernent le sport en général, d'autant que le sport est devenu un objet de recherche<sup>1619</sup> dans les années 1950.

En résumé, les expériences technico-tactiques de la période 1959-1972 restent très limitées. Elles sont le fait de techniciens isolés, d'innovateurs qui privilégient l'intelligence et les facultés d'adaptation des joueurs à un système de jeu figé et déterminé à l'avance. Mais la majorité des équipes professionnelles se contente d'imiter, de se référer à ce qui réussit au plus haut niveau dans les compétitions internationales. Les entraîneurs formés par les stages nationaux réfutent l'idée d'une doctrine qu'on leur imposerait, comme le prétendent certains : « *On a dit, à tort ou à raison, qu'il y avait une sorte de mandarinat des entraîneurs, notamment de la part des instructeurs. Qu'en pensez-vous ?*

*PROUFF* □ *Ce n'est pas mon avis. En ce qui me concerne, par exemple, chacun sait que je suis partisan d'un football offensif. J'ai toujours pu développer mes idées ; personne n'a jamais cherché à me « contrer » systématiquement, encore moins à m'éliminer* »<sup>1620</sup>.

Alors que René Vernier, à qui on a posé la même question, préfère éluder, Jean Prouff reconnaît implicitement, sans qu'elle soit imposée, que c'est bien une conception plus défensive que la sienne qui est en vigueur dans les stages nationaux. Et que de ce fait, si le football offensif privilégie un processus de création, le football défensif, schématiquement, consiste à subir la loi de l'adversaire en s'organisant pour le contrer au mieux. Entre les deux exemples, c'est la prise d'initiative qui est fondamentale. Dans le premier cas, elle dépend des joueurs. Dans le second, elle dépend de l'entraîneur. De ce fait il s'avère que peu d'entraîneurs ont privilégié la prise d'initiative de leur équipe, et que, de ce fait, peu ont

---

<sup>1616</sup> R. Chappuis a publié avec G. Rioux un ouvrage qui fait référence dans les milieux de l'éducation physique et sportive : *L'équipe dans les sports collectifs*. Paris, Vrin, 1967.

<sup>1617</sup> *L'Entraîneur français* n° 139, octobre 1969.

<sup>1618</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*, p. 306.

<sup>1619</sup> *Ibid*, p. 357.

<sup>1620</sup> *France Football* n° 1160, 25 juin 1968.

introduit des exercices nouveaux entre 1959 et 1972. Malgré tout, à l'initiative des plus réfléchis et des plus innovants, le travail tactique se met en place à travers d'autres biais que les discours et est réellement répétées sur le terrain grâce à des situations qui font appel aux capacités d'adaptation des joueurs. Si cette nouveauté ne se généralise pas forcément de façon spectaculaire<sup>1621</sup>, elle constitue une première brèche dans les traditionnelles manières d'aborder le versant tactique. Grâce à ces nouvelles méthodes, les entraîneurs français en arrivent petit à petit à réaliser la synthèse que prônait G. Hanot dès 1953, sans avoir été véritablement entendu : « Jusqu'à maintenant, ces quatre chapitres du football avaient été étudiés séparément, d'une manière analytique, ce qui leur conférait quelque chose d'artificiel. Maintenant, nous voudrions essayer d'intégrer ces éléments, d'en faire la synthèse. Au lieu de considérer chaque problème comme séparé, nous voudrions essayer de les grouper et, par exemple, de ne plus séparer l'entraînement physique de l'entraînement technique et tactique »<sup>1622</sup>.

### 2.3. Le versant physique

Quelques propositions nouvelles apparaissent, et certaines émanent également de Paul Frantz, ce que confirme Just Fontaine<sup>1623</sup>. Le magazine s'accorde à lui reconnaître des compétences dans ce domaine, en présentant le technicien alsacien comme un spécialiste de la préparation physique<sup>1624</sup>. Paul Frantz, en tant que successeur de Listello, se pose plusieurs questions. Pourquoi confier la préparation physique à Auguste Listello, qui est athlète ? Qu'est-ce qu'un entraîneur ex-footballeur peut apporter ?

*PF : Je me suis posé la question du rôle spécifique que devait avoir la préparation physique en football. Alors, j'en ai déduit que plusieurs secteurs devraient être travaillés :*

- 1. la musculation spécifique*
- 2. la vitesse spécifique*
- 3. l'adresse spécifique*
- 4. la force spécifique*

*et j'ai voulu raccrocher le ballon à ces problèmes, car même si on le quitte pour la musculation spécifique, il était indispensable de s'en servir dans la préparation, n'est ce pas ? J'ai introduit*

<sup>1621</sup> G. Boulogne déclare : « Jusqu'ici, les tendances mondiales ont été exposées et leur adaptation recommandée. Et puis, chacun est reparti dans son club, a retrouvé ses problèmes, a repris ses habitudes de travail et ses petits dadas, a continué à replâtrer et à travailler à la petite semaine ». Procès verbal de la réunion des entraîneurs de Première division, lundi 7 septembre 1964.

<sup>1622</sup> Bulletin des Entraîneurs de Football n° 16, juin-juillet 1953.

<sup>1623</sup> France Football n° 1180, 12 novembre 1968.

<sup>1624</sup> Ibid.

l'isométrie, qui est la seule forme de musculation qu'on utilisait au Racing ▫ La nuque, les abdos, les cuisses (surtout les adducteurs à cause des pubalgies, mais aussi les ischios et les quadriceps ▫). Et pour tous ces groupes musculaires, on faisait un étirement après chaque exercice de musculation ▫ Ca aussi c'était nouveau, parce qu'il y avait des fois des étirements, mais avant la musculation. Moi, j'ai rectifié le tir ▫ J'ai cherché à lier le comment et le pourquoi. Le pourquoi, c'est la physiologie. Un joueur qui a un cœur musclé a des avantages sur son voisin ▫ Par exemple, René Hauss avait 42 battements à la minute ▫ Si tu augmentes l'effort, même si tu doubles, tu ne montes qu'à 84. Celui qui a 60 au repos passe à 120 ▫ C'est la limite entre la résistance et l'endurance ▫ mais si tu triples, l'un est en plein régime, mais l'autre explose ▫ C'est là qu'on arrive au comment. Le comment, c'est l'interval-training. Pour ça je me suis inspiré de Gerschler. Et aussi de Lyne ▫ Mais même dans l'interval-training, vous connaissez, hein, vous êtes professeur d'EPS, tout doit se faire avec ballon<sup>1625</sup>.

La référence à Gerschler n'est pas nouvelle, puisque Riou<sup>1626</sup>, alors entraîneur du Standard de Liège, la mentionne déjà en 1958<sup>1627</sup>. Il s'agit essentiellement de contrôler le rythme cardiaque des joueurs, à l'effort comme au repos, et également le temps de récupération lors d'exercices à base de courses. Cette référence réapparaît clairement en France en 1964 avec la tenue du colloque international d'entraîneurs de Vichy, du 27 avril au 2 mai. *L'entraîneur français* lui consacre une double page sous le titre « *L'entraînement sportif* »<sup>1628</sup> qui résume les principales causeries<sup>1629</sup>. L'entraînement y est détaillé qu'il s'agisse de l'entraînement physique ou de l'entraînement technique. Mais c'est la première modalité qui est la plus conséquente. Y sont détaillés les travaux de Gerschler<sup>1630</sup> et Reindell et le principe d'entraînement fractionné, ainsi que les notions d'endurance et de résistance améliorées grâce à l'interval-training<sup>1631</sup>. Par la suite, ce procédé d'interval-training est largement vulgarisé sur trois pages complètes dans *L'entraîneur français*, sous la plume du

<sup>1625</sup> Entretien du 21 octobre 2001.

<sup>1626</sup> Ancien joueur professionnel au Racing Club de Paris et à Toulouse (il remporte avec cette équipe le titre de champion de France de zone Sud en 1943 en tant que joueur), Riou devient ensuite entraîneur en France, notamment à Toulouse et au Red Star, avant de terminer sa carrière d'entraîneur professionnel en Belgique de 1953 à 1966. Il remporte notamment le titre de champion de Belgique avec le Standard de Liège en 1958. C'est un membre actif de l'Amicale des éducateurs de football depuis sa création en 1947.

<sup>1627</sup> *France Football* n°618, 21 janvier 1958.

<sup>1628</sup> *L'entraîneur français* n° 105, juillet-août 1964.

<sup>1629</sup> « *Bien que la plupart de ces causeries concernent les sports individuels, les idées émises intéressent les pratiquants des sports collectifs. Les entraîneurs de football, en particulier, y trouveront des principes de préparation athlétique extrêmement utiles* ». *L'entraîneur français* n° 105, juillet-août 1964.

<sup>1630</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*, pp. 389-390 détaille les apports de Gerschler ainsi que sa méthode.

<sup>1631</sup> *L'entraîneur français* n° 91, décembre 1960, et n° 93, mars-avril 1961, avait déjà publié des articles consacrés à l'interval-training sous la plume du commandant d'aviation belge R. Mollet mais qui présentent un caractère hermétique même pour des entraîneurs qui bénéficient de quelques connaissances en physiologie.

docteur Andrivet, médecin-chef de l'IN.S., et du docteur Miroslav Choutka<sup>1632</sup>. Même si les comptes rendus exigent du lecteur des connaissances de base en matière de physiologie, nul doute qu'en étant divulgué aux entraîneurs, les plus experts d'entre eux ont la possibilité de se les accaparer. Paul Frantz est au rang de ceux qui sont susceptibles d'assimiler parfaitement ces données. Mais ce qu'il apporte de nouveau à la préparation physique, c'est son adaptation à la spécificité du football. Si à ses débuts en France, la préparation physique empruntait beaucoup où d'autres spécialités sportives, telles que la course à pied, la boxe, voire le rugby, et ce jusque dans les années 1930 avec les sauts à la corde de Griffiths lors des stages d'entraîneur, elle n'a jusqu'alors évolué que vers une préparation généralisée. Paul Frantz suggère plusieurs pistes : tout d'abord, il s'agit d'utiliser le ballon, ce qui permet de travailler en même temps la technique. Cette approche est évidemment nouvelle, puisque ses prédécesseurs dans les stages nationaux, Baquet notamment, avaient toujours pris soin de dissocier la préparation physique et athlétique sans ballon de la préparation technique et tactique. Ensuite, il est nécessaire de respecter les principes physiologiques en vigueur, liés à la musculation et aux étirements, et non pas de se fondre dans une pratique empirique imitée d'une expérience quelconque. Enfin, il est indispensable d'individualiser cette préparation, en tenant compte des qualités et du développement psychophysiologique des joueurs. Paul Frantz déclare : « *La vérité en ce qui concerne la partie cardio-pulmonaire est donc dans l'Interval-training* »<sup>1633</sup>. Selon l'entraîneur strasbourgeois, il s'agit de faire redescendre le cœur au dessous du seuil de cent pulsations par minute avant de reprendre un nouvel effort. En raison de son cursus et de son activité d'enseignant au CREPS de Strasbourg, il est naturellement à même de recevoir, digérer et vérifier ce type d'apports scientifiques dans le domaine sportif. Par rapport à ses prédécesseurs en charge des stages nationaux, que ses prédécesseurs, il est perçu comme un véritable innovateur, puisqu'il dispense ses savoirs lors du stage national de l'IN.S. « *Les stagiaires, pour la plupart, ont découvert avec Paul Frantz, que la séance de culture physique de papa, telle qu'on la pratiquait depuis des années, était morte et qu'il ne s'agissait plus de se mettre en condition mais de se préparer aux efforts athlétiques qu'exige le football. L'entraîneur strasbourgeois, qui est apparu à beaucoup en avance sur son temps, a démontré tous les bienfaits que l'on pouvait retirer d'une préparation physique spécialisée* »<sup>1634</sup>. Il faut se souvenir que M. Baquet avait lui aussi été

---

<sup>1632</sup> « *L'Interval-training appliqué au football* ». *L'Entraîneur français* n° 110, janvier 1965.

<sup>1633</sup> *Football Magazine* n° 62, mars 1965.

<sup>1634</sup> *Football Magazine* n° 67, août 1965.

perçu comme un réel innovateur au début des années 1940<sup>1635</sup>. Mais depuis la parution de son ouvrage, chaque nouvel apport bouleverse le microcosme des entraîneurs. Ensuite se produit le décalage entre les apports théoriques et les mises en œuvre pratique. Si les techniciens sont en général tout à fait disposés à recevoir et accueillir les nouveautés, ils ne se sentent pas toujours assez armés pour les expérimenter sur le terrain et préfèrent parfois s'en tenir à leurs méthodes traditionnelles qu'ils ont le sentiment de mieux maîtriser. Ils manifestent donc de réelles *résistances au changement* comme c'est le cas dans d'autres domaines sportifs tels que l'athlétisme<sup>1636</sup>.

Portrait de **Paul Frantz** (R.C. Strasbourg 1964-66 puis 1968-70 puis janvier à juin 1976), Karlsruhe (Bundesliga, 1<sup>ère</sup> Division allemande), FC Mulhouse (Division 2) 1973-74

Paul Frantz est né en 1927. Bien qu'étant un très bon joueur amateur, il n'a jamais opéré dans les rangs professionnels. Tout en se destinant à une carrière de professeur d'éducation physique, qu'il accomplira au CREPS puis à l'UEREPS de Strasbourg, il passe néanmoins son diplôme d'entraîneur de football en 1957.

Il met en pratique les connaissances qu'il a acquises durant ses études, notamment dans le domaine de la préparation physique. Ces compétences lui valent d'être nommé instructeur national, chargé de la préparation physique entre 1961 et 1967, malgré l'hostilité manifeste de Georges Boulogne vis-à-vis des professeurs d'éducation physique et sportive. Paul Frantz y amène des nouveautés dans la préparation, telles que le travail en fractionné, la musculation isométrique. C'est aussi un entraîneur qui croit en la préparation psychologique des joueurs et axe ses efforts sur ce paramètre. Il préconise également une adaptation constante du joueur aux variations des situations en match.

Paul Frantz présente la caractéristique d'occuper sa fonction d'entraîneur au R.C. Strasbourg, sans cesser d'exercer en tant que professeur au CREPS de Nancy, ce qui tend à montrer qu'au cours des années 60, la profession d'entraîneur ne mobilise pas forcément un travail à plein temps. Il est cependant obligé de démissionner de son poste d'entraîneur malgré le succès de Strasbourg en Coupe de France en 1966, après avoir reçu une lettre de ses supérieurs hiérarchiques qui lui recommande de ne pas poursuivre cette double fonction. Il est en raison de sa double casquette surnommé « le professeur » dans les milieux du football.

Cela n'empêche pas Paul Frantz d'être un passionné qui vit pour le football. Il est un homme dynamique et enthousiaste, bien perçu par les journalistes, alors que pourtant, ses équipes pratiquent un football qui repose avant tout sur une assise défensive solide, quand nombre des premiers réclament du beau jeu, du football offensif. En 1964-65, le RC Strasbourg réussit un beau parcours en Coupe européenne des villes de foire, qui est l'ancêtre de la Coupe de l'UEFA. Fait rarissime pour une équipe française, les Strasbourgeois éliminent plusieurs grandes équipes européennes, dont le Milan A.C., le FC Bâle et le FC Barcelone, avant d'échouer contre le FC Manchester en quart de finale.

Bien considéré par les journalistes, qui voient en lui un entraîneur calme mais obstiné, enthousiaste et franc, il est également aimé de ses joueurs. Pressenti pour occuper le poste

<sup>1635</sup> G. Hanot : « En ce qui concerne l'éducation physique, l'ouvrage de Maurice Baquet a été repris, traduit, pillé par la plupart des pays étrangers Herrera nous a dit récemment comment les Espagnols l'avaient repris sans vergogne ». *Bulletin des Entraîneurs de Football* n° 16, juin-juillet 1953.

<sup>1636</sup> A. Roger. Les résistances au changement dans l'entraînement des lanceurs français (1945-1965). *Revue STAPS* n° 71, pp. 37-51.

de Directeur Technique National créé en 1970, il est supplanté par Georges Boulogne, mieux implanté que lui au sein de la F.F.F., et dont le lobbying a fonctionné.

Paul Frantz tente également une expérience d'entraîneur puis manager à Karlsruhe, en Bundesliga entre 1966 et 1968. Le club allemand n'est distant que de quelques kilomètres de Strasbourg, ce qui fait que Frantz peut concilier entraînement et entraînement au CREPS de Strasbourg. Il ne franchira jamais le pas de se consacrer uniquement à la fonction d'entraîneur, ce qui tend à prouver que la rémunération garantie aux entraîneurs n'est pas exorbitante et que dès les années 1960 elle n'offre aucune garantie de sécurité. En conséquence, il occupe un poste d'enseignant au C.R.E.P.S. puis à l'I.U.E.R.E.P.S. de Strasbourg<sup>1637</sup> jusqu'à la fin des années 1980.

Témoignage de Jean-Paul Scheid<sup>1638</sup> :

JP S : Mais c'est pour ça que des entraîneurs un peu plus, euh □ un peu plus intellectuels, comme Batteux, ils ont vachement émergé □ . Quoi □ Parce qu'ils ont amené quelque chose en plus □ Verriest, des gens comme ça □ Plus branchés sport que juste foot quoi ! Celui qui a fait évoluer vachement la profession, et ça je le tiens de Robert Szczépaniak<sup>1639</sup>, qui était soldat militaire avec moi, c'est un gars comme Frantz à Strasbourg.

LG : Paul Frantz ! Lui, je l'ai interviewé trois fois, effectivement □

JP S : Lui, il a commencé à mettre de l'isométrie, le machin □ .le □

LG : Ah, c'est super ce que vous me dites là ! Moi, justement, j'ai un gros article à faire, enfin, c'est un gros passage sur lui, où lui m'a affirmé ça ! Je me suis dit « ben tiens □ . » et je l'ai retrouvé dans *France Foot*, et si vous me le confirmez, c'est bien □ .

JP S : Ah, oui, oui, oui. Robert Szczépaniak a été a été troufion avec moi, et je l'ai retrouvé à Metz, quand il a signé à Metz, et il me disait, Robert, lui il avait connu Frantz et il est revenu avec René Fuchs, quoi. Et il trouvait, quoiqu'il soit très très copain avec René, parce que René c'était, c'était □ un meneur d'hommes, parce que René il nous aurait fait aller au feu, quoi, pour un mec comme René, vous vous mettiez les tripes dehors, quoi, hein, mais par contre, Robert, il disait : « Mais attends ! On est retombé à l'âge de la pierre, là ».

#### Palmarès en tant qu'entraîneur :

Vainqueur de la Coupe de France avec le RC Strasbourg en 1966.

*Paul Frantz* : « Notre entraînement, vous le savez, est qualitatif plus que quantitatif. C'est-à-dire que nous utilisons beaucoup le fractionné court, mais intense) et la musculation isométrique pour la préparation musculaire. (□ ). Le fait que nous continuions à passer à travers les blessures (je touche du bois) me renforce dans mon idée. Et puis, il y a l'ambiance et la préparation psychologique, morale du joueur. Chez nous, la discipline est librement consentie ». **France Football n° 993, 23 mars 1965.**

Paul Frantz, qui côtoie Joseph Mercier, instructeur national tout comme lui dans les années 60, a vraisemblablement des échanges de vue avec ce dernier à propos de ses convictions. En effet, ce dernier prouve qu'il est un adepte de la méthode préconisée par son collègue. Il recommande l'interval-training dans le magazine le plus lu par les footballeurs

<sup>1637</sup> J'ai eu la chance d'avoir Paul Frantz en temps que professeur chargé de l'option « football » lors de mon année de licence STAPS à Strasbourg en 1987-88.

<sup>1638</sup> Entretien du 20 mai 2005.

<sup>1639</sup> Robert Szczépaniak a évolué à Strasbourg sous les ordres de Paul Frantz de 1964 à 1966. Après avoir quitté Strasbourg, il signe à Metz où il évolue de 1967 à 1970. Durant cette période messine, il est sélectionné à 5 reprises en équipe de France.

français et les spectateurs. « *Les répétitions, ainsi que la longueur des distances, et la vitesse à laquelle elles doivent être parcourues, sont établies en tenant compte de :*

- *la valeur de l'athlète*
- *son degré de préparation*
- *la période d'entraînement*<sup>1640</sup>

Mercier préconise la prise de pulsations, et recommande de ne pas dépasser le seuil de 180 à l'effort, et celui de 120 pour la reprise de cet effort. Il donne des exemples d'application, mais ceux-ci ne respectent pas le principe de la spécificité recherché par P. Frantz. En effet, seule la mise en train se rapporte, de façon très superficielle, à la pratique du football : simulacre de tête, simulacre de rentrée de touche. Les répétitions de l'interval-training ne prennent que des exemples relatifs à la course à pied. Deux semaines plus tard Joseph Mercier propose un circuit training, destinés aux « *assouplissements ou renforcement des groupes musculaires* ».

*Le circuit d'entraînement se caractérise par :*

- *un dosage individuel intense en fonction du moment et du degré de l'entraînement*
- *une action à longue échéance (3-4-5 années)*
- *un contrôle rigoureux des tests* »<sup>1641</sup>.

A nouveau, l'accent est mis sur l'individualisation des exercices. De surcroît, il propose d'utiliser le travail de musculation en isométrie. La valeur de l'entraînement isométrique a largement été diffusée dans les colonnes de *L'Entraîneur français* sous la plume de Hugh Thompson, entraîneur de natation au Baldwin Wallace College en Ohio<sup>1642</sup>. Le régime isométrique est utilisé depuis les années 1950 dans l'entraînement des meilleurs nageurs américains, mais la natation française ne s'en est emparée qu'avec retard<sup>1643</sup>. Il faut également constater à ce sujet une imperméabilité relative du football français à ces théories, divulguées depuis les années 1950 en athlétisme<sup>1644</sup>. Mais autant que les articles relatifs à l'interval training, ces écrits exigent tout de même des pré-requis relativement solides de la part des lecteurs en matière d'anatomie et de physiologie. Les cas des entraîneurs d'athlétisme

---

<sup>1640</sup> *France Football* n° 1113, 11 juillet 1967.

<sup>1641</sup> *France Football* n° 1115, 25 juillet 1967.

<sup>1642</sup> *L'Entraîneur français* n° 115, juillet-août 1965. L'article qui couvre 2 pages entière est extrait de la revue américaine « *Scholastic coach* », septembre 1962, volume 32, n°1. Il est suivi d'une analyse de R. Thomas, professeur à l'INS, intitulée « *flash sur la contraction isométrique* ».

<sup>1643</sup> T. Terret, 2008, *opus cit.*, p. 30.

<sup>1644</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*, pp. 326-327.

est similaire : la méthode « scientifique » semble réservée à une élite d'athlètes mais également d'entraîneurs, largement formés aux connaissances physiologiques<sup>1645</sup>.

En football, les contenus sont-ils vulgarisés par Mercier, ou plutôt par Paul Frantz dans le cadre des stages nationaux à destination des entraîneurs? Peu importe. Il est permis de penser que par le biais des stages, beaucoup plus que par le biais de quelques articles de vulgarisation dans la presse, ils atteignent les entraîneurs professionnels. Donc, les entraîneurs français ne sont pas imperméables aux nouvelles méthodes, et se tiennent informés de l'évolution des techniques d'entraînement qui sont le plus aisément retranscriptibles sur le terrain : celles qui concernent la préparation physique. Mais à nouveau, il y a une marge entre connaître des données théoriques, les interpréter, et les appliquer concrètement sur le terrain. C'est ce que laissent entrevoir les propos de G. Boulogne en 1969 : « L'aptitude à courir vite, à répéter souvent les sprints (et les efforts) à sprinter sur de plus longues distances est nécessaire dans le football moderne. Elle le sera sans cesse davantage. L'interval-training permet de développer cette aptitude. Il faut l'utiliser »<sup>1646</sup>. La dernière phrase de l'instructeur national suggère effectivement que ce procédé n'est pas encore utilisé par la majorité des entraîneurs de haut niveau, puisqu'il enjoint ses collègues d'y recourir. Il faut souligner qu'un sport comme l'athlétisme, pourtant concerné au premier chef par ces travaux sur l'interval training s'est montré réticent à adopter ce procédé, et que les résistances des entraîneurs français ont été nombreuses<sup>1647</sup>, et que parallèlement, la natation ne s'en est pas emparé avant un retard de quinze années<sup>1648</sup>.

En football cependant, certaines idées nouvelles commencent à s'imprégner dans les esprits des entraîneurs : « En tant qu'enseignant, je me suis intéressé aux problèmes de préparation physique. J'étais un adepte du travail forcené, du footing, des tours de terrain. J'ai compris qu'aujourd'hui, le football devait se faire avec le ballon et tout en changements de rythmes. Il est indispensable d'utiliser constamment le ballon »<sup>1649</sup>. J. Prouff montre que sans qu'il va lui aussi dans le sens d'une préparation physique associée à la technique, voire à la tactique et qu'il prend en compte des données plus modernes relatives à l'intensité des exercices. Mais à nouveau, Prouff est enseignant d'éducation sportive et on peut penser que sa formation initiale lui permet de s'approprier plus facilement ce type de contenus. Tous les entraîneurs n'ont sans doute pas sa faculté à s'approprier ces avancées. C'est ce que constate

---

<sup>1645</sup> *Ibid*, p. 393.

<sup>1646</sup> *Procès verbal de la réunion des entraîneurs de 1<sup>ère</sup> division*, lundi 9 juin 1969, au siège de la F.F.F.

<sup>1647</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*, pp. 391-394.

<sup>1648</sup> T. Terret, 2008, *opus cit.*, p. 26.

<sup>1649</sup> *Football Magazine* n° 66, juillet 1965.

le docteur Vittori, médecin de l'équipe de France, après la défaite contre l'Espagne en octobre 1968 : « (□) le problème se situe, à mon avis, au niveau des conceptions générales de l'entraînement, dont on sait que l'Amicale des entraîneurs en décide. Il est certain que la précarité athlétique des footballeurs français éclate après quelques semaines de compétition, mais je me permets de rappeler que l'Amicale des entraîneurs ne consulte pas les médecins dans l'établissement de ses programmes »<sup>1650</sup>.

Le problème est double : tout d'abord, les footballeurs français sont mal préparés. L'avis médical semble indiquer que des impératifs d'ordre physiologique ne sont pas pris en compte. Mais de surcroît, si l'insuffisance physique du footballeur français se révèle après quelques semaines de compétition, alors que l'excuse d'un calendrier surchargé ne peut être invoquée, c'est que le problème est latent depuis des années.

Cette insuffisance est confirmée par quelques entraîneurs de Division 1. Pierre Cahuzac, entraîneur au Gazélec d'Ajaccio de 1968 à 1971 (Division 2), puis à Bastia (Division 1), de 1971 à 1976, Aimé Mignot, entraîneur de l'Olympique Lyonnais, (Division 1) de 1968 à 1976, et Robert Herbin, entraîneur de l'A.S. Saint-Etienne de 1972 à 1983, ont répondu à un questionnaire écrit<sup>1651</sup> :

*Question : La formation que vous avez reçue au stage national d'entraîneurs était-elle adaptée ? Vous a-t-elle réellement servi dans l'exercice de vos fonctions d'entraîneur ? Y a-t-il des matières qui étaient plus adoptées, d'autres qui manquaient ?*

*A. Mignot : Pour l'époque, cette formation suffisait amplement. Déjà la préparation athlétique avec tests faisait partie intégrante du programme.*

*P. Cahuzac : La formation reçue était courte et permettait de recadrer le contexte administratif et les statuts avec en complément des conseils techniques et formation de conduite d'entraînements, notion de biologie.*

*R. Herbin : Rien ne vaut l'apprentissage sur le tas, mais on apprend pas mal de choses qui nous servent.*

Plusieurs observations peuvent être formulées. Tout d'abord, en deux semaines, le stage ne prétend pas donner un bagage complet, mais des notions aux entraîneurs. De ce fait, les entraîneurs reçoivent bien des notions de biologie, et comme le souligne Mignot, de préparation athlétique. Ensuite, cette formation est vécue différemment. Si Cahuzac (stage de 1961) en donne un aperçu plus complet, Herbin (stage de 1972), reste plus évasif. Mais

<sup>1650</sup> France Football n° 1177, 22 octobre 1968.

<sup>1651</sup> Questionnaire écrit envoyé aux entraîneurs en mai 2003.

Mignot (stage de 1968), a une phrase qui interpelle : « Pour l'époque, cette formation suffisait amplement »<sup>1652</sup>. Ce propos confirme que le professionnalisme à la française n'est pas un professionnalisme en profondeur, et qu'en raison de l'environnement, l'entraîneur professionnel peut se débrouiller avec de simples notions. La préparation physique n'échappe pas à la règle.

*Question : Les contenus des entraînements ont-ils beaucoup évolué durant toute la période où vous avez entraîné ?*

*A. Mignot : Sur le plan technique très peu, car la technique est toujours la même. Par contre, ce qui a surtout évolué, c'est la préparation athlétique et tactique.*

*Athlétique : vitesse □ vivacité □ puissance*

*Tactique : organisation de jeu. Sens tactique des joueurs.*

*P. Cahuzac : évolution certes : au départ travail foncier important et technique □ tactique □ mini match.*

*Progressivement introduction d'exercices d'entretien physique, travail de terrain.*

*R. Herbin : Pas spécialement. En revanche le travail physique est une nécessité qui était négligée auparavant.*

Même si Cahuzac est peu explicite par rapport à la notion d'entretien physique, les propos des trois entraîneurs confirment que la préparation physique a connu une nette évolution depuis 1968, date de l'entrée en fonction de Mignot et Cahuzac comme entraîneurs d'équipes professionnelles.

**Portrait de Pierre Cahuzac** (Gazélec Ajaccio 1961-71/ SC Bastia 1971-79/ Toulouse F.C. 1979-83/ Olympique de Marseille 1984-85)

Pierre Cahuzac est né en 1927. Après avoir été un très bon joueur de football professionnel à Toulouse entre 1951 et 1960, sélectionné à 2 reprises en équipe de France en 1957. Chaudement recommandé par Albert Batteux, Pierre Cahuzac embrasse la carrière d'entraîneur en 1961 dans le club amateur du Gazélec Club d' Ajaccio, dans lequel il a achevé sa carrière de joueur lors de la saison 1960-61. Il y officie d'ailleurs durant les premières saisons en tant qu'entraîneur-joueur. Le Gazélec Ajaccio remporte à 4 reprises le championnat de France amateur entre 1963 et 1968, mais n'accepte que lors de ce dernier titre d'adopter le statut professionnel et d'accéder à la Division 2. Recruté par Bastia en décembre 1971, il s'illustre dès cette première saison en disputant une finale de Coupe de France perdue contre Marseille en mai 1972. Mais comme il le révèle à demi-mot sans jamais se citer dans un questionnaire écrit<sup>1653</sup> il fait partie de ces entraîneurs qui ont une

<sup>1652</sup> En fait, l'absence d'entretien oral avec Aimé Mignot ne nous permet pas de savoir si cette formation est suffisante parce qu'elle est en adéquation avec le faible niveau général des équipes françaises professionnelles, ou si elle est suffisante au regard des contenus que l'entraîneur exige des joueurs.

<sup>1653</sup> Questionnaire écrit envoyé en mai 2003, réponse reçue le 12 juin 2003.

« part importante quand les résultats de certains clubs sont bons alors qu'il ne dispose que de joueurs peu cotés »<sup>1654</sup>. Pierre Cahuzac est réputé pour être un taiseux, un entraîneur dur au mal et autoritaire et a conscience de la « *réputation d'ermite* »<sup>1655</sup> qu'il s'est forgé. Pour mieux se représenter sa personnalité, voici un florilège d'expressions tirées d'un portrait de l'homme dressé dans *Football Magazine* sous le titre : « *Un véritable ascète* ». « *Dur avec lui-même, il est forcément peu tolérant avec les autres surtout quand ils s'avisent de badiner avec la discipline (□) Raide comme la justice, parlant d'un ton péremptoire (□) L'homme de fer (□) sait faire en toute circonstance d'une autorité indiscutable* »<sup>1656</sup>.

Ces représentations ne l'empêchent pas d'être resté très présent dans les mémoires collectives, puisqu'il a respectivement été élu entraîneur du siècle par les supporters du SC Bastia en 2005, ainsi que par les supporters du Gazelec Ajaccio en 2001. Une tribune du stade Furiani Armand Cesari où évolue le S.C. Bastia porte son nom. C'est en effet à Bastia que sa renommée s'est construite aux yeux d'un public plus large. Elu entraîneur de l'année par *France Football* en 1974 et 1977, comme témoignage de sa reconnaissance, il reste célèbre pour avoir été à la tête de l'*Épopée bastiaise* de 1977-78 qui voit le club corse atteindre la finale de la Coupe européenne de l'U.E.F.A., après avoir éliminé plusieurs grands clubs européens. Le club ne succombe que devant le P.S.V. Eindhoven. Après Bastia, Pierre Cahuzac signe un contrat à Toulouse et mène le club au titre de champion de France de Division 2 en 1981, assorti d'une montée en Division 1. Il termine par une ultime saison à l'Olympique de Marseille en 1984-85, qui le rappelle en septembre en remplacement de Roland Gransart limogé. Sa réputation d'homme à poigne est pour beaucoup dans la décision marseillaise de le recruter, mais Cahuzac vit assez mal une exposition médiatique à laquelle il n'était pas habitué jusqu'alors, ainsi que les relations nouvelles avec ses dirigeants<sup>1657</sup>. Il se retire en suite du football et décèdera en août 2003 à l'âge de 76 ans.

#### Palmarès en tant qu'entraîneur :

Finaliste de la Coupe d'Europe de l'U.E.F.A. avec le S.E.C. Bastia en 1978.

Herbin soutient même qu'avant 1972, date de sa première nomination en tant qu'entraîneur le travail physique n'était pas ce qu'il aurait dû être, et que c'est lui qui introduit une préparation physique digne de ce nom à l'A.S. Saint-Etienne<sup>1658</sup>. Ces constats confirment que finalement, malgré quelques propositions intéressantes, comme celles du Paul Frantz dans les stages nationaux, ou celles de Joseph Mercier, qu'il tente de vulgariser dans *France Football*, la préparation physique et athlétique du footballeur français reste insuffisante entre 1959 et 1972. Elle a sans aucun doute progressé en quantité et en qualité dans les années 1960, mais elle ne permet pas au football français de soutenir la comparaison avec ses homologues étrangers. L'augmentation de la quantité de travail semble être un leitmotiv qui atteint d'autres disciplines sportives en France, puisqu'il touche également

<sup>1654</sup> Ibid.

<sup>1655</sup> Ibid.

<sup>1656</sup> *Football Magazine* n° 148, mai 1972.

<sup>1657</sup> Questionnaire écrit envoyé en mai 2003, réponse reçue le 12 juin 2003.

<sup>1658</sup> Se référer à P. Bonnetain et C. Chevally, 2004, *opus cit.*, pp. 23-24. Les propos de R. Herbin sont confirmés par P. Repellini, directeur de l'UNECATEF (entretien du 29 juillet 2003).

l'athlétisme dès les années 1940, et est réitéré avec force lors des années 1950<sup>1659</sup>. Joueurs et entraîneurs français ont-ils eu conscience d'un manque de travail physique et athlétique durant les années 60 ? Il semble que non. Leur perception est celle d'un travail conditionné par les mauvaises structures du football français, mais pas celle d'un travail insuffisant. Dans un entretien avec quatre joueurs français internationaux<sup>1660</sup>, France Football pose la question : « *Les méthodes d'entraînement appliquées en France sont-elles en cause ?* »

*Marcel AUBOUR : « Avec Prouff et Cédolin<sup>1661</sup>, nous avons conscience de faire du travail sérieux et de nous préparer de la meilleure façon possible □ Compte tenu des moyens dont nous disposons. »*

*Jacky NOVI : « L'entraînement a évolué de façon très sensible depuis quelques années et plutôt dans un sens physique, ce qui, à mon avis, est capital car la condition physique est la base de départ indispensable. »*

*Michel MEZY : « On travaille beaucoup plus physiquement. Auparavant, un joueur qui avait une bonne technique « s'en sortait » toujours, même s'il n'était pas en condition physique. Aujourd'hui, ce n'est plus possible ».*

*Henri MICHEL : « Sur le plan physique, un grand pas en avant a été fait dans l'entraînement. Mais je me demande si on n'essaie pas trop de s'inspirer des méthodes d'entraînement en vigueur à l'étranger. Quand on les prend en compte en France, les étrangers les abandonnent et on est toujours en retard d'une guerre<sup>1662</sup> ».*

Si Marcel Aubour a débuté sa carrière professionnelle en 1960, et Jacky Novi en 1963, Henri Michel n'est apparu en équipe professionnelle qu'en 1966, et Michel Mézy qu'en 1967. Ces quatre internationaux ont donc au minimum trois ans révolus de professionnalisme derrière eux au moment où ils s'expriment. Il est dommage qu'ils ne bornent pas leurs propos qui concernent une évolution récente de l'entraînement sur le plan physique. Cependant, on peut supposer que l'évolution dont ils parlent est récente, et qu'ils la rapportent à leurs premières années de professionnalisme. Elle semble de ce fait ne pas remonter à une période antérieure à la fin des années 1960. A titre de comparaison, il est possible de se référer aux

---

<sup>1659</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*, pp. 337-342.

<sup>1660</sup> Marcel Aubour, 20 sélections (1964-68), Henri Michel, 58 sélections (1969-80), Michel Mézy, 17 sélections (1970-73), Jacky Novi, 20 sélections (1969-72).

<sup>1661</sup> Prouff est l'entraîneur du Stade Rennais. Cédolin en est le capitaine. Les propos de Marcel Aubour tendent à prouver que l'influence du capitaine est encore visible dans le monitorat.

<sup>1662</sup> *France Football* n° 1336, 9 novembre 1971. Les propos de H. Michel doivent être référés à la date de l'interview. L'Ajax d'Amsterdam vient d'obtenir le premier des ses trois titres consécutifs de champion d'Europe, et offert pour la première fois aux observateurs avisés, footballeurs, entraîneurs, journalistes, l'image d'un « football total ». Les propos de M. Mézy sont sans doute également influencés par l'image donnée par l'Ajax.

travaux d'Anne Roger, qui montre que dans le domaine de l'athlétisme, des résistances se sont élevées contre l'intérêt d'une quantité plus élevée d'entraînement long dans les années 1960<sup>1663</sup>. En football, quantité et qualité ont indéniablement augmenté depuis la fin de ces années 1960. Henri Michel apporte un éclairage intéressant : l'idée du modèle étranger<sup>1664</sup>, que l'on recopie, mais tardivement alors qu'il est obsolète<sup>1665</sup>. Pour parer aux comparaisons qui tournent régulièrement en défaveur du football français, G. Boulogne multiplie les interventions de spécialistes au cours des stages nationaux et des réunions d'entraîneurs : *Les entraîneurs de 1<sup>ère</sup> division se sont réunis à l'INS*.

« *Le médecin colonel Vrillac définit les conditions d'adaptation de l'organisme à l'entraînement* ».

En 1972, les entraîneurs français n'ont pas réussi à tirer le meilleur parti de l'entraînement et n'obtiennent pas réellement de leurs équipes les performances auxquelles ils pourraient aspirer. Le problème de la préparation physique reste patent. Mais sans relâche, la DTN poursuit son travail de recherche, sollicite les expertises et tente de multiplier les points de vue relatifs aux problèmes de l'entraînement. A cet égard les questions relatives à la planification en sont un reflet révélateur.

#### 2.4. Le versant technique

G. Boulogne répertorie en 1964 les faiblesses techniques des joueurs français : « *Le jeu de tête en France est assez précis mais encore trop faible, trop réticent. Il faut en améliorer la spontanéité et la puissance. Les habituels exercices de jonglage, seul ou à deux, doivent être remplacés par des exercices plus difficiles, sur des balles rapides ou hautes, sur des balles mortes (sans force vive), par des jeux dynamiques (tennis-ballon sur grandes surfaces, avec zones neutres de chaque côté du filet et obligation de faire passer le ballon dans l'autre camp par un coup de tête) et par des jeux en opposition (3x3 à la tête, dans la surface de réparation)* »<sup>1666</sup>. Les précisions apportées sont importantes, car elles révèlent une volonté de dépasser le simple constat de carence en proposant des solutions pratiques.

---

<sup>1663</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*, p. 377.

<sup>1664</sup> « *Chez certains acteurs, l'allusion aux modèles étrangers révèle un fantasme qui prétend que toute solution aux problèmes rencontrés dans l'hexagone existe hors des frontières françaises et qu'il convient parfois servilement d'importer ce modèle pour faire face à une crise identitaire* ». J.-P. Saint-Martin. A propos des influences étrangères, in J.-P. Saint-Martin, T. Terret. *Le sport français dans l'entre-deux-guerres. Regards croisés sur les influences étrangères*. Paris, L'Harmattan, 2000. pp. 320-321.

<sup>1665</sup> En effet, si l'organisation de l'équipe du Brésil, vainqueur de la Coupe du Monde 1970 influence forcément l'équipe de France et les clubs français, dès 1971, le jeu proposé par l'Ajax d'Amsterdam, nouvelle référence, n'offre plus les mêmes points d'application, notamment en ce qui concerne la définition des tâches offensives et défensives.

<sup>1666</sup> *Procès verbal de la réunion des entraîneurs de Première division*, lundi 7 septembre 1964.

Boulogne s'engage dans la voie du pragmatisme. Le découpage analytique du geste ne suffit plus, il convient de réaliser les gestes techniques dans des situations plus globales qui ressemblent de près aux conditions rencontrées en match. Cette approche survient une dizaine d'années après la prise de position en faveur du geste global de théoriciens reconnus comme Jean Vivès dans le domaine de l'athlétisme<sup>1667</sup>. On peut y trouver des similitudes avec les propositions de G. Boulogne. À l'inverse, à la même période le monde du rugby campe sur des conceptions associationnistes de l'apprentissage des techniques<sup>1668</sup>. Cette comparaison démontre que la transformation de l'entraînement dans ces trois sports différents obéit ainsi à des durées différentes<sup>1669</sup>.

En football, d'autres déficits sont constatés dans le jeu de corps, notamment les contrôles de la poitrine, et dans la précision et la variété des passes longues, que G. Hanot relevait déjà en 1953. Enfin l'action de tir au but est également soulignée comme un manque technique qu'il faut pallier chez le footballeur français : « *Le tir doit retrouver son audience et il faut redonner confiance et goût aux tireurs, trop facilement sifflés pour un shoot manqué* »<sup>1670</sup>. En répertoriant ces quatre principaux points, l'instructeur national précise des choix clairs et prend ses distances avec un discours trop généraliste d'une prétendue faiblesse de la technique française. Il propose des orientations nettes et claires qui vont dans le sens d'une complexification des exercices effectués à l'entraînement en lieu et place des routines traditionnelles employées jusqu'alors. De surcroît, il propose dans les stages d'entraîneurs des examens dont les questions relèvent des problèmes techniques qu'il souligne par ailleurs.

« *Les entraîneurs de 1<sup>ère</sup> division se sont réunis à l'INS.*

*Se déroule ensuite, sous le regard sentencieux de Georges Boulogne, ce que les stagiaires appellent le « quart d'heure terrible » (trois questions/démonstration).*

Voilà les questions tirées au sort par Vic Nuremberg<sup>1671</sup> :

« *Technique : Les passes à trajectoire courbe. Le jeu de tête devant le but.*

*Tactique : la liaison longitudinale dans la partie gauche du terrain.*

*Problème d'entraînement : Comment échapper au marquage. Montrez ».*

Les questions posées à Dombek sont les suivantes :

---

<sup>1667</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*, p. 335.

<sup>1668</sup> J. Vincent, 2003, *opus cit.*, pp. 707-708.

<sup>1669</sup> Nous nous inscrivons dans l'optique décrite par T. Terret et coll. Du sport aux sports. Plaidoyer pour une histoire comparée des sports, in T. Terret (sous la direction de). *Histoire des sports*. Paris, L'Harmattan, 1996. pp. 237-251.

<sup>1670</sup> *Ibid.*

<sup>1671</sup> Vic Nuremberg, footballeur luxembourgeois, 19 sélections en équipe du Luxembourg, a joué en France au plus haut niveau de 1950 à 1964. Il a notamment remporté 3 titres de champion de France et 2 coupes de France avec l'OGC Nice.

« *Technique : La volée et la demi-volée.*

*Tactique : Le jeu du demi avec ses avants.*

*Problème d'entraînement : Les changements de rythme »*<sup>1672</sup>.

Les questions d'ordre technique sont bien en relation avec les problématiques du football français, de même d'ailleurs que celles d'ordre tactique, qui dans ces deux exemples sous-tendent l'exécution de passes longues et efficaces, ainsi que du démarquage. Il en est également de même pour les questions relatives aux problèmes d'entraînement. On ne peut dénier à G. Boulogne la recherche d'une réelle cohérence entre les problèmes qu'il souligne et la recherche de solutions destinées à les surmonter. Quelques années plus tard, les orientations sont plus générales. Cette fois, G. Boulogne ne détaille pas les gestes techniques à perfectionner, mais se situe dans une optique plus globale : « *Ce qui compte, c'est l'intensité du travail. (□) La vitalité et le dynamisme sont actuellement plus indispensable à notre football que n'importe quelle autre qualité* »<sup>1673</sup>. En fait, plutôt que de dissocier la technique du travail physique, il s'agit de persister sur la voie empruntée par le football français dans les années 1960 : synthétiser les problèmes d'entraînement, ne plus dissocier une partie de l'autre. La technique ne doit plus être travaillée séparément à l'aide d'exercices de jonglage et à vitesse modérée, mais plus que jamais à intensité élevée et à un rythme soutenu. Comme l'athlétisme a pu le constater à la fin des années 1950, les pays les plus performants sont ceux dont les athlètes soutiennent la technique individuelle par des qualités athlétiques développées au plus haut point<sup>1674</sup>. Le rugby a émis des constatations similaires dans les années 1950 et a modifié ses approches de l'entraînement en conséquence<sup>1675</sup>. Le football français se dirige vers *une approche systémique nécessaire face au travail physique et technique*, comme l'athlétisme l'a entrepris auparavant<sup>1676</sup>.

#### 2.4.1. Evolution de quelques gestes techniques : La passe

Alors que jusque dans les années 1930 la passe est conçue de façon assez stéréotypée et évoquée principalement en vue d'une visée offensive, ce geste technique change de statut dans les années 1950. Sa fonction s'élargit. Le ballon n'est plus donné uniquement vers l'avant mais peu également le cas échéant être orienté vers l'arrière à destination d'un partenaire plus à même de le conserver. De ce fait, la conception de l'action évolue. Ce n'est

---

<sup>1672</sup> Football Magazine n° 67, août 1965.

<sup>1673</sup> Procès verbal de la réunion des entraîneurs de 1<sup>ère</sup> division, lundi 9 juin 1969, au siège de la F.F.F.

<sup>1674</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*, pp. 330-331.

<sup>1675</sup> J. Vincent, 2003, *opus cit.*, p. 706.

<sup>1676</sup> *Ibid.*

plus la position avant du réceptionneur qui conditionne la passe, mais le fait qu'il se situe dans un espace libre. « *Si une passe peut être faite à un joueur placé loin de ses adversaires, il aura le temps de contrôler la balle, et la bien utiliser avant d'être attaqué* »<sup>1677</sup>. Cette caractéristique qui consiste à s'éloigner de l'adversaire est une forme de démarquage. Cependant, en appliquant à la lettre cette définition il s'avère qu'elle laisse la liberté au joueur de procéder à l'aide de passes en retrait. Au cours des années 50, les débats relatifs à l'exécution des passes reposent moins sur ses principes techniques d'exécution que sur son utilité potentielle. De surcroît, M. Baquet identifie parmi les qualités physiques observées chez le joueur de haut niveau une prépondérance de l'adresse<sup>1678</sup>. Cette qualité renvoie sans conteste à la technique propre du joueur. Baquet souligne que le rythme d'action est un facteur important dans le maniement du ballon, et que « *le facteur rythme, c'est-à-dire l'accélération et le ralentissement est donc un élément à ne pas négliger à l'entraînement. ( ) la valeur d'un joueur ou d'une équipe provient, en dehors de son adresse, de sa vitesse d'exécution ou d'intervention*<sup>1679</sup> autrement dit du rythme imposé aux actions de jeu »<sup>1680</sup>. Baquet demande donc aux entraîneurs de tenir compte de ces remarques lors de la conduite de l'entraînement. Cela implique deux orientations pour l'exécution de la passe : tout d'abord, le changement de rythme peut techniquement affecter l'intensité du mouvement du joueur, et donc la force imprimée au ballon. Elle est importante dans le dosage des passes. Ensuite, la passe doit être envisagée dans le cadre d'une exécution qui impose une pression temporelle, laquelle peut être liée à une contrainte de l'entraîneur ou à une opposition humaine. On voit alors apparaître dans les manuels d'entraînement des exercices de passes à 5, dans lesquels le but des joueurs est de se faire plusieurs passes consécutives au sein de la même équipe sans que les adversaires n'interceptent la balle<sup>1681</sup> ; des passes sous forme de relais-poursuite, dans lesquels il s'agit de ramener le ballon à plusieurs vers une cible en exécutant ses passes plus promptement que l'équipe adverse<sup>1682</sup> ; ou encore, des matches à thème tels que « jouer sans dribbler » qui induisent forcément des transmissions de ballon entre partenaires par des passes beaucoup plus nombreuses<sup>1683</sup>. La recherche nécessaire de *vitesse du jeu*<sup>1684</sup> a des

<sup>1677</sup> W. Winterbottom, L. Gamblin. *Tout le football*. Paris, Amiot-Dumont, 1953.

<sup>1678</sup> *Bulletin mensuel* n° 40, 15 juin 1951 (dactylographié), édité par l'Amicale des Entraîneurs diplômés de football.

<sup>1679</sup> Souligné par l'auteur.

<sup>1680</sup> *Ibid.*

<sup>1681</sup> L. Perpère. *Football, ma passion*. Paris, Paris-Vendôme, 1951. p. 213.

<sup>1682</sup> *Ibid.*, p. 208.

<sup>1683</sup> *Ibid.*, p. 210.

<sup>1684</sup> R. Domergue. *L'Entraîneur français* n° 70, novembre 1958.

répercussions sur l'exécution technique. Robert Domergue<sup>1685</sup>, qui en tant qu'instructeur national encadre les stages d'entraîneurs aux côtés de G. Boulogne, constate des évolutions, avec l'apparition de « geste plus spécifiques orientés vers la vitesse : la déviation ; les passes *first time* en particulier le une-deux (un seul contact pour l'utilisation rationnelle de la balle) », ainsi qu'une « utilisation de gestes peu classiques par utilisation de techniques peu classiques (□) : passe avec le talon ; avec la nuque et ceci grâce à un équilibre toujours meilleur »<sup>1686</sup>.

Cette volonté de diversifier les surfaces de contact et de donner la balle en un seul temps répond effectivement au souci d'accélérer le jeu. Dès lors, la réalisation des passes se complexifie dans deux dimensions. Tout d'abord, il s'agit de varier les surfaces corporelles disponibles pour l'exécution du geste, et effectivement l'équilibre du footballeur est primordial dans la réalisation. Ensuite, il s'agit de donner le ballon sans le contrôler, en le déviant, ce qui implique une disponibilité motrice plus importante du joueur. L'orientation des surfaces de contact ainsi que le dosage sont différents par rapport à l'action de contrôler, et de surcroît la déviation ne peut s'envisager sans une prise d'information préalable par rapport à la position du futur destinataire du ballon. Cette variété nouvelle des zones, des forces et des fonctions de la passe se situe bien dans la logique de la loi d'intégration décrite par G. Vigarello<sup>1687</sup>. Elle exige du joueur de nouvelles qualités d'anticipation. Les instructeurs nationaux poursuivent dans cette optique en recommandant la recherche de solutions utiles, et l'efficacité des passes. « Les passes en profondeur devant le joueur lancé doivent retrouver précision et audience, de même que les passes-appui qui permettent aux défenseurs de donner directement et avec sûreté la balle à leurs attaquants. Beaucoup de passes ne semblent pas inspirées par la recherche d'une solution de jeu. Elles sont inutiles. Il faut rechercher au maximum les passes efficaces »<sup>1688</sup>. Les passes-appui sont des passes effectuées directement sans contrôle préalable, et réclament elles aussi une prise d'information précoce sur la position du partenaire. Quant aux passes longues, c'est davantage l'aspect psychologique et l'aspect tactique qui semblent poser problème plus que la réalisation technique: il faut prendre le risque d'une passe longue, accepter la possibilité d'une perte de balle accrue. En réalité, les passes doivent devenir des moyens au service d'un projet : « Le jeu français reste trop individuel. Le possesseur du ballon est trop souvent isolé, tant par son désir de conserver le

<sup>1685</sup> Robert Domergue entraîne Valenciennes de 1953 à 1966, avant de poursuivre sa carrière dans d'autres clubs. Avec 1046 matches de championnat de Division 1 et 2 encadrés, il se situe second derrière Guy Roux dans ce palmarès. Il est régulièrement sollicité par Georges Boulogne pour encadrer les stages nationaux d'entraîneur.

<sup>1686</sup> R. Domergue. L'Entraîneur français n° 71, décembre 1958.

<sup>1687</sup> G. Vigarello, 1988, opus cit., p. 27.

<sup>1688</sup> G. Boulogne. Procès verbal de la réunion des entraîneurs de Première division, lundi 7 septembre 1964.

*ballon que par le manque de soutien. Il faut insister encore sur l'intérêt de chercher rapidement la passe efficace, sur la nécessité de l'aide au possesseur du ballon (soutiens-appels), sur la réponse du possesseur du ballon aux appels en profondeur. Il faut développer l'anticipation et la technique collective (appuis ; jeu à deux et à trois) »<sup>1689</sup>. Le regard sur la passe s'est déplacé. La technique n'est plus uniquement orientée par le savoir-faire du passeur, mais dorénavant davantage par la disponibilité du réceptionneur. Auparavant, la passe était considérée comme un geste dont la responsabilité incombait entièrement au joueur qui possédait le ballon. Désormais, elle est analysée de façon systémique avec une réelle responsabilité dévolue au partenaire qui doit recevoir le ballon. De ce fait, les instructeurs nationaux préconisent de ne pas travailler les passes de manière décontextualisée à l'entraînement, mais de proposer des « exercices tactiques (1 contre 1, 2 contre 1, 3/2, 2/2, 3/3 □). Ils doivent être orientés sur le terrain et viser à dégager un joueur lancé □ »<sup>1690</sup>.*

#### 2.4.2. Evolution de quelques gestes techniques : Le blocage devient contrôle

Lors de la période précédente, le blocage du ballon avait déjà suscité des interrogations. Si certains manuels persistaient à le maintenir parmi les gestes techniques indispensables à la panoplie du footballeur, d'autres y voyaient un geste rendu obsolète par l'accroissement de la vitesse du jeu. Ce débat n'a plus court après la seconde guerre mondiale, puisque le blocage est définitivement abandonné. « *Le semi-blocage : on remarquera que nous ne traiterons pas le blocage ou immobilisation totale à son point de chute. C'est un contrôle de balle périmé qui n'a plus sa place dans le football moderne* »<sup>1691</sup>. En distinguant le semi-blocage, qui est un contrôle orienté délibérément dans une direction choisie, et exécuté dans la majorité des cas en utilisant l'intérieur ou l'extérieur du pied, les auteurs choisissent la voie du modernisme et s'adaptent à l'évolution d'un football plus rapide et qui nécessite davantage de mouvements. On peut considérer que l'abandon du blocage constitue une rupture telle que le conçoit G. Vigarello<sup>1692</sup>, car en le bannissant au profit du semi-blocage, le joueur s'inscrit dans un jeu recomposé, plus alerte et surtout sans temps mort afin de répondre aux exigences du football moderne.

Ce constat est également dressé par l'instructeur national Robert Domergue : « *Il est incontestable que la technique du football, comme toutes les techniques, a subi une profonde évolution sous le signe de la vitesse, et ceci grâce à une adresse toujours en amélioration.*

<sup>1689</sup> *Ibid.*

<sup>1690</sup> *Ibid.*

<sup>1691</sup> L. Perpère, 1951, *opus cit.*

<sup>1692</sup> G. Vigarello, 1988, *opus cit.*, pp. 40-45.

*Amélioration dans l'exécution des gestes : ainsi la maîtrise de la balle a progressé sous le signe de la célérité : blocages ; semi-blocages ; amortis ; contrôles orientés ; maîtrise du ballon au profit du partenaire (le contrôle et la passe se confondent en un seul geste) »<sup>1693</sup>. Une gradation dans la difficulté des réalisations est décrite. En réalité, le blocage a bien été évacué au profit des autres formes plus modernes. Comme pour la passe, les entraîneurs sont invités à rechercher la diversité des surfaces de contact au cours des entraînements, par exemple les « contrôles orientés assurant la mise en place du ballon (poitrine), contrôle en pleine course (poitrine, abdomen, après rebond, contrôle pour partenaire (poitrine) »<sup>1694</sup>.*

La multiplicité des surfaces de contact permet une fois de plus une maîtrise plus complète du ballon dans des situations a priori inconfortables et répond encore à un impératif de ne pas ralentir le jeu.

#### 2.4.3. Défendre son camp : l'évolution du jeu des arrières

Rétrospectivement, les auteurs des années 1950 entérinent la disparition d'un modèle désormais révolu. « *Il est loin le temps où des arrières comme Lucien Gamblin, Gabriel Hanot, ou Van Dooren et Mattler*<sup>1695</sup> *se tenaient aux deux coins de la ligne des 17 mètres et attendaient le danger de pied ferme* »<sup>1696</sup>. Si au milieu des années 1930 l'arrière avait déjà été convié à participer aux actions offensives de façon sporadique, désormais il est confirmé dans la réalisation de tâches plus diversifiées et devient un joueur complet : « *Rappelons que l'arrière moderne doit être à la fois un défenseur et un attaquant* »<sup>1697</sup>. Bien entendu, cette dimension nouvelle requiert de l'arrière des habiletés supplémentaires, qui s'apparentent en partie à celles réclamées des autres joueurs de champ. Selon Jean-Philippe Rhétacker, « *Les arrières latéraux se trouvent beaucoup plus libres qu'auparavant. Leur participation directe à l'attaque du but adverse se traduit encore parfois par des montées de véritables ailiers* »<sup>1698</sup>.

L'évolution des styles de jeu, avec le passage du WM au 4-2-4 puis au 4-3-3 a induit une diminution du nombre des attaquants et en corollaire a favorisé une participation accrue des arrières au jeu d'attaque, en raison d'une liberté supplémentaire acquise en raison de la diminution du nombre des adversaires dans leur secteur d'évolution. Cependant, il semble que

<sup>1693</sup> R. Domergue. *L'Entraîneur français* n° 71, décembre 1958.

<sup>1694</sup> G. Boulogne. *Procès verbal de la réunion des entraîneurs de Première division*, lundi 7 septembre 1964.

<sup>1695</sup> Ces quatre arrières français, tous internationaux réputés, ont accompli l'essentiel de leur carrière dans les années 1910 pour Gamblin et Hanot, et dans les années 1930 pour Vandooren et Mattler.

<sup>1696</sup> G. Briquet. *Football d'aujourd'hui*. Paris, Flammarion, 1955.

<sup>1697</sup> *Ibid.*

<sup>1698</sup> *Football spécial* n° 69, Les cahiers de l'Equipe, 1969.

le football français perpétue des hésitations déjà constatées par Gabriel Hanot lors de la période 1942-1958 en matière d'évolution tactique. En effet, certains entraîneurs de haut niveau constatent à l'orée des années 1970 une frilosité par rapport à l'évolution internationale. Albert Batteux a ce sentiment : « *Je crois aussi que nous demandons trop à nos gars de se spécialiser dans une forme de travail en fonction du poste : les demis vont et viennent, les arrières défendent, les avants attaquent. Dans la plupart des grandes équipes du moment, tout le monde fait le travail d'attaque et de défense* »<sup>1699</sup>. Le rôle de l'arrière a effectivement connu une évolution réelle dans le football international, mais les entraîneurs français, s'ils en ont compris toutes les dimensions, hésitent encore à engager leurs défenseurs dans la pratique d'un football complet et total.

A travers l'analyse de l'évolution des gestes techniques, ainsi que celle du jeu au poste, nous nous situons dans la perspective de Pierre Arnaud : « *La technique, c'est le culte de l'apparence, c'est un habit qui distingue celui qui la possède, en la parant des signes de l'homme cultivé. Elle sépare le savant de l'ignorant, la civilité de la rusticité* »<sup>1700</sup>. Si la technique évolue, c'est parce que le jeu en tant qu'élément culturel évolue. En ce sens, maîtriser la technique, c'est faire preuve d'un bagage culturel supérieur. En ce sens, les clubs français intègrent effectivement des éléments techniques et donc culturels nouveaux dans les pratiques d'entraînement, mais ne poussent pas toujours la logique jusqu'à les exploiter complètement, ce qui conduit à un certain retard du football français sur ses concurrents internationaux à l'aube des années 1970.

## 2.5. Les interrogations liées à la forme de l'entraînement

Les principales évolutions ont trait au nombre de séances. Il apparaît que dans les années 1960, hormis le jour de lendemain de match lors duquel les joueurs sont laissés au repos, l'entraînement est quotidien et dure « *une heure et demie à deux heures en moyenne, dont la moitié (au plus) d'entraînement intense* »<sup>1701</sup>. La quantité et le rythme des séances ont donc augmenté depuis les années 1950. Par contre, les interrogations subsistent quant à la durée de la préparation d'avant saison, qui selon G. Boulogne est trop peu importante en France. « *La période de préparation est essentielle pour la conduite de la saison. Elle est trop*

---

<sup>1699</sup> Procès verbal de la réunion des entraîneurs du groupement du football professionnel, lundi 8 mai 1972.

<sup>1700</sup> P. Arnaud. Objet culturel, objet technique, objet didactique. Forme et statut des apprentissages. Epistémologie historique de la pédagogie des activités physiques et sportives (exemple de la natation : Lyon 19<sup>ème</sup> siècle-1914). Revue STAPS n° 14, volume 7, 1986. p. 82.

<sup>1701</sup> G. Boulogne. Procès verbal de la réunion des entraîneurs de 1<sup>ère</sup> division, lundi 9 juin 1969, au siège de la F.F.F.

souvent négligée, voire escamotée en France, où l'on aborde trop vite les matches »<sup>1702</sup>. Enfin, la question de la planification continue de tarauder les entraîneurs : « Georges Boulogne insiste à nouveau sur la nécessité de planifier l'entraînement et obtenir des clubs des meilleures conditions et structures techniques »<sup>1703</sup>. Si autant de précautions sont prises, si le DTN enjoint ses collègues entraîneurs à sacrifier à une planification réfléchie, c'est bien parce que cette programmation est inexistante ou incomplète. En raison de son ouverture aux autres pratiques, il sait que des sports comme l'athlétisme se sont penchés sur ce problème spécifique dès les années 1940 et 1950<sup>1704</sup>. D'ailleurs, l'expertise de Joseph Maigrot est sollicitée en 1969, et l'entraîneur de l'équipe de France d'athlétisme (sprint) se livre à un exposé sur *la préparation athlétique du footballeur* devant les entraîneurs de football<sup>1705</sup>. Le même jour, sont exposés des comptes-rendus des travaux du professeur Matveiev<sup>1706</sup>. La question de l'entraînement continue donc à faire naître force interrogations dans le haut niveau français au début des années 1970. Aux problèmes de fond concernant les contenus et les méthodes se greffent ceux de forme relatifs aux cycles, aux durées, aux intensités, à la planification.

#### Conclusion du chapitre 4

On est passé de références théoriques centrées sur les travaux scientifiques ou empiriques français à des références plus internationales, mises en pratique et expérimentées par quelques précurseurs. Les emprunts ou mentions à des références plus rationnelles et moins empiriques sont de plus en plus recherchés, car le sport est devenu un objet de recherche<sup>1707</sup> et *l'entraînement un champ de questionnement investi par les scientifiques*<sup>1708</sup>. Un sport comme la natation l'a compris dès les années 1950 et a fait en sorte que l'entraînement ne soit jamais dissocié de la recherche<sup>1709</sup>. Cependant, à partir des années 1960, si les stages nationaux d'entraîneurs et les réunions de recyclage des entraîneurs professionnels, ainsi que les numéros mensuels de *l'Entraîneur français* permettent

---

<sup>1702</sup> *Ibid.*

<sup>1703</sup> *France Football officiel* n° 1391, 27 décembre 1972.

<sup>1704</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.* p. 320.

<sup>1705</sup> *Procès verbal de la réunion des entraîneurs de première division*, jeudi 25 septembre 1969.

<sup>1706</sup> Matveiev, d'origine soviétique, est réputé sur ses travaux relatifs aux données de base de l'entraînement, aux charges de travail, à la périodisation qui ont été entamés dès les années 1955. Une synthèse sera publiée en France : L.P. Matveiev. *La base de l'entraînement*. Paris, Vigot, 1980. 184 p.

<sup>1707</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*, p. 357.

<sup>1708</sup> *Ibid.*, p.361.

<sup>1709</sup> T. Terret, 2008, *opus cit.*, p. 29.

d'abreuver les entraîneurs de connaissances nouvelles, malgré tout ces données complexifient l'approche des techniciens. En effet, en proposant des sources multiples et issues d'horizons très divers, qu'elles aient trait à la médecine, à l'anatomie la physiologie, la psychologie, la stratégie et qui émanent de chercheurs aux origines différentes, qui peuvent être celles des blocs de l'Est ou de l'Amérique du Nord, G. Boulogne et ses assesseurs ne se positionnent pas franchement. Ils n'indiquent pas une vraie ligne directrice à suivre et dans la plupart des cas laissent les entraîneurs se débrouiller avec une quantité de données nouvelles mais très différentes. Il est vrai que les scientifiques eux-mêmes contribuent à éclairer les points de vue, mais ne peuvent proposer un modèle d'entraînement<sup>1710</sup>.

Or, ces entraîneurs français ne sont pas toujours armés pour décider seuls de ce qu'il est judicieux d'utiliser dans les apports nouveaux qui leur sont proposés, d'autant que les applications concrètes ne leur sont pas nécessairement fournies. Les années 1960 sont donc une période de tâtonnement en matière d'entraînement, même si quelques précurseurs comme Paul Frantz ou José Arribas proposent des formes plus novatrices en matière de condition physique ou de travail tactique. Cependant cette période a permis sous l'impulsion de Georges Boulogne de susciter un questionnement et des remises en causes permanentes de la part des entraîneurs sur les problématiques liées à l'efficacité de l'entraînement. *Une rationalité empirique continue à fonctionner*<sup>1711</sup>, tout en fournissant aux entraîneurs davantage d'appuis et de références pour conduire leurs séances.

Pas plus que lors de la période précédente, la prépondérance du versant physique ne se dément, d'autant qu'elle est accentuée par plusieurs constats : un déficit des footballeurs français en comparaison avec leurs homologues étrangers, une insuffisance du travail fourni à l'entraînement et la nécessité de soutenir la technique par la répétition des efforts et une vitesse d'exécution accrue. De ce fait, le versant technique commence à prendre une importance accrue et les gestes spécifiques qui constituent les gammes du footballeur sont répétés à vitesse plus élevée, sur des modalités plus complexes, et font davantage appel à des surfaces corporelles qui restaient peu exploitées dans l'entre-deux-guerres. La nécessité d'améliorer le versant tactique apparaît à l'entraînement : ce dernier secteur n'est plus uniquement amélioré à travers les causeries de l'entraîneur et le tableau noir, mais parfois sollicité par des petits jeux orientés. Malgré tout, cette évolution à peine amorcée dans les années 1960 tarde à se mettre complètement en place. Enfin, l'aspect psychologique est davantage évoqué que lors de la période précédente. Cependant, il s'attarde sur l'aspect

---

<sup>1710</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*, p. 361.

<sup>1711</sup> *Ibid.*

moral, non pas entendu en tant que valeur, mais au sens littéral du terme : redonner le moral aux joueurs (et aux entraîneurs) français, souvent décriés. Peu de solutions concrètes émergent, seule la prise de conscience d'un problème effectif est établie.

## **CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE**

Si l'ensemble des entraîneurs professionnels exerçant en France ne s'est pas réellement constitué en profession en 1939, des bases en avaient néanmoins été jetées : les demandes des experts, journalistes et dirigeants de la F.F.F.A. ont conduit à des réflexions plus poussées quant à la nécessité d'une formation initiale performante, qui porterait la marque d'une spécificité française. Parallèlement, durant les années 1930, quelques entraîneurs français, dont certains ont suivi les stages d'entraîneurs, ont été contraints d'adopter une démarche autodidacte et se sont procuré une place dans le concert des équipes professionnelles. L'entrée en guerre de la France en 1939 a interrompu brièvement le processus de la formation, cependant que les entraîneurs d'origine étrangère émigraient vers d'autres pays. Les dirigeants du football professionnel s'organisent alors pour assurer sa survie, et les dispositions adoptées en son nom préservent le statut accordé à l'entraîneur. Mais les mesures prises par J. Borotra en 1942, puis J. Pascot en 1943, défavorables au football professionnel, semblent condamner l'existence des entraîneurs professionnels. Paradoxalement, l'année 1942 consacre un évènement fondateur pour leur profession : la validation officielle du diplôme d'entraîneur de football par la F.F.F. Cette première étape dans la structuration d'une profession s'avère décisive, d'autant qu'elle s'accompagne de réflexions et de dispositions quant aux contenus du stage, ainsi qu'à leurs aspects qualitatifs. Le stage est un élément-clé dans la construction de l'identité des entraîneurs, dans le sens où non seulement il inculque aux futurs entraîneurs les bases nécessaires à l'exercice de leur métier, mais également parce qu'il doit constituer, aux yeux de ses promoteurs initiaux, une vitrine de la formation « à la française ». Travail, discipline et rigueur en sont les maîtres mots. Ces caractéristiques se perpétuent jusqu'en 1972, et même jusqu'à nos jours, ainsi que nous le verrons dans la troisième partie.

Cette structuration de la formation s'accompagne de demandes précises de la part des dirigeants des clubs professionnels. Faire preuve d'autorité, « remettre les joueurs dans le droit chemin », les inciter à s'entraîner davantage et mieux, telles sont les attentes auxquelles les entraîneurs professionnels doivent répondre, depuis l'Occupation jusqu'au début des années 1970. De ce fait, certains types d'entraîneurs apparaissent, dominés par le modèle du « garde-chiourme » autoritaire. Dans le même temps, les contenus des entraînements s'accommodent de ces exigences et font la part belle à une rigueur qui se veut exemplaire et favorise la dépense physique. Néanmoins, à l'image de la période précédente, les entraîneurs ont à lutter contre les préjugés du public et les perceptions de leurs propres joueurs, qui ne considèrent toujours pas le football comme une pratique sérieuse et leur propre profession comme un métier à part entière. De ce fait, les entraîneurs des équipes professionnelles, des

années 1940 aux années 1960, semblent lutter seuls contre une inertie relative du football professionnel, qui déplore un manque de résultats alors que ni les instances fédérales, ni les clubs professionnels, ni les joueurs ne s'en donnent les moyens. A ce titre, les entraîneurs n'ont que leur enthousiasme et leur abnégation à opposer à ce climat désabusé et regrettent de ne pas recevoir davantage de soutien. Ils ressentent d'ailleurs comme une injustice d'être associés à la stagnation puis à la régression du football français dans les années 1960.

Il est vrai que leur situation de plus en plus médiatisée les a conduits à occuper le devant de la scène. Certes, à partir des années cinquante les entraîneurs sont célébrés lorsqu'ils obtiennent des résultats probants et certains d'entre eux comme Jean Snella ou Albert Batteux jouissent d'une exposition dans la presse écrite digne de celle réservée aux joueurs vedettes. A leur suite, sans bénéficier forcément du même traitement, les entraîneurs des clubs professionnels sortent du relatif anonymat dans lequel ils étaient cantonnés depuis les années trente. En plusieurs circonstances, telles que la présentation de la saison ou les pronostics qu'ils délivrent avant le début du championnat, ils sont mis en avant dans la presse nationale. Cette exposition croissante est liée à la médiatisation du football en tant que fait de société. L'augmentation continue du nombre de licenciés, l'affluence des spectateurs aux matches professionnels, sont des facteurs qui contribuent à faire du football un spectacle et un centre d'intérêt. Entre 1942 et 1972, les entraîneurs professionnels sont donc de mieux en mieux identifiés, à la fois individuellement, en tant que personnes, et collectivement, en tant qu'entité professionnelle. Néanmoins cette visibilité nouvelle comporte des inconvénients : en effet, au fil des années les entraîneurs sont assujettis à une pression toujours plus grande et tenus pour principaux responsables des résultats défavorables d'une équipe. Leur stabilité s'en ressent et le nombre de contrats renouvelés aux entraîneurs d'une saison à l'autre diminue, alors que dans le même temps le nombre de contrats rompus par les clubs en cours de saison atteint souvent des proportions conséquentes.

Deux éléments ont œuvré pour permettre l'identification des entraîneurs : la pérennisation du stage national qui délivre le droit d'exercer et la création de l'Amicale des entraîneurs pour défendre leurs droits. A partir de 1942, la nouvelle organisation de la formation liée à la délivrance d'un diplôme engendre un problème qui se pose avec acuité : l'augmentation sensible du nombre d'entraîneurs au fil des années conduit à un engorgement du marché restreint des clubs professionnels. Les offres d'entraîneurs deviennent supérieures aux demandes des clubs dès la fin des années 1940. Les stages nationaux formant chaque année de nouveaux diplômés, cette situation perdure, et dès lors contribue à amplifier une instabilité professionnelle des entraîneurs déjà aggravée par l'attitude des dirigeants des clubs.

En raison de leur caractère difficile, les stages nationaux s'apparentent à une épreuve initiatique. Ils contribuent à cimenter un lien fort entre les diplômés, d'autant que chaque année, ce sont d'anciens lauréats qui sont promus instructeurs pour en assurer l'encadrement. Le stage national annuel est un élément clé dans le processus d'identification des entraîneurs de football à leur propre profession. Il est secondé dans ce processus par l'Amicale des entraîneurs à partir de 1947. Créée d'abord pour assurer la promotion du football français en général que pour assurer la défense des intérêts de ses membres, l'Amicale des entraîneurs ne tarde pas à faire de cette seconde préoccupation son cheval de bataille prioritaire. Elle se substitue souvent aux individualités pour faire valoir les droits des entraîneurs diplômés et peser dans les négociations avec les clubs ou les instances fédérales. L'Amicale bénéficie surtout de l'apport incontestable de Georges Boulogne, qui impulse toutes les interventions et réformes prônées par les entraîneurs. Bénéficiant à partir de 1956 d'une situation privilégiée en raison de sa double autorité, celle de secrétaire général de l'Amicale et celle d'Instructeur national du football français il mène sans relâche une action offensive voire parfois vindicative pour améliorer la situation du football national, et partant celle des entraîneurs en particulier. Selon Georges Boulogne, la situation des entraîneurs devrait être prépondérante, parce que « *la fonction d'entraîneur répond d'abord à un droit des joueurs* ». <sup>1712</sup> A partir de ce principe, il est évident que l'entraîneur est au service des joueurs, qu'il est le garant de leur éducation. A ce titre, il doit être irréprochable, c'est-à-dire qu'il doit se former sans cesse, s'interroger sans cesse sur les théories qui sous-tendent les méthodes d'entraînement, qu'elles soient de nature scientifiques ou qu'elles émanent de savoir-faire éprouvés par les patriciens sur le terrain. Le secrétaire général se livre ici à un véritable procès d'identification, qu'il conduit tout au long de ses années d'exercice, qui courent de 1956 à 1972 au cours de notre période : en s'érigant comme le porte-parole des entraîneurs diplômés, il demande à ses congénères de faire bloc derrière lui, afin de protéger l'unité du groupe professionnel des entraîneurs. Ce faisant, il devance parfois leur réaction et s'affiche aux yeux des autres interlocuteurs tels que les dirigeants ou les journalistes comme le depositaire d'une pensée unique. Georges Boulogne s'arroge le droit de diriger et contrôler, « *de ramener sur des positions correctes tout membre de l'équipe dont la représentation s'éloigne de la ligne adoptée* » <sup>1713</sup>.

Peut-on à la lumière de tous ces éléments, affirmer que le groupe des entraîneurs

---

<sup>1712</sup> Georges Boulogne. *France Football officiel* n°605, 22 octobre 1957.

<sup>1713</sup> E. Goffman. *La mise en scène de la vie quotidienne. I. La présentation de soi*. Paris, Les éditions de Minuit, 1973. pp. 96-97.

français s'est réellement constitué en tant que profession ? Si l'on reprend la théorie fonctionnaliste que nous évoquions dans la conclusion de la première partie, nous nous apercevons que ceux des six caractères définis par H. Wilensky<sup>1714</sup> qui faisaient défaut avant 1942 sont désormais présents : La profession d'entraîneur est bien exercée à temps complet par la plupart d'entre eux, même si quelques exceptions notables sont à relever ; le stage national annuel fait office de formation et il fait l'orgueil de ses promoteurs en raison de son accessibilité toute limitée ; et grâce à l'Amicale, les entraîneurs bénéficient dorénavant d'une organisation professionnelle qui instaure à la fois un code de déontologie, tout en protégeant le monopole de l'exercice de la profession. Les six conditions sont maintenant réunies pour que l'on entérine l'existence de cette profession d'entraîneurs.

Mais confrontons cette théorie fonctionnaliste à la théorie interactionniste des professions, qui a été synthétisée par E. Hughes<sup>1715</sup>. La théorie interactionniste vient contrecarrer à partir des années 1960 la domination de la théorie fonctionnaliste. Selon E. Hughes, quatre principes concourent à la reconnaissance d'une profession : « *les groupes professionnels sont des processus d'interactions qui conduisent les membres d'une même activité de travail à s'auto-organiser, à défendre leur autonomie et leur territoire, à se protéger de la concurrence* » ; le second principe réside dans le fait que « *la vie professionnelle est un processus biographique qui construit les identités depuis l'entrée dans l'activité jusqu'à la retraite* » ; le troisième principe postule que « *la dynamique d'un groupe professionnel dépend des trajectoires biographiques de ses membres, elles mêmes influencées par les interactions existant entre eux et l'environnement* ». Enfin, le dernier principe affirme que « *les groupes professionnels cherchent à se faire reconnaître par leurs partenaires en développant des rhétoriques professionnelles et en recherchant des protections légales* »<sup>1716</sup>. Au-delà du point de vue polémique par rapport aux thèses fonctionnalistes, ces théories interactionnistes ont le mérite de lier étroitement l'univers du travail et les mécanismes de la socialisation<sup>1717</sup>. Elles s'avèrent appropriées pour caractériser la constitution d'une profession qui doit beaucoup à l'établissement de relations interindividuelles. Le sentiment d'appartenance à une même communauté, qui caractérise les entraîneurs français, est suscité par la réussite et l'obtention du diplôme, qui leur donne l'autorisation d'exercer une activité que ne peuvent exercer ceux qui ne le détiennent pas. Ce sentiment d'appartenance est renforcé par l'adhésion à l'Amicale des entraîneurs, qui ouvre pour une meilleure définition

---

<sup>1714</sup> H. Wilensky, 1964, *opus cit.*

<sup>1715</sup> E. Hughes. *Men at work*. Glencoe, The free press, 1958 (2e édition en 1967).

<sup>1716</sup> Cité par C. Dubar et P. Tripier, 1998, *opus cit.*

<sup>1717</sup> C. Dubar, 1996, *opus cit.*, p. 145.

du *mandat*<sup>1718</sup> des entraîneurs, à savoir un contour précis de leurs fonctions. Il est évident que les interrelations que les entraîneurs construisent entre eux, ainsi que les relations qui les unissent aux autres intervenants proches ou plus éloignés de la famille du football participent à la construction de l'identité de leur profession. Sa spécificité est d'autant plus affirmée que les entraîneurs sont des anciens joueurs qui ont commencé à pratiquer le football parfois dans leur prime jeunesse et se sont construit une identité individuelle mais également collective. Enfin, la recherche de rhétoriques professionnelles et la recherche de protection est au cœur des préoccupations des entraîneurs tout au long de la période 1942-72. Les réunions de l'Amicale, celles des entraîneurs professionnels, les stages nationaux, les journées de recyclage et les échanges informels en fournissent des exemples concrets. En bref, toutes les conditions sont réunies pour que la profession d'entraîneur de football réponde bien aux quatre critères fixés par la théorie interactionniste des professions.

Notre bilan ne serait pas complet si nous ne reprenions pas la classification française et C. Dubar et P. Tripier que nous avons utilisée en première partie. Ainsi, nous pouvons effectuer les comparaisons idoines. Rappelons que cette classification définissait quatre caractéristiques des professions, et qu'en 1941, les entraîneurs français répondaient à deux d'entre elles. Ils exerçaient déjà une activité rémunérée qui leur permettait de gagner leur vie ; et ils occupaient une fonction précise dans un organigramme, à l'interface entre les dirigeants et les joueurs. Cette place reste identifiée assez précisément dans l'opinion<sup>1719</sup>, qui s'en est forgée une idée simpliste mais claire : « L'entraîneur, véritable contremaître, apparaît comme le trait d'union entre joueurs et dirigeants »<sup>1720</sup>. En sus de ces deux critères, les entraîneurs de 1942 à 1972 ont comblé les manques issus des deux caractéristiques non validées en 1941. Tout d'abord, on peut considérer qu'ils se sont livrés à une réelle profession de foi, en consacrant leur énergie à obtenir un diplôme et à le faire valoir et respecter dans des conditions parfois contraires, tout en assurant la promotion du football tout entier. Ensuite, ils sont en nombre suffisant et exercent des fonctions spécifiquement identifiées et de mieux en mieux balisées pour qu'on les assimile à un réel groupe professionnel.

La période 1942-72 concrétise donc l'apparition puis la consolidation d'une profession nouvelle : entraîneur professionnel de football. Cette structuration s'accompagne cependant d'effets immédiats et contradictoires : bien que cherchant à faire connaître la profession, à en

---

<sup>1718</sup> *Ibid*, p. 139.

<sup>1719</sup> « L'opinion publique prend souvent appui sur les stéréotypes (□) qui représentent des modèles appropriés, permettent à chacun de classer aisément les hommes et les choses, comme les événements, de les adapter à sa propre personnalité, en les intégrant dans un système général de représentations ». J. Stoetzel, A. Girard. *Les sondages d'opinion publique*. Paris, PUF, 1979 (2<sup>e</sup> édition). p. 26.

<sup>1720</sup> *Football Magazine* n° 27, avril 1962.

divulguer les spécificités et l'identité, les hommes qui la composent cultivent un entre-soi qui est destiné certes à en interdire l'accès aux profanes mais également aux non initiés<sup>1721</sup>. Cette pratique de l'entre-soi, conduite dès la formation initiale s'entretient surtout lors des réunions de l'Amicale ou des rassemblements des entraîneurs professionnels organisés à l'initiative de Georges Boulogne. Les entraîneurs se considèrent entre eux comme des hommes investis d'une mission. « *Entraîneur, pourquoi ? Pourquoi le plus ingrat et le moins sûr de tous les métiers ? Celui où la réussite est toujours celle des joueurs et l'échec celui de l'entraîneur ? Pourquoi travailler durement trois longues semaines debout dès 6 h 30 le matin et penché sur les notes prises durant la journée jusqu'à dix, onze heures le soir pour un brevet qui ne donne même pas l'assurance de trouver du travail ? Parce qu'ils ont le football dans le sang. Parce qu'arrivés à la trentaine ils ne peuvent envisager de quitter un milieu où ils ont connu joies et déceptions, leur milieu, le football. Parce qu'après avoir tant reçu, ils veulent à leur tour donner* »<sup>1722</sup>. Bien entendu, on ne peut occulter le fait que la majorité des hommes qui deviennent entraîneurs professionnels ont baigné dans le football depuis leur jeunesse, qu'ils ont souvent mis un terme prématuré à la poursuite d'études afin d'embrasser la carrière de joueur professionnel, et que bien souvent leur vie sociale tourne autour du football. Cette pratique de l'entre-soi des entraîneurs n'est guère que la continuité de celle amorcée lorsqu'ils étaient joueurs, mais conduite désormais de façon beaucoup plus exacerbée. Elle s'inscrit dans un courant de socialisation comme construction d'une identité sociale dans et par l'interaction et la communication avec les autres<sup>1723</sup>. L'individu qui appartient à un groupe social, ici celui des entraîneurs en l'occurrence, ne se perçoit pas comme tel directement, mais seulement en adoptant le point de vue des autres membres du groupe social dans lequel il est inséré<sup>1724</sup>. C'est l'un des faits marquants de cette période 1942-72 : les entraîneurs existent aux yeux de la famille du football et de l'opinion en raison de l'identité collective et sociale qu'ils cultivent à travers l'entre-soi. A partir des années 1960, ils sont graduellement victimes d'une manifestation de rejet puis d'hostilité de la part des autres familles du football que sont les dirigeants de la fédération, les présidents de clubs et surtout les journalistes. Cette situation perdure durant toutes les années 1960 et se pérennise à l'aube des années 1970. Elle ne contribue pas à valoriser la perception de la profession d'entraîneur par une opinion publique qui l'associe aux mauvais résultats obtenus par le football français dans son ensemble, même si les entraîneurs n'en sont pas tenus pour uniques responsables. C'est dans ces conditions que

<sup>1721</sup> C'est dans cette catégorie que Georges Boulogne range une grande partie de la presse.

<sup>1722</sup> P. Tournon. *France Football* n° 1266, 7 juillet 1970.

<sup>1723</sup> J.-M. Stébé, H. Marchal. *L'identité culturelle*. Encyclopédie Clarté, 2004.

<sup>1724</sup> *Ibid.*

s'effectue la transition avec une année 1973 qui va se révéler décisive pour le football français en général et pour la profession d'entraîneur dans ce qu'elle comporte de singulier.

**Troisième partie :**

**Diversification et complexification**

**(1973 à nos jours)**

## **INTRODUCTION DE LA TROISIÈME PARTIE**

Cette partie qui couvre presque quarante années correspond à un passé récent, puisqu'elle couvre une partie des *Vingt Décisives*, que J.-F. Sirinelli qualifie de *passé proche de notre avenir*<sup>1725</sup>, mais également une décennie et demie encore plus proche de nous. Lorsque l'on veut questionner l'histoire immédiate, puisque l'on ne dispose pas des archives publiques, il est important de s'appuyer sur d'autres sources. « *Ce que l'on peut ignorer est d'ailleurs souvent secondaire pour le processus historique, qui est bien davantage comptable de ce que l'opinion sait et croit au moment des évènements que d'une vérité même différente révélée des années plus tard* »<sup>1726</sup>. De ce fait, il s'avère nécessaire d'interroger des données que l'on peut qualifier de sociologiques et économiques, qui sont livrées par les instituts de sondage, en complément des travaux historiques en vigueur.

La crise de 1973-74, bien qu'elle concerne également les autres pays industrialisés, marque profondément les Français. Après les Trente Glorieuses s'ouvre une période de graves difficultés économiques. Le chiffre de 2 millions de chômeurs qui concernent 9% de la population française est atteint à la fin de l'année 1981. Si le chômage culmine à un taux historique en 1994 avec plus de 3 millions 300 000 demandeurs d'emploi au mois de mai en données corrigées<sup>1727</sup> et que le taux atteint 10,8 % de la population active en 1997, il s'est stabilisé entre 7 et 9 % pour la période 1998-2008<sup>1728</sup>. Depuis les années 1990, le chômage est devenu la préoccupation numéro un de plus de moitié des Français<sup>1729</sup>. Cette réalité affecte le monde du sport professionnel, mais prétendre qu'elle constitue une inquiétude nouvelle pour les entraîneurs professionnels serait erroné, car cette préoccupation est leur depuis plusieurs décennies. Les années 1990 voient cependant le problème se poser avec d'autant plus d'acuité que la durée des contrats signés est de moins en moins longue et qu'ils sont de plus en plus interrompus avant leur terme.

La fermeture des frontières par les pays d'immigration dont la France fait partie intervient en juillet 1974. Elle interdit l'entrée du pays aux travailleurs étrangers. Cette décision que les instances justifient par la crise, apparaît comme rationnelle<sup>1730</sup>. Malgré les mesures prises, la population d'étrangers en France se stabilise autour de 3 millions 580 000, ce qui représente 6,3 % de la France métropolitaine. Ces chiffres sont en tous points

---

<sup>1725</sup> J.-F. Sirinelli, 2007, *opus cit.*

<sup>1726</sup> J.-J. Becker. *Crises et alternances. 1974-2000. Nouvelle histoire de la France contemporaine. 19.* Paris, Seuil, 2002. p. 7.

<sup>1727</sup> *Ibid*, p. 668.

<sup>1728</sup> Chiffres fournis par l'INSEE.

<sup>1729</sup> J.-J. Becker, 2002, *opus cit.*, p. 854.

<sup>1730</sup> G. Tapinos. Les enjeux de l'immigration, in Y. Lequin (sous la direction de). *Histoire des étrangers et de l'immigration en France.* Paris, Larousse, 1992. pp. 424-425.

comparables avec ceux de 1982<sup>1731</sup>. Après l'aide au retour, une politique différente est mise en place avec la loi sur l'immigration votée en octobre 1981. En février 1992, la signature du traité de Maastricht instaure l'Union européenne des Douze en remplacement de la Communauté européenne. Ce traité définit une citoyenneté européenne et ouvre le droit de circuler librement dans les douze pays de l'Union. La fermeture des frontières aux étrangers correspond effectivement à une période où l'embauche des techniciens étrangers a été très ralentie jusqu'à la fin des années 1980. A partir de ce stade, les recrutements d'entraîneurs étrangers deviennent plus conséquents dans un premier temps, avant de diminuer et de se stabiliser à partir de 1993. Par contre, la construction et l'élargissement de l'Union européenne ont des conséquences sur l'évolution des effectifs professionnels. La législation sur la libre circulation dans l'espace de l'Union européenne donne lieu à plusieurs lois dont l'arrêt Bosman rendu par la Cour de Justice de l'Union européenne en décembre 1995<sup>1732</sup>, qui modifie considérablement l'équilibre et les possibilités de recrutement des clubs. Dorénavant, les entraîneurs sont confrontés à des joueurs de nationalités très différentes au sein des clubs, dont le pluriculturalisme caractérise la diversité et dont la circulation est de plus en plus fluctuante. Ces données nouvelles exigent d'eux des capacités d'adaptation de plus en plus affinées. Elles correspondent également aux évolutions du monde du travail, qui voit la refonte périodique des savoirs rendue nécessaire par l'évolution des exigences techniques de la production ainsi que *l'usure de la connaissance acquise et routinisée*<sup>1733</sup>. Cet aspect exige des entraîneurs un recyclage et la poursuite d'une formation continue les plus fréquents possibles. A partir des années 1980, « *la logique compétence* » s'est développée de manière simultanée dans les organisations du travail et certains segments du système éducatif<sup>1734</sup>. Dans un premier temps, elle se traduit par des qualités à exiger ou développer chez tous les salariés : initiative, responsabilité, travail en équipe<sup>1735</sup>. A partir des années 1990, ces qualificatifs font place à la notion d'*employabilité*, qui implique que chaque salarié devient responsable de l'acquisition et de l'entretien de ses propres compétences<sup>1736</sup>. L'importance accordée dans les entreprises au management des ressources humaines est relativement récente. Pour répondre aux défis actuels des années 2000, les Directeurs des Ressources Humaines adoptent de nouvelles logiques qui irriguent les politiques et les pratiques :

---

<sup>1731</sup> Ibid, pp. 429-430.

<sup>1732</sup> Sur ce sujet, consulter J.-J. Gougnet (sous la direction de). *Le sport professionnel après l'arrêt Bosman : une analyse économique internationale*. Limoges, Presses universitaires de Limoges et du Limousin, 2004. 211 p.

<sup>1733</sup> J.-Y. Trépos. *Sociologie de la compétence professionnelle*. Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1992. p. 30.

<sup>1734</sup> C. Dubar, 2000, p.110.

<sup>1735</sup> Ibid, p. 111.

<sup>1736</sup> Ibid, p. 112.

personnalisation, adaptation, mobilité, partage ou répartition des tâches<sup>1737</sup>. Ces différentes phases traversent également l'exercice de la profession d'entraîneur. Si l'initiative et la responsabilité étaient son lot quotidien depuis des années, le travail en équipe est un recours qui s'est développé depuis les années 1980. Quant à la nécessité d'entretien de ses propres compétences, ce versant a été promulgué et développé par la D.T.N. depuis la mise en place du Diplôme d'entraîneur professionnel (D.E.P.F.) en 1991, soutenu par les stages de recyclage obligatoires, ainsi que par la politique du syndicat des entraîneurs, l'Union Nationale des Entraîneurs et Cadres Techniques du Football Français (U.N.E.C.A.T.E.F.) qui propose depuis 2001 des stages pour les entraîneurs au chômage, destinés à diversifier et entretenir leurs compétences, voire même étudier des possibilités de reconversion.

Après la prise de conscience de la fin des Trente Glorieuses, les années 1980 sont celles de l'alternance politique. J.-J. Becker en décrit les différentes phases comme la succession d'un *état de grâce* de 1981 à 1983 et de *disgrâce* à partir de 1983. On peut également les singulariser par la première cohabitation qui se déroule de 1986 à 1988, lorsque Jacques Chirac est nommé Premier Ministre par François Mitterrand à la suite de la victoire de la droite aux élections législatives. La France entre alors dans une ère d'instabilité politique dont les Français n'ont pas encore conscience. J.-J. Becker qualifie les années 1989-1991 d'années moroses, illustrées par une *débandade de l'électorat*<sup>1738</sup>, une crise des partis politiques, une guérilla sociale presque permanente et une flambée lycéenne, ainsi que la guerre du Golfe. Elles se caractérisent par un affaiblissement de la croissance française en 1991 et 1992. La montée du chômage effraie une opinion affectée par les chiffres et conduit à un pessimisme et un désarroi des Français<sup>1739</sup>. 1993-1995 voit la naissance de la deuxième cohabitation avec le gouvernement Balladur, suivie par une période de reprise en 1994. La crise sociale de novembre et décembre 1995 menée d'abord par les étudiants, puis par les fonctionnaires en raison du plan de réforme de la sécurité sociale connaît une dimension comme il n'y en avait pas eu depuis 1968. Les analystes montrent qu'elle n'a rien de commun avec celle de 1968, mais qu'elle émane seulement de la volonté de conserver les statuts d'un certain nombre de catégories professionnelles<sup>1740</sup>. Elle est suivie par 1996, *une année grise*<sup>1741</sup>. Les années suivantes démontrent un retour de la croissance et de l'optimisme. Ce renversement étonnant de l'opinion où les Français « *ont repris confiance dans leur destin* »

---

<sup>1737</sup> J.-M. Perretti. *Ressources humaines*. Paris, Vuibert, 2001 (6<sup>e</sup> éd.). 586 p.

<sup>1738</sup> J.-J. Becker, 2002, *opus cit.*, pp. 479-529.

<sup>1739</sup> *Ibid*, pp. 576-577.

<sup>1740</sup> R. Rémond, in *L'Année politique, économique et sociale en France 1995*. Editions Evènements et Tendances, 1997. p. 18.

<sup>1741</sup> J.-J. Becker, 2002, *opus cit.*, p. 750.

peut être daté de la finale victorieuse de l'équipe de France dans la coupe du monde de football en 1998<sup>1742</sup>, même si selon certains observateurs, la victoire du Mondial n'a pas créé ce nouveau comportement mais l'a révélé et catalysé<sup>1743</sup>. Depuis le début des années 1990, alors qu'on avait assisté à *véritable dépression collective des Français*, leur moral remonte et revient à un niveau inconnu depuis 1972<sup>1744</sup>. Depuis cette date, si l'on s'en réfère aux enquêtes TNS SOFRES, le baromètre du moral économique des Français a connu une deuxième embellie en Octobre 2000<sup>1745</sup>, date à laquelle 40% d'entre eux jugent que les choses vont en s'améliorant contre 40% qui pensent que les choses ont tendance à aller plus mal. Depuis cette date qui voit les chutes s'annuler, le déficit du côté des opinions défavorables s'est creusé de façon spectaculaire, atteignant 82% de pessimistes pour 9% d'optimistes en 2005 et 77% de pessimistes contre 21% d'optimistes en juillet 2010. Il paraît très hasardeux de rattacher exclusivement le moral des français aux résultats de l'équipe de France de football, même s'il est possible d'admettre que les performances de la sélection nationale puisse effectivement pour une certaine part influencer les données recueillies. A ce titre, parce qu'elle est l'émanation des meilleurs joueurs formés dans le pays, elle affecte le regard qui est porté sur les entraîneurs, lesquels sont responsables de la formation et du développement des joueurs. Il est donc raisonnable de penser qu'entre le milieu des années 1990 et le début des années 2000, la perception de l'opinion à leur égard est plutôt favorable. Par contre, si l'on prend en compte la période qui court de 1973 à nos jours, il est certain que les entraîneurs à l'image des Français ont subi les crises et les alternances. Nulle réforme majeure dans le domaine du football professionnel n'a conditionné une rupture dans leur profession ou leurs conditions d'exercice, même si on peut considérer que la création du D.E.P.F. a contribué à protéger l'accès à la profession en privilégiant les membres de la « famille » du football, à savoir les anciens joueurs. Dans la vie quotidienne, leurs salaires se sont améliorés, notamment depuis la fin des années 1990. On peut considérer que symboliquement, les entraîneurs de l'élite professionnelle française quittent les rangs médians des classes moyennes pour s'installer dans la frange supérieure qui concerne les cadres hauts de gamme. Les classes moyennes sont toujours en croissance numérique et représentent en 1995 deux tiers de la population active. Elles se caractérisent par une fragmentation en de nombreuses

---

<sup>1742</sup> R. Rémond, in *L'Année politique, économique et sociale en France 1998*. Editions Evènements et Tendances, 1997. p. 15.

<sup>1743</sup> B. Teinturier. Moral des Français : les paradoxes d'une embellie, in Duhamel O. et Méchet P. (dir.). *L'état de l'opinion 1999*. Paris, SOFRES/Seuil, 1999. p. 155.

<sup>1744</sup> Duhamel O. et Méchet P. (dir.). *L'état de l'opinion 1999*. Paris, SOFRES/Seuil, 1999. p. 77.

<sup>1745</sup> Cette date survient 3 mois après le titre de Champion d'Europe des nations obtenue par l'équipe de France en juillet 2000.

catégories, mais ont des traits communs : parmi ceux-ci la possession sous la forme d'une entreprise, d'un diplôme ou d'une compétence, l'aspiration à la promotion sociale et le sentiment de la fragilité de leur statut, qui peut à tout moment être compromis par un retournement de conjoncture défavorable<sup>1746</sup>. La catégorie des cadres a symbolisé le dynamisme jusque vers 1980, mais subit désormais des épreuves dont les relations avec la direction, qui n'hésite pas à licencier en raison du peu de performances, sont les plus apparentes<sup>1747</sup>. A ce titre, les entraîneurs de football personnifient ce revers de la médaille, en ce sens que leur statut est relativement précaire depuis les années 1970 et que les limogeages sont une pratique courante dans la profession. De surcroît, la réduction du temps de travail à 35 heures hebdomadaires à compter du 1<sup>er</sup> janvier 2000 a fait naître des difficultés d'applications pour les cadres qui ont l'impression d'être plus encore qu'auparavant poussés à multiplier leurs efforts. A nouveau, on peut considérer la profession des entraîneurs professionnels comme caractéristique de cette évolution. Depuis les années 1980, il est avéré que les techniciens multiplient les heures de présence dans les clubs, sont accaparés par des préoccupations diverses et diversifiées et bénéficient de moins en moins de temps de vacances en raison des calendriers surchargés des équipes professionnels et de tous les impératifs qui en découlent.

La loi sur la communication audiovisuelle a été promulguée en juillet 1982 et met fin à un monopole d'Etat sur les images et les sons<sup>1748</sup>. Dans la pratique, des chaînes privées de télévision peuvent désormais exister, et Canal + est lancée en novembre 1984. La création de chaînes de télévision privées s'ensuit à partir de 1986 et contribue à l'omniprésence de la culture audiovisuelle et d'abord de la télévision<sup>1749</sup> dans la société. Une part croissante de l'activité sportive, notamment les sports d'équipe, est *vécue par procuration par exemple devant un écran de télévision*<sup>1750</sup>. En 1984, Canal + diffuse son premier match de Division 1 et promet des images inédites. Les réalisateurs cherchent des nouveaux points de vue et finissent dans les années 2000 par obtenir l'autorisation de filmer les vestiaires<sup>1751</sup>. La diffusion des matches de football a représenté 34 % du total des diffusions sportives des chaînes hertziennes en 2006<sup>1752</sup>. De ce fait, dans les représentations, les entraîneurs sont de

<sup>1746</sup> R. Schor, 2004, *opus cit.*, pp. 385-386.

<sup>1747</sup> *Ibid.*, p. 386.

<sup>1748</sup> J.-J. Becker, 2002, *opus cit.*, p. 278.

<sup>1749</sup> *Ibid.*, p. 641.

<sup>1750</sup> *Ibid.*, p. 642.

<sup>1751</sup> J.-N. Jeanneney. *L'écho du siècle. Dictionnaire historique de la radio et de la télévision*. Paris, Hachette Littératures, 1999. pp. 604-605.

<sup>1752</sup> *Bilan Foot 2008. Les Français et le football. Enquête grand public en souscription*. TNS SOFRES, mars 2008.

plus en plus vulnérables. Parce que le jeu de leur équipe est décortiqué par des experts, des consultants, et par n'importe quel téléspectateur qui estime avoir acquis suffisamment de compétences pour juger des prestations, le moindre de leur choix est décortiqué, analysé, commenté. De surcroît, en raison de l'influence grandissante des sponsors, les entraîneurs sont de plus en plus invités à exprimer leur opinion en davantage d'occasions : commentaires à chaud en cours de match, interviews, conférences de presse, autant d'occasions d'être soumis à des jugements divers<sup>1753</sup>.

Le milieu des années 70 « a été le lieu d'un basculement culturel de première grandeur (□) »<sup>1754</sup>. Si on peut légitimement se poser la question de savoir si les Français ont basculé à partir des années 1980 dans l'ère du *tout culturel*, il n'en reste pas moins que l'exception culturelle continue à spécifier le particularisme français<sup>1755</sup>. En ce qui concerne les pratiques culturelles les plus répandues, les Français lisent davantage et notamment des magazines : 83% en 1987 contre 61 % en 1967. J.-N. Jeanneney souligne l'exceptionnelle vitalité des magazines et avance que l'association de l'audiovisuel et des hebdomadaires s'est substituée à la lecture de la presse quotidienne<sup>1756</sup> pour ce qui concerne les années 1980 et 1990. *France Football*, autoproclamé « la Bible du football » est le magazine sportif le plus vendu après *l'Equipe Magazine*. Le premier concerne exclusivement le football, alors que le second est un généraliste sportif qui constitue le complément du de l'édition du samedi du quotidien *l'Equipe*<sup>1757</sup>. *France Football* est donc un magazine bi-hebdomadaire qui informe les amateurs de football sur « ce qu'il n'est pas permis d'ignorer » dans le domaine français et international. Le milieu professionnel est passé au crible et la vie des équipes, des joueurs et de leur encadrement est soumise à l'appréciation des lecteurs de façon quasi exhaustive. Avec l'essor du loisir physique constaté tout d'abord par l'enquête conjointe du Ministère de la Jeunesse et des Sports et de l'I.N.S.E.P. en 1985<sup>1758</sup>, dont les résultats sont confirmés et avérés par l'enquête de 2000<sup>1759</sup> menée par les mêmes instances, les Français ont de plus en plus l'occasion de s'adonner à des loisirs sportifs diversifiés en nombre et en modalités de pratiques. Même si le football n'occupe pas le même rang que la natation, le vélo ou la

---

<sup>1753</sup> C. Sauvé. *Faire dire. L'interview à la radio-télévision*. Montréal, Les presses de l'université de Montréal, 2000. 239 p.

<sup>1754</sup> P. Ory. Une culture « fin de siècle », in J.-J. Becker, 2002, *opus cit.*, p. 632.

<sup>1755</sup> *Ibid*, p. 435.

<sup>1756</sup> J.-N. Jeanneney. *Une histoire des médias des origines à nos jours*. Paris, Seuil, 1996. pp. 197-198.

<sup>1757</sup> Le tirage de *France Football* s'élève à environ 140 000 numéros en 1975, 300 000 en 2005 et 225 000 en 2009 pour le numéro du mardi. Le tirage de *l'Equipe magazine* s'élève à 520 000 numéros en 2005 pour 478 000 en 2009.

<sup>1758</sup> P. Irlinger, C. Louveau, M. M toudi. *Les pratiques sportives des Français. Les usages du temps libéré*. Paris, INSEP, 1987.

<sup>1759</sup> P. Mignon. G. Truchot. *Les pratiques sportives en France*. Paris, INSEP, 2002.

marque dans les activités sportives les plus répandues, il n'en occupe pas moins la place de premier sport collectif avec plus de deux millions de licenciés depuis 2000, en plus des nombreux pratiquants qui s'adonnent à cette discipline de façon plus informelle. A ce titre, la plupart des Français sont à même de se forger une opinion sur le niveau professionnel au regard des perceptions liées à leur propre expérience de footballeur, qu'elle soit occasionnelle ou régulière, structurée ou non. L'intérêt des Français pour le football, qu'il émane des transmissions télévisuelles, de la lecture de la presse, d'internet<sup>1760</sup> ou de leurs loisirs sportifs est manifeste. 43 % d'entre eux déclare s'intéresser aux événements footballistiques de la Coupe du monde et de la Ligue 1 française contre 34 % aux Jeux Olympiques et 27 % aux événements rugbyistiques de la Coupe du monde et du Tournoi des 6 nations<sup>1761</sup>. En ce sens les entraîneurs de football professionnels, jugés uniquement sur les effets visibles de leur intervention, c'est-à-dire les résultats et le niveau de jeu de leur équipe, sont exposés à des regards de plus en plus nombreux puisqu'ils exercent un métier public. Davantage que leurs collègues qui encadrent dans d'autres disciplines sportives, ils sont confrontés aux opinions et appréciations diverses d'un public toujours davantage informé.

Enfin, sur un plan social, depuis 1990, les jeunes supportent de plus en plus difficilement les contraintes de l'institution<sup>1762</sup>. La question des valeurs est à soulever, même si elle présente une difficulté de définition. Si P. Bréchon considère qu'elles correspondent à des « *orientations profondes qui structurent les représentations et actions d'un individu* »<sup>1763</sup>, l'institut TNS SOFRES tente une approche exhaustive lors de ses enquêtes sur le « *baromètre des valeurs des Français* » menées depuis 1990 grâce à la sémiotrie, en utilisant 210 mots concepts<sup>1764</sup> qui illustrent les valeurs. Le but est de caractériser les individus selon leur sensibilité et définir leur système de valeurs. Quelles que soient les définitions et les méthodes employées, des tendances majeures émergent. La première est à la croissance continue de l'individualisation et l'autonomisation, du refus des contraintes, de la permissivité sur le plan des mœurs<sup>1765</sup> constatés entre 1980 et 2000. Les enquêtes plus récentes menées par TNS SOFRES corroborent ces données en mettant en lumière une montée de l'individualisme, une

---

<sup>1760</sup> En 2010, 59 % des Français considèrent internet comme une source d'information importante (ce qui représente une augmentation de 5 % par rapport à 2006) et 69 % comme complémentaire des journaux de la presse écrite. Etude publiée par TNS SOFRES, février 2010. *Les enjeux du quotidien : les Français et internet*. Février 2010.

<sup>1761</sup> *Les enjeux du quotidien : Les Français et le sport*. Enquête TNS SOFRES. Août 2008.

<sup>1762</sup> J.-J. Becker, 2002, *opus cit.*, p. 393.

<sup>1763</sup> P. Bréchon (dir.). *Les valeurs des Français. Evolutions des 1980 à 2000*. Paris, Armand Colin, 2000. 244 p.

<sup>1764</sup> Exemple de mots concepts à propos desquels il faut définir l'attachement ou le détachement : modestie ; courage ; souverain ; désordre ; faute ; critiquer □

<sup>1765</sup> P. Bréchon, 2000, *opus cit.*

mise à distance des modèles et des références, des normes sociétales et morales entre 1998 et 2002<sup>1766</sup>. Plus récemment encore, l'enquête de 2006 cite une recrudescence de « *conduites individuelles correctrices où la recherche d'autoprotection sur tous les plans l'emporte* »<sup>1767</sup>. Enfin, l'étude TNS SOFRES de 2008 met en lumière dix tendances phares, dont la conflictualisation des relations, mais également les impasses de l'hyper-individualisme<sup>1768</sup>. Les conditions d'exercice des entraîneurs souffrent de ces tendances et de ces remaniements dans les échelles de valeur, puisque aux yeux des joueurs formés de plus en plus jeunes, ils n'incarnent plus l'autorité au même titre et de la même manière qu'ils ont pu l'incarner avant les années 1970 et sont de ce fait contraints de modifier leurs rapports avec les joueurs, voire leurs comportements vis-à-vis des équipes entraînées. De plus, leur souci de forger des valeurs de groupe, de s'appuyer sur des valeurs collectives, le don de soi, l'abnégation et la soumission à l'intérêt collectif est forcément contrecarré par les habitudes prises par les joueurs dans leur vie sociale.

Dans un premier temps, il s'agira de montrer que des données issues de champs aussi divers que la psychologie et la sociologie du travail, la juridiction européenne, l'évolution des valeurs ont un impact non négligeable sur l'évolution de la fonction d'entraîneur professionnel. De la même manière, la constitution d'instances de défense et de législations spécifiques autour de l'exercice de la profession affecte cette fois-ci l'identité d'hommes qui se reconnaissent autour de ces deux axes forts. Enfin, la médiatisation à outrance du football conduit les entraîneurs français à être réellement des hommes publics, exposés et soumis à des appréciations constantes, ce qui ne va pas sans influencer leurs conditions d'exercice. L'étude de l'évolution de l'entraînement de 1973 à nos jours confirmera que la prise en compte des apports des sciences humaines, sociales et économiques s'est établie comme une incontournable nécessité pour des entraîneurs professionnels, mais sans remettre en question le recours aux sciences biologiques.

---

<sup>1766</sup> *Baromètre des valeurs des Français*. Etude TNS SOFRES, édition 2002.

<sup>1767</sup> *Baromètre des valeurs des Français*. Etude TNS SOFRES, édition 2006.

<sup>1768</sup> *Baromètre des valeurs des Français*. Etude TNS SOFRES, édition 2008. L'hyperindividualisme est décrit par G. Lipovetsky. *L'Ère du vide. Essai sur l'individualisme contemporain*. Paris, Gallimard, 1983. 322 p. Et également : G. Lipovetsky. *Les temps hypermodernes*. Paris, Grasset, 2004. 185 p.

## **CHAPITRE 1 :**

# **De l'intervention cantonnée au terrain à l'élargissement des missions**

## 1. Diversification des besoins et des attributions : charte du football et centres de formation

La date de 1973 constitue une borne fondamentale pour le football français dans son ensemble et partant, pour la profession d'entraîneur dans son ensemble. C'est le 1<sup>er</sup> août 1973, après cinq mois de discussion, que « les partenaires sociaux du foot »<sup>1769</sup> proposent l'acte fondateur du football professionnel français. Les membres d'une commission tri-partite (joueurs-entraîneurs-dirigeants) donnent naissance à la première charte de l'histoire du football professionnel en France. Même si les principaux signataires n'en ont vraisemblablement pas mesuré toute la portée, les principales dispositions promulguées par cette charte auront pour conséquence de modifier en profondeur l'organisation du football français, et d'affecter de façon durable les professions de joueur et d'entraîneur, ainsi qu'à terme, celle de dirigeant. Cette charte proposée par les représentants de chacune des parties de la commission constitue le dénouement de travaux menés en concertation et rendus inévitables en raison d'une succession de conflits qui, depuis la fin des années 50, ont opposé régulièrement joueurs et dirigeants.

### 1.1. La promulgation de la Charte : un bref rappel des conflits antérieurs

S'il est important d'analyser l'action des joueurs, sur le plan juridique notamment, c'est parce que indirectement, alors que les joueurs ne se préoccupent que d'eux-mêmes, les avancées qu'ils obtiennent engendrent des répercussions considérables sur la fonction d'entraîneur. A la suite des nombreuses affaires, Marche, Penverne, Kopa<sup>1770</sup>, il devient de plus en plus évident que les joueurs ne sont pas traités comme les autres salariés du secteur privé. Soumis au bon vouloir des présidents, ils appartiennent à un club, mais peuvent être transférés contre leur gré d'un club à un autre, en tant que « capital ». Si un joueur comme Raymond Kopa réussit à obtenir un « contrat à temps »<sup>1771</sup> lors de son transfert au Real Madrid, en 1956, et à le conserver lors de son retour à Reims en 1959, cet exemple reste isolé. Les joueurs prennent conscience que c'est dans l'union qu'ils peuvent arriver à se faire entendre, et fondent leur syndicat, l'Union nationale des footballeurs français, (UNFP) le 16

---

<sup>1769</sup> L'expression est empruntée Jean-Michel Brochen dans *France Football* n° 2990 bis, 1<sup>er</sup> août 2003.

<sup>1770</sup> Ces affaires qui datent de la fin des années 50 aux années 60 sont à toujours liées à des désaccords entre le joueur concerné et ses dirigeants, qui veulent soit s'opposer à un transfert, soit l'y contraindre. Sur ce sujet, J.-M. Faure et C. Suaud., 1999, *opus cit.*, pp. 81-87.

<sup>1771</sup> Il s'agit d'un contrat à durée déterminée.

novembre 1961. Son président est Just Fontaine<sup>1772</sup>, et son secrétaire Eugène N'Jo Léa<sup>1773</sup>, footballeur et juriste. Ils sont assistés de Jacques Bertrand, avocat. Le poids des joueurs qui président à sa destinée est incontestable, et donne du crédit au syndicat. L'UNFP est rejointe par Raymond Kopa en 1963, lequel quelques jours après son adhésion signe *France Dimanche* un article intitulé « *Les joueurs sont des esclaves* »<sup>1774</sup>.

L'U.N.F.P. et la Ligue Nationale de football (LNF) signent bien une convention collective en 1964, mais sans avancée réellement significative pour les joueurs<sup>1775</sup>. « *Le mai 68 des footballeurs français* »<sup>1776</sup> même s'il est mené pour l'essentiel par des footballeurs amateurs rejoints par seulement deux professionnels du Red-Star, André Mérelle et Michel Oriot, engendre une prise de conscience du Groupement des clubs professionnels. Le 22 mai, ces footballeurs occupent les locaux de la F.F.F. et expriment diverses revendications pour l'ensemble du football français, amateur comme professionnel. Et parmi ces revendications figurent « *la suppression du contrat esclavagiste des joueurs de football* »<sup>1777</sup>. Grâce aux actions diverses des joueurs, à celles de l'UNFP, à ces actions de mai 68, la discussion relative au contrat à temps, librement négocié par les joueurs, peut enfin démarrer. En janvier 1969 naît le nouveau statut professionnel, qui doit entrer en application dès la saison suivante. Le contrat à temps naît de cette réforme, qui stipule que désormais, la durée de contrat pour un joueur professionnel sera de 4 saisons minimum pour les moins de 24 ans et trois ans minimum pour ceux qui ont entre 24 et 27 ans □ Or, les présidents de clubs n'acceptent pas facilement ce principe, et les anciennes pratiques sont difficiles à abolir. Les présidents, membres du Groupement, profitent d'un incident en mai 1971 : apprenant que Carnus et Bosquier<sup>1778</sup>, deux joueurs de Saint-Étienne en fin de contrat, allaient signer à l'Olympique de Marseille sans attendre la fin du championnat, ils tentent de supprimer le contrat à temps et de négocier au coup par coup avec les joueurs. Mais l'UNFP reste vigilante, et organise une résistance face à ces menaces de suppression. Le 3 décembre 1972, l'UNFP déclenche la première grève du football français. Et de cette grève naît la nouvelle charte du football

---

<sup>1772</sup> Se reporter au chapitre concernant Just Fontaine en partie 2.

<sup>1773</sup> Eugène N'Jo Léa connaît une carrière de footballeur professionnel à Saint-Étienne, Lyon et au Racing Paris de 1954 à 1962. Il marque 91 buts en championnat de France, tout en poursuivant ses études supérieures en droit public.

<sup>1774</sup> *France Dimanche*, 4 juillet 1963.

<sup>1775</sup> J.-M. Faure et C. Suaud, 1999, *opus cit.*, p. 87.

<sup>1776</sup> A. Wahl. Le mai 68 des footballeurs français. *Vingtième siècle* n° 26, avril-mai 1990. pp. 73-82. Lire également F. Mahjoub, A. Leibling, F.R. Simon. *Les enragés du football. L'autre mai 68*. Paris, Calmann-Lévy, 2008. 192 p.

<sup>1777</sup> F. Thébaud. *Le temps du Miroir. Une autre idée du football et du journalisme*. Paris, Albatros, 1982. 210 p.

<sup>1778</sup> Georges Carnus, gardien de but connaît 36 sélections en équipe de France entre 1963 et 1973. Bernard Bosquier, défenseur central, est sélectionné à 42 reprises en équipe de France entre 1964 et 1972.

français. « *On ne s'en souvient pas assez : les footballeurs professionnels se sont mis en grève, au mois de décembre dernier, pour protester contre le remaniement unilatéral de leur contrat par les dirigeants (□) Et les dirigeants de clubs surent, par cette épreuve de force, qu'il n'était plus désormais question, dans le football français de 1973, de régler les problèmes des joueurs sans les associer aux recherches et aux décisions* »<sup>1779</sup>. C'est donc la consécration de la fin de la « dictature des présidents » Désormais, le joueur professionnel n'est plus lié à vie à un club, et ne dépend plus du bon vouloir de son président. Mais, en négociant pour ses propres intérêts, les joueurs, donc l'UNFP, ont contribué à ouvrir pour les entraîneurs. « *Cette charte est en effet le résultat, de travaux longs, minutieux, parfois difficiles, mais toujours sincères, auxquels s'est consacrée, depuis quatre mois, la commission tripartite, dirigeants-joueurs-entraîneurs, créée à l'instigation du président de la F.F.F., Fernand Sastre* ». <sup>1780</sup> Ainsi, alors que le conflit pouvait se résumer à une opposition joueurs contre dirigeants, les entraîneurs ont finalement été associés à sa résolution. Il faut sans doute voir dans cet appel l'influence de Georges Boulogne. Il est vrai que la position de l'entraîneur, à l'interface du groupe des dirigeants et de celui des joueurs, en fait un consultant de choix. Il faut préciser également que le secrétaire d'Etat à la Jeunesse et au Sports, Joseph Comiti, avait nommé un médiateur chargé de présider la commission tripartite aux côtés du président de la FFF Fernand Sastre. Ce médiateur est un jeune auditeur de la Cour des comptes nommé Philippe Seguin. Il contribue au maintien du dialogue entre les différentes instances. « *N'oublions donc pas, avant de prendre connaissance du contenu de la charte, qu'elle émane de toutes les parties, associées, du football français.*

*DIRIGEANTS de clubs, décidés, pour la plupart, à aborder sérieusement le problème (□)*

*ENTRAINEURS, professionnels, compétents, attentifs, idéalement placés entre les joueurs et les dirigeants pour servir de liens et de charnière, et dont le rôle a été plus important qu'on ne croît. Georges Boulogne en a d'ailleurs été publiquement remercié par Jean Sadoul (□).*

*FOOTBALLEURS enfin, attachés à leur prérogatives, mais également compréhensifs des intérêts majeurs du football (□) »*<sup>1781</sup>.

Les entraîneurs ont ainsi réussi à se glisser dans une Commission destinée à

<sup>1779</sup> *France Football* n° 1422, 3 juillet 1973.

<sup>1780</sup> *Ibid.* Il convient de souligner le rôle décisif joué par Fernand Sastre, président de la FFF de 1972 à 1984, non pas tant dans la promulgation de la charte de 1973 que dans les évolutions ultérieures connues par le football français. Georges Boulogne trouva toujours auprès de lui une oreille attentive.

<sup>1781</sup> *Ibid.*

régler un conflit qui ne les concernait pas au premier chef. Ils se voient décerner en l'occurrence un rôle de médiateur, pas si éloigné du rôle de contremaître qu'on pouvait leur reconnaître à la fin des années 30. Georges Boulogne et l'Amicale des entraîneurs ont-ils pressenti que ce conflit allait de toute manière affecter la profession d'entraîneur professionnel ? Ont-ils perçu qu'une circulation accrue des joueurs entre les clubs, pouvait changer les données de travail ? Et que se faire admettre dans la Commission pouvait être un moyen de faire passer ses projets de réalisation dans le domaine de la formation ? C'est plus que vraisemblable. C'est aussi une attitude politique que de savoir faire passer des réformes qui ne sont pas celles pour lesquelles les négociations se tiennent en priorité. Il est certain que Georges Boulogne a œuvré pour l'apaisement entre les différentes parties et a contribué aux avancées significatives de la charte<sup>1782</sup>. De surcroît, une des premières dispositions auxquelles veille Georges Boulogne, c'est de clarifier le statut de l'entraîneur : « *En 1973, on a enfin incorporé le statut de l'entraîneur dans la charte des footballeurs professionnels, sous la forme d'une convention tripartite entre joueurs, dirigeants, entraîneurs* ».<sup>1783</sup> La charte du football professionnel permet donc à la profession d'entraîneur professionnel de se faire officiellement reconnaître, et de jouer de manière officielle un rôle reconnu dans le football français. Les entraîneurs français ont su tirer bénéfice d'une situation qui semblait ne pas les concerner directement au premier regard. Les points essentiels de la charte sont les suivants :

- le statut du joueur aspirant (16-17 ans)
- le statut du joueur stagiaire (moins de 18 ans)
- le statut du joueur professionnel
- le statut du joueur semi-professionnel

Les deux premiers points sont importants, car ils concernent la formation initiale du joueur français. Georges Boulogne n'a pas attendu que soit publiée la charte pour soulever le problème. Pour commenter la défaite contre l'U.R.S.S. sur le score de 2-0, qui élimine la France de la Coupe du Monde 1974, il s'explique ainsi : « *Nos jeunes joueurs ne préparent pas suffisamment leur carrière professionnelle par un entraînement sérieux, très dur, très long. Nous avons des joueurs professionnels qui sortent directement de l'amateurisme. Ce fond de formation qui doit exister et qui doit se faire de 15 à 19 ou 20 ans n'existe pas chez nous. C'est notre faiblesse, et on ne peut pas, même par l'entraînement, remédier à cette*

---

<sup>1782</sup> Le témoignage rétrospectif de Philippe Piat, représentant des joueurs en tant que président de l'UNFP, est significatif : « *La logique d'apaisement doit beaucoup au rôle joué par Georges Boulogne, le représentant des entraîneurs. Il avait une position d'arbitre engagé, il a beaucoup travaillé à rapprocher les points de vue des uns et des autres* ». *France Football* n° 2990 bis, 1<sup>er</sup> août 2003.

<sup>1783</sup> Entretien du 28 octobre 1998.

*faiblesse* »<sup>1784</sup>. Georges Boulogne vient d'obtenir la création de l'Institut National du Football (INF) de Vichy, inauguré en novembre 1972. Le but de l'I.N.F. est de former des futurs professionnels, ou au moins de bons joueurs. Mais chaque promotion d'élèves ne comprend que 40 jeunes. De ce fait, il est important de pouvoir mettre en place un vivier plus conséquent. Ainsi en mai 1973, sans les formuler de façon explicite, les souhaits de Georges Boulogne évoquent bien les statuts de l'aspirant et du stagiaire. Et surtout, ces deux statuts conditionnent la mise en place des centres de formation de football. Ces centres de formation, dénommés centre d'enseignement du football, sont d'un intérêt primordial pour le football français, car ils impliquent un suivi des jeunes joueurs, dès l'âge de 16 ans. Pour la saison 73/74, ces centres ne sont pas encore obligatoires. Fernand Sastre, Président de la F.F.F. déclare : « *Parallèlement à Vichy, nous souhaitons que chaque club autorisé ait un centre d'enseignement du football* »<sup>1785</sup>. L'obligation des centres d'enseignement du football, dont la dénomination change rapidement pour celle de « centres de formation » communément adoptée se fait dès la saison suivante.

## 1.2. Les centres de formation

Un des grands acquis du football professionnel français engendré par la création de la Charte du football professionnel de 1973 réside dans la création des centres d'enseignement du football, rapidement dénommés centres de formation. Cette obligation imposée aux clubs professionnels a engendré par la suite des résultats dont peu d'observateurs même avisés, et sans doute pas même Georges Boulogne lui-même, avaient mesuré la portée. Bien entendu, ce dernier avait perçu que ce nouveau dispositif allait permettre d'améliorer la qualité des joueurs, formés plus précocement, et par une relation de cause à effet la qualité globale du football français, reflétée à travers les résultats des sélections nationales. L'enjeu est de taille, puisqu'il s'agit de combler un retard récurrent sur les nations phares du football européen et mondial, d'autant que depuis la fin des années 1950, après la campagne de l'équipe de France lors de la Coupe du Monde de 1958, et la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions disputée par le Stade de Reims en 1959<sup>1786</sup>, aucun résultat remarquable n'est venu créer l'illusion que le football français comblait ses lacunes.

La première projection de Georges Boulogne s'avère prémonitoire : « *On peut penser que la création et la vie des Centres de formation vont enfin instaurer en France le*

---

<sup>1784</sup> *France Football officiel* n° 1413, 30 mai 1973.

<sup>1785</sup> *France Football officiel* n° 1417, 27 juin 1973.

<sup>1786</sup> Il s'agit de la deuxième finale disputée par le club champenois contre le Real Madrid, la première l'ayant été lors de la toute première édition de cette compétition en 1956.

*professionnalisme*<sup>1787</sup> ». Certes , dès la fin des années 1950, quelques rares clubs avaient procédé de leur propre initiative à la mise en place d'un réseau de recrutement, comme à Nice, puis dans les années 1960 à Saint-Étienne ou Nancy et à dispenser une ébauche de formation sur le tas<sup>1788</sup>. Mais à partir de 1973, la contrainte de formation vise tous les clubs. Le modèle que le DTN essaie de recopier vient d'Angleterre. Certains clubs, les plus prestigieux, rassemblent de jeunes joueurs et les entraînent quotidiennement, ce qui n'est pas le cas en France. D'autre part, Georges Boulogne et ses adjoints déplorent que le modèle scolaire allemand, avec la demi-journée de travail continue, qui permet de libérer les après-midi pour la pratique sportive chez les jeunes, ne soit pas exportable en France. La création des Centres se justifie par le fait que le football est une activité professionnelle, et qu'à ce titre, à l'instar de toute activité professionnelle sérieuse, il a le devoir d'organiser sa propre formation professionnelle, condition qu'il a négligé jusqu'alors<sup>1789</sup>. Cette mise en œuvre nouvelle doit s'accompagner de moyens idoines, et c'est là une des difficultés majeures auxquelles se heurtera G. Boulogne dans sa croisade pour la formation. Si des normes sont établies en termes d'installations, de matériel, d'encadrement, de services médicaux elles sont respectées à des degrés divers par les clubs. Dès 1975, certains clubs ont respecté la Charte de 1973 et ont doté leur Centre de formation de structures bien réelles qui dépassent la simple existence administrative<sup>1790</sup>, tels que Saint-Étienne, Sochaux, Nantes, Lyon, Nice, Marseille, Strasbourg, Lens, Troyes. D'autres, en revanche, ont plus de difficultés à se conformer aux exigences formulées et les mesures prises en faveur de la mise en place de ces centres restent bien modestes. Les premières réunions des responsables des centres de formation, tenus sous l'égide de la DTN, attestent de situations diverses et parfois précaires : stagiaires qui logent à l'hôtel, dans une villa, sont logés séparément chez l'habitant. Certains suivent des études, d'autres non. Les installations sont parfois très éloignées de l'hébergement, voire parfois inexistantes<sup>1791</sup>.

---

<sup>1787</sup> L'Entraîneur Français au service du Football n° 141, mars 1975.

<sup>1788</sup> H. Slimani. Le système de formation à la française, in D. Demazière et W. Nuytens. Un monde foot, foot, foot ! *Revue Panoramiques* n° 61, 2002. pp. 82-83.

<sup>1789</sup> G. Boulogne : « *La formation professionnelle (ou la formation précoce et méthodique de l'élite) est la marque d'un football national évolué et la condition nécessaire à une représentativité internationale suffisante. Cette formation professionnelle doit être effectuée dans les clubs* ». (En gras dans le texte). L'Entraîneur Français au service du Football n° 141, mars 1975.

<sup>1790</sup> G. Boulogne : « *Les grands clubs ont enfin décidé de promouvoir une véritable formation professionnelle en leur sein. On peut raisonnablement attendre de cette formation une élévation sensible du niveau de nos joueurs et de nos équipes* ». *Ibid.*

<sup>1791</sup> Procès verbal non daté émanant des archives personnelles dactylographiées de Georges Boulogne et intitulé : Les stages d'entraîneurs-formateurs des centres de formation des clubs de première et deuxième divisions. Ce PV mentionne deux stages, l'un tenu au mois d'avril 1975, l'autre en octobre 1975, on peut donc raisonnablement le dater de fin 1975.

Pierre Repellini<sup>1792</sup>

LG : Donc, par contre, tout à l'heure, vous avez dit « en 69, j'ai intégré le centre de formation », mais en fait, il n'y avait pas de centre de formation à l'époque, enfin, officiellement je veux dire... ça n'a été créé qu'en 73 mais effectivement dans les journaux de l'époque, on lisait que Saint-Étienne, c'était quand même les précurseurs en matière de formation, alors .....

PR : Ouais... on avait, euh, c'était pas un centre de formation qu'il y avait euh, c'était euh, pff, on était logé euh ... on était logé dans des familles.... on était logé, euh ..... Sept, huit, dix ... c'était juste avant le centre de formation.

LG : Et, euh, donc quand vous êtes ... ça m'intéresse ça, devenu directeur enfin entraîneur du centre de formation, en 80, est-ce que par rapport à ce que vous aviez vécu comme joueur, où vous étiez dans les apparts, tout ça est-ce qu'il y avait de gros changements, mais là je parle plutôt de l'entraînement ....

PR : Quand moi j'ai fait les entraînements, déjà il y avait plus de .... on avait notre terrain à nous, on avait la musculation dans le club, ça avait déjà évolué là ... le club avait évolué, on n'avait pas encore de centre de formation mais on avait des chambres qui étaient dans le stade au niveau de, de comment dire, euh ... Pas loin de Geoffroy Guichard dans l'enceinte ...

Par rapport aux périodes précédentes, cette mesure nouvelle reflète un bouleversement important : « Elle exige une mentalité particulière : le choix délibéré du football professionnel<sup>1793</sup> ». Le terme de mentalité est à mettre ici en perspective dans un temps court (à l'image du football). Les footballeurs apprentis ou stagiaires des centres de formation doivent désormais accepter dès l'adolescence les servitudes inhérentes à la vie du sportif de haut niveau, le refus de la facilité, l'accoutumance à un entraînement quotidien, lié à la pratique d'un travail acharné, dans des conditions souvent pénibles et gouverné par la volonté de réussir à tout prix. La D.T.N adopte une position très claire : il s'agit bien de prendre en charge des jeunes gens en formation professionnelle, et non de scolaires ou d'étudiants s'entraînant quelques heures par semaine. Les normes fixées sont d'ailleurs précises : 15 à 20 heures d'entraînement par semaine, avec si possible une activité de formation générale ou de pré-reconversion professionnelle, car « c'est le football qui est prioritaire<sup>1794</sup> ». Par cette sentence, il faut entendre que bien évidemment, l'opportunité d'assurer un suivi scolaire des

<sup>1792</sup> Entretien du 29 juillet 2003. Pierre Repellini, professionnel à l'AS Saint-Étienne dans les années 1970, compte 4 sélections en équipe de France en 1973 et 1974. Après une brève carrière d'entraîneur à la fin des années 90 et au début des années 2000, il devient directeur de l'UNECATEF en 2001.

<sup>1793</sup> Procès verbal non daté émanant des archives personnelles dactylographiées de Georges Boulogne et intitulé : Les stages d'entraîneurs-formateurs des centres de formation des clubs de première et deuxième divisions.

<sup>1794</sup> G. Boulogne. *Ibid.*

apprentis et stagiaires est à étudier localement par les clubs, mais que les mesures prises en ce sens restent secondaires au regard des dispositions prises en matière d'entraînement en football. L'objectif n'est pas de former des futurs citoyens, mais des futurs professionnels. Ce but originel est chiffré : permettre à 100 joueurs par an d'atteindre le niveau professionnel de Division 2 et surtout de Division 1, et pour ce faire, tabler sur la formation de 200 joueurs par année sur l'ensemble des centres de formation. En effet, il paraît délicat d'envisager un taux de réussite maximal, sachant que les effectifs et les conditions sont fluctuantes d'un club à l'autre.

Le DTN montre par ailleurs qu'il est sensible aux courants qui envahissent le monde de l'économie, ainsi que celui de la pédagogie scolaire, en déclarant que « *la doctrine de base est celle de l'entraînement par objectifs* <sup>1795</sup> ». Après quelques atermoiements lors de leur mise en route, les centres de formation semblent cristalliser un consensus à l'orée des années 1980. La plupart des joueurs, entraîneurs et dirigeants jugent l'apport des centres de formation de façon très positive <sup>1796</sup>, même si à première vue leur fonctionnement semble coûter cher aux clubs <sup>1797</sup>. De ce fait, certains dirigeants sont peu convaincus du rendement obtenu, et préféreraient utiliser les sommes investies dans les centres de formation à d'autres usages, tels que le recrutement de joueurs reconnus <sup>1798</sup>. Mais il s'avère que ces dirigeants ne sont pas une majorité et que beaucoup de clubs, notamment les moins fortunés, prennent conscience que leur avenir passe par le développement de leur centre. Une étude menée par Gaby Robert, DTN adjoint, et portant sur les six premières années de fonctionnement fait ressortir les conclusions suivantes : De la saison 1974/75 à la saison 1979/80, 24 % des joueurs passés dans un centre de formation ont signé un contrat professionnel en Division 1, et 22 % en Division 2. Et pour la seule saison 1979/80, 44 % des joueurs ont signé un contrat pour la seule Division 1 <sup>1799</sup>. La proportion des joueurs aspirants ou stagiaires vivant et s'entraînant au centre de formation de 74/75 à 79/80 est de l'ordre de 7 à 8 par club. Ce chiffre relativement modeste s'explique par le fait que le coût total de la formation d'un joueur se chiffre en dizaine de milliers de francs, et que les clubs ne peuvent prévoir les résultats que donnera le lancement de cette nouvelle formation.

---

<sup>1795</sup> *Ibid.* Curieusement, Georges Boulogne n'explique pas et n'expliquera jamais aux entraîneurs et éducateurs en quoi consiste cet entraînement par objectifs. Ce concept est apparu en France dans le milieu de l'éducation au milieu des années 1970, et a été développé par D. Hameline. *Les objectifs pédagogiques en formation initiale et continue*. Paris, ESF, 1979.

<sup>1796</sup> *France Football* n°1764, 29 janvier 1980.

<sup>1797</sup> *Ibid.* *France Football* titre d'ailleurs son article : « *Les centres de formation : un luxe nécessaire* ».

<sup>1798</sup> *L'Entraîneur français au service du football* n° 188, juin 1983.

<sup>1799</sup> *Ibid.*

Cyril Serredzum<sup>1800</sup>

CS : Je suis arrivé en minimes 1ère année à Metz et j'ai continué ma scolarité à Marange, et j'ai donc fait mes années de minimes, et ensuite j'ai été au sport études □ à Schuman □ ça m'a, ça m'a permis de rentrer un peu dans le haut niveau, même si à l'époque, euh, le premier choix au niveau des joueurs, c'était le centre de formation, parce qu'à l'époque, au niveau sportif, les meilleurs joueurs allaient au centre de formation, mais comme il n'y avait pas de suivi scolaire, euh, poussé comme il y a maintenant, c'est-à-dire que ceux qui allaient au centre de formation arrêtaient quasiment les études □ Disons que ma, même si j'avais des qualités que j'espérais un jour □ mes parents préféraient que je continue à bosser, déjà à avoir mon bac, et après on verra □ donc, euh, j'étais 3 ans au sport études à Schuman, ça a été une très bonne expérience.

LG : C'était avec René Mourra ?

CS : Ouais, ça a été difficile parce qu'il fallait concilier une certaine dose d'entraînement et, euh □

LG : Et les études.

CS : Et c'était vraiment une expérience enrichissante, et à la sortie de ces 3 années j'ai intégré le centre de formation.

LG : Et tu avais quel âge ? Donc, 18 ans, après le bac □

CS : Oui, c'était en 88, □

LG : Ça faisait tard non, pour intégrer le centre de formation ?

CS : Oui □

LG : Par rapport aux autres, je veux dire.

CS : C'est-à-dire pendant que j'étais à l'école, on s'entraînait à Schuman, c'était pas la même qualité d'entraînement, la même intensité, pendant les vacances on venait au centre de formation, comme c'était sous la responsabilité de Joël Muller, donc je connaissais un peu le fonctionnement, après, c'est sûr que la 1ère année ou j'ai été au centre de formation, j'en ai quand même bavé parce que physiquement, les autres joueurs étaient quand même mieux préparés que moi □

Le témoignage de Cyril Serredzum permet de toucher à un des domaines de prédilection des archives orales, qui est l'histoire du quotidien<sup>1801</sup>. Dans ce cas précis, comme le nombre de footballeurs qui ont un contrat au centre de formation est assez restreint, les clubs professionnels intègrent encore quelques joueurs qui vivent un régime que l'on pourrait qualifier d'intermédiaire au sein des sports-études par exemple. Par contre ce premier bilan qui présente des taux d'intégration au niveau professionnel assez probants, puisque proches des 50% visés par la DTN lors de la mise en route des centres, prête néanmoins le flan aux

<sup>1800</sup> Entretien du 17 mars 2005. Joueur professionnel de 1989 à 2001 à Metz, Montpellier puis Martigues, Cyril Serredzum a disputé plus de 250 matches de Ligue 1. Il a entraîné par la suite Amnéville, une équipe de CFA 2, avant de devenir adjoint de Francis de Taddeo en Ligue 1 au FC Metz.

<sup>1801</sup> F. Descamps, 2006, *opus cit.*, p. 34.

critiques, qui prétendent que certains jeunes, ceux qui échouent à devenir professionnels, sacrifient leur avenir scolaire et social. La réplique de Georges Boulogne est argumentée en plusieurs points : le fait que le taux de réussite se situe aux alentours des 40 % se justifie par la nécessité de sélectionner les meilleurs, de la même façon qu'une sélection des étudiants s'effectue en faculté de médecine, ou à l'entrée des grandes écoles ; on ne peut accuser les centres de formation de provoquer l'abandon d'études prolongées chez les aspirants et stagiaires, puisque ceux-ci n'en auraient de toute façon pas entrepris<sup>1802</sup> ; et enfin, dans nombre de centres de formation, les conditions de travail ont évolué par rapport au néant du début.

Pour ne s'attacher qu'à la partie football, le changement paraît nettement perceptible aux yeux des spécialistes. En effet, jusqu'aux années 1970/75, les clubs professionnels recrutaient les meilleurs amateurs assez tardivement, souvent vers l'âge de 19 ou 20 ans. Ces derniers étaient lancés aussitôt en compétition, et de ce fait beaucoup d'entre eux perdaient pied, parce qu'ils passaient d'un niveau modeste à un niveau élevé sans préparation spécifique. Ceux qui réussissaient néanmoins à s'intégrer dans les rangs des professionnels conservaient des lacunes physiques ou techniques, pas forcément rédhibitoires sur le plan national, mais insurmontables au plan international<sup>1803</sup>. Effectivement, lors de la décennie précédente, de rares clubs tels que Lens, Valenciennes, Sedan<sup>1804</sup> ou Saint-Étienne organisaient un entraînement quotidien pour leurs jeunes joueurs amateurs. Désormais, les centres de formation permettent aux équipes professionnelles de renouveler largement leur effectif<sup>1805</sup>.

*Pierre Repellini*<sup>1806</sup>

*LG : Et vous vous entraîniez où, à part ou avec les pros ?*

*PR : Euh, non, on s'entraînait, euh ... on avait la première année, on était, on s'entraînait à part, on était avec.... euh, il s'appelait Robert Philippe, et donc là, on s'entraînait à part, on s'entraînait avec ceux qu'on appelait les amateurs à l'époque. Et puis, l'année d'après, donc on était intégré de temps en temps avec les pros. C'est à dire qu'on avait un entraînement, on s'entraînait mixte quoi, on avait un entraînement avec les, comment dit, avec les, avec les ....*

*LG : Les amateurs ?*

*PR : Les amateurs, et on avait aussi un entraînement avec les pros.*

<sup>1802</sup> Cette assertion est confirmée par J.-M. Faure et C. Suaud, 1999. *opus cit.*, pp. 207-213.

<sup>1803</sup> *L'Entraîneur français au service du football* n° 188, juin 1983.

<sup>1804</sup> Dans le cas de ces trois clubs, cet entraînement quotidien est permis grâce à l'embauche des joueurs dans les entreprises liées aux activités du Président ou des dirigeants.

<sup>1805</sup> « Un centre de formation bien géré et bien dirigé doit fournir à son club l'ossature de son équipe, c'est-à-dire les trois quarts de son effectif professionnel au moins ». *L'Entraîneur français au service du football* n° 188, juin 1983.

<sup>1806</sup> Entretien du 29 juillet 2003.

Les jeunes joueurs sont désormais accoutumés à suivre un entraînement quotidien, et à se confronter régulièrement aux joueurs professionnels plus chevronnés. De surcroît, les premiers bons résultats obtenus par l'équipe de France de football depuis plus d'une décennie, ainsi quelques résultats probants de clubs français au niveau européen<sup>1807</sup> permettent des supputations quant aux effets bénéfiques de la nouvelle politique de formation. « (□) *il est logique et juste d'imputer, pour une très large part, les résultats internationaux actuels du football français aux centres de formation*<sup>1808</sup> ». Il convient de remarquer que la création des centres intervient à un moment où les politiques ont à peine perçu depuis moins d'une décennie que l'éducation doit être conçue comme un investissement qui a un certain coût et un certain rendement proprement économiques, à la fois individuel dans une optique d'amélioration salariale, et collectif en accroissant la compétitivité d'un pays. L'influence des économistes et des théoriciens a été capitale dans ce changement de perception<sup>1809</sup>, dont semble s'inspirer les dirigeants de la D.T.N. De surcroît, un effet qui n'avait pas forcément été perçu dès le départ réside dans la faculté des centres de formation à donner une existence et une âme aux clubs de l'élite. En effet, parce qu'ils permettent à une petite communauté de joueurs de vivre en permanence dans les locaux du club, de s'entraîner chaque jour sur les terrains proches, ils contribuent à créer de la vie autour des locaux et des structures.

En ce qui concerne les joueurs formés, le bilan des centres de formation après 8 années de fonctionnement est encore plus favorable que le premier constat dressé. Gaby Robert ne s'en cache pas : « *Les résultats après 8 et 10 ans d'une action formative continue, d'ampleur nationale, menée en faveur du joueur de haut niveau, justifient pleinement l'existence des centres de formation mis en place peu après l'ouverture de l'INF Vichy en 72. C'est un point sur lequel on ne discute plus*<sup>1810</sup> ». En effet, le pourcentage de joueurs français formés dans un centre de formation est pour la saison 1983/84 de 70 %, auquel s'ajoutent les 9 % formés à l'INF Vichy, ce qui représente un total de 79 % pour la Division 1 française<sup>1811</sup>. L'objectif à moyen terme de la DTN est bien atteint, puisque ce sont effectivement plus des trois quarts des effectifs professionnels qui ont été formés dans ces centres. L'atteinte de ce but se justifie par le renouvellement des effectifs, lié à la brièveté de la carrière de joueur professionnel, de l'ordre d'une dizaine d'années en moyenne dans les années 70 et 80. La plupart des joueurs

<sup>1807</sup> Se reporter au chapitre sur les progrès du football français

<sup>1808</sup> G. Boulogne. *L'entraîneur français au service du football* n° 188, juin 1983.

<sup>1809</sup> O. Marchand, C. Thélot. *Le travail en France. 1800-2000*. Paris, Nathan, 1997. 269 p.

<sup>1810</sup> *L'entraîneur français au service du football* n° 198, juin 1984. Les 8 années évoquées par Gaby Robert correspondent à la date effective de mise en service des centres de formation, les 10 années à celle de l'INF Vichy.

<sup>1811</sup> En 83/84, ce pourcentage est de 74 % pour la Division 2.

recrutés avant l'adoption de la Charte de 1973 ont pris leur retraite et ne font plus partie des rangs des professionnels. Cette proportion a continué à grimper et en 1989, ce sont 90 % des effectifs professionnels de première division qui sont alimentés par les centres de formation<sup>1812</sup>. Selon la D.T.N., certains clubs vivent à 70 et 80 % de leur centre de formation. Il faut entendre par cette affirmation que trois quarts des joueurs qui évoluent dans l'équipe professionnelle ont été formés dans le propre centre de formation du club. Tout aussi probante est l'analyse des sélectionnés dans les différentes équipes de France, seniors, espoirs et jeunes. En effet, tous les joueurs sélectionnés dans les équipes de France lors de la saison 1989/90 sont sans exception issus des centres de formation<sup>1813</sup>.

Les années 1990 voient la situation des centres de formation évoluer. La preuve a été administrée qu'ils fournissent aux équipes professionnelles un vivier indispensable de joueurs de haut niveau, aptes pour les meilleurs d'entre eux à défendre les couleurs de la France avec succès dans les compétitions nationales, puis à partir des années 1995 à évoluer sans rencontre de problème d'adaptation dans les meilleurs clubs européens<sup>1814</sup>. De ce fait, forts de ce constat, les clubs consacrent davantage de moyens aux centres de formation, et recrutent des aspirants et stagiaires en plus grand nombre<sup>1815</sup>. De surcroît, les clubs recrutent les joueurs plus jeunes, puisqu'ils rentrent d'abord en pré-formation<sup>1816</sup> avant éventuellement d'intégrer le centre de formation. En élargissant le recrutement des jeunes joueurs pour l'entrée au centre de formation, les clubs prennent évidemment sciemment la responsabilité de laisser un nombre de joueurs plus conséquent en situation d'échec : le nombre d'équipes professionnelles n'augmente pas, le turn-over est donc limité, et il est évident qu'un pourcentage plus limité de joueurs accède au rang des professionnels par rapport aux années 1970 et 1980. La proportion entre ceux qui intègrent un centre de formation vers l'âge de quinze ans et ceux qui signent un premier contrat professionnel dans les trois années qui suivent varie de un sur cinq à un sur quinze<sup>1817</sup>. L'UEFA aimerait que cette proportion, dénommée le player factor soit fixée à un pour cinq, mais les clubs français protestent, et affirment devoir former davantage de joueurs, notamment en Ligue 1<sup>1818</sup>. Malgré tout, le

---

<sup>1812</sup> G. Boulogne : « Ils remplissent ainsi, complètement, la mission qui leur a été impartie ». *L'entraîneur français au service du football* n° 248, juillet-août 1989.

<sup>1813</sup> *L'entraîneur français au service du football* n° 256, mai 1990.

<sup>1814</sup> Se reporter au chapitre sur les progrès du football français.

<sup>1815</sup> H. Slimani. Le système de formation à la française, in D. Demazière et W. Nuytens. Un monde foot, foot, foot ! *Revue Panoramiques* n° 61, 2002. p. 82.

<sup>1816</sup> La préformation est née en 1990 à Clairefontaine, s'est poursuivie d'abord dans six centres régionaux avant que les clubs ne reprennent le relais et rendent caduques ces centres régionaux. Lire à ce sujet le dossier paru dans *France Football* n° 2848 bis, 10 novembre 2000.

<sup>1817</sup> *France Football* n° 3227 bis, 15 février 2008.

<sup>1818</sup> *Ibid.*

nombre des joueurs issus des centres de formation qui débute en D1 ne baisse pas dans les années 90<sup>1819</sup>. Et quoiqu'il en soit, malgré les diverses contraintes qui pèsent çà et là sur les clubs professionnels, qui se sentent menacés de voir leurs centres de formation pillés de leur meilleurs éléments<sup>1820</sup>, et sont débarrassés de l'obligation de posséder un centre de formation depuis le 12 juin 2003<sup>1821</sup>, il semble que cette structure ait encore de beaux jours devant elle en France. En tant que parent pauvre du cercle fermé des cinq grandes ligues européennes, le football français n'a pour l'instant pas d'autre choix que celui de pérenniser et d'améliorer, notamment par le biais de la pré-formation, des centres de formation qui sont encore cités en exemple dans les autres pays européens et même hors de l'Europe<sup>1822</sup>.

### 1.3. L'entraîneur du centre de formation

Dans un premier temps, la question du profil que doit posséder l'entraîneur du centre de formation ne se pose pas. En général, les clubs nomment un technicien qui officiait déjà au club, et s'occupait d'une ou plusieurs équipes de jeunes avant la promulgation de la Charte en 1973. Il peut s'agir d'un ancien joueur professionnel comme Claude Dubaële à Rennes, d'un ancien entraîneur professionnel comme Karel Michlowski à Angers, ou d'un ancien joueur amateur comme Joseph Birtel<sup>1823</sup> à Metz. Au départ, il peut s'agir d'un entraîneur qui avait été engagé pour diriger l'équipe réserve, engagée dans le championnat de France amateur de Division 3<sup>1824</sup>, et non pas pour s'occuper d'un centre de formation. Mais ce cas n'est pas généralisé à tous les clubs, certains ayant procédé à la nomination d'un responsable du centre différent de l'entraîneur de l'équipe réserve, ce qui ne va pas sans poser des problèmes à propos des rythmes de travail à adopter, et des objectifs à privilégier. Les premières années d'existence s'écoulaient au gré des gestions plus ou moins réussies de ces situations différentes et des éventuelles contradictions qui peuvent en découler au sein des clubs, avant que les responsables des formateurs ne proposent des orientations différentes.

---

<sup>1819</sup> *France Football* n° 2848 bis, 10 novembre 2000.

<sup>1820</sup> Lire le dossier consacré à ce sujet par *France Football* n° 3166, 12 décembre 2006.

<sup>1821</sup> En fait les clubs sont dorénavant uniquement astreints à un plan de formation, et peuvent le déléguer à des organismes extérieurs. Ibid

<sup>1822</sup> Par l'intermédiaire de son directeur Denis Schaeffer, le centre de formation du FC Metz a développé des partenariats avec la province chinoise de Chengdu, le centre « génération football » de Dakar au Sénégal, le centre national de haute performance du Québec. Régulièrement, des footballeurs issus de ces pays partenaires signent des contrats de stagiaires et de professionnels au FC Metz.

<sup>1823</sup> Dubaële a 35 ans en 1975, Michlowski 57 ans.

<sup>1824</sup> Il s'agit du troisième niveau national français, après la Division 1 et la Division 2. Vient ensuite le plus haut niveau régional de cette époque, qui est la division d'honneur.

Pour la première fois en 1983, il apparaît que l'entraîneur du centre de formation doit posséder un profil spécifique<sup>1825</sup>, même si chaque formateur peut développer un style particulier.

*Philippe Gaillot<sup>1826</sup>*

*Avec Marcel Husson, j'ai découvert le surpassement, la gagne, on sortait du vestiaire on était à bloc .. Il m'a fait franchir un premier palier. Avec lui, c'était devenu normal de se surpasser. Il te donnait confiance dans la causerie d'avant match, il mettait en avant tes qualités, tu sortais de là, t'étais à bloc. C'était un état que je n'avais jamais connu auparavant, il m'amenait des choses que je ne pensais pas savoir. C'est aussi Marcel qui m'a fait reculer au poste de défenseur. C'était contre Reims, Antoine Pfrunner, qui jouait stoppeur, se blesse . Alors Marcel m'a fait passer derrière . Antoine a été blessé pendant deux mois et moi j'ai aligné des bons matches. Et même quand Antoine est revenu, j'ai été maintenu en défense. En même temps, j'ai découvert la frustration celle liée au fait de continuer à vouloir jouer devant . Après, Marcel Husson est passé entraîneur chez les pros, et c'est Joël Muller qui a repris le centre de formation. Moi, j'ai été confronté à un autre choix. Je devais signer un contrat avec le club, et en même temps, je voulais suivre mes études à la fac . J'ai demandé à avoir le droit de passer au moins les examens . Mais le club n'a pas été d'accord . Je n'ai donc pas eu de contrat la 1<sup>ère</sup> année .. Et pendant cette 1<sup>ère</sup> année de fac, sur le plan foot, j'ai fait une bonne saison. Avec Joël, le changement a été brutal : il était méthodique, rigoureux, à l'entraînement, tout était au cordeau .*

Quelle que soit la méthode employée par le formateur, son comportement, son attitude, son but est de former des joueurs les plus performants possibles, qui soient aptes dès leur arrivée dans l'équipe professionnelle à affronter le niveau supérieur. La DTN engage d'ailleurs une réflexion quant à la création d'un diplôme de formateur spécifique. En effet, si la recherche de résultats est certes recherchée, elle n'est pas aussi indispensable qu'au niveau de l'équipe professionnelle, et moins incontournable que la recherche d'une formation du joueur qui soit la plus complète possible. La nécessité de former un type d'entraîneur particulier, qui ne semblait pas évidente lors de l'adoption de la Charte de 1973, s'impose désormais<sup>1827</sup>. N'importe quel entraîneur possédant le diplôme le plus élevé semblait pouvoir faire l'affaire. Or, il s'avère désormais que diriger un centre de formation requiert des compétences spécifiques en partie différentes de celles qui sont adéquates pour diriger une

<sup>1825</sup> L'Entraîneur français au service du football, n° 188, juin 1983.

<sup>1826</sup> Entretien du 18 mars 2005. Philippe Gaillot a porté à 420 reprises le maillot du FC Metz, essentiellement en Ligue 1, entre 1984 et 2002. Il a accompli toute sa carrière dans le club lorrain à l'exception de la saison 1992-93 effectuée à l'US Valenciennes. Depuis 2005, il a intégré la cellule de recrutement du FC Metz.

<sup>1827</sup> G. Boulogne : « Il est regrettable que les clubs n'attachent pas toujours un soin particulier à la recherche et au maintien en poste du responsable du centre de formation ». Ibid.

équipe professionnelle. Ce constat permet de jeter les bases d'une évolution. L'entraîneur ne doit plus être un ancien entraîneur professionnel parachuté dans un centre de formation par défaut, dans l'attente d'un poste vacant au niveau professionnel, ni un entraîneur dirigeant les joueurs adultes de l'équipe réserve, mais au contraire un véritable formateur. A partir de ce moment, il devient complexe d'établir le portrait type de l'entraîneur du centre de formation : il n'est plus obligatoirement un ancien joueur de haut niveau, même si c'est souvent le cas ; et il n'aspire pas dans un premier temps à entraîner l'équipe professionnelle. En cas de contre-performances de l'équipe première, la tentation de recourir à la solution interne, et donc de remplacer l'entraîneur professionnel par le responsable du centre de formation s'avère un recours qui n'est pas rare des années 1980 nos jours<sup>1828</sup>. Il doit également être un homme rigoureux, car la rigueur est la valeur de mise dans les centres de formation, aussi bien en ce qui concerne l'approche de l'entraînement que celle de la compétition. A ce titre, elle est un paramètre incontournable dans l'évaluation de la valeur du futur professionnel<sup>1829</sup>. Cette qualité fait parfois défaut aux yeux de la DTN<sup>1830</sup>, même si paradoxalement, certains responsables des centres de formation sont accusés d'infliger un régime de vie et de fonctionnement trop drastique à leurs pensionnaires. De ce fait la DTN définit clairement à l'intention des clubs les qualités qu'elles souhaitent retrouver dans chaque entraîneur responsable d'un centre de formation : « *Les instances techniques doivent être exigeantes vis-à-vis des techniciens : (□) des spécialistes de haut niveau, passionnés par leur discipline, férus de connaissances nouvelles et d'expérimentations, à l'affût de tout ce qui peut permettre les progrès de leur sport, et surtout aptes à la discussion générale, capables de synthèses, ouverts à la définition de principes de travail, en mesure d'imaginer et d'assurer la mise en œuvre des décisions prises* »<sup>1831</sup>. L'objectif assigné à ces hommes n'a pas varié. Il s'agit plus que jamais de former des joueurs de niveau national, surtout pour la Division 1, et parmi les meilleurs de niveau international, en coordonnant une succession d'opérations assez délicates, qui voient se succéder la détection, la formation et la « livraison » des joueurs à l'équipe professionnelle, dans des conditions d'apprentissage et de contrôle, dûment spécifiées et

<sup>1828</sup> Se reporter aux différents entretiens menés avec Francis de Taddeo, menés respectivement le 18 juillet 2003, le 9 août 2004 et le 20 juin 2008, qui est passé du poste d'entraîneur du centre de formation à celui d'entraîneur de l'équipe professionnelle en 2006.

<sup>1829</sup> G. Boulogne. *L'Entraîneur français au service du football* n° 229, août 1987.

<sup>1830</sup> G. Boulogne. « *Le technicien doit être exigeant, toujours exigeant vis-à-vis des joueurs : à l'entraînement, dans la préparation, en match. Mais il doit aussi être exigeant vis-à-vis de lui-même : présence, ponctualité, dynamisme, participation, connaissances, ouverture sur les progrès de la discipline, intérêt porté aux joueurs* □ *C'est dans ce domaine que nous pêchons volontiers* ». *L'Entraîneur français au service du football* n° 248, juillet-août 1988.

<sup>1831</sup> G. Boulogne. *L'Entraîneur français au service du football* n° 281, novembre 1992.

vérifiées<sup>1832</sup>. Deux priorités s'imposent à l'entraîneur du centre de formation : le football, et un gros travail<sup>1833</sup>. Néanmoins, les relations humaines développées avec les joueurs qui réussissent sont souvent fortes, et pour cause. L'entraîneur et le jeune joueur se côtoient durant plusieurs années, et bien souvent les deux passent bien plus de temps ensemble qu'avec leur famille respective. Il s'ensuit parfois une relation basée sur un sentiment de fierté pour l'un, satisfait d'avoir aidé le joueur à atteindre son objectif ; de gratitude pour l'autre, reconnaissant envers son ancien mentor de l'avoir guidé aidé à devenir professionnel, ainsi qu'en atteste ce témoignage de Elie Baup, entraîneur des Girondins de Bordeaux. « *Il y a des retours avec les gars que tu as fréquentés en tant que formateur. Rarement avec ceux que tu as connus en tant qu'entraîneur* »<sup>1834</sup>. Par rapport au responsable de l'équipe professionnelle, fonction d'entraîneur du centre de formation le conduit souvent à s'occuper de davantage d'aspects de la vie de leurs joueurs, tel que leurs études scolaires ou encore leurs blessures<sup>1835</sup>. Ces relations plus soutenues, que l'entraîneur peut entretenir avec les jeunes joueurs du centre de formation, il lui faut ensuite les abandonner lorsqu'il devient entraîneur de l'équipe professionnelle par manque de temps, mais aussi tout simplement en raison parfois des représentations que les joueurs ont de sa fonction.

## 2. La construction "théorique" d'un staff

Un autre aspect inhérent à l'adoption de la Charte de 1973 réside dans la diversification des rôles et fonctions de l'entraîneur. En effet, l'entraîneur n'est plus seul. Il partage désormais sa responsabilité, même si ce n'est pas à part égale, avec un autre entraîneur, responsable du centre d'enseignement. Certes, depuis 1971-72, les clubs professionnels de Division 1 sont astreints par la F.F.F. à compter dans leur « *effectif technique, un entraîneur instructeur + 2 entraîneurs* »<sup>1836</sup>.

Est-ce pour autant le signe de l'existence d'une réelle équipe<sup>1837</sup> d'entraîneurs ? La réponse est négative. Le F.C. Metz en 1971/72, par exemple, déclare Jacques Favre comme responsable professionnel, André Watrin comme deuxième entraîneur, et André Berne comme troisième entraîneur. Or ces deux derniers entraînent, l'un la section amateur, l'autre

<sup>1832</sup> G. Boulogne. *L'Entraîneur français au service du football* n° 284, mars 1993.

<sup>1833</sup> *Ibid.*

<sup>1834</sup> *France Football* n° 2961 bis, 10 janvier 2003.

<sup>1835</sup> Comme le confirme l'épisode enregistré lors de l'entretien avec Francis de Taddeo, du 18 juillet 2003.

<sup>1836</sup> *France Football officiel* n° 1342, 12 janvier 1972.

<sup>1837</sup> Par souci de clarté, nous emploierons le terme anglo-saxon de staff pour qualifier l'équipe des entraîneurs, pour ne pas confondre l'équipe d'entraîneurs et l'équipe des joueurs.

les équipes de jeunes. Il n'y a pas de réelle concertation entre eux. Certes, ces entraîneurs se côtoient, se croisent, discutent à l'occasion, mais les décisions qui concernent l'équipe professionnelle sont prises exclusivement par l'entraîneur en chef Jacques Favre<sup>1838</sup>. D'ailleurs, de nombreux clubs de Division 1 ne sont pas à même de fournir deux entraîneurs diplômés, en plus de l'instructeur : l'hypothèse la plus probable est que les entraîneurs diplômés préfèrent monnayer leurs compétences dans des clubs amateurs de bon niveau. Ce choix leur offre de meilleures possibilités de rémunération ainsi qu'une meilleure exposition médiatique au niveau régional. De ce fait, la F.F.F. ajuste ses exigences pour la saison 72/73. L'effectif technique des clubs de 1<sup>ère</sup> division doit comprendre « 2 entraîneurs dont un entraîneur-instructeur sous contrat »<sup>1839</sup>. Mais la Charte de 1973, en prévoyant le statut du joueur aspirant dès l'âge de 16 ans, modifie les données relatives à la présence des entraîneurs dans les clubs. « Cette formation est donnée dans les centres d'enseignement créés par les clubs autorisés et agréés.

*Conditions d'agrément pour la saison 1973-1974 :*

- structures :

1° trois techniciens au minimum :

- un entraîneur-instructeur, entraîneur-chef, responsable direct de l'entraînement des professionnels et assimilés, et responsable de la planification générale de l'entraînement dans le club.

- un entraîneur à temps complet pour les stagiaires

- un entraîneur pour la section amateur.

2° un médecin certifié en médecine sportive sous contrat à temps partiel.

3° un masseur-kinesithérapeute sous contrat (temps partiel ou complet). »<sup>1840</sup>.

S'ensuivent les conditions matérielles, terrains, ballons ainsi que des prévisions pour les saisons suivantes : salles de musculation, cabinet médical, et un animateur conseiller pour la formation générale et le contrôle des stagiaires, aspirants, jeunes joueurs. Mais avant tout, cette création de centre d'enseignement prévue par la charte à un effet immédiat : l'entraîneur professionnel n'exerce plus sa profession de manière esseulé, mais il est invité à créer une véritable petite équipe technique et médicale autour de lui. En effet, parce qu'il est

<sup>1838</sup> Entretien avec Carlo Molinari, 20 mars 2001.

<sup>1839</sup> *France Football officiel* n° 1389, 13 décembre 1972.

<sup>1840</sup> *France Football officiel* n° 1346, 21 novembre 1973.

responsable général de la planification de l'entraînement dans le club, il se voit mis en demeure d'entretenir des relations avec l'entraîneur du centre de formation. Bien entendu, les premiers staffs d'entraîneurs, au sein des clubs sont réduits à deux unités : mais la création des centres d'enseignement rend indispensable une collaboration, même si elle est parcellaire. De surcroît, la responsabilité du nouveau technicien est elle aussi partiellement engagée : il doit fournir à l'équipe professionnelle des jeunes joueurs préparés de façon efficace. Pour autant, c'est avant tout la responsabilité de l'entraîneur en chef, l'entraîneur de l'équipe professionnelle, qui demeure engagée. Visible, médiatique, il occupe l'avant-scène, contrairement à son collègue du centre de formation. De ce fait, pour répondre aux impératifs de résultats, l'entraîneur de l'équipe professionnelle doit collaborer avec son nouveau collègue. Arnold Sowinski, entraîneur de l'équipe professionnelle du R.C. Lens de 1969 à 1978, puis de 1979 à 1982, et du centre de formation de Lens en 1978-79, révèle :

*LG : La nécessité de centres de formation a-t-elle eu un impact sur les relations entre l'entraîneur de l'équipe professionnelle, et le responsable du centre de formation ?*

*AS: Bien sûr. J'étais 15 ou 17 heures sur les terrains. Je m'occupais des miens, mais j'allais voir tous ces joueurs les jeunes. J'allais voir tous leurs entraînements. Et puis je faisais un roulement, j'en prenais à tour de rôle deux ou trois avec les pros, pour qu'ils se frottent au niveau professionnel. Alors forcément, on discutait beaucoup.*

*LG : Avec l'entraîneur du centre de formation ?*

*AS: Oui, c'est ça<sup>1841</sup>*

La relation à l'entraîneur du centre de formation devient indispensable pour l'entraîneur de l'équipe professionnelle, même s'il est lui-même l'entraîneur prestigieux du club. Une remarque s'impose : la première est que la charte impose des contraintes de recrutement et d'encadrement. Mais dans les années 70, ces contraintes ne se sont pas transformées en ressources par les clubs professionnels. En effet, si l'entraîneur n'est plus seul, s'il évolue au sein d'un mini staff de club professionnel, les relations entre entraîneur de l'équipe fanion et celui du centre de formation, si elles n'en restent plus au pur stade théorique, sont souvent bien réduites. L'explication réside dans le fait que l'entraîneur de l'équipe professionnelle est celui qui occupe le poste le plus prestigieux, et, celui qui est recruté en priorité par les clubs. Si la Charte de 73 a permis de doubler les emplois d'entraîneur au sein des équipes professionnelles, en imposant le recrutement d'un entraîneur

<sup>1841</sup> Entretien du 15 juillet 2003. Joueur professionnel à Lens de 1952 à 1966, Arnold Sowinski devient entraîneur du RC Lens de 1969 à 1978 et restera dans l'encadrement du club jusqu'en 1988.

du centre de formation, néanmoins ce dernier a peu d'influence sur les décisions prises par l'entraîneur en chef. S'il avait trop de pouvoir, il pourrait d'ailleurs se poser en rival potentiel pour ce dernier. En cas de conflit entre un entraîneur et ses dirigeants, ou ses joueurs, la tentation pourrait se révéler forte de se tourner vers une solution interne : l'entraîneur du centre de formation serait donc susceptible de constituer une menace d'autant plus grande que ses supports et son implication avec l'équipe professionnelle seraient importants.

Francis de Taddeo<sup>1842</sup>

LG : Quelles ont tes relations avec le staff pro ? As-tu le sentiment de faire partie d'une équipe ?

FDT : J'en ai eu la prétention. Maintenant, je tiens à être dans la peau d'un pro en recevant leur formation. C'est pour cela que je me suis inscrit au DEPF. J'ai tendance à penser qu'on ne fait pas le même métier. Il y a des relations d'intérêt, mais pas de réelle connivence. Meilleur entraîneur pro est, et plus forte sera ma structure. On tombe rarement d'accord : entre le joueur qui n'est pas prêt, mais qu'il est obligé de prendre, parce qu'il a des blessés dans l'effectif, celui qui est prêt mais qu'il ne prend pas. Avec le DEPF, je vais essayer de voir les choses du côté de l'entraîneur pro, parce qu'il y a toujours de bonnes raisons de prendre ou de ne pas prendre un joueur, des raisons stratégiques, médiatiques. Quand Gress prend Signorino ou Adebayor, c'est moins pour des raisons stratégiques que politiques. Dois-je le juger ? J'aurais peut-être fait pareil. Il ne m'a rien demandé, où à peine. Il ne fallait pas que ce soit mon idée. Quelle prétention peut-on avoir alors de faire une équipe ensemble ? Plus les joueurs sont bons, moins j'en parle. Il faut laisser à l'entraîneur le plaisir de la découverte. Je suis persuadé qu'il vaut mieux que le joueur bénéficie de l'effet Pygmalion. Si l'entraîneur pro vient chercher un joueur, il va tout faire pour favoriser son intégration. Alors que si je lui envoie un joueur, et qu'il me le renvoie, tu vois l'effet pour le joueur... Non, rien ne marche mieux que l'entraîneur qui pense les avoir découverts.

Cette absence de travail en équipe, de direction commune, ou en tout cas son absence de généralisation s'est pérennisée jusqu'à nos jours. C'est du moins ce que laissent entrevoir les différents entretiens réalisés auprès d'entraîneurs ayant occupé la position de directeur du centre de formation comme ceux après des entraîneurs de l'équipe professionnelle. L'anecdote rapportée par Francis de Taddeo<sup>1843</sup> est révélatrice, alors qu'il évoque un intérêt commun, mais un manque de connivence entre les deux structures. L'effet Pygmalion qu'il évoque peut également provoquer un effet Brattesani<sup>1844</sup> qui ne pourra être que favorable au

<sup>1842</sup> Entretien du 18 juillet 2003. Ancien joueur amateur, Francis de Taddeo devient entraîneur du centre de formation du FC Metz en 1996. En 2006, il devient entraîneur de l'équipe professionnelle qu'il fait remonter en Ligue 1, avant d'être limogé quelques mois plus tard suite à une série de résultats défavorables en Ligue 1.

<sup>1843</sup> Entretien du 18 juillet 2003.

<sup>1844</sup> L'effet Brattesani (84) est un effet de circularité positive. Si les élèves sentent que l'enseignant a une bonne opinion d'eux, en retour ils percevront l'enseignant comme une personne compétente, et seront motivés pour

joueur et partant à l'équipe toute entière. Ainsi, on peut penser, que si ces deux structures et leur principal représentant oeuvrent chacune dans l'intérêt du club, elles fonctionnent chacune dans un espace relativement cloisonné et indépendant de l'autre. Des relations existent entre les deux entités et leur dirigeant principal, mais pas de l'ordre de la concertation suivie. Il semble également que diriger un centre de formation soit souvent vécu comme une étape par celui qui occupe cette fonction, le poste d'entraîneur principal étant naturellement visé à terme<sup>1845</sup>. En cas de problème majeur au sein de l'équipe professionnelle, à l'occasion, de limogeages de l'entraîneur, la solution de remplacement par l'entraîneur du centre de formation, sans être généralisée, est loin de constituer une rareté<sup>1846</sup>, d'autant qu'elle s'avère souvent moins coûteuse ou moins hasardeuse.

### 2.1. La construction effective d'un staff

Si la création d'un véritable staff au sein du club reste purement superficielle, à défaut d'être simplement théorique, en revanche la fin des années 80 préside à la constitution d'un staff au sein de l'équipe fanion. Les avis convergent pour désigner Robert Herbin, entraîneur de l'A.S. St Etienne, comme l'instigateur de cette innovation en 1987. Herbin se rappelle que la fonction d'entraîneur-adjoint n'existait pas en 1972, lors de son tout premier mandat. Ses réminiscences l'amènent à évoquer l'éventualité de l'existence de cette fonction en Italie, voire en Espagne, lors de cette période. Par contre dès le début second mandat à l'ASSE en 1987, il demande un adjoint au président Laurent<sup>1847</sup>. Ce dernier lui octroie le droit de choisir un de ses anciens coéquipiers, Christian Sarramagna<sup>1848</sup>. La demande de Robert Herbin est motivée par deux faits : tout d'abord, plusieurs blessures l'empêchent de démontrer des exercices sur le terrain, ce qu'il juge handicapant vis-à-vis de ses joueurs. Mais surtout, la présence de cet adjoint, apte à diriger les séances d'entraînement, permet à l'entraîneur de prendre du recul pour mieux observer. Selon Guy Roux, ce dispositif constitue une innovation primordiale. " *L'évolution principale, c'est le travail en équipe. Quand j'ai commencé il y a*

---

s'engager dans l'apprentissage. Cet effet, ainsi que l'effet Pygmalion, sont décrits par M. Durand et J. Riff. *Relation pédagogique et apprentissage en éducation physique : effets des croyances des maîtres et des élèves*, in J.-P. Famose, P. Fleurance, Y. Touchard. *L'apprentissage moteur. Rôle des représentations*. Joinville, Ed. EPS, 1991. pp. 180-193.

<sup>1845</sup> C'est en tout cas l'opinion de Jean-Marc Guillou. En *finir avec les scandales du football*. Paris, Première Ligne, 1994. p. 168.

<sup>1846</sup> *Ibid.*

<sup>1847</sup> P. Bonneteau, C. Chevally. « *Robert Herbin. Le football mot à maux* ». Roanne, éditions De Borée Thobas, 2004. p. 116.

<sup>1848</sup> Christian Sarramagna a évolué à l'A.S. Saint-Étienne en tant que coéquipier de Robert Herbin de 1968 à 1972, puis sous la direction de ce dernier de 1972 à 1979. Il compte 4 sélections en équipe de France de 1973 à 1976.

quinze en Division 1, nous étions tous seuls. Il n'y avait même pas d'adjoints. C'est Herbin qui a donné la grosse impulsion<sup>1849</sup>." Depuis les débuts des années 80, tous les clubs professionnels français sans exception, ont rapidement suivi l'exemple stéphanois. Cette orientation s'inscrit dans une tendance lourde qui se développe dans les organisations du travail à partir du milieu des années 1980, et est liée à l'adoption de la logique de compétence<sup>1850</sup>. La compétence peut ici être définie comme la participation des salariés à la compétitivité de leur entreprise, et s'accompagne de qualités à développer chez tous les salariés : initiative, responsabilité, travail en équipe<sup>1851</sup>. Ce dernier volet émerge donc dans le milieu de l'entraînement professionnel en football à la même période qu'il apparaît dans le monde du travail en France.

Depuis le milieu des années 80 les staffs techniques professionnels de première division comprennent souvent trois à quatre techniciens. En plus de l'entraîneur principal, on note la présence d'un, voire de deux adjoints, d'un entraîneur des gardiens de but et d'un préparateur physique. Cette augmentation quantitative de l'effectif d'encadrement a une conséquence positivement ressentie par le représentant syndical des entraîneurs. "*Pour la profession, c'est bon. On a fait passer le nombre d'entraîneurs de un ou deux par club à cinq ou à huit. On a toujours un volant de chômage, mais avec beaucoup plus d'emplois*<sup>1852</sup>". Cette incidence a donc permis de doubler voire tripler les postes à responsabilité au sein de l'encadrement des équipes professionnelles. Dans ce contexte où les promotions d'entraîneurs qui obtiennent le D.E.P.F. restent stables chaque année, alors que les effectifs de Ligue 1, Ligue 2 et National restent stables et ne risquent pas de connaître de variation positive, cette croissance des effectifs au sein des équipes professionnelles a eu au départ des répercussions positives. Mais bien évidemment, les effets commencent à s'estomper, puisque chaque année les nouveaux titulaires du D.E.P.F. viennent s'ajouter à ceux des promotions des années précédentes, alors que le nombre annuel de départ en retraite ne compense pas l'afflux des arrivées<sup>1853</sup>. Pour permettre une nouvelle augmentation des effectifs au sein des staffs, une piste a déjà été évoquée. Elle réside dans l'entraînement spécifique des joueurs par ligue, selon le poste occupé, l'instar de ce qui se pratique aux Etats-Unis dans le football américain<sup>1854</sup>.

---

<sup>1849</sup> France Football n° 2569, 10 juillet 1995.

<sup>1850</sup> C. Dubar, 2000, *opus cit.*, p. 110.

<sup>1851</sup> *Ibid*, p. 111.

<sup>1852</sup> Guy Roux. France Football n° 2569, 10 juillet 1995. Les chiffres annoncés concernent aussi bien l'équipe professionnelle que le centre de formation.

<sup>1853</sup> Et pour cause, puisque la création du DEPF ne date que de 1991.

<sup>1854</sup> En NFL (National Football League), chacune des 32 franchises professionnelles emploie de nombreux coaches : coordinateurs défensifs, offensifs, coaches de position, coaches de ligne. Se référer au témoignage de

Certains entraîneurs ont déjà émis un intérêt pour la prospective de ces entraînements spécifiques qu'on pourrait voir mener par des entraîneurs spécialisés : entraîneur des attaquants, entraîneur des milieux de terrain, entraîneur des défenseurs. Mais pour l'instant, ces idées en sont restées au stade de vagues projets<sup>1855</sup>. Sans doute la masse salariale de nombreux clubs de Ligue 1 aurait-elle à souffrir de l'embauche de plusieurs membres du staff, moins visibles, moins médiatiques et moins porteurs pour l'image, notamment par rapport au recrutement potentiel de nouveaux joueurs.

## 2.2. L'entraîneur adjoint

L'adjonction d'adjoint correspond donc à une nécessité ressentie par l'entraîneur principal. Au besoin de prendre du recul, de pouvoir bénéficier d'une vision plus globale de l'équipe à l'entraînement, s'ajoute celui d'alléger une charge de travail et sa diversification des tâches de plus en plus grande, notamment à partir des années 90. A la lumière de l'expérience des vingt-cinq dernières années, on peut considérer qu'il existe deux types d'entraîneur-adjoint :

### 2.2.1. L'entraîneur-adjoint en recherche d'ascension sociale

Recruté le plus souvent par cooptation de la part de l'entraîneur professionnel, l'adjoint ne souhaite pas forcément se cantonner indéfiniment au rôle de second. Robert Herbin, le tout premier à avoir eu besoin d'un assistant, a vu d'ailleurs son adjoint Christian Sarramagna briguer sa place et le remplacer en cours de saison<sup>1856</sup>. Ce qui ne l'a pas empêché de souligner la nécessité de recourir à un adjoint tout en précisant que la difficulté réside dans le fait de trouver "le bon "second. Ce qu'il sous-entend par le terme « bon », c'est un adjoint qui se cantonne dans son rôle d'assistant, qui ne brigue pas le poste principal, qui ne fasse d'ombre à l'entraîneur en chef, en plus, évidemment, d'accomplir ses tâches d'entraîneur. Depuis que ce poste d'adjoint existe, il s'est toujours trouvé des hommes désireux d'accéder au poste supérieur, et ce n'est pas leur faire injure d'écrire que parfois, certains d'entre eux profitent des aléas dans le parcours d'une équipe professionnelle pour tenter de parvenir à leurs fins. Le problème qui peut se poser, c'est que parfois l'entraîneur en chef s'estime trahi, juge qu'il y a eu intrigues dans son dos, lorsqu'à la suite des mauvais résultats, il se voit remplacé par son

---

R. Tardits, in B. Heimermann. *Les gladiateurs du nouveau monde. Histoire des sports aux Etats-Unis*. Paris, Gallimard, 1990. pp. 152-155.

<sup>1855</sup> Un club comme Lyon emploie cependant Sonny Anderson, son ex-attaquant vedette, en tant qu'entraîneur des attaquants en 2008/2009. Mais cet emploi contribue à alourdir la masse salariale du club.

<sup>1856</sup> P. Bonneteau, C. Chevally. 2004, *opus cit.* p. 118. Selon le témoignage de Robert Herbin, « (□) le vizir a voulu prendre la place du calife ».

ex-adjoint<sup>1857</sup>. Jean Fernandez pense qu'au sein du club, si les joueurs peuvent mettre l'entraîneur en difficulté, l'entraîneur-adjoint le peut également, lorsqu'il laisse entendre au président et aux dirigeants "qu'il peut faire mieux que lui"<sup>1858</sup>. Il est toujours difficile de démêler l'exacte responsabilité de chaque protagoniste lorsqu'un président décide de remplacer un entraîneur par son adjoint, mais de toute manière, souvent le ressenti du premier est douloureux. Il l'est d'autant plus lorsqu'il s'était persuadé que l'adjoint aurait dû se cantonner dans son rôle jusqu'à la fin de leurs mandats respectifs.

### 2.2.2. L'entraîneur adjoint par vocation

Afin de pallier cette menace éventuelle, nombreux sont les entraîneurs qui lors des négociations préalables à la signature de leur contrat avec un club professionnel, cherchent à imposer le recrutement de leur adjoint en tant que corollaire indispensable à leur propre embauche. En raison des problèmes de contrat, parce que certains adjoints sont déjà en place et attachés à un club et non pas à une personne, cette requête ne peut toujours être satisfaite<sup>1859</sup>.

Un homme comme Georges Eo, au FC Nantes, représente le prototype de l'adjoint de Suaudeau, Blazevic, Suaudeau à nouveau, Denoueix. " *C'est l'adjoint idéal, travailleur et discret, dont tout numéro 1 a besoin* " témoigne Robert Budzynski<sup>1860</sup>, qui l'a ramené au berceau<sup>1861</sup>". S'il semble évident que tout entraîneur en chef, tout président souhaite que son personnel soit travailleur, la qualité de discrétion souhaitée chez l'entraîneur-adjoint est mise en avant. Cette discrétion l'aide à accepter de rester dans l'ombre, à ne pas nuire à l'image de l'entraîneur en chef, à l'image de Georges Eo<sup>1862</sup> qui à Nantes a personnifié durant presque deux décennies cet entraîneur-adjoint idéal<sup>1863</sup>. Tenu en haute estime pas la direction du club, par son manager général, et n'ayant jamais empiété sur les fonctions de l'entraîneur en chef,

---

<sup>1857</sup> Ce que confirme José Cobos dans *France Football* n° 3232 bis, 21 mars 2008. Les actionnaires de l'OGC Nice veulent écarter l'entraîneur Frédéric Antonetti en janvier 2008, et le remplacer par l'un de ses adjoints, José Cobos. Lorsque les actionnaires se rétractent quelques jours plus tard, Antonetti accuse Cobos d'avoir « comploté » dans son dos, et obtient le déplacement, puis le renvoi de son adjoint quelques mois plus tard.

<sup>1858</sup> Entretien du 18 juillet 2003. Jean Fernandez rajoute : « *A Lille, j'avais un adjoint comme ça, et ça s'est très mal passé* ». Jean Fernandez est entraîneur de Lille en 1994/95, mais est remplacé par Jean-Michel Cavalli en août 1995 après seulement 5 matches de championnat.

<sup>1859</sup> Se reporter au témoignage de Jean-Michel Aulas, président de l'Olympique lyonnais, dans *France Football* n° 3231 bis, 14 mars 2008.

<sup>1860</sup> Nous évoquerons le rôle de Robert Budzynski en infra.

<sup>1861</sup> *France Football* n° 2853, 12 décembre 2000.

<sup>1862</sup> Après le limogeage de Raynald Denoueix en 2001, Georges Eo devient l'adjoint de Angel Marcos (2001-2003), puis de Loïc Amisse (2003-2004), enfin de Serge Le Dizet (2004-2006). Lorsque Serge Le Dizet est limogé le 20 septembre 200-, Georges Eo devient entraîneur en chef. Mais victime des mauvais résultats du FC Nantes, il est à son tour remplacé par son adjoint Michel Der Zakarian le 12 février 2007.

<sup>1863</sup> Nous verrons cependant qu'après avoir occupé la fonction d'adjoint durant de nombreuses années, Georges Eo finira par accepter un poste d'entraîneur en chef.

respectant une certaine réserve, il est maintenu dans ses fonctions au gré des changements d'entraîneurs. Il est vrai que le FC Nantes offre la particularité depuis les années 60, d'avoir systématiquement recruté ses entraîneurs parmi des anciens joueurs. Mais d'autres clubs persistent à garder leurs entraîneurs-adjoints pendant des périodes supérieures à 5 années : Jean Petit à Monaco, occupe le poste d'adjoint depuis 1982 à 2009 avant de devenir conseiller sportif.

Lorsque c'est possible, la plupart des entraîneurs qui signent un nouveau contrat tentent de l'assortir de la signature d'un adjoint attitré : certains couples sont indissociables : Paul Le Guen<sup>1864</sup> ne s'engage pas sans Yves Colleu, et Alain Perrin<sup>1865</sup> est toujours secondé par Christophe Galtier ou encore Jean Fernandez, lorsqu'il quitte le FC Metz pour signer à l'Olympique de Marseille en juin 2005, souhaite emmener avec lui son adjoint David Carré. Cette exigence s'avère impossible à satisfaire pour diverses raisons et notamment l'exigence du président du FC Metz, Carlo Molinari, qui accepte de libérer J. Fernandez à qui il reste une année de contrat, afin qu'il puisse rejoindre l'Olympique de Marseille mais qui refuse de libérer conjointement David Carré. Mais lorsque Jean Fernandez signe un contrat pour l'AJ Auxerre la saison suivante, il récupère son second et David Carré le rejoint dans l'encadrement de sa nouvelle équipe. Ces exemples montrent que nombre d'entraîneur cherchent à s'entourer d'adjoints qu'ils connaissent, avec lesquels ils ont déjà travaillé, et dont ils évaluent la propension à rester en retrait et à ne pas revendiquer un statut de numéro 1 en cas de période difficile.

### 2.2.3. La carte de visite de l'entraîneur-adjoint

Les parcours respectifs de ces hommes sont bien entendus tout à fait spécifiques. A l'orée de la saison 2007/2008, dans les effectifs des clubs de Ligue 1, on peut distinguer des hommes qui sont souvent d'anciens joueurs professionnels, et qui n'ont jamais officié en tant qu'entraîneur en chef en Ligue 1 française : Dominique Cuperly, (Olympique de Marseille) Jean Petit (AS Monaco). Parfois, comme c'est le cas pour ce dernier, l'adjoint est détenteur du D.E.P.F., diplôme d'entraîneur professionnel de football, que ne possède pas l'entraîneur en chef. Il sert alors de prête-nom, en attendant que le premier obtienne ses diplômes. On trouve également parmi les adjoints des ex-professionnels qui débudent en ligue 1 : Cyril Serredzum

---

<sup>1864</sup> Notamment entraîneur du PSG entre janvier 2007 et mai 2009.

<sup>1865</sup> Entraîneur de l'Olympique lyonnais lors de la saison 2007/2008. Christophe Galtier accepte finalement de prendre le poste d'entraîneur en chef de l'AS Saint-Etienne lorsque Alain Perrin est limogé en décembre 2009.

est recruté à la demande Francis de Taddéo au FC Metz pour la saison 2007/2008. Parfois encore, les techniciens sont plusieurs à se partager le poste d'adjoint : Gérard Fernandez et David Guion secondent Laurent Roussey à l'AS Saint Etienne ou Landry Chauvin, Michel Sorin et Laurent Huart officient derrière Pierre Dréossi au Stade Rennais<sup>1866</sup>.

Des clubs comme le Toulouse F.C n'emploient pas d'adjoint à proprement parler, même si l'entraîneur, Elie Baup, est beaucoup aidé par des techniciens spécialisés pour l'entraînement des gardiens de but ou pour la préparation physique. Parmi ces hommes on trouve d'anciens entraîneurs en chef, tels que Jean-Louis Gasset (Girondins de Bordeaux) qui avait dirigé Montpellier en 1998 et 1999. Ainsi les parcours diversifiés laissent suggérer des motivations différentes chez ces adjoints : d'aucuns se cantonnent volontiers à ce rôle de second et n'aspirent pas à une promotion. D'autres s'y projettent pour apprendre le métier, en attendant une éventuelle opportunité d'accéder à la responsabilité suprême. Mais quoiqu'il en soit, un entraîneur prévoyant, comme un manager en entreprise, devrait être à même de constituer une équipe complémentaire par exemple, avoir un numéro deux qui maîtrise les dimensions sur lesquelles lui-même est faible<sup>1867</sup>. Sans aller jusqu'à parler de faiblesse, il est possible pour un entraîneur de déléguer davantage de dialogue avec les joueurs à ses adjoints, alors que lui-même est accaparé par les tâches d'organisation et de mise en œuvre du planning d'entraînement. L'âge de l'adjoint, son expérience passée, ses rapports avec le numéro 1 sont autant d'éléments qui conditionnent ses aspirations et ses perspectives d'évolution. Une enquête menée par *France Football*<sup>1868</sup> en 2005 confirme que les hommes comme Georges Eo, à Nantes, ont été les adjoints de plusieurs entraîneurs successifs de Suaudeau, Blazevic, Denoueix, Marcos, Le Dizet et qu'à ce titre ils sont des adjoints attachés à un seul club. D'autres, comme Eric Blahic sont restés attachés à un seul homme (Guy Lacombe en l'occurrence). Certains entraîneurs adjoints comme Dominique Cuperly (adjoint de Jacques Santini à Auxerre) ou Eric Bedouet (adjoint de Ricardo à Bordeaux) affectionnent d'officier au plus haut niveau en Ligue 1, même en tant qu'adjoint au détriment d'une carrière éventuelle en tant que numéro 1 mais à un échelon inférieur. Eric Blahic ambitionne lui de devenir l'entraîneur en chef dans un avenir plus ou moins proche, ce qui n'est pas le cas de

---

<sup>1866</sup> Tous ces exemples valent pour la saison 2008/2009.

<sup>1867</sup> B. Jarroson. *100 ans de management. Un siècle de management à travers les écrits*. 2<sup>ème</sup> édition. Paris, 2004. p. 175.

<sup>1868</sup> « Des adjoints qui montent, qui montent ». *France Football* n° 3091 bis, 8 juillet 2005.

Georges Eo, qui s'estime trop vieux à cinquante six ans pour briguer ce poste<sup>1869</sup>. La diversité des motivations est donc bien réelle.

### 2.3. L'entraîneur des gardiens de but

L'entraîneur des gardiens de but qui est également de nos jours considéré comme un adjoint supplémentaire à part entière. Les témoignages concordent pour affirmer que c'est Yvan Curkovic, gardien de but international yougoslave de l'A.S. Saint Etienne entre 1972 et 1981 qui a importé en France la nécessité de réaliser des exercices spécifiques aux gardiens de buts lors des séances d'entraînement. Petit à petit, cette pratique initiée par Curkovic se diffuse aux autres clubs de l'élite française. Aimé Jacquet confie à Michelena, un ancien gardien de but, la responsabilité d'entraîner spécifiquement le gardien de but titulaire de l'équipe des Girondins de Bordeaux, Dominique Dropsy dès le début des années 1980. Le témoignage de ce dernier est édifiant : « *A Strasbourg, mon entraînement, c'était de me faire allumer par les attaquants en fin de séance. Il n'y avait aucune considération pour l'aspect particulier de notre travail. En arrivant, j'ai découvert qu'un dialogue, que des exercices appropriés étaient possibles* »<sup>1870</sup>. Mais pour ne pas laisser le gardien de but livré à lui-même, à partir de la fin des années 80, les clubs professionnels embauchent un entraîneur spécifique pour ce poste. Dans un premier temps, nombreux sont les clubs qui confient à cette nouvelle recrue l'ensemble des gardiens du club, des équipes de jeunes aux gardiens professionnels en passant par les gardiens du centre de formation<sup>1871</sup>. Certains lui demandent même d'entraîner une équipe amateur<sup>1872</sup>. On assiste donc dans un premier temps à un changement de mentalités. Patrick Barth se souvient avoir demandé à son ancien entraîneur de club amateur de le faire travailler spécifiquement après son entraînement quotidien en club professionnel au FC Metz.

On ne faisait plus rien de spécifique en pro. Ce que j'ai avalé comme courses, comme gardien, c'est incroyable. Sous Sczécpaniak<sup>1873</sup>, on tenait tout juste compte que t'étais un gardien. J'avais la même préparation que les autres<sup>1874</sup>.

<sup>1869</sup> Georges Eo affirme : « *A cinquante-six ans je n'attends plus rien. Et Serge (Le Dizet) n'a rien à craindre de moi si tant est qu'un de ces prédécesseurs ait eu à me craindre* ». *France Football* n° 3091 bis, 8 juillet 2005. Cela n'empêchera pas Georges Eo d'accepter de remplacer Le Dizet limogé en septembre 2006, et de devenir à son tour entraîneur principal du FC Nantes avant d'être à son tour remercié en février 2007.

<sup>1870</sup> *France Football* n°2855, 26 décembre 2000.

<sup>1871</sup> Témoignage de Dominique Dropsy. *France Football* n° 2842 bis, 29 septembre 2000.

<sup>1872</sup> Témoignage de Patrick Barth, entraîneur des gardiens du FC Metz. Entretien du 8 juillet 2003.

<sup>1873</sup> Robert Sczécpaniak, milieu de terrain offensif international (5 sélections en équipe de France), a été coéquipier de Patrick Barth au FC Metz entre 1967 et 1970. Patrick Barth a évolué en équipe professionnelle au

Ainsi dans les années 80, l'idée s'impose que l'entraînement du gardien de but nécessite des aménagements spécifiques, et un encadrement spécifique. A partir des années 90, l'entraîneur des gardiens de but s'occupe spécifiquement des spécialistes de l'équipe professionnelle à plein temps, et abandonne ses tâches annexes (entraîneur d'équipes jeunes ou amateur du club, responsables des écoles des gardiens □ ). Contrairement aux entraîneurs-adjoints, les entraîneurs de gardien sont moins attachés à un homme qu'à un club. Souvent issus du sérail, ils ont gravi les échelons et fait leurs preuves pendant une durée conséquente, souvent supérieure à cinq années : Dominique Dropsy à Bordeaux, Joel Bats à Lyon, Bruno Valencony à Nice, Alexander Vencel à Strasbourg, Alain Casanova à Toulouse<sup>1875</sup>. De ce fait, souvent les entraîneurs de gardien de but sont moins exposés au limogeage que l'entraîneur-adjoint, dans la continuité de celui de l'entraîneur en chef. De surcroît, ils sont des spécialistes qui ont occupé le même poste que les joueurs dont ils s'occupent et qui demandent un entraînement à part<sup>1876</sup>. Il est vrai que jusqu'à une période récente, le recrutement des entraîneurs de gardiens de but n'était pas soumis à des règles strictes. L'accès à la formation d'entraîneur de gardiens favorise les anciens portiers<sup>1877</sup> professionnels puisque ne peuvent être candidat que les spécialistes qui sont à la fois titulaires du BEES 1 football et justifient de 5 années de contrat en club professionnel ; ou encore ceux qui sont titulaire du D.E.F. et peuvent justifier d'avoir été aligné comme gardien au moins 80 matches à un niveau minimum de CFA 2. Il s'agit bien, selon Bruno Martini<sup>1878</sup> (responsable du certificat à la D.T.N.) et Franck Raviot, son adjoint, de structurer la formation et d'éviter que ces entraîneurs de gardien ne s'improvisent. Le certificat délivré depuis 2004 a permis à certains entraîneurs de gardien déjà en poste dans leur club, de valider leur emploi grâce à son obtention : ainsi Patrick Barth au FC Metz en 2004 ou encore Aziz Bouras (FC Sochaux) ou Frédéric Petereyns (SM Caen)<sup>1879</sup>. On peut supposer qu'avec la mise en place de ce nouveau diplôme la FFF risque d'instaurer une concurrence plus accrue au sein des effectifs professionnels.

---

FC Metz de 1970 à 1977, disputant plus de 90 matches de Division 1, avant qu'une blessure au coude ne mette un terme à sa carrière.

<sup>1874</sup> Entretien du 8 juillet 2003.

<sup>1875</sup> Ce bilan est effectué au début de la saison 2007/2008.

<sup>1876</sup> Témoignage de Dominique Dropsy, ancien gardien de but professionnel de Valenciennes, Strasbourg puis Bordeaux, 17 sélections en équipe de France de 1978 à 1981, et entraîneur des gardiens de but de Bordeaux depuis 1990 et toujours en poste fin 2009. *France Football* n° 2842 bis, 29 septembre 2000.

<sup>1877</sup> Surnom des gardiens de but dans le jargon d'initiés.

<sup>1878</sup> Bruno Martini a connu 31 sélections en équipe de France au poste de gardien de but entre 1987 et 1996.

<sup>1879</sup> Si l'on recense les effectifs des clubs de Ligue 1 engagés en 2007/2008, on retrouve parmi les titulaires du certificat plusieurs noms. Pour la promotion 2005, Jean Dees (AS Saint-Etienne), Jean-Pierre Mottet (Lille OSC), Jean-Claude Nadon (FC Metz). Pour la promotion 2006 : Dominique Dropsy (Girondins de Bordeaux), Bruno Valencony (OGC Nice), Xavier Henneuse (US Valenciennes).

Jusqu'en 2004, le recrutement se faisait plutôt sur la base d'une cooptation, liée au passé de gardien de but en tant que joueur dans le club. Désormais de plus en plus d'anciens gardiens de bon niveau peuvent être tentés par la formation et offrir leurs services en s'appuyant sur la possession d'un diplôme officiel. Ainsi cette profession d'origine récente pourrait connaître une mutation et revêtir les mêmes caractéristiques que celles d'entraîneur en chef. Or, elle semblait promettre des possibilités de carrières plus stables ou au moins des contrats de plus longue durée aux entraîneurs de gardien. Si on réalise la comparaison des effectifs des clubs de Ligue 1 pour la saison 2007/2008, par rapport à celui qu'ils proposaient en 2003/2004, on s'aperçoit que seuls Lille (Claude Puel) Nancy (Pablo Correa) et Lorient (Christian Gourcuff) ont conservé leur entraîneur en chef. Par contre, neuf clubs ont conservé leur entraîneur de gardiens depuis 2003, pour entamer (au moins) une cinquième saison consécutive : Bordeaux (Dropsy), Caen (Peteryens), Le Mans (Pédemas), Lorient (L'Hostis), Lyon (Bats), Rennes (Lollichon), Saint Etienne (Dees), Sochaux (Bouras), Toulouse (Casanova). Cette relative continuité risque donc de s'estomper en raison d'une possible surenchère liée à l'obtention du diplôme. Mais un autre facteur pourrait intervenir : à l'instar de ce qui s'est passé pour les entraîneurs en chef, certains entraîneurs de gardiens peuvent, toute proportion gardée, connaître une certaine médiatisation. Le cas de Christophe Lollichon est significatif. Entraîneur des gardiens de but du Stade Rennais, depuis plusieurs années, il est recruté en novembre 2007 par un de plus grands clubs européens, Chelsea. En effet, le gardien international tchèque de Chelsea, Peter Cesch, a joué plusieurs saisons à Rennes et s'est entraîné sous la direction de Lollichon. Et lorsque l'entraîneur de Chelsea, José Mourinho est limogé avec l'ensemble de son staff à l'automne 2007, le gardien tchèque persuade les dirigeants anglais de recruter son ancien mentor. Peter Cesch fait partie du gotha mondial et est donc considéré comme un des tout meilleurs spécialistes mondiaux à son poste. De ce fait, son influence dans le recrutement de Christophe Lollichon a un retentissement certain dans le monde du football, et pour la première fois, un entraîneur de gardiens de but français accède à une véritable notoriété internationale. Ce cas reste isolé mais cet exemple lié à la future et potentielle reconnaissance du certificat peut ouvrir des perspectives pour les entraîneurs de gardiens français.

#### 2.4. Le préparateur physique

La profession de préparateur physique est encore plus récente. *France Football* n° 2939, 6 août 2002, publie l'ensemble des effectifs de Ligue 1 à l'orée de la saison 2002/2003. Sur les vingt équipes, seules neuf d'entre elles mentionnent l'existence d'un préparateur

physique dans leur staff technique<sup>1880</sup>. Cela ne signifie pas effectivement que les autres équipes n'ont pas de préparateur physique, mais plutôt qu'elles n'ont pas identifié cette compétence, la préparation physique comme faisant partie du bagage exclusif et à plein temps d'un spécialiste. Quelques années plus tard, la situation a évolué. Une seule équipe ne recense pas de préparateur physique attitré dans le guide de la saison 2007/2008 de *France Football* : Lorient<sup>1881</sup>.

La préparation physique est donc un domaine qui est pris de plus en plus au sérieux par les clubs professionnels, au point que désormais, au moins un poste à temps plein est occupé dans chaque club professionnel de Ligue 1 par un spécialiste chargé de son enseignement. Pendant de nombreuses années, et depuis les années 70, la préparation physique a été prise très au sérieux dans les clubs professionnels français. Cependant, ce domaine n'était pas une affaire de spécialiste. Jusqu'au milieu des années 80, la conduite de la préparation physique échoit à l'entraîneur, et pour cause : il n'a aucun adjoint pour l'aider. A partir de cette période, c'est souvent l'adjoint qui se charge de diriger la préparation physique, qui lui est déléguée par son numéro 1. Jusqu'au début des années 2000, la situation est variable selon les clubs. Certains clubs persistent à faire confiance à leur entraîneur ou leur adjoint pour mener à bien la préparation physique et athlétique de leur équipe fanion, car bien souvent, l'entraîneur chef pense que lui-même ou son staff possède les compétences requises. Joel Muller, par exemple, dirige lui-même le travail physique à Metz à partir de 1989, puis à Lens avant de déléguer, un peu à contrecœur, cette partie de la préparation et de l'entraînement à un adjoint à l'orée de la saison 2004/2005. D'autres confient cette préparation à un véritable spécialiste. Comme il n'existe pas de diplôme spécifique au football en ce domaine, ce sont parfois des footballeurs qui ont obtenu leur diplôme dans le cursus STAPS (Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives), diplôme délivré par l'Université. Le parcours de Jérémy Moureaux, préparateur physique du FC Metz depuis 2003 est révélateur<sup>1882</sup>. Ce jeune préparateur qui n'a jamais entraîné d'équipe de niveau supérieur à la promotion de Ligue, a eu l'opportunité d'intégrer le centre de formation de FC Metz qui l'avait recruté sur C.V. En arrivant à Metz en 2003, Jean Fernandez, le nouvel entraîneur demande un préparateur physique et assez naturellement, Jérémy Moureaux se voit proposer le poste au sein du staff de l'effectif professionnel. On assiste donc ici à l'embauche d'un

---

<sup>1880</sup> Il s'agit de Bordeaux, Lille, Marseille, Monaco, Paris, Rennes, Sedan, Sochaux et Troyes.

<sup>1881</sup> *France Football* n° 3200. 7 août 2007. Le FC Lorient annonce pendant trois préparateurs physiques sur son site internet officiel.

<sup>1882</sup> Titulaire d'un DESS STAPS « *Entraînement de la performance et management* » obtenu à l'université de Besançon, il obtient aussi un diplôme universitaire de préparateur physique à l'université de Dijon, sous la direction de Gilles Cometti (Entretien du 7 juillet 2003).

jeune homme qui n'est pas issu du rang des professionnels et qui a suivi la filière universitaire. Jérémy Moureaux n'est pas un cas isolé. D'autres préparateurs physiques, officiant en Ligue 1 en 2008, sont issus des rangs des filières STAPS. Stéphane Wiertelak par exemple, préparateur physique du PSG après avoir suivi Paul Le Guen aux Glasgow Rangers, en est un exemple, qui a intégré le centre de formation de Rennes avant de rejoindre l'effectif professionnel. Christian Schmidt lui, titulaire d'une maîtrise STAPS "physiologie de l'entraînement" et d'un BEES 2ème degré de musculation a officié en tant que préparateur physique de l'équipe de France du gymnastique féminine, pour les championnats d' Europe de 1998, puis les Jeux Olympiques de Sydney en 2000. Ce n'est qu'ensuite qu'il intégrera le monde du football professionnel, s'occupant de l' OGC Nice en 2003 avant d'intervenir à Rennes. Depuis 2003. Georges Gacon est lui aussi un préparateur qui a vécu des expériences sportives en dehors du ballon rond avant de rejoindre le football professionnel. Enseignant à l'UFR STAPS de Dijon depuis les années 70, il se fait d'abord connaître dans le domaine de l'athlétisme, et particulièrement du demi-fond, dont il devient entraîneur national en 1985. Grâce à son expérience, il crée une société privée qui commercialise des logiciels destinés à la préparation physique. Il est également sollicité par l'équipe de France féminine de handball qui en fait son préparateur physique en 1998. En 1999, sollicité par le PSG, il devient préparateur physique de l'équipe professionnelle avant de poursuivre dans le monde du football, à Rennes notamment puis à l'Olympique de Marseille depuis 2004.

Dans les deux derniers exemples, ceux de Christian Schmidt et Georges Gacon, on s'aperçoit que les clubs professionnels font appel à des spécialistes qui ont fait leurs preuves dans des domaines autres que ceux du football. En ce sens, à plus d'un siècle d'écart, le football professionnel reproduit la quête des origines : celle qui consiste à chercher des entraîneurs dans des domaines voisins où l'expérience et le vécu existe : cricket ou boxe au XIXème siècle<sup>1883</sup>, gymnastique ou athlétisme<sup>1884</sup> au XXème, pour la préparation physique en football du troisième millénaire. L'âge avéré de chacun de ces préparateurs physiques en 2007 (Jérémy Moureaux 30 ans; Stéphane Wiertelak 42 ans ; Christian Schmidt 37 ans; Georges Gacon 65 ans ) rend difficile l'esquisse d'un profil type du préparateur. D'autant que si la formation universitaire STAPS constitue un dénominateur commun pour plusieurs d'entre eux, il reste que certains ex-joueurs professionnels, à priori non spécialistes en matière de préparation physique au début de leur carrière d'entraîneur, occuperont le poste dans certains

---

<sup>1883</sup> Se reporter au chapitre 1 de la Première partie.

<sup>1884</sup> Le préparateur physique de l'AJ Auxerre, Guillaume Colin est également un ancien athlète. Il est toujours en poste fin 2009.

clubs. Jean-Marc Branger, après avoir mis un terme à sa carrière de gardien de but à Caen en 2007, embrasse celle de préparateur physique. A Bordeaux, Eric Bedouet, après une longue carrière de footballeur, puis de directeur du centre de formation de Laval durant cinq années, devient préparateur physique lors de la saison 1998/1999. Il est toujours le titulaire du poste en 2009. Il semble cependant que l'avenir de la profession s'oriente vers un recrutement de plus en plus conséquent des anciens professionnels, sans doute au détriment de joueurs d'un niveau moindre mais qui seraient en possession de diplômes universitaires. En effet à l'instar de ce qui s'est produit pour les entraîneurs de gardiens de but, la D.T.N. a officialisé la création d'un certificat de préparateur physique en football<sup>1885</sup>. Mais l'accès à la formation favorise davantage les anciens professionnels plutôt que les titulaires d'un diplôme STAPS. En effet, peuvent s'inscrire les titulaires du D.E.F.<sup>1886</sup>, qui justifient de trois années en tant qu'entraîneur ou adjoint au sein d'un club professionnel, ou les titulaires d'une licence STAPS mention "entraînement sportif" qui justifient de 3 ans d'encadrement dans un club professionnel. On le voit pour cette seconde catégorie, il s'agit davantage de valider les compétences d'hommes qui officient souvent depuis plusieurs années dans les clubs professionnels, que de favoriser l'accès à la profession aux futurs diplômés STAPS. Au contraire, en exigeant le D.E.F. comme sésame pour ce certificat, la DTN espère clairement pourvoir les postes avec des hommes du cru, des membres de la famille football : les anciens joueurs professionnels. Ce faisant, elle espère renforcer cohésion et stabilité dans l'univers des entraînements des entraîneurs professionnels qui en ont besoin. Les acteurs de cette profession se doivent d'établir un groupement solidaire, en cloisonnant et en régulant son accès<sup>1887</sup>. Bien entendu, les candidats se voient dispenser des contenus théoriques, mais aussi pratiques, en liaison directe avec le terrain : des connaissances sur les systèmes de production d'énergie, le développement des qualités aérobies, le travail de la vitesse, le fonctionnement musculaire en musculation et lors des étirements.

Même si cette profession est peu médiatisée, elle comporte néanmoins une star : le préparateur physique de l'Olympique Lyonnais, Robert Duverne. En fonction au club depuis 1991<sup>1888</sup>, Robert Duverne s'est fait connaître par une plus vaste catégorie de la population

---

<sup>1885</sup> La formation consiste en deux sessions d'une semaine, plus une troisième semaine d'examens. Les lauréats de la première promotion se sont vus délivrer le certificat en 2007.

<sup>1886</sup> Diplôme d'entraîneur de football, décrit en infra.

<sup>1887</sup> « (□) *les acteurs établissent des limites et des règles étanches entre eux et les non-professionnels de leur domaine* ». P. Charrier. *Sociologie des imaginaires professionnels. Les cas des cheminots*. Paris, éditions Zagros, 2004. p. 241.

<sup>1888</sup> Avec simplement une interruption de deux années (1993-1995) pendant que Jean Tigana occupait le poste d'entraîneur. Robert Duverne a quitté sa fonction à l'Olympique lyonnais en juin 2009 pour se consacrer exclusivement à l'équipe de France.

française que le strict cercle des aficionados de l' O.L. pendant la Coupe du Monde de Football 2006. En effet, pour la première fois dans l'histoire de l'équipe de France, un sélectionneur national, Raymond Domenech, fait appel à un préparateur physique extérieur qui n'est pas membre de la DTN. En effet, Raymond Domenech avant d'occuper sa fonction de sélectionneur, avait pu apprécier les qualités de Robert Duverne, alors que lui-même entraînant l'Olympique Lyonnais de 1991 à 1993. A l'occasion de la Coupe du Monde 2006, le parcours de l'équipe de France, qui atteint la finale, ainsi que son état de fraîcheur, alors que les spécialistes émettaient de nombreux doutes, contribuent à mettre en avant le rôle prépondérant pris par Robert Duverne dans ces résultats. A ce titre, et à cette occasion, en raison de la couverture médiatique exercée par la presse quotidienne, Robert Duverne a contribué à faire connaître la profession à un nombre conséquent de français. A titre personnel, il a concouru à montrer qu'un préparateur physique pouvait obtenir un réel pouvoir dans un club, puisque le président de l'Olympique lyonnais, Jean-Michel Aulas, impose régulièrement aux entraîneurs successifs qu'il embauche de travailler avec Robert Duverne. Sur un plan général, on laissera donc à « la star » des préparateurs physiques français le soin de conclure : « *Le temps est fini où un Français arrivait en Italie en disant qu'il n'avait jamais autant travaillé de sa vie. Maintenant, nos équipes sont aussi bien préparées. Quand Deschamps est parti à la Juve, il avait fait la moitié de sa carrière à Nantes, où il n'y avait pas de préparateur physique* <sup>1889</sup> ».

Les connaissances de plus en plus pointues exigées en matière de préparation physique, notamment en ce qui concerne le dosage, la programmation, la périodisation□ liées au gonflement des effectifs et des budgets, ont permis aux préparateurs de se créer aux côtés des entraîneurs une place dont il sera difficile de nier l'importance. Dans les championnats nationaux comme l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, certains clubs huppés disposent même d'un staff de plusieurs préparateurs physiques afin de mieux individualiser le travail des joueurs et son suivi.

## 2.5. Le kinésithérapeute

Bien qu'ils ne soient pas considérés comme entraîneurs à part entière, les "kiné", ainsi qu'on les dénomme familièrement et affectueusement au sein des clubs, ont des relations étroites avec le staff technique. D'ailleurs, certaines équipes les mentionnent même comme appartenant à leur staff technique <sup>1890</sup>. Il n'est pas rare que les kinésithérapeutes conduisent un

---

<sup>1889</sup> L'Equipe, 2 août 2004. Il évoque le transfert de Didier Deschamps en Italie en 1994.

<sup>1890</sup> France Football n° 3200, 7 août 2007.

entraînement individualisé pour les blessés lorsqu'ils sont jugés aptes à reprendre un entraînement physique à base de courses. Certes, ils sont chargés en amont des soins des blessés, mais lorsque l'état de ces derniers évolue, ils peuvent se substituer aux adjoints ou au préparateur physique pour mener à bien l'étape suivante. Dans certains cas, le préparateur physique dirige la réhabilitation musculaire, alors que les kinésithérapeutes s'occupent de la réhabilitation aérobie<sup>1891</sup>. Certains kinésithérapeutes, tels que Joël Le Hir, en poste en PSG en 2007/2008, ont une longue carrière dans le football professionnel<sup>1892</sup>. De ce fait, même s'ils ne sont pas à proprement parler des entraîneurs, les relations de proximité que les kinésithérapeutes entretiennent avec les joueurs font d'eux des membres de staff technique à part entière.

## 2.6. Quelle unité et quelle cohésion pour le staff technique de nos jours ?

Comme nous l'avons déjà évoqué, la possibilité pour un entraîneur de choisir tous les membres de son staff paraît être un avantage certain. Selon les situations, le nouvel entraîneur recruté peut soit se retrouver seul au milieu d'un staff lui préexistant, soit amener avec lui une partie du staff, voire la totalité. Dès lors, toutes les relations sont une question de ressources humaines. Ainsi lorsqu'on recrute Alain Perrin et son adjoint Christophe Galtier pour la saison 2007/2008, on pourrait penser que ce duo connaîtra une facilité d'adaptation, bien davantage qu'un entraîneur qui arriverait seul. Or la situation est compliquée pour Perrin et Galtier, car comme l'avoue le président de l'Olympique de Marseille Jean-Michel Aulas, *"comme on ne peut pas prendre des entraîneurs de longue durée parce qu'on ne peut être maître de notre futur et qu'on a en outre des gens qui ont fait six titres □ un entraîneur de gardiens, un préparateur physique et des entraîneurs adjoints □ on fait venir un couple d'entraîneur"*<sup>1893</sup>. Le discours du président Aulas révèle deux éléments significatifs : la volonté de ne pas recruter d'entraîneur pour une longue durée, élément sur lequel nous reviendrons ; et le fait que malgré son renom ou sa réputation, un entraîneur doit composer avec des pairs moins connus, mais parfois solidement implantés dans l'organigramme du club et le fonctionnement du groupe professionnel. Il est toujours délicat de s'immiscer dans une entreprise, dont les cadres ont fait leurs preuves. Des relations qui préexistent, un vécu et une expérience

---

<sup>1891</sup> Entretien avec Jérémy Moureaux, préparateur physique du FC Metz. 7 juillet 2003.

<sup>1892</sup> La carrière de Joël Le Hir démarre en 1986. Il officie à partir de 1991 au PSG, et a également des expériences dans des clubs étrangers aux émirats arabes, aux Glasgow Rangers (avec Paul Le Guen), avant de revenir au PSG en 2007. Il est intervenu également avec la sélection nationale de Guinée lors de la Coupe d'Afrique des nations (CAN) en 2004, et celle de la Côte d'Ivoire pour la Coupe du Monde 2006.

<sup>1893</sup> *France Football* n° 3231 bis, 14 mars 2008. Jean-Michel Aulas fait allusion aux six titres consécutifs de champion de France remportés par Lyon de 2002 à 2007. Et il rajoute : « *Mais c'est compliqué, parce que les deux pauvres gars qui arrivent avec leurs idées et leurs certitudes tombent sur un greffon qui a déjà bien pris* ».

commune permettent à chaque individu de savoir comment aborder les autres et comment communiquer. De ce fait, les nouveaux arrivants, pour créer un esprit d'équipe, se forger une majorité, doivent employer des moyens de gratification ou de coercition<sup>1894</sup> qui peuvent être plus ou moins acceptés par les personnes déjà en place. Le problème essentiel réside dans le fait que l'entraîneur en chef, lorsqu'il est le nouvel arrivant, cherche à imposer son style, qui se fonde sur ses convictions et l'élan qu'il cherche à imprimer au staff et à l'équipe<sup>1895</sup>. Parfois cela prend du temps, comme en témoignent certains conflits que Alain Perrin et son adjoint ont connu à leurs débuts au sein même du staff technique de l'Olympique Lyonnais. Alors que dans de nombreuses entreprises, le nouvel encadrant a le loisir de choisir ses pairs et de constituer son équipe<sup>1896</sup>, dans les équipes de football professionnels, la possibilité est moins souvent offerte, en raison des contrats à durée déterminée de certains collaborateurs en place. Le club de football professionnel, qui emploie un nombre limité d'encadrants, ne peut offrir de possibilité de redéploiement pour tous les entraîneurs déjà en place. Si Serge Le Dizet nommé au FC Nantes en remplacement de Loïc Amisse au début janvier 2005, obtient la nomination de tous ses adjoints<sup>1897</sup>, il est assez rare que tel changement survienne en totalité. Quoiqu'il en soit, c'est quand même l'entraîneur principal qui en dernier ressort détient le pouvoir de décision. En règle générale, tout le staff technique fait bloc derrière l'entraîneur, même si les convictions des uns et des autres peuvent être divergentes. Francis Gillot, nommé adjoint de Joël Muller au R.C Lens en 2005, confirme que même lorsque Muller exprime une opinion différente de la sienne, Gillot lui accorde un soutien inconditionnel<sup>1898</sup>. Tout est fait pour refléter l'image d'une unité qui dans la plupart des cas, n'est pas que de façade, puisqu'il existe une unité de but : l'amélioration ou le maintien des performances de l'équipe professionnelle. Laissons la parole aux adjoints de Jean Fernandez, entraîneur au FC Metz en 2003.

David Carré, entraîneur adjoint : *Le staff est très lié. On se réunit tout le temps, en continu. Même quand il n'y a pas d'entraînement, on est toujours en relation les uns les autres*<sup>1899</sup>.

<sup>1894</sup> F. Mispelblom-Beyer, 2006, *opus cit.*, p. 185.

<sup>1895</sup> « *Mais si l'encadrant a réellement le pouvoir sur et dans son équipe, les alliances, les majorités, les atomes crochus, ou au contraire les dispersions, les oppositions et les résistances se feront sur la base de ses orientations à lui* ». *Ibid*, p. 145.

<sup>1896</sup> *Ibid*, p. 185.

<sup>1897</sup> Cette nomination s'accompagne du redéploiement des postes des adjoints de Loïc Amisse. *France Football* n° 3065 bis, 7 janvier 2005.

<sup>1898</sup> *France Football* n° 3098 bis, 26 août 2005. « (□) *J'en avais évidemment discuté avec Joël Muller, mais il avait un autre point de vue. Nous n'étions pas d'accord sur ce truc là, mais c'est lui qui décidait. Et à partir du moment où il décidait de continuer selon le même schéma, j'étais bien évidemment à 100% derrière lui* ».

<sup>1899</sup> Entretien du 7 juillet 2003.

Patrick Barth, entraîneur des gardiens : *les tâches sont bien réparties* (□). Avec René Le Bello<sup>1900</sup>, le coach avait une très forte complicité : c'est le genre d'adjoint qui n'avait jamais pris la place de Jean Fernandez. Et nous, c'est pareil<sup>1901</sup>.

Ainsi ces deux témoignages concordent pour avouer qu'il y a des discussions constantes, et également que l'entraîneur en chef peut évoluer en toute sérénité avec l'appui de ses pairs, qui ne sauraient en aucun cas constituer une menace pour lui. Au contraire, les adjoints essaient de lui procurer une assistance maximale, en le soulageant des contingences matérielles. Patrick Barth précise : « *Nous les adjoints, on essaie de s'occuper de tout ce qui est basement matériel, pour que le coach, lui puisse se consacrer au terrain* »<sup>1902</sup>.

En quelque sorte, les adjoints se dévouent à des préoccupations telles que le matériel, les déplacements, les terrains, pour que l'entraîneur en chef n'ait à se préoccuper de la gestion des joueurs, ainsi que des problèmes techniques et tactiques. Le propos a l'air au premier abord anodin, mais cette impression est contredite par les réflexions du Guy Roux, qui se rappelle avoir été le seul entraîneur d'Auxerre en Ligue 1 durant douze saisons consécutives<sup>1903</sup> et s'être occupé de l'état du terrain, de la vérification du matériel<sup>1904</sup>, autant de tâches annexes qui le contraignent à accroître le taux de ses heures de présence au stade. Ce type de gestion ne se rencontre plus de nos jours en Ligue 1. Cependant, les prérogatives à laisser aux adjoints sont diversement appréciées selon les entraîneurs ainsi que l'avoue Guy Roux : « *Pour moi, l'adjoint est un exécutant. Certains entraîneurs ont des adjoints qui décident, pas moi* »<sup>1905</sup>. Encore faut-il nuancer la part de décision par les ou l'adjoint. En général, elle se réfère à la partie entraînement, au choix de situations et des exercices à travailler et non aux tactiques à mettre en place ou à la constitution de l'équipe pour le match. Parfois, le rôle de confident des joueurs peut échoir à un ou plusieurs adjoints, que ce soit de façon informelle ou non. Depuis les années 1980, la relation entre l'entraîneur et les joueurs se fait plus distante. La communication entre l'entraîneur et le joueur peut passer par un intermédiaire, comme le révèle Olivier Quint, joueur au F.C. Nantes : « *Les joueurs vont peut-être davantage voir l'adjoint ou la préparation physique pour les petits soucis de tous les*

---

<sup>1900</sup> Adjoint précédent de Jean Fernandez, qui a dû interrompre son contrat au cours de la précédente saison pour des raisons personnelles, mettant fin à une collaboration de plusieurs années entre ces deux hommes.

<sup>1901</sup> Entretien du 7 juillet 2003.

<sup>1902</sup> *Ibid.* Le médecin du club, qui, passant par le club house, assiste un instant à l'entretien, rajoute : « *Le coach est un roi assisté* ».

<sup>1903</sup> Depuis 1980. Mais Guy Roux est entraîneur d'Auxerre depuis 1961.

<sup>1904</sup> « *Mais qu'est-ce que j'ai été seul, à partir du matin quand je gonflais les ballons jusqu'à la tombée de la nuit, quand je repartais* ». *France Football* n° 3169, 2 janvier 2007.

<sup>1905</sup> *Ibid.*

jours (□) les joueurs qui sont évincés du groupe pour un match vont voir l'adjoint, qui lui, est disponible et peut éventuellement lui dire ce qui ne va pas »<sup>1906</sup>. José Cobos, joueur de l'O.G.C. Nice, renchérit : « Comme je suis quelqu'un d'assez ouvert, je discute aussi bien avec l'entraîneur qu'avec les adjoints. Mon âge m'y aide aussi. Les autres joueurs ont peut-être plus tendance à s'ouvrir auprès du préparateur physique ou de l'adjoint. Il y a des choses qui se disent davantage à l'adjoint qu'au numéro un »<sup>1907</sup>. Alors que son autorité semble par ailleurs davantage susceptible d'être contestée que par le passé<sup>1908</sup>, il s'avère que finalement, il y a peu de conflits directs et qu'en cas de problèmes, ce sont les adjoints du staff technique qui sont sollicités pour les résoudre. Ces agissements confirment que l'entraîneur est relativement isolé au sein du club, en ce sens qu'il véhicule l'image d'un homme inaccessible pour des problèmes concrets relatifs à la communication. Pourtant, les problèmes relationnels sont son lot quotidien, mais tout se passe comme s'il ne devait pas gérer les à-côtés de l'entraînement, comme si les adjoints l'en protégeaient, et comme si les joueurs souscrivaient à cette organisation, comme le confirme Nestor Fabbri, joueur de l'E.A. Guingamp. « Si l'entraîneur fixe des règles en début de saison et que tout le monde les accepte, je ne vois pas pourquoi un joueur irait ensuite pleurer parce qu'il ne joue pas ou parce qu'il sort souvent en cours de match. Moi, si j'étais entraîneur, je ne me verrais pas en train d'expliquer à chaque joueur pourquoi je ne l'ai pas aligné dans l'équipe-type. Je le ferais peut-être une fois, mais pas plus. Vous imaginez devoir vous justifier devant vingt-cinq joueurs ? »<sup>1909</sup>.

Il s'établit un consensus entre ces trois joueurs (Quint, Cobos et Fabbri) pour finalement dénier un lien relationnel fort entre l'entraîneur et les joueurs. Ce lien, ce sont les adjoints qui l'établissent. Paradoxalement, les joueurs eux-mêmes reconnaissent que la position de l'entraîneur le dispense de cette relation, et que sa mission est trop importante pour lui demander des justifications, alors qu'ils interagissent en vue d'un objectif commun. La gestion de la vie du groupe fait figure d'annexe dans les tâches. Le rôle de l'entraîneur semble se circonscrire à ce qui se passe sur le terrain, que ce soit à l'entraînement, et surtout en match. Qu'il s'agisse de la composition de l'équipe ou du contenu de l'entraînement, les adjoints se contentent d'un rôle consultatif dans le meilleur des cas, étant entendu que c'est à l'entraîneur principal que revient le pouvoir de trancher. Jérémy Moureaux, préparateur physique du FC Metz, à la question de savoir si l'ensemble des entraîneurs de l'équipe

<sup>1906</sup> France Football n° 2962, 14 janvier 2003.

<sup>1907</sup> Ibid.

<sup>1908</sup> Se reporter au chapitre sur les rapports avec les joueurs.

<sup>1909</sup> France Football n° 2962, 14 janvier 2003.

professionnelle constitue un véritable staff, répond : *"Oui, le coach garde un peu ses distances, mais il y a une bonne osmose entre nous"*<sup>1910</sup>. La perception générale, ici illustrée par Jérémy Moureaux est que l'entraîneur en chef est le décideur ultime, et qu'à ce titre, c'est lui que se retrouve le premier sur la sellette en cas d'échec. Lorsque l'entraîneur se déplace avec ses adjoints, ceux-ci sont également menacés. C'est à la lumière de ces situations différentes qu'on peut déduire qu'un staff technique est dans l'immense majorité des cas, uni par un but commun. Mais en dépit de la poursuite de cet objectif, la cohésion ne va pas nécessairement de soi, et chaque individu doit accepter de négocier avec les autres membres du staff, de s'adapter à leur personnalité. C'est avant tout de la bonne gestion des ressources humaines que dépendra la cohésion du staff<sup>1911</sup>, ce qui aura un retentissement sur l'efficacité de l'effectif professionnel.

## 2.7. Entraîneurs et /ou managers

De 1973 à nos jours, peut-on définir avec précision l'identité type de l'entraîneur professionnel de football en France ? En d'autres termes, remplit-il peu ou prou les mêmes fonctions dans tous les clubs professionnels ? Et ses fonctions ont-elles évolué au cours de ces trois décennies et demie ? Plus précisément, peut-on réduire l'ensemble des entraîneurs français à l'entraîneur français type ? Et si tel est le cas, ses fonctions se limitent-elles aux tâches de terrain ou s'étendent-elles à d'autres domaines à l'instar des managers anglais<sup>1912</sup> ?

### 2.7.1. Des suggestions et des pratiques déjà constatées

Dans les années 1960 déjà, Georges Boulogne essayait de persuader les équipes professionnelles d'embaucher dans leur encadrement des anciens joueurs<sup>1913</sup>. Partant du constat que le nombre de places d'entraîneur professionnel est forcément limité, les possibilités de reconversion offertes aux joueurs qui désirent embrasser une carrière dans l'encadrement, pourraient se satisfaire de ce type de poste. Le début des années 70 voit poindre dans les équipes professionnelles *"une tendance de plus en plus marquée à s'adjoindre les services d'un directeur sportif, genre "manager anglais" (...)"*<sup>1914</sup>. Cette orientation, si elle est constatée, est cependant peu répandue. En 1970, elle concerne deux ex-joueurs professionnels

---

<sup>1910</sup> Entretien du 7 juillet 2003.

<sup>1911</sup> « *Ce qui rend l'entreprise efficace, c'est la qualité et le bon usage de ses ressources humaines* ». L. Boyer, N. Equilbey. *Histoire du management*. Paris, Les éditions d'organisation, 1990. p. 166.

<sup>1912</sup> Neil Carter, 2002, *opus cit.*

<sup>1913</sup> « *Le secrétaire général se réjouit de constater que le nombre de techniciens occupant des postes à responsabilité dans les grands clubs (directeurs sportifs, secrétaires) ait tendance à augmenter* ». *Procès verbal de la réunion des entraîneurs de Première Division*, 10 septembre 1962).

<sup>1914</sup> *Football Magazine* n°130, 27 août 1970.

: Robert Budzinski<sup>1915</sup> au FC Nantes, et Louis Provelli<sup>1916</sup> à l'US Valenciennes. Le titre de "manager à l'anglaise" attribué par la presse est quelque peu abusif. En fait, tous deux se voient offrir le poste de directeur sportif à la suite d'une grave blessure qui met un terme à leur carrière de joueur. Leurs attributions respectives sont similaires, puisque chacun d'entre eux s'occupe de superviser les matches des équipes adversaires, ainsi que l'obtention de joueurs pour d'éventuels recrutements. Mais ils interviennent aussi dans le secteur financier. Ils s'occupent notamment du secteur publicitaire. De plus Budzinski se livre à des rapports financiers, alors que Provelli fait beaucoup de comptabilité, domaines dans lesquels ils n'ont pas forcément reçu une formation de base. Dans les deux cas, la conception paternaliste<sup>1917</sup> des présidents respectifs leur enjoint de venir au secours d'un employé dans le besoin et leur suggère de leur fournir un poste dont les prérogatives outrepassent leurs compétences supposées. Mais pour chacun de ces ex-joueurs, et nouveaux directeurs sportifs, l'intervention dans le domaine de l'entraînement se limite à un suivi visuel. Chacun reconnaît que l'entraîneur en place, José Arribas au FC Nantes et Robert Domergue à Valenciennes demeure le vrai responsable de l'équipe professionnelle et qu'il détient le réel pouvoir sur les joueurs et sur les orientations du club. C'est à ce titre que l'appellation de « manager à l'anglaise », dans l'acceptation qu'a développée Neal Carter, est erronée. En effet, en Angleterre, 1945 à 1966, le manager voit ses pouvoirs s'étendre. *"Directors were still the bosses but the powers of the manager had increased, probably reaching a peak in the seventies and eighties"*<sup>1918</sup>. Et non seulement l'étendue du rôle du manager croît, mais c'est lui qui est en charge du bon fonctionnement du club de l'équipe professionnelle et donc de l'ensemble des résultats obtenus. *"With the rise in their profiles, they were increasingly identified by directors, fans and especially the media as the scapegoat for a poor run of results"*<sup>1919</sup>. Bien évidemment, lorsque les résultats ne sont pas à la hauteur des espérances des supporters ou des objectifs assignés par les dirigeants, le manager britannique fait figure de coupable. C'est là un aspect du rôle de manager à l'anglaise qui ne correspond en aucune manière à celui de "directeur

---

<sup>1915</sup> Robert Budzinski a été joueur professionnel à Lens de 1958 à 1963, puis à Nantes de 1963 à 1969. Il compte 11 sélections en équipe de France de 1965 à 1967.

<sup>1916</sup> Louis Provelli, qui a effectué toute sa carrière professionnelle à l'US Valenciennes de 1957 à 1970, compte 1 sélection en équipe de France en 1967.

<sup>1917</sup> « (□) Il semble que pour les auteurs contemporains de tendances et de disciplines diverses (□) le paternalisme soit une attitude psychologique d'autorité, qui manifeste apparemment le souci de l'individu, la recherche de l'amour d'autrui et celle du bonheur des subordonnés ». Cet extrait de définition est dû à Loïc Moreau de Bellaing. *Le paternalisme hier et aujourd'hui*. Paris, éditions CRTS, 1998. pp. 15-16.

<sup>1918</sup> Neil Carter, 2002, *opus cit.*

<sup>1919</sup> *Ibid.*

sportif à la française", tel qu'il est occupé par Robert Budzinski ou Louis Provelli à l'aube des années 1970.

Dans les années 70, le rôle de directeur sportif se généralise avec des exemples célèbres comme ceux de Pierre Garonnaire à Saint Etienne, ou René Hauss à Sochaux<sup>1920</sup>. Cependant et notamment à partir des années 80, l'étendue des fonctions diffère d'un club à l'autre. Les clubs professionnels n'ont plus de statut d'association mais de société à vocation commerciale<sup>1921</sup>. De ce fait, il devient impensable de confier à des anciens joueurs, qui n'ont ni la qualification, ni diplôme spécifique adéquats, la gestion d'un secteur commercial publicitaire.

### 2.7.2. La diversité des appellations

Si la fonction de directeur sportif apparue au début des années 1970 a également été un prétexte pour mettre un terme à un mode de fonctionnement binaire, liant un président et un entraîneur, elle est en l'espace de trois décennies, devenue obsolète. En 2003, *France Football*<sup>1922</sup> n'identifie que quatre "survivants" dans les équipes de Ligue 1<sup>1923</sup>. Souvent, cette fonction devenue obsolète a été supplantée par celle de directeur administratif dans l'organigramme des clubs. Mais il n'existe pas de contour bien défini d'une fonction qui correspondrait à celle de directeur sportif des années 70, qui elle-même se caractérisait par des limites bien établies. En 2003, des appellations telles que celle de conseiller du président (Bernard Lacombe à Lyon), manager général (Pierre Dréossi à Rennes ou Jean Tessier au Mans), coordinateur sportif (B. Genghini à Sochaux), manager sportif (Marc Keller à Strasbourg), directeur général délégué (Patrick Razurel à Metz), traduisent des approches différentes selon les clubs. Notons que même si nous ne possédons pas de données chiffrées exactes, ces carrières au sein d'un même club sont en général bien plus longues de celles des entraîneurs. Ainsi, parmi les hommes précédemment cités, Bernard Lacombe, Pierre Dréossi, Patrick Razurel, Henri Biancheri occupent le même poste lors de la saison 2007/2008. La fonction de directeur sportif s'est éclipsee... Même s'il paraît difficile d'établir une règle, l'objectif sportif est souvent accolé au terme « directeur » lorsqu'on a affaire à un ancien

---

<sup>1920</sup> Le cas de René Hauss est développé en infra. Pierre Garonnaire a été joueur à l'AS Saint-Étienne de 1943 à 1945 avant de devenir directeur sportif plus précisément chargé du recrutement de 1950 à 1989. L'AS Saint-Étienne lui doit notamment les trouvailles de Robert Herbin, Jean-Michel Larqué, Georges Bereta.

<sup>1921</sup> Sur ce point, W. Gasparini. *L'organisation sportive*. Joinville, ed. EPS, 2003. p. 27 et p. 53, et P. Chantelat. Les stratégies identitaires des dirigeants d'associations sportives. Apports et limites d'un concept, in P. Chantelat (textes réunis par). *La professionnalisation des organisations sportives. Nouveaux enjeux, nouveaux débats*. Paris, L'Harmattan. p. 315.

<sup>1922</sup> *France Football* n° 2989, 22 juillet 2003.

<sup>1923</sup> Charles Campora à Bordeaux, Jean-Luc Lamarche à Lens, Henri Biancheri à Monaco, Robert Budzinski à Nantes.

joueur (Marc Keller à Strasbourg, Bernard Genghini à Strasbourg). Dans les autres cas, lorsque ce n'est pas un ancien joueur professionnel qui occupe la fonction, on retrouve souvent les adjectifs « administratif » ou « général ». Mais il est vrai également que dans chaque club, la situation est différente, et que l'homme chargé de la fonction de « directeur » intervient de façon plus ou moins prononcée dans le domaine sportif. Certains se chargent uniquement de la négociation des contrats des joueurs et du staff, mais dans ce cas, sont tout de même en relation étroite avec l'entraîneur professionnel. D'autres s'occupent également du recrutement voire de la formation, et dans ce cas là, le dialogue avec l'entraîneur en chef est encore plus permanent et primordial. Il est difficile de dire comment les directeurs sportifs anciens professionnels et les entraîneurs avec lesquels ils collaboraient ont réagi à l'entrée des nouveaux acteurs et des nouvelles techniques de gestion des clubs professionnels<sup>1924</sup>. Toujours est-il que l'organigramme du club qui jusqu'aux années 70 affichait à sa tête un président ayant sous ses ordres un directeur s'est densifié. Mais il apparaît également que si la fonction de directeur sportif telle qu'on la concevait dans les années 70 s'est éclipsée, elle s'est également diluée. Elle s'est tout d'abord diluée dans le nombre. A l'orée de la saison 2008/2009, un club comme Le Mans compte pas moins de trois entités distinctes : un conseiller du président (Daniel Jeandupeux), un directeur général (Fabrice Favetto Bon) et un directeur technique (Alain Pascalou). Une répartition des tâches s'effectue donc selon un découpage spécifique selon les clubs, et continue à multiplier les intervenants entre le président et l'entraîneur et ces interlocuteurs s'ajoutent dans certains clubs des directeurs du marketing, de la communication □ De ce fait, la tâche des entraîneurs se trouve complexifiée, en raison, de la prise en compte des relations interpersonnelles réglées par des affinités effectives, des valeurs, des logiques de pouvoir qui sont souvent masqués par les attributions officielles repérables dans l'organigramme<sup>1925</sup> du club. De ce fait, alors que jusqu'aux années 1970 l'entraîneur était souvent le référent unique aux yeux des joueurs mais également des dirigeants ou des supporters, de plus en plus, il voit cette prééminence s'effacer. Certes, les autres encadrant ont en commun avec lui des objectifs à atteindre, et une ligne directrice à suivre. Mais en raison de la multiplicité des problèmes à résoudre (d'ordre sportif, humain et économique) et des modalités d'intervention, on peut considérer qu'à partir des années 70, l'entraîneur professionnel n'est plus qu'un agent parmi d'autres au sein d'un encadrement diversifié, voire divisé<sup>1926</sup>. Cependant, on ne peut considérer qu'il ait perdu beaucoup de ses

---

<sup>1924</sup> P. Chantelat, 2001, *opus cit.*, p. 316.

<sup>1925</sup> W. Gasparini, *opus cit.*, p. 54.

<sup>1926</sup> F. Mispelblom-Beyer, 2006, *opus cit.*, pp.68-69.

prérogatives : le secteur de l'entraînement lui appartient toujours en totalité, ainsi que dans la plupart des cas, le privilège de la composition de l'équipe. C'est plutôt le président, qui même s'il garde de fait un pouvoir incontestable, a dilué celui-ci en installant dans le club des experts à des postes que réclamaient désormais des sociétés à buts lucratifs.

### 2.7.3. Un manager à la française ? Potentialité ou utopie ?

Cependant, dans de rares clubs, selon certaines périodes des années 1970 à nos jours, la dilution du rôle de manager sportif ne s'est pas réalisée uniquement en raison de la multiplication des entités ou des dénominations. A l'inverse, dans certains cas, elle est due à la concentration des pouvoirs autour d'une seule personne, l'entraîneur en chef. A l'instar de ce qui s'est passé au Royaume-Uni dans les années 1970 et 1980<sup>1927</sup>, certains clubs donnent les pleins pouvoirs à un seul homme. Un club comme Auxerre, qui reste une exception dans le football français des années 80 à 2000, a confié les rênes du club à Guy Roux, avec un certain bonheur. D'autres clubs encore, ont ponctuellement nommé leur entraîneur « manager général », et lui ont attribué des pouvoirs bien plus étendus que ceux de ses collègues : cela a été le cas de Luis Fernandez (2000-2003) au Paris St Germain, de Gernot Rohr à Nice (2002-2005) ou de Pierre Dréossi à Rennes (2006-2007). En plus de ses prérogatives de terrain, le manager général endosse donc de larges responsabilités. Pourtant, ce modèle semble avoir ses limites en France. Robert Budzinski<sup>1928</sup> en témoigne : « *Il ne faudrait pas que la DTN accorde les pleins pouvoirs aux managers (□) Cela me paraît complètement aberrant de venir charger encore plus un emploi du temps de coach déjà surbooké. En demander encore plus dans le domaine financier me paraît un peu irresponsable. La charge de l'entraîneur est déjà suffisamment lourde pour ne pas en rajouter* »<sup>1929</sup>. Selon ses dires, le managérat d'un club professionnel serait une tâche trop lourde et trop prenante pour un entraîneur. Il est vrai que les faits donnent raison à Robert Budzinski. En France, par exemple, hormis Guy Roux, très peu de techniciens ont occupé la fonction d'entraîneur-manager durant un laps de temps qui excède deux ans. A titre d'exemple, Pierre Dréossi, qui était manager sportif du stade rennais depuis 2002, après l'avoir été à Lille durant six années, endosse la fonction d'entraîneur en sus de celle qu'il occupe déjà. Mais en décembre 2007, alors que le club rennais est en mauvaise posture en championnat, il se démet lui-même de ses fonctions d'entraîneur pour

---

<sup>1927</sup> Neil Carter, 2002, *opus cit.* « *It was probably during the seventies and eighties that managers reached the height of their powers, running the club from top to the bottom* ». Conclusion, p. 8.

<sup>1928</sup> En 2003, Robert Budzinski, en poste depuis 1970, est toujours directeur sportif du FC Nantes. Il occupera cette fonction jusque en 2005, date à laquelle il atteint l'âge légal de la retraite.

<sup>1929</sup> *France Football* n° 2989, 22 juillet 2003.

être remplacé par Guy Lacombe. Dréossi conserve cependant son poste de manager sportif. Cet exemple tendrait à renforcer la conviction de nombreux acteurs de football que le titre de manager d'un club professionnel, lorsqu'il inclut la fonction d'entraîneur, est trop grand à endosser pour les épaules des techniciens français. Christian Gourcuff, entraîneur de Lorient est de cet avis : *"Les entraîneurs ne peuvent plus avoir tous les pouvoirs dans un club, et il ne faut pas qu'ils le revendiquent non plus. Avant, je pensais que l'entraîneur devait être omnipotent. (...) Un entraîneur demande à avoir un staff, puis il fait venir des joueurs. Mais si lui, il part au bout d'un an ?"*<sup>1930</sup>. En effet, le manager est chargé d'impulser la politique globale du club. Lorsqu'il est à la fois manager et entraîneur, il peut recruter les joueurs qu'il désire, conforter ses propres choix, à l'image de ce que réalise Jean-Marc Furlan, nommé entraîneur-manager du RC Strasbourg en 2007<sup>1931</sup>. Il peut donc choisir ses adjoints ainsi que, au moins en partie, le personnel médical et parfois administratif du club<sup>1932</sup>. Cependant, le risque de ne pas atteindre ses objectifs existe toujours. Et dans un contexte où les clubs de football en viennent à licencier couramment un entraîneur en cours de saison, avant le terme de son contrat, un problème se pose. Même lorsque l'entraîneur va au terme de son contrat, celui-ci est rarement fixé pour une longue durée. A l'instar de ce qui se pratique dans les entreprises, la rotation du personnel en matière de management est parfois fréquente<sup>1933</sup>. Lorsque le terme du contrat n'est pas respecté, le club doit s'acquitter des indemnités de départ liées à la rupture du contrat. Cet aspect financier déjà préoccupant lorsqu'il concerne une seule personne le devient davantage encore lorsqu'il concerne un groupe d'intervenants plus importants<sup>1934</sup>, dont le recrutement a été lié à celui du manager. Il va de soi que d'autres difficultés se surajoutent, notamment celles liées aux ressources humaines, toujours exacerbées lorsqu'un nouvel entraîneur ou manager en vient à remplacer un autre de manière impromptue. De ce fait, la question reste posée. Un manager peut-il réussir en France ce que Gérard Houiller à Liverpool ou Arsène Wenger<sup>1935</sup> à Arsenal ont réalisé ou réalisent encore en Angleterre ? Les journalistes de la presse spécialisée en doutent. *"Alain Cayzac a trop investi sur Paul Le Guen, de la même façon que Francis Graille avait tout misé sur Vahid*

<sup>1930</sup> France Football n° 3201 bis, 17 août 2007.

<sup>1931</sup> Voir France Football n° 3192 bis, 15 juin 2007. Cela n'empêche pas le RC Strasbourg de descendre en Ligue 2 à l'issue de la saison 2007/2008. Jean-Marc Furlan est cependant maintenu dans ses fonctions pour la saison 2008/2009.

<sup>1932</sup> « Un encadrant qui vient d'être nommé à la tête d'une équipe a généralement le pouvoir d'en enlever certains de ses membres existants et d'y placer de nouveaux qui lui soient favorables ». F. Mispelblom-Beyer, 2006, *opus cit.*

<sup>1933</sup> C. Lemoine. *Psychologie dans le travail et les organisations*. Paris, Dunod, 2003. p. 77.

<sup>1934</sup> Se reporter à l'entretien avec Francis de Taddeo, 20 juin 2008.

<sup>1935</sup> Se reporter aux portraits consacrés à Arsène Wenger et Gérard Houiller.

*Halilhodzic et que Laurent Perpère avait confié les pleins pouvoirs à Luis Fernandez. Force est de constater que l'entraîneur tout puissant, ça ne marche pas. Ni au Paris S.G. ni dans les autres clubs français*<sup>1936</sup> ». Le ton de l'article péremptoire, est alimenté par le souci de dresser un constat basé sur une description. Mais il n'analyse pas les causes profondes des échecs de ces managers. Nous y reviendrons notamment lorsque nous évoquerons l'exceptionnelle réussite de Arsène Wenger à Arsenal.

## 2.8. Les relations avec les présidents de clubs

Les années 60 et le début des années 70, précédant la Charte avait vu les entraîneurs sous l'égide de G. Boulogne, s'insurger contre les abus de pouvoir des dirigeants des clubs et notamment des présidents. Les années 70, malgré les travaux de la commission tri-partite, ne voient pas non plus émerger de changements significatifs quant aux rapports que les entraîneurs peuvent entretenir avec les dirigeants. Si les entraîneurs ont été associés aux travaux de la commission tripartite, et ont été remerciés pour leur participation par les dirigeants de la F.F.F., cela n'a pas un réel impact sur leurs relations avec les dirigeants au sein des clubs. La corporation des entraîneurs français reçoit certes le soutien de la F.F.F., ce qui se traduit par des actions concrètes, parfois financières. Ainsi, l'organe de liaison de l'Amicale « *L'entraîneur français* », qui avait cessé sa parution en novembre 1969 avec le numéro 140, peut la reprendre à partir de mars 1975 avec le numéro 141, grâce à l'aide de la Fédération. Ou encore, les entraîneurs de Division 1 sont sollicités pour donner leur opinion quant à la succession de Stefan Kovacs, sélectionneur de l'équipe de France sur le départ, par le président de la F.F.F. « *Il souhaite connaître l'avis des entraîneurs des meilleures équipes françaises, qui sont les auxiliaires naturels du Directeur des Equipes de France puisque ce sont eux qui préparent les joueurs. Il est important qu'on ait songé à consulter les entraîneurs. C'est une nouvelle preuve de la reconnaissance de l'importance de leur rôle* »<sup>1937</sup>. Effectivement, les rapports que les entraîneurs entretiennent avec la F.F.F. et le groupement sont assez cordiaux. Cependant, s'ils sont reconnus en tant qu'entité, si leur union est représentative, notamment par le biais de ce qui est encore l'Amicale, en revanche, au sein des clubs, la situation ne connaît pas de bouleversement. Le pouvoir des dirigeants est toujours plus important que le leur, d'autant que parmi ces derniers, certains prétendent

---

<sup>1936</sup> *France Football* n° 3237 bis, 25 avril 2008.

<sup>1937</sup> *Procès verbal de la réunion des entraîneurs de division I et division II*. Lundi 22 septembre 1975.

s'arroger un droit de regard sur le domaine technique. Gilbert Gress<sup>1938</sup> témoigne : « D'autre part, Strasbourg me réclamait. Il y avait une nouvelle équipe dirigeante. Elle m'offrait les pleins pouvoirs, c'était les deux conditions possibles d'un retour. Cela me changeait un peu des dirigeants précédents du Racing. Ils n'avaient jamais tapé dans un ballon et ils prétendaient que l'entraîneur était là pour former des avant-centres »<sup>1939</sup>. Les pleins pouvoirs évoqués par Gilbert Gress concernent la formation de l'équipe amenée à disputer les rencontres officielles, mais également l'entière responsabilité du recrutement de nouveaux joueurs. Son discours imagé reflète cependant une réalité : les dirigeants n'ont jamais abandonné l'intention de s'arroger des compétences techniques. Ils n'ont pas davantage renoncé à employer des moyens expéditifs en cas de résultats en deçà de leurs expériences.

Portrait de **Gilbert Gress** (R.C. Strasbourg 1977-80, puis 1991-94, puis juin-août 2009/ FC Bruges 1980-81, Neuchatel-Xamax 1981-90, puis 1994-97/ FC Zürich 2000-01/ FC Metz janvier-juin 2001/ Sturm Graz (Autriche) 2003-04/ FC Sion (Suisse) 2004-05/ FC Aarau (Suisse) 2006-07)

Gilbert Gress<sup>1940</sup> est un homme qui dès son plus jeune âge a grandi dans l'idée de devenir joueur professionnel. Né en 1941 à Strasbourg, il débute en équipe professionnelle à l'âge de dix-huit ans. Joueur assez chétif, qui porte cheveux longs et grosses lunettes, il est rapidement surnommé « l'ange de la Meinau », nom du stade où évolue le Racing de Strasbourg. En tant que local auquel les spectateurs s'identifient, il est également surnommé « Schilles » par le public alsacien. Ce surnom le suivra tout au long de sa carrière de joueur et d'entraîneur. Après avoir joué de 1959 à 1966 à Strasbourg, et remporté une Coupe de France sous la direction de Paul Frantz qui sait mettre ses qualités en valeur, Gress émigre vers le VfB Stuttgart, fort de sa maîtrise parfaite de la langue allemande. Cette orientation donnée à sa carrière cadre bien avec le caractère de ce footballeur réputé têtu et sans complexe, qui n'a pas peur de la réputation de la Bundesliga, le championnat allemand. Il reste à Stuttgart jusqu'en 1971 et honore durant son passage outre-Rhin ses 2 premières sélections en équipe de France sur les 3 qu'il connaît entre 1967 et 1971. En 1971, il est recruté par l'Olympique de Marseille, club avec lequel il remporte le championnat de France en 1971-72. Il revient jouer à Strasbourg de 1973 à 1975, avant de terminer sa carrière en Suisse à Neuchâtel-Xamax de 1975 à 1977. Une rumeur circule au sujet de Gilbert Gress : il n'aurait pas été sélectionné dans l'équipe de France appelée à disputer la Coupe du Monde en 1966 en raison du refus signifié à son entraîneur de se faire couper les cheveux. Une rumeur concomitante le voit se rendre chez le coiffeur après un conflit avec un entraîneur afin d'y mettre un terme. Vraies ou fausses, ces deux rumeurs sont encore colportées de nos jours lorsqu'on évoque le nom de Gress en Alsace. Elles contribuent à diffuser un mythe et en disent long sur le personnage. En 1977, Strasbourg rappelle Gress en tant qu'entraîneur. Franc tireur, il ne possède pas le diplôme pour entraîner en Division 1, et n'est pas très ami avec Georges Boulogne. « D'une part Strasbourg me voulait. Il y avait une nouvelle équipe

<sup>1938</sup> Joueur (1959-1966) puis entraîneur emblématique du R.C. Strasbourg, Gilbert Gress effectue un premier mandat d'entraîneur avec cette équipe de 1977 à 1980, et lui permet de remporter l'unique titre de champion de France de son histoire en 1979. Après être parti entraîner en Belgique et en Suisse, il reprend les rênes du club alsacien de 1991 à 1994.

<sup>1939</sup> *France Football* n° 1639, 6 septembre 1977.

<sup>1940</sup> Consulter l'article de J.-C. Richez, A. Rauch. L'enfant du pays. Champions en Alsace (1920-1980). Vingtième siècle, n° 61, 1999. pp. 70-85.

dirigeante. Elle m'offrait les pleins pouvoirs. C'étaient les deux conditions possibles d'un retour. Cela me changeait un peu des dirigeants précédents du Racing. Ils n'avaient jamais tapé dans un ballon et ils prétendaient que l'entraîneur était là pour fabriquer des avant-centres »<sup>1941</sup>. Gilbert Gress offrira au club alsacien son seul et unique titre de champion de France en 1979, ce qui constitue une étape essentielle dans la constitution de sa légende. Mais le caractère entier de Gress le conduit à une confrontation avec son président André Bord en septembre 1980, qui s'achève avec son limogeage, alors que l'entraîneur a pourtant les faveurs du public. L'homme politique qui était André Bord<sup>1942</sup> ne pouvait se permettre de céder face au fantasque Schilles, fût-il adoré par le public. Il est vrai que face à ses dirigeants, Gress joue les empêcheurs de tourner en rond. Vis-à-vis de son équipe, il est fanatique de l'esprit de groupe et d'une discipline ferme mais librement consentie et discutée par les joueurs<sup>1943</sup>. Mais il les défend aveuglément et n'admet à leur sujet aucune critique. Passionné, autoritaire, ombrageux, il est cependant toujours d'une grande franchise. « *Il ne plaisante pas plus avec son entourage (joueurs et dirigeants compris) qu'avec ceux qui sont ou qui font l'opinion publique* »<sup>1944</sup>.

Après son départ de Strasbourg, Gress exerce une année au F.C. Bruges, avant d'émigrer vers la Suisse où il devient une véritable icône à Neuchâtel, permettant au club de remporter deux championnats de Suisse et de réaliser de beaux parcours en Coupe d'Europe. Cette notoriété extra frontalière, assortie de sa double nationalité lui permet de mener sa carrière dans plusieurs clubs, et surtout d'être nommé sélectionneur de l'équipe nationale suisse en 1997 et 1998. Mais c'est à Strasbourg qu'il parachève sa légende entre 1991 et 1994. Récupérant le club en seconde division en 1991, il parvient à le faire remonter en Division 1 dès sa première saison et obtient des résultats honorables lors des deux saisons suivantes. Son caractère le conduit à nouveau à des dissensions avec ses dirigeants et à franchir la frontière pour exercer à nouveau en Suisse. Il accomplit un nouveau retour en France au FC Metz entre janvier et mai 2002 à la suite du limogeage d'Albert Cartier, mais ne parvient pas à sauver le club lorrain de la relégation, d'autant que ses méthodes autoritaires sont perçues comme obsolètes par certains joueurs<sup>1945</sup>. Mais son dernier mandat en date s'achève de façon rocambolesque. Recruté à l'été 2009 par le R.C. Strasbourg qui espère s'extirper de la Ligue 2, il réussit à se mettre à dos de nombreux joueurs peu enclins à suivre ses méthodes jugées trop impositives et rétrogrades. Il est vrai que Gilbert Gress est alors âgé de 68 ans, ce qui peut expliquer un décalage de représentation. Mais cela ne l'empêche pas d'être considéré comme le Messie par de nombreux supporters alsaciens qui croient toujours au mythe Gress. En fait, à la suite des remises en cause formulées par certains joueurs, Gress accorde début août 2009, après un seul match de championnat dirigé, un entretien à la presse dans lequel il accuse le Président du club strasbourgeois Philippe Ginestet d'avoir mandaté un joueur pour le déstabiliser. Suite à ce coup d'éclat, il reçoit une lettre de licenciement. A l'heure actuelle, Gilbert Gress est consultant pour la télévision suisse et jouit toujours d'une solide réputation dans ce pays. Il ne désespère pas de continuer à entraîner, bien qu'il ait dépassé l'âge légal de 65 ans.

Voici quelques déclarations qui amènent un éclairage sur le personnage : « *Quand j'ai commencé cette carrière d'entraîneur, je n'ai pas dit : « Je veux apprendre ». J'ai dit : « Je sais »* »<sup>1946</sup>.

« *La passe en retrait, c'est pitoyable, ça ne tient pas debout* »<sup>1947</sup>. Cette dernière sentence intervient après la modification du règlement imposée par la F.I.F.A. en 1992, qui concerne la passe en retrait au gardien. A partir de cette date, lorsqu'un joueur de sa propre équipe

<sup>1941</sup> France Football n° 1639, 6 septembre 1977.

<sup>1942</sup> André Bord a occupé plusieurs postes de ministre ou de secrétaire d'Etat entre 1966 et 1978, sous les gouvernements successifs de Georges Pompidou, Maurice Couve de Murville, Jacques Chaban-Delmas, Pierre Messmer, Jacques Chirac, Raymond Barre.

<sup>1943</sup> France Football n° 1730, 6 juin 1979.

<sup>1944</sup> France Football n° 1708, 3 janvier 1979.

<sup>1945</sup> Entretien avec Philippe Gaillot, 18 mars 2005.

<sup>1946</sup> France Football n° 2440, 12 janvier 1993.

<sup>1947</sup> France Football n° 2440, 12 janvier 1993.

Il passe le ballon au gardien de but, ce dernier ne peut plus s'en saisir avec les mains. Cette mesure a pour but de rendre le jeu plus spectaculaire. Elle a été jugée comme une grande réussite par la plupart des experts et il n'a jamais été question de l'abolir. Ce fait pose les limites du jugement de Gilbert Gress, loin d'être infallible. Si cet entraîneur a témoigné de qualités incontestables tout au long de sa carrière, certains travers ont contribué à rendre son parcours mouvementé. De plus, il n'est pas certain que ses derniers déboires ne soient pas à mettre en relation avec un déficit de formation continue et de remise en question. Son parcours chaotique des années 2000 ne l'a pas empêché d'être élu entraîneur du siècle par les supporters du RC Strasbourg.

#### Palmarès en tant qu'entraîneur :

Vainqueur du championnat de France avec le R.C. Strasbourg en 1979.

Vainqueur du championnat de Suisse avec Neuchâtel-Xamax en 1987 et 1988.

Vainqueur de la Coupe de Suisse avec le FC Zürich en 2000.

Elu entraîneur de l'année par *France Football* en 1978.

Dans un article intitulé « *Le mouvement des entraîneurs* »<sup>1948</sup> Georges Boulogne, cite un exemple précis : « *Ces dernières saisons, un seul président, après 3 mois de football, s'est cru autorisé à licencier son entraîneur pour « incapacité » (!) et « dépassement.* » (□) Or, quand Jean-Pierre Destrumelle a été licencié en 1981, l'Ol. Lyonnais était huitième ; en fin de saison, le club était seizième ; aujourd'hui, il est en seconde division □ »<sup>1949</sup>. Cependant, les limogeages paraissent inévitables, dans un contexte où le club ressemble de moins en moins à une entreprise de type paternaliste<sup>1950</sup>, et de plus en plus à des entreprises de contrôle du capital économique<sup>1951</sup>. Par contre, ce sont plutôt les tentatives des dirigeants de s'immiscer dans le domaine technique qui choquent. En effet, certains entraîneurs, comme Gress, prétendent s'affranchir coûte que coûte de cette attitude. D'autres s'y soumettent et l'acceptent, parfois en raison du passé du club, parfois de la personnalité des dirigeants.

L'histoire pèse aussi, puisque lors des débuts du professionnalisme, les répartitions des tâches, dans les années 30, n'ont pas été clairement définies<sup>1952</sup>. Dans certaines équipes, cette incertitude s'est transmise à travers les générations de dirigeants et d'entraîneurs successifs. « *Grosso modo, l'autorité et la compétence de Gransart*<sup>1953</sup> *ont été remises en questions. On a même parlé d'un possible changement d'entraîneur et l'on disait, à mots tout juste voilés, que*

---

<sup>1948</sup> Georges Boulogne fera apparaître régulièrement cet article dans l'entraîneur français. Il conserve le même texte, mais agrmente ses propos d'exemples différents, selon les événements de la plus récente saison qu'il commente. L'article est repris dans les numéros 236 (mai 1988), 276 (mai 1992), 303 (mai-juin 1995) de « *L'entraîneur français* ».

<sup>1949</sup> *L'entraîneur français au service du football* n° 188, juin 1983.

<sup>1950</sup> J.-M. Faure, C. Suaud, 1999, *opus cit.*, p. 68.

<sup>1951</sup> A. Wahl, 1989, *opus cit.*, pp. 217-219.

<sup>1952</sup> L. Perpère. *Football ma passion !* Paris, Paris-Vendôme, 1951.

<sup>1953</sup> Roland Gransart est entraîneur de l'Olympique de Marseille de 1981 à 1984.

ce n'était pas toujours l'entraîneur qui formait l'équipe »<sup>1954</sup>. Dans un club comme l'Olympique de Marseille, les entraîneurs, peut être plus qu'ailleurs, font les frais des revirements des équipes dirigeantes<sup>1955</sup>. Les présidents et dirigeants successifs sont réputés pour les ingérences dans le domaine technique et la formation de l'équipe. Mais les techniciens ont-ils vraiment toujours la possibilité de refuser une proposition dans un club prestigieux, au motif qu'ils ne disposent pas des pleins pouvoirs, alors que le marché de l'offre dans les clubs français est très réduit, puisqu'il oscille entre 34 et 42 équipes professionnelles, selon les saisons<sup>1956</sup>. Un homme comme Gransart, en signant son contrat d'entraîneur, sait que son pouvoir d'action n'est pas total, et qu'il devra en accepter les contingences. « Je n'ai pas été concerné par le recrutement, à l'exception de celui de Zénier. On a voulu m'obliger à faire jouer La Ling. J'ai subi des pressions »<sup>1957</sup>. Les entraîneurs se sentent floués, d'autant que lorsqu'ils dénoncent ces pressions, les présidents de club affirment systématiquement l'inverse<sup>1958</sup>. De plus, les dirigeants semblent jalouser l'exposition médiatique des entraîneurs<sup>1959</sup>.

Cependant, parce qu'il dispose du pouvoir financier, c'est le président qui dispose du pouvoir principal, et à ce titre, c'est lui qui est en mesure de dénier le pouvoir de l'entraîneur. Selon les clubs, les présidents s'arrogent ce droit avec plus ou moins de discrétion. Après une défaite sur le score de 5-0 subie à Nantes, Bernard Tapie, président de l'Olympique de Marseille, prétend : « (□) Gérard Banide n'est pas plus con que n'importe quel entraîneur de France. Si on lui demande d'aller à Nantes pour ne pas perdre, il sait le faire »<sup>1960</sup>. Ces accusations, qui réfutent l'organisation de jeu choisie par l'entraîneur, ne sont pas exprimées de manière si médiatique et tapageuse dans tous les clubs. Néanmoins, dans la plupart d'entre eux, elles existent, surtout à partir du moment où la saison démarre. Pour autant, ce poids du président, si on ne peut affirmer qu'il est une spécificité française, n'est pas répandu dans tous les pays. Franz Beckenbauer<sup>1961</sup>, en quittant l'Olympique de Marseille, où il a assumé les fonctions de manager général, le confirme : « Et puis, pour les Français, un président n'est

<sup>1954</sup> *France Football* n° 200-, 18 septembre 1984.

<sup>1955</sup> A. Wahl, *opus cit.*, 1989, p.301.

<sup>1956</sup> Selon les saisons, la Division 1 du championnat de France a pu compter de 18 à 20 équipes, et la division 2 de 16 à 32 équipes (réparties en 2 groupes).

<sup>1957</sup> *France Football* n° 2011, 23 octobre 1984.

<sup>1958</sup> Voir la position de J. Carrieu, président de l'O.M., face aux déclarations de Gransart dans *France Football* n° 2011, 23 octobre 1984.

<sup>1959</sup> Pierre Mosca (F.C. Sochaux) : « Quand nous étions mal classés, j'étais seul pour recevoir la presse ; quand les résultats étaient bons, tout le monde était là ». *France Football* n° 2011, 23 octobre 1984.

<sup>1960</sup> *France Football* n° 2162, 15 septembre 1987.

<sup>1961</sup> Franz Beckenbauer est une légende du football mondial. Il a remporté la Coupe du monde avec l'équipe d'Allemagne en tant que joueur en 1974 et en tant que sélectionneur en 1990.

*pas un représentant du club, comme dans les clubs allemands, mais il est le patron. Le patron embauche des spécialistes, mais à la fin du compte, c'est lui qui décide selon son goût, et pas les spécialistes »*<sup>1962</sup>. Ce témoignage prouve que le partage des pouvoirs, ou en tout cas sa conception « à la française », n'est pas un usage universel. Cette volonté de s'occuper de la partie technique, même si, tant que les résultats sont favorables, les présidents s'en défendent, se traduit par une attitude qui peut sembler anodine, mais qui symbolise leur omniprésence, voire leur omnipotence. C'est un entraîneur français qui a préféré s'expatrier en Suisse pour exercer, qui exprime<sup>1963</sup> un sentiment que certains de ses collègues en exercice n'osent parfois avouer, par la bouche de Gilbert Gress : « *Et tous ces présidents qui trônent sur les bancs de touche ! On en arrive à ce qu'ils soient plus connus que les techniciens. C'est un comble ! (□). Il est des situations que nous ne devrions pas accepter. Et l'ingérence des dirigeants dans le domaine technique en est une. La plus importante sans doute »*<sup>1964</sup>. La position de Gilbert Gress se veut ferme, mais l'entraîneur ne peut pas toujours exiger un retrait du président du banc de touche, qui s'apparenterait pour ce dernier à une renonciation, et à une contestation symbolique de son autorité. De plus, lorsque les présidents usent de cette coutume depuis des années, il est difficile pour les entraîneurs de risquer un conflit, pour ce qu'ils ne considèrent pas toujours, eux, comme une forme de soumission. C'est ce que confirme Joël Muller au F.C. Metz ; le président Molinari prenait déjà cette habitude avec les entraîneurs précédents, et de ce fait le jeune technicien messin, lorsqu'il rentre en fonction, ne veut pas créer d'incident autour de ce qu'il juge un acte dérisoire<sup>1965</sup>. Ce sont souvent des entraîneurs chevronnés et bien implantés dans le club qui parviennent à dissuader les présidents de les accompagner sur le banc de touche. Guy Roux : « *Les présidents de club ont mis les pieds dans le plat sans enlever leurs chaussures ! Exemple : certains préfèrent suivre les matches depuis le banc des entraîneurs plutôt qu'en tribune présidentielle. (□) A la mi-temps, ils se jettent dans les vestiaires de leurs joueurs, quand ce n'est pas dans celui de l'arbitre »*<sup>1966</sup>.

A partir des années 1980, de nouveaux responsables de clubs sont apparus. De la même façon qu'au milieu des années 1980, lorsque la désinflation contraint à la rigueur financière, « *c'est une nouvelle génération qui souvent, parvient à la tête des grandes entreprises, autour*

---

<sup>1962</sup> *France Football* n° 2356, 4 juin 1991.

<sup>1963</sup> Même si Gilbert Gress est revenu plusieurs fois en France, pour entraîner des clubs comme Strasbourg ou Metz.

<sup>1964</sup> *France Football* n° 2488, 14 décembre 1993.

<sup>1965</sup> *France Football* n° 2847 bis, 3 novembre 2000.

<sup>1966</sup> *France Football* n° 2649, 14 janvier 1997.

d'hommes réputés pour leurs qualités de grands gestionnaires<sup>1967</sup> ». Si le football a longtemps été une affaire de notables locaux, industriels, commerçants, qui y voyaient le moyen d'acquérir une réputation locale ou internationale, de nouveaux responsables issus du secteur économique sont apparus<sup>1968</sup>. De nouveaux investisseurs accèdent à la présidence dans les années 80-90, comme Jean-Luc Lagardère au Matra Racing, Bernard Tapie Holding à l'Olympique de Marseille ou Canal + au Paris Saint-Germain. Cette tendance s'est confirmée, puisqu'en 2000, onze présidents des clubs de Division 1 français sur dix-huit sont des chefs d'entreprise ou PDG, alors que trois sont retraités et un président délégué salarié (ces quatre derniers exemples montrent que la direction d'un club professionnel exige dans certains cas un investissement à plein temps<sup>1969</sup>. Si les présidents paternalistes<sup>1970</sup> du football français se mêlaient parfois du domaine sportif plus qu'ils n'auraient dû, aux yeux des entraîneurs en tous cas, cet aspect est encore renforcé avec l'arrivée des hommes d'affaires. Rompus aux exigences du monde économique, reconnus dans leur milieu professionnel hors du football, ils entendent souvent diriger le club en important les méthodes qui marchent dans leur entreprise<sup>1971</sup>. A ce titre, l'entraîneur professionnel, davantage encore que dans les années 1960 voire 1980, est considéré comme un salarié, qui occupe un poste à responsabilité, et qui à ce titre est donné de rendre des comptes à son patron<sup>1972</sup>. L'arrivée de ces entrepreneurs dynamiques, leur interruption "dans un monde fermé et marqué par le corporatisme"<sup>1973</sup> a pu, même encore dans les années 90, déranger et créer des tensions, notamment lorsque des hommes ont effectué une partie de leur carrière, comme joueur puis comme entraîneur dans l'ancien modèle de fonctionnement.

Jean Fernandez<sup>1974</sup>

*La relation avec le Président est simple. C'est la plus importante dans le club. Le patron du club, c'est le Président. Ensuite, la relation fait qu'on choisit tel ou tel entraîneur. Aujourd'hui, l'entraîneur reste le patron technique mais c'est différent. Maintenant, les Présidents connaissent*

<sup>1967</sup> J.-F. Eck. Le patron, in J.-P. Rioux et J.-F. Sirinelli. *La France d'un siècle à l'autre. 1914-2000*. T. 2. Paris, Hachette, 1999. pp. 111-112.

<sup>1968</sup> P. Mignon. *La passion du football*. Paris, éditions Odile Jacob, 1998. pp. 203-204.

<sup>1969</sup> Etude de *France Football* n° 2844, 10 octobre 2000.

<sup>1970</sup> Au sens défini par L. Moreau du Bellaing, 1988, *opus cit.* « *Le paternalisme ne laisserait pas aux individus les responsabilités qui reviennent normalement à des adultes (□)* ». Voir également S. Schweitzer. « *Paternalismes* » ou pratiques sociales ? , in S. Schweitzer (testes réunis par). *Logiques d'entreprises et politiques sociales*. Paris, PUF, 2002 (2<sup>ème</sup> édition mise à jour). pp. 6-10.

<sup>1971</sup> P. Mignon 1998, *opus cit.*, pp. 203-04.

<sup>1972</sup> Il s'agit du modèle de l'organisation hiérarchique de contrôle, décrit par Y. Pesqueux. *Organisations : modèles et représentations*. Paris, PUF, 2002. p. 38.

<sup>1973</sup> *France Football* n° 2844, 10 octobre 2000.

<sup>1974</sup> Entretien du 18 juillet 2003.

le football. A Metz, il aime participer, savoir ce que le coach fait, comment les joueurs s'entraînent, il y a vingt ans, je pouvais me dire : « Je prends les décisions, et si le Président est pas content, c'est pareil ». Maintenant non, Le coach prend les décisions, mais le Président aime savoir

Le quotidien *L'Equipe*<sup>1975</sup> consacre sa une à l'ensemble des clubs de Ligue 1 du football français pour la première fois en 2008, en soulignant que si cette pratique de notation et d'évaluation est monnaie courante dès lorsqu'il s'agit de juger ou classer les joueurs, voire les entraîneurs et même les arbitres, elle constitue une première en ce qui concerne les présidents de club. Selon le quotidien, les critères de jugement ne s'arrêtent pas aux performances les plus récentes, ni au terrain, mais concernent plus largement les principes de bonne gestion notamment financière, « ceux qui évitent de s'immiscer dans les choix de leur entraîneur »<sup>1976</sup>, ceux qui ont un projet lisible pour leur club, ceux qui ont bâti sur le long terme apparaît, ceux qui savent communiquer. En consultant le classement de *L'Equipe*, il apparaît que certains présidents sont en poste depuis des décennies : 47 années pour Jean-Claude Hamel (Auxerre), 45 pour Carlo Molinari (Metz), 21 pour Jean Michel Aulas (Lyon) ou 20 pour Gervais Martel (Lens). Au total, 6 présidents sur les 20 de Ligue 1 sont en place depuis plus d'une dizaine d'années. Les 14 présidents restants occupent en moyenne leur fonction depuis quatre années et demie, soit une longévité bien supérieure à celle des entraîneurs qui officient en Ligue 1. De ce fait, ces derniers sont en règle générale confrontés à une réalité économique de leur temps, où les termes de rentabilité et de rendement prennent le pas sur ceux des années 60, fidélité et confiance à long terme. De surcroît, les techniciens des années 90 et 2000, bien davantage que leurs prédécesseurs, "débarquent" dans les clubs-entreprises, déjà dirigés par des patrons-présidents aux velléités affirmées et rompus à leur charge de direction grâce à leur vécu dans une fonction qu'ils occupent ou ont occupé en dehors du football. A ce titre, la marge de manoeuvre des entraîneurs actuels est plus étroite encore que par les décennies passées, en raison de la personnalité et des structures de contrôle mises en place par les présidents. Ce phénomène n'est pas spécifique au monde du football. Dans le domaine des entreprises, les cadres estiment avoir peu de poids sur les choix stratégiques financiers et économiques et ne pensent peser qu'au niveau de leur service en termes d'organisation. Il existe donc une réelle distance entre le gouvernement des entreprises et les cadres, qui se sentent exclus des processus de décision engageant la politique de leur

<sup>1975</sup> « On a noté les présidents ». *L'Equipe* n° 19556, 18 janvier 2008.

<sup>1976</sup> *Ibid.*

entreprise<sup>1977</sup>. Dans un club comme l'Olympique Lyonnais, la personnalité du président Jean-Michel Aulas est d'ailleurs tellement affirmée et sa capacité de communication médiatique tellement étendue, que l'impression s'instaure, que les entraîneurs successifs du club ont un pouvoir de décision très limité<sup>1978</sup>. Le président de Lyon s'inscrit donc dans une stratégie délibérée de leader chef d'entreprise qui consiste à considérer les médias comme une arme de conquête<sup>1979</sup>. Mais ce faisant, il a pu donner et créer l'impression plus ou moins fondée, que les entraîneurs successifs qui ont dirigé l'équipe, Santini (2000-2002), Le Guen (2002-2005), Perrin (2007-2008), voire Houllier (2005-2007) ne bénéficient que d'un pouvoir très circonscrit au domaine de l'entraînement et de la direction de l'équipe fanion en compétition. Pour résumer la situation actuelle, les rapports entre président et entraîneurs sont directement tributaires du passage à une situation où désormais, la demande « *infiniment plus diversifiée par le passé* »<sup>1980</sup>, plus fantasque, plus volatile, et cela dans le cadre d'une économie-monde ouverte accentuant les rigueurs de la concurrence<sup>1981</sup>. La rotation (ou le turn-over) des joueurs et des entraîneurs s'expliquerait dans ce contexte. En somme, les années 2000 mettent un terme définitif à la relation de type paternaliste qui pouvait exister entre l'entraîneur et le président depuis les débuts du football. On peut considérer qu'avec la retraite de Guy Roux à Auxerre en 2005, ce modèle est désormais caduc. Le profil-type du président de club professionnel a subi des mutations pour s'orienter vers la considération « *que les présidents de clubs sont des entrepreneurs* »<sup>1982</sup>. De ce fait, les présidents de clubs même s'il n'est pas exclu que les relations de complicité, d'estime ou d'amitié<sup>1983</sup> se lient aux entraîneurs, ont de moins en moins de latitude pour faire preuve de patience vis-à-vis de ces derniers. Plus que jamais, les impératifs économiques gouvernent cette relation duelle<sup>1984</sup>.

## 2.9. Les rapports avec les joueurs

Après l'adoption de la Charte en août 1973, une certaine forme d'entente règne sur le football français. De là à prétendre que cette entente profite à l'entraîneur et à son statut, le

<sup>1977</sup> O. Cousin. Travail et autonomie, in A. Karvar et L. Rouban. *Les cadres au travail. Les nouvelles règles du jeu*. Paris, la Découverte ? 2004. pp. 25-26.

<sup>1978</sup> *Ibid.*

<sup>1979</sup> B. Jarrosson, 2004, *opus cit.*, p. 175.

<sup>1980</sup> J. Le Goff. *Du silence à la parole. Une histoire du droit du travail des années 1890 à nos jours*. Rennes, Presses universitaires, 2004. p. 505. En football professionnel, il s'agit de la rentabilité de l'équipe, en termes de visibilité télévisuelle, donc de résultats, de satisfaction des supporters ..

<sup>1981</sup> *Ibid.*

<sup>1982</sup> Extrait du rapport Eric Besson, « *Pour accroître la compétitivité des clubs de football français* », paru en novembre 2008.

<sup>1983</sup> Ce que montrent les entretiens réalisés avec Carlo Molinari ou Joel Muller par exemple.

<sup>1984</sup> Consulter à ce sujet J.-F. Nys. Les clubs à la croisée des logiques sportives et économiques, in D. Demazière et W. Nuytens. Un monde foot, foot, foot ! *Revue Panoramiques* n° 61, 2002. pp. 16-17.

pas serait trop vite franchi. En effet, ce n'est pas pour autant que son pouvoir réel de décision augmente. Dans les décennies précédentes, l'entraîneur a toujours eu plus de pouvoir que les joueurs même si à l'occasion, certains pouvaient contester son autorité. Le conflit joueurs-dirigeants, dont le point culminant aboutit à la grève des joueurs de décembre 1972, permet certes aux entraîneurs de jouer un rôle de négociateur. Mais avant la commission tri-partite, les entraîneurs n'étaient pas favorables à la nouvelle formule du contrat à temps obtenue par les joueurs. « *L'ancien contrat était trop dur pour les joueurs, intolérable même. Les joueurs ont eu raison de lutter pour s'en dégager. Mais le nouveau contrat semble, lui, trop libéral. Il attente en effet à deux impératifs fondamentaux du football ; la stabilité des clubs et la formation des jeunes. Il semble souhaitable d'amender le contrat actuel dans le sens de l'équilibre des clubs et de l'intérêt d'une formation sérieuse des futurs professionnels* »<sup>1985</sup>. Les entraîneurs, qui sont dans leur immense majorité des anciens joueurs professionnels, ont pourtant subi les affres du contrat à vie jusqu'en 1969<sup>1986</sup>. Mais ils ne prennent pas parti pour les joueurs dans le nouveau contrat à temps, au contraire. Même s'ils reconnaissent l'iniquité de l'ancien contrat, leur objectif est de rallonger significativement la durée du contrat à temps. Certes, le but des entraîneurs est compréhensible : il s'agit de préserver l'équilibre des clubs, et de parfaire la formation des jeunes joueurs, qui ne bénéficient pas encore de l'apport des centres de formation. Mais Georges Boulogne, en présentant sa position, ne tient pas compte d'un élément : le fait que les entraîneurs professionnels sont eux-mêmes victimes des mauvais résultats, et limogés avant d'avoir pu accomplir leur travail à long terme, comme il le dénonce lui-même souvent<sup>1987</sup>. De ce fait, ils ne sont pas en situation de faire bénéficier les clubs et les joueurs de leur expérience. De surcroît, ils ne tiennent pas compte du fait que les bons joueurs changeaient déjà de club avant 1969, mais que les négociations dépendaient des présidents de club.

Les entraîneurs français auraient pu se rapprocher des joueurs, mais ils n'ont pas saisi cette opportunité. Certes, leurs raisons sont défendables, voire même désintéressées, mais ils n'ont pas saisi l'évolution qui pointe sur ce problème précis, en restant dans le sillage des positions de Georges Boulogne. Les joueurs ne semblent pas leur en tenir grief, mais un rapprochement réel ne s'est pas effectué. Le positionnement des joueurs face à l'autorité institutionnelle des entraîneurs ne semble pas avoir évolué depuis la décennie précédente.

---

<sup>1985</sup> Georges Boulogne. *Procès verbal de la réunion des entraîneurs de première division*, 18 et 19 décembre 1972.

<sup>1986</sup> Le nouveau contrat à temps pour un joueur professionnel est d'une durée de 4 saisons minimum pour les moins de 24 ans, de 3 saisons minimums pour les joueurs qui ont entre 24 et 27 ans, etc.

<sup>1987</sup> Consulter par exemple *L'Entraîneur Français* n° 136, mars 1969.

« La position et le travail des entraîneurs semblent de plus en plus délicats du fait de l'action conjuguée :

- de la presse (de plus en plus critique)
- des joueurs (normalement pas toujours en harmonie avec celle du responsable technique : remplaçants ; résultats (□)

Ce n'est pas spécial au football. C'est un signe du temps, la contestation se développant dans tous les secteurs. Mais peut-on travailler efficacement dans un sport exigeant et complexe (et où les résultats remettent tout en cause 60 fois par an) sans une autorité reconnue et acceptée ? »<sup>1988</sup>. Il n'y a donc pas de rupture avec les périodes précédentes, au contraire. En effet, à la suite de Mai 1968, de nombreux débats de société produisent « une charge contestataire mâtinée de volonté ludique »<sup>1989</sup>. Les problèmes posés par les joueurs relèvent de cas particuliers bien ciblés, ceux de joueurs qui ne sont pas en accord avec les choix de l'entraîneur, et surtout ceux qui ne supportent pas de n'être pas titularisés. Les entraîneurs, cependant, ont la sensation que les liens avec les joueurs ne peuvent plus être les mêmes que celles des décennies antérieures, lors des années 60, à l'instar de ceux qu'un Albert Batteux pouvait entretenir avec ses hommes<sup>1990</sup>. « Autrefois, il pouvait y avoir une certaine solidarité avec les joueurs. Ou alors l'entraîneur était vraiment le patron. Maintenant seule peut et doit exister la solidarité inconditionnelle des techniciens ». Pour Georges Boulogne, il n'existe qu'une alternative : ou les joueurs et l'entraîneur entretiennent une relation cordiale, voire solidaire, comme cela a pu être le cas lors des années 60, alors qu'en raison de leurs mauvaises conditions de travail, et pour se protéger des invectives quant à la médiocre situation du football français, ils se soutenaient parfois mutuellement (Albert Batteux à Reims, Kader Firoud à Nîmes, Paul Frantz à Strasbourg, José Arribas<sup>1991</sup> à Nantes) ; ou alors, l'entraîneur faisait preuve d'autoritarisme (Dugauguez à Sedan, Domergue à Valenciennes puis Marseille, Jasseron<sup>1992</sup> à Lyon puis Bastia □ ) pour obtenir l'obéissance et le respect des joueurs.

Cette période paraît révolue, en partie sans doute en raison de l'évolution du statut des joueurs. Ces derniers voient leurs émoluments progresser de façon notoire durant les années

---

<sup>1988</sup> Procès verbal de la réunion des entraîneurs de division 1 et 2, 9 avril 1979.

<sup>1989</sup> J.-F. Sirinelli. *Les vingt décisives. Le passé proche de notre avenir*. 1965-1985. Paris, Fayard, 2007. p. 180.

<sup>1990</sup> *France Football* n° 2969, 4 mars 2003.

<sup>1991</sup> Albert Batteux entraîneur de Reims de 1950 à 1963, Kader Firoud entraîneur de Nîmes de 1965 à 1962, puis de 1969 à 1978, Paul Frantz entraîneur de Strasbourg de 1964 à 1966, puis de 1967 à 1972, enfin de 1975 à 1977, José Arribas entraîneur de Nantes de 1960 à 1976.

<sup>1992</sup> Louis Dugauguez, entraîneur de Sedan de 1948 à 1973, Robert Domergue entraîneur de Valenciennes de 1953 à 1966, puis de Marseille de 1966 à 1968, Lucien Jasseron, entraîneur du Havre de 1956 à 1962, de Lyon de 1962 à 1966, et de Bastia de 1966 à 1969.

1980, alors que ceux des entraîneurs, en comparaison, n'épousent pas la même courbe. « *Les salaires des joueurs ont augmenté ces dernières saisons dans des proportions considérables. S'il est acceptable que les « vedettes » gagnent davantage que celui qui les choisit pour une rencontre, il n'est pas normal que le salaire de l'entraîneur soit inférieur au 3ème ou 4ème salaires du club* »<sup>1993</sup>. Les entraîneurs manient en l'occurrence la litote. Ils ne choisissent pas forcément les joueurs-vedettes, mais sont, consciemment ou non, obligés de les aligner lors des matches en raison des pressions de l'environnement, qu'elles soient exprimées ou sous-jacentes. Mais leur problème majeur, c'est de composer avec des joueurs qui sont mieux payés qu'eux, et qui le savent. Il est plus délicat d'imposer ses conceptions et orientations à des joueurs mieux rémunérés, et influencés par le pouvoir que confère l'argent. Si dans un club, les joueurs touchent des salaires bien plus élevés que l'entraîneur, peut-on assimiler leurs rapports à ceux d'un cadre d'entreprise envers ses collaborateurs subalternes ? Cela ne peut plus être la perception de certains joueurs. La fin des années 80, et les années 90 posent un nouveau problème à l'entraîneur. L'explosion des salaires des joueurs s'amplifie, et de plus en plus nombreux sont les joueurs, même moyens, qui bénéficient de salaires supérieurs à ceux de l'entraîneur. De ce fait, ils sont de plus en plus nombreux à ne plus s'inscrire dans une logique de rapport hiérarchique tel qu'il existe en entreprise du secteur privé. S'ajoute à cela l'évolution des effectifs de joueurs : En 1979/80, les clubs comptaient en moyenne 14,5 joueurs professionnels sous contrat, contre 16,6 en 1981/82<sup>1994</sup>, sans compter les joueurs stagiaires susceptibles d'évoluer en équipe première. En 1984, un club comme Metz compte 18 joueurs professionnels, et aux deux extrêmes de la Division 1, Bastia 16 et Paris Saint-Germain 22. En 1997, Metz a 23 joueurs professionnels sous contrat, Bastia « seulement » 19, et le P.S.G. 25. Les effectifs pléthoriques deviennent un nouveau problème pour les entraîneurs. En effet, si dans les années 80, un tiers des joueurs de l'effectif d'un club est assuré de ne pas avoir de place de titulaire à chaque match, cette proposition s'élève à la moitié à la fin des années 90<sup>1995</sup>. Même en déployant des ressources infinies en matière de psychologie, l'entraîneur français a de plus en plus de mal à réfréner les velléités des joueurs qui ne sont pas retenus pour disputer les matches officiels. Les gros salaires versés à ces joueurs les font patienter un temps, mais sachant que pour pérenniser leur valeur marchande et monnayer leurs talents ils doivent participer au spectacle, donc jouer, cette retenue ne peut être que passagère. Les années 2000 entérinent le constat que la gestion des joueurs devient

<sup>1993</sup> Procès verbal de l'Assemblée générale de l'UNECATEF, 7 décembre 1987.

<sup>1994</sup> Chiffres fournis par la ligue nationale de football.

<sup>1995</sup> Sans compter les joueurs issus des centres de formation, qui n'ont que des contrats stagiaires, mais sont susceptibles de se révéler en cours de saison et de postuler à une place dans l'équipe professionnelle.

délicate, notamment lorsque intervient le rapport à l'argent. Les jeunes joueurs, notamment, perçoivent des salaires élevés depuis la fin des années 90, même lorsque leur palmarès est encore vierge de tout succès ou toute sélection internationale en équipe A. Lors d'un entretien croisé entre deux entraîneurs de Division 1, Philippe Bergeroo (Paris Saint-Germain) et Elie Baup (Girondins de Bordeaux), *France Football*<sup>1996</sup> pose la question suivante : « Une question relativement nouvelle est récurrente qui se pose aux entraîneurs est la gestion humaine des jeunes joueurs, alors que leur environnement est de plus en plus perturbé, notamment en raison de la présence de managers très actifs. Faites-vous ce constat, et quelles solutions proposez-vous ? ». Il est vrai que les agents de joueurs ont investi le football français depuis les années 90, à tel point que pratiquement plus aucun joueur ne négocie ses contrats et ses transferts sans eux. Et pour mieux vanter les mérites de leur protégé aux clubs, donc pour mieux profiter des dividendes, les agents font pression sur les entraîneurs ou leur entourage, pour que le joueur joue, soit titulaire, acquière de la notoriété. De ce fait, le rapport avec l'entraîneur professionnel devient tendu, selon Philippe Bergeroo : « Théoriquement, le seul problème que devrait poser un jeune joueur est de savoir s'il joue ou pas. En fait, les relations ont changé avec l'arrivée des agents, et les pressions sont de plus en plus diverses. J'ai été, par exemple, confronté à un manager qui m'a appelé un jour pour me dire : « Vous faites jouer mon joueur, ou vous l'augmentez, sinon il va foutre le bordel. » J'ai raccroché, mais, par la suite, j'ai eu des problèmes avec le gars »<sup>1997</sup>.

Aux problèmes financiers, s'ajoutent les problèmes sportifs. Heureusement pour lui, l'entraîneur est le plus souvent déchargé des problèmes de tractation avec les agents, car c'est une charge qui incombe, aux directeurs sportifs, directeurs administratifs, managers sportifs<sup>1998</sup>. Mais à partir du moment où des jeunes joueurs privilégient d'abord la perspective de gagner beaucoup d'argent de préférence à la réussite sportive, le rôle de l'entraîneur s'en trouve considérablement affecté. Il acquiert une dimension *psychologique supplémentaire*, d'après Elie Baup : « Aujourd'hui, c'est immédiatement difficile avec un jeune si on ne le fait pas jouer. Dans sa tête, il est déjà dans un autre club. Ca devient de plus en plus ardu à gérer. Auparavant, on pouvait avoir un conflit avec le jeune. Là, tu as un conflit avec son agent, et avec ses parents. Quand on est entraîneur, on pense à la

---

<sup>1996</sup> *France Football* n° 2851, 28 novembre 2000.

<sup>1997</sup> *Ibid.*

<sup>1998</sup> *Football Magazine* n°130, 27 octobre 1970, contient un article sur Robert Budzynski, directeur sportif du F.C. Nantes, qui après deux blessures importantes met un terme à sa carrière professionnelle de joueur pour occuper les fonctions de directeur sportif. Le cas de Budzynski a ceci d'exceptionnel qu'en 2004, il occupe toujours la même fonction au F.C. Nantes, sans avoir jamais avoir connu d'interruption.

*progression des gamins. Mais eux, aujourd'hui, n'ont pas le temps d'attendre* »<sup>1999</sup>. Les problèmes de ce type rencontrés par les entraîneurs professionnels se développent davantage depuis la fin des années 90 et le début des années 2000. Comme l'effectif des clubs est de plus en plus fourni, il leur est difficile de faire jouer tous les joueurs. Et la mission de formation, la prise en compte de la progression des jeunes joueurs, de leur maturation, ne sont pas des données prises en compte par ces derniers, qui n'ont plus la patience d'attendre. De ce fait, les relations entre joueurs et entraîneur peuvent s'en trouver altérées, de même que le fonctionnement de l'équipe dans son ensemble. Cependant, il s'agit là de rapports qui concernent, un entraîneur en place, et des joueurs en devenir, qui n'ont pas encore accédé à un statut médiatique privilégié. Les difficultés peuvent se révéler plus grandes lorsque des conflits opposent l'entraîneur à des joueurs qui évoluent déjà en équipe professionnelle, comme peut le constater Luis Fernandez : « *A l'entraînement, certains me regardaient de telle façon que je me suis demandé si j'avais bien été joueur international. » Ils n'étaient rien, ou pas grand chose, et voulaient prendre le dessus. Luccin et Dalmat*<sup>2000</sup> *sont pleins de talent, et quand je sens le talent, je ne passe rien sur le terrain. En dehors, ils font ce qu'ils veulent* »<sup>2001</sup>. Le commentaire de *France Football* illustre bien l'issue finale de ce rapport de force entre jeunes joueurs en devenir et illustre entraîneur confirmé. « *Faute de finesse psychologique, de temps de dialogue, la rupture est inévitable* »<sup>2002</sup>. Les relations entre joueurs et entraîneurs sont ici perturbées à un tel point que, dans le cas évoqué par Fernandez, l'un des joueurs sera transféré, et l'autre prêté à un club étranger.

Certains joueurs, en raison de leur statut, non pas forcément en termes de réussite sportive, mais de salaire, ne veulent pas reconnaître de compétences à l'entraîneur, où la mettent en doute. Et cette remise en cause est difficile à accepter pour un homme qui se targue d'avoir une expérience d'entraîneur, et parfois de joueur, de haut niveau. Par le passé, les entraîneurs n'ont pas connu cette situation. Certains témoignages laissent penser que certains types de joueurs entrent plus facilement que d'autres dans ce type de rapports conflictuels, comme celui de Jean Fernandez, entraîneur du F.C. Metz.

LG : *Y a-t-il, pour un entraîneur, des difficultés à gérer des joueurs bien mieux payés que soi ?*  
 JF : (□) *Le problème, il vient essentiellement des joueurs moyens qui ont été payés comme de grands joueurs. Les très bons joueurs, qui sont très bien payés, sont intelligents : la relation est*

<sup>1999</sup> *France Football* n° 2851, 28 novembre 2000.

<sup>2000</sup> Ces deux joueurs sont internationaux espoirs en 2001.

<sup>2001</sup> *France Football* n° 2904, 4 décembre 2001.

<sup>2002</sup> *Ibid.*

*facile. Un Thierry Henry, ce qu'il gagne, il le vaut largement* □ *Ceux qui sont dangereux, c'est ceux qui sont moyens, et qui ont un bon salaire. Ceux-là sont difficile à gérer et peuvent dire ou penser : « Mais t'es qui, toi, pour me sortir de l'équipe ? »*<sup>2003</sup>.

Le phénomène serait donc relativement récent. Ainsi, une étude des salaires dans le budget des clubs de football de Division 1, fait apparaître qu'en 1993/94, la rémunération du personnel (donc en majorité les joueurs) est de 37,6 millions de francs en moyenne pour les 20 clubs de Division 1. Or, en 1999/2000, la rémunération est en moyenne de 89,3 millions de francs, pour 18 clubs de Division 1. Alors que jusqu'en 1996/97, lorsqu'il y avait progression de ces données, celle-ci était au maximum de 12 %, une très nette augmentation se produit en 97/98, où la rémunération du personnel est de 40 % supérieure à la saison précédente, alors que dans le même temps, le nombre des clubs de Division 1 passe de 18 à 20<sup>2004</sup>. Même si on peut penser que les clubs se structurent, créent des emplois supplémentaires, et qu'ils possèdent parfois plus de joueurs sous-contrat, il semble que la principale cause de cette hausse spectaculaire réside dans les salaires des joueurs. Et ce ne sont pas seulement les grands joueurs qui bénéficient de cette flambée, mais également les autres joueurs de Division 1 et Division 2. L'explication donnée par Jean Fernandez peut se comprendre mieux à la lumière de ces éléments. Avant 1997/98, les conflits avec les joueurs moyens sont peu nombreux, puisque ces joueurs moyens ne sont pas encore très bien payés. De ce fait, l'obligation d'honorer un gros salaire en étant aligné dans l'équipe-type sur le terrain le jour du match ne fait pas encore figure d'argument. C'est vraisemblablement à partir de cette date que les différends surgissent<sup>2005</sup>. Si, comme le dit Jean Fernandez, ils ne sont pas dus aux grands joueurs, c'est aussi parce que leur statut leur donne une place dans l'équipe, et qu'ils ne disputent pas à l'entraîneur son pouvoir sur le terrain de la titularisation. Malgré tout, le pouvoir de l'entraîneur est souvent contesté par des comportements de joueurs, qui pensent à leur intérêt avant celui de l'équipe, alors que lui-même raisonne à l'inverse. En effet, on peut émettre l'hypothèse que *le renforcement de valeurs individualistes ou d'individualisation*<sup>2006</sup> entamées depuis les années 1980 se poursuit dans la société et affecte le monde du football. De ce fait, l'entraîneur est souvent amené à se montrer peu démocrate en tant que leader<sup>2007</sup>.  
« *Il est évident que nous devons être beaucoup plus autoritaires qu'avant. Il n'y a pas si*

<sup>2003</sup> Entretien du 18 juillet 2003.

<sup>2004</sup> FOOT-SPORT. A. Baumann. *Foot en France* n° 1, février 2001.

<sup>2005</sup> C'est ce que semblent corroborer les propos de José Cobos, Olivier Quint et Nestor Fabbri dans *France Football* n° 2962, 14 janvier 2003.

<sup>2006</sup> P. Bréchon, 2000, *opus cit.*, p. 231.

<sup>2007</sup> Se référer aux travaux de R. Lippitt et R. K. White. An analysis of group reaction to 3 types of experimentally created social climates, in G. Sswanson, T. Newcomb, J. Hartley. *Reading in social psychology*. Holt, 1947.

longtemps, il y a une dimension humaine qui te protégeait (□) Aujourd'hui, les joueurs savent que, si ça ne marche pas ici, ils iront voir ailleurs. Du coup, je dois être dix fois plus autoritaire qu'il y a cinq ans »<sup>2008</sup>. Les relations avec les joueurs, à partir du milieu des années 90, deviennent plus difficiles à gérer. Alors que le pouvoir de l'entraîneur reposait sur une autorité conférée naturellement par sa fonction, dorénavant, ce n'est plus le cas : il est obligé de modifier son comportement pour asseoir cette autorité, qui ne lui est plus reconnue d'office, comme par le passé jusqu'au début des années 90. De ce fait, c'est une partie de son pouvoir qu'on lui conteste, qui jusque là est toujours restée inattaquée. D'autre part, ces conflits qui naissent de la contestation de l'autorité de l'entraîneur font surgir un autre paradoxe : la relation entre l'entraîneur et les joueurs se fait plus distante. Les salaires des meilleurs joueurs ont toujours largement été supérieurs à ceux des meilleurs entraîneurs. S'il est difficile d'obtenir les revenus des entraîneurs, qui, lors des différents entretiens témoignent d'une certaine pudeur à les révéler précisément, nous disposons cependant de quelques données comparatives. Ainsi Jean Vincent<sup>2009</sup> entraîneur du FC Nantes, gagnait-il en 1982 14 836,00 francs par mois<sup>2010</sup>, alors qu'à titre de comparaison, Bruno Bellone<sup>2011</sup>, qui est un très bon joueur français, mais pas une vedette internationale, émarge à plus de 200 000,00 francs par mois la même année à Monaco<sup>2012</sup>. J. F. Bourg établit le palmarès des entraîneurs les mieux rémunérés au monde<sup>2013</sup> en 1985. L'Anglais Terry Venables, à la tête du FC Barcelone est celui qui a perçu les plus gros gains avec 4 400 000 francs annuels. Un Français, Robert Herbin, se classe en dixième position dans cette liste avec 900 000,00 francs annuels, mais à la tête d'un club d'Arabie Saoudite, Riyad. Depuis les années 1980, les pays du golfe peu réputés en matière de football tentent de recruter des techniciens et des joueurs reconnus en leur offrant des salaires alléchants. Si Robert Herbin, hors de l'hexagone, apparaît en bonne place dans le classement établi par J. F. Bourg, il faut souligner que pour cette même année en 1985, dans le championnat de France, 12 joueurs gagnent plus de 2 millions de francs annuels ; et en tout, ce sont 50 joueurs qui gagnent plus d'un million de

<sup>2008</sup> Elie Baup. *France Football* n° 2961 bis, 10 janvier 2003.

<sup>2009</sup> Jean Vincent a été un des grands joueurs professionnels français des années 50, durant lesquelles il s'est forgé un palmarès impressionnant, notamment au Stade de Reims. Il a été sélectionné à 46 reprises en équipe de France entre 1953 et 1961. En tant qu'entraîneur, il a officié à Nantes entre 1976 et 1982, équipe avec laquelle il a remporté deux titres de champion de France en 1977 et 1980, et une coupe de France en 1979. Il a entraîné ensuite Rennes de 1982 à 1984.

<sup>2010</sup> Le salaire moyen en France est en 1982 de 5864,00 francs selon l'INSEE.

<sup>2011</sup> Bruno Bellone compte 34 sélections en équipe de France entre 1980 et 1988, et fait partie de l'équipe championne d'Europe des nations en 1984.

<sup>2012</sup> *France Football* n° 2820, 25 avril 2000.

<sup>2013</sup> J.-F. Bourg. *Football business*. Paris, Olivier Orban, 1986. p. 59.

francs annuels<sup>2014</sup>. Une enquête plus récente<sup>2015</sup> fait apparaître qu'au niveau européen, certains rares entraîneurs parviennent à obtenir des émoluments comparables à ceux des joueurs vedettes. José Mourinho, qui officiait à Chelsea en 2007, a obtenu 29 millions d'euros lors de la même année. En ce qui concerne les français, Arsène Wenger, manager de l'Arsenal, percevait 6,4 millions d'euros annuels. Cette somme comprend pour l'essentiel le salaire versé par son club d'Arsenal, mais également les défraiements qu'il percevait en tant que consultant télévision à TF1, et les séminaires qu'il anime auprès d'entreprises comme SFR ou NHK Fuji. L'entraîneur de Ligue 1 Elie Baup s'est approché du top 10 des plus gros salaires en 2007 (le dixième est Frank Rijkaard, du FC Barcelone avec 4,8 millions d'euros annuels). Mais ce bon classement est dû certes à son salaire versé par Toulouse mais surtout aux 2.5 millions d'euro d'indemnités auxquels les prud'hommes ont condamné en mai 2007 son ancien club, Bordeaux. Les meilleurs joueurs de Ligue 1 comme Cissé (OM), Pauleta (PSG) ou Juninho (Lyon), pour cette même saison 2007, gagnent plus de 4 millions d'euro annuels<sup>2016</sup>. Que nous révèlent ces différents chiffres, qui s'étalent sur une période de 25 ans ? Tout d'abord, le premier enseignement est que les joueurs continuent à être bien mieux payés que les entraîneurs. Il s'agit bien de comparer les salaires des joueurs-vedettes avec ceux des entraîneurs de Ligue 1 les plus réputés. Car il est évident qu'au sein de l'ensemble des joueurs de Ligue 1, il existe de fortes disparités entre les stars et ceux qui débutent. En 1985, par exemple, l'écart salarial entre les joueurs anonymes de division 1 et le joueur le mieux payé, Safet Susic au PSG, va de 1 à 42 (1000 000.00 francs pour les premiers contre 4.2 millions de francs annuels pour le second). Comme note J.F Bourg<sup>2017</sup>, dans la même profession coexistent des revenus comparables à ceux des PDG du secteur privé, des cadres supérieurs, des cadres moyens, et des employés. Cependant l'évolution des salaires a été telle qu'à partir des années 2000, même les joueurs moyens perçoivent des salaires élevés, souvent supérieurs à ceux des entraîneurs. Ainsi, selon les chiffres fournis, par l'UNFP, le salaire moyen mensuel du joueur professionnel est de 41 000 euros en 2007. L'entraîneur professionnel se retrouve donc devant une situation ambiguë : il doit gérer un groupe de joueurs qui accomplissent tous exactement le même travail mais qui ne sont absolument pas rémunérés de la même façon. La

---

<sup>2014</sup> *Ibid*, p. 57.

<sup>2015</sup> *France Football* n°3235, 6 avril 2008.

<sup>2016</sup> Djibril Cissé, selon cette enquête, est en tête avec 4,8 millions d'euros.

<sup>2017</sup> J.-F. Bourg, *opus cit.*, 1985, p. 57.

perception qu'ont certains entraîneurs à l'image de Claude Puel<sup>2018</sup>, c'est qu'*"il faut être vigilant quand on entraîne des stars, alors que les jeunes sont plus réceptifs"*<sup>2019</sup>.

Historiquement, cette gestion des joueurs vedettes n'est pas un fait nouveau. Par contre, il est certain qu'avec l'augmentation croissante de la masse salariale des clubs, les joueurs vedettes sont plus nombreux au sein d'un même club. Et lorsqu'une vedette est réellement de renommée internationale, elle peut parfois mettre en porte-à-faux l'entraîneur. Cela peut se produire lorsqu'on demande à ce dernier de ne pas sanctionner les frasques du joueur, alors qu'il agit au détriment de l'équilibre du club<sup>2020</sup>. De ce fait, les problèmes d'égo et susceptibilités ont plus de risque d'occurrence et les entraîneurs doivent de plus en plus souvent se préparer à s'y confronter. Comme le reconnaît Elie Baup, entraîneur de Toulouse, *"plus il y a d'écart de salaire entre les joueurs, plus cela risque de créer des problèmes"*<sup>2021</sup>. En effet, les traitements de faveur, d'ordre financier en particulier, sont susceptibles de créer des dissensions au sein d'une équipe professionnelle. Et ces tensions sont d'autant plus exacerbées que parfois les joueurs les mieux rémunérés, en raison des choix de l'entraîneur, de blessures, ou d'autres impondérables, ne sont pas forcément ceux qui réalisent les meilleures performances. Un autre des facteurs qui contribue à complexifier la gestion des joueurs est bien entendu l'augmentation des effectifs professionnels. La Ligue du football professionnel (L.F.P.) a retiré la règle qui limitait le nombre de contrats professionnels autorisés<sup>2022</sup> par club en mai 2000. Cet accès de libéralisme contribue à un sureffectif dans les clubs, puisque dès 200/2001, l'effectif moyen par club passe à 24,5 joueurs<sup>2023</sup>. Avec la multiplication des matches et les compétitions et les risques de blessures inhérents à l'utilisation répétée des mêmes joueurs, la plupart des entraîneurs professionnels souhaitent que tous les postes soient doublés. Par cette dernière formule, il faut entendre que dans l'effectif, chacun des 11 joueurs en début de saison a au moins un remplaçant potentiel susceptible de le suppléer soit lorsqu'il est fatigué, soit en cas de défaillance. Ainsi, les entraîneurs préfèrent sciemment gérer un groupe important de footballeurs, et risquer

---

<sup>2018</sup> Après une longue carrière de joueur professionnel riche de 601 matches entre 1979 et 1996, Claude Puel débute sa carrière d'entraîneur à Monaco en 1999. Il obtient le titre de champion de France avec l'équipe monégasque en 2000, puis dirige Lille (2002-2008) et Lyon depuis 2008.

<sup>2019</sup> *France Football* n° 3068, 25 janvier 2005.

<sup>2020</sup> On peut se référer ici à l'exemple cité par Luis Fernandez lorsqu'il évoque sa cohabitation avec le joueur Ronaldinho lors de son second mandat au PSG. « *On appelle cela les enjeux économiques, moi je les nomme Ronaldinho (□). Mais quand votre président vous dit : « Entre Ronaldinho et Fernandez, j'ai choisi », que voulez-vous faire ?* ». *France Football* n° 3235, 11 avril 2008.

<sup>2021</sup> *France Football* n° 3234 bis, 4 avril 2008.

<sup>2022</sup> Ce nombre était de 19 contrats professionnels par club en 95/96, de 20 en 96/97, et de 23 en 99/2000.

<sup>2023</sup> A. Rouger. Limitation des effectifs vs limitation des salaires : une nouvelle forme de salary cap ?, in J.-J. Gouguet, 2004, *opus cit.*, pp. 210-211.

d'éprouver des difficultés à contenter tous les joueurs, plutôt que de s'accommoder d'un effectif plus restreint, mais avec le risque que certains se blessent ou accusent une baisse de régime en cours de saison. A ce titre, cette situation est différente de celle qui est vécue en entreprise. Les postes n'y sont pas doublés. Lorsqu'un employé connaît une baisse de régime, ou une certaine fatigue, il n'est pas remplacé. Ou s'il l'est, c'est de manière définitive : contrairement au footballeur professionnel, sa mise sur la touche n'est pas provisoire, il ne peut ni récupérer ni regagner la confiance de ses supérieurs, ni réintégrer l'effectif. Par contre, dans le football professionnel, en raison de ces dispositions, les joueurs eux-mêmes reconnaissent que la concurrence entre eux est incroyable, et que de ce fait ils deviennent de plus en plus individualistes<sup>2024</sup>. Cet individualisme de plus en plus flagrant aujourd'hui est exacerbé par deux facteurs : les conseillers aux joueurs et le fait que son cheminement à travers les clubs de l'élite est grandement facilité en France et en Europe depuis l'arrêt Bosman<sup>2025</sup>.

#### 2.9.1. Les conseillers du joueur

Bien souvent, autour du joueur gravitent toute une diversité de personnes, qui le persuadent qu'il est le meilleur et qu'il doit jouer coûte que coûte. Comme le souligne Joël Muller, parmi eux on retrouve non seulement la famille, mais aussi l'agent, le manager, parfois le sélectionneur, voire le conseiller financier, le conseiller psychologique, les sponsors<sup>2026</sup>. C'est dire si les conseils et les sollicitations sont nombreux et divers. Les agents de joueurs notamment, bien que la profession soit réglementée par la FIFA, pèsent d'un poids réel dans les décisions et les comportements des joueurs. Les agents sont rémunérés au pourcentage, et chaque fois que le joueur dont ils gèrent les intérêts est transféré, ils voient leur commission augmenter. De ce fait, l'intérêt de l'agent de jouer est que son protégé fasse parler de lui, si possible en jouant. C'est pour cela que lorsqu'un joueur ne rentre pas, même momentanément, dans le choix de l'entraîneur, l'agent est prompt à conseiller à son protégé un changement de club. Les entraîneurs sont unanimes à reconnaître que ce facteur humain

---

<sup>2024</sup> Entretien avec José Cobos (Nice), Olivier Quint (Nantes), Nestor Fabbri (Guingamp). France Football n° 2962, 14 janvier 2003.

<sup>2025</sup> Sur l'arrêt Bosman, A. Husting, *L'union européenne et le sport. L'impact de la construction européenne sur l'activité sportive*. Les éditions Juris service, 1998. pp. 36-57.

<sup>2026</sup> France Football n° 3014 bis, 16 janvier 2004.

leur complique la tâche<sup>2027</sup>. Les agents de joueur<sup>2028</sup> existaient bien avant l'arrêt Bosman mais en raison de son application, ont vu leur rôle, leur nombre et leur importance croître<sup>2029</sup>.

### 2.9.2. L'arrêt Bosman

L'arrêt de la Cour de justice de la communauté européenne, rendu le 15 décembre 1995 confirme que l'exercice du sport professionnel constitue une activité économique et condamne toute entrave disproportionnée à la libre circulation des joueurs dans l'Union européenne<sup>2030</sup>. En effet, les entraves discriminatoires à la libre circulation sont contraires à l'article 48 du traité de Rome<sup>2031</sup>. Il ne nous appartient pas ici de relater dans le détail les tenants et les aboutissants de l'affaire Bosman<sup>2032</sup>. Cependant, l'arrêt de 1995 modifie de façon radicale le statut des footballeurs professionnels. Tout d'abord, ils sont dorénavant assimilés à des travailleurs de la même façon que les autres professionnels de l'Union européenne, ce qui n'était pas le cas auparavant<sup>2033</sup>. Jusqu'aux années 1990, les fédérations sportives étaient convaincues que le traité de Rome ne s'appliquait pas au sport<sup>2034</sup>. Il est vrai que si la construction économique de l'Europe a été une réalité aux débuts des années 60, il n'en va pas de même de la construction politique<sup>2035</sup>. Même après l'élargissement de la CEE à 9 membres, (1<sup>er</sup> janvier 1973), puis à 12 (1981 puis 1985), la crise des années 70, conduit à une politique du « chacun pour soi » même si quelques réalisations communes émergent<sup>2036</sup>. Il apparaît peu étonnant de ce fait que, puisque dans de nombreux domaines, l'unité européenne n'existe pas vraiment ou est en construction, des fédérations sportives des pays concernés n'aient cru bon de respecter les accords du traité. La raison majeure de cette interprétation de la part des instances sportives réside toutefois dans l'absence de toute référence au sport dans le traité de Rome, puis dans ceux qui lui ont succédé<sup>2037</sup>. Pour autant

---

<sup>2027</sup> Voir par exemple les propos tenus par Elie Baup (à Bordeaux en 2003, puis à Toulouse en 2008), respectivement dans *France Football* n° 2961 bis, 10 janvier 2003, et dans *France Football* n° 3234 bis, 4 avril 2008.

<sup>2028</sup> Cette profession a émergé à la fin des années 70, mais jusqu'à la fin des années 90, a été pratiquée par un nombre restreint de professionnels, de l'ordre de deux à trois dizaines. En 2009, le nombre de licences délivrées à des agents exerçant en France est de 246.

<sup>2029</sup> P. Lanfranchi, M. Taylor. Bosman. A real revolution ?, in J.-J. Gouguet, 2004, *opus cit.*

<sup>2030</sup> A. Husting, 1998, *opus cit.*, p. 45.

<sup>2031</sup> A propos du traité de Rome, P. et D. Fabre. *Histoire de l'Europe au XXème siècle. 1945-1974. 2<sup>ème</sup> partie*. Bruxelles, éditions Complexe, 1995. pp. 69-89.

<sup>2032</sup> Sur ce sujet, consulter l'ouvrage dirigé par J.-J. Gouguet, 2004, *opus cit.*

<sup>2033</sup> « *First at all, footballers were considered to be workers sui-generis- not comparable with other workers* ».

<sup>2033</sup> P. Lanfranchi, M. Taylor, 2004, *opus cit.*, p. 96.

<sup>2034</sup> *Ibid*, p. 100.

<sup>2035</sup> , P. et D. Fabre, 1995, *opus cit.*, pp. 71-72.

<sup>2036</sup> B. Galloux-Fournier. *Histoire de l'Europe au XXème siècle. 1974 à nos jours*. Bruxelles, Editions Complexe, 1995. pp. 165-168.

<sup>2037</sup> C. Miège, J.-C. Lapouble. *Sport et organisations internationales*. Paris, Economica, 2004. p. 73.

la commission européenne était déjà intervenue à plusieurs reprises dans le domaine du football, tout d'abord en 1985, pour tenter de mettre un terme aux restrictions de libre circulation dans le Marché Commun. En 1991, un accord fut trouvé avec l'UEFA pour créer la règle dite du "3+2" : aucune restriction pour les clubs dans le fait de faire signer des contrats à des joueurs issus de la communauté européenne, et la possibilité de faire jouer lors du même match trois joueurs étrangers, plus 2 joueurs étrangers issus des centres de formation et présents dans le club depuis au minimum trois ans. Cette règle s'applique non seulement aux joueurs natifs des pays de la communauté européenne, mais également à tous ceux dont la fédération adhère à l'UEFA. Elle concerne donc la quasi-totalité des joueurs européens, mais pas ceux issus des autres continents. Le Parlement européen condamna fermement cette règle du 3+2, considérant que le football était une activité normale<sup>2038</sup>. Elle sera malgré tout appliquée par de nombreuses fédérations européennes. Dans le même temps de nombreux événements précipitent la migration des joueurs. Les pays de l'Est qui jusqu'alors ne libéraient leur joueur expérimentés et talentueux que lorsqu'ils avaient atteint une certaine limite d'âge, abolirent ces règlements. En effet, les clubs de l'Est, en quête d'argent liquide, décidèrent de libérer les jeunes joueurs. Dans le même temps, le début de la guerre en Yougoslavie vit affluer une vague de joueurs talentueux et relativement onéreux pour les clubs. Et de surcroît, des pays d'Amérique du Sud, notamment le Brésil et l'Argentine, victimes d'une dévaluation massive virent les pouvoirs de négociations de leurs clubs affaiblis, contribuant à un exode de leurs joueurs vers l'Europe. L'arrêt Bosman donc, ne révolutionnera pas des pratiques migratoires déjà en vigueur dans l'Union européenne. Cependant, il contribuera à donner un nouvel élan à un processus déjà en mouvement<sup>2039</sup>. La France est bien entendu touchée par ce phénomène de migration des jeunes, qui se caractérise par la multiplication des transferts. En cas, par exemple, le championnat professionnel français compte 338 ressortissants nationaux, 111 joueurs issus de l'Union européenne et 37 joueurs hors Union européenne (soit un total de 148 étrangers). Et même si la proportion des joueurs étrangers a diminué pour passer à 30,2 en 2009<sup>2040</sup> (sur 581 joueurs), selon les chiffres fournis par l'Observatoire des footballeurs professionnels<sup>2041</sup> malgré tout leur nombre<sup>2042</sup> complique singulièrement la tâche des

---

<sup>2038</sup> « I was reaffirming its strong position to any kind of restriction which would diminish or impact the freedom of movement of professional footballers in the Community, and that a limitation of the number of EU players allowed to play was a flagrant violation of the fundamental principles of the Treaty of Rome » P. Lanfranchi, M. Taylor, 2004, *opus cit.*, p. 96.

<sup>2039</sup> *Ibid.*

<sup>2040</sup> Ce qui constitue une baisse par rapport aux 34, 57 % de la saison 2005/2006 ou aux 33,42 % de la saison 2007/2008 (chiffres fournis par l'Observatoire des footballeurs professionnels).

<sup>2041</sup> L'Observatoire des footballeurs professionnels a été créé en 2006 par le CIES et le centre d'études et de recherches sur le sport (CERSOT) de l'université de Franche-Comté avec l'aide de Sepp Blatter, président de

entraîneurs. En effet, la maîtrise de la langue étrangère, afin d'établir un langage commun avec les joueurs, reste problématique. Il semble que la direction technique nationale de football ait bien pris la mesure de cet aspect. En effet, l'attribution du DEPF, le plus haut diplôme délivré dans le football français, qui permet d'entraîner des professionnels subordonné à la maîtrise d'une langue étrangère. Un des modules du DEPF consiste en la présentation obligatoire d'un texte sur le football dans l'une des quatre langues européennes (anglais, allemand, italien) et d'autre part, le candidat doit effectuer un stage d'une semaine complète dans un club professionnel étranger<sup>2043</sup>. Cependant même si ces dispositions constituent des propédeutiques à un meilleur dialogue avec les jeunes joueurs d'origine étrangère, il n'est pas acquis que ces derniers pratiquent ou comprennent le français, ni une langue connue de l'entraîneur. Ce déficit est un paramètre à prendre en compte lorsqu'il s'agit de favoriser l'intégration rapide d'un joueur. L'absence de communication rapide et précise peut compliquer la relation des deux interlocuteurs que sont l'entraîneur et le joueur. D'autre part, une constante qui ne concerne pas uniquement les joueurs étrangers, mais qui est liée aux conséquences de l'arrêt Bosman, est déjà visible à travers la circulation des joueurs entre les clubs. La course aux joueurs s'est accentuée et a débouché sur une inflation des salaires, et une multiplication des transferts<sup>2044</sup>. Selon l'Observatoire des footballeurs français, le pourcentage de joueurs présents au sein d'un même club professionnel français depuis trois années est de 36,4% seulement (contre 39,58%) en 2006. Ces données impliquent que l'entraîneur professionnel ne peut réellement espérer bâtir son équipe sur un terme long, voire même un moyen terme, puisque les arrivées et départs des joueurs constituent la norme lors de chaque intersaison. L'instauration d'un marché des transferts d'hiver (entre le 1er et le 31 janvier de l'année) a de surcroît complexifié une situation initiale déjà ardue. Les incidences quant au jeu développé par les équipes sont parfois énormes. Certains clubs enregistrent des mouvements spectaculaires de joueurs. Pour la seule période de transferts de l'été 2006, Marseille enregistre 18 départs pour 13 arrivées à la date du 8 août 2006<sup>2045</sup>. A l'intersaison

---

l'UEFA. Son but est l'analyse longitudinale du marché du travail des footballeurs professionnels. L'observatoire étudie les cinq ligues européennes majeures : Italie, Espagne, Angleterre, Allemagne et France.

<sup>2042</sup> Ce phénomène n'est pas spécifique au seul football. En effet, lors de la saison 2005/2006, les clubs du Top 14 de rugby comptaient 33, 20 % d'étrangers, ceux de la pro A de basket-ball 43,85 % et ceux de la pro A de volleyball 41, 3 % (ce chiffre culminant à 47, 85 % pour la pro A de volleyball féminine). Chiffres recueillis au colloque *Légisport* de Marseille, le 8 décembre 2006.

<sup>2043</sup> Il peut aussi effectuer ce stage dans le cadre d'une compétition internationale (seniors ou jeunes) en fonction du cahier des charges de la DTN, ce qui l'amène à rencontrer d'autres techniciens étrangers.

<sup>2044</sup> Sur cette question, C. Miège, J.-C. Lapouble, 2004, *opus cit.*, p. 78.

<sup>2045</sup> Données fournies par *France Football* n° 3148, 8 août 2006. D'autres clubs enregistrent des mouvements remarquables : Lorient, avec 13 départs et 14 arrivées, Le Mans avec 11 départs et 11 arrivées □

2008, en date du 5 août 2008, Marseille compte 13 départs et 11 arrivées<sup>2046</sup>. Dans ces conditions, il est parfois difficile, lorsque l'effectif est renouvelé pour moitié, de proposer un système de jeu stable d'une saison à l'autre. Il est vrai également, comme nous le constaterons par ailleurs, que la durée de vie d'un entraîneur au sein d'un même club professionnel de Ligue 1 française est également bien inférieure à 3 années. Mais cette situation implique également que l'entraîneur ne travaille pas toujours dans des conditions optimales, notamment lors de l'intersaison, qui est pourtant une période primordiale pour les équipes professionnelles : en effet, les clubs disposent pour la seule et unique fois de la saison d'une période d'un mois pour se préparer aux compétitions. Il arrive parfois que le premier match de championnat arrive alors que l'entraîneur ne dispose pas encore d'une équipe complète: le contrat de tel ou tel joueur vedette n'est pas encore finalisé, et le joueur en question ne peut s'entraîner qu'une fois que plusieurs matches se sont déjà déroulés. Plus délicate à gérer encore est la période au cours de laquelle des joueurs appartiennent au club, mais en instance de signature de contrat avec une équipe différente, continuent à s'entraîner avec leurs coéquipiers. C'est le cas de l'effectif dirigé par Lazlo Bölöni à Rennes en 2003, qui souhaite nettement réduire son effectif<sup>2047</sup>. Certains de ses confrères se plaignent de joueurs qui assurés de ne pas être titulaires pour la saison à venir, préfèrent toucher leur salaire sans jouer plutôt que de changer de club<sup>2048</sup>.

### 3. L'entraîneur professionnel de 1973 à nos jours : que fait-il ? Qui est-il ?

De 1973 à nos jours, la tâche de l'entraîneur de l'équipe professionnelle s'est progressivement complexifiée et diversifiée. Bien entendu, les prérogatives liées à la conduite des entraînements et à la conduite de l'équipe au cours des matches reste une permanence au cours de la période considérée, mais d'autres contraintes sont venues s'ajouter à celles-ci. En football comme dans les autres sports, *l'image de l'entraîneur qui dirige le travail sur le terrain est trop restrictive par rapport à la réalité du métier dans le sport d'élite actuel. C'est à la fois un chef de projet qui coordonne le travail d'un staff de spécialistes de plus en plus*

---

<sup>2046</sup> Données fournies par *France Football* n° 3252, 5 août 2008. Un club comme Nantes compte 11 départs et 12 arrivées, Toulouse 12 départs et 9 arrivées.

<sup>2047</sup> « Il y a un effectif de plus de trente joueurs, et je suis incapable de travailler avec autant de personnes à l'entraînement ». *France Football* n° 2985 bis, 27 juin 2003.

<sup>2048</sup> Alain Perrin, entraîneur de l'Olympique de Marseille, déclare : « Certains joueurs se complaisent dans leur rôle de potiche ». *France Football* n° 2985 bis, 27 juin 2003.

*étouffé et un homme de terrain qui prend les décisions qui s'imposent en temps réel.*<sup>2049</sup> Nous adopterons à nouveau le plan basé sur l'article de Gérard Houllier<sup>2050</sup> qui détaille les différentes compétences que doit mettre en œuvre l'entraîneur moderne. G. Houllier part du constat que la relation entraîneur-entraîné a évolué, et que s'adresser aux joueurs de manière dictatoriale est désormais une procédure révolue<sup>2051</sup>, d'autant que l'évolution économique, sportive et commerciale du football amène désormais l'entraîneur à se situer dans une perspective de management sportif<sup>2052</sup>. Dans cette perspective, nous montrerons donc que l'entraîneur dispose de trois types de capital qu'il doit s'employer à faire fructifier pour tirer le meilleur rendement de son équipe. Nous déterminerons à quels moments précis l'entraîneur use de ces différents types de capital. Nous montrerons également quelles sont les permanences qui se sont instaurées dans chacun de ces capitaux et quelles ont été les évolutions marquantes de ces dernières décennies.

### 3.1. Le capital expertise

Cet aspect était déjà présent depuis la naissance de la profession. Il est toujours en vigueur à l'aube des années 1970. Le passé de joueur est en règle générale un atout fondamental pour tout entraîneur qui veut se voir reconnaître une expertise de la part de ses joueurs. Mais aujourd'hui plus que jamais les compétences techniques et les connaissances en matière d'entraînement permettent au technicien d'acquiescer la confiance des joueurs. On peut dater du début des années 1980, avec la mise en place d'un D.E.P.F. spécifique et dont la qualité est unanimement reconnue dans les milieux du football ce pas en avant dans la reconnaissance de l'expertise. Si un entraîneur est titulaire du D.E.P.F., c'est obligatoirement que sa qualité a été reconnue, contrairement à la période 1942-1972. Certes, le stage national était réputé exigeant, le diplôme était réputé difficile à obtenir, mais des suspicions de collusion étaient régulièrement entretenues par la presse, ce qui n'est plus le cas actuellement.

Comment et dans quels domaines se manifeste cette expertise ? C'est la partie la plus visible de la tâche de l'entraîneur, celle qui concerne ce que l'on a communément l'habitude de taxer de « tâches de terrain ».

---

<sup>2049</sup> G. Bosc (chargé de mission à la Préparation Olympique). Spécificité des formations d'entraîneurs pour le haut niveau, in Héléal H., Napias F. *Former des entraîneurs, demain*. Cahiers de l'INSEP n° 29, 2001. p. 158..

<sup>2050</sup> G. Houllier. Exigences de l'entraîneur moderne, in L. Bizzini, C.-A. Hautent et M. Piffaretti (sous la direction de). *Le football. Éléments théoriques pour une meilleure compréhension. Etudes et recherches du Groupe Interfacultaire des Sciences du sport* n° 6, 1998. pp. 119-129.

<sup>2051</sup> *Ibid*, p. 119.

<sup>2052</sup> *Ibid*, p. 121.

### 3.1.1. La (les) séance(s) quotidienne(s)

On touche ici à ce qui aux yeux du grand public constitue le cœur du métier d'entraîneur. La séance d'entraînement est souvent prévue la veille, mais les contenus peuvent être modifiés quelques minutes avant son début, en fonction d'impondérables tels que des blessés ou des absents non prévus. Lorsque l'entraîneur a prévu de fonctionner avec vingt quatre joueurs, et qu'il y a un ou deux absents, il peut arriver que les adjoints complètent l'effectif<sup>2053</sup>. Certains entraîneurs ont des centaines de séances compilées dans les bases de données de leur ordinateur, et se basent sur des exercices-références auxquels ils adjoignent des variantes selon les besoins. Globalement, les séances peuvent cibler un thème principal, même si dans la réalité elles en recouvrent souvent plusieurs. Les thèmes de l'ordre du domaine technico-tactique peuvent être la conservation du ballon, le renversement de jeu, le passe-et suit □, ceux du domaine tactique la mise en place de la zone, le pressing□ Ils peuvent être précédés par des exercices de vivacité ou de coordination souvent placés après l'échauffement<sup>2054</sup>. Evidemment, la plupart des entraîneurs concèdent que les séances ne sont pas toujours forcément variées. Malgré tout, lorsque des exercices nouveaux sont proposés pour casser la routine, le souci primordial reste toujours d'établir des principes de jeu, *car c'est ce que les joueurs attendent : on fait quoi quand on a le ballon ? Et quand on ne l'a pas ?*<sup>2055</sup> Les joueurs sont habitués à être en attente de directives du coach en matière de critères de réalisation, ils sont en demande de son expertise technique. Les interventions au cours de l'entraînement diffèrent selon les techniciens, certains interrompant les situations et distribuant les consignes avec plus de parcimonie que d'autres. « Parfois, Blanc intervient. Pour replacer un joueur. Lui expliquer le positionnement idéal. « Pierre ! Pierre ! Avance jusque là ! Bien dans le mouvement ! Bien dans le mouvement ! (□). Comment tu t'appelles ? -Benoît□ (Trémoulinas). -Pourquoi tu ne rejeues pas avec lui ? »<sup>2056</sup>. Il semble que lors de la dernière décennie les méthodes d'entraînement ont énormément évolué, les entraîneurs concédant qu'ils « sont moins généralistes, plus dans le détail »<sup>2057</sup>.

---

<sup>2053</sup> C'est par exemple le cas de Christian Gourcuff à Lorient. *France Football* n° 3214, 13 novembre 2007.

<sup>2054</sup> *Ibid.*

<sup>2055</sup> Francis Gillot, FC Sochaux. *France Football* n° 3236 bis, 18 avril 2008.

<sup>2056</sup> *France Football* n° 3196, 10 juillet 2007. Laurent Blanc, nouvel entraîneur de Bordeaux corrige deux joueurs. Le second auquel il s'adresse, Benoît Trémoulinas, est un jeune joueur issu du formation qui n'a encore jamais évolué au niveau professionnel, et qui débute en 2007 sous la houlette de Laurent, et s'imposera comme un des hommes de base de l'équipe girondine.

<sup>2057</sup> Pierre Dréossi (Stade Rennais) et Frédéric Antonetti (O.G.C. Nice). *France Football* n° 3214, 13 novembre 2007.

Joël Muller<sup>2058</sup>:

*Donc, sur le plan technique, bien évidemment, les joueurs sont de plus en plus adroits, ont des capacités majeures par rapport à... parce que comme il y a un entraînement qui est, pas plus important, mais qui est, où la recherche de la qualité, euh, et en particulier celle des entraîneurs, y compris dans les clubs amateurs, est de plus en plus performante, ce qui fait que les corrections, parce qu'en fait, on améliore quelqu'un par sa correction, si on est capable de voir ce qui ne va pas, et de lui montrer et de lui faire comprendre que c'est en travaillant ça, que ce soit l'équilibre du pied, que ce soit le placement, et que l'éducateur le voit, l'éducateur qui dit "Ah ben, putain, arrête de tirer, tu tires où ? À côté toujours ! Applique-toi ! Concentre toi !"*

LG : Oui !

JM : *C'est quoi, « applique-toi »? Donc il faut apporter la correction technique ou tactique, et que le joueur, à ce moment là, on soit capable de lui faire prendre conscience, et qu'il y ait ce souci de s'améliorer. Et ça, c'est le cas à mon avis, et c'est pour ça que le niveau général sur le plan technique évolue, euh, dans la mesure où effectivement, les joueurs, les, les corrections qui sont apportées, ils en tiennent compte. Et puis, que tout, tout, euh, le rythme, l'aisance*□

Les entraîneurs, et plus précisément ceux du haut niveau sont mieux formés qu'il y a vingt ans pour intervenir avec précision dans le détail, que ce soit pour corriger un geste technique, un placement défectueux, pour commenter l'adéquation d'un choix dans une situation tactique. Sachant que cela leur permet d'affirmer leur compétence devant leurs joueurs, ils n'hésitent pas à user de ce moyen insidieux de manifester leur autorité en employant des instructions témoignant d'un haut niveau d'expertise<sup>2059</sup>. « *Les joueurs de Frédéric Antonetti, présents ou passés insistent tous sur cette recherche de précision tactique. « Quand on se retrouve sur le terrain, on sait au millimètre ce que l'on doit faire, indique Cyril Jeunechamp. Ce n'était pas le cas avec tous les entraîneurs que j'ai connus »*<sup>2060</sup>. La séance quotidienne d'entraînement reste bien un moment clé de la relation entraîneur-entraîné, car c'est pendant ce laps de temps que se réalise l'essentiel du travail de la semaine pour les joueurs. De ce fait, si elle peut contribuer à conforter l'entraîneur dans ses certitudes, elle contribue également à le pousser à remettre perpétuellement en question ses choix. L'outil privilégié de l'entraîneur reste l'œil nu<sup>2061</sup>, qui « *n'évalue pas seulement la technique*

<sup>2058</sup> Entretien du 11 septembre 2008.

<sup>2059</sup> P. Potrac, R. Jones and C. Cushion. Understanding Power and the Coach's Role in Professional English Soccer: A Preliminary Investigation of Coach Behaviour. *Soccer & Society*, 8:1, 2007. p. 40.

<sup>2060</sup> *France Football* n°3232 bis, 21 mars 2008.

<sup>2061</sup> O. Saisset. Question 20. Quelle importance accordez-vous à l'observation effectuée à l'œil nu par rapport aux autres outils de recueil d'informations?, in N. Krantz, L. Dartnell. *Les experts en question. Savoirs professionnels en matière d'entraînement*. Paris, INSEP, 2007. p. 175. Olivier Saisset est entraîneur professionnel de rugby.

mais joue également un rôle dans l'appréciation du relationnel »<sup>2062</sup>. Selon Michel Pradet, entraîneur national d'athlétisme, il est même le « seul indice qui embrasse l'action d'entraînement dans son entière complexité »<sup>2063</sup>.

Le bilan de chaque séance s'effectue dans la plupart des cas en commun avec les adjoints, mais inmanquablement l'entraîneur prolonge ses réflexions et ses doutes jusqu'au début de la séance suivante, jusqu'à ce que les actions de qualité d'un joueur non titulaire le surprennent, ou que le niveau de jeu ou la qualité des réalisations le déçoivent, voire que la motivation des ses joueurs reste insuffisante. Contrairement à la période précédente, l'entraîneur n'est pas obligé de participer physiquement à la séance, à l'inverse de certains de ses adjoints, tels que le préparateur physique ou l'entraîneur des gardiens. De ce fait, la dépense corporelle est moins importante. De surcroît, toujours en comparaison avec la période 1942/73, l'entraîneur n'a pas à démonter des techniques de base sur le terrain étant entendu que la formation des joueurs est complète dès le plus jeune âge, et que les jeunes qui intègrent l'effectif professionnel ont déjà reçu une véritable éducation technique, tactique, physique et parfois même psychologique.

### 3.1.2. Le coaching (pendant les matches)

Une autre manière de prouver son expertise réside dans ce qui est communément appelé le coaching<sup>2064</sup> dans le milieu du football comme du rugby. Cette action consiste à remplacer un ou plusieurs joueurs par un ou plusieurs substituts. Sa portée, même si elle est moindre en football que dans un sport comme le rugby, qui autorise actuellement le remplacement de huit joueurs en cours de match, a pris une dimension plus importante depuis 1995. En effet, c'est depuis cette date que la FIFA a autorisé un troisième changement de joueur sans restriction pendant la rencontre. Cette règle, alliée à celle de 1992 qui interdisait au gardien de but de saisir le ballon de ses mains sur une passe intentionnelle d'un de ses propres coéquipiers, a engendré plusieurs conséquences majeures. Tout d'abord, elle a permis de solliciter davantage de joueurs au cours d'une rencontre, et de donner à l'entraîneur la possibilité de modifier entre un tiers et un quart de l'effectif des joueurs de champ de son équipe en cours de partie. Cette donnée est primordiale lorsque l'on connaît l'intensité des

---

<sup>2062</sup> *Ibid*, p. 176.

<sup>2063</sup> *Ibid*.

<sup>2064</sup> Sur les distinctions entre entraîner et coacher, M. Lévêque. *Psychologie du métier d'entraîneur ou l'art d'entraîner les sportifs*. Paris, Vuibert, 2005. pp. 14-16.

efforts demandés au plus haut niveau<sup>2065</sup>. De ce fait la multiplicité des possibilités permet de faire rentrer des joueurs frais à la place de leurs équipiers fatigués, ainsi que de procéder à des changements tactiques en fonction du score. La démonstration la plus effective du coaching survient lorsque l'entraîneur fait rentrer en jeu plusieurs joueurs, et que ceux-ci se trouvent directement impliqués dans la réalisation d'un but marqué par l'équipe. Dans ce cas là, on reconnaîtra à l'entraîneur un réel flair, une capacité fine d'analyse de la situation. Bien entendu, le coaching se produit également lorsqu'il s'agit de préserver un score, de renforcer une défense, d'opérer un changement tactique. Moins visible aux yeux du profane, il n'en demeure pas moins efficient lorsqu'il atteint son objectif avec succès : ne pas encaisser de but, maintenir le score acquis au moment du changement de joueur en l'état. Même si l'entraîneur qui réussit son coaching peut passer pour un visionnaire, ce procédé relève surtout d'une réflexion longue et laborieuse régie *par des règles à la fois techniques et humaines*<sup>2066</sup>. Les règles techniques sont connues et se réfèrent à certains principes de base, tels que ne jamais procéder à un changement sur une phase défensive ou sur un coup de pied arrêté subi, par exemple. Les règles humaines sont moins fixées, plus aléatoires et varient d'un entraîneur à l'autre. Laurent Roussey n'hésite pas à procéder à des changements au bout d'une demi-heure de jeu s'il lui semble que la situation l'impose, Jean-Marc Furlan s'y refuse<sup>2067</sup>. La frontière n'est pas définie entre le recours au plan de jeu, ce qui est prévu avant le début du match, et l'improvisation liée à tous les paramètres de la situation en cours analysés à chaud. Mais il est certain que l'entraîneur qui a la chance de réussir son coaching bénéficie d'une appréciation flatteuse quant à la gestion de son capital expertise. Et cette donnée, si elle existait depuis les années 1960, est devenue primordiale depuis la modification de 1995, liée à la loi de 1992 relative à la passe en retrait au gardien de but : en effet, depuis cette date, il devient difficile pour une équipe de ralentir le jeu à outrance comme cela pouvait être le cas lorsque le gardien de but pouvait se saisir de ses mains autant de fois qu'il le souhaitait pour capter un ballon adressé par ses propres coéquipiers. Depuis 1992, défendre un avantage devient plus ardu pour n'importe quelle équipe, et de ce fait, la possibilité de faire rentrer un troisième joueur frais en jeu en 1995 a réellement permis aux entraîneurs de bénéficier d'une nouvelle arme tactique, dont il est attendu qu'ils sachent s'en servir. Le coaching est complété par les consignes données au cours du match. Les possibilités d'intervention sont certes moindres

---

<sup>2065</sup> Consulter à ce sujet J. Bangsbo. Soccer and science in an interdisciplinary perspective. Munksgaard, 2001. 151 p., ou encore J. Bangsbo, L. Norregaard and F. Thorsoe. Activity profile of competition soccer. *Canadian Journal of Sport Sciences* 16: 110-116, 1991.

<sup>2066</sup> Jean-Marc Furlan, entraîneur de Strasbourg. *France Football* n° 3214, 13 novembre 2007.

<sup>2067</sup> Laurent Roussey est l'entraîneur de l'A.S. Saint-Étienne. *France Football* n° 3214, 13 novembre 2007.

que dans des sports collectifs tels que le handball, le basket-ball ou le volley-ball qui offrent aux entraîneurs la possibilité de bénéficier de plusieurs temps morts aux cours d'une mi-temps ou d'un set et de pouvoir donner des consignes de nature à réguler le jeu produit par l'équipe. Néanmoins l'entraîneur de football peut bénéficier de quelques possibilités d'intervention, lors d'un changement de joueur ou d'un arrêt de jeu provoqué par une blessure par exemple. Mais en raison des dimensions de l'espace de jeu, il est certain qu'il lui est difficile d'interpeller constamment ses joueurs à l'instar de ses homologues des sports collectifs d'intérieur.

### 3.1.3. Les causeries d'avant match (juste avant les matches)

Cet aspect particulier du bagage de l'entraîneur fait indéniablement partie de son bagage, et relève de son capital expertise. Si lors de la période 1942-1973 la causerie efficace faisait déjà intégrante du bagage de l'entraîneur de haut niveau, les exigences en matière de construction formelle de cet exercice se sont accrues. Il s'agit de proposer un message *efficace, clair, concis, positif*<sup>2068</sup>. La causerie, située dans l'heure qui précède la rencontre concerne l'effectif total des joueurs retenus pour le match, titulaires comme remplaçants, est le dernier laps de temps dont dispose l'entraîneur avant le début de la partie. Il tente de s'assurer que le message diffusé tout au long de la semaine a été bien compris, et le précise à grand renfort de termes positifs, d'images, de métaphores. La causerie est un rituel qui ne doit cependant jamais être banalisé<sup>2069</sup>. Selon Elie Baup, entraîneur de Toulouse, « *la causerie présente surtout un intérêt psychologique. (□) L'idée, c'est qu'on part au combat, à la confrontation, et qu'il va falloir tout donner. Je dois faire en sorte que les joueurs se subliment* »<sup>2070</sup>. La plupart des entraîneurs professionnels s'accordent à dire que les causeries les plus courtes sont les plus efficaces, car ce que dit l'entraîneur est moins important que ce que les joueurs en retiennent. Les mots de la fin sont à ce titre primordiaux, car ils accompagnent les joueurs jusqu'à leur entrée sur le terrain. Philippe Bergeroo : « *Mon rôle s'arrête au coup d'envoi. Après, je suis spectateur. Le fait de ne pas pouvoir intervenir a été très frustrant à mes débuts d'entraîneur* »<sup>2071</sup>. La causerie est suivie par le discours de la mi-temps. C'est l'occasion pour les entraîneurs de conforter leur choix, ou au contraire de les modifier en fonction de la physionomie et de l'adéquation du score au scénario prévu à

---

<sup>2068</sup> G. Houllier, J. Crevoisier. *Entraîneur. Compétence et passion. Les détails qui font gagner*. Paris, Canal + éditions, 1993. p. 78.

<sup>2069</sup> *Ibid*, p. 80.

<sup>2070</sup> *France Football* n°3214, 13 novembre 2007.

<sup>2071</sup> *L'Equipe magazine* n°970, 2 décembre 2000. Philippe Bergeroo est l'entraîneur du Paris S.G.

l'avance. C'est également l'occasion de remotiver les joueurs par les moyens les plus divers, de la persuasion à la violence verbale. « Troyes était déjà mené (1-0), l'équipe était amorphe. Alors, « coach Faruk » s'est énervé. Très fort. Les murs ont tremblé. « Oui, on s'est effectivement bien fait sonner à la pause », confirme Mohamed Bradja »<sup>2072</sup>. La fin du match se conclut par un debriefing. En général, cette séquence brève s'attache à souligner le résultat en cas de victoire, ou à l'inverse à minimiser la portée d'une défaite afin de ne pas laisser les joueurs sur un sentiment d'échec.

#### 3.1.4. La séance vidéo (en semaine, avant le match)

Techniquement, ce procédé peut avoir cours en raison des progrès technologiques en matière d'enregistrement vidéo, alors qu'il était compliqué lors de la période 1942-1973. Des caméras existaient, mais elles pesaient extrêmement lourd et étaient peu maniables. De surcroît, depuis les années 1980, la plupart des matches de championnat de France de Ligue 1 sont soit télévisés, soit enregistrés, et il est aisé aux entraîneurs de se procurer les supports d'enregistrement. La plupart des clubs professionnels appointent un membre du personnel dans le staff professionnel pour réaliser des montages vidéo des équipes adverses. Enfin, nombreuses sont les équipes professionnelles qui dépêchent des émissaires pour espionner les futurs adversaires et donner les directives nécessaires à des montages vidéo efficaces et pertinents. Certains entraîneurs, tels que Jean Fernandez, préfèrent lorsque c'est possible se déplacer eux-mêmes pour superviser leurs futurs adversaires de visu, plutôt que de se fier à des montages vidéo réalisés par des collaborateurs. Lorsqu'il n'a pas d'autre solution, il demande des montages d'une vingtaine de minutes sur des points précis, tels que l'organisation offensive de l'équipe adverse, l'organisation défensive, la gestion des coups de pied arrêtés, les buts encaissés et les buts marqués<sup>2073</sup>. Cependant, la prudence reste de mise dans la gestion des séquences vidéo. Selon Jean-Marc Furlan, entraîneur de Strasbourg, décortiquer de A à Z le jeu de l'adversaire ne contribue pas à sécuriser les joueurs, qui peuvent penser que l'entraîneur manque de confiance en eux afin de résoudre les problèmes sur le terrain<sup>2074</sup>. Le travers à éviter également est de surestimer les forces d'une équipe supervisée, et de faire apparaître ses forces potentielles comme supérieures à ce qu'elles sont réellement, et ainsi engendrer de la retenue voire de la crainte dans son propre effectif. A cette

---

<sup>2072</sup> Le milieu de terrain troyen évoque l'intervention de son entraîneur Faruk Hadzibegic lors de la pause de la mi-temps. *France Football* n°2962, 14 janvier 2003.

<sup>2073</sup> G. Houllier, J. Crevoisier, *opus cit.*, 1993, p. 80.

<sup>2074</sup> *Ibid.*

séance s'ajoute la précision de petits détails quant aux faiblesses de l'adversaire direct, à sa façon de jouer, que l'on communique à ses propres joueurs afin de les mettre en confiance.

La difficulté rencontrée par les entraîneurs pour gérer leur capital expertise, c'est qu'il n'y a pas de méthode à proprement parler, et que c'est *au contraire ce qui est singulier qui fait la performance*.<sup>2075</sup> On peut, en accord avec M. Lévêque, affirmer que *l'expertise de l'entraîneur est constamment malmenée, interrogée par le terrain, parfois comme invalidée par celui-ci. Elle est par essence mobile, instable, insaisissable*<sup>2076</sup>.

### 3.2. Le capital personnalité

Ce que Gérard Houllier nomme le capital personnalité consiste en un ensemble de qualités humaines et sociales, de façon d'être et de se comporter qui ont une influence sur la motivation et le rendement des joueurs<sup>2077</sup>.

#### 3.2.1. Veiller à l'environnement interne et externe (au quotidien)

Ce secteur est certes un domaine dans lequel intervenaient les entraîneurs des périodes précédentes : veiller à la qualité des installations, des infrastructures est un souci qui remonte aux débuts du football. De même la recherche de qualité des soins prodigués aux joueurs a toujours été mise en avant. Simplement, depuis les années 1980, cette recherche de suivis personnalisés de qualité a été démultipliée, avec la constitution de staffs de médecins et kinésithérapeutes, la mise en place de suivis personnalisés, de programmes de reprise pour les blessés. Si l'entraîneur délègue comme il l'a toujours fait ces dernières tâches à des collaborateurs spécialistes, son attention reste quotidiennement focalisée sur la bonne marche de ce réseau médical et sur la circulation rapide de la bonne information quant à l'état de forme des joueurs. De surcroît, il peut lui arriver de dialoguer avec certains joueurs pour les mettre en condition psychologique, créer un climat de confiance, voire leur fixer un cadre, ou tout simplement rétablir des vérités. Nous avons pu voir que les joueurs sont influencés par de nombreuses personnes extérieures au club, du conseiller aux parents, des amis à l'agent, et que parfois le joueur est influencé par la perception des gens qu'il fréquente en dehors de l'équipe plus que par l'environnement interne. Il apparaît cependant que par rapport aux années 80 et aux décennies antérieures, les entraîneurs passent de moins en moins de temps à

---

<sup>2075</sup> C. Fauquet (directeur des équipes de France de natation sportive). Une histoire d'entraîneur, in Bigrel F., Scribot F. (coordinateurs). *La conception de l'acte d'entraîner. Entre théorie(s) et pratique(s)*. Talence, Les éditions du CREPS d'Aquitaine, 1998. p. 61.

<sup>2076</sup> M. Lévêque, 2005, *opus cit.*, p. 55..

<sup>2077</sup> *Ibid*, p. 122.

dialoguer individuellement au cours de la saison. Ils ne cherchent plus autant que par le passé à s'immiscer dans l'intimité du vestiaire, à rechercher à tout prix le contact avec les joueurs, comme le révèle F. Gillot : « *Je vais peu dans le vestiaire, ce sont surtout mes adjoints qui prennent la température* »<sup>2078</sup>. Les entraîneurs adjoints dialoguent avec les joueurs parce qu'ils sont moins accaparés par la diversité des tâches que l'entraîneur en chef. Par contre, la distance mise entre le technicien en chef et les joueurs, plus ou moins grande, dépend réellement de la volonté de chacun d'entre eux et aucune attitude en particulier ne semble conditionner réellement l'échec ou la réussite. « *Certains entraîneurs sont proches de leurs joueurs et obtiennent de bons résultats. Et d'autres le sont moins et en obtiennent aussi. Il n'y a pas de secret. Chacun fait à sa manière* »<sup>2079</sup>.

Par contre, il est vrai que certains clubs, de manière symétrique, s'attachent à recruter des entraîneurs qui présentent une personnalité bien définie, qui est censée s'adapter au climat ambiant. *Les présidents de club ont raison de rechercher des profils spécifiques*<sup>2080</sup>, car entraîner à Paris, Marseille, Laval ou Metz ne requiert pas les mêmes exigences. Chaque club, représenté par son président et son comité directeur, recherche un profil d'entraîneur selon ses propres normes. Inversement, certains entraîneurs sont parfois amenés à abandonner de leur plein gré un club particulier, parce qu'il ne correspond pas à leurs attentes, ne correspond pas à leur niveau d'expectation. Tel est le cas de Jean Fernandez qui quitte volontairement l'Olympique de Marseille en juin 2006 au terme d'une saison pourtant honorable et l'atteinte des objectifs fixés<sup>2081</sup>.

Portrait de **Jean Fernandez** ( Centre de formation A.S. Cannes 1984-85/ A.S. Cannes 1985-90/ O.G.C. Nice 1990/ Olympique de Marseille 1991-93/ Al Nasr Riyad (Arabie Saoudite) 1993-94 puis 1995-96 puis 1998/ Lille O.S.C. 1994-95/ Al Shabab Riyad (Arabie Saoudite) 1996-97/ Al Whada (Arabie Saoudite) 1997/ Etoile du Sahel (Tunisie) 1998-99/ F.C. Sochaux 1999-2002/ F.C. Metz 2003-05/ Olympique de Marseille 2005-06/ A.J. Auxerre depuis 2006)

Jean Fernandez né à Mostaganem (Algérie) en 1954. Il dispute ses premiers matches de football dans les équipes de jeunes de l'A.S. Béziers car ses parents sont rentrés en France en 1962. Il connaît une carrière de footballeur professionnel entre 1972 et 1984 en évoluant successivement à l'A.S. Béziers, à l'Olympique de Marseille, aux Girondins de Bordeaux et à l'A.S. Cannes. A Bordeaux, il évolue sous les ordres de Aimé Jacquet qui le marque durablement au point qu'il envisage déjà une carrière d'entraîneur. « *En 1980-82, j'ai eu la chance de travailler avec Aimé Jacquet comme entraîneur. Vous savez, il y a deux sortes d'entraîneur : ceux qui ne savent pas faire autre chose, et qui ont déjà un certain âge parfois, et ceux qui ont la vocation. Moi, dès 19-20 ans, je savais que je voulais être entraîneur. Mais*

<sup>2078</sup> Francis Gillot, entraîneur du FC Sochaux. *France Football* n° 3236 bis, 18 avril 2008.

<sup>2079</sup> Ricardo, entraîneur de l'A.S. Monaco. *France Football* n° 3203 bis, 31 août 2007.

<sup>2080</sup> G. Houllier, J. Crevoisier, 1993, *opus cit.*, p. 45.

<sup>2081</sup> Sur ce départ de Jean Fernandez de Marseille pour Auxerre, *France Football* n° 3137 bis, 26 mai 2006.

*Aimé Jacquet est celui qui m'a encore plus donné envie. A Bordeaux, j'avais la chance d'habiter la même résidence que lui, on allait avec Aimé Jacquet voir des matches à la Real Sociedad, vous savez, l'équipe de Denoueix, on faisait 300 kilomètres, on parlait du match, on discutait* □ *J'avais déjà envie, je me préparais, mais lui m'a donné encore plus envie* □ <sup>2082</sup>. Dès la fin de sa carrière de joueur il devient entraîneur du centre de formation de l'A.S. Cannes, et prend en main l'équipe professionnelle la saison suivante. Il est le premier à titulariser Zinedine Zidane et en gardera une réputation de formateur tout au long de sa carrière, d'autant qu'il n'hésite pas à faire appel à de jeunes joueurs. Après un bref séjour à Nice qu'il choisit de rejoindre en 1990, il prend la direction de Marseille où il joue le rôle d'assistant de trois grands noms : Franz Beckenbauer, Tomislav Ivic puis Raymond Goethals. Après son séjour marseillais, il rejoint durant plusieurs saisons le Moyen Orient, à part un intermède durant lequel il rentre en France pour soigner sa mère qui est gravement malade et signe donc un contrat avec Lille en 1994-95. Il quitte Lille après cinq journées de championnat en 1995, d'un commun accord avec son président et sans doute également en raison de l'attitude de son adjoint qui complotait dans son dos<sup>2083</sup>. Il retourne donc en Arabie Saoudite puis en Tunisie avant d'être recruté par Sochaux en 1999. Dès sa première saison dans le club doubiste, il remporte le titre de champion de France de Division 2 et le fait remonter dans l'élite. Recruté par Metz en 2003, il réitère cette performance et permet au club lorrain d'accéder à nouveau en Ligue 1. Recruté par l'Olympique de Marseille, le Président du F.C. Metz a l'élégance de ne pas s'opposer à son départ tout en émettant des regrets. Il ne reste qu'une seule saison sur la Canebière. Il préfère quitter le club de son plein gré car il a du mal à supporter le climat passionné qui entoure l'équipe marseillaise. Il signe alors un contrat pour l'A.J. Auxerre où il évolue toujours. Malgré trois premières saisons relativement moyennes sur le plan des résultats, il réussit à amener l'équipe auxerroise à la troisième place du championnat de France en 2010 et à la qualifier pour la Ligue des champions 2010-11. Jean Fernandez est le prototype même de l'entraîneur voyageur, que l'on peut qualifier de valeur sûre du championnat de Ligue 1. Il n'a pas hésité à voyager et sans remporter de titre majeur en France, il a connu de nombreuses équipes. Son nom évoque partout où il passe le sérieux, la rigueur, la discrétion, y compris parmi ses pairs qui l'ont élu meilleur entraîneur de la saison 2009-10. Sa passion du football est telle qu'il y consacre toute son énergie. Son épouse en témoigne : « *C'est quelqu'un qui est passionné par ce qu'il fait et qui pense au football vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il travaille même la nuit. Le soir, après dîner, il lui arrive de repartir au stade pour étudier ses dossiers dans son bureau* »<sup>2084</sup>. Il fait partie de ces entraîneurs qui sont courtois avec la presse, mais toujours soucieux de l'image qu'ils peuvent donner d'eux-mêmes ainsi que de leur club. Il n'hésite pas à parcourir plusieurs centaines de kilomètres pour assister aux rencontres d'autres clubs français ou étrangers, que ce soit durant la saison (plutôt que de se contenter des vidéos) ou pendant ses vacances. Il a été durablement marqué par l'organisation du Milan A.C. lorsqu'il était dirigé par Arrigo Sacchi<sup>2085</sup> après avoir assisté à une semaine complète d'entraînement du club lombard.

#### Palmarès d'entraîneur :

Vainqueur du championnat d'Arabie Saoudite avec Al Nasr Riyad en 1994.  
 Vainqueur du championnat du Golfe Persique avec Al Shabab Riyad en 1996.  
 Vainqueur de la Coupe d'Arabie Saoudite avec Al Shabab Riyad en 1997.  
 Vainqueur de la Coupe d'Asie des vainqueurs de coupe avec Al Nasr Riyad en 1998.  
 Elu entraîneur de l'année par *France Football* en 1987.  
 Elu entraîneur de l'année aux Trophées U.N.F.P. en 2010.

<sup>2082</sup> Entretien du 18 juillet 2003.

<sup>2083</sup> Ibid.

<sup>2084</sup> France Football n° 2178, 5 janvier 1988.

<sup>2085</sup> Arrigo Sacchi a notamment gagné la Coupe d'Europe des clubs champions avec le Milan A.C. en 1989 et 1990.

La grande différence par rapport à la période 1942-1972 réside dans le fait que l'entraîneur n'a pas à gérer lui-même les détails du quotidien : entretien du terrain d'entraînement, déplacement des joueurs, équipements. Même s'il en est à l'initiative, il peut déléguer ces tâches à des subalternes ou des employés rémunérés par le club.

3.2.2. Se positionner en tant que chef décideur, être un gagnant et un réducteur d'incertitude (au quotidien : à l'entraînement, en match, lors des réunions techniques)

L'entraîneur doit fournir des schémas directeurs, et n'a pas à être démocratique avec les joueurs. Il n'est cependant pas un dictateur, mais un *référént*, un **responsable** ou encore un *leader*<sup>2086</sup>. C'est justement l'expertise qu'on lui reconnaît qui lui permet de justifier ses choix. Certaines périodes se révèlent décisives dans la gestion de ce paramètre, notamment celle d'avant-saison, lorsque l'entraîneur recherche son équipe-type et peaufine la mise en place tactique, ainsi que certaines semaines précédant les matches considérés comme les plus importants de la saison. Ce sont souvent des périodes lors desquelles les séances de mise en place tactique sont quantitativement plus importantes par rapport au reste de la saison.

Eviter de communiquer son angoisse aux joueurs est une des qualités du décideur. Elle consiste à lui communiquer la confiance, en lui prouvant sa parfaite connaissance des caractéristiques des futurs adversaires. Réduire l'incertitude, c'est permettre à chaque joueur de connaître ses propres forces et celles de ses équipiers, les faiblesses de l'adversaire, et d'avoir foi dans le système de jeu et le plan de jeu adopté par l'ensemble de l'équipe. « *Détailler l'adversaire, c'est la meilleure manière de le battre. Plus on le connaît, et mieux on se prépare* »<sup>2087</sup>. En sus du respect obtenu par les joueurs, qui reconnaissent une faculté d'analyse à leur coach, le fait de bâtir ses séances d'entraînement par rapport à l'objectif de la prochaine échéance compétitive permet d'établir une cohérence qui est perceptible par l'ensemble de l'effectif. Etre un décideur, c'est également se positionner en tant que leader autoritaire<sup>2088</sup>. En effet malgré une permissivité grandissante même au sein des institutions<sup>2089</sup>, et un assouplissement des relations aux valeurs<sup>2090</sup>, les footballeurs

---

<sup>2086</sup> G. Houllier, *opus cit.*, 1998, p. 122.

<sup>2087</sup> Ricardo, entraîneur de l'AS Monaco. *France Football* n°3203 bis, 31 août 2007.

<sup>2088</sup> P. Chelladurai. Leadership in sports : a review. *International Journal of sport psychology* n° 21, 1990. pp. 358-354.

<sup>2089</sup> Selon R. Sainsaulieu, de surcroît on constate au sein même des entreprises une crise de l'autorité et des rapports hiérarchiques depuis le tournant des années 1970-1980. R. Sainsaulieu. *Sociologie de l'entreprise. Organisation, culture et développement*. Paris, Presses de Sciences Po et Dalloz, 1997 pour la présente édition. pp. 213-219.

professionnels attendent de leur entraîneur qu'il soit le guide incontestable et incontesté dans le club. C'est en effet l'entraîneur, qui au sein d'une relation dissymétrique choisit ce qu'il considère être efficace pour le joueur et l'équipe<sup>2091</sup>. Certains d'entre eux n'hésitent pas à stigmatiser un excès de permissivité de l'entraîneur envers ses joueurs. Ainsi le milieu de terrain de l'Olympique de Marseille Benoît Cheyrou accuse-t-il Albert Emon, son entraîneur fraîchement limogé, d'avoir manqué de rigueur, d'avoir été un coach « copain »<sup>2092</sup>. De ce fait, même s'il peut compter sur ses adjoints dans un rôle de relais auprès des joueurs et des différentes instances du club, il appartient à l'entraîneur de prouver que dans le domaine technique, non seulement il reste l'ultime décideur, mais que de surcroît il exerce son métier sans état d'âme. Jeff Strasser, le défenseur messin, témoigne : « Francis a vingt-cinq ans d'expérience dans le club, à la formation. Il doit devenir un peu plus méchant, un peu plus sévère. Dans la formation, tu es obligé d'expliquer. Au niveau professionnel, c'est un monde cruel, il faut moins expliquer. Je sens qu'il est devenu plus méchant, plus cruel »<sup>2093</sup>.

Paradoxalement, le monde du football professionnel comme celui du sport en général, semble imperméable aux valeurs de démocratie, de participation à tel point que ce sont les joueurs eux-mêmes qui revendiquent les attitudes d'autoritarisme de la part de leur entraîneur. Ils partent du postulat que cette intransigeance fait partie de l'arsenal du gagnant. Faire preuve d'un esprit combatif, ne jamais baisser les bras, restent des attitudes qui sont l'apanage d'un vrai leader. « Ils étaient trop gentils. A l'entraînement, et donc en match. En devenant plus exigeants à l'entraînement avec eux-mêmes, ils sont devenus plus compétitifs en match ». Ils s'amuse, mais au bout, j'exige toujours qu'il y ait un vainqueur. Ça s'apprend, ça se cultive »<sup>2094</sup>. La combativité est dans la nature même de l'entraîneur. De ce point de vue, l'héritage de la période 1942-1972 est patent. Motiver les joueurs était déjà un leitmotiv de la période précédente, faire preuve d'autorité également. La volonté de gagner, la haine de la défaite caractérisent le sportif d'exception. Contrairement à ce que l'on pourrait supposer, ce goût de la victoire, cette volonté de se surpasser s'entretiennent. « J'ai vite remarqué que j'étais dans la difficulté pour transcender les joueurs, ce qui a fait ma force tout au long de

---

<sup>2090</sup> Consulter à ce sujet J.-P. Rioux. La question des valeurs, in J.-P. Rioux, J.-F. Sirinelli. *Le temps des masses. Le vingtième siècle. Histoire culturelle de la France*. Paris, Seuil, 1999, (2005 pour la présente édition). pp. 401-412.

<sup>2091</sup> E. Mombaerts. L'évolution d'une conception de l'entraînement en football, in Bigrel F., Scribot F. (coordinateurs), 1998, *opus cit.* p. 86.

<sup>2092</sup> *France Football* n° 26 octobre 2007.

<sup>2093</sup> *France Football* n°3218 bis, 14 décembre 2007. Strasser parle de son entraîneur Francis de Taddeo, en difficulté au moment de l'interview en raison du classement de l'équipe messine à la dernière place du championnat.

<sup>2094</sup> Eric Gerets, entraîneur de l'Olympique de Marseille. *France Football* n°3223 bis, 11 janvier 2008.

ma carrière. Je n'ai pas retrouvé la pêche, la « grinta » que j'avais par le passé<sup>2095</sup> ». Cet aveu de Guy Roux permet de poser la question de l'âge, mais plus encore celle de l'usure qui guette les entraîneurs. En effet, il lui faut l'énergie suffisante pour prendre en charge la totalité des responsabilités et en décharger totalement ses joueurs. « Il est le régulateur du système, le modérateur à tout moment, celui qui assume et rassure quand c'est nécessaire. Il est une interface entre l'athlète, ses espoirs, sa performance »<sup>2096</sup>.

### 3.2.3. Créer une notion d'appartenance au groupe (au quotidien)

L'entraîneur doit pouvoir créer une ambiance, un esprit d'équipe, une identité, un projet commun<sup>2097</sup>. Cela peut passer par l'instauration de règles de vie du groupe, ou par l'imposition d'un style de jeu propre à l'équipe. A partir d'un projet fédérateur, il sait créer une dynamique, une réelle cohésion, voire une osmose<sup>2098</sup>. La connivence qu'il peut établir avec ses joueurs se traduit par une certaine complicité, perceptible pendant les matches par de petits gestes amicaux lors des changements de joueurs par exemple. Elle peut également être imposée, lors de la régulation de certains modes de fonctionnement : imposer une tenue commune lors des déplacements, ou tout simplement des règles de vie groupales. Eric Gerets exige dès son arrivée à l'Olympique de Marseille que les joueurs arrivent à table en même temps et se mettent à manger de concert uniquement après qu'il en ait donné le signal<sup>2099</sup>. Par cette attitude assez conservatrice, il tente de créer une osmose collective, en obligeant les joueurs à passer du temps ensemble, tout en leur prouvant qu'ils sont traités de la même manière. Bien entendu, ces règles groupales imposées aux joueurs peuvent se doubler d'exigences relatives au comportement dans l'exercice de leur métier, c'est-à-dire sur le terrain d'entraînement et de match. « Après, c'est sur le mental, l'état d'esprit, et l'attitude qu'on peut faire la différence. Tous les jours. Développer l'esprit de camaraderie et surtout la maîtrise, le don de soi. Ce n'est que ça. Parce que dans mon groupe, il ne faut pas se leurrer, on n'a pas Zidane, on n'a pas Eto'o, on n'a pas Henry. Donc, ça se joue sur les qualités morales de l'équipe, puis après, sur la solidarité. Si on n'a pas ça, on explose ; on n'existe pas »<sup>2100</sup>. Il est délicat d'affirmer qu'il est plus facile de convaincre les joueurs d'adhérer à un

---

<sup>2095</sup> Témoignage de Guy Roux, recruté par Lens en juin 2007, et qui démissionne après 4 matches de championnat. *France Football* n°3203, 28 août 2007.

<sup>2096</sup> J.-C. Vollmer. Question 14. Quel(s) rôle(s) doit jouer l'entraîneur au sein du système Performance-Entraîné-Entraînement ?, in N. Krantz, L. Dartnell, 2007, *opus cit.*, p. 143. Jean-Claude Vollmer est entraîneur d'athlétisme à l'INSEP. Il est notamment l'entraîneur du demi-fondeur Mehdi Baala.

<sup>2097</sup> G. Houllier, *opus cit.*, 1998, p. 123.

<sup>2098</sup> G. Houllier, J. Crevoisier, 1993, *opus cit.*, p. 29.

<sup>2099</sup> *France Football* n° 3223 bis, 11 janvier 2008.

<sup>2100</sup> Antoine Kombouaré, entraîneur de Valenciennes. *France Football* n°3206 bis, 21 septembre 2007.

véritable projet collectif lorsque l'équipe ne comporte pas de joueur vedette, mais il est certain que cet argument est utilisé par les entraîneurs des équipes de ce type. Par contre, ils sont susceptibles de se heurter à des représentations qui ne sont pas inhérentes au monde du sport, mais qui seraient véhiculées dans l'espace social. « *C'est vrai que tu bâtis un groupe sur un projet de jeu et sur des notions de collectif et de solidarité, alors qu'à l'extérieur la société fonctionne à partir de valeurs tout à fait différentes. (□) C'est un monde individualisé et individualiste où c'est chacun pour soi* »<sup>2101</sup>. L'intégration des nouveaux au début de la saison participe de cette volonté de créer une notion d'appartenance à un groupe. La tâche est bien entendue rendue plus difficile aux entraîneurs depuis les années 2000, puisque souvent la préparation de pré-saison débute sans que l'entraîneur ne dispose de la totalité de son effectif, puisque le championnat démarre souvent sans que la totalité des transferts n'ait été effectuée. « *Le choc a été de reprendre l'entraînement avec seulement huit joueurs. Cette situation s'est prolongée environ deux semaines. Maintenant, nous sommes entre quinze et vingt, ça va mieux, mais il nous manque encore trois joueurs pour espérer bien vivre la saison qui s'ouvre. Pour les trouver, il va falloir être patient et surtout ne pas s'affoler. En ce moment, je passe davantage de temps au téléphone que sur le terrain* »<sup>2102</sup>. Il devient donc de plus en plus délicat de gérer cette notion d'appartenance, puisque les départs et surtout les arrivées des nouveaux joueurs s'effectuent de manière décalée. Il en résulte que l'entraîneur doit souvent composer avec des hommes qui n'ont pas le même vécu au sein du club, pas le même niveau de préparation, pas été sensibilisés sur la même durée à son discours et à ses idées. De surcroît, l'arrivée tardive de nouveaux joueurs met en péril ceux qui sont restés, qui ont effectué la totalité de la préparation d'avant saison, et qui peuvent se sentir lésés s'ils perdent de ce fait d'emblée leur place de titulaire.

La gestion des remplaçants est donc également un élément clé du bon fonctionnement du groupe. Il est certes vital pour les meilleurs clubs, ceux qui participent aux compétitions importantes, de posséder un effectif important, dans la perspective de prévenir la défection ou la baisse de rendement de joueurs blessés ou en méforme. Même les clubs moins huppés ont doublé les postes des joueurs. Cependant, éviter que les joueurs qui ne sont pas titulaires n'exposent leurs états d'âme, ne véhiculent une ambiance malsaine, reste un exercice délicat pour tout technicien. La clarté de son discours initial, de la définition des objectifs, la

---

<sup>2101</sup> Jean François Domergue, entraîneur du Havre. *France Football* n°2961 bis, vendredi 10 janvier 2003.

<sup>2102</sup> Gérard Gili, entraîneur du SC Bastia. *France Football* n°2989 bis, 25 juillet 2003. Joël Muller, entraîneur du RC Lens, confirme ces propos dans *France Football* n°2989, 22 juillet 2003 : « *Le football professionnel a changé. Auparavant, quatre ou cinq semaines avant le début du championnat, on avait un groupe qui était celui de toute la saison et on pouvait faire passer un certain nombre de messages. Là, c'est différent : il y a une période pendant laquelle on essaie de faire venir ou de faire partir des joueurs* ».

cohérence et l'exemplarité de ses choix peuvent constituer des garde-fous intéressants mais en aucun cas suffisants pour éviter ce type de problème. Une vigilance de tous les instants, avec l'aide de ses adjoints, ainsi que la résolution immédiate de tout conflit naissant est une nécessité avérée. L'idéal réside dans le fait de solidariser les joueurs à leur entraîneur. Mais cela devient de plus en plus épisodiquement le cas, comme en témoigne Albert Emon : « *Au cours de ma carrière, je pense avoir été un peu plus respectueux à l'égard de mes entraîneurs que certains joueurs de l'OM l'ont été envers moi* »<sup>2103</sup>. Le soutien des joueurs se fait rare, et même lorsqu'il semble sincère, s'efface rapidement devant la réalité quotidienne. « *Deux heures plus tôt, les joueurs avaient étalé leur cynisme, leur indécence et/ou leur inconscience d'une manière encore moins pudique. Alors que depuis quelques jours l'ambiance était plutôt pesante dans la coulisse, ce jour-là, après l'annonce sur toutes les chaînes de radio et de télé du limogage de leur entraîneur, les joueurs olympiens chahutaient bruyamment dans leur vestiaire. Comme si de rien n'était.* (□). *C'était surréaliste, témoigne Anigo. A quoi ça sert de répéter avec des trémolos dans la voix : « On va se battre pour Albert » si ce n'est même pas pour faire preuve de davantage de décence en pareil cas ?* »<sup>2104</sup>. Si créer un sentiment d'appartenance reste un travail que l'entraîneur est chargé d'entretenir au quotidien, par son attitude, ses actes, ses discours, les bons résultats obtenus constituent invariablement un élément facilitateur. En effet, lorsqu'une équipe connaît des revers successifs, le climat interne peut être davantage prompt à se détériorer. Dans ce cas, les joueurs peuvent aller jusqu'à manifester une hostilité déclarée envers l'entraîneur, voire à contester ses décisions. « *Et pour finir, cerise sur un gâteau dont la crème avait tourné, Halilhodzic s'est vu refuser nettement, par l'ensemble du groupe, un départ jeudi pour une mise au vert en Normandie avant le match couperet de dimanche contre Bordeaux* »<sup>2105</sup>. Dans ce cas, dès lors que l'entraîneur perd la confiance des ses joueurs, ou se heurte à l'un des joueurs leaders, il est quasiment assuré de se voir signifier son renvoi à très court terme. Plus encore que lors de la période 1942-1972, la masse croissante de l'effectif professionnel constitue une contrainte pour l'entraîneur : plus le groupe est nombreux, plus il devient délicat de gérer chaque individualité.

### 3.2.4. Ecouter, surprendre, aérer, anticiper (lors des séances d'entraînement, entre les séances)

<sup>2103</sup> *France Football* n°3211 bis, 26 octobre 2007. Albert Emon, 8 sélections en équipe de France, a été joueur professionnel de 1968 à 1988. Il a entraîné l'Olympique de Marseille en 2006-2007, puis a été limogé en septembre 2007.

<sup>2104</sup> *France Football* n° 28 septembre 2007. José Anigo est le directeur sportif de l'OM. Albert Emon est l'entraîneur que l'Olympique de Marseille vient de limoger.

<sup>2105</sup> *France Football* n°3070 bis, 11 février 2005.

S'efforcer d'être préventif revient à éviter le désintérêt des joueurs, donc une fois de plus à entretenir leur motivation. Confier ponctuellement la direction des situations d'entraînement aux adjoints, c'est également un moyen de surprendre les joueurs<sup>2106</sup>, de les détourner de la routine. Être à l'écoute, c'est développer une vigilance permanente<sup>2107</sup> afin de mieux comprendre les ressorts propres au fonctionnement de chaque individu, de connaître ses aspirations et de prévenir tout dysfonctionnement dans l'équipe en prenant en compte les particularités de chacun. Certains entraîneurs choisissent sciemment de s'appuyer sur leurs adjoints ou collaborateurs pour leur déléguer cette tâche d'écoute, et établir un relais entre eux et les joueurs. Il est vrai que depuis les années 90, cette attitude est également dictée par leurs prérogatives toujours plus considérables, telles que la tenue de conférences de presse quasi-quotidiennes qui les empêchent parfois de partager l'intimité du vestiaire avec leurs hommes. Tout doit être mis en œuvre pour éviter qu'un groupe ne s'installe dans ses habitudes, qu'il s'agisse d'une équipe qui vient de connaître une réussite ou d'une autre qui n'a plus d'objectif à long terme. De ce fait, l'entraîneur doit innover. Il peut faire preuve d'imagination dans des domaines aussi divers que les choix de situations à l'entraînement, ses formes de groupements, sa manière d'appréhender la rencontre, ses causeries d'avant match, le choix des ses joueurs. *Les qualités d'hier peuvent devenir les défauts d'aujourd'hui ou de demain, et les tics et les habitudes faire perdre tout pouvoir de persuasion*<sup>2108</sup>.

Un changement d'organisation tactique rentre également dans ce cadre, même si parfois cette innovation s'impose comme une évidence aux yeux de l'entraîneur. *« Il fallait changer les choses pour provoquer une mobilisation des joueurs, un plus grand investissement. En changeant d'organisation - avec les mêmes joueurs -, en passant à cinq derrière, cela a permis d'être plus solide*<sup>2109</sup> ». Entretenir la motivation à s'entraîner, quels que soient les résultats obtenus en match officiel, sans être une gageure, n'est forcément ressenti comme une évidence. En effet, les joueurs professionnels, s'ils ont conscience d'exercer une profession privilégiée, n'en sont pas moins enclins, comme tous les travailleurs, à dénoncer un potentiel ennui ou désintérêt sur le lieu de travail. Lorsque les méthodes employées n'emportent pas l'adhésion, il peut devenir difficile de solliciter leur engagement total. *« Outre l'adaptation à un club au fonctionnement et aux structures rodés, il devait « exporter » ailleurs qu'à Auxerre ses vieux schémas d'entraînement. « Il a des méthodes*

<sup>2106</sup> C'est le cas de Christian Gourcuff à Lorient, qui délègue parfois à Sylvain Ripoll la préparation et la conduite de séances. *France Football* n° 3214, 13 novembre 2007.

<sup>2107</sup> G. Houllier, J. Crevoisier, 1993, *opus cit.*, p. 29.

<sup>2108</sup> *Ibid*, p. 30.

<sup>2109</sup> Jean Fernandez, entraîneur de l'AJ Auxerre. *France Football* n°3225 bis, 1<sup>er</sup> février 2008.

*ancestrales* » révélait mardi dernier, après une séance de frappes entre des plots, un de ses ex-joueurs au fort impact dans le groupe »<sup>2110</sup>.

Surprendre, ce peut être comme Frédéric Hantz convoquer les joueurs du Mans convoquer les joueurs manceaux pour une mise au vert un 31 décembre à deux heures du matin, organiser la causerie d'avant dans le noir, programmer des footings à l'aube, voire à l'inverse annuler une mise au vert avant un match important<sup>2111</sup>. A l'inverse, certaines méthodes destinées à surprendre peuvent provoquer un effet contraire à celui attendu : « Or, dès le début de sa carrière phocéenne, Alain Perrin, fidèle aux principes déjà éprouvés sur le long terme à Troyes, a régulièrement utilisé de méthodes conflictuelles pour retirer le maximum de son groupe. Agacer, énerver, irriter ou encore vexer sont ainsi autant de verbes qui figurent en caractères gras dans son lexique de technicien autoritaire et qui ont fini par user les joueurs »<sup>2112</sup>. Ainsi, diriger une équipe professionnelle relève encore et toujours d'un mélange d'art et d'artisanat, et réclame de la part de l'entraîneur des compétences particulières en termes d'adaptation.

### 3.2.5. Etre exemplaire, passionné, enthousiaste, avoir un rayonnement positif (au quotidien)

Rolland Courbis décrète : « L'entraîneur est une locomotive pour un club »<sup>2113</sup>. Même s'il peut parfois disposer de plusieurs joueurs leaders qui sont ses interlocuteurs privilégiés, c'est l'entraîneur qui impulse le fonctionnement de l'équipe. Il est important qu'il y ait une grande cohérence entre les exigences de l'entraîneur vis-à-vis de ses joueurs et son propre comportement. Frédéric Antonetti, entraîneur de l'OGC Nice témoigne : « J'essaie d'être honnête et juste. Je dis ce que je fais et je fais ce que je dis, comme ça je ne me retrouve jamais en porte à faux vis-à-vis de qui que ce soit au club »<sup>2114</sup>. L'entraîneur doit être un « fou », un véritable obsessionnel de football. C'est à ce prix qu'il prouve son attachement au club, à l'équipe professionnelle, à sa profession. L'exemplarité de l'entraîneur se reflète dans ses hésitations permanentes lorsqu'il s'agit de constituer son équipe. Angel Masoni, l'ancien président de Troyes, apporte ce témoignage relatif à l'attitude de son ancien entraîneur Alain Perrin : « Il fallait le voir préparer son équipe, il n'arrêtait pas de changer jusqu'à une demi-

---

<sup>2110</sup> France Football n°3203, mardi 28 août 2007. Ce commentaire détaille les méthodes de Guy Roux, l'ancien entraîneur de l'AJ Auxerre. France Football n° 11 septembre 2008 renforce cette idée : « Plus bavards, en privé, certains joueurs évoquent des méthodes de travail « ancestrales » et raillent la « rigidité » des exercices proposés à l'entraînement ».

<sup>2111</sup> France Football n°3214, 13 novembre 2007.

<sup>2112</sup> France Football n°3014 bis, 16 janvier 2004.

<sup>2113</sup> France Football n°2832 bis, 21 juillet 2000. Rolland Courbis entraîne le RC Lens.

<sup>2114</sup> France Football n° 3232 bis, 21 mars 2008.

heure avant le match et la dernière c'était la bonne »<sup>2115</sup>. Cela reste délicat, mais il est indispensable que le joueur non retenu sente qu'il n'est pas victime d'une injustice. Tel est l'avis de Paul Le Guen, entraîneur de Lyon. « Il faut que le joueur à qui je viens d'annoncer qu'il ne joue pas sente que le choix a été fait en mon âme et conscience. C'est le seul moyen de gagner son respect »<sup>2116</sup>. Sur le terrain, l'entraîneur doit se montrer toujours d'humeur égale. Il ne peut véhiculer à l'entraînement ses soucis personnels, d'autant que les exigences quotidiennes de travail ne le permettent pas. Cette position exige une bonne santé mentale<sup>2117</sup>. C'est cet avis qui transpire des propos de Paul Le Guen : « Ce métier permet de prolonger une carrière de joueur de manière exceptionnelle. Il peut être assez violent, il vous oblige à veiller sans cesse à ne pas être déséquilibré, déstabilisé (□) »<sup>2118</sup>. Cet aspect réflexif, assez largement évacué lors de la carrière initiale de joueur, contraint l'entraîneur à un réel recul et à l'obligation d'analyser en profondeur les tenants et les aboutissants de tous les obstacles petits ou conséquents, qu'il peut trouver en travers de sa route dans sa recherche de l'objectif initial. Endosser ses responsabilités devant la presse pour mieux protéger ses joueurs, éviter de trouver des excuses en rapport avec l'arbitrage ou la chance sont également des comportements qui caractérisent l'entraîneur exemplaire<sup>2119</sup>. De même, la remise en question permanente, la multiplicité des questionnements techniques et tactiques, la recherche des solutions adaptées sont le lot quotidien de tout entraîneur. Lors de ses rares congés, il met de surcroît son temps libre à profit pour suivre des matches ou des compétitions internationales à l'étranger, visiter d'autres clubs étrangers de grand standing, afin de s'inspirer de méthodes ou d'idées nouvelles, parfaire sa formation initiale et continue. « On relève chez les entraîneurs qui durent un souci permanent de perfectionnement, une curiosité malade ».<sup>2120</sup> Cette caractéristique témoigne d'une permanence par rapport à la période 1942-1972, lors de laquelle les entraîneurs, sous l'égide de l'Amicale et de Georges Boulogne, organisaient leur propre perfectionnement au cours de réunions d'entraîneurs et de recyclages.

### 3.2.6. Etre communicateur et relationnel (tout au long de la semaine, avec différents interlocuteurs, principalement en dehors des matches)

L'art de la communication s'apprend et se perfectionne. Nous avons déjà démontré que c'était une compétence dont l'acquisition est devenue incontournable depuis les années 1990.

<sup>2115</sup> L'Equipe n° 17 940, 2 août 2003.

<sup>2116</sup> France Football n°2983, 10 juin 2003.

<sup>2117</sup> G. Houllier, J. Crevoisier, 1993, *opus cit.*, p. 33.

<sup>2118</sup> L'Equipe magazine n°1055, 3 août 2002. Paul Le Guen est l'entraîneur de Lyon.

<sup>2119</sup> G. Houllier, J. Crevoisier, 1993, *opus cit.*, p. 31.

<sup>2120</sup> *Ibid*, p. 32.

L'aspect qui semble le plus évident car le plus banal, c'est la communication avec ses propres joueurs. « *Il faut mettre une distance nécessaire. On ne peut pas entraîner avec une mentalité de joueur. C'est inconcevable sur la durée. Il faut se mettre dans la peau de celui qui décide ; qui écarte, qui sanctionne parfois* »<sup>2121</sup>. La communication devient d'autant plus importante que l'entraîneur ne bénéficie plus de l'autorité naturelle qui lui était conférée lors des périodes précédentes. Le passage des sociétés disciplinaires aux sociétés de contrôle décrites par G. Deleuze se traduirait ici par le recours au contrôle continu de ses joueurs et la communication instantanée<sup>2122</sup>. Bien entendu, cet aspect, pour primordial qu'il soit, ne constitue qu'une partie de la compétence. Car d'autres interlocuteurs quotidiens s'adressent à l'entraîneur, notamment les dirigeants, le manager général, les responsables de la cellule de recrutement ( ) *le courant a surtout rapidement sauté avec certains dirigeants du club. Des prises de bec ont eu lieu avec la cellule de recrutement et en particulier Didier Sénac* »<sup>2123</sup>. Ne pas s'aliéner des personnalités importantes du club, parfois en poste depuis bien plus longtemps que lui, devrait être une préoccupation fondamentale, si l'entraîneur tient à bénéficier d'une relative quiétude dans son fonctionnement. En effet, au sein des clubs comme dans toute entreprise, des rumeurs circulent et peuvent se révéler déstabilisantes. Mais par-dessus tout, il semble fondamental que les relations entretenues avec le président ne soient pas conflictuelles. « *Le plus important dans un club, c'est la relation président-entraîneur. Si elle ne fonctionne pas bien, l'entraîneur est fragilisé, il y a un risque de déstabilisation* »<sup>2124</sup>.

Dans certains cas particuliers, la communication avec les joueurs peut être délicate, lorsqu'il s'agit de dialoguer avec un joueur sur le départ par exemple, afin de le convaincre de produire cependant les efforts maximaux au cours des entraînements et des matches à venir ; ou encore avec des joueurs en fin de contrat, selon qu'il s'agisse de les persuader de renouveler ce contrat, ou au contraire leur faire comprendre qu'ils ne seront pas conservés dans l'effectif. La relation avec les sponsors est un autre élément à prendre en compte. Si le domaine relationnel est davantage géré par le président, l'entraîneur doit néanmoins sacrifier à des obligations publicitaires, de représentation, de signatures, de repas. L'entraîneur doit donc se montrer ouvert, courtois et véhiculer une image positive du club qu'il représente. « *Entretiens, Paul Le Guen avait aussi entrepris un rapprochement avec les actionnaires, auxquels*

<sup>2121</sup> Paul Le Guen, entraîneur de Lyon. *L'Equipe magazine* n°1055, 3 août 2002.

<sup>2122</sup> G. Deleuze. *Pourparlers. 1972-1990*. Paris, Les éditions de Minuit, 2003. p. 236.

<sup>2123</sup> *France Football* n°3203, 28 août 2007. Cet extrait commente les relations entretenues par Guy Roux, nouvellement nommé entraîneur du club, avec une partie du staff. Le magazine indique que les relations avec le staff médical se sont également détériorées.

<sup>2124</sup> Vahid Halilhodzic, ex-entraîneur de Lille, Rennes, PSG (1998-2005), en attente d'un club. *France Football* n° 3289 bis, 25 mai 2007.

*il avait pour la première fois été présenté le 15 janvier. Si Walter Butler, le patron de Butler Partners fut très présent autour de l'équipe, c'est plutôt avec Sébastien Bazin, le président de la holding HSE, qui contrôle le PSG (□). En tout cas, c'est bel et bien Le Guen qui sut obtenir de ses patrons la rénovation immédiate des installations et terrains du Camp des Loges, dans l'attente du futur camp d'entraînement annoncé dans les Yvelines<sup>2125</sup>».*

Si la relation avec les sponsors fait partie des devoirs de l'entraîneur et peut éventuellement être vécue comme une contrainte, elle est susceptible à l'inverse de lui procurer des soutiens dans le cas de l'accomplissement de projets, voire tout simplement de préserver ou conforter sa place à la tête de l'effectif professionnel. La relation avec les élus locaux, qui eux aussi appartiennent à la sphère d'influence des décideurs, relève des mêmes enjeux et de la même signification. A toutes ses obligations s'ajoute la relation quotidienne avec les autres cadres techniques du club, que ce soit les membres du staff professionnel ou de manière plus occasionnelle les entraîneurs qui sont rattachés au centre de formation. Enfin, la communication avec la presse que nous avons déjà analysée est devenue un devoir à accomplir quotidiennement dans les meilleurs clubs et ce depuis les années 1990. D'ailleurs, mêmes les techniciens des clubs professionnels plus modestes commencent à être concernés par ces obligations. Bien entendu, les conférences de presse d'après match constituent un point de passage obligatoire pour tout entraîneur, mais elles tendent à se multiplier en semaine, puisque les entraîneurs sont également sollicités en semaine après les séances d'entraînement, surtout lorsque des matches importants se profilent. Le plus souvent, la conférence de presse d'après entraînement peut se préparer, l'entraîneur est apte, en raison de sa formation initiale, agrémentée de son expérience, à répondre à des questions prévisibles. La conférence d'après match est un exercice plus délicat, dans le sens où le scénario de la rencontre n'est pas forcément conforme à celui prévu par le technicien, qui dans ce cas doit réagir à chaud et peut tenir un discours qui laisse transparaître des maladresses. Cette situation est délicate d'autant que les téléspectateurs qui ont à la fois suivi le match pour une bonne part d'entre eux sont amenés à émettre des jugements de valeur en fonction de leur propre perception qui ne concorde pas toujours avec celle de l'entraîneur. De surcroît, il s'agit parfois de couvrir un joueur attaqué par la presse, dans le cas d'une mauvaise conduite sur le terrain ou même dans le cadre privé. Dans ce cas, même si l'entraîneur a reçu quelques outils en formation, il lui faut s'adapter avec le plus de discernement et de recul possible, ce qui n'est pas chose aisée.

---

<sup>2125</sup> *France Football* n° 3211 bis, 26 octobre 2007.

### 3.3. Le capital stratégie

#### 3.3.1. La pensée stratégique (tout au long de la saison, de la reprise à la dernière journée de compétition)

L'entraîneur doit être capable de prendre du recul par rapport à son propre rôle. L'analyse des forces en présence, la détermination d'objectifs ambitieux mais compatibles avec les ressources de ses joueurs caractérise une pensée stratégique posée et qui s'oppose à une pensée intuitive. Il est attendu de lui une interrogation personnelle sans complaisance. L'entraîneur doit savoir évaluer au moins avec certitude, sinon avec la plus grande précision le potentiel dont il dispose, et ne pas fixer des objectifs qui soient en inadéquation avec la valeur intrinsèque de ses joueurs.

*Francis de Taddeo<sup>2126</sup>*

*FDT : (□) c'est vrai que peut-être aussi on a été victime de notre réussite en Ligue 2, parce qu'on est monté, peut-être que j'ai été trop sentimental, tu vois. Peut-être que j'ai voulu garder des joueurs qui avaient ... tu vois, j'aurais dû être beaucoup plus critique ne disant, "Non, non, celui là il nous a servi, on le dégage" ».*

*LG : C'est difficile, quand euh... tu entraînes et puis ... c'est difficile de dire à un moment donné ...*

*FDT : Non, surtout qu'on avait bâti la réussite là-dessus, sur euh ... et puis après, quand Nancy est monté, il se sont maintenus quand même, mais c'est vrai que Nancy a mis quatre millions d'euros ... Ils ont acheté André Luis, ils ont pris Sarkisian, ils avaient pris Kim, nous on a rien mis, hein, on n'a pas mis un sou.*

Ici, l'entraîneur messin évoque un éventuel défaut de lucidité de sa part<sup>2127</sup> au moment de composer l'effectif qui doit évoluer à l'échelon supérieur. Savoir évaluer les forces d'un joueur, son potentiel, ses aptitudes à se transcender à un niveau supérieur ou lors des matches difficiles est également un exercice délicat. De même que l'évaluation la plus juste possible de son équipe, la démarche qu'il adopte est également pensée en fonction des objectifs assignés ou visés. De surcroît, le bon entraîneur doit être capable de réévaluer constamment ou ses objectifs ou les démarches qui mènent à leur atteinte. « *En off, l'un d'entre eux évoqua des entraînements de « poussins ». D'autres dénoncèrent la faiblesse du travail tactique, souvent dirigé par Sébastien Minier, l'adjoint de Papin. En fin de saison, Jean-Christophe Devaux mit finalement les pieds dans le plat : « Franchement, j'ai été très déçu de nos*

<sup>2126</sup> Entretien du 20 juin 2008.

<sup>2127</sup> Cette hypothèse est corroborée par les propos de Joël Muller (entretien du 11 septembre 2008).

prestations ; *Tactiquement, JPP n'a rien apporté, on n'a pas de fonds de jeu* »<sup>2128</sup>. La pensée stratégique de l'entraîneur ne se mesure pas à l'aune d'un ou de quelques entraînements, mais bien sur une période conséquente. Il doit pouvoir apporter la preuve que même si les résultats ne sont pas forcément à la hauteur des espérances, au moins ses choix sont cohérents et ses ajustements proposés en rapport avec l'objectif poursuivi. Les joueurs qui dorénavant ont été habitués dès leur adolescence à respecter de schéma tactique ont suffisamment de vécu pour se figurer si oui ou non l'entraîneur démontre de réelles compétences en matière de pensée stratégique, quand bien même ils ne seraient pas forcément d'accord avec ses choix.

### 3.3.2. Les options tactiques (tout au long de la saison, de la reprise à la dernière journée de compétition)

Les options tactiques doivent en théorie avant tout être déterminées en fonction des qualités des joueurs dont on dispose. Le but ultime est toujours d'obtenir le meilleur rendement possible de son équipe. *« Il faut absolument que l'équipe récupère plus haut, qu'on devienne une équipe chiante à jouer, ce qui n'était pas le cas jusqu'à présent »*<sup>2129</sup>.

Dans ce cas précis, l'option choisie par Francis Gillot est d'imposer à ses joueurs une dépense physique plus importante, afin de se positionner moins proche de son propre but, pour presser ou harceler l'adversaire afin de l'empêcher de faire progresser le ballon. C'est un choix stratégique clair pour l'entraîneur et ses joueurs. Mais il ne conditionne pas obligatoirement le choix d'un système de jeu. Certains entraîneurs ont des préférences marquées pour tel ou tel système, mais dans ce cas ils font en sorte de recruter des joueurs qui s'y intègrent parfaitement. Lorsque ce n'est pas possible, ils préfèrent composer avec les ressources dont ils disposent. Alain Perrin justifie l'emploi du 3-5-2 avec son équipe de l'Olympique de Marseille de la façon suivante : *« (□) ma philosophie de base est plutôt un 4-4-2 classique. Mais l'adapter demande du temps. J'ai donc fait avec les forces et les faiblesses des joueurs que j'avais sous la main. Je préfère en effet travailler sur les qualités des éléments en place afin d'imposer des systèmes. Je suis arrivé avec mes idées, mais je les ai mises en place suivant les acteurs »*<sup>2130</sup>. A nouveau, le choix d'un système est affaire de cohérence, et sa validation par des joueurs qui le comprennent conditionne son efficacité. Mais qu'il s'avère pertinent à l'usage ou non, l'entraîneur ne peut faire l'économie d'un choix et d'un positionnement clairs pour tout l'effectif. La nécessité d'expliquer, avant pendant et au cours

---

<sup>2128</sup> France Football n°3205, 11 septembre 2007. Le commentaire du journaliste et du défenseur J.C. Devaux illustrent la saison effectuée par Jean-Pierre Papin au RC Strasbourg lors de la saison 2006-2007.

<sup>2129</sup> Francis Gillot, entraîneur du FC Sochaux. France Football n°3236 bis, 18 avril 2008.

<sup>2130</sup> France Football n°2950, 22 octobre 2002.

de la séance d'entraînement est considérée comme fondamentale par les entraîneurs experts de nombreuses disciplines sportives<sup>2131</sup>. Elle est source de motivation, qu'elle consiste en une explication technique ou tactique, experte ou simple. Les options tactiques constituaient également une arme dans l'arsenal stratégique à la disposition de l'entraîneur lors de la période 1942-1972. Mais, parce que les moyens de se procurer des informations sur l'adversaire étaient moins nombreux, parce que les rotations au sein des effectifs étaient bien moindres, les éventails de choix étaient moins développés que lors de la période actuelle. Un autre paramètre plus ou moins prégnant selon les équipes réside dans la culture des supporters qui suivent de longue date la même équipe et sont marqués par un passé et un style de jeu propres au club qu'ils soutiennent. Lorsqu'on évoque le jeu de Nantes, c'est un style fait de mouvement et de passes courtes. Le jeu de Lens est moins chatoyant, mais ses joueurs pratiquent un football engagé et sont réputés pour pratiquer un football de combat jusqu'à la dernière seconde, bref, pour « mouiller le maillot »<sup>2132</sup>. Marseille est davantage connu pour son jeu offensif et spectaculaire que pour le calcul ou la défense à outrance. « C'est dans la reconnaissance d'un « style de jeu » spécifique que réside la pleine adhésion de l'ensemble des supporters. Les dirigeants et les entraîneurs ne peuvent faire fi de cet archétype que les anciens du club s'emploient à pérenniser et que le public assidu a parfaitement intégré. Cette attente du public rencontre les recherches tactiques de l'équipe et de son entraîneur »<sup>2133</sup>. De ce fait, il est évident que l'entraîneur qui intègre telle ou telle équipe est marqué obligatoirement par les représentations qui entourent le jeu pratiqué par sa formation dans le passé et qu'il ne peut pas ne pas en tenir compte. Le problème, c'est également qu'il ne dispose pas toujours des forces, des joueurs adéquats, voire de la philosophie qui lui permettrait de s'inscrire dans la continuité par rapport à l'esprit du club et à l'image qu'il véhicule. L'interdiction formulée par l'A.S. Saint-Étienne à son entraîneur mythique Robert Herbin d'accéder au centre d'entraînement de son ancienne est à ce titre symptomatique. L'ancien entraîneur des Verts<sup>2134</sup> avait été l'auteur de chroniques dans *la Tribune-le Progrès* qui avaient indisposé la direction et notamment l'équipe technique en place, à un moment où les résultats du club étaient peu reluisants et le jeu pratiqué peu en rapport avec celui de la

<sup>2131</sup> C. Colombo. Question 16. De quelles façons motivez-vous les sportifs lors des séances d'entraînement ? in N. Krantz, L. Dartnell, 2007, *opus cit.*, p. 153. Claude Colombo est entraîneur de gymnastique.

<sup>2132</sup> Nous sacrifions ici à la rhétorique qui fait florès dans le jargon des commentateurs.

<sup>2133</sup> C. Pociello. Sur la dramaturgie des sports de combat. *Communications* n° 67, 1998. Le spectacle du sport. p. 154.

<sup>2134</sup> Surnom affectueux donné par les supporters puis à partir du milieu des années 1970 par la France entière à l'équipe de Saint-Étienne.

grande équipe des années 1970<sup>2135</sup>. Preuve que la tradition est parfois difficile à respecter pour les entraîneurs lorsqu'ils obtiennent un poste dans un club au passé marquant.

3.3.3. La programmation hebdomadaire (tout au long de la saison), annuelle (dès le premier jour de la reprise, voire durant les vacances)

La pensée stratégique et les options tactiques sont intimement liées à ces deux formes de programmation. Le recrutement de nouveaux joueurs occupe bien souvent une grande part du temps supposé de congé de l'entraîneur. Alain Giresse l'affirme : « *Aujourd'hui, tous les joueurs souhaitent s'entretenir avec l'entraîneur avant de donner leur accord. A chaque transaction, c'est pareil. Ils veulent savoir à quelle place ils vont jouer, connaître les attentes du coach, etc* »<sup>2136</sup>. Toutes les tentatives de recrutement ne sont certes pas couronnées de succès. Le témoignage de Francis de Taddeo est éclairant : « *Je fais surtout le constat que j'aurais mieux fait de partir en vacances plus tôt, plutôt que de rester à Metz pour essayer de faire avancer certains dossiers de recrutement. Les venues de Mendy, Bessat ou Vivian ont été concrétisées très tôt. Depuis, il ne s'est rien passé* »<sup>2137</sup>. Même si ce n'est pas forcément l'entraîneur qui gère l'ensemble des dossiers et qui engage les pourparlers, néanmoins il reste en contact permanent avec les responsables financiers, le président, ainsi bien souvent qu'avec les éventuelles recrues qu'il souhaite voir étoffer son effectif. De ce fait, il s'avère que les vacances des entraîneurs sont bien souvent réduites à la portion congrue. Si les joueurs professionnels bénéficient souvent de moins d'un mois de congés, en général au mois de juin, les entraîneurs eux en prennent généralement bien moins, en raison de leur propension à vouloir s'occuper des dossiers liés aux transferts des joueurs. En réalité, rares sont les périodes lors desquelles ils peuvent se déconnecter entièrement et totalement du football.

Au contraire, durant la saison régulière, c'est-à-dire de mi-juin à mi-mai l'année suivante, ils s'endorment en pensant à leur équipe et se réveillent en pensant à leur équipe. Il est acquis que *la phase du recrutement est un élément fondamental de la vie d'un entraîneur : tout se joue pendant ce mois capital*<sup>2138</sup>.

On a pu le constater lors de la période 1942-1972, certains entraîneurs étaient également accaparés au stade toute la journée durant la saison. Cependant, parce que les transferts étaient bien moins nombreux durant l'intersaison, et bien moins difficiles à négocier, puisqu'ils se

---

<sup>2135</sup> « *Herbin embarrasse les Verts* ». *France Football* n°3213 bis, 9 novembre 2007.

<sup>2136</sup> *France Football* n° 2847 bis, 3 novembre 2000.

<sup>2137</sup> *France Football* n°3294, mardi 26 juin 2007.

<sup>2138</sup> R. Domenech. L'entraîneur de club, l'entraîneur national et le sélectionneur en football : trois aspects d'un même métier, in H. Héral, F. Napias, 2001, *opus cit.*, p. 52.

déroulaient directement de président à président, sans passer par des agents ni même bien souvent par le joueur, ils laissaient une période de vacances conséquente aux entraîneurs. En définitive, le travail de l'entraîneur réside avant tout dans des cogitations intellectuelles, des réflexions et remises en cause permanente, ce que Daniel Costantini qualifie de *débat intérieur*<sup>2139</sup>. Ses pensées sont sans cesse orientées vers la recherche de la meilleure formule pour composer l'équipe amenée à disputer le prochain match, pour déterminer le prochain schéma tactique, pour choisir les thèmes à travailler lors des entraînements. Lorsqu'il n'est pas seul, il interagit avec ses proches : ses adjoints pour évaluer les joueurs, le staff médical pour savoir quels sont les joueurs aptes physiquement, le président avant tout pour lui rendre compte, les journalistes voire les sponsors, parce que cette tâche relève de ses obligations. Il ne peut faire alors l'économie de compétences en matière de relationnel et de communication. Enfin, lors des périodes de trêve hivernale ou estivale, il amplifie ses relations avec les recruteurs, voire avec les joueurs dont il souhaite obtenir la signature pour renforcer l'équipe. Finalement, la direction des entraînements, ainsi que son coaching au cours des matches, pour importants qu'ils soient, ne sont que la résultante des processus intellectuels qu'il mène tout au long de la semaine. L'entraîneur est donc *un expert qui se construit à chaque instant, dans chaque type de tâche, une représentation mentale des interactions et coordinations possibles entre les facteurs*<sup>2140</sup>. Au risque de recourir à une formule qui relève du cliché, on peut avancer qu'il pense football vingt quatre heures sur vingt quatre. C'est ce qui rend le travail au quotidien usant<sup>2141</sup>.

Joël Muller<sup>2142</sup> :

LG : (□) est-ce qu'un entraîneur peut vraiment avoir une vie de famille ? Quelqu'un qui est en poste dans un club, euh .....

JM : Ben, je pense que....c'est très difficile, euh, ce que doit être capable de faire un entraîneur, c'est qu'il doit s'accorder, dans je dirais, on va prendre d'abord la saison globale et après on va un peu réduire la coupure, il doit s'accorder des périodes complètement de coupure. Euh, alors, la période de coupure, ça peut-être effectivement dans l'année, euh, deux fois par semaine, parce que c'est très difficile de prendre des vacances quand on est entraîneur. Je vous dirai après pourquoi c'est très difficile. Euh, donc, mais il faut qu'il soit capable de se, de se faire une coupure, d'une semaine ou deux, peut-être au mois de juin, d'une semaine peut-être à Noël,

<sup>2139</sup> D. Costantini (entraîneur de l'équipe de France de handball). Le métier d'entraîneur : témoignage, in Bigrel F., Scribot F. (coordinateurs), 1998, *opus cit.*, p. 162.

<sup>2140</sup> M. Lévêque, 2005, *opus cit.*, p. 25.

<sup>2141</sup> « Autrement dit, la fonction ne laisse jamais de répit et des préoccupations incessantes d'auto-évaluation de ses analyses et de ses compétences assaillent l'entraîneur ». M. Lévêque, 2005, *opus cit.*, p. 84.

<sup>2142</sup> Entretien du 11 septembre 2008.

*maintenant, et puis surtout dans la semaine, de couper au moins un jour. Complètement ! Alors, c'est en fonction un peu du planning, et des matches, mais il faut qu'il y ait un jour où il s'évade complètement. Parce qu'autrement on est bouffé, et après on n'arrive plus à, à faire la part des choses. Parce que en général, il faut savoir qu'un entraîneur, c'est quelqu'un qui a été joueur avant ... en tout cas joueur de haut niveau, c'est rare que ce ne soit pas un joueur de haut niveau. Donc il n'a déjà pas eu de vie de famille, dans la mesure où, normalement, le week-end, on est pris, donc on ne peut pas sortir avec la famille et les enfants, et au mois de juin, on reprend l'entraînement quand les gosses commencent à être en vacances. Donc la vie de famille, sortir, partir avec ses enfants, profiter, ça n'existe pas. Donc, il devient entraîneur, et à ce moment là, il a encore plus de temps à consacrer, et ... les enfants grandissent, mais ça n'empêche qu'ils sont pas tous arrivés...; ils ne sont pas encore majeurs parfois. Donc effectivement, c'est très très difficile, c'est très difficile, et si on n'arrive pas à se faire cette coupure pour s'évader et changer les idées, à un moment donné on est débordé, et on n'a plus le recul nécessaire pour pouvoir bien analyser les choses.*

Ainsi, la vie de famille est possible pour l'entraîneur, mais elle demande une grande tolérance de la part de ses proches, privés de sa présence quotidienne à son domicile, et informés que tous ses centres d'intérêt tournent autour de son équipe<sup>2143</sup>. Ainsi, conformément à ce qui a cours pour les cadres à haut potentiel dans le monde de l'entreprise, la difficulté à maintenir une frontière entre vie privée et vie professionnelle est une caractéristique prédominante de la carrière de l'entraîneur<sup>2144</sup>. L'épouse de Jean Fernandez évoque son mari en ces termes : « C'est en effet quelqu'un qui est passionné par ce qu'il fait et pense au football vingt quatre heures sur vingt quatre. Il travaille même la nuit. Le soir, après dîner, il lui arrive de repartir au stade pour étudier ses dossiers dans son bureau. (□) Cela fait neuf ans que nous sommes mariés (□), durant ces neuf années nous ne sommes partis en vacances qu'une seule fois. Et vous savez où ? A Grenoble, chez M. Batteux, l'ancien entraîneur »<sup>2145</sup>. Les exemples comme celui de Jean Fernandez ou de Guy Roux, qui mettent à profit leurs rares journées de disponibilité pour aller suivre des matches qui ne concernent pas leur équipe, ou visiter les grands clubs européens pour s'inspirer de leurs méthodes d'entraînement, ne sont pas isolés.

D'autre part, comme nous l'avons déjà évoqué, cette tendance à être obnubilé par le football use certains d'entre eux, surtout dans les grands clubs qui leur font subir une pression importante. C'est ainsi que certains d'entre eux éprouvent le besoin d'effectuer une coupure,

<sup>2143</sup> Consulter à ce sujet M. Lévêque, 2005, *opus cit.*, p. 89.

<sup>2144</sup> C. Falcoz. Les « cadres à haut potentiel », ou l'obligation de réussite, in P. Bouffartigue. *Cadres : la grande rupture*. Paris, La Découverte, 2001. p. 233.

<sup>2145</sup> *France Football* n° 2178, 5 janvier 1988.

et de ne pas signer de nouveau contrat à la fin de certaines saisons, s'octroyant une coupure qu'ils estiment nécessaire, à l'image de Paul Le Guen qui quitte l'Olympique Lyonnais de son plein gré en juin 2005, après un mandat de trois années assorti d'autant de titres de champion de France.

La profession d'entraîneur de football relève d'un investissement quotidien sans relâche, davantage encore mental que physique, qui relève du sacerdoce. Cependant, tout cet investissement n'est pas forcément pris en compte par le public et les médias lorsqu'il s'agit de juger de ses qualités.

### 3.4. Sur quels critères sont jugés les entraîneurs ?

En 2004, *L'Equipe magazine*<sup>2146</sup> publie un article intitulé : *Ligue 1. Cancres et cracks. Le bulletin de notes des entraîneurs* qui propose une évaluation et un classement des entraîneurs professionnels de Ligue 1. Les critères d'évaluation retenus sont au nombre de dix : saison en cours, expérience, comportement (la façon d'être en public), psychologie, image (la façon dont il est perçu par le public), fidélité au(x) club(s), relations avec le président, poids dans le club, palmarès, valeur à l'export. Bien entendu, les critères privilégiés par les journalistes peuvent prêter à discussion, d'autant que certains d'entre eux relèvent plus de la chance et des aléas de parcours que d'une emprise directe de l'entraîneur sur son propre destin. Etre fidèle à son club est plus un privilège qu'un choix, en ce sens que bien souvent, ce sont les résultats obtenus qui décident de la reconduction d'un contrat, et non pas la simple volonté du technicien. De la même façon, les relations avec le président, ainsi que le poids dans le club sont des facteurs qui peuvent dépendre sinon de la bonne fortune ponctuelle, ou au moins être influencés par des variables très aléatoires. Ceci étant, ces indicateurs retenus pour juger les entraîneurs impliquent que bon nombre des perceptions et des attentes relatives au travail des entraîneurs professionnels relèvent du domaine intellectuel et relationnel. Or, ces paramètres retenus entrent en contradiction avec des données objectives, qui sont fournies par les palmarès des meilleurs entraîneurs français lors de chaque saison. En effet, il s'avère que de plus en plus, c'est uniquement l'efficacité de l'entraîneur, en d'autres termes les résultats bruts obtenus sans analyse préalable des forces potentielles ou réelles de l'équipe, qui est prise en compte.

---

<sup>2146</sup> *L'Equipe magazine* n°1131, 31 janvier 2004. Les trois premiers du palmarès sont Guy Roux (A.J. Auxerre), Gernot Rohr (O.G.C. Nice) et Didier Deschamps (A.S. Monaco). Il est à noter que hormis Didier Deschamps (Olympique de Marseille), les seuls entraîneurs qui officient encore en Ligue 1 en 2009/2010 ont obtenu un classement relativement modeste en 2004 : Guy Lacombe (7°), Jean Fernandez (10°), Claude Puel (13°), Antoine Kombouaré (18°), ce qui relativise fortement la validité de l'évaluation réalisée par le magazine en question.

Alors que depuis 1958 l'hebdomadaire *France Football* décerne chaque année le trophée du meilleur joueur français de la saison, c'est seulement à partir de 1970 que s'opère la première désignation du meilleur entraîneur français de la saison. Plus récemment, le syndicat des joueurs, l'U.N.F.P. a organisé ses propres remises de trophée depuis 1988. Les meilleurs entraîneurs sont nommés depuis 1994, année depuis laquelle la cérémonie de remise des récompenses est diffusée sur la chaîne de télévision privée Canal +. Pour ces deux palmarès différents, le trophée d'entraîneur de l'année n'est que l'un de ceux qui sont décernés lors de l'évènement, parmi d'autres qui viennent récompenser plusieurs catégories de joueurs ou de dirigeants. Les modes de désignation diffèrent selon l'organisme. Le trophée de *France Football* est attribué après un vote des journalistes de la rédaction, alors que celui de l'U.N.F.P. est octroyé après un vote des entraîneurs de Ligue 1, c'est-à-dire que l'entraîneur est jugé par ses pairs<sup>2147</sup>. La modalité est la suivante : chaque entraîneur de Ligue 1 et de Ligue 2, soit les quarante techniciens en poste, reçoit un bulletin de vote de la part de l'U.N.E.C.A.T.E.F., et choisit de classer trois entraîneurs en Ligue 1 et trois entraîneurs en Ligue 2. La première place rapporte cinq points, la seconde trois points et la troisième un point. Le total des points obtenu détermine le vainqueur en Ligue 1 et le vainqueur en Ligue 2<sup>2148</sup>. Les palmarès s'affichent dans les deux tableaux suivants :

**Tableau : palmarès *France Football* de l'entraîneur de l'année (1970-2009)**

ANNEE	NOM- CLUB	RESULTATS OBTENUS LORS DE LA DERNIERE SAISON	POSTE OCCUPE 3 SAISONS AUPARAVANT	POSTE OCCUPE 3 SAISONS APRES
<i>1970</i>	<i>Batteux (Saint-Étienne) et Zatelli (Marseille)</i>	<i>Champion et Vainqueur de la Coupe de France  2<sup>e</sup> CF</i>	<i>Entraîneur de Saint-Étienne  Sans club</i>	<i>Sans club  Entraîneur de Marseille</i>

<sup>2147</sup> Il existe également un trophée de meilleur entraîneur de Ligue 2, qui a vu le jour en 2001.

<sup>2148</sup> Ces modalités de vote nous ont aimablement été communiquées par Pierre Repellini, directeur de l'UNECATEF, par courrier électronique le 7 août 2010.

1971	<i>Firoud (Nîmes) et Prouff (Rennes)</i>	<i>4<sup>e</sup> CF  11<sup>e</sup> CF Vainqueur de la Coupe de France</i>	<i>Conseiller technique Algérie  Entraîneur de Rennes</i>	<i>Entraîneur de Nîmes  Entraîneur US Berné (Division 3)</i>
1972	<i>Snella (Nice)</i>	<i>8<sup>e</sup> CF</i>	<i>Entraîneur Servette de Genève (Suisse)</i>	<i>Sans club</i>
1973	<i>Herbin (Saint-Etienne)</i>	<i>4<sup>e</sup> CF</i>	<i>Joueur à Saint- Étienne</i>	<i>Entraîneur de Saint- Étienne</i>
1974	<i>Cahuzac (Bastia)</i>	<i>15<sup>e</sup> CF</i>	<i>Entraîneur de Bastia</i>	<i>Entraîneur de Bastia</i>
1975	<i>Huart (Metz)</i>	<i>8<sup>e</sup> CF</i>	<i>Entraîneur AS Aulnoye (amateur)</i>	<i>Manager FC Metz</i>
1976	<i>Herbin (Saint- Étienne)</i>	<i>Champion</i>	<i>Entraîneur de Saint- Étienne</i>	<i>Entraîneur de Saint- Étienne</i>
1977	<i>Cahuzac (Bastia)</i>	<i>3<sup>e</sup> CF</i>	<i>Entraîneur de Bastia</i>	<i>Entraîneur de Toulouse</i>
1978	<i>Gress (Strasbourg)</i>	<i>3<sup>e</sup> CF</i>	<i>Joueur à Neuchatel Xamax (Suisse)</i>	<i>Entraîneur de Bruges (Belgique)</i>
1979	<i>Le Milinaire (Laval)</i>	<i>16<sup>e</sup> CF</i>	<i>Entraîneur de Laval</i>	<i>Entraîneur de Laval</i>
1980	<i>Hauss (Sochaux) et  Vincent (Nantes)</i>	<i>2<sup>e</sup> CF  Champion</i>	<i>Entraîneur FC Sochaux  Entraîneur FC Nantes</i>	<i>Entraîneur FC Sochaux  Entraîneur de Rennes</i>
1981	<i>Jacquet (Bordeaux)</i>	<i>3<sup>e</sup> CF</i>	<i>Entraîneur de Lyon</i>	<i>Entraîneur de Bordeaux</i>

1982	<i>Hidalgo (équipe de France)</i>	<i>½ finaliste Coupe du Monde</i>	<i>Sélectionneur équipe de France</i>	<i>D.T.N. France</i>
1983	<i>Le Milinaire (Laval)</i>	<i>5° CF</i>	<i>Entraîneur Laval</i>	<i>Entraîneur de Laval</i>
1984	<i>Jacquet (Bordeaux)</i>	<i>Champion</i>	<i>Entraîneur de Bordeaux</i>	<i>Entraîneur de Bordeaux</i>
1985	<i>Suaudeau (Nantes)</i>	<i>2° CF</i>	<i>Entraîneur de Nantes</i>	<i>Entraîneur de Nantes</i>
1986	<i>Roux (Auxerre)</i>	<i>7° CF</i>	<i>Entraîneur d'Auxerre</i>	<i>Entraîneur d'Auxerre</i>
1987	<i>J. Fernandez (Cannes)</i>	<i>3° en Division 2</i>	<i>Entraîneur du centre de formation A.S. Cannes</i>	<i>Entraîneur A.S. Cannes</i>
1988	<i>Roux (Auxerre)</i>	<i>9° CF</i>	<i>Entraîneur d'Auxerre</i>	<i>Entraîneur d'Auxerre</i>
1989	<i>Gili (Marseille)</i>	<i>Champion Vainqueur de la Coupe de France</i>	<i>Entraîneur du centre de formation de Marseille</i>	<i>Entraîneur de Montpellier</i>

1990	<i>Kasperczak (Montpellier)</i>	<i>13° CF Vainqueur de la Coupe de France</i>	<i>Entraîneur RC Strasbourg (Division 2)</i>	<i>Sélectionneur Côte d'Ivoire</i>
1991	<i>Jeandupeux (Caen)</i>	<i>8° CF</i>	<i>Sélectionneur Suisse</i>	<i>Entraîneur de Strasbourg</i>
1992	<i>Suaudeau (Nantes)</i>	<i>9° CF</i>	<i>Entraîneur de Nantes</i>	<i>Entraîneur de Nantes</i>
1993	<i>L. Fernandez (Paris)</i>	<i>2° CF Vainqueur de la Coupe de France</i>	<i>Joueur A.S. Cannes</i>	<i>Entraîneur Athletic Bilbao (Espagne)</i>
1994	<i>Suaudeau (Nantes)</i>	<i>5° CF</i>	<i>Entraîneur de Nantes</i>	<i>Sans club</i>

1995	<i>Smerecki (Guingamp)</i>	<i>1<sup>er</sup> en Division 2</i>	<i>Entraîneur de Valenciennes</i>	<i>Entraîneur de Guingamp</i>
1996	<i>Roux (Auxerre)</i>	<i>Champion Vainqueur de la Coupe de France</i>	<i>Entraîneur d□ Auxerre</i>	<i>Entraîneur d□Auxerre</i>
1997	<i>Tigana (Monaco)</i>	<i>Champion</i>	<i>Entraîneur de Lyon</i>	<i>Entraîneur de Fulham (Angleterre)</i>
1998	<i>Jacquet (équipe de France)</i>	<i>Vainqueur de la Coupe du monde</i>	<i>Sélectionneur France</i>	<i>D.T.N. France</i>
1999	<i>Baup (Bordeaux)</i>	<i>Champion</i>	<i>Sans club</i>	<i>Entraîneur de Bordeaux</i>
2000	<i>Dupont (Gueugnon puis Sedan)</i>	<i>5<sup>e</sup> en Division 2 Vainqueur de la Coupe de la Ligue</i>	<i>Entraîneur de Charleville (amateur)</i>	<i>Entraîneur équipe nationale espoirs du Qatar</i>
2001	<i>Halilhodzic (Lille)</i>	<i>3<sup>e</sup> CF</i>	<i>Entraîneur de Lille</i>	<i>Entraîneur de Paris</i>
2002	<i>Santini (Lyon puis équipe de France)</i>	<i>Champion</i>	<i>Directeur technique de Lyon</i>	<i>Entraîneur d□ Auxerre</i>
2003	<i>Deschamps (Monaco)</i>	<i>2<sup>e</sup> CF</i>	<i>Joueur au FC Valence (Espagne)</i>	<i>Entraîneur de la Juventus Turin (Italie)</i>
2004	<i>Le Guen (Lyon)</i>	<i>Champion</i>	<i>Sans club</i>	<i>Entraîneur des Glasgow Rangers (Ecosse)</i>
2005	<i>Puel (Lille)</i>	<i>2<sup>e</sup> CF</i>	<i>Entraîneur de Lille</i>	<i>Entraîneur de Lyon</i>
2006	<i>Correa (Nancy)</i>	<i>12<sup>e</sup> CF Vainqueur de la Coupe de la Ligue</i>	<i>Entraîneur de Nancy</i>	<i>Entraîneur de Nancy</i>
2007	<i>Correa (Nancy)</i>	<i>13e</i>	<i>Entraîneur de Nancy</i>	<i>Entraîneur de Nancy</i>

<b>2008</b>	<b>Wenger (Arsenal)</b>	<b>3<sup>e</sup> championnat d'Angleterre</b>	<b>Entraîneur de Arsenal (Angleterre)</b>	<b>Entraîneur de Arsenal (Angleterre)</b>
<b>2009</b>	<b>Blanc (Bordeaux)</b>	<b>Champion Vainqueur de la Coupe de la Ligue</b>	<b>Sans club</b>	<b>Sélectionneur équipe de France ?</b>

**Légende :**

**Résultats obtenus lors de la dernière saison :** il s'agit de la dernière saison complète effectuée. Par exemple, lorsque Batteux et Zatelli sont élus en 1970, ils sont jugés par rapport à la saison 1969-70.

**Poste occupé 3 saisons auparavant :** Poste occupé au début de la saison (mois d'août) trois années précédant l'obtention de la distinction de meilleur entraîneur. Exemple : Le Guen obtient cette distinction en 2004. En août 2001, il était sans club.

**Poste occupé 3 saisons après :** Poste occupé au début de la saison (mois d'août) trois années après l'obtention de la distinction de meilleur entraîneur. Exemple : Puel obtient cette distinction en 2005. En août 2008, il est entraîneur de Lyon.

**CF :** Championnat de France

On peut s'apercevoir d'une rupture nette dans ce palmarès, que nous positionnerons lors de l'année 1995, date à laquelle Francis Smerecki est couronné après avoir permis à son club de Guingamp de remporter le titre de champion de France de Division 2 pour la saison 1994-95 et donc de remonter en première Division. De la date de création du trophée à cette année 1995, les vainqueurs ne sont pas forcément les entraîneurs des équipes les plus huppées, et la part d'arbitraire dans le ressenti des journalistes est sans doute importante. En effet, des entraîneurs sont parfois consacrés alors qu'ils ne remportent aucun titre ou n'occupent pas les premiers rôles en championnat. Certains sont primés pour la continuité de leur œuvre sur la durée, surtout lorsqu'ils dirigent une équipe qui ne bénéficie que de moyens modestes. On pense à Pierre Cahuzac à Bastia, à Georges Huart à Metz, à Jean Snella à Nice ou à Michel le Milinaire à Laval, voire à Guy Roux lors de son premier succès en 1988. D'autres sont même plébiscités pour leur excellent travail à l'échelon inférieur, tels que Luis Fernandez à Cannes et donc Francis Smerecki à Guingamp en 1995. Bien sûr, le calendrier est de nature à modifier les perceptions des journalistes, car les désignations s'opèrent en fin d'année civile. Ainsi, un entraîneur qui a obtenu des résultats favorables lors de la saison précédente peut les confirmer lors de la première moitié de la saison suivante qui se déroule du mois d'août au mois de décembre.

Pourquoi évoquons nous une rupture en 1995 ? On s'aperçoit qu'après cette date, il existe des conditions sine qua non d'attribution de ce titre de meilleur entraîneur de l'année qui n'avaient pas cours auparavant. Ainsi, si le fait de remporter une Coupe de France ou un championnat de France constituait un élément d'appréciation favorable auparavant,

dorénavant il constitue presque un passage obligé pour prétendre mériter cette distinction. En effet, de 1996 à 2009, aucun entraîneur dont l'équipe a terminé au-delà de la troisième place lors de la saison précédente n'a été en mesure de remporter le trophée s'il n'a en sus remporté la Coupe de France ou la Coupe de la Ligue. Cette troisième place, significative de qualification pour une coupe européenne, représente le minimum à atteindre pour prétendre à la gratification symbolique de meilleur entraîneur. Désormais, le sentimentalisme qui pouvait exister n'a plus cours, car la récompense est davantage subordonnée aux résultats bruts obtenus qu'à tout autre critère subjectif tel que les progrès effectués par son équipe, le capital personnalité ou le rayonnement. Pour étayer notre propos nous avons synthétisé ces deux périodes dans le tableau suivant :

**Tableau : Palmarès des différents lauréats « Entraîneur de l'année » de France Football lors de l'année de leur désignation au trophée.**

Année	Double	Titre	Coupe de France	Coupe de la Ligue	2e	3e	Autre
1970-95	2	3	3	0	2	3	16
1995-09	2	4	0	2	2	1	3

**Légende :**

**Double :** remporte le titre de champion de Division 1 et la Coupe de France (ou la Coupe de la Ligue)

**Titre :** remporte uniquement le championnat de France

**C de F :** remporte uniquement la Coupe de France

**C de la L :** remporte uniquement la Coupe de la Ligue

**2<sup>e</sup> :** a terminé la dernière saison complète à la seconde place

**3<sup>e</sup> :** a terminé la dernière saison complète à la troisième place

**Autre :** ne remplit aucun des critères précédents

Comme on peut le constater, sur 29 distinctions attribuées lors de la première période, 16 concernent des entraîneurs qui n'ont ni remporté de titre ni hissé leur équipe aux tout premiers rangs du championnat de Division 1. Si l'on excepte Michel Hidalgo, primé en 1982 pour avoir amené l'équipe de France en demi-finale de la Coupe du Monde, d'autres entraîneurs ont bénéficié d'un capital sympathie élevé de la part des journalistes, qui ont privilégié consciemment ou non d'autres critères que les résultats bruts obtenus dans les compétitions officielles. A partir de 1996, il faut impérativement remplir cette condition d'obligation de résultat pour obtenir ce titre. La rubrique « autres » en témoigne. Seuls trois entraîneurs y émergent. Arsène Wenger y figure en raison de son exceptionnelle réussite en

Angleterre sur une durée significativement très longue<sup>2149</sup>. Aimé Jacquet y est présent également, mais en tant que sélectionneur, pour avoir mené l'équipe de France à la victoire en Coupe du Monde en 1998. En définitive, la seule exception pour toute cette période réside dans la sélection de Pablo Correa en 2007. Si son équipe de Nancy ne termine qu'à la treizième place du championnat, elle réalise en revanche un beau parcours dans la Coupe européenne dans l'UEFA au cours de laquelle elle enregistre plusieurs résultats significatifs. En résumé, signe des temps et d'une époque vouée au réalisme et au culte de la performance<sup>2150</sup>, les appréciations portées sur les entraîneurs s'attachent de moins en moins à prendre en compte des facteurs subjectifs pour ne se concentrer que sur la rentabilité et le rendement. Il est possible de vérifier que cette distinction honorifique que revêt le titre de meilleur entraîneur de Ligue 1 ne garantit plus vraiment une sécurité accrue dans l'emploi. De 1970 à 1995, sur 29 entraîneurs, ils étaient 17 à occuper le même poste trois années plus tard. Le succès semblait garantir une certaine stabilité. Mais pour la période 1996-2009, 8 entraîneurs sur 15 seulement, soit à peine plus de la moitié, ont conservé leur poste antérieur. Certes, grâce à la reconnaissance obtenue, certains ont pu accéder à des clubs plus huppés, même s'il faut relativiser le nombre d'entraîneurs concernés, car ils appartiennent déjà, comme nous venons de le montrer, à des équipes en réussite. Dans d'autres cas, les honneurs obtenus n'ont pas empêché un limogeage ultérieur ou un non renouvellement, comme cela se produit pour Luis Fernandez éconduit de Paris en 1996, ou de Jean Tigana évincé de Monaco en 1999. L'exemple le plus flagrant en la demeure est fourni par le limogeage de Raynald Denoueix en 2001, quelques mois après avoir obtenu le titre de champion de France avec le FC Nantes<sup>2151</sup>.

---

<sup>2149</sup> Consulter la fiche de Wenger en infra.

<sup>2150</sup> A. Ehrenberg. *Le culte de la performance*. Paris, Calmann-Lévy, 1991.

<sup>2151</sup> Consulter ci-après le tableau « palmarès UNFP ».

**Tableau palmarès U.N.F.P. de l'entraîneur de l'année (1994-2010)**

<b>NOM</b>	<b>NOM-CLUB</b>	<b>RESULTATS OBTENUS LORS DE LA DERNIERE SAISON</b>	<b>POSTE OCCUPE 3 SAISONS AUPARAVANT</b>	<b>POSTE OCCUPE 3 SAISONS APRES</b>
<i>1994</i>	<i>L. Fernandez (Cannes)</i>	<i>6<sup>e</sup> en tant que promu</i>	<i>Joueur A.S. Cannes</i>	<i>Entraîneur Athletico Bilbao (Espagne)</i>
<i>1995</i>	<i>Smerecki (Guingamp)</i>	<i>1<sup>er</sup> en Division 2</i>	<i>Entraîneur de Valenciennes</i>	<i>Entraîneur de Guingamp</i>
<i>1996</i>	<i>Roux (Auxerre)</i>	<i>Champion Vainqueur de la Coupe de France</i>	<i>Entraîneur d Auxerre</i>	<i>Entraîneur d Auxerre</i>
<i>1997</i>	<i>Tigana (Monaco)</i>	<i>Champion</i>	<i>Entraîneur de Lyon</i>	<i>Entraîneur de Fulham (Angleterre)</i>
<i>1998</i>	<i>Leclerq (Lens)</i>	<i>Champion</i>	<i>Entraîneur des équipes jeunes de Lens</i>	<i>Entraîneur de la Louvière (Belgique)</i>
<i>1999</i>	<i>Baup (Bordeaux)</i>	<i>Champion</i>	<i>Sans club</i>	<i>Entraîneur de Bordeaux</i>
<i>2000</i>	<i>Puel (Monaco)</i>	<i>Champion</i>	<i>Entraîneur du centre de formation de Monaco</i>	<i>Entraîneur de Lille</i>
<i>2001</i>	<i>Denoueix (Nantes)</i>	<i>Champion</i>	<i>Entraîneur de Nantes</i>	<i>Sans club</i>

<b>2002</b>	<b>Muller (Lens)</b>	<b>2<sup>e</sup> CF</b>	<b>Entraîneur de Metz</b>	<b>Entraîneur de Metz</b>
<b>2003</b>	<b>G. Lacombe (Sochaux)</b>	<b>5<sup>e</sup> CF</b>	<b>Entraîneur de Guingamp</b>	<b>Entraîneur de Paris</b>
<b>2004</b>	<b>Deschamps (Monaco)</b>	<b>3<sup>e</sup> CF</b>	<b>Entraîneur de Monaco</b>	<b>Sans club</b>
<b>2005</b>	<b>LeGuen (Lyon)</b>	<b>Champion</b>	<b>Entraîneur de Lyon</b>	<b>Entraîneur de Paris</b>
<b>2006</b>	<b>Puel (Lille)</b>	<b>3<sup>e</sup> CF</b>	<b>Entraîneur de Lille</b>	<b>Entraîneur de Lyon</b>
<b>2007</b>	<b>Houllier (Lyon)</b>	<b>Champion</b>	<b>Sans club</b>	<b>D.T.N. France</b>
<b>2008</b>	<b>Blanc (Bordeaux)</b>	<b>2<sup>e</sup> CF</b>	<b>Sans club</b>	<b>Sélectionneur équipe de France ?</b>
<b>2009</b>	<b>Gerets (Marseille)</b>	<b>2<sup>e</sup> CF</b>	<b>Entraîneur Galatasaray (Turquie)</b>	<b>Sélectionneur de l'équipe du Maroc ?</b>
<b>2010</b>	<b>J. Fernandez (Auxerre)</b>	<b>3<sup>e</sup> CF</b>	<b>Entraîneur d'Auxerre</b>	<b>?</b>

**Légende :**

Voir palmarès *France Football*, p. 609.

**Noms grisés** : entraîneurs élus la même année au palmarès *France Football*

Les observations que nous pouvons tirer de ce palmarès UNFP corroborent celles que nous avons menées avec le palmarès *France Football*. Beaucoup de ces entraîneurs sont plébiscités dans les deux structures. Parfois on peut constater un décalage d'une année dans les choix entre les deux palmarès. L'explication réside dans le décalage de dates. En effet, la remise des trophées UNFP se déroule à la fin d'une saison régulière, en général au mois de mai, alors que celle de *France Football* a lieu à la fin de l'année civile. Pour les votants de l'UNFP, il est plus facile de sélectionner son favori au regard d'une saison entièrement complétée, alors que les journalistes de *France Football* peuvent être influencés par d'éventuelles projections qu'ils se feraient par rapport à une saison en cours mais dont la moitié reste à effectuer. Mais quoiqu'il en soit, les entraîneurs et joueurs qui votent privilégient à tout le

moins les très bons classements obtenus, car à nouveau, il n'existe pas d'exemple de consécration pour un entraîneur qui aurait échoué au-delà de la troisième place du championnat de France, hormis celle de Guy Lacombe qui s'est classé cinquième avec Sochaux en 2003. Ainsi, on peut considérer que pour les entraîneurs comme pour les joueurs, il n'existe pas de place pour les sentiments ou l'affectif lorsqu'il s'agit de juger un collègue ou un technicien : seuls comptent les résultats.

### 3.5. Qui est-il ? Essai de typologie

L'entraîneur des années 1973 à nos jours, comme son homologue de la période antérieure, est français. Cette assertion est vérifiée surtout depuis l'année 1993. Auparavant, au regard des faibles résultats enregistrés par le football français, la tentation de recourir à des techniciens étrangers avait conduit les clubs à recourir à l'embauche des techniciens étrangers<sup>2152</sup>.

De manière assez surprenante, l'âge moyen des techniciens subit peu de variations de 1973 à 2010, puisque sur l'ensemble de la période il oscille entre 45 et 47 ans. Cela signifie que l'âge moyen est celui d'un entraîneur qui a peu ou prou terminé sa carrière de joueur depuis une dizaine d'années. L'entraîneur de cette période est un peu plus âgé que celui de la période précédente, mais au regard de l'espérance de vie masculine, il n'est pas plus vieux. C'est en effet un homme qui davantage que lors de la période précédente se situe dans la force de l'âge, puisque l'espérance de vie masculine est passée en France de 68,7 ans en 1973 à 77,8 ans en 2009.

Conformément à la tradition et parce que la DTN actuelle a fait siens les principes de reconversion des anciens joueurs, chers à Gabriel Hanot puis Georges Boulogne, on retrouve constamment une écrasante proportion d'anciens joueurs professionnels parmi les entraîneurs qui officient en Ligue 1, de même qu'une proportion significative d'anciens internationaux. S'il n'est pas réellement significatif, le chiffre relatif au nombre de clubs différents dirigés en Ligue 1 tend à prouver que certains entraîneurs, même s'ils sont parfois limogés, ont démontré assez de compétences ou de savoir-faire pour intéresser d'autres clubs du plus haut niveau. L'argument de l'expérience professionnelle accumulée au meilleur échelon est sans doute décisif dans ce choix, et justifie le fait que le turn-over n'est pas aussi important qu'il pourrait l'être en raison du vivier d'entraîneurs inemployés. En effet, le nombre de clubs différents dirigés en Ligue 1 (par entraîneur) a sensiblement augmenté depuis les années

---

<sup>2152</sup> Cet aspect est traité dans la troisième partie : 2.2. Emigration et immigration, en supra.

1990. Enfin, le chiffre concernant le nombre d'années d'exercice en ligue 1, s'il s'est stabilisé au-dessous de cinq années depuis 1973, est à relativiser. En effet, les situations sont très diverses : à côté de l'exceptionnel parcours de Guy Roux, qui a encadré 894 matches de Division 1 entre 1980 et 2007, dont 890 au sein de l'AJ Auxerre, on trouve des situations extrêmement variées. D'autres, à l'image de Francis de Taddeo à Metz en 2007/2008 ou Jean-Marc Nobilo au Havre en 2008/09, débutent en division 1 après avoir contribué à la remontée du club lors de la saison précédente. Mais au terme de quelques mois et quelques matches dirigés il est contraint de mettre un terme à ses fonctions d'entraîneur. Yves Bertucci au Mans est dans le même cas. Ces entraîneurs présentent actuellement le même cas que celui de Thierry Goudet, démissionnaire du Mans au cours de la saison 2003/2004, alors qu'il entamait sa toute première année en Ligue 1 après avoir permis au club d'y accéder la saison précédente. Depuis cette date, Thierry Goudet n'a pas retrouvé d'emploi au plus haut niveau<sup>2153</sup>. Ainsi, certains entraîneurs ne contribuent-ils pas à rehausser le chiffre des années de présence en Ligue 1. A côté de ces cas, d'autres se maintiennent en poste un peu plus d'une saison, mais souvent pas plus de deux, en général au bénéfice d'une bonne première saison de l'équipe à la tête de laquelle ils démarrent leur carrière en Ligue 1. C'est le cas de Loïc Amisse à Nantes (2003-décembre 2004), ou de Laurent Roussey à Saint-Étienne (2007-novembre 2008). Par contre, pour de nombreux entraîneurs, le plus délicat semble d'obtenir une première chance de diriger un club de l'élite. Ensuite, passé le cap du premier contrat, une proportion importante d'entraîneurs se voit offrir au moins une seconde chance en Ligue 1. C'est le cas de dix entraîneurs sur les vingt qui officient en Ligue 1 lors de la saison 2008/09. Ils étaient onze sur vingt en 2003/04, huit sur dix-huit en 1998/99, douze sur vingt en 1993/94. Les décennies 1990 et 2000 semblent d'ailleurs offrir plus d'occasions de retrouver une seconde chance au plus haut niveau. En effet, lors des décennies 1980 et 1970, les chances s'amoindrissent : six sur vingt en 1988/89, quatre sur vingt en 1983/84, six sur vingt en 1978/79 et sept sur vingt en 1973/74. Enfin, certains pérennisent leur place à l'aide de plusieurs mandats pour un total supérieur à sept ou huit saisons, voire davantage<sup>2154</sup>.

Les entraîneurs de division 1 de la période 1973 à nos jours offrent donc des profils variés. Si la grande majorité d'entre eux ont été des joueurs professionnels, voire des internationaux, il n'empêche que quelques exceptions émergent : des hommes comme Alain Perrin ou Gérard Houllier réussissent des parcours parfois inégaux mais jalonnés de succès significatifs alors qu'ils ne sont pas issus des rangs des joueurs professionnels. L'âge moyen

<sup>2153</sup> Depuis, Goudet a entraîné successivement Grenoble (Ligue 2), Brest (Ligue 2) et Créteil (National).

<sup>2154</sup> Sur ce point, consulter la 3<sup>ème</sup> partie : 3.4. Quelle stabilité pour les entraîneurs ? en supra.

des entraîneurs est une donnée à manipuler avec précaution. Si Luis Fernandez entame sa carrière professionnelle à Cannes à l'âge de 34 ans en 1993/94, ou Paul Le Guen au même âge à Rennes en 1998/99, cinq entraîneurs de Ligue 1 ont plus de cinquante trois ans lors de la saison 2008/09 et cela sans même évoquer le cas de Guy Roux, qui bénéficie d'une dérogation pour pouvoir entraîner le RC Lens à l'âge de 68 ans lors de la saison 2007/08. Quant à la capacité à se maintenir dans un emploi, ou à bénéficier d'un emploi similaire au même niveau, elle dépend beaucoup de facteurs beaucoup plus aléatoires tels que l'environnement, la qualité du recrutement et de la chance. Les entraîneurs qui ont la chance ou la capacité de se maintenir plusieurs saisons d'affilée dans le même club semblent bénéficier davantage que les autres de possibilités d'une seconde voire troisième ou quatrième opportunité au plus haut niveau. Il arrive également que certains à l'instar de Joël Muller rappelé à Metz en 2005, ou Jean-Claude Suaudeau à Nantes en 1991, soient rappelés par leur ancien club quelques années après un premier mandat, et après avoir connu des fortunes diverses.

Portrait de **Jean-Claude Suaudeau** (F.C. Nantes 1982-88, puis 1991-97)

Jean-Claude Suaudeau, dit Coco, né en 1938, présente la particularité de n'avoir connu qu'un seul club professionnel aussi bien en tant que joueur qu'en tant qu'entraîneur. Il évolue en tant que demi chez les « Canaris » entre 1960 et 1969, et connaît durant sa carrière 4 sélections en équipe de France en 1966 et 1967. Il est nommé responsable du centre de formation du F.C. Nantes en 1973 et occupe ce poste jusqu'en 1982. Après le départ de Jean Vincent en 1982, il devient l'entraîneur de l'équipe professionnelle, celui qui s'inscrit naturellement dans la filiation et l'héritage de José Arribas. Il devient à son tour le dépositaire du jeu à la nantaise. « *La mobilité crée l'espace, oblige l'adversaire à se déplacer et favorise l'embrouille, les fausses pistes ; José Arribas l'a compris plus tôt que tout le monde, et moi ça m'a captivé* »<sup>2155</sup>.

Perfectionniste, exigeant, « *il demeure en toute circonstance le penseur de son sport, celui qui sait tout prévoir, tout analyser. Avec lui, tous les cas de figure sont tournés, retournés malaxés, mélangés* »<sup>2156</sup>. Suaudeau acquiert effectivement la réputation d'être un technicien hors pair et un des meilleurs analystes du jeu. Il remporte un premier titre de champion de France en 1983 et collectionne quelques places d'honneur. Avec la presse, il éprouve pendant longtemps des difficultés de communication. Les journalistes constatent « *une acidité naturelle, une passion pour son métier, un humour provocateur* ». <sup>2157</sup> En fin de contrat en 1988, son président Max Bouyer ne souhaite pas le reconduire, mais lui propose de retourner s'occuper du centre de formation. Suaudeau, qui a toujours été un formateur dans l'âme et n'a jamais hésité à intégrer les jeunes joueurs au niveau professionnel, accepte. En 1991, il est rappelé après les trois années de mandat de Miroslav Blazevic. Il s'appuie à nouveau sur une ossature de jeunes joueurs issus du centre de formation pour distiller ce jeu à la nantaise fait de passes courtes, de redoublements et de déplacements incessants qui

<sup>2155</sup> France Football n° 2975 bis, 18 avril 2003.

<sup>2156</sup> France Football n° 2073, 31 décembre 1985.

<sup>2157</sup> France Football n° 2073, 31 décembre 1985.

est sa marque de fabrique : Raynald Pedros, Patrice Loko, Christian Karembeu, Claude Makelele □ En 1995 cette équipe remporte le championnat de France en enchaînant un total record de trente deux matches sans défaite. En 1997, après avoir terminé la saison à la troisième place du championnat et qualifié le F.C. Nantes pour la Coupe de l'U.E.F.A., Suaudeau subit une série de mauvaises nouvelles liées au recrutement et au départ de certains joueurs phares de son effectif. Au retour du stage d'avant saison de son équipe, épuisé et désabusé, il annonce sa démission en juillet 1997 et laisse sa place à Raynald Denoueix son adjoint<sup>2158</sup>. Il reste encore une année dans l'effectif technique du club nantais avant de quitter définitivement le club en juin 1998, sentant à de menus détails qu'il n'a plus réellement de place dans l'organigramme : le club lui a par exemple supprimé son abonnement à *France Football* et à *l'Equipe*, malgré ses quarante années dans et au service de l'effectif. De surcroît, l'entente avec son successeur Raynald Denoueix, qu'il a pourtant contribué à imposer, n'est pas forcément cordiale. Il décroche du football, se rend très rarement à la Beaujoire pour y suivre son ancien club mais pratique assidûment le tennis et le golf. Sollicité à plusieurs reprises pour intervenir à nouveau d'une façon ou d'une autre dans le club nantais, les démarches n'ont jamais abouti, et Suaudeau jette désormais à plus de 70 ans un regard un peu désabusé sur le football des Canaris et sur un club nantais dans lequel il ne se reconnaît plus.

#### Palmarès en tant qu'entraîneur :

Vainqueur du championnat de France avec le F.C. Nantes en 1983 et 1995.

Elu entraîneur de l'année par *France Football* en 1985, 1992 et 1994.

*« Il faut avoir des références. Avoir un style, c'est bien, mais il faut l'affiner au regard de vos joueurs ».* **France Football n° 2542, 27 décembre 1994.**

*« Il existe un sillon tracé par José qu'il faut perpétuellement creuser, mais ce n'est pas avec un ordinateur que cela se pratique »*<sup>2159</sup>. **France Football n° 2975 bis, 18 avril 2003.**

Le groupe de punk rock nantais « Justin(e) » a écrit une chanson intitulée « Jean-Claude Suaudeau ».

Le groupe de rock nantais « Elmer food beat » mentionne à plusieurs reprises Jean-Claude Suaudeau dans sa chanson « Du rifici dans la surface ».

---

<sup>2158</sup> France Football n° 2706, 17 février 1998.

<sup>2159</sup> France Football n° 2975 bis, 18 avril 2003.

**Tableau : Caractéristiques des entraîneurs officiant en Division 1 (Ligue 1)**

<b>SAISON</b>	<b>ÂGE MOYEN</b>	<b>ANNEES D'EXP. EN LIGUE 1</b>	<b>NOMBRE DE CLUBS DE LIGUE 1</b>	<b>NOMBRE D'ANCIENS JOUEURS PRO</b>	<b>NOMBRE D'ANCIENS INTERNA- - TIONAUX</b>
<b>SAISON 1973/74</b>	46 ans 6 mois	5 ans	1,65 clubs	20/20	5/20
<b>SAISON 1978/79</b>	46 ans	3 ans 7 mois	1,5 clubs	19/20	6/20
<b>SAISON 1983/84</b>	46 ans 4 mois	3 ans 1 mois	1,42 clubs	18/20	6/20
<b>SAISON 1988/89</b>	46 ans 1 mois	4 ans 2 mois	1,3 clubs	17/20	5/20
<b>SAISON 1993/94</b>	45 ans	4 ans	1,7 clubs	17/20	5/20
<b>SAISON 1998/99</b>	45 ans 4 mois	4 ans 2 mois	1,83 clubs	16/18	7/18
<b>SAISON 2003/04</b>	47 ans	4 ans 2 mois	2 clubs	16/20	6/20
<b>SAISON 2008/09</b>	46 ans 10 mois	3 ans 2 mois	1,95 clubs	18/20	6/20
<b>SAISON 2009/10</b>	47 ans 4 mois	3 ans 7 mois	2,2 clubs	19/20	4/20

## Conclusion du chapitre 1

La fonction d'entraîneur de football a connu une évolution considérable entre 1972 et la fin des années 2010. On est passé d'un entraîneur autoritaire, esseulé dans le club, victime de structures imparfaites, obligé de faire preuve de débrouillardise dans un contexte où le « bricolage » était de mise, à un technicien qui remplit le rôle de manager, dirige un staff, établit un dialogue constant non seulement avec ses joueurs mais également ses multiples interlocuteurs, et peut compter sur des moyens modernes de fonctionnement. Alain Perrin, entraîneur de l'Olympique de Marseille en 2003, en témoigne : « *Les performances des joueurs peuvent être chiffrées. Pour les évaluer, on avait autrefois le carnet de notes. On notait les tirs, les centres, etc. Aujourd'hui, nous avons les procédés modernes : la vidéo, l'informatique. On peut connaître la distance parcourue, le nombre de ballons touchés et perdus, le nombre de duels gagnés et perdus* ». Il faut analyser la part prise par un joueur dans un match. Voir ce qui vient de l'individu et de l'équipe. Voir si l'individu bonifie l'équipe »<sup>2160</sup>. En définitive, les moyens sont plus modernes et plus diversifiés, mais le fondement de la fonction d'entraîneur reste le même : réussir l'amalgame des qualités individuelles des joueurs afin d'obtenir le meilleur rendement collectif possible. Pour ce faire, les connaissances scientifiques, techniques, stratégiques constituent toujours des outils nécessaires, mais qui ne conditionnent pas la performance si l'entraîneur ne parvient pas à convaincre ses joueurs. C'est ce qu'affirme Erik Mombaerts, entraîneur de Toulouse en 2004 : « *Il y a quelques règles à respecter : savoir souffrir, aider l'autre, faire des progrès, lutter jusqu'au bout, être professionnel, perfectionniste et exigeant. Cela doit se traduire sur le terrain* »<sup>2161</sup>. En d'autres termes, la personnalité de l'entraîneur, sa capacité à créer une unité, à faire respecter des règles, est un paramètre incontournable de sa survie dans le club. Ces conditions à réunir étaient déjà présentes lors des périodes antérieures et remontent à l'apparition des entraîneurs dans les années vingt. Mais son environnement physique et humain s'est nettement diversifié et complexifié lors de la période 1973-2010 : désormais, l'entraîneur se confronte à des interlocuteurs en nombre croissant, dans l'équipe, le club et en dehors du club ; il ne peut plus planifier à moyen terme et encore moins à long terme ; il ne peut plus utiliser une politique autoritaire vis-à-vis des joueurs pour leur imposer ses vues ; enfin, il ne peut plus compter sur des rapports de confiance et de sympathie avec des dirigeants soumis à des pressions économiques constantes. L'entraîneur de la période 1942-72

---

<sup>2160</sup> Alain Perrin. *L'Entraîneur français* n° 349, janvier 2003.

<sup>2161</sup> Erick Mombaerts. *L'Entraîneur français* n° 353, janvier 2004.

consacrait l'essentiel de sa tâche à concocter et animer des séances d'entraînement sur le terrain. L'entraîneur de la période 1973 à nos jours a vu cette prédominance du terrain diminuer fortement. Si comme auparavant l'objectif à court terme est toujours sous-tendu par le gain du prochain match, l'animation des séances d'entraînement n'est plus qu'un élément parmi de nombreux autres qui caractérisent la fonction d'entraîneur, et parfois même est devenu une tâche connexe, à l'exemple de Laurent Blanc ou Arsène Wenger qui la délèguent à leurs adjoints. De surcroît, plus encore que par le passé, parce qu'il a moins de temps pour s'établir dans la durée, l'entraîneur doit cultiver un « *processus de réflexion en cours d'action et sur l'action qui se situe au cœur de « l'art » qui permet aux praticiens de bien tirer leur épingle du jeu dans des situations d'incertitude, d'instabilité, de singularité et de conflits de valeurs* »<sup>2162</sup>.

---

<sup>2162</sup> P. Trudel. L'appropriation des connaissances scientifiques et des connaissances d'expérience par les entraîneurs, in N. Wallian, M.-P. Poggi, M. Mussard (dir.). *Co-construire des savoirs*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2008. p. 109.

## **CHAPITRE 2**

# **La consolidation de l'identité des entraîneurs**

## 1. Le syndicat UNECATEF

Le besoin de créer un syndicat des entraîneurs dans les années 70 se double de la volonté de ne pas se couper de l'Amicale des entraîneurs. Ainsi lors de la réunion préparatoire de l'assemblée de l'Amicale des éducateurs de football, José Arribas, l'un des représentants de l'UNECATEF, peut-il déclarer : *"l'UNECATEF a les mêmes objectifs que l'Amicale, mais ses membres sont des professionnels à temps complet* ». Il nous paraît judicieux de diviser l'étude du fonctionnement de l'UNECATEF en deux périodes distinctes.

### 1.1. La période Guy Roux / Georges Boulogne : 1977-2001

La première période, celle qui débute avec la création du syndicat en 1977, est marquée par le volonté de prendre spécifiquement en compte les entraîneurs professionnels. Ces derniers pensent que les problèmes du football de masse et ceux du football d'élite, notamment ceux qui concernent leur situation, ne sont pas toujours exactement semblables. De ce fait, ils décident la fondation d'un syndicat, l'Union Nationale des entraîneurs et cadres techniques professionnels du football, l'UNECATEF, en 1977. Comme pour tous les syndicats, cette création résulte de la coalition de salariés, en l'occurrence les entraîneurs professionnels, qui cherchent à obtenir de meilleures conditions de travail, et à organiser une entraide envers ceux qui ont du mal à retrouver du travail<sup>2163</sup>. Mais dans les faits, les préoccupations de l'UNECATEF ne sont pas si différentes de celles de l'Amicale, et de fait, la scission entre les deux instances n'est pas nette. Au contraire, une certaine confusion est entretenue par le fait que tous les adhérents à l'UNECATEF doivent également adhérer à l'Amicale. De surcroît, le fait que Georges Boulogne cumule les deux fonctions de secrétaire général de l'UNECATEF, et de secrétaire général de l'Amicale ne contribue pas à accentuer la visibilité d'une structure par rapport à l'autre. L'UNECATEF tente de s'implanter davantage dans les instances de direction, et donc de décision du football français, en y demandant l'adjonction d'un troisième de ses membres<sup>2164</sup>. Guy Roux fait déjà partie du Conseil d'administration de la L.N.F., et Georges Boulogne du Conseil fédéral de la F.F.F. Grâce à l'intervention du Président de la FFF Fernand Sastre, José Arribas est donc élu lui aussi à siéger au Conseil Fédéral de la F.F.F en 1986. Cependant, le fait que José Arribas n'obtienne

---

<sup>2163</sup> D. Anolfatto, D. Labbé. *Sociologie des syndicats*. Paris, la Découverte, 2000. 123 p.

<sup>2164</sup> Il s'agit en fait de la réitération d'une demande déjà formulée en 1982, et qui avait provoqué un tollé au Groupement des clubs professionnels. *Procès verbal de la réunion de l'UNECATEF*, 4 février 1985.

que 568 voix sur 1211 votants<sup>2165</sup>, montre que son élection connaît des opposants. Cette opposition ne semble pas être dirigée à l'encontre de sa personne, puisqu'il est un entraîneur reconnu et souvent cité, et de surcroît l'inventeur du « jeu à la nantaise<sup>2166</sup> ». Par contre, elle semble être une réaction envers toute une profession qui pourrait déranger les dirigeants. Il est cependant à noter que José Arribas n'est plus en activité, puisqu'il a cessé d'entraîner en 1982, ce qui fait que deux des trois représentants des entraîneurs dans les instances suprêmes du football sont des hommes désormais éloignés des préoccupations quotidiennes du terrain. Si Arribas et Georges Boulogne peuvent chacun se targuer d'une expérience respectable en club ou en sélection nationale, il n'en demeure pas moins qu'une distance liée à la différence d'âge est susceptible de créer des divergences avec des entraîneurs en fonction en général plus jeunes<sup>2167</sup>.

L'UNECATEF semble représenter pour certains membres du football un véritable lobby. Cette perspective se confirme en décembre 1992. L'Assemblée fédérale de la F.F.F., qui doit élire pour quatre ans les membres du nouveau conseil fédéral, renouvelle le mandat de Gaby Robert<sup>2168</sup> (qui a succédé à José Arribas), mais pas celui de Georges Boulogne. La « famille »<sup>2169</sup> des entraîneurs subit donc un camouflet, qui provoque une vive réaction de Georges Boulogne sous la forme d'un pamphlet, a-t-elle joué un rôle dans ce vote de défiance ? C'est possible, mais faute de procès-verbaux internes et d'interviews des membres de l'Assemblée Fédérale de la F.F.F., il est impossible de l'affirmer. Toutefois, il faut également référer ce revers subi par l'UNECATEF à la situation singulière du syndicalisme des cadres en général, qui se heurte à une attitude patronale peu favorable à un réel système social-démocrate et à une gestion négociée des conflits<sup>2170</sup>. Dans ce contexte, il n'est pas étonnant que l'UNECATEF rencontre des difficultés à proposer sa logique de participation. Le refus opposé aux propositions de l'Amicale des éducateurs (AEF) suscite une réaction des entraîneurs, qui l'assimile à un non-respect des familles, lors de la réunion mixte conjointe AEF / UNECATEF du 25 janvier 1993<sup>2171</sup>. Une demande d'entretien avec le président de la

---

<sup>2165</sup> Soit exactement 46,9% des voix.

<sup>2166</sup> J.-M. Faure et C. Suaud, *opus cit.*, 1999, p. 156.

<sup>2167</sup> Se reporter aux tableaux relatifs à la modélisation des entraîneurs.

<sup>2168</sup> Gaby Robert, ancien joueur, n'a jamais évolué dans une équipe professionnelle. Par contre il est devenu adjoint de Georges Boulogne en tant qu'instructeur national dans les années 60, et à la DTN dans les années 70.

<sup>2169</sup> Terme employé dans *L'entraîneur français* n° 282, décembre 92- janvier 93. Cette expression est reprise régulièrement par Georges Boulogne.

<sup>2170</sup> O. Karila-Cohen, B. Wilfert. *Leçon d'histoire sur le syndicalisme en France*. Paris, PUF, 1998. 480 p.

<sup>2171</sup> A cette réunion n'assistent que 30 participants dont Georges Boulogne, dont 8 membres ou futurs membres de la D.T.N., mais aussi des entraîneurs de renom comme Guy Roux, Jean-Claude Suaudeau, Joël Muller, Arsène Wenger.

F.F.F. est formulée par une délégation de neuf membres, qui représentent à part égale la D.T.N., l'UNECATEF, la D.T.N.

D'autres initiatives consistent en des audiences accordées par Mr Paul Marchelli, Président C.F.E./C.G.C. (la Confédération française de l'Encadrement CGC) à José Arribas et Georges Boulogne. Il en ressort que la profession somme toute récente d'entraîneur de football est mal appréciée dans les conseils de Prud'hommes, en raison de représentations datées qui font percevoir l'entraîneur comme un professionnel, et le dirigeant comme un amateur. De ce fait, le préjugé est généralement favorable à l'« amateur ». Encore et toujours subsiste le poids de l'amateurisme du sport français dans les représentations des couches sociales aisées<sup>2172</sup>. Georges Boulogne et José Arribas se proposent donc de faire paraître des articles dans « *Encadrement Magazine* », pour faire mieux connaître la profession et ses contingences, et organiser une entrevue entre le représentant juridique de l'UNECATEF, Maître Bertrand et celui de la C.F.E./C.G.C., Maître Jobart<sup>2173</sup>. L'UNECATEF cherche donc des moyens légaux, non pas pour conjurer l'instabilité de ses membres, car c'est un combat qu'elle a abandonné dès les années 70, mais pour en atténuer les méfaits, et pour s'assurer que les entraîneurs pourront bénéficier de compensations importantes. Elle s'interroge parfois sur d'éventuelles solutions, face aux constats de certains de ses membres. Alors qu'Arsène Wenger<sup>2174</sup> rapporte que 25 % des entraîneurs ont été limogés lors des 5 dernières années, certains émettent l'idée d'organiser un « turn-over », une initiative qui ne verra jamais le jour. Il est vrai que ce modèle de turn-over n'existe pas réellement dans le monde du travail. Au contraire, si on établit un parallèle avec l'univers du salariat, les entraîneurs de Division peuvent être assimilés à des cadres à haut potentiel auxquels ont assigné une obligation de résultats, et dont les remplacements aux postes clé sont fréquents<sup>2175</sup>. Elle conseille également à ses adhérents<sup>2176</sup> de prévoir le montant de l'indemnité de licenciement dans le contrat, avec la date limite de versement<sup>2177</sup>.

L'UNECATEF intervient également pour prôner la sagesse et la conciliation dans les conflits entre entraîneurs, en communiquant à ses adhérents les adresses de tous leurs

---

<sup>2172</sup> A. Wahl. Les dirigeants du monde sportif français et allemand au XXe siècle. Un aperçu, in L. Dupeux, R. Hudemann, F. Knipping. *Eliten in Deutschland und Frankreich in 19. und 20. Jahrhundert*. R. Oldenburg Verlag, München, 1996. pp. 143-154.

<sup>2173</sup> *L'Entraîneur français* n° 239, septembre 1988.

<sup>2174</sup> Entraîneur de l'AS Monaco en 1989.

<sup>2175</sup> C. Falcoz. Les « cadres à haut potentiel » ou l'obligation de réussite, in P. Bouffartigue, 2001, *opus cit.*, pp. 232-233.

<sup>2176</sup> En 1988/89, 164 entraîneurs adhèrent à l'UNECATEF, contre 149 en 87/89 : 24 de Division 1, 36 de Division 2, 22 de centres de formation de Division 1, 23 de centres de formation de Division 2, 55 de D3 et D4, et 4 anciens entraîneurs.

<sup>2177</sup> *Procès verbal de la réunion commune Amicale/UNECATEF*, 3 avril 1989.

collègues professionnels, afin qu'en cas de différend, ils règlent leur problème en public plutôt qu'en privé<sup>2178</sup>. Elle invite les entraîneurs, par la plume de Georges Boulogne, à faire preuve de respect mutuel dans le difficile exercice de la passation de pouvoir lorsqu'un entraîneur succède à un pair dans un club. De surcroît ce respect est à exiger de la part des joueurs : « 2 améliorations fondamentales dépendant essentiellement des entraîneurs.

a) Exiger des joueurs qu'ils ne discutent plus les décisions, et ne bousculent plus l'arbitre : c'est insupportable !

b) Promouvoir l'enthousiasme et le dynamisme dans le jeu : aller de l'avant. » (Exposé prévu pour une brève réunion le 5 août 1991 à l'issue du rassemblement des Entraîneurs, Capitaines et Gardiens de Première Division à propos des modifications des Règles du Jeu).

Georges Boulogne est donc le premier à défendre l'éthique du jeu, comme il l'a fait tout au long de sa carrière. Cependant, à choisir entre la défense de l'arbitre seul juge, et celle de ses pairs, il y a un pas qu'il ne peut franchir. Ainsi, à l'occasion de l'élection de Jean-Claude Suaudeau<sup>2179</sup> comme meilleur entraîneur de l'année 1994 par France Football, Georges Boulogne, dans un papier qui fait l'éloge de l'entraîneur de Nantes, en profite pour sermonner courtoisement mais assez vertement Alain Sars<sup>2180</sup>, arbitre de Division 1, qui à l'issue d'un match avait émis des commentaires pour le moins réprobateurs quant aux qualités d'éducateur de Jean-Claude Suaudeau<sup>2181</sup>.

L'UNECATEF, à l'instar de Guy Roux et plus encore Georges Boulogne, joue un rôle de conseil. Mais son action se traduit également par des réalisations plus concrètes. Ainsi, la lutte contre l'utilisation illégale du titre d'entraîneur de football est-elle menée efficacement, grâce à l'instruction de nombreux dossiers. « En 2 ans, un certain nombre des personnes exerçant illégalement ont abandonné leurs fonctions. Les cas restants sont difficiles à traiter »<sup>2182</sup>. Ce respect du statut des éducateurs se base sur le rapport transmis en 1989 par Fernand Sastre à Roger Bambuck, Ministre des Sports. Ce rapport prévoit notamment que les clubs professionnels de première et deuxième divisions doivent utiliser les services d'un

---

<sup>2178</sup> Procès verbal des réunions des entraîneurs de la Ligue nationale de football de Première Division le 25 mars 1991, de deuxième division le 8 avril 1991.

<sup>2179</sup> Jean-Claude Suaudeau a effectué la majeure partie de sa carrière professionnelle de joueur au FC Nantes, équipe avec laquelle il est sacré champion de France en 1965 et 1966. Il entraînera cette même équipe de 1982 à 1988, puis de 1991 à 1997, et remporte deux titres de champion de France en 1983 et 1995.

<sup>2180</sup> Alain Sars a arbitré les matches professionnels en Division 1 de 1991 à 2007. Il a été élu à 3 reprises meilleur arbitre du championnat de France par les joueurs, et a dirigé plusieurs matches de Champions League dont deux demi-finales en 2005 et 2006. Après sa retraite, il est devenu consultant TV à Canal +.

<sup>2181</sup> L'Entraîneur français n° 301, février 1995.

<sup>2182</sup> Procès verbal des réunions des entraîneurs de la Ligue nationale de football de Première Division, 25 mars 1991, et deuxième division, 8 avril 1991.

entraîneur-instructeur titulaire du Brevet d'Etat d'Éducateur sportif (B.E.E.S.) du 3<sup>ème</sup> degré, qui doit être désigné avant le 1<sup>er</sup> juillet ; que les clubs de première Division doivent avoir dans leur effectif technique un B.E.E.S. 3 et deux B.E.E.S. 2. Mais le lobbying de la D.T.N. et vraisemblablement de l'UNECATEF a été assez efficace pour faire reconnaître que « *la formation exigée par le diplôme d'Entraîneur-Instructeur (B.E.E.S. 3), ne correspondait pas aux exigences de l'entraînement professionnel, il a été créé un diplôme d'entraîneur professionnel de football, à partir du B.E.E.S. 2 + 14.*<sup>2183</sup> Ce DEPS<sup>2184</sup>, reconnu par les différentes Assemblées Générales du premier trimestre 92, remplace le diplôme d'Entraîneur instructeur dans les textes de statut des Educateurs et de la Charte du Football Professionnel »<sup>2185</sup>.

Francis de Taddeo confirme que le DEPF permet à la DTN de délivrer ses propres diplômes avec ses propres jurys<sup>2186</sup>. De ce fait les postes abandonnés par des non titulaires du diplôme pourraient revenir à des entraîneurs qui sont effectivement titulaires des diplômes requis. En ce qui concerne les licenciements, des progrès sont également accomplis. « *Les procès intentés par les entraîneurs limogés sont presque tous gagnés, et ces entraîneurs reçoivent des indemnités* □ *Il y a toutefois des procédures à respecter et en particulier le passage devant le Conseil des Prud'hommes* »<sup>2187</sup>. L'*Entraîneur français* publie également un point de droit : « *Quelle rupture du contrat de travail des entraîneurs ?* », dans lequel il prend appui sur des cas de jurisprudence pour préciser dans quelles circonstances les entraîneurs peuvent, ou ne peuvent pas, bénéficier d'indemnisation, et recommande une rédaction du contrat précise, accompagnée d'une définition des fonctions qui l'est tout autant<sup>2188</sup>. De ce fait, les anciens joueurs peuvent les obtenir, alors que l'accès au B.E.E.S.3 semble plus difficile. Par contre d'autres catégories sociales, telles que les enseignants d'E.P.S., par exemple, pourraient y prétendre plus facilement. L'UNECATEF justifie le DEPF par une argumentation construite : « *Tout le monde est bien conscient que l'essentiel des connaissances et du bagage de l'entraîneur s'acquiert pendant la carrière de joueur, par l'entraînement, par les matches, par les discussions* »<sup>2189</sup>. Les stages qui permettent la délivrance du B.E.E.S., qu'il soit du premier, deuxième ou troisième degré, sont destinés à

---

<sup>2183</sup> Il s'agit de la note de 14/20 à l'obtention du B.E.E.S. 2

<sup>2184</sup> Faute de frappe dans le texte original. Lire DEPF.

<sup>2185</sup> L'*Entraîneur Français* n° 276, mai 1992.

<sup>2186</sup> Entretien du 18 juillet 2003. En gras dans le texte.

<sup>2187</sup> *Procès verbal des réunions des entraîneurs de la Ligue nationale de football de Première Division*, 25 mars 1991, et *deuxième division*, 8 avril 1991.

<sup>2188</sup> L'*Entraîneur français* n° 277, 27 avril 1992.

ordonner et compléter les connaissances acquises durant la carrière de joueur. Cependant, ces stages semblent conçus de telle façon qu'ils ne puissent pas éliminer un ancien joueur qui s'y est montré assidu. « Depuis toujours, l'accès aux stages et examens est facilité pour les anciens bons footballeurs. Et il n'y a guère d'exemple d'échecs.

*En définitive, la profession d'entraîneur de football repose sur l'acceptation et le respect des conditions d'accès et d'exercice de la profession : il n'existe pas de bonnes raisons pour les récuser »<sup>2190</sup>.*



C.C.P. 19300-88 C Paris  
Georges BOULOGNE  
Secrétaire Général

## UNION NATIONALE DES ENTRAINEURS ET CADRES TECHNIQUES PROFESSIONNELS DU FOOTBALL

Monsieur Le Secrétaire d'Etat  
auprès du Ministre d'Etat  
Ministre de l'Education Nationale  
de la Jeunesse et des Sports  
78, rue Olivier de Serres  
75015 PARIS

PARIS, le 3 juillet 1989

Monsieur Le Secrétaire d'Etat,

Nous avons l'honneur de vous adresser copie de notre lettre du 05 juin.

Depuis cette lettre, nous avons eu confirmation du bien fondé de nos inquiétudes.

La presse nous apprend en effet que les joueurs professionnels du F.C. METZ, du F.C. NANTES, du S.C. TOULON et VAR, des G. de BORDEAUX, du PARIS St-GERMAIN F.C., de BREST-ARMORIQUE sont placés sous la coupe de personnes qui exercent illégalement l'activité d'entraîneur de football.

A ces clubs, nous avons pourtant adressé, début juin, par courrier recommandé, le dossier ci-joint, à savoir :

- 1) Mémoire sur l'enseignement sportif et la situation des personnes exerçant illégalement la profession d'éducateur sportif..
- 2) Copie de l'article 43 de la loi du 16 juillet 1984
- 3) Extraits de la Charte du Football Professionnel..
- 4) Extrait du Code Civil..
- 5) Liste d'entraîneurs actuellement libres et qualifiés pour exercer en milieu professionnel.

Ils ont donc agi en pleine connaissance de cause, c'est-à-dire de la loi, des règlements du football, de la Convention Collective des Métiers du Football et du marché de l'emploi.

Il se confirme ainsi qu'il s'agit là d'une volonté délibérée d'enfreindre les dispositions de la loi du 16 juillet 1984, et que cette volonté s'appuie sur le sentiment que l'infraction ne sera pas sanctionnée.

Il est logique que le mépris de la loi entraîne le non respect des règlements des règles du jeu, des bases de l'esprit sportif, et même des règles économiques..

Et, s'il est vrai qu'il faut traiter tous ces problèmes à la fois, il importe avant tout de commencer par l'essentiel, l'acceptation et le respect de la loi.

.../...

60 bis, Avenue d'Iéna, 75116 PARIS - (16-1) 720.65.40

Syndicat (ré) par les dispositions du livre IV - titre I<sup>er</sup> - du Code du Travail

2190 Ibid.

*Nous souhaitons vivement, Monsieur Le Secrétaire d'Etat, une intervention nette et décidée en faveur de l'une des bases fondamentales du sport, à savoir l'enseignement sportif. 3 fois, en 20 ans (6 août 1963, 29 octobre 1975 et 16 juillet 1984), le parlement a tenu à légiférer en matière de sport, et en particulier d'enseignement sportif : il apparaîtrait curieux et incongru qu'on ne fît pas respecter la loi dans un domaine auquel on a accordé une telle attention.*

*Nous vous prions d'agréer, Monsieur Le Secrétaire d'Etat, l'assurance de nos sentiments respectueux et dévoués.*

*Le Président  
de l'UNECATEF*

*Le Secrétaire Général  
de l'UNECATEF*

*José ARRIBAS*

*Georges BOULOGNE*

**Lettre datée du 3 juillet 1989, envoyée au secrétaire d'Etat à la Jeunesse et aux Sports par Georges Boulogne et José Arribas, respectivement Secrétaire général et Président de l'UNECATEF, afin de dénoncer l'exercice illégal de la profession d'entraîneur dans les clubs professionnels français. Archives personnelles de Georges Boulogne.**

En « protégeant » les anciens joueurs, l'UNECATEF s'assure que le milieu du football ne connaîtra par d'intrusion externe à la « famille ». Mais en leur imposant de suivre les stages pour accéder à la profession d'entraîneur, elle se garantit contre des accusations éventuelles de passe-droit ou de favoritisme. Dans les années 80 et 90, l'UNECATEF, si elle ne peut endiguer l'instabilité liée à la profession de ses adhérents, leur prodigue les conseils nécessaires pour qu'ils se prémunissent contre les licenciements grâce à des garanties suffisantes. Elle prend position par rapport à des notions d'éthique, prouvant que ce n'est pas seulement l'affaire du football de masse, mais également celle du football d'élite. Enfin, elle mène des actions concrètes destinées à protéger et faciliter l'accès à la profession de tous ceux qui ont obtenu légalement leurs diplômes, et en évincer ceux qui ont voulu bénéficier de passe-droits.

Dès les années 70, alors que la profession des entraîneurs français, après avoir été mise en accusation, est toujours victime de suspicions, quelques voix s'élèvent pour demander une orientation différente : le recours à des techniciens étrangers. Robert Vergne écrit : « *Les résultats obtenus ces derniers temps par nos sélections nationales (□) n'autorisent pas à*

*penser que nous disposons du meilleur corps d'entraîneur comme certains ont pourtant essayé de nous le faire accroire (□). Pour ce qui nous concerne, nous ne sommes pas plus xénophiles que xénophobes, mais il nous semble que l'ouverture des frontières aux entraîneurs étrangers risquerait d'apporter maints avantages : d'abord, ce que personne ne peut contester, la concurrence, facteur de saine émulation. Ensuite, d'autres conceptions d'entraînement, ou de jeu dont personne ne peut savoir si elles seraient bénéfiques ou non »<sup>2191</sup>. Ces propos ne rencontrent guère d'écho, et ne sont pas vraiment suivis par les clubs professionnels, au moins durant quelques années. Il est vrai également que le football français semble s'améliorer à la fin des années 1970, au regard des résultats de l'équipe de France et des meilleurs clubs. C'est à partir des années 1980 qu'émerge un nouveau problème pour les entraîneurs français, qui jusque là n'y avaient pas été vraiment sensibilisés : l'arrivée de techniciens étrangers en grand nombre dans les clubs<sup>2192</sup>. En effet, ces entraîneurs étrangers, qui n'ont pas été formés en France, constituent une menace pour les entraîneurs Français, puisque la présence des premiers contribue à diminuer l'offre des clubs professionnels pour les autochtones. Les premières interventions intentées par l'UNECATEF le sont à l'encontre de Luis Carniglia, entraîneur des Girondins de Bordeaux en 1979/80, et de Velibor Vasovic, entraîneur du Paris Saint Germain pour la saison 1978/79<sup>2193</sup>. En fait, en raison de piètres résultats, Carniglia sera licencié par son club au bout de treize journées de championnat et n'entamera pas l'année 1980. Quant à Vasovic, excédé par les pressions exercées par l'UNECATEF et notamment Guy Roux, il finira par quitter la France à l'issue de la saison 1979. La loi 63 807 du 6 août 1963 prévoit bien la possibilité d'accorder des équivalences au Brevet d'Etat d'éducateur sportif aux étrangers titulaires d'un diplôme délivré dans leur pays d'origine, mais l'UNECATEF émet des réserves de fond. Selon le syndicat des entraîneurs français, la délivrance de cette équivalence devrait être subordonnée à plusieurs conditions :*

- que l'entraîneur étranger possède le diplôme de la catégorie la plus élevée de son pays.
- qu'il ait exercé effectivement la profession d'entraîneur au plus haut niveau dans ce pays.
- qu'il maîtrise suffisamment la langue française.
- qu'il suive, préalablement à son engagement, le Stage national d'entraîneur (sans examen, puisqu'il dispose de l'équivalence).

<sup>2191</sup> *Football Magazine* n° 163, août 1973.

<sup>2192</sup> Il convient de référer le nombre de techniciens étrangers au nombre de joueurs étrangers évoluant en championnat de France professionnel. Si en 1955, à la demande de son président Paul Nicolas, le groupement du football professionnel décide d'interdire le recrutement de nouveaux éléments étrangers, le blocus ne dure que jusqu'en 1966, date à laquelle le recrutement d'un joueur étranger est autorisé. Deux (1969) puis trois étrangers seront autorisés ensuite par équipe professionnelle (Barreud, 2003).

<sup>2193</sup> *Procès verbal de l'Assemblée générale de l'UNECATEF*, 10 décembre 1979.

L'UNECATEF va même plus loin en arguant que « *quels que soient les titres, qualités, activités, équivalences* », l'UNECATEF s'oppose néanmoins à l'engagement d'entraîneurs étrangers, si le marché du travail le lui impose »<sup>2194</sup>.

L'UNECATEF s'inquiète d'une situation qui se pérennise, et décide de continuer à suivre les cas particuliers. Elle soulève par exemple auprès de la F.F.F. le cas de Brest et de Lyon qui emploient des entraîneurs yougoslaves<sup>2195</sup>. Lorsque l'UNECATEF élit son nouveau bureau, le 13 décembre 1982, elle en profite pour prendre une position bien définie. « *Lutter contre l'engagement d'entraîneurs étrangers. Aucun de ces étrangers n'a jamais réussi. Leur seul intérêt, c'est l'apport de compatriotes joueurs, qui ne renforcent pas toujours l'équipe, mais contribuent à accroître le déficit du club et à affaiblir le potentiel du football français*<sup>2196</sup> ». Pour bien mettre l'accent sur ce nouveau péril, les cadres du stage national d'entraîneur (qui appartiennent à la D.T.N.), publient un communiqué, dans lequel ils mettent en exergue la quantité de travail fournie par les entraîneurs qui obtiennent le B.E.E.S. 3, conformément à la loi du 06 août 1963, ainsi que l'obligation d'un recyclage périodique. En outre, ils précisent que des candidats étrangers, tels que Daniel Jeandupeux et Henryk Kasperczak<sup>2197</sup> ont suivi cet examen d'épreuves spécifiques du brevet d'Etat d'éducation de football. De ce fait, « *au regard de cette législation très stricte, et des efforts exigés des candidats, il apparaît anormal et choquant que des dirigeants de club transgressent délibérément et impunément les lois et règlements français et engagent sans scrupule des entraîneurs étrangers* »<sup>2198</sup>. Les signataires<sup>2199</sup> demandent avec insistance l'application de la loi, et envoient leur communiqué à la presse, notamment à *l'Equipe* qui le diffuse. On peut s'étonner de ce que le communiqué n'émane pas de l'UNECATEF, mais des cadres du stage national de 1983. Une fois de plus, la présence de Georges Boulogne, accompagné de plusieurs de ses fidèles adjoints au sein des deux instances, rend la situation ambiguë. Il est difficile de savoir quelle part respective l'UNECATEF, les cadres du stage national, ou

---

<sup>2194</sup> *L'Entraîneur français au service du football* n°171, janvier 1980.

<sup>2195</sup> *Procès verbal de la réunion de bureau de l'UNECATEF avec l'Amicale des entraîneurs de football*, lundi 22 novembre 1982.

<sup>2196</sup> *Procès verbal de la réunion de bureau de l'UNECATEF avec l'Amicale des entraîneurs de football*, 13 décembre 1982. A comparer avec les expériences d'Arsène Wenger (Arsenal) et Jean Tigana (Fulham) en Angleterre qui ont recruté de nombreux Français dans leurs équipes à la fin des années 90 et au début des années 2000.

<sup>2197</sup> Daniel Jeandupeux devient entraîneur de Toulouse dès la saison 83/84 et Henryk Kasperczak est entraîneur du FC Metz depuis 1980. Il est intéressant de signaler que les dirigeants de l'UNECATEF, lors de l'Assemblée générale du 10 décembre 1979, s'étaient interrogés sur la possibilité de porter plainte contre Henryk Kasperczak. Ce dernier, alors joueur au FC Metz depuis 1978, accepta de remplacer Marc Rastoll, limogé en novembre 1979, au poste d'entraîneur.

<sup>2198</sup> *L'Entraîneur français* n° 189, juillet 1983.

<sup>2199</sup> Georges Boulogne, Gabry Robert, Jean-Pierre Morlans, Marc Bourrier, Jacky Braun, Célestin Oliver, Aimé Mignot, Marcel Mao, Jean-Marie Lawniczak, André Richardot, Jacques Liseau, Jacques Devismes, Henri Emile.

Georges Boulogne lui-même ont joué chacun dans la rédaction du communiqué. Les actions intentées par l'UNECATEF vont jusqu'au dépôt de plainte auprès du Parquet, notamment dans le cas de Nenkovic et Sundermann<sup>2200</sup>. Elle obtient parfois gain de cause, même si c'est de manière modeste. Ainsi, le yougoslave Vladimir Kovacevic et son club Lyon<sup>2201</sup> sont condamnés à verser dix mille francs de dommages et intérêts à l'UNECATEF pour infraction à la loi de 1963<sup>2202</sup>. Cette dernière propose même un seuil de tolérance fixé à un maximum de 10% d'étrangers ayant l'autorisation d'exercer dans le championnat de France professionnel, à condition qu'ils aient satisfait aux épreuves de l'examen de formation commune du stage d'entraîneurs<sup>2203</sup>. Cette disposition ne sera jamais appliquée, mais le syndicat ne renonce pas et poursuit sans relâche son action. « *Lutter contre l'engagement d'entraîneurs étrangers, ou non titulaires du Brevet d'Etat d'éducateur sportif* □ *La défense de la profession impose la lutte contre ceux qui ne sont pas habilités, légalement à l'exercer. C'est l'intérêt de l'ensemble des éducateurs. Mais ce n'est pas toujours une position agréable* □ (□) *Il faut comprendre, admettre et appuyer les interventions, lettres, communiqués, procès* □ *utilisés pour cela* »<sup>2204</sup>.

Il s'agit d'une revendication qu'illustre parfaitement l'expression de C. Delporte « *fermer la frontière aux intrus* »<sup>2205</sup>. De la même façon qu'il ne suffit pas d'écrire dans un journal pour se considérer comme un journaliste, il ne suffit pas d'entraîner un club français pour se considérer comme un entraîneur français compétent. Les recommandations vont dans le sens d'un soutien indéfectible à l'action de l'UNECATEF. En effet, même si c'est le respect de la loi qui est recherché, il s'agit quand même d'en dénoncer les contrevenants, et de se livrer à une forme d'inquisition. Le procès verbal, par la plume de Georges Boulogne, cherche à donner bonne conscience aux entraîneurs : ce sont eux qui sont attaqués, ils ne font finalement que défendre une profession. L'UNECATEF n'est pas dupe de la virulence de son point de vue. Aussi juge-t-elle bon de clarifier sa position : « *Il n'y a pas d'hostilité contre les entraîneurs étrangers parce qu'ils sont étrangers. Nous souhaitons seulement que les*

<sup>2200</sup> Dusan Nenkovic a entraîné Brest entre 1982 et 1984. Jürgen Sundermann, entraîneur allemand réputé, a entraîné le RC Strasbourg de 1983 à 1985. Avant d'arriver à Strasbourg, il avait acquis une solide expérience en entraînant des clubs suisses et allemands de renom.

<sup>2201</sup> Kovacevic a été nommé brièvement entraîneur de l'Olympique lyonnais entre novembre 1981 et février 1982 en remplacement de Jean-Pierre Destrumelle qui avait été limogé.

<sup>2202</sup> *L'Entraîneur français au service du football* n°194, janvier 1984.

<sup>2203</sup> *Ibid.*

<sup>2204</sup> *Procès verbal de la réunion de l'UNECATEF*, 4 septembre 1986.

<sup>2205</sup> C. Delporte. *Les journalistes en France. 1880-1950. Naissance et construction d'une profession*. Paris, Seuil, 1999. C. Delporte montre que le syndicat des journalistes veut se montrer intraitable à l'endroit des journalistes amateurs dans les années 20 et 30, et que ces derniers sont considérés comme responsable du chômage, de la dégradation des tarifs et du discrédit qui pèse sur la profession. En ce sens, la comparaison s'applique parfaitement avec l'UNECATEF, même si plus spécifiquement, l'amateur est ici l'étranger.

*entraîneurs étrangers soient tenus aux mêmes obligations que les Français en ce qui concerne les examens et diplômes d'entraîneurs* »<sup>2206</sup>. Il n'est évidemment pas question de xénophobie. L'UNECATEF au contraire, argue qu'elle fait preuve de patience et de tolérance en acceptant que les étrangers soient admis dans les sessions spéciales du BEES.

Pour la première fois, le nom d'un entraîneur particulier est mentionné, lorsque Guy Roux évoque le cas de Georges Heylens<sup>2207</sup> au L.O.S.C. La cour de Justice Européenne a rendu un arrêt en faveur de ce dernier le 15 octobre 87, mais l'UNECATEF argue que la position de Heylens devant le brevet d'Etat demeure inchangée : il doit faire examiner sa demande d'équivalence. L'arrêté qui suit le procès intenté par l'UNECATEF à Mr Heylens, entraîneur, et C. Dewailly, Agmot, et Deschodt, dirigeants du LOSC, ne suffit pas à faire baisser les bras au syndicat des entraîneurs. En effet, Georges Heylens n'a jamais déposé de demande d'équivalence du diplôme d'Entraîneur-Instructeur de football. C'est pourquoi l'UNECATEF porte ses espoirs dans le procès qu'elle a intenté auprès du tribunal correctionnel de Lille<sup>2208</sup>. Mais ce qui inquiète plus que l'affaire Heylens, c'est la recrudescence des entraîneurs étrangers. Le nombre important d'étrangers est un élément qui fait réagir l'UNECATEF avec encore plus de virulence : « *LES « ENTRAINEURS » ETRANGERS* »

*1°) Un ou deux étrangers, c'est tolérable ; et il semblait bon de les accepter, 5 étrangers en D1, c'est trop*<sup>2209</sup> !

*2°) Ces personnes n'ont pas le droit d'entraîner en France, non pas parce qu'elles sont étrangères (ou l'ont été), mais parce qu'elles ne sont pas titulaires du Brevet d'Etat* »<sup>2210</sup>. « *Le relief dramatique* » et « *l'autorité directoriale* » sont deux critères que peut s'arroger le directeur de l'équipe<sup>2211</sup>. Certes, il peut y avoir des demandes d'équivalence, mais celle-ci doit être accordée par la F.F.F. L'UNECATEF exige donc que soit respectée la législation du travail, et avise les clubs professionnels par lettre recommandée que des poursuites seront menées en cas d'infraction. Georges Boulogne, secrétaire général de l'UNECATEF, ne perd pas une occasion, dans ses éditos, de fustiger l'inconséquence des dirigeants. « *Par chance,*

---

<sup>2206</sup> Procès verbal de l'Assemblée générale de l'UNECATEF, 7 décembre 1987.

<sup>2207</sup> Georges Heylens, 67 sélections en équipe de Belgique entre 1961 et 1973 a après sa carrière de joueur entraîné plusieurs clubs professionnels belges entre 1973 et 1984.

<sup>2208</sup> L'Entraîneur français n° 295, avril 1988.

<sup>2209</sup> Il s'agit de Blazevic (Nantes), Jorge (Matra Racing), Bjekovic (Nice), Ivic (Paris S.G.) et Heylens (Lille). Il faut noter que Kaspercak (Strasbourg), Polonais, mais qui a passé ses diplômes en France, n'est pas considéré comme un étranger.

<sup>2210</sup> Procès verbal de la réunion des entraîneurs des divisions 1 et 2, lundi 22 août 1988.

<sup>2211</sup> E. Goffman, *opus cit.*, 1990, pp. 96-101. L'expression « directeur d'équipe est à prendre ici au sens que lui attribue E. Goffman, c'est-à-dire celui qui est chargé de diriger un groupe orienté par un ou des buts.

sans doute, aucun entraîneur étranger n'a jamais réussi une performance probante en France. Quand on connaît le goût prononcé de nos compatriotes pour les produits étrangers de toutes natures et la méconnaissance fondamentale des dirigeants en matière d'entraînement, on craint en permanence les « initiatives » et recherches des responsables de clubs à l'étranger »<sup>2212</sup>. Fait troublant, Georges Boulogne ne revient pas sur le cas de nombreux entraîneurs français, qui, depuis les années 40, ont toujours exercé à l'étranger (les bulletins de l'Amicale, depuis 1947 jusqu'aux années 70 se sont toujours fait fort de le signaler). Certes, ces entraîneurs français exerçant à l'étranger sont détenteurs du diplôme d'entraîneur, et Georges Boulogne estime sans doute que c'est le gage d'une formation sérieuse et complète. Cependant, il ne mentionne jamais ce paramètre. Par contre, certains journalistes prennent largement fait et cause pour les entraîneurs français. Jacques Thibert<sup>2213</sup> écrit un article intitulé « Label entraîneur français » : « On aura remarqué que Wenger, Muller, Gress, sont français sans être particulièrement chauvin, force est de constater qu'ils ne font pas plus mal que les « formidables étrangers », et même un peu mieux. Or, dans l'actuelle première division, il faut savoir que douze Français pure souche seulement officient □ Roux, Mankowski, Santini, Domenech, Muller, Wenger, Husson, Suaudeau, Notheaux, Sarramagna, Mosca, Zwunka □ tandis que huit étrangers ou d'origine étrangère sont en place (Dos Santos, Jeandupeux, Pimorac, Ivic (plus Goethals, plus Beckenbauer), Kaspercak, Romeo, Jorge, Takac). La proportion est sévère même si l'on peut considérer, objectivement, qu'un technicien étranger de qualité participe à la culture de tous en apportant ses connaissances spécifiques, son expérience et son originalité »<sup>2214</sup>. Ce que déplore surtout le journaliste, c'est que des techniciens reconnus, tels que Robert Herbin ou Gérard Gili<sup>2215</sup>, soient victimes de ce système et se retrouvent sur la touche. C'est un effet du réalisme exacerbé du football français qui conduit à cette situation. De ce fait, la presse fait parfois écho aux préoccupations des entraîneurs face à la concurrence étrangère.

Il est vrai toutefois que ce chiffre de 8 entraîneurs étrangers qui officient en 1<sup>ère</sup> division française constitue le maximum jamais atteint. Jusqu'alors, de 1975 à 1988, le nombre avait toujours oscillé entre 2 et 5, avant d'atteindre 7 en 1988/89 et 1989/90<sup>2216</sup>. Pour durcir sa position, l'UNECATEF s'en prend aux autres diplômes européens : « Les

<sup>2212</sup> L'Entraîneur français n° 276, mai 1992.

<sup>2213</sup> Jacques Thibert démarre comme pigiste à France Football en 1956 avant d'y devenir rédacteur en chef jusque dans les années 90.

<sup>2214</sup> France Football n° 2364, 30 juillet 1991.

<sup>2215</sup> Robert Herbin a entraîné l'AS Saint-Etienne jusqu'en 1990, et Gérard Gili l'Olympique de Marseille jusqu'en 1991.

<sup>2216</sup> Se référer au tableau relatif à la nationalité des entraîneurs.

*équivalences sont à combattre, car elles sont accordées à un diplôme, et non à une personne. Et le zèle européen de la Commission Nationale des équivalences rend toutes les demandes dangereuses pour l'emploi* »<sup>2217</sup>. L'UNECATEF craint en effet une généralisation du phénomène. Est-elle convaincue également que les diplômes attribués en France sont meilleurs que ceux attribués dans les autres pays étrangers ? Ce thème n'est plus guère évoqué, alors qu'il était l'un des arguments forts utilisés par Georges Boulogne et les autres instructeurs nationaux, surtout lorsque la profession subissait des attaques. Par contre, la méfiance vis-à-vis d'une « invasion » étrangère reste de mise. Lorsque l'U.E.F.A. évoque la formation d'entraîneurs de différents niveaux sur le plan européen, qui donnerait lieu à un diplôme européen, la plus grande prudence reste de mise : « *A l'évidence, il existe un énorme risque pour les pays qui ont organisé une véritable formation d'entraîneurs et dans lesquels existe une école d'entraîneurs reconnue et réputée* »<sup>2218</sup>. L'UNECATEF recommande la plus grande vigilance à l'égard de ce projet. Les récriminations envers les entraîneurs étrangers s'estompent peu à peu dans les années 90, à mesure également que les engagements d'entraîneurs étrangers passent de mode, et se font moins nombreux. Néanmoins, la vigilance de l'UNECATEF ne se dément pas. Guy Roux, en parlant de l'entraîneur du Paris-Saint-Germain, lance : « *Que Ricardo passe ses diplômes* »<sup>2219</sup>. (□) *N'oublions pas qu'il y en a qui sont au chômage malgré leurs qualités : Dewilder, Stephan, Santini, Genghini, Rouyer, Repellini et d'autres* »<sup>2220</sup>. Le refus de l'étranger doit moins être assimilé à un cas flagrant de xénophobie qu'à une manifestation de solidarité envers une famille, celle des entraîneurs victimes des lois du marché, et qui ne peut se permettre de souffrir de concurrences extérieures, en plus des concurrences internes.

En résumé, cette période caractérise une succession de prises de positions et d'actions destinées à protéger l'accès aux postes d'entraîneurs professionnels en France et à les réserver aux adhérents de l'UNECATEF. En ce sens, ces interventions et ces actions ne sont pas différentes de celles menées par l'Amicale, de sa création en 1947 à celle du syndicat en 1977. Par contre, en tant qu'union syndicale, l'UNECATEF a du poids pour tenter des procédures juridiques que l'Amicale ne pouvait déclencher. Jusqu'à son décès en 1999, Georges Boulogne reste le secrétaire général de l'UNECATEF, alors qu'il cesse ses fonctions de DTN en 1982, atteint par l'âge de la retraite à 65 ans. Même si on peut penser que de 1982 à 1999 son

<sup>2217</sup> Procès verbal de l'Assemblée générale de l'UNECATEF, lundi 14 décembre 1992.

<sup>2218</sup> Procès verbal de la réunion des entraîneurs de première division professionnelle, lundi 6 juillet 1993.

<sup>2219</sup> Le Paris S.G. est néanmoins en règle avec la législation, puisque Joël Bats, l'entraîneur-adjoint du Brésilien Ricardo, possède les diplômes requis pour entraîner une équipe professionnelle.

<sup>2220</sup> France Football n° 2649, 14 janvier 1997.

pouvoir diminue progressivement, il n'en reste pas moins qu'en raison de sa disponibilité, de son omniprésence dans les instances diverses<sup>2221</sup>, son poids dans les décisions prises par l'UNECATEF est resté longtemps prépondérant. Il est probable qu'à partir des années 1990, en raison de l'émergence ou de l'affirmation de personnalités diverses dans les différentes instances dont il est membre, Georges Boulogne devient de moins en moins influent au sein de l'UNECATEF<sup>2222</sup>. Par contre, Guy Roux, qui en est le président, devient lui de plus en plus influent, aidé il est vrai par une forte personnalité et une aura particulière dans le monde du football français<sup>2223</sup>. S'il est très présent dans les actions et interventions menées par l'UNECATEF dès 1977, les années 90 consacrent une sorte d'omnipotence de Guy Roux au sein du syndicat. Il est soupçonné de mener de manière autocratique, lorsqu'il fait peser ses intérêts personnels avant ceux de l'ensemble des adhérents<sup>2224</sup>. De surcroît, au sein d'un football français en pleine évolution, ses méthodes "à l'ancienne" ont le don d'agacer certains des techniciens qui évoluent au plus haut niveau du championnat de Ligue 1, voire dans les sphères de la DNT. Ainsi, Raymond Domenech, sélectionneur de l'Equipe de France Espoirs depuis 1993, orchestre un putsch<sup>2225</sup> pour s'assurer que Guy Roux ne sera pas réélu à son poste de président de l'UNECATEF.

Portrait de **Guy Roux** (A.J. Auxerre 1961-62 puis 1964-00, puis 2001-05/R.C. Lens 2007)

La trajectoire de Guy Roux, né en 1938 à Colmar est exceptionnelle. Il joue au football enfant et adolescent dans les rangs de l'A.J. Auxerre. Il se rend dans le Limousin pour suivre des études de droit et signe une licence à Limoges. Mais l'entraîneur Pierre Flamion le dissuade de tenter une carrière professionnelle, en lui révélant qu'il n'a pas le niveau pour évoluer en Division 1, même s'il peut postuler à jouer en Division 2. Il décide donc très jeune de devenir entraîneur. En 1961, après un concours de circonstances qui le voit écrire une lettre de candidature à l'A.J. Auxerre qui évolue en Division d'honneur, il en devient donc l'entraîneur-joueur à l'âge de 21 ans et demi. Il effectue son service militaire en Allemagne entre septembre 1962 et décembre 1963 et revient entraîner l'A.J. Auxerre en 1964. En 1970, le club termine en tête de la poule de Bourgogne de Division d'honneur et accède à la Division 3. Entre temps, Guy Roux a parfait ses connaissances en assistant à la phase finale de la Coupe du Monde en Angleterre en 1966. Il a institué des entraînements

<sup>2221</sup> Il siège également au Conseil fédéral en tant que représentant des éducateurs depuis 1985, et est vice-président de la Ligue nationale de football de 1993 à 1995.

<sup>2222</sup> Nos différentes recherches dans les locaux de la FFF entre 1998 et 1999 (dans le cadre de notre DEA puis de notre thèse le confirment. Nous occupions un petit espace de travail situé à côté des bureaux de l'UNECATEF, et pouvions entendre ce qui se passait, notamment les coups de téléphone, entretiens, et actions poursuivies par Thibault Dagonne, Pierre Repellini ou Anissa Hamimi. Il s'avère que Georges Boulogne était certes présent, occupait certes physiquement son bureau mais n'avait qu'une fonction honorifique. C'est du moins ce que nous avons ressenti, notamment lors de notre entretien du 28 octobre 1998.

<sup>2223</sup> Voir le portrait de Guy Roux en infra. 2007.

<sup>2224</sup> *Ibid.*

<sup>2225</sup> Tel est le terme utilisé par plusieurs journaux de la presse écrite ainsi que par quelques sites internet, par exemple le site "Les Cahiers du football", article de Jérôme Latta, 1er août 2007.

supplémentaires dans son club, dont une séance pendant la pause déjeuner de midi, ce qui fait que le nombre des entraînements hebdomadaires des Auxerrois est supérieur à ceux des autres clubs amateurs. Il vit durant ces années de son cabinet d'assurance, ayant suivi une formation en ce sens. Guy Roux part au Mexique à l'été 1970 pour assister à quelques matches de la Coupe du monde. A son retour, il abandonne ses fonctions d'entraîneur-joueur pour se consacrer uniquement à sa tâche d'entraîneur de l'A.J. Auxerre. En 1974, l'A.J. Auxerre accède à la Division 2. Il est déjà un entraîneur passionné, intransigeant, qui se donne corps et âme dans l'exercice de son métier, surveillant le moindre brin de gazon qui pousse sur les terrains d'entraînement, contrôlant le bien-fondé de la moindre ligne rédigée dans la presse à propos de son club. « *Volontaire, rigoureux, sévère, Guy Roux est tout cela à la fois. Dur avec lui-même, imposant à tous ses hommes une discipline de fer* »<sup>2226</sup>. Il veut régenter tout dans le club et en a tous les pouvoirs, hormis le carnet de chèque. Il contribue à la création d'un centre de formation de qualité à Auxerre, qui est inauguré en 1982 et qui s'impose rapidement comme l'une des références en France. Guy Roux veille à ce que toutes les équipes de l'A.J. Auxerre, y compris les jeunes, évoluent selon le même système de jeu, un 4-3-3 avec deux ailiers et une défense qui pratique le marquage individuel<sup>2227</sup>. De cette façon, tout joueur amené à évoluer à l'échelon supérieur aura toutes les chances de s'adapter plus rapidement et plus facilement. En 1980, l'A.J. Auxerre remporte le titre de championne de France de Division 2 et accède à l'élite. Guy Roux n'abandonne pas pour autant ses prérogatives. Il est omniprésent dans le club, exerce une surveillance constante sur ses joueurs, va jusqu'à écumer les rues d'Auxerre les veilles de match pour vérifier qu'aucun de ses hommes ne sort. Christophe Cocard<sup>2228</sup> témoigne : « *C'est vrai qu'on manque certainement de liberté. Papa Roux devrait nous lâcher les baskets (□) Quand je parle de responsabiliser, c'est aussi d'aller ensemble au restaurant sans Guy Roux. Nous l'avons fait récemment et je n'avais jamais vu cela depuis dix ans* »<sup>2229</sup>. Mais Guy Roux persiste, d'autant que les résultats obtenus lui donnent raison. En 1984, le club termine troisième du championnat et se qualifie pour la première fois de son histoire pour une Coupe d'Europe. Guy Roux est décrit dans la presse sous les traits suivants : « *Autoritaire, intransigeant, obstiné, exigeant, maniaque* »<sup>2230</sup>. Cependant, il obtient une réelle notoriété, d'autant que l'A.J. Auxerre, sans jamais dépasser le stade des demi-finales a réalisé plusieurs exploits dans les coupes d'Europe, et remporte une première Coupe de France en 1994 avant de réaliser le doublé Coupe-championnat en 1996. Guy Roux est pressenti pour prendre la succession de Aimé Jacquet qui quitte son poste de sélectionneur de l'équipe de France en 1998 à la suite de la victoire en coupe de France, mais son président Jean-Claude Hamel refuse de le libérer. En 2000, il annonce qu'il quitte le banc parce qu'il se sent épuisé, et laisse sa place à Daniel Rolland, le directeur du centre de formation, tout en restant manager du club. Mais Daniel Rolland renonce à la direction de l'équipe professionnelle la saison suivante, donc Guy Roux reprend du service dès juillet 2001. Mais en novembre 2001, il doit subir un double pontage coronarien et doit prendre du repos pendant deux mois, alors qu'il s'était toujours vanté de ne pas s'être arrêté plus de cinq jours au total durant toutes les années que couvre sa longue carrière. Il reprend sa place sur le banc auxerrois en janvier 2002. Il remporte encore deux coupes de France et clôture sa carrière à Auxerre sur ce dernier succès en 2005. Mais il reste au club en tant que vice-président chargé des affaires sportives. Il défraie la chronique deux ans plus tard en signant un contrat d'entraîneur au R.C. Lens en juin 2007, à l'âge de 68 ans. Or, il avait toujours, en tant que président de l'U.N.E.C.A.T.E.F., veillé à faire respecté la loi qui prévoit qu'aucun entraîneur professionnel ne peut exercer au-delà de l'âge de 65 ans. Mais Guy Roux est

<sup>2226</sup> France Football n° 3087, 7 juin 2005.

<sup>2227</sup> Il n'abandonne la défense individuelle qu'en 2001.

<sup>2228</sup> Christophe Cocard, 9 sélections en équipe de France entre 1989 et 1995, a disputé 260 matches pour l'A.J. Auxerre entre 1987 et 1996.

<sup>2229</sup> France Football n° 2447, 2 mars 1993.

<sup>2230</sup> France Football n° 2447, 2 mars 1993.

manouvrier. Dès l'arrivée de l'A.J. Auxerre en Division 2, on le retrouve dans les instances de l'Amicale des entraîneurs puis de l'U.N.E.C.A.T.E.F., ainsi que dans les réunions des entraîneurs professionnels<sup>2231</sup>. En l'occurrence, il déclenche l'ire de l'U.N.E.C.A.T.E.F. qui est excédée de le voir bafouer des règlements qu'il a auparavant fait appliquer par d'autres, alors que fort de son capital sympathie dans l'opinion publique, il est à l'inverse soutenu par des hommes et femmes politiques, dont le Président de la république Nicolas Sarkozy, la Ministre de l'Economie et du travail Christine Lagarde ou la Ministre de la Santé Roselyne Bachelot. Mais le débat tourne court, car au bout de quatre matches de championnat assez décevants, Guy Roux jette l'éponge : « *J'ai vite remarqué que j'étais dans la difficulté pour transcender les joueurs, ce qui a fait ma force tout au long de ma carrière. Je n'ai pas retrouvé la pêche, la « grinta » que j'avais par le passé* »<sup>2232</sup>. En changeant de club, Guy Roux a en réalité quitté son fief, que personne ne lui disputait à Auxerre. A Lens, le personnel administratif dont la cellule médicale et la cellule de recrutement, lui reproche son ingénierie, les joueurs ses méthodes qualifiées d'ancestrales. En réalité, toutes les recettes qui passaient à Auxerre sont périmées à Lens. De surcroît, Guy Roux ne dispose plus de poste officiel dans son club d'origine, car selon lui, ce sont l'entraîneur et le président auxerrois qui l'ont plus ou moins poussé vers la sortie et presque contraint à accepter le poste à Lens, sous peine de devenir un simple ambassadeur sans pouvoir à l'A.J. Auxerre<sup>2233</sup>.

Guy Roux a été fait chevalier de la Légion d'honneur en novembre 1999. Fort de sa notoriété, il perçoit des émoluments en tant que consultant auprès des chaînes de télévision depuis 1984 sans discontinuer jusqu'à nos jours, sur TF 1 puis Canal +, en commentant les matches internationaux lors de la Ligue des champions, les championnats d'Europe des nations ou les Coupes du Monde. Il a également tourné plusieurs publicités. Depuis 1993, il dispose de sa marionnette à l'émission des « Guignols » de Canal +, qui a contribué à diffuser une image d'éleveur de champion, « *riche mais radin, humain et attachant* »<sup>2234</sup>.

La trajectoire de Guy Roux est tout à fait originale, singulière et remarquable. Malgré (ou à cause de) sa gestion paternaliste de l'effectif, il a su s'imposer dans la durée et connaître une longévité dans le même club qui n'avait plus cours depuis les années 1960. Cette longévité est d'autant plus remarquable qu'elle est assortie de montées successives du club bourguignon à l'échelon supérieur, jusqu'à atteindre l'élite, mais également de plusieurs titres au plus haut niveau. Guy Roux a donné sa vie au football. Il a été un des rares managers « à l'anglaise » de la période moderne avec des moyens pourtant parfois modestes, et a toujours œuvré pour mettre son club sur la meilleure voie. Il a également été un des premiers entraîneurs à comprendre l'importance de la communication pour les entraîneurs modernes, à s'en approprier certaines techniques pour jouer de son image. A son débit, on peut lui reprocher son opportunisme, son individualisme, et sa propension à contourner des règlements alors qu'il est inflexible avec certains collègues. Ainsi, il mène une guerre sans merci aux entraîneurs dépourvus de diplômes français, comme Vahid Halilhodžic, mais en 2000-01, il sert de prête-nom à Daniel Rolland qui ne possède pas le D.E.P.F. pour entraîner l'équipe professionnelle d'Auxerre. Ou encore, il refuse de céder son siège au Conseil d'administration de la Ligue à Joël Muller et Pierre Repellini, alors que l'U.N.E.C.A.T.E.F. ne l'a pas réélu comme Président. Enfin, même s'il cultive une image d'homme économe voire radin et même s'il est vrai qu'il percevait à ses débuts des salaires modestes, Guy Roux est l'un des entraîneurs les mieux payés du championnat de France entre 1996 et 2005 puis en 2007. Ce point n'est pas répréhensible, mais il met en lumière le décalage qui existe entre l'image que veut donner Guy roux et la réalité.

### Palmarès en tant qu'entraîneur

<sup>2231</sup> Les Procès verbaux détenus par Georges Boulogne attestent de sa présence et de ses interventions.

<sup>2232</sup> *France Football* n° 3203, 28 août 2007.

<sup>2233</sup> *L'Equipe*, dimanche 15 juillet 2007.

<sup>2234</sup> *France Football* n° 3087, 7 juin 2005.

Vainqueur du championnat de France de Division 1 avec l'A.J. Auxerre en 1996.  
Vainqueur de la Coupe de France avec l'A.J. Auxerre en 1994, 1996, 2003 et 2005.  
Elu entraîneur de l'année par *France Football* en 1986, 1988 et 1996.  
Vainqueur du trophée U.N.F.P. du meilleur entraîneur en 1996 (à l'A.J. Auxerre).  
Un record de 894 rencontres dirigées en Division 1 (Ligue 1).

« *Guy Roux est avant tout un homme de passion. Donc un homme d'excès. Il fascine, impressionne, suscite l'admiration : il dérange, agace, indispose* ». **France Football n° 2125, 30 décembre 1986.**

Le président Hamel (A.J. Auxerre) : « *Quelqu'un d'une grande droiture. Morale, intellectuelle. D'une honnêteté et d'une fidélité d'esprit remarquables. Et, bien sûr, un énorme travailleur* ». **France Football n° 2230, 3 janvier 1989.**

## 1.2. La période Joël Muller : 2001 à nos jours

Joel Muller<sup>2235</sup> :

LG : *Eh, euh, justement, j'allais venir à la ... par rapport à l'ancienne équipe, euh, comment ça s'est passé ce, ce ... j'ai quelques coupures de presse mais je n'ai pas étudié, donc je suppose qu'on reprochait à Guy Roux de ne pas ouvrir, peut-être d'être un petit peu trop, euh.....*

JM : *C'était un fonctionnement qui était ...*

LG : *Routinier, peut-être...*

JM : *A la fois routinier et qui n'était plus adapté à l'évolution du métier d'entraîneur. C'est à dire que bon, euh, le ...Bon, il y a deux choses : il y a un certain nombre de critiques ou de reproches qu'on peut formuler à mon encontre au niveau de l'UNECATEF aujourd'hui, qui existeront toujours, hein ça c'est .... Et puis il y a, le comportement de Guy Roux. Et le comportement de Guy Roux avait froissé la DTN sur un certain nombre de points. Euh, bon, parce que effectivement, c'était à l'époque un peu un pouvoir parallèle, euh; bon, et sur un certain nombre de domaines, que ce soient les rassemblements de jeunes que ce soit...bon la DTN par exemple faisait des rassemblements de jeunes, et dans ces rassemblements de jeunes, elle avait interdit à ce que les recruteurs puissent venir, pour éviter d'effectivement les recruteurs de tous les pays et de France viennent, et pour éviter que les jeunes joueurs soient déjà pillés...que la France soit déjà pillée. Donc il y avait quelque chose de cohérent et lui, effectivement, était opposé à ce domaine là. Et puis il y a eu d'autres en ce qui concerne les sélections, les équipes de jeunes, la manière dont ... à quel moment les joueurs étaient convoqués... enfin, il y avait des problèmes....personnels DTN/Guy Roux.....*

LG : *D'accord !*

JM : *Ca fait qu'il y a eu à un moment donné, euh...un mouvement à la DTN pour dire : "Assez !" et c'est un peu Raymond Domenech qui en a pris, qui en a assumé la paternité, quoi ! Et on en est arrivé à un moment donné à un point où, dans le ...., pour expliquer les circonstances hein, dans le ...stage d'entraînement qui a précédé notre assemblée générale qui avait été, euh, dont le*

<sup>2235</sup> Entretien du 11 septembre 2008.

*responsable avait été Raymond, il a fait, euh, la chasse aux adhésions, mais également la chasse aux mandats, pour pouvoir le jour de l'Assemblée générale, voter quoi . Voilà ! Donc il y a eu un mouvement un peu ... anti Guy Roux, plus qu'anti UNECATEF, dans la mesure où c'était une organisation un peu trop individualiste, c'est-à-dire que bon, voilà, c'était réduit, réducteur, euh, par exemple quand on était viré, il prenait le téléphone, il appelait, il disait "voilà, je te donne le numéro de l'avocat" et donc pour un entraîneur pro, qui à la limite a un peu de moyens, et puis qui connaît le système, ça va . Mais un entraîneur qui est démuni, qui du jour au lendemain se retrouve viré et tout, s'il n'a pas une sorte de conseil, un suivi, parce qu'on est un dérouteré, euh, surtout la première fois, quoi !*

*LG : Oui, oui, tout à fait !*

*JM : Donc, c'était un peu ça. C'était un peu "je survole, sans aller au fond des choses". Mais bon, je ne veux pas noircir le tableau ....*

Si l'on était tenté de prendre des précautions avec le témoignage de Joël Muller, d'autres entraîneurs corroborent ses dires. Jean Fernandez, entraîneur de Metz en 2003, qui n'a alors aucune raison de louer particulièrement la politique de Joël Muller, puisque celui-ci a quitté le club lorrain et se trouve à la tête de Lens, atteste du manque d'action concrète imputé à Guy Roux. Il ne s'agit pas tant de lui reprocher un déficit d'intervention qu'une absence de suivi personnalisé des entraîneurs.

*Jean Fernandez<sup>2236</sup>*

*LG: Adhèrez-vous à l'UNECATEF ? Pourquoi ?*

*JF : Oui. Avant, du temps de Guy Roux, on n'était pas très soutenu. Aujourd'hui, il y a une meilleure organisation, on est plus fort qu'il y a 20 ans.*

De fait, l'Assemblée générale de l'UNECATEF qui se tient le 19 mars 2001 ne reconduit pas Guy Roux dans ses fonctions, pas plus que son vice-président Robert Herbin, dont l'action avait été assez discrète. Guy Roux prend assez mal cette éviction, et déclare vouloir conserver son siège de représentant de l'UNECATEF au Conseil d'administration de la LNF jusqu'au terme de son mandat en 2004<sup>2237</sup>. L'Assemblée générale de la LNF qui se tient le 7 septembre 2001 confirme que les sièges échoient bien aux représentants désignés par l'UNECATEF, soit Joël Muller et Pierre Repellini et non aux personnes physiques initialement prévues, soit Robert Herbin et Guy Roux. Avec l'élection de Joël Muller, " poussé" par Raymond

<sup>2236</sup> Entretien du 18 juillet 2003.

<sup>2237</sup> Il avait été réélu en 2000.

Domenech, à la tête de l'UNECATEF, le syndicat s'est structuré et a commencé à diversifier ses missions.

### 1.2.1. L'élargissement

*Thibault Dagorne<sup>2238</sup> :*

*Au départ, l'UNECATEF ne concernait que les effectifs de D1 et D2, mais on a élargi. En 98/99, on avait 60 adhérents, aujourd'hui 400. Mais ça n'a pas été facile il y a eu plusieurs étapes. C'est sûr qu'au départ, comme c'était réservé aux entraîneurs des équipes pros, après, il a fallu convaincre ceux à qui on avait refusé l'accès depuis longtemps. Mais c'est vrai qu'on a été aidé par l'image de la nouvelle équipe dirigeante, qui a plus d'influence et plus de représentativité.*

Les propos de Thibault Dagorne datent de 2002. Ils sont confirmés par ceux de Joël Muller, tenus en 2008. Le fait que l'adhésion à l'UNECATEF soit, jusqu'en 2001, réservée aux seuls entraîneurs de Ligue 1 ou Ligue 2, ou à ceux qui l'étaient dans un passé relativement récent contribue à une période d'autarcie de l'UNECATEF. En effet, le faible nombre de techniciens concernés pose le problème de représentativité du syndicat dans les instances du football français. Il semble que ni Georges Boulogne, ni Guy Roux n'aient pris en considération l'augmentation des effectifs dans le staff technique à partir des années 90, ne procurant les mêmes avantages aux adjoints que ceux accordés aux entraîneurs en chef<sup>2239</sup>. De surcroît, ils ne perçoivent pas que même les clubs amateurs de bon niveau, National ou CFA, emploient des entraîneurs qui ont oeuvré en Ligue 1 ou Ligue 2, ou sont susceptibles de le faire. *"Des gens comme Georges Boulogne ou Guy Roux n'ont pas mesuré l'obligation impérieuse de se structurer pour ne pas se retrouver écartés des décisions importantes. Avec l'UNFP, les joueurs, eux ont accès à l'information bien avant la FFF ou les ligues<sup>2240</sup>".*

*Joël Muller<sup>2241</sup>*

*JM : 77 ! Parce qu'il a eu 30 ans l'année dernière. 77 ! Donc en 84, j'ai adhéré et donc voilà, donc j'ai suivi, euh... alors évidemment, la différence entre l'UNECATEF de l'époque et l'UNECATEF d'aujourd'hui, c'est qu'à partir de 2001, quand euh, Guy Roux a été bouté dehors, euh, on a, notre organisation a changé, c'est-à-dire que ce que je connaissais, euh, c'était une soixantaine d'entraîneurs qui correspondaient juste aux entraîneurs professionnels de première et deuxième division, soixante c'était le maximum qu'on pouvait avoir, avec euh, on ne pouvait même pas parler*

<sup>2238</sup> Entretien du 12 septembre 2002.

<sup>2239</sup> Entretien avec Joël Muller, 11 septembre 2008.

<sup>2240</sup> Entretien avec Thibault Dagorne, 12 septembre 2002.

<sup>2241</sup> Entretien du 11 septembre 2008.

*de l'assemblée générale, le jour où la DTN...puisque la DTN rassemblait avant tous les entraîneurs pro une fois par an, sous forme de recyclage, ça s'est perdu ces dernières années avec Aimé Jacquet, Gérard Houllier a décidé de le recréer. Et donc à travers ce recyclage, la DTN nous autorisait ou autorisait Guy Roux et Boulogne, puisque Boulogne avait ce lien avec tout le monde, à intervenir en fin de réunion. Et donc la présentation de l'UNECATEF et des activités était faite à ce moment-là. A partir de 2001, ça a changé, parce que on a souhaité étendre au monde amateur, c'est à dire tous ceux qui sont, euh, salariés d'un club et dont l'activité principale est le football, je parle d'activité principale au niveau salaire, c'est à dire quelqu'un qui gagne à peu près, au moins le SMIC, donc voilà, il fallait bien prendre une référence, donc on a estimé que le SMIC était au moins, donc il y en a qui ont le SMIC et qui se font aider un petit peu par une aide municipale... on n'entre pas dans le détail !*

En ouvrant la porte à un plus grand nombre d'entraîneurs, les nouveaux représentants du syndicat s'assurent en augmenter la représentativité. Grâce sans doute aux actions concrètes menées, aux accords trouvés avec les différents partenaires, l'UNECATEF donne la preuve d'une réelle efficacité dans la poursuite de ses missions et de ce fait, accroît son attractivité auprès des entraîneurs. Les chiffres des adhérents en progression quasi constante, le prouvent. En effet les adhésions, en progression constante depuis 2001, traduisent bien l'intérêt que les entraîneurs portent à leur syndicat. De 125 adhérents en 2000-2001, l'UNECATEF est passée à 510 en 2008-2009. La progression et le succès de l'UNECATEF sont d'autant plus remarquables qu'ils surviennent dans un contexte de désyndicalisation amorcé depuis 1978 en France<sup>2242</sup>. De nombreuses défections individuelles, provoquées par une prise de conscience du coût ou de l'inefficacité relative de l'engagement se sont multipliées. De surcroît certains secteurs d'activité en France sont marqués par un « retour à plus de corporatisme<sup>2243</sup> », un corporatisme que sans doute l'UNECATEF, à la suite de l'Amicale, a toujours privilégié. Quant à l'individualisme des jeunes salariés, leur sentiment d'extériorité à l'égard du mouvement syndical, de son histoire, de ses valeurs<sup>2244</sup>, c'est un aspect qui concerne peu les adhérents de l'UNECATEF. En effet, le fait d'être entraîneur professionnel constitue pour la plupart d'entre eux une seconde carrière, après celle de joueur. De ce fait, c'est dans l'immense majorité des cas bien au-delà de l'âge de trente ans qu'ils deviennent entraîneurs. On ne peut plus les considérer comme des jeunes salariés, au sens de salariés qui viennent d'arriver sur le marché du travail. Ces chiffres significatifs des adhésions obtenues permettent

<sup>2242</sup> D. Andolfatto et D. Labbé, *opus cit.*, 2006, p. 317.

<sup>2243</sup> *Ibid*, p. 320.

<sup>2244</sup> *Ibid*, p. 321.

à l'UNECATEF de se positionner et d'obtenir un poids réel dans la réorganisation préalable à la réforme des diplômes, notamment ceux relatifs au statut des éducateurs.

### 1.2.2. La structuration

Les affaires courantes de l'UNECATEF, comme celles de nombreux syndicats nécessitent la présence de salariés permanents. Le premier d'entre eux, Thibault Dagorne, juriste de formation, a été recruté par l'ancienne direction à la mi-octobre 1999, même si la création définitive de son poste date d'avril 2000<sup>2245</sup>. Thibault Dagorne est un des deux directeurs de l'UNECATEF, le second, Pierre Repellini, ayant été recruté à partir de 2001-2002. Ces deux hommes ainsi que Anissa Hamimi, chargée du secrétariat, gèrent au quotidien les problèmes des entraîneurs adhérents à l'UNECATEF.

*Pierre Repellini<sup>2246</sup>*

*LG : Est ce que ... comment vous êtes arrivé à l'UNECATEF ?*

*PR : Alors je suis arrivé à l'UNECATEF parce que ben ... tout simplement, il y avait, ben, comment dire je n'avais pas de boulot, je faisais partie du comité, euh ... je faisais partie du comité directeur, donc je n'ai pas eu de proposition, c'était en 91, euh, 2001-2002, pardon, donc là j'ai décidé de me consacrer au syndicat quoi ....*

*LG : Et est ce vous aviez adhéré tout de suite à l'Amicale ou ....*

*PR : Toujours été. J'ai toujours adhéré au syndicat, j'ai toujours adhéré à un syndicat.*

*LG : Et est ce que vous avez, .... je suppose que vous avez dû voir des changements importants, peut-être ces dernières années notamment, est ce qu'il y a eu une cassure avec la passation Guy Roux □ Joël Muller, enfin une rupture je veux dire ?*

*PR : Ah ben, de toute façon, c'est ce qu'on a souhaité, s'il y a eu cette fronde qu'il y a eu un contre Guy Roux, c'est qu'on trouvait que le syndicat des entraîneurs était apathique, était lymphatique, qu'il ne fonctionnait pas, et que c'était une seule personne qui s'en occupait, qui s'en occupait, bon ben, dans son propre intérêt,... c'était plutôt orienté dans le sens qu'il voulait, c'était pas .... C'était quelque chose qui végétait, donc à partir de ce moment-là il y a eu une fronde qui s'est créée, et puis on a mis en branle un petit peu la destitution de Guy Roux et Robert Herbin, donc euh ...après il a fallu, il a fallu créer... déboulonner des statues, mais qu'est ce qu'on fait ? Alors à partir de ce moment-là, on a dit, bon si on fait quelque chose, il faut le faire euh, il faudrait qu'ils aient quelqu'un en permanence, donc Thibault était déjà là en permanence, mais bon, euh, Thibault c'est un juriste, euh, donc on a dit, faudrait qu'il y ait quelqu'un, c'est là que je me suis proposé en disant, " écoutez, puisque je suis au chômage, moi je veux bien me consacrer au syndicat pour voir ce qu'on peut faire ou pas, mais bon, on va se lancer là-dedans, puis on verra ". Et puis, euh, ben l'année .... ça s'est fait en un an et puis j'ai refait une deuxième année et puis au*

<sup>2245</sup> Entretien avec Thibault Dagorne, 12 septembre 2002.

<sup>2246</sup> Entretien du 29 juillet 2003.

*courant de la deuxième année, on a discuté avec Joël Muller, en disant "ben, écoute, si tu veux, écoute, moi j'ai pas de proposition"<sup>2247</sup>, et ce que j'ai ne m'intéresse pas parce que ce sont des trucs qui sont trop, euh, ... à ce moment-là je m'engage dans le syndicat et je deviens salarié du syndicat". Donc depuis le 1er juillet, je suis Directeur Général du syndicat.*

La création d'un nouveau poste de permanent au sein de l'UNECATEF permet donc à Pierre Repellini de consacrer l'ensemble de son temps à la gestion des dossiers relatifs aux entraîneurs, qu'il s'agisse de satisfaire à des revendications générales ou de traiter des cas particuliers. Ce nouvel emploi est particulièrement important dans la mesure où le président, qu'il s'agisse de Guy Roux puis de Joël Muller, est déjà bien accaparé avec les prérogatives liées à son poste principal, qu'il soit entraîneur, manager ou directeur sportif.

### 1.2.3. Les orientations

Thibault Dagonne est responsable de Cadrefoot, organisme créé par l'UNECATEF afin de favoriser une approche plus managériale de la formation de l'entraîneur et de l'éducateur. Il s'agit entre autres de répondre aux besoins complémentaires de formation continue des entraîneurs<sup>2248</sup> sans pour autant empiéter sur les prérogatives conférées à la FFF et à la DNT, notamment dans le cadre des stages d'entraîneur. Cadrefoot a notamment développé depuis 2004 une action annuelle spécifique, intitulée "10 mois, cent emplois", qui s'est pérennisée et a été rebaptisée "10 mois vers l'emploi". La sixième session de "dix mois vers l'emploi" s'est déroulée en septembre 2009. Le programme comprend des regroupements, des stages, et des cours qui permettent à des entraîneurs provisoirement au chômage de se perfectionner. Les enseignements suivis vont du bilan de compétences et d'habiletés au droit du travail, en passant par l'anglais du football, le coaching, la préparation mentale, la bureautique et les nouvelles technologies, la communication personnelle, le scouting, l'expatriation.... Selon le site internet de l'UNECATEF, ce programme d'accompagnement des entraîneurs sans emploi est crédité d'un retour à l'emploi (en temps qu'entraîneur ou en poste de reconversion) de l'ordre de 84%<sup>2249</sup>. Cette précision démontre le souci de l'UNECATEF d'établir un réel suivi de ses adhérents. De surcroît, le but de Cadrefoot est également *"d'essayer de créer une formation continue pour les entraîneurs, en activité, donc ceux qui ne sont pas stagiaires (...)"* donc dans le cadre de leur propre club avec un certain nombre de modules qu'on peut

---

<sup>2247</sup> Pierre Repellini n'obtient pas de proposition intéressante pour occuper un poste d'entraîneur d'une équipe professionnelle.

<sup>2248</sup> Entretien avec Joël Muller, 11 septembre 2008.

<sup>2249</sup> A la date du 17 juillet 2009.

leur présenter<sup>2250</sup>". Enfin Cadrefoot est une structure juridique légale avec des statuts déposés qui permet d'effectuer des transactions financières en toute transparence.

Joël Muller<sup>2251</sup>

*De la même manière, Cadre Foot, c'est également, je dirais, une structure juridique qui nous permet, je dirais, euh, si...bon un exemple, on a eu des ... l'Algérie nous a sollicités il y a deux ans pour avoir des entraîneurs ponctuellement... avec l'Etat français qui subventionnait un petit peu, et en même temps l'état algérien. Donc ça fait que, bon, on a trouvé les entraîneurs, on a reçu les subventions et les aides, et ensuite on les a payés. Donc il faut qu'il y ait à ce moment-là une organisation économique qui l'autorise, avec la TVA et toutes les conséquences, quoi.*

Cette structure juridique fournit également un moyen de diversifier les possibilités de recherche d'un nouvel emploi pour les entraîneurs au chômage. Il n'est guère étonnant dans ses conditions que ses modules de formation de « 10 mois vers l'emploi » concernent la connaissance du football africain ou l'expatriation. La création d'explorer tous les territoires favorables à l'emploi à l'étranger<sup>2252</sup>.

#### 1.2.4. Le financement de l'UNECATEF

LG<sup>2253</sup> : ... Euh, je reviens un petit peu à l'UNECATEF ! Quel est le budget dont vous disposez pour mener à bien vos actions concrètes ? Est ce que c'est uniquement les adhésions ou est ce qu'il y a des subventions, euh ...

Joël Muller : Alors, justement, c'est une bonne chose, c'est une des choses qui a amené Guy Roux à ... à sauter, c'est que, euh, la situation en 2001 était la suivante : les joueurs, depuis bien longtemps, depuis plus de 25 ans, ont signé un contrat, avec la Ligue nationale et avec la Fédération française, le contrat qu'ils ont signé, je parle de l'UNFP pour voir la différence avec nous, hein ! L'UNFP, ils ont à la fois signé un contrat avec la Ligue, avec un pourcentage sur les droits télévisés. Ça fait que chaque fois que les droits télévisés augmentaient, chaque fois la somme qui leur était due augmentait. Et parallèlement avec la Fédération, ils avaient il y a vingt cinq ans, du temps de Sastre, trouvé un arrangement pour dire "voilà, il nous faut faire un match amical tous les ans, pour euh, parce que voilà, vous utilisez les joueurs, etc, tout au long de l'année", et la Fédération a réglé le problème en disant "je vous donne une subvention, et on ne fait pas de match amical, je dirais l'UNFP, etc ". Donc les ressources de l'UNFP, c'est à la fois un pourcentage sur les droits télévisés, et vous voyez ce que cela peut représenter, 600 millions

<sup>2250</sup> Entretien avec Joël Muller, 11 septembre 2008.

<sup>2251</sup> Ibid.

<sup>2252</sup> Entretien avec Joël Muller, 11 septembre 2008.

<sup>2253</sup> Entretien du 11 septembre 2008.

aujourd'hui, et une subvention. Et nous, à côté de ça, on avait une aide qui était faite par, euh, je dirais, la Ligue, relativement modeste, et euh, Guy Roux qui était bien pote avec Darmon, essayait une fois par an, qu'il nous paie un repas de fin de saison, mais qui touchait uniquement l'entraîneur principal de 1ère division, ce que je trouvais toujours, euh, très injuste, par rapport aux adjoints et par rapport aux entraîneurs de 2ème division.

LG : Tout à fait !

JM : Donc, euh, nous ce que nous avons demandé, alors dans un premier temps, on s'est interrogé pour dire " est-ce que effectivement, on demande aussi un pourcentage, puisque nous sommes des acteurs, aussi au niveau des droits télévisés, la télévision, on participe . Evidemment les clubs étaient extrêmement réticents puisque déjà ils voudraient, euh, supprimer, mais ça fait dix ans qu'ils essaient de la faire, le pourcentage, ou réduire le pourcentage qu'ils donnent aux joueurs, et donc on avait deux solutions : ou on allait devant les tribunaux pour dire voilà, on est un acteur , on voudrait un pourcentage sur cinq-six ans peut-être, et où on trouvait une solution avec la Ligue et l'UCPF pour qu'ils nous fassent, qu'ils nous versent une somme sous une forme de contrat. Alors on a signé un contrat à partir de 2002, qui était un contrat qui correspond à la date des droits télévisés et sur lequel effectivement, pendant la durée des droits télévisés, on touche une somme qui est fixée à l'avance. La somme, euh, doit être de l'ordre de, euh, 400, 450 000 euros.

LG : Et donc en fait, ça, ça a vous sert à justement mener ces actions concrètes ?

JM : Voilà ! Euh, 10 mois pour l'emploi, Cadre Foot . Bien, ça nous sert déjà à payer nos trois euh, les trois permanents, ensuite, euh, de payer l'organisation et . l'Assemblée générale où l'on fait venir normalement tous les adhérents, mais ils viennent pas tous, il y en a à peu près, sur 430, il y en a à peu près 130, 140 qui viennent, et c'est le cas de nombreuses assemblées générales, de toute façon, et ensuite de payer effectivement tous ces manifestations où qu'on organise pour les . Pour les chômeurs, parce que c'est aussi une des parce que en discutant, quand, quand, euh, à partir des années 95-98, le nombre des chômeurs a augmenté, le nombre d'entraîneurs a augmenté. Donc effectivement, les gars sont au chômage, ils disaient " Ben, l'UNECATEF, elle ne s'occupe pas de nous ! Forcément ! On ne trouve pas de boulot ce qui est quand même plus difficile, on ne s'occupe pas de nous". Donc, voilà, on a été obligé d'amener une réflexion pour voir comment on pouvait faire pour euh, pour les aider, ou directement, par cette session, ou indirectement, en leur donnant, leur proposant un certain nombre de formation individuelles. Mais la difficulté de la formation individuelle, pour dire que la législation est mal faite, c'est que quand on est salarié, on peut profiter des organismes style AGEFOS et autres, mais lorsqu'on est chômeur, on n'a droit à aucune aide.

A l'instar des clubs français professionnels qui peuvent être assimilés à des entreprises économiques, et qui ont été contraints d'en adopter les méthodes modernes pour survivre, l'UNECATEF, afin d'être représentative, utile, a dû se renouveler, être créative, impulser des orientations nouvelles. A l'initiative d'équipe dirigeante, dynamique, à partir de 2001, elle a

commencé à reconquérir un des adhérents parmi les salariés qui vivent principalement du football, et à recouvrer parmi eux une légitimité affirmée.

#### 1.2.5. Les missions de l'UNECATEF

Si la mission principale de l'UNECATEF réside encore et toujours dans la défense de la profession et des entraîneurs, à la vigilance quant aux conditions d'exercice du métier d'entraîneur, son rôle social s'est affirmé. En effet, devant les conditions de plus en plus précaires réservées aux entraîneurs professionnels, devant le chômage en progression alarmante<sup>2254</sup>, devant les durées de carrière de plus en plus courtes, l'UNECATEF tente de faire face en diversifiant et structurant les moyens mis en oeuvre pour aider les entraîneurs.



 **Union Nationale  
des Entraîneurs et Cadres Techniques  
Professionnels du Football**

Syndicat réglementé par les dispositions du livre IV - titre 1<sup>er</sup> du Code du Travail

**Monsieur Laurent GRUN**  
STAPS  
UFR SCIFA  
Campus Bridoux  
Rue du Général Delestraint  
57070 METZ

Paris le mercredi 17 juin 2009

**Monsieur,**

Suite à votre courrier à Monsieur Joël MULLER, je vous communique les informations en notre possession.

Ces statistiques correspondent aux entraîneurs membres de l'UNECATEF, nous n'avons pas les chiffres sur tous les autres. Pour les statistiques du nombre d'entraîneurs diplômés, seul la DTN peut vous les communiquer.

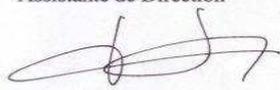
Evolution des entraîneurs au chômage (adhérents à l'UNECATEF)

➤ 2002/2003	42
➤ 2003/2004	75
➤ 2004/2005	90
➤ 2005/2006	92
➤ 2006/2007	73
➤ 2007/2008	105
➤ 2008/2009	116

Je reste à votre disposition pour tout renseignement complémentaire.

Cordialement

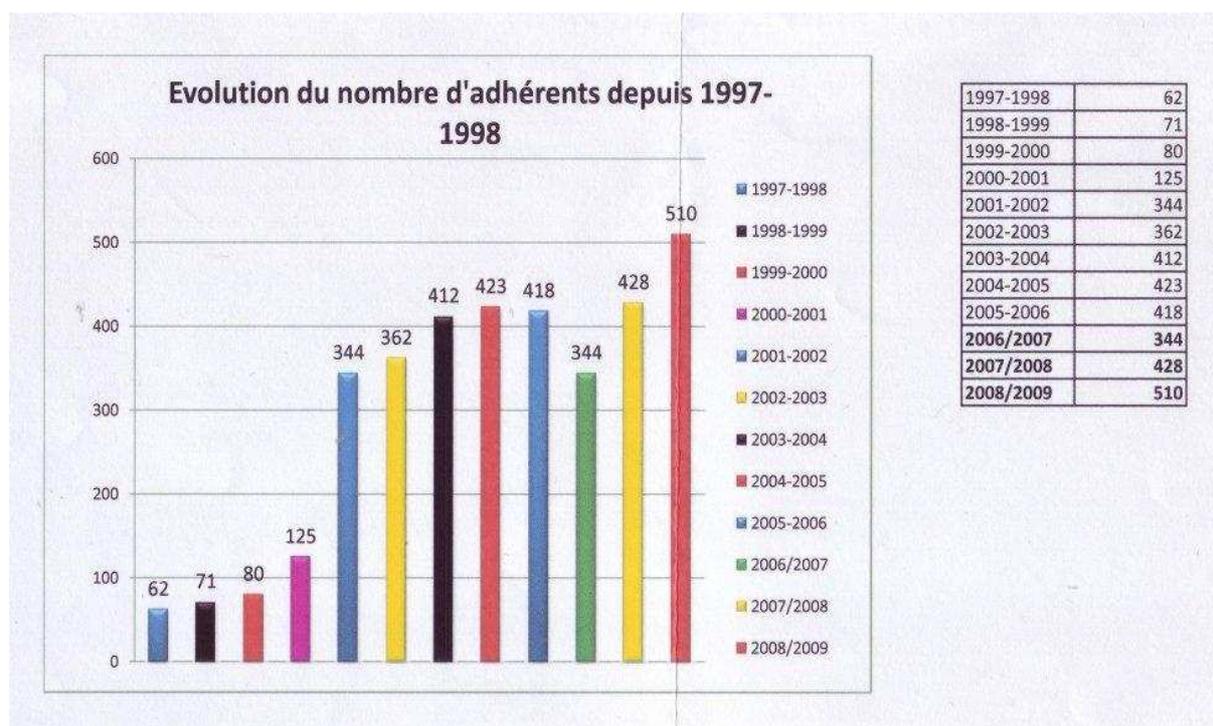
Anissa HAMIMI  
Assistante de Direction



87 boulevard de Grenelle • 75738 Paris Cedex 15  
Tél : 01 44 31 73 55 • fax : 01 44 31 75 02 • E-Mail : contact@unecat.fr

<sup>2254</sup> En consultant la proportion d'entraîneurs adhérents à l'UNECATEF au chômage, on s'aperçoit qu'elle est en proportion constante : 42 en 2002/003 (sur 362 adhérents), contre 116 en 2008/2009 (sur 110). Chiffres fournis par Anissa Hamimi, assistante de direction à l'UNECATEF, le 17 juin 2009.

Pour ce faire, elle a su conclure des accords avec des instances telles que la FFF, la LFP ou l'UCPF. Ces organismes sont d'ailleurs présents dans les actions menées par Cadrefoot, à la fois grâce aux participations financières déjà évoquées, mais également par le biais de la DNT par exemple lors des cours ou séminaires organisés. L'UNECATEF s'est également attachée les services d'un avocat, maître Guy Reiss afin de seconder et conseiller les entraîneurs lors de ruptures anticipées des CDD, de réductions unilatérales de salaires, de difficultés dans l'attribution de l'attestation ASSEDIC, de sanctions financières à l'encontre des entraîneurs, procédés illégaux, l'UNECATEF s'est également appuyée sur un comité directeur actif représentatif et constitué d'hommes souvent reconnus dans la profession<sup>2255</sup>. La distribution de ces hommes est équilibrée entre des entraîneurs en activité et d'autres en retraite, des entraîneurs de Ligue 1, de Ligue 2, de National, de CFA, des adjoints, des membres de la DTN.... De cette manière, tout adhérent peut avoir la conviction d'être représenté par un pair qui a une réelle connaissance des problèmes relatifs à sa profession.



**Les adhérents à l'UNECATEF (1997-2009). Document fourni par Anissa Hamimi, secrétaire à l'UNECATEF, en date du 17 juin 2009**

<sup>2255</sup> La composition du comité directeur au 19 juillet 2009 est la suivante : Joël Muller. Pierre Repellini. Bruno Bini (sélectionneur de l'équipe de France féminine depuis 2007). Raymond Domenech (sélectionneur de l'équipe de France depuis 2004). René Cédolin (entraîneur retraité, qui a entraîné notamment Rennes de 1972 à 1975, et Guingamp de 1978 à 1981). Jacky Bonneval (entraîneur passé par Beauvais, Troyes, Niort, et depuis 2009 directeur du centre de formation du FC Nantes). Luc Bruder (directeur du centre de formation de l'AS Saint-Étienne). Christophe Desbouillons (adjoint au SM Caen de 1998 à 2002. Entraîneur en CFA, notamment à Bourg- Péronnas puis Ouistreham). Vincent Dufour. Claude Robin. Jean-Marc Furlan, Hervé Gauthier, Roland Gransart, Faruk Hadzibegic, Daniel Jeandupeux, Didier Notheaux, Robert Nouzaret, Albert Rust, Francis Smerecki (tous ayant officié ou officiant en Ligue 1).

### 1.2.6. Les apports plus informels

Il est un aspect qu'on ne peut négliger et qui a été souligné par plusieurs des entraîneurs qui ont répondu à notre enquête écrite : les assemblées générales de l'UNECATEF permettent tout simplement aux entraîneurs de « *se rencontrer pour échanger des points de vue* »<sup>2256</sup>, « *échanger des idées* »<sup>2257</sup>, « *avoir des échanges avec les entraîneurs* »<sup>2258</sup>. Ce terme d'échanger récurrent dans ces réponses, montre que ces réunions annuelles procurent un espace de sociabilité aux entraîneurs, qu'ils peuvent mettre à profit pour confronter leurs situations respectives, dialoguer, se tenir au courant des évolutions du football et de leur profession. « *L'importance des pairs est non négligeable même dans le processus de conversation réflexive* »<sup>2259</sup>, autrement dit les entraîneurs qui n'ont pas toujours l'occasion de valider des savoirs scientifiques ou empiriques peuvent trouver chez leurs semblables des témoignages qui leur permettent de valider ou d'infirmer certaines de leurs hypothèses.

### 1.2.7. Les informations par rapport aux contrats

*Joël Muller*<sup>2260</sup>  
*LG : Euh, est-ce que, alors je change complètement de sujet, c'est des questions un petit peu...euh... déconnectées les unes des autres, euh, ... est ce que, bon, vous m'avez dit tout à l'heure qu'il y a une meilleure protection dans les contrats, euh, que vous aidez, L'UNECATEF, à faire en sorte que les entraîneurs qui signent dans un club veillent à la bonne rédaction du contrat, est ce que c'était le cas dans les années 80, quand vous, vous avez signé vos contrats, euh, ou est-ce que c'était chacun qui se débrouillait un petit peu de son côté, euh...*  
*JM : Ben, c'est, je dirais que malheureusement, c'est une question de, d'intérêt, pas d'intérêt pécunier, d'intérêt par rapport à son, son métier, et de curiosité. Quand un entraîneur, quand on devient entraîneur, si on est joueur, si on s'intéresse à son métier, on sait qu'à un moment donné, on va signer un contrat. Donc, euh, soit on lit un contrat, on s'en fout, soit on essaie de savoir ce qu'il y a dans le contrat, et ça on le retrouve dans sa vie de famille, dans sa vie de tous les jours. Euh, que ce soit un contrat avec la poste, avec le téléphone..... Alors donc là, l'entraîneur qui n'est pas curieux de nature et qui n'essaie pas de s'informer, qui ne pose pas les bonnes questions, il peut se faire rouler effectivement, il peut se faire rouler ! Et je prends le cas des entraîneurs des années 60, je prends le cas de Jacques Favre à l'époque, les clubs, les employeurs n'étaient pas*

<sup>2256</sup> Enquête par écrit, questionnaire de mai 2003. Réponse de Pierre Labat.

<sup>2257</sup> Enquête par écrit, questionnaire de mai 2003. Réponse de Gaby Desmenez.

<sup>2258</sup> Enquête par écrit, questionnaire de mai 2003. Réponse de Thierry Goudet.

<sup>2259</sup> P. Trudel. L'appropriation des connaissances scientifiques et des connaissances d'expérience par les entraîneurs, in N. Wallian, M.-P. Poggi, M. Mussard. *Co-construire des savoirs*. Besançon, Presses universitaires de France-Comté, 2008. p. 109.

<sup>2260</sup> Entretien du 11 septembre 2008.

très regardants sur les cotisations de retraite, et comme l'entraîneur ne vérifiait pas, ça fait qu'il y a beaucoup d'entraîneurs qui n'ont jamais vérifié que le club ne payait pas les cotisations de retraite, on leur a dit : " mais attendez, votre employeur n'a jamais cotisé !" Ah bon ? Voilà ! Ça c'est une question d'information, et comment peut-on donner l'information, on ne peut la donner que si on a un organisme, ce n'est pas les clubs qui vont le faire, ce n'est pas la Fédé, ce n'est pas la Ligue, donc il faut que ce soit le syndicat , et je pense que la création du syndicat a répondu aussi à ça, c'est-à-dire par rapport à certains besoins, anticiper, et dans ce cas là, c'est d'anticiper, de prévoir et d'aider. Maintenant, l'entraîneur qui ne signe pas ou qui n'adhère pas au syndicat, c'est qu'il n'a pas besoin de nous, qu'il est capable de se démerder ! Celui qui adhère et qui ne se pose pas les bonnes questions, c'est à nous de solliciter pour lui dire « Attends, est-ce que tu as bien rédigé ? », donc il faut communiquer, comment peut-on communiquer, parce qu'on ne va pas appeler 400 mecs au téléphone, il faut faire, soit sur internet maintenant, soit des petits livres, infos, journaux sur lesquels on dit "voilà !" et on informe, alors, c'est ....le moyen pour essayer de faire prendre conscience aux entraîneurs que quand ils signent un contrat, c'est pas parce que le club qui était le plus beau, le plus joli, le plus gentil, c'est comme on se marie, quoi, c'est ça ! Quand on se marie, on ne pense pas à dire à sa femme "Attends, si on divorce, qu'est-ce qu'on fait du contrat mariage ? ", et le problème d'un entraîneur c'est le même, c'est que le président arrive, tape sur l'épaule, on est d'accord, "Ouais, OK, ben ton contrat, on le signe tout à l'heure, on le signe demain, ouais, ok !" la presse, photos, et quinze jours après, le contrat il n'est toujours pas signé, et après, on laisse filer, on laisse filer, style, je vais prendre à ne pas noter....

Joël Muller prend le cas d'un entraîneur adjoint de Ligue 1 qui a remplacé l'entraîneur principal en cours de saison, au début des années 2000. Au bout d'un an et demie, cet entraîneur est limogé à son tour en cours de saison. Mais lorsqu'il demande des indemnités de licenciement, le club lui fait remarquer qu'il n'a jamais signé de contrat... Lorsque l'entraîneur attaque le club en justice, il n'obtient pas gains de cause et perd son procès, car il ne peut administrer la preuve de rupture de contrat. Et Joël Muller rajoute : « Et en plus, c'est pas un con, ...! ». (□) C'est pour ça que les entraîneurs dans l'euphorie de la nomination, oublient parfois ce qui va se passer quelques mois ou quelques années plus tard.

Joël Muller ajoute ici une dimension à son analyse en essayant de comprendre les mécanismes de la culture du syndicat en passant par l'histoire de la profession et « l'histoire de sa mémoire »<sup>2261</sup>. L'UNECATEF essaie de prévenir les risques inhérents aux signatures de contrat, y compris en alertant les entraîneurs lorsque la situation du club qui embauche n'est pas saine, et qu'il est susceptible de déposer le bilan dans les mois à venir. Elle essaie également de conseiller ses adhérents quant à la façon de remplir leur contrat, et peut leur

<sup>2261</sup> R. Frank. La mémoire et l'histoire, in Danièle Voldman (dir.). La Bouche de la vérité ? La recherche historique et les sources orales ». *Les Cahiers de l'IHTP*, n° 21, novembre 1992.

fournir des contrats type<sup>2262</sup>. Cependant, l'UNECATEF ne peut se substituer totalement à ses adhérents. Le conseil qu'elle fournit est un élément indispensable, mais ne peut se substituer à l'initiative de l'individu. Et comme le prouve l'exemple cité par Joël Muller, lorsqu'un entraîneur connaît une promotion à l'intérieur d'un club, en passant d'un poste d'adjoint ou d'entraîneur d'équipe de jeunes à celui d'entraîneur principal, il peut se montrer moins vigilant. Pris par ses nouvelles fonctions, il peut être susceptible de différer puis d'oublier la signature d'un nouveau contrat. Pour les entraîneurs ayant obtenu leur diplôme dans les années 2000, le problème qui se pose est bien souvent, c'est leur agent qui négociait le contrat lorsqu'ils étaient encore joueurs. De ce fait, on peut penser que dans le cadre de leurs nouvelles fonctions, ils ne se sont pas tous habitués à ce protocole de négociation de contrat conduit de façon autonome. De ce fait, l'UNECATEF prend les précautions pour fournir un cadre juridique à l'entraîneur, qu'il peut amender dans le cadre de la signature du contrat. Mais c'est à l'entraîneur de faire le nécessaire pour se couvrir judiciairement avec les meilleures garanties possibles, comme a pu le faire Francis de Taddéo au FC Metz en 2007<sup>2263</sup>.

#### 1.2.8. La défense de ses adhérents face aux agressions diverses

Tout au long de son existence, l'UNECATEF a tenu à défendre les entraîneurs lorsque des propos blessants, voire diffamatoires étaient tenus à leur encontre. Si l'ancienne équipe de l'UNECATEF, et notamment Guy Roux et Georges Boulogne prenaient parti pour les adhérents, notamment en votant des motions pour soutenir ceux qui sont en difficulté, souvent ces dispositions sont prises en interne et ne connaissent pas un grand retentissement<sup>2264</sup>. Dans certains cas, en raison de "problèmes d'opportunité", les intentions de communiqué de soutien sont abandonnés. C'est le cas par exemple lors du conflit qui oppose Gilbert Gress, entraîneur du RC Strasbourg, débarqué par son président André Bord malgré le soutien du public alsacien au premier nommé<sup>2265</sup>. Après 2001, l'équipe que préside Joël Muller se pose moins de questions et utilise les moyens offerts par les médias pour s'ériger en défenseur de la profession. L'affaire Sonor offre une illustration idoine de cette façon de procéder. Lors d'une émission radio sur les ondes de RMC, le 2 septembre 2008, Jean Michel Larqué, qui est un des commentateurs vedettes du football à la télévision depuis 1980, émet des propos douteux

---

<sup>2262</sup> Entretien avec Pierre Repellini, 29 juillet 2003.

<sup>2263</sup> Entretien avec Francis de Taddéo, 20 juin 2008. Entretien avec Joël Muller, 11 septembre 2008.

<sup>2264</sup> Lors du licenciement de Claude Dubaele et Antoine Cuissard par le Stade de Reims en 1978, l'UNECATEF se contente de « déplorer une atteinte grave portée à l'ensemble de la profession » et d'expliquer qu'elle « interviendra dans la procédure prud'homale que les entraîneurs ont engagé ». P.V. de la réunion du bureau de l'UNECATEF, 8 mars 1978.

<sup>2265</sup> Procès verbal de la réunion commune du bureau de l'Amicale des éducateurs et du bureau de l'UNECATEF, jeudi 7 août 1980.

sur Laurent Roussey, entraîneur de l'AS Saint Etienne, club alors en difficulté dans le championnat de France de Ligue 1 et surtout des paroles jugées calomnieuses à l'encontre de l'adjoint stéphanois Luc Sonor<sup>2266</sup>.

Joël Muller<sup>2267</sup> :

(□) et puis après, il y a, il y a, je dirais □ la considération, là on touche plus le métier d'entraîneur professionnel, comment peut-on, par rapport aux médias et ça c'est un problème que l'on a, comment peut-on se défendre par rapport aux médias, mieux se défendre par rapport aux médias. Et, et, ça, c'est pas facile, parce que, on □ moi j'ai bien vu Larqué la dernière fois, là, □.

LG : Ah, oui, j'ai lu récemment, oui !

JM : Quand il a allumé Sonor, ensuite, euh, bon ils m'ont demandé d'intervenir à RMC, euh bon, quand on est au téléphone et puis ils coupent la parole, il faut être plus, euh□. ça devient la cacophonie, donc il y a la réunion de spécialistes le lundi ; où il n'y a que Guy Roux, il y a M6 avec, euh, comment il s'appelle, Ménés.

LG : Ménés !

JM : Il y a lui, il y avait l'émission de Saccomano avant qu'il □. Donc on n'a pas trop les moyens d'être invités et de venir défendre, et donc là c'est un problème pour nous, parce que quelque part, je dirais qu'à la limite parfois, on a l'impression que le syndicat c'est uniquement, bon, qu'on est là pour défendre l'entraîneur, pour lui faire payer ses indemnités et tout ? Et c'est très réducteur, et il faut donner une autre dimension au syndicat. Voilà, on est aussi partie prenante dans l'évolution du métier, et on veut aussi être un acteur des décisions qui vont être prises□ et ça, ça n'intéresse pas trop les médias, quoi. Ça ne fait pas de vagues□ on l'a bien vu avec Domenech, quoi.

LG : Oui, tout à fait □

JM : Il vaut mieux faire la génération 98 !

LG : C'est évident ! Euh, mais pour le □ simplement, c'est un détail, pour le□. C'est RMC qui vous a contacté ?

JM : Oui, suite à cette affaire, j'ai réagi dans la presse écrite et RMC a téléphoné à l'UNECATEF pour demander à ce qu'il y ait un intervenant. Donc, euh, je suis intervenu il y a 4 jours, 5 jours, de 16 heures à 16 heures et Larqué était là.

LG : D'accord !

JM : Mais, bon, euh, je dirais, c'est sûr que quand on est présent, à un endroit, c'est plus facile□

LG : Bien sûr !

JM : Mais je veux dire, moi ça ne me dérange pas, si je pouvais participer à plusieurs émissions comme ça, ou radiophoniques, ça me conviendrait bien□. mais, je ne peux pas, enfin, je ne peux pas pleurer□.

<sup>2266</sup> Jean-Michel Laqué a connu 14 sélections en équipe de France en tant que joueur à l'AS Saint-Étienne notamment, avant d'exercer brièvement par deux fois la profession d'entraîneur-joueur au Paris S.G. en 1977-78 puis au Racing Club de Paris en 1981-82. Il a également été directeur adjoint de l'AS Saint-Étienne en 1993-94.

<sup>2267</sup> Entretien du 11 septembre 2008.

LG : Non, non bien sûr !

JM : Et puis même l'Equipe, parfois, l'Equipe, on fait passer des communiqués, euh, ils ne les font pas passer, quoi !

LG : D'accord !

JM : Le rédacteur dit non, euh, et le journaliste dit " je ne peux rien faire !" j'ai passé le communiqué, mais voilà ! Il ne va pas dire " le rédacteur est un con !" mais il montre une certaine capacité quant à la capacité, la possibilité à faire.....

Si Joël Muller se plaint du manque de réceptivité de la presse par rapport à la possibilité d'accueillir des représentants de l'UNECATEF, ou de différer des communiqués, il est juste de relativiser ses propos dans le cas précis de cette affaire Larqué-Sonor. En effet, les propos de Jean Michel Larqué, ainsi que la réaction de Joël Muller et le communiqué de l'UNECATEF<sup>2268</sup>, ont été largement relayés à la radio, dans la presse écrite et sur les sites internet. Par contre, les doutes émis par Joël Muller quant à la capacité de journaux tels l'Equipe à diffuser des communiqués qui sortent des sentiers battus, sont corroborés par un journaliste comme Johann Harscoët. Il souligne qu'à l'Equipe, il n'y a plus guère d'espace pour la proposition ou les vraies questions éditoriales et que les journalistes sont devenus de simples exécutants<sup>2269</sup>. L'U.N.E.C.A.T.E.F n'a donc cessé de s'ériger en tant que défenseur de la profession d'entraîneur, à la suite de l'Amicale qui englobait également les éducateurs amateurs. Mais alors que ses actions, pour engagées qu'elles étaient pas forcément l'émanation d'un véritable groupe structuré mais plutôt d'individualités comme Guy Roux et Georges Boulogne. Depuis 2001, de nouvelles propositions alliées à une réelle structuration du syndicat autour de Joël Muller ont permis de fédérer des techniciens dont la communauté aurait pu se déliter et impulser un nouveau sursaut.

## 2. Emigration et immigration

Comme nous l'avons déjà évoqué, depuis l'application de l'arrêt Bosman, le taux de joueurs étrangers évoluant en Ligue 1 française a sensiblement augmenté, passant de 17% en

<sup>2268</sup> Réponse de Joël Müller, le président de l'UNECATEF, le syndicat des entraîneurs suite à l'affaire "Larqué", journaliste ayant qualifié de « pipe », Luc Sonor, actuellement dans le staff des entraîneurs de Saint Etienne. « M. Jean-Michel Larqué, vous ne pouvez pas dire et croire que parce que vous êtes journaliste, cela vous donne tous les droits, a indiqué Müller sur les ondes de RMC, vendredi. Etre journaliste vous engage à effectuer un travail de réserve concernant toute critique émise sur la qualité des gens. Vous pouvez émettre des critiques sur le style de jeu ou la médiocrité d'une équipe mais pas sur la qualité des hommes. Bien connaître le club de Saint-Étienne ne vous autorise pas non plus à avoir un avis sur tout à chaque fois. Sur cette affaire, je vous ai trouvé injuste et méchant. . . Il est dommage que quelqu'un comme vous puisse porter un jugement aussi dur sur Luc Sonor. »

<sup>2269</sup> J. Harscoët. Enquête sur le journal « L'Equipe ». *Le Monde diplomatique* n° 642, septembre 2007.

1995-96 à un peu plus de 30% en 2009 . La France est d'ailleurs le seul pays parmi les ligues qui occupent les douze premières places du classement UEFA à connaître une proportion de moins d'un tiers de footballeurs étrangers exerçant leur métier en Ligue 1 professionnelle. Un pays comme l'Angleterre, à titre de comparaison compte un taux d'expatriés de 59,1%. Cependant cette situation ne s'applique pas à l'heure actuelle aux entraîneurs. Cela n'a pas toujours été le cas, et paradoxalement, l'arrêt Bosman n'a pas eu réellement d'effet sur la profession d'entraîneurs. L'évolution du nombre d'entraîneurs étrangers de 1973 à nos jours connaît quelques fluctuations qui sont assez aisées à analyser. Tout d'abord, de 1973 à 1988, le nombre d'entraîneurs d'origine étrangère qui oeuvrent en Division 1 reste dans des proportions qui n'excèdent jamais le quart de l'effectif global. Ensuite, de 1989 à 1991, le nombre des étrangers qui officie en Division 1 dépasse le tiers de l'effectif total des entraîneurs, avant de retomber légèrement sous ce ratio en 1992. Enfin, à partir de 1993, le nombre des entraîneurs diminue et reste constamment inférieur à un cinquième du total.

### 2.1. La première phase : 1973-1988

Dans un premier temps, lors des années 70, peu d'entraîneurs étrangers sont recrutés par les clubs professionnels. Il s'agit essentiellement d'anciens joueurs du championnat de France professionnel, qui ont choisi de demeurer dans l'hexagone tels José Farias au Red Star (1974-75), d'autres comme Hollinck à Strasbourg (1974-79) arrivent en France pour la première fois. Les années 80 confirment cette double tendance. Des entraîneurs comme Tomislav Ivic (Paris Saint-Germain, Marseille), Goethals (Bordeaux, Marseille), Blazevic (Nantes) ou Heylens (Lille), Jorge (PSG) immigrèrent en France auréolés de leur réussite dans leurs clubs précédents, alors qu'ils n'y ont jamais ni joué ni entraîné auparavant. Cependant, la majorité des étrangers qui officient en Division 1 sont souvent comme ceux des années 70, des anciens joueurs du championnat de France : Henrik Kasperczak (Metz, Saint Etienne), Joaquin Marx (Lens), Olarevic (Marseille), Takac (Sochaux, Racing Paris), Nenad Bjekovic (Nice) Daniel Jeandupeux (Caen) ou Boro Primorac (Cannes Valenciennes) par exemple. En résumé, les années 1973 à 1988 sont marquées par un modeste taux d'embauche d'entraîneurs étrangers dans le championnat professionnel, puisque celui-ci n'excède jamais un quart de l'effectif global lorsqu'on y inclut les naturalisés. Ce faible recrutement étranger correspond à la fermeture des frontières aux travailleurs étrangers par la France en juillet 1974<sup>2270</sup>. Les entraîneurs concernés sont souvent des européens, mais n'appartiennent pas forcément à

---

<sup>2270</sup> Sur ce sujet, G. Tapinos, 1992, *opus cit.*, pp. 424-426.

l'Europe des neuf en 1973, ni même à l'Europe des douze en 1986. Ainsi, si Goethals ou Heylens (Belgique) ou Arthur Jorge (Portugal) sont des ressortissants de pays du Marché Commun, d'autres entraîneurs ne le sont pas. Kasperczak, Marx ou Takac sont originaires de Pologne, Jeandupeux de Suisse, alors que certains sont des représentants de l'Ex-Yougoslavie : les croates Ivic ou Blazevic, le serbe Bjekovic ou encore le bosniaque Primorac. On peut alors penser que si les français en général sont assez favorables à l'Europe, ces perceptions peuvent rejaillir dans le domaine du football. De surcroît, le fait qu'à partir du milieu des années 80, plusieurs pays dont la France émettent un jugement positif sur l'Europe et l'appartenance à la communauté<sup>2271</sup>, laisse penser que le milieu du football français est prêt à accueillir des entraîneurs européens ou étrangers. Pour être plus précis, une partie des acteurs du football français n'y voit pas d'inconvénient, qu'il s'agisse du public, des dirigeants, des journalistes, voire des joueurs. Par contre l'UNECATEF y est défavorable<sup>2272</sup>. A tel point que lorsque Georges Heylens, titulaire du diplôme belge d'entraîneur du football est engagé par Lille pour la saison 1984/85, l'UNECATEF dépose une plainte devant le tribunal de grande instance. Pourtant, Heylens avait déposé une demande d'équivalence au ministre français chargé des sports, qui lui avait refusé, au motif que la commission spéciale chargée d'examiner le dossier avait émis un avis négatif, quoique non motivé<sup>2273</sup>. La cour de justice européenne, saisie par Heylens, émet un arrêt<sup>2274</sup> qui reconnaît que le principe de libre circulation doit être mis en œuvre par une harmonisation des conditions d'accès à la profession, ou par une directive de reconnaissance mutuelles des diplômes. L'arrêt Heylens précise qu'il convient de préciser les conditions de mise en œuvre de la procédure d'équivalence, qui doit être utilisée loyalement, en fonction de principes de reconnaissance mutuelle. L'Etat membre, (ici la France), doit faire confiance à l'Etat d'origine (la Belgique). Cet arrêt Heylens permet donc d'ouvrir des perspectives à des entraîneurs qui n'auraient pas passé leurs diplômes en France. Il survient une période qui voit l'Europe occuper une place centrale dans la politique étrangère du président Mitterrand<sup>2275</sup> et est marquée par des progrès dans la construction européenne : les accords de Schengen en 1985, la signature de l'acte unique en 1986 qui permettait notamment la libre circulation des personnes<sup>2276</sup>.

<sup>2271</sup> F. Roth, *L'invention de l'Europe. De l'Europe de Jean Monnet à l'Union européenne*. Paris, Armand Colin, 2005. p. 79.

<sup>2272</sup> Ce point est développé par ailleurs.

<sup>2273</sup> Sur le développement de l'affaire Heylens. A. Husting, 1998, *opus cit.* pp. 77-79.

<sup>2274</sup> CJCE, 15 octobre 1987, UNECATEF c/G. Heylens, affaire 222/86, REC. 1987, p. 4097.

<sup>2275</sup> J.-J. Becker. *Crises et alternances. 1974-2000*. Paris, Seuil, 2002 (nouvelle édition). pp. 628-629.

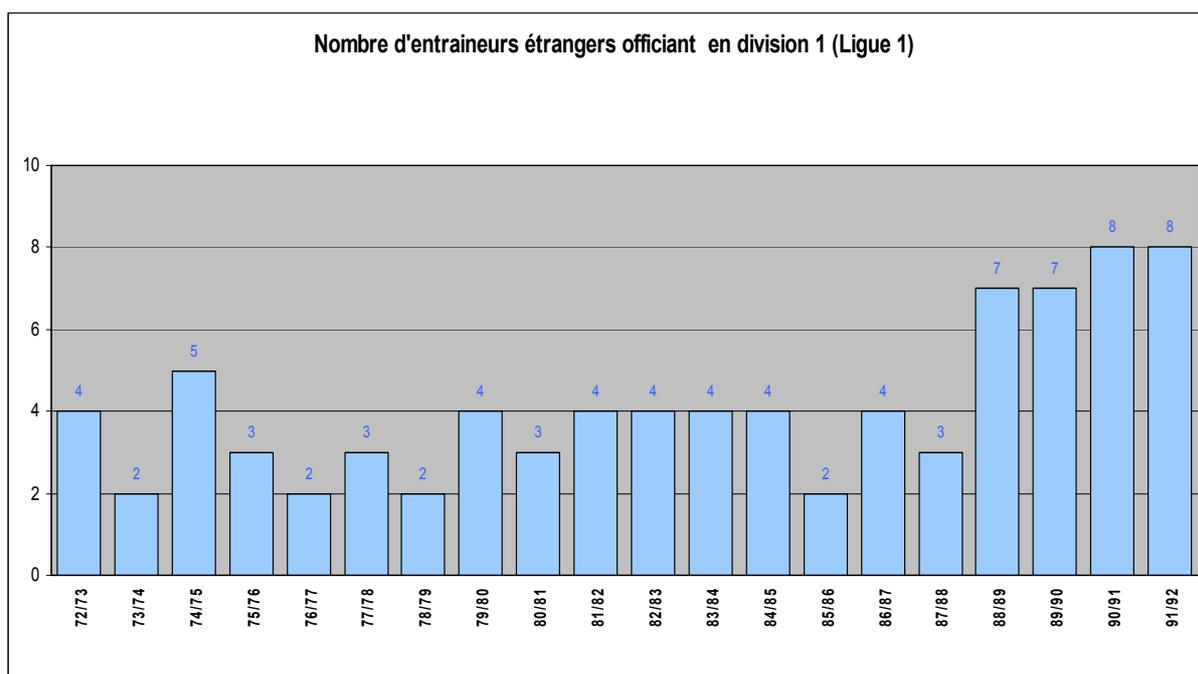
<sup>2276</sup> Sur ce sujet, G. Tapinos, *opus cit.*, pp. 427-438.

## 2.2. La seconde phase : 1989-1992

La proclamation de l'arrêt Heylens a pu inciter les clubs professionnels à recruter davantage. Parmi les étrangers, sachant que l'UNECATEF devra la respecter et sera moins enclin à produire des tracasseries. De ce fait les embauches se font plus nombreuses, dès 1989, pour culminer à 8 étrangers en 1990-91 : Takac (Sochaux) ; Goethals (Marseille) ; Jeandupeux (Caen) ; Primorac (Cannes) ; Kasperczak (Montpellier) ; Onnis (Toulon) ; Blazevic (Nantes) ; Muslin (Brest). Il apparaît que seul Goethals est un ressortissant de l'Union européenne. Primorac, Muslin et Blazevic ont tous commencé leur carrière en France, que ce soit comme joueur pour les deux premiers, ou comme entraîneur pour le troisième, bien avant la guerre civile qui éclata en 1990 entre Serbes et les Croates. La raison de leur présence dans le championnat français n'est donc pas directement liée au déclenchement du conflit yougoslave. L'hypothèse que nous pouvons retenir, réside une fois de plus dans l'identification des faibles résultats de la sélection nationale française. L'Équipe de France de football échoue par deux fois en 1988 puis en 1990, à se qualifier pour les rendez-vous internationaux les plus importants ; la phase finale du championnat de 1990 en Italie et à nouveau, même si cela n'apparaît pas clairement dans l'analyse de la presse, il est possible que la responsabilité de ces mauvais résultats aient été attribuée à la DTN, et partant aux entraîneurs qu'elle est chargée de former. De ce fait, comme auparavant en période de crise, même si celle-ci est relative, l'imputation en responsabilité des entraîneurs français peut conduire certains clubs à se tourner vers des étrangers. Peut-être que l'autorisation d'engager un troisième joueur étranger dans les clubs professionnels à partir de 1989 a pu exercer une influence sur les dirigeants<sup>2277</sup>. Au début des années 1990, entre 20 et 25% des joueurs recensés sont d'origine étrangère. De ce fait, un nombre plus important de joueur peut-être tenté de rester en France à l'issue de leur carrière, avec la perspective éventuelle de se voir recruter en tant qu'entraîneur par un club dont ils ont auparavant porté les couleurs. C'est le cas en 1990 pour Jeandupeux, Primorac, Onnis, Kasperczak, Takac, Muslin. Cette demande de la part des clubs diminue dès la saison 1992-93, avec seulement six étrangers qui officient au plus haut niveau, avant de chuter nettement dès la saison 1993-94.

---

<sup>2277</sup> En 1955, à la demande de son président Paul Nicolas, le groupement du football professionnel avait décidé d'interdire le recrutement de nouveaux éléments étrangers dans les clubs professionnels. En 1966, ce blocus fut levé, et en 1969, le recrutement d'un deuxième joueur étranger par club fut admis. Sur cette question, M. Barreaud. *Les footballeurs étrangers dans le championnat de France professionnel (1932-2003)*, in *Revue Migrations* n° 22. *Sport et immigration. Parcours individuels, histoires collectives*, 2003. pp. 74-75.



**Tableau : Nombre d'entraîneurs étrangers exerçant en Division 1 française (1972-1992)**

### 2.3. La troisième phase : 1993 à nos jours

Curieusement, cette pratique prend fin dès 1993, alors qu'à nouveau, la sélection nationale française vient de rater un grand rendez-vous mondial, la phase finale de la Coupe du Monde aux Etats-Unis. Certes le football des clubs connaît une embellie, notamment avec la victoire de l'Olympique de Marseille en 1993 dans la plus grande compétition européenne, la Ligue des Champions. Mais paradoxalement, lors de ce succès, l'Olympique de Marseille est entraîné par le Belge Raymond Goethals. Si le football français dans son ensemble connaît à nouveau de bons résultats à partir de 1996<sup>2278</sup>, avec une sélection nationale qui s'établit définitivement, en tout cas jusqu'à nos jours parmi les meilleures nations mondiales. Sachant que de 1996 à nos jours, les résultats de l'équipe de France connaissent beaucoup plus de hauts que de bas, il n'est guère surprenant que les clubs français embauchent une forte proposition d'entraîneurs français. Il reste à expliquer cette chute brutale du recrutement étranger de 1993 à 1995, avant l'apparition de bons résultats pour les clubs. Alors que l'arrêt Bosman engendre certes un afflux de représentation étrangère en France, pour autant seulement 20% de ces nouveaux joueurs sont issus de l'Union Européenne<sup>2279</sup>. Si l'arrêt Bosman affecte nettement moins le flux des entraîneurs que celui des joueurs, on peut tenter

<sup>2278</sup> 1996 est également l'année lors de laquelle le Paris S.G. remporte la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe avec à sa tête Luis Fernandez.

<sup>2279</sup> Chiffres valables pour la période 1996-2003. Marc Barreard, *opus cit.*, 2003, p. 76.

d'y déceler plusieurs causes. La première est la situation financière des clubs. En 1989-90, le bilan financier global des clubs de Divisions 1 accuse un déficit de 619 millions de francs. De ce fait, la LNF confie à la Direction nationale de contrôle et de gestion (DNCG) la mission de limiter la surenchère salariale et d'assainir les finances du football professionnel<sup>2280</sup>. Cette émission a été menée de manière assez efficace pour le résultat d'exploitation de la première Division redevienne bénéficiaire en 1994-95. Les sanctions sportives spectaculaires prises à l'encontre des clubs fautifs ont sans doute participé à ce redressement<sup>2281</sup>. On peut penser que dans un contexte de vigilance accrue, les clubs aient pu "contrôler" mieux leur recrutement en évitant de se tourner vers d'autres pays lorsqu'il s'agissait d'embaucher des entraîneurs. La prudence dictée par la surveillance exercée par la DNCG peut contribuer à inciter les clubs à puiser dans le vivier des entraîneurs français. D'autre part, les dirigeants des clubs professionnels se sont organisés pour créer l'Union des clubs professionnels de football (UCPF) en 1990. De ce fait l'UCPF qui collabore avec les instances du football, ne peut rien ignorer du nouveau diplôme fédéral d'entraîneur professionnel (DEPF) créé en 1991 grâce aux efforts de la DTN, et de Gérard Houllier<sup>2282</sup> en particulier. Ce DEPF, désormais indispensable pour entraîner au plus haut niveau, est le garant d'une formation de qualité. L'obtention du DEPF est d'ailleurs subordonnée à celle préalable du DEF, créé lui aussi en 1991, et devenu le sésame indispensable pour entraîner un centre de formation. Ces deux diplômes sont selon les dires d'Aimé Jacquet, les garants d'une « formation exceptionnelle en France<sup>2283</sup> ». Ils permettent de rappeler, le cas échéant, que la formation des cadres est posée depuis de longues années et que les entraîneurs de l'élite ont validé des compétences certaines. Il n'est donc pas obligatoire pour les clubs d'aller rechercher à l'étranger des techniciens dont la formation n'apparaît pas plus complète que celle délivrée dans l'hexagone. De ce fait, les mouvements migratoires des entraîneurs étrangers paraissent bien faibles au regard de ceux enregistrés en France<sup>2284</sup>.

---

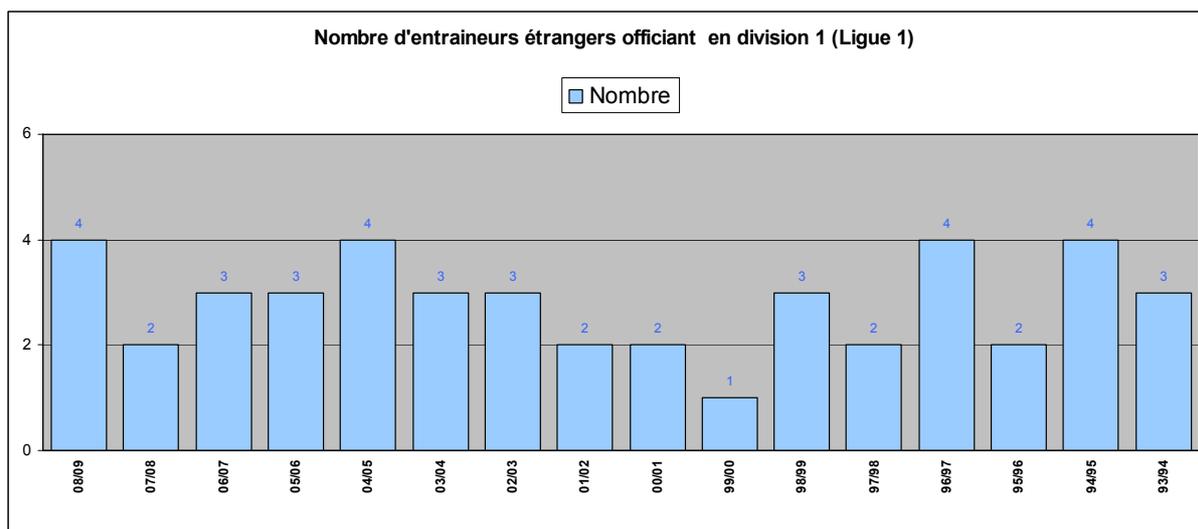
<sup>2280</sup> J.-F. Nys, *opus cit.* 2002, p. 15.

<sup>2281</sup> F. Thiriez. Les clubs français à l'épreuve du « foot business », in *Pouvoirs* n° 101, 2002. p. 66 à 70.

<sup>2282</sup> Gérard Houllier a été nommé entraîneur national en 1988, et DTN en 1990.

<sup>2283</sup> *France Football* n° 2848, 7 novembre 2000. Aimé Jacquet, auréolé du titre de vainqueur de la Coupe du monde de football en 1998, ajoute : « L'Europe est en train de tout nous piquer (□). L'UEFA a pris un technicien de chez nous (Jacques Crevoisier) pour s'inspirer de nos méthodes ».

<sup>2284</sup> OCDE. *Tendances des migrations internationales*. SOPEMI, 2004. Editions 2005. p. 215. En France, depuis 1999, l'immigration permanente augmente de 10 % par an.



**Tableau : nombre d'entraîneurs étrangers exerçant en Division 1 française : 1993-2009**

#### 2.4. Le bilan des immigrations

Depuis le début des années 1990, on peut réellement parler d'une élite professionnelle à forte coloration française en ce qui concerne les entraîneurs. Si parfois un club professionnel de Ligue 1 ou l'autre fait appel à un étranger pour entraîner son équipe fanion, il est rare qu'il ne s'agisse pas d'un ex-joueur évolué en championnat de France. A titre d'exemple, lors des trois saisons allant de 2006-2007, seul Eric Gerets (Olympique de Marseille) n'a jamais évolué en championnat de France. Tous ses homologues étrangers, Badzarevic (Grenoble), Ricardo (Monaco), Correa (Nancy) et Hasek (Saint-Etienne) ont été des joueurs réputés du championnat de France professionnel. Le vivier que constituent les nombreux entraîneurs formés par la DTN et dotés d'une formation de qualité, incite les clubs français à faire confiance aux autochtones, alors que depuis l'arrêt Bosman, à l'inverse, le tiers des effectifs de joueurs est composé d'étrangers.

#### 2.5. L'expatriation

Si l'immigration des entraîneurs étrangers vers la France a sensiblement diminué, il faut nous interroger également sur l'expatriation des entraîneurs. On peut considérer que depuis la création du diplôme d'entraîneur en 1942, les entraîneurs professionnels français ont toujours compté dans leurs rangs des expatriés<sup>2285</sup>. Cependant, les clubs ou sélections dans lesquels officiaient ces hommes n'étaient pas toujours des équipes de renom, et pas souvent

<sup>2285</sup> Pour mémoire, le *bulletin de l'Amicale des entraîneurs* n° 13 d'avril 1953 titrait : « De la Belgique à Tahiti, un article d'exportation. Des entraîneurs français sur tous les continents ».

des équipes de standing équivalent à celui de la Division 1 française. Ainsi, un entraîneur tel que Gilbert Gress, auréolé d'un titre de champion de France avec le R.C Strasbourg en 1979, entraîne le FC Bruges (Belgique) en 1980-81, puis plusieurs clubs du championnat suisse de 1981-91, puis de 1994 à 2001. Mais ces différents championnats ne font pas partie du gotha européen. Sans faire injure au football des différents pays, il est admis également dans les revues scientifiques<sup>2286</sup>, que les cinq ligues majeures européennes sont respectivement l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie et la France. De fait, régulièrement, 1973 à nos jours, des entraîneurs français ayant officié en championnat de France obtiennent des postes dans des clubs étrangers, souvent francophone. Ainsi la Belgique est-elle une terre d'asile pour Daniel Leclercq<sup>2287</sup> (2000-2001) ou pour Albert Cartier<sup>2288</sup> (2003 à nos jours), après leurs expériences respectives en Ligue 1 française. Mais en dehors des possibilités offertes dans les pays limitrophes, d'autres s'offrent aux entraîneurs français qui n'ont pas pu ou pas voulu un poste dans l'hexagone.

#### 2.5.1. Les sélections nationales africaines

Depuis les années 1980, les pays africains et notamment les anciennes colonies françaises accueillent régulièrement des entraîneurs français qui ont exercé en division 1 ou division 2 dans le championnat de France. Jean Vincent, après avoir entraîné le FC Nantes de 1976 à 1982<sup>2289</sup>, devient sélectionneur de l'équipe du Cameroun en 1982, puis de l'équipe de Tunisie en 1986-87. Dans les années 90, puis 2000, le recours à des entraîneurs français s'étend, même s'il ne concerne pas un grand nombre d'individus. On retrouve par exemple Henri Michel<sup>2290</sup> à la tête de la sélection nationale du Cameroun en 1994, du Maroc en 1996 à 2000, de Tunisie en 2001-2002, de Côte d'Ivoire en 2004 à 2006 et à nouveau du Maroc de 2007 à 2008. Roger Lemerre<sup>2291</sup>, quant à lui, est sélectionneur de l'équipe de Tunisie de 2002 à 2008, puis du Maroc de 2008 à 2009. Ces deux derniers exemples concernent deux hommes qui ont certes entraîné au plus haut niveau un ou plusieurs clubs français, mais ont également été occupés par la fonction de sélectionneur de l'équipe de France. Mais la direction de

---

<sup>2286</sup> Se reporter entre autres à *Soccer and society*, published by Rutledge.

<sup>2287</sup> Daniel Leclercq, footballeur professionnel de 1967 à 1983, a entraîné plusieurs clubs français dont Lens, équipe avec laquelle il obtient le titre de champion de France en 1999.

<sup>2288</sup> Albert Cartier, joueur professionnel de 1980 à 1995 a entraîné le FC Metz de 2000 à 2002 après y avoir officié durant cinq saisons en tant qu'entraîneur adjoint.

<sup>2289</sup> Club avec lequel, rappelons le, il a remporté plusieurs titres.

<sup>2290</sup> Henri Michel, 58 sélections en équipe de France de 1967 à 1980, est avant tout réputé pour avoir été le sélectionneur de l'équipe de France de 1984 à 1988, mais il a également entraîné le Paris S.G. (1990-1991).

<sup>2291</sup> Roger Lemerre compte 6 sélections en équipe de France de 1968 à 1971. Après sa carrière de joueur, il entraîne le Red Star puis Lens. Il est nommé sélectionneur de l'équipe de France de 1998 à 2002 et obtient avec la sélection nationale le titre de champion d'Europe des nations en 2000.

sélections africaines s'adresse également à des hommes qui n'ont pas été sélectionneurs : Robert Nouzaret<sup>2292</sup> dirige la sélection de Côte d'Ivoire de 1996 à 1998, puis de 2002 à 2004 et la sélection de Guinée de 2006 à 2009. Alain Giresse<sup>2293</sup> est nommé sélectionneur du Gabon de 2006 à 2008. D'autres entraîneurs ayant obtenu leur diplôme en France, tels que Henryk Kasperczak, entraîneur de la Tunisie de 1994 à 1998 et du Sénégal de 2006 à 2008 ou encore Vahid Halilhodzic, nommé à la tête de la sélection de Côte d'Ivoire, sont également plébiscités. La nomination de Paul Le Guen au poste de sélectionneur de l'équipe du Cameroun en juillet 2009 confirme que l'intérêt pour les entraîneurs issus de la formation française ne se dément pas. A l'inverse, certains entraîneurs formés en France se font d'abord un nom avec une ou plusieurs sélections étrangères parfois après avoir entraîné des clubs africains. Leur parcours en Afrique leur permet de se faire recruter dans l'hexagone et parfois d'occuper des fonctions importantes. Philippe Troussier<sup>2294</sup> est de ceux là, lui dont l'expérience suscite l'intérêt de l'Olympique de Marseille en 2004-2005. De même, les résultats obtenus par Claude Le Roy<sup>2295</sup> lui permettent d'être nommé directeur sportif du Paris SG en 97/98 puis successivement manager général et entraîneur du RC Strasbourg de 1998 à 2000.

#### 2.5.2. Les pays du Moyen Orient (Qatar, Arabie Saoudite, Emirats Arabes Unis)

Une autre destination prisée par les entraîneurs formés en France est constituée par quelques pays riches du Moyen-Orient. Disposant de moyens financiers important, les clubs peuvent se permettre d'offrir des contrats juteux à des joueurs renommés, souvent en fin de carrière, et qui souhaitent augmenter leurs émoluments sans connaître les mêmes pressions que celles inhérentes à des championnats plus renommés. Mais les clubs de ces pays ne se contentent pas d'attirer de grands joueurs, mais également des entraîneurs. Même s'ils ne se tournent pas uniquement vers la France, néanmoins ils n'hésitent pas à s'assurer les services de techniciens renommés. Alain Perrin, après avoir été limogé par l'Olympique de Marseille en 2004, prend brièvement les destinées d'Al Aym aux Emirats Arabes Unis. Jean Fernandez,

<sup>2292</sup> Robert Nouzaret a notamment entraîné Montpellier, Saint-Étienne, Toulouse, Lyon, Bastia, entre 1976 et 1996.

<sup>2293</sup> Alain Giresse, 47 sélections en équipe de France de 1975 à 1986, et titulaire dans l'équipe championne d'Europe des nations en 1984, entraîne Toulouse (1995 à 1998), puis le Paris S.G. en 1998.

<sup>2294</sup> Philippe Troussier a un parcours atypique. Après avoir entraîné en Division 2 française, il connaît une carrière qui, de 1989 à nos jours, le voit entraîner divers clubs ou sélections africain(e)s comme le Maroc, la Côte d'Ivoire, l'Afrique du Sud, le Burkina-Faso, mais également la sélection nationale du Japon et celle du Qatar.

<sup>2295</sup> Claude Le Roy, joueur professionnel de 1968 à 1980, entraîne Grenoble en Division 2 de 1983 à 1985, puis est nommé sélectionneur national du Cameroun de 1985 à 1988, puis du Sénégal de 1990 à 1992. Son parcours l'amènera notamment au Congo (2004-2006), puis au Ghana (2006-2008).

après avoir entraîné Lille en 1994-95, effectue un séjour de plusieurs années en Arabie Saoudite, pays dans lequel il entraîne plusieurs clubs de 1995 à 1998 et devient champion, du Golfe persique avec le club d'Al Shabab Ryad en 1996 avant de remporter la Coupe des Coupes d'Asie avec le club d'Al Nasr Ryad en 1998. D'autres entraîneurs, comme Rolland Courbis<sup>2296</sup> aux Emirats Arabes Unis, en 2003, ou Christian Gourcuff<sup>2297</sup> au Qatar en 2002-2003, ont choisi cette voie, souvent intermédiaire, pour se relancer entre deux mandats en France. Il est vrai que le montant des salaires est indicatif. Tout le problème réside alors pour ces hommes dans la gestion de leur temps de séjour : il appartient de ne pas s'éterniser dans des contrées où l'intérêt financier est élevé, mais l'intérêt sportif moindre que celui proposé en France. Dès lors, le risque de se faire oublier par les clubs français est élevé si l'entraîneur prolonge une carrière au Moyen Orient pendant un laps de temps trop important.

### 2.5.3. Le recrutement par des clubs européens renommés

A partir du milieu des années 1990 apparaît un phénomène jusqu'alors inconnu. Plusieurs clubs des quatre autres ligues majeures recrutent des entraîneurs français renommés. Luis Fernandez<sup>2298</sup> est un des premiers à inaugurer ce processus, en acceptant les propositions de l' Athletic Bilbao après un mandat remarqué au Paris Saint Germain. Il officie durant quatre saisons au sein du club basque, qu'il parvient à faire jouer les premiers rôles en Liga, première division espagnole. Après plusieurs changements de clubs, dont un retour en France au Paris Saint Germain, Luis Fernandez officiera par deux reprises à nouveau en Espagne, à chaque fois pour sauver un club menacé de relégation, l'Espagnol de Barcelone en 2004 et le Bétis Séville en 2007. Un autre club espagnol, la Real Sociedad, emploie Reynald Denoueix<sup>2299</sup> entre 2002 et 2004. S'il est limogé de la seconde saison, en revanche la première l'avait vu mener son club à la qualification en Ligue des Champions. Du côté de l'Angleterre,

---

<sup>2296</sup> A son retour du Qatar, Courbis officie en Ligue 1 à Ajaccio de 2004 à janvier 2006, date à laquelle il est limogé. Il entraîne Montpellier (Ligue 2), de 2007 à 2009, et parvient à faire remonter le club en Ligue 1 à l'issue de la saison 2008/2009.

<sup>2297</sup> Christian Gourcuff, qui avait entraîné Rennes en 2002-2003, est devenu entraîneur de Lorient en 2003, poste qu'il occupe encore lors de la saison 2009/2010.

<sup>2298</sup> Joueur international, Luis Fernandez compte 60 sélections en équipe de France de 1982 à 1992. Il est titulaire dans l'équipe championne d'Europe des nations en 1984. Vainqueur de la Coupe de France en 1995 avec le Paris S.G., il remporte avec ce même club de la Coupe d'Europe des vainqueurs de Coupe en 1996. Il a également entraîné durant quelques mois le club qatari d'Al Rayyan en 2005, et celui du Betar Jerusalem en 2006. Il connaît son seul échec. Nommé entraîneur du Stade de Reims Ligue 2 en cours de saison, il ne parvient pas à éviter au club la relégation en National.

<sup>2299</sup> Ancien joueur professionnel au FC Nantes (1966-1979), Reynald Denoueix entraîne ce même club de 1997 à 2001. Il est limogé fin 2001 malgré le titre de champion de France obtenu quelques mois plus tôt. Il a également remporté la Coupe de France en 1999 et 2000. Il est sans club depuis 2004 mais officie régulièrement en tant que consultant lors des rencontres télévisées.

c'est Jean Tigana<sup>2300</sup> qui a fait figure de pionnier. Après son passage à Lyon puis Monaco, de 1993 à 1995, ponctué par plusieurs réussites spectaculaires, Tigana est embauché par le club londonien de Fulham, et le fait remonter en Premier League anglaise en 2001. Il y officie jusqu'en 2003. Le Calcio en Italie voit officier Didier Deschamps en 2006-2007. Appelé à la rescousse de la "Vieille Dame"<sup>2301</sup>, condamnée à être reléguée en série B en raison d'un scandale majeur relatif à des désignations d'arbitre<sup>2302</sup>, il mène à terme ses objectifs et permet à son club de remonter dès la saison suivante en série A, avant de démissionner juste après ce succès. Mais c'est à nouveau l'Angleterre qui nous fournit les deux meilleurs exemples de réussite pour des entraîneurs français qui ont choisi l'expatriation Outre-Manche. Gérard Houllier est le premier d'entre eux. Approché par Liverpool en 1998, Houllier quitte la DTN pour rejoindre le légendaire club anglais<sup>2303</sup>. Il reste durant six saisons à sa tête de 1998 à 2004 et s'il ne parvient pas à remporter le titre de champion d'Angleterre, il s'adjuge néanmoins la Coupe d'Europe de l'UEFA (1991), la Coupe d'Angleterre, la Cup (2001), la Coupe de la Ligue (2001-2003). Son aura dans le club est réelle à tel point que les supporters des "Reds"<sup>2304</sup> lui attribuent un nouveau surnom : "le Boss"<sup>2305</sup>.

Portrait de **Gérard Houllier** (Noeux-les-Mines 1976-82/ R.C. Lens 1982-85/ Paris S.G. 1985-88/ DTN France 1989-98/ F.C. Liverpool 1998-04/ Olympique Lyonnais 2005-07/ D.T.N. France depuis 2007)

Gérard Houllier est un entraîneur qui connaît une trajectoire différente de celle de nombre de ses collègues. En effet, né en 1947 dans le Pas-de-Calais, il évolue dans des équipes amateurs et n'a jamais été joueur professionnel. De surcroît, sa première profession est professeur d'anglais. Après une première expérience d'entraîneur dans le club amateur du Touquet entre 1973 et 1976, il est recruté par l'équipe de Division 2 de Noeux-les-Mines où il obtient durant six années de bons résultats, ce qui lui ouvre les portes de la première Division 1. En effet, il est recruté par le club voisin du R.C. Lens en 1982. Son sens tactique aiguisé et son amour du jeu collectif suscite l'attention des connaisseurs et permettent à Lens d'obtenir de bons résultats, avec notamment une quatrième et une septième place obtenues respectivement en 1983 et 1985. Gérard Houllier suscite alors la convoitise des grands clubs et est recruté par le Paris S.G. avec lequel il obtient dès sa première saison le titre de champion de France en 1986. Mais lors des deux saisons suivantes les résultats ne

<sup>2300</sup> Jean Tigana, 52 sélections en équipe de France entre 1980 et 1988, est titulaire dans l'équipe championne d'Europe des nations en 1984. Il est vice-champion de France en tant qu'entraîneur de Lyon en 1995, puis champion de France à la tête de Monaco en 1997. Par la suite, il entraînera notamment le Besiktas Istanbul (Turquie) de 2005 à 2007.

<sup>2301</sup> Surnom donné au club de la Juventus de Turin par ses aficionados.

<sup>2302</sup> Cette relégation en série B italienne s'accompagne d'une sanction de 9 points de pénalité à valoir dès le classement initial.

<sup>2303</sup> Le Liverpool F.C. a remporté la Ligue des champions (anciennement dénommée Coupe d'Europe des clubs champions) à cinq reprises (1977, 1978, 1981, 1984, 2005), et le championnat d'Angleterre à 18 reprises.

<sup>2304</sup> The Reds : surnom donné communément à l'équipe du Liverpool FC.

<sup>2305</sup> *France Football* n° 2969, 4 mars 2003. Se reporter au portrait de Gérard Houllier.

sont pas du même acabit et Houllier est écarté à l'issue de la saison 1987-88. Il n'avait pas caché son souhait de rejoindre la D.T.N. et son vœu est exaucé fin 1988. Il est nommé adjoint du sélectionneur de l'équipe de France Michel Platini. Après l'échec de l'Euro 1992, Platini démissionne et Gérard Houllier est promu sélectionneur national. Mais son mandat bien entamé s'achève de façon peu glorieuse à la suite d'une élimination de l'équipe de France de la Coupe du Monde de 1994 aux Etats-Unis alors que rien ne le laissait présager. Deux défaites successives contre Israël puis la Bulgarie à l'automne 1993 sonnent le glas des espoirs français et contraignent Houllier à démissionner. Pour cette raison, l'ouvrage qu'il avait écrit en collaboration avec Jacques Crevoisier, « *Entraîneur. Compétence et passion* », et sous-titré « *Les détails qui font gagner* » ne rencontre évidemment pas le succès auquel il aurait pu prétendre, bien qu'il soit considéré par certains entraîneurs de Division 1 comme un ouvrage de référence. Gérard Houllier reste malgré tout en poste à la D.T.N., au sein de laquelle il a piloté le dossier qui concerne l'abandon du B.E. 3 au profit de l'instauration du D.E.P.F. Il est alors chargé de la sélection nationale des moins de 18 ans de 1994 à 1996 et obtient avec cette dernière le titre de champion d'Europe en 1996. Il s'occupe ensuite de la sélection des moins de 20 ans en 1996-97 avant d'aller relever un nouveau challenge. Il est en effet recruté par le grand club du F.C. Liverpool. S'il ne parvient pas à remporter le championnat anglais avec ce club, il remporte néanmoins plusieurs trophées, notamment au cours de l'exceptionnelle saison 2001 qui le voit gagner la Coupe d'Angleterre, la Coupe de la League, la Coupe d'Europe de l'U.E.F.A. et la Super Coupe d'Europe. Son sens de l'organisation lui vaut d'être surnommé « The boss » en Angleterre<sup>2306</sup>. Il professionnalise le club, veille aux moindres détails tels que la récupération, les dégrassages, les déplacements<sup>2307</sup> □ Il veille au bon état des terrains et aime à raconter que Michaël Owen, un des meilleurs joueurs anglais, lui a révélé aimer s'entraîner sous sa direction car le coach veillait à toujours fournir à ses joueurs des gazons en parfait état<sup>2308</sup>. Houllier veille également à être un homme de communication. Il a développé ce credo depuis de longues années et a contribué à y sensibiliser les entraîneurs dans le cadre du D.E.P.F. Il « *considère que fuir la presse revenait à abandonner une forme de responsabilité et d'autorité. Pour lui, l'entraîneur de haut niveau devait être un homme de communication, aussi bien vis-à-vis des joueurs, du staff que des médias. S'il n'a pas cette dimension dans le monde actuel, il est handicapé, disait-il* »<sup>2309</sup>. Après son éviction de Liverpool à la fin de la saison 2003-04, alors que le club a pourtant terminé à une honorable cinquième place en championnat, il observe une année sabbatique avant d'être recruté par l'Olympique lyonnais qui vient de remporter quatre titres consécutifs de champion de France. Mais Houllier maintient ce cap et le club rhodanien conquiert deux nouveaux titres de champion sous la direction du nordiste. Il ne perd pas le contact avec l'évolution du football international et se rend régulièrement en Angleterre ou dans d'autres pays européens pour suivre les grands matches de la Ligue des champions ou des championnats étrangers. Il se fait alors remplacer par ses adjoints pour diriger les séances d'entraînement à Lyon. Mais Houllier met fin à son contrat un an avant son terme en 2007, afin de pouvoir réintégrer la D.T.N. Il a dans l'idée que le football français est en passe de perdre son avance en matière de formation, et son rang dans la hiérarchie internationale. Il souhaite former des joueurs plus offensifs et plus créatifs. « *Attention, il n'est pas question de former des joueurs de salon, mais bien des joueurs obsédés par l'idée de marquer, dont le bagage technique sera davantage orienté vers le jeu offensif. A nous d'influencer la formation dans cette direction* »<sup>2310</sup>. Il semble à même de proposer de nouvelles orientations au sein de la D.T.N. Cependant, il a été également pris dans les remous qui agitaient l'entourage du football français à la suite de la désastreuse Coupe du Monde de l'Equipe de France en 2010. *L'Equipe Magazine*

<sup>2306</sup> France Football n° 2969, 4 mars 2003.

<sup>2307</sup> Témoignage de son adjoint à Liverpool Patrice Bergues. L'Entraîneur français n° 345, janvier 2002.

<sup>2308</sup> Intervention de Gérard Houllier. Jeudi 4 juin 2009. 4<sup>ème</sup> colloque international « Football & Recherches ». C.T.N.F. Fernand Sastre Clairefontaine.

<sup>2309</sup> France Football n° 3237, 20 mai 2008.

<sup>2310</sup> France Football n° 3207, 25 septembre 2007.

questionne ainsi sa manière d'éviter les responsabilités, même si elle peut être considérée comme légitime, son art de jouer de ses réseaux et salue son sens de la diplomatie<sup>2311</sup>. L'hebdomadaire le prétend candidat dans un futur proche à la présidence de la F.F.F. Gérard Houllier a été décoré de l'Ordre de la légion d'honneur en 2002 et de l'Ordre de l'Empire britannique en 2003.

#### Palmarès en tant qu'entraîneur :

Vainqueur du championnat de France avec le Paris S.G. en 1986.

Vainqueur du championnat de France avec l'Olympique lyonnais en 2006 et 2007.

Vainqueur de la Coupe d'Angleterre avec le F.C. Liverpool en 2001.

Vainqueur de la Coupe de la League avec le F.C. Liverpool en 2001 et 2003.

Vainqueur de la Coupe d'Europe de l'U.E.F.A. avec le F.C. Liverpool en 2001.

Vainqueur du trophée U.N.F.P. du meilleur entraîneur français en 2007 (Olympique Lyonnais).

**« C'est le jeu qui va sauver le football ». Intervention de Gérard Houllier. Jeudi 4 juin 2009. 4<sup>ème</sup> colloque international « Football & Recherches ». C.T.N.F. Fernand Sastre Clairefontaine.**

**« L'entraîneur qui n'explique pas, ça ne marche plus. Les joueurs ont besoin de savoir ». Intervention de Gérard Houllier. Jeudi 4 juin 2009. 4<sup>ème</sup> colloque international « Football & Recherches ». C.T.N.F. Fernand Sastre Clairefontaine.**

**« Vous ne pouvez pas être entraîneur au plus haut niveau sans prendre en compte la notion de spectacle ». Intervention de Gérard Houllier. Jeudi 4 juin 2009. 4<sup>ème</sup> colloque international « Football & Recherches ». C.T.N.F. Fernand Sastre Clairefontaine.**

**« Je crois que l'entraîneur de demain sera plus important et plus habile dans son coaching, ses décisions au bout d'une demi-heure, sentir que cela ne va pas ». Intervention de Gérard Houllier. Jeudi 4 juin 2009. 4<sup>ème</sup> colloque international « Football & Recherches ». C.T.N.F. Fernand Sastre Clairefontaine.**

**« Les Gerets, Mourinho, Magath, ce sont des peaux de vache, mais des peaux de vache sympas avec le sourire. Les joueurs en parlent avec des trémolos dans la voix ». Intervention de Gérard Houllier. Jeudi 4 juin 2009. 4<sup>ème</sup> colloque international « Football & Recherches ». C.T.N.F. Fernand Sastre Clairefontaine.**

Mais l'exemple le plus caractéristique, celui qui constitue la référence ultime parmi tous les entraîneurs français, reste celui d'Arsène Wenger au FC Arsenal. Après avoir quitté le championnat de France pour entraîner le club japonais de Nagoya en 1995, il est sollicité par le club d'Arsenal et plus particulièrement son vice-président David Dein en octobre 1996. Il devient alors le premier étranger à occuper le poste au FC Arsenal. Pour le grand public anglais, il est inconnu puisque le tabloïd anglais "London Evening Standard" titre en une "Arsène who?" lors de sa nomination. Dans le milieu du football professionnel, malgré son exil d'une année au Japon, il bénéficie cependant d'une reconnaissance plus affirmée, puisque son palmarès en France n'est pas resté vierge. De surcroît, en raison du travail qu'il accomplit

<sup>2311</sup> L'Equipe magazine n° 1463, 31 juillet 2010.

au fil des saisons à Arsenal, dont il demeure l'entraîneur à l'orée de la saison 2009-2010<sup>2312</sup>, il acquiert de plus en plus de crédibilité au sein du club, mais également dans le concert international. Au fil des années, Arsène Wenger s'est érigé comme un exemple et un modèle, non seulement dans son pays d'accueil mais également pour les entraîneurs français, et nombreux de ses pairs étrangers. Lors de la distribution de notre questionnaire écrit à des entraîneurs de Ligue 1 et Ligue 2, une de nos questions était la suivante : « *Avez-vous un entraîneur de référence ?* ». Si la plupart des réponses inclinent à penser que la plupart des entraîneurs ne possèdent pas une seule et unique référence, mais empruntent à plusieurs modèles différents, néanmoins le nom de Wenger est le plus cité. Il apparaît à trois reprises, pour deux mentions seulement à Marcelo Lippi<sup>2313</sup>. A ces chiffres, on peut rajouter le témoignage de Jean Fernandez qui révèle avoir eu « *la chance de travailler avec Arsène Wenger*<sup>2314</sup> ».

Portrait de **Arsène Wenger** (Centre de formation du R.C. Strasbourg 1981-83/ A.S. Cannes (adjoint) 1983-84/ A.S. Nancy-Lorraine 1984-87/ A.S. Monaco 1987-95/ Nagoya Grampus Eight 1995-96/ F.C. Arsenal depuis 1996)

Né en Alsace en 1949, Arsène Wenger évolue dans des clubs amateurs durant sa jeunesse. Dès sa plus tendre enfance, il baigne dans le milieu du football car le restaurant de ses parents à Duttlenheim tient lieu de siège social au club local, et Arsène Wenger est le spectateur de nombreuses réunions du comité du club. Après avoir obtenu son baccalauréat scientifique, il fréquente l'Université de Strasbourg et y obtient une licence en électrotechnique ainsi qu'une maîtrise en économie. Dès 1973, il est d'ailleurs sélectionné en équipe de France universitaire au sein de laquelle il honorera 15 sélections au total. Mais il tarde à passer professionnel et ne rejoint le F.C. Mulhouse qui évolue en Division 2 qu'en 1973 à l'âge de 24 ans. Mais au bout de deux saisons il retourne dans les rangs des amateurs de l'A.S. Pierrots-Vauban Strasbourg, avant d'intégrer enfin la Division 1 en signant au R.C. Strasbourg à l'âge de 29 ans. Il y évolue davantage avec l'équipe du centre de formation qu'avec l'équipe professionnelle, avec laquelle il ne dispute que quelques matches entre 1978 et 1981. Il arrête sa carrière de joueur à l'âge de 32 ans pour se consacrer à l'entraînement. Dès 1981, Strasbourg lui confie la direction de son centre de formation. Il y reste deux saisons, avant de rejoindre l'A.S. Cannes en Division 2 en tant qu'entraîneur adjoint. En 1984, il obtient son premier poste d'entraîneur professionnel en Division 1 à l'A.S. Nancy-Lorraine. Il y reste trois saisons et obtient des résultats mitigés. Il ne peut empêcher le club de descendre en Division 2 à l'issue de la saison 1986-87. Cependant, il est recruté par l'A.S. Monaco, équipe avec laquelle il décroche le titre de champion de France dès sa première saison. Il véhicule une image plutôt froide et détachée vis-à-vis des médias, qu'il justifie ainsi : « *J'ai le tempérament alsacien. Quand je prends un*

<sup>2312</sup> S'il n'est pas renouvelé, le contrat de Arsène Wenger prendra fin en juin 2011.

<sup>2313</sup> Entraîneur italien qui a notamment remporté la Ligue des champions avec la Juventus de Turin en 1996, ainsi que plusieurs titres de champion d'Italie. Il a en outre conduit l'équipe d'Italie à la victoire en Coupe du Monde en 2006.

<sup>2314</sup> Entretien du 18 juillet 2003.

*coup sur la tête, je ne montre pas que j'ai mal* »<sup>2315</sup>. Il a la réputation d'un entraîneur qui ne veut rien négliger, veut tout maîtriser dans son équipe et dans l'environnement du club. Monaco lui accorde la liberté de s'établir sur la durée et il est même pressenti pour devenir sélectionneur de l'équipe de France ou l'entraîneur du Bayern Munich au début des années 1990. Il réussit à insuffler un style caractéristique à son équipe qui remporte plusieurs titres. *« Pour parler de l'entraîneur Wenger, il est donc plus rationnel de s'en tenir aux faits et de constater comment, sans rien brusquer des données locales, il a su faire évoluer le style monégasque (technique, beau jeu, esprit offensif) vers la rigueur collective et la force mentale »*<sup>2316</sup>. Il refuse pour mieux travailler dans le club monégasque, mais le club décide de se séparer de lui à l'issue d'une saison 1993-94 jugée décevante par les dirigeants. Il accepte alors l'offre de Nagoya Grampus Eight et n'hésite pas à aller s'établir au Japon pour se confronter à une culture différente. Il y reste 18 mois et y obtient d'excellents résultats. En 1996, sous la pression du vice-président du célèbre club londonien d'Arsenal, il est recruté par les Gunners. La presse anglaise s'émeut du recrutement d'un inconnu en titrant *« Arsène Who ? »*. Mais Wenger impose presque immédiatement une méthode qui plaît, faite d'humilité et de rigueur, et son flegme britannique séduit les supporters, autant que ses schémas de jeu faits de passes courtes et résolument tournés vers l'offensive. Son intelligence tactique est louée autant que son fair-play. Il n'a par exemple pas hésité à faire rejouer en 1999 une rencontre de Coupe d'Angleterre remportée par son équipe parce qu'un but avait été marqué alors qu'un adversaire blessé se trouvait à terre. Il obtient une liberté d'action totale, dans la conduite de l'équipe comme dans le recrutement et justifie ainsi son titre de manager général *« à l'anglaise »*. Il est également impliqué dans la construction du stade ultra moderne et rentable de l'Emirates Stadium dans lequel évolue son équipe depuis 2006. Il répugne à dépenser beaucoup pour acheter des joueurs vedettes, préférant miser sur de jeunes voire très jeunes talents qu'il se charge de faire éclore. *« Je crois avant tout aux vertus du jeu collectif, et on ne peut les maintenir et les développer qu'en ayant une culture à transmettre, une culture qui passe de génération en génération. Et ces générations doivent être imprégnées de ce qui est le club pour pouvoir le transmettre. Si les clubs se réduisent à une porte d'entrée et une porte de sortie, ça ne va pas loin »*<sup>2317</sup>. Cette répulsion à dépenser lui a valu le surnom de « scrooge » de la part de certains médias ou de supporters adverses outre-Manche. Seule ombre au tableau, il manque à son palmarès un grand titre européen : il a en effet disputé une finale dans chacune des Coupes européennes, que ce soit la Ligue des champions, la Coupe des vainqueurs de coupe ou la Coupe de l'U.E.F.A., mais n'en a remporté aucune.

Arsène Wenger a atteint un niveau de notoriété tel que la Légion d'honneur lui a été décernée en 2002, et l'Ordre de l'Empire britannique en 2003. Il est un consultant télévision apprécié par T.F.1, chaîne pour le compte de laquelle il commente les matches de l'équipe de France. Il est également sollicité pour animer des séminaires dans des entreprises et intervient ponctuellement dans la formation du Diplôme universitaire de Manager général de club sportif professionnel, mis en place par l'Université de Limoges en association avec les ligues nationales de football, basket-ball et rugby. A l'été 2010, il a prolongé son contrat avec Arsenal jusqu'en 2014. Il est l'un des entraîneurs les mieux rémunérés au monde<sup>2318</sup>.

La réussite de Arsène Wenger est d'autant plus marquante qu'elle s'établit en Angleterre, dans un pays de tradition et au sein d'un club historique. Peut-être la personnalité de l'alsacien, pondérée et empreinte d'une certaine classe participe-t-elle de sa réussite. Cela ne l'empêche pas d'avoir son franc-parler, de défendre ses intérêts et de se heurter aux sélectionneurs nationaux lorsqu'il estime que ces derniers convoquent ses joueurs lorsqu'ils sont fatigués ou pas dans leur forme optimale. En résumé, cette réussite doit bien être analysée en tant que réussite spécifique d'un individu particulier dans un contexte particulier,

<sup>2315</sup> France Football n° 2444, 9 février 1993.

<sup>2316</sup> France Football n° 2398, 4 mars 1992.

<sup>2317</sup> France Football n° 3207 bis, 28 septembre 2007.

<sup>2318</sup> Il percevait 4,5 millions d'Euros annuels en 2006 et 4,4 en 2007 selon France Football n° 3235, 8 avril 2008.

et ne doit pas servir de prétexte à généralisation, car tous les entraîneurs français qui s'expatrient ne rencontrent ni la même réussite ni les mêmes conditions.

*Palmarès en tant qu'entraîneur :*

Vainqueur du championnat de France avec l'A.S. Monaco en 1988.

Vainqueur de la Coupe de France avec l'A.S. Monaco en 1991.

Vainqueur de la Coupe du Japon avec Nagoya Grampus Eight en 1995.

Vainqueur du championnat d'Angleterre avec le F.C. Arsenal en 1998, 2002, 2004.

Vainqueur de la Coupe d'Angleterre avec le F.C. Arsenal en 1998, 2002, 2003 et 2005.

Elu entraîneur de l'année par *France Football* en 2008.

« *Votre cursus universitaire vous a-t-il servi par la suite ?*

*J'ai toujours été très matheux. Le fait d'avoir une formation de base économique m'a énormément aidé durant ma carrière, notamment quand je me suis retrouvé avec des responsabilités étendues comme ici, en Angleterre ». **Sport U Magazine n° 97, avril 2006.***

« *A mon avis, c'est un métier de célibataire. ( ) J'ai attendu d'avoir quarante-quatre ans pour me caser, trouver une stabilité. Entraîneur, c'est un métier de passionné et les passionnés rendent rarement les gens autour d'eux heureux. Je pense que toutes les femmes que j'ai connues avant ont souffert énormément ou ont été malheureuses ». **Sport U Magazine n° 97, avril 2006.***

Ces derniers exemples d'entraîneurs français embauchés dans les ligues majeures européennes concernent quoi qu'il ait pu écrire une partie de la presse anglaise, des techniciens qui s'étaient forgé une solide réputation dans l'hexagone. Chacun d'entre eux avait remporté avec un club français au moins un titre de champion de France, ou, à défaut une Coupe d'Europe. Presque tous ont été élu meilleur entraîneur de l'année<sup>2319</sup> lors de la remise des trophées UNFP, UNECATEF ou France Football. C'est à ce titre qu'ils ont pu intéresser des clubs renommés des grandes ligues européennes, ce faisant, ces derniers, grâce à ces embauches contribuent à valider la qualité de la formation française.

#### 2.5.4. Emigration. Conclusions

A travers ces multiples exemples, il est permis de se rendre compte, conformément à l'expansion employé par le *Bulletin de l'Amicale des entraîneurs de football*<sup>2320</sup> que l'entraîneur français est demeuré un « *article d'exportation* ». En 2007, le syndicat des entraîneurs, l'UNECATEF, recensait 58 de ses membres partis exercer leurs talents à l'étranger. S'il est délicat d'estimer d'année en année le total réel des entraîneurs français qui

<sup>2319</sup> Luis Fernandez en 1994, Jean Tigana en 1997, Raynald Denoueix en 2001, Didier Deschamps en 2004 pour les trophées UNFP. Luis Fernandez en 1993, Jean Tigana en 1997, Raynald Denoueix en 2001 et 2002 pour *France Football*.

<sup>2320</sup> *Bulletin des entraîneurs de football* n°15, avril 1953.

travaillent à l'étranger, néanmoins le taux de représentativité de l'UNCATEF fournit des chiffres assez significatifs. Alors que le football professionnel français accueille de moins en moins d'entraîneurs étrangers, à l'inverse, c'est de plus en plus d'entraîneurs français qui s'expatrient. Cette tendance, soutenue par la structure "FOOTEXPAT" créée par l'UNECATEF semble s'affirmer par les années à venir. Ces expatriations doivent s'appréhender dans le cadre de la migration des élites professionnelles au niveau mondial, qui se manifeste dans une multitude de formes avec pour conséquence des flux très hétérogènes et très diversifiés<sup>2321</sup>. En Europe occidentale, les circulations de migrant hautement qualifiés sont encouragées tout en rendant difficile leur installation durable<sup>2322</sup>. Les migrations peuvent être la résultante du manque d'infrastructures performantes ou d'opportunités de développement dans le pays de départ<sup>2323</sup>. La situation des entraîneurs professionnels de haut niveau français, qui ont parfois du mal à trouver une place dans un marché national saturé, répond à ces critères. Elle se situe à l'inverse de ce qui est observé en France, pays pour lequel le taux d'immigrés hautement qualifié est bien supérieur aux taux d'immigrés hautement qualifiés<sup>2324</sup>, même si nous devons nuancer le propos car l'OCDE réfère la haute qualification à un niveau d'instruction supérieur<sup>2325</sup>. L'émigration des entraîneurs français professionnels correspond bien à la reconnaissance de leur haute qualification et au transfert de leurs compétences. Une comparaison avec les autres pays européens pourrait se révéler fructueuse. A titre d'exemple, le magazine bihebdomadaire allemand *Kicker Sportmagazin* a publié en juillet-août 2009 une enquête sur les entraîneurs allemands depuis la création du championnat professionnel allemand<sup>2326</sup>, la Bundesliga, en 1963. Il identifie cinq catégories, dont l'une est nommée « *Die Exoten* », c'est-à-dire « Les exotiques ». Elle concerne les trente-cinq entraîneurs qui depuis 1963 se sont expatriés pour prendre la tête d'une sélection nationale. L'un d'eux, Rudi Gutendorf, a dirigé dix-huit sélections nationales différentes, alors que Otto Pfister a été sélectionneur dans huit pays différents. Plus nombreux sont les entraîneurs allemands qui n'ont dirigé qu'une ou deux sélections nationales<sup>2327</sup>. Une perspective de recherche possible serait de vérifier si ces entraîneurs allemands émigrent pour

<sup>2321</sup> M. Nedelcu. Le saut paradigmatique : de la fuite à la circulation, in N. Nedelcu (sous la direction de). *La mobilité internationale des compétences*. Paris, L'Harmattan, 2004. p. 10.

<sup>2322</sup> *Ibid*, p. 12.

<sup>2323</sup> *Ibid*.

<sup>2324</sup> OCDE. *Tendances des migrations internationales*. SOPEMI, 2004. Editions 2005. p. 133.

<sup>2325</sup> *Ibid*.

<sup>2326</sup> « *Deutschland, deine Trainer* » (Allemagne, tes entraîneurs). *Kicker Sportmagazin* n° 58/29. Woche. 13. Juli 2009. *Kicker Sportmagazin* n° 60/30. Woche. 20. Juli 2009. *Kicker Sportmagazin* n° 61/31. Woche. 27. Juli 2009. *Kicker Sportmagazin* n° 64/32. Woche. 3. August 2009. *Kicker Sportmagazin* n° 66/33. Woche. 10. August 2009.

<sup>2327</sup> *Kicker Sportmagazin* n° 66/33. Woche. 10. August 2009.

les mêmes raisons que leurs homologues français, ainsi que dans quelle mesure ils rentrent en concurrence avec ces derniers.

### 3. Le Diplôme d'entraîneur professionnel de football (D.E.P.F.)

Les compétences des entraîneurs français sont attribuées par le diplôme qui leur est délivré : le DEPF. Certes, il n'est pas question de les réduire à la seule délivrance de ce diplôme. Néanmoins, le DEPF est le gage qu'une qualité de formation à la française. Sa création en 1991 a permis au football français de se doter d'une cohorte d'entraîneurs aptes à répondre aux problèmes posés par l'évolution du football de haut niveau moderne, ce qui n'était pas forcément le cas avant cette date. Comme nous l'avons évoqué précédemment la création du diplôme d'entraîneurs à deux niveaux en 1942 fut suivie par celle du diplôme à trois niveaux en 1955, seul ce dernier garantissant en théorie la possibilité d'exercer à l'échelon professionnel. Ces trois niveaux préfiguraient ceux créés par la suite partir de 1963. La loi du 6 août 1963 énonce que *"nul ne peut enseigner contre rémunération l'éducation physique ou sportive s'il n'est muni d'un brevet d'état<sup>2328</sup> attestant l'aptitude à exercer cette fonction*». Le décret de juin 1972 prolonge cette loi en créant trois degrés dans le brevet d'état. Avec l'application du décret du 12 juin 1972 sur les brevets d'état d'éducateur sportif, l'entraîneur professionnel doit à partir de 1973 être titulaire du B.E.3 complet. Seuls les entraîneurs instructeurs qui ont obtenu leur diplôme avant cette date, donc avec une dénomination désormais caduque, peuvent en théorie continuer à exercer au sein d'un club professionnel.

Dès 1973, pour décrocher leur diplôme, les entraîneurs de football, doivent à l'instar de leurs collègues des autres disciplines sportives subir un examen de formation, commun à chacun des trois niveaux du brevet d'Etat. La réussite à cet examen et à celui de l'examen spécifique au football conditionne donc l'obtention du diplôme. En matière de football, cette situation n'est pas sans engendrer de nombreux problèmes souvent liés au niveau d'instruction scolaire des candidats<sup>2329</sup>. De ce fait, régulièrement les cadres de l'UNECATEF soulignent que les examens de la formation commune du brevet d'Etat sont trop durement

---

<sup>2328</sup> Sur cette question, J.-P. Saint-Martin. L'emploi sportif vu à travers son histoire : des Brevets d'Etat aux professorats de sport, in T. Terret (sous la direction de). *Education physique, sport et loisir. 1970-2000*. AFRAPS, 2000. pp. 251-268.

<sup>2329</sup> Guy Roux déclare : « Il y a quinze ans on trouvait des meneurs d'hommes purs, sans grande connaissance intellectuelle. (□) Ils n'avaient pas de culture générale (□) ». *France Football* n° 2569, 4 juillet 1995.

notés, et qu'ils sont souvent inaccessibles à de nombreux candidats<sup>2330</sup>. Ce constat valable pour l'ensemble des niveaux, inquiète les responsables de la DTN. Dans un rapport adressé à Jean Fournet Fayard, président de la FFF en décembre 1989, la DTN Gérard Houiller souligne la dichotomie qui existe entre l'esprit à former les cadres de haut niveau dans un sport, et celui des responsables de la FFF, pour qui l'entraîneur titulaire de BE3 doit être un homme de terrain responsable de la section professionnelle d'un club<sup>2331</sup>. Or selon la DTN, dès le BE2, le "diplôme d'éducateur sportif privilégie davantage l'éducateur d'État que l'éducateur de club<sup>2332</sup>". Gérard Houiller souligne donc qu'il y aurait en matière de football à former davantage de spécialités et appuie ses propos en les étayant avec l'analyse des situations de tous les entraîneurs de Division 1 et de Division 2 françaises. Il s'avère que seuls 15% des entraîneurs sont réellement en règle. Les chiffres sont éloquentes. De 1973 à 1989, seuls 20 à 30% des candidats reçus au spécifique du BE1 passent et obtiennent le BE1 tronc commun. 30 à 40% des BE2 spécifique passent le tronc commun pour obtenir le BE2 complet. 109 entraîneurs ont obtenu la note de 14 au BE2, indispensable condition pour s'inscrire au BE3. Seuls 6 d'entre eux sont allés au terme du BE3, c'est-à-dire 5,5%<sup>2333</sup>. Pour la saison 1988-89, sur 56 entraîneurs de Division 1 et 2, on trouve 6 entraîneurs-instructeurs ancien régime (avant 1973). Sur les 50 restants, diplômés post 1973, on trouve seulement 3 entraîneurs qui ont le BE 3 complet (Sérafín, Orsatti, et Mombaerts<sup>2334</sup>) et donc 94% de cas dérogatoires ou en situation d'infraction<sup>2335</sup>. Le constat est donc évident : la formation commune du 3<sup>e</sup> degré correspond d'autant moins aux besoins du football professionnel qu'elle semble irréalisable pour beaucoup de candidats, compte tenu des exigences du diplôme. Gérard Houiller écrit qu'il est en effet « *UTOPIQUE de penser que des joueurs de haut niveau puissent à 35 ans, après avoir dû quitter le milieu scolaire à 15-16 ans, avoir les bases et les aptitudes intellectuelles suffisantes pour rédiger deux mémoires à caractères scientifiques ou non* »<sup>2336</sup>.

Pour que l'état de la situation avérée ne se complique pas, et que le football professionnel français ne perde pas de crédibilité en ce qui concerne son encadrement, la DTN

<sup>2330</sup> Georges Boulogne et Roger Lemerre. *Procès verbal de la réunion commune du bureau de l'Amicale des éducateurs et du bureau de l'UNECATEF*, 7 août 1980. Ou encore *Procès verbal de la commission centrale de l'enseignement de la FFF*, réunion du 22 avril 1983.

<sup>2331</sup> Gérard Houiller. Rapport sur la formation des entraîneurs de haut niveau et leur situation actuelle. Paris, le 13 décembre 1989. *Archives personnelles* de Georges Boulogne.

<sup>2332</sup> *Ibid*, p. 8.

<sup>2333</sup> *Ibid*, p. 20.

<sup>2334</sup> En 1989, Jean Sérafín est l'entraîneur de Tours, Paul Orsatti celui de Martigues et Erik Mombaerts celui de Guingamp. Ces trois clubs évoluent en Division 2. Cela signifie qu'aucun club de Division 1 ne possède d'entraîneur possesseur du BE 3.

<sup>2335</sup> *Ibid*.

<sup>2336</sup> *Ibid*, p. 25.

propose des mesures concrètes. Il propose de retenir l'idée de la Direction des Sports de mettre sur pied des sessions de haut niveau pour l'obtention de BE2. Ensuite, après l'obtention du BE2, la formation devrait être très spécialisée et très pointue. Gérard Houllier propose donc un projet de formation très complet pour un brevet fédéral d'entraîneur de haut niveau, avec comme condition d'admissibilité pour les candidats, l'obtention du brevet d'Etat d'éducateur sportif 2<sup>ème</sup> degré complet, assorti de la note de 14 aux épreuves spécifiques. Des stages de recyclage annuels sont également prévus. Ces propositions ont pour but de mettre en lumière l'inadaptation des règlements en matière d'encadrement pour le football de haut niveau, d'assainir la situation en vigueur, car beaucoup de clubs, contre leur volonté, contreviennent à la loi, et enfin de mettre sur pied une structure fédérale de haut niveau après le BE2, afin de ne pas affronter l'abandon des candidats lors de l'accès à l'échelon supérieur, à une étape où la spécialisation lui paraît indispensable<sup>2337</sup>. Ces projets de réforme proposés par Gérard Houllier et l'ensemble de la DTN, et soutenus par la FFF sont suffisamment convaincants pour que l'autorisation de les mettre en œuvre soit accordée à la FFF. Afin que le diplôme corresponde réellement à la fonction d'entraîneur professionnel, de plus en plus exigeante, la création, du DEPF en 1991 s'est avérée une étape indispensable. Cette création s'accompagne de celle d'un autre diplôme, le certificat d'entraîneur de centre de formation<sup>2338</sup> avec des enseignements adaptés aux exigences particulières de cette fonction. Le programme du DEPF comprend deux modules et s'étale sur deux années. Le premier module consiste en six sessions de trois jours et est sanctionné par un examen final. La participation aux six modules est obligatoire pour se présenter à l'examen. Les thèmes abordés sont les suivants : préparation athlétique, tactique, communication, psychologie et management, gestion et administration, vidéo. En outre, une présentation orale d'un texte sur le football dans l'une des quatre langues européennes est exigée. Le second consiste en un stage d'une semaine complète dans un club étranger, ou sur une compétition internationale validée par le cahier des charges de la DTN. Ce stage doit donner lieu à un rapport qui doit être accepté par le jury et soutenu devant les candidats du DEF spécifique<sup>2339</sup> ou du DEF théorique dans un délai de deux ans.

La quasi-totalité des entraîneurs qui ont répondu à notre questionnaire écrit<sup>2340</sup> confirment la qualité de la formation et l'intérêt qu'ils ont éprouvé à la suivre. Les contenus

---

<sup>2337</sup> *Ibid*, p. 28.

<sup>2338</sup> Ce certificat est communément appelé « le formateur » dans le milieu du football.

<sup>2339</sup> Il s'agit de l'équivalent du BEES 2 spécifique.

<sup>2340</sup> Questionnaire écrit envoyé à une liste d'entraîneurs, entraîneurs adjoints, entraîneurs de gardiens, préparateurs physiques en mars 2003.

du DEPF et du DEF leur semblent d'une réelle richesse et incontestablement en phase avec les réalités du terrain et les difficultés qu'ils peuvent rencontrer au quotidien<sup>2341</sup>. Il nous est difficile pour le moment de fournir des chiffres exacts, car la FFF et la DTN n'ont pas donné suite à nos demandes. Il serait pourtant intéressant de connaître le nombre de diplômes attribués depuis 1991 et également le pourcentage de réussite de chaque session<sup>2342</sup>. A titre d'exemple, la session 2006-2008 a consacré 10 candidats sur 14, dont Pablo Correa, Frédéric Hantz, Jean Guy Wallemme<sup>2343</sup>. Quant à la session 2009-2010, après le premier module, 14 candidats sur 17 sont provisoirement reçus, en attendant de confirmer au cours du deuxième module, c'est-à-dire, le stage à l'étranger et son rapport. Comme on peut le constater, les taux de réussite sont élevés, mais ce n'est guère étonnant lorsque l'on sait que tous les candidats ont obtenu au minimum la note de 14/20 à la partie spécifique du diplôme précédent, le DEF. Un DEF qui présente un intérêt indéniable pour les candidats, non seulement en raison des apports effectués par des entraîneurs nationaux en place depuis des années pour certains, mais également en raison des rencontres et confrontations informelles avec d'autres entraîneurs occasionnées dans les rassemblements<sup>2344</sup>. En ce qui concerne le DEPF, l'accès en est assez protégé. Les hommes qui n'ont pas évolué au niveau professionnel durant leur carrière de joueur ont plus de mal que les anciens professionnels à simplement bénéficier de l'admission à la formation<sup>2345</sup>. Ils peuvent y prétendre s'ils sont titulaires du DEF et justifient de six années de présence à la tête d'un centre de formation d'un club professionnel. Cependant, les examens du diplôme semblent aux yeux de certains observateurs sanctionner moins l'aptitude à diriger une équipe professionnelle qu'un glorieux passé de joueur<sup>2346</sup>, ce qui ne remet cependant nullement en cause la finalité de la formation dispensée. Des accès privilégiés ont été aménagés pour favoriser l'accès des anciens professionnels, et notamment les internationaux. A partir du milieu des années 80, les joueurs internationaux souvent mobilisés au mois de juin pour disputer des phases finales de Coupe du Monde ou de Championnat

---

<sup>2341</sup> Cependant, Elie Baup, entraîneur des Girondins de Bordeaux en 2003, précise : « Rien ne remplace l'expérience et le vécu sur le terrain et dans les clubs ». Quant à Albert Cartier, entraîneur du FC Gueugnon en 2003, il rajoute : « Il y a un proverbe qui dit à peu près ceci : « Dans la théorie on sait tout et cela ne fonctionne pas, dans la pratique ça marche et on ne sait pas pourquoi ».

<sup>2342</sup> *France Football* n° 2849, 14 novembre 2000, donne néanmoins les chiffres de 270 DEF en France pour 183 DEPF. Mais dans ce chiffre, il faut tenir compte des diplômes obtenus avant 1991 et donnant lieu à une équivalence.

<sup>2343</sup> Pablo Correa est entraîneur de l'AS Nancy-Lorraine depuis 2002, est toujours en poste en janvier 2010. Jean Guy Wallemme a disputé 509 matches en tant que joueur professionnel entre 1986 et 2002, entraîne un club amateur en 2006 et aspire à entraîner une équipe professionnelle. Il obtiendra ce poste à Lens en 2008. Il en est toujours l'entraîneur en janvier 2010. Frédéric Hantz est en 2006 l'entraîneur du Mans, club de Ligue 1.

<sup>2344</sup> Entretien avec Cyril Serredzum, 17 mars 2005.

<sup>2345</sup> Entretien avec Francis de Taddeo, 9 août 2004.

<sup>2346</sup> *Ibid.*

d'Europe se plaignaient de ne pouvoir suivre les stages de formation d'entraîneur. De ce fait, depuis 1995, les internationaux qui comptaient 30 sélections et 250 matches en Première Division, ont bénéficié d'une formation adaptée : des joueurs comme Tigana, Giresse, Luis Fernandez, en ont bénéficié. Après la Coupe de Monde 2002, une autre génération de joueurs, celle de Didier Deschamps et Laurent Blanc, a bénéficié également de cette possibilité. Les contenus abordés dans les différents modules proposés sont en adéquation réellement à l'air du temps, avec des questions pointues et des sujets très en rapport avec les interrogations diverses des candidats.

*F. de Taddeo :<sup>2347</sup>*

*C'était pas forcément nouveau. Par contre, il y a des gens, effectivement, qui voyaient le football souvent sous l'angle du joueur, qui avaient aussi une démarche, qui avaient comment dirais-je, une grande euh je dirais compétence technico-tactique, qui ne savaient peut-être pas bien la formuler. Bon, alors que là, ça leur donnait les clés pour mieux formuler ce qu'ils avaient comme idée. Et puis, comment dirais-je, après la technico-tactique, il y a un contenu, toujours dans le domaine technologique, de préparation athlétique, donc là, c'était fait par Jean Gallice, prof d'EPS, qui appartenait à la DTN.*

*LG : Oui, ancien Girondin de Bordeaux ?*

*FDT : Voilà, c'est ça ! Bon, là c'était intéressant, parce qu'il a remis au goût du jour des choses que peut-être la DTN, ou ses prédécesseurs à la DTN avaient mis un peu de côté, par exemple, l'Interval-training Fox et Matthews, alors qu'à une époque, on parlait plus Cometti que*

*LG : Oui, tout-à fait !*

*FDT : Bon là, on a eu des choses comme ça, et puis, après, sur l'aspect comment dirais-je il y avait aussi bon, un cours sur la sophro. Après, il y avait un contenu de management, ce qu'ils appelaient management, donc c'était Jean-Pierre Dolly, D.O. deux L., Y., qui nous faisait les cours, donc là on a eu la chance d'avoir une soirée avec Jean-pierre Riboud, PDG Danone, euh, on a eu comment dirais-je aussi, des choses en particulier dans tout ce qui était expérience internationale, en préparation à ce qui serait une carrière d'entraîneur, mais à l'étranger. Bon, donc il y a des choses vraiment intéressantes à prendre, donc là c'était effectivement du très concret*

*LG : D'accord, donc des intervenants extérieurs ?*

*FDT : Non, c'est lui même qui le faisait, mais en particulier en revenant toujours sur le domaine de l'entreprise voilà. Comment que ça se passe là, comment que ça se passe chez Nestlé, comment que ça se passe là, à quoi vous devez vous attendre, sur le contrat de travail, mais le contrat de travail à l'étranger. Il y avait un module, mais un énorme module qui était, comment dirais-je, basé sur la PNL, bon là c'était un module en tout ça devait faire quatre-vingt heures quoi*

*LG : Ah ouais, ouais, c'est quand même vaste !*

*FDT : Ouais, c'était costaud, avec toujours cette définition d'objectifs, la communication.*

<sup>2347</sup> Ibid.

LG : Ca, je suppose que c'est relativement récent, enfin ce n'est peut-être pas très répandu dans le monde du foot ?

FD : Si, parce que nous, au diplôme de formateur, on a eu un contenu qui était moins important, mais qui était, qui était déjà riche. Bon ça, c'était encore plus, bon l'idée c'est toujours « comment passer son message », bon, les cartes du monde différentes, t'as la carte du monde, j'ai la mienne, et comment on peut rentrer en communication avec des cartes du monde différentes, quoi ? Donc là, c'était, merde.., c'était Franck, c'était un Franck, et il est passé récemment dans le site de la Fédé, euh si tu vas sur le site de la Fédé, ils parlent du DEPF, et tu verras qu'il va en parler.

LG : D'accord, j'irai voir.

( )

FDT : Ouais, c'est indispensable. Ça, je trouve que c'est un contenu, on a fait je crois, 12 ou 16 heures, par rapport à la PNL, je crois que c'était disproportionné. On a tous souhaité qu'il y en ait beaucoup plus dans le futur. Voilà. Alors ça c'est 16 heures. Et puis après, il y avait un module, dans technologie, il y avait aussi la vidéo. Donc, la vidéo, c'était d'abord initiation, avec euh un travail euh bon on était en cours et on avait un match à analyser, et on devait ressortir, comment dirais-je, les éléments essentiels, en 10 minutes faire un petit montage vidéo, qui montre sur l'équipe qu'on avait, on avait 2 matches de l'équipe, montrer ce qui était le plus important, dans la façon de jouer de cette équipe là, et peu après, à l'examen proprement dit, on avait à préparer, à la maison, on avait à préparer une vidéo de 10 minutes sur une équipe, comment jouer contre par exemple, la Tunisie, vous allez jouer contre la Tunisie, qui est championne d'Afrique, euh, donc caractéristiques, points forts, points faibles, et à partir de là, comment, comment lutter contre elle, quoi ! Voilà, la Tunisie, ou l'Allemagne, enfin une équipe, quoi ? une équipe de haut niveau, bien sûr. Ensuite, on avait un contenu, je dirais juridique, on va dire juridique, alors dans le juridique, il y avait plusieurs éléments, il y avait, euh comment dirais-je, euh, il y avait tout ce qui avait trait au, au constitution des sociétés, bon, les clubs, SAOS, SASP, etc tout ce qui était contrat de travail, bon tous ces aspects là, et puis il y avait le domaine financier, bon ça c'était l'Institut de Limoges qui faisait le juridique et financier, dans le financier c'était l'analyse d'un bilan, analyse d'un compte de résultats, euh, etc. Voilà, et on était interrogé, à l'examen, il y avait une épreuve sur chaque.

La cohérence de la formation réside dans le fait qu'elle tente de s'adapter à l'évolution de la profession d'entraîneur et de tenir compte des problèmes les plus concrets possibles. De surcroît, l'obligation d'effectuer un stage à l'étranger correspond bien aux attentes des entraîneurs de haut niveau et leur permettent d'enrichir leur expérience professionnelle<sup>2348</sup>. Enfin le fait de présenter un texte dans une des quatre langues européennes officielles permet à la DTN de préparer l'élite des entraîneurs à une mobilité internationale en progression

<sup>2348</sup> Entretien avec Jean Fernandez, 18 juillet 2003.

constante dans la profession. Les contenus du DEPF, s'ils ne sauraient se substituer à l'expérience acquise sur le terrain, lors des entraînements et des compétitions, lors de la gestion sportive d'équipe, répondent bien au besoin des lauréats, qui expriment presque unanimement leur satisfaction<sup>2349</sup>. De surcroît, dans les mêmes circonstances que lors du DEF, les stagiaires témoignent de l'importance que revêtent les échanges informels et les confrontations d'idées. Enfin, parce que des recyclages annuels sont organisés par la DTN, tout titulaire du DEPF est assuré de se tenir informé des évolutions de son sport. Il peut soumettre ses interrogations à des pairs et n'éprouve donc pas de difficulté à assurer sa formation continue. Cette *refonte périodique des savoirs* est nécessaire, en raison de l'évolution rapide des exigences et de l'usure de la connaissance acquise et routinisée<sup>2350</sup>. Cette forme de formation continue devient d'autant plus indispensable que la profession d'entraîneur de football de haut niveau s'inscrit réellement dans certaines prévisions du Commissariat général du plan pour la période 2000-2010, notamment celles qui prévoient un développement d'emplois très qualifiés<sup>2351</sup>. Ainsi, poursuivant les orientations impulsées par Georges Boulogne lors de la période précédente, la DTN, en imposant les recyclages, permet aux entraîneurs les plus qualifiés de comprendre qu'à l'instar de ce qui se pratique *chez les ingénieurs, les cadres, les chercheurs, les enseignants, les chefs d'entreprise, les professions libérales, le recyclage professionnel fait partie de la définition même de leur fonction, et est une condition de survie professionnelle*<sup>2352</sup>. En « inventant » ces diplômes, le DEF, le certificat de formateur et le DEPF, Gérard Houllier n'a pas seulement contribué à en faciliter l'accès à des hommes qui auraient échoué à obtenir le BEES 2 et le BEES 3. Il a également permis d'éloigner des candidats qui n'auraient pas été du sérail, et auraient présenté le risque de ne pas bénéficier de l'expérience du football de haut niveau<sup>2353</sup>. Enfin, plus que la sélection du public concerné, c'est dans l'adéquation de la formation aux exigences du haut niveau que réside l'apport de ce DEPF. Il permet de compléter une formation plus généraliste reçue en amont par des apports spécialisés et adaptés. Il contribue à maintenir la formation française en tête des formations dispensées en Europe à l'égal de celles qui existent en Italie ou en Allemagne<sup>2354</sup>. Devenu le sésame indispensable pour entraîner les clubs professionnels en France, le DEPF est devenu pour les entraîneurs de haut niveau un symbole identitaire fort.

<sup>2349</sup> Enquête écrite concernant 10 entraîneurs de Ligue 1 et Ligue 2, 2003.

<sup>2350</sup> J.-Y. Trépos. *Sociologie de la compétence professionnelle*. Nancy, Presses universitaires, 1992. p. 30.

<sup>2351</sup> P. Carré. *L'Apprenance. Vers un nouveau rapport au savoir*. Paris, Dunod, 2005. pp. 27-29.

<sup>2352</sup> C. Dubar. *La formation professionnelle continue*. Paris, La Découverte, 2004. p. 93.

<sup>2353</sup> « La fédé a réussi à faire passer son propre DEF pour éviter l'accès à des non spécialistes ». Entretien avec Francis de Taddeo, 18 juillet 2003.

<sup>2354</sup> Le « master per allinatori professionisti di prima categoria » pour l'Italie, et le diplôme de football de l'Ecole de Cologne pour l'Allemagne.

Le nouveau titulaire « se voit » et les autres le voient. Il est tout à coup transporté dans un groupe social différent, par l'acquisition d'une qualification juridique qui a forcément un impact sur son identification et sa socialisation<sup>2355</sup>. Cette qualification établit un lien entre ceux qui possèdent le même diplôme, né du sentiment d'appartenance à une même catégorie juridique, et qui s'identifie avec le lien de fraternité<sup>2356</sup>.

L'obstination de Gérard Houllier, sa personnalité, son charisme, liés aux divers travaux et consultations entrepris, ont légitimé ses propositions et permis de finaliser ce projet d'un DEPF accessible qui n'élimine pas des anciens joueurs professionnels sur la base de connaissances théoriques trop pointues.

#### 4. L'évolution du football français de haut niveau

Les compétitions européennes se sont largement ouvertes aux clubs dans les années 60 (la Coupe d'Europe des vainqueurs de Coupe<sup>2357</sup>, et la Coupe européenne des villes de foire<sup>2358</sup> sont venues s'ajouter à la Coupe d'Europe des clubs), et ont engendré des comparaisons avec les résultats obtenus par les nations européennes. Dès les années 70, ces résultats sont d'ailleurs pris en compte par l'U.E.F.A., et donnent lieu au calcul d'un indice par pays, qui permet de déterminer directement le nombre de représentants que ce dernier peut aligner en coupe de l'UEFA<sup>2359</sup> (nouvelle dénomination de l'ancienne Coupe des villes de foire). Depuis 1995, une nouvelle compétition, la Coupe Intertoto, permet aux clubs qui ne sont pas situés aux places d'honneur, mais se classent néanmoins dans la première moitié de leur championnat, de prétendre à une place en Coupe de l'UEFA. Enfin, la formule de la Champion's League<sup>2360</sup> (l'ancienne Coupe d'Europe des Clubs) contribue à multiplier le

---

<sup>2355</sup> A. Supiot. *Critique du droit du travail*. Paris, PUF, 2002 (pour la présente édition). pp. 82-83.

<sup>2356</sup> *Ibid.*

<sup>2357</sup> La première édition de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe a eu lieu lors de la saison 1960/61, et la dernière en 1998/99. Depuis 1999/2000, les clubs vainqueurs de coupe de chaque pays participent à la Ligue Europa, communément avec les clubs qui ont terminé aux places d'honneur et disputaient auparavant la coupe de l'UEFA.

<sup>2358</sup> Cette compétition a été créée en 1958.

<sup>2359</sup> C'est à partir de l'édition 1971/72 que la Coupe d'Europe des villes de foire devient Coupe de l'UEFA. Elle est réservée aux clubs qui terminent aux places d'honneur de leur championnat (de 1 à 5 représentants selon les pays).

<sup>2360</sup> En 2003/2004, par exemple, 32 équipes disputent un premier tour par poule de 4. Les deux premiers de chaque poule sont qualifiés pour un deuxième tour, toujours par poule de 4, à l'issue duquel, à nouveau les 2 premières équipes de chaque poule sont qualifiées pour des 1/8èmes de finale par matches aller-retour. Ainsi, toute équipe qualifiée pour les 1/8<sup>ème</sup> de finale aura au préalable disputé 12 matches.

nombre de rencontres<sup>2361</sup>. De ce fait, au fil des décennies, le nombre de confrontations annuelles contre d'autres clubs européens augmente dans le football français ce qui soumet inévitablement le travail effectué par les entraîneurs à des comparaisons, au regard des résultats obtenus. Cependant, il faut bien reconnaître que dans la majorité des cas, c'est des résultats obtenus dans les compétitions nationales, et en particulier le championnat national, que dépend la stabilité de l'entraîneur, en vertu du jugement qui est porté sur lui. Les coupes européennes (à part dans le cas des clubs les plus huppés) lui permettent dans la plupart des cas de constituer éventuellement un capital de confiance supplémentaire auprès des interlocuteurs du club, en cas de succès, plutôt qu'elles ne contribuent à son instabilité.

A partir des années 90, de plus en plus, ce n'est plus seulement la sélection nationale seniors qui fournit les éléments de référence, mais les sélections nationales dans leur ensemble. En effet, les résultats obtenus par les Espoirs, les -18 ans, -17 ans, les -16 ans permettent de juger de la qualité du travail effectué par les entraîneurs des centres de formation, et par les entraîneurs des centres de préformation. Si la décennie des années 1960/69 a été la moins performante dans l'histoire du football français depuis celle de 1920/29 sur le plan des résultats de l'équipe de France, les années 1969/73 laissent entrevoir des progrès sensibles, qui hélas pour Georges Boulogne et les entraîneurs professionnels ne sont pas assortis d'une qualification pour les phases finales des principales compétitions internationales : la Coupe d'Europe des Nations de 1972 en Belgique, les Coupes du Monde de 1970 au Mexique et 1974 en Allemagne. En ce qui concerne les clubs français engagés dans les différentes coupes européennes, le bilan dressé par Georges Boulogne<sup>2362</sup> est le suivant :

---

<sup>2361</sup> Le format a connu des modifications successives depuis 1992. Certains pays peuvent compter jusqu'à 4 représentants en Champion's League.

<sup>2362</sup> *Archives personnelles* de Georges Boulogne. Notes dactylographiées, avec la mention manuscrite rajoutée en en-tête : « *texte de base pour la réunion du 28 septembre 1973* ». p. 2.

**Tableau : Bilan des résultats de l'équipe de France de football (1960-1973)**

<b>SAISON</b>	<b>NOMBRE DE MATCHES</b>	<b>VICTOIRES</b>	<b>NULS</b>	<b>DEFAITES</b>	<b>RATIO</b>
<b>1960/61</b>	<b>8</b>	<b>3</b>	<b>2</b>	<b>3</b>	<b>1</b>
<b>1961/62</b>	<b>6</b>	<b>0</b>	<b>1</b>	<b>5</b>	<b>0,16</b>
<b>1962/63</b>	<b>7</b>	<b>1</b>	<b>3</b>	<b>3</b>	<b>0,71</b>
<b>1963/64</b>	<b>6</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	<b>4</b>	<b>0,50</b>
<b>1964/65</b>	<b>7</b>	<b>3</b>	<b>1</b>	<b>3</b>	<b>1</b>
<b>1965/66</b>	<b>8</b>	<b>2</b>	<b>3</b>	<b>3</b>	<b>0,87</b>
<b>1966/67</b>	<b>6</b>	<b>2</b>	<b>0</b>	<b>4</b>	<b>0,66</b>
<b>1967/68</b>	<b>6</b>	<b>2</b>	<b>2</b>	<b>2</b>	<b>1</b>
<b>1968/69 (mars)</b>	<b>4</b>	<b>0</b>	<b>1</b>	<b>3</b>	<b>0,25</b>
<b>(mars) 1969/70</b>	<b>7</b>	<b>4</b>	<b>1</b>	<b>2</b>	<b>1,28</b>
<b>1970/71</b>	<b>8</b>	<b>4</b>	<b>2</b>	<b>2</b>	<b>1,25</b>
<b>1971/72</b>	<b>9</b>	<b>5</b>	<b>1</b>	<b>3</b>	<b>1,22</b>
<b>1972/73</b>	<b>6</b>	<b>2</b>	<b>1</b>	<b>3</b>	<b>0,83</b>

**Commentaire :** Une victoire rapporte 2 points, un match nul 1 point et une défaite 0 point. D'après les calculs de Georges Boulogne, un ratio de 1,50 correspond à une première place au classement européen. Un ratio compris entre 1,25 et 1,30 équivaudrait à un classement entre la 7<sup>ème</sup> et la 9<sup>ème</sup> place européenne, un ratio de 1 à un classement entre la 12<sup>ème</sup> et la 13<sup>ème</sup> place et un ratio de 0,75 à 0,80 à un classement aux alentours de la 20<sup>ème</sup> place.

Selon le DTN, un barème applicable à tout championnat ou compétition, qui correspond à des chiffres de rendement ou ratio (R) permet de déterminer avec certitude un classement précis. A la lumière de ces chiffres, il apparaît que la France se classe au dix-septième rang européen sur dix ans (1963-1972), au seizième rang européen sur cinq ans (1967-1972), et au douzième rang pour les trois dernières années (1969-1972)<sup>2363</sup>. Ces résultats médiocres sont, selon l'analyse du DTN, imputables à plusieurs facteurs : la qualité insuffisante des joueurs français, trop faibles en valeur athlétique, en potentiel physiologique, en technique, en

<sup>2363</sup> *Ibid.* Le classement établi sur les années 1969-1972 est le suivant : 1. RFA. 2. URSS. 3. Angleterre. 4. Italie. 5. Hongrie. 6. Yougoslavie. 7. Belgique. 8. RDA. 9. Espagne. 10. Hollande. 11. Roumanie. 12. France.

pouvoir de récupération, en valeur morale, et avec un manque de combativité et de persévérance à l'effort constaté par les principaux entraîneurs français<sup>2364</sup>. Les faiblesses répertoriées des footballeurs français sont unanimement expliquées par les membres de la Commission centrale technique<sup>2365</sup> par l'effet de deux causes : la formation insuffisante ou trop tardive ainsi que la quantité insuffisante de cette formation. De surcroît, ces faiblesses sont mesurées à l'aune de tests physiques répertoriés, comme celui de Cooper, Margaria ou Astrand<sup>2366</sup>. Lorsque les équipes françaises les utilisent pour évaluer leur effectif, il apparaît que ce sont les éléments étrangers évoluant en championnat de France qui obtiennent les meilleurs résultats, largement devant la grande majorité des joueurs professionnels français<sup>2367</sup>. Pour ce qui est de la technique, les entraîneurs qui ont officié au préalable à l'étranger, comme René Hauss et surtout Stefan Kovacs, nommé sélectionneur de l'équipe de France le 14 août 1973, apportent des éléments de comparaison en rapport avec leur expérience internationale. Selon Stefan Kovacs<sup>2368</sup>, le joueur français de 1973 semble « à 70 % de ce qu'il y a de bon en Europe<sup>2369</sup> ». Si les premières volontés de la Commission centrale technique vont dans le sens d'une sensibilisation des entraîneurs à exiger davantage de leurs joueurs en quantité comme en qualité<sup>2370</sup>, des décisions concrètes sont prises par les responsables du haut niveau. La première d'entre elles réside dans l'invitation lancée par la DTN, forte de l'ensemble de ses membres, à recevoir son homologue allemande à Landersheim, sur le site alsacien de la société Adidas, les 4 et 5 novembre 1974. Le choix des invités n'est pas plus anodin que celui de l'endroit. Adidas est le sponsor de la sélection nationale allemande, qui après avoir remporté le titre de championne d'Europe des nations en 1972, est auréolée de sa récente victoire en Coupe du monde, disputée en juin et juillet 1974 sur ses terres. On peut considérer que cette réunion provoquée par la DTN française s'inscrit également dans une volonté de construction européenne persistante dans les années 1970, lors desquelles chaque pays de la Communauté résiste à la tentation du repli sur soi qu'avait fait naître le choc pétrolier de 1973, chacun tentant de se réfugier dans une « *autarcie*

<sup>2364</sup> Ibid.

<sup>2365</sup> *Procès verbal de la Commission centrale technique*. Réunion du 28 septembre 1973. pp. 6-9. Cette commission est composée de : Georges Boulogne. Albert Batteux. Jules Bigot. Antoine Federicci. Henri Guérin. René Hauss. Robert Herbin. Michel Hidalgo. Stefan Kovacs (sélectionneur de l'équipe de France). Pierre Pibarot. Gaby Robert. Le Dr Vrillac.

<sup>2366</sup> Ces tests servent à déterminer des éléments liés à la valeur physique de l'athlète, tels que la consommation d'oxygène maximale, la vitesse maximale aérobie, la faculté de récupération.

<sup>2367</sup> *Procès verbal de la Commission centrale technique*. Réunion du 28 septembre 1973. p.8.

<sup>2368</sup> Après avoir remporté à plusieurs reprises le championnat et la Coupe de Roumanie avec le Steaua Bucarest, Kovac prend la direction de l'Ajax Amsterdam et permet au club batave de conserver en 1972 et 1973 la Coupe des clubs champions qu'il avait remportée sous la direction de Rinus Michels en 1971.

<sup>2369</sup> *Procès verbal de la Commission centrale technique*. Réunion du 28 septembre 1973. p. 8.

<sup>2370</sup> Ibid, p.12.

*précautionneuse* » pour résoudre ses propres problèmes<sup>2371</sup>. Certes, en matière de football, les problèmes français sont flagrants au regard de la très bonne santé du football allemand, mais la volonté de rechercher des solutions hors des frontières hexagonales est manifeste chez les dirigeants des entraîneurs. Sans doute la DTN du football accuse-t-elle un certain retard sur un sport comme l'athlétisme, qui dès les années 1940 a multiplié les échanges avec l'étranger, bien aidé dans cette démarche par la personnalité et la fonction de Maurice Baquet ainsi que par les infrastructures de choix que présentes à l'INS<sup>2372</sup>. Mais elle est plus que jamais désireuse de combler cette lacune. Helmut Schön, le sélectionneur allemand, ainsi que ses collaborateurs tiennent un langage clair : « *Tout est affaire de mentalité (Mentalität)* », et cette mentalité consiste à savoir souffrir<sup>2373</sup>. D'autre part, les entraîneurs allemands mettent l'accent sur la notion d'intensité, qui doit guider tout entraînement. Et cette intensité doit émerger le plus souvent possible d'une situation d'affrontement. Helmut Schön déclare : « *C'est qu'en France, on veut s'entraîner libre, sans adversaire, alors que les Allemands font tout avec opposition*<sup>2374</sup> ».

« *La mentalité au travail* », « *travailler dur* », <sup>2375</sup> sont autant de formules et de leitmotifs qui s'imprègnent dans les esprits des membres de la DTN, d'autant qu'un homme comme Georges Boulogne n'avait pas attendu cette confrontation avec ses homologues germaniques pour en être persuadé. Le modèle allemand, gage de réussite, est celui dont il faut s'inspirer. Nous entendons modèle dans le sens particulier de ce qui peut être imité. Pierre Arnaud<sup>2376</sup> établit cinq constats qui concernent l'utilisation de la méthode des modèles dans la recherche historique. L'un de ces constats est que « *le modèle intègre dans une sorte de « moule » des situations, des phénomènes homologues et, du même coup, attire l'attention de ceux qui ne s'y coulent pas* ». Il s'agit ici pour le football français de repérer quels sont les modèles qui « fonctionnent » dans le football allemand, de le décrire, l'analyser et dans ce cas précis recopier les procédures d'entraînement. Les discours des entraîneurs de première et deuxième divisions françaises relaient ces principes, d'autant que les constats relatifs aux

---

<sup>2371</sup> R. Rémond. *Le XXème siècle de 1914 à nos jours ; Introduction à une histoire de notre temps*. 3. Paris, Seuil, 2002 pour la nouvelle édition augmentée. pp. 274-275.

<sup>2372</sup> A. Roger, 2003, *opus cit.*, p. 271.

<sup>2373</sup> *Archives personnelles* de Georges Boulogne. Notes personnelles de Georges Boulogne sur la « Réunion Direction technique nationale-Entraîneurs allemands », tenue les 4 et 5 novembre 1974. p. 2.

<sup>2374</sup> *Ibid*, p. 4.

<sup>2375</sup> *Ibid*, p. 6.

<sup>2376</sup> P. Arnaud. Sport et changement social : la méthode des modèles et l'histoire des exercices physiques, in *Sport, relations sociales et action collective*. Actes du colloque des 14 et 15 octobre 1993 à Bordeaux. Talence, éditions de la maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 1995. p. 729.

faibles efforts consentis par les joueurs évoluent peu<sup>2377</sup>. Stefan Kovacs souligne la teneur de l'effort à fournir : « *Vous devez être plus exigeants, plus durs avec les joueurs : obtenir une participation plus totale à l'entraînement, entraînement que vous devez rendre plus rude, plus dur (jusqu'à l'extrême) ; engager la responsabilité personnelle des joueurs dans les matches (leur rappeler leurs faiblesses) et durcir les exigences dans le comportement en match* »<sup>2378</sup>. Ces affirmations du sélectionneur d'origine roumaine sont tenues dans le contexte qui suit le choc pétrolier de 1973, qui a imposé aux entreprises de maximiser leurs taux de profit pour pouvoir survivre dans un contexte de crise et d'incertitude. Ce postulat suggère qu'il est primordial d'identifier les éléments qui favorisent la productivité et les moyens à mettre en œuvre pour accroître le profit réel ou potentiel<sup>2379</sup>. En cette période difficile pour les citoyens français, les propos de Stefan Kovacs ont moins de risques d'être perçus comme étant en décalage avec la réalité, comme cela aurait pu être le cas lors des Trente glorieuses. Stefan Kovacs, qui s'appuie sur son expérience, n'hésite pas à prétendre qu'en Allemagne, en Hollande, ou en Belgique, les entraîneurs traitent beaucoup plus durement leurs joueurs, à la fois sur le terrain et en dehors. Il a fait le tour des clubs pour sélectionner de nombreux joueurs et dispose d'éléments de comparaison. Ce point de vue qui s'adresse aux entraîneurs des équipes professionnelles est relayé de la même façon par Georges Boulogne, en direction des entraîneurs des centres de formation : « *Il faut revenir sans cesse sur notre problème essentiel : celui de la quantité de travail (□). En qualité de techniciens du football, nous savons qu'il faut d'abord et surtout faire des joueurs sans cesse meilleurs et pour cela, travailler beaucoup et encore (□) Travailler mieux et davantage que les autres, telle doit être notre règle d'or* »<sup>2380</sup>. La teneur du discours et le champ sémantique auquel appartiennent les termes ne laissent pas de place au doute : Une rigueur accrue est indispensable. En ce sens, Kovacs et Boulogne n'en restent pas au stade d'une simple accusation dirigée vers les joueurs, mais au contraire placent les entraîneurs face à leurs responsabilités. Ils ne doivent pas se contenter de subir et chercher à justifier le comportement de ceux qu'ils entraînent au regard de conditions environnementales ou humaines, mais au contraire s'obliger à bousculer l'ordre établi. Les entraîneurs français entrent alors dans une période au cours de laquelle leurs questionnements et réflexions reposent sur des données plus concrètes, dans lesquelles ils peuvent puiser des éléments de réponse. Les apports de la physiologie, la meilleure prise

<sup>2377</sup> J.-P. Destrumelle, entraîneur de l'US Valenciennes : « *Chez nous, les joueurs voient toujours l'aspect jeu avant l'aspect travail* ». P.V. De la réunion des entraîneurs de Division I (et division II), lundi 22 septembre 1975, au GFP.

<sup>2378</sup> *Ibid*, p.12.

<sup>2379</sup> L. Boyer. N. Equilbey. *Histoire du management*. Paris, les éditions de l'organisation, 1990. pp. 134-135.

<sup>2380</sup> P.V. du stage d'entraîneurs formateurs des clubs de première et deuxième divisions, avril 1975.

en compte de découvertes récentes permettent à des entraîneurs tels que André Menaut (Girondins de Bordeaux) ou Roger Lemerre (Red Star) d'affiner leurs connaissances pratiques en matière d'endurance, de VO2 max, et d'en faire profiter leurs collègues entraîneurs<sup>2381</sup>. Il ne s'agit pas de faire étalage de connaissances purement théoriques, mais bien de déterminer des bases de connaissances scientifiques de l'activité des joueurs afin, à partir de ces bases, de déterminer les intensités maximales et optimales qui pourront être fixées lors de la réalisation d'un exercice. Le but recherché est bien d'augmenter la quantité d'efforts fournis à une intensité élevée, et donc une amélioration de la qualité de l'entraînement, liée à des programmations d'intensités supérieures à ce qu'elles étaient par le passé.

En raison de la conjonction de deux facteurs, à partir de 1976, il est possible de constater un progrès net du football français, révélé par deux indicateurs principaux. Le premier réside dans les résultats obtenus par l'AS Saint-Étienne : demi finaliste de la Coupe d'Europe des clubs champions en avril 1975, le club stéphanois se hisse jusqu'à la finale en mai 1976, stade de la compétition atteint pour la dernière fois par un club français, le stade de Reims, en 1959. Rien d'étonnant à ce que Robert Herbin, l'entraîneur stéphanois, soit alors invité à proposer un exposé oral sur le thème de l'entraînement, devant ses homologues professionnels, lors d'une réunion orchestrée par la DTN<sup>2382</sup>. Il convient de faire fructifier sur un plan national les acquis nés de cette réussite, et de procurer aux autres entraîneurs français des exemples basés sur un modèle<sup>2383</sup> qui a fait ses preuves. Saint-Étienne est en effet devenue aux yeux des Français une équipe compétitive au niveau européen<sup>2384</sup>. Selon Jacques Ferran, trois conditions majeures expliquent cette réussite à un haut niveau. La première est la volonté dont fait preuve l'équipe, la seconde réside dans la polyvalence des joueurs, qui doivent savoir tout faire avec le ballon, et la troisième est la condition physique irréprochable des joueurs<sup>2385</sup>. L'intervention de Robert Herbin sollicitée par la DTN, loin de susciter des jalousies ou des rancœurs, répond au contraire aux souhaits des entraîneurs français<sup>2386</sup>. Un deuxième indicateur de la vitalité nouvelle du football français réside dans la qualification de la France pour la phase finale de la coupe du monde de 1978, obtenue le 16 novembre 1977 à l'issue d'une victoire contre la Bulgarie. L'amélioration de la situation du football français<sup>2387</sup>

---

<sup>2381</sup> *Procès verbal de la réunion des entraîneurs de Première et deuxième divisions*, le lundi 12 avril 1976 au siège du GFP. p. 12.

<sup>2382</sup> *Procès verbal de la réunion des entraîneurs de division 1 et 2* du 20 septembre 1976.

<sup>2383</sup> Sur la notion de modèle : P. Arnaud, 1995, *opus cit.*, pp. 722-729.

<sup>2384</sup> Edito de Jacques Ferran. *France Football* n° 1542, 28 octobre 1975.

<sup>2385</sup> *Ibid.*

<sup>2386</sup> André Menaut, entraîneur des Girondins de Bordeaux, avoue : « *Il est indéniable que Saint-Étienne a montré la voie* ». *France Football* n° 1527, 15 juillet 1975.

<sup>2387</sup> *L'Equipe* du 14 novembre 1977 titre : « *Le boom du football français* ».

est avalisée par la DTN, pour laquelle les effets ressentis sont liés à une meilleure formation, que la création récente des centres de formation doit rendre plus performante encore. Elle est due également à la nature de l'entraînement des joueurs professionnels français, qui « *a augmenté en durée et en intensité* », et selon Georges Boulogne « *atteint probablement ses limites actuelles aux environs de 10/12 heures par semaine, avec un entraînement biquotidien 2 jours par semaine*<sup>2388</sup> ». La qualité de l'entraînement se manifeste dans l'attention portée à des points tels que l'amélioration de la technique individuelle et collective, la personnalisation de l'entraînement, le travail au poste<sup>2389</sup>. Elle permet d'engendrer « un progrès de fond », lequel provient d'un « travail de fond » fourni par les entraîneurs<sup>2390</sup>. Le témoignage de joueurs français majeurs, Jean-Marc Guillou<sup>2391</sup> (32 ans) et Henri Michel (30 ans)<sup>2392</sup> confirme l'orientation nouvelle prise par le football français et ses entraîneurs. Jean-Marc Guillou témoigne qu'un jeune footballeur était heureux de devenir professionnel dans les années 1960, et que lorsqu'il parvenait à réaliser ses ambitions, il considérait que l'essentiel était réalisé<sup>2393</sup>. Henri Michel constate depuis ses débuts des progrès sur le plan technique qui ont provoqué des améliorations techniques corrélées à une évolution morale. Il rajoute même : « *Et le footballeur professionnel n'est plus un maudit, qu'on prend pour un fainéant, pilier de bistrot et joueur de cartes. (□) les jeunes joueurs sont préparés et formés plus tôt, plus longtemps, plus sérieusement* »<sup>2394</sup>.

Les progrès constatés en l'espace de cinq années sont tels que même un homme pondéré comme Georges Boulogne qualifie la période d'euphorique<sup>2395</sup>, tout en appelant ses condisciples à garder raison. La non qualification de l'équipe de France pour la phase finale du championnat d'Europe des nations de 1980 est d'ailleurs de nature à justifier la prudence prônée par Georges Boulogne. Et plutôt que de s'endormir sur leurs lauriers, les techniciens préfèrent recentrer l'attention des entraîneurs sur des points précis ou récurrents. Les points particuliers concernent des manques français relatifs à des postes particuliers : la

<sup>2388</sup> Procès verbal de la réunion des entraîneurs de 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> divisions. GFP., lundi 12 décembre 1977. p. 4.

<sup>2389</sup> *Ibid*, p.5.

<sup>2390</sup> *Ibid*.

<sup>2391</sup> Jean-Marc Guillou, professionnel de 1964 à 1984, connaît 19 sélections en équipe de France de 1974 à 1978. Il entraîne l'AS Cannes de 1983 à 1985, avant de fonder des académies de football en Côte d'Ivoire.

<sup>2392</sup> Henri Michel, professionnel de 1966 à 1982, n'a connu qu'un seul club, le FC Nantes. Il est sélectionné à 58 reprises en équipe de France entre 1967 et 1980. Il succèdera à Michel Hidalgo au poste de sélectionneur de l'équipe de France de 1984 à 1988, entraînera le Paris S.G. (1990-1991), avant de connaître une carrière d'entraîneur en Afrique, à la tête de clubs ou de sélections nationales comme la Tunisie, la Côte d'Ivoire, le Maroc, de 1994 à nos jours.

<sup>2393</sup> *France Football* n°1648, 8 novembre 1977.

<sup>2394</sup> *Ibid*.

<sup>2395</sup> Procès verbal de la réunion de la Direction Technique nationale, mardi 24 octobre 1978 à la FFF. p. 2.

France manque de grands gardiens et de grands buteurs. Comment les former<sup>2396</sup> ? Les points récurrents se préoccupent toujours et encore de physiologie, et notamment de la procédure à adopter pour utiliser des tests fiables, en vue d'améliorer le dosage de l'intensité, et partant, la qualité de l'entraînement<sup>2397</sup>. L'appel à des professeurs de physiologie de renom, tels que le Pr. Petrescu, permet de répondre à quelques incertitudes<sup>2398</sup>. De toute évidence, la recherche de qualité en matière d'entraînement, doublée d'exigences nouvelles envers l'implication des joueurs, permet au football français de jouer un rôle intéressant dans les grandes compétitions internationales. L'équipe de France dispute la demi-finale de la Coupe du Monde 1982 contre l'Allemagne, qu'elle perd à Séville à l'issue d'une rencontre entrée dans *la mémoire collective*<sup>2399</sup>. De surcroît, elle devient championne d'Europe en 1984 lors d'une compétition organisée sur ses terres et dont elle est favorite, ce qui aurait constitué quelques années auparavant « *une performance inimaginable, un rêve insensé*<sup>2400</sup> ». De plus, ce statut de favori décerné avant l'épreuve représente de fait une reconnaissance internationale de sa qualité. Si effectivement l'équipe de France compte dans ses rangs des joueurs d'exception à l'image de Michel Platini, Alain Giresse, Jean Tigana, Luis Fernandez et d'autres, l'émergence de ceux-ci a été favorisée par le travail en profondeur effectué dans tout le football français, qui forme des éducateurs diplômés et compétents en plus grand nombre, et au sommet de la pyramide chère à Pierre de Coubertin, par l'action quotidienne des entraîneurs de football professionnels. Ces résultats permettent à Georges Boulogne de dresser un bilan positif de l'évolution du football français, mais l'invitent également à enjoindre les éducateurs et entraîneurs professionnels à continuer à travailler<sup>2401</sup>. En effet, après le temps de la consécration vient le temps de la confirmation. S'établir durablement au sommet de la hiérarchie internationale est désormais l'objectif fixé à l'équipe de France, forte d'une nouvelle performance de choix avec sa troisième place obtenue lors de la Coupe du monde de 1986 au Mexique<sup>2402</sup>. Lorsque l'équipe de France est éliminée de la phase finale du championnat d'Europe des nations en 1988, contrairement aux discours émergents dans les années 1960, le ton adopté par les responsables de la DTN est moins défaitiste. Au contraire, c'est vers des valeurs cultivées lors de la décennie précédente que se tournent les entraîneurs

<sup>2396</sup> Procès verbal de la réunion des entraîneurs des divisions 1 et 2, lundi 9 avril 1979.

<sup>2397</sup> Georges Boulogne : « Le « pif » ne suffit pas. Il nous faudrait une batterie de tests simples ». Procès verbal des entraîneurs de première et deuxième divisions, lundi 10 décembre 1979. p. 2.

<sup>2398</sup> *Ibid.*

<sup>2399</sup> En référence à l'ouvrage de M. Halbwachs. Paris, 1950. Paris, Albin Michel, 1997, pour la nouvelle édition revue et augmentée. 295 p.

<sup>2400</sup> Georges Boulogne. *L'Entraîneur français au service du football* n° 198, 1984.

<sup>2401</sup> *L'Entraîneur français au service du football* n° 200, 1984.

<sup>2402</sup> Edito de Georges Boulogne. *L'Entraîneur français au service du football* n° 218, 1986.

français : « *Courage, volonté, travail*<sup>2403</sup> ». L'absence de l'équipe de France à la finale de la Coupe du monde de 1990, si elle est préoccupante pour les entraîneurs français et la DTN, n'est pas vécue avec la même inquiétude, voire le même pessimisme que lors des décennies précédentes. Il est vrai que désormais, malgré quelques accrocs, le football français s'est assez solidement implanté dans les premières places de la hiérarchie européenne. Si entre 1960 et 1969 il occupait la dix-huitième place européenne selon un barème établi par France Football et validé par Georges Boulogne<sup>2404</sup>, il s'établit à la douzième place pour la décennie 1970-1979, notamment grâce aux bons résultats obtenus à partir de 1976<sup>2405</sup>. Enfin, sur l'ensemble des douze années suivantes, de 1980 à 1991, la France obtient le quatrième rang européen, émergeant en particulier à la première place lors des années 1984 et 1991. La retraite internationale de la « génération Platini » a certes contribué à affaiblir la sélection nationale. Mais, fait nouveau, ce sont les centres de formation créés grâce à la charte de 1973 qui constituent des motifs d'espoir pour les instances du football français. « *Et on peut penser (□) que les nouvelles générations bâties sur la rigueur du travail des Centres de Formation, vont exprimer, à l'instar du football allemand, un fond de valeur athlétique et collective permanente qui maintiendra notre football dans la fourchette de 5<sup>ème</sup> à 8<sup>ème</sup> □*<sup>2406</sup> ».

En ce qui concerne les clubs, les progrès du football français, s'ils sont moins spectaculaires, n'en restent pas moins réels. Le coefficient UEFA établi dès la saison 1973/74 en fonction des résultats obtenus par les clubs dans les compétitions européennes, en est le révélateur. Si les clubs français occupent la dixième place pour la période 1973-1985, ils progressent jusqu'à la cinquième place lors de la période 1985-1991<sup>2407</sup>. L'amélioration est assez spectaculaire lorsqu'on compare ces résultats avec ceux obtenus par les équipes hexagonales depuis la création des coupes européennes de football.

<sup>2403</sup> Titre de l'édito de Georges Boulogne. *L'Entraîneur français au service du football* n° 241, 1988.

<sup>2404</sup> *L'Entraîneur français au service du football* n° 274, mars 1992.

<sup>2405</sup> 1976 : 7<sup>ème</sup>. 1977 : 4<sup>ème</sup>. 1978 : 5<sup>ème</sup>. 1979 : 8<sup>ème</sup>.

<sup>2406</sup> *L'Entraîneur français au service du football* n° 274, mars 1992.

<sup>2407</sup> *L'Entraîneur français au service du football* n° 275, avril 1992.

**Tableau : Bilan des résultats des clubs français en Coupe d'Europe<sup>2408</sup> (1955-1972)**

SAISONS	NOMBRE DE MATCHES	VICTOIRES	NULS	DEFAITES	RATIO
1955/72	188	66	33	89	0,87
1963/72 (10 ans)	118	37	20	61	0,79
1969/72	54	14	10	30	0,70

« L'amélioration du football français repose donc tout bonnement sur l'amélioration des joueurs nationaux<sup>2409</sup> ». Cette formule due à Georges Boulogne doit être comprise selon lui comme la somme des efforts accomplis, depuis les premières années de la décennie 1970, tant dans la formation des joueurs que dans l'organisation technique des clubs, et elle implique que « les joueurs français actuels sont supérieurs à leurs aînés, tant par eux-mêmes que par comparaison avec les joueurs étrangers<sup>2410</sup> ». Son interprétation est que ces résultats sont dus de façon indissociable aux joueurs professionnels, et à ceux qui les ont préparés, les techniciens professionnels. Ce ne sont pas des solutions miracles qui ont pu engendrer ces améliorations, mais bien un travail en profondeur initié par la DTN et mené par les entraîneurs, au sein des structures de plus en plus performantes que sont les centres de formation. De nombreux joueurs de l'équipe de France sont issus des centres de formation, et les autres nations européennes reconnaissent volontiers la valeur des joueurs hexagonaux. A titre d'exemple, en 1994/95, sept joueurs français internationaux jouent dans des clubs étrangers de renom : Marcel Desailly (AC Milan) ; Jean-Pierre Papin (Bayern Munich) ; Eric Cantona (Manchester United) ; Basile Boli (Glasgow Rangers) ; Didier Deschamps (Juventus Turin) ; Jocelyn Angloma (Torino) ; Alain Boghossian (Naples). Tous ces joueurs sont issus des centres de formation. Dans les années 1990, à titre d'observateur éclairé, Georges Boulogne porte sur le championnat de France de division 1 alimenté par les joueurs formés

<sup>2408</sup> Tableau tiré des archives personnelles de Georges Boulogne. Notes dactylographiées, avec la mention manuscrite rajoutée en en-tête : « *texte de base pour la réunion du 28 septembre 1973* ». p. 2.

<sup>2409</sup> *Ibid.*

<sup>2410</sup> *Ibid.*

dans les centres de formation, un regard bienveillant. Il le juge de plus en plus intéressant, voire passionnant<sup>2411</sup>.

La France est désormais solidement établie dans les premiers rangs du classement des nations européennes en ce qui concerne les équipes nationales. De 1990 à 1999, elle ne se situe jamais au-delà de la quatrième place. De 2000 à 2009, la performance est très légèrement inférieure, puisque la France est abonnée selon les années soit à la quatrième place, soit à la cinquième. Alors qu'il occupe le poste de manager du RC Strasbourg en 2002, Marc Keller<sup>2412</sup>, fort de son expérience de joueur, se livre à une analyse comparative du football professionnel anglais, allemand et français. Selon lui, la France est en avance sur le plan de la formation, en raison de l'existence de ses centres de formation. Par contre, si l'Allemagne accuse du retard, en revanche l'Angleterre semble combler le sien<sup>2413</sup>. Dans les années 2000, la formation à la française est saluée par les principaux dirigeants français, et selon le président de la Ligue française de football Frédéric Thiriez, « *enviée dans le monde entier en raison de ses excellents résultats et de l'explosion permanente de ses jeunes talents (□) due aux techniciens français*<sup>2414</sup> ». S'il est un fait établi à l'aube des années 2000, c'est que la France est une nation phare aux yeux des autres nations européennes en matière de formation des joueurs. La victoire en Coupe du Monde en 1998, suivie du titre de championne d'Europe des nations en 2000 ont bien entendu accru l'intérêt porté par les autres nations au modèle français. Le pendant est que désormais les autres nations copient le modèle français. Le DTN adjoint Jean-Pierre Morlans<sup>2415</sup>, après avoir assisté au 24<sup>ème</sup> symposium de l'UEFT (Union Europäischer Fussball Trainer, qui regroupe des techniciens et amicalistes européens) en dresse un bilan lucide : beaucoup de pays européens se sont largement inspiré de la France, et ils progressent vite, que ce soit dans les schémas d'organisation générale du football, dans la mise en place des centres de formation et de préformation. Des pays tels que la Suisse, l'Autriche, la Turquie, la Hollande □ combler leur retard sur la France, qui elle-même a mis en place ses centres de préformation avec moins de célérité qu'elle ne l'aurait escompté, en raison de querelles entre la FFF et les clubs professionnels<sup>2416</sup>. Cette préformation, qui concerne les joueurs de 13-14 ans est fondamentale et « *doit être rigoureuse, (□) notamment*

---

<sup>2411</sup> L'Entraîneur français au service du football n° 296, août 1994.

<sup>2412</sup> Marc Keller, 6 sélections en équipe de France de 1995 à 1998, a évolué au FC Mulhouse puis au FC Strasbourg de 1987 à 1996, puis en Allemagne à Karlsruhe (1996-98), et enfin dans trois clubs anglais, West Ham, Portsmouth et Blackburn (1998-2001). Il deviendra par la suite manager général du RC Strasbourg puis de l'AS Monaco.

<sup>2413</sup> L'Entraîneur français. La revue au service du football n° 346, avril 2002.

<sup>2414</sup> Frédéric Thiriez. L'Entraîneur français. La revue au service du football n° 349, janvier 2003.

<sup>2415</sup> Jean-Pierre Morlans a été nommé DTN adjoint en 1982.

<sup>2416</sup> L'Entraîneur français. La revue au service du football n° 353, janvier 2004. pp. 4-5.

*en nombre d'heures et de charges de travail. Il faut préparer MENTALEMENT et PHYSIQUEMENT des joueurs pour des matches de haut niveau répétés (□). Soyons, par ailleurs, très exigeants sur la mentalité des joueurs. Ils doivent ainsi se forger une MENTALITE de COMPETITEUR sans cesse mise à l'épreuve<sup>2417</sup> ».*

De fait, deux constats se dégagent. Tout d'abord, s'il est acquis que la France a confirmé lors des années 1990 puis 2000 sa place dans le concert des grandes nations européennes, ce classement flatteur est dû en grande partie à la qualité de la formation à la française. En ce sens, les compétences des entraîneurs des centres de formation, aptes à développer les habiletés des joueurs, ainsi que celles des entraîneurs professionnels, aptes à utiliser et optimiser ces habiletés, sont évidemment valorisées. Mais un autre paramètre rentre en ligne de compte : la qualité de cette formation, qui implique un nombre élevé d'entraîneurs intervenant aux différents niveaux du cursus des joueurs, risque de concerner de plus en plus l'entraîneur de l'équipe professionnelle, notamment lorsqu'il coiffe également la casquette de manager ou directeur sportif. En effet, les meilleurs clubs étrangers recrutent les joueurs français de plus en plus jeunes, de la même manière que les clubs français font venir des joueurs issus de certaines filières en Afrique par exemple, assez précocement. Dans le premier cas, l'entraîneur de l'équipe professionnelle sera désireux de conserver à tout prix les meilleurs jeunes dans le club, afin des les intégrer à l'équipe fanion avant qu'ils ne migrent vers un club étranger.

## **Conclusion du chapitre 2**

Cette période est marquée par la création du syndicat U.N.E.C.A.T.E.F. en 1977. Il est curieux de le voir émerger à la fin des années 1970, à un moment où il est impossible de ne pas constater la faiblesse du taux de syndicalisation dans la France contemporaine<sup>2418</sup>. Le syndicalisme en général, son fonctionnement et la faiblesse de son rapport avec le public qu'il cible sont à questionnés par les spécialistes<sup>2419</sup>. Mais davantage qu'un syndicat, même s'il en a la dénomination, l'U.N.E.C.A.T.E.F. ressemble à une communauté d'appartenance, à une coordination salariale telle que celles qui sont nées dans la deuxième moitié des années 1980

---

<sup>2417</sup> *Ibid*, p. 5.

<sup>2418</sup> D. Andolfatto. D. Labbé. *Histoire des syndicats. 1906-2006*. Paris, La Découverte, 2006. p. 311.

<sup>2419</sup> *Ibid*, p. 320.

pour défendre les intérêts propres à une profession en particulier<sup>2420</sup>. Sa création répond d'ailleurs au souci de séparer les intérêts légaux des entraîneurs professionnels qui vivent de leur profession de ceux des éducateurs bénévoles ou peu rémunérés. Car sur le plan de l'éducation et de l'éthique, les préoccupations de l'U.N.E.C.A.T.E.F. ne diffèrent pas de celles de l'Amicale. Alain Perrin commente ainsi les rassemblements au sein de l'UNECATEF et de l'Amicale : « *Exerçant une profession souvent attaquée, je cotise depuis longtemps aux deux organismes avec un grand plaisir. On doit être très solidaires entre nous. De plus, étant calmes et détendus dans ces réunions d'entraîneurs et d'éducateurs, nous avons tout le temps de discuter, tout en apprenant à mieux se connaître, et par la même occasion, à mieux s'apprécier* »<sup>2421</sup>. Bien entendu, les discussions informelles jouent un rôle primordial dans le processus de reconnaissance identitaire de la profession. Les entraîneurs d'élite, tous sports confondus, soulignent « *l'importance de pouvoir observer ou discuter avec d'autres personnes dans le processus d'apprentissage par expérience* »<sup>2422</sup>. Par contre, la défense des intérêts salariaux, ainsi que celle liée aux aspects des contrats de travail correspondent réellement aux prérogatives du syndicat, et non pas à celles de l'Amicale. Si ces actions sont nombreuses et soutenues, elles cherchent à éviter les conflits frontaux avec les dirigeants ou avec les joueurs en recherchant les voies de négociation, à l'image des autres syndicats de cadres. « *Le syndicalisme des cadres est très marqué par la position sociale intermédiaire de ses adhérents. Il rejette la lutte des classes et prône la collaboration entre les acteurs sociaux* »<sup>2423</sup>. Mais il faut distinguer deux périodes dans la vie de l'U.N.E.C.A.T.E.F., avec une seconde vie sous la présidence de Joël Muller et la co-direction de Pierre Repellini et Thibaut Dagorne à partir de 2001, qui voit le syndicat se structurer, accomplir des actions concrètes et constructives pour assurer la continuité de la formation, l'insertion et la réinsertion sur le marché du travail.

Portrait de **Joël Muller** (Centre de formation F.C. Metz 1985-89/ F.C. Metz 1989-00 puis 2005-06/ R.C. Lens 2001-05/ Directeur sportif du F.C. Metz depuis 2006)

<sup>2420</sup> P. Fridenson. Le conflit social. La grève ouvrière, in A. Burguière et J. Revel (sous la direction de). *Histoire de la France. Les conflits*. Paris, Editions du Seuil, 1990. p. 463. Ou encore D. Labbé. S. Courtois. *Regards sur la crise du syndicalisme*. Paris, L'Harmattan, 2001. p. 119.

<sup>2421</sup> Alain Perrin, manager de l'Olympique de Marseille. *L'Entraîneur français* n° 349, janvier 2003.

<sup>2422</sup> M. Roy, P. Trudel, P. Werthner. Un nouveau regard sur la formation des entraîneurs de haut niveau, in M. Loquet, Y. Léziart. *Cultures Sportives et Artistiques. Formalisation des Savoirs Professionnels. Pratiques, formations, recherches*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004. p. 310.

<sup>2423</sup> P. Karila-Cohen. B. Wilfert. *Leçon d'histoire sur le syndicalisme en France*. Paris, Presses universitaires de France, 1998. pp. 276-277.

Joël Muller est né en 1952 dans les Ardennes. Après avoir joué dans les équipes de jeunes de Sedan, il est recruté par le F.C. Metz en 1966. Il y évolue jusqu'en 1978 au poste de milieu défensif ou d'arrière central. Puis il signe successivement à Nice (1978-79) puis Lyon (1979-81) où il est fortement marqué par les personnalités de ses deux entraîneurs, respectivement Jean Snella puis Aimé Jacquet. Robert Domergue le contacte en 1981 alors qu'il est joueur à Lyon, à la fois pour jouer en Division 2 à Dunkerque mais surtout dans l'optique qu'il lui succède deux ans plus tard en tant qu'entraîneur. Mais au bout des deux années, Domergue souhaite que Joël Muller effectue une année de plus en tant que joueur. C'est alors que quelques mois plus tard Dunkerque dépose le bilan. Joël Muller n'y sera donc pas entraîneur, mais il est appelé par le Président Carlo Molinari qui a gardé un excellent souvenir du joueur, pour prendre la direction du Centre de formation. En tant qu'entraîneur, Joël Muller est perçu dès ses débuts comme un technicien travailleur et rigoureux. Philippe Gaillot<sup>2424</sup> garde ce souvenir de son passage au centre de formation : « Avec Joël, c'était des méthodes beaucoup plus modernes, une préparation athlétique basée sur des tests. C'était plus équilibré, avec beaucoup de rigueur. Au niveau tactique, il y avait une réflexion très importante. Joël avait un cadre très précis, un schéma de jeu, une stratégie. C'était vraiment le haut niveau »<sup>2425</sup>. En 1989, le club lorrain recrute le belge Henri Depireux pour succéder à Marcel Husson. Mais les résultats tardent à venir et après quelques matches, le président Molinari fait appel à Joël Muller qui débute en Division 1 en tant qu'entraîneur le 1<sup>er</sup> décembre 1989. Le technicien lorrain est perçu par son entourage comme un homme qui sait garder les pieds sur terre et relativiser la part du football dans l'existence quotidienne et dans la société en général, ce qui ne l'empêche pas de prendre sa profession très à cœur. Il est titulaire d'une licence en histoire géographie qu'il a obtenue en suivant ses études à la faculté de Metz durant ses premières années de professionnalisme. Il a également exercé durant quelques années les fonctions de conseiller municipal à Moulins-lès-Metz, petite ville de la banlieue de Metz afin de rester en contact avec les réalités quotidiennes<sup>2426</sup>, ainsi que de Président d'un club de tennis de la banlieue messine. Il n'est donc pas étonnant que Joël Muller qui a toujours été syndiqué durant sa carrière au point d'occuper le poste de vice-président de l'U.N.F.P. durant sa carrière de joueur<sup>2427</sup>, ait été désigné à la présidence de l'U.N.E.C.A.T.E.F. qu'il a contribué à dynamiser dès son arrivée en 2001. Pour en revenir à sa carrière d'entraîneur, il a démontré au niveau professionnel les mêmes qualités dont il avait fait preuve au centre de formation. Cyril Serredzum<sup>2428</sup> en témoigne : « Je pense que Joël Muller, ce qui le caractérisait, c'est le travail, la rigueur, et surtout le fait où il a réussi, c'est vraiment de tirer 100 % du groupe à sa disposition, donc c'est là où il était très fort »<sup>2429</sup>. Ces compétences lui ont permis de rester durant plus de dix années consécutives à la tête du club lorrain, en décrochant trois qualifications européennes entre 1996 et 1998 et en échouant sur le fil dans la conquête du titre de champion de France en 1998. Il s'insurge contre l'étiquette d'entraîneur défensif qui lui a parfois été attribuée et qui le rend malheureux<sup>2430</sup>. Il remporte cependant la Coupe de la Ligue en 1996. Il est limogé en décembre 2000 et *L'Equipe* lui consacre sa une sous le titre : « Pas de cadeau pour Muller »<sup>2431</sup>. Son licenciement intervient dans des circonstances particulières, car le président Carlo Molinari qui est son principal soutien est malade et hospitalisé lorsque intervient le vote du conseil d'administration du club qui prend cette décision. Joël Muller est recruté par le R.C. Lens en 2001. Il y obtient une très belle

<sup>2424</sup> Philippe Gaillot a joué 423 matches professionnels sous les couleurs du F.C. Metz, tous en Ligue 1 entre 1984 et 2002.

<sup>2425</sup> Entretien avec Philippe Gaillot. 18 mars 2005.

<sup>2426</sup> *France Football* n° 2847 bis, 3 novembre 2000.

<sup>2427</sup> Entretien avec Joël Muller, 11 septembre 2008.

<sup>2428</sup> Cyril Serredzum a joué 220 matches professionnels sous les couleurs du F.C. Metz, tous en Ligue 1 entre 1989 et 1998.

<sup>2429</sup> Entretien avec Cyril Serredzum. 17 mars 2005

<sup>2430</sup> *France Football* n° 3014 bis, 16 janvier 2004.

<sup>2431</sup> *L'Equipe* n° 17 004, 28 décembre 2000.

deuxième place dès sa première saison, suivie par deux honorables huitièmes places. Mais la saison 2004-05 est compliquée, et le club lensois limoge Muller en janvier 2005. Le président Molinari le rappelle à la tête du F.C. Metz dès 2005, mais il ne peut éviter la relégation au club à la croix de Lorraine. Néanmoins, le président Molinari décide de le conserver dans l'organigramme du club au poste de directeur sportif en raison de son expérience, de son amour du club et de ses apports antérieurs. Cette confiance lui est renouvelée par le nouveau président du club Bernard Seurin. Au total, il a disputé plus de 500 matches de Ligue 1 en tant qu'entraîneur.

Joël Muller est un entraîneur qui tout au long de sa carrière a réussi à préserver un certain équilibre dans sa vie privée, à relativiser l'importance du football dans sa vie personnelle. Cela ne l'a pas empêché de véhiculer une image de rigueur, de sérieux et de compétence. Il est aussi reconnu par ses pairs pour son action à l'U.N.E.C.A.T.E.F. Assez discret sans pour autant fuir les médias, cette reluctance à se mettre en avant l'a sans doute poussé à refuser les offres du Paris S.G. en 1998, ainsi que celles de Strasbourg. Ses anciens joueurs comme Gaillot, Pascal Pierre<sup>2432</sup>, Sylvain Kastendeuch<sup>2433</sup> ou Robert Pires<sup>2434</sup> louent ses qualités d'entraîneur, certains tels que Rigobert Song<sup>2435</sup> le considèrent même comme leur père spirituel<sup>2436</sup>.

*« Parce que rien dans le foot ne doit se passer sans que les entraîneurs soient concertés ».* **France Football n° 3014 bis, 16 janvier 2004.**

*« A Metz, je suis un peu hors du système médiatique, au fond ça m'arrange ».* **France Football n° 2847 bis, 3 novembre 2000.**

#### Palmarès en tant qu'entraîneur :

Vainqueur de la Coupe de la Ligue avec le F.C. Metz en 1996.

Vainqueur du trophée U.N.F.P. du meilleur entraîneur en 2002 (au R.C. Lens)

Ce regain d'activité contribue à fédérer les entraîneurs de haut niveau, qui perçoivent leur syndicat de façon positive, et à renforcer leur sentiment identitaire. Ce dernier est pour les entraîneurs professionnels encore accru par l'obtention dans un premier temps du D.E.F., mais surtout du D.E.P.F. depuis 1991. Ce diplôme réservé à un nombre restreint d'entraîneurs a, grâce à l'action du D.T.N. Gérard Houllier, tenu compte des évolutions du football de haut niveau pour proposer des contenus en rapport avec les difficultés quotidiennes auxquelles sont confrontés les entraîneurs. Dans la continuité des modules de langues étrangères proposés aux

---

<sup>2432</sup> Pascal Pierre a joué 294 matches professionnels sous les couleurs du F.C. Metz, tous en Ligue 1 entre 1992 et 2002.

<sup>2433</sup> Sylvain Kastendeuch a joué 440 matches professionnels sous les couleurs du F.C. Metz, tous en Ligue 1 entre 1982 et 2001.

<sup>2434</sup> Robert Pires a joué 423 matches professionnels sous les couleurs du F.C. Metz, tous en Ligue 1 entre 1984 et 2002. Joël Muller est celui qui l'a fait débiter en professionnel. Robert Pires connaîtra 79 sélections en équipe de France entre 1996 et 2004 et remportera la Coupe du Monde en 1998 et le championnat d'Europe des nations en 2000.

<sup>2435</sup> Rigobert Song a joué 120 matches professionnels sous les couleurs du F.C. Metz, tous en Ligue 1 entre 1994 et 1998. Il est le recordman des élections de l'équipe du Cameroun avec 137 capes entre 1993 et 2010.

<sup>2436</sup> *France Football n° 3014 bis, 16 janvier 2004.*

D.E.P.F., ainsi que des stages obligatoires à l'étranger, l'U.N.E.C.A.T.E.F. encourage et tente de favoriser l'émigration des entraîneurs français vers les pays étrangers, sachant que le marché français est assez saturé.

### CHAPITRE 3

## **De la reconnaissance à la surexposition médiatique □ et de ses incidences**

## 1. Le football comme spectacle. Quelles incidences ?

« *Le sport spectacle apparaîtrait plus clairement comme une marchandise de masse, et l'organisation de spectacles sportifs, comme une branche parmi d'autres du show-business, si la valeur collectivement reconnue à la pratique des sports (surtout depuis que les compétitions sportives deviennent une des mesures de la force relative des nations, donc un enjeu politique) ne contribuait à masquer le divorce entre la pratique et la consommation, et du même coup, les fonctions de la simple consommation passive*<sup>2437</sup> ». Cet extrait daté de 1979 se caractérise par son aspect visionnaire, en ce sens que de nombreux scientifiques, économistes, sociologues et historiens ont montré que les sports pratiqués au plus haut niveau sont effectivement devenus des spectacles et obéissent aux règles inhérentes aux spectacles de tous genres. Des années 1970 à nos jours, le football professionnel s'est définitivement affirmé en tant que spectacle. Il s'est constitué un public fidèle, passionné, prêt à s'investir et à investir<sup>2438</sup>. Certes, le spectacle générant des masses de spectateurs, donc de l'argent, a conduit le football à la professionnalisation dès 1932. Mais cette professionnalisation, qui doit en théorie conduire le sportif à améliorer constamment ses performances par le biais de l'entraînement, c'est-à-dire par une approche de plus en plus rationnelle et scientifique du geste sportif et/ou de la condition physique<sup>2439</sup>, n'a pas été complète ni achevée lors de la période 1932-1973. Si l'on définit le spectacle comme « *l'acte commun de (□) l'auteur (ce peut être un groupe), de l'acteur et des spectateurs, dans leurs rapports de chacun à chacun et de chacun à l'ensemble*<sup>2440</sup> », on peut considérer que ce spectacle doit être apprécié dans sa totalité, et doit se préparer<sup>2441</sup>. On peut considérer qu'il y a là une dichotomie en matière de football, entre la volonté de l'auteur que l'on peut assimiler à l'entraîneur, et celle des acteurs, qui sont les joueurs. Les acteurs n'ont peut-être et sans doute pas préparé ce spectacle avec autant de rigueur et de motivation que l'auteur l'aurait souhaité. Et ce dernier n'a pas forcément toujours consacré un temps suffisant aux répétitions, ni à l'élaboration.

---

<sup>2437</sup> P. Bourdieu. Comment peut-on être sportif ? Exposé introductif au congrès international de l'EHISPA, in *Questions de sociologie*. Paris, éditions de minuit, 1984. p.183.

<sup>2438</sup> M. Raspeaud. Logique sportive versus logique d'entreprise ? in *Journalisme sportif : le défi éthique. Les cahiers du journalisme* n° 11, décembre 2002. p. 57.

<sup>2439</sup> *Ibid.*

<sup>2440</sup> Y. Belaval. Ouverture sur le spectacle, in G. Dumur. *Histoire des spectacles*. Paris, Gallimard, 1965. p. 10.

<sup>2441</sup> *Ibid.*

J.-P. Scheid<sup>2442</sup>

LG : D'accord. Et euh, est-ce que, euh, alors ça je ne sais pas si vous vous en souvenez, les entraîneurs différents, que ce soit Nagy, que ce soit, euh □ .

JPS : Schirschin !

LG : Schirschin, passaient beaucoup de temps au stade dans la journée, plus que les joueurs, qui bon, pas tellement ?

JPS : (□ . Silence) Il n'y avait aucune raison d'être au stade ! Il n'y avait pas de magnétoscope, il n'y avait pas de télé, il n'y avait pas de machin comme ça □ Donc c'est pas comme, euh □ .

LG : Comme un Jean Fernandez !

JPS : Comme un Jean Fernandez actuellement, ou d'autres qui passent leur journée, à □ . Il n'y avait pas de raison, en fait □ de motif à y passer leur journée, quoi ! Non, non !

Si les entraîneurs des années 1960 ne consacrent pas leur journée entière au football et ne restent pas dans les locaux du club toute la journée, c'est parce que leur fonction ne leur propose pas de contrainte temporelle démesurée. Ils ont peu d'alter ego avec lesquels communiquer, un nombre moindre de séances hebdomadaires d'entraînement à préparer, des outils de préparation de match qui se limitent à la lecture de la presse<sup>2443</sup>. Mais avec l'adoption de la charte de 1973, puis la transformation des compétitions professionnelles, passée d'une logique d'égalité des chances à une logique propre d'entreprise, le football professionnel a entrepris sa mutation définitive vers le sport spectacle depuis les années 1980<sup>2444</sup>. Ce sport spectacle s'insère dans la logique de « la société du spectacle », décrite par Guy Debord et en ce sens, il n'est que l'image de l'économie régnante<sup>2445</sup>. Il s'inscrit en outre au coeur de trois logiques différentes : celle de la « contre-société » sportive, celle du milieu hyper-professionnel et celle des mass-medias (télévision, radio et presse écrite)<sup>2446</sup>. De ce fait, l'entraîneur professionnel de football, en tant qu'auteur de spectacle ou en tant que partie prenante à l'organisation de spectacle, se confronte à ces différentes logiques, et se doit d'évoluer avec elles. Si l'on peut postuler qu'il connaissait la logique de la société sportive<sup>2447</sup> lors des précédentes périodes, la maîtrise de l'hyper-professionnel reste à effectuer, celle du

<sup>2442</sup> Entretien du 20 mai 2005. Jean-Paul Scheid, qui n'a connu qu'un seul club professionnel en tant que joueur puis dirigeant, a été l'un des grands joueurs du FC Metz des années 1960.

<sup>2443</sup> Robert Herbin confirme les propos de J.-P. Scheid lorsqu'il évoque Albert Batteux, son entraîneur à Saint-Étienne de 1967 à 1972 : « Il faisait ses entraînements, point à la ligne. Il n'avait pas le même enracinement à Saint-Étienne que son prédécesseur. Son point d'attache familial était Grenoble, il y retournait souvent ». P. Bonnetain, C. Chevally, 2004, *opus cit.*, p. 89. Albert Batteux est pourtant considéré par les spécialistes comme le meilleur entraîneur français de cette période.

<sup>2444</sup> M. Raspeaud, 2002, *opus cit.*, p. 58.

<sup>2445</sup> G. Debord. *La société du spectacle*. Paris, Gallimard, 1979 et 1998 pour la présente édition. p. 8.

<sup>2446</sup> P. Gaboriau. *Les spectacles sportifs. Grandeurs et décadences*. Paris, L'Harmattan, 2003. p. 49.

<sup>2447</sup> Que Philippe Gaboriau, 2003, *opus cit.*, préfère dénommer « contre-société sportive ». Le versant société sportive a déjà été abordé dans les parties qui traitent de la constitution du staff, et du DEPF.

professionnalisme tout court ayant été abordée<sup>2448</sup>. Quant à la perspective d'évoluer à l'aise au milieu des media, la difficulté prévisible pour l'entraîneur semble résider davantage dans la complexité et la rapidité avec laquelle la forme des demandes évolue, notamment celles du media le plus utilisé par les spectateurs, la télévision.

## 2. Le rôle de l'entraîneur : homme public et télévision

A partir de la fin des années 1960, l'entraîneur de football est confronté à un nouveau media : la télévision. La conquête du public français coïncide avec l'installation de la Vème République<sup>2449</sup>. Le taux d'équipement des ménages s'élève à 70 % en 1970, à 90 % en 1980<sup>2450</sup>. A partir du moment où ce nouveau media est entré dans une phase de croissance des programmes en 1952, les retransmissions sportives ont rapidement fait partie des genres les plus populaires. Passer à la télévision, au début des années 1970, est un « privilège » qui ne concerne que les entraîneurs qui sont à la tête d'un club d'élite : ceux qualifiés pour une coupe européenne, donc ceux qui ont terminé aux premières places de l'édition précédente du championnat de France. Mais en quoi la télévision a-t-elle une influence sur les entraîneurs ? Effectivement, de prime abord, ce sont plutôt les joueurs qui sont montrés au regard et au jugement des téléspectateurs. Cependant, le jeu produit par les équipes, dans la mesure où il est vu et directement analysé par des centaines de milliers, puis des millions de foyers, prête désormais le flanc à une critique instantanée. Jusqu'alors, les milliers de spectateurs qui pouvaient assister au match étaient en mesure de se forger une opinion quant à la qualité du jeu pratiqué, mais des centaines de milliers d'autres, absents étaient quant à eux préalablement subordonnés à l'opinion des quelques journalistes de la presse écrite, qui émettaient leurs propres jugements. Désormais, des millions de téléspectateurs peuvent se substituer à ces journalistes de la presse écrite et se forger une opinion singulière et personnelle sans passer par l'influence d'un intermédiaire, fût-il un expert du football. Malgré tout, le téléspectateur, en même temps qu'il reçoit les images, est confronté au jugement, à chaud et en direct, d'un duo de commentateurs, qui sont le plus souvent un journaliste et un consultant<sup>2451</sup>. Les consultants sont dorénavant pour la plupart d'anciens joueurs internationaux, tels que

---

<sup>2448</sup> Nous avons notamment évoqué cet aspect dans les parties qui traitent de la gestion des joueurs, et des rapports avec le président.

<sup>2449</sup> J.-P. Rioux, J.-F. Sirinelli. *La France d'un siècle à l'autre. 1914-2000*. Paris, Hachette, 1999. T.1. p. 647. A partir de 1958, le parc des récepteurs, qui avoisinait le million, s'accroît de 500 000 puis un million d'unités par an.

<sup>2450</sup> *Ibid.*

<sup>2451</sup> B. Lecomte. Pour moins de dix secondes d'éternité. *Communications* n° 67. *Le spectacle du sport*. 1998. p. 73.

Christophe Dugarry, Bixente Lizarazu, Franck Sauzée. Mais il peut s'agir également d'anciens entraîneurs, tels que Jean-Michel Larqué qui inaugura la fonction sur TF1 en 1985<sup>2452</sup>, voire d'entraîneurs toujours en activité, ou à la recherche d'un club professionnel : Raynald Denoueix, Gérard Houllier (avant qu'il ne soit nommé DTN en 2007), Daniel Leclercq, Guy Roux, Luis Fernandez, Jean-Pierre Papin, Angel Marcos<sup>2453</sup>. C'est dire que tous se réclament d'une véritable expertise dans la pratique du football, voire dans la conduite d'une équipe professionnelle. C'est d'ailleurs cette expertise qui peut être nuisible aux entraîneurs en poste, lorsque le match de football est retransmis en direct sur une chaîne de télévision. En effet des jugements défavorables émis par un consultant expert, même s'ils ne sont pas forcément agressifs ou explicites, peuvent influencer un téléspectateur qui n'est donc pas complètement neutre face à son récepteur. Mais les images qu'il reçoit suggèrent une observation participante, et la télévision sollicite l'expertise du téléspectateur<sup>2454</sup>. Les téléspectateurs sont invités à commenter la qualité du match qu'ils regardent. En ce sens, les choix de l'entraîneur professionnel sont soumis à discussion : la composition de l'équipe, la façon dont elle joue, les options tactiques choisies, les remplacements et substitutions. Tout est matière à commentaire immédiat, mais également différé, lors des conversations ordinaires avec des collègues de travail, ou dans le cadre des loisirs avec des proches, mais aussi lors de rencontres informelles. Les conversations ordinaires reposent sur des récits médiatiques, et établissent des convictions solides dont on ne mesure pas la complexité<sup>2455</sup>. Pourquoi tel joueur joue-t-il ? Un autre n'est-il pas meilleur ? Pourquoi cette façon de jouer ? Que vaut réellement cet entraîneur ? Ces jugements qui alimentent les conversations soumettent les entraîneurs professionnels à une pression nouvelle, d'autant plus qu'ils valident le sentiment d'être émis à partir d'images brutes, non soumises à un jugement journalistique préalable.

De surcroît, depuis 1984, date de l'apparition de la chaîne Canal +, le match de football retransmis à la télévision devient réellement un spectacle mis en scène. Il s'impose

---

<sup>2452</sup> Associé à Thierry Roland, journaliste phare de TF1 en football durant de longues années, Jean-Michel Larqué a commenté en duo plus de 70 matches avec celui-ci, avant de poursuivre, associé à d'autres commentateurs après le départ de son acolyte en 2005.

<sup>2453</sup> Sur ce sujet se reporter au dossier « *Consultants, l'autre marché du foot* », publié par *France Football* n° 3213, 6 novembre 2007.

<sup>2454</sup> *Ibid.* Jean François Diana écrit : « *Sur le site internet de TF1.fr, le jeu de l'entraîneur, les pronostics éprouvent la compétence de chacun et encouragent à la participation. Au cours de la rencontre Afrique du sud France du 7 octobre 2000, le commentateur procède à des appels réguliers et dit : le jeu de l'entraîneur remporte un franc succès, vous êtes de plus en plus nombreux, 150 000, à être entraîneurs, c'est très facile de devenir entraîneur* ». Laissons cette remarque à l'appréciation des entraîneurs diplômés ».

<sup>2455</sup> *Ibid.*

désormais, grâce à la multiplication des caméras<sup>2456</sup>, comme une caractéristique démesurée de la société de spectacle : le spectacle n'est rien d'autre que l'excès du médiatique<sup>2457</sup>. En multipliant les points de vue, il s'agit entre autres de créer une proximité entre le téléspectateur et les acteurs<sup>2458</sup>. Le téléspectateur participe à la fois au jeu, tout en prenant du recul grâce aux caméras<sup>2459</sup>. Désormais, l'antenne est donnée bien avant la rencontre, dont le cadre est systématiquement décortiqué : le contexte dans lequel s'inscrit la confrontation, la composition des équipes, les hypothèses, les pronostics. Il s'agit de dramatiser le match, et les commentaires jouent à cet égard un rôle déterminant<sup>2460</sup>. Cette dramatisation contribue à la fragilisation de la position de l'entraîneur, dans la mesure où le succès ou tout au moins la nécessité de ne pas perdre la rencontre, est mise en exergue<sup>2461</sup>. De plus en plus, au cours de la rencontre, un journaliste intervenant est placé au bord du terrain. Il est chargé d'interventions brèves et ponctuelles, telles que signaler les changements de joueurs prévus, la gravité des blessures survenues, mais aussi de recueillir les impressions des entraîneurs au cours de la partie, en général à un moment significatif : but marqué ou encaissé<sup>2462</sup>. Les entraîneurs sont donc directement sollicités, à chaud, et il est primordial que leurs réponses soient brèves (car ils doivent pouvoir continuer à suivre la partie), compréhensibles, (car les téléspectateurs sont à l'écoute, prêts à juger), et fondées (car les téléspectateurs doivent être convaincus). Il est donc logique qu'au cours de leur formation au DEPF<sup>2463</sup>, les entraîneurs professionnels aient au programme des cours de communication, d'autant que l'après-match constitue fréquemment un moment où leur avis est sollicité.

<sup>2456</sup> Dès 1975, les caméras se multiplient. Il y en a 7 au Parc des Princes pour la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions. J.-N. Jeanneney. *L'écho du siècle. Dictionnaire historique de la radio et de la télévision*. Paris, Hachette, 1999. pp. 603-604. En 2007, la configuration moyenne pour un match de championnat de Ligue 1 retransmis en direct varie entre treize et dix-huit caméras.

<sup>2457</sup> G. Debord, 1979, *opus cit.*, pp. 8-9.

<sup>2458</sup> F. Papa. Montrer le sport à la télévision, in L. Véray et P. Simonet (sous la direction de). *Montrer le sport*. Paris, INSEP, 2000.

<sup>2459</sup> *Ibid.* « Le montage, en autorisant conjointement la passion et la distance, met en place une rhétorique du supporteur et de l'expert. (□) au contraire de l'historien, le journaliste ne se livre pas à une explication de l'évènement, même si la vision qu'il en propose a pour ambition qu'il soit compris. La compréhension sera d'autant plus aisée que le récit qui est fait de l'évènement correspond à un schéma narratif maîtrisé par le spectateur ».

<sup>2460</sup> *Ibid.*

<sup>2461</sup> J.-F. Diana. Les enjeux du ralenti dans la représentation télévisuelle du football, in L. Véray et P. Simonet (sous la direction de), 2000, *opus cit.*, p. 255. L'auteur cite également « (□) L'esprit du football actuel, fondé sur la promotion de la stratégie, la crainte de la défaite et l'absence de gratuité des gestes ». *Ibid.*, p. 260.

<sup>2462</sup> « Avec le sport, la télévision confirme encore davantage sa capacité à absorber des spectacles préexistants qu'elle soumet à sa propre loi pour proposer des formes renouvelées de divertissement ». G. Lochard, J.-C. Soulages. *La communication télévisuelle*. Paris, Armand Colin, 1998. p. 144.

<sup>2463</sup> Se reporter au chapitre idoine.

*Francis de Taddeo*

*Possible, possible euh, un module de communication, donc ce qui était appelé communication, c'était fait par Jean-Louis Morin, donc c'était l'ancien speaker radio, donc là c'était, bon, communication, c'était surtout pour nous aider à prendre connaissance du contenu d'un message, c'était à dire message écrit, message audio, message visuel. On a fait, on est passé en caméra, on était filmé sur un entretien, une simulation d'entretien d'embauche on a eu, bon des choses, un travail sur une situation, sur des textes, une situation, par exemple, la blessure de Zidane à la Coupe du monde, vue par 5 journaux différents, comment on peut relater, comment est relaté un événement, et les conséquences Les communications de crise, voilà, avec comment dirais-je des petites saynètes : on arrive, juste avant donc en public, le public est là, Jean-louis est avec le micro, il nous dit : « voilà, voilà ton sujet », et c'était du type euh, « tu viens d'apprendre, voilà ton président vient de t'apprendre, tu sors de réunion, ton président vient de t'apprendre que l'un des joueurs vient d'être emporté par la police et qu'il aurait trempé dans un viol collectif. Voilà, OK ». Et, tout de suite, à chaud, le micro est là, alors, t'es contre le micro, alors comment rester en vie par rapport à ça, qu'est-ce que tu dois dire, qu'est-ce que tu ne dois pas dire. Les choses intéressantes*

La retransmission ne s'arrête pas dès la fin de la partie. Au contraire, c'est le moment où les résultats sont décortiqués, disséqués, analysés. Les entraîneurs sont donc souvent sollicités, parfois dès le coup de sifflet final, le plus souvent après le débriefing dans les vestiaires, mais parfois avant, lors d'une conférence de presse. C'est le lieu où ils s'expriment devant les caméras et micros, et délivrent leurs commentaires. On peut penser qu'à l'instar des hommes politiques<sup>2464</sup> avant eux, ils se voient contraints de soigner la forme et le fond du message qu'ils délivrent aux téléspectateurs. En ce sens, nous affirmerons avec Erving Goffman qu'il est contraint de se composer une façade pour se représenter symboliquement<sup>2465</sup>. De plus, les entraîneurs des équipes professionnelles se retrouvent au centre de « nouvelles relations entre le sport et la télévision », dont ils ne maîtrisent ni les tenants ni les aboutissants. En effet, la billetterie qui représentait 81 % des ressources des clubs du championnat de France lors de la saison 1970/71 n'en représente plus que 22 % en 2000/2001. Par contre, la part des droits télévisés est estimée à plus de 50 % des ressources

<sup>2464</sup> A cause de la télévision, « l'éloquence des hommes politiques s'en est trouvée certainement modifiée (la forme, l'expression, le vocabulaire et la syntaxe et peut-être aussi leur gestuelle, leur façon de se vêtir et de se mouvoir ». J.-N. Jeanneney. Les médias, in R. Rémond (sous la direction de). *Pour une histoire politique*. Paris, Seuil, 1996. pp. 185-198.

<sup>2465</sup> « On appellera désormais « façade » la partie de représentation qui a pour fonction normale d'établir et de fixer la définition de la situation qui est proposée aux observateurs. La façade n'est autre que l'appareillage symbolique, utilisée habituellement par l'acteur, à dessein ou non, durant sa représentation ». E. Goffman, 1973, *opus cit.*, p. 29.

des clubs professionnels de Ligue 1 lors de la saison 2001/2002. Dans ces conditions, sachant que les clubs qui les emploient perçoivent des droits télévisuels, les entraîneurs sont soumis à des contraintes qu'ils ne peuvent refuser. Les interviews en cours de match, les conférences de presse en font partie. Non seulement un entraîneur ne peut s'y soustraire sans risquer de porter préjudice à son club, mais de surcroît il doit rester vigilant quant à la teneur du message qu'il diffuse. Cependant, le revers de la médaille pour les médias est que bien souvent, les entraîneurs interviewés sont devenus des « professionnels de l'intérieur » et ont souvent, comme bon nombre de personnages publics, appris l'art de l'éskive<sup>2466</sup>. Ils sont partagés entre deux logiques peu conciliables, celle du réel brut non médiatisé (parler à ses joueurs, leur proposer des commentaires et une analyse du match), et celle de l'exposition médiatique<sup>2467</sup> : on ne peut pas s'adresser avec le même ton à ses joueurs et à des millions de personnes. De ce fait, certains entraîneurs tels que Paul Le Guen avouent qu'ils pratiquent volontairement et sciemment la langue de bois<sup>2468</sup>.

Portrait de **Paul Le Guen** (Stade de Rennes 1998-01/ Olympique Lyonnais 2002-05/ Glasgow Rangers (Ecosse) 2006-07/ Paris S.G. 2007-09/ Equipe nationale du Cameroun depuis juillet 2009)

Né à Quimper en 1964, Le Guen joue dans des clubs amateurs avant d'être recruté par le club de Division 1 du F.C. Brest Armorique en 1983, sans être passé par le centre de formation. Il poursuit en parallèle des études en sciences économiques. Il évolue dans le club brestois jusqu'en 1989 en tant que milieu défensif. Il signe ensuite à Nantes où il joue de 1989 à 1991 et est profondément influencé par son entraîneur Jean-Claude Suaudeau. Il termine ensuite sa carrière au Paris S.G. de 1991 à 1998, où parmi les entraîneurs qu'il côtoie, Artur Jorge le marque durablement. Durant ses années parisiennes, il est sélectionné à 17 reprises en équipe de France entre 1993 et 1995. Avec Paris, il remporte également un titre de champion, trois coupes de France, deux coupes de la Ligue et une Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe. Dès la fin de sa carrière de joueur en 1998, il est aussitôt recruté par Rennes pour devenir l'entraîneur de l'équipe professionnelle. Sans doute le fait qu'il soit breton a-t-il pesé dans la décision du club rennais, de même que sa réputation de joueur exemplaire sur le terrain et en dehors. Dès ses débuts d'entraîneur, il fait preuve comme lorsqu'il était joueur d'une grande droiture d'esprit et de grandes qualités morales. Après une bonne première saison 1998-99 au cours de laquelle le club termine 5<sup>ème</sup> du championnat de France, sa meilleure place depuis vingt cinq ans, la suite est plus délicate. Selon Bertrand Marchand qui fut un de ses adjoints à Rennes, son mode de fonctionnement est de faire confiance à ses joueurs et d'espérer que ceux-ci la lui rendent en retour<sup>2469</sup>. Au cours de la saison 2000-01, les dirigeants font porter à Paul Le Guen la responsabilité des résultats, alors que celui-ci se défend d'avoir jamais eu la responsabilité du recrutement. Le climat est vicié, et malgré un redressement du club breton en fin de saison qui le voit terminer à la 6<sup>ème</sup> place du championnat, Paul Le Guen se déclare frustré mais soulagé d'arriver au terme de son contrat. Après une année sabbatique, qu'il a mise à profit pour visiter d'autres clubs

<sup>2466</sup> C. Sauvé. *Faire dire. L'interview à la radio télévision*. Presses de l'université de Montréal, 2000. pp. 22-23.

<sup>2467</sup> J. Błocizewski. *Le match de football télévisé*. Paris,  ditions Apogée, 2007. p. 72.

<sup>2468</sup> *Ibid.*

<sup>2469</sup> France Football né 3211 bis, 26 octobre 2007.

européens, il est recruté par Lyon en 2002 après un entretien avec le Président Aulas qui le préfère à d'autres candidats comme Vahid Halilhodzic<sup>2470</sup>. Il succède à Jacques Santini, qui vient de remporter un premier titre de champion de France pour le club lyonnais. Ses rapports avec la presse sont souvent froids et distants quoique courtois, mais il sait communiquer avec ses joueurs. « *Souvent fermé comme un coquillage avec la presse, à laquelle il offre sans entrain un service minimum, le nouveau technicien du Paris S.G. est comme un poisson dans l'eau quand il s'agit de discuter avec ses joueurs* »<sup>2471</sup>. Même si ses débuts avec Lyon sont discutés par les journalistes, qui lui reprochent un parcours en demi-teinte, une absence de style de jeu et un goût immodéré du turnover, Le Guen reçoit en public le soutien inconditionnel du Président Aulas, qui par contre ne se fait pas faute de maintenir une grande pression en privé par des appels téléphoniques incessants<sup>2472</sup>. Il parvient à redresser l'équipe et à accomplir trois belles années consécutives, toutes ponctuées par l'obtention du titre de champion de France. Homme discret, il ne goûte guère à l'exercice médiatique et laisse son président occuper pour lui le terrain. Par contre, il explique ses choix à ses joueurs avec la plus grande honnêteté. Il atteint également les quarts de finale de la Ligue des champions en 2004 et 2005. Il choisit délibérément de ne pas renouveler son contrat avec Lyon et quitte de son propre gré un club pourtant prédisposé à lui offrir une prolongation de contrat. Il craint l'usure du temps<sup>2473</sup>. Il refuse en 2005 une proposition du Paris S.G. qui s'apprête à limoger son entraîneur Laurent Fournier, car ce dernier est un ancien coéquipier et un ami. En juin 2007, il accepte de tenter l'aventure écossaise en signant un contrat aux Glasgow Rangers. Après de bons débuts et un bon parcours du club en Coupe d'Europe de l'U.E.F.A., il ne parvient pas à imposer la discipline qu'il souhaite autant sur le plan du comportement général que de l'équilibre tactique. Premier entraîneur catholique de l'histoire de ce club protestant, il se heurte à quelques joueurs dont le capitaine emblématique de l'équipe Barry Ferguson. Désavoué par son président, Paul Le Guen présente sa démission sans condition en janvier 2007. Mais quelques jours plus tard il est appelé par le Paris S.G. qui vient de limoger son entraîneur Guy Lacombe. Il se déplace avec le staff qui l'avait accompagné en Ecosse : Yves Colleu, son adjoint depuis les années Rennais, Joël Le Hir kinésithérapeute et ostéopathe du Paris S.G. jusqu'en 2003, le préparateur physique Stéphane Wiertelak. En effet, Paul Le Guen fait preuve de fidélité vis-à-vis de ses collaborateurs qu'il cherche à imposer contractuellement dans les clubs où il officie. Professionnellement, il s'acquitte de ses charges minimales en conférence d'avant et d'après-match, mais est réputé pour pratiquer sciemment la langue de bois. « *Je ne parlerai jamais* »<sup>2474</sup>. De ce fait, il ne reçoit pas vraiment le soutien des journalistes durant son nouveau mandat. Sa première saison est difficile, le club parisien se maintient à grand peine dans l'élite. La saison suivante est également laborieuse en championnat mais le club remporte cependant la Coupe de la Ligue. La saison 2008-09 se déroule mieux, mais le club échoue finalement à la 6<sup>ème</sup> place du championnat et rate sa qualification en Europa League. Le P.S.G. ne renouvelle pas le contrat de Paul Le Guen qui est alors missionné auprès de l'équipe nationale du Cameroun pour qualifier l'équipe à la Coupe d'Afrique des nations 2010 et à la Coupe du Monde 2010. Il s'acquitte avec succès de cette mission, mais lors de la Coupe du Monde des dissensions dans le groupe camerounais contribuent à un échec retentissant des Lions indomptables au premier tour la compétition. Alors que son limogeage est pressenti, la fédération de football du Cameroun lui prolonge finalement son contrat jusqu'en 2014 afin qu'il puisse travailler sereinement dans la durée.

Palmarès en tant qu'entraîneur :

<sup>2470</sup> L'Equipe Magazine n° 1055, 3 août 2002.

<sup>2471</sup> France Football n° 3171 bis, 19 janvier 2007.

<sup>2472</sup> France Football n° 3211 bis, 26 octobre 2007.

<sup>2473</sup> France Football n° 3081 bis, 29 avril 2005.

<sup>2474</sup> France Football n° 3211 bis, 26 octobre 2007.

Vainqueur du championnat de France avec l'Olympique lyonnais en 2003, 2004 et 2005.  
Vainqueur de la Coupe de la Ligue avec le Paris S.G. en 2008.

« Ce métier permet de prolonger une carrière de joueur de manière exceptionnelle. Il peut être assez violent, il vous oblige à veiller sans cesse à ne pas être déséquilibré, déstabilisé, mais je n'ai jamais regretté d'avoir choisi cette voie ». **L'Equipe Magazine n° 1055, 3 août 2002.**

« La télévision a tout changé. N'importe quel match est visible par tout le monde. Il y a quinze ans, quand on partait jouer un match à l'extérieur contre une équipe moyenne, il n'y avait que l'article du lendemain dans l'Equipe ou dans la presse locale qui pouvait influencer la pensée des gens. Maintenant, ils peuvent tout voir. Ca rend sans doute le métier plus difficile ». **L'Equipe Magazine n° 1055, 3 août 2002.**

Il semble également que l'aspect vestimentaire, si l'on reprend ce qu'a suggéré J.-N. Jeanneney, soit devenu un sujet de préoccupation pour bon nombre d'entraîneurs de haut niveau. A l'instar de ce qui se pratique dans d'autres championnats européens comme le Calcio, ou d'autres sports professionnels comme le basket-ball en NBA ou le hockey sur glace en NHL, les entraîneurs ont commencé à soigner leur apparence et souvent à porter le costume-cravate<sup>2475</sup>. De fait, certains d'entre eux, surtout parmi les jeunes générations, ont bien intégré que le football était aussi une affaire d'image, et que leur valeur marchande personnelle en dépendait aussi en partie. En décembre 2004, parmi les vingt entraîneurs de Ligue 1, huit arborent systématiquement un survêtement, et sept un costume. Certains se changent en fonction de leur humeur, ou de l'importance du match à venir<sup>2476</sup>. Le fait que le match soit plus ou moins médiatisé est ainsi un élément non négligeable dans le choix d'une tenue vestimentaire. De plus, les équipementiers et les sponsors imposent souvent ce choix. De même, la participation aux compétitions européennes et les matches dits de gala ont le pouvoir de changer les habitudes vestimentaires. Laurent Paganelli, journaliste à Canal + en tant que consultant de bord de terrain, le confirme : « (□) quand la dictature de la télé a commencé, les entraîneurs se sont mis à faire attention à leur look (□) ; la façon de s'habiller des entraîneurs est de moins en moins naturelle<sup>2477</sup> ». Et effectivement, plus le niveau sportif monte, et plus le degré d'élégance augmente. En Ligue des champions, rares sont les entraîneurs qui se risqueraient à ne pas porter de costume. Le costume instaure une certaine distance avec les joueurs. D'un autre côté, en championnat surtout, les entraîneurs qui

<sup>2475</sup> « Il y a encore quelques années, en France, les techniciens du ballon rond n'étaient pas des gravures de mode. Le survêtement, comme le bon vieux 4-3-3, était de mise. Aujourd'hui, les costumes fleurissent sur les bancs ». *L'Equipe magazine* n° 1176, 11 décembre 2004.

<sup>2476</sup> Par exemple Jean Fernandez (Metz), Didier Deschamps (Monaco) ou Patrick Rémy (Caen).

<sup>2477</sup> *L'Equipe magazine* n° 1176, 11 décembre 2004.

persistent à garder le survêtement veulent sans doute faire passer un message, montrer qu'ils sont proches de leurs joueurs.

La logique des mass media a donc contribué à projeter l'entraîneur professionnel sur l'avant de la scène. En le soumettant au regard des téléspectateurs, en le sommant match après match de justifier le rationnel comme l'irrationnel, elle l'a contraint à développer et signer une posture dont il pouvait encore se passer il y a quelques années : celle de communicant.

## 2.1. Les relations avec la presse : des évolutions permanentes

Après les rapports tendus voire conflictuels que les entraîneurs entretiennent avec la presse dans les années 60 et au début des années 70, il semble se produire une amorce de détente bilatérale. La situation progressivement meilleure du football français contribue sans doute à cette « armistice ». Les résultats en hausse de l'équipe de France et des clubs dans les coupes européennes, permettent aux techniciens de ne plus systématiquement se sentir attaqués. A des déclarations agressives dans les procès verbaux de la DTN ou dans les colonnes de *l'Entraîneur français*, succèdent dorénavant des mises en garde à l'intention des entraîneurs, quant à la teneur de leurs déclarations éventuelles. « *Il faut éviter de se laisser piéger par des questions douteuses qui, mal interprétées, peuvent être sources de conflits* □ *La Direction Technique est tenue à l'obligation de réserve. Les autres techniciens de haut niveau sont des cadres supérieurs du football : à ce titre ils doivent veiller à ce que leurs déclarations et interventions ne nuisent pas au football en général. La défense des intérêts de l'équipe et du club est légitime : mais elle doit se faire dans le contexte général de l'intérêt du football* »<sup>2478</sup>. Le débat s'est donc euphémisé. Implicitement, il est reconnu que ce n'est pas forcément la presse qui est seule la cause des déformations et mauvaises interprétations, mais que celles-ci peuvent être induites par les discours de l'entraîneur. De surcroît, contrairement à la période précédente, en aucun cas la presse n'est mentionnée comme le camp ennemi dont il faut se défier absolument. Pour autant, cette détente peut-elle s'avérer définitive ? Il apparaît qu'en fait, lorsque ce ne sont pas les mauvais résultats de l'équipe de France qui occasionnent une remise en cause des entraîneurs de la part des journalistes, ce sont les déclarations des joueurs envers le sélectionneur national. « *Certains joueurs*<sup>2479</sup> *ont attaqué le responsable des sélections nationales* □ *Demain ils attaqueront le responsable du club parce qu'ils ne jouent pas en équipe fanion. Ce refus du caractère essentiel de l'équipe, la sélection à tous niveaux, est*

<sup>2478</sup> Procès verbal de la réunion des entraîneurs de première et deuxième divisions, 10 décembre 1979.

<sup>2479</sup> Il s'agit de Bernard Lacombe, attaquant des Girondins de Bordeaux et international.

grave. Chacun doit lutter contre cette tendance, surtout quand elle se manifeste chez les autres □ Il est vrai que cette attitude est encouragée par les journalistes contre lesquels on ne peut rien.

*Discussion : Les journalistes nous dérangent sans arrêt.*

- *Ils disent n'importe quoi.*
- *Et on doit se taire !*
- *Comment lutter ? Car il y a journalistes et journalistes »<sup>2480</sup>.*

En fait, pour les entraîneurs professionnels présents aux réunions, le sentiment d'identité est devenu fort. Toute attaque contre le responsable technique national ou le sélectionneur est vécu comme une atteinte à l'ensemble de la profession. A travers ce qu'ils perçoivent des agressions, ils s'identifient à celui qui en est victime, et s'accordent pour faire bloc et le soutenir. Néanmoins, contrairement à la décennie précédente, la presse n'est plus accusée de manière abrupte. Les solutions évoquées pour résoudre le problème des joueurs qui se livrent à des déclarations intempestives ne dépassent guère le stade de simples suggestions : inciter les dirigeants à contraindre les fautifs à s'excuser, à obliger les joueurs à la réserve, voire faire payer les interviews comme dans certains pays anglo-saxons □ Aucune ne sera vraiment suivie d'effet. Dans les années 80, les relations se pacifient davantage encore. *France Football*<sup>2481</sup> publie « *Entraîneurs. La corde au cou* », un article qui décrit clairement les vicissitudes de la profession d'entraîneur et pour ce faire, se base sur des exemples concrets d'entraîneurs récemment limogés auxquels il donne la parole. Le procédé n'est pas nouveau, puisqu'il date des années 50 et est régulièrement renouvelé, mais il permet de relativiser le sentiment d'agression véhiculé parfois par la D.T.N. dans les années 60 et 70. L'article est assez honnête pour soulever certains griefs des entraîneurs limogés envers la presse. Arnaud Dos Santos<sup>2482</sup> Lille : « *Le drame de l'entraîneur c'est qu'il peut maîtriser les problèmes techniques, mais pas les médias. Dans mon cas, comme pour Gransart*<sup>2483</sup> *à l'O.M., on a parlé d'inexpérience. C'est un faux problème. La vérité, c'est que l'entraîneur est destiné à devenir un pelé et un galeux, si ça ne tourne pas* »<sup>2484</sup>. Selon Dos Santos, le pouvoir des médias est tel qu'il est difficile de s'y opposer, surtout lorsque l'entraîneur est

---

<sup>2480</sup> Procès verbal de la réunion des entraîneurs de première et deuxième divisions, 14 mai 1981.

<sup>2481</sup> *France Football* n° 2011, 23 octobre 1984.

<sup>2482</sup> Arnaud Dos Santos démarre sa carrière d'entraîneur à Lille en 1982. Il y reste jusqu'en 1984. Il entraîne par la suite d'autres clubs professionnels jusqu'en 2002, la plupart en deuxième division.

<sup>2483</sup> Roland Gransart a accompli toute sa carrière de joueur professionnel à l'Olympique de Marseille. Entraîneur de ce même club depuis 1981, il est limogé en 1984 pour absence de résultats. Il y reviendra en 2005 en tant que responsable du centre de formation.

<sup>2484</sup> *France Football* n° 2011, 23 octobre 1984.

jeune dans le métier. De surcroît, les médias influencent forcément l'opinion publique, et l'opinion des dirigeants. « *Les dirigeants paniquent pour un rien. J'ai eu un conflit avec Gemmrich*<sup>2485</sup>. *Ils ont accepté de le suspendre pour indiscipline. Hélas, nous avons enchaîné sur deux ou trois mauvais résultats. La presse a réclamé le retour de Gemmrich, et du coup les dirigeants aussi. J'ai refusé. J'ai dit : « Je préfère crever. » Nous avons battu Rouen, 5-0. Si nous avions perdu, j'étais viré.* » La presse est évidemment inquisitrice, à l'affût du sensationnel, et cherche à s'immiscer au cœur du club pour traquer l'événement, voire le créer. Or, dans le cas de Dos Santos, elle ne peut connaître la teneur des relations que l'entraîneur peut avoir avec son joueur. A partir des années 80, les entraîneurs professionnels semblent, à l'image de Georges Boulogne dans les années 60, sinon résignés, au moins sans illusion sur le rôle de la presse. Ils savent devancer les critiques et parfois même anticiper les réactions des journalistes. « *La mauvaise passe de l'Equipe de France va provoquer des attaques et des campagnes de presse virulentes et désagréables* »<sup>2486</sup>. De ce fait, les entraîneurs, se préparant aux réactions de la presse, peuvent se préparer à certaines questions. Les mises en garde de leur syndicat les y incitent. A partir des années 90, plutôt que de subir le poids de la presse, l'UNECATEF recommande, par la voix de son Président Guy Roux et de son secrétaire général Georges Boulogne, de s'en servir, et de véhiculer certains messages aptes à servir l'image de la profession d'entraîneur. « *Par nature et par formation, le technicien est un homme précis et réservé, peu porté sur les déclarations intempestives et le bavardage. Mais le football tombant dans le domaine de la passion et de la médiatisation, les entraîneurs doivent intervenir chaque fois qu'ils en ont l'occasion* »<sup>2487</sup>.

Contrairement à ce qu'il prônait lors des décennies précédentes, Georges Boulogne a sans doute pris la mesure du besoin d'information chez ses compatriotes, dont l'instantanéité est primordiale et incontournable<sup>2488</sup>. Les entraîneurs sont invités à révéler à la presse en quoi le football français va mieux, comment l'organisation, le travail, un nouvel état d'esprit ont contribué à ses progrès. Ils se doivent également de prendre position en faveur de leurs collègues, qui auraient été victimes de licenciements abusifs, et de dénoncer les égarements de certains clubs, trop enclins à renouveler ces pratiques. Ils sont appelés à faire l'apologie du football français, dans la mesure où cela peut servir par là même leurs propres intérêts. Guy Roux et Georges Boulogne donnent aux membres de l'UNECATEF un véritable condensé de

<sup>2485</sup> Gemmrich est un joueur connu, qui a été sélectionné cinq fois en équipe de France en 1978 alors qu'il évoluait avec le RC Strasbourg.

<sup>2486</sup> *L'Entraîneur français* n° 232, décembre 1987.

<sup>2487</sup> *Procès verbal de l'Assemblée générale de l'UNECATEF*, 14 décembre 1992.

<sup>2488</sup> J.-F. Sirinelli. *Les vingt décisives. Le passé proche de notre avenir. 1965-1985*. Paris, Fayard, 2007. p. 187.

stratégie en matière de communication. Les entraîneurs ne doivent pas hésiter à s'exprimer devant les médias : « *Pour mettre en relief la qualité d'un match plutôt que ses lacunes (il y a assez de gens pour détruire). Pour louer l'équipe adverse, puisque, quel que soit le résultat, cela valorise leur propre équipe.* »<sup>2489</sup>. Ce sont bien des conseils en matière de communication. En vertu d'un vieil adage souvent colporté dans les milieux du football, « *la meilleure défense, c'est l'attaque* », les responsables de l'UNECATEF proposent à leurs adhérents une attitude plus offensive : plutôt que d'attendre l'intervention des médias, mieux vaut la devancer, voire la solliciter. Mais pour ce faire, l'important est d'adopter un discours commun, qui doit permettre une unité de vue, et faciliter une identité de la profession d'entraîneur. L'objectif visé, c'est l'amélioration de l'image du football français, et à travers elle, l'amélioration de l'image des entraîneurs. C'est une forme de pensée unique que sollicitent les responsables de l'UNECATEF. En gommant les aspérités du discours, on espère communiquer à travers la presse l'image d'un football en progrès, d'un football uni, ou à défaut, celle d'un groupe uni : celui des entraîneurs. Cette position des responsables de l'UNECATEF traduit-elle celle de tous les entraîneurs professionnels ? Rien n'est moins sûr. En effet, ce sont de simples recommandations. Certains faits montrent que ce n'est pas parce que tous les entraîneurs de Division 1 et 2 adhèrent à l'UNECATEF, et sont nombreux à assister aux réunions, qu'ils souscrivent forcément à toutes les orientations imprimées par leurs responsables. Ainsi, lors de l'affaire O.M. - Valenciennes<sup>2490</sup>, en 1993, l'UNECATEF s'abstient de prendre position. « *Il apparaît aussi que, dans l'ensemble, les participants regrettent le silence de l'UNECATEF dans cette histoire qui déconsidère le football français* »<sup>2491</sup>. De fait, les entraîneurs professionnels auraient préféré un communiqué officiel, plutôt que le silence, surtout dans un contexte où les notions d'éthique et de morale paraissent devoir être défendues par ceux qui sont les premiers à en prôner les valeurs. La réponse officielle formulée par les responsables est la suivante : « *Mais, tant que la justice n'aura pas rendu son verdict, il faut tenir compte des dangers de mauvaise interprétation des interventions orales ou écrites dans de semblables circonstances : risques de querelles, voire de procès* »<sup>2492</sup>. Ici, les deux dirigeants de l'UNECATEF s'arrogent le droit de diriger et

<sup>2489</sup> *Ibid.*

<sup>2490</sup> Le 20 mai 1993, Jacques Glassmann, joueur de Valenciennes, déclare avoir reçu un coup de téléphone de Jean-Jacques Edeylié, joueur de l'O.M. et d'un dirigeant de l'O.M. la veille du match O.M.-Valenciennes, pour « ne pas jouer trop fort. » Il révèle que deux de ses coéquipiers ont reçu pareille offre, ainsi que son entraîneur. L'affaire, qui s'apparente d'abord à une corruption, puis une subornation de témoin, fait grand bruit dans le football français et aboutit à la disqualification de l'O.M. de la Coupe d'Europe des Clubs champions par l'UEFA, à la perte de son titre de champion de France 1993 puis à la rétrogradation en Division 2 par la L.N.F.

<sup>2491</sup> *Procès verbal de la réunion des entraîneurs de première division professionnelle, lundi 26 juillet 1993.*

<sup>2492</sup> *Ibid.*

*contrôler la progression dramatique*<sup>2493</sup>. La prudence est donc de mise : les principaux responsables de l'UNECATEF, Guy Roux et Georges Boulogne, préfèrent ne pas prendre de risque, alors que, en pareille circonstance, (et les nombreux éditos et articles de Georges Boulogne dans l'entraîneur français le prouvent), la prise de position des entraîneurs français par rapport à une affaire d'éthique semble être une évidence pour la plupart d'entre eux. Ce fait nous incite à la prudence : le président et le secrétaire général de l'UNECATEF sont les porte-parole des entraîneurs professionnels français, mais ils n'expriment pas forcément en toutes circonstances l'opinion de la majorité d'entre eux<sup>2494</sup>. En matière de communication, les orientations prises par les responsables ne sont donc pas toujours respectées. Lorsque des affaires graves affectent le football français, des amorces de dissension par rapport à la politique de communication sont discernables entre les entraîneurs. Par contre, lorsque l'on en revient aux affaires courantes, telles que les attaques de la presse contre le sélectionneur national, les réactions de défense se situent dans la lignée de celles des années et des décennies précédentes. Jacky Braun<sup>2495</sup>, Président de l'Amicale des éducateurs de football, prend ainsi le parti d'Aimé Jacquet<sup>2496</sup> : « *Que lui est-il reproché pour qu'il mérite autant de viles attaques ? En vrac, de ne pas être un as du discours, de ne pas faire de déclarations fracassantes, de conserver les mêmes joueurs (quitte à lui reprocher ensuite de ne pas les rappeler !), d'utiliser la « langue de bois », de ne pas « oser », d'être frileux* » Je pense qu'il lui est surtout reproché de ne pas être assez conforme aux mauvais côtés de l'époque actuelle, laquelle donne la priorité des priorités aux bavards, aux caméras, aux gros titres, au spectacle, à l'avant-scène, à l'immédiat, au clinquant, au superficiel » En fait, Aimé ne souhaite pas composer avec cette pseudo-communication »<sup>2497</sup>. Même si c'est un entraîneur qui prête sa plume à cet article, il insiste sur un point particulier. La moitié au moins des griefs reprochés à Aimé Jacquet tiennent non pas à la discussion de ses choix technico-tactiques, mais à son manque de savoir-faire en termes de communication, ou au moins à ce qui est ressenti comme tel dans les médias.

<sup>2493</sup> E. Goffman, 1973, *opus cit.*, p. 97.

<sup>2494</sup> L'opinion révèle être un « grouillement d'opinions particulières ». J. Ozouf, 1974, *opus cit.*, p295. Ici, même si G. Boulogne et G. Roux se font les porte-paroles de l'opinion des entraîneurs professionnels français, ils ne peuvent prétendre les synthétiser toutes.

<sup>2495</sup> Jacky Braun est président de l'Amicale de 1994 à 1998. Il est également sélectionneur de l'équipe de France espoirs dans les années 70 et 80, et bras droit de Georges Boulogne.

<sup>2496</sup> Après une carrière d'entraîneur professionnel qui le voit remporter trois titres de champion de France avec les Girondins de Bordeaux dans les années 80, Aimé Jacquet rejoint la DTN en 1990. Il devient sélectionneur national en 1993 et mène la France à la victoire en Coupe du Monde en 1998. Il quitte alors son poste de sélectionneur, tout en restant DTN, avant de prendre sa retraite en 2006.

<sup>2497</sup> L'Entraîneur français n° 307, octobre 1995.

Portrait de **Aimé Jacquet** (Olympique Lyonnais 1976-80/ Girondins de Bordeaux 1980-89/ Montpellier HSC 1989-1990/ A.S. Nancy-Lorraine 1990-91/ Equipe de France 1993-98/ D.T.N. 1998-2006)

« La victoire de l'équipe de France c'est d'abord la victoire des techniciens ». Aimé Jacquet<sup>2498</sup>. L'homme est à jamais associé à la légende du football français, puisque c'est sous sa direction que l'équipe de France a remporté son unique Coupe du monde en 1998. Mais avant d'être sélectionneur, Aimé Jacquet a été un entraîneur de club de haut niveau. Né en 1941, il joue dans un club amateur de la Loire, avant d'être repéré par l'A.S. Saint-Étienne qu'il rejoint en 1959 alors qu'il travaille encore à l'usine. Il accomplit l'essentiel de sa carrière chez les Verts au poste de demi, et honore 2 sélections en équipe de France en 1968. Joueur de devoir, il se forge un palmarès impressionnant dans le club stéphanois en gagnant cinq titres de champion de France et trois Coupes de France sous l'égide de Jean Snella puis de Albert Batteux. Tous deux lui servent de guide, de même qu'à son coéquipier Robert Herbin. En 1973, il signe chez le voisin lyonnais et achève sa carrière de joueur à Lyon en 1975. Il fait son apprentissage avec des résultats irréguliers selon les saisons et est déjà réputé pour son sérieux mais également sa discrétion. Il n'aime pas se mettre en avant et aime convaincre ses joueurs que le football doit être respecté en l'abordant avec le professionnalisme le plus abouti. Comme son maître Albert Batteux, il tente d'utiliser la persuasion pour convaincre ses joueurs de leurs progrès et peaufine ses discours durant de longues heures. Il rejoint les Girondins de Bordeaux en 1980 et parvient à s'accommoder de la personnalité envahissante de son président Claude Bez qui contraste avec sa réserve naturelle. Avec Bordeaux, il obtient la totalité de ses titres de club, aidé en cela par des joueurs de qualité comme Giresse, Tigana, Battiston. Il réussit à plusieurs reprises de beaux parcours dans les coupes européennes, atteignant le stade des demi-finales à deux reprises, en Coupe d'Europe des clubs champions et en Coupe d'Europe des vainqueurs de Coupe. Mais suite à une saison décevante en 1987-88, il est limogé par le président des Girondins Claude Bez et rejoint successivement deux équipes moins huppées, aux prétentions plus limitées, Lyon puis Montpellier. Mais peu enclin aux pressions médiatiques inhérentes à la fonction d'entraîneur de plus en plus poussées, il préfère tenir un rôle plus en retrait et rentre à la D.T.N. en tant qu'adjoint de Gérard Houllier en tant que D.T.N. L'élimination malencontreuse de l'équipe de France, bouté hors de la Coupe du Monde de football en novembre 1993 à la suite d'une défaite contre la Bulgarie, provoque la démission de Gérard Houllier et précipite l'arrivée d'Aimé Jacquet sur le devant de la scène, sans qu'il l'ait sollicité. Jacquet opère des choix pour replacer l'équipe de France sur les rails du succès. Il sait être dur avec les joueurs en privé, mais il est le plus souvent protecteur avec eux. Il parvient à amener l'équipe de France en demi-finale du championnat d'Europe des nations en 1996, puis à fédérer un véritable groupe pour aborder la Coupe du monde de 1998 jouée en France. Il ne tient pas compte des nombreuses critiques qui contestent ses choix, notamment celles qui émanent du journaliste de *l'Equipe* Jérôme Bureau, mais également d'une bonne partie de la presse écrite qui lui reproche son déficit de communication, d'autant qu'il est assez introverti et très peu à l'aise lorsqu'il s'agit de communiquer avec les médias. Il préfère réserver cet exercice à ses propres joueurs. En s'appuyant sur une ossature de joueurs clés, dont Zinedine Zidane, mais également Laurent Blanc et Didier Deschamps qui deviendront à leur tour des entraîneurs à forte notoriété après le milieu des années 2010, Aimé Jacquet réussit son pari de mener l'équipe de France au titre de championne du Monde 1998 et de s'octroyer la reconnaissance de l'opinion publique française, sans doute même dans des proportions exagérées aux yeux de certains connaisseurs du football. Aimé Jacquet se retire du poste de sélectionneur à la suite de cette victoire mais reste au contact du football en occupant le poste de D.T.N. en chef. Il n'a pas impulsé à ce titre de réels changements, sans que l'on puisse réellement le lui reprocher,

<sup>2498</sup> Petit encadré qui orne le titre de chaque numéro de *l'Entraîneur français* depuis 2000.

puisque pendant son mandat l'équipe de France a remporté le titre de Championne d'Europe en 2000, et a été finaliste de la Coupe du monde en 2006. Elle a certes obtenu de médiocres résultats à l'Euro 2004 mais s'était auparavant qualifiée pour la phase finale de cette compétition. Depuis sa retraite de la D.T.N., Aimé Jacquet exerce les fonctions de consultant télévision. Il faut noter que durant tout son mandat de D.T.N., Aimé Jacquet n'a cessé de prendre position en faveur des entraîneurs, à ses yeux injustement traités par les dirigeants et les instances du football français, et pourtant principaux responsables selon lui des excellents résultats du football français à la période charnière entre le XXème et le XXIème siècles. « *Le technicien n'est pas un simple fusible. Nombreux sont les dirigeants qui commettent de grandes erreurs. C'est une méconnaissance totale de sa valeur. Mais beaucoup de dirigeants ne savent pas rester à leur place, ne savent pas déléguer. Ce métier, il ne faut pas le bafouer* »<sup>2499</sup>. Il ne faut donc pas oublier que si Aimé Jacquet restera dans les mémoires pour son rôle de sélectionneur, il fût avant cela un entraîneur professionnel très performant dans les années 1980.

#### Palmarès en tant qu'entraîneur :

Vainqueur du championnat de France avec les Girondins de Bordeaux en 1984, 1985, 1987.  
Vainqueur de la coupe de France avec les Girondins de Bordeaux en 1986 et 1987.  
Elu entraîneur de l'année par *France Football* en 1981, 1984 et 1998.  
Elu entraîneur du siècle par *France Football* en 2000.

Certes le sélectionneur national, quel qu'il soit, et à quelque époque que ce soit, ne peut être considéré comme un entraîneur à part entière. Il occupe une place trop singulière pour être comparé aux entraîneurs de club. Cependant, parce qu'il est un personnage public, plus que les entraîneurs de clubs, il centralise l'exacerbation des attentes de la presse et de l'opinion publique. A ce titre il personnifie l'archétype des attentes des médias que certains entraîneurs ont perçues avant les autres. Guy Roux en atteste: « *La différence entre technique et communication, c'est que cinquante personnes en moyenne assistent aux entraînements, alors qu'une soirée de ligue des champions sur T.F.1 rassemble huit millions de personnes. Je crois que les entraîneurs devraient soigner davantage leur sens de la communication. Je suis content de voir émerger des jeunes comme Frédéric Antonetti<sup>2500</sup> à la fois bon technicien et bon communicateur. C'est aussi le cas de Luis Fernandez<sup>2501</sup> »<sup>2502</sup>.*

La télévision permet en effet au spectateur de s'immiscer complètement dans l'univers du jeu, et l'invite à réagir comme s'il était véritablement l'entraîneur d'une équipe. Les entraîneurs véritables doivent quant à eux modifier leur approche stratégique de la communication, ou tout simplement s'acquiescer d'obligations qui jusque dans les années 80 restaient marginales pour eux. Certains répugnent à remplir cette tâche, d'autres s'y soumettent volontiers et sont plus diserts. Ce que préconise Guy Roux, n'est-ce pas tout simplement une grande

<sup>2499</sup> *France Football* n° 2855, 26 décembre 2000.

<sup>2500</sup> Entraîneur du SC Bastia en 1997.

<sup>2501</sup> Entraîneur du Paris S.G. en 1997.

<sup>2502</sup> *France Football* n° 2649, 14 janvier 1997.

disponibilité ? Une disponibilité devant les médias audio-visuels, mais aussi devant la presse écrite. « *Luis Fernandez parle. Joignable du lundi au vendredi, de l'aube à l'aube, et lors des vacances, pas d'abstinence. Il est toujours prêt à réagir, à s'expliquer. Son très consistant capital sympathie, depuis les premières heures du P.S.G.-Borelli, repose sur cette qualité rare* »<sup>2503</sup>. L'écriture journalistique se manifeste entre autres par l'usage singulier du matériau linguistique. L'existence d'un véritable lexique de métaphores, d'expressions toutes faites, de détournements de titres de films ou de romans, perceptible dans la presse généraliste, est parfois amplifiée dans la presse sportive spécialisée<sup>2504</sup>. Luis Fernandez est donc un entraîneur qui aux dires de Guy Roux est un bon communicateur, nous dirons un bon communicant.

Portrait de **Luis Fernandez** (A.S. Cannes 1992-94/ Paris Saint-Germain 1994-96 puis 2000-2003/ Athletic Bilbao 1996-2000/ Espanyol Barcelone 2003-2004/ Al Rayyan (Qatar) 2005/ Betar Jerusalem 2005-06/ Betis Séville 2006-07/ Stade de Reims 2009/ Equipe nationale d'Israël depuis mars 2010)

Né en Espagne en 1959, Luis Fernandez évolue dans les équipes de jeunes de l'A.S. Minguettes puis de l'A.S. Saint Priest dans la banlieue lyonnaise. Mais c'est le Paris Saint-Germain qui le recrute à l'âge de 19 ans. Il s'impose rapidement comme un milieu défensif de caractère, infatigable, combatif, virulent et provocateur. Il connaît en 1982 la première de ses 60 sélections en équipe de France. Il forme avec Michel Platini, Alain Giresse et Jean Tigana le fameux « carré magique » qui règne dans l'entrejeu de la sélection nationale. Il remporte également deux coupes de France et un championnat de France avec le Paris S.G. En 1986, il rejoint le club du Matra Racing dont le président est Jean-Luc Lagardère signant un contrat qui porte sur un salaire de 700 000,00 francs mensuels, le plus élevé du championnat de France. Victime d'une grave blessure au genou, il rejoint la formation moins huppée de l'A.S. Cannes. Il remet sa carrière sur de bons rails. En 1992, il décide de rester en tant que joueur dans le club cannois pourtant relégué en seconde division, mais en devient l'entraîneur après seulement quelques journées de championnat. Il cesse donc de jouer, et parvient à faire remonter le club en première division, puis à la qualifier pour la Coupe d'Europe de l'U.E.F.A. à l'issue de la saison 93-94. Il est alors recruté par le Paris S.G. et remporte la Coupe de la Ligue et la Coupe de France dès sa première saison. La saison suivante, il remporte la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe avec le Paris S.G. Entraîneur têtu, indépendant, doté d'un franc-parler qui lui vaut des inimitiés chez certains journalistes, dirigeants mais aussi chez certains joueurs, il manie aussi la provocation comme lorsqu'il était joueur. Il est volontiers gouailleur et n'hésite pas à « chamber » ses joueurs, à l'instar de ses internationaux Paul Le Guen et Vincent Guérin, internationaux plus discrets et introvertis que lui, qu'il surnomme Popov et Ivanov. Mais il aime communiquer et est toujours disponible pour les médias ainsi que pour les supporters qui le soutiennent souvent de façon inconditionnelle. Cependant, malgré une deuxième place en championnat à l'issue de la saison 1995-96, son contrat n'est pas renouvelé. Il est recruté par l'Athletic Bilbao, formation espagnole aux moyens limités, mais à laquelle il fait jouer les premiers rôles en championnat. Il revient au Paris S.G. en décembre 2000 pour remplacer Philippe Bergeroo qui vient d'être limogé. Mais il se brouille avec plusieurs joueurs vedettes dont Nicolas Anelka ou Ronaldinho et surtout ne parvient pas à obtenir des résultats honorables

<sup>2503</sup> France Football n° 2571, 18 juillet 1995.

<sup>2504</sup> E. Neveu. *Sociologie du journalisme*. Paris, La Découverte, 2004. p. 71.

avec son club. En dépit du soutien des supporters, il est obligé de quitter le club à l'issue de la saison 2002-03. La suite des années 2000 est plus délicate encore, et le voit alterner des missions de sauvetage de courte durée dans des clubs comme l'Espanyol de Barcelone ou le Stade de Reims en Ligue 2 française, sans réussite dans ce dernier cas, et des mandats de quelques mois à l'étranger, au Qatar et en Israël. En mars 2010, il accepte officiellement le poste de sélectionneur de l'équipe d'Israël. Cependant, Luis Fernandez n'a jamais caché son intention de revenir entraîner une nouvelle fois dans le club de son cœur, le Paris S.G. Il n'en a toujours pas abandonné l'idée, même s'il s'estime victime d'une cabale de certains organes de presse, dont *l'Equipe* et *Canal +*. Il a pourtant été consultant T.V. pour la chaîne cryptée en 2000, ainsi que pour TF 1 et Eurosport. Il anime une émission de radio hebdomadaire intitulée « Luis attaque » sur *R.M.C.* depuis septembre 2003, qui ne s'est jamais interrompue même lorsqu'il exerçait à l'étranger, et dans laquelle sa gouaille, son impertinence et son franc parler suscitent parfois des polémiques. Il suggère d'ailleurs lui-même que son profil atypique lui a valu des déboires, et que le D.T.N. Aimé Jacquet a pu recommander à un club comme Saint-Étienne de ne pas le recruter<sup>2505</sup>.

#### Palmarès en tant qu'entraîneur :

Vainqueur de la Coupe de France avec le Paris S.G. en 1995.

Vainqueur de la Coupe de la Ligue avec le Paris S.G. en 1995.

Vainqueur de la Coupe d'Europe des vainqueurs de Coupe avec le Paris S.G. en 1996.

Elu entraîneur de l'année par *France Football* en 1993

« Il y a quand même beaucoup d'entraîneurs qui ne travaillent pas parce que leurs personnalités ne conviennent pas au moule prédéfini. Jean Tigana, Roland Courbis ou moi »<sup>2506</sup>. **L. Fernandez, D. Riolo. Luis contre-attaque. Entretien avec Luis Fernandez. Paris, Hugo et compagnie, 2008. p. 12.**

« Peut-être que je fais peur ». **France Football n°3195, 3 juillet 2007.**

« Qu'on me donne une dernière chance ! ». **France Football n° 3235 bis, 11 avril 2008.**

Mais qu'est-ce qu'un bon communicant ? Aux yeux de la presse, la première vertu d'un bon communicant réside dans son accessibilité, et dans sa faculté à commenter le moindre contenu. La teneur du discours est-elle importante ? Sans doute, mais pas autant que la disponibilité elle-même. Il s'avère également que bien souvent, les journalistes recherchent l'entraîneur qui se livre à des bons mots, a la réplique facile, voire le sens de la polémique, autant que celui qui entraîne une des équipes phares du championnat de France. Les médias sont les matrices de l'événement, et les journalistes cherchent à démontrer que leur article n'est pas un accident, mais préjuge d'un avenir. L'événement médiatique est donc une mise en scène, et à ce titre, les talents de communicant de l'entraîneur font partie des arguments que peut exploiter le journaliste pour étayer cette mise en scène.

<sup>2505</sup> *France Football* n° 3235 bis, 11 avril 2008.

<sup>2506</sup> D. Riolo. *Luis contre-attaque. Entretien avec Luis Fernandez*. Paris, 2008. p. 12.

Nous nous sommes livrés à une enquête, basée sur une étude de *France Football*<sup>2507</sup> qui montre qu'en 1992/93, l'entraîneur de Division connaît une stabilité dans le poste qu'il occupe d'une durée moyenne de 3 ans. Comme nous postulons que la communication est un impératif de la fonction d'entraîneur, depuis les années 90, nous avons relevé le nombre d'articles consacrés aux différents entraîneurs de Division 1 entre juillet 1990 et juin 1993, soit une période de 3 ans. L'entraîneur auquel est consacré le plus grand nombre d'articles est incontestablement Raymond Goethals<sup>2508</sup>, affublé par la presse du sobriquet de « Raymond la science », devant Guy Roux et Frantz Beckenbauer, puis Gérard Gili, Arsène Wenger, et Roland Courbis. Il s'avère que, hormis Courbis et Roux, ces entraîneurs dirigent Marseille, Bordeaux, Monaco, qui sont les équipes-phares de cette période 1990-1993. Mais si Raymond Goethals arrive en première position, c'est aussi qu'il est toujours disponible pour accueillir la presse, ainsi qu'en témoigne son adjoint, Jean Fernandez. Et si Guy Roux apparaît bien davantage qu'un Jean Claude Suaudeau<sup>2509</sup>, et si Courbis apparaît au classement, c'est aussi parce que leurs bons mots défraient la chronique. La presse est évidemment moins prédisposée à accorder une place de choix à ceux qui se contentent de commentaires techniques, et ne cherchent pas les déclarations fracassantes. « *Question : Dugarry*<sup>2510</sup>, *ce serait un plus ?*

- *Jean Tigana*<sup>2511</sup> : *No Comment.*

- *Vous êtes toujours incroyablement méfiant* »<sup>2512</sup>.

Même si des entraîneurs comme Jean Tigana peuvent attirer également les journalistes, en raison justement du mystère qu'ils peuvent laisser planer autour de certains de leurs propos, il est vraisemblable que ce sont plutôt sur les entraîneurs au franc-parler, et à l'anecdote facile que se focalise l'intérêt de la presse. Les journalistes doivent lutter contre la lassitude potentielle des lecteurs en diffusant *le feuilleton du football*<sup>2513</sup>. Il leur faut l'alimenter même si la répétition des matches les condamne à utiliser de façon excessive la même trame. Le marché des transferts, le destin des joueurs, des entraîneurs, leurs humeurs

<sup>2507</sup> *France Football* n° 2961, 10 janvier 2003.

<sup>2508</sup> Lors de son séjour à l'O.M., Raymond Goethals amène l'équipe phocéenne en finale de la Coupe d'Europe des champions en 1991, puis remporte la Champions League en 1993. Franz Beckenbauer ne reste à Marseille que lors de la saison 1990-91, mais son aura attire les médias. Roland Courbis entraîne les Girondins de Bordeaux de 1992 à 1994. Arsène Wenger entraîne Monaco de 1987 à 1994.

<sup>2509</sup> Entraîneur du FC Nantes, équipe qui joue les premiers rôles en championnat de France dans les années 90.

<sup>2510</sup> Christophe Dugarry est un joueur régulièrement sélectionné en équipe de France, qui évolue aux Girondins de Bordeaux en 1995.

<sup>2511</sup> Entraîneur de l'A.S. Monaco en 1995.

<sup>2512</sup> *France Football* n° 2571, 18 juillet 1995.

<sup>2513</sup> J. Blociszewski, 2007, *opus cit.*, p. 65.

sont analysés semaine après semaine<sup>2514</sup>. De ce fait, les entraîneurs à la faconde avérée, ceux les plus exposés, sont évidemment les plus recherchés. Bien sûr, tous les entraîneurs de Division 1 et Division 2 sont sollicités par la presse locale ou régionale de manière régulière. Mais il apparaît que deux facteurs principaux expliquent qu'ils sont régulièrement sollicités par la presse nationale au cours de la saison. Le premier, c'est le bon classement de l'équipe qu'ils entraînent. Le second, qui n'est pas forcément moindre, c'est leur côté pittoresque, au sens où ils ont une image, ou tiennent des propos, qui sortent de l'ordinaire<sup>2515</sup>. S'ajoutent ensuite des facteurs secondaires : le fait de changer de club en début de saison, d'exercer pour la première fois en Division 1 en début de saison, d'être sur la sellette en cours de saison, d'être désigné meilleur entraîneur de la saison<sup>2516</sup>, ou encore d'arriver à un score rond : 300, 400, ou 500 matches dirigés en Division 1<sup>2517</sup> □ voire davantage. Les entraîneurs voient-ils la communication de la même façon que les journalistes ? Elie Baup (Girondins de Bordeaux) émet un avis contraire : « *Bien communiquer, c'est éviter des conneries, donner des réponses à des rumeurs qui n'ont pas lieu d'être. Cela évite les perturbations* »<sup>2518</sup>. Elie Baup est pragmatique. Pour lui, la communication est un outil, destiné à favoriser la bonne marche du club, de l'équipe, et à assainir les relations entre les joueurs, les joueurs et l'entraîneur. En fait, le problème lié à la communication, c'est que ce vocable ne revêt pas la même signification pour la presse, d'un côté, pour les entraîneurs de l'autre. Chacun de ces deux groupes professionnels en a sa propre perception. Pour les uns, elle est une occasion de produire l'évènement, d'éveiller l'intérêt du lectorat, de produire un scoop. Pour les autres, elle est le moyen d'éclaircir des choix, de les justifier. Pour les premiers, elle se fonde sur l'imaginaire, sur leur capacité à faire fonctionner des symboles, des mythes<sup>2519</sup>. Pour les seconds, elle fonctionne sur du matériel, éventuellement sur des attentes, mais formulées de façon réaliste. De ce décalage de perception découle parfois des incompréhensions mutuelles. « *Il y a dans la communication à la fois de la raison et du sensible, du rationnel et de l'irrationnel* »<sup>2520</sup>. Le fait que la D.T.N. mandate un de ses membres, J. Crevoisier lui-

<sup>2514</sup> *Ibid.*

<sup>2515</sup> Se reporter au tableau des fréquences d'apparition des entraîneurs dans les colonnes de *France Football*.

<sup>2516</sup> *France Football* procède à une désignation du meilleur entraîneur de l'année officiant dans le championnat de France depuis 1970. Il s'agit d'un vote effectué par un panel de journalistes spécialisés. Canal Plus, en association avec l'UNFP, procède depuis l'année 1990 à la désignation annuelle du meilleur entraîneur exerçant en France, mais il est cette fois désigné par ses pairs.

<sup>2517</sup> Ainsi par exemple, l'article « *Les 400 coups de Muller* », consacré au 400<sup>ème</sup> match de Division de Joël Muller, entraîneur du FC Metz, dans *France Football* n°2847, 3 novembre 2000.

<sup>2518</sup> *France Football* n° 2803, 28 décembre 1999.

<sup>2519</sup> C. Pociello. *Sports et société. Approche socio-culturelle des pratiques*. Paris, Vigot, 1981. 377 p.

<sup>2520</sup> J. Crevoisier. *L'Entraîneur français* n° 338, avril 2000.

même, pour rédiger un article intitulé « *l'art de parler en public* »<sup>2521</sup>, qui est une synthèse de plusieurs ouvrages de référence, dont ceux de Lionel Bellanger<sup>2522</sup> indique qu'elle veut faire prendre conscience aux entraîneurs français que la communication est désormais un exercice de style incontournable. Elle ne se réduit pas aux seules conférences de presse, ni aux seules interviews, mais elle peut se travailler et s'améliorer. Le but de l'article de Crevoisier est aussi d'inviter les entraîneurs professionnels à faire passer leur message de façon ordonnée, réfléchie, et d'apporter cette part de rationnel à l'information. Mais est ce forcément ce que recherche la presse ?

## 2.2. Le communicant

Communiquer reste donc un outil indispensable dans la panoplie de l'entraîneur. Mais tous ne cultivent pas le goût de la déclaration sensationnelle, du propos polémique, de la phrase qui touche. Tous ne manient pas la syntaxe avec bonheur, encore que ce ne soit pas une condition suffisante pour paraître dans les médias. Et ceux qui savent la manier ne souhaitent pas forcément en faire usage de façon dispersée ou anarchique. *France Football*<sup>2523</sup> publie en une le portrait de Joël Muller avec le titre : *les 400 coups de Muller*. L'entraîneur messin « célèbre » en effet son quatre centième match successif en tant qu'entraîneur de Division 1. Un des joueurs messins, Philippe Gaillot<sup>2524</sup>, témoigne : « *Joël n'est pas expansif. Il ne va pas multiplier les déclarations à la Courbis*<sup>2525</sup>, *mais il mériterait qu'on parle plus de lui* »<sup>2526</sup>. La représentation du joueur lui fait conjuguer reconnaissance médiatique et compétence. Mais tous les entraîneurs ne souhaitent pas forcément faire la une des journaux ou passer dans les émissions télévisées, même si en Division 1, il s'agit d'un exercice obligé. A la fin des années 90, et dans les années 2000, l'entraîneur communique non seulement sur ses choix, le jeu de son équipe, la tactique, l'environnement du club, mais également sur sa stabilité à court terme. Le paradoxe de cette nouvelle communication, c'est que parfois, il est amené à annoncer lui-même l'éventualité de son limogeage, avant même que le club n'ait pris une position officielle. « *L'entraîneur espagnol garde toujours le sourire, même quand il*

---

<sup>2521</sup> *Ibid.*

<sup>2522</sup> Maître de conférences à HEC et Paris III, intervenant à Polytechnique. Il a publié de nombreux ouvrages relatifs au coaching, au management, à l'art de prendre la parole.

<sup>2523</sup> *France Football* n° 2847 bis, 3 novembre 2000.

<sup>2524</sup> Philippe Gaillot, 421 matches de Ligue 1, a effectué toute sa carrière à Metz de 1984 à 2002, à l'exception d'une saison à Valenciennes en 1992-93. Au moment de l'article, Philippe Gaillot est le joueur messin qui a disputé le plus de matches sous la direction de Joël Muller : 308 rencontres de 1989 à 2000.

<sup>2525</sup> Courbis, dans les années 90, entraîne notamment Bordeaux (92-94 puis 96-97), Toulouse (94-95), Marseille (97-99), Lens (2000). Il affectionne les déclarations tapageuses et est réputé pour son franc-parler.

<sup>2526</sup> *France Football* n° 2847 bis, 3 novembre 2000.

annonce à la presse en fin de séance que son départ est acquis à 50 %. « Lundi, je crois bien que je ne serai plus là. Personne ne m'a rien dit depuis quatre jours, et si on ne dit rien à l'entraîneur, c'est qu'il y a un problème. Sinon, on aurait cherché à me rassurer. » (□) Son expérience et sa connaissance du milieu du football lui permettent de lire à travers les silences de son « futur manager sportif »<sup>2527</sup>. Javier Clemente, sait en l'occurrence que le retour de Bernard Tapie<sup>2528</sup> aux commandes de l'O.M., et le mode de fonctionnement invasif de ce dernier, mettent son poste en péril. Mais, alors que le club ne publie pas de communiqué officiel, c'est l'entraîneur menacé qui décide d'aborder le sujet de son limogeage. On assiste à une bascule des traditions : jusqu'alors, ce n'est jamais l'entraîneur qui annonce son départ, lorsque ce n'est pas de son plein gré. Par contre, lorsqu'un entraîneur quitte de son plein gré un club, il est dans l'obligation de s'expliquer, de se justifier. « L'étrange décision d'Antonetti. Déroutant. Malgré un excellent bilan et de belles perspectives, Frédéric Antonetti a choisi de mettre fin à son aventure avec le S.C.B., sans même faire l'objet de propositions d'autres clubs. Les raisons d'une décision apparemment énigmatique »<sup>2529</sup>. Dans l'esprit des journalistes, et donc des lecteurs, il existe une logique : celle qui consiste à considérer, et déplorer que les clubs puissent renvoyer si facilement les entraîneurs. Mais qu'un entraîneur bouleverse cette logique, et décide de quitter un club, même momentanément, et c'est comme s'il allait à l'encontre d'un ordre établi, comme s'il se mettait en situation irrégulière : il renverse en l'occurrence les rapports de pouvoir. Mais ce faisant, la presse le pousse à défendre sa décision, et fait preuve d'incompréhension : le schéma de l'entraîneur qui subit son destin est solidement ancré dans les représentations. Dès lors qu'il cherche à s'en montrer acteur, il lui faut communiquer les motifs de ses choix. Certains entraîneurs se servent de la presse pour faire passer leurs messages. *France Football*<sup>2530</sup> décrit la démarche de Luis Fernandez : « Elle traduit surtout la relation d'amour-haine qu'il entretient depuis toujours avec la presse écrite en particulier. Luis aime ça. Il a toujours été disponible, est l'un des rares à ne pas avoir changé de numéro de mobile depuis des années. Les cinq minutes qu'il accorde se transforment souvent en une demi-heure »<sup>2531</sup>. Un entraîneur comme Luis Fernandez pense se servir de la presse pour expliquer, livrer ses arguments, valider ses choix. Il est vrai que ses points de vue originaux, mais aussi sa disponibilité, sont appréciés des médias, qui en retour lui offrent leurs colonnes, ou leurs micros. Mais Luis Fernandez se sert

<sup>2527</sup> *France Football* n° 2870, 10 avril 2001.

<sup>2528</sup> Bernard Tapie a été président de l'Olympique de Marseille de 1986 à 1994, avant d'être obligé de se retirer de la vie publique. Il reprend la présidence du club en 2000-2001 mais ne reste qu'une seule année.

<sup>2529</sup> *France Football* n° 2877, 29 mai 2001.

<sup>2530</sup> *France Football* n° 2004, 4 décembre 2001.

<sup>2531</sup> *Ibid.*

également des médias pour faire l'éloge des supporters du club, le Paris Saint-Germain. Il n'hésite d'ailleurs pas à rencontrer les associations de supporters pour communiquer, et ces rencontres sont largement couvertes par la presse écrite. Cette faculté à communiquer avec les acteurs de l'environnement du club est-elle une stratégie élaborée ? En tout cas, elle contribue à préserver la fonction de l'entraîneur lorsqu'il est menacé. *« Avant la soirée de mercredi, le limogeage de Luis Fernandez était pratiquement entériné, et les contacts avec l'entourage de Carlos Bianchi<sup>2532</sup> largement entamés. Mais la probante victoire du P.S.G. contre Lyon (2-0) et le soutien massif des supporters à Fernandez ont brouillé la donne (□) »<sup>2533</sup>.*

Communiquer avec la presse est devenu une véritable compétence. Ce n'est pas seulement la notoriété qui est en jeu, mais également la préservation de ses intérêts particuliers. Et dans le cas de Luis Fernandez, la maîtrise de la communication peut devenir une véritable arme, voire faire partie d'une stratégie. La façon dont un entraîneur sait convaincre les supporters, le public, et l'image qu'il donne de lui sont primordiales, ainsi que le confirme *Jean Fernandez*, entraîneur du F.C. Metz :

*Raymond Goethals était vraiment très fort avec la presse, et pourtant, il répondait toujours à côté. Il disait : « Si tu veux durer dans les moments difficiles, avec la presse, tu peux durer. » Je vais vous raconter une anecdote. J'étais avec Goethals à l'O.M., comme entraîneur adjoint. Il me laissait faire l'entraînement, parce qu'il était déjà relativement âgé, et il fumait sur le bord du terrain. Et quand un journaliste arrivait, il le repérait de loin, et ce n'est pas le journaliste qui allait vers Goethals, c'est Goethals qui allait à lui. Il avait 72 ans, et un savoir-faire extraordinaire au niveau de la presse. Et il avait une cote pas possible à Marseille<sup>2534</sup>.*

Certains entraîneurs ont donc une propension qui semble naturelle à user de la presse. Ils ne se contentent pas de la subir, mais en offrant une image conviviale, ou originale, ils tentent de maîtriser une partie de leur sort, en se faisant des alliés. Cette relation que provoquent certains est liée à la personnalité de l'entraîneur. Si elle semble pouvoir se cultiver, chez des entraîneurs tels que Guy Roux, Luis Fernandez, Roland Courbis, elle paraît presque innée. Mais d'autres sont plus discrets. *« La presse était là comme on guette une bête blessée, attirée par l'odeur écœurante du sang (□) Dans les journaux, s'il les a lus □ et a-t-il besoin de les lire ? □ on annonçait son départ imminent du banc de touche, peut-être même*

<sup>2532</sup> Ancien joueur de Reims, cinq fois meilleur buteur du championnat de France dans les années 1970, et qui en tant qu'entraîneur, a gagné plusieurs fois la Copa Libertadores (l'équivalent de la Champions League en Amérique du Sud) avec les équipes argentines de Velez Starsfield, puis de Boca Junior.

<sup>2533</sup> *France Football* n° 2956 bis, 6 décembre 2003.

<sup>2534</sup> Entretien du 18 juillet 2003.

pour la fin de ce Troyes-Nantes (□). « Et Denoueix commente : « Le président préside, le joueur joue, l'entraîneur entraîne, ai-je entendu récemment dans le club. Donc, je continue à faire mon travail du mieux possible. De toute façon, je n'ai pas le pouvoir de décision, donc vous ne devez pas vous tromper d'interlocuteur »<sup>2535</sup>. Le ton employé par le journaliste ne manque pas d'interpeller : il semble s'exclure de la traque qu'il décrit, comme s'il était moins à l'affût que ses confrères, moins avide de sensationnel. La forme de son article correspond à celle du récit sportif, lieu de déploiement d'une rhétorique hyperbolique, qui utilise un ton épique ou des métaphores qui empruntent au vocabulaire guerrier, et qui est sans doute plus contenue dans les autres formes de récit médiatique<sup>2536</sup>. La description tranche avec le calme employé par Raynald Denoueix, le recul qu'il affiche. Dans le même temps, son absence de commentaires tend à renforcer l'image qu'il donne, celle d'un homme pondéré et pragmatique, à l'écart de tout ce qui constitue les matières premières de la presse : l'événement, le scoop, le commentaire tapageur. Mais de ce fait, on ne sent pas dans le ton de l'article, autre chose qu'un compte-rendu, certes alléchant pour le lecteur, mais sans prise de position particulière. Le destin d'un entraîneur est en train de se décider, et il faut en rendre compte. Il n'y a pas de nécessité de le soutenir. Par contre, la nécessité de couvrir l'événement, voire de le créer, contribue à une forme de « voyeurisme » qui donne à l'actualité sa spécificité par rapport à l'histoire<sup>2537</sup>.

A partir des années 2000, la presse ne se contente plus de commenter et d'analyser les limogeages après que les clubs les aient rendus publics. Dorénavant, elle les précède, les accompagne, en décrit l'évolution depuis les prémices qui résident en général dans une succession de résultats défavorables à l'équipe, jusqu'à la révocation finale. Elle crée un suspense autour de l'événement, qui est lié parfois à la date du renvoi de l'entraîneur, ou au choix de son successeur. Et plus l'entraîneur est communicant et médiatique, plus la presse a l'occasion d'attirer le lectorat avec des déclarations fracassantes, des polémiques. Certains entraîneurs, peu nombreux, se servent de la presse pour cultiver une image. Guy Roux, l'entraîneur de l'A.J. Auxerre, est de ceux-là. Le soir où il égale le record de matches de Division 1 dirigés avec son club, qui appartenait à Kader Firoud<sup>2538</sup>, au dessus du titre « *Guy Roux, 2000 matches au compteur* », *France Football*<sup>2539</sup> publie une photo significative. Guy Roux, un seau à la main gauche, sème de la main droite des graines sur un terrain engazonné

<sup>2535</sup> *France Football* n° 2907, 25 décembre 2001.

<sup>2536</sup> G. Lochard, J.-C. Soulages, 1998, *opus cit.*, p. 145.

<sup>2537</sup> P. Nora. Le retour de l'événement, in J. Le Goff et P. Nora. *Faire de l'histoire. 1. Nouveaux problèmes*. Paris, Gallimard, 1974. p. 295.

<sup>2538</sup> Se reporter au portrait de Kader Firoud.

<sup>2539</sup> *France Football* n° 2944, 10 septembre 2002.

de l'A.J. Auxerre. Curieusement, il a revêtu un haut de survêtement alors que son pantalon et ses chaussures indiquent visiblement une tenue de ville. Il est vraisemblable que Guy Roux s'est livré à une séance de pose impromptue pour les besoins de la couverture. Mais de quelle couverture parle-t-on ? Et donc, de quelle séance photo ? Le livre « *Guy Roux. Entraîneur de ma vie*<sup>2540</sup> », rédigé par Serge Mésonès, ex-joueur professionnel à l'A.J. Auxerre devenu journaliste de la presse écrite et Eugène Saccomano, journaliste radio, est un témoignage hagiographique. Et la photographie de couverture est issue de la même série que celle choisie par France Football, à la différence que cette fois-ci, Guy Roux, dans la même tenue, est pris de dos, marchant sur le terrain, avec toujours ce seau à la main. La photographie choisie par France Football est elle, publiée page 36 de ce livre. Il est probable que dans les deux cas, Guy Roux a choisi et imposé la photographie de couverture. Et s'il ne l'a pas fait dans le cas de France Football<sup>2541</sup>, c'est la preuve que l'image qu'il veut véhiculer de lui s'est imposée comme la plus significative aux yeux du journaliste et de la rédaction, comme la plus susceptible de correspondre à l'opinion des lecteurs, à la représentation qu'ils ont de Guy Roux. Ce dernier a toujours revendiqué son attachement à sa région, les valeurs de la terre, du travail bien fait. Il a toujours communiqué sur ces valeurs, ainsi que sur le fait qu'il est depuis 1961 l'homme à tout faire, celui qui entraîne, mais en même temps entretient les terrains, gonfle les ballons, □ La tenue qu'il revêt sur le banc de touche les soirs de match est simple : survêtement, et lorsqu'il fait froid, une grosse parka et un bonnet blanc aux parements du club, engoncé jusqu'aux oreilles. Cette image que Guy Roux tient à véhiculer, c'est celle qui forge son identité, celle par laquelle il est immédiatement reconnaissable, et reconnu du public. Elle offre également l'avantage de trancher singulièrement avec celle des autres entraîneurs, surtout après les années 90, où ses collègues sont de plus en plus nombreux à s'afficher en costume-cravate, et de moins en moins nombreux à s'occuper des tâches annexes et matérielles. Guy Roux, aidé par ses succès indéniables avec son club, a su imposer son image, et communiquer grâce à son image. « *A cet égard, comment avez-vous vécu la montée de votre cote de popularité ? (□) Plus tard, ma cote de popularité a gonflé à mesure que je me suis davantage impliqué dans des activités de consultant. Aujourd'hui, j'en profite toujours. Avec les nouveaux médias, Internet ou le téléphone mobile, ça marche très bien* »<sup>2542</sup>. Guy Roux est en effet tellement populaire, qu'il est sollicité par une société de téléphonie mobile pour faire la publicité de ses produits. Cette société se sert d'ailleurs de l'image de Guy Roux,

<sup>2540</sup> S. Mésonès. E. Saccomano. *Guy ROUX. Entraîneur de ma vie*. Bruxelles, Euro-images-production, 2000. 157 p.

<sup>2541</sup> France Football n° 2944, 10 septembre 2002.

<sup>2542</sup> *Ibid.*

qui dans les spots, revêt la même tenue que sur le banc de touche à Auxerre<sup>2543</sup>. Guy Roux est donc un entraîneur, qui a su imposer son image aux médias, grâce à ses compétences, sa longévité, mais aussi d'autres facteurs avec lesquels il a su jouer. Guy Roux est un acteur, au sens où il tient un rôle bien précis, et au sens où il détermine lui-même le rôle qu'il joue, et l'image qu'il donne de lui. Mais c'est une exception dans le monde du football. Certes, certains entraîneurs se servent de la presse pour véhiculer leur image, mais en règle générale, c'est la presse qui se sert de l'entraîneur, et non l'inverse. De la même façon, alors que pendant des décennies, les rumeurs de transferts de joueurs alimentaient les colonnes, dorénavant ces rumeurs concernent également les entraîneurs. Et qui plus est, la presse sportive n'attend pas l'intersaison pour les propager. A l'instar d'une certaine presse à sensation, elle est prête à s'emparer du moindre bruit pour rapporter un scoop : « *La folle rumeur Halilhodzic. L'entraîneur du Stade Rennais, Vahid Halilhodzic, a-t-il été approché par des dirigeants du P.S.G. ? L'intéressé, en tout cas, a démenti avec force* »<sup>2544</sup>. La presse spécialisée ne se contente plus de couvrir l'événement, elle le provoque, en cherchant à anticiper les tractations. *Nous sommes entrés dans le règne de l'inflation événementielle*<sup>2545</sup>. Elle profite de la trêve du football, durant la période des fêtes de Noël, pour s'emparer de la plus petite information, pas toujours vérifiée, pas toujours recoupée. Lors de la trêve, en effet, aucun match n'est programmé, qui pourrait créer l'événement et alimenter le besoin de sensationnel. Dès lors, des rumeurs peuvent constituer des palliatifs intéressants.

Alors, l'entraîneur est-il une victime de l'omniprésence de la presse ? En fait, sa capacité à communiquer semble être un paramètre important lorsque l'on veut formuler des éléments de réponse : les entraîneurs qui ont une image, qu'ils ont sciemment et sagement entretenue, ne peuvent être considérés comme des victimes. Ils se servent au contraire de la presse pour diffuser l'image qu'ils choisissent de donner. Guy Roux, attaché à des valeurs populaires, Roland Courbis, adepte des déclarations provocantes à tapageuses, ou Luis Fernandez, qui sollicite les médias, se montre disponible, au point de les convier à des réunions avec les groupes de supporters. D'autres entraîneurs sont traités différemment en fonction des angles choisis, et des moments de la saison. Alors que le ton des reportages est informationnel en début de saison, il peut devenir alarmiste, en abusant de superlatifs et d'apports parfois sensationnels. La communication peut alors être faussée, ainsi qu'en témoigne Jean Fernandez, entraîneur du F.C. Metz.

---

<sup>2543</sup> Le fait qu'il ait sa marionnette des « *Guignols de l'Info* », émission de Canal +, montre à quel point son personnage s'est imposé dans les médias.

<sup>2544</sup> *France Football* n° 2960 bis, 3 janvier 2003.

<sup>2545</sup> P. Nora, 1974, *opus cit.*, p. 298.

LG : En tant qu'entraîneur, quels rapports entretenez-vous avec la presse ?

JF : Je la considère comme un partenaire, pas comme un ennemi. J'essaie de les mettre dans de bonnes conditions pour qu'ils puissent faire leur travail. Mais je joue franc-jeu. S'ils déforment mes propos, alors là, je peux devenir méchant. Mais sinon, non, je prends le temps avec les journalistes, j'essaie de les mettre dans de bonnes conditions »<sup>2546</sup>.

Il est probable que la déformation des propos peut avoir plusieurs causes : une mauvaise interprétation, en raison d'un manque de clarté, mais également une extrapolation, dans le but de créer l'événement. Et dans ce cas, on ne peut accuser un déficit de communication de la part de l'entraîneur, mais plutôt penser qu'il est victime de cette recherche de l'événement. La société contemporaine, la société post-moderne est fondée sur l'information et la stimulation des besoins<sup>2547</sup>. Il ne peut y avoir d'événement que lorsqu'il est porté à la connaissance de tous par les médias, c'est la condition même de son existence. L'événement médiatique est une mise en scène. Le journaliste veut montrer que son article ne correspond pas uniquement à un événement, mais préjuge d'un avenir. Ainsi, lorsque les reportages ou interviews rendent compte de la mauvaise situation d'un entraîneur, le journaliste préfigure une rupture plus ou moins imminente, qui va se concrétiser dans le limogeage d'un entraîneur et l'embauche de son remplaçant. L'événement est donc une ligne de partage entre le futur et le passé. De plus en plus, l'entraîneur doit se mettre dans la peau d'un communicant. Alors que de moins en moins, les joueurs s'identifient à un club, l'entraîneur, au contraire en supporte le passé et l'héritage : le marché des joueurs, ses tendances, font qu'il devient rare qu'un joueur et surtout que plusieurs joueurs d'une même équipe restent liés au club pendant de nombreuses années. Et avec les fluctuations d'effectif, d'une année à l'autre, c'est à l'entraîneur d'assurer la pérennité de l'image du club, de son héritage, de sérieux parfois (à Nantes, à Metz), de folie (à Marseille, à Paris), de tradition de la victoire (Saint-Étienne dans les années 70, Bordeaux ou Marseille dans les années 80 et le début des années 90, Lyon depuis les années 2000) ou de tradition de beau jeu (Nantes). Le paradoxe est que l'entraîneur doit communiquer sur cette image, alors que pas plus que les joueurs, il n'est ancien dans le club. En effet, sa longévité dans le poste, dans un même club, n'est que de un an et demi en Ligue 1, si l'on exclut Guy Roux de ce calcul<sup>2548</sup>. La communication est donc inévitablement influencée par l'image du club qu'il représente, les

<sup>2546</sup> Entretien du 18 juillet 2003.

<sup>2547</sup> G. Lipovetsky. *L'ère du vide. Essai sur l'individualisme contemporain*. Paris, Gallimard, 1983. p. 328

<sup>2548</sup> *France Football* n° 2961 bis, 10 janvier 2003.

représentations qu'en ont les médias. Auxerre, Nantes ou Metz passent en 2003 pour être des clubs qui favorisent la longévité de l'entraîneur<sup>2549</sup>. Des clubs comme Paris ou Marseille ont au contraire la réputation, d'ailleurs étayée par les faits, d'être de gros consommateurs d'entraîneurs. Enfin, il apparaît que de plus en plus, l'entraîneur professionnel se doit d'acquérir des compétences en matière de communication, non pas pour communiquer une fois qu'il est en poste, mais pour obtenir ce poste. C'est le cas de Paul Le Guen<sup>2550</sup> lorsqu'il aspire à entraîner Lyon en 2002. « *En mai dernier, vous avez été en balance jusqu'au bout avec Vahid Halilhodzic pour le poste d'entraîneur à Lyon. Ce n'est pas dur d'avoir à se « vendre » à trente-huit ans ?*

*Vraiment, je n'ai pas le sentiment de m'être vendu. Je n'ai pas fait campagne. J'ai eu des entretiens et je crois que les entraîneurs vont devoir aller de plus en plus vers ça. On l'a vu au travers de l'équipe de France. De toute façon, l'offre des entraîneurs en France est supérieure à la demande des clubs, recruteurs, chasseurs de tête qui se trouvent donc en position de force »<sup>2551</sup>.*

Paul Le Guen résume donc une permanence du football français. Dès 1946, en effet, à la date de la reprise officielle du championnat de France, l'offre des entraîneurs était déjà supérieure à la demande des clubs. Et dorénavant, à l'instar de ce qui se passe dans d'autres entreprises privées, le club fait subir des entretiens pour embaucher ses cadres. Cette pratique semble se diffuser, puisque le R.C. Strasbourg a procédé de la même façon à l'intersaison 2003/2004, avant d'écartier Lazlo Bölöni<sup>2552</sup>, par exemple, et de promouvoir Antoine Kombouaré<sup>2553</sup>. Même s'il n'est pas évident qu'elle se généralise totalement, dans la mesure où les grands clubs, lorsqu'ils veulent renouveler leur effectif, procèdent de la même façon qu'avec les joueurs. Ils courtisent ceux qu'ils pensent être les meilleurs pour eux<sup>2554</sup>. Néanmoins, la passation d'entretien est appelée à s'étendre, d'autant que le club est devenu une véritable entreprise économique. De ce fait, l'entraîneur des années 2000 doit savoir communiquer, non pas uniquement pour se justifier dans la presse, ni pour répandre une image, mais pour convaincre qu'il a le profil le plus adapté. Ce profil tient compte aussi des

---

<sup>2549</sup> En ce qui concerne Metz et Nantes, ce constat a été largement démenti depuis 2003.

<sup>2550</sup> Paul Le Guen, 17 sélections en équipe de France entre 1993 et 1995, entraîne le Stade Rennais de 1998 à 2001. Il observe une année sabbatique avant d'entraîner Lyon de 2002 à 2005. Il obtient trois titres de champion de France lors de ces trois saisons.

<sup>2551</sup> *L'Equipe Magazine* n° 1055, 3 août 2002.

<sup>2552</sup> Lazlo Bölöni est entraîneur au Sporting du Portugal de 2001 à 2003. Il a auparavant entraîné Nancy de 1994 à 2000.

<sup>2553</sup> *France Football* n° 2983, 10 juin 2003.

<sup>2554</sup> Cependant, de plus en plus, lors des intersaisons, des joueurs sont mis à l'essai sur des périodes de plusieurs jours dans les clubs, à l'entraînement et en match amical, avant d'être ou non retenus. Il est vrai que cette procédure ne concerne pas les joueurs-vedettes, mais d'autres professionnels moins connus.

exigences financières. Il peut également faire profiter les joueurs de son équipe de ses compétences en matière de communication pour les protéger, et ne pas les soumettre à des pressions trop importantes en cas de contre-performances individuelles ou collectives. Son savoir-faire en matière de communication peut lui faire gagner du temps.

*Francis de Taddeo<sup>2555</sup>*

*LG : Et, euh, par rapport à □ . Au CFA donc, enfin à l'Equipe de CFA que tu entraînaï, en plus de tes fonctions d'entraîneur du centre de formation, tu disais que tu étais peu sollicité par la presse.*

*FDT : Oui. □*

*LG : Là, par contre, au niveau L1, c'est carrément l'inverse.*

*FDT : Oui. Oui, c'est l'inverse, c'est aussi pourquoi on est préparé à cela au niveau des stages de □ de □ Clairefontaine □ Il y a un module de communication parce qu'effectivement c'est □ on le voit bien avec Domenech □ aujourd'hui Domenech, bien sur qu'il n'a pas réussi euh, sur cette opération là du, du □ Mais surtout, à mon avis, ce qu'il a à son □, □ à son débit, c'est la □ une presse qui veut vraiment le zapper, quoi . Voilà. Alors pourquoi, je n'en sais rien, mais je pense qu'il doit y avoir des contentieux, il doit avoir des relations, □ □*

*FDT : Non, dans le but de □ . Il y a deux situations en fait à gérer qui sont deux situations □ comment dirais-je, extrêmes. La première, c'est l'arrivée de résultats exceptionnels et donc là, la presse tout de suite vient te voir, parce qu'autrement, je dirais, c'est la locale, c'est le papier du matin, et après c'est bon, mais en règle générale, quand tu as de très bons résultats, comme c'était le cas de l'année dernière, il y a aussi un afflux, euh, et pourquoi, et comment, bon, il faut expliquer, et donc forcément, les joueurs vont être amenés à parler surtout dans deux situations, qui sont des situations, je dirais extrêmes. Et là, ça peut-être □ . Si ça marche bien et que si les joueurs sont des communicants, je ne dirais pas confirmés, mais avertis, qui savent à peu près ce qu'il est bon de dire ou ne pas dire, ce qu'il vaut mieux éviter de dire dans certaines situations, on les a un petit peu initiés, alors dans la situation où les résultats vont bien, ils ne vont pas s'alourdir, ils vont bien surfer sur la réussite en termes de communication, et quand ça va mal, ce qui a été le cas les 6 derniers mois, alors ils vont avoir l'avantage, là aussi, de pouvoir, je dirais, avoir une communication qui est là encore une fois bien maîtrisée, parce que je crois dans cette situation là, il faut savoir quand même ne pas en rajouter, □ . Pas sur les six mois qu'on a fait qui on été effectivement pas □ . pas vraiment heureux, puisque sur le plan des résultats on a été vraiment en grande difficulté, je dirais quand même que □ il n'y a pas eu de dérive, il n'y a pas eu de joueurs qui ont pété un plomb, qui ont pété un câble, il sont toujours eu la distance nécessaire pour soigner leur communication, et je crois que cela a été □ alors après, il aurait fallu effectivement du temps □ ce qu'on avait, cela nous a permis d'avoir un peu plus de temps que d'ordinaire, c'est sur qu'avec d'autres communicants, moins avertis, peut-être qu'en trois mois cela aurait tout explosé.*

*LG : Oui □ en se rejetant la faute l'un sur l'autre □ .*

<sup>2555</sup> Entretien du 20 Juin 2008.

FDT : Alors que bon, on n'en était pas là, mais bon, cela n'a pas changé grand-chose à l'affaire (sourire).

Finalement, cette nécessité de communiquer constamment et à tout prix, qu'elle soit recherchée ou non par les entraîneurs, est une des contraintes de leur fonction qu'ils ne peuvent plus éluder. Certains, à l'image de Guy Roux, s'en sont aperçus très tôt. « *La médiatisation, quant à elle, est désormais intégrée dans les stages de formation. C'est Gérard Houllier qui l'a introduite, et j'y suis également pour quelque chose. J'en ai ressenti très tôt le besoin : à l'exemple de de Gaulle, je savais que les médias étaient l'outil de communication de l'avenir par excellence, et que, si l'on parvenait à capter son auditoire, c'était gagné. Comme de Gaulle, qui tenait son peuple grâce à la télé, il fallait que je tienne mon peuple, aussi, par ma façon de communiquer*<sup>2556</sup> ». Au-delà d'une certaine forme de mégalomanie qui entoure ces propos, il n'en demeure pas moins que les références de Guy Roux sont ici fondées. Sans aucun doute a-t-il lu des ouvrages ou des articles qui traitent des relations entretenues par de Gaulle avec la presse. Mais le plus intéressant réside dans le fait que sa trajectoire individuelle si caractéristique emprunte non seulement à sa personnalité et ses traits individuels, mais s'inspire d'un modèle qui lui préexiste.

### 3. La question des salaires et du contrat de travail

Pierre Repellini<sup>2557</sup>

LG : D'accord. Ça c'est une question subsidiaire, parce que vous n'êtes pas obligé de me répondre : est ce que vous avez une idée des salaires des entraîneurs de Division 1 et 2 ?

PR : Tout à fait. On a des salaires, on a la fourchette des salaires □ □

LG : Est-ce que c'est communicable ou pas ?

PR : Il n'y a pas de problème. Euh, disons que la majorité, euh □ euh □ . Disons que sur les □ vous savez qu'il y a des minima

G : Oui, ça je sais.

PR : Il y a des minima qui sont de 100 000 francs, 1000 000 pour la Ligue 1 et 50 000 pour la Ligue 2. Donc je suppose que ça fait un ordre. Disons que la fourchette est qu'il y a à peu près, l'année dernière il y avait 14 entraîneurs qui étaient au-dessus de 200 000 en Ligue 1, □ voilà □

<sup>2556</sup> France Football n°3169, 2 janvier 2007.

<sup>2557</sup> Entretien du 29 juillet 2003

Pierre Repellini est réticent à fournir une fourchette des sommes gagnées en Ligue 1, du salaire le plus petit au plus important, mais donne une estimation précieuse de ce que gagnent la majorité des techniciens de l'élite. En effet, les entraîneurs de Ligue 1 sont assurés de percevoir un salaire minimum garanti. Cette satisfaction d'une revendication de leur part n'est pas nouvelle. Au contraire, elle est inscrite dans la charte du football professionnel depuis 1975. En effet, lors de la rédaction de la charte initiale, achevée le 1<sup>er</sup> août 1973, les points principaux concernaient les différents statuts du joueur, qu'il soit aspirant, stagiaire, professionnel ou semi-professionnel. Les débats entre le président de l'UNFP Philippe Piat, et celui des dirigeants, Claude Cuny, sont âpres<sup>2558</sup>. Georges Boulogne, le représentant des entraîneurs tient une position d'arbitre engagé et permet l'apaisement dans le dialogue<sup>2559</sup>. De ce fait, la question du statut des éducateurs a dans un premier temps été reléguée au second plan, mais seulement en attendant que les principaux problèmes concernant les transferts de joueurs soient réglés. En effet, dès la saison 1974/75, la charte est mise à jour et pour la première fois le statut des éducateurs de football y est traité<sup>2560</sup>. Les tâches des éducateurs y sont définies, de même que les niveaux de formation requis pour entraîner, les contraintes qui incombent aux clubs employeurs, et celles qui reviennent aux entraîneurs eux-mêmes. Par manque de temps, « les dispositions particulières aux éducateurs des clubs autorisés à utiliser des joueurs professionnels<sup>2561</sup> » sont repoussées à l'année suivante. Mais dès la saison 1975/76, ces dispositions sont établies dans la charte. Et plus précisément encore, la charte établit que si la rémunération de base de l'entraîneur-instructeur est discutée entre les parties, elle ne peut être inférieure à 75 000, 00 francs par an pour les clubs disputant le championnat de France de Première Division, et 36 000, 00 francs pour les clubs disputant le championnat de France de Deuxième Division. Cette disposition reste valable jusqu'à la saison 1979/80. A partir de la saison 1980/81, à l'instar de ce qui prévaut pour la rémunération des joueurs, un nouveau système est mis au point. Il est basé sur l'existence d'un indice, appelé point, et révisé chaque année. Pour la saison 80/81, le point a une valeur de 37, 20 francs, et la charte stipule que la rémunération des entraîneurs de Division 1 ne peut être inférieure à 250 points par mois, celle des entraîneurs de Division 2 à 150 points par mois. Si nous la chiffons, à partir de la saison 1980/81, la rémunération d'un entraîneur de Division 1 ne peut donc être

---

<sup>2558</sup> En réalité, la commission tripartite est composée de davantage de membres, mais les principaux protagonistes sont Philippe Piat, Georges Boulogne et Claude Cuny, assistés dans leurs négociations par Philippe Seguin, alors jeune auditeur à la Cour des comptes, âgé de 29 ans, qui venait d'établir un rapport sur la question du professionnalisme à la demande du secrétaire d'état à la jeunesse et au sports Joseph Comiti.

<sup>2559</sup> *France Football* n° 2990 bis, 1<sup>er</sup> août 2003.

<sup>2560</sup> *Charte du football professionnel 1974/75*. Titre IV. Formation et reconversion des joueurs. Annexe F. Statut des éducateurs de football.

<sup>2561</sup> *Ibid.*

inférieure à 9 300, 00 francs par mois, donc 111 600, 00 francs par an. Ces dispositions perdurent durant plusieurs années, et sont ponctuées par un réajustement annuel du point<sup>2562</sup>. La saison 1990/91 laisse entrevoir une évolution assez considérable. En effet, si la valeur du point augmente, elle ne le fait pas de manière plus spectaculaire que lors des saisons précédentes, puisque par rapport à la saison précédente elle passe de 61,50 à 63,60 francs. Par contre, à cette date, les entraîneurs de Division 1 voient leurs salaires plus que doubler, puisque leur rémunération est désormais basée sur 600 points, contre les 250 précédemment en vigueur. Curieusement, les salaires des entraîneurs de Division 2 continuent à être négociés sur la base de 150 points minimum et ne profitent pas du même type d'augmentation.

Dans les faits, un entraîneur de Division 1 percevait en 1989/90 un salaire minimum de 15 375,00 par mois, donc 184 500,00 francs par an. A compter de la saison 1990/91, il peut tabler sur 38 160,00 francs par mois, donc 457 920,00 francs par an. Cette base de 600 points n'a pas subi de modification jusqu'à la saison 2001/2002. A compter de cette date, la charte décrète que la rémunération de base d'un entraîneur disputant le championnat professionnel de première division ne peut être inférieure à 1 280 points, soit 15 135,00 Euros par mois pour la saison 2001/2002, celle de l'entraîneur d'un club de division 2 à 625 points, soit 7 575,00 Euros par mois. En comparaison, ces appointements minimum des entraîneurs de Ligue 2 sont l'équivalent des meilleurs salaires versés aux entraîneurs de l'élite du rugby dans le Top 16 en 2002, estimés à 8000,00 Euros mensuels<sup>2563</sup>. Cette modification est sans doute liée à l'explosion des droits T.V.. Quasiment inexistantes en 1970/71, et s'élevant à 1 % des sources de financement des clubs professionnels de Division 1, ils en représentent 21 % en 1990/91<sup>2564</sup>, soit 21 millions d'Euros qui n'existaient pas lors des décennies précédentes. Dès lors, le budget moyen des clubs professionnels ne cesse de croître, de même que les titres de « recettes et charges de personnels » dans les charges des clubs<sup>2565</sup>. De la même manière que les salaires des joueurs croissent, il est normal que les salaires des entraîneurs suivent une progression, d'autant que les représentants de l'UNECATEF qui siègent dans les différentes commissions de la FFF et de la LFP ne peuvent ignorer cette dimension. Le taux du point étant fixé à 13,70 Euros brut en 2008/2009, un entraîneur de Ligue 1 était assuré de percevoir au minimum un salaire de 17 536,00 Euros par mois, soit 210 432,00 Euro annuels. En réalité,

---

<sup>2562</sup> Le point vaut par exemple 40, 50 francs lors de la saison 1981/82, et 48,00 francs lors de la saison 1983/84.

<sup>2563</sup> P. Chaix. *Le rugby professionnel en France. Enjeux économiques et sociaux*. Paris, L'Harmattan, 2004. p. 164.

<sup>2564</sup> J.-F. Nys. Les clubs à la croisée des logiques sportives et économiques ; in D. Demazière et W. Nuytens. Un monde foot, foot, foot ! *Panoramiques* n° 61, 2002. p. 14.

<sup>2565</sup> *Foot en France. L'économie du football. Tableaux et graphiques commentés pour mieux comprendre*. Montrouge, Baumann Docsports n° 2, avril 2002. p. 10.

la plupart des entraîneurs de Ligue 1 perçoivent des sommes bien supérieures à ce minimum défini par la charte. Ainsi, Eric Gerets percevait 210 000,00 Euros par mois à l'Olympique de Marseille pour la saison 2008/2009, alors que Laurent Blanc émargeait à 140 000,00 Euros par mois aux Girondins de Bordeaux. Paul Le Guen percevait 85 000,00 Euros mensuels au Paris S.G., mais ne bénéficiait que du treizième salaire le plus élevé du club, douze de ses joueurs gagnant plus que lui en 2008/2009<sup>2566</sup>. Le salaire de Claude Puel, promu entraîneur de l'Olympique lyonnais en 2008/2009 était estimé à 3,5 millions d'Euros annuels par le site internet de *l'Equipe.fr*, ce qui représente un peu moins de 290 000,00 Euros mensuels. Ce montant élevé, voire inhabituel, est néanmoins surpassé au sein du même club par plusieurs des joueurs dirigés par Claude Puel : Karim Benzema (4,8 millions d'Euro annuels), Juninho (4,5 millions d'Euros annuels), Cris (4,2 millions d'Euros annuels), Fabio Grosso (3,9 millions d'Euros annuels) et Kim Källström (3,7 millions d'Euros annuels). Comme on peut le constater, depuis le milieu des années 1990, les entraîneurs professionnels en France accèdent désormais à des salaires confortables en Ligue 1, et intéressants en Ligue 2. Si l'on remonte à la saison 1994/95, Guy Roux, alors président de l'UNECATEF, avance que les entraîneurs de Division 1 gagnent entre 40 000,00 et 160 000,00 francs mensuels<sup>2567</sup>. Le point établi dans la charte de 1994/95 étant fixé à 70,50 francs, effectivement le minimum mensuel pour les entraîneurs s'établit à 42 300,00 francs par mois. Comme on peut le constater, au milieu des années 1990, certains clubs se contentent de verser le minimum requis par la charte à l'entraîneur qui dirige l'équipe fanion. Ce n'est plus le cas actuellement. Dorénavant, les clubs de Ligue 1 qui embauchent un entraîneur le rémunèrent bien au-delà du minimum requis par la charte. L'exemple de Philippe Montanier, embauché par l'US Valenciennes à l'orée de la saison 2009/2010 pour 100 000,00 Euros mensuels, est significatif. En juin 2009, Philippe Montanier venait tout juste de faire accéder le club de Boulogne-sur-Mer en Ligue 1 pour la première fois de son histoire, et aurait pu continuer à le diriger au plus haut niveau, mais il a préféré faire jouer une clause libératoire de son contrat pour percevoir à Valenciennes un salaire cinq fois supérieur à celui qui lui était offert à Boulogne. Ce cas montre que les entraîneurs de Ligue 1 bénéficient dorénavant de traitements bien supérieurs à ceux offerts par la charte, puisque le minimum en 2008/2009 s'élevait à 17 536,00 Euros par mois, soit 210 432,00 Euros par an.

---

<sup>2566</sup> Pour cette saison 2008/2009, les joueurs les mieux payés du Paris S.G. étaient Claude Makelele (285 000,00 Euros mensuels) et Ludovic Giuly (260 000,00 Euros mensuels).

<sup>2567</sup> *France Football* n° 2649, 14 janvier 1997.

Il demeure difficile de déterminer dans quelle proportion les salaires perçus par les entraîneurs évoluent réellement. Si des moyennes des salaires des joueurs de Ligue 1 sont établies annuellement<sup>2568</sup>, celles des entraîneurs ne sont pas communiquées. Et ces derniers rechignent à livrer publiquement le montant de leurs rémunérations. Les entretiens que nous avons menés confirment cette réticence. Il est vrai que notre questionnement ne les interrogeait pas directement sur leurs gains propres, par volonté de ne pas heurter leur souci de discrétion. Au contraire, nous les avons interrogés sur les gains perçus « dans la profession » en général. En ce qui concerne les années immédiatement postérieures à l'écriture de la charte de 1973, on peut penser qu'en raison de la situation peu reluisante propre du football français, de nombreux clubs rémunéraient leur entraîneur au tarif minimum fixé<sup>2569</sup>. Cette rémunération correspond peu ou prou à ce qui se pratique dans le monde des cadres : le salaire annuel net des cadres supérieurs est en 1975 de 88 900,00 francs, soit environ 7 400,00 francs par mois, celui des cadres moyens de 43 380,00 francs (soit environ 3 615, 00 francs par mois)<sup>2570</sup>. Certes, les rémunérations des éducateurs sont comptabilisées en salaire net, mais la différence est peu importante. La charte sert sans doute d'étalon aux clubs dans les années 1980. Il est possible que le passage d'un taux fixe à un point de rémunération variable et réajustable soit lié en grande partie à l'évolution des sources de financement dans le football professionnel. Ainsi par exemple, les sponsors et la publicité qui ne représentaient que 1 % des sources de financement du football professionnel en 1970/71 en apportent désormais 14 % en 1980/81<sup>2571</sup>. La Coupe du Monde de 1970 au Mexique, spectaculaire et largement diffusée sur les écrans de télévision, ainsi que les qualifications de l'équipe de France pour les éditions successives des coupes du monde de 1978, 1982 et 1986, contribuent à faire du football un support publicitaire de choix<sup>2572</sup>. L'argent des sponsors commence à affluer et dans ce contexte, le budget des clubs croît. Que les entraîneurs bénéficient du processus procède d'une logique économique éprouvée.

Dans les années 1980, un des rares indicateurs qui s'offre à nous est le salaire versé à Jean Vincent par le FC Nantes dont il est l'entraîneur. Ce salaire est en 1982 de 14 836,00

---

<sup>2568</sup> En 2007/2008, le salaire mensuel moyen des joueurs de Ligue 1 était de 47 000,00 Euros. A titre de comparaison, le salaire moyen des joueurs du Top 14 de rugby était de 8 000,00 Euros, celui des joueurs de la pro A de basket-ball de 9 800,00 Euros, et celui des joueurs de la D1 de handball de 3 000,00 Euros. En 2005/2006, ce salaire mensuel en Ligue 1 de football était de 35 000,00 Euros.

<sup>2569</sup> Rappelons que ce taux est de 75 000,00 francs par an pour la Division 1, soit 6 250,00 francs par mois. Ce taux n'est pas révisé jusqu'à la saison 1980/81, date à laquelle la charte établit le système plus souple de la rémunération par points.

<sup>2570</sup> C. Baudelot, A. Lebeau. Les salaires de 1950 à 1975. *Economie et statistique* n° 113, 1979. pp. 15-22.

<sup>2571</sup> J.-F. Nys, 2002, *opus cit.*, p.14.

<sup>2572</sup> J.-F. Bourg, 1986, *opus cit.*, p. 81.

francs par mois<sup>2573</sup>, ce qui représente un salaire annuel de 178 032,00 francs. Il est donc payé au-dessus du minimum prévu par la charte de 1981/82, qui oblige les clubs de division 1 à payer leur entraîneur 10 125,00 francs par mois, soit 121 500,00 francs. Pour un technicien qui possède le palmarès de Jean Vincent<sup>2574</sup>, les sommes atteintes sont loin d'être disproportionnées, d'autant qu'en 1982, le salaire net annuel moyen des cadres supérieurs est de 165 504,00 francs<sup>2575</sup>. Les 178 032,00 francs perçus par l'entraîneur nantais s'inscrivent donc dans cette moyenne des cadres supérieurs. A cette date, cette rémunération est cependant inférieure au salaire moyen des joueurs de première division, estimé en 1979 à environ 220 000,00 francs par an<sup>2576</sup>. Malgré le peu d'éléments que nous avons à notre disposition, on peut poser l'hypothèse que le salaire moyen des entraîneurs de Division 1 se situait dans la fourchette comprise entre le salaire des cadres moyens et celui des cadres supérieurs dans les années 1970, et qu'à partir des années 1980, il correspond au salaire moyen des cadres supérieurs. A partir des années 1990 et jusqu'à nos jours, on peut postuler que les salaires des entraîneurs au plus haut niveau dépassent ceux des cadres supérieurs. A l'heure actuelle, ainsi que nous l'avons mentionné, de nombreux entraîneurs de Ligue 1 perçoivent des salaires oscillant entre 80 000,00 et 100 000,00 Euros mensuels, voire davantage pour les plus renommés. Or, le salaire net annuel moyen des cadres dans le privé et le semi-public est de 47 300,00 Euros en 2006, soit un peu moins de 4 000,00 Euros par mois. On peut donc affirmer que l'entraîneur professionnel français a changé de profession et de catégorie socioprofessionnelle à partir des années 1990, lorsque l'on prend comme unique critère de référence le salaire. Depuis le milieu des années 1990, la fonction d'entraîneur professionnel, au moins en Ligue 1, est réellement valorisée au niveau salarial. Dorénavant, plus particulièrement depuis les années 2000, la plupart des entraîneurs de Ligue 1 bénéficient d'un salaire qui est supérieur au salaire professionnel moyen des joueurs évoluant à ce même niveau. Cependant, le salaire n'est pas le seul élément qui est pris en compte dans le contrat qui lie l'entraîneur au club qui l'embauche.

### 3.1. Qu'est-ce qu'un contrat de travail ?

---

<sup>2573</sup> *France Football* n° 2820, 25 avril 2000.

<sup>2574</sup> Jean Vincent, 46 sélections en équipe de France entre 1953 et 1961 a remporté 4 titres de champion de France et 2 Coupes de France en tant que joueur. En tant qu'entraîneur, il remporte deux championnats de France (1977 et 1980) et une Coupe de France (1979) avec Nantes.

<sup>2575</sup> *Annuaire rétrospectif de la France. Séries longues*. 1948-1988. Paris INSEE, 1990.

<sup>2576</sup> J.-M. Faure. *Sports, cultures et classes sociales*. Thèse de doctorat en Lettres et Sciences Humaines. Nantes, 1987. p. 384.

Depuis l'établissement de la charte de 1973 jusqu'à nos jours, les contrats de travail des entraîneurs sont devenus de plus en plus complets. Le but du contrat est de prémunir les deux parties qui le signent contre l'incertitude, mais les juristes et économistes expliquent que « le contrat complet est l'exception, le contrat incomplet la règle<sup>2577</sup> ». En effet il est difficile de prévoir surtout en matière de résultats sportifs, si la satisfaction des signataires pourra être complète. Les deux parties qui s'engagent ignorent pour une large part l'allure que prendra leur histoire singulière affectée d'incertitudes qui s'estompent parfois mais ne disparaissent jamais totalement. L'employeur ne connaît pas à l'avance les qualités du salarié, qui lui de son côté ne connaît pas à l'avance le degré de gratification ni le degré de satisfaction<sup>2578</sup>. Un entraîneur professionnel, même s'il peut le subodorer, ne peut mesurer à l'avance quels seront les obstacles qu'il rencontrera dans l'exécution de son travail au sein même du club. A contrario, un président ne peut savoir à l'avance si l'entraîneur recruté sera totalement en accord avec sa philosophie, sera malléable, influençable. Chaque partie produit des efforts pour limiter cette part d'incertitude. La charte de 1975/76 qui est la première à définir le statut des éducateurs dans les clubs autorisés à employer des joueurs professionnels, prend en compte cette donnée : l'article 2 du titre III prévoit que « *les entraîneurs instructeurs et entraîneurs des clubs autorisés à employer des joueurs professionnels sont liés au club par contrat enregistré au groupement du football professionnel et homologué par le commission centrale des éducateurs*<sup>2579</sup> ». L'article 4 stipule que « *le premier contrat de l'entraîneur-instructeur est conclu pour une durée minimum de trois saisons. Toutefois, il peut prendre fin sans indemnité à l'issue de la première saison à la condition que la partie la plus diligente en notifie la résiliation à l'autre partie avant le 15 mai*<sup>2580</sup> ». Il s'agit donc bien de limiter la part d'incertitude qui préside à la signature du contrat, et de se prémunir en prévoyant une échappatoire possible. Pour l'employeur, c'est-à-dire le club représenté par son président, c'est par définition choisir l'entraîneur parmi d'autres, l'élire en le distinguant parce qu'il est jugé le plus apte à occuper le poste vacant<sup>2581</sup>. L'opération prend du temps, elle représente un coût pour le club et un enjeu d'autant plus considérable que la fonction à pourvoir est élevée. D'où le souci de l'employeur d'effectuer sans avoir à y revenir le bon choix<sup>2582</sup>. Le contrat

<sup>2577</sup> J. Le Goff, *opus cit.*, 2001, p. 115.

<sup>2578</sup> *Ibid*, p. 116.

<sup>2579</sup> *Site internet de la LFP*. Les règlements. La charte du football professionnel 1975-76.

<sup>2580</sup> *Ibid*.

<sup>2581</sup> Le témoignage de Paul Le Guen, préféré à d'autres collègues dont Vahid Halilhodzic en 2002 pour occuper le poste d'entraîneur de Lyon, et choisi après plusieurs entretiens est édifiant. « *Vraiment, je n'ai pas eu à me vendre. J'ai eu des entretiens et je crois que les entraîneurs vont devoir aller de plus en plus vers ça* ». *L'Equipe Magazine* n° 1055, 3 août 2002.

<sup>2582</sup> J. Le Goff, 2001, *opus cit.*, p. 183.

signé est un contrat de travail personnel, qui fait une part éminente à la dimension d'*intuitis personae*<sup>2583</sup>. Il est conclu avec une personne bien précise, ici l'entraîneur, désignée à l'exception de toute autre. Le contrat type fourni par Pierre Reppellini est à ce sujet révélateur, y compris par la petite mention manuscrite qu'il a laissée en haut de la première page<sup>2584</sup>. Les paragraphes 3.3 à 3.5. qui mentionnent le droit de regard de l'entraîneur sur les contrats des joueurs, sur le recrutement, ainsi que le paragraphe 4.2., qui mentionne une éventuelle qualification pour une compétition, les paragraphes du titre 6 relatifs aux conditions de paiement, participent à l'établissement de cette part d'*intuitis personae*. Cette part de l'*intuitis personae* a tendu à se restreindre dans le monde du travail, à l'exception des cadres<sup>2585</sup>. Chez les entraîneurs professionnels, elle est importante également.

### 3.2. Les aspects particuliers des contrats

Avant toute chose, le contrat de travail doit porter mention de la qualification du salarié. « *Qualifier, c'est nommer et situer*<sup>2586</sup> ». Le contrat type que nous a fourni Pierre Reppellini<sup>2587</sup> stipule bien, dans l'article 3 (définition de fonction) : « *Monsieur □ est titulaire du DEPF, conformément à l'article 29.2 du statut des éducateurs de football* ». Dans toute profession, les employeurs ont de surcroît l'obligation, depuis la directive du 14 octobre 1991, d'établir un « document » précisant les éléments essentiels du contrat de travail, notamment l'identité des parties, la qualité, la catégorie d'emploi, la date du début du contrat, la durée ou les modalités des congés payés, le montant de la rémunération<sup>2588</sup> □ Les contrats actuels des entraîneurs professionnels mentionnent effectivement ces données, et en prévoient également d'autres plus spécifiques, telles que la prise en charge par les clubs des frais de déplacement, de téléphone portable, d'hébergement<sup>2589</sup> □

---

<sup>2583</sup> *Ibid*, p. 198.

<sup>2584</sup> Contrat type pour club à statut professionnel, fourni le 29 juillet 2003. La mention est la suivante : « *Claude, c'est un contrat à tiroir, tu prends ce qu'il te convient* ». Cette précision démontre que le contrat est personnalisé, et qu'il est adapté à une personne précise à l'exclusion de toute autre.

<sup>2585</sup> *Ibid*.

<sup>2586</sup> *Ibid*, p. 310.

<sup>2587</sup> Lors de l'entretien du 29 juillet 2003.

<sup>2588</sup> J. Le Goff, 2001, *opus cit.*, p. 201.

<sup>2589</sup> Se reporter à l'annexe contenant la suite du contrat fourni par P. Reppellini.

## **CONTRAT TYPE POUR CLUB A STATUT PROFESSIONNEL**

Claude c'est un contrat à tiroir tu prends ce qu'il te convient

### **Article 1 : Lieu et conditions de travail.**

- 1.1 : L'activité de Monsieur XXXXXXXXXXX s'exercera principalement au XXXXXXXXXXXXXXX et en tous lieux où l'équipe première sera amenée à s'entraîner ou à jouer suivant un planning et des conditions de travail particulières qui pourront faire l'objet d'un avenant aux présentes.
- 1.2 : En tout état de cause, l'activité de Monsieur XXXXXXXXXXX s'exercera conformément aux usages de sa profession et du football en général.

### **Article 2 : Changement dans la situation juridique du Club.**

- 2.1 : Toute modification de quelque nature qu'elle soit (fusion, scission, cession, changement de structure juridique, etc...) ne pourra constituer un motif de modification et à fortiori de résiliation des présentes avant leur terme.

### **Article 3 : Définition de fonction.**

**Rayer les mentions inutiles en fonction des attributions que vous avez défini avec votre président**

- 3.1 : Il est convenu entre les parties que Monsieur XXXXXXXX est chargé seul de la direction technique, tactique et physique sous tous les aspects de la première équipe de la section professionnelle, assisté de l'encadrement sportif qui est placé sous son autorité.

En particulier, il est convenu entre les parties que Monsieur XXXXXXXX est chargé seul de la responsabilité de la préparation et de la composition d'équipe de première équipe de la section professionnelle.

Monsieur ..... est titulaire du DEPF, conformément à l'article 29.2 du Statut des Educateurs de Football.

- 3.2 : Monsieur XXXXXXXXXXX aura également la faculté de solliciter la participation et d'utiliser dans le groupe professionnel tout joueur du centre de formation, qui, selon lui, seraient susceptibles de l'être.

**Page 1/6 du contrat de travail type fourni par l'UNECATEF à ses adhérents en 2002. Cet exemplaire donné par Pierre repellini en 2002 est agrémenté de la mention : « Claude, c'est un contrat à tiroir tu prends ce que tu veux ».**

Ces données concordent avec celles issues du monde du travail, qui depuis les années 1980 ont vu les contrats de travail multiplier les clauses relatives à des obligations

particulières<sup>2590</sup>. Les entraîneurs professionnels sont assez unanimes à considérer que les contrats les prémunissent bien contre les risques inhérents à l'exercice de leur profession<sup>2591</sup>, qu'ils soient adjoints ou entraîneurs principaux. Cependant, il est probable que même après les dispositions prévues par la charte de 1975/76, certains entraîneurs n'aient pu faire valoir leurs droits, par négligence ou simplement par ignorance. Parfois, y compris dans les années 2000, ils ont tout simplement omis de signer leur contrat, ainsi que le révèlent les anecdotes rapportées par Joël Muller<sup>2592</sup>. Cette situation, qui en raison des efforts prodigués par l'UNECATEF, tend à se raréfier à l'extrême, n'est pas dévolue uniquement au milieu du football professionnel. En effet, l'obligation d'établir un document écrit n'a fait l'objet, par le décret du 31 août 1994, que d'une transposition partielle en France où le CDI est de coutume<sup>2593</sup>. Certes, dans le football professionnel aussi bien en ce qui concerne les joueurs que les entraîneurs, c'est depuis 1973 le CDD qui est la règle. Mais gageons qu'en l'absence de documents ou en raison d'imprécisions dans les documents, certains entraîneurs professionnels ont vu leurs droits bafoués au cours des quatre dernières décennies, même si cette situation tend à devenir exceptionnelle, en raison des dispositions fixées par la loi du 13 juillet 1973 portant sur la résiliation unilatérale du contrat de travail<sup>2594</sup>. Malgré tout, en raison de la vigilance de Georges Boulogne, de la position acquise dès 1973 par les entraîneurs au sein de la commission tripartite, des acquis visibles ont pu être obtenus et doivent être mentionnés dans les contrats. La première charte à dévoiler par écrit le statut des éducateurs des clubs autorisés à utiliser des joueurs professionnels en 1975/76 précise que tout contrat doit être enregistré au Groupement du Football professionnel et homologué par la Commission centrale des éducateurs. Elle prévoit qu'une indemnité d'ancienneté doit être versée à tout éducateur responsable de la direction technique de l'équipe professionnelle, lorsque ce dernier sera resté au minimum quatre saisons dans un club qui ne lui renouvellera pas son contrat. Cette disposition est restée valable jusqu'à nos jours. La charte actuelle prévoit simplement que si l'entraîneur quitte le club de sa propre initiative, il perd le bénéfice de l'indemnité. Bien entendu, le paiement de l'indemnité se fait de plus en plus rare, puisque très peu de clubs professionnels conservent le même entraîneur durant quatre années consécutives. Dès 1975, à la demande de l'Amicale des éducateurs, l'assemblée générale du

---

<sup>2590</sup> J. Le Goff, 2001, *opus cit.*, p. 258.

<sup>2591</sup> Consulter à ce sujet les tableaux récapitulatifs des enquêtes écrites envoyées aux entraîneurs et entraîneurs adjoints de Ligue 1 et Ligue 2.

<sup>2592</sup> Se reporter à la troisième partie, deuxième chapitre : 2.1.2.7. Les informations par rapport aux contrats.

<sup>2593</sup> J. Le Goff, 2001, *opus cit.*, p. 201.

<sup>2594</sup> F. Favennec-Hery. Regards sur le droit de résiliation unilatérale du contrat de travail : les apports de la loi du 13 juillet 1973, in J.-P. Le Crom (sous la direction de). *Deux siècles de Droit du Travail. L'histoire par les lois*. Les éditions de l'Atelier. 1998. pp. 251-264.

groupement accède à la proposition de garantir à l'entraîneur limogé des indemnités pour préjudice moral<sup>2595</sup>. En dehors des indemnités classiques équivalant au temps de contrat qui lui restent, cette indemnité pour préjudice représente en 1975 six mois de salaire minimum<sup>2596</sup>. Cette disposition n'a jamais été supprimée depuis<sup>2597</sup>. Si sur le papier cette mesure paraît simple à appliquer, dans la réalité elle ne l'est pas toujours.

*Francis de Taddeo*<sup>2598</sup>

*LG : D'accord. Et puis, euh □ ben dernière question □ .comme ça. Quand t'es parti, tu as eu des indemnités de licenciement, je suppose, parce que tu avais un contrat en cours, ça c'est passé à l'amiable, ou □ .*

*FDT : Non, ça c'est passé, euh, □ aujourd'hui on a rendez-vous aux prud'hommes.*

*LG : Ah oui, d'accord ! Donc, pas si bien que ça alors □ □*

*FDT : Non, en fait, il y a un contrat qui □ □ il restait trente-deux mois. Donc trente-deux mois sur la loi, il faut les payer. Donc, après il y a l'ancienneté liée à l'image, enfin des choses comme ça, il y a des jurisprudences qui ont montré, qui montrent quand même des choses □ . Là, au niveau de la forme, déjà le président, déjà il me dit, bon avant le match de Lorient, il me dit " tu vas être remercié " bon pas de problème, je fais Lorient, ensuite, euh, après Lorient, euh, on part en vacances, et le 3 janvier, ben il m'avait donné rendez-vous. Donc le 3 janvier, je vois avec l'avocat, enfin leur avocat, celui du club, il me dit "voilà" il me sort un chiffrage qui est complètement dérisoire par rapport à la somme dont on parle. En disant " bon, on fait un calcul rapide, ça fait çà, ça ", l'avocat il n'était même pas venu en sachant ce qui était dans mon contrat. Bon je lui ai dit " mais vous avez regardé mon contrat? " Non, je ne l'ai pas lu encore", mais ce serait bien que vous le regardiez parce que ce n'est pas vraiment □ même pas tout à fait d'accord, donc écoutez, refaites-moi un chiffrage et puis vous me l'écrivez, vous me l'écrivez". Et j'attends quinze jours, trois semaines, il n'y a rien et puis j'appelle mon avocat, donc on les fout aux prud'hommes. Sur ce, le président m'appelle " Oui, Francis, je ne veux pas non plus, machin, ça me fait mal au c□ ur□ , d'un air de dire, euh, bon, moi c'est attendez, je ne vais pas attendre cinquante ans, on règle le problème, on le règle tout de suite si vous voulez le régler, on ne va pas le régler dans dix ans, donc on est parti sur une conciliation aux prud'hommes, eux ils ne veulent pas le régler, ils gagnent du temps, évidemment, et puis, on ne sait pas, on reste comme ça, et puis pour l'instant le jugement doit avoir lieu aujourd'hui, mais je crois qu'ils reportent donc ils ont reporté pour gagner du temps. C'est une affaire qui sera réglée dans deux ou trois ans.*

*LG : Bon, OK. Et donc, ce n'est pas, ce n'est pas simple quoi. Pas comme on pourrait imaginer □ .*

<sup>2595</sup> France Football n° 1525, 1<sup>er</sup> juillet 1975.

<sup>2596</sup> Charte du football professionnel 1975/76. Titre III, article 7 c, p. 89.

<sup>2597</sup> Charte du football professionnel 2008/2009. Article 681, p. 107.

<sup>2598</sup> Entretien du 20 juin 2008.

FDT : Non, ce n'est pas simple.

LG : On est licencié et hop, euh □ .

FDT : D'après les présidents, c'est toujours très simple.

LG : Oui, oui.

FDT : Bon, on va trouver une solution. Le problème, c'est que tu ne la trouves jamais. Bon après, c'est vrai que par rapport aux salaires, euh, les gens disent "avec les salaires qu'ils ont", entre guillemets les entraîneurs pros, les gars peuvent attendre, ouais, c'est vrai, on peut toujours attendre, je ne sais pas, je ne sais pas □

LG : Tout à fait.

FDT : On n'est pas, on n'est pas, on n'est pas à ça près, mais bon □

Lors d'une conférence de presse dans les locaux de la FFF, liée à la présentation de la quatrième session de « Dix mois vers l'emploi », Joël Muller, président de l'UNECATEF s'était plu à soulever une incongruité : alors que dans certains pays comme l'Espagne, le club qui veut faire embaucher un autre entraîneur doit d'abord régler la situation financière de l'entraîneur limogé et régler le solde de son contrat, en France, le règlement des contentieux se retrouve trop souvent devant les prud'hommes<sup>2599</sup>. C'est une situation anormale, qui prouve que les contrats et la charte ne sont pas systématiquement respectés. Une autre des dispositions prises concerne la retraite des entraîneurs.

Joël Muller<sup>2600</sup>

Et je prends le cas des entraîneurs des années 60, je prends le cas de Jacques Favre<sup>2601</sup> à l'époque, les clubs, les employeurs n'étaient pas très regardants sur les cotisations de retraite, et comme l'entraîneur ne vérifiait pas, ça fait qu'il y a beaucoup d'entraîneurs qui n'ont jamais vérifié que le club ne payait pas les cotisations de retraite, on leur a dit : " mais attendez, votre employeur n'a jamais cotisé !"

L'article 12 du titre III de la charte de 1975/76 prévoit que « les clubs autorisés à utiliser des joueurs professionnels sont tenus d'inscrire leurs entraîneurs à une caisse de retraite et de prévoyance des cadres. Cet article a été reconduit mot pour mot au fil des années et est encore présent en l'état dans la charte de 2009. Malgré tout, il semble que c'est grâce à la vigilance des organismes de protection, et en l'occurrence l'UNECATEF, que ces

<sup>2599</sup> Conférence de presse du 1<sup>er</sup> octobre 2007. Site internet : <http://www.unecat.fr>

<sup>2600</sup> Entretien du 11 septembre 2008.

<sup>2601</sup> Jacques Favre a été joueur professionnel de 1939 à 1954. Au cours de sa carrière il a notamment entraîné à Nancy, en Belgique, ainsi que le FC Metz à trois reprises et a mis fin à sa carrière d'entraîneur professionnel en 1974 à Boulogne.

précautions de prévoyance sont prises dans l'immense majorité des cas. Pour un entraîneur professionnel comme pour tout travailleur salarié, signer un contrat consiste à remplir un jeu de devoirs et d'obligations<sup>2602</sup>. Pour l'employeur, c'est-à-dire le club représenté par son président, les obligations sont au nombre de trois : celle de donner du travail, celle de fournir les moyens du travail, celle de respecter les conditions du travail<sup>2603</sup>. Le salarié, ici l'entraîneur, est tenu d'exécuter son travail convenablement. Certains auteurs évoquent une relation de subordination du travailleur aux ordres de l'entraîneur, médiée par le contrat de travail<sup>2604</sup>. Cette notion de soumission dégage ainsi un rapport hiérarchique entre l'employeur et le travailleur, le second devant obéir aux ordres du premier<sup>2605</sup>. Le salarié a avant tout une obligation d'assiduité.

Cyrille Serredzum<sup>2606</sup>

LG : Ca se manifeste par exemple par une grosse quantité de boulot ? Des mecs qui passent leur vie au stade toute la journée, des choses comme ça ?

CS : Voilà. Après, il y a des □ en fonction des clubs et des caractères des uns et des autres, il y a des personnages qui sont plus motivés par leur métier et qui vraiment donnent tout □ et même un peu trop, parce que je pense qu'ils n'ont plus de recul sur ce qui se passe à côté □ et, euh entraîneur de club professionnel à ce niveau, ça demande, je pense, une exigence de travail impressionnante □ Ce dont on ne se rend pas compte quand on est joueur !

LG : Ouais.

CS : C'est aussi ce qui m'a surpris, et maintenant je comprends quand même que les joueurs, parce que je suis passé par là, le joueur, il s'occupe de sa personne, et puis le reste, ben □ ça passe au-dessus, tandis que là, maintenant avec le recul, quand je pense à ces années de □ où j'étais joueur, je me dis que □ les entraîneurs n'avaient pas la tâche facile, quand même.

La charte de 1975/76 prévoit une telle disposition, et envisage pour les clubs les moyens de se prémunir contre des entraîneurs qui auraient été absents aux entraînements. Cependant, les sources que nous possédons, ainsi que les différents témoignages, nous laissent penser que très peu nombreux ont été les exemples d'entraîneurs qui auraient failli dans le domaine de l'assiduité depuis la promulgation de la charte de 1973. Au contraire, il semble bien qu'il n'est pas rare que les entraîneurs passent leurs heures au stade sans les compter.

<sup>2602</sup> J. Le Goff, 2001, *opus cit.*, pp. 291-293.

<sup>2603</sup> *Ibid.*

<sup>2604</sup> A. Supiot, 2002, *opus cit.*, pp. 112-114.

<sup>2605</sup> *Ibid.*

<sup>2606</sup> Entretien du 17 mars 2005.

Jean Fernandez<sup>2607</sup>

JF : (□) L'entraîneur sort de sa maison, va au stade le matin. Et le soir, il quitte le stade, pour retourner à la maison. Moi, à Metz, je suis ici depuis un an, si on me demande si je connais le centre ville, ce qu'il y a aux alentours, eh bien non, je n'ai pas le temps. Depuis un an, je n'ai vu ni la ville, ni la région. Je viens au stade le matin, je repars le soir c'est normal.

L'exemple de Frédéric Hantz qui convoque ses joueurs du Mans pour une mise au vert un 31 décembre à deux heures du matin n'en est que l'une des illustrations<sup>2608</sup>. Au-delà de l'assiduité, les salariés doivent également exécuter leur tâche en bon père de famille<sup>2609</sup>. Les entraîneurs sont donc tenus d'éviter tout acte de conduite anti-sportive, laissant à désirer, ou de négligence notoire dans ses fonctions<sup>2610</sup>. Enfin, l'employé a un devoir de loyauté vis-à-vis de son employeur<sup>2611</sup>. En ce sens, il doit faire preuve de probité, ne pas mentir, être discret. Tout manquement à ces devoirs peut être considéré comme une faute grave, et donc provoquer le renvoi. Une faute grave est « *un agissement particulièrement préjudiciable à l'entreprise, dont la gravité est suffisante pour justifier la rupture*<sup>2612</sup> ». Elle entraîne la suspension de l'activité, la suppression du préavis de licenciement, ainsi que l'indemnité de licenciement<sup>2613</sup>. On se rend compte ici qu'il existe un espace suffisamment large pour donner lieu à des interprétations de la part des employeurs. Parmi les qualifications qui pourraient caractériser la faute grave, les suivantes ont été écartées : dissimulation d'une incapacité physique, insuffisance de rendement. Cette dernière pourrait concerner bon nombre d'entraîneurs qui n'obtiennent pas les résultats escomptés. De surcroît, une autre qualification de faute grave a été écartée en 1993 : l'insuffisance professionnelle d'un entraîneur de football qui avait perdu la confiance de ses joueurs<sup>2614</sup>. Ainsi, le défaut de compétence professionnelle, surtout lorsqu'il est lié à un jugement subjectif, n'est pas une cause caractérisée de faute grave. Malgré tout, dans le domaine du sport de haut niveau, les employeurs, souvent à tort essaient de se séparer des entraîneurs au motif de faute grave. Philippe Lucas, coach renommé pour avoir été l'entraîneur de la nageuse Laure

<sup>2607</sup> Entretien du 18 juillet 2003.

<sup>2608</sup> *France Football* n° 3214, 13 novembre 2007.

<sup>2609</sup> J. Le Goff, 2001, *opus cit.*, pp. 291-293.

<sup>2610</sup> *Charte du football professionnel 1975/76*. Titre III, article 6, p. 86.

<sup>2611</sup> J. Le Goff, 2001, *opus cit.*, p. 294.

<sup>2612</sup> *Ibid.*, p. 232.

<sup>2613</sup> *Ibid.*

<sup>2614</sup> Soc. 21 juillet 1993, CBP n° 53.

Manaudou<sup>2615</sup>, a été licencié en février 2009 par l'office du tourisme de Canet-en-Roussillon pour « injures et propos calomnieux vis-à-vis de son employeur »<sup>2616</sup>. Pour en revenir au football, les affaires dans lesquelles les clubs veulent licencier leurs entraîneurs pour faute grave, si elles ne sont pas légion, ne constituent cependant pas non plus un fait rare. Pour ne retenir qu'une période récente, Georges Eo<sup>2617</sup>, après avoir officié durant de nombreuses années en tant qu'entraîneur adjoint au FC Nantes, avait accepté le poste d'entraîneur principal en septembre 2006. Mais il fut remplacé par Michel Der Zakarian en février 2007, à la suite de résultats jugés peu probants par ses dirigeants. La SASP FC Nantes lui proposa alors un poste dans l'équipe de recrutement, puis un poste de conseiller du président à 20 000, 00 Euros par mois. Georges Eo refusa, mais par courrier du 31 mai 2007, le FC Nantes le licencia pour « faute grave et manquements graves à l'exécution loyale des relations contractuelles ». Georges Eo saisit alors les prud'hommes qui condamnèrent la SASP FC Nantes à titre de dommages et intérêts à payer 879 462,00 Euro de dommages et intérêts pour rupture anticipée du CDD<sup>2618</sup>. Plus récemment, Albert Cartier, entraîneur du Brussels en Division 1 belge a été licencié pour faute grave en janvier 2008, preuve que la procédure n'est pas réservée aux seuls clubs français. En juin 2009, Philippe Ginestet, président du R.C. Strasbourg, tente de licencier son entraîneur Jean-Marc Furlan pour faute grave, car ce dernier est revenu sur sa décision de ne pas demander d'indemnités de départ anticipé pour sa dernière année de contrat car « il en avait ras le bol d'avoir avalé des couleuvres pendant deux ans »<sup>2619</sup>. Le président strasbourgeois considère que l'entraîneur n'a pas respecté ses engagements verbaux initiaux et que les propos tenus ont été inadmissibles. Ce type de réaction prouve que l'interprétation de la faute grave est souvent délicate. De surcroît, les impératifs financiers jouent indéniablement un rôle non négligeable, notamment dans le cas où les clubs ne figurent pas parmi les plus gros budgets du championnat.

Il reste à déplorer que les clubs hésitent à ouvrir les archives aux chercheurs. Même si une politique de sauvetage d'objets, d'imprimés et d'archives s'est mise en place depuis les années 1960<sup>2620</sup>, il n'empêche que les clubs professionnels du football français sont encore réticents à ouvrir leurs archives aux chercheurs. L'étude des contrats nous permettrait tout

---

<sup>2615</sup> Laure Manaudou a notamment été championne olympique sur 400 m nage libre en 2004, et plusieurs fois championne du monde et d'Europe sur 200 m nage libre, 400 m nage libre, 800 m nage libre, 100m dos, 200 m dos et 200 m 4 nages.

<sup>2616</sup> Rapportés par le quotidien *L'Indépendant*, 4 février 2009.

<sup>2617</sup> Se reporter au chapitre sur les managers.

<sup>2618</sup> Conseil des Prud'hommes Nantes. R.G. n° F07/00638. 08/09/2008.

<sup>2619</sup> *L'Alsace*, 3 juin 2009.

<sup>2620</sup> P. Clastres. Archives sportives, archives de sport, in F. Bosman, P. Clastres, P. Dietschy, 2006, *opus cit.*, p. 14.

d'abord de mieux appréhender le niveau des salaires perçus par les entraîneurs et leurs évolutions. De surcroît, nous aurions pu percevoir comment et en quoi les contrats sont rédigés de plus en plus finement, et de plus en plus précisément, conformément à ce que prévoit la législation du travail. Nous aurions également pu vérifier à quel moment, sous l'influence de l'UNECATEF, les contrats prévoient les dispositions destinées à mieux protéger les adhérents.

#### **4. Quelle stabilité pour les entraîneurs professionnels ?**

L'intérêt de posséder des contrats qui protègent au mieux la profession et prévoient les clauses les plus élaborées possibles est d'autant plus prééminent que l'instabilité de la profession ne s'est jamais démentie au fil de son existence. Nous avons mené une étude macroscopique pour caractériser les entraîneurs évoluant au plus haut niveau en France, en effectuant un relevé précis d'indicateurs toutes les cinq saisons<sup>2621</sup>, en commençant par 1973/74 pour conclure par 2008/2009. Il s'avère que de 1973 à nos jours, des constantes peuvent être dégagées. Tout d'abord, pour l'ensemble de la période étudiée, on constate que la durée moyenne d'exercice au poste d'entraîneur en chef dans le même club n'est jamais supérieure à quatre années, quelle que soit la saison. Et si l'on exclut l'immuable entraîneur de l'A.J. Auxerre Guy Roux<sup>2622</sup> des calculs, on constate que cette durée d'exercice au sein du même club n'excède jamais deux ans et neuf mois (saisons 1973/74 et 1988/89), et qu'elle oscille autour de deux ans pour les autres saisons étudiées. La saison 2008/09 fait apparaître une baisse sensible de la « durée de vie » dans le même poste, puisque ce temps est réduit à un mois et cinq jours. Même s'il est encore trop tôt pour prédire que cette tendance est amenée à s'affirmer, néanmoins l'étude de la saison 2009/2010 démontre que la courbe s'infléchit encore, puisque la moyenne de l'exercice dans le club n'est plus que de 1 an et quatre mois. Ce constat pose comme évidence qu'à l'instar de ce qui se passe dans le secteur de l'emploi et plus précisément pour la fonction de cadre, la fonction d'entraîneur est un poste exposé de manière exacerbée. En effet, les entraîneurs tout comme les autres salariés sont confrontés à la contrainte d'un marché du travail des cadres où les places ne se multiplient

---

<sup>2621</sup> Sont concernées les saisons 1973/74, 1978/79, 1983/84, 1988/89, 1993/94, 1998/99, 2003/2004, 2008/2009. Consulter à ce propos le tableau fourni en annexes.

<sup>2622</sup> Rappelons que Guy Roux a entraîné l'A.J. Auxerre sans discontinuer de 1961 à 2005, avec seulement deux années d'interruption pour cause de service militaire de 1962 à 1964. A lui seul, il comptabilise par exemple quarante années d'ancienneté dans le même club pour la saison 2003/2004 par exemple.

plus<sup>2623</sup>. Les employeurs ont pléthore de candidats. Si dans le monde du travail les diplômes ont une fonction discriminante, il n'en est rien dans le monde du football, puisque le DEPF est un diplôme qui est identique pour tous les entraîneurs. Par contre, les expériences professionnelles sont analysées de très près, et l'accès à l'*information cachée* par le biais du réseau des pairs peut devenir essentiel pour départager des candidats au même poste<sup>2624</sup>. Le corollaire est que de nombreux entraîneurs qui officient au plus haut niveau en France se retrouvent en situation de chômage<sup>2625</sup> à un moment ou un autre de leur carrière, ainsi qu'en témoigne la *liste des entraîneurs libres* publiée régulièrement sur le site de l'UNECATEF<sup>2626</sup>. Lorsque la rupture du contrat intervient en cours de saison, c'est en règle générale que le club et le président en particulier rompent avec son fondement *moral* (le respect de la parole donnée), *philosophique* (la force créatrice de la volonté individuelle), ou *économique*, alors qu'une immutabilité des prévisions contractuelles était censée prévaloir<sup>2627</sup>. Bien souvent, la raison invoquée est celle de l'insuffisance de résultats, voire de l'insuffisance professionnelle, qui sont également des motifs évoqués dans le cadre des entreprises privées : ces deux acceptions renvoient à des processus de gestion : fixation et contrôle des objectifs, compétences requises et surtout mises en œuvre pour tenir le poste<sup>2628</sup>. Certains auteurs datent l'apparition du « football business » du début des années 1980<sup>2629</sup>, caractérisé par l'arrivée de chefs d'entreprises médiatiques à la tête des clubs. L'objectif est la réussite immédiate, qu'il convient de rechercher en bâtissant une équipe performante bâtie à partir de vedettes recrutées à l'aide de salaires élevés. Bien entendu, la production sportive devient de plus en plus *capitalistique*<sup>2630</sup>, et dans ce contexte, c'est souvent celui qui a été désigné pour tirer le maximum de rendement des éléments à sa disposition qui se retrouve sur la sellette lorsque les résultats, et donc les profits, ne sont pas à la hauteur des ambitions. La nouvelle logique économique a donc des conséquences sur la nouvelle culture du football, puisque désormais les revenus les plus importants d'un club proviennent des ressources fournies par les

<sup>2623</sup> Louis Chauvel. *Le destin des générations. Structure sociale et cohortes en France au XXe siècle*. 2<sup>e</sup> édition mise à jour. Paris, PUF, 1998. p. 53.

<sup>2624</sup> *Ibid.*

<sup>2625</sup> Sur le chômage, consulter R. Salais, N. Baverez, B. Reynaud. *L'invention du chômage*. Paris, PUF, 1999 (pour la présente édition). 273 p.

<sup>2626</sup> A titre indicatif, cette liste régulièrement mise à jour recensait 115 noms à la date du 12 avril 2010.

<sup>2627</sup> A. Supiot, 2002, *opus cit.*, p. 119.

<sup>2628</sup> Y.-F. Livian. Une relation d'emploi ordinaire ? in P. Bouffartigue. *Cadres : la grande rupture*. Paris, la Découverte, 2001. p. 56.

<sup>2629</sup> J.-F. Nys. Les clubs à la croisée des logiques sportives et économiques. *Panoramiques* n° 61, 2002. Un monde foot, foot, foot ! p. 15.

<sup>2630</sup> *Ibid.*

médias<sup>2631</sup>. A ce titre, un défaut d'exposition télévisuelle, une qualification ratée pour une compétition européenne, ou une élimination précoce lors d'une compétition nationale engendrent des manques à gagner qui affectent la possibilité d'embaucher de nouveaux joueurs, voire menacent à terme l'existence du club<sup>2632</sup>. A ce titre, la responsabilité qu'on fait porter à l'entraîneur de l'équipe est bien réelle, et dans un contexte économique marqué par le chômage, auquel le patronat fait jouer son rôle « *d'armée de réserve du capital* »<sup>2633</sup>, il est évident qu'en cas de défaillance, sa place est menacée. En effet, le réservoir de pairs compétents et diplômés est conséquent, et la concurrence interne est une réalité qu'aucun entraîneur de l'élite n'ignore.

Même si depuis les années 1950, les entraîneurs de haut niveau, sans doute davantage que les autres salariés étaient confrontés à l'instabilité professionnelle, désormais ils partagent avec les autres travailleurs une sujétion au *temps de la précarité*.<sup>2634</sup> En effet, les entraîneurs ne font plus vraiment figure d'exception, en ce sens que le contrat précaire s'est imposé depuis le milieu des années 1980 comme norme prudentielle de recrutement<sup>2635</sup>. Désormais, rares sont les entraîneurs qui voient leur contrat reconduit pour une longue durée, à la manière d'un Robert Herbin à l'A.S. Saint-Étienne (1972-1983) ou d'un Joël Muller à Metz (1989-2000). De surcroît, on s'aperçoit que le total des expériences cumulées dans différents clubs de la Ligue 1 reste modeste pour la plupart des entraîneurs, puisque si la moyenne de l'expérience accumulée était de 5 années pour la saison 1973/74, elle n'a plus jamais dépassé ce point depuis. A titre d'exemple, si quelques entraîneurs comme Jean Fernandez (14 années en Ligue 1), Guy Lacombe (8 années) ou Claude Puel (9 années) peuvent se targuer d'avoir derrière eux une carrière aboutie au plus haut niveau, et même les deux premiers nommés ont également entraîné à des niveaux inférieurs, la plupart des entraîneurs évoluant chaque saison en Ligue bénéficient d'une expérience moins importante à ce niveau. Cet indicateur prouve également que la confiance ne se renouvelle pas forcément, et que de moins en moins les échecs vécus ne sont pardonnés par les clubs de l'élite, peu enclins à engager leur confiance envers des hommes qui n'auraient pas connu une certaine réussite immédiate.

---

<sup>2631</sup> P. Mignon. L'argent du football. *Pouvoirs* n° 101, 2001, p. 94. P. Mignon, comme J.-F. Nys date ce changement d'orientation du football professionnel du début des années 1980.

<sup>2632</sup> *Ibid.*

<sup>2633</sup> Formule de Karl Marx, citée par T. Pillon et F. Vatin. La question salariale : actualité d'un vieux problème, in F. Vatin (sous la direction de). *Le salariat. Théorie, histoire et formes*. Paris, La Dispute, 2007. p. 47.

<sup>2634</sup> J. Le Goff, 2004, *opus cit.*, p. 481.

<sup>2635</sup> *Ibid.*

**Tableau : Stabilité des entraîneurs de Division 1 (Ligue 1) (1973-2010)**

<b>SAISON</b>	<b>ANNEES D'EXPERIENCE EN LIGUE</b>	<b>DUREE D'EXERCICE EN TANT QU'ENTRAÎNEUR DANS LA MÊME EQUIPE</b>
<b>SAISON 1973/74</b>	5 ans	2 ans 9 mois
<b>SAISON 1978/79</b>	3 ans 7 mois	2 ans
<b>SAISON 1983/84</b>	3 ans 1 mois	3 ans 2 mois <i>(Sans G. Roux : 2 ans 2 mois)*</i>
<b>SAISON 1988/89</b>	4 ans 2 mois	4 ans <i>(Sans G. Roux : 2 ans 9 mois)</i>
<b>SAISON 1993/94</b>	4 ans	3 ans 4 mois <i>(Sans G. Roux : 2 ans 5 mois)</i>
<b>SAISON 1998/99</b>	4 ans 2 mois	3 ans 9 mois <i>(Sans G. Roux : 1 an 10 mois)</i>
<b>SAISON 2003/04</b>	4 ans 2 mois	3 ans 6 mois <i>(Sans G. Roux : 2 ans)</i>
<b>SAISON 2008/09</b>	3 ans 2 mois	1 an 5 mois
<b>SAISON 2009/10</b>	3 ans 7 mois	1 an 4 mois

\*Pour mémoire, Guy Roux est l'entraîneur de l'A.J. Auxerre depuis la saison 1961-62 jusqu'en mai 2005. Il réussit à faire gravir les échelons à son équipe qui accède en Division 1 en 1980. Il n'interrompt son mandat que l'espace d'une année lors de la saison 2000-01. C'est parce que sa longévité au sein du même club est complètement atypique que nous mentionnons deux chiffres dans la dernière colonne.

De surcroît, deux autres indicateurs viennent corroborer les données relatives à l'instabilité avérée des entraîneurs. Ils concernent respectivement des chiffres relatifs aux changements d'entraîneurs opérés en cours de saison d'une part, et de ceux relatifs aux remplacements des techniciens à l'intersaison. Les premières données montrent qu'en moyenne, plus de quatre équipes de Ligue 1 procèdent à une rupture de contrat très souvent

unilatérale en cours de saison, et limogent leur entraîneur principal pour le remplacer par un autre technicien. Ce ratio concerne donc selon les saisons entre un quart et un cinquième des équipes qui évoluent au plus haut niveau français. De surcroît, d'une saison à la suivante, plus nombreux encore sont les clubs qui décident de ne pas prolonger ou renouveler le contrat du titulaire du poste et préfèrent recruter un responsable nouveau. En effet, presque six équipes par intersaison, soit peu ou prou un tiers de l'effectif total de la Ligue 1, prennent cette décision. Les remplacements au sein des effectifs sont donc fréquents et expliquent en grande partie pourquoi la durée d'exercice au sein d'un même club excède rarement quatre années de suite, et se limite bien souvent à moins de deux saisons. Il s'agit à nouveau pour les clubs de faire jouer à plein la concurrence sur un marché du travail que plus de deux décennies de croissance du chômage ont rendu favorable aux entreprises<sup>2636</sup>.

On peut cependant évoquer un particularisme relatif au groupe professionnel que constituent les entraîneurs du plus haut niveau en France. En effet, on ne constate pas d'évolution spectaculaire au cours de la dernière décennie, voire des deux dernières décennies. Dès le début des années 1970, les licenciements en cours de saison étaient déjà monnaie courante, de même que le remplacement de l'entraîneur en chef en fin de saison. Et lorsqu'une saison présente un moindre taux de rupture de contrat en cours de saison, ou de non reconduction à l'issue d'un exercice visé, cette tendance est immédiatement infirmée par les chiffres de la saison suivante. De ce fait, on peut émettre l'hypothèse que finalement, l'emploi d'entraîneur professionnel de football, qui se distinguait des autres emplois sur le marché du travail, offre depuis les années 1980 moins de particularismes et reflète assez bien des grandes tendances dans l'emploi des cadres, même si c'est de manière plus accrue.

---

<sup>2636</sup> T. Pillon et F. Vatin, *opus cit.*, 2007, p. 46.

**Tableau : changements d'entraîneurs en Division 1 (Ligue 1) (1973-1991)**

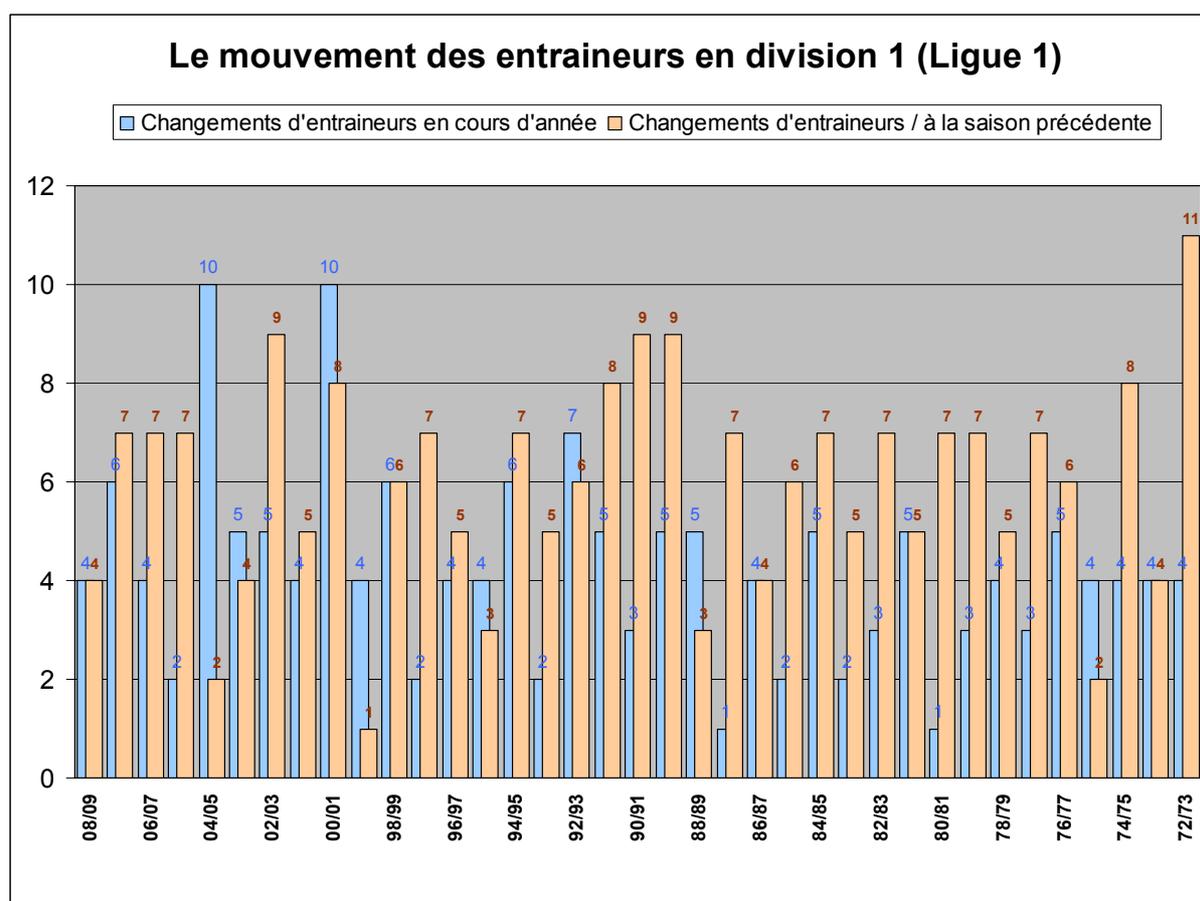
SAISON	En cours de saison	Par rapport à la saison précédente	SAISON	En cours de saison	Par rapport à la saison précédente
1973/73	4	11	1991/92	5	8
1973/74	4	4	1992/93	7	6
1974/75	4	8	1993/94	2	5
1975/76	4	2	1994/95	6	7
1976/77	5	6	1995/96	4	3
1977/78	3	7	1996/97	4	5
1978/79	4	5	1997/98	2	7
1979/80	3	7	1998/99	6	6
1980/81	1	7	1999/00	4	1
1981/82	5	5	2000/01	10(a)	8
1982/83	3	7	2001/02	4	5
1983/84	2	5	2002/03	5	9
1984/85	5	7	2003/04	5	4
1985/86	2	6	2004/05	10	2
1986/87	4	4	2005/06	2	7
1987/88	1	7	2006/07	4	7
1988/89	5	3	2007/08	6(b)	7
1989/90	5	9	2008/09	4	4
1990/91	3	9	<b>Moyenne :</b>	<b>4,24</b>	<b>5,94</b>

(a) : dont 2 changements à l'A.S. Saint-Étienne et 3 changements à l'Olympique de Marseille.

(b) : dont 2 changements au R.C. Lens.

Nous ne disposons que d'éléments superficiels de comparaison avec l'étranger. Néanmoins, le magazine allemand *Kicker Sportmagazin* a effectué une classification des entraîneurs de la Bundesliga depuis 1963. L'une de ces catégories concerne « *Die Dauerbrenner* », que l'on peut traduire par « Ceux qui s'établissent dans la durée ». Ainsi, un entraîneur comme Volker Finke a-t-il officié à la tête du S.V. Freiburg durant seize années entre 1991 et 2007, Otto Rehhagel durant quatorze années de 1981 à 1995. Thomas Schaaf est

à la tête du Werder Bremen, l'une des meilleures formations allemandes, depuis 1999<sup>2637</sup>. Il aurait été intéressant de connaître la durée moyenne d'exercice des entraîneurs allemands dans les clubs de l'élite, afin d'exercer une comparaison, afin d'établir si ces quelques exemples mentionnés constituent des exceptions et si la stabilité des entraîneurs allemands est comparable à celle de leurs homologues français.



## 5. Quelle reconversion pour les entraîneurs ?

La problématique de la reconversion éventuelle des entraîneurs professionnels revêt des aspects bien particuliers. En effet, si reconversion il y a, il s'agit d'une seconde reconversion, qui peut être entendue comme *leur insertion professionnelle à l'issue de leur période d'excellence sportive*<sup>2638</sup>. Si tous les anciens joueurs professionnels ne choisissent pas

<sup>2637</sup> « Die Dauerbrenner ». Kicker Sportmagazin n° 60/30. Woche. 20. Juli 2009.

<sup>2638</sup> Bruno Papin. *Conversion et reconversion des élites sportives. Approche socio-historique de la gymnastique artistique et sportive*. Paris, L'Harmattan, 2007. p. 248.

forcément de s'orienter vers la carrière d'entraîneur<sup>2639</sup>, et pour cause, puisque non seulement le nombre de place dans les clubs susceptibles de rémunérer est limité, mais que de surcroît se pose le problème de la vocation, celui de la motivation, à l'inverse, l'immense majorité des postes d'entraîneur en Ligue 1 et en Ligue 2 françaises est occupée par d'anciens joueurs professionnels, avec pour la Ligue 1 une présence significative d'anciens internationaux<sup>2640</sup>.

*Joël Muller<sup>2641</sup> :*

*Ben, nous, nous, nous là, avant d'arriver entraîneur, il y avait 10 ou 11 années de joueurs. Et donc, ce qui est sûr, ce qui est sûr, c'est que un joueur, euh, à mon époque, avait encore le temps, c'était pas toujours facile, mais avait encore un peu le temps de pouvoir faire autre chose à côté. Aujourd'hui, euh, il y a des centres de formation, donc il y a des centres de formation, et dans le cadre du centre de formation, on arrive au bac. Et quand on a le bac, ou on éjecte, parce que en fait ça correspond à 18 ou 19 ans, à la période où on signe pro, maintenant, ou alors, euh, on signe pro, ou on s'en va. Si on s'en va, on rentre dans un autre monde, qui est ou le monde amateur, ou le monde semi professionnel, semi professionnel, pris en charge par le club et par une société à côté, ou alors on devient joueur. Et quand on devient joueur, on décide de son temps et on fait ce qu'on a envie de faire. Et puis après on arrive à un moment à la fin de la carrière joueur, et on se demande ce qu'on va faire, et pour moi, le bon entraîneur, le bon entraîneur, c'est celui qui à 32 ans se dit : " Merde, je suis en fin de contrat, je vais faire le métier d'entraîneur ", c'est celui qui pendant toute sa carrière prend des notes, regarde les séances d'entraînement et commence à passer ses diplômes, c'est-à-dire qu'au lieu d'aller un mois aux Seychelles, il va aller et passer un mois ou 3 semaines à Vichy ou à Paris maintenant, et parce que, c'est ça qui le passionne, parce qu'il est déjà en préparation. Pourquoi ? Parce que pendant toute sa carrière, il se sera enrichi à travers les gens qu'il a rencontrés. Et que ça, c'est indéniable, au niveau de la formation. Alors, évidemment, celui qui arrive à 32 ans qui a déjà vécu, il a déjà un certain nombre de paramètres. Je pense à un garçon comme Deschamps, qui a été capitaine partout, donc comme il est capitaine, euh, il a eu des relations souvent avec son entraîneur, l'entraîneur lui a expliqué, ils ont en discuté, donc il s'est mis parfois dans la peau de l'entraîneur. Donc, il a un vécu, une expérience, qui va lui servi par ailleurs. Et euh, même s'il n'a pas fait de hautes études, il a compensé grâce à son vécu, ce qui lui a peut-être manqué en recherche, en analyse, en formation. Voilà ! Et celui-là, il a plus de chances, je dirais d'être un bon entraîneur, je ne dis pas forcément d'être en pro, mais en tout cas d'être un bon entraîneur et montrer qu'il est compétent, qu'il peut s'adapter. Maintenant, celui qui à 32 ans n'a rien foutu, passe ses diplômes d'entraîneurs parce*

<sup>2639</sup> Consulter à ce sujet la thèse de J.-S. Gallois. *La reconversion des footballeurs professionnels du championnat de France des années trente à nos jours*. Université Paul Verlaine Metz. Direction Alfred Wahl. Novembre 2007.

<sup>2640</sup> Hormis lors de la saison 2009/10, pour laquelle la proportion est seulement d'un seul ancien international pour quatre entraîneurs de ligue 1, lors de toutes les autres saisons le ratio varie de un pour quatre à un pour trois. Il atteint presque un pour deux lors de la saison 1998/99.

<sup>2641</sup> Entretien du 11 septembre 2008.

*qu'il a un nom, parce qu'il a été international, et qu'il a une petite prime à la □ au passé, à ce moment, style un peu X X<sup>2642</sup>, euh, là, il y a plus de difficultés parce que c'est □ hé hé, évidemment il faut découvrir ! Mais la relation avec la presse que vous soyez entraîneur ou joueur, maintenant vous l'avez tout de suite hein ! Vous vous faites allumer, vous vous faites critiquer, donc à mon avis, c'est pas ce qui est le plus difficile. Le plus difficile, c'est □ . La formation d'entraîneur, et le contenu de que c'est, euh, ce qu'on doit savoir. Euh, si on ne l'a pas, à un moment donné on a des limites, et on est obligé de le compenser par ses adjoints. Voilà, c'est, euh, on va être capable par son passé, par son crédit, évidemment, si c'est un Blanc qui parle, attention je ne dis pas que Blanc n'est pas compétent, mais si c'est un Deschamps, si c'est un □ . Il a été international, à la Coupe du Monde et tout, qui va dire à Deschamps ou à Blanc, quand à l'entraînement il fait quelque chose, bon, et même que ça ne sera peut-être pas adapté, peut-être que ce sera une connerie monstre*

Comme on le voit, la vocation ne s'invente pas. Plus la reconversion est envisagée tôt, plus le joueur a le temps de préparer son avenir et de penser à tirer le meilleur parti des séances d'entraînement et des matches qu'il vit encore dans la position rôle de l'entraîné, à l'image de Yann Lachuer, qui dès 2008 préparait ses diplômes d'entraîneur<sup>2643</sup>. Une fois qu'il a embrassé la carrière d'entraîneur, l'ancien joueur professionnel à l'issue de l'obtention de son DEPF, tente de s'approcher du plus haut niveau d'exercice possible, soit la Ligue 1. Comme nous l'avons évoqué précédemment, la durée des mandats à ce niveau est très limitée, et n'échoit qu'à un nombre restreint d'élus. Seuls quelques entraîneurs ont la chance de pouvoir s'établir dans la durée, soit au sein du même club (à ce titre la trajectoire d'un Guy Roux à Auxerre reste une exception), soit en prenant la direction de plusieurs équipes successives : José Arribas dans les années 1970, Aimé Jacquet dans les années 1970 et 1980, Alain Perrin ou Frédéric Antonetti dans les années 1990 et 2000. La trajectoire de ces deux derniers coaches indique que chacun d'entre eux a dirigé plusieurs équipes, a connu au moins une expérience à l'étranger, et a aussi entraîné des équipes qui n'évoluaient pas en Ligue 1. Lorsqu'un entraîneur qui a dirigé au plus haut niveau se retrouve remercié, (ou quitte son poste de son plein gré à l'exemple de Paul Le Guen qui choisit de ne pas renouveler son contrat avec Lyon après avoir obtenu trois titres consécutifs de champion de France obtenus

<sup>2642</sup> Joël Muller cite le cas d'un ex-joueur professionnel qui a été parachuté en ligue 1 pour un remplacement, puis a effectué une saison en tant qu'entraîneur avant d'être limogé. En 2009/10 il entraîne toujours, mais à un niveau inférieur.

<sup>2643</sup> « L'idée lui trotte dans la tête depuis la saison dernière. Conséquences d'une saison passée auprès de Jean-Marc Furlan. « Quel entraîneur génial ! A Troyes, l'effectif était limité, nous sommes descendus en L2, mais j'ai pourtant vécu une année fantastique. Grâce à lui ». (□) Alors aujourd'hui, il se verrait bien suivre les traces de son modèle ». *France Football* n° 3232 bis, 21 mars 2008. Au moment de l'article, Yann Lachuer est un professionnel de 36 ans en fin de carrière à Châteauroux en ligue 2, et qui a évolué au plus haut niveau durant de longues saisons, notamment à Auxerre, Bastia, P.S.G., Troyes.

de 2003 à 2005), peu d'options s'offrent à lui. Dans la plupart des cas, il attend des sollicitations des autres clubs de ligue 1 ou de Ligue 2, et dans ce cas, la durée de son expérience professionnelle du plus haut niveau est un argument qui joue en sa faveur. C'est seulement depuis une décennie que la moyenne du nombre de clubs différents dirigés en ligue 1 par les entraîneurs en poste s'établit à deux par technicien, ce qui prouve que si un petit nombre d'hommes réussit à passer de club en club, rares sont ceux qui se voient accorder de nombreuses chances. Lorsqu'il ne peut se targuer d'un vécu important en Ligue 1, parfois le technicien accepte alors un poste à l'échelon inférieur. A titre d'exemple, au début de la saison 2009/10, neuf clubs de Ligue 2 sur vingt comptent dans leur rang un entraîneur qui a déjà officié en Ligue 1 : Franck Dumas (Caen), Alex Dupont (Brest), Victor Zvunka (Guingamp), Faruk Hadzibegic (Bastia), Gernot Rohr (Nantes), Jean-Michel Cavalli (Nîmes), Gilbert Gress (Strasbourg), Dominique Bijotat (Chateauroux), Yvon Pouliquen (Metz)<sup>2644</sup>. De même en National, soit le troisième échelon français, quatre clubs sur les vingt engagés démarrent l'exercice 2009/10 avec à leur tête un entraîneur qui a par le passé officié en Ligue 1 : Patrick Rémy à Troyes, Albert Emon à Cannes, Laurent Fournier à Créteil, Bernard Casoni à Thonon-Evian. Ces chiffres montrent que les entraîneurs ont conscience que la Ligue 1 offre des perspectives limitées, et que certains d'entre eux sont prêts à accepter des restrictions salariales et à définir leurs ambitions immédiates à la baisse pour pouvoir continuer à exercer leur profession. L'exemple de Loïc Amisse, promu entraîneur du RC Orvault, club de Loire Atlantique évoluant en division d'honneur régionale, soit le septième échelon français est significatif. Amisse<sup>2645</sup>, après avoir entraîné le FC Nantes durant une saison et demie, n'avait plus connu les terrains depuis son éviction du club nantais en décembre 2004, démontre que les entraîneurs ont du mal à se reconverter à une autre profession que celle qu'ils ont choisie de privilégier après leur carrière de joueur. Nous avons par ailleurs évoqué l'expatriation de certains des techniciens français vers des sélections africaines ou des clubs du continent africain, ou encore des clubs d'Extrême-Orient. Nous pourrions également évoquer les expériences tentées dans certains pays européens qui ne comprennent pas les cinq ligues majeures lors de cette dernière décennie : Vahid Halilhodzic ou Jean Tigana en Turquie, Albert Cartier en Belgique puis en Grèce, Lazlo Bölöni au Portugal, Gernot Rohr en Suisse . Une fois que le choix d'embrasser la carrière d'entraîneur est effectué, le technicien persiste

---

<sup>2644</sup> Il est à noter que Dominique Bijotat et Yvon Pouliquen ont été remplacés en cours de saison respectivement par Jean-Pierre Papin et Joël Muller, qui ont tous deux entraîné au plus haut niveau.

<sup>2645</sup> Loïc Amisse compte 12 sélections en équipe de France entre 1977 et 1983.

dans cette reconversion qui s'effectue dans son milieu d'origine<sup>2646</sup>. Il est vrai que pour ceux qui ont eu le privilège d'exercer en Ligue 1, le salaire perçu, voire les indemnités de licenciement ont permis de se constituer un pécule qui peut permettre de subsister plusieurs saisons en attendant de trouver un autre emploi. Il est cependant évident que la crainte de tout entraîneur, comme pour les salariés du privé, réside dans un chômage prolongé qui contribue à les faire oublier par les équipes compétitives. Sachant également que l'âge moyen des entraîneurs exerçant en Ligue 1 n'a jamais été inférieur à 45 ans depuis la saison 1973/74 et se stabilise même autour de 47 ans depuis une décennie, il est raisonnablement permis de considérer que les réorientations éventuelles s'avèrent problématiques en cas de chômage prolongé. En effet, l'expérience de l'entraînement est bien spécifique et semble difficilement transférable à d'autres secteurs à un âge de la vie où plus de la moitié de sa carrière a largement été effectuée.

---

<sup>2646</sup> B. Papin, 2007, *opus cit.*, p. 253.

### Conclusion du chapitre 3

La période 1973-2010 consacre la médiatisation définitive des entraîneurs de football aux yeux du grand public, c'est-à-dire pas uniquement des passionnés et des supporters, mais également des téléspectateurs plus occasionnels. Pour s'en convaincre, nous avons mené une étude à partir des articles parus dans le magazine *France Football*. Le choix de ce magazine s'imposait car c'est l'hebdomadaire spécialisé le plus vendu et le plus diffusé en France<sup>2647</sup> si l'on considère la catégorie des magazines dévolus à un seul sport. Nous avons sélectionné tous les articles parus lors d'une année civile qui se consacraient uniquement et nominativement à un ou plusieurs entraîneurs de Division 1 puis Ligue 1. Ont été également pris en compte des articles qui concernaient des entraîneurs ayant préalablement officié en Ligue 1 une ou plusieurs années auparavant et qui étaient éventuellement susceptibles d'accomplir de nouveaux mandats dans l'élite professionnelle. Nous avons choisi arbitrairement des années civiles à intervalles de cinq ans et déterminé que la taille minimale d'un article devait remplir une demi-page du magazine. Nous avons alors quantifié le nombre total de pages consacrées aux entraîneurs de Division 1 (puis Ligue 1), le nombre total d'articles réservés aux entraîneurs et parmi eux lesquels étaient les plus exposés.

Bien entendu si l'on s'en référait aux pourcentages, sans doute la progression de 1975 à 2000 serait-elle moins spectaculaire. Mais en consultant les chiffres bruts, on s'aperçoit que tous les critères retenus permettent d'enregistrer une visibilité nettement plus affirmée pour les entraîneurs, surtout à partir du milieu des années 1990. Le nombre de pages dévolues aux entraîneurs a sensiblement augmenté et de plus, un nombre plus conséquent d'entraîneurs est concerné par cette exposition médiatique au cours de la même saison.

---

<sup>2647</sup> *France Football* est diffusé à 144 245 exemplaires en 1981 et 230 554 exemplaires en 1996. Chiffres cités par D. Marchetti, 1998, *opus cit.*, p. 310.

**Tableau : Visibilité médiatique des entraîneurs dans *France Football* 1975-2000**

ANNEE	TOTAL DE PAGES	NOMBRE D'ENTRAÎNEURS	NOMBRE DE COUVERTURES	ENTRAÎNEURS LES PLUS VISIBLES
1975 36 p.	29,5	17	2	R. Herbin, Saint-Étienne (10,5) J. Fontaine, Paris S.G. (3)
1980 40 à 44 p.	31,5	16	0	J. Vincent, Nantes (10,5) R. Herbin, Saint-Étienne (5)
1985 40 à 48 p.	29,5	14	2	G. Houllier, Lens puis P.S.G. (6) A. Jacquet, Bordeaux (4,5)
1990 44 p.	41	16	1	G. Gili, Marseille (6,5) G. Roux, Auxerre (4)
1995 48 à 56 p.	77	20	1	L. Fernandez, Paris S.G. (16) J.C. Suaudeau, Nantes (15,5) J. Tigana, Lyon (15) G. Roux, Auxerre (14)
2000* mardi 50 p. vendredi 30 p.	190,5	26	6	R. Courbis, Lens (18) L. Fernandez, sans club puis P.S.G. (17) G. Roux, Auxerre (14)

**Légende**

\* Depuis le 7 mars 1997, *France Football* est devenu bi-hebdomadaire. Nous n'avons malheureusement pas pu disposer de la numérisation des numéros de l'année 2005 lors de nos recherches dans les locaux de l'Équipe.

**ANNEE** : année civile comprenant tous les numéros parus entre le 1<sup>er</sup> janvier et le 31 décembre. Entre parenthèses, le nombre de pages d'un numéro de *France Football*.

**TOTAL DE PAGES** : nombre total cumulé de pages consacrées à un ou plusieurs entraîneurs de Division 1 (puis Ligue 1).

**NOMBRE D'ENTRAÎNEURS** : Nombre total d'entraîneurs de Division 1 (puis Ligue 1) concernés.

**NOMBRE DE COUVERTURES** : Nombre total de couvertures consacrées à un entraîneur de Division 1 (puis Ligue 1).

**ENTRAÎNEURS LES PLUS VISIBLES** : Entraîneurs auxquels la plus grande surface rédactionnelle cumulée est consacrée, avec entre parenthèses le nombre total cumulé de pages.

Sans surprise, les entraîneurs les plus exposés médiatiquement sont ceux dont les équipes occupent les premières places au classement du championnat de France, mais également ceux qui sont réputés pour leurs bons mots et leur faconde, à la manière de Rolland Courbis dont le club de Lens ne termine pourtant qu'à la quatorzième place du championnat 2000-2001 ; ou encore à l'exemple de Luis Fernandez, qui en 2000 n'est pas reconduit à son poste d'entraîneur de l' Athletic Bilbao à partir de juin, se retrouve sans club pour ensuite être pressenti à Marseille qui s'apprête à limoger son entraîneur, avant de finalement revenir au Paris S.G. en décembre en remplacement de Philippe Bergeroo. On le voit, dans ce dernier cas, c'est davantage les rumeurs, l'actualité chaude plus que l'analyse de fond qui justifie cet intérêt des médias.

Nous avons voulu corroborer ces données avec une étude plus récente, que nous n'avons pas intégrée dans le tableau précédent, car elle n'a pas été menée dans les conditions d'une année civile, mais dans le cadre d'une saison complète. Nous avons donc pour ce faire étudié tous les exemplaires de *France Football* du n° 3189 bis, du vendredi 25 mai 2007 au n° 3241 bis, du vendredi 23 mai 2008. Le choix des critères procédait des mêmes principes que la recherche précédente : pour être retenu, un article concernant un ou plusieurs entraîneurs devait occuper au moins une demi-page. Dans ce nouveau tableau de résultats, nous avons inclus nominativement tous les entraîneurs concernés, le nombre d'articles qui leur était exclusivement réservé ainsi que le total de la surface rédactionnelle cumulée sur une année qui leur était dévolue. Du fait qu'elle s'étend sur une saison entière et non sur une année civile, qui concerne en réalité deux demi saisons mises bout à bout, on aurait pu s'attendre à ce qu'un nombre moins important d'entraîneurs soient concernés par cette exposition médiatique. Mais en réalité, il est symptomatique de constater qu'au contraire, ce sont 29 entraîneurs qui bénéficient d'un traitement personnalisé. En effet, avec les limogeages et les remplacements en cours de saison, ce sont parfois plusieurs entraîneurs pour un même club qui sont mis en lumière. *France Football* n'oublie pas non plus de s'intéresser à des entraîneurs sans club mais susceptibles de rejoindre l'élite, comme Luis Fernandez, Guy Lacombe ou Laurent Fournier, à des entraîneurs en réussite à l'étranger à l'image de Arsène Wenger ou à un entraîneur des gardiens de but, Christophe Lollichon. En définitive, seuls quatre entraîneurs de Ligue 1 n'ont pas les honneurs des colonnes de l'hebdomadaire : Rudi Garcia (Le Mans), Claude Puel (Lille), Pablo Correa (Nancy) et Pierre Dreossi (Rennes).

**Tableau : Articles consacrés aux entraîneurs dans *France Football* 2007-2008**

NOMS/CLUBS	COUVERTURE	ARTICLES EXCLUSIFS	ARTICLES PARTAGES	SURFACE (pages)
<b>Général</b>		5		25
Guy Roux (Lens)	1	6		14
Eric Gerets (Marseille)	1	4		12
Jean-Pierre Papin (Lens)	1*	3	1	10
G. Houllier (D.T.N., ex Lyon)	2	2	1	8
Frédéric Antonetti (Nice)		3	1	8
Laurent Blanc (Bordeaux)	1	4		7
Paul Le Guen	1	1	1	5
Jean-Marc Furlan (Strasbourg)		3		4,5
Alain Perrin		2	1	4
Christian Gourcuff (Lorient)		1		4
Daniel Leclercq (manager Lens)	1*	1	1	4
Ricardo (Monaco)		1		4
Antoine Kombouaré (Valenciennes)		1		3
Arsène Wenger (Arsenal)	1	1		3
Vahid Halilhodzic (sans club)		1	1	2,5
Luis Fernandez (sans club)		1	1	2,5
Frédéric Hantz (Sochaux)		2		2
Francis Gillot (Sochaux)		1		2
Franck Dumas (Caen)		1		2
Laurent Roussey (Saint-Étienne)		1		2
Elie Baup (Toulouse)		1		2

Albert Emon (ex Marseille)**		1		2
Francis de Taddeo (Metz)		1		2
Jean Fernandez (Auxerre)		1		2
Didier Deschamps (sans club)		1		2
Christophe Lollichon (entraîneur gardiens, Chelsea)		1		1
Guy Lacombe (sans club)			1	0,5
Jacques Santini (sans club)			1	0,5
Laurent Fournier (sans club)			1	0,5
<b>TOTAL</b>	<b>10</b>	<b>51</b>	<b>11</b>	<b>141</b>

**Légende :**

**Général :** Articles consacrés aux entraîneurs de Division 1 en général sans en distinguer un seul ou même plusieurs.

**COUVERTURE :** couverture du numéro exclusivement consacrée à un entraîneur

**ARTICLES EXCLUSIFS :** article exclusivement consacré à un seul entraîneur

**ARTICLES PARTAGES :** article consacré à plusieurs entraîneurs différents

**SURFACE (pages) :** surface rédactionnelle totale en nombre de pages

\* Jean-Pierre Papin et Daniel Leclerq, respectivement entraîneur et manager de Lens, partagent la couverture.

\*\* Albert Emon a été limogé de Marseille au moment où est rédigé l'article.

L'absence des quatre entraîneurs précités peut s'expliquer par la place de leur équipe, dans la première moitié du classement mais sans occuper les premiers rôles, à l'exception de Pablo Correa avec Nancy qui termine à la quatrième place. Cependant, Correa a été élu entraîneur de l'année par *France Football* en 2006 et 2007 et a bénéficié de plusieurs articles d'une superficie inférieure à la demi page en 2007 et d'une superficie rédactionnelle plus conséquente lors des années immédiatement antérieures de même que Claude Puel, élu entraîneur de l'année en 2005. Sans doute faut-il dans ces deux cas y interpréter le souci du magazine d'éviter des redondances trop marquées. Pierre Dréossi et Rudi Garcia sont quant à eux réputés pour être des techniciens assez discrets et peu désireux de se mettre en avant, ce qui explique leur mise à l'écart dans les choix rédactionnels de la saison 2007-08.

Par contre, en ce qui concerne les hommes les plus soumis aux feux de l'actualité, on retrouve en première place Guy Roux, qui après avoir mis un terme à sa carrière avec l'A.J. Auxerre en 2005, décide de reprendre du service au R.C. Lens en juin 2007, après deux

années de retrait. Paradoxalement son mandat dure en réalité quatre matches, avant qu'il n'annonce sa démission le 25 août 2007 en direct sur Canal + à l'issue du match perdu par son équipe lensoise contre Strasbourg. Il est vrai que le contrat de Guy Roux à Lens a débuté dans un climat médiatico-politique houleux : accusé à juste titre par l'U.N.E.C.A.T.E.F. de contrevenir aux règlements en vigueur qui interdisent à un entraîneur professionnel de pratiquer cette profession au-delà de l'âge de soixante-cinq ans, règlement que Guy Roux lui-même a contribué à faire adopter, son cas a suscité maints débats au sein des médias, de la F.F.F., du Comité national olympique sportif français, mais également de la classe politique, puisque le chef de l'Etat Nicolas Sarkozy lui-même est intervenu pour prendre sa défense. En résumé, il est révélateur de constater que l'entraîneur qui bénéficie de la plus grande surface de traitement rédactionnel est celui qui a accompli le plus court mandat, soit moins de deux mois. Les autres entraîneurs les plus suivis sont ceux qui ont un parcours hors norme : Jean-Pierre Papin, ancien avant-centre mythique de l'équipe de France<sup>2648</sup> des années 1985-95 est appelé en remplacement de Guy Roux en août 2007, mais peu en réussite, il se voit imposer l'aide de Daniel Leclercq en tant que manager général de Lens en janvier 2008. Mais la saison se termine de façon dramatique pour le club nordiste qui ne parvient pas à éviter la relégation. Eric Gerets, célèbre entraîneur d'origine belge, est appelé en septembre de 2007 au chevet de l'Olympique de Marseille en remplacement de son prédécesseur Albert Emon limogé en cours de saison. Sa verve, ses déclarations abruptes et son accent belge séduisent les journalistes tout autant que la remontée spectaculaire accomplie par le club phocéen au classement du championnat<sup>2649</sup>. Gérard Houllier a mis prématurément fin à son contrat avec l'Olympique lyonnais sur un titre de champion de France en mai 2007, afin de briguer à nouveau le poste de D.T.N<sup>2650</sup> qui lui échoit en septembre 2007. En raison de ces deux fonctions successives, il est sollicité pour donner son opinion sur le football lyonnais dans un premier temps, sur le football français en général par la suite. En définitive, seule la place accordée par *France Football* à Alain Perrin détonne. Le technicien lyonnais, auteur du doublé Coupe - championnat pour la saison 2007-08 est très peu mis en valeur au regard de ses performances. Mais il est vrai que sa réputation est d'être « *froid, distant, voire hautain* »<sup>2651</sup> et que son

---

<sup>2648</sup> Surnommé JPP, Papin est auteur de trente buts en 53 sélections en équipe de France entre 1986 et 1995. Il a été sacré 5 fois consécutivement meilleur buteur du championnat de France entre 1988 et 1992. Il a également remporté la Ligue des Champions avec le Milan A.C. en 1994, et le titre de Ballon d'Or de *France Football* (élection du meilleur joueur européen) en 1991.

<sup>2649</sup> Marseille termine à la troisième place derrière Lyon et Bordeaux.

<sup>2650</sup> Gérard Houllier a déjà occupé cette fonction de 1988 à 1997.

<sup>2651</sup> *L'Entraîneur français* n° 349, janvier 2003.

manque de réceptivité supposé et sa propension à ne pas livrer ses états d'âme est peu incitatrice pour la presse.

En définitive, il ressort de notre analyse que les entraîneurs sont comme les joueurs devenus des cibles privilégiées des journalistes dans leur quête d'« *information en continu* »<sup>2652</sup>. Ces derniers sont victimes de l'urgence de plus en plus forte qui les contraint à un « *changement de temporalité* »,<sup>2653</sup> et les conduit à privilégier le sensationnel ou à défaut l'événementiel au détriment de l'analyse approfondie, en raison des nouvelles contraintes d'un temps que l'on peut qualifier d'*ultracourt*<sup>2654</sup>.

Au-delà de la sur-médiatisation dont il est l'objet, la transformation du football en sport spectacle produit d'autres incidences indéniables sur l'image de l'entraîneur. Elle l'affecte de façon profonde auprès du public, mais elle constitue également selon les cas une arme dont il peut user ou au contraire un handicap lorsqu'il s'agit de défendre ses choix. « *Les footballeurs ne peuvent, aujourd'hui, plus ignorer complètement les représentations véhiculées par les médias : le fait qu'ils s'en plaignent à l'occasion le démontre* »<sup>2655</sup>. Il est aisé de ranger les entraîneurs dans la même catégorie que les footballeurs. La grande différence entre les deux professions est qu'il est extrêmement rare qu'un footballeur soit licencié en cours de saison pour insuffisance de résultat, ou qu'un club résilie son contrat en fin de saison. Tout au plus sera-t-il transféré dans une autre équipe. Par contre, la visibilité accrue de l'entraîneur le place en situation de vulnérabilité par rapport à un public de spécialistes. En effet, Françoise Papa pose l'hypothèse que la mise en images du match de football a consacré le passage « *du supporter au téléspectateur expert* »<sup>2656</sup>. Bien entendu, lorsqu'on évoque l'expertise du spectateur, est sans doute plus illusoire que réelle, mais elle a été façonnée par les médias et surtout la télévision elle-même. Avec la profusion des retransmissions, « *les clefs de l'interprétation en sont changées. (□) Le spectateur a l'impression de « tout » comprendre, même si, de toute évidence, il ne lui est pas montré la même chose que ce que voit son homologue installé dans les tribunes (□)* »<sup>2657</sup>. Evidemment, le téléspectateur émet des jugements de valeur, et en même temps se permet de critiquer les

---

<sup>2652</sup> D. Marchetti. Les transformations de la production de l'information sportive : le cas du sport-spectacle. *Journalisme sportif : le défi éthique. Les Cahiers du journalisme* n° 11, 2002. p. 73.

<sup>2653</sup> *Ibid.*

<sup>2654</sup> F. Simon. Les nouvelles contraintes de temps et le travail journalistique face à l'ultracourt. Quelles formations pour les journalistes de sport ? Le journaliste et le sport. Responsable(s) ou otage(s). *Les cahiers de l'université d'été* n° 19, 2006. p. 103.

<sup>2655</sup> D. Marchetti. Le football saisi par mes médias. *Sociétés et représentations. Football & Sociétés. CREDHESS*, n° 7, 1998. p. 331.

<sup>2656</sup> F. Papa. Les matchs sur le petit écran. *Sociétés et représentations. Football & Sociétés. CREDHESS*, n° 7, 1998. p. 288.

<sup>2657</sup> A. Rauch. L'oreille et l'œil sur le sport. *Communications* n° 67, 1998. Le spectacle du sport. p. 207.

joueurs de façon positive ou négative. Mais ce qui le préoccupe au premier chef, c'est la façon dont son équipe préférée joue, et à ce titre, la façon dont son entraîneur la fait jouer. En effet, même si les joueurs sont les exécutants, c'est l'entraîneur qui est chargé de coordonner cette phase d'exécution. De surcroît, l'entraîneur est désormais sommé de justifier le moindre de ses choix, et de le faire devant les caméras. Si jusque dans les années 1980 la retranscription de ses états d'esprit et de ses opinions se faisait par l'intermédiaire de la presse écrite, dorénavant c'est en direct et devant des centaines de milliers de téléspectateurs. Réagir dans l'instant, à chaud, savoir transmettre avec des mots justes ses sentiments devient donc une compétence qu'il faut nécessairement acquérir pour tout entraîneur qui veut durer et subsister le plus longtemps possible et dans sa propre équipe et dans le football de haut niveau. L'exemple de Guy Roux, qui même au terme de sa carrière utilise les médias comme un atout est frappant. Lorsqu'il annonce sa démission du R.C. Lens après le quatrième match de championnat disputé par son équipe le 25 août 2007, Guy Roux commande un entretien avec la chaîne de télévision Canal+, afin de présenter ses arguments en exclusivité et en direct à ses téléspectateurs. Les autres médias n'auront l'information que dans les minutes suivantes, et ses propres joueurs seulement quelques minutes après encore<sup>2658</sup>. L'entraîneur des années 1990 et 2000 ne peut plus échapper à son statut d'homme public. L'omniprésence des médias a cependant eu des effets bénéfiques sur son statut, notamment ceux ont trait à la revalorisation salariale de la profession. Cependant, il n'existe pas d'entraîneur en France qui de nos jours ait jamais permis de vérifier l'axiome proposé par Guy Roux : « *Il doit percevoir le salaire du joueur le mieux payé, plus un franc* »<sup>2659</sup>. Si à l'étranger quelques rares entraîneurs comme le portugais José Mourinho<sup>2660</sup>, à Chelsea (2004-07) puis à l'Inter de Milan (2008-10) peuvent se targuer de percevoir des émoluments dignes de ceux des meilleurs joueurs de leur effectif, voire supérieur, en France ce sont les joueurs qui possèdent encore et toujours les plus gros salaires. Cependant, certains entraîneurs commencent à être confortablement rémunérés et leurs salaires se rapprochent de ceux des joueurs les plus cotés de leur équipe, à l'image de Claude Puel à Lyon (2008-10), Laurent Blanc à Bordeaux (2008-10) ou Didier Deschamps à Marseille (2009-10).

<sup>2658</sup> France Football n° 3220, 25 décembre 2007.

<sup>2659</sup> Guy Roux. France Football n° 2649, 14 janvier 1997.

<sup>2660</sup> Sur José Mourinho. S. Wagg. Angels of us all ? Football Management, Globalization and the Politics of Celebrity. *Soccer & Society*, 8-4, 2007. pp. 440-458.

Portrait de **Didier Deschamps** (A.S. Monaco 2001-05/ Juventus Turin 2006-07/ Olympique de Marseille depuis 2009)

Né à Bayonne en 1968, il débute au sein de l'Aviron bayonnais football avant d'être repéré par le F.C. Nantes qui l'intègre à son centre de formation en 1983. Il débute en équipe professionnelle à Nantes en 1985 au poste de milieu défensif. Il y reste jusqu'en 1989 avant d'être transféré à Marseille. Marseille ne le conserve que six mois avant de le prêter à Bordeaux. De retour à l'O.M en 1991, le président Bernard Tapie ne souhaite pas le conserver dans l'équipe. Mais Deschamps, doté d'un fort caractère, refuse de partir et s'impose non seulement comme un des joueurs majeurs de l'effectif marseillais, mais comme son capitaine. Après avoir remporté la Ligue des champions avec le club phocéen, Didier Deschamps est recruté par un des clubs les plus prestigieux d'Europe, la Juventus de Turin en 1994 et y reste jusqu'en 1998. Il y remporte à nouveau la Ligue des champions en 1996. Il part ensuite pour l'Angleterre, recruté par le club de Chelsea où il ne reste qu'une saison avant de finir sa carrière en Espagne au F.C. Valence à l'issue de la saison 2000-01. Il a été le capitaine mythique de l'équipe de France qui a remporté la Coupe du Monde de 1998 puis le championnat d'Europe des nations en 2000, compétition après laquelle il met un terme à sa carrière internationale après 103 sélections. En ces deux occasions, il est le parfait relais des sélectionneurs Aimé Jacquet puis Roger Lemerre et pèse d'un poids certain dans les décisions prises par les sélectionneurs. Durant sa carrière, il s'est constitué le plus beau palmarès du football français : une Coupe du Monde, un championnat d'Europe des nations (Euro), deux Ligues des champions, deux titres de champion de France, trois titres de champion d'Italie, une Coupe d'Italie, une Coupe d'Angleterre. Joueur très intelligent qui n'était pas doté de moyens physiques hors du commun, Didier Deschamps compensait son petit gabarit grâce à un sens tactique aiguisé et une combativité sans faille qui lui permettait de récupérer un nombre incalculable de ballons et de replacer sans arrêt ses partenaires. Durant toute sa carrière de joueur, il était pressenti pour devenir entraîneur<sup>2661</sup>, ce qu'il concède volontiers : « *« J'avais une attitude d'ouverture d'esprit. Je cherchais sans cesse à savoir pourquoi, comment, je regardais ce qui se passait autour (□). Quand on est dans des prédispositions pareilles, ça permet d'emmagasiner énormément d'informations avant même d'entraîner »*<sup>2662</sup>. Dès la fin de sa carrière de joueur, Monaco choisit de lui confier la direction de son équipe professionnelle. S'il a commencé à passer ses diplômes, il n'a pas encore obtenu son D.E.P.F. (il l'obtiendra en 2003). Après une difficile première saison au cours de laquelle le club frôle la relégation, Didier Deschamps parvient à faire jouer les premiers rôles en championnat en obtenant successivement une deuxième place et deux troisièmes places en championnat. Il réussit même à hisser le club jusqu'en finale de la ligue des champions perdue contre le F.C. Porto de José Mourinho en 2004. En septembre 2005, désabusé par le manque de moyens financiers du club et un manque de moyens financiers, il présente sa démission. Après quelques mois dans l'expectative, il est recruté par la Juventus de Turin à l'été 2006. Le club vient d'être rétrogradé en série B (la seconde division italienne) à la suite d'un scandale relatif à des désignations d'arbitres, et il débutera la saison avec 9 points de pénalité. Mais Didier Deschamps réussit à remettre immédiatement la Vieille dame sur les rails de la série A à l'issue de la saison 2006-07. A la surprise générale, il annonce sa démission du club en mai 2007, sans que l'on sache exactement si c'est parce qu'il estime que le club ne se montre pas assez ambitieux pour la saison suivante, si ses choix tactiques ont indisposé certains dirigeants ou s'il s'est montré trop exigeants lors de la renégociation salariale de son contrat. Victime de ses propres atermoiements, il n'est pas recruté par des clubs pour lesquels il était pressenti comme Marseille ou Lyon. Après deux années d'inactivité, au cours desquelles il refuse certaines offres mais qui finissent par lui sembler

<sup>2661</sup> Joël Muller déclare en 2000 : « Il est indiscutable qu'une nouvelle génération se met en place, avec Paul Le Guen ou Claude Puel. Et la génération Blanc-Deschamps qui va émerger dans les années futures ». *L'Equipe*, 27 juillet 2000. Il faut noter qu'au moment de cette déclaration, Laurent Blanc et Didier Deschamps ne sont pas encore entraîneurs mais toujours joueurs en activité.

<sup>2662</sup> *L'Equipe*, 19 décembre 2003.

longues, il est choisi par le président de l'Olympique de Marseille Robert Louis Dreyfus alors atteint d'une grave maladie. Dès sa première année il réussit à obtenir deux titres avec le club marseillais, en décrochant le titre de champion de France 2010 ainsi que la Coupe de la Ligue. Mais dès l'été 2010 il doit déchanter, car ces titres ne lui ont pas apporté les pleins pouvoirs et il se retrouve à subir certains affres en matière de recrutement. Malgré tout, il continue à faire bonne figure devant les médias dont il a conscience du pouvoir et auxquels il n'hésite pas à livrer quelques plaisanteries. Très curieux du jeu, il passe pour être un excellent tacticien. Cependant, sans doute conscient qu'il n'a pas forcément tous les pouvoirs au sein du club, alors qu'il était celui autour duquel s'articulait l'équipe lorsqu'il était joueur, il serait un entraîneur moins « combatif » que le joueur qu'il n'était<sup>2663</sup>. Didier Deschamps, gouailleur et volontiers « chambreur » mais sans être agressif ou humiliant, établit un bon relationnel avec ses hommes. A l'intersaison 2005-06, plusieurs joueurs monégasques refusent d'être transférés à condition qu'il reste l'entraîneur du club<sup>2664</sup>. Didier Deschamps a été pressenti pour remplacer Raymond Domenech à la tête de l'équipe de France en 2008, avec le soutien des anciens de France 98, mais en définitive le sélectionneur a été maintenu dans son poste. En 2010, il a été barré par son ancien coéquipier Laurent Blanc qui entre temps avait fait ses preuves avec Bordeaux à l'échelon professionnel<sup>2665</sup>. Il est le prototype du joueur auquel a été prédit une brillante carrière d'entraîneur et qui a, mais pour l'instant en partie seulement confirmé ces prévisions.

#### Palmarès en tant qu'entraîneur :

Vainqueur du championnat de France avec l'Olympique de Marseille en 2010.  
 Vainqueur de la Coupe de la Ligue avec Monaco en 2003 et Marseille en 2010.  
 Elu meilleur entraîneur de l'année par France Football en 2003.  
 Vainqueur du trophée U.N.F.P. de meilleur entraîneur de l'année en 2004.

*« J'ai été un joueur qui pensait plus à l'aspect défensif, mais en tant qu'entraîneur, ma philosophie consiste à avoir une équipe qui joue en avançant, qui crée du jeu, qui cherche à mettre l'adversaire en difficulté plutôt qu'à simplement défendre ». France Football n° 2990, 29 juillet 2003.*

Bien entendu, ce sont souvent les entraîneurs à forte notoriété, quelle soit due à leurs résultats antécédents dans d'autres clubs ou même parfois à leur passé de joueur international qui signent les meilleurs contrats, car le salaire est « *un puissant facteur de distinction et de hiérarchisations sociales* »<sup>2666</sup>. Revers de leur renommée, ces salaires ont été publiés par le JDD en décembre 2009 et repris par leurs confrères de la presse écrite ainsi que par des sites Internet, laissant la porte ouverte à tous les types d'interprétation possibles par les lecteurs et les internautes, qui ne s'en sont d'ailleurs pas privés. Mais nous l'avons déjà évoqué, la contrepartie majeure à la notoriété réside dans la pression liée aux résultats et la demande toujours croissante d'efficacité à court terme, qui est assortie de limogeages auxquels échappent les joueurs. Gilles Lipovetsky évoque « *la sacralisation du présent, par un*

<sup>2663</sup> L'Equipe Magazine n° 1411, 1<sup>er</sup> août 2009.

<sup>2664</sup> France Football n° 2985 bis, 27 juin 2003.

<sup>2665</sup> Ibid.

<sup>2666</sup> F. Berton, M. Lallement. Salaire, autonomie et disponibilité, in A. Karvar, M. Lallement. *Les cadres au travail. Les nouvelles règles du jeu*. Paris, la découverte, 2004. p. 111.

« présent absolu », autosuffisant, de plus en plus détaché du passé et de l'avenir. Envahissant le quotidien, gagnant l'ensemble des activités humaines, l'ordre du temps précipité fait disparaître, nous dit-on, la distance et le recul nécessaire à la pensée, détruit les univers symboliques, enferme l'homme dans l'immédiateté activiste »<sup>2667</sup>. C'est de cette négation du projet à long terme dont souffrent les entraîneurs, incapables et pour cause de garantir la réussite immédiate de leur équipe et sanctionnés pour cela. Et la reconquête du marché du travail est souvent délicate, car peu d'entre eux ont l'occasion de s'établir en Ligue 1 dans la durée. Beaucoup de ceux qui sont licenciés rebondissent à des niveaux inférieurs, ou dans d'autres pays, avec pour les moins connus, des salaires souvent inférieurs.

On peut affirmer que de 1973 à 2010, la situation de l'entraîneur de Ligue 1 est devenue de plus en plus précaire, avec une durée d'exercice au sein du même club qui malgré quelques variations tend à se réduire très sensiblement passant bien en dessous des deux années en cette fin de première décennie du troisième millénaire. En faisant le parallèle avec l'économie mondiale, on peut penser que le football est lui aussi rentré dans « l'économie de la vitesse » et qu'à l'instar d'un grand nombre de produits dans tous les secteurs dont la durée de vie n'excède pas deux ans<sup>2668</sup>, l'entraîneur est un produit humain. Elle est donc le corollaire de plusieurs faits majeurs : la transformation du football en spectacle, la marchandisation du football, le besoin d'information continu, la logique du temps présent et de l'efficacité à court terme.

L'entraîneur professionnel de football bénéficie dorénavant d'une grande visibilité médiatique, que la profession a d'ailleurs souhaitée afin de se faire entendre et surtout comprendre. Mais contrairement à ses attentes, cette exposition « privilégiée » a contribué à distendre les liens entre l'entraîneur et les spectateurs.

---

<sup>2667</sup> G. Lipovetsky. *Le bonheur paradoxal. Essai sur la société d'hyperconsommation*. Paris, Gallimard, 2006. p. 102.

<sup>2668</sup> *Ibid*, p. 81.

## CHAPITRE 4

# **L'entraînement, de l'improvisation empirique aux apports scientifiques issus de champs diversifiés**

Il convient d'apporter quelques précisions avant d'aborder la partie propre à l'entraînement. Nous avons déjà souligné quelques points importants inhérents à la fonction d'entraîneur, notamment la constitution de staffs de spécialistes dans les clubs qui influencent directement le fond, la forme et la philosophie de l'entraînement<sup>2669</sup>, ainsi que les compétences qui sont exigées de lui au plus haut niveau<sup>2670</sup>. De ce fait, pour éviter des redondances, certains points seront évoqués mais sans être détaillés une seconde fois.

## 1. S'entraîner davantage, mieux et plus durement pour rattraper le retard

La charte de 1973, en créant des centres d'enseignement du football, n'a pas seulement eu le souci de décliner les objectifs du football français, elle a également obligé les clubs à se doter d'infrastructures spécifiques destinées à améliorer les conditions d'entraînement. En effet, les clubs sont obligés de se doter de *terrains d'entraînement, de surfaces spécifiques (pour le circuit training, pour l'entraînement des gardiens), de salles de musculation* et de *30 ballons en bon état*.<sup>2671</sup> La précision de ce dernier détail souligne à quel point la situation peut se révéler archaïque dans certains clubs avant 1973. Cependant, un progrès a déjà été enregistré depuis quelques années, car les joueurs français des débuts des années 1970 s'entraînent plus, dans certaines dimensions, que les joueurs des années 1960. Telle est la position d'un des entraîneurs les plus respectés dans la profession, Jean Snella : *« Quand je compare les joueurs français, homme par homme, à ceux de telle équipe étrangère, je ne les trouve pas tellement inférieurs. Et je crois honnêtement, qu'ils sont aussi bien entraînés. Peut-être ne possèdent-ils pas au même niveau qu'ailleurs le goût de l'effort et de la perfection. Nous avons des footballeurs intelligents, doués. Mais quelque chose leur manque qu'à 20 ans il est presque impossible de leur donner : c'est trop tard »*<sup>2672</sup>. Ce ne sont pas la qualité ni même la quantité d'entraînement dispensées qui justifient les faibles résultats du football français à l'échelon international. Mais implicitement, c'est le manque de perfectionnement dont ont bénéficié les joueurs avant leur carrière qui fait défaut. De ce fait, sans que Snella le mentionne, les centres d'enseignement de football peuvent être un élément de réponse aux problèmes de l'entraîneur professionnel : jusqu'en 1973, ce dernier accueille en effet, des joueurs à la formation incomplète. Avec les centres, il peut espérer améliorer

---

<sup>2669</sup> Se reporter notamment au chapitre 1, partie 2. : La constitution d'un staff.

<sup>2670</sup> Se reporter notamment au chapitre 1, partie 3. L'entraîneur de 1973 à nos jours : que fait-il ? Qui est-il ? Consulter également la partie 2.4. Les progrès du football français.

<sup>2671</sup> *France Football officiel* n° 1436, 21 novembre 1973.

<sup>2672</sup> *France Football* n° 1434, 25 septembre 1973.

L'entraînement en s'adressant à des joueurs qui ont déjà bénéficié de solides bases. La part de la création des centres doit donc être évaluée à plus longue échéance. Sur le court terme, néanmoins, des efforts sont visibles aux yeux des entraîneurs. Gilbert Gress<sup>2673</sup> avoue : « *Ce qui a changé, ce sont les joueurs. Ils sont en meilleure condition physique, ils sont beaucoup mieux entraînés, ils sont plus complets dans la façon dont ils s'expriment sur le terrain* »<sup>2674</sup>.

Il est probable que les centres de formation ont incité la D.T.N. et les entraîneurs à se pencher davantage encore sur les problèmes liés à l'entraînement, puisqu'il y a désormais une formation à résoudre sur un plus long terme.

## **2. Les modèles d'entraînement en France : 1970 à nos jours**

Francis de Taddeo, entraîneur du centre de formation du F.C. Metz, (1989-1992 et 1996-2003) présente une communication orale au congrès de Lisbonne de 2003 et distingue 3 principales périodes : des années 1970 à 1982, de 1982 à 1990 et de 1990 à 2003.<sup>2675</sup> Nous suivrons ce plan proposé par l'entraîneur messin afin de caractériser les évolutions de l'entraînement de haut niveau en France. Francis de Taddeo base sa communication sur les stages de recyclages qu'il a suivi chaque année à la F.F.F., et qui sont mis en place par la D.T.N. Il se place dans la position d'un entraîneur qui aurait suivi chacun de ces recyclages, lesquels sont d'ailleurs obligatoires sous peine de voir le titre d'entraîneur invalidé, au fil des années et n'aurait donc rien manqué des orientations proposées par la DTN de 1970 à 2003. Il faut se souvenir que la réflexion sur les contenus à développer dans les centres de formation est celle qui oriente les choix qui concernent l'ensemble de la carrière du joueur.

### **2.1. Le modèle physique et athlétique (1970-1982)**

La première période, 1970-1982, est caractérisée par la très mauvaise situation du football français au plan des résultats internationaux. En raison des résultats, l'idée force de la fédération française est de travailler dur, et de développer une réelle mentalité de travail dans tous les domaines de la performance. Les entraîneurs perçoivent que le niveau français, en termes d'entraînement physique, est beaucoup trop bas. De ce fait, aussi bien dans les centres

---

<sup>2673</sup> Gilbert Gress est l'entraîneur du RC Strasbourg en 1979.

<sup>2674</sup> *France Football* n° 1537, 24 juillet 1979.

<sup>2675</sup> F. de Taddeo. Communication orale au congrès de Lisbonne. *French soccer evolution in youth development*, 3 juin 2003.

de formation qu'au niveau professionnel, l'accent est mis sur la quantité de travail fourni, mais aussi la discipline et l'habitude au travail. Il faut se rappeler que les entraîneurs qui dirigent l'entraînement, aussi bien au niveau professionnel que dans les centres de formation ont été formés dans les stages nationaux d'entraîneurs qui « *conservent leur rigueur et leurs contraintes* », d'autant que « *l'intensité du stage et la hantise de l'examen confèrent à ce stage un caractère un peu initiatique qui se perpétue d'année en année et qui consiste en la formation morale des entraîneurs* »<sup>2676</sup>. De ce fait, qu'ils le souhaitent ou non et consciemment ou non, les entraîneurs nouvellement formés ou bénéficiant de recyclages sont confrontés à un modèle empreint d'exigence voire d'intransigeance. Toutes les observations et analyses aboutissent à une position tranchée de la Direction Technique Nationale. Il faut développer dans un ordre de priorité :

- « *un énorme travail foncier sur les qualités physiques*
- *un gros travail à propos des facteurs psychologiques : repousser ses limites*
- *des contenus conséquents à propos de la compétitivité*
- *la place importante de répétitions techniques* »<sup>2677</sup>

Il est indéniable qu'entre 1973 et 1982, un gros effort de réflexion a été fourni par la D.T.N. et par les entraîneurs des équipes professionnelles. Même si parfois, les méthodes choisies font appel à l'empirisme, néanmoins, les entraîneurs restent à l'écoute des innovations et cherchent à parfaire leurs connaissances. De ce fait, la préparation physique du footballeur français évolue singulièrement d'une part en quantité et d'autre part parce que les échanges entre entraîneurs, formels ou organisés, leur permettent de bénéficier d'expériences de certains collègues. Les apports de la physiologie, la meilleure prise en compte de découvertes récentes permettent à des entraîneurs tels qu'André Menaut (Girondins de Bordeaux) ou Roger Lemerre (Red Star) d'affiner leurs connaissances pratiques en matière d'endurance, de VO2 max, et d'en faire profiter leurs collègues entraîneurs lors des séances annuelles de recyclage organisées par la DTN. Il apparaît en fait que l'entraînement fonctionne principalement sur les mêmes bases que celles qu'il a toujours adoptées : la condition physique. La plupart des entraîneurs sont intéressés par les nouveautés, et à l'affût de bases scientifiques. André Menaut<sup>2678</sup>, des Girondins de Bordeaux, propose quelques pistes

---

<sup>2676</sup> L'Entraîneur français n° 189, juillet 1983.

<sup>2677</sup> F. de Taddeo. Communication orale au congrès de Lisbonne. *French soccer evolution in youth development*, 3 juin 2003.

<sup>2678</sup> André Menaut est également professeur d'EPS. Il entraîne les Girondins de Bordeaux de février 1974 à décembre 1976, et dirigera par la suite des clubs de Division 2. André Menaut est titulaire d'une licence de

à ses collègues : « *Je voudrais seulement faire part de quelques réflexions relatives à la préparation athlétique et qui me sont venues au fur et à mesure de mon expérience. La première est qu'on ne peut faire un travail sérieux et suivi dans ce domaine sans l'adhésion du joueur. Ensuite sur quelques principes pratiques : on parle souvent de V02 max, mais je crois que les notions d'endurance sont complètement à revoir car nous sommes partis sur des bases insuffisamment élevées* »<sup>2679</sup>. André Menaut soulève implicitement des problèmes de psychologie, et plus particulièrement ceux liés à la motivation du joueur. S'il y a pu avoir consensus autour de l'idée d'un travail foncier plus soutenu, surtout en quantité, cependant, les moyens d'obtenir une préparation physique restent parfois empiriques. Néanmoins, les entraîneurs semblent désireux d'utiliser toutes les données à leur disposition pour améliorer la condition athlétique, et surtout, d'en vérifier les effets et les dosages. Ils utilisent donc l'analyse des expériences passées pour proposer des corrections. C'est l'opinion exprimée par Georges Boulogne : « *La conservation de l'influx nerveux, de la fraîcheur, à l'issue d'un stage, d'une semaine de travail, d'une longue période de compétition. Comment faire pour garder ces qualités intactes ou tout au moins les retrouver avant chaque match ? Comment vérifier qu'elles sont présentes dans chaque joueur avant chaque match ?* Il est évident que le premier effort a porté sur la quantité d'entraînement. Un athlète comme Guy Drut, champion olympique du 110 mètres haies aux Jeux Olympiques de Montréal en 1976<sup>2680</sup>, est convié à participer à un entraînement des footballeurs de l'A.S. Saint-Étienne dirigé par Robert Herbin. L'entraînement comprend du travail de courses sur longueurs de terrain sous forme de fractionné, du saut à la corde, du medicine ball, puis des petits matches en 6 contre 6. Le médaillé olympique délivre un témoignage teinté d'admiration de cette expérience : « *C'est costaud ce qu'ils font ! C'est incroyable ce qu'ils font ! Je ne m'attendais pas à ça. C'est costaud, très costaud. (□) Là où je suis étonné c'est par leur temps de récupération, il est très court* »<sup>2681</sup>. On peut s'attendre à ce qu'un athlète du standing de Guy Drut soit habitué à se confronter à des charges d'entraînement conséquentes. Sa surprise est révélatrice de la quantité d'efforts exigés des footballeurs stéphanois. Par contre, sa remarque à propos de la récupération laisse entrevoir la possibilité d'une exploitation encore empirique des données relatives à l'alternance des temps de travail et des temps de repos.

---

psychologie en 1974, ce qui lui confère un profil atypique dans le monde du football. Il est devenu un universitaire reconnu, professeur à l'Université de bordeaux.

<sup>2679</sup> A. Menaut. *Procès verbal de la réunion des entraîneurs de première et deuxième divisions* du lundi 12 avril 1976.

<sup>2680</sup> Guy Drut a également remporté la médaille d'argent du 110 mètres haies aux jeux olympiques de Munich en 1972.

<sup>2681</sup> *Football magazine* n° 210, mars 1977.

Portrait de **Robert Herbin** (A.S. Saint-Étienne 1972-83 puis 1987-90/ Olympique Lyonnais 1983-85/ Al Nasr Riyad 1985-86/ R.C. Strasbourg 1986-87/ Red Star F.C. 1991-95)

Né en 1939, Robert Herbin dispute ses premiers au sein des équipes de jeune du Cavigal de Nice. Curieusement, il échappe aux recruteurs du club professionnel local I.O.G.C. Nice pour être recruté par l'A.S. Saint-Étienne en 1957. Il y effectue l'intégralité de sa carrière de joueur, d'abord au poste de demi, puis d'arrière central, avant d'y mettre un terme en 1972. Il remporte durant sa carrière de joueur 5 titres de champion de France et 3 Coupes de France, d'abord sous la direction de Jean Snella puis sous celle de Albert Batteux. Lorsque ce dernier présente sa démission, c'est à Robert Herbin, qui avait déjà anticipé sa reconversion et passé ses examens d'entraîneurs qu'est proposé le poste. Herbin est inspiré par ses deux prédécesseurs, mais surtout par Jean Snella qu'il considère comme son maître<sup>2682</sup>. La réussite en tant qu'entraîneur est quasi immédiate, avec 4 titres de champion de France obtenu entre 1974 et 1981, ainsi que 3 Coupes de France en 1974, 1975, 1977. Mais c'est le parcours européen du club stéphanois qui expose Robert Herbin, pourtant peu friand des interviews et entretiens, aux regards du grand public. En effet, Saint-Étienne parvient en demi finale de la Coupe des clubs champions en 1975, avant d'échouer en finale en 1976 contre le Bayern de Munich. Malgré cette défaite, les Stéphanois sont reçus par le Président de la république Valéry Giscard d'Estaing et descendent en grande pompe les Champs Élysées, acclamés par une foule enthousiaste.

Robert Herbin est surnommé le Sphinx dans les milieux du football, en raison de sa réticence à s'exprimer, qui lui conférait un côté énigmatique, ainsi que par son calme olympien en toute circonstance. En voici une description livrée dans *France Football* sous le titre « *Le sphinx* »<sup>2683</sup> : « *Ce sang-froid en toutes occasions de Herbin, sang-froid qui n'empêche ni la passion ni le bouillonnement intérieur, est l'une des grandes qualités du Saint-Étienne actuel. Quand le doute naît, quand la fébrilité prend le pas sur la sérénité, les regards des joueurs se tournent vers le sphinx. L'osmose se réalise. Tout glisse sur le bloc de marbre qu'est Herbin* ».<sup>2684</sup>

Le succès de l'entraîneur stéphanois interpelle, à tel point qu'il est convié à plusieurs reprises par la D.T.N. à exposer ses méthodes d'entraînement à ses autres collègues professionnels à partir de 1976. Il passe pour être celui qui a introduit une dimension physique supplémentaire à l'entraînement, ainsi que pour être le premier à avoir eu recours à un entraîneur adjoint de même qu'à un entraîneur spécialisé des gardiens. Dans ce cas précis, il est fortement inspiré par son gardien de but, l'international yougoslave Ivan Curkovic. Herbin est réellement « la référence des entraîneurs français des années 1970, même si, sans doute en raison de sa propension à ne livrer d'information qu'avec parcimonie, il n'est élu entraîneur de l'année par *France Football* qu'à 2 reprises, en 1974 et 1976. « *A trente-sept ans, l'ancien Robby du Cavigal niçois est devenu le chef de file des entraîneurs français, le point de référence, le technicien de synthèse. Tous ses pairs se reconnaissent en lui parce qu'il a abordé de chacun des multiples aspects de son métier sans en oublier un seul. Et parce qu'il traduit ses idées en résultats* »<sup>2685</sup>. Le succès de Robert Herbin provient aussi du fait qu'il n'hésite pas à intégrer plusieurs jeunes joueurs de la pépinière de l'A.S. Saint-Étienne, qui fait office de centre de formation avant l'heure avant 1973 et à poursuivre cette orientation après 1973.

En 1975, trois années après l'arrêt de sa carrière, Robert Herbin plébiscité par ses joueurs dispute sur le terrain le dernier match de la saison contre Troyes alors que « les Verts » sont déjà mathématiquement champions. Il inscrit un but sur penalty lors de la victoire par 5-1 sur le club aubois.

<sup>2682</sup> P. Bonnetain, C. Chevally. Robert Herbin. « *Le football, mot à maux* ». De Borée, Thobas, 2004. pp. 84-86.

<sup>2683</sup> *France Football* n° 1603, 28 décembre 1976.

<sup>2684</sup> *Ibid.*

<sup>2685</sup> *Ibid.*

En 1983, une affaire de « caisse noire » secoue le club forézien et Herbin est limogé plusieurs mois après le départ du président emblématique Roger Rocher. Recruté par l'Olympique Lyonnais, il ne parvient pas à empêcher le club rhodanien de descendre en Division 2, et ne pourra l'aider à remonter. Après un séjour d'une année à Strasbourg en Division 2, il effectue son retour chez « les Verts » en 1987. Mais après une belle 4<sup>ème</sup> place obtenue lors de la saison 1987-88, les deux saisons suivantes se soldent par de modestes 14<sup>ème</sup> et 15<sup>ème</sup> places. Herbin est à nouveau limogé pour la deuxième fois par le club stéphanois. Il termine alors sa carrière d'entraîneur au Red Star entre 1991 et 1995, sans réussir à faire remonter le club en Division 1 mais en obtenant lors des trois dernières saisons des classements honorables situés entre la 4<sup>ème</sup> et la 6<sup>ème</sup> place. Retiré de l'entraînement, Robert Herbin continue à suivre de près le football et notamment l'A.S. Saint-Étienne. Pigiste pour *la Tribune-le Progrès*, Herbin s'est vu interdire l'accès au centre d'entraînement du club stéphanois, qui décide de tourner ainsi le dos à son glorieux passé, en novembre 2007. Des membres de l'équipe dirigeante et surtout du staff technique auraient peu apprécié le ton de ses chroniques d'après match et de ses observations relatives au jeu développé par les Stéphanois. En 2010, Herbin poursuit toujours ses activités de consultant.

#### Palmarès en tant qu'entraîneur :

Vainqueur du championnat de France avec l'A.S. Saint-Étienne en 1974, 1975, 1976, 1981.  
 Vainqueur de la Coupe de France avec l'A.S. Saint-Étienne en 1974, 1975, 1977.  
 Finaliste de la Coupe d'Europe des champions avec l'A.S. Saint-Étienne en 1976.

*« Albert Batteux était en fin de contrat. Il a cessé son travail avant la fin de la saison. J'étais à cette époque capitaine. Pendant un mois et demi, j'ai donc assumé les responsabilités de joueur et d'entraîneur. La saison terminée, je suis allé voir le président rocher en lui expliquant que depuis quatre saisons, durant mes vacances, je préparais mon diplôme d'entraîneur. S'il le désirait, j'étais prêt à prendre la succession d'Albert Batteux. Le président m'a donné son accord ».* **P. Bonnetain, C. Chevally. Robert Herbin. « Le football, mot à maux ». De Borée, Thobas, 2004. p. 52.**

Tout en amenant les entraîneurs à imposer à leurs joueurs cet énorme travail foncier qu'elle juge indispensable, la DTN tente de résoudre des problèmes inhérents au maintien de la forme des joueurs et se penche donc sur la planification. G. Boulogne argumente: *« Un calendrier rationnel doit prévoir : 1°) Un repos d'au moins deux semaines à l'intersaison. 2°) une période de préparation de deux semaines au moins avant tout match amical et de quatre semaines au moins avant les matches officiels »*<sup>2686</sup>. L'établissement d'un calendrier rationnel et cohérent n'est pas chose aisée à obtenir, d'autant que les compétitions européennes et internationales contribuent à surcharger l'agenda des meilleures équipes françaises. Mais on ne peut reprocher à la DTN d'avoir éludé ce problème, même si elle n'a pas eu tous les moyens de sa politique. Néanmoins, certains points du programme qu'elle présente commencent à être respectés à partir de la fin des années 1970. La préparation

<sup>2686</sup> L'Entraîneur français n° 148, décembre 1975.

d'avant-saison des joueurs tend à s'allonger, et les premiers matches amicaux de la saison débutent de moins en moins précocement par rapport à la date de reprise. La DTN commence à utiliser certaines données liées à une connaissance de plus en plus affinée des processus physiologiques depuis les années 1970, qui débouchent sur des théories de l'entraînement où la surcompensation devient un modèle universel.<sup>2687</sup> Le problème à résoudre reste celui qui est afférent aux sports collectifs : la programmation ne s'adresse pas à un seul individu, mais à divers équipiers qui n'ont pas tous les mêmes capacités et n'évoluent pas tous au même rythme. A ce titre, elle est plus délicate à mettre en œuvre que lorsqu'il s'agit de planifier l'entraînement d'un individu.

La préparation athlétique demeure plus que jamais un point essentiel de l'entraînement. Guy Roux, entraîneur d'Auxerre, argumente : « *Le football est un sport où il faut être prêt physiquement pour pouvoir aborder le reste* » *Cela veut dire qu'à Auxerre, on court beaucoup. On fait plus de cent kilomètres avant la saison, le maximum en forêt* ( )<sup>2688</sup>.

Selon la D.T.N. les premiers résultats sont visibles à la fin des années 1970. L'équipe de France se qualifie pour la Coupe du Monde en 1978, parvient en demi-finale de la Coupe du monde en 1982. En résumé, par rapport aux axes que la DTN a prévu de développer entre 1970 et 1982<sup>2689</sup>, la plupart sont respectés. Le travail foncier sur les qualités athlétiques a été accompli, soutenu par des contenus conséquents à propos de la compétitivité ainsi que la faculté à repousser ses limites, qualité essentielle dans le but de supporter les charges d'entraînement demandées. Quant aux répétitions techniques, plus que jamais elles appartiennent à l'arsenal du footballeur durant les séances d'entraînement, ainsi qu'en témoigne l'entraîneur bourguignon Guy Roux : « *Nous travaillons la technique toute l'année. Mais je suis contre la variété des exercices. Il s'agit de trouver quelques exercices fondamentaux et de les répéter* »<sup>2690</sup>.

## 2.2. Le modèle psychologique et tactique (1982-1990)<sup>2691</sup>

Cependant, si la satisfaction de la D.T.N. est grande, elle n'est pas complète. En effet, alors que les résultats sont nettement plus positifs, malgré tout, dès 1978, on s'aperçoit que

---

<sup>2687</sup> T. Terret, 2008, *opus cit.*, pp. 35-36.

<sup>2688</sup> *France Football* n° 1735, 10 juillet 1979.

<sup>2689</sup> F. de Taddéo, 2003, *opus cit.*

<sup>2690</sup> *Ibid.*

<sup>2691</sup> *Ibid.*

L'équipe de France manque de titres. Elle pêche surtout par faiblesse mentale, selon l'analyse de la D.T.N., puisque par exemple, en 1982<sup>2692</sup>, en position favorable pour atteindre la finale, elle échoue près du but. Le mental des joueurs français n'est sans doute pas à la hauteur de leurs toute récentes qualités techniques et physiques. Il s'agit donc désormais de conserver les acquis sur le plan physique et technique, mais de les compléter par une approche psychologique importante, doublée de mises en place tactiques affinées. L'ordre de priorité s'est déplacé :

- « un énorme travail sur les contenus d'ordre psychologique
- de gros contenus à propos des habiletés tactiques
- un programme intensif d'introduction à la musculation
- le maintien du travail des qualités physiques ».<sup>2693</sup>

Ce programme, développé dans les centres de formation, démarre aux alentours de l'âge de 15 ans, et se prolonge jusqu'à l'âge de 20 ans environ. De ce fait, les joueurs qui arrivent dans les équipes professionnelles ont été habitués très tôt à ces contenus. L'aspect psychologique n'est pas réellement nouveau. La D.T.N. en avait déjà proposé une approche dans les années 70, mais essentiellement sous forme de conférences lors des stages nationaux. Ainsi le professeur Bruce Ogilvie<sup>2694</sup> de l'Université de San José (Californie) est-il invité au stage de 1971 pour faire un exposé sur la psychologie de l'athlète dans l'entraînement et la compétition. Mais entre écouter des exposés, et appliquer des notions de psychologie sur le terrain, il y a un pas que les entraîneurs français ne franchissent pas aisément dans les années 70. Cependant, les entraîneurs ne peuvent plus ignorer certains aspects fondamentaux de leur tâche, liés au groupe ou à l'individu. Pierre Pibarot, Directeur de l'INF Vichy, le souligne : « Nous devons travailler à partir de la personnalité du garçon. Nous ne pourrions d'ailleurs personnaliser son travail que si nous avons bien étudié les traits les plus marquants de ce qui fait sa personnalité. L'attitude que l'on adopte à l'égard du jeune doit découler des observations que l'on a faites à son sujet »<sup>2695</sup>. Cependant, Pibarot ne révèle pas quels outils sont utilisés pour déterminer quelle est la personnalité de ces jeunes footballeurs, ni, comment, concrètement, les entraîneurs de l'N.F. Vichy tiennent compte de ces observations. Il est vrai que le terrain de la psychologie est encore peu défriché dans le monde

---

<sup>2692</sup> La France perd aux tirs aux buts la rencontre contre l'Allemagne, alors qu'elle menait sur le score de 3-1 au cours des prolongations.

<sup>2693</sup> F. de Taddéo, 2003, *opus cit.*

<sup>2694</sup> Bruce Ogilvie a publié avec Thomas Tutko un ouvrage intitulé « *Problem athletes and how to handle them* » en 1966. Cet ouvrage a été publié chez Vigot en 1981 sous le titre : « *Les athlètes à problèmes* »<sup>2694</sup> Bruce Ogilvie (1920-2003) est considéré en Amérique du Nord comme l'un des pères de la psychologie du sport.

<sup>2695</sup> *Procès verbal des stages d'entraîneurs-formateurs des centres de formation des clubs de première division*, avril 1975 et octobre 1975.

du football. Les entraîneurs qui se risquent à utiliser pleinement la psychologie sont rares. Paul Frantz introduit des notions de psychopédagogie : « *L'entraîneur s'adresse au joueur en tant qu'un tout, certes constitué de différentes parties, qu'il faut quelquefois travailler séparément (physiques, tactiques), mais toujours en se rappelant qu'elles sont liées les unes aux autres et que c'est la communion de toutes qui fait définitivement le joueur. Et dans un deuxième aspect, celui de l'intégration du joueur dans l'équipe, l'entraîneur doit voir le joueur avec ses problèmes d'adaptation* »<sup>2696</sup>.

La formation de Paul Frantz, enseignant d'E.P.S. est certainement un facteur d'influence primordial dans ses propositions, d'autant que cette discipline vient de développer de nouvelles approches, formalisées par les Instructions officielles (circulaire du 19 octobre 1967). Or ces dernières font justement une large place aux facultés d'adaptation de l'élève, ainsi qu'aux facteurs psychologiques et sociologiques de la conduite motrice. Même si dans le milieu professionnel, les enseignants d'E.P.S. sont rares, néanmoins certains d'entre eux parviennent à entraîner de bonnes équipes. André Menaut, entraîneur aux Girondins de Bordeaux « *est arrivé dans le football d'élite avec les idées très personnelles d'un professeur d'Education physique anti-conventionnel (□) Le footballeur d'élite est de plus en plus un athlète technicien (□) Il a une réelle autonomie sur le terrain* »<sup>2697</sup>. On peut supposer que dans le milieu de l'E.P.S., André Menaut n'est pas forcément considéré comme anti-conventionnel, beaucoup moins en tout cas que dans celui du football. Par contre, le fait qu'il soit professeur d'E.P.S. et entraîneur de Division 1, surtout lorsque l'on connaît les positions du D.T.N., Georges Boulogne, détonne forcément. De surcroît, *France Football* souligne que Menaut est détenteur d'une licence de psychologie. Il est sûr que dans le cas de Menaut comme celui de Paul Franz, leurs propos ne cadrent pas vraiment les conceptions des années 70, qui valorisent le travail athlétique et l'habitude à l'effort, et non l'autonomie et l'adoption du joueur. De ce fait ces cas restent isolés et les orientations que préconisent ces deux hommes sont rarement suivies. L'introduction de la psychologie dans le milieu du football se répand cependant au début des années 1980 grâce à l'action de Jacques Crevoisier<sup>2698</sup>. Ce dernier soutient en 1981 une thèse de doctorat de 3<sup>ème</sup> cycle en sciences de l'éducation, intitulée : « *L'entraîneur de football professionnel, et les facteurs psychologiques de la*

---

<sup>2696</sup> P. Frantz. *Le football*. Mulhouse, L'Alsace, 246 p.

<sup>2697</sup> *France Football* n° 1528, 22 juillet 1975.

<sup>2698</sup> J. Crevoisier a été un très bon joueur amateur dans les années 70, évoluant même en Ligue 2 à l'AS Besançon. Il a intégré la DTN en 1996 en tant que sélectionneur de l'équipe de France des 18 ans. Il quitte la DTN en 2000, devient adjoint de Gérard Houllier à Liverpool de 2000 à 2004. il officie comme consultant au FC Sochaux depuis 2005.

*réussite sportive* ». Et comme dès les années 1980, Jacques Crevoisier<sup>2699</sup> est invité à intervenir dans les stages nationaux, il peut donner aux stagiaires des contenus qui lient psychologie et football, psychologie et entraînement, psychologie et entraîneur professionnel. De surcroît, il bénéficie d'une certaine écoute, comme en témoigne Francis de Taddeo, directeur du centre de Formation du F.C. Metz.

*Francis de Taddeo :*

*A la fin des années 80, on a eu les travaux de Crevoisier. C'est quelqu'un qui a pu parler, et qui était écouté. Avant, chez les footeux, c'était : « Moi, la psychologie, je connais. C'est pas lui qui va m'apprendre à parler à mes joueurs<sup>2700</sup>.*

Crevoisier reçoit une oreille attentive, parce qu'il est « du milieu ». A sa suite, *l'Entraîneur français*, l'organe officiel de l'Amicale des entraîneurs, publie à partir des années 80 des articles basés sur la psychologie et le football, alors que lors des décennies précédentes, ce type d'articles était rare. Ainsi, les numéros 179 (juin-juillet 1981) et 180 (juin-août-septembre 1981) et 181 (octobre-novembre 1981) publient-ils des articles intitulés « *stress et sport* » ; le numéro 190 (août 1989) « *Aspects psycho-physiologiques du comportement en jeu* » ; le numéro 192 (octobre-novembre 1983), un article extrait de la revue E.P.S. « *Psychomotricité et psychocinétique* » de Jean Le Boulch, le numéro 197 (mai 1984) « *Analyse des motivations à la pratique du football chez l'enfant* » ; le numéro 225 (mars 87) « *Croissance et évolution de la performance motrice chez les adolescents* », de H.C.G. Kemper et E. Van Praagh ; le numéro 254 (mars 90). « *Le perfectionnement de la vision périphérique* », et « *Concentration et distribution de l'attention en sport* » ; les numéros 241 et 242 (novembre 1988 et décembre 1988). « *Analyse psychologique de la pratique du football* ».

A travers ces nombreux exemples et même si les contributions de nature psychologique apportées à *l'Entraîneur français* sont moins nombreuses que celles qui concernent la physiologie ou les applications médicales, on peut vérifier que la parution de ces articles prouve qu'ils ont été jugés dignes d'intérêt par ses dirigeants, et qu'ils répondent à des questions que se posent les entraîneurs français. Cependant, ces articles de fond sont parfois des traductions ou des reproductions d'articles parus dans d'autres revues, parfois scientifiques. Leur aspect n'est pas toujours circonscrit au football, et pas toujours très

<sup>2699</sup> J. Crevoisier publie par la suite son livre intitulé *Football et psychologie. La dynamique de l'équipe*. Paris, Chiron, 185. 230 p.

<sup>2700</sup> Entretien du 18 juillet 2003.

vulgarisé. De ce fait, comme cela a pu être le cas lors de la période précédente, les techniciens français peuvent éprouver des difficultés à en trouver une application pratique, même si certains entraîneurs se familiarisent avec certaines données. Mais les résultats obtenus par l'élite du football français vont contribuer à combler ces lacunes. Il est évident que le psychologue n'est pas devenu encore le compagnon de route de l'entraîneur, comme cela a pu être le cas en natation<sup>2701</sup>, mais dorénavant, les entraîneurs de football professionnel ne sont plus hermétiques aux apports de sciences psychologiques. En effet, après les années fastes, 1986 marque la dernière bonne performance de l'équipe de France qui atteint pour la seconde fois consécutive les demi-finales de la Coupe du Monde et se classe à la troisième place. En effet, ni en 1988 ni en 1990, la France ne se qualifie pour respectivement, le championnat d'Europe des Nations et la Coupe du monde.

Contrairement aux décennies précédentes, la F.F.F., et surtout la D.T.N. ne mettent pas longtemps à saisir l'ampleur des maux lorsqu'ils s'insinuent. Au contraire, la réaction est assez prompte. Alors que le football français a vu l'équipe de France se qualifier deux fois consécutivement pour les demi-finales de Coupe du Monde (1982 et 1986) et obtenir en 1984 le titre de championne d'Europe, il faut à peine plus d'une saison de contre-performances pour que la D.T.N. prenne la mesure de nouveaux efforts à accomplir. Pourtant, à l'issue d'une période où le football français a obtenu les meilleurs résultats de son histoire, il aurait été aisé de se contenter d'expliquer les mauvais résultats comme passagers et dus à des aléas. Au contraire, la réaction est rapide : *« Et surtout, il va falloir sortir l'équipe de France de cette situation. C'est d'un meilleur travail dans les clubs, de la formation à la compétition de haut niveau, que sortira le redressement (□). Les entraîneurs de haut niveau doivent participer à cet effet. La création d'un groupe technique de travail à la L.N.F. s'impose à l'évidence pour aider à la recherche de solutions pour tout le football d'élite. Ce groupe permettra de réaliser une meilleure coopération entre des entraîneurs de haut niveau, entre eux, au bénéfice de leur propre club et de l'équipe de France »*<sup>2702</sup>. De ce fait, la crise, si elle doit être résolue par tous les groupes d'acteurs du football français, concerne en premier lieu les entraîneurs, à la fois des centres de formation, et à la fois des équipes professionnelles. La création de ce groupe technique de travail va engendrer quelques transformations dans le football français. En effet, dès 1991, la D.T.N. se lance dans un nouveau programme : la préformation. En effet, la formation initiale ne suffit plus. L'entraînement et le suivi des joueurs doivent commencer de plus en plus tôt, donc aux environs de l'âge de 13 ans.

---

<sup>2701</sup> T. Terret, 2008, *opus cit.*, p. 39.

<sup>2702</sup> G. Boulogne. *Procès verbal de l'assemblée générale de l'UNECATEF*, 7 décembre 1987.

Simultanément, la D.T.N. commence à mettre en place de nouveaux diplômés, et à former des entraîneurs spécialistes<sup>2703</sup>.

Dans le même temps, les habiletés tactiques ont été développées comme le demandait la DTN. Cet aspect avait commencé à être mieux pris en compte au début des années 1970 comme le révèle Stefan Kovacs, lors de ses adieux aux entraîneurs français : « *On commence à répéter des mouvements tactiques. C'est bien. Les grands orchestres répètent des morceaux d'une œuvre entière. Il faut répéter des « morceaux » de match, 20 fois, 100 fois* »<sup>2704</sup>. Même si ce ne sont que les prémices d'un réel entraînement tactique, l'avancée est réelle. Tout comme c'était le cas pour la préparation physique et athlétique, la mise en œuvre du travail tactique suscite de nombreuses interrogations. Au départ, il nécessite une définition claire, et la DTN s'emploie à la fournir : « *L'entraînement technico-tactique (□) est constitué de séquences de jeu dans lesquelles interviennent un ou plusieurs joueurs. Ce qui est essentiel dans cette forme d'entraînement, c'est de donner à chacun « l'information » la plus complète possible sur les « coups décisifs » jouables dans chaque zone ; ce sont les placements et les déplacements qui favorisent la meilleure relation de partenaire à partenaire et les enchaînements techniques les plus efficaces* »<sup>2705</sup>. La tactique existe donc du point de vue de la théorie de l'entraînement. Cependant, elle semble ici reléguée à une formulation certes compréhensible, mais qui n'inclut pas la notion d'équipe dans son ensemble. Par contre, le rôle de l'entraîneur est mis en exergue, car c'est lui qui délivre l'information aux joueurs. Certains entraîneurs font-ils malgré tout preuve d'innovation, se laissent-ils aller à des exercices qui sortent dans la conduite de l'entraînement ? Aucune trace n'est réellement visible. Robert Vergne, journaliste à France Football, en dresse le constat : « *En vérité, le football, lui aussi, n'échappe pas au phénomène mondial de standardisation : les méthodes d'entraînement se ressemblent comme des sœurs jumelles, et les innovations tactiques seront de plus en plus rares, du moins tant que les règles demeureront ce qu'elles sont actuellement* »<sup>2706</sup>. On peut supposer à travers les propos de R. Vergne que la France n'est pas la seule nation à envoyer des observateurs analyser les grandes compétitions sportives. Les meilleures nations inspirent les autres. Mais il est vrai que ce phénomène n'est pas nouveau, puisqu'il est déjà très prégnant dans l'hexagone durant l'entre-deux-guerres. Visible chez de

---

<sup>2703</sup> Consulter en troisième partie le chapitre 1.

<sup>2704</sup> S. Kovacs. *Procès verbal de la réunion des entraîneurs de Division I (et Division II)*, lundi 22 septembre 1975, au GFP.

<sup>2705</sup> *Procès verbal des stages d'entraîneurs-formateurs des centres de formation des clubs de première et deuxième divisions*, avril et septembre 1975.

<sup>2706</sup> R. Vergne. *Les grands entraîneurs et l'évolution des tactiques*. Genève, éditions Fanot, 1979. 154 p.

nombreux instructeurs nationaux du football, « *L'allusion aux modèles étrangers révèle un fantasme qui prétend que toutes solutions aux problèmes rencontrés dans l'hexagone existe hors des frontières françaises et qu'il convient parfois servilement d'importer ce modèle pour faire face à une crise identitaire* »<sup>2707</sup>. Cette influence étrangère repose sur trois mythes : *le mythe du progrès*, celui de *l'Eldorado*, où « *l'ailleurs* » est mieux que « *l'ici* », et *le mythe social*, qui postule un bien être plus important chez les autres<sup>2708</sup>. Mais au début des années 1980, malgré les références aux autres pays, malgré les échanges développés en partenariat avec d'autres nations comme l'Allemagne, la théorie de l'entraînement tactique reste toujours enveloppée d'un certain flou. C'est l'impression qui se dégage des propos de G. Boulogne : « *Ces exercices tactico-techniques restent à préciser mais ils se situent sans aucun doute dans le jeu en mouvement et en opposition* »<sup>2709</sup>.

Les orientations générales sont définies et elles témoignent d'une réelle permanence avec les années 1970. Mais les procédures d'application précise ne sont pas encore détaillées clairement. En maintenant des rapports suivis avec l'Allemagne, la DTN peut se baser sur des rapports du congrès international d'entraîneurs de la fédération allemande, des enseignants du football, à l'école sportive de Duisbourg-Wedau, du 10 au 16 juin 1989. Dans un contexte qui voit le Président Mitterrand faire de l'Europe un élément central de sa politique étrangère<sup>2710</sup>, il est logique que la DTN, qui avait déjà entretenu de bonnes relations avec l'Allemagne dès le début des années 1970, poursuive dans cette voie. Bodo Menze, conseiller technique de la ligue du Nieder Rhein du football, apporte des exemples concrets qui semblent directement applicables dans les centres de formation et dans la continuité au niveau professionnel : « *La formation du comportement tactique en groupe se déroule exclusivement sous forme de jeux. A la base se trouvent les formes de jeu : supériorité numérique contre infériorité numérique (p.e. 3 : 1, 4 : 2), égalité numérique contre égalité numérique (p.e. 2 : 2, 3 : 3), infériorité numérique contre supériorité numérique (p.e. 2 : 3, 3 : 4)* »<sup>2711</sup>. Il s'agit de recréer des situations de jeu sous forme réduite, en grande partie parce que les aléas du jeu lors des matches produisent des rapports de force fluctuants, auxquels les joueurs sont invités à s'adapter. Bodo Menze poursuit en donnant du sens à l'action tactique, et en la situant dans un cadre encore plus systémique, puisque l'action d'attaque avec le ballon est anticipée avant l'entrée en possession de la balle par l'équipe : « *L'attaque du but adverse commence avec la*

<sup>2707</sup> J.-P. Saint-Martin, 2000, *opus cit.*, pp. 320-321.

<sup>2708</sup> *Ibid.*

<sup>2709</sup> *L'Entraîneur français* n° 189, juillet 1983.

<sup>2710</sup> J.-J. Becker, avec la collaboration de P. Ory. *Crises et alternances. 1974-2000. Nouvelle histoire de la France contemporaine*. Paris, Seuil, 2002. pp. 628-629.

<sup>2711</sup> *L'Entraîneur français* n° 249, septembre 1989.

*contrainte de la récupération du ballon. Ce n'est pas au moment où nous sommes en possession du ballon que commence notre attaque : elle commence là où l'adversaire a le ballon et où nous allons le récupérer »<sup>2712</sup>.*

Désormais, l'entraînement est pensé de façon contextualisée. Il doit forcément être programmé certes en vue du match qui se profile, mais également au regard des constats qui émergent de l'analyse de la dernière rencontre disputée. Bien entendu, l'analyse des grandes compétitions oriente les réflexions, notamment dans le domaine tactique. Ainsi, lors du congrès international 1988 des entraîneurs allemands, une analyse complète de l'Euro 1988<sup>2713</sup> est effectuée. En matière de système de jeu, une prédominance pour un marquage de zone par rapport au marquage individuel est relevée dans les meilleures équipes. *« On a pu voir que les équipes qui pratiquaient en défense individuelle avaient souvent des problèmes de relance, de contre-attaque, de construction, alors que les équipes évoluant en zone avaient plus d'aisance et de naturel pour passer de la défense à l'attaque »<sup>2714</sup>.* Cette inclination pour la défense de zone n'est pas tout à fait nouvelle, mais elle prend de l'ampleur et est adoptée par de plus en plus d'équipes. Bien entendu, elle questionne les entraîneurs français, qui doivent s'en approprier les principes à la fois pour éventuellement les adopter mais également pour pouvoir mieux contrecarrer les desseins d'une équipe adverse qui la pratiquent. Bien entendu, certaines équipes françaises ont déjà utilisé un tel dispositif, mais il s'agit de le vulgariser et de trouver les moyens de le peaufiner à l'entraînement. Comme les contenus d'ordre psychologique, les habiletés tactiques ont d'abord commencé par produire un champ de réflexions intenses et de questionnements divers, avant que des solutions concrètes n'émergent réellement à la fin des années 1980.

Pendant ce temps, le travail des qualités physiques s'est poursuivi, mais bénéficie d'une analyse plus fine par rapport aux périodes précédentes. Le congrès international 1988 des entraîneurs allemands émet les conclusions suivantes lors de l'analyse de l'Euro 1988. *« (□) il s'est avéré que la vitesse, surtout la vitesse explosive, était la qualité déterminante pour gagner les duels au sol ou en l'air (□), il a été également prouvé que la somme des duels gagnés est décisive pour le résultat final du match »<sup>2715</sup>.* Bien entendu, les recommandations en matière d'entraînement épousent ce constat et enjoignent les entraîneurs à multiplier les séances de duel aux entraînements, y compris lors des exercices techniques. En ce qui concerne le travail athlétique des données très précises émanent des observations :

---

<sup>2712</sup> Ibid.

<sup>2713</sup> Il s'agit du championnat d'Europe des nations disputé en RFA et remporté par les Pays-bas devant l'URSS.

<sup>2714</sup> L'Entraîneur français n° 238, août 1988.

<sup>2715</sup> L'Entraîneur français n° 238, août 1988.

« *Importance des démarrages (moins de 5 m de course) et des sprints courts (5 à 10 m de course) par rapport à des sprints longs beaucoup plus rares* »<sup>2716</sup>. A nouveau, les entraîneurs de haut niveau se voient recommander d'utiliser ces données récentes dans la conception de leurs séances d'entraînement. Les données à utiliser deviennent donc de plus en plus claires, concises et chiffrées, ce qui contribue à faciliter leur tâche. Ce travail a été complété par un travail de musculation entamé dans les clubs à partir des années 1990 mais de manière sans doute empirique. Nous en avons peu de traces car il n'apparaît pas de façon explicite dans les procès verbaux de la DTN et dans les colonnes de *l'Entraîneur français*. Il est vraisemblable que des contenus structurés ont été mis en œuvre à partir du milieu des années 1990, dans un premier temps avec la généralisation des postes de préparateurs physiques dans les clubs, auxquels a échu cette tâche, puis avec la mise en place par la FFF du diplôme de préparateur physique dont les modules contiennent un volume important de musculation.

En raison de performances modestes, voire de contre-performances relevées à la fin des années 1980, la DTN de se tourner vers un modèle qui soit encore plus performant. En effet, l'équipe de France ne parvient à se qualifier ni pour les phases finales du championnat d'Europe des nations de 1988, ni pour celles de la Coupe du Monde de 1990.

### 2.3. Le modèle technique et tactique (1990-2003)

Pour pallier ces résultats décevants, de nouveaux contenus de formation prévus dans le cadre de la préformation font apparaître les modalités suivantes :

- « *gros travail des habiletés techniques*
- « *gros travail des habiletés tactiques* »<sup>2717</sup>.

De ce fait, avec une formation qui démarre de plus en plus tôt, et des joueurs professionnels désormais formés dans de nombreuses dimensions, l'entraîneur professionnel, à partir du milieu des années 90, n'a plus à se préoccuper de la formation des joueurs. Le témoignage de Guy Roux est éloquent. « *Les joueurs s'entraînent plus et mieux. Sur le plan technique, la progression est identique. Je me souviens qu'à la Coupe du Monde de 1970, (□) on s'ébahissait lorsqu'un arrière gauche faisait une transversale pour l'arrière droit. Aujourd'hui ça n'épate plus personne* »<sup>2718</sup>. Ce qu'affirme Guy Roux ne repose pas seulement sur des impressions visuelles. Il dispose également de données chiffrées. De ce fait, ses propos confirment que le travail qui a été effectué dans les centres de formation est complet. Il

<sup>2716</sup> *Ibid.*

<sup>2717</sup> F. de Taddéo, 2003, opus cit.

<sup>2718</sup> *France Football* n° 2944, 10 septembre 2002.

confirme ainsi que l'entraîneur des années 90 dirige désormais un effectif de joueurs professionnels formés à de nombreuses dimensions du football, même s'ils sont perfectibles. De ce fait, l'entraîneur n'a plus à s'occuper de la formation des joueurs lui-même, il peut se contenter de la superviser à distance.

Certes après chaque compétition d'envergure, comme le championnat d'Europe des nations, la Fédération Française de Football, puis à partir de 1970, la DTN se livre à des observations et des analyses du jeu produit par les meilleures équipes, et soumet ses conclusions dans les colonnes de *L'entraîneur français*. Mais mis à part ce type de rapport, paraissent peu d'articles concernant la technique et la tactique. Ce n'est qu'à la fin des années 80 que sont publiés des articles qui mettent réellement en relief des aspects tactiques. Dans un article intitulé « *Vous avez dit pressing* »<sup>2719</sup>, Ottmar Hitzfeld, entraîneur du F.C. Aarau, décortique cette dimension tactique du jeu, qui avait été mise à l'honneur par l'Ajax d'Amsterdam et l'équipe nationale de Hollande dans les années 70. Dans le même numéro, Gaby Robert se livre à « *Une étude sur le jeu défensif* »<sup>2720</sup>. Mais pour en revenir au pressing, l'intérêt est que la revue élève le débat, en donnant une forme de réponse à l'article de Hitzfeld, sous la plume de Daniel Jeandupeux, entraîneur de l'équipe nationale Suisse, dans un article intitulé « *Contrer le pressing* »<sup>2721</sup>. Dans les deux cas, celui de l'acte tactique mis en jeu et celui de la réponse à adopter, les arguments sont clairs, précis, illustrés de tableaux et directement abordables par les entraîneurs. Cette manière de procéder, à savoir un problème posé suivi de solutions fournies et de conseils, se retrouve dans « *Orientations de l'entraînement technique et tactique, à partir des enseignements du haut niveau*, du D.T.N. Gérard Houllier<sup>2722</sup>. Certes, les observations partent à nouveau de l'analyse d'une Coupe du Monde, celle de 1990. Mais cette fois sont déterminés les incidences sur l'entraînement, des solutions pour la recherche d'efficacité dans l'entraînement technique et tactique, et des conseils argumentés à l'usage de l'entraîneur: « *Vers un entraînement efficace : Maintenant, il faut conserver une certaine fraîcheur pour aborder le travail technico-tactique. Aussi, il ne faut pas hésiter à placer le jeu avant le physique* »<sup>2723</sup>. Ainsi les conseils ne consistent plus en de vagues orientations, mais en de réelles consignes non pas émises par rapport à des expériences ou des traditions, mais en vertu de l'analyse de données concrètes. Alors que

---

<sup>2719</sup> *L'entraîneur français* n° 235, avril 1988.

<sup>2720</sup> *Ibid.*

<sup>2721</sup> *L'entraîneur français* n° 236, mai 1988.

<sup>2722</sup> *L'entraîneur français* n° 270, octobre 1991.

<sup>2723</sup> G. Houllier. « *Orientations de l'entraînement technique et tactique, à partir des enseignements du haut niveau* ». *L'entraîneur français* n° 270, octobre 1991.

durant des décennies le jeu venait couronner une séance d'entraînement, ou constituait une récréation ou une détente en fin de séance, désormais son statut a définitivement évolué.

Les articles de fond qui concernent technique ou tactique, sans pour autant se multiplier, deviennent plus nombreux. « *Organisation de jeu. Tactique □ Plan de jeu* » de Georges Boulogne<sup>2724</sup>, « *Remarques sur la tactique* » de Gaby Robert<sup>2725</sup> ou encore « *Jeu Individuel □ Jeu Collectif* » de Georges Boulogne<sup>2726</sup> en témoignent. « *L'apprentissage tactique* », qui est extrait de l'intervention orale d'Alain Perrin<sup>2727</sup> au XXIII<sup>ème</sup> symposium de l'U.E.F.T. organisé à Paris en novembre 2002, illustre le point de vue d'un entraîneur reconnu par ses pairs, sur des aspects tels que l'action individuelle du joueur, le choix du jeu, les phases du jeu, et le type d'entraînement à mettre en place pour favoriser le perfectionnement tactique<sup>2728</sup>. Lorsque le système de jeu du 3-5-2 du Brésil, champion du monde en 2002, est décrypté, l'analyse s'accompagne d'exercices tactiques et de formes jouées, schématisées en couleur, pour qui veut faire pratiquer à son équipe le même système de jeu : un exercice de *stop ballon à 3 contre 3*, un exercice à *1 gardien de but et 3 défenseurs à plat contre 2 attaquants et un milieu*, un *jeu à vide à 11 contre 0*, un exercice de *8 attaquants contre 1 gardien et 8 défenseurs* □ soit en tout cinq situations de jeu dirigé proposées par Luc Rabat<sup>2729</sup> illustrées par neuf schémas en couleur. Depuis les années 1990, le travail tactique recherché aux entraînements ne relève plus d'orientations vagues ou floues. Il procède d'intentions précises et illustrées souvent par des situations de mises en œuvre claires, nettes et détaillées. Bien entendu, ces nouveaux outils sont insuffisants pour garantir une exécution de qualité des joueurs, car les explications, correctifs et remédiations relèvent de l'intervention et de l'expertise de l'entraîneur sur le terrain. Mais depuis 1991 et la création du DEPF, la formation à l'intervention est de mieux en mieux assurée dans les stages nationaux.

Désormais, les rapports qui suivent les grandes compétitions internationales, qu'ils soient rédigés par la DTN, l'UEFA ou la FIFA, sont épluchés par les techniciens français de haut niveau. Les tendances inspirent de nombreux entraîneurs d'équipes de Ligue 1, de la même façon qu'elles influencent les sélectionneurs nationaux dans un processus

---

<sup>2724</sup> L'Entraîneur français n° 271, novembre 1991

<sup>2725</sup> L'Entraîneur français n° 312, mai 1996.

<sup>2726</sup> L'Entraîneur français n° 315, septembre 1996.

<sup>2727</sup> Alain Perrin est entraîneur de l'Olympique de Marseille en 2002.

<sup>2728</sup> L'Entraîneur français n° 349, janvier 2003.

<sup>2729</sup> Luc Rabat, ancien joueur de football professionnel dans les années 1970, entre à la DTN en tant qu'entraîneur adjoint de l'équipe de France des moins de 16 ans en 1988. Après avoir pris en charge l'entraînement des équipes de France dans plusieurs catégories d'âge, il a terminé sa carrière en tant que sélectionneur de l'équipe de France des moins de 20 ans en 2009.

uniformisation. Ainsi, lors du championnat d'Europe des nations 2008, baptisé Euro 2008 et disputé conjointement en Suisse et en Autriche, Andy Roxburgh<sup>2730</sup>, directeur technique de l'UEFA, rapporte que « *le marquage de zone a été l'option préférée de 14 équipes, qui ont utilisé chacune une défense à 4* »<sup>2731</sup>. Il est certain que ces données intéressent au plus haut point les entraîneurs français, qui cherchent à s'en inspirer dans la mesure où les équipes nationales sont censées représenter la quintessence de ce qui se fait en matière de football, étant donné qu'elles sélectionnent les meilleurs joueurs.

Ainsi les vœux de la DTN en matière de perfectionnement tactique ont été respectés. Mais ils concernaient également la poursuite d'un gros travail des habiletés techniques. Or il apparaît que de plus en plus, le travail technique s'inscrit dans un processus déjà engagé timidement dans les années 1970, mais poursuivi et développé lors des décennies ultérieures : l'imbrication avec le travail tactique et/ou le travail physique. Le DTN Gérard Houllier confirme que la séance d'entraînement, lorsqu'elle est bien conçue, contribue à mêler ces différents éléments, de sorte que la tactique et la technique sont indissociables, de même que la technique et le travail athlétique. « *Travailler les éléments-clés dans les entraînements (contrôles, frappes, passes, centres, techniques défensives) avec des temps faibles (répétitions), des temps forts (comme en match) avec le stress, la recherche de l'efficacité et la présence de l'adversaire. Travailler dans les zones de prédilection. La technique s'améliore aussi par le jeu* »<sup>2732</sup>. Plus que jamais, la technique doit s'exercer dans des conditions qui se rapprochent le plus possible des conditions de compétition. Si les gestes et habiletés peuvent être peaufinés et répétés à vide, ils doivent également être exécutés sous pression temporelle, spatiale et humaine. De surcroît, en recommandant de travailler dans les zones de prédilection, G. Houllier induit une spécialisation des exercices, dictée par la spécificité des postes des joueurs. En effet, même si les joueurs savent désormais tout faire avec et sans ballon, ils évoluent néanmoins en fonction de leur poste et de leur rôle dans des zones préférentielles. Les éléments-clés que sont les gestes techniques (*contrôles, frappes, passes, centres, techniques défensives*) représentent bien le versant technique de l'entraînement. Mêler aux variables d'exécution de ces gestes des temps faibles et des temps forts, des zones privilégiées, donc jouer sur l'incertitude temporelle et spatiale, c'est faire

---

<sup>2730</sup> Andy Roxburgh, ancien joueur professionnel écossais a entraîné les sélections nationales écossaises de jeunes entre 1975 et 1986, puis a été sélectionneur de l'équipe d'Écosse de 1986 à 1993.

<sup>2731</sup> Andy Roxburgh, directeur technique de l'UEFA. *Rapport technique de l'UEFA*, novembre 2008. Ce rapport est consultable sur le site <http://uefa.com>.

<sup>2732</sup> G. Houllier. « *Orientations de l'entraînement technique et tactique, à partir des enseignements du haut niveau* ». *L'Entraîneur français* n° 270, octobre 1991.

appel au versant tactique : quel geste choisir et réussir dans telle ou telle situation ? C'est également faire appel au versant physique et athlétique : à quel moment faut-il accélérer, ralentir, relâcher ou tonifier telle ou telle surface de contact avec la balle, raccourcir ou augmenter la longueur de ses appuis ? Enfin, faire identifier, choisir, programmer et exécuter ces gestes ou habiletés en situation de stress, c'est réellement faire appel au versant psychologique. G. Houllier, conseille des moyens simples qui vont en ce sens : « *L'entraîneur doit obtenir de ses joueurs : qu'ils deviennent des compétiteurs. Comment ? Exemples : vous avez dix minutes pour égaliser ; l'équipe qui marque reste ; ne pas perdre en infériorité numérique (3 contre 4)* »<sup>2733</sup>. L'entraînement est réellement devenu un entraînement intégré à partir des années 1990. Aucune des composantes ne peut se concevoir sans lien avec toutes ou parties des autres. Au cours des deux dernières décennies un effort important s'est donc porté sur l'amélioration des qualités techniques et tactiques du joueur de haut niveau, dès sa formation. Bien entendu, ces qualités sont soutenues au plus haut niveau par des capacités physiques et athlétiques ainsi que par des qualités psychologiques élevées. De ce fait, les entraîneurs des centres de formation forment les joueurs à l'entraînement tactique et technique, et les entraîneurs professionnels n'ont pas devant eux des joueurs naïfs, et neufs, mais de jeunes joueurs qui maîtrisent déjà les aspects techniques et tactiques du footballeur. Le rôle de l'entraîneur professionnel est donc de faire peaufiner, et d'harmoniser les qualités techniques du joueur avec l'organisation de jeu collective. Alain Perrin, manager de l'Olympique de Marseille, considère que la valeur d'un joueur est déterminée avant tout par ses aptitudes tactiques : « *Pour distinguer un bon joueur, il y a bien sûr la vitesse d'exécution, l'utilisation de la technique, mais pour moi, c'est surtout ses capacités d'analyse et la possibilité de faire les bons choix en fonction du contexte. Il doit adapter son comportement en fonction de l'histoire du match. C'est ce que j'appelle jouer juste* »<sup>2734</sup>.

Le regard sur la valeur accordée à un joueur s'est donc déplacé. Durant des décennies, les joueurs ont été jugés à l'aune de leurs qualités techniques, comme le prouvent les exemples de Raymond Kopa<sup>2735</sup> et de Michel Platini<sup>2736</sup> respectivement dans les années 1950 puis 1970, voire de certaines qualités physiques ou athlétiques lorsqu'ils occupaient des postes reculés, à l'image de Roger Marche<sup>2737</sup> surnommé « le sanglier des Ardennes » dans

---

<sup>2733</sup> *Ibid.*

<sup>2734</sup> *L'Entraîneur français* n° 349, janvier 2003.

<sup>2735</sup> Raymond Kopa, 45 sélections en équipe de France de 1952 à 1962.

<sup>2736</sup> Michel Platini, 72 sélections en équipe de France de 1976 à 1987.

<sup>2737</sup> Roger Marche, 63 sélections en équipe de France de 1947 à 1959.

les années 1950 ou de Marius Trésor<sup>2738</sup> dont la carrière chevauche la décennie des années 1970 et celle des années 1980. Désormais c'est leur bagage tactique qui remporte les suffrages. Bien entendu, les grands techniciens sont toujours célébrés, mais cette intelligence tactique louée chez les joueurs permet à certains d'entre eux aux qualités techniques et athlétiques inférieures à celles de joueurs de tout premier plan de s'imposer comme des pièces maîtresses de leur équipe ou de leur sélection nationale, à l'image de Didier Deschamps, Emmanuel Petit ou Claude Makelele<sup>2739</sup>. Bien entendu, il convient de préciser que leur technique individuelle est tout à fait en rapport avec leur standing d'international, simplement elle est sans doute inférieure à celle de certains de leurs partenaires. Ce qui caractérise ces joueurs, c'est leur intelligence tactique, leur capacité à s'adapter à toutes les situations, et parfois, notamment dans le cas de Didier Deschamps, à servir de relais à l'entraîneur sur le terrain en anticipant même ses choix.

En raison d'une familiarisation de plus en plus précoce avec les techniques d'entraînement, contrairement à ce qui pouvait se passer durant les décennies antérieures aux années 70, la sélection nationale seniors A ne constitue plus l'unique baromètre du football français (ou quasi-unique, puisque les résultats de quelques clubs engagés dans les compétitions européennes pouvaient attirer l'attention). De ce fait, même une série de contre-performances de la part de l'Équipe de France A, répercutée sur plusieurs années, ne suffit à remettre en cause les progrès du football hexagonal. La situation a nettement évolué depuis les années 60, époque qui voyait la corporation des entraîneurs professionnels désignés par la presse comme bouc émissaires. Les modifications structurelles dues à la Charte de 73, dont ils ont su à la fois tirer parti, et aussi améliorer constamment les modalités de fonctionnement, ont permis aux entraîneurs professionnels français, sans être forcément encensés, de ne plus subir les crises de la sélection nationale. Bien plus, les progrès du football français paraissent désormais ancrés dans l'opinion publique, qui ne songe pas à accuser les techniciens des carences véhiculées par les joueurs, puisque celles-ci sont de moins en moins perceptibles. Par ailleurs, ces progrès ont permis une stabilisation de la France aux premiers rangs du football mondial du milieu des années 1990 au milieu des années 2000, ponctuées notamment par les victoires en Coupe du Monde en 1998 et en championnat d'Europe des nations, dit Euro, en 2000, ainsi à un degré moindre une finale de Coupe du monde en 2006.

---

<sup>2738</sup> Marius Trésor, 65 sélections en équipe de France de 1971 à 1983.

<sup>2739</sup> Didier Deschamps, 103 sélections en équipe nationale de 1989 à 2000. Emmanuel Petit, 63 sélections de 1990 à 2003. Claude Makelele, 71 sélections de 1995 à 2008.

## 2.4. Quelles orientations de 2003 à nos jours ?

Nous manquons de données précises quant aux orientations privilégiées par la DTN depuis 2003. Tout porte à croire que confortée par les bons résultats de l'équipe de France jusqu'au milieu des années 2000, elle n'a pas proposé d'orientation réellement novatrice, d'autant que la politique de formation française était louée et recopiée par d'autres pays européens. Cependant, G. Houllier promu à nouveau DTN en 2007, envisage quelques pistes de réflexion : « *L'équipe doit posséder cette capacité à se propulser vite vers l'avant dès la récupération du ballon .Il s'agit peut-être du moment le plus crucial du match. Du coup, l'entraînement moderne vise à ce que la première passe soit une passe verticale vers l'avant. Aller vite, sur une passe « propre », pour empêcher le bloc adverse de se mettre en place : voilà le challenge !* »<sup>2740</sup>. Ces pistes induisent évidemment une réflexion plus globale sur la formation et sur le travail dévolu aux entraîneurs. « *On en revient à la problématique de la formation : la recherche permanente de l'efficacité offensive. Mettre l'accent sur la qualité des passes et des centres, car plus les espaces se réduisent et plus le niveau technique doit s'élever. Là, je pense que nous arrivons à un carrefour : l'entraîneur français doit encore être meilleur au plan international et au plan domestique. (□) Pour moi l'avenir appartient à ceux qui seront créatifs* »<sup>2741</sup>.

## 3. Que deviennent le contrôle orienté (le blocage), la passe et le jeu de l'arrière ?

Nous avons étudié lors des deux périodes précédentes l'évolution de la technique du contrôle orienté (auparavant blocage) et de la passe. Font-ils toujours partie de l'arsenal du footballeur ? Nous venons de vérifier que ces gestes techniques sont exécutés dans le cadre d'un entraînement intégré avec toujours plus de vitesse et de contraintes. Mais ils se définissent également en fonction des analyses du haut niveau.

### 3.1. Le contrôle orienté

L'analyse technique effectuée par la DTN après la Coupe du Monde 2002 révèle que « *sur les 161 buts marqués dans la compétition, 123 l'ont été sans contrôle, ce qui représente 61 % des buts. Cette évolution très importante donne des tendances pour faire travailler les jeunes joueurs devant le but lors des exercices de finition. Il faut toujours plus de vitesse, d'adresse, de précision et de □ technique. A plus de 2 contrôles, on a très peu de chances de*

---

<sup>2740</sup> France Football n° 3207, 25 septembre 2007.

<sup>2741</sup> Ibid.

*marquer un but* »<sup>2742</sup>. Bien entendu, le contrôle du ballon ne s'utilise pas uniquement dans le jeu d'attaque. Mais le contrôle en zone de finition exacerbe les contraintes liées à l'exécution du geste. Le rapport de Andy Roxburgh, directeur technique de l'UEFA, démontre pour le championnat d'Europe des nations 2008, dénommé Euro 2008, que pour les joueurs la « *capacité à jouer à une ou deux touches de balle (□), de garder le ballon sous pression a caractérisé le tournoi* »<sup>2743</sup>. Le footballeur moderne est bien obligé de mettre ses qualités techniques au service d'une prise de décision ultra-rapide efficace malgré une pression de plus en plus variée et affirmée. Le contrôle fait partie de ses armes de prédilection au même titre que d'autres gestes techniques. Depuis la période 1942-1972 aucune modification technique n'est apparue, et aucune surface de contact corporelle nouvelle n'a été utilisée, parce que toutes les éventualités ont déjà été explorées. Par contre, la pression portée sur le joueur qui exécute le geste a été amplifiée au sein des séances d'entraînement, jusqu'au point de reproduire les conditions de match, de même que les contraintes liées à la coordination d'actions. Un contrôle orienté n'est jamais exécuté de manière dissociée dans les phases d'opposition, mais toujours en vue d'un enchaînement avec une autre action de frappe de balle ou de conduite réalisée à un rythme optimal et avec une efficacité maximale. Il est très rarement effectué en attendant le ballon, mais le plus souvent possible en avançant vers le ballon pour prendre l'avantage sur les adversaires dès la prise de balle. L'évolution du contrôle a davantage porté sur l'intention que sur la réalisation.

### 3.2. La passe

La passe sollicite également l'attention des observations et engendre également des analyses statistiques : « *le nombre de passes sur actions de but* » ou encore *la dernière passe* », « *la zone de dernière passe* »<sup>2744</sup>. Mais tout comme pour le contrôle orienté, les différentes manières d'exécuter une passe ont été explorées lors des décennies précédentes. Les surfaces de contact avec le ballon ne varient pas. Mais « *la vitesse de balle nécessaire à la réussite d'une passe d'élimination a considérablement augmenté* »<sup>2745</sup>. Les motricités de passes rapides permettent d'accélérer la transmission du ballon et répondent ainsi aux contraintes infligées par les évolutions du jeu. Y. Kervella identifie en tant que facteur de

<sup>2742</sup> L'Entraîneur français n° 348, octobre 2002.

<sup>2743</sup> Andy Roxburgh, directeur technique de l'UEFA. *Rapport technique de l'UEFA*, novembre 2008. Ce rapport est consultable sur le site <http://uefa.com>.

<sup>2744</sup> L'Entraîneur français n° 348, octobre 2002.

<sup>2745</sup> Y. Kervella. Les techniques de vitesse des passes : un facteur incontournable de l'évolution du football contemporain, in L. Robène, Y. Léziart. *L'homme en mouvement. Volume 2. Histoire et anthropologie des techniques sportives*. Paris, Chiron, 2006. p. 92.

progrès l'option du *déséquilibre collectif*<sup>2746</sup>, qui consiste à faire circuler le ballon dans une direction différente du déplacement de l'adversaire. Les joueurs ont développé pour ce faire « *des frappes à angle* », des motricités très brèves et explosives, afin que « *le temps de frappe raccourci permet d'anticiper la reprise d'appui au sol et donc de conserver l'intégrité de la course et sa vitesse* »<sup>2747</sup>. Tout porte à croire que ce sont les joueurs eux-mêmes qui ont trouvé ces procédés en réponse à des contraintes temporelles, et en tant que solutions à des problèmes posés par la densification des défenses. En masquant aux adversaires ses intentions quant à la direction et l'intensité de la frappe, les joueurs sont obligés de recourir à des gestuelles sans amplitude et utilisent des dissociations segmentaires de la cheville jusque là inusitées<sup>2748</sup>. On est passé d'une gestuelle de la *frappe accompagnée* à la *frappe intégrée* et à la *frappe fixée*, modèles d'expression plus modernes et plus idoines pour prétendre réaliser des passes à l'inverse du déplacement de l'adversaire<sup>2749</sup>. Les vitesses de passe ne cessent de croître, et les joueurs ont trouvé des modalités pour les exécuter à pleine vitesse, en réduisant le temps de préparation nécessaire à leur exécution et sans dénaturer leur vitesse de course préalable. Dans les compétitions récentes, telles que le championnat d'Europe des nations 2008 et disputé conjointement en Suisse et en Autriche, l'équipe d'Espagne a réhabilité la passe, en vertu de sa « *passion pour la possession* »<sup>2750</sup>. En effet, en termes de quantité et de qualité, l'Espagne arrive en tête avec plus de 450 passes en moyenne exécutées par match. La sélection ibérique enregistre également le plus fort taux de passes réussies de toutes les équipes présentes dans le tournoi<sup>2751</sup>. Nul doute que la réussite de la sélection espagnole a impulsé des réflexions nouvelles quant à l'opportunité de conserver davantage le ballon au sein des équipes, et en corollaire, car toute réflexion actuelle ne peut être que systémique, sur le type de joueur à former et le type de système de jeu à privilégier. A ce sujet, les jeux de conservation, qu'ils aient lieu à égalité numérique ou non, sont fréquemment utilisés dans les entraînements, et font souvent partie intégrante de l'échauffement d'avant-match. Les exercices préconisés à l'entraînement sollicitent dorénavant la décision à prendre : où, comment, et quand déclencher la passe efficace, celle qui permet de résoudre le problème posé par la situation et de faire basculer le rapport de force en sa faveur.

---

<sup>2746</sup> *Ibid*, p. 95.

<sup>2747</sup> *Ibid*, p. 96.

<sup>2748</sup> *Ibid*.

<sup>2749</sup> *Ibid*, p. 101.

<sup>2750</sup> Andy Roxburgh, directeur technique de l'UEFA. *Rapport technique de l'UEFA*, novembre 2008. Ce rapport est consultable sur le site <http://uefa.com>.

<sup>2751</sup> *Ibid*.

### 3.3. Le jeu du défenseur (l'arrière)

Comme pour les évolutions techniques et tactiques, le jeu au poste est un paramètre qui n'échappe pas à l'analyse des techniciens lors de tout grand rendez-vous international. Dès le congrès international 1988 des entraîneurs allemands qui procède à l'analyse de l'Euro 1988, il apparaît que l'évolution entamée au début des années 1970 s'est poursuivie. Les défenseurs doivent posséder un bagage de plus en plus complet qui les autorise à participer activement à toutes les phases de jeu de leur équipe. *« Les défenseurs participaient pratiquement tous à l'attaque, à tour de rôle, avec le désir d'aller également jusqu'à la conclusion des actions offensives »*<sup>2752</sup>. De surcroît des capacités techniques et mentales encore plus développées et donc des aptitudes de même nature que celles de leurs coéquipiers plus offensifs sont exigées des défenseurs, car on ne parle désormais plus d'arrière. *« Les défenseurs étaient techniquement très forts, capables de se sortir, balle au pied, des situations les plus délicates sans s'affoler. Ces défenseurs étaient également forts psychiquement, capables de résister à un pressing énorme et long, en gardant la même ligne de jeu. Les défenseurs participaient pratiquement tous à l'attaque, à tour de rôle, avec le désir d'aller également jusqu'à la conclusion des actions offensives »*<sup>2753</sup>. Si un consensus s'est opéré c'est bien sur le rôle indispensable du défenseur. Alors que lors des périodes précédentes les attaquants étaient considérés comme les joueurs les plus importants de l'équipe, désormais, comme l'indique Andy Roxburgh, directeur technique de l'UEFA, les défenseurs sont considérés à l'égal des plus grands joueurs sans considération du poste occupé : *« Certains des plus remarquables joueurs de la saison dernière ont été les gardiens de but et les défenseurs ; (□) Les défenseurs de premier plan et leurs coéquipiers ont prouvé qu'un bon jeu défensif était la condition préalable pour qu'une équipe s'impose dans les grandes compétitions internationales »*<sup>2754</sup>.

Une tendance des années 2000 réside dans le choix délibéré de toutes les équipes de haut niveau en faveur de la défense en zone au détriment de la défense individuelle. Les équipes françaises ne procèdent pas autrement, y compris l'A.J. Auxerre qui était célèbre pour pratiquer systématiquement une défense individuelle sous la houlette de Guy Roux jusqu'à l'année 2000<sup>2755</sup>. Ces organisations défensives en zone requièrent davantage d'intelligence de la part des joueurs et nécessitent de développer chez eux des qualités d'anticipation. Elle

---

<sup>2752</sup> L'Entraîneur français n° 238, août 1988.

<sup>2753</sup> Ibid.

<sup>2754</sup> Rapport technique de l'UEFA, octobre 2006. Ce rapport est consultable sur le site <http://uefa.com>.

<sup>2755</sup> En 2000, Guy Roux est remplacé par Daniel Rolland à la tête de l'A.J. Auxerre. Mais il revient sur le banc de touche auxerrois dès la saison 2001/2002 et conserve le système de jeu mis en place par son prédécesseur.

« impliquent un travail conséquent d'automatisation à l'entraînement. Il est probable que l'évolution du temps alloué au travail défensif dans le contexte d'entraînement ainsi que le recours de plus en plus régulier à des procédés d'entraînement modelé et de résolution de situations-problèmes ont largement permis de développer l'intelligence tactique des footballeurs »<sup>2756</sup>.

L'évolution des techniques de passe, de contrôle et de jeu du défenseur s'inscrit dans une approche culturaliste qui aborde l'angle de la production technique en lien avec l'intelligence motrice placée au service de la victoire<sup>2757</sup>.

#### 4. L'organisation de l'entraînement

Rappelons simplement que l'entraînement s'est individualisé, grâce notamment à la promotion de spécialistes tels que les entraîneurs adjoints, les entraîneurs des gardiens, les préparateurs physiques ou les kinésithérapeutes dans les staffs des clubs<sup>2758</sup>. Une des tendances depuis les années 1990 consiste donc à diviser et spécialiser le travail des joueurs, et à suivre des groupes plus restreints qui bénéficient donc de ce fait d'une attention plus soutenue, telle que le préconise G. Houllier, DTN : « L'organisation de sous-groupes de travail : tout le monde ne travaille pas de la même façon et dans la même zone (ex : tir au but) »<sup>2759</sup>. D'autre part, l'entraînement moderne se déroule à l'instar de la compétition projetée, c'est-à-dire en alternant des rythmes différents comme le suggère G. Houllier. « Rôle du dosage et de l'alternance dans le travail ; veiller aux temps de récupération entre les temps de travail. Alternier temps forts et faibles (comme en match) »<sup>2760</sup>. L'entraînement exige donc des joueurs modernes à la fois la création d'automatismes moteurs, une adaptation perpétuelle aux variations et fluctuations du milieu environnemental et humain, une analyse constante des facteurs d'exécution. Même lorsqu'on propose au joueur du travail physique, il est de plus en plus fréquent de voir apparaître des parcours de coordination qui associent vitesse de réaction ou explosivité à une précision de pose d'appui et des décisions urgentes à prendre. Les entraîneurs et éducateurs actuelles ne manquent pas de données, d'autant que *L'Entraîneur français* publie régulièrement des carnets d'entraînement, qui détaillent le

---

<sup>2756</sup> Y. Kervella, 2006, *opus cit.*, pp. 98-99.

<sup>2757</sup> L. Robène, 2006, *opus cit.*, p. 21.

<sup>2758</sup> Consulter en troisième partie le chapitre 1.1. Rôle et fonction.

<sup>2759</sup> *L'Entraîneur français* n° 270, octobre 1991.

<sup>2760</sup> *L'Entraîneur français* n° 270, octobre 1991.

programme hebdomadaire de l'entraînement d'un club professionnel, tel que celui d'Alain Perrin à l'Olympique de Marseille<sup>2761</sup> ou de Joël Muller au RC Lens<sup>2762</sup>.

## Conclusion du chapitre 4

Gérard Houllier illustre le passage d'un entraînement au cours duquel l'entraîneur pouvait se contenter de mettre ses footballeurs en activité à un entraînement hiérarchisé qui procède d'une réelle didactique. « *Avant, vous entraîniez pour entraîner. Maintenant, il faut être capable d'expliquer ce que l'on veut faire et trouver des exercices qui se rapprochent des conditions du match* »<sup>2763</sup>. Quoiqu'on puisse en penser, l'évolution de l'entraînement, de ses méthodes, de ses contenus, n'enregistre toujours pas de stagnation. Au contraire, les questionnements demeurent permanents, autant que les remises en cause, et ressurgissent lors de chaque grande compétition internationale. Par rapport aux périodes précédentes, l'approche de l'entraînement de haut niveau en football se caractérise par un recours grandissant aux apports scientifiques, soutenu par une analyse quantitative et qualitative des productions des joueurs, que ce soit en match ou à l'entraînement. La part d'empirisme propre aux entraîneurs subsiste toujours car les facteurs qui conditionnent l'entraînement ne relèvent pas forcément de données chiffrables, observables et quantifiables. Cependant, cette part est relativisée par des connaissances scientifiques en perpétuelle évolution et surtout vulgarisées de manière à être utilisables par les entraîneurs. Certains secteurs plus que d'autres semblent rencontrer des réticences au changement. Ainsi, selon Cécile Traverse, le mental est la « *seule arme légale tolérée par les journalistes lorsqu'il est convoqué pour justifier ce qui ne peut être expliqué par les entraîneurs et les joueurs en conférence de presse. Le mot mental seul est toléré. Accolé à un autre mot (préparation mentale) il fait peur* »<sup>2764</sup>.

Ces propos illustrent le fait que peu de clubs professionnels ont franchi le pas du recours à un préparateur mental dans leur staff. Lorsque cela a été le cas, l'expérience est restée ponctuelle et isolée. Ainsi, plus que d'autres secteurs le versant psychologique de l'entraînement semble susceptible de proposer des évolutions vraiment novatrices, car ses

---

<sup>2761</sup> L'Entraîneur français n° 349, janvier 2003.

<sup>2762</sup> L'Entraîneur français n° 348, octobre 2002.

<sup>2763</sup> Ibid.

<sup>2764</sup> C. Traverse. La préparation mentale au sein des équipes professionnelles : *Des savoirs qui intéressent, une présence qui inquiète. Et pourtant* □ Communication orale, 4<sup>ème</sup> colloque international « Football et recherches », jeudi 4 et vendredi 5 juin 2009, CTNF Fernand Sastre, Clairefontaine.

approches ont été empreintes de conservatisme, de tradition. Cela n'exclut pas le fait que les autres versants, qui durant cette période ont été moins imperméables aux apports scientifiques, continuent à évoluer et diversifier et affiner contenus, procédés, méthodes et philosophies.

## **CONCLUSION DE LA TROISIEME PARTIE**

De 1973 des changements structurels, fonctionnels sociétaux et humains ont bouleversé la profession d'entraîneur de football. Les changements ne sont pas l'émanation d'une rupture franche mais découlent d'un long processus qui a contribué à changer fondamentalement et en profondeur les attributions de la fonction. Les avancées légales dues à la première Charte du football professionnel en 1973 paraissent au premier abord concerner plus spécifiquement les joueurs. Mais en obligeant les clubs professionnels à se doter de centres de formation, elles ont induit un processus qui a obligé les entraîneurs à reconsidérer bien des aspects de leur profession. En effet, l'ouverture des centres a placé les entraîneurs devant des joueurs formés de mieux en mieux et de plus en plus jeunes et les a obligés à modifier leur façon d'appréhender leurs séances d'entraînement, puisqu'ils n'avaient plus à se soucier de l'instruction initiale des joueurs mais pouvaient au contraire se consacrer à un perfectionnement plus approfondi. D'autre part la création des centres de formation a induit la présence d'un autre entraîneur professionnel au sein du même club, qui représente à la fois un rival potentiel mais également un interlocuteur incontournable sur le papier, ce qui constitue un net changement dans sa gestion autonome et individuelle des questions d'entraînement au sein du club. D'autres évolutions sont dues à des faits conjoncturels. Ainsi, l'accroissement des effectifs professionnels, dû à plusieurs causes telles que la multiplication des matches officiels ou l'accroissement des masses salariales des clubs, a contraint les clubs à recruter davantage de joueurs, mais également d'autres entraîneurs pour épauler l'entraîneur principal dans sa tâche. Ainsi, alors que lors de la période précédente l'entraîneur était isolé, désormais il bénéficie d'un staff qui a pour mission de le seconder. De ce fait, il a été obligé de faire appel à des compétences relationnelles sur lesquelles il n'était pas contraint de s'appuyer auparavant lorsque les choix et les décisions reposaient sur son unique personne. Davantage que par le passé, il doit prouver à son staff rapproché, ses adjoints, l'encadrement médical, qu'il a l'étoffe d'un leader, donc qu'il sait faire preuve de deux capacités : celle de prendre en charge les tâches qu'il assigne et d'en assumer la responsabilité, et celle de maintenir la cohésion du groupe<sup>2765</sup>. De surcroît, les problèmes liés à la recrudescence du nombre de joueurs dans l'effectif ont été accru par leur diversité ethnique, puisque les lois sur la circulation des personnes dans l'Union européenne à partir des années 1990 ont généré un afflux de joueurs dans les clubs, qui ne se limitent d'ailleurs pas aux ressortissants des pays européens, puisque de nombreux joueurs africains, sud-américains et européens extra-communautaires affluent dans le championnat français. A nouveau, ces paramètres modifient

---

<sup>2765</sup> B. Jarrosson, 2004, *opus cit.*

L'équilibre que pouvaient connaître les entraîneurs de la période précédente. Désormais, les entraîneurs ne peuvent plus compter s'appuyer sur un effectif stable d'une saison à l'autre. Ils sont obligés de faire des efforts de communication avec des joueurs qui ne parlent pas tous la même langue et ne partagent pas tous la même culture et ont forcément affaire à des équipiers potentiels parfois en nombre pléthorique qui mêlent de nombreux statuts différents. Se rajoute à ces constats une crise des rapports hiérarchiques amorcée au tournant des années soixante-dix et quatre-vingt, qui a vu se modifier les fondements de l'autorité<sup>2766</sup>. Dans les entreprises, les chefs sont investis d'une véritable fonction de régulation sociale qui se traduit par une « *capacité à fonder les rapports collectifs sur de l'échange et de l'altérité plus que sur de la force et de la domination* »<sup>2767</sup>. Les entraîneurs ne sont donc plus en mesure, pas plus que les cadres supérieurs d'entreprise, de conserver un modèle dominant constitué d'autoritarisme et de rapports hiérarchiques basés sur l'obéissance. De plus, ils n'ont plus le loisir ni d'expliquer à leurs joueurs ni de mener des projets à long terme, mais au contraire ont comme impératif de gérer le temps court. Par contre, ils savent que ce qui « *rend l'entreprise efficace, c'est la qualité et le bon usage des ressources humaines. Le management est avant tout l'art de combiner et d'optimiser l'emploi des facteurs de production dont les ressources humaines constituent un composant privilégié* »<sup>2768</sup>. A ce titre, et pour toutes ces raisons, leur formation les prépare à modifier ou affiner leur style de communication, à utiliser des techniques de management issues du monde du travail, à maîtriser les langues étrangères et à se confronter à d'autres types d'expertises étrangères.

En revanche, l'identité des entraîneurs, fortement spécifique dès la période 1942-72 n'a pas subi autant de changement. Certes, tout comme la fonction, l'identité de la profession d'entraîneur a subi des modifications, mais sans pour autant que les traits principaux qui la caractérisaient lors de la période précédente ne disparaissent. Même si les dénominations ont changé, c'est toujours autour du même type de structures que s'opère l'identification à une communauté d'appartenance. Tout d'abord, la création de l'U.N.E.C.A.T.E.F. en 1977 a de fait élaboré une scission entre les entraîneurs professionnels et les entraîneurs amateurs. En dissociant les problèmes spécifiques au professionnalisme de ceux liés à l'enseignement du football en général, le syndicat des entraîneurs s'est attaché à apporter des solutions spécifiques à un milieu fermé et régi par des règles bien différentes de celles du football amateur, comme en attestent les statuts différents des éducateurs selon qu'ils exercent dans

---

<sup>2766</sup> R. Sainsaulieu. *Sociologie de l'entreprise. Organisation, culture et développement*. Paris, Presses de Sciences Po et Dalloz, 1997 (2<sup>e</sup> édition revue et mise à jour). p. 213.

<sup>2767</sup> *Ibid.*

<sup>2768</sup> L. Boyer. N. Equilbey, 1990, *opus cit.*, p. 166.

l'élite ou au niveau amateur. Cette nouvelle organisation est l'expression d'une identité collective qui s'exprime en droit du travail, par la reconnaissance juridique d'institutions représentatives des travailleurs<sup>2769</sup>. Cependant, on peut affirmer que c'est à partir du changement de présidence opéré en 2001 que l'U.N.E.C.A.T.E.F. est (re) devenu l'espace d'identification dont avaient besoin les entraîneurs, celui qui les soutient lorsqu'ils sont en difficulté, favorise la rencontre avec leurs pairs ou leur propose de parfaire leur formation continue lorsqu'ils sont en recherche d'emploi. L'ouverture des adhésions aux adjoints ainsi qu'à tous ceux qui vivent de la profession d'entraîneur n'a pas été étrangère à un regain de popularité. La bonne santé du syndicat des entraîneurs est d'autant plus remarquable que dans le secteur privé, les syndicats « *semblent incapables d'opposer une identité collective à l'éparpillement du salariat* », et ne se traduit pas par un engagement accru des salariés<sup>2770</sup>. La deuxième instance d'identification réside dans l'obtention du D.E.P.F., diplôme qui s'est substitué au B.E.E.S. 3 en 1991. La réussite au D.E.P.F. est préalablement conditionnée par celle du D.E.F. qui s'avère également un diplôme difficile à obtenir. Le D.E.P.F. en particulier est très ardu d'accès pour les éducateurs qui n'ont pas connu antérieurement une carrière de joueur professionnel. Tout comme le diplôme d'entraîneur-instructeur lors de la période 1942-72, son obtention est ressentie comme une fierté légitime par les lauréats et leur permet d'entrer dans le cercle fermé des privilégiés qui ont le droit d'entraîner une équipe de Ligue 1 ou de Ligue 2. Mais la D.T.N. a su par l'entremise de Gérard Houllier faire évoluer ce diplôme pour le doter de contenus réellement en phase avec les réalités quotidiennes et doter les entraîneurs d'outils performants pour affronter la diversité et la difficulté des situations, qu'elles aient trait à la conduite de l'entraînement, à la gestion des ressources humaines au sein du club ou à la communication inter-relationnelles avec des interlocuteurs aussi divers et variés que les dirigeants, les sponsors, la presse, les supporters, les joueurs. De surcroît, le D.E.P.F. propose aux entraîneurs d'acquérir des compétences qui l'autorisent à s'expatrier et à aller exercer dans des pays étrangers. On peut affirmer que le D.E.P.F. et l'U.N.E.C.A.T.E.F. ont tous deux permis de renforcer un *esprit de corps* chez les entraîneurs, « *par lequel tout individu se sent affecté par le sort professionnel réservé à un membre*

---

<sup>2769</sup> A. Supiot, 2002, *opus cit.*, p. 87.

<sup>2770</sup> J.-M. Pernot, M. T. Pignoni. Les salariés et les organisations syndicales de 1992 à 2004: une longue saison de désamour, in T. Amossé, C. Bloch-London, L. Wolff (sous la direction de). *Les relations sociales en entreprise. Un portrait à partir des enquêtes « Relations professionnelles et négociations d'entreprise »*. Paris, La Découverte, 2008. p. 147.

*quelconque de son corps d'appartenance* »<sup>2771</sup>, qui est ici fondé à la fois sur la certification et sur le type d'emploi occupé<sup>2772</sup>.

Enfin, la reconnaissance et la médiatisation ont elles aussi connu un bouleversement directement lié aux évolutions sociétales. Le sport est définitivement devenu un spectacle dont le football est un des plus représentants les plus distinctifs, et depuis le milieu des années 1980 il est toujours davantage assujéti aux contraintes de la télévision, principale pourvoyeuse de la manne financière indispensable à son fonctionnement et à sa survie. La création de la chaîne privée Canal + en 1984, suivie par le lancement de la télévision numérique a engendré une surenchère des droits de retransmission<sup>2773</sup>. Cette nouvelle place du sport a de multiples incidences sur la profession d'entraîneur. Tout d'abord, l'argent a envahi le milieu du football. Les clubs font signer de plus en plus de contrats de joueurs, parfois bien davantage que les techniciens ne le souhaitent. Pour les meilleures équipes, la course aux joueurs vedettes est une constante, et depuis le milieu des années 1990, la période des transferts occupe la totalité de l'inter-saison, à tel point que certaines recrues rejoignent parfois leur équipe alors que le championnat est déjà entamé depuis plusieurs journées. Dans ces conditions, il est délicat pour un entraîneur de réaliser un amalgame avec à sa disposition des joueurs qui ont chacun des degrés de préparation très différents et une accoutumance à ses méthodes parfois très relative, et avec la perspective de mécontenter des footballeurs qui demeurent quoi qu'il arrive salariés. Certes, les joueurs vedettes ont toujours été grassement rémunérés, mais depuis le milieu des années 1990, même les joueurs moyens perçoivent des salaires très conséquents. De ce fait, en raison d'effectifs pléthoriques, les entraîneurs ont davantage à affronter le mécontentement de joueurs qui ne sont pas titulaires et ont peur de voir leur valeur marchande diminuer, d'autant que ces derniers sont conseillés par des agents qui touchent des intérêts sur chaque transfert de footballeur et oeuvrent en coulisse pour effectuer les meilleures transactions financières. De plus, la relation avec des joueurs hiérarchiquement en position d'infériorité dans l'organigramme du club vis-à-vis de l'entraîneur s'avère difficile pour ce dernier lorsqu'il gagne un salaire moindre que celui des joueurs de niveau moyen. Les années 2000 ont mis un terme à cette situation ambiguë, car la charte a permis une revalorisation des émoluments des entraîneurs et car les clubs n'hésitent pas à dépasser le minimum autorisé et à rétribuer les entraîneurs recrutés de façon très confortable. Cette nouvelle tendance s'inscrit dans un climat qui irrigue le monde du travail et

---

<sup>2771</sup> A. Supiot, 2002, *opus cit.*, p. 84.

<sup>2772</sup> *Ibid.*

<sup>2773</sup> H. Dauncey et G. Hare. La commercialisation du football. *Sociétés et Représentations. Football & Sociétés*. Paris, CREDHESS, 1998. p273.

qui correspond à une individualisation des salaires en réponse à la montée de la qualification de la main d'œuvre et à sa diversité, afin de générer des nouvelles performances dans les entreprises<sup>2774</sup>. Cependant, l'effet pervers de cette situation est que les entraîneurs sont encore plus menacés que lors de la période précédente, et que les ruptures de contrat anticipées en cours de saison font florès. Depuis les années 1980, le monde de l'entreprise n'hésite pas à licencier des responsables pour deux motifs qui sont « *insuffisance de résultats* » et « *insuffisance professionnelle* ». <sup>2775</sup> Il semble que le monde du football n'ait pas attendu cette décennie pour agir de la sorte, mais que les années 1980 ont vu une amplification de ce phénomène. De ce fait, la stabilité au sein du même club est très relative et les propositions de rebondir au plus haut niveau ne sont pas légion pour tous les entraîneurs, ce qui fait que certains d'entre eux acceptent parfois des postes à des échelons inférieurs pour poursuivre leur carrière, plutôt que d'envisager une hypothétique reconversion en dehors du football. La transformation du football en spectacle a également contribué à le rendre visible par tous et pour tous. L'entraîneur ne peut plus échapper à une position d'homme public, d'autant que « *la redondance intrinsèque au système tend à produire le sensationnel, fabrique en permanence du nouveau, alimente une faim d'évènements* » <sup>2776</sup>. A ce titre, l'entraîneur est constamment sollicité pour contribuer à alimenter la nouveauté médiatique. Certains le vivent parfois comme une réelle contrainte, d'autres s'en accommodent. Cependant, quel que soit sa position, aucun entraîneur ne peut échapper à l'impératif de communication médiatique. Les interviews et les conférences de presse sont désormais son lot quotidien, alors que dans les précédentes périodes et jusqu'aux années 1990, s'il lui arrivait d'y sacrifier, c'était souvent avec parcimonie. Ses pratiques discursives et son langage en sont affectés et sa capacité d'analyse à chaud, sa façon de convaincre journalistes et supporters peut avoir des impacts non négligeables sur la longévité de sa carrière.

En définitive, l'entraîneur français de la période qui court de 1972 à nos jours se définit davantage par son aptitude à réagir promptement aux variations de l'environnement physique et surtout humain, voire par ses facultés d'anticipation sur les évènements. Il doit mettre à profit les interstices de liberté que lui accorde le règlement pour effectuer le meilleur coaching possible lors des matches officiels et dispose pour cela d'un temps de réaction très restreint. Il doit pouvoir anticiper les problèmes relationnels avec le moindre de ses nombreux

---

<sup>2774</sup> D. Brochard. Logiques de gestion du travail, environnement conventionnel et concurrentiel : des politiques de rémunération sous influences, in T. Amossé, C. Bloch-London, L. Wolff (sous la direction de), 2008, *opus cit.*, p. 377.

<sup>2775</sup> Y.-F. Livian, 2001, *opus cit.*, pp. 51-62.

<sup>2776</sup> P. Nora, 1974, *opus cit.*, p. 291.

interlocuteurs. De même lorsque les médias recueillent ses sentiments à chaud, parfois au cours même du match, il doit savoir choisir la réponse qui est politiquement la meilleure dans l'instant. Si ses tâches quotidiennes comprennent toujours la conception de l'entraînement, dont les aspects tactiques occupent une place bien davantage prédominante que lors des périodes antérieures, il peut en déléguer l'exécution à ses adjoints. S'il doit également prouver ses capacités d'analyse et de gestion des forces en sa possession, grâce aux outils vidéo ou à la programmation et l'individualisation de l'entraînement il peut également à nouveau se faire épauler par son staff. L'entraîneur français moderne n'est plus tant un homme de terrain qu'un manager, même s'il n'en possède parfois pas le titre ni la dénomination.

# **CONCLUSION GENERALE**

Choisir comme objet d'étude l'entraîneur professionnel de football, c'est bien entendu questionner sa profession à travers trois grandes questions : en quoi consiste-t-elle ? Comment et pourquoi en arrive-t-on à la pratiquer, et donc qu'est-ce qui permet aux hommes qui l'exercent de se reconnaître entre eux et de se définir ? À quoi et comment la reconnaît-on ? C'est donc bien s'interroger sur les évolutions de la fonction, de l'identité et de l'image des entraîneurs. D'un point de vue historique, il nous a semblé plus pertinent d'aborder la fonction de la profession avant son identité. En effet, s'attacher à définir la fonction d'une profession, c'est aussi chercher à comprendre pourquoi et dans quelles conditions elle se constitue. Nous avons choisi les bornes de 1942 et 1973 parce qu'elles correspondent à des ruptures qui marquent un changement d'orientation nette dans la profession d'entraîneurs, en touchant à la fois sa fonction, son identité et son image. A ce titre, le premier stage diplômant de 1942 comme la première charte du football professionnel de 1973 constituent des éléments déterminants pour toute une profession.

La nécessité de recourir à la fonction d'entraîneur a mis trois décennies à s'imposer dans les mentalités des équipes françaises, dont les meilleures n'y sacrifient vraiment qu'à partir du milieu des années 1920, même si quelques rares clubs ont fait office de précurseur en la matière dès la période d'après guerre. Cependant pour que cette fonction s'impose, il a fallu pour les promoteurs du football français prouver au préalable le bien-fondé de la notion d'entraînement. Cette « acculturation » à l'entraînement s'est réalisée sous la pression des dirigeants, sensibles aux arguments économiques, politiques et sociaux du football dès les années 1910<sup>2777</sup>, mais surtout celle des journalistes qui, dans les hebdomadaires et magazines spécialisés, comme dans la presse quotidienne et à *L'Auto*, « occupent une position des plus ambiguës dans le champ sportif dans la mesure où ils cumulent bien souvent les fonctions de journaliste, de promoteur de spectacle et/ou de membre de la fédération »<sup>2778</sup>. Cette confusion des genres est bénéfique à la promotion de l'entraînement, indissociable de la fonction d'entraîneur, car les thuriféraires du football n'ont de cesse de vouloir améliorer la qualité du spectacle proposé par les équipes, afin de servir non seulement le sport, mais également le rendement de la presse. Les résistances ont été nombreuses à vaincre, et dans les mentalités l'entraînement reste un processus délicat à mettre en œuvre, d'autant que lorsque ce n'est pas l'environnement humain qui contrarie sa tenue, c'est l'environnement physique,

---

<sup>2777</sup> A. Wahl, 1986, *opus cit.*, p. 12-15.

<sup>2778</sup> T. Jobert, 2007, *opus cit.*, p. 431.

ainsi qu'en témoignent les « *blocs notes d'entraînement de l'équipe de France olympique à Anvers* » tenus par Achille Duchenne : « *Jeudi 19 août : l'après-midi, se joue une partie de football, qui sous la pluie fine, est le seul travail possible* »<sup>2779</sup>. L'entraînement en football qui en 1920 constitue une rareté, est justifié dans le contexte par la participation de l'équipe de France au tournoi olympique. La tentation est grande de ne retenir que la tradition, c'est-à-dire le fait que depuis les années 1890 de l'implantation du football en France, les représentations de l'entraînement concordent avec le fait de disputer un match amical. Les années 1920 sont donc celles de la prise de conscience pour les footballeurs français : celle que l'entraînement n'est pas forcément une partie de plaisir, qu'il comporte parfois aussi un aspect rébarbatif pour les joueurs, dans le sens où il consiste en une répétition d'exercices. « *En football, il y a d'abord la tactique, qui s'apprend, et l'entraînement qu'il faut répéter. Peu d'équipes françaises possèdent des joueurs ayant deux mi-temps rapides dans les jambes. Lorsqu'il faut ajouter à cela la nécessité de courir deux fois plus pour parer une infériorité de tactique évidente, voyez où l'on va* »<sup>2780</sup>. Les années 1930 entérinent l'incontournable obligation d'y souscrire, tout simplement parce que le contrat professionnel signé par les joueurs à partir de la saison 1932-33 les y contraint. Le professionnalisme n'a pas déclenché la nécessité de l'entraînement, ni celle de le faire diriger par un homme compétent, mais il a permis d'en exacerber le problème avec plus d'acuité. Cependant, avant la Seconde Guerre mondiale encore, il existe un réel décalage entre les mentalités des journalistes, des dirigeants et des entraîneurs d'un côté, et celle des joueurs de l'autre. Ces derniers ne sont absolument pas convaincus, dans leur grande majorité, que l'exercice de leur profession exige des efforts démesurés et ils témoignent paradoxalement d'un manque de professionnalisme, à tel point que l'image de leur dilettantisme rejaillit dans l'opinion publique, ainsi qu'en témoigne cet extrait d'un article de *Match* : « *Petit lexique à l'usage des sportifs. ENTRAÎNEMENT : Préparation méthodique, réglée et sévère, à un match, un combat, un concours. « Aller à l'entraînement : quelquefois, explication vague d'une oisiveté que l'on cache* ». *ENTRAÎNEUR (football et sports d'équipe) : Professeur, répétiteur, conseiller, tacticien, retiré du service actif* »<sup>2781</sup>. Le ton humoristique et désabusé qui émane de la définition de l'entraînement démontre moins de cynisme lorsqu'il s'agit de caractériser la profession d'entraîneur. L'entraîneur de la fin des années 1930 est effectivement un ancien joueur, chargé d'inculquer techniques et stratégies, de convaincre, de faire répéter. Le fait qu'il soit

<sup>2779</sup> A. Duchenne. *Football Association* n° 48, 28 août 1920.

<sup>2780</sup> M. Rossini, après la victoire d'Arsenal Londres sur le Racing paris sur le score de 7-2. *Match* n° 219, 18 novembre 1930.

<sup>2781</sup> *Match* n° 514, 19 mai 1936.

décrit et mentionné dans la presse n'est pas un élément insignifiant. Au contraire, il prouve que dans les représentations, le milieu du football parvient à discerner ce rôle avec une relative précision. Le statut de l'entraîneur révisé par le Conseil National du 30 avril 1949 qui paraît après la Seconde Guerre mondiale ne contredit pas la description donnée dans les années 1930. *Article premier : « L'entraîneur de football a pour tâches principales la préparation physique au football, l'instruction technique et tactique, l'éducation morale et sociale du joueur. (□) Il doit également, en payant d'exemple, veiller à la bonne tenue de ses joueurs sur le terrain et hors du terrain. Il est responsable devant le Comité de son club de tout ce qui intéresse la bonne marche de l'équipe ou des équipes dont il a la charge, et propose au Comité récompenses ou sanctions éventuelles »*<sup>2782</sup>. Seuls différents pour les clubs autorisés, c'est-à-dire les clubs professionnels, le contrat et le salaire réservés aux entraîneurs. A la responsabilité de conduire l'entraînement s'est adjoint la surveillance de l'équipe ainsi que l'obligation morale d'être le garant de la conduite des joueurs. Globalement les contours de la fonction d'entraîneur sont donc définis depuis les années 1940 et n'ont pas varié depuis. Par contre, les méthodes et surtout les moyens pour parvenir à la *bonne marche de l'équipe* ont évolué. Mais nous y reviendrons. Si tout au long des décennies jusqu'aux années 1970 un certain immobilisme caractérise l'évolution des instances, structures et infrastructures du football professionnel en limitant de ce fait les possibilités d'intervention des entraîneurs, à partir des années 1980, leur environnement humain connaît des bouleversements. Grâce à la Charte de 1973, née de la commission tripartite à laquelle ont participé les entraîneurs, se créent des centres de formation des joueurs, qui contribuent directement ou indirectement à multiplier les interlocuteurs autour de l'entraîneur professionnel. De surcroît, à partir des années 1980, la logique de compétence qui se développe dans les organisations du travail<sup>2783</sup> et dont l'un des corollaires est le travail en équipe<sup>2784</sup>, permet aux entraîneurs professionnels de s'entourer d'un véritable staff au sein même du club et de ne plus être seul à endosser la responsabilité théorique de la rentabilité de l'équipe professionnelle. C'est là un des changements majeurs liés à la fonction d'entraîneur : de leader vis-à-vis de ses joueurs, l'entraîneur devient également le leader de toute une équipe technique, économique et médicale qui conditionne l'avenir à court terme du club. De l'homme isolé des années 1930 aux années 1970, on est passé au technicien leader de son staff à partir des années 1980. Les métiers se modifient en interne en fonction du progrès technique et des modes d'organisation

---

<sup>2782</sup> *Annuaire de la F.F.F.* 1949-50.

<sup>2783</sup> C. Dubar, 2001, *opus cit.*, p. 110.

<sup>2784</sup> *Ibid*, p. 111.

du travail. Ils changent radicalement, dans le sens du passage du secondaire au tertiaire. Moins d'emplois d'ouvriers fondés sur les charges physiques, plus d'emplois de bureau et de services aux personnes<sup>2785</sup>. Dans cette logique, le métier d'entraîneur s'est modifié depuis les années 1980. Les heures consacrées à diriger l'entraînement sur le terrain sont moins nombreuses que lors des périodes précédentes et leur proportion s'amenuise aux profits des charges plus bureaucratiques passées en communication, en concertation, en élaboration, en programmation. L'entraîneur des années 1940 est déjà réputé pour être un travailleur qui est voué corps et âme à l'exercice de sa fonction. Mais ce dévouement ne signifie pas pour autant que sa tâche le mobilise quotidiennement durant de nombreuses heures. Les situations divergent entre les entraîneurs qui passent leur journée entière au stade comme Emile Veinante, Jean Prouff ou Pierre Famion<sup>2786</sup> et ceux qui s'affranchissent de cette contrainte mais par contre accomplissent leur métier avec rigueur et donc professionnalisme, soit exactement deux vertus dont l'opinion déplore l'absence chez les joueurs. Ce sont les années 1970 qui consacrent l'augmentation du temps de travail pour tous les entraîneurs.

La charte de 1973 conduit à plusieurs innovations. Parmi celles-ci, la création d'un centre de formation attiré dans chaque club de football induit une charge de travail supplémentaire pour tout entraîneur, qui ne peut rien ignorer du fonctionnement de ce centre, bien que ce ne soit pas lui qui le dirige, ni même des joueurs qui le composent et qui sont destinés à alimenter son effectif. De surcroît, une autre innovation réside dans l'obligation pour les clubs de posséder des infrastructures spécifiques pour la musculation et la pratique de l'interval-training. Toutes ces dispositions contribuent à exiger un effort de mise à jour de ses connaissances, de mobilisation de ses capacités et de renouvellement constant de ses savoirs, puisqu'elles l'invitent à utiliser les nouvelles infrastructures de manière optimale. L'amélioration des techniques d'enregistrement et de diffusion de la vidéo, à partir des années 1980, incite l'entraîneur à visionner les matches des adversaires, puis à effectuer des montages pour son équipe. Ces activités coûteuses en temps se surajoutent à ses tâches de base relatives à l'entraînement sur le terrain. D'autre part, à partir des années 1990, des facteurs conjoncturels et structurels s'entrecroisent pour inciter l'entraîneur à accroître son temps de présence dans les locaux du club. D'un côté, la montée de l'individualisme, la compression des rythmes de travail et de productivité à tous les échelons de la société moderne : « *La mythologie de la rupture radicale a été remplacée par la culture du plus vite*

---

<sup>2785</sup> C. Lemoine. *Psychologie du travail dans les organisations*. Paris, Dunod, 2003. p. 77.

<sup>2786</sup> Veinante et Prouff dans les années 1950, Flamion dans les années 1960.

*et du toujours plus vite : plus de rentabilité, plus de performance, plus de flexibilité* »<sup>2787</sup>. Ces impératifs ont des retentissements sur tous les secteurs de l'activité économique, mais également culturelle, dont le football est l'un des fleurons. A ce titre, il est l'un des sports les plus touchés par ces nouvelles normes : « *la course à la compétition conduit à faire primer l'urgent sur l'important, l'action immédiate sur la réflexion, l'accessoire sur l'essentiel* »<sup>2788</sup>. Or, en raison de sa position à l'interface des joueurs, des dirigeants, des supporters et de son propre staff, il est la première victime de cette nouvelle donne. En effet, l'urgence et l'action immédiate lui sont imposées de l'extérieur alors que paradoxalement il est naturellement et historiquement incliné vers des valeurs de formation et de stratégies à long terme, dont il ne peut plus faire usage. Sous de nombreux aspects, l'entraîneur professionnel de football présente des points communs avec les cadres supérieurs et plus particulièrement les cadres de haut niveau. Les cadres au travail sont définis comme « *ceux qui ne comptent pas leurs heures* »<sup>2789</sup>. Une des caractéristiques du cadre est qu'il ne mesure pas son temps à la même aune que les autres salariés, ce qui implique qu'il est impossible d'utiliser le temps comme mesure de son travail<sup>2790</sup>. Toutes les études s'accordent à souligner la très forte pression subie par les cadres, fondée sur les notions d'implication de soi et de prise de risques<sup>2791</sup>. Ces critères s'appliquent parfaitement à la situation des entraîneurs professionnels, mobilisés par les contraintes inhérentes à leur emploi sur leur lieu de travail, que ce soit vérifié sur le temps court de la journée ou sur le temps plus long de la saison de football. Quant aux pressions, elles sont liées à la nature de la profession. Lorsqu'un entraîneur signe un contrat dans un club du plus haut niveau, il sait que les exigences minimales qu'on lui adresse sont d'améliorer les résultats de l'équipe par rapport à la saison antérieure, ce qui le place d'emblée dans une situation d'insécurité. Au fil des décennies puis des années, la tendance est allée vers une augmentation de la résiliation de contrats en cours ou en fin de saison et vers une diminution des durées de mandat au sein du même club. Certes, à l'exemple de Albert Batteux à Reims dans les années 1950, José Arribas à Nantes lors des années 1960-70, Robert Herbin à Saint-Étienne dans les années 1970 ou Guy Roux sur l'ensemble des années 1980 à 2005, il est possible de retrouver trace d'hommes qui ont forgé leur réussite sur le long terme au sein d'un même club. Mais ces exemples ne constituent pas la règle. Désormais, les probabilités de s'établir durablement deviennent de plus en plus ténues, surtout si la première année voire les

<sup>2787</sup> G. Lipovetsky. *S. Charles*, 2004, *opus cit.*, p. 55.

<sup>2788</sup> *Ibid*, p. 75.

<sup>2789</sup> O. Cousin. *Travail et autonomie* in A. Kashkar et L. Rouban, 2004, *opus cit.*, p. 29.

<sup>2790</sup> V. Delteil, E. Genin. *Les nouvelles frontières temporelles* in A. Kashkar et L. Rouban, 2004, *opus cit.*, p. 59.

<sup>2791</sup> O. Cousin. *Travail et autonomie* in A. Kashkar et L. Rouban, 2004, *opus cit.*, p. 32.

premiers mois d'expérience de l'entraîneur ne bénéficient pas d'un concours de circonstances favorables. De ce fait, la pression subie devient telle que l'entraîneur des années 2000 en est conduit à envisager deux issues, comme tout cadre de haut niveau. La première réside dans la contrainte d'identifier en moyenne tous les trois ans un poste qui serait bon pour sa carrière. Pour un entraîneur, cela signifie parfois accepter de ne pas renouveler un contrat, même s'il est couronné de succès, à l'image de Paul Le Guen qui quitte Lyon après trois titres de champion de France consécutifs et plusieurs résultats très honorables en Ligue des champions européenne. La grande différence qui subsiste entre les entraîneurs professionnels et les cadres de haut niveau est la possibilité offerte à ces derniers de sélectionner leur perspective d'évolution, quand les premiers ont plus rarement l'occasion de choisir et plus de difficultés à mener à terme un contrat de trois années au sein de la même équipe. Une deuxième issue qui s'offre aux entraîneurs comme aux cadres est de songer à une mobilité accrue qui leur permette d'envisager une « *carrière sans frontière* »<sup>2792</sup>. A nouveau, les possibilités ne sont pas légion pour les entraîneurs, bien que certaines destinations comme l'Afrique ou les Emirats arabes unis offrent depuis les années 1990 des perspectives potentielles. Mais en tout état de cause, l'inactivité prolongée est à proscrire absolument, dans la mesure où attendre des propositions est impossible à long terme car « *l'individu n'a que rarement les moyens de s'assurer de façon certaine de son maintien dans la liste des cadres à haut potentiel* »<sup>2793</sup>. Si quelques entraîneurs s'octroient parfois le luxe d'un congé sabbatique d'une année ou de quelques mois, ils ne peuvent se permettre de prolonger cette période plus longtemps, au risque de se voir oublier des meilleurs clubs. Didier Deschamps, qui s'est interrompu durant deux années entre 2006 et 2008 en témoigne : « *Je suis lucide. Mes deux années d'inactivité ont rendu les choses difficiles. Je ne suis pas moins sûr de moi. J'ai même plus de certitudes. Mais peut-être que j'ai une liberté financière qui peut faire peur à ces dirigeants car je peux partir n'importe quand* »<sup>2794</sup>. En résumé, de très nombreuses similarités montrent que l'entraîneur professionnel de football peut être assimilé à un cadre à haut potentiel : la quantité de travail fournie, l'obsession de la tâche, les perspectives de carrière, la mobilité, la pression incessante subie. On peut même mentionner les salaires, sachant que la rémunération

<sup>2792</sup> F. Dany, L. Rouban. Les cadres sont-ils nomades ? in A. Kashkar et L. Rouban, 2004, *opus cit.*, p. 93.

<sup>2793</sup> C. Falcoz. Les « cadres à haut potentiel », ou l'obligation de réussite, in P. Bouffartigue (sous la direction de), 2001, *opus cit.*, p. 235.

<sup>2794</sup> Didier Deschamps. *L'Equipe Mag* n° 1411, 1<sup>er</sup> août 2009. Après avoir fait remonter la Juventus en série A en mai 2007, son contrat n'est pas renouvelé, sans doute à cause de ses prétentions financières très élevées. Il est alors très courtisé par de grands clubs français et européens mais aucun accord n'est trouvé. Il devient alors consultant sur RMC et Canal + avant que ses agents ne l'aident à obtenir le poste d'entraîneur de l'Olympique de Marseille en juin 2009.

est le prix de la disponibilité au quotidien qui conduit à s'investir fortement dans le travail<sup>2795</sup>. Les entraîneurs professionnels de football remplissent à nouveau parfaitement dans ces critères. On peut donc les considérer depuis les années 1990 comme des cadres à haut potentiel, qui exercent un « *métier impossible* »<sup>2796</sup>. En effet, encadrer engendre de l'incertitude sur tous les plans. Sur le plan intellectuel, l'entraîneur ne peut jamais être sûr de la justesse d'une analyse, de la réaction d'un subordonné. Sur le plan politique, il n'est jamais certain de ses alliances, de ses soutiens. Sur le plan stratégique, il ne peut jamais garantir l'effet de telle ou telle décision. Enfin, sur le plan personnel, à force de se livrer à une tâche harassante, on ne peut jamais prévoir de façon assurée ses propres capacités de résistance, sa capacité à maîtriser ses nerfs et à subir sans stress excessif des impondérables sur lesquels il a rarement prise<sup>2797</sup>. Les exemples de Gérard Houllier, victime d'un accident cardiaque en octobre 2001 en tant que manager de Liverpool, ou de l'entraîneur d'Auxerre Guy Roux, obligé de subir un double pontage coronarien en novembre de la même année, rappellent que pression et incertitude soumettent les entraîneurs à de rudes charges psychophysiologiques. De surcroît, la relation aux joueurs a connu une nette évolution depuis les années 1980. Si par de nombreux côtés il était possible de comparer l'entraîneur à un ingénieur ou un contremaître dans les années 1930 à 1960, néanmoins il restait difficile de comparer le rapport que l'entraîneur entretenait avec ses joueurs à ceux que l'ingénieur entretenait avec les ouvriers. En effet, l'ingénieur pouvait se targuer de percevoir un salaire bien supérieur à celui des ouvriers, alors que dans chaque équipe plusieurs joueurs gagnaient bien mieux leur vie que l'entraîneur. Cette singularité contribuait à complexifier la situation de l'entraîneur, qui bénéficiait d'une autorité institutionnelle mais pas d'une supériorité financière, rendant parfois les rapports ambigus. Depuis le recours à l'entraîneur dans le football professionnel, il est arrivé parfois que des joueurs contestent son autorité, ce qui pouvait aboutir parfois à son renvoi. Mais en général la situation se réglait au sein du club sans connaître une diffusion tapageuse à l'extérieur. Depuis les années 2000, un évènement a créé un précédent. Mickaël Landreau, gardien de but et capitaine du F.C. Nantes, s'est sciemment servi de la presse lors de la trêve hivernale pour accuser, dans les colonnes de *France Football*<sup>2798</sup>, son président mais surtout son entraîneur Loïc Amisse, principal responsable à ses yeux de la mauvaise

---

<sup>2795</sup> F. Berton, M. Lallement, 2004, *opus cit.*, p. 130. Les auteurs montrent que les cadres les mieux payés, qui constituent 1 % de la population des cadres, ont un revenu annuel supérieur à 76 000, 00 Euros nets en 2002. Le salaire minimum des entraîneurs prévu par la charte du football professionnel 2001-02 est de 15 510 Euros mensuels, soit 176 120 Euro par an.

<sup>2796</sup> F. Mispelblom-Beyer, 2006, *opus cit.*,

<sup>2797</sup> *Ibid*, p. 269.

<sup>2798</sup> *France Football* n° 3064, 28 décembre 2004.

passé dans laquelle se trouvait le club. Cette accusation fait alors grand bruit dans le landerneau du football français, d'autant qu'elle est relayée par les télévisions. Elle aboutit à une rébellion de tous les joueurs nantais contre l'entraîneur à la reprise en janvier 2005, et au renvoi de Loïc Amisse. « *Landreau divise le Football Français* »<sup>2799</sup> titre *France Football*. Quelques-uns des représentants des principales instances du football professionnel sont interrogés sur ce sujet par les journalistes. Philippe Piat, président de l'U.N.F.P., ainsi que certains joueurs approuvent l'attitude de Landreau, même si d'autres footballeurs restent circonspects. Pierre Repellini, directeur de l'U.N.E.C.A.T.E.F., le président de Bordeaux Jean-Louis Triaud, l'entraîneur et président de l'U.E.C.A.T.E.F. Joel Muller Lens, l'entraîneur du Paris S.G. Vahid Halilhodzic, celui d'Ajaccio Rolland Courbis, désapprouvent l'attitude du joueur nantais, et certains de manière véhémente. Ce qui peut paraître un fait divers plus ou moins insignifiant est en réalité une rupture. Jusqu'en 2005, il arrivait parfois que des entraîneurs soient contestés par l'ensemble des joueurs d'une équipe. En plus d'être rares, ces conflits se réglaient en interne et lorsqu'ils étaient portés à la connaissance du public, le problème était déjà résolu par le club. Depuis cette accusation portée par Mickael Landreau, une brèche supplémentaire s'est ouverte pour contester l'autorité des entraîneurs. Dorénavant, les joueurs savent qu'ils peuvent s'exprimer dans les médias pour porter atteinte à l'autorité de celui qui les dirige et rendre publics leurs griefs. Jusqu'alors, les principales oppositions à l'entraîneur se manifestaient dans l'attitude des dirigeants, celle des supporters et celle de la presse. Dorénavant, il lui faut prendre encore plus de précautions vis-à-vis de ses joueurs. Cette nouvelle composante s'ajoute à la complexité des relations qui caractérisent la tâche des entraîneurs, et leur fait subir, comme nous le soulignons, davantage d'incertitude et donc davantage de stress et de pression. On peut se demander jusqu'à quel point le métier d'entraîneur professionnel n'a pas été précurseur et annonciateur de nombreux bouleversements liés au groupe des cadres supérieurs depuis les années 1980. En effet, même lors de la période dorée des cadres qui dure jusqu'au début des années 1970, les entraîneurs français subissent déjà toutes les contraintes, les sources d'instabilité et de pression qui vont se développer de plus en plus dans le monde du travail pour cette catégorie socioprofessionnelle.

Tous ces facteurs ont fait évoluer une fonction dont les contours étaient certes définis dans les années 1930, mais d'une manière assez floue. L'émergence d'une réelle profession a été contrariée par ces bouleversements successifs, qui n'ont cependant pas contrecarré sa

---

<sup>2799</sup> *France Football* n° 3065 bis, 7 janvier 2005.

stabilisation dans le champ de l'emploi. On sait qu'entre 1932 et 1939, trente deux entraîneurs par saison sont chargés de diriger une équipe professionnelle. De là à affirmer que ce petit groupe d'hommes qui officie en France s'est constitué en profession, le pas serait trop vite franchi. En effet, « *une profession émerge quand un nombre bien défini de personnes commence à pratiquer une technique définie fondée sur une formation spécialisée* »<sup>2800</sup>. Les entraîneurs qui exercent en France sont souvent encore d'origine étrangère en 1939. Leur nombre est restreint et souvent on leur a confié la responsabilité d'entraîner au plus haut niveau en raison de leur passé de joueur. Certes, les prérogatives qui cernent leur tâche sont relativement bien définies, surtout en ce qui concerne l'entraînement. Mais il faut attendre qu'une formation spécialisée, qui corresponde aux attentes des spécialistes et soit adaptée à l'exercice du métier d'entraîneur, soit réellement mise en place. En ce sens, le stage national d'entraîneur mis en place en 1941, et sanctionné par un examen qui délivre un diplôme à partir de 1942 constitue un pas en avant remarquable dans la constitution de la profession d'entraîneur, parce qu'il permet d'établir une identité professionnelle forte. « *Les identités professionnelles sont des manières socialement reconnues, pour les individus, de s'identifier les uns les autres, dans le champ du travail et de l'emploi* »<sup>2801</sup>. Obtenir le diplôme d'entraîneur de football et notamment le degré d'instructeur, c'est donc à la fois être en mesure postuler de manière prioritaire dans la recherche d'un emploi relatif à l'entraînement professionnel en football, être reconnu par ses pairs, mais également savoir que d'autres collègues occupent des positions similaires dans l'espace du travail. Bien davantage encore, les qualifications juridiques (ici le diplôme) « *ont toujours un impact sur l'identification et la socialisation des individus, impact qui n'est pas forcément voulu ni maîtrisé* ». Elles se traduisent par l'existence d'un lien qui unit tous ceux qui se reconnaissent une même qualification juridique, et qui crée un réel sentiment d'appartenance qui « *s'identifie absolument avec le lien de fraternité* »<sup>2802</sup>. Ce lien est d'autant plus fort qu'il est réservé à un nombre restreint de lauréats. Si les joueurs professionnels sont en comparaison relativement nombreux à exercer leur métier<sup>2803</sup>, le diplôme d'entraîneur-instructeur compte peu d'élus chaque année<sup>2804</sup>. Mais ce qui est prépondérant dans le stage national, c'est l'adéquation des contenus de formation avec les exigences requises par la pratique professionnelle sur le

<sup>2800</sup> Carr-Saunders et Wilson. *The professions*, 1933. cité par C. Dubar, 1996, *opus cit.*, p. 132.

<sup>2801</sup> C. Dubar, 2001, *opus cit.*, p. 95.

<sup>2802</sup> A. Supiot, 2002, *opus cit.* p. 83.

<sup>2803</sup> On dénombre 878 licences professionnelles délivrées en France en 1938. Chiffres donnés par J.-L. Gay-Lescot, 1991, *opus cit.*, p. 31.

<sup>2804</sup> Le nombre de lauréats ne dépasse pas 30 par session dans les années 1940, 15 dans les années 50 et 7 des années 1960 à 1972.

terrain. « *On ne prétend pas, à Reims, former des joueurs de football. On y modèle des professeurs de football. Ce n'est pas la même chose. Il n'est pas permis à un maître d'ignorer quelque chose de sa profession* »<sup>2805</sup>. Le sentiment d'appartenance est rapidement renforcé par la création d'une Amicale des entraîneurs en 1947. Cet organisme trouve les origines de sa création au cours des discussions informelles menées autour de Gabriel Hanot dans les stages nationaux annuels d'entraîneurs. Il n'a pas les mêmes pouvoirs juridiques qu'un syndicat mais adopte assez rapidement le parti pris de s'ériger en porte-parole de la profession et donc en principal défenseur. Si l'on s'en réfère à la théorie fonctionnaliste de la sociologie des professions, le stage national créé en 1942 et l'Amicale née en 1947 consacrent la naissance d'une véritable profession : « *Ainsi, communauté éthique et savoir scientifique, constituant les deux traits spécifiques d'une « profession » décrite dans une perspective fonctionnelle sont inséparables de la distinction culturelle et de la clôture sociale* »<sup>2806</sup>. Les contenus du stage, délivrés par des experts et en phase avec l'actualité, liés à la nature de l'Amicale et à son objet qui correspondent à cette notion de communauté éthique permettent conjointement à la profession d'entraîneur de s'inscrire dans les critères de définition fonctionnalistes. Du point de vue interactionniste « *la nature même du savoir du « professionnel » est au cœur de la « profession » : il s'agit d'un secret social, confié par l'autorité à un groupe spécifique (□) », lié à « l'existence d'institutions destinées à protéger le diplôme et à maintenir le mandat de ses membres* »<sup>2807</sup>. L'unité de la profession d'entraîneur est donc bien liée à sa spécificité, aux conditions de délivrance de son mandat, à l'accès réservé aux membres qui remplissent des conditions très précises. Cette unité est préservée par un esprit de corps et garantie par ses représentants les plus en vue, qui sont tout d'abord Gabriel Hanot dans les années 1950, puis Georges Boulogne à partir de 1956. « *Ainsi, toute profession tend à se constituer en « groupe des pairs avec son code informel, ses règles de sélection, ses intérêts et son langage communs » et à sécréter des stéréotypes professionnels excluant, de fait, ceux qui n'y correspondent pas* »<sup>2808</sup>.

C'est bien des années 1940 que l'on peut dater l'identification d'une véritable profession d'entraîneur de football. Elle se caractérise aussi par la continuité du recours aux entraîneurs d'origine française que l'Occupation avait imposée par défaut dès 1940. Malgré quelques tentatives ponctuelles de recrutement à l'étranger, cette situation nouvelle au début des années 1950 ne se démentira plus. « *Alors qu'autrefois la nécessité de l'entraîneur était*

<sup>2805</sup> A. Duchenne. Notes sur le stage national de Reims. *France Football officiel* n° 223, 27 juin 1950.

<sup>2806</sup> C. Dubar, 1996, *opus cit.*, p. 135.

<sup>2807</sup> C. Dubar, 1996, *opus cit.*, p. 137.

<sup>2808</sup> E. Hughes, cité par C. Dubar, 1996, *opus cit.*, p. 138.

contestée ou qu'il était fait appel uniquement à des techniciens venus de l'étranger et particulièrement de Grande-Bretagne, aujourd'hui tous les clubs participant au championnat de France professionnel ont un, ou même plusieurs entraîneurs français »<sup>2809</sup>. D'autre part, la constitution d'un réservoir de techniciens formés depuis 1942 permet petit à petit d'imposer aux clubs le recrutement de spécialistes véritablement formés et de ne plus recourir à des solutions à l'emporte pièce, comme cela pouvait être le cas dans les années 1930, lorsqu'il s'agissait de pourvoir un poste, comme c'est le cas à Metz en 1938 au terme de deux journées de championnat seulement. « *M. Kimpton ne dirigera plus l'entraînement du F.C. Metz. Les dirigeants ont, en effet, résilié le contrat qui donnait au coach britannique les pleins pouvoirs pour la préparation de l'équipe. Dorénavant, c'est M. Thomas, secrétaire du club, qui agira comme manager, M. Braconnet s'occupant de la mise en condition physique des footballeurs lorrains* »<sup>2810</sup>. Il est vrai cependant que lors des années d'après-guerre et jusqu'aux années 1990, même si ce fait devient rare, certains clubs professionnels ont cédé à la tentation de faire diriger leur équipe par des personnes non qualifiées, parfois pour des raisons économiques, parfois pour parer au plus pressé dans des situations d'urgence. Mais en chacune de ces occasions, l'Amicale puis l'U.N.E.C.A.T.E.F. a fait valoir ses droits et a pu proposer un règlement à ces procédés illégaux, en s'appuyant sur une liste d'entraîneurs disponibles et en règle<sup>2811</sup>. La nécessité de faire de la propagande pour les entraîneurs, même dans les clubs professionnels, reste tenace jusque dans les années 1950. « *Il est pourtant certain qu'un bon entraîneur améliore considérablement les équipes et assied le club.*

*1. En améliorant les valeurs individuelles (10 à 20 %) sans pouvoir, de toute évidence, faire d'un second plan une vedette.*

*2. en améliorant la valeur collective (20 à 40 %) »*<sup>2812</sup>. Même si ces chiffres ne reposent pas sur des valeurs scientifiquement éprouvées mais plutôt sur des présomptions, ils témoignent de l'utilité reconnue au technicien, seul capable de réaliser l'amalgame des qualités personnelles de chaque joueur afin d'obtenir un rendement supérieur à la simple valeur ajoutée des individualités.

Les caractéristiques de la profession d'entraîneur ne se sont pas démenties, même si bien entendu, comme toute profession, des évolutions ont depuis lors caractérisé son histoire. La création de l'U.N.E.C.A.T.E.F. en 1977, qui se substitue à l'Amicale pour traiter des

<sup>2809</sup> G. Hanot. *France Football* n° 231, 22 août 1950.

<sup>2810</sup> *Football* n° 406, 12 octobre 1938.

<sup>2811</sup> En 1950, un total de 169 entraîneurs-instructeurs aptes à entraîner une équipe professionnelle ont été formés depuis 1942. Ce chiffre s'élève à 236 en 1960 et 289 en 1972.

<sup>2812</sup> G. Boulogne. *France Football officiel* n° 636, 27 mai 1958.

problèmes qui concernent spécifiquement les entraîneurs professionnels à l'exclusion du monde amateur en est l'une des étapes. Mais davantage que le changement de structure destinée à assurer leur protection, c'est dans la rupture orchestrée au sein même de l'U.N.E.C.A.T.E.F. à partir de 2001 par une nouvelle équipe dirigeante que se remobilise la profession, face aux évolutions sociales, mais surtout économiques du football professionnel en général. Les actions concrètes de protection, de défense, de formation continue ont alors contribué à renforcer cet esprit de corps qui caractérise les professions. La mise en place du D.E.P.F. en 1991 a contribué à « fermer la porte aux étrangers », en d'autres termes à évincer d'autres spécialistes qui par l'entremise du B.E.E.S. 3 acquis dans une autre discipline sportive, auraient pu s'immiscer dans l'entraînement professionnel en football sans avoir par ailleurs été eux mêmes des pratiquants du ballon rond. Mais les acquis principaux du nouveau diplôme résident dans son adéquation aux situations concrètes de terrain, dans la prise en compte de l'évolution du professionnalisme qui nécessite dorénavant de maîtriser les langues étrangères, les techniques de communication, les variables tactiques. De surcroît, il s'accompagne d'une primauté toujours plus affirmée de la formation continue, selon le postulat que la sélection par les compétences « crée une exigence supplémentaire pour le salarié, celle d'être responsable de sa productivité, et finalement, de son emploi »<sup>2813</sup>. A ce titre, l'entraîneur professionnel n'a donc d'autre solution que de se plier aux exigences de la formation continue<sup>2814</sup>, en tant que « condition de survie professionnelle »<sup>2815</sup>. Si la D.T.N. en prend certains aspects en main à travers l'organisation de stages de recyclages obligatoires pour valider annuellement le D.E.P.F., si l'U.N.E.C.A.T.E.F. organise annuellement plusieurs types de stages pour les entraîneurs en recherche d'emploi, certaines individualités se remettent perpétuellement en question, à l'image de Guy Roux ou de Jean Fernandez, réputés pour occuper leurs vacances ou leurs temps libres à visiter les grands clubs étrangers pour s'imprégner de leur culture et de leurs méthodes d'entraînement. Si cette prise en compte de la formation continue s'impose avec insistance, elle ne constitue pas pour autant une rupture avec les années antérieures, puisque dès la fin des années 1940, les instructeurs nationaux convoquaient les entraîneurs professionnels à des réunions d'information au siège de la F.F.F. Du début des années 1960 jusqu'au début des années 1980, sous l'égide de Georges Boulogne, se déroulait plusieurs fois par an le même type de rassemblement réservé aux

---

<sup>2813</sup> Lichtenberger, cité par P. Carré. *L'Apprentance. Vers un nouveau rapport au savoir*. Paris, Dunod, 2005. 212

p.

<sup>2814</sup> Sur ce sujet: E. De Lescure. *La construction du système français de formation professionnelle continue. Retour sur l'accord du 9 juillet 1970 et la loi du 16 juillet 1971*. Paris, L'Harmattan, 2004.

<sup>2815</sup> C. Dubar, 2004, *opus cit.*, p. 93

entraîneurs de l'élite, auxquels s'adjoignaient parfois les entraîneurs de Division 2. Mais depuis la création du D.E.P.F. les recyclages ont été rendus obligatoires et conditionnent donc la validité du diplôme. L'évolution de la profession d'entraîneur depuis les années 1990 s'inscrit dans une évolution du travail en termes de professionnalisation, c'est-à-dire de spécialisation des services permettant d'accroître la satisfaction d'une clientèle et de création d'organisations professionnelles pour définir et contrôler « codes d'éthique et de déontologie professionnelle »<sup>2816</sup> qui permet d'accroître le prestige du métier. Elle est plus que jamais indissociable d'une formation spécifique permettant l'acquisition d'une véritable culture professionnelle. Quelle que soit la théorie que l'on examine, quelle que soit la définition que l'on adopte, la visibilité sociale du groupe des entraîneurs est acquise. En effet, même si Claude Dubar écrit en 2003 préférer la dénomination de « groupe professionnel » à celle de profession la communauté des entraîneurs répond bien à sa définition : « J'appelle « groupe professionnel » un ensemble flou, segmenté, en constante évolution, regroupant des personnes exerçant une activité ayant le même nom doté d'une visibilité sociale et d'une légitimité politique suffisantes, sur une période significative ». On peut entendre que ces derniers critères sont tous établis, et que si l'on s'en tient au sens choisi par Dubar, celui de groupe de personnes faisant le même métier, cela « suppose l'existence d'un nom de métier reconnu, partagé, ayant une valeur symbolique forte ».<sup>2817</sup> La profession d'entraîneur professionnel de football s'est établie sur la durée, forte de plus de soixante cinq années d'épreuves surmontées. Elle a résisté à la stagnation du professionnalisme, à sa mise en accusation et aux doutes émis quant à sa propre utilité dans les années 1960. Elle a également acquis une valeur symbolique forte, perceptible à chaque match officiel, alors que chaque supporter, lecteur, spectateur ou téléspectateur s'ingénie à commenter la composition de l'équipe choisie par l'entraîneur et à la reformuler à sa manière. Elle se définit par la pratique de l'entre-soi, qui n'est pas perceptible dans les années 1930, en raison des provenances très différentes des différents hommes qui officient dans les équipes professionnelles et du manque de référence communes, qui n'est pas comblé par des instituts ou des formations propice à forger une appartenance communautaire. Cependant, à partir des années 1940, cet entre-soi, pensé, voulu et initié par Gabriel Hanot et ses compagnons, se manifeste lors des rencontres officielles mais surtout à travers les deux supports incontournables que sont l'Amicale puis le syndicat, et la formation initiale. C'est à travers ces deux entités institutionnalisées que s'identifient les entraîneurs de football, entre eux parce qu'elles leur

<sup>2816</sup> C. Dubar, 1996, *opus cit.*, p. 132.

<sup>2817</sup> C. Dubar, 2003, *opus cit.*, p.51.

permettent de se reconnaître entre pairs, et vis-à-vis de l'extérieur parce que leurs caractéristiques communes influencent la perception qu'en ont les autres familles du football ainsi que l'opinion. «*Si l n'existe pas de profession unifiée, s'il n'y a pas d'unité sociologique observée ou observable dans un groupe professionnel, cela ne signifie pas pour autant l'absence d'une cohérence et d'une cohésion sociale. (□). Cependant la cohésion sociale au sein d'un groupe professionnel n'est jamais définitivement acquise. Si bien qu'il peut exister des enjeux susceptibles de produire des crises au sein du groupe professionnel*»<sup>2818</sup>.

On peut évoquer pour les entraîneurs d'une cohésion et d'une cohésion sociale, qui si elles ont pu connaître quelques variations, ont toujours été recherchées pour défendre leurs intérêts bien spécifiques. Cette cohésion sociale est affirmée, parce que beaucoup d'entre eux ont effectué le même parcours professionnel et partagé les mêmes valeurs au sein de la famille du football. Mais certaines crises, comme celle vécue dans les années 1960 qui questionnait l'efficacité des entraîneurs, ou d'autres moments difficiles vécus à l'intérieur de la corporation ont pu menacer cette cohésion. L'exemple de Guy Roux, qui refuse de quitter son siège d'administrateur de l'U.N.E.C.A.T.E.F. auprès de la Ligue nationale de football en 2001, alors qu'il n'a pas été réélu à la présidence du syndicat qui a donné mandat à Pierre Repellini et Joël Muller pour être ses représentants à la L.F.P. est une illustration des divisions que peut connaître cette profession, qui pas plus que toute autre, n'est à l'abri des querelles de pouvoir. Cependant, on peut affirmer que ses fondements et ses fondations se sont depuis les années 1940 révélés assez solides pour garantir à la profession une unité qui n'a rien de façade.

On le voit, les caractéristiques de l'identité et celles de la fonction d'entraîneur de football s'entremêlent constamment. Nous avons choisi par souci de clarté de dissocier l'une et l'autre dans chacune des parties. Mais chaque famille du football professionnel (entraîneurs, joueurs, dirigeants, supporters, médias) a une représentation particulière de la profession d'entraîneur, qui affecte l'identification de chaque technicien à sa profession. En retour, ce sentiment d'appartenance et l'existence de cette communauté ont des répercussions sur les pratiques quotidiennes des entraîneurs. Enfin, on peut prétendre que les traits évolutifs de la fonction d'entraîneur, liés à leur identification en tant que communauté et profession, ont conditionné leur visibilité médiatique et engendré des impacts non négligeables sur leur image mais également leurs comportements.

---

<sup>2818</sup> P. Charrier. *Sociologie des imaginaires professionnels. Le cas des cheminots*. Paris, éditions Zagros, 2004. pp. 237-239.

Les représentations de l'opinion à leur égard sont influencées par celles colportées par les médias. Comme nous l'avons évoqué, l'action des membres de la presse écrite des débuts du football aux années 1930, éminemment favorable aux entraîneurs, a créé une réception favorable de leur rôle et de leur fonction auprès du public. Cet accueil favorable s'est poursuivi jusque dans les années 1950. « *Mais le public sportif ne s'y trompe pas : il sait que le football a besoin d'entraîneurs et il leur accorde la popularité que quelques dirigeants abusifs cherchent à leur contester* »<sup>2819</sup>. Cependant, à partir des années 1960, la connivence qui existe entre les entraîneurs et la presse nationale spécialisée, qui se traduit souvent par un pacte de non agression réciproque et par un soutien inconditionnel des seconds envers les premiers, commence à s'effriter. Les causes de ces lézardes dans les relations cordiales tiennent à plusieurs facteurs : le climat ambiant de moins en moins propice à l'indulgence envers l'ensemble des acteurs du football français victime de ses mauvaises performances, auxquelles les entraîneurs sont désormais associés ; l'arrivée d'une nouvelle génération de journalistes, qui ne sont plus les missionnaires des débuts du football, à l'image de Robert Vergne, collaborateur à *l'Humanité* avant de devenir journaliste à *l'Equipe* et à *France Football*, et donc moins enclins à défendre à tout prix cette profession ; la personnalité de certains entraîneurs, méfiants et peu coopératifs envers la presse. Malgré tout, les crises passagères se règlent de façon courtoise et l'image des entraîneurs véhiculée dans la presse reste largement positive jusque dans les années 1980, lorsqu'il s'agit de l'ensemble de la profession. Cela s'explique par le peu d'autonomie des journalistes de la presse écrite vis-à-vis des milieux sportifs. Jusqu'à cette période, le journaliste de la presse écrite<sup>2820</sup> est souvent l'ami des sportifs, sur lesquels il ne porte donc pas de regard critique, que ce soit de manière consciente ou non. Dans les années 1980 et 1990 une nouvelle génération de journalistes prône cette recherche d'autonomie qui se traduit, entre autres, par une « *volonté affichée d'impertinence, de distance critique* »<sup>2821</sup>. Il en résulte des conséquences évidentes sur le traitement infligé aux entraîneurs de football : lorsqu'il s'agit de traiter un sujet sur la profession dans son ensemble, la presse écrite est unanime à décréter son caractère indispensable et à apporter son soutien inconditionnel, à l'image de la une de *l'Equipe* : « *Les bancs éjectables* ».

<sup>2819</sup> G. Hanot. *France Football* n° 436, 27 juillet 1954.

<sup>2820</sup> Les commentateurs de télévision, qui ne sont pas considérés par leurs confrères de la presse écrite comme de véritables journalistes, sont restés confinés dans cette attitude de connivence et de proximité avec les sportifs. D Marchetti, 2002, *opus cit.*, p. 79.

<sup>2821</sup> *Ibid.*

« Trois entraîneurs sur les dix-huit que compte la Première Division (Alain Giresse, Faruk Hadzibegic et Henri Kasperczk) ont perdu leur poste, alors que le championnat n'en est qu'à sa dixième journée. Pourtant, une fois sur deux, ce bouleversement ne provoque aucune amélioration des résultats »<sup>2822</sup>. Par contre, lorsque ce sont des cas individuels qui sont traités, le ton change. Certains entraîneurs, en raison de leur caractère, de leur aura ou de leur image sont traités avec plus de ménagements que d'autres. Un entraîneur comme Paul Le Guen personifie le technicien qui ne rencontre pas d'écho favorable dans les médias de la presse écrite<sup>2823</sup>. « Le Guen préférerait-il mourir avec ses idées que survivre avec celle des autres ? (□) Après tout, Guy Lacombe a été limogé pour moins que ça ! »<sup>2824</sup>. Cet extrait, qui concerne un entraîneur qui obtient des résultats très mitigés avec son club du Paris S.G., n'est qu'un exemple de message que peut véhiculer la presse en direction de ses lecteurs lorsqu'il s'agit d'exposer un entraîneur en première ligne. Depuis la fin des années 1990, la presse écrite n'a pas peur de livrer un entraîneur nommément, non pas à la vindicte mais au jugement péremptoire. La mesure n'a plus réellement cours. Les rapports que les entraîneurs professionnels entretiennent avec la presse sont donc passés d'une proximité et d'une connivence liée à la confusion des genres dans les années 1930, à une distance et une absence de modération lorsqu'il s'agit d'isoler un individu particulier. Bien entendu, cette évolution joue dans les deux sens et souvent les sentiments que les entraîneurs éprouvent vis-à-vis de la presse sont de l'ordre de la circonspection ou de la méfiance la plus absolue. Il n'est pas douteux que leur visibilité est devenue telle qu'ils ont bien conscience que tout commentaire sur la façon de jouer de leur équipe, sur la plus petite des décisions, peut affecter l'opinion des lecteurs, comme le révèle Jacques Ferran : « Notre lecteur sait tout. Il se souvient de tout, grâce à nous d'ailleurs, qui le lui rappelons à chaque occasion. (□) Se croyant infallible, il peut également détester, maudire tel dirigeant, tel journaliste, tel entraîneur et surtout tel sélectionneur (□) »<sup>2825</sup>. De ce fait, parce que le football est devenu un « fait social total »<sup>2826</sup>, les entraîneurs sont surexposés médiatiquement, tout comme leurs meilleurs joueurs. Mais la

<sup>2822</sup> L'Equipe, numéro du mardi 27 octobre 1998.

<sup>2823</sup> Paul Le Guen a part exemple reçu symboliquement le prix citron de France Football en décembre 2007. Le prix citron récompense la personnalité jugée la moins aimable, la plus agaçante par les journalistes. Ce prix peut être décerné à un joueur ou à un dirigeant.

<sup>2824</sup> France Football n° 3231 bis, 14 mars 2008.

<sup>2825</sup> Intervention de J. Ferran, ancien rédacteur en chef de l'Equipe. Le journaliste de sport fait-il le public ? Les Cahiers de l'Université d'été n° 19, 2006. Le journaliste et le sport. Responsable(s) ou otage(s). p. 44.

<sup>2826</sup> « Le football n'est pas seulement un jeu ; il constitue un fait social total. Car en l'analysant dans toutes ses composantes ludiques, sociales, économiques, politiques, culturelles, technologiques -, on peut mieux déchiffrer nos sociétés contemporaines, mieux identifier les valeurs fondamentales, les contradictions qui façonnent notre monde. Et mieux les comprendre ». I. Ramonet. Un fait social total. Manière de voir n° 39, mai-juin 1998. Le Monde diplomatique. Football et passions politiques. p. 7.

règle générale, qui délègue quasi-exclusivement aux entraîneurs l'imputation en responsabilité des résultats d'une équipe, ne s'est pas démentie depuis les années 1930. La surmédiation du football conduit donc à une inflation des événements depuis les années 1990, qui s'inscrit dans la recherche perpétuelle de l'évènement. Les titres des journaux fabriquent donc à chaque édition des événements dont *la plupart sont mort-nés* et un état de *surinformation perpétuelle* qui caractérise nos sociétés contemporaines<sup>2827</sup>. Entraîneurs et joueurs en sont parfois les cibles, les victimes ou les acteurs. Pour les premiers, qui sont parfois les porte-parole des seconds lorsqu'il s'agit d'aborder le versant compétitif qui les unit au sein du même club, la connaissance des médias et la maîtrise de la communication sont donc devenues des compétences fondamentales à acquérir pour exercer leur profession.

Celles-ci se surajoutent aux compétences initiales qui étaient souhaitées chez les premiers entraîneurs des années 1920, qui consistaient tout simplement et avant tout à entraîner les joueurs. Pour ce faire, les entraîneurs ont dû composer entre leurs connaissances factuelles, les données empiriques issues de leur expérience et de leurs représentations et les apports scientifiques en nombre croissant à mesure qu'ils investissent le champ sportif. Les premiers entraîneurs professionnels associent des exercices sportifs aux prescriptions hygiéniques et tout en conservant des emprunts à d'autres disciplines sportives et physiques, intègrent des répétitions techniques bien spécifiques au football. Même si la période de l'entre-deux-guerres est celle des balbutiements, des expérimentations et des croyances, elle consacre la primauté de l'entraînement physique sur les autres composantes. Jusque dans les années 1970, cette prédominance ne se dément pas, mais elle est désormais justifiée par des cautions diverses, qui mêlent rationalité empirique et rationalité scientifique. Ce sont surtout les sciences biologiques qui sont questionnées pour justifier le versant athlétique de l'entraînement en football. Cette caution est aussi un moyen employé par les entraîneurs, sous l'égide de l'Amicale, de prouver leur activité et leur dynamisme dans le cadre d'une formation continue qu'ils prennent eux-mêmes en main. Les versants techniques et tactiques de l'entraînement évoluent également, sous la pression conjuguée de l'évolution du jeu et des innovations humaines. Le football devient un jeu de plus en plus rapide et il soumet les joueurs à une pression temporelle plus accentuée : de ce fait, l'entraînement technique sollicite l'utilisation de nouvelles surfaces corporelles qui doivent permettre de répondre à ces contraintes. L'entraînement tactique, s'il garde le même statut, change petit à petit d'aspect : dispensé jusqu'alors essentiellement sous forme de conseils et de séances

---

<sup>2827</sup> P. Nora, 1974, *opus cit.*, pp. 298-299.

théoriques au tableau noir, il commence à partir des années 1960 à s'exécuter physiquement sur le terrain, sous la forme de situations de jeux réduits et de mises en places formelles. Les évolutions ponctuelles relatives à ce versant tactique sont en règle générale inspirées par ce qui se pratique dans les meilleures sélections nationales et les meilleures équipes européennes, dont le style et le système de jeu sont décortiqués par les experts lors de chaque compétition internationale. La période qui s'étend des années 1970 à nos jours perpétue les tendances amorcées jusque là. La différence essentielle par rapport aux périodes antérieures réside dans le fait que les entraîneurs sont mieux formés dans la détection et la remédiation des problèmes, ainsi que dans l'intervention experte sous pression, en situation d'urgence. Ils sont davantage capables d'expliquer et de justifier la cohérence de leurs choix. Ils ont également depuis la fin des années 1980 la possibilité de s'appuyer sur des spécialistes de la préparation physique, ou des adjoints qui possèdent le même diplôme qu'eux et ont donc bénéficié d'une formation aussi solide que la leur. De ce fait, l'évolution de l'entraînement en football depuis la fin des années 1990 va dans le sens d'une plus grande individualisation des contenus, mais également de l'intégration des versants. L'entraînement intégré consiste à mêler sans en privilégier aucun plusieurs aspects : travailler le versant technique et le versant physique ensemble, voire les versants technique, tactique, technique et mental de manière associée. Ce procédé réclame une plus grande mobilisation des ressources des joueurs ainsi que son optimisation, mais requiert également plus d'efforts de la part des entraîneurs dans la conception de l'entraînement. Plus que lors des périodes antérieures, la problématique de l'entraînement exige des choix clairs et concrets, mais également des remises en causes permanentes liées à l'évolution des savoirs et des références scientifiques. Mais en tout état de cause l'intime conviction de l'entraîneur le pousse toujours à effectuer des choix : ceux-ci se réalisent encore et toujours en fonction du passé (l'expérience), du présent (les connaissances en l'état), et de l'avenir (les objectifs et les innovations). De ce fait, la conception de l'entraînement mêle encore de nos jours procédures empiriques et justifications scientifiques. Simplement, le milieu professionnel de l'entraînement en football est devenu beaucoup moins imperméable aux secondes. Les productions techniques issues de l'entraînement en football, *historiquement significantes*<sup>2828</sup>, sont donc soumises à des influences de nature très diverses et s'inscrivent dans un processus ou agissent des *reconfigurations permanentes*, et participent de « *l'éthos de la virtuosité* »<sup>2829</sup>. Il est indéniable que les entraîneurs y participent de façon de plus en plus experte.

---

<sup>2828</sup> L. Robène, 2006, *opus cit.*, p. 22.

<sup>2829</sup> N. Dodier, 1995, cité par L. Robène, 2006, *opus cit.*, p. 23.

Avant de conclure, il reste à souligner une réelle difficulté : celle qui existe et subsistera toujours, d'associer sous la même dénomination des hommes aussi différents que Guy Roux ou Rolland Courbis, Albert Batteux ou Georges Boulogne, Arsène Wenger ou Luis Fernandez. Le danger de généralisation abusive est grand lorsqu'il s'agit de regrouper sous le même vocable un groupe professionnel composé d'hommes dont les idées, les méthodes, les cheminements, les ambitions divergent parfois complètement. A. Prost souligne la difficulté à désigner des *entités collectives*, à « *subsumer un ensemble d'individus concrets et de figurer dans le discours de l'historien comme des singuliers pluriels, des acteurs collectifs* »<sup>2830</sup>. Il nous est apparu, lorsque le cas se produisait, de distinguer les actions ou les volitions divergentes au sein des groupes étudiés. Cependant il faut souligner la part prépondérante prise par les hommes, les pratiquants de terrain, et parfois pas forcément les plus renommés ou ceux que l'histoire du football aura retenu. Consultons le palmarès de « *Trophées du siècle de France Football* » attribués dans la catégorie « entraîneurs » à l'occasion de la sortie du dernier numéro du millénaire<sup>2831</sup>.

« *Meilleur entraîneur* :

1. *Aimé Jacquet*
2. *Albert Batteux*
3. *Michel Hidalgo*
4. *Arsène Wenger*
5. *Guy Roux*
6. *José Arribas*
7. *Jean Snella*
8. *Jean-Claude Suaudeau*
9. *Luis Fernandez et Robert Herbin*
11. *Lucien Leduc*
12. *Roger Lemerre*
13. *Pierre Pibarot*
14. *Gaston Barreau* ».

Il s'avère que les journalistes votant n'ont pas oublié de convoquer l'histoire du football en remontant jusqu'à Gaston Barreau<sup>2832</sup>, même s'ils ont mélangé sans distinction

---

<sup>2830</sup> A. Prost. *Douze leçons sur l'histoire*. Paris, Seuil, 1996. p. 139.

<sup>2831</sup> *France Football* n° 2855, 26 décembre 2000.

<sup>2832</sup> Titulaire de 12 sélections en équipe de France entre 1911 et 1914, Gaston Barreau devient membre du comité de sélection et manager de l'équipe de France en 1919, avant d'en devenir le sélectionneur unique de 1936 à 1945. Il est à nouveau membre du comité de sélection de 1949 à 1956.

aucune les deux fonctions d'entraîneur et de sélectionneur. Au total, cinq hommes ressortent de ce palmarès pour leurs compétences en tant que sélectionneur davantage que pour celles d'entraîneur : Aimé Jacquet, Michel Hidalgo, Roger Lemerre, Pierre Pibarot, Gaston Barreau. Le premier a permis à l'équipe de France de remporter son unique titre de champion du monde en 1998, les deux suivants ont été vainqueur du championnat d'Europe des nations (Euro), respectivement en 1984 et 2000. Quant aux deux derniers, ils restent dans les mémoires collectives des spécialistes parce qu'ils se sont établis à la tête de l'équipe de France sur une durée relativement longue, encore que Pierre Pibarot n'ait réellement été à la tête de l'équipe de France qu'en 1953-54. En ce qui concerne les neuf entraîneurs proprement dits, on constate sans surprise que ce sont les plus titrés d'entre eux qui sont choisis<sup>2833</sup>, et que leur carrière témoigne en règle générale d'une longévité remarquable à la tête de la même équipe, même s'ils ont exercé dans plusieurs clubs différents. De manière assez surprenante, le moins titré d'entre eux est José Arribas avec cependant trois championnats de France remportés à la tête du FC Nantes, mais qui a marqué les opinions pour être l'inventeur du fameux « jeu à la nantaise », auquel les connaisseurs se réfèrent de nos jours encore. Il partage cette dernière place au nombre de trophées conquis avec Luis Fernandez, détenteur d'une Coupe de France et d'une Coupe de la Ligue, mais également de la seule Coupe d'Europe remportée par un entraîneur français, celle des vainqueurs de Coupe avec le Paris S.G. en 1996. Nous avons mentionné à plusieurs reprises des témoignages émanant de ces acteurs essentiels du football français ou les concernant. Cependant nous avons peu évoqué Lucien Leduc, dont la carrière d'entraîneur s'étend pourtant sur plus de trois décennies. Il a remporté quatre titres de champion de France et deux coupes de France, et il est remarquable que son premier titre de champion conquis avec Monaco en 1961 précède de dix-sept années son dernier obtenu avec la même équipe en 1978<sup>2834</sup>. Nous avons occulté son action parce que pendant la période où il obtient ses meilleurs résultats, d'autres entraîneurs occupent une place prépondérante dans les médias : Batteux, Snella puis Arribas dans les années 1960 et Robert Herbin dans les années 1970. Robert Vergne témoigne du rayonnement de Lucien

---

<sup>2833</sup> Le magazine allemand *Kicker Sportmagazin* retient également ce critère dans sa classification des entraîneurs en cinq catégories. La première d'entre elles s'intitule « *Die Titelhamster* » (ceux qui accumulent les titres). La magazine ne prend en compte que les titres de champion d'Allemagne depuis la création de la Bundesliga en 1963, et cite Udo Lattek (8 titres entre 1972 et 1987), Omar Hitzfeld (7 titres entre 1995 et 2008), Hennes Weisweiler (4 titres entre 1970 et 1978) et Felix Magath (3 titres entre 2005 et 2009). *Kicker Sportmagazin* n° 58/29. Woche. 13. Juli 2009.

<sup>2834</sup> Au total, Lucien Leduc remporte quatre championnats de France avec Monaco en 1960, 1963 et 1978 et avec Marseille en 1971, ainsi que deux coupes de France avec Monaco en 1960 et 1963. Ancien joueur professionnel de 1937 à 1951, sélectionné à quatre reprises en équipe de France (1946), il également entraîné Angers et le Servette Genève dans les années 1960, Reims, le Standard de Liège et le Wydad Casablanca dans les années 1990 ainsi que le Paris S.G. en 1983-84.

Leduc: « *L'entraîneur qui fait la gloire de l'A.S. Monaco, Lucien Leduc, est pour beaucoup dans les résultats obtenus par son équipe, et plus encore quant au style qu'il lui a donné* »<sup>2835</sup>. L'exemple de Lucien Leduc prouve qu'il est impossible de mettre en lumière tous les entraîneurs de la même façon, et que certaines carrières dignes d'éloges ne sont pas toujours suffisamment soulignées. De la même façon, des hommes passent à la postérité pour des raisons assez incontestables tandis que certains de leurs collègues en sont exclus alors qu'ils en auraient sans doute été dignes. Le peu de reconnaissance dont bénéficie Georges Boulogne dans la presse après sa retraite et jusqu'à sa mort<sup>2836</sup> est sans aucun doute lié au caractère entier de l'homme et à ses rapports conflictuels entretenus avec les médias tout au long de ses différents mandats officiels. Mais il existe sans aucun doute d'autres techniciens qui ont d'une manière ou d'une autre œuvré pour le football dans son ensemble et pour la profession d'entraîneur en particulier et dont l'histoire et les médias n'ont pas souligné les mérites. Ainsi, un entraîneur comme Paul Frantz dans les années 1960 semble avoir apporté beaucoup plus à la cause des entraîneurs qu'il ne paraît de prime abord. « *Paul Frantz et Jean Prouff sont à la pointe de cette évolution qui doit aider les entraîneurs à sortir de leur routine et d'un trop grand nombre d'idées assez sommairement reçues et rarement vérifiées. Certains d'entre eux ont choisi l'abstention, ce qui ne nous semble pas une cause de progrès. D'autres encore s'enferment dans les tours d'ivoire qu'ils ont créées et utilisent assez souvent l'aphorisme pour fuir le débat constructif. Ce qui est certain, c'est que le stage a marqué la fin d'une époque, celle où toute parole semblait d'évangile* »<sup>2837</sup>. Les écrits des journalistes ne sont pas toujours visionnaires, mais en l'occurrence ces commentaires de Robert Vergne ont été suivis d'effet. Ils démontrent également qu'en toute circonstance les conduites individuelles peuvent se libérer du poids du collectif, et que tout en appartenant à la même profession, les philosophies et les méthodes d'exécution peuvent différer d'un individu à l'autre.

Cette idée pourrait sembler contradictoire avec celle d'établir des profils type d'entraîneurs selon les périodes si nous ne prenions la précaution de préciser que ces profils présentent certaines similarités avec les modèles décrits par P. Arnaud : ils ne sont que l'expression simplifiée du social, afin d'en faciliter l'intelligibilité<sup>2838</sup>. Ils ne prétendent donc pas refléter la diversité des entraîneurs rencontrés, mais simplement décrire leurs caractéristiques principales. Ainsi si l'on devait dresser un portrait-type de l'entraîneur des

<sup>2835</sup> *Football spécial* n° 69, Les cahiers de l'Equipe, 1969.

<sup>2836</sup> *L'Equipe* du jeudi 26 août 1999 lui consacre à peine quelques colonnes (environ 1/8<sup>e</sup> de page sous la plume de Didier Braun dans un article titré : « *Boulogne, à la base de tout* ». Didier Braun est considéré comme l'un des meilleurs analystes du jeu parmi les journalistes.

<sup>2837</sup> R. Vergne. *Football Magazine* n° 67, août 1965.

<sup>2838</sup> P. Arnaud, 1995, *opus cit.*, p. 729.

années 1920 et 1930, on pourrait le caractériser ainsi : étranger, Britannique de préférence, ancien joueur, ayant exercé dans d'autres clubs européens prestigieux, autoritaire. Au quotidien, ses compétences dépendent beaucoup de son pragmatisme et ses méthodes reposent avant tout sur l'utilisation empirique de connaissances accumulées lors de sa carrière antérieure. Lors de la période suivante, le portrait-type de l'entraîneur professionnel du championnat de France de Division 1 entre 1942 et 1972, serait le suivant : Français, ancien joueur professionnel, environ 43 ans, et environ trois années d'expérience professionnelle à ce niveau. Par rapport aux entraîneurs de la période précédente, il a un réel vécu en matière d'entraînement auquel il a été accoutumé en tant que joueur. Il a donc pu se constituer des références et des représentations positives ou négatives par rapport à un ou plusieurs entraîneurs qu'il a côtoyés. De surcroît, il a obligatoirement bénéficié d'une formation de base, qui si elle est restreinte dans le temps, n'en est pas moins adaptée aux exigences de sa fonction. Il reste un entraîneur autoritaire : son prédécesseur de l'entre-deux guerres devait accoutumer les joueurs à l'idée d'entraînement. Lui, par contre, doit les persuader de s'acquitter des devoirs inhérents à l'exercice de leur profession avec tout le professionnalisme requis, et pour ce faire employer la manière forte. La façon dont sa formation initiale est conçue ne fait que le renforcer dans cette idée. Enfin, le portrait-type de l'entraîneur de Division 1, puis Ligue 1<sup>2839</sup> des années 1973 à nos jours peut se définir ainsi : Français, ancien joueur professionnel, 46 ans, trois années et demi d'expérience au plus haut niveau. Au fil des décennies, les traits de caractère se sont diversifiés des années 1970 aux années 2000 : l'autorité se conjugue davantage avec l'écoute, la rigueur avec le dialogue. Pour de multiples raisons liées aux évolutions structurelles et sociétales, l'entraîneur ne peut plus se contenter de faire valoir le rapport d'autorité vis-à-vis de ses joueurs comme c'était le cas lors des périodes précédentes. Il devient donc plus délicat de définir avec précision ses traits de caractère ou sa façon de concevoir ses rapports avec ses joueurs. Il semble qu'il alterne en fonction des circonstances deux types de leadership : le leadership autoritaire pour imposer ses choix et régler les conflits, le leadership démocratique pour expliquer ses choix, solliciter la participation des joueurs et prévenir les conflits. Par rapport à ses prédécesseurs de la période antérieure, il s'est constitué des représentations de l'entraînement en plus grand nombre et sur une plus longue période, puisque dès son plus jeune âge, les médias l'ont soumis à la culture du football en tant que fait social, et que son passé de joueur l'a confronté à un nombre important d'entraîneurs différents. Ses références sont donc plus nombreuses et il peut

---

<sup>2839</sup> Ce changement de dénomination s'effectue en 2002.

effectuer un tri dans les méthodes et les contenus dont il veut s'inspirer. Par contre, sur un autre plan, les caractéristiques de la période plus récente relatives à son expérience du haut niveau sont restées assez stables jusqu'aux années 2000. Elles témoignaient de trois années d'expérience dans l'équipe qu'il dirigeait. Depuis quelques années, ce chiffre tend à se réduire fortement.

Nous ne pouvons conclure sans revenir sur le poids prépondérant pris par un ou plusieurs hommes au cours des trois périodes que nous avons retenu. Gabriel Hanot, après avoir été un des grands joueurs internationaux dans les années 1910, est devenu l'un des journalistes sportifs les plus acharnés à la promotion et à la défense du football, il est l'homme qui milite et œuvre pour le recrutement des entraîneurs dans l'entre-deux-guerres dans les colonnes de *L'Auto*, du *Miroir des Sports* et de *Football*. Après avoir été l'un des principaux instigateurs du professionnalisme, il est sous l'Occupation, l'un des maîtres d'œuvre de la première véritable formation officielle diplômante lors du stage national d'entraîneurs en 1942. Il est considéré comme le « Père Fondateur de l'Amicale »<sup>2840</sup>, alors qu'il n'est pas lui-même entraîneur mais a perçu la nécessité pour les éducateurs de se structurer. Pour l'anecdote, il a également occupé le poste de conseiller technique (sélectionneur) de l'équipe de France de football de 1945 à 1949, tout en étant journaliste à *L'Equipe*. Il met un terme à cette nouvelle confusion des genres en démissionnant de ce poste de sélectionneur après une sévère défaite de la sélection française contre l'Espagne<sup>2841</sup> tout en critiquant vertement les carences françaises dans son quotidien. Gabriel Hanot est décédé en 1968, mais on peut considérer que tout au long des deux premières périodes, par son omniprésence et sa vision de l'organisation du football, il est l'homme qui est à la base des orientations les plus marquées de la profession d'entraîneur.

Le nom de Georges Boulogne s'impose ensuite. Grand admirateur de Gabriel Hanot, Georges Boulogne dans un style différent prend en main les destinées de toute la profession. Alors qu'il n'est pas réputé pour avoir entraîné des équipes de haut niveau, il devient secrétaire général de l'Amicale, dont il a été l'un des membres fondateurs en 1956 puis est nommé instructeur national à la F.F.F. en 1958. Même si son passage à la tête de l'équipe de France de 1969 à 1973 ne s'est pas soldé par un succès, c'est davantage pour ses qualités de défenseur infatigable du football qu'il est réputé, mettant à profit les possibilités que lui procure son poste de D.T.N. qu'il obtient en 1970. Les entraîneurs lui doivent leurs réunions

---

<sup>2840</sup> Titre de la section histoire du site Internet de l'Amicale nationale des éducateurs de football.

<http://www.aefoot.com/>

<sup>2841</sup> Une défaite sur le score de 5-1 le 16 juin 1949.

d'information régulières dès les années 1960 et donc de façon plus ou moins formelle la prise en charge de leur formation continue. Ils lui sont redevables de réflexions constantes menées sur l'évolution de l'entraînement, et des mesures prises en matière de détection puis de formation. Il ne faut pas oublier son rôle prépondérant la signature de la Charte de 1973 qui modifiera de manière très sensible le visage du football français. Georges Boulogne continuera jusqu'à sa mort en 1999 à assurer la double fonction de secrétaire général de l'Amicale ainsi que de l'U.N.E.C.A.T.E.F. Sa production écrite dans les colonnes de *l'Entraîneur français* est régulière et ininterrompue de 1955 à 1999, qu'il s'agisse de préserver l'unité de la profession, d'assurer sa défense, ou de répandre ses convictions parfois philosophico-morales ou de vulgariser de nouvelles connaissances scientifiques.

Sur le terrain proprement dit, quelques hommes ont marqué de leur empreinte leur passage dans le football : Albert Batteux, un des premiers à propager ses convictions en matière de jeu et à s'y tenir que ce soit avec Reims ou avec Saint-Étienne ; José Arribas, dépositaire du jeu à la nantaise qui tranchait avec le football des autres équipes et que ses successeurs nantais ont tenté de perpétuer jusqu'aux années 2000 ; Robert Herbin, qui au-delà des titres glanés avec Saint-Étienne, a fait évoluer l'entraînement en lui apportant plus de rigueur et de constance. « *Ce qui fait la différence avec les autres, c'est sans doute moins le contenu que la régularité avec laquelle les gars s'entraînent, le sérieux qu'ils y mettent* »<sup>2842</sup>. Le stéphanois est aussi l'homme qui a eu le premier recours à un entraîneur adjoint pour le seconder, et qui a instauré une politique d'entraînement spécifique pour les gardiens de but. Gérard Houllier, en sus de sa carrière prolifique dans des grands clubs, a quant à lui été le D.T.N. qui a réussi à imposer aux autorités de l'État l'existence du D.E.P.F., qui consacre spécifiquement une formation de pointe en phase avec les réalités évolutives du terrain. Plus proches de nous, des hommes comme Arsène Wenger ou Guy Roux, avec chacun une approche bien spécifique, ont contribué d'une manière ou d'une autre à vulgariser l'image de l'entraîneur auprès du grand public. Sans doute faut-il mentionner aussi Joël Muller, responsable avec son équipe de direction d'un virage décisif de l'U.N.E.C.A.T.E.F. en 2001, pour que le syndicat redevienne un réel espace d'identification pour tous les entraîneurs qui vivent du football. Mais tous ces hommes sont influencés de diverses manières par leurs collègues, par les échanges informels, par les relations, par les idées, les exemples de dizaines d'autres entraîneurs qu'ils côtoient tour au long de leur carrière, de leurs débuts en tant que joueur jusqu'à la fin de leur carrière dans le dernier club qu'ils dirigent. Ce sont tous

---

<sup>2842</sup> Intervention de Robert Herbin lors de la réunion des entraîneurs de 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> Divisions, 3 décembre 1976. *France Football officiel* n° 1607, 13 décembre 1976.

ces autres entraîneurs, plus méconnus voire complètement anonymes, qui font le football français, qui font évoluer l'entraînement et la profession.

L'étude de l'évolution de l'entraînement est davantage un moyen d'appréhender les difficultés liées à l'exécution de la tâche quotidienne. Si elle a surtout permis d'éclairer les contours de la fonction, elle a également permis de vérifier en quoi les débats autour de la liaison théorie-pratique et du débat scientifiques-praticiens sont pertinents et heuristiques. Enfin, l'étude de l'entraînement permet de montrer en quoi les méthodes et les contenus employés influence les perceptions que le public peut avoir du football, et plus précisément des entraîneurs. Passer d'une absence d'entraînement à un entraînement existant, puis d'un entraînement mené en dilettante à un entraînement exécuté avec conviction, d'un entraînement en quantité insuffisante à un entraînement dosé en qualité et quantité, d'un entraînement qui néglige certaines composantes à un entraînement total et intégré constitue un processus complexe, ininterrompu et toujours inachevé dans lequel les entraîneurs modifient et construisent peu à peu leurs connaissances, leurs savoirs et leurs compétences, grâce à un va et vient incessant entre expérience, empirisme et emprunts scientifiques.

Notre cheminement dans le travail de recherche ne serait pas complet si nous n'évoquions les limites. Il s'avère qu'il existe d'autres sources, que nous n'avons pas exploitées parce que nous en avons eu connaissance trop tard, alors que notre travail était déjà très avancé. Tout d'abord, le fonds cinématographique de l'INSEP peut permettre de visionner des films qui témoignent de la vie sportive, notamment des années 1940 aux années 1970<sup>2843</sup>. Dans la série « Mémoires d'entraîneurs de l'INSEP », les témoignages de Guy Roux et de Joseph Mercier, mais également ceux d'autres entraîneurs de disciplines sportives diverses, comme Maurice Houvion ou André Gardien en athlétisme, Ralph Hippolyte en volley-ball, Daniel Costantini en handball, Gérard Bosc en basket-ball, René Deleplace et Pierre Villepreux en rugby, auraient sans aucun doute permis d'accéder à des informations importantes quant aux convictions des entraîneurs de haut niveau, quant à leur analyse de l'évolution de l'entraînement. D'autre part, un entretien informel avec Pascal Charroin, lors d'un séminaire d'histoire du sport au Centre de recherche et d'Innovation sur le Sport (C.R.I.S.) de Lyon<sup>2844</sup> nous a appris l'existence des carnets d'entraînement d'Albert Batteux, conservés dans le cadre de la création du futur musée de l'A.S. Saint-Étienne. Nul doute que l'étude approfondie de ces documents nous aurait permis de pénétrer plus profondément au

---

<sup>2843</sup> P. Simonet, C. Meunier. Les fonds de l'Iconothèque de l'Institut national du sport et de l'éducation physique (INSEP), in F. Bosman, P. Clastres, P. Dietschy, 2006, *opus cit.*, pp. 250-251.

<sup>2844</sup> Séminaire du 28 janvier 2010. Autour des pratiques fédérales.

cur de la philosophie et des méthodes et procédés d'un des plus célèbres entraîneurs français. Nous n'avons pas pu mener autant d'entretiens oraux que nous l'aurions souhaité. Un rendez-vous avec Marcel Husson, entraîneur du F.C. Metz de 1984 à 1989, a été annulé par deux fois, le second en raison d'une grave maladie en 2009, dont le technicien lorrain se remet depuis. De la même façon, nous regrettons de n'avoir pas eu le temps de solliciter un entretien supplémentaire avec Paul Frantz et avec Robert Herbin qui pourtant auraient été tous deux disponibles, ainsi qu'avec des entraîneurs qui ont évolué lors de la période 1942-1972 dont nous avons récupéré les coordonnées : Jean Prouff et Mario Zatelli qui avaient débuté leur carrière d'entraîneur en 1952, Pierre Flamion en 1957<sup>2845</sup>. Un ou plusieurs entretiens supplémentaires avec Georges Boulogne auraient été nécessaires, car notre première et unique entrevue s'est déroulée en 1998, alors que nous étions loin d'avoir conscience de toute l'étendue du rôle qu'il avait pu jouer dans l'histoire de la profession d'entraîneurs. Enfin, nous n'avons sans doute pas utilisé un panel assez large d'entretiens avec des dirigeants ou des joueurs. De surcroît, si le temps l'avait permis, nous aurions sans doute pu nous livrer à davantage d'études longitudinales, notamment pour cibler avec précision le parcours de chaque entraîneur lors de chaque saison, ou pour définir des ratios tels que le nombre d'entraîneurs utilisés par chaque club professionnel depuis 1932, et la durée moyenne du contrat des entraîneurs utilisés dans chacun de ces clubs. Par la suite, ces données pourraient être corrélées avec la réussite des clubs (leur classement, leur parcours dans les différentes coupes) saison après saison. Cette somme de travail supplémentaire, consommatrice en temps, pourrait se révéler très intéressante.

Nous avons cependant eu recours à des études biographiques et longitudinales, qui permettent de suivre les individus et groupes sur des périodes plus longues et d'introduire des dimensions subjectives pour « *mieux comprendre les stratégies et identités professionnelles, les segmentations internes aux groupes et les phénomènes de mobilisation au travail* »<sup>2846</sup>. Chacune des différentes périodes nous a fourni son lot de sources pour mener à bien nos investigations, même si la dernière, qui débute en 1973, nous a alimenté davantage en occasions d'analyser des données subjectives qui se matérialisent sous la forme d'entretiens.

Notre travail pourrait s'élargir à d'autres perspectives, et en particulier s'étendre à des comparaisons. Les premières d'entre elles concernent les autres disciplines sportives. En quoi les trajectoires et l'histoire des entraîneurs de football diffèrent-elles de celles des entraîneurs de cyclisme ou de boxe, si l'on se réfère à des sports qui sont professionnels de longue date ?

---

<sup>2845</sup> Jean Prouff est décédé en février 2008, Pierre Flamion et Mario Zatelli en janvier 2004.

<sup>2846</sup> C. Dubar, 2003, *opus cit.*, p.59.

En quoi diffèrent-elles de celle des entraîneurs de rugby, de basket-ball, de handball ou de volley-ball, qui appartiennent à la famille des sports collectifs comme le football mais se sont professionnalisés bien après lui ? Une autre perspective envisageable serait de comparer cette profession à l'international, au moment où s'accroissent les flux d'entraîneurs entre nations dans l'Union européenne. Un José Mourinho, Portugais mais entraîneur vedette à Chelsea (Angleterre), l'Inter Milan (Italie) puis au Real Madrid (Espagne), le Hollandais Luis Van Gaal au Bayern de Munich (Allemagne), l'Espagnol Rafael Benitez à Liverpool puis à l'Inter de Milan (Italie), l'Italien Carlo Ancelotti à Chelsea (Angleterre) ou le Français Arsène Wenger à Arsenal (Angleterre) constituent-ils des exceptions, ou ne sont-ils que les figures de proue d'un plus vaste mouvement migratoire ? La situation des entraîneurs en France est-elle spécifique, ou s'apparente-t-elle à celle en vigueur dans d'autres pays ? Et au-delà de l'analyse des flux, quels sont les pays qui offrent des points de comparaison avec la France lorsqu'il s'agit d'étudier l'histoire et l'évolution de la profession d'entraîneur ? Nous avons parfois évoqué sans les approfondir des références citées par le magazine bihebdomadaire allemand *Kicker Sportmagazin*<sup>2847</sup>, qui classe les entraîneurs en cinq catégories lors de son enquête « *Deutschland, deine Trainer* »<sup>2848</sup> : « *Die Titelhamster*<sup>2849</sup>, *die Dauerbrenner*<sup>2850</sup>, *die Feuerwehrmänner*<sup>2851</sup>, *die Wandervögel*<sup>2852</sup>, *die Exoten*<sup>2853</sup>. Pourquoi ces classifications ? Peuvent-elles s'appliquer peu ou prou aux entraîneurs français, et pour quelles raisons ? Telles sont les axes de recherche que nous pourrions suivre à l'avenir.

Si nous n'avons pas suivi ces pistes et nous sommes cantonnés à une étude purement nationale, nous avons utilisé des méthodes issues d'autres disciplines scientifiques et entremêlé plusieurs approches tout en effectuant systématiquement un retour à l'histoire. « *Les groupes professionnels ne sont pas des « professions » séparées, unifiées, établies ou objectives comme risquerait de le laisser penser la tradition « fonctionnaliste » issue de Durkheim ou de Parsons. (□) ce sont des processus historiques de segmentation incessante, de compétitions entre segments, de « professionnalisation » de certains segments, de*

<sup>2847</sup> *Kicker Sportmagazin* est un bihebdomadaire qui paraît le lundi et le jeudi. Il était diffusé à 220 000 exemplaires en 2005, il l'est à 210 000 en 2010.

<sup>2848</sup> Allemagne, tes entraîneurs.

<sup>2849</sup> Les détenteurs de titres. *Kicker Sportmagazin* n° 58/29. Woche. 13. Juli 2009.

<sup>2850</sup> Ceux qui s'établissent dans la durée. *Kicker Sportmagazin* n° 60/30. Woche. 20. Juli 2009.

<sup>2851</sup> « Les pompiers ». « *Ausichtlos ? Nicht für Jörg Berger (64). Oft wurden Trainer wie er nur deshalb geholt, weil es brannte. Ihr Auftrag: Löschen! Sofort!* » (Aucune perspective ? Pas pour Jörg Berger (64 ans). Souvent, les entraîneurs comme lui étaient réquisitionnés uniquement pour cela, lorsqu'il y avait le feu. Leur mission : éteindre l'incendie ! Sur le champ ! ). *Kicker Sportmagazin* n° 61/31. Woche. 27. Juli 2009.

<sup>2852</sup> « Les oiseaux migrateurs ». *Kicker Sportmagazin* n° 64/32. Woche. 3. August 2009. Un entraîneur comme Jörg Berger a connu 13 clubs de Bundesliga ou de 2. Liga, et Peter Neururer 12 clubs.

<sup>2853</sup> « Les exotiques » *Kicker Sportmagazin* n° 66/33. Woche. 10. August 2009.

« déprofessionnalisation » d'autres segments, de restructuration périodique sous l'effet des mouvements du capital, des politiques des Etats et des actions collectives de ses membres. Aucun groupe n'est à l'abri de ces processus historiques »<sup>2854</sup>.

Il est certain que l'histoire de la profession d'entraîneur connaîtra comme tout groupe professionnel des évolutions nouvelles, même si, selon Alain Perrin, elle semble avoir atteint l'ère de la modernité. « Dites-nous ce qu'est un entraîneur moderne !

*Alain Perrin : C'est un préparateur, un catalyseur des qualités des joueurs, un rassembleur des énergies, un révélateur des potentialités. Un entraîneur moderne tient compte des données scientifiques nouvelles, comme la physiologie de l'effort ou l'aide médicamenteuse, il envisage le statut du joueur, sa volatilité lors des deux périodes annuelles de transfert, donc sa non sédentarisation comparativement à l'époque où il réalisait la quasi-totalité de sa carrière dans un ou deux clubs seulement. L'entraîneur moderne, pour le dire simplement, s'adapte à la modernité »<sup>2855</sup>. Il restera, si l'on poursuit cette étude, à étudier comment se traduit cette modernité, comment elle évolue et quelles solutions les entraîneurs professionnels de football ont trouvé pour s'y adapter. La complexité réside encore et toujours dans la prise en compte des interactions toujours variables entre l'environnement physique et humain, entre savoir et intuition, expérience et innovation, tradition et modernité, autonomie et dépendance, local et national, chance et travail, culture et société. Et poser l'histoire de la profession d'entraîneur en objet d'étude, c'est incontestablement s'inscrire dans une posture qui spécifie que « l'histoire culturelle est indissociablement sociale en ce qu'elle s'attache à ce qui différencie un groupe d'un autre »<sup>2856</sup>.*

---

<sup>2854</sup> C. Dubar, 2003, *opus cit.*, p.58.

<sup>2855</sup> Alain Perrin, Gérard Lemarié. *Entraîneur de foot pour quoi faire ? Alain Perrin répond à Gérard Lemarié*. Bruxelles, Mallard éditions, 2002. p. 92. Alain Perrin est l'entraîneur de l'Olympique de Marseille lorsque paraît ce livre en 2002.

<sup>2856</sup> A. Prost. Sociale et culturelle, indiscutablement, in J.-P. Rioux, J.-F. Sirinelli, 1997, *opus cit.*, p. 137.

# **ANNEXES**

Entretien avec **Georges Boulogne**, le 28 octobre 1998

Georges Boulogne est né en 1917. Il a été le secrétaire général de l'Amicale des entraîneurs de 1956 à son décès en 1999, ainsi que le secrétaire général de l'UNECATEF 1977 à 1999. Il a également été sélectionneur de l'équipe de France de 1969 à 1973, et DTN de 1970 à 1982. Après cette date, bien qu'à la retraite, il a continué à s'investir dans les instances du football français, et à venir quotidiennement à son bureau situé au siège de la FFF, au 47 avenue d'Iéna à Paris.

*L'entretien se déroule dans le bureau de Georges Boulogne, au siège de la FFF, 47 avenue d'Iéna, à Paris.*

LG : Quels souvenirs conservez-vous de vos années de pratiquant, en tant que joueur ?

GB : Nous disputions uniquement des parties d'entraînement. L'entraînement collectif proprement dit n'existait pas. Le jeu nous servait d'entraînement.

LG : Quel a été votre parcours au sein de la FFF ?

GB : En 1958, j'ai été nommé instructeur national de la FFF. Ma mission consistait à définir une méthode d'entraînement et définir un plan d'application de cette méthode. Il faut dire qu'il n'existait pas en France de méthode reconnue. Les meilleures équipes françaises se préparaient par le biais de matches d'entraînement et la pratique de la course à pied. L'entraînement n'était pas considéré tel qu'il l'est aujourd'hui.

LG : Quelles étaient alors vos références scientifiques ?

GB : En fait, j'ai été interpellé par la lecture du livre d'Alexis Carrel, L'homme cet inconnu. Pour moi, c'est un ouvrage de référence qui traite de la faculté d'adaptation de l'organisme à l'effort.

LG : Quelles étaient vos perspectives en arrivant à la FFF ?

GB : Le football français devait remplir pleinement sa mission éducative : éduquer la masse des jeunes Français, et en même temps dégager une élite.

LG : Qu'est-ce qui a permis la définition d'une méthode d'entraînement ?

GB : C'est la définition des moyens. Des terrains en nombre suffisant, et surtout des terrains éclairés (ce qui constituait en soi une mini révolution, puisqu'on gagnait la moitié de l'année). Ainsi on a pu résoudre le problème du temps d'entraînement. Des ballons en nombre suffisant également, un pour deux ou mieux, un par joueur. Il s'agissait de combler le retard accumulé par rapport à d'autres pays, notamment ceux qui fonctionnaient en journée continue. Mais avant tout, il s'agissait de former des éducateurs.

LG : Comment les joueurs ont-ils réagi ?

GB : Il a d'abord fallu valoriser l'entraînement, qui auparavant été conçu comme une corvée. La multiplication des ballons dans les clubs a joué un rôle important.

LG : Quel était le programme de formation ?

GB : Tout d'abord, faire comprendre que pour faire partie de l'élite, pour être professionnel, il fallait apprendre sa formation. Il fallait donc faire admettre que dès l'âge de 16 ans, on pouvait rassembler des jeunes joueurs pour en faire des professionnels. Il a été nécessaire de batailler pendant 4 ou 5 ans pour faire adopter l'idée d'un centre de formation aux clubs professionnels. Ces derniers se sont vus dans l'obligation de créer ce centre de formation dès la saison 1973/74. L'INF de Vichy avait déjà vu le jour. Les centres de formation ont contribué à l'évolution des infrastructures, en nécessitant la création de nouveaux terrains. Par rebond, des compétitions ont vu le jour pour des joueurs de plus en plus jeunes.

LG : Comment a évolué la situation des entraîneurs ?

GB : Le premier stage d'entraîneurs a été créé sous l'impulsion de Gabriel Hanot en 1929. En 1946, le statut des clubs utilisant un entraîneur a été mis en place. En 1948, l'obligation de posséder un entraîneur a été généralisée pour les clubs de division d'Honneur. A l'époque, la division d'honneur était la troisième division française par ordre d'importance. Ces

dispositions ont créé des habitudes qui se sont généralisées, et des emplois. Le but était d'améliorer le niveau du football français.

LG : Cette situation a-t-elle contribué à renforcer le statut de l'entraîneur ?

GB : Un petit peu, puisque auparavant, on pouvait limoger l'entraîneur encore plus facilement. En effet, on le payait souvent de la main à la main. En 1973, on a enfin incorporé le statut de l'entraîneur dans la charte des footballeurs professionnels sous la forme d'une convention tri-partite entre joueurs, dirigeants, entraîneurs.

LG : Quelles étaient les obligations des entraîneurs ?

GB : Le métier s'est construit par les stages, les réunions, les conférences, mes compétences de ceux qui donnaient aux autres des informations.

LG : Qu'est-ce que le Brevet d'Etat d'éducateur sportif ?

Le Brevet d'Etat d'éducateur sportif a été créé par la loi du 6 août 1963. Il s'agissait d'enseigner une activité sportive contre une rémunération. Cette création a contribué à donner de l'importance aux entraîneurs. En même temps, on favorisait la réinsertion des anciens joueurs, puisque la formule de l'examen était ainsi faite qu'on ne pouvait l'obtenir si on n'avait pas été soi-même un ancien joueur. Ce Brevet d'Etat répondait à une certaine logique : si on imposait aux clubs des entraîneurs, il fallait en retour leur fournir des entraîneurs qualifiés.

LG : Quelles sont les évolutions réglementaires, techniques ou tactiques, qui ont contribué à modifier l'entraînement ?

GB : La modification du hors-jeu, qui au début du siècle bloquait le jeu en profondeur, en permettant à 3 défenseurs d'être entre le but adverse et le ballon. Le hors-jeu avec présence de deux défenseurs seulement a permis la création d'espaces en profondeur. Cette modification a amené la défense à réagir, en se plaçant en M, ce qui a donné le W.M. Le 4-2-4 proposé par le Brésil en 1958, lors de la Coupe du Monde en Suède, constitue à mon sens une véritable innovation. C'était en réalité un 1-4-3-3 qui combinait défense individuelle et défense de zone. Tous les systèmes de jeu actuellement en vigueur découlent de là.

LG : Quels sont les points communs entre l'entraîneur d'aujourd'hui et l'entraîneur de 1925 ?

GB : Il a toujours été responsable des résultats.

LG : Quelles garanties peut avoir un entraîneur face à la précarité de son métier ?

GB : Quasiment aucune. Cependant, il peut adhérer à l'UNECATEF, qui est le syndicat national des entraîneurs. En 1947, les entraîneurs français ont fondé leur première amicale. La fondation de l'UNECATEF date de 1977. Elle fait suite à la création, au sein de l'Amicale des entraîneurs, d'une association des entraîneurs professionnels entre 1973 et 1977. Dorénavant, l'UNECATEF regroupe entraîneurs des clubs professionnels et amateurs.

LG : Je vous remercie. Sera-t-il possible de vous re-solliciter pour un entretien ultérieurement ?

GB : Bien sûr, avec plaisir.

Carlo Molinari est né en 1933. Il est champion de France de moto-cross à 3 reprises entre 1952 et 1955. Il lui arrive de s'entraîner avec les footballeurs du F.C. Metz pour entretenir sa condition physique. Il gère une entreprise de concession de poids lourds dès l'âge de 24 ans, et est un fidèle supporter du F.C. Metz. En 1967, il devient président du club et le restera jusqu'en 2009, à part une interruption entre 1978 et 1983. Il reste président d'honneur du club en 2010.

*L'entretien obtenu grâce à Denis Schaeffer, directeur pédagogique du centre de formation, se déroule dans le bureau du Président, au siège du club.*

LG : Vous rappelez-vous de tous les entraîneurs que vous avez côtoyés en tant que président ? Et ceux d'avant ?

CM : Oui, de tous □ ça remonte à Saggiero, qui était mon entraîneur personnel quand je faisais du moto-cross, Rummelhardt, Veinante, Nagy □ Depuis le début, déjà, grâce au président Herlory, le FC Metz avait la réputation d'être un club sérieux, et d'avoir des entraîneurs de renom.

LG : Quelles différences entre les entraînements professionnels des années 50-60 et les entraînements actuels ?

CM : Ça n'a plus rien à voir ! C'est le jour et la nuit ! A l'époque, il y avait au maximum une heure et demie par jour, les jours d'entraînement □ Et encore, c'était plutôt de l'entretien que de la préparation foncière. Avant, l'entretien foncier, à part le footing de début de saison, ça se faisait une fois par semaine. Aujourd'hui, on a le souci du détail. Chaque détail est important. A l'époque, il n'y avait que 15 ou 16 joueurs dans l'effectif. Le club qui alignait 18 joueurs dans son effectif, c'était un club très riche. Il faut dire qu'on jouait à 11, les remplaçants ne rentraient pas.

LG : Y a-t-il maintenant un staff d'entraîneurs ?

CM : Oui, le staff actuel comporte 4 entraîneurs. L'entraîneur principal, son adjoint, l'entraîneur des gardiens et le préparateur physique. Tous les détails sont pris en compte. Même le joueur blessé, il travaille le haut du corps. Aujourd'hui, on est passé au stade de la Formule 1, alors qu'on était des garagistes de quartier. Où, si vous voulez, on est comme Prost chez Mc Laren, par rapport à un agent chez Peugeot

LG : Quel est l'intérêt d'avoir un staff ?

CM : Eh bien forcément, c'est la recherche permanente du perfectionnement. C'est plus vite, plus haut, plus longtemps. On veut obtenir les meilleurs rendements.

LG : Avez-vous au F.C. Metz des infrastructures suffisantes ?

CM : C'était un peu juste en 96/97. Mais depuis 1995, il y a eu une amorce de mise en place de structures à Metz. Mais il manque 1 ou 2 terrains et un synthétique couvert de 60 par 40. Avant, le centre de formation, c'était à Vaux, il n'y avait même pas de terrain. On n'avait que le terrain de l'autoroute, et le stabilisé en cas de mauvais temps. C'était une catastrophe ! Le nombre de blessures que ça a pu occasionner. Aujourd'hui, on a une salle de musculation ultra-sophistiquée, avec une clé et un programme personnalisé pour chaque joueur, une boîte noire. Ça nous a coûté 600 000,00 francs. Mais c'est vrai que de 67 à 94, qu'est-ce qu'on a pu utiliser le stabilisé.

LG: Pensez-vous que l'instabilité des entraîneurs professionnels est irrémédiable ?

CM : Les entraîneurs sont de plus en plus exposés. Prenez le classement, des 8 derniers clubs en D1, les 8 ont changé d'entraîneur en cours de saison.

LG : Qu'apporte ce changement d'entraîneur ?

CM : A mon avis, il ne donne pas de résultat immédiat. Mais c'est bénéfique à moyen terme. Mais bon, la durée moyenne d'un entraîneur dans un seul club, ce n'est pas plus de 5 ans, maximum, mais c'est le reflet de la vie sociale. Actuellement, la mobilité, c'est quelque chose qu'il faut intégrer dans sa vie. Regardez, un préfet : il est nommé pour 5 ans au maximum. C'est la même chose dans l'industrie. Il n'est pas rare qu'il y ait des mouvements de cadres

supérieurs au bout de 5 ans. Le but, c'est de casser les habitudes, d'apporter des idées nouvelles. Bien sûr, il peut y avoir des inconvénients, notamment si la personne souhaitée n'est pas ad hoc par rapport au poste souhaité, ou si elle n'apporte pas les changements escomptés.

LG : Avez-vous des anecdotes, concernant les entraîneurs ?

CM : Eh bien les entraîneurs avant, faisaient leur métier avec une forme de décontraction. Jules Nagy, il voulait surprendre les joueurs, il faisait des paris. Il pariait des tournées de bières, on buvait plus de bière que de coca à l'époque. Il pariait contre un joueur sur une course de 100 mètres, mais lui, ne faisait que 50 mètres, mais sur une seule jambe. A votre avis, qui gagnait ? Je pense que chaque entraîneur fait des formes de pari, pour entretenir l'esprit sportif. Il recherche la gagne, la motivation, il peut parier n'importe quoi, un repas, un restaurant.

LG : Quelle est la place du capitaine par rapport à l'entraîneur ?

CM : Le capitaine est toujours l'homme de confiance de l'entraîneur. Dans les sports collectifs, l'ambiance des vestiaires est fondamentale. Pendant la semaine, on cultive un état d'esprit, on peut le vérifier facilement. Le capitaine, il est là pour entretenir cet état d'esprit surtout dans un club comme Metz, il y a obligation d'obtenir un climat, il est impossible qu'on ait un climat délétère ou altéré. Pour rechercher une performance contre une grosse cylindrée, on est obligé d'être positif. C'est même de plus en plus vrai. Le football, c'est une école de la vie extraordinaire, ça donne une véritable connaissance dans les hommes, un éclairage phénoménal sur l'être humain, ses qualités. Et puis, on a la possibilité d'élargir ses connaissances par rapport aux autres dirigeants, à la Ligue, aux petits et moyens clubs. C'est un milieu qui permet une élévation sociale phénoménale. J'y ai rencontré des hommes de très grandes qualités, mais les trois qui m'ont le plus marqué, ce sont Jean Sadoul, Fernand Sastre, et Jacques Georges. Et au niveau politique, Monsieur Touffait, qui était procureur général de Paris, et des hommes politiques comme Jacques Chirac et Laurent Fabius. Oui, socialement, c'est quelque chose de phénoménal. Localement, j'ai des relations avec Jean-Marie Rausch, Philippe Leroy, Gérard Longuet, Philippe Seguin. J'ai un tissu social de connaissances.

LG : Etes-vous médiatisé ?

Oui, forcément, on est connus de gens de tous bords. Avec le mauvais côté, par exemple, des lettres anonymes, c'est moche, détestable sur moi, l'entraîneur, les joueurs. Elles vont directement au panier.

LG : Votre position est-elle moins instable que celle de l'entraîneur ?

CM : Non, mais le président se retrouve aussi sur la sellette. Si l'équipe gagne 2 matches, on est un héros, si elle en perd 2, on est le roi des cons. Mais je pense qu'en football, il y a moins de déceptions qu'ailleurs.

LG : Les contrats des entraîneurs leur assurent-ils une protection ?

CM : C'est une convention collective. Après, lorsqu'on se sépare d'un entraîneur, au bout de quelques mois ou quelques années, on essaie de trouver un arrangement, un terrain amiable. Mais vous savez, la séparation est physique, pas forcément financière. Savez-vous qu'il y a eu 27 entraîneurs au F.C., seulement.

LG : Non, je ne savais pas. Je vous remercie.

Entretien avec **Paul Frantz**, 31 octobre 2001

Paul Frantz est né en 1927. Il n'a jamais été joueur professionnel mais a évolué à un bon niveau dans les rangs amateurs. Enseignant d'éducation physique au CREPS de Strasbourg dans les années 60, il entraîne parallèlement le Racing Club de Strasbourg de 1964 à 1966. Il devient par la suite manager du club allemand de Karlsruhe, puis revient à Strasbourg de 1968 à 1972, puis de 1975 à 1976. Il exerce ensuite ses fonctions à plein temps d'enseignant en EPS à l'UFR STAPS de Strasbourg. Bien que retraité depuis plus de deux décennies, il est toujours actif dans les instances du football et en particulier au sein de la Ligue d'Alsace de football.

*Paul Frantz a fait partie de mon jury de soutenance du mémoire de DEA en décembre 1999, à l'invitation de Alfred Wahl et André Rauch. A cette occasion, nous avons pris des contacts pour un éventuel entretien. Ce dernier se déroule à son domicile, dans sa maison de Oberhausbergen.*

LG: Quels étaient vos conceptions de l'entraînement dans les années 60 ?

PF : A l'époque, en 64 au Racing, je suis arrivé avec des notions, disons « futuristes » de l'entraînement. J'étais jeune prof au CREPS, et j'avais des idées sur le football, aussi bien sûr sur la préparation athlétique, que sur la technique et la tactique : le rôle psycho-moteur des joueurs. Et puis, sur l'organisation de l'équipe, c'est-à-dire le rôle socio-moteur des joueurs.

LG : Je crois savoir que vous aviez des fonctions à la D.T.N. ?

Oui, j'ai été pendant 8 ans, à partir de 61, cadre aux stages nationaux. J'étais adjoint de Georges Boulogne à la D.T.N. Bon, j'avais été major du stage 3<sup>ème</sup> niveau en 57. Je m'occupais des formateurs 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> niveau.

LG : Quel était votre rôle exact durant les stages ?

PF : J'ai succédé à Auguste Listello, qui s'occupait de la préparation physique. A la base, c'était un athlète, et sa conception de la préparation était trop générale pour moi. J'ai voulu introduire de l'enthousiasme, des jeux. Je me suis posé la question du rôle spécifique que

devait avoir la préparation physique en football. Alors, j'en ai déduit que plusieurs secteurs devraient être travaillés : 1. la musculation spécifique, 2. la vitesse spécifique, 3. l'adresse spécifique, 4. la force spécifique et j'ai voulu raccrocher le ballon à ces problèmes, car même si on le quitte pour la musculation spécifique, il était indispensable de s'en servir dans la préparation, n'est ce pas ? J'ai introduit l'isométrie, qui est la seule forme de musculation qu'on utilisait au Racing. La nuque, les abdos, les cuisses (surtout les adducteurs à cause des pubalgies, mais aussi les ischios et les quadriceps). Et pour tous ces groupes musculaires, on faisait un étirement après chaque exercice de musculation. Ca aussi c'était nouveau, parce qu'il y avait des fois des étirements, mais avant la musculation. Moi, j'ai rectifié le tir. J'ai cherché à lier le comment et le pourquoi. Le pourquoi, c'est la physiologie. Un joueur qui a un cœur musclé a des avantages sur son voisin. Par exemple, René Hauss avait 42 battements à la minute. Si tu augmentes l'effort, même si tu doubles, tu ne montes qu'à 84. Celui qui a 60 au repos passe à 120. C'est la limite entre la résistance et l'endurance mais si tu triples, l'un est en plein régime, mais l'autre explose. C'est là qu'on arrive au comment. Le comment, c'est l'interval-training. Pour ça je me suis inspiré de Gerschler. Et aussi de Lyne. Mais même dans l'interval-training, vous connaissez, hein, vous êtes professeur d'EPS, tout doit se faire avec ballon. Tout ça, je l'ai expliqué à mes joueurs, et aux futurs entraîneurs dans les stages : j'ai eu Hidalgo, Roux, Fontaine, Jacquet, Lemerre. Vous voyez, l'isométrie, ça existe toujours. Et les étirements après la musculation aussi.

LG : Ceci pour la préparation physique. Et pour la tactique et la technique ?

PF : Pendant le stage, je demandais aux candidats : Quel a été votre meilleur entraîneur ? Que vous a-t-il appris ? Quelqu'un comme René Hauss<sup>2857</sup> me répondait : Veinante ! Et d'autres : Nicolas ! et tous se contentaient de citer et recopier l'entraîneur qui avait eu du succès. Pour René Hauss, c'était ceux qui l'avaient fait remonter en Division 1. Moi, j'ai voulu amené le débat sur un autre terrain. Je voulais inculquer aux joueurs des notions de psychomotricité. Une fois qu'ils avaient la base physique, là-dessus on peut développer la technique, et après l'organisation. Il fallait que les joueurs évoluent intelligemment.

---

<sup>2857</sup> René Hauss est joueur au R.C. Strasbourg de 64 à 66 sous les ordres de P. Frantz. Il reçoit son diplôme d'instructeur au stage national de 1966. Emile Veinante est l'entraîneur qui fait remonter le R.C. Strasbourg, où Hauss est joueur, en 1961.

LG : Les joueurs n'étaient donc pas intelligents ?

PF : Ils étaient super-intelligents, mais c'est une intelligence psycho-motrice. Donc l'entraîneur ne peut rien leur apprendre, mais les améliorer. Euh □ Par exemple, au stage national, il y avait des exercices type. Du style : le demi passe à l'ailier, l'ailier conduit le ballon, et centre au premier ou au deuxième poteau pour l'avant-centre qui attend le ballon. Cette conception me rebutait, car elle va à l'encontre du principe de création en football. Comment l'améliorer ? C'est l'appel du ballon. Il faut des solliciteurs, qui proposent des solutions. C'est eux qui commandent l'action, et le possesseur du ballon, lui, il choisit. Ou plutôt, il obéit dès qu'il a choisi. Avec cette conception, ce n'est pas possible d'arriver au stage avec 10 combinaisons défensives toutes prêtes, et surtout 15 combinaisons offensives. Avec cette conception, ce n'est plus possible de traiter 15 combinaisons □ La combinaison a-b-c-d- etc □ Alors, quel est le dénominateur commun à chacune ? A votre avis ? □ Eh bien c'est l'appel de balle. Le possesseur a besoin de signaux, de propositions. Quand les propositions sont multiples, il choisit. Et dans une équipe qui tourne bien, il a plusieurs choix, et dans l'esprit, il n'y a pas de balle perdue □ sauf à cause de problèmes de technique. En fait, le ballon circule □ C'est ça, c'est la circulation. Dans l'entraînement, l'accent, je le mettais sur le bon signal. Le choix est bon si le signal est bon. Mais il faut du mouvement. Alors, j'ai introduit la passe à 10, sous forme de 4 contre 2, puis 4 contre 3 et 4 contre 4 sur une moitié de terrain, avec un décompte des points. Si les joueurs faisaient un une-deux, un point. Pour une déviation 2 points. Pour une passe longue, 3 points □ et ainsi de suite. En fait, c'est le développement de la psychomotricité du joueur de football. J'ai aussi introduit la passe en retrait. C'était novateur à l'époque. C'est comme le fauve qui tourne devant sa proie □ oui, c'est ça □ il faut être patient, et attaquer au bon moment.

LG : Y a-t-il eu des équipes françaises qui, hormis Strasbourg, appliquaient ces principes ?

PF : Nantes ! Oui Nantes, d'abord avec Arribas, puis avec Suaudeau □ Nantes, c'est la créativité. A mon avis, leur style, c'était aussi en réaction aux enseignements du stage national.

LG : Quel est le rôle de l'entraîneur dans l'organisation de l'équipe ?

PF : Mon idée, c'est : « Qu'est-ce qui a fait avancer le football ? ». Quel rôle peut avoir l'entraîneur là-dedans ? En fait, la réponse, c'est de toujours rééquilibrer l'attaque par rapport à la défense ! Et comme l'attaque trouve toujours des choses nouvelles, la défense réagit et s'améliore. Moi, j'ai été le premier en France à introduire le libero, j'ai été fusillé pour ça. C'était mal accepté en France. Mais attention, un libero qui attaque, et avant tout le monde. L'idée de départ, c'est que la meilleure attaque, c'est la défense, contrairement à ce que tout le monde avait toujours dit. En effet, l'attaque elle ose si derrière, il y a une défense très solide □ il faut un jeu défensif très solide □ Il y a des moments, dans la saison, où l'on marque très peu, puis l'attaque prend le pas □ Tout ça c'est de l'organisation. Et la défense, on peut l'organiser, grâce au placement des joueurs. Le football évolue grâce au jeu défensif. Actuellement, vous avez un jeu défensif plus important que le jeu offensif. Les points forts, c'est récupérer le ballon le plus vite possible, et jouer très haut, pour organiser la récupération collective. C'est un jeu fatigant, mais nécessaire. Alors, il faut faire attention aux temps forts, mais aussi à la récupération □ Au niveau technique, je pense que ce que j'ai surtout amené au football, c'est l'entraînement avec le ballon. Tout doit se faire avec le ballon, l'important c'est le ballon. En professionnel, il faut une journée, au moins une, pour la préparation physique, mais même là, tout doit se faire avec le ballon. Je crois que j'ai introduit les 4 contre 4, je mettais des buts de hand-ball, on jouait avec l'axe central.

LG : Percevez-vous des changements par rapport à l'époque où vous entraîniez ?

PF : Oui, à tous les niveaux. On ne peut plus faire jouer. Il faut jouer pour gagner. Il faut faire le plus efficace possible, comme au tennis, jouer pour gagner. A mon avis, les entraîneurs de Division 1 s'appuient sur un schéma de ce type. Vous permettez ? (*Il emprunte une feuille, trace un schéma qu'il commente*). A la base, la préparation physique. C'est le joueur-athlète. Au dessus, la technique et la tactique. C'est la relation du joueur avec le ballon, avec ses partenaires, et contre ses adversaires. Au dessus, c'est l'organisation de toute l'équipe. Tout est basé sur la communication des joueurs entre eux. Le 1<sup>er</sup> niveau, c'est la constitution du joueur, le travail de l'adresse, la vitesse, la résistance, l'endurance, la force □ C'est là où peuvent se greffer les problèmes du dopage, des combinaisons bio-chimiques. Le 2<sup>ème</sup>, c'est là où interviennent les programmes moteurs □ Au 3<sup>ème</sup>, les questions motrices □

LG : Qu'est-ce qui est difficile dans le métier d'entraîneur ?

PF : Ce qui est fatigant, c'est de ne pas pouvoir corriger les erreurs et tous les défauts. Mais ça dépend de l'approche qu'on a. Un joueur, il faut le prendre avec ses points forts, c'est avec cela qu'il joue. C'est mieux que de mettre l'accent sur ses erreurs. Chacun a quelque chose que l'autre n'a pas, et chacun cultive ses points forts

LG : Merci infiniment.

Entretien avec **Thibaut** Dagonne, Directeur de l'UNECATEF, Administrateur de l'Amicale des Entraîneurs, 12 septembre 2002

Thibaut Dagonne n'est pas un joueur de football ni un entraîneur. Il est juriste et co-directeur de l'UNECATEF depuis 2000.

*L'entretien se déroule au siège de l'UNECATEF, dans les bureaux de la FFF, au 47 avenue d'Iéna à Paris.*

LG : Qu'est-ce que l'UNECATEF ? Quelle différence avec l'Amicale ?

TD : C'est un syndicat pour les professionnels. Sa vocation est de défendre tous les entraîneurs professionnels, ceux qui sont rémunérés au moins au SMIC. Tandis que l'Amicale réunit tous les éducateurs diplômés par la Fédération, qui souhaitent y adhérer.

LG : Quel est votre rôle en tant qu'administrateur ?

TD : C'est de donner une impulsion. J'ai plusieurs projets. Le premier, c'est de développer le côté conseil : au niveau social, quelles démarches effectuer, par rapport aux organismes sociaux, comment faire par rapport aux complémentaires retraite, ce genre de conseils. Ensuite, le côté services : on a un projet d'impulser un institut de formation aux métiers d'entraîneurs, à partir de 2003, avec des modules transversaux aux métiers d'entraîneurs, dans différents sports. Pour l'instant, avec le DEPF, la FFF, à travers la DTN, a le monopole de la formation technique. Mais il manque des aspects à la formation. Par exemple, le manager général du club, il a bien des besoins en coaching, en langues, et surtout avec l'ouverture des frontières, en informatique, en psychologie. Ce sont des besoins transversaux. Mais il nous faut un levier financier. On va être obligé de définir une répartition des droits financiers avec la Ligue. Les joueurs ont leur convention, ils touchent des droits commerciaux depuis 88, mais l'UNECATEF n'en a jamais eu.

LG : Vous occupez-vous des contrats des entraîneurs ?

TD : L'UNECATEF a été créée en 77. Et depuis 20 ans, il y avait toujours le même contrat type. Depuis un an, on l'a remanié pour tous les entraîneurs et préparateurs physiques, y compris ceux qui sont à l'étranger, même ceux en dehors de l'Europe des 15. On a 69 entraîneurs diplômés d'Etat à l'étranger, et sur les 69, on assure à peu près 85% de suivi. On les aide dans la négociation, le statut fiscal social, la complémentaire santé, on regarde s'il y a une éventuelle convention bi-latérale entre le pays en question et la France. On sait par exemple, qu'il y a 77 pays qui ont un régime de sécurité sociale, et 83 qui fonctionnent grâce à des accords avec Bercy. Et puis comme tous les autres entraîneurs, on s'occupe de leur cotisation aux ASSÉDIC lorsqu'ils sont en fin de droit.

LG : Depuis quand êtes-vous en poste à l'UNECATEF ?

LG : Depuis mi-octobre 99, mais la création effective du poste tel qu'il est aujourd'hui, elle date d'Avril 2000. Au départ, l'UNECATEF ne concernait que les effectifs de D1 et D2, mais on a élargi. En 98/99, on avait 60 adhérents, aujourd'hui 400. Mais ça n'a pas été facile. Il y a eu plusieurs étapes. C'est sûr qu'au départ, comme c'était réservé aux entraîneurs des équipes pros, après, il a fallu convaincre ceux à qui on avait refusé l'accès depuis longtemps. Mais c'est vrai qu'on a été aidé par l'image de la nouvelle équipe dirigeante, qui a plus d'influence et plus de représentativité. On a eu quelques conflits avec la ligue pour cette représentativité, ils ne voulaient pas de deuxième puissance syndicale en plus de celle des joueurs. Mais bon, on a obtenu depuis mars d'avoir un véritable représentant de l'UNECATEF élu au C.A., quelqu'un qui soit mandaté par l'UNECATEF. C'est Pierre Repellini. Et en juillet 2002, on a eu droit à un deuxième représentant, c'était une véritable reconnaissance politique. Bon, depuis 2001, on a mis en place notre idéologie. Il y avait 3 choses à mettre en place : regagner la confiance des entraîneurs, retrouver une crédibilité interne, mener une politique de formation. Pour les deux premières, on peut dire que c'est fait. C'était la première étape. La deuxième étape, c'est un projet qui ne concerne pas uniquement le football. On souhaite établir une charte, une convention collective, en plus c'est souhaité par le Ministère Jeunesse et Sports. L'idée, c'est de se regrouper, pour ne pas rester sans recours, de faire une fédération nationale des salariés du sport. On se regrouperait avec les 5 sports collectifs majeurs, basket, rugby, hand et volley. Le projet, c'est de monter un Institut de Formation des Entraîneurs Professionnels, qui développerait des aptitudes à exercer ces fonctions. Les aptitudes techniques, elles existent, mais le reste, non ! Nous, on l'a donc proposé aux autres sports co. Ils se disent enchantés, mais bon, ils ont encore moins de

moyens que nous. Ça n'a jamais été fait, mais je crois que c'est important d'avoir une réflexion sur son métier qui dépasse ses propres chapelles. En plus, on pourrait après envisager une confédération

LG : C'est-à-dire ?

TD : Il existe une organisation internationale pour les joueurs, alors on pourrait envisager une fédération internationale des entraîneurs professionnels. Il n'y a pas beaucoup de syndicats nationaux. Il doit y avoir l'Italie, et l'Angleterre pour les managers mais en Italie, ça ne concerne pas les grands clubs de Division 1. En Espagne, par contre, ils ont différents syndicats, pour les entraîneurs de D1, D2, pour les préparateurs physiques, pour les amateurs. Au Pays-Bas aussi, ils ont un syndicat. Il faut bien voir que jusqu'à récemment, la fonction d'entraîneur a toujours été régulée par les directions techniques nationales, donc elles étaient envisagées uniquement sous l'aspect technique. En 96, il y a six grands pays qui ont signé un accord pour la reconnaissance de diplôme : l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, le Danemark, les Pays-Bas et la France. Mais l'Angleterre n'a pas signé, car ils n'ont pas de formation pas plus que le Brésil, d'ailleurs. Le projet à moyen terme, c'est la création d'un syndicat européen. Il faut qu'on soit vigilant avec les accords, qui sont dénonçables car contraires à l'article 48 du Traité de Rome.

LG : Je ne saisis pas très bien.

TD : Eh bien, par exemple, s'il y a une ouverture de l'Europe au bloc de l'Est, le danger, c'est de voir arriver des entraîneurs avec le plus gros diplôme local et ils se feraient accorder l'équivalence d'un diplôme beaucoup plus difficile à obtenir chez nous.

LG : Oui, d'accord. Quelles sont vos priorités au niveau national ?

TD : La réduction du temps de travail, mais ça va être délicat, parce que ça n'est déjà pas appliqué aux cadres. Rien n'est prévu pour les aménagements. Les dirigeants ne considèrent pas avoir besoin de définir un cadre social réglementé.

LG : A quelle catégorie socio-professionnelle appartiennent les entraîneurs ?

TD : L'entraîneur professionnel est un cadre dirigeant, car il a une autonomie de décision sur les actions stratégiques pour le club, de même que ses adjoints et le responsable technique de la formation. Les entraîneurs chargés du recrutement sont des cadres autonomes, car ils ont une gestion libre de leur temps. Il y a une troisième catégorie, considérée comme des contremaîtres : ce sont ceux qui ont la responsabilité de missions particulières, comme les équipes de jeunes

LG : Quelle est la réglementation en ce qui concerne les entraîneurs ?

C'est justement un autre volet de notre mission. Faire installer cette fonction réglementaire comme étant strictement réglementée. Le diplôme est réglementé, c'est Guy Roux qui avait initié cela, par rapport à un entraîneur yougoslave qui exerçait en D1, je ne me rappelle plus son nom. Faire en sorte qu'il y ait une déclaration préalable du diplôme, et obliger les clubs à afficher les titulaires du diplôme, comme pour Courbis par exemple. Donc faire appliquer la loi de juillet 2000, le volet pénal. Il faut aussi qu'on se livre à une expertise de la fonction d'entraîneurs, de la même manière qu'on procède à une expertise comptable pour aboutir à un Conseil de l'Ordre, comme pour les médecins, ou les avocats. Ça n'est pas le cas pour l'instant dans le sport. Et puis, notre mission va consister aussi à organiser des conférences, des colloques, pour montrer ce qu'est un entraîneur, quelle est sa fonction véritable, comment se ventilent ses compétences. On a le projet d'un film qui montrerait toutes les facettes de l'entraîneur, en le suivant 7 jours sur 7 pendant un mois. Il faut bien comprendre que tous les joueurs ne peuvent pas devenir entraîneur. Et il faut faire comprendre aux politiques que l'acteur du jeu doit être consulté sur la réglementation du sport en général.

LG : Qui sont ces partenaires politiques ?

TD : La F.F.F, la Ligue, le Ministère, les commissions européennes, l'UEFA, la F.F.A. Par exemple, en ce moment, lorsqu'un entraîneur part à l'étranger, et bien, en cas de litige, il est obligé de faire appel à la commission des joueurs à la F.F.A.

LG : Comment vous situez-vous par rapport à l'UNFP ?

TD : On est en retard sur eux. On veut faire comme eux, faire en sorte que des salariés prennent en main leur profession. Mais, pour cela, il faut un vrai cadre légal. Des gens comme

Georges Boulogne ou Guy Roux, n'ont pas mesuré l'obligation impérative de se structurer pour ne pas se trouver écarté des décisions importantes. Avec l'UNFP, les joueurs, eux, ont accès à l'information bien avant la F.F.A. ou les ligues.

LG : Vous espérez combler ce retard rapidement ?

TD : Oui, bien sûr ! Mais 2004 est une échéance importante. C'est cette année-là qu'on espère vraiment créer un grand syndicat européen. On peut estimer qu'il a 3 vies du syndicat. La première, c'est avant 2001. La deuxième, entre 2001 et 2004, c'est là où on se structure vraiment. La troisième, après 2004, et là, il y a un gros point d'interrogation. On a quand même l'exemple de l'Amérique du Sud, qui a créé sa propre confédération des entraîneurs. Par exemple, en Argentine, ce sont les entraîneurs qui décident de tout, la formation, tout.

LG : Bon courage et merci.

TD : Merci à vous. Mais on espère vraiment et on croit que cet institut de formation des entraîneurs professionnels peut vraiment apporter quelque chose, aider dans les démarches, les diplômes, s'occuper des entraîneurs adjoints, des choses comme ça.

LG : Merci.

David Carré, né en 1975, a été un bon joueur amateur. Il obtient une licence en droit et pendant ses études entraîne une équipe de jeunes du club mosellan de Algrange. Il est repéré par Francis de Taddeo, entraîneur du centre de formation du F.C. Metz, qui lui propose de prendre en charge une des équipes de jeunes du F.C. Metz. David Carré intègre donc le staff technique du centre formation du F.C. Metz. En 2003, Jean Fernandez le sollicite pour devenir son adjoint. Metz refuse de le libérer lorsque Jean Fernandez signe à l'Olympique de Marseille en 2005, mais David Carré finit par rejoindre son mentor en 2006, lorsque celui-ci devient entraîneur de l'A.J. Auxerre. David Carré est à l'heure actuelle encore et toujours l'adjoint de Jean Fernandez à l'A.J. Auxerre.

*L'entretien se déroule dans le club house du F.C. Metz.*

LG : Peux-tu retracer ton parcours professionnel (joueur et entraîneur) ?

DC : J'ai joué à Yutz, en D.H., et Algrange en N2. J'entraînais les jeunes depuis l'âge de 18 ans : les minimes, les poussins, les benjamins, et les moins de 15 ans. Et puis, les espoirs à Algrange. Puis, le F.C. Metz m'a pris comme emploi-jeune, et j'ai pris les moins de 17 ans. L'année dernière, quand René Lo Bello est parti pour des raisons personnelles, on m'a proposé de devenir entraîneur adjoint chez les pros. C'est Patrick Barth qui m'avait proposé, il m'avait vu entraîner, et j'avais fait des rapports de match pour l'équipe pro.

LG : Quels sont les plus hauts diplômes que tu aies obtenus ?

DC : Au niveau universitaire, une licence en droit public. Au niveau foot, le DEF. C'est l'équivalent du B.E. 2 mais sans le tronc commun.

LG: Les contenus de la formation et des diplômes sont-ils en adéquation avec les réalités du terrain, ou est-ce plutôt l'expérience qui est primordiale ?

DC : Plutôt l'expérience. La formation, c'est beaucoup de théorie. Sur le terrain, tu ne refais pas ce que tu as fait au DEF.

LG : En quoi consiste le DEF ?

Tu fais 2 semaines de spécifique foot, et après c'est 2 semaines d'examens.

LG : As-tu des ouvrages de référence en matière d'entraînement ?

DC : Le Mombaerts.

LG : Lequel ?

DC : Le vert<sup>2858</sup> ! Et puis, je collectionne tout ce que je trouve dans les journaux, l'*Equipe*, *France Foot*,<sup>□</sup> Je mets ça dans des classeurs, sous feuilles transparentes<sup>□</sup> Regarde. (*Il me montre un classeur des coupures de presse qu'il a collées et rangées*).

LG : As-tu un modèle d'entraîneur, français ou étranger ?

DC : Non, même si j'aime bien Jacquet ou Wenger. Mais comme je te l'ai dit : je classe des articles par entraîneur.

LG : Avez-vous des médecins ou chirurgiens de référence en termes de réhabilitation physique et sportive ?

DC : Non, c'est le staff médical. Il a ses propres réseaux<sup>□</sup> le Docteur Mollet à Nancy<sup>□</sup>

LG : As-tu constaté une évolution des contenus ou du volume de l'entraînement par rapport à l'époque où tu étais joueur ?

DC : Je ne peux pas comparer, j'étais joueur amateur. Mais ça n'a rien à voir.

LG : Quels types de rapports as-tu avec les dirigeants ?

---

<sup>2858</sup> MOMBAERTS Erick (Préf. De Gérard HOULLIER). *Football, de l'analyse du jeu à la formation du joueur*. Joinville-le-Pont, Actio, 1991. 261 p.

DC : De bonnes relations. On a des dirigeants proches, on les voit quotidiennement.

LG : En tant qu'entraîneur, quels rapports as-tu avec la presse ?

DC : Nous, les adjoints, on n'en a pas. C'est le coach !

LG : Adhères-tu à l'UNECATEF ? Pourquoi ?

DC : A l'UNECATEF, oui. On a eu une causerie de 2 heures au stage DEF. Ils ont fait venir un juriste à temps plein. Alors, pour se protéger, c'est mieux.

LG : Les contrats signés te garantissent-ils une protection juridique et sociale ?

DC : Moi, c'est à durée déterminée. J'ai signé pour 2 ans.

LG : Les entraîneurs contribuent-ils aux bons résultats du football français ?

DC : Grandement. La preuve, c'est le nombre d'entraîneurs français à l'étranger, et dans de grands clubs ! La formation est très bonne, le DEF, le DEPF. Les entraîneurs français se sont ouverts à l'étranger. Le coach, il a suivi Sacchi à Milan, il t'en parlera sûrement. Et la fonction aussi s'est professionnalisée : maintenant, c'est exclusif.

LG : Quel est le rythme hebdomadaire des entraînements ? Quelle est ta fonction ?

DC : En période normale, 6 à 7 fois par semaine. Le lundi-mardi, c'est doublé. Mon rôle, c'est déjà de diriger tous les échauffements. C'est classique, je ne fais rien qui sorte spécialement de l'ordinaire : course, étirements, abdos, exercices de coordination.

LG : Combien de temps dure l'échauffement ?

DC : Ça prend 35 minutes. Après, quand il y a du travail technique, c'est divisé. On s'échange les groupes. Pour la partie consacrée au jeu, c'est exclusivement le coach.

LG : L'ensemble des entraîneurs de l'équipe pro constitue-t-il un véritable staff ?

Oui, le staff est très lié. On se réunit tout le temps en continu □ Même quand il n'y a pas d'entraînement, on est toujours en relation les uns avec les autres.

LG : As-tu une position sur l'apport de substances telles que la créatine dans le football français ?

DC : Il n'y en a pas en France. Non, ce n'est pas du tout visible en France.

LG : Je te remercie.

Entretien avec **Jérémy Moureaux**, préparateur physique du F.C. Metz, 07 juillet 2003

Jérémy Moureaux est né en 1978. Il a joué en amateur à un niveau départemental. Après avoir été recruté par le centre de formation du F.C. Metz pour s'occuper de la préparation physique, il intègre l'équipe professionnelle en 2003. Il reste dans le staff jusqu'en 2010, date à laquelle son contrat n'est plus reconduit.

*L'entretien se déroule au club house du F.C. Metz.*

LG : Peux-tu retracer ton parcours de joueur et d'entraîneur ?

JM : Comme joueur, Luxeuil, en P.H. J'ai joué en cadets nationaux. J'ai d'abord entraîné l'école de foot, des débutants aux benjamins. Ensuite, Besançon, des poussins aux plus de 13 ans. Ensuite, des seniors à Mirebeau, en promotion de ligue. Quand j'ai eu ma maîtrise STAPS, j'ai envoyé des C.V. un peu partout. Et Metz m'a répondu. Ils m'ont pris pour faire la préparation physique du centre de formation, et j'ai aussi pris l'équipe des benjamins 1<sup>ère</sup> année. Et là, depuis la rentrée des pros, on m'a demandé de faire la préparation physique. J'ai fait tout le début de saison, et je devrais être prolongé. Je dois signer un contrat de 2 ans, mais ça se décide cette semaine.

LG : Ça dépend de quoi ?

JM : Ben, du centre de formation. Je suis leur préparateur, et si je passe en pros, ils n'ont plus personne.

LG : Quels sont les plus hauts diplômes que tu aies obtenu ?

JM : J'ai un DESS STAPS « Entraînement de la performance et management » à Besançon. Là, je termine un D.U. préparateur physique à Dijon, avec Cometti.

LG : C'est reconnu par la fédé ?

JM : Non, non. Mais à la fédé, il faut le DEF pour passer le préparateur physique.

LG : Les contenus de la formation que tu as suivie et ceux des diplômes, sont-ils en adéquation avec les réalités du terrain ?

JM : Oui, mais c'est même trop pointu. Comme il y a beaucoup de théorie à Dijon, il y a des nouveautés qu'on n'utilise pas. Les derniers tests, les dernières nouveautés aérobies

LG : As-tu des ouvrages de référence en matière d'entraînement ?

JM : Ben, oui, ce qu'a fait Gilles Cometti.

LG : As-tu un modèle d'entraîneur ou de préparateur physique, français ou étranger ?

JM : Non.

LG : Avez-vous des médecins ou chirurgiens de référence en termes de réhabilitation physique et sportive ?

JM : Oui, notre staff, qui s'occupe de la réhabilitation des blessés. On est en relation constante. Je joue le rôle de tampon entre les médecins, les joueurs et le staff.

LG : Quels sont les différents types de rapports que tu as avec les dirigeants ?

JM : Je n'ai pas de relation particulière.

LG : En tant que préparateur physique, quels rapports as-tu avec la presse ?

JM : Personnellement, je n'en ai pas.

LG : Adhères-tu à l'UNECATEF ou à l'Amicale des entraîneurs ?

JM : Non.

LG : Ton contrat te garantit-ils une protection juridique et sociale ?

JM : J'ai encore mon contrat d'emploi-jeune pour l'instant. Pour le contrat pro, j'attends

LG : Quelle est la part prise par les entraîneurs dans les résultats du football français ?

JM : C'est hyper-important (silence).

LG : Quel est le rythme hebdomadaire des séances que tu diriges ? Quel est ton rôle ?

JM : Chez les pros, je m'occupe de la préparation des blessés. Je les prends hors groupe, en salle ou en musculation, mais aussi sur le terrain. Ce que le coach veut, c'est que je m'occupe de la réhabilitation musculaire. La réhabilitation aérobie, ce sont les kinés qui s'en occupent. Et en musculation, j'établis le programme, pour le haut du corps, et pour le bas du corps.

LG : Ce sont des programmes individualisés ?

JM : Euh, il faut qu'on y vienne on va y venir.

LG : L'ensemble des entraîneurs de l'équipe professionnelle constitue-t-il un véritable staff ?

JM : Oui, le coach garde un peu ses distances, mais il y a une bonne osmose entre nous.

LG : As-tu une position sur l'apport de substances telles que la créatine dans le football français ?

JM : A mon avis, ça va se voir très bientôt. Mais ma formation, c'est contre.

LG : Je te remercie.

Patrick Barth est né en 194. Malgré une taille relativement modeste pour son poste (1,74 m), il occupe la place de gardien de but. Il évolue au F.C. Metz de 1969 à 1976, disputant pour le club lorrain 97 matches de Division 1. Il poursuit ensuite sa carrière, d'abord dans des clubs amateurs lorrains de 1976 à 1985, puis au F.C. Thionville qui évolue en Deuxième Division de 1979 à 1981. Il se reconvertit en tant que directeur d'un magasin d'articles de sport dans les années 80, puis monte une structure d'entraînement des gardiens de but amateurs sous l'égide de la direction départementale de la jeunesse et des Sports. Le F.C. Metz le contacte en 2000 pour s'occuper des gardiens du centre de formation. Il intègre le staff professionnel en 2001 avec Albert Cartier, puis avec Jean Fernandez. Mais en 2005, il est obligé d'interrompre définitivement sa carrière d'entraîneur des gardiens pour l'opération d'un genou et la pose d'une prothèse.

*L'entretien obtenu grâce à l'entraîneur adjoint David carré se déroule dans le club house du F.C. Metz.*

LG : Pouvez-vous retracer votre parcours professionnel ?

PB : J'ai démarré à Petite-Rosselle, et j'ai joué gardien en pro à Metz de 1970 à 1977. Puis, j'ai fait l'expérience de la D2 à Thionville où j'ai joué de 1977 à 1981. Après, Forbach en D4 de 81 à 84. Mais là, j'avais repris la vie active. Je suis devenu entraîneur à Forbach, puis entraîneur des gardiens en 86. Parallèlement, j'étais responsable du magasin Disport. En 96, Disport a changé d'enseigne, et je me suis retrouvé au chômage. J'ai alors monté un projet grâce à l'aide de « Profession sport » : des entraînements spécifiques pour gardiens. J'avais 6 clubs par semaine, j'avais aménagé le planning, je faisais deux entraînements spécifiques par jour, et 800 km par semaine avec ma voiture. Au bout d'un an, le F.C. Metz s'est séparé de Jean-Claude Halm. Ils avaient entendu parler de ce que je faisais, et ils ont pris contact avec moi. J'ai alors laissé tomber un des 6 clubs que j'avais, le mien, et j'ai entraîné les jeunes gardiens 8 heures par semaine. La deuxième année, on m'a proposé de réintégrer le F.C. Metz, mais il a fallu que je prenne une équipe, la D.H. J'ai donc intégré le staff d'Albert Cartier, où j'étais entraîneur des gardiens en pro. Mais je m'occupais aussi des gardiens des équipes de jeunes, en préfo. Mais depuis 2002, ma 5<sup>ème</sup> saison, je m'occupe juste des gardiens pros. Ils avaient toujours estimé qu'un entraîneur de gardiens doit avoir une équipe. Mais je

pense que j'ai réussi à démontrer que c'était un travail qu'on doit occuper à temps complet. Regardez Butelle, la saison qu'il a fait l'an dernier, c'est pas un hasard

LG : Quels sont vos diplômes en matière de football ?

PB : Le B.E. 1 plus le spécifique du B.E. 2. Mais pas le tronc commun. Le B.E. 2, il donne l'accès au DEF. Mais ils vont en créer un spécifique gardiens, c'est Martini<sup>2859</sup> qui va s'en occuper.

LG : Les contenus de la formation que vous avez suivie et de ces diplômes sont-ils en adéquation avec les réalités du terrain ?

PB : Ben non, puisqu'il n'y avait pas de spécifique gardien. Avec Michel Ettorre<sup>2860</sup>, on s'est toujours dit qu'on sentait un grand vide, surtout dans les clubs amateurs. Au niveau pro, tout ce qui est exercices, on connaissait, on l'a mis en place : la pliométrie, les déplacements, les gammes. Non, dans les diplômes, on n'a rien appris par rapport aux gardiens.

LG : Avez-vous des ouvrages de référence en matière d'entraînement ?

PB : Non. J'achète parfois des livres, en Allemagne ou en Italie, pour trouver de nouveaux exercices, pour ne pas refaire toujours les mêmes choses, mais c'est dur de varier. Mes exercices, je les trouve souvent tout seul. Je vais parfois voir des entraînements d'autres clubs, l'autre fois Fulham. Tenez, j'ai une anecdote : Il y avait Fulham à l'entraînement à Vittel. J'ai regardé l'entraînement des gardiens, la seule chose que j'ai retenu, c'est que l'entraîneur mettait son programme dans sa chaussette. Mais, on répète les gammes, en plus du programme d'entraînement en groupe. Ce sont les mêmes choses qui reviennent. Moi, je suis à la disposition de l'entraîneur en chef. Jean Fernandez me laisse toute latitude pour travailler. Il me fait confiance.

LG : Avez-vous un modèle d'entraîneur, français ou étranger ?

---

<sup>2859</sup> Bruno Martini, gardien de but international dans les années 1990, entraîneur en charge des gardiens de but à la direction technique nationale.

<sup>2860</sup> Ancien gardien de but du FC Metz, dont il a gardé les buts de 1974 à 1979, puis de 1980 à 1988, enfin en 1990-91. Il a par la suite été l'entraîneur adjoint de Joel Muller au FC Metz de 1991 à 1997, puis de 2005 à 2007.

PB : Pour le poste, je m'inspire de ce que fait Michel Ettorre, qui a une grosse expérience d'entraîneur de gardiens. Et celui qui a la meilleure expérience avec de la réussite, c'est le coach, Jean Fernandez. On a les mêmes valeurs : simplicité, travail □ c'est lui qui m'a le plus apporté. Il ne cherche pas à compliquer le football, il sait s'adapter aux circonstances. Tenez, un exemple : contre Wasquehal, l'an dernier, quand l'équipe n'était pas bien □ D'autres auraient dit : « Oh, Wasquehal, hein □ on est meilleurs, suffit de jouer □ ». Lui, non. Il adapte toujours son organisation en fonction des joueurs qu'il a sous la main. Là, c'est son organisation qui a prévalu. Le coach, il a une grande connaissance du football. Il vit le foot à 200% □ Il a prouvé.

LG : Avez-vous constaté une évolution des contenus ou du volume de l'entraînement par rapport à l'époque où vous étiez joueur ?

PB : Par rapport à l'époque où j'étais joueur, ce qui a surtout évolué, c'est la manière dont tout est mis en place. Tout est professionnel, dans le sérieux, les contenus, même si le coach travaille un peu à l'ancienne, je veux dire qu'il met pas 20 000 plots en place pour faire un exercice. Mais c'est surtout l'environnement, les soins médicaux, le moral □ Tout est pris en charge, l'hôtel, tout □ Le déroulement de la journée du pro, comme à l'entraînement, tout est huilé, il n'y a pas de temps mort, sauf pour les récupérations, mais sinon, pas de temps mort. Ça va vite □ c'est ça qui a évolué. Pour mon poste, maintenant, c'est une vraie spécialité. Avant, ça n'existait pas des entraînements spécifiques. A mon avis, ça date de □ 85, je dirais. Ça fait pas tellement longtemps. Mais ça va se spécialiser de plus en plus. Je me souviens être rentré de Metz, après l'entraînement, je retournais chez moi, à Petite-Rosselle, et je demandais à mon ancien entraîneur de m'entraîner avec lui, qu'il me fasse des frappes, des exercices □ On ne faisait rien de spécifique, en pro □ Ce que j'ai avalé comme courses, comme gardien, c'est incroyable □ Sous Sczépaniak, on tenait tout juste compte que j'étais gardien. J'avais la même préparation que les autres □ Maintenant, c'est spécialisé, on travaille la résistance d'une autre manière □

LG : Quels rapports avez-vous avec les dirigeants en tant qu'entraîneur adjoint ?

PB : C'est surtout le coach ! On va dire comme je pense, les adjoints sont peu considérés. On sait que c'est ingrat, la gloire, c'est pas pour les adjoints, surtout pas l'entraîneur des gardiens.

A la fin de saison, personne ne m'a dit : « Tes gardiens ont bien fait leur travail, ils ont participé à la montée ». Pourtant, je pense qu'ils ont fait du bon boulot. Le poste d'adjoint, c'est quelqu'un qui doit être effacé. C'est moi qui ait proposé David<sup>2861</sup> quand René Lo Bello est parti.

LG : Quels rapports entretenez-vous avec la presse ?

PB : On a peu de rapports avec la presse. Nous, on nous dit : « Pouvez-vous aller chercher tel ou tel joueur pour l'interviewer ? ». Bon l'autre jour, on était en stage en Allemagne. Les journalistes allemands voulaient interviewer le coach. Comme je parle allemand, il m'a dit : « Vas-y Pat, tu dis la même chose que moi ». Il a confiance en moi. Mais moi, on vient me voir surtout quand il y a des problèmes avec les gardiens.

LG : Adhérez-vous à l'UNECATEF ? Pourquoi ?

PB : Oui, mais je n'ai pas d'intérêt particulier. C'est plutôt en cas de problème. Et puis, c'est normal de soutenir Joël<sup>2862</sup>.

LG : Les contrats que vous signez vous garantissent donc une certaine protection juridique et sociale ?

PB : Oui, moi j'ai re-signé un C.D.D. Le C.D.D. c'est un avantage. Il y a certains entraîneurs de gardiens qui doivent avoir un C.D.I. de plus en plus, dans les clubs, les entraîneurs viennent avec leur adjoint, mais l'entraîneur des gardiens, c'est souvent un ancien gardien, qui est depuis longtemps dans le club.

LG : Quelle est la part prise par les entraîneurs, dans les résultats du football français ?

PB : « C'est les joueurs qui font l'entraîneur », comme dirait le coach. Mais si je prend Metz, la venue de Jean Fernandez est très très importante. C'est lui qui a mis un terme à la spirale de

---

<sup>2861</sup> David Carré, entraîneur-adjoint du FC Metz en 2003. David Carré a rejoint Jean Fernandez en tant qu'entraîneur-adjoint lorsque ce dernier a été nommé à Auxerre en 2006. Avant de devenir adjoint de Jean Fernandez, il dirigeait une équipe de jeunes du FC Metz rattachée au centre de formation.

<sup>2862</sup> Joël Muller, président de l'UNECATEF, et ancien entraîneur mythique du FC Metz.

L'échec. Moi qui l'ai vécu de l'intérieur, j'ai rarement vu quelqu'un d'aussi imprégné, pendant toute la saison.

LG : Quel est le rythme hebdomadaire des entraînements que vous dirigez ?

PB : Pendant la préparation, c'est deux fois par jour. C'est pas toujours facile, physiquement surtout. Mais on bosse au même rythme que l'équipe pro, avec les aménagements. En général, on fait une séance supplémentaire, en début de semaine, pour travailler le jeu au pied. Mais entraîneur des gardiens, c'est pas évident. A l'entraînement, je peux faire jusqu'à 5 ou 600 frappes par séance. Le coach et les adjoints, c'est plus cérébral. Ils mettent en place la séance et ils suivent. Alors qu'entraîneur des gardiens, il y a un côté.

LG : Une dimension physique ?

PB : Oui, une dimension physique.

LG : L'ensemble des entraîneurs de l'équipe professionnelle constitue-t-il une véritable équipe ?

PB : Oui, je pense que oui. Les tâches sont bien réparties. En plus, on a des différences d'âge bien réparties. Moi, j'ai 55, le coach doit avoir dans les 45, David<sup>2863</sup> et Jérémie<sup>2864</sup>, 28. Avec René Lo Bello, le coach avait une très forte complicité : c'est le genre d'adjoint qui n'aurait jamais pris la place de Jean Fernandez. Et nous, c'est pareil !!! David, par exemple, il a beaucoup de rigueur, et pas de pitié pour les joueurs. On a tous le même langage. Tenez, j'ai une anecdote. Si vous trouvez que je parle trop, dites-le moi.

LG : Non, au contraire. Tout m'intéresse.

PB : Oui, alors, avant, il y a un ancien entraîneur pro, qui avait fait affiché partout, dans les vestiaires, dans les couloirs, des panneaux avec écrit « respect, transparence ». Le problème, c'est que c'était juste sur les panneaux, et dans les vestiaires, ou à l'entraînement, il n'y avait ni respect, ni transparence (*le médecin du club, qui passe dans le club-house*

---

<sup>2863</sup> David Carré, entraîneur-adjoint.

<sup>2864</sup> Jérémie Moureaux, préparateur physique de l'équipe professionnelle.

s'approche et acquiesce). Avec le coach, il n'y a des panneaux nulle part, on a enlevé tous les panneaux de l'ancien coach, mais on le fait en vrai. Nous les adjoints, on essaie de s'occuper de tout ce qui est basement matériel, pour que le coach, puisse se consacrer au terrain. (*Le médecin intervient*) : « Le coach est un roi assisté. Il doit avoir le loisir de se consacrer à l'équipe ».

LG : Avez-vous une position sur les substances illicites, telles que la créatine, dans le football français ?

PB : Franchement, je n'en ai jamais vu circuler, ici, ni jamais entendu. (*Le médecin, plaisantant*) : « Sauf chez l'entraîneur des gardiens »).

LG : C'est normal, avec la dimension physique de son rôle !

Le médecin : Le seul problème qu'on rencontre, c'est avec les joueurs blacks surtout, le haschich. Et ça, on peut pas le contrôler. Mais sinon, il n'y a ni charge, ni surcharge.

LG : Je vous remercie de m'avoir consacré tout ce temps.

Entretien avec **Arnold Sowinski**, 17 mars 2003

Arnold Sowinski est né en 1931. Il a été joueur professionnel au poste de gardien de but sous les couleurs du R.C. Lens de 1952 à 1966. Parallèlement à sa carrière de joueur, il occupe à partir de 1961 diverses fonctions dans l'organigramme du club, de secrétaire et entraîneur des équipes de jeunes, puis entraîneur adjoint, jusqu'en 1969. Il devient entraîneur en chef de 1969 à 1978, puis de 1979 à 1981. Il est rappelé en 1988 pour quelques matches. Mais dans l'entremise, il n'a jamais quitté le club lensois, toujours disponible pour entraîner les jeunes joueurs.

*L'entretien se déroule par téléphone, et nous ne disposons que de quelques minutes.*

LG : Je vais passer très rapidement sur votre passé d'entraîneur, que je connais bien. Pensez-vous que les centres de formation aient eu un gros impact sur le football français ?

AS : Ah, bien sûr ! Nettement ! Avant, on avait un entraînement sauvage, les gamins jouaient dans les champs, les terrains vagues □ Maintenant, il y a moins d'espaces libres □ Mais, avant les centres de formation, même comme entraîneur pro, je m'occupais déjà des jeunes. Ils faisaient déjà des bons entraînements □ J'avais les frères Lech, Krawczyk, Hédé □ Mais avec les centres de formation, il y a eu un suivi, et on pouvait entraîner plus de jeunes.

LG : La nécessité des centres de formation a-t-elle eu un impact sur les relations entre l'entraîneur de l'équipe professionnelle, et le responsable du centre de formation ?

AS : Bien sûr. J'étais 15 ou 17 heures sur les terrains. Je m'occupais des miens, mais j'allais voir tous ces joueurs □ les jeunes. Et puis, je faisais un roulement, j'en prenais à tour de rôle deux ou trois avec les pros, pour qu'ils se frottent au niveau professionnel □ Alors forcément, on discutait beaucoup □

LG : Avec l'entraîneur du centre de formation ?

AS : Oui, c'est ça.

LG : Quels étaient vos rapports avec les dirigeants ?

AS : J'avais quand même de bons dirigeants. Parfois, je voulais arrêter, mais s'ils insistaient vraiment, je reprenais du collier. Vous savez, j'étais au club depuis 53. Alors, je touchais à l'époque 17 000 anciens francs, plus 330,00 francs aux mines.

LG : Les salaires des entraîneurs ont-ils évolué de la même manière que ceux des joueurs durant vos années d'entraîneur ?

AS : Je me rappelle que pour la finale de la Coupe de France, en 75, je touchais 4500,00 / 5000,00 francs. Mais j'avais un deuxième salaire, car c'était les mines qui reversaient, vous comprenez ? Après 75, ça allait mieux, hein, jusqu'en 90. Alors je touchais 150 000 francs par mois, anciens bien sûr □ ça fait combien ?

LG : 15000 !

AS : Oui, 15000, c'est ça<sup>2865</sup>.

LG : Merci pour le temps que vous avez bien voulu me consacrer.

---

<sup>2865</sup> Bien entendu, notre réponse est fautive et a induit en erreur Arnold Sowinski. 150 000, 00 francs représentent 1500, 00 francs.

Entretien avec **Francis de Taddeo**, entraîneur du centre de formation du F.C. Metz, 18 juillet 2003.

Francis de Taddeo est entraîneur du centre de formation du FC Metz depuis 1989. Il le restera jusqu'en 2006, date à laquelle il devient entraîneur de l'équipe professionnelle en Ligue 2. Après avoir terminé champion de France de Ligue 2 à l'issue de la saison 2007-2008, et avoir été élu meilleur entraîneur de Ligue 2 aux trophées UNFP 2007, Francis de Taddeo est limogé en janvier 2008 lors de sa première saison en Ligue 1. Il est depuis la saison 2008-2009 délégué général à la formation de l'A.J. Auxerre.

*L'entretien se déroule dans les locaux du centre de formation du F.C. Metz.*

LG : Quel a été ton parcours de joueur et d'entraîneur ?

FDT : J'ai été joueur à Amnéville de 1971 à 1978. Je suis devenu entraîneur par hasard. J'ai arrêté de jouer pour des raisons personnelles. Disons que j'étais trop orgueilleux pour m'entendre bien avec un entraîneur qui l'était au moins tout autant. J'ai arrêté mes études, et je suis devenu cafetier, donc spécialiste des 3<sup>ème</sup> mi-temps. Un jour, le président du club local m'a contacté pour m'occuper de 7 poussins. J'ai accepté, je me suis pris au jeu, et rapidement, j'ai dû m'occuper de 50 gamins. C'était l'A.S. Clouange. En 1986, je faisais office de secrétaire, responsable technique, je chapeautais toutes les équipes du club. Comme j'amenaient régulièrement mes meilleurs joueurs à Metz, j'ai constaté qu'à Metz, pour les jeunes, certaines choses pouvaient être améliorées. J'ai eu la prétention de croire que je pouvais améliorer tout ça, et je me suis présenté au club, sans diplôme sous le bras. Joël Muller a bien voulu me recevoir, je lui ai expliqué que je pouvais amener des choses au club, mes projets. Il m'a donc proposé de démarrer comme vacataire avec les pupilles. J'en avais 50. Je m'en souviens, j'étais payé 1200,00 francs par mois, mais pendant un an, j'étais aussi entraîneur aux stages Marcel Husson à Batilly. J'ai arrêté de faire le cafetier. Au bout d'un an, Joël Muller a enfin obtenu du F.C. Metz, la possibilité d'avoir un adjoint. C'était la première fois. Il m'a fait l'honneur de me proposer la place d'adjoint du centre de formation, en 1986-87. Donc, depuis, je suis ici à plein temps. Dès que j'ai été directeur du centre de formation, je me suis attaché à mettre en place des principes :

1. Avoir une équipe technique compétente, m'entourer de gens compétents.

2. Avoir un réseau de recrutement □ Aujourd'hui, c'est un véritable réseau. La ligne directrice, l'idée, c'est que le gamin de 5 ans, c'est un capital. Chaque heure que tu as fait avec lui, c'est un capital que tu améliores. Et surtout, ça montre le respect des entraîneurs précédents. Regarde (il trace une abscisse, une ordonnée et la résultante) : Ici à 5 ans, le gamin arrive. C'est Jager, Obraniak, Leca □ ils n'ont jamais quitté le club (enfin, sauf Jager qui a été prêté deux ans). A chaque étape, à 12 ans, on intègre des nouveaux joueurs, c'est Saha, à 13 ans □ à 14 ans, à 15 ans, C'est Borbiconi, à 16 ans □ à 17 ans, c'est Pirès □ Et à chaque fois, à chaque âge, on intègre des jeunes, sans jamais menacer ou détruire l'équilibre du groupe qui est déjà là.
3. Aménager le recrutement. Donc, à chaque âge, on amène des joueurs qui n'étouffent pas ceux qui sont déjà là ! Souvent, le postulat de la formation, c'est une succession d'entraîneurs. Or le football c'est la controverse : on parle tous football, mais il n'y a pas un football. C'est quoi un beau match ? ça dépend de quoi ? Certains vont dire : ça c'était un beau match, mais d'autres l'auront perçu différemment □

LG : Oui, par exemple, un match gagné 4-3, certains vont trouver que c'est un bon match parce qu'il y a eu des buts, d'autres que les défenses n'ont pas été assez rigoureuses □

FDT : Par exemple □ C'est quoi un beau match, une bonne équipe, un bon joueur ? C'est ce qui fait les 3<sup>ème</sup> mi-temps, tu vois, l'ancien cafetier. Le problème c'est la mise en place. Oui, j'ai la prétention de gérer 15 ans de carrière □ Avec le vécu, l'expérience, la prévention. Depuis 86-87, maintenant on est dans l'âge de la maturité □ depuis 4-5 ans.

LG : Peux-tu reprendre la suite de ton parcours ?

FDT : En 89, Joël est passé entraîneur des pros. J'ai fait une ou deux piges en stage avec lui en début de saison, mais on m'a surtout donné la responsabilité administrative du centre. Mais c'est Branco Tucak qui entraînait l'équipe réserve. En 91/92, je suis devenu l'entraîneur, mais en 92/93, Philippe Hinschberger, comme c'était prévu dans son contrat, est devenu entraîneur du centre de formation pour 4 ans. Donc de 92/93 à 96, j'étais responsable des équipes de jeunes et directeur administratif. J'ai cherché à développer les infrastructures, j'ai fait entrer Denis Schaeffer, comme Directeur pédagogique. En 96-97, au bout de 10 ans, je suis devenu Directeur du centre de formation.

LG : Quels sont tes diplômes ?

FDT : Le formateur.

LG : Tu veux dire le DEF ?

FDT : Non, le formateur, l'équivalent de l'ancien BE2. Regarde. *(Il fait un schéma qui retrace les différents diplômes en matière de football et aboutit au DEPF).*

LG : Mais le DEPF n'est pas réservé aux anciens pros ?

FDT : Non, tu peux avoir une dérogation si tu as 3 ou 6 ans dans le club. D'ailleurs, je me suis inscrit pour la saison qui vient. A l'époque, le DEF, c'était le BE2 spécifique foot. La fédé a réussi à faire passer son propre DEF pour éviter l'accès à des non spécialistes

LG : Comme les profs d'EPS par exemple ?

FDT : Oui, c'est ça... éviter l'accès aux polyvalents. C'est une des grandes raisons. Les contenus de formations évoluent depuis les années 90. Depuis 1989, je représente le club aux recyclages obligatoires. Et on a senti une évolution dans le football français. Il y a eu une première interrogation dans le football français dans les années 70. Regarde *(il trace un schéma)*. C'est une communication que j'ai faite en juin, à un colloque à Lisbonne.

LG : Mais c'est super important ! Tu as ces notes ? Ça m'éviterait de les prendre par écrit.

FDT : Bien sûr, je vais te les mettre sur disquette.

LG : Mais continue, je t'en prie.

FDT : Donc regarde *(il trace un schéma sur le sous-main)*. Dans les années 70, le foot français n'a fait pas de résultat. Au niveau international, on est à la traîne. La D.T.N. suit les Coupes du Monde, et s'aperçoit qu'on ne sait pas entraîner. Elle met en place les centres de formation, et fait porter un gros effort sur le travail physique. Résultats les plus marquants : Qualification pour la Coupe du Monde 78, mais on échoue en demi-finale en 82. Pourquoi cet

échec ? On se pose des questions. Mentalement, est-on assez forts ? Il va falloir un gros effort sur le plan psychologique. Mais bon, on échoue à nouveau en demi-finale en 86, même si on est champions d'Europe en 84. Et puis après, le creux de la vague □ Il faut donc recentrer le travail, en même temps le commencer plus tôt (la préformation). Donc, à partir des années 90, gros contenus tactiques et techniques □ Mais je te ferai la disquette de mon intervention.

LG : Merci. As-tu des entraîneurs de référence ?

FDT : Non, pas spécialement.

LG : As-tu des ouvrages de référence ?

FDT : Les ouvrages de références, c'est ceux qui restent indispensables. Les deux bouquins de Crevoisier, celui où il interviewe tous les entraîneurs □

LG : *Football et psychologie* ?

FDT : Oui, c'est celui-là. Et puis, le Houiller - Crevoisier. Et puis, le mémoire de BE3 de Gernot Rohr, avec Cazorla, qui constitue une synthèse de tout ce qui a été fait en matière de préparation physique. Pourquoi aller chercher ailleurs quand tout est là-dedans □ Et puis, Cazorla, ça donne une caution scientifique. Il y a aussi les deux bouquins de Mombaerts, qui résument tous les autres □ Et aussi Cometti, musculation, *Football et musculation* □ ce qu'il y a de bien, c'est qu'il se réfère au passé, on voit d'où l'on vient.

LG : As-tu constaté une évolution des contenus de l'entraînement, notamment des aspects scientifiques ? Je suppose que tu vas me parler de la préparation physique, parce que la technique, elle, n'évolue pas vraiment □

FDT : Attention, je ne suis pas tout à fait d'accord avec toi. La problématique des entraîneurs, c'est de développer de plus en plus le football comme sport de combat, sport de gagne. Le spectacle n'est rien, s'il n'y a pas la gagne derrière. Ceux qui ont eu le culot de le faire, c'est l'Ajax. L'Ajax a changé les règles du jeu, a obligé tout le monde à changer. Bien sûr, l'Inter a mis un verrou, et tout le monde a copié, a mis un libero. Mais l'Ajax a mis la discussion sur un autre terrain. Il a fallu hausser le rythme pendant 90 minutes. C'étaient des gars qui

jouaient à fond, allaient te presser dans tes 20 mètres, pendant toute la partie □ Alors il a fallu optimiser le contrôle, ça a joué plus vite. Avant c'était tranquille, je recevais le ballon, je le donnais □ Là, le contrôle, il doit être orienté parfaitement, sinon avec la pression, tu perds la balle tout de suite. Et puis, après Liverpool, fin des années 70 ? Ou milieu des années 80 ? Tu vérifieras<sup>2866</sup>.

LG : Je crois que c'est 84-85 □

FDT : Ouais, tu vérifieras. Liverpool, c'était la zone, là. La zone, elle tue le dribble. C'était ennuyeux. Moi, Liverpool, ça me faisait pas kiffer. Mais, c'est terriblement efficace. Mais personne ne s'est demandé : qu'est-ce qui va se passer si tout le monde joue comme ça ?

Par contre, il faut bosser physiquement pour ne pas se faire rattraper. Après, il y a eu Kiev dans les années 90. Ils étaient capables de presser tout le match. Un pressing de quatre vingt dix minutes. Et à nouveau, personne ne s'est demandé : qu'est-ce qui va se passer si tout le monde fait ça ? Mais il y a eu un compromis. Milan, avec Sacchi. Le pressing, mais Sacchi, c'est ça, mais c'est aussi une grosse préparation athlétique, et le talent : tu mets Gullit, Van Baasten, Rijkaard, Baresi □ c'est sûr que tu peux voir venir □ Mais avec tout ça, l'équipe était prête. Elle a servi de modèle. Mais, pour le jeu, il y a des communications de la fédé. Le journal de l'entraîneur, les communiqués □ Ils font l'analyse de toutes les grandes compétitions internationales. A chaque fois, la D.T.N. sort son ouvrage de référence, ou sa vidéo, analyses et conséquences, sur les grandes compétitions. Et également, depuis 10 ans, les formateurs sont déplacés par la F.F.F. sur des entraînements de jeunes : Malaisie ou Argentine récemment. En Malaisie, on a débarqué à 40. Tu imagines ! Là-bas, ils nous prenaient pour des touristes japonais □ Mais attention, on bosse : suivi des matches, comptes-rendus, et tous les soirs, analyse technique □ super intéressant. A la D.T.N., ils ont aussi développé un département vidéo □ tu as vu □ Et pour le DEPF, tu dois faire obligatoirement un stage d'une semaine dans un club étranger, avec un rapport. Et pour le formateur, tu dois faire un stage et un rapport dans un autre centre □ Mais bon, quand la fédé te livre les compte-rendus, et les rapports, tu fais quoi ? Tu achètes du Technogym, de l'équipement vidéo, tu soignes ta préparation physique, tu recherches pour tes contenus d'entraînement les apports scientifiques. Et puis, dans les centres de formation, tu cherches à améliorer la

---

<sup>2866</sup> En réalité, le F.C. Liverpool a emporté à 4 reprises la Coupe d'Europe des clubs champions (dorénavant dénommée Champion's League) dans la période que nous évoquons avec Francis de Taddeo : 1977, 1978, 1981, 1984. Il a ajoutée un cinquième trophée plus récemment, en 2005.

détection. Comment détecter ? Quelles qualités faut-il aujourd'hui par rapport à ton équipe ? Quels tests sont les plus fiables pour la détection ? Quelles stratégies d'entraînement veux-tu mettre en place ? Pour la préparation athlétique, les années 70, c'étaient les années Cooper. Après, les années 80-90, le test canadien sur piste de 400m, là

LG : Le Léger-Boucher.

FDT : Oui, c'est ça, d'abord sur navette de 20m, puis sur piste de 400m. Depuis les années 90, Dominique Lucas. Moi, au F.C. Metz, j'utilise le 10 km. C'est tout simple : 10 km sur piste, 25 tours, 140m au tour, donc 14,4 km. C'est éprouvant et physiquement, et psychologiquement. Avec ça, j'obtiens une courbe d'entraînement (Il se lève et va chercher un tableau type Excel, coloré avec les relevés chronométriques des joueurs durant le test). On sait que pour le haut niveau, tu dois avoir une V.M.A. supérieure à 17,5-18. Tu vois lui (il désigne une ligne). Là c'est bon, il a eu un petit fléchissement dans les 6 derniers tours, mais bon avec un peu de travail, il va y arriver. Lui là (il désigne une autre ligne), c'est un joueur hors de forme. A partir de toutes ces données, je peux individualiser l'entraînement. Maintenant, pour en revenir à la préparation, dans tous les clubs, il y a généralisation des cellules photo-électriques. Et puis, le tapis de Bosco maintenant, avec la zone, et les attaques rapides, ça nécessite de plus en plus de jaillissements. Alors, c'est vrai, en foot, on a tendance à dogmatiser les choses qui marchent. Alors, avec tout ça, on définit des charges d'entraînement. Tu as aussi le tapis CIDEX, le BIODIX pour le dépistage biomécanique : est-ce que tel joueur qui se blesse, ce n'est pas parce qu'il a les ischio-jambiers trop développés par rapport aux autres muscles de la cuisses ? On utilise donc de plus en plus de matériel scientifique. Entraîner un centre de formation et entraîner des pros, c'est pas le même métier. Nous, c'est la formation, le DEF. Lui, le DEPF. De quoi a besoin un entraîneur pro ? De parler aux dirigeants, à la presse, aux joueurs, d'être respecté, de savoir s'exprimer. Alors, au DEPF, il y a des cours de P.N.L., de communication médiatique, de psychologie. Comme je te l'ai déjà dit, on utilisait beaucoup les travaux de Crevoisier aux alentours des années 90. Depuis 1994, on traite l'entraîneur comme un manager d'entreprise. Il y a des interventions de managers d'entreprise, on se sert des travaux de Lionel Bellanger.

LG : Quelles ont tes relations avec le staff pro ? As-tu le sentiment de faire partie d'une équipe ?

J'en ai eu la prétention. Maintenant, je tiens à être dans la peau d'un pro en recevant leur formation. C'est pour cela que je me suis inscrit au DEPF. J'ai tendance à penser qu'on ne fait pas le même métier. Il y a des relations d'intérêt, mais pas de réelle connivence. Meilleur l'entraîneur pro est, et plus forte sera ma structure. On tombe rarement d'accord : entre le joueur qui n'est pas prêt, mais qu'il est obligé de prendre, parce qu'il a des blessés dans l'effectif, celui qui est prêt mais qu'il ne prend pas. Avec le DEPF, je vais essayer de voir les choses du côté de l'entraîneur pro, parce qu'il y a toujours de bonnes raisons de prendre ou de ne pas prendre un joueur, des raisons stratégiques, médiatiques. Quand Gress prend Signorino ou Adebayor, c'est moins pour des raisons stratégiques que politiques. Dois-je le juger ? J'aurais peut-être fait pareil. Il ne m'a rien demandé, où à peine. Il ne fallait pas que ce soit mon idée. Quelle prétention peut-on avoir alors de faire une équipe ensemble ? Plus les joueurs sont bons, moins j'en parle. Il faut laisser à l'entraîneur le plaisir de la découverte. Je suis persuadé qu'il vaut mieux que le joueur bénéficie de l'effet Pygmalion. Si l'entraîneur pro vient chercher un joueur, il va tout faire pour favoriser son intégration. Alors que si je lui envoie un joueur, et qu'il me le renvoie, tu vois l'effet pour le joueur... Non, rien ne marche mieux que l'entraîneur qui pense les avoir découverts.

LG : Quel est ton sentiment sur ce point de vue : avant l'entraîneur du centre de formation pouvait être amené à être le successeur de l'entraîneur en chef. Maintenant, c'est plutôt le numéro 2 ?

FDT : Peut-être. Le rôle des médias a changé. Aujourd'hui, un président peut difficilement prendre un inconnu. L'entraîneur doit être validé par le microcosme. Regarde, pour remplacer Cartier, Metz prend qui ? Gress. parce que Gress a une vitrine. On a besoin d'un étendard pour le Club, de quelqu'un pour les journalistes. Si tu mets un inconnu, il faut qu'il soit vraiment fort, qu'il ne soit pas inconnu, quoi. L'exemple, c'est Sacchi au Milan. Ils vont le chercher en série C. D'accord, ils n'avaient rien à perdre, mais tu te rends compte, en série C ! Dans les années 80, l'entraîneur, il avait une compétence. Maintenant, on veut des gens qui parlent, qui défendent, qui argumentent, qui charment, qui séduisent. Le meilleur exemple, c'est Auxerre. Personne ne peut, au monde, remettre la compétence de Rolland en cause. Non, Daniel Rolland, personne ne peut remettre en doute sa compétence. Mais ça ne passe pas. Quand Guy Roux arrête, la presse, il leur manque quelqu'un. Rolland ne passe pas. Les gens, Guy Roux ça va bien, il sait leur parler.

LG : Toi, es-tu sollicité par la presse ?

Non. En début de saison, un peu, et puis, quand l'équipe de CFA va mal. Ou quand elle va très bien ! Ah tiens, ils font ces résultats ?

LG: Quelles relations entretiens-tu avec les dirigeants ?

FDT : Moi, c'est particulier, j'ai 17 ans de club. J'ai l'avantage d'avoir toujours pu faire tout ce que j'avais proposé. Les dirigeants m'ont toujours dit : « Vas-y », que ce soit Patrick Razurel, Jean-Paul Scheid, ou Carlo Molinari. Ça a toujours été : on regarde, OK, on y va. On ne peut pas rêver mieux.

LG : Adhères-tu à l'UNECATEF ? Pourquoi ?

Oui. C'est important que les entraîneurs soient rassemblés sous un étendard, un label. Ils ont faits en sorte d'établir, à juste titre, des salaires qui respectent le statut, une échelle de valeur. C'est bien qu'on puisse être défendu de manière collective. Je dois avouer que c'est un rouage important du fonctionnement des entraîneurs de France. C'est un syndicat ancien mais qui met en place des actions : la formation, la reconversion, l'aide juridique, l'aide à l'emploi, l'expatriation. Moi, la saison passée, j'ai failli partir en Angleterre, à Sunderland, je les ai appelés, ils m'ont renseignés sur tout, les contrats, le déménagement.

LG : Donc, vos contrats sont mieux rédigés ?

FDT : On reçoit une aide rédactionnelle. C'est clair.

LG : Grâce à quoi êtes-vous, à Metz, parmi les meilleurs en matière de préformation ?

FDT : Ben, dans les années 70, Nantes et Saint-étienne avaient déjà des habitudes. Eux, ils n'ont pas été pris de cours. Dans les années 80, Guy Roux, c'était un visionnaire. De ce côté-là, chapeau ! Il a su voir avant tout le monde ce qu'il fallait mettre en place. Il y avait aussi Lens, et Cannes, qui utilisait le vide de la côte, parce qu'à Monaco et Nice, il n'y avait pas grand chose. Et eux, à Cannes, avec Mombaerts, Fernandez, ils avaient des installations en plus. Dans les années 90, il y a eu Monaco qui s'est réveillé. Il y a eu aussi Rennes et Lyon

avec eux. Nous, dans ce contexte, 15-20èmes, telle était notre position. Mais, à partir des années 90/91, on a commencé à faire partie des meilleurs clubs de jeunes. Ces douze dernières années, en U15, on va 6 fois en demi, et 9 fois en quart. On a des titres en Championnat de France U17, on gagne la Gambardella □ On va 2-3 fois en finale □ On a une présence régulière dans les derniers stades. On a recruté une équipe technique solide, qui tient la route. On a des infrastructures. Notre politique, c'est : « Nous, on met les moyens, mais on n'achète personne ». Où on peut se positionner, c'est dans l'anticipation. On organise la préformation mieux que les autres, mais on se fait rattraper. Mais les autres arrivent au sommet de la montagne alors que nous on a commencé à la descendre. On est en deuxième étape □ comme l'ex-Lens. Partir à la chasse, quoi □ Mais Lens, eux, je ne sais pas s'ils ont mesuré les coûts. Tu as vu leurs infrastructures ? Ça va être un gouffre ! Comment ils vont faire ? S'ils espèrent le rentabiliser... Se rendent-ils compte que ce n'est pas si simple d'amortir de grosses infrastructures ? Aujourd'hui, nous, notre problème, c'est de minorer les coûts. La qualité est maintenue, mais il faudrait abattre 40%. On a une idée, je crois qu'elle vient de Denis<sup>2867</sup> : faire payer la formation.

LG : Mais à qui ?

FDT : Aux joueurs. Il y aurait un barème, un système de 3X6. 6 qui jouent gratuitement, 6 qui ont une bourse, 6 qui paient. Le barème est réévalué chaque année.

LG : Veux-tu rajouter quelque chose ?

FDT : Oui. Pour le DEPF, j'aimerais faire mon stage chez Zeman<sup>2868</sup>. Ça doit être extraordinaire □

LG : Par rapport à sa position sur le dopage dans le football italien ?

Oui, aussi. Mais surtout par rapport à la façon qu'il a d'aller chercher des joueurs de série C, complètement inconnus, et de les mettre sur le terrain □ et ils réussissent □ Comment il fait ?

---

<sup>2867</sup> Denis Schaeffer, directeur pédagogique du centre de formation du F.C. Metz.

<sup>2868</sup> Zdenek Zeman est un entraîneur tchèque qui a obtenu de très bons résultats dans le football professionnel italien avec des équipes et des joueurs réputés moyens.

Un autre, c'est Del Bosque<sup>2869</sup>. Avec l'effectif qu'il a, aller dire à Figo, Zidane, bon aujourd'hui, tu joues pas, on tourne ? OK, un match, ça va ! Mais toute la saison ! Et ça marche ! T'as vu comment ils jouent ? Ah ouais, ça comment il fait ? Ça j'aimerais savoir ?

---

<sup>2869</sup> Entraîneur du Real Madrid en 2003.

Entretien avec **Jean Fernandez**, entraîneur du F.C. Metz, 18 juillet 2003.

Jean Fernandez est né en 1954. Il a été joueur professionnel de 1972 à 1984. Entraîneur professionnel depuis 1985, il a dirigé plusieurs clubs français et étrangers et est à l'heure actuelle l'un des entraîneurs en activité à avoir dirigé le plus de matches en Ligue 1. Il est depuis 2006 entraîneur de l'A.J. Auxerre (Ligue 1).

*L'entretien a été obtenu par l'entremise de David Carré, entraîneur adjoint de Jean Fernandez. Il se déroule dans le bureau de Jean Fernandez, situé dans l'enceinte du stade Saint Symphorien. L'entraîneur messin m'accorde quelques minutes avant d'aller diriger une séance d'entraînement.*

LG : Pouvez-vous retracer votre parcours d'entraîneur ?

JF : En même temps que j'étais joueur à l'A.S. Cannes, j'entraînais une équipe d'amateurs (promotion de 1<sup>ère</sup> série). Puis, j'ai entraîné le centre de formation de Cannes à l'âge de 30 ans, en 83/84, et je suis passé entraîneur de l'équipe pro en D2. Après Cannes, Nice, Marseille, l'Arabie Saoudite (2 clubs, Nassr et Shabab). Ah non, attendez, entre les deux, Lille pendant 1 an, il fallait que je rentre à cause de la santé de ma mère, j'étais à 6000 kilomètres. Après la Tunisie (l'étoile du Sahel), puis Sochaux, et Metz.

LG : Quels sont les plus hauts diplômes que vous avez obtenu en matière de football ?

JF : Le DEPF.

LG : Après 1991, nouvelle formule, ou avant, par équivalence ?

JF : Non, j'étais entre les deux promotions. J'ai certainement fait partie des premiers entraîneurs qui se sont déplacés vers l'étranger pour apprendre en Espagne, en Italie, en Suisse, au Portugal. A Berfica, Porto, le Real Sociedad, le Milan A.C., l'Inter, La Sampdoria de Gênes. Alors comme j'avais déjà discuté avec Gérard Houiller, le D.T.N., qui est quelqu'un pour qui j'ai énormément de respect. ça a donné ce rapport de stage obligatoire dans un club étranger pour obtenir le DEPF, même si Gérard Houiller avait peut-être déjà eu l'idée avant, ça a dû le renforcer.

LG : Les contenus de la formation que vous avez suivie et de ces diplômes sont-ils en adéquation avec les réalités du terrain ?

JF : On est bien organisé maintenant. La formation à la française est très rigoureuse et compétente. Oui, on est costauds et très bien formés. Ceux qui ont l'opportunité de partir le voient bien, en Afrique ou dans les clubs étrangers □ Les entraîneurs français sont des gens de qualité.

LG : Avez-vous des ouvrages de référence en matière d'entraînement ?

JF : Il y a un ou deux bouquins espagnols que j'ai dans ma maison à Cannes □ Et Menotti, j'ai beaucoup appris en le lisant. Et puis le livre de Crevoisier et Houllier. Il devait sortir le lendemain du match contre la Bulgarie □ et du coup, il n'a pas eu les succès qu'il aurait dû avoir, pour les raisons que vous savez □ Alors, à cause de l'élimination et du renvoi de Gérard Houllier, il n'a pas eu de succès<sup>2870</sup>. Mais il est bien fait.

LG : Avez-vous un modèle, ou au moins des influences d'entraîneurs français ou étrangers ?

JF : En 1980-82, j'ai eu la chance de travailler avec Aimé Jacquet comme entraîneur □ Vous savez, il y a deux sortes d'entraîneur : ceux qui ne savent pas faire autre chose, et qui ont déjà un certain âge parfois, et ceux qui ont la vocation. Moi, dès 19-20 ans, je savais que je voulais être entraîneur. Mais Aimé Jacquet est celui qui m'a encore plus donné envie. A Bordeaux, j'avais la chance d'habiter la même résidence que lui, on allait avec Aimé Jacquet voir des matches à la Real Sociedad, vous savez, l'équipe de Denoueix, on faisait 300 kilomètres, on parlait du match, on discutait □ J'avais déjà envie, je me préparais, mais lui m'a donné encore plus envie □ J'ai eu la chance de travailler avec Arsène Wenger. J'ai été marqué par Arrigo Sacchi, marqué, mais marqué ! Je suis allé une semaine assister aux entraînements du Milan A.C., qui était certainement la meilleure équipe d'Europe, et certainement du Monde □ J'allais au Milanello, et j'étais impressionné par la qualité d'entraînement que la meilleure équipe du Monde pouvait avoir, la quantité de travail □ Au Milanello, l'organisation, c'était bien

---

<sup>2870</sup> G. Houllier, J. Crevoisier. Entraîneur, compétence et passion. Les détails qui font gagner. Paris, canal + éditions, 1993. Mais en novembre 1993, suite à deux défaites successives contre Israël puis la Roumanie, l'équipe de France est éliminée de la phase finale de la Coupe du monde 1994.

organisé, entraînement le matin, puis musculation, massage, déjeuner sur place, puis sieste, deuxième entraînement. Mais c'était extraordinaire, la quantité de travail, et l'intensité. Du coup, je ne voyais plus le football de la même façon. Et puis, un entraîneur qui a un grand passé mais n'est pas très médiatique en France, c'est Ivic. C'est un type extraordinaire. Dans tous les pays où il a entraîné, il a été champion, ou a failli, à Marseille. En 85/86, Porto venait de gagner la Coupe d'Europe, et la Super Coupe, quand j'y suis allé, j'ai vu un Ivic d'un enthousiasme extraordinaire. Regardez, j'ai fait un porto-folio, je collectionne les coupures de presse (il montre un porto-folio). Il y a des idées, des maximes, comme :

- « Le Président c'est la patron du club »
- « Au restaurant, il faut une table de dirigeants et deux tables de joueurs »
- « L'entraîneur ne doit pas entrer souvent dans le vestiaire, mais au bon moment »

Et, il y en a plein d'autres. J'ai connu Beckenbauer quand j'étais à Marseille. Et Capello. Mais c'est vrai, ma meilleure formation, ça a été de partir.

LG : Avez-vous des médecins ou chirurgiens de référence ?

JF : Le Pr. Jager (Strasbourg). Même quand j'étais à Marseille, et à Sochaux.

LG : Avez-vous constaté une évolution des contenus ou du volume de l'entraînement par rapport à l'époque où vous étiez joueur ?

JF : Oui, oui. Ça n'a rien à voir. Maintenant, il y a plus une recherche de qualité et en plus de volume en quantité. C'est clair qu'aujourd'hui, on ne s'entraîne plus de la même façon. Il y a une concentration maximale. Et la vitesse aussi. Ça va de plus en plus vite. Il y a 20 ans, il y avait moins de volume, moins d'entraînement. On s'entraîne 2 fois par jour, parfois même en période de compétition, avec tous les joueurs qui veulent leur place. Aujourd'hui, c'est surtout la vitesse. Je le dis à mes joueurs : si je devais jouer aujourd'hui, je ne pourrais plus jouer. Ça va toujours plus vite.

LG : Sans forcément citer de noms, quels différents types de rapports avez-vous connus avec les dirigeants de vos différents clubs, en tant qu'entraîneur ?

JF : La relation avec le Président est simple. C'est la plus importante dans le club. Le patron du club, c'est le Président. Ensuite, la relation fait qu'on choisit tel ou tel

entraîneur □ Aujourd'hui, l'entraîneur reste le patron technique mais c'est différent □ Maintenant, les Présidents connaissent le football. A Metz, il aime participer, savoir ce que le coach fait, comment les joueurs s'entraînent □ J'ai vu Denoueix, à la Real Sociedad, il m'a impressionné. Ils sont organisés comme dans les clubs de C.F.A. en France. Il m'a dit : « Le Président, je l'ai vu deux ou trois fois dans la saison, et je l'ai eu deux ou trois fois au téléphone » □ Mais c'est rare. Il y a vingt ans, je pouvais me dire : « Je prends les décisions, et si le Président est pas content, c'est pareil ». Maintenant non □ Le coach prend les décisions, mais le Président aime savoir □

LG : En tant qu'entraîneur, quels rapports entretenez-vous avec la presse ?

JF : Je la considère comme un partenaire, pas comme un ennemi. J'essaie de les mettre dans de bonnes conditions pour qu'ils puissent faire leur travail □ Mais je joue franc jeu. S'ils déforment mes propos, alors là je peux devenir méchant. Mais sinon, non, je prends le temps avec les journalistes, j'essaie de les mettre dans de bonnes conditions.

LG : Le fait d'être médiatisé vous a-t-il conduit à accorder une attention particulière à votre tenue vestimentaire (les jours de match par exemple), ou vos paroles lors d'interviews ou de communications ?

JF : Oui, en fait. J'ai toujours porté le survêtement, sauf à Marseille, où on m'imposait de porter le costume les jours de match. L'entraîneur sort de sa maison, va au stade le matin. Et le soir, il quitte le stade, pour retourner à la maison. Moi, à Metz, je suis ici depuis un an, si on me demande si je connais le centre ville, ce qu'il y a aux alentours, □ eh bien non, je n'ai pas le temps. Depuis un an, je n'ai vu ni la ville, ni la région. Je viens au stade le matin, je repars le soir □ c'est normal. Alors, je suis habillé normal □

LG : Mais pour la communication avec la presse, faites-vous plus attention ?

JF : Oui, je suis très vigilant. Ce qui a changé au niveau du football, c'est les médias. Avant, il y avait une télé, un journaliste. Maintenant, il y a 10 télés, 20 journalistes. Alors oui, je suis très prudent avec ce que je dis □ Mais c'est l'expérience. Raymond Goethals était vraiment très fort avec la presse, et pourtant, il répondait toujours à côté. Il disait : « Si tu veux durer, dans les moments difficiles, avec la presse, tu peux durer ». Je vais vous raconter une

anecdote. J'étais avec Goethals à l'O.M. comme entraîneur-adjoint. Il me laissait faire l'entraînement, parce qu'il était déjà relativement âgé, et il fumait sur le bord du terrain. Et quand un journaliste arrivait, il le repérait de loin et ce n'est pas le journaliste qui allait vers Goethals, c'est Goethals qui allait à lui. Il avait 72 ans, et un savoir-faire extraordinaire au niveau de la presse. Et il avait une cote pas possible à Marseille.

LG : Adhérez-vous à l'UNECATEF ? Pourquoi ?

JF : Oui. Avant, du temps de Guy Roux, on n'était pas très soutenu. Aujourd'hui, il y a une meilleure organisation, on est plus fort qu'il y a 20 ans. Le jour où on est en difficulté, ils arrivent à nous protéger. Aujourd'hui, il y a un vrai bureau, une meilleure organisation, on est plus proche, et j'y suis sensible. même si parfois, avec les soucis, vous êtes tout le temps dans l'équipe, alors je peux pas aller aux réunions, et j'envoie un mot d'excuses à Joël Muller<sup>2871</sup>.

LG : Les contrats que vous signez vous garantissent donc une meilleure protection sociale et juridique ?

JF : Oui, bien sûr. Ils sont mieux rédigés qu'il y a dix ou quinze ans. C'est sûr qu'on est plus forts par rapport au football français, grâce à Aimé Jacquet, et Joël Muller.

LG : L'entraîneur peut-il imposer son staff ? Pourriez-vous revenir sur votre relation avec René Lo Bello<sup>2872</sup> ?

JF : Oui, René, je l'ai imposé à chaque fois. Il y a une telle complicité entre nous en tant que coaches, qu'on est plus forts à deux que tout seul. Je l'ai imposé en Arabie, Tunisie, à Sochaux et à Metz.

LG : Mais, quel était son cursus ?

---

<sup>2871</sup> Président de l'UNECATEF.

<sup>2872</sup> René Lo Bello a été l'adjoint attitré de Jean Fernandez durant de nombreuses années. Il a dû quitter Jean Fernandez et le F.C. Metz durant l'année 2003.

JF : Au départ, il était C.T.D. Mais il m'a contacté, nous avons discuté, échangé des idées, et un jour nous avons eu l'occasion de travailler ensemble. Alors, il me connaissait, je le connaissais. On avait beaucoup d'efficacité dans le travail. Il est parti en cours de saison l'année dernière pour des raisons personnelles. Mais il a passé le temps d'apprendre. Quand un numéro 2 est impatient, ça crée des problèmes. Aujourd'hui, il y a deux choses qui peuvent vous créer des difficultés : la première, ce sont les joueurs qui peuvent très facilement vous mettre en difficulté. La deuxième, c'est l'entraîneur adjoint, qui dit au Président : « je peux faire mieux que lui ». A Lille, j'avais un adjoint comme ça, et ça s'est très mal passé.

LG : Les centres de formation ont-ils contribué aux progrès du football français ?

JF : Ah oui ! C'est la grande réussite du football français. Là, on commence à bien nous préparer. Au début, c'était sommaire. En 75, j'étais à Marseille, on logeait dans une villa, on n'avait pas d'entraîneur, pas de terrain et petit à petit, ça s'est amélioré, et on s'est bien préparé. Aujourd'hui, on nous demande à l'étranger, on nous copie. Moi, j'arrivais des amateurs, les centres de formation sont arrivés, avec des entraîneurs diplômés, qui savaient nous préparer physiquement, et tactiquement, et techniquement. Il y avait aussi de nouvelles générations de blacks. Et même au niveau pro, on a fait davantage de technique. Avant ça, il y avait 2 heures de technique sur une semaine de temps, maintenant, c'est au moins trois fois. Oui, c'est la grande réussite du football français ! ».

LG : Les salaires des entraîneurs professionnels ont-ils évolué au même rythme que celui des joueurs, depuis les années 80 ?

LG : Non, ce n'est pas au même niveau. Dans le championnat de France, il y a trois ou quatre entraîneurs très bien payés. En général, ce sont des gens qui durent. Et pourtant, en Ligue 1, il y a des entraîneurs de qualité, mais pas très connus.

Je vais vous raconter une anecdote, mais n'enregistrez pas<sup>2873</sup>.

LG : Y a-t-il eu récemment des avancées techniques, scientifiques ?

---

<sup>2873</sup> Nous ne citerons pas l'exemple évoqué par J. Fernandez, mais il cite un club professionnel, qui pour des raisons d'économie, vient d'embaucher l'entraîneur qui a le moins de prétention financière parmi les candidats, alors qu'au départ cet entraîneur retenu ne constituait pas le premier choix des dirigeants.

JF : Non, il y a plusieurs méthodes pour se préparer. Il n'y a pas de vérité non plus. Tous les préparateurs physiques n'ont pas la même philosophie, mais tous ont de bons résultats. Aujourd'hui, il y a deux paramètres du haut niveau : la vitesse, et la technique. A l'entraînement, il faut se rapprocher le plus possible des conditions du match. Regardez ! *(Il se lève)*. Avant, à l'entraînement, on faisait ça ! *(Il fait mine de contrôler le ballon, prend son temps, et mime une passe à l'intérieur du pied)*. Maintenant, c'est comme ça ! *(Il exécute la même séquence, mais beaucoup plus rapidement)*. Et puis, la concentration : quand je suis arrivé il y a un an, il y avait des cow-boys à l'entraînement. Mon plus gros boulot, ça a été de les re-concentrer. Aujourd'hui, ça n'a plus rien à voir par rapport à il y a un an.

LG : Y a-t-il pour un entraîneur, des difficultés que pourraient créer des joueurs mieux payés, par rapport à des notions de respect par exemple ?

JF : Le problème, il vient essentiellement des joueurs moyens qui ont été payés comme de grands joueurs. Les très bons joueurs, qui sont très bien payés, sont intelligents : la relation est facile. Un Thierry Henry, ce qu'il gagne, il le vaut largement. Ceux qui sont dangereux, c'est ceux qui sont moyens et qui ont un bon salaire. Ceux-là sont difficiles à gérer, et peuvent dire ou penser : « Mais t'es qui toi pour me sortir de l'équipe ? ».

LG : Quelle est la part prise par les entraîneurs dans les résultats du football français ?

JF : On a une formation de coaches de qualité, c'est sûr. Le coach est important, mais ce n'est pas le plus important. Le plus important, c'est d'avoir de bons joueurs. Un entraîneur peu expérimenté, qui a de bons joueurs, vous le mettez face à un entraîneur expérimenté qui a des joueurs moyens. Lequel aura de bons résultats ? L'entraîneur peu expérimenté avec les bons joueurs. Après, ça ne suffit pas. Ce qu'il y a de difficile, c'est de gérer le groupe au quotidien. La vie change, il y a de plus en plus de caprices, un tel ne joue pas, veut jouer, fait la gueule, il y a des clans, vous avez des groupes, le copain doit jouer, etc. ce qu'on voit sur le terrain c'est important, mais le plus c'est tout ce qu'on a au quotidien. Mais l'entraîneur seul ne suffit pas, il faut un staff technique qui s'occupe de tout. Mais pour répondre à votre question, les bons joueurs, c'est l'essentiel : le joueur de qualité règle les problèmes là où l'entraîneur ne peut pas les régler, techniquement sur le terrain.

LG : L'ensemble des entraîneurs de l'équipe professionnelle constitue-t-il une véritable équipe ? Pourquoi ?

JF : Oui, c'est indispensable. La réussite de l'équipe en dépend. Sur le plan technique, il faut une bonne direction technique. Je l'ai touché du doigt pour savoir. A Lille, avec un adjoint qui avait plus d'ambition personnelle qu'il n'aurait dû, ça s'est très mal passé.

LG : Et l'impact moral sur les joueurs ?

C'est primordial. L'an dernier, j'ai passé trois mois à leur regonfler le moral. Ils étaient au fond du trou. Il a fallu du temps pour les re-concentrer *(Il consulte sa montre, signe que l'entretien touche à sa fin)*.

LG : Je vous remercie infiniment.

Pierre Repellini est né en 1950. Joueur professionnel à l'A.S. Saint-Étienne (1970-80). 4 sélections en équipe de France (1973-74). Entraîneur du Red Star (division 2) en 1995-96 puis 2000-2001, de l'A.S. Saint-Étienne (division 2) en 1997-1998. Directeur de l'UNECATEF depuis 2001.

LG : Pouvez vous revenir sur votre passé de joueur et d'entraîneur ?

PR : J'ai débuté ma carrière en 69 à Saint-Étienne, j'étais au centre de formation, je suis resté là jusqu'en 80, dans un seul club, Saint Etienne, avant j'étais junior au Hyères Football Club jusqu'en 69, j'étais international junior à cette époque là donc, et comme j'étais international junior, je suis parti à Saint Etienne, Garonnaire<sup>2874</sup> m'avait recruté. Après Saint Etienne, je suis revenu à Hyères, de 80 jusqu'en 83, là j'ai joué en CFA, c'est à dire national 2, après je suis resté pendant deux ans et demie à Saint Etienne en PH jusqu'en 86, décembre 86 je suis parti de Sainte Maxime pour aller au centre de formation à Saint Etienne, encadrer le centre de formation.

LG : Vous n'avez jamais entraîné en pro ?

PR : Si, si parce qu'après, je suis resté de, on va dire 86, jusqu'en 90, plutôt 91, je suis resté donc au centre de formation, en 92 je suis resté une année sans rien faire, en 92 jusqu'en 97, je suis au Red-Star...

LG : Voilà, c'est ça.

PR :  Entraîneur-adjoint et entraîneur pendant deux ans, entraîneur adjoint et pendant trois ans entraîneur pro, après je suis revenu à Saint Etienne de 97 à ...99, donc j'ai entraîné les pro pendant deux ans et après je suis revenu au Red-Star, de 99 à 2001, j'ai entraîné le Red-Star.

LG : Donc, par contre, tout à l'heure, vous avez dit en 69, j'ai intégré le centre de formation, mais en fait, il n'y avait pas de centre de formation à l'époque, enfin, officiellement je veux

---

<sup>2874</sup> Pierre Garonnaire est le célèbre recruteur de l'A.S. Saint-Étienne qui a déniché nombre de talents de l'équipe qui a été la meilleure équipe française des années 1970.

dire... ça n'a été créé qu'en 73 mais effectivement dans les journaux de l'époque, on lisait que Saint-Étienne, c'était quand même les précurseurs en matière de formation, alors .....

PR : Ouais... on avait, euh, c'était pas un centre de formation qu'il y avait euh, c'était euh, pff, on était logé euh ... on était logé dans des familles.... on était logé, euh ..... sept, huit, dix ... c'était juste avant le centre de formation.

LG : Et vous vous entraîniez où, à part ou avec les pros ?

PR : Euh, non, on s'entraînait, euh ... on avait la première année, on était, on s'entraînait à part, on était avec.... euh, il s'appelait Robert Philippe, et donc là, on s'entraînait à part, on s'entraînait avec ceux qu'on appelait les amateurs à l'époque. Et puis, l'année d'après, donc on était intégré de temps en temps avec les pros. C'est à dire qu'on avait un entraînement, on s'entraînait mixte quoi, on avait un entraînement avec les, comment dit, avec les, avec les ....

LG : Les amateurs....

PR : Les amateurs, et on avait aussi un entraînement avec les pros.

LG : D'accord, en pro, euh, puisque j'ai eu un petit euh, une petite réponse écrite à un questionnaire que j'avais envoyé à certains entraîneurs, euh, Robert Herbin, donc lui m'avait dit que, lui, quand lui est arrivé comme entraîneur, ça doit être 72 je crois ou 73 ....

PR : Comme entraîneur, oui, il est arrivé comme entraîneur .....

LG : Oui, il avait arrêté sa carrière de joueur et dans mes souvenirs, parce que j'étais gamin, il avait rejoué un match quand vous avez été champions.

PR : Le dernier match, voilà, et on l'avait comment dire, obligé à jouer le dernier match où il avait marqué ....

LG : Un penalty, ouais... ouais je me rappelle, parce que j'achetais *France Football* à l'époque ....

PR : Voilà...

RH : Alors lui, il me dit dans le questionnaire que d'après lui, les entraîneurs sont devenus un peu plus exigeants quand lui est arrivé comme entraîneur, vous pouvez me confirmer ça ?

PR : Oui, je confirme! Quand il est arrivé, on a eu des entraînements plus durs ....

LG : Et euh, en quantité, en intensité, je veux dire ou en ....?

PR : En quantité et en intensité ... les deux, oui .....

LG : Et, euh, donc quand vous êtes ... ça m'intéresse ça, devenu directeur enfin entraîneur du centre de formation, en 80, est ce que par rapport à ce que vous aviez vécu comme joueur, où vous étiez dans les apparts, tout ça est ce qu'il y avait de gros changements, mais là je parle plutôt de l'entraînement ....

PR : Quand moi j'ai fait les entraînements, déjà il y avait plus de .... on avait notre terrain à nous, on avait la musculation dans le club, ça avait déjà évolué là ... le club avait évolué, on n'avait pas encore de centre de formation mais on avait des chambres qui étaient dans le stade au niveau de, de comment dire, euh ... Pas loin de Geoffroy Guichard<sup>2875</sup> dans l'enceinte ...

LG : Et, est ce que enfin vous aviez, ben,.... suivi des diplômes avant d'entraîner le centre de formation .....

PR : Ah, j'ai passé tous les diplômes dans l'époque où j'étais à St Maxime ... parce que, euh  
.....

LG : Donc en fait BE 1, BE 2 ... euh, c'était un BE 3 à l'époque .....

PR : C'était déjà le BE 3 à l'époque.

---

<sup>2875</sup> Geoffroy Guichard est le nom du stade où évolue l'A.S. Saint-Étienne lors des rencontres officielles.

LG : Et ensuite, pendant votre période d'entraîneur en pro, des débuts comme entraîneur à la fin, il y a eu des changements dans votre façon d'entraîner, euh ..

PR : Il y a eu des évolutions, oui, parce que ça a changé au niveau de ... ah, comment dire ....

LG : Peut-être plus de joueurs à coacher, ... ou sur le travail physique □

PR : Ouais, il y a eu des modifications sur ... plein de choses ....

LG : Est ce que vous suiviez des stages de recyclage à chaque fois, non, peut-être pas ?

PR : Ah oui, parce que c'est obligé !

LG : Ah oui, vous êtes obligés. C'est combien pour l'entraîneur pro ? Tous les deux ou quatre ans ?

PR : C'est recyclage ....

LG : Est ce que ... comment vous êtes arrivés à l'UNECATEF ?

PR : Alors je suis arrivé à l'UNECATEF parce que ben ... tout simplement, il y avait, ben, comment dire je n'avais pas de boulot, je faisais partie du comité, euh ... je faisais partie du comité directeur, donc je n'ai pas eu de proposition, c'était en 91, euh, 2001-2002, pardon, donc là j'ai décidé de me consacrer au syndicat quoi ....

LG : Et est ce que vous aviez adhéré tout de suite à l'Amicale ou ....

PR : Toujours été. J'ai toujours adhéré au syndicat, j'ai toujours adhéré à un syndicat.

LG : Et est ce que vous avez, .... je suppose que vous avez dû voir des changements importants, peut-être ces dernières années notamment, est ce qu'il y a eu une cassure avec la passation Guy Roux □ Joël Muller, enfin une rupture je veux dire ?

PR : Ah ben, de toute façon, c'est ce qu'on a souhaité, s'il y a eu cette fronde qu'il y a eu un contre Guy Roux, c'est qu'on trouvait que le syndicat des entraîneurs était apathique, était lymphatique, qu'il ne fonctionnait pas, et que c'était une seule personne qui s'en occupait, qui s'en occupait, bon ben, dans son propre intérêt,... c'était plutôt orienté dans le sens qu'il voulait, c'était pas .... C'était quelque chose qui végétait, donc à partir de ce moment là qu'il y a eu une fronde qui s'est créée, et puis on a mis en branle un petit peu la destitution de Guy Roux et Robert Herbin, donc euh ...après il a fallu, il a fallu créer... déboulonner des statues, mais qu'est ce qu'on fait ? Alors à partir de ce moment là, on a dit, bon si on fait quelque chose, il faut le faire euh, il faudrait qu'ils aient quelqu'un ne permanence, donc Thibaut<sup>2876</sup> était déjà en permanence, mais bon, euh, Thibault c'est un juriste, euh, donc on a dit, faudrait qu'il y ait quelqu'un, c'est là que je me suis proposé en disant, " écoutez, puisque je suis au chômage, moi je veux bien me consacrer au syndicat pour voir ce qu'on peut faire ou pas, mais bon, on va se lancer là-dedans, puis on verra ". Et puis, euh, ben l'année .... ça s'est fait en un an et puis j'ai refait une deuxième année et puis au courant de la deuxième année, on a discuté avec Joël Muller, en disant "ben, écoute, si tu veux, écoute, moi j'ai fait pas de proposition, et ce que j'ai ne m'intéresse pas parce que ce sont des trucs qui sont trop, euh, ... à ce moment là je m'engage dans le syndicat et je deviens salarié du syndicat ". Donc depuis le 1er juillet, je suis Directeur Général du syndicat.

LG : D'accord. Euh, ... est -e que, euh, il y a des contrats-type pour les entraîneurs ?

PR : On a des contrats type. Demandez à Anissa<sup>2877</sup>, elle vous donnera tout ce qu'il faut.

LG : Et, euh, j'ai lu, mais j'ai pas gardé, dans l'Equipe, il y a une semaine ou deux peut-être, ou trois, je crois que c'est l'UNECATEF qui s'oppose à une reconnaissance européenne des diplômes ?

PR : Non, on ne s'oppose pas. Nous, on n'est pas d'accord pour qu'il y ait ses équivalences qui soient attribuées sachant que nous on a un diplôme, pratiquement, le plus élevé, le plus exigeant d'Europe, .... on dit bien qu'on donne des équivalences à des entraîneurs étrangers mais qui doivent avoir une certaine compétence, c'est à dire qui doivent avoir l'expérience, qui doivent avoir, déjà, euh, de l'expérience sue le terrain, qui doivent avoir déjà passé des

---

<sup>2876</sup> Thibaut Dagorne, administrateur de l'UNECATEF depuis 2000.

<sup>2877</sup> Anissa Hamimi, secrétaire à l'UNECATEF.

diplômes dans leurs pays, euh ... qui doivent aussi avoir, euh ... qui doivent savoir parler la langue française pas couramment mais assez facilement pour pouvoir s'exprimer, et puis, je ne me rappelle plus de ce qu'il y a encore... la langue ... cinq années .....

LG : Cinq années ? Vous ne m'en avez pas parlé. Il faut qu'il ait entraîné cinq ans dans son pays ?

PR : Je sais qu'il faut avoir entraîné, dans son pays, et avoir quelque chose que je ne me rappelle plus, là.....

LG : C'est pas grave .....

PR : Je vous dirai, ça me reviendra...

LG : Donc, le rôle de l'UNECATEF, c'est la protection ?

PR : Pour moi, le rôle de l'UNECATEF, c'est de défendre les entraîneurs, c'est de représenter les entraîneurs dans toutes les commissions, que ce soit à la Fédération ou à la Ligue, c'est de défendre les entraîneurs, de défendre le statut des entraîneurs, c'est de défendre la Charte... ce sont toutes ces chose là. C'est le rôle de du syndicat un petit peu, comme le font les syndicats, euh .....

LG : Ouais, les syndicats de routiers, ou de .....

PR : Voilà, c'est pareil .....

LG : D'accord. Ça c'est une question subsidiaire, parce que vous n'êtes pas obligé de ma répondre : est ce que vous avez une idée des salaires des entraîneurs de Division 1 et 2 ?

PR : Tout à fait. On a des salaires, on a la fourchette des salaires □ □

LG : Est-ce que c'est communicable ou pas ?

PR : Il n'y a pas de problème. Euh, disons que la majorité, euh □ euh □ . Disons que sur les □ vous savez qu'il y a des minima

LG : Oui, ça je sais.

PR : Il y a des minima qui sont de 100 000 francs, 1000 000 pour la Ligue 1 et 50 000 pour la Ligue 2. Donc je suppose que ça fait un ordre. Disons que la fourchette est qu'il y a à peu près, l'année dernière il y avait 14 entraîneurs qui étaient au-dessus de 200 000 en Ligue 1, □ voilà □

LG : D'accord !

PR : Et en Ligue 2, c'est, off □ . C'est très rare, disons la fourchette elle est de 80.

LG : D'accord □ dernière question, je reviens sur l'entraînement □ . Est ce qu'il y a des avancées scientifiques, sur des textes de préparation physique □ □

PR : Vous savez, il y a des beaucoup de choses qui se font, il y a beaucoup de gens qui viennent dans la préparation athlétique, qui viennent de l'athlétisme, qui viennent de pleins de sports divers, mais c'est très difficile pour eux car le footballeur est un athlète complet qui fait à la fois de l'endurance, à la fois de la vitesse, à la fois de la détente, à la fois de la souplesse, à la fois de la puissance, à la fois □ . Donc, c'est pff □ c'est un vrai casse-tête chinois □ en plus vous avez des gars qui n'ont pas de musculation, vous en avez c'est des gros □ donc c'est très difficile □ .. Maintenant je pense qu'on va arriver à une préparation athlétique individualisée, vraiment individualisée, mais bon, est ce □ est ce que ça va aller dans le bon sens du collectif, c'est toujours le même problème □ ..

Quand on souffre sur une séance physique avec un groupe, c'est là qu'on voit la solidarité par rapport à ceux qui traînent, ceux qui tirent, ceux qui rechignent, ceux qui ne rechignent pas □ si on fait une préparation athlétique individualisée, bon, est ce qu'il y en a qui vont être capables de se surpasser, il y en a qui vont lâcher et puis il y en a qui ne vont se décourager □ . C'est vraiment très très complexe □ . Entraîner un groupe, un collectif est vraiment très complexe, c'est un programme □ déjà, le football ça dure 10 mois sur 12 dans l'année. Ce n'est comme un athlète ou un nageur qui prépare une compétition □ ..

LG : Oui, qui a un sommet dans la saison □ .

PR : Le cycliste, il prépare le Tour de France, le championnat du monde donc il se met des étapes, il se met des périodes où il faut qu'il soit en pointe, et le reste du temps, il se prépare. Le footballeur, lui, il a un match par semaine pendant 10 mois. Des fois c'est 2 ou 3. Donc il faut qu'il soit prêt et qu'il puisse enchaîner matches ou matches dans la saison. Le problème est, c'est qu'il faut qu'il soit bon les matches. Du moins qu'il faut qu'il soit en forme les 50. Il ne faut pas qu'il soit grillé avant, il ne faut pas qu'il soit grillé après, il ne peut pas dire « Je vais jouer euh, la Coupe d'Europe et puis me reposer le week-end », parce que le championnat c'est le pain quotidien, parce que si on est 4<sup>ème</sup> en championnat on risque de passer à la casserole, enfin il y a plein de trucs comme ça □

LG : Et est ce, tiens, petite question supplémentaire, vous prenez aussi, enfin adhérent aussi, puisque maintenant cela se généralise dans les clubs, les préparateurs physiques les entraîneurs des gardiens ?

PR : Le principe de l'UNECATEF c'est de prendre tous les gens qui sont diplômés qui ont un contrat d'entraîneur, ou qui ont eu un contrat d'entraîneur, et dont l'activité principale est le football. C'est-à-dire que, ce qui permet de les faire vivre, c'est plus le football qu'autre chose. C'est-à-dire qu'on peut adhérer au syndicat si par exemple on est employé de mairie à 600 francs par mois et que □ . On est entraîneur du club de DHR et qu'on gagne 15000 ou 20 000 bales par mois. Donc □ même si c'est moitié-moitié, on sait pratiquement qu'on travaille à la mairie parce qu'on est entraîneur de □ . Ce sont ces choses là. Par contre, c'est beaucoup plus, euh, on a beaucoup plus de difficultés à prendre des professeurs d'éducation physique, qui, eux, c'est leur activité principale et qui ne sont entraîneurs que parce qu'ils dépendent déjà du syndicat des professeurs. Donc, c'est un peu □ .. Mais bon □ il y a toujours plus ou moins des ouvertures dans ces cas là.

LG : Je vous remercie.

Entretien avec **Francis de Taddeo**, entraîneur du centre de formation du F.C. Metz, 9 Août 2004.

Francis de Taddeo est entraîneur du centre de formation du FC Metz depuis 1989. Il le restera jusqu'en 2006, date à laquelle il devient entraîneur de l'équipe professionnelle en Ligue 2. Après avoir terminé champion de France de Ligue 2 à l'issue de la saison 2007-2008, et avoir été élu meilleur entraîneur de Ligue 2 aux trophées UNFP 2007, Francis de Taddeo est limogé en janvier 2008 lors de sa première saison en Ligue 1. Il est depuis la saison 2008-2009 délégué général à la formation de l'A.J. Auxerre.

*L'entretien se déroule dans les locaux du centre de formation du F.C. Metz. Il a été précédé par une petite conversation informelle à trois entre Denis Schaeffer, directeur pédagogique du centre de formation du F.C. Metz, Francis de Taddeo et moi-même.*

LG : Le DEPF. J'ai des questions sur les contenus, sur leur adéquation avec la charge d'entraîneur, leur statut, leur rôle et puis aussi sur le fait que le DEPF soit un espace protégé pour les anciens pros, voire anti-prof d'EPS enfin pro ancien pro ?

FDT : En fait, il s'appelle Diplôme d'Entraîneur Professionnel de Football, mais je crois, qu'ils ne savent pas trouver je dirais la bonne euh la bonne formulation. Parce que bon, il y a différents, comment dirais-je, euh, fondamentalement, il s'adresse à différents types de personnes. Souvent, ce sont des gens qui sont censés, tous les gens qui sont là sont censés avoir une expertise, et l'avoir démontrée. Il y a des gens comme Jean-Pierre Papin par exemple, pour le citer, qui lui n'avait pratiquement pas entraîné, mais qui avait une expertise en tant que joueur. Il y a des entraîneurs de haut niveau, bon des gens comme Loïc Amisse qui est en situation, qui venait lui pour se mettre en place, et puis des gens qui n'avaient pas été forcément joueurs, qui n'avaient pas non plus, qui n'étaient pas en situation, et qui revendiquaient une certaine expertise. C'est mon cas, ça fait des années que je suis formateur, j'ai 300 matches de CFA, donc forcément, en réserve professionnelle, j'ai coaché, j'ai géré un certain nombre de joueurs professionnels, forcément, donc à un moment donné on aspire à se dire : « tiens, finalement, je pourrais me présenter à ce diplôme là », et pour se comparer, pour voir un peu, pour avoir d'autres contenus aussi.

LG : Est-ce qu'il est ouvert justement, à des gens comme toi ? Parce qu'à un moment donné, est-ce qu'il n'était pas réservé spécifiquement aux anciens pros ?

FDT : C'est vrai qu'au départ, c'est fait sur dossier, donc il faut présenter un dossier, et on va te prendre ou pas te prendre en fonction du CV. Donc moi j'appartenais à la catégorie des gens qui avaient la chance d'être au moins pris, euh, pour faire la formation. Alors la formation, c'est une formation qui se passait par périodes de 3 jours, 8 périodes de 3 jours donc 24 jours, et euh, pendant lesquelles on a reçu un certain nombre, je dirais, de contenus. Alors, au niveau de contenu, il y avait bien sûr des séances de terrain, technico-tactiques, donc ça c'est des séances de euh, technologie, comment dirais-je, euh, propres au football.

LG : C'est fait par les

FDT : Raymond Domenech. Ensuite, on avait euh

LG : Excuse-moi si je te coupe ! Vous avez appris des choses euh nouvelles ?

FDT : Oui. Forcément, il y a des gens après, dans l'expertise, il y a différents niveaux. Moi, je ne dis pas que je n'ai rien appris.

LG : Non, je veux dire sans être prétentieux non plus, mais

FDT : Mais bon, j'ai dû faire 7000 séances d'entraînement. Depuis que j'entraîne, j'ai dû coacher plus de 2000 matches, donc euh

LG : Tout ne peut pas être nouveau, euh

FDT : C'était pas forcément nouveau. Par contre, il y a des gens, effectivement, qui voyaient le football souvent sous l'angle du joueur, qui avaient aussi une démarche, qui avaient comment dirais-je, une grande euh je dirais compétence technico-tactique, qui ne savaient peut-être pas bien la formuler. Bon, alors que là, ça leur donnait les clés pour mieux formuler ce qu'ils avaient comme idée. Et puis, comment dirais-je, après la technico-tactique, il y a un contenu, toujours dans le domaine technologique, de préparation athlétique, donc là, c'était fait par Jean Gallice, prof d'EPS, qui appartenait à la DTN.

LG : Oui, ancien Girondin de Bordeaux ?

FDT : Voilà, c'est ça ! Bon, là c'était intéressant, parce qu'il a remis au goût du jour des choses que peut-être la DTN, ou ses prédécesseurs à la DTN avaient mis un peu de côté, par exemple, l'interval-training, Fox et Matthews, alors qu'à une époque, on parlait plus Cometti que

LG : Oui, tout-à fait !

FDT : Bon là, on a eu des choses comme ça, et puis, après, sur l'aspect comment dirais-je il y avait aussi bon, un cours sur la sophro. Après, il y avait un contenu de management, ce qu'ils appelaient management, donc c'était Jean-Pierre Dolly, D.O. deux L.Y. qui nous faisait les cours, donc là on a eu la chance d'avoir une soirée avec Jean-pierre Riboud, PDG Danone, euh, on a eu comment dirais-je aussi, des choses en particulier dans tout ce qui était expérience internationale, en préparation à ce qui serait une carrière d'entraîneur, mais à l'étranger. Bon, donc il y a des choses vraiment intéressantes à prendre, donc là c'était effectivement du très concret.

LG : D'accord, donc des intervenants extérieurs ?

FDT : Non, c'est lui même qui le faisait, mais en particulier en revenant toujours sur le domaine de l'entreprise. voilà. Comment que ça se passe là, comment que ça se passe chez Nestlé, comment que ça se passe là, à quoi vous devez vous attendre, sur le contrat de travail, mais le contrat de travail à l'étranger. Il y avait un module, mais un énorme module qui était, comment dirais-je, basé sur la PNL, bon là c'était un module en tout ça devait faire quatre-vingt heures quoi.

LG : Ah ouais, ouais, c'est quand même vaste !

FDT : Ouais, c'était costaud, avec toujours cette définition d'objectifs, la communication.

LG : ça, je suppose que c'est relativement récent, enfin ce n'est peut-être pas très répandu dans le monde du foot ?

FDT : Si, parce que nous, au diplôme de formateur, on a eu un contenu qui était moins important, mais qui était, qui était déjà riche. Bon ça, c'était encore plus, bon l'idée c'est toujours « comment passer son message », bon, les cartes du monde différentes, t'as la carte du monde, j'ai la mienne, et comment on peut rentrer en communication avec des cartes du monde différentes, quoi ? Donc là, c'était, merde..., c'était Franck , c'était un Franck, et il est passé récemment dans le site de la Fédé, euh si tu vas sur le site de la Fédé, ils parlent du DEPF, et tu verras qu'il va en parler ?

LG : D'accord, j'irai voir.

FDT : Ouais.

LG : Il n'a pas écrit un article dans un journal un entraîneur français ?

FDT : Possible, possible ? euh, un module de communication, donc ce qui était appelé communication, c'était fait par Jean-Louis Morin, donc c'était l'ancien speaker radio, donc là c'était, bon, communication, c'était surtout pour nous aider à prendre connaissance du contenu d'un message, c'était à dire message écrit, message audio, message visuel. On a fait, on est passé en caméra, on était filmé sur un entretien, une simulation d'entretien d'embauche ? on a eu, bon des choses, un travail sur une situation, sur des textes, une situation, par exemple, la blessure de Zidane à la Coupe du monde, vue par 5 journaux différents, comment on peut relater, comment est relaté un événement, et les conséquences ? Les communications de crise, voilà, avec comment dirais des petites saynètes : on arrive, juste avant donc en public, le public est là, Jean-louis est avec le micro, il nous dit : « voilà, voilà ton sujet », et c'était du type euh, « tu viens d'apprendre, voilà ton président vient de t'apprendre, tu sors de réunion, ton président vient de t'apprendre que l'un des joueurs vient d'être emporté par la police et qu'il aurait trempé dans un viol collectif. Voilà, OK ». Et, tout de suite, à chaud, le micro est là, alors, t'es contre le micro, alors comment rester en vie par rapport à ça, qu'est-ce que tu dois dire, qu'est-ce que tu ne dois pas dire. Les choses intéressantes ?

LG : Ouais, ouais.

FDT : Ouais, c'est indispensable. Ça, je trouve que c'est un contenu, on a fait je crois, 12 ou 16 heures, par rapport à la PNL, je crois que c'était disproportionné. On a tous souhaité qu'il y en ait beaucoup plus dans le futur. Voilà. Alors ça c'est 16 heures. Et puis après, il y avait un module, dans technologie, il y avait aussi la vidéo. Donc, la vidéo, c'était d'abord initiation, avec euh un travail euh □ bon on était en cours et on avait un match à analyser, et on devait ressortir, comment dirais-je, les éléments essentiels, en 10 minutes faire un petit montage vidéo, qui montre sur l'équipe qu'on avait, on avait 2 matches de l'équipe, montrer ce qui était le plus important, dans la façon de jouer de cette équipe là, et peu après, à l'examen proprement dit, on avait à préparer, à la maison, on avait à préparer une vidéo de 10 minutes sur une équipe, comment jouer contre par exemple, la Tunisie, vous allez jouer contre la Tunisie, qui est championne d'Afrique, euh, donc caractéristiques, points forts, points faibles, et à partir de là, comment, □ comment lutter contre elle, quoi ! Voilà, la Tunisie, ou l'Allemagne, enfin une équipe, quoi □ une équipe de haut niveau, bien sûr. Ensuite, on avait un contenu, je dirais juridique, on va dire juridique, alors dans le juridique, il y avait plusieurs éléments, il y avait, euh □ comment dirais-je, euh, il y avait tout ce qui avait trait au, □ au constitution des sociétés, bon, les clubs, SAOS, SASP, etc □ tout ce qui était contrat de travail, bon tous ces aspects là, et puis il y avait le domaine financier, bon ça c'était l'Institut de Limoges qui faisait le juridique et financier, dans le financier c'était l'analyse d'un bilan, analyse d'un compte de résultats, euh, etc □ Voilà, et on était interrogé, à l'examen, il y avait une épreuve sur chaque.

LG : Une épreuve de chaque module ?

FDT : Voilà.

LG : Ecrit ou oral ?

FDT : Ecrit, plus le technico-tactique, c'était sur le terrain, et la vidéo, c'était devant le jury, présenter ta vidéo.

LG : Alors vidéo, technico-tactique sur le terrain, c'était, euh, diriger euh □

FDT : Bon, t'arrivais, t'avais tiré ton sujet le matin, tu as, moi j'ai ouvert le ban à 9 heures. Donc sont arrivés les élèves de STAPS de Versailles, donc des footeux d'un certain

niveau □ Et euh, tu leur expliques ton truc en 5-10 minutes, et tu lances ton, tu lances ta séance.

LG : D'accord.

FDT : Alors, ça dure 20 minutes, en 20 minutes il faut que tu racontes, euh, le sujet que t'avais tiré la veille. La veille où l'avant-veille, t'avais tiré l'examen, donc si tu veux, t'as quand même le temps de préparer quoi.

LG : Ah, d'accord !

FDT : T'as un jour ou deux.

LG : Tu te souviens du tien, euh □ ?

Moi, c'était, euh □ animation défensive de votre équipe en 3-5-2 □ pour lutter contre un □ 4-4-2, je crois □

LG : En fait, t'as que 20 minutes de □ attends. Je n'ai peut-être pas bien saisi, t'as que 20 minutes pour leur expliquer, ou t'as 20 minutes pour animer ?

FDT : T'as 20 minutes pour animer. 3 minutes pour expliquer et après, c'est parti.

LG : Tu fais ta séance de 20 minutes quoi ! Et après □

FDT : T'as 3 minutes pour dire le sujet, les maillots, j'ai besoin de ci, ça, ça, ça, ça, OK et toi tu joues, vas-y, et c'est parti !

LG : Et toi, t'animes !

FDT : Tu connais pas les mecs, et eux te connaissent pas.

LG : Et, t'as un retour après, je veux dire pour expliquer au jury ?

Non.

LG : Tu justifies pas ce que tu as fait, ça doit se voir, quoi !

FDT : Ca doit se voir ! C'est sur ça que se fait la différence. A tous les sens du terme.

LG : Ca marche. Par contre, alors, euh , sujet qui est plus délicat, est-ce que tu as l'impression que c'est une formation protégée, euh.

FDT : Non, ce n'est pas une formation protégée, c'est une formation élitique. Ce qui est normal, parce que c'est la prétention du diplôme.

LG : Oui,,oui, oui.

C'est normal. N'y viennent que des gens qui ont, je dirais, derrière eux un cursus relativement important, après effectivement, sur le phénomène de la délivrance du diplôme proprement dit, bon, il y a les élus et les exclus. Bon, sur quoi ça repose, je dirais que le profil général du candidat, il compte quand même beaucoup, je pense.

LG : Papin, il l'a eu ou pas ?

FDT : Oui, il l'a eu. Il a eu 170.

LG : Oui, il fallait avoir 170, requis !

FDT : Voilà.

LG : Le jury, c'est les gens de la DTN ?

FDT : C'est les gens de la DTN. Donc, ce qui fait la différence, c'est les gros coefficients, les gros coefficients, c'est le technico-tactique. Moi, le technico-tactique, par exemple, j'ai eu 5,5/20. Donc, il y a 7 ans, non 8 ans, au formateur, j'ai eu 13/20. Et j'ai fait depuis 300 matches de la CFA.

LG : Oui.

Et j'ai fait entre-temps 2000 séances d'entraînement. Donc, ça veut dire que plus j'entraîne et moins je suis bon. Voilà.

LG : Ben oui, ça paraît logique (*rires*).

FDT : Faut que j'arrête, voilà !

LG : Euh, sinon, par contre, sans être trop précis, tu sais combien ça assure le DEPF, ça assure un salaire minimum ?

FDT : Oui, il y a un salaire minimum qui doit être donné par la charte (*il prend la charte*).

LG : Je sais que c'est en points.

FDT : En Ligue 1 : 1280 points. Minimum ! 1280 points, ça peut pas être inférieur, hein, le point est à 12,70 €, donc ça fait 12,70 €, donc tu multiplies 12X12, 144, donc 14 400 Euros. En Ligue 2, 625 points minimum.

LG : C'est par rapport à ton niveau d'intervention, en fait. Parce que t'as beau avoir le DEPF, si t'es en Ligue 2, forcément, tu l'as.

FDT : On te paiera moins cher ! Et en National, 290 points minimum. Voilà, minimum.

LG : Je peux te faire une photocopie de la charte ?

FDT : Oui, je veux bien, j'en ai un vieux mais en 2003-04, j'ai pas.

LG : Eh oui, tu m'avais parlé l'année dernière des, des € journées, alors ça s'appelle journée, c'est pas remise à niveau, c'est une sorte de formation continue ?

FDT : Recyclage ?

LG : Recyclage, voilà ! Tu en as refait ou pas ?

FDT : Non, parce qu'en fait, le premier recyclage qu'il y avait cette année, il tombait le jour du stage du DEPF.

LG : Ah, d'accord, OK.

FDT : Donc, j'ai eu aussi une pression là-dessus, parce qu'on m'a dit euh, ah tu peux plus aller au DEPF. Parce que ça fait 2 ans qu'on m'a dit bon, c'est bon, la place est réservée et là, comme par hasard, ça avait changé on m'a dit. Malheureusement, pour les formateurs, vous ne pouvez pas faire le stage du DEPF, c'est un peu dans l'esprit de ce que je voulais dire, c'est qu'au départ, c'est peut-être un peu une volonté de pas vouloir donner le diplôme à tout le monde, donc c'était dire vous, vous ne pourrez pas venir, parce qu'on était 3.

LG : Oui, oui, oui.

FDT : Vous avez le formateur à faire.

LG : D'accord. Le recyclage, c'est tous les combien de temps ?

FDT : Tous les ans.

LG : Tu es obligé, même les entraîneurs de Ligue 1 ?

FDT : Ah, les entraîneurs de Ligue 1, c'est 2 jours. C'est 2 fois 2 jours.

LG : Et vous, c'est ?

FDT : 5 jours par an. 1 fois cinq jours. Mais bon, après, il y a les stages. On était en Argentine, peut-être qu'on ira aux Pays-bas cette année, il y a le championnat du monde. Donc ils en profitent en général, pour euh.

*(Denis Schaeffer, directeur pédagogique du centre de formation du F.C. Metz, qui vient d'entrer dans la pièce): C'est pas au mois de juin ?*

FDT : Ouais. Ça c'est un truc à faire. Même si à la limite on le fait pas à la DTN, il faudrait qu'on le fasse nous. C'est 10 fois mieux qu'une Coupe du Monde, franchement.

LG : Je viens avec vous, moi.

FDT: u vois, tu prends un secteur ou tu as 2 stades pas loin, et sur 4 jours on peut voir pratiquement 4 matches □ euh, 8 matchs, 8 matches.

LG : On pourrait venir avec les jeunes qui sont en licence, qu'ils puissent observer des trucs, prendre des notes et tout ça □

FDT : Ah c'est vraiment bien, franchement. En plus, on bachotait nous en Argentine. Tu vois, fallait occuper les soirées, mais ça vaut le coup, quoi, franchement, tu sors vachement □

Denis Schaeffer : Les championnats de jeunes, c'est plus révélateur, t'as des équipes qui à la fois, sont encore spontanées, généreuses dans le jeu, un jeu offensif, quoi, et au niveau défensif, elles correspondent à des jeux qui peuvent être très variables d'une équipe à l'autre. Alors que quand t'arrives chez, au plus haut niveau, dans les équipes nationales, tout le monde se connaît, tout le monde se regarde, a les mêmes stratégies de jeu □

- LG : Des espèces de modèles, comme ça, que tu reproduis □

FDT : Ouais, c'est ça.

LG : Sur 6 recyclages, est-ce que ce n'est pas un peu redondant de le faire chaque année ? Est-ce que c'est pas toujours les mêmes thèmes qui reviennent, ou □ ?

FDT : C'est vrai que c'est difficile de se renouveler. Maintenant, il faudrait poser la question aux gens de la DTN.

LG : Oui, sûrement.

FDT : C'est peut-être eux qui ont le problème, nous on subit, après, y a comme dans tout recyclage, une partie qui est incontournable, le fait de se retrouver ensemble, pour échanger des idées, de pouvoir faire le point sur ce qui se passe ailleurs □

LG : De façon informelle □

FDT : Sentir le vent, où est le vent, d'où vient le vent, où va le vent, enfin, je sais pas, et puis après, il y a les contenus. Bon, quand on fait un stage, euh, on était en Argentine, euh, ou en Malaisie, c'était bon, le prétexte qui est nourrissant quoi, bon t'as pas besoin d'autre chose. Par contre, quand tu restes en France pour un stage qui est plus, comment dirais-je, studieux, bon, on bachotte quoi, alors bon, les nouveaux textes, on fait un peu de PNL, on fait un peu de préparation athlétique, c'est aussi une façon de dire on a des contenus.

LG : On en a déjà parlé l'an dernier, mais je voudrais ré-approfondir un petit peu, euh, parce que bon j'ai trouvé un dénominateur commun, dans ma thèse, c'est la somme de travail passé par les entraîneurs pros et des centres de formation au boulot. Ça me semble assez, euh énorme en général. Est-ce que déjà, c'est lié au fait qu'il y a des relations obligatoires avec euh, avec tout le monde quoi ?

FDT : Ouais. Je crois que c'est ça, en fait, parce que ce n'est pas tellement le travail en soi, parce que bon, préparer la séance qu'il y a à faire, ça ne prend pas trop de temps, quand on connaît, qu'on a l'habitude, ça ne prend pas tellement de temps, quoi. Par contre, on sait quand ça commence, on ne sait jamais quand on finit, parce qu'il y a un match sur le terrain et il y a des petits problèmes avant, d'organisation proprement dit, après il y a les blessés, après il y a les mecs qui ne sont pas trop bons, puis après il y a la préparation du match, tu dis « merde, il faut que j'aille voir un peu plus loin, que je fasse le point avec le préparateur physique, après il faut que je fasse le point avec le Président, il manque peut-être dans le recrutement quelque chose, après vous avez un blessé ou deux, vous dites « merde, qu'est-ce qu'on va faire, là, ça va être chaud, il faut que je trouve des solutions, j'appelle les gars du centre de formation », après comment dire, on n'est jamais dans un espace-temps clos, euh, il y a un agent qui vous appelle pour un joueur, il y a une information qui vient de tomber en disant que l'un de vos joueurs est convoité par un autre club, et là on est vraiment dans la réalité de ce métier, qui est un métier constamment nouveau, quoi. C'est ça le problème, alors, ou vous êtes statiques et vous dites « moi je fais ça, je commence l'entraînement à telle heure,

et à telle heure je suis à la maison, et à mon avis, la mouvance elle bouge encore, ou alors effectivement, on tente de, de prendre appui sur les choses comme on descend en kayak, on essaie de rester la tête hors de l'eau, de ne pas paniquer, et d'être au courant, alors si on essaie d'être maître du courant, il faut nager avec le courant et on ne peut pas s'arrêter tant que le courant peut présenter un quelconque danger alors c'est pour ça, il faut on dit, tiens aujourd'hui je pourrais être rentré à 16 heures, mais vous rentrez quand même à 22 heures. Entre-temps, il y a le Président qui est passé, après il y a le Directeur général, après il y a un journaliste qui était là, bon « vous pouvez passer un message », alors on passe un message, et il est déjà 6 heures. Après, il y a un joueur qui vient vous voir en vous disant « coach, il y a un problème sur ma paie, etc » », donc vous passez là-bas, comme vous passez au siège, vous apercevez des gens qu'il y a quelque temps que vous ne leur avez pas dit bonjour, ils ne font pas la gueule mais, ils disent « ouais, machin » », alors vous restez un peu de temps avec eux, vous parlez. C'est un contexte quoi, qui vous accompagne complètement.

LG : Et est-ce que, tu as des réunions, enfin je suppose que oui, régulières avec tous les gens qui s'occupent de la préformation, Denis, tout ça donc je suppose qu'il y a en plus des périodes genre fin d'année, il faut garder des jeunes, en trouver d'autres.

FDT : En fait, ce que je viens de dire et quand même très important, et valable pour tous les entraîneurs, qu'ils soient pros ou jeunes, à la formation. On est pris par une sorte de mouvement, le problème c'est que dans ce mouvement là, il y a l'obligatoire et puis le superflu. Alors dans le superflu, c'est qu'on fait un peu plaisir, on se raconte son match, tu me racontes le tien, je te raconte le mien ».

LG : Bien sûr.

Un troisième vient, alors on lui raconte aussi, puis lui raconte le sien. Tout ça c'est quand même vachement superflu. Alors, on a pris l'habitude de se réunir le lundi pour se raconter l'histoire une fois. C'est ça en fait. Ça ne veut pas dire qu'on ne l'a pas déjà raconté.

LG : Mais c'est pas grave !

Le gars raconte son match. Tout le monde est là, et tout le monde prend connaissance du match de Denis<sup>2878</sup>, du mien, d'Olivier<sup>2879</sup>, de Sébastien<sup>2880</sup>, et des problèmes. On dit « tiens, il y a un gros problème avec un môme des 14 ans, il a pas la tête à ce qu'il fait, les parents divorcent » », on le sait tous au même moment, au même endroit, on sait aussi ce qu'on va certainement faire, chacun va donner son avis « coach, faut qu'on le voie, je crois que ça serait bien, je crois qu'il faut régler ça tout de suite, y a un problème avec son père.. ; ». Voilà un peu la stratégie qu'on a décidé de mettre en place et je crois que ça c'est important, parce qu'après dans la semaine, on a beaucoup moins besoin de revenir dessus. Bon, on le raconte une fois, et après on ne parle plus du match, quoi ! Ou si ce n'est « tu te rappelles ce qu'on a dit dimanche, ou lundi, regarde, quand tu le vois jouer ». Je pense que ça permet de gagner du temps dans la semaine. Du temps utile. Comme c'est un métier de passion, c'est vrai qu'à un moment donné, dans ce qui est le temps accaparé, que les entraîneurs utilisent et prétendent passer, il y a quand même 30 à 40 % de temps superflu, parce qu'on va dire la même chose à des moments différents. Alors le fait de raconter, ça valorise, ça fait du bien, c'est important, mais comment dirais-je, ça vous rassure aussi parce que des fois, on dit « j'ai perdu, j'ai raté mon match », sous-entendu, « qu'est-ce que t'en penses, toi ? ».

LG : Ouais, ouais, ouais.

FDT : Alors que là, tu racontes, t'es plein de doutes, et puis là-dedans dans une réunion à 8 ou 9, il y en a toujours un qui dit : « Ouais, mais t'es un peu dur avec les joueurs actuellement », ça te permet de trouver des pistes.

LG : D'accord. Donc, c'est tout pour moi.

---

<sup>2878</sup> Denis Schaeffer, directeur pédagogique du centre de formation du FC Metz en 20004, fonction qu'il occupe toujours en 2009. Il entraîne en 2004 les -14 ans nationaux.

<sup>2879</sup> Olivier Perrin, entraîneur des -16 ans du FC Metz en 2004-2005 (et champion de France de cette catégorie en 2006). Il entraîne les -18 ans du club depuis 2006.

<sup>2880</sup> Sébastien Muet, entraîneur des -13 ans du FC Metz en 2004. Il devient entraîneur des -14 ans et responsable de la préformation du FC Metz en 2006.

Cyril Serredzum est né en 1971. Il a disputé 274 matches du championnat de France professionnel, en Division 1 avec le FC Metz (1989-1998) et Montpellier (1998-2000), et Division 2 avec Martigues (2000-2002). Après avoir passé ses diplômes d'entraîneur, il entraîne l'équipe amateur d'Amnéville en CFA 2. Il devient l'adjoint de Francis de Taddeo au FC Metz lors de la saison 2007-2008, mais lorsque ce dernier est limogé en janvier 2008, Cyril Serredzum voit le club le reconvertir auprès du centre de formation, puis ne pas lui renouveler son contrat au terme de la saison. En janvier 2010, Pascal Janin, entraîneur de Strasbourg, fait appel à lui en tant qu'adjoint du RC Strasbourg, en Ligue 2. Mais à la suite de la descente du club alsacien en National à l'issue de la saison, le contrat des deux hommes ne sera pas renouvelé. En octobre 2010, Cyril Serredzum est toujours à la recherche d'un club.

*L'entretien a lieu au café du stade, juste à côté du stade saint Symphorien.*

LG : Je vais t'interroger sur ton passé de joueur, puis comment tu as vécu tes différents entraîneurs, et on finira par ta situation actuelle d'entraîneur. Si tu peux me donner ton passé de joueur y compris le centre de formation, y compris avant d'ailleurs, y compris ce que tu as fait, euh, ta carrière, Montpellier et tout ça, j'ai un peu suivi mais bon je te laisse parler □

CS : Donc en fait, j'ai commencé en poussin à Marange-Silvange, et j'ai fait 3 ans de poussins, et 2 ans de pupilles, c'est comme ça que ça s'appelait à l'époque, et en 2<sup>ème</sup> année de pupilles, j'ai été surclassé, je jouais en minimes, et comme j'étais dans le groupe de Metz, j'ai été repéré, et comme ils ont su que j'étais encore pupille, ben ça les a intéressés encore plus. Je suis arrivé en minimes 1<sup>ère</sup> année à Metz et j'ai continué ma scolarité à Marange, et j'ai donc fait mes années de minimes, et ensuite j'ai été au sport études □ à Schuman □ ça m'a, ça m'a permis de rentrer un peu dans le haut niveau, même si à l'époque, euh, le premier choix au niveau des joueurs, c'était le centre de formation, parce qu'à l'époque, au niveau sportif, les meilleurs joueurs allaient au centre de formation, mais comme il n'y avait pas de suivi scolaire, euh, poussé comme il y a maintenant, c'est-à-dire que ceux qui allaient au centre de formation arrêtaient quasiment les études □ Disons que ma, même si j'avais des qualités que j'espérais un jour □ mes parents préféraient que je continue à, bosser, déjà à

avoir mon bac, et après on verra □ donc, euh, j'étais 3 ans au sport études à Schuman, ça a été une très bonne expérience.

LG : C'était avec René Mourra<sup>2881</sup> ?

CS : Ouais, ça a été difficile parce qu'il fallait concilier une certaine dose d'entraînement et, euh □

LG : Et les études.

CS : Et c'était vraiment une expérience enrichissante, et à la sortie de ces 3 années j'ai intégré le centre de formation.

LG : Et tu avais quel âge ? Donc, 18ans, après le bac □

CS : Oui, c'était en 88, □

LG : Ça faisait tard non, pour intégrer le centre de formation ?

CS : Oui, □

LG : Par rapport aux autres, je veux dire.

CS : C'est-à-dire pendant que j'étais à l'école, on s'entraînait à Schuman, c'était pas la même qualité d'entraînement, la même intensité, pendant les vacances on venait au centre de formation, comme c'était sous la responsabilité de Joël Muller, donc je connaissais un peu le fonctionnement, après, c'est sûr que la 1ère année ou j'ai été au centre de formation, j'en ai quand même bavé parce que physiquement, les autres joueurs étaient quand même mieux préparés que moi □ Ensuite j'ai eu la chance d'intégrer le groupe professionnel, comme Joël Muller a repris la succession □ ça a été plus facile pour moi, je suis resté à Metz jusqu'en 98 avec vraiment de belles satisfactions.

---

<sup>2881</sup> Professeur d'éducation physique et responsable de la section sport-études du lycée Robert Schumann de Metz,

LG : Je t'interromps juste un moment □ Il semble que tu m'avais dit un moment avoir été sollicité par Lyon, □ Non □ ou ce n'était pas toi ? Et avoir hésité à partir et être à Metz □ juste avant que tu partes à Montpellier.

CS : Non, non □ Non, je pense que je n'ai pas eu trop de contact, parce que j'étais dans mon premier contrat pro, et à cette époque là c'était pas comme maintenant, où on fait 10 matches et on est sollicité de toutes parts □

LG : Ouais, ouais, ouais c'est juste.

CS : Il fallait quand même prouver un certain nombre de match sa qualité, et je pense qu'il y avait un peu plus d'attachement au □

LG : Aux valeurs du club, au maillot ?

CS : Voilà, tout à fait. Donc, il faut dire aussi que j'étais bien dans ce club, tant au niveau sportif que le reste □ Je n'ai pas senti le besoin de partir, par contre, au bout de 6 ans de contrat professionnel avec Metz, sachant que j'arrivais en fin de contrat, et que j'avais □ euh, donc 27 ans en 98, ben, j'ai voulu changer car je n'avais connu qu'un entraîneur, depuis le centre de formation, Joël Muller, jusqu'aux pros, je connaissais la ville par cœur et je voulais changer ce train-train, et j'ai eu l'opportunité d'aller à Montpellier □ Le seul, le seul regret que j'ai, peut-être c'est que, c'est pas arrivé la bonne année quoi □ Je suis arrivé en fin de contrat en 98, alors qu'on venait de terminer deuxièmes, et qu'il y avait la perspective de la Champions League, donc □ c'était pas la bonne année ! Maintenant, comme je ne voulais pas rester et ne connaître qu'un club, parce qu'à 27 ans si je restais à Metz, je pense que je ne serais plus parti, donc, euh, donc, je suis passé 2 ans à Montpellier, donc, un saison difficile, et à la fin de cette saison j'ai été pendant 2 mois et demi au chômage, je n'avais pas trouvé de club □

LG : Avec la mise en place de, de □ pas l'UNECATEF mais □

CS : L'UNFP.

LG : L'UNFP voilà !

CS : Donc après je suis parti 2 saisons à Martigues, en 2<sup>ème</sup> division. Et donc en juin 2002, même chose, à 31 ans je n'ai plus trouvé de club professionnel, donc j'ai entamé ma reconversion, à Amnéville.

LG : Tout de suite une reconversion comme entraîneur ?

CS : Non, non, au départ je suis venu comme joueur. Je suis arrivé au mois d'octobre 2002, donc j'ai joué toute la saison, et l'avant-dernier match, je me suis fait une rupture des croisés, donc ça a été difficile, et j'ai fait la rééducation et comme le club avait pris un mauvais départ en championnat, la saison d'après le président m'a proposé de reprendre l'équipe. Comme j'étais dans ce cursus d'entraîneur, j'avais déjà passé quelques diplômes, et j'étais encore en train d'en passer, donc j'ai sauté sur l'occasion, et j'ai repris l'équipe en octobre 2003.

LG : Jusqu'à nos jours, euh on verra ça en fin d'entretien. Alors, en fait euh finalement, tu n'as pas fréquenté beaucoup d'entraîneurs, trois !

CS : Euh j'ai eu, euh, non ! Parce que autant à Metz, euh

LG : Ah oui, oui, oui, j'ai dit une bêtise !... La valse des entraîneurs.

CS : Même si ces dernières années. A Metz je n'ai connu que Joël Muller, mais à Montpellier et à Martigues, ça a valsé aussi beaucoup plus. Est-ce que c'est le Sud, est-ce que c'est le climat je ne sais pas. Mais à Montpellier j'ai connu donc, Jean-Louis Gasset quand je suis arrivé et en milieu de la 2<sup>ème</sup> saison, c'est Mézy qui l'a remplacé suite aux mauvais résultats comme c'est dans ce cas-là, quoi ! Et à Martigues, j'ai connu 3 voir 4 entraîneurs.

LG : Tu peux me les citer ?

CS : Oui, j'ai connu Guendouz, c'est un international.

LG : Tunisien ?

CS : Algérien ! Et ensuite Caminiti, un ancien joueur de Marseille.

LG : Oui, lui je m'en rappelle.

CS : Qui est maintenant □ qui s'occupe des 18 ans de Troyes. J'ai connu euh, Guy David et Gentili, qui étaient, euh, en place tous les deux, parce que Guy David avait une maladie à cette époque, donc il ne pouvait pas assumer tout seul, donc voilà.

LG : Bon d'accord !

CS : 7 entraîneurs en 4 ans, et un entraîneur en une dizaine d'années. Le changement était assez □ surprenant, mais bon, on s'y fait !

LG : Euh, alors peut-être que tu ne pourras pas me répondre à la question, mais est-ce que tu vois des points communs sur □ euh, ces différents entraîneurs ?... C'est une question large mais bon □

CS : Ouais, peut-être que □ chacun à sa manière à quand même la passion, qui jaillissait de leur manière de vivre, euh □ même si chacun avait une autre manière de l'exprimer il y avait quand même cette passion du football □ Je crois quand on est entraîneur ou éducateur, il y a quand même □ on ne peut pas faire autrement. Autrement, ça serait vraiment difficile d'être tous les jours à ce niveau, sur le terrain, confronté aux problèmes qui se posent.

LG : Ca se manifeste par exemple par une grosse quantité de boulot ? Des mecs qui passent leur vie au stade toute la journée, des choses comme ça ?

CS : Voilà. Après, il y a des □ en fonction des clubs et des caractères des uns et des autres, il y a des personnages qui sont plus motivés par leur métier et qui vraiment donnent tout □ et même un peu trop, parce que je pense qu'ils n'ont plus de recul sur ce qui se passe à côté □ et, euh entraîneur de club professionnel à ce niveau, ça demande, je pense, une exigence de travail impressionnante □ Ce dont on ne se rend pas compte quand on est joueur !

LG : Ouais.

CS : C'est aussi ce qui m'a surpris, et maintenant je comprends quand même que les joueurs, parce que je suis passé par là, le joueur, il s'occupe de sa personne, et puis le reste, ben ça passe au-dessus, tandis que là, maintenant avec le recul, quand je pense à ces années de où j'étais joueur, je me dis que les entraîneurs n'avaient pas la tâche facile, quand même.

LG : Et je crois qu'ils l'ont de moins en moins. Lorsque j'ai vu Jean Fernandez et les nouvelles générations c'est encore plus difficile à diriger que la tienne, par exemple.

CS : Ah oui, ça c'est clair.

LG : Comme tu le disais tout à l'heure, on fait 10 matches, et puis ça y est on est sollicité de toutes parts. Ça monte vite à la tête des jeunes, hein

CS : C'est sûr, ils ne sont pas aidés par les entourages, souvent soit familial, soit les managers, ou autres, qui cherchent plus le côté financier que l'épanouissement du joueur lui-même. Maintenant, il faut s'adapter, je crois que c'est la société qui a évolué dans ce sens aussi, je pense qu'à l'époque, quand on était jeunes joueurs, qu'on arrivait dans un groupe professionnel, ben, on était timorés, respectueux des anciens, et tout ça. Maintenant, ils arrivent, euh ça leur a permis avec le culot qu'ils font preuve, d'avancer plus vite que nous. La preuve, la preuve, c'est que au bout de 5 ,6 10 matches, la médiatisation et tout ça fait que ben, ils changent de statut, et ils ne sont souvent pas préparés, quoi

LG : Est-ce que, euh bon, je reviens un peu aux entraîneurs que tu m'as cités, tu as un qualificatif ou plusieurs qui s'appliqueraient à chacun d'eux, euh, ou ce que tu m'as dit c'est

CS : Non, non. Je pense qu'ils ont chacun leur. Je pense que Joël Muller, ce qui le caractérisait, c'est le travail, la rigueur, et surtout le où il a réussi, c'est vraiment de tirer 100 % du groupe à sa disposition, donc c'est là où il était très fort.

LG : Euh, grâce à quoi ? A son écoute, à son sens de la psychologie ?

CS : Je ne pense pas que ce soit la psychologie, parce qu'il □ il avait, □ il travaillait souvent avec un groupe assez restreint, par contre il leur □ il était exigeant avec lui-même, donc forcément avec les autres joueurs, et je pense que de ce côté-là, il arrivait vraiment à tirer toute la quintessence de son groupe, et □ sans avoir des effectifs vraiment de très grosse qualité, il a réussi, euh, notamment à Metz, à avoir des résultats vraiment probants.

LG : Sur les autres, Gasset, Mézy □ ? Tu n'és pas obligé de me répondre □

CS : Non, je pense que □ que Gasset, à la différence de Mézy, était plus, plus un entraîneur ancienne génération qui insistait plus sur le, □ sur la motivation, l'engagement, bon qui arrivait aussi dans un contexte où il fallait sauver le club donc le discours n'était forcément plus trop le même que quelqu'un qui s'engage en début de saison avec des idées de jeu et de □ qu'avait Gasset, qui ont marché la 1ère année, et qui, la 2ème année, pour diverses raisons, n'ont pas fonctionné, mais comme tout le monde sait, c'est rarement uniquement la faute de l'entraîneur □ ça serait trop facile, donc je pense qu'après, □ et puis bon Mézy avait cette réputation de □ grognard un peu □ de quelqu'un qui axe beaucoup sur l'engagement physique, ne jamais renoncer □ se donner à son club, parce qu'il y avait aussi une identité □

LG : Nîmoise auparavant □ euh forte quoi.

CS : Et puis il y avait aussi le contexte de Nicollin, qui avait créé le club □ Donc c'était plus dans cette optique là □ Après, à Martigues, moi je suis arrivé en cours de saison, bon avec un effectif, euh □ bon Martigues était professionnel, mais euh, avait du mal à exister dans l'ombre de Marseille, donc, euh □ les structures n'étaient pas du tout les mêmes qu'en 1ère Division, même pour un club de 2ème Division, c'était vraiment, vraiment très léger □ donc il y avait beaucoup de débrouillard et les caractéristiques de Gendouz, c'était surtout euh □ je ne dirais pas la nonchalance mais □ euh □ il était encore plus que du Sud, vu qu'il était maghrébin avec, euh, cet esprit du jeu, mais sans trop de □

LG : Contraintes □

CS : Voilà ! Sans trop de consignes strictes, sans trop de contraintes □ il n'avait pas passé les diplômes, donc c'était plus euh, sur son vécu de joueur donc □

LG : Il était « couvert » par un BE2, à l'époque, enfin un DEPF dans le club ?

CS : Ouais, je pense que c'était □ euh, je pense que c'était par Caminiti, □ qui lui a succédé après □

LG : Et lui, un petit peu plus strict ? Tactiquement, enfin je veux dire □

CS : Oui, oui □ Un peu plus de réflexion tactique □ Et puis bon, pareil il a pris le club alors qu'on était aussi en mauvaise posture, donc il fallait insister sur la rigueur, c'était un Marseillais avec un accent, une gouaille, donc, euh □ il avait, euh, je l'ai revu là, ils sont venus jouer avec la Gambardella de Troyes, et je l'ai revu, ça m'a fait plaisir, j'ai eu de bons rapports, □ bon il n'a pas été gardé parce qu'on est descendus, même si on a été sauvé avec l'affaire de Toulouse, mais je pense que c'était un entraîneur qui avait le □ les qualités, travailleur, sérieux, □ après malgré l'importance du résultat, c'est-à-dire devoir maintenir le club, bon, il insistait sur la rigueur, mais ne nous demandait pas d'oublier les principes du jeu, quoi, même s'il fallait apporter plus de rigueur par rapport au début de saison, il ne pensait pas qu'il allait s'en sortir en faisant n'importe quoi.

LG : D'accord □ et le dernier tandem, c'était euh □

CS : Oui, c'était Guy David et Gentili. C'était aussi un contexte un peu particulier, parce que, euh, deux têtes, même s'ils peuvent avoir des idées assez proches, ils ont pas toujours quand même la même □

LG : Parce que ce n'était pas un coach, c'était pas un coach et un adjoint, c'était deux coach principaux, quoi !

CS : Parce que, je te dis, il y avait les problèmes de santé de Guy David, donc c'était pas très clair, il y avait un remaniement, en plus au niveau des dirigeants à Martigues, donc c'était un contexte particulier, donc assez difficile □ Mais bon, Guy David a fait ses preuves, il a quand même entraîné longtemps □ Il savait gérer un groupe.

LG : Euh, les variables □ Pour chacun des entraîneurs, est-ce qu'il y avait des grosses différences en quantité d'entraînement, par exemple? Ou d'attitudes à l'entraînement.

CS : C'est vrai qu'au niveau des quantités d'entraînement, avec Joël Muller c'était quand même plus son caractère de travailleur, de rigoureux □ qui nous a permis □ je pense qu'on était très bien préparés □ La différence de mentalité entre ces entraîneurs, le contexte aussi, il est énorme, alors forcément, même si c'est le même football, les entraînements ils sont □ effectués d'une manière peut-être plus cool dans le sud □

LG : Est-ce que tu as vécu, □ enfin est ce que les entraîneurs avaient vraiment des relations avec les joueurs? C'est-à-dire des relations directs, genres si tu es blessé, c'est lui qui venait, ou alors est ce qu'il déléguait ça au préparateur physique ou au kiné □ Ou est ce qu'il était un peu distant ?

CS : Ca dépend un peu des clubs □ parce que maintenant on voit que les staffs sont vraiment élargis, à l'époque de Metz, même si après il y a eu un adjoint, un entraîneur des gardiens et tout, euh, je pense Joël Muller aimait bien avoir la main mise sur le groupe et décider un peu de □ de tout. Après la communication avec les blessés se fait par l'intermédiaire du staff médical aussi, mais je pense que maintenant l'entraîneur est aussi obligé de tenir compte de l'aspect psychologique au niveau des jouer parce que même s'il y a une différence entre les amateurs et les professionnels, je pense que même dans un contexte professionnel il faut tenir compte de certaines □ certaines, comment dirais-je, certains moments de doute qui peuvent justifier une méforme et donc il leur faut être à l'écoute des joueurs, même si le danger c'est de trop les écouter et après de se faire un peu manger par les joueurs, qui ont bien compris euh □ que par moment, ils peuvent □ c'est un peu eux les patrons, et l'entraîneur est □ doit subir, comme on a pu le ressentir à Nantes dernièrement □

LG : Oui, oui, oui, oui

CS : Donc, euh, c'est difficile, mais □ il faut trouver le juste milieu, par exemple Joël Muller, comme je le disais, il travaillait plutôt avec un groupe restreint, ça fait que certains joueurs se sentaient un peu exclus, et que même en donnant beaucoup à l'entraînement, ils

avaient peu de chances de jouer, donc après il peut y avoir une cassure au niveau du groupe, donc c'est cette gestion qui est difficile à avoir, parce qu'on ne peut pas non plus mater tous les joueurs, on ne peut pas non plus passer son temps à demander si ça va, si euh. Donc trouver le juste milieu, je pense que c'est maintenant quasiment le plus dur, parce que tout ce qui est sur le plan de la préparation athlétique de jeu, de la technique et de l'aspect tactique tous les entraîneurs euh.

LG : Maîtrisent. Ils ont le bagage, ils ont .

CS : Mais je pense qu'après, c'est la notion de groupe, comment faire vivre un groupe, pour que ça se passe le mieux possible, pour avoir les résultats, parce que on sait très bien que seuls les résultats comptent maintenant, donc c'est cet aspect de gestion de groupe, qui je crois est le plus important, et encore plus maintenant, et je le vois avec le niveau amateur.

LG : Il y a tu me diras si tu es d'accord, j'ai lu, enfin j'ai mis dans ma thèse un article, enfin un interview, je crois que c'est Elise Baup, avec Bergeroo etc qui disait que finalement, les joueurs pros étaient assez peu reconnaissants envers leurs anciens entraîneurs, les joueurs, hein, par contre, euh il avait souvent des retours des joueurs qu'il avait entraînés en tant que coach du centre de formation. C'est-à-dire que ceux que tu as en formation, tu as plus de lien, etc, peut être que tu les maternes davantage ou .

CS : Oui, c'est-à-dire que c'est un autre contexte, il y a souvent aussi plus d'années passées au centre de formation. Maintenant il y a souvent des joueurs qui passent 2 ans, 1 an, 6 mois dans un club, donc les relations avec le coach sont. Et puis aussi les coaches changent peut être plus souvent de club, donc les relations qu'on peut avoir, et puis il y a l'âge aussi, parce que les relations qu'on peut avoir entre 16 et 20 ans, euh, ne sont pas les mêmes que quand on arrive à 25 ans, qu'on a déjà sa situation professionnelle, sa famille à gérer, bon c'est vrai que les relations de ce côté là ne sont pas faciles, et moi, ce que je vis c'est aussi difficile parce que j'ai joué avec les joueurs que j'entraîne, donc c'est pas facile !

LG : C'est le problème aussi des jeunes entraîneurs, qui viennent d'avoir le DEPF, qui sont parachutés disons Kombouaré ou enfin ce qui ont entraîné juste après quoi ! Est-ce

que dans le temps, tu as vu, toi, une évolution des □ situations de jeu proposées à l'entraînement, au niveau variété, des nouvelles approches scientifiques, des choses comme ça, ta carrière c'est années 80, plus début□

CS : Non, non.

LG : Euh plutôt fin des années 80 plus années 90□ 88 oui, tu m'avais dit tu rentres au centre de formation.

CS : Ouais j'ai commencé en pros, le 1<sup>er</sup> match en décembre 89, donc voila.

LG : Donc, si, □ est ce que tu as vu toi, du changement, du début à la fin, ou pas spécifiquement ?

CS : Je pense qu'il y a quand même une évolution, je pense que j'ai remarqué, au niveau de l'importance des milieux défensifs quand même. Je pense qu'avant, il y avait plus, plus, enfin moi je l'ai vécu comme ça à Metz, un joueur qui était chargé de défendre dans le milieu, ce qui était mon cas, avec des joueurs, des vrais numéro 10, quoi. Et, maintenant, il n'y a plus vraiment ce système là, c'est souvent ces milieux relayeurs qui doivent tout faire. Donc vraiment, vraiment complets. Je pense que de ce côté là ça a évolué, même si à l'époque toutes les équipes ne jouaient pas forcément comme ça, maintenant il y a quand même beaucoup moins de numéro 10 derrière les attaquants, qui sont capables de faire le jeu, et à Metz on en a connu beaucoup, et □ donc euh ma tâche, au moment là, était vraiment de récupérer le ballon, et de leur donner dans de bonnes conditions□ donc ça ne m'a pas permis de m'exprimer, même si j'avais, je n'avais je pense pas vraiment les qualités pour faire ça, mais ça aurait pu faire évoluer mon jeu, et □

LG : Ouais, avoir un rôle plus complet encore, quoi !

CS : Voila ! Et comme pendant les années là, que ce soit avec Asanovic, Kubik, ou Meyrieu, c'était vraiment un meneur, attiré, d'envergure donc je devais m'adapter□ A un moment donné, j'en avais parlé avec Muller, de faire évoluer mon jeu, parce que je □ j'avais l'impression de stagner en ne me contentant que d'un travail défensif, même si ça ne m'a pas gêné car□

LG : Tu arrivais à t'exprimer dans ce rôle ?

CS : Voilà, au service des autres, et contribuer au bon équilibre de l'équipe, me suffisait, mais j'aurais souhaité ?

LG : Enrichir ta panoplie.

CS : Voilà, voir autre chose.

LG : Et quand tu lui en as parlé, il t'a écouté, et juste écouté, je suppose ?

CS : Non, c'était ? il m'a dit que oui, parce que pour moi, me faire évoluer, pour essayer de m'approcher des tout meilleurs, qui commençaient à cette époque là à avoir un rôle influent dans la conception du jeu, et pas seulement dans la récupération quoi ? Mais bon, je pense aussi que je n'avais pas les qualités ? faut dire ce qui est.

LG : Tu as eu quelques sélections en France Espoirs, non ?

CS : Oui, c'était pour ça pour pouvoir espérer plus, j'aurais voulu faire évoluer mon jeu, mais je pense que je n'avais pas les qualités. Vraiment, on l'a évoqué, et c'était quand même plus intéressant de penser qu'on pouvait évoluer que de rester dans le même registre.

LG : Tout à fait, pour ne pas stagner.

CS : Maintenant, je n'ai pas eu l'occasion parce que je pense que je n'avais pas les qualités pour, et que suivant les systèmes, c'était ?

LG : Délicat ! Et si tu viens d'ailleurs, tu ne peux pas demander, exiger ?

CS : Voilà ! Il faut déjà faire sa place ?

LG : Surtout que si tu as été pris ailleurs, c'est en fonction des qualités que tu as montrées dans ton ancien club.

CS : Et puis à Montpellier, j'ai souvent joué derrière. Mais bon je ne regrette pas et je pense qu'honnêtement je n'avais pas les capacités de faire ce qu'on demande à Vieira. Mais bon je pense que le jeu de cette manière a évolué, et qu'il y a toujours de plus en plus l'importance des coups de pieds arrêtés, et beaucoup moins d'écart entre les équipes. Il y a tellement un travail qui a été fait à la base qui remonte, ça fait que toutes les équipes sont préparées, et bien préparées, et presque seul le talent individuel peut faire la différence, parce que tactiquement, même les équipes amateurs sont quand même assez au point.

LG : Avant de repasser à toi, si tu avais à lister les principaux problèmes rencontrés par les entraîneurs, la pression du résultat ou des choses comme ça.

CS : Maintenant c'est vrai que cette pression du résultat est vraiment très forte et moi donc je ne l'ai pas encore vécu en direct, parce que je n'entraîne qu'un club amateur, même si les résultats sont importants, mais comparé au monde professionnel, c'est peu de chose, mais quand on voit certains entraîneurs, ce qu'ils expriment et ce qu'ils vivent, c'est vraiment du quotidien et presque du 24 heures sur 24, c'est pour ça aussi qu'à un moment donné, je pense qu'il faut essayer, même si on est passionné, il faut essayer de voir autre chose, de trouver des échappatoires pour décompresser un peu.

LG : Je pense au problème de la part de plus en plus prépondérante prise par les joueurs : l'affaire Amisse-Landreau et dans le temps on ne voyait pas ça, des joueurs qui arrivent en disant : l'entraîneur, il dégage, il est mauvais. Je pense qu'à ton époque, ce n'était pas envisageable, ça. Enfin à ton époque, il y a encore 3-4 ans, finalement.

CS : Non, non, c'est l'évolution, et je pense que maintenant, c'est vraiment difficile à vivre, parce qu'en tant qu'entraîneur, on donne vraiment beaucoup de son temps, et de sa passion, et on y laisse des plumes, et en retour, on est quand même à la merci de pour vraiment des détails aussi, des tirs sur les poteaux, des penalties ratés, vraiment des trucs qui font que le travail a été fait, et bien fait, ça peut basculer du jour au lendemain. Je pense que maintenant, ce qui est important, c'est arriver à former un groupe, à avoir la

mainmise sur le groupe, à partir du moment où il y a des problèmes, c'est sûr que □ quand il y a des mauvais résultats, tout le monde a son mot à dire et □ après ça part un peu dans tous les sens. Déjà, je pense que l'important, c'est d'avoir un staff euh, □ j'ai connu des situations où, comme souvent, des joueurs qui ne jouent pas vont se tourner vers l'adjoint, qui lui les soutient, et il se retrouve un peu contre l'entraîneur principal, et ça a amené certaines situations qui étaient difficilement vivables, quoi. Mais, je pense personnellement que la gestion du groupe, c'est primordial. Je pense maintenant, que vu le contexte des matches et la prédominance économique et peut-être la pression qui entoure le monde professionnel, si on peut arriver à bien faire vivre son groupe, c'est vraiment quelque chose d'essentiel.

LG : Bon, on passe à toi. Donc, euh, tes diplômes.

CS : Bon, j'ai eu le DEF.

LG : Récemment ?

CS : Euh, l'été 2003.

LG : Puisque tu as le DEF, tu penses que ça t'a beaucoup amené, ou finalement ça n'a fait que confirmer ce que tu savais déjà ? Est-ce que tu as eu des apports nouveaux □ euh □ ?

CS : Non, je pense qu'il y a quand même un travail au niveau de la fédé qui est intéressant, et euh, le fait de rencontrer certains entraîneurs, d'avoir une expérience des entraîneurs nationaux en place depuis longtemps nous apporte un plus indéniable, surtout quand on est jeune entraîneur, que nos références sont les entraîneurs qu'on a vécus □ enfin qu'on a connus en tant que joueurs, en étant sur le terrain, et en étant confronté seul aux problèmes que tout le monde connaît un jour, que ce soit en amateurs ou en professionnels, à savoir, ben s'adapter tous les jours à des situations différentes, gérer de la meilleure façon tout ce qu'il y a autour des 90 minutes de match le week-end, quoi !

LG : A la limite, c'est peut-être ça le plus facile à gérer !

CS : Ah oui, c'est sûr, une fois qu'on est sur le terrain, que le match commence, il n'y a pas 36 manières, il faut essayer de, d'être assez attentifs pour ne pas louper des problèmes qui sautent aux yeux des spectateurs (sourires) mais non, c'est vrai que □ Ce qui m'a frappé dans mes débuts , enfin ce que j'ai trouvé le plus difficile, c'est de faire la composition du groupe, et la composition de l'équipe □ bon, je pense que c'est aussi parce que je n'avait pas joué avec eux □ et que c'était difficile de faire des choix, d'écartier des joueurs avec qui je vivais, avec lesquels j'avais des relations presque amicale, donc là ça a été dur, ça l'est encore, et aussi en fonction de mon caractère □ je n'ai jamais été assez méchant sur le terrain par moment, donc dans la vie, donc, s'il y a à prendre une décision, comme je sais qu'elle entraîne pas mal de □ de choses □ Maintenant on a pas le choix quoi ! Il faut savoir dire non, il faut savoir aussi mettre des limites au niveau de l'entraînement entre les joueurs, et l'entraînement, ça c'est le plus gros travail, après il y a l'aspect purement sportif, technique, et □ la gestion de groupe, et la psychologie des joueurs, c'est quand même ce qui me pose le plus de problème pour l'instant et ce qui est choquant , c'est le plus important pour réussir à arriver à □

LG : Vous avez des □ je suppose qu'au DEF, il y a des apports sur la psychologie ? Dans le temps, il y avait des mecs comme Crevoisier qui faisaient des interventions □

CS : Enfin, c'est plus sur, sur □

LG : Sur la communication peut être ?

CS : Voilà, c'est plus au niveau du DEF il y a l'aspect purement sportif, technique du terrain, et après il y a le tronc commun où il y a plus l'aspect psychologique, mais bon, ça on peut y être préparés, on peut nous donner quelques tuyaux, mais □ chaque cas est différent et on ne peut pas traiter un problème □ .

LG : Sur tes motivations, aspirations, tu aspires a un entraînement pros plus tard ?

CS : Ben oui ! A partir du moment ou en tant que joueur on a connu le haut niveau, on se dit qu'on va essayer en tant qu'entraîneur de retrouver ces joies et ces moments ou on vibre, même si en amateur il y a aussi des plaisirs, qui sont importants, mais ce n'est pas la même chose , ce n'est pas le même niveau, et, et quand on a de l'ambition, je pense que

rapidement on va voir si les qualités qu'on a peuvent permettre ou pas de penser un jour à ce niveau, mais ce n'est pas facile, hein, il ne faut pas se leurrer. Il y a beaucoup de joueurs, enfin beaucoup d'entraîneurs qui aimeraient bien, mais qui ne le peuvent pas parce que d'une part les qualités exigées sont importantes, et puis il y a beaucoup de places et peu de candidats.

LG : Ah oui ! Euh, en amateur, c'est délicat comme question, les défraiements des entraîneurs, ça ne leur permet pas de vivre ?

CS : Je pense que le club amateur ne peut pas se permettre

LG : En CFA, je veux dire

CS : Ouais ouais, le club amateur ne peut pas se permettre d'avoir un entraîneur qui ne fait que ça, parce qu'il y a des charges, après ça dépend comment les clubs sont structurés, mais c'est quand même difficile.

LG : Est-ce que tu as un CDD ?

CS : Le problème dans cette voie là, d'entraîneur, c'est qu'il est quasiment condamné tous les ans, tous les 2-3 ans, à devoir faire ses valises, et s'installer ailleurs. Donc question stabilité, ce n'est pas la voie la plus sûre.

LG : Non, Actuellement, tu as un contrat sur combien de temps ? Fin de la saison ?

CS : Oui.

LG : Est-ce que c'est renouvelable ?

CS : Enfin, oui ça peut être renouvelable, mais

LG : Tu as toujours eu des contrats d'une année ?

CS : En fait, c'est le premier contrat que j'ai signé.

LG : Parce que tu étais intervenu en cours de saison !... Est-ce que tu est adhérent a l'UNECATEF ?

CS : Oui.

LG : Et, tu es dès le départ ? On t'a sollicité ?

CS : Non, euh ?

LG : On t'a fait de la pub au DEF, peut être, non ?

CS : Oui ils en parlent un peu. Mais, en tant que joueur j'ai toujours était adhérent a l'UNFP, donc euh. j'ai pensé que c'était évident d'adhérer au syndicat des entraîneurs pour plusieurs raisons : déjà pour avoir un certains conseil par rapport à la signature de certain contrats, comment bien ficeler un contrat, comment euh. ce qu'on peut exiger, tout ça et après pouvoir être défendu quand on a des problèmes, et s'intéresser aussi, en ayant des relations, au vécu d'autres entraîneurs.

LG : Tu es déjà allé à des réunions de l'UNECATEF ?

CS : Non, pas encore.

LG : Pour moi c'est bon ! Tu as des choses à rajouter ? J'ai bien retenu que pour toi, le métier d'entraîneur, c'est vraiment la gestion du groupe qui est vraiment primordiale, si je résume ta pensée.

CS : Pour l'instant.

LG : Si tu arrives déjà à être pas mal là dessus, c'est déjà une grosse part de difficulté en moins

CS : Oui je crois. Puis après, pour réussir à faire travailler les joueur de la meilleure façon possible, il faut les intéresser, il faut savoir les tenir, donc je pense que c'est aussi

important de considérer tout le monde même si forcément il y a des joueurs. C'est important de ne mettre personne de côté, sauf si le comportement d'un joueur devient tel qu'on ne peut pas faire autrement. Maintenant, je ne connais que le monde amateur, mais ce que j'ai vécu me fait penser que cette gestion du groupe est primordiale pour bien vivre au quotidien. C'est difficile de partager avec des gens qu'on n'apprécie pas.

LG : Je te remercie.

Philippe Gaillot est né en 1965. Il a joué 487 matches de Division 1, tous disputés sous le maillot du FC Metz de 1984 à 2002, à l'exception d'une saison passée à Valenciennes en 1992-93. Il occupe depuis 2003 le poste de recruteur au sein du FC Metz. Philippe Gaillot est titulaire d'une licence de physique-chimie, d'un diplôme d'ingénieur du CNAM en chimie analytique et d'un diplôme universitaire de Manager général de club sportif national

*L'entretien se déroule dans le bureau de Philippe Gaillot, situé au siège du F.C. Metz.*

LG : Peux-tu me parler de ton passé, d'abord de joueur, et ensuite nous aborderons les différents entraîneurs que tu as connus, côtoyés, et la façon dont tu les as perçus.

PG : Je joue au foot depuis que je sais marcher ☐ aussi loin que je me rappelle, j'ai joué au foot. J'habitais un petit village de la Meuse, on n'avait pas d'entraîneurs, mais on organisait des rencontres entre nous, des matches inter villages. Il y avait vraiment une vitalité directe ☐ . A l'âge de 10 ans, ce qui correspondait au niveau pupilles, je suis allé jouer à Vergaville (un village voisin). On s'entraînait deux fois pas semaine, avec un entraîneur qui était un vrai passionné : Mr Kant. Il avait déjà des méthodes modernes pour l'époque, par exemple, on faisait des étirements, alors que ce n'était pas vraiment en vogue, surtout au niveau amateurs. Je suis resté pendant 6 ans, non 5 ans, minimes -cadets ☐ c'est quelqu'un qui m'a appris la motivation. Tout de suite, j'ai été un leader naturel, mais Mr Kant ne faisait pas de différences entre moi et les autres, je m'en rends compte maintenant ☐ .. Par contre, il m'arrivait de jouer 2 ou 3 fois durant le week-end. Il me mettait remplaçant en minimes, et si le match se passait bien, il ne me faisait pas rentrer ☐ . Et je pouvais ainsi jouer en cadets le dimanche matin. En cadets, la 2<sup>ème</sup> année, on m'a fait tout de suite jouer avec l'équipe première, en PPD ☐ ☐

LG : Tu avais un double surclassement ?

PG : Oui, oui. Là, j'ai eu un autre entraîneur. Il était protecteur. Pour lui, la motivation n'était pas forcément primordiale, mais il veillait à maintenir une bonne ambiance dans l'équipe. Toute l'année de PPD, il veillait à maintenir un esprit d'équipe, à arrondir les angles. L'année suivante je suis allé jouer à Dieuze, qui était au dessus, et parallèlement, j'ai intégré le sport-études à Schuman.

LG : Il y avait déjà René Mourra<sup>2882</sup> ?

PG : Oui, c'était déjà lui. Il y a eu un premier concours d'entrée, on devait être une soixantaine, avec uniquement des joueurs qui venaient de gros clubs. Ils n'en gardaient que 7 □ . Je ne me faisais pas d'illusion, mais comme j'étais là, j'ai joué ma chance à fond, et j'ai été pris. Ensuite, il y a eu un second concours, avec presque uniquement des gens qui venaient des classes promotionnelles. Là, ils en gardaient 13. En même temps, j'avais changé de niveau, puisqu'en allant à Dieuze, je suis passé de PPD en PH. Et là, j'ai vu ce que ça pouvait être un entraîneur en difficulté. Au bout de 6 matches, comme il y avait de mauvais résultats, il a eu des problèmes relationnels □ .. Comme joueur, je n'avais plus autant de marge, j'ai découvert la difficulté, mais aussi d'autres choses, comme le public, oui, la pression du public □ . Parce qu'on était quand même suivi par plusieurs dizaines de spectateurs. En même temps, j'ai été repéré par le FC Metz. On jouait à l'époque contre le FC Metz, la 3<sup>ème</sup> équipe était en PH □ ..

LG : Oui, à une époque, j'ai joué contre eux.

PG : Oui, on a joué un de nos premiers matches de championnat contre la PH du FC Metz, on a gagné 2-0, et ça c'est bien passé pour moi, j'ai fait un bon match et j'ai été remarqué. Dans le même temps, en sports-études, j'ai été confronté à un état d'esprit nouveau : il fallait commencer à savoir se faire sa place, à savoir s'imposer □ . Ça c'était nouveau, ça a changé. On retrouve un peu l'idée compétitive du premier entraîneur, il fallait que je m'impose au sein d'un groupe. Ça a fait suite aussi à un discours que m'a tenu René Mourra. J'étais pris en Junior de Lorraine et René Mourra m'avait pris à part : la logique de son discours, c'était de toujours prendre du plaisir, mais aussi savoir s'affirmer. A partir de là, j'ai pris conscience que mon jeu devait être plus dynamique, plus solide. C'est ce que m'a dit René Mourra : avoir ça en tête, s'affirmer. En décembre, le FC Metz m'a fait signer un contrat, et à la trêve je suis allé en stage avec le centre de formation, qui était entraîné par Marcel Husson. Mais là, j'ai souffert comme jamais, je n'ais jamais souffert physiquement : Cooper, footings en forêt □ A chaque instant je me disais : ce n'est pas possible, je ne tiendrai pas, je vais rentrer chez moi □ ça a duré 3-4 jours, tous les soirs, je téléphonais à mes parents, la journée je pensais

---

<sup>2882</sup> Professeur d'EPS et entraîneur de football, responsable de la section sports-études football du lycée Robert Schuman Metz.

que j'allais m'arrêter, mais je me suis accroché. A la fin du stage, j'étais tout d même plus à l'aise

LG : C'était en quelle année ?

PG : Euh, 82-83. Après la signature j'ai joué en PH avec René Mourra. Chez lui, j'ai vraiment apprécié le côté humain, d'autant qu'en même temps avec le sports-études on a gagné le championnat de France. On a été traité comme des stars dans tout le lycée, on a eu droit à un ou peut-être 2 jours de congés, on se baladait dans le lycée sans aller en cours. C'était démesuré par rapport aux résultats, ça me mettait mal à l'aise. Surtout par rapport aux résultats au bac. Cette année là, il n'y a eu que 2, voire même qu'un élève qui a obtenu son bac, et l'année suivante sur 8 élèves, aucun n'a eu son bac. Durant toute la saison, à partir du moment où j'ai signé à Metz, j'ai fait toute la saison en PH, mais jamais un seul match en DIII. Et avec la PH, on jouait sur le terrain rouge. Alors c'est vrai que ça a été une année où je prenais un vrai plaisir à l'entraînement, mais pas vraiment en match. Je me suis alors posé la question de savoir si je devais rester, d'autant que des clubs s'intéressaient à moi : Forbach, Blénod, les P.T.T.. Mais Marcel Husson est venu me voir, et m'a assuré que j'étais le n° 2 à mon poste. Dans ce cas là, j'avais une chance de jouer en CFA. Et j'ai choisi de rester. Ainsi la trêve et les matches amicaux, effectivement ça s'est passé comme ça, je suis resté n°2 sur les 2-3 premiers matches. Et comme quand je rentrais ça se passait bien, je suis devenu n°1. Avec Marcel Husson, j'ai découvert le surpassement, la gagne, on sortait du vestiaire on était à bloc. Il m'a fait franchir un premier palier. Avec lui, c'était devenu normal de se surpasser. Il te donnait confiance dans la causerie d'avant match, il mettait en avant tes qualités, tu sortais de là, t'étais à bloc. C'était un état que je n'avais jamais connu auparavant, il m'amenait des choses que je ne pensais pas savoir. C'est aussi Marcel qui m'a fait reculer au poste de défenseur. C'était contre Reims, Antoine Pfrunner, qui jouait stoppeur, se blesse. Alors Marcel m'a fait passer derrière. Antoine a été blessé pendant deux mois et moi j'ai aligné des bons matchs. Et même quand Antoine est revenu, j'ai été maintenu en défense. En même temps, j'ai découvert la frustration celle liée au fait de continuer à vouloir jouer devant. Après, Marcel Husson est passé entraîneur chez les pros, et c'est Joël Muller qui a repris le centre de formation. Moi, j'ai été confronté à un autre choix. Je devais signer un contrat avec le club, et en même temps, je voulais suivre mes études à la fac. J'ai demandé à avoir le droit de passer au moins les examens. Mais le club n'a pas été d'accord. Je n'ai donc pas eu de contrat la 1<sup>ère</sup> année. Et pendant cette 1<sup>ère</sup> année de fac,

sur le plan foot, j'ai fait une bonne saison. Avec Joël, le changement a été brutal : il était méthodique, rigoureux, à l'entraînement, tout était au cordeau □ .

LG : Vous étiez à Vaux ?

Oui, oui. Avec Husson, c'était délirant. Il te mettait une pression terrible, même pendant les entraînements. Du coup, en match, il était moindre, on y était préparé. Mais c'est vrai que Marcel, il était à fond □ . Sur le jeu d'entraînement, tu pouvais avoir une mi-temps d'une demi-heure, et si quelque chose allait de travers, il pouvait s'enflammer, il jouait avec, et la deuxième mi-temps pouvait durer deux heures et demie □ . Avec Joël, c'était des méthodes beaucoup plus modernes, une préparation athlétique basée sur des tests. C'était plus équilibré, avec beaucoup de rigueur □ Au niveau tactique, il y avait une réflexion très importante. Joël avait un cadre très précis, un schéma de jeu, une stratégie □ . C'était vraiment le haut niveau. Tous les matins, il avait le même niveau de concentration, la même volonté, la même rigueur □ .. On sentait le travail derrière □ . Avec les pros, j'ai eu de la chance, mais malheureusement j'ai été confronté à un dilemme. Le jour de ma 1<sup>ère</sup> convocation, un match à Rouen, j'avais un examen de mécanique en 1<sup>ère</sup> année □ ça ma gâchait un peu le plaisir, il fallait que le 1<sup>er</sup> match en pro coïncide avec cet examen important □ J'ai donc fait le déplacement avec les pros, connu une autre ambiance, une pression nouvelle □ jusqu'alors, je n'avais pas encore eu l'obsession de faire une carrière pro □ ..Et là, de connaître le haut niveau, ça m'a donné envie d'y regoûter □ . Le dernier match de la saison, il y avait 8 joueurs de l'équipe première en partance pour d'autres clubs □ Alors Marcel Husson a décidé de titulariser des jeunes pour préparer la saison suivante, et je me suis retrouvé titulaire au Parc, face au Matra-Racing □ ..avec le public, les joueurs de haut niveau en face, ça fait une sacrée dimension □ .On a gagné 2-0 et j'ai eu envie d'y retourner, d'autant que je me suis rendu compte que j'avais le niveau □ sauf en ce qui concerne le rythme □ .Car j'ai terminé le match vidé, mort, cramé □ C'était une dimension physique à laquelle je n'étais pas habitué. Après ce match au Parc, j'ai signé un contrat de stagiaire pro. Et là, il s'est passé un truc idiot. On a changé d'équipementier, et on est passé d'Adidas à Patrick □ Avec les nouvelles chaussures, pendant la préparation, je me suis fait une grosse ampoule et elle s'est infectée □ . J'ai voulu jouer quand même, mais à l'époque il n'y avait pas de seconde peau, comme maintenant, et à un moment, j'ai dû dire stop, je ne pouvais plus jouer □ . J'ai dû m'arrêter plusieurs semaines, et dans le même temps, au même poste que moi, il y avait Richard Honorine qui a fait une super saison. Pour moi, ça a été plutôt une saison frustrante, je n'étais

pas titulaire. La saison suivante, celle de stagiaire 2<sup>ème</sup> année, Fred Pons est arrivé, ce qui faisait qu'on était 3 à postuler sur un même poste. J'espérai faire un match ou 2, je ne savais pas trop à quoi m'en tenir et à la fin de la saison, j'arrivais en fin de contrat. .. Et puis un jour, on va faire un tournoi, c'était un tournoi en salle, Marcel Husson me met titulaire, et là, je flambe ! Je sens qu'il est surpris sur ce coup là □ . Et je sens le regard de l'entraîneur qui change. Je sens qu'il y a de la place, et à la première occasion, il me remet titulaire. Je rentre encore plus à bloc qu'avant, on gagne 1-0 et je marque. Dès lors, je bénéficie d'une grosse confiance de sa part, et c'est reparti □ . C'est vrai que même s'il coache en pros, j'ai pas mal de vécu avec Marcel □ . Même s'il m'avait connu en CFA, en pros, c'est difficile à gérer. C'est logique, il y a des choix à faire □ ensuite il y a eu un événement, fin 87 : le club achète Cartier, et pour rentabiliser le transfert, il faut le faire jouer. Là, j'ai découvert ce que c'était l'injustice □ Car je n'avais pas démerité. Marcel Husson était mal à l'aise, ce n'était pas une direction directe du coach. Je me suis retrouvé en réserve, avec une seule volonté : retrouver une place en pro. J'avais une sorte de rage, à l'entraînement, j'étais à fond, presque surexcité. Et puis, Carlos Lopez qui jouait n°6 se blesse, et je prends son poste. Je m'y affirme et ne le lâche plus jusqu'à la fin de la saison □ . Et ça a vraiment été cette année de rêve, avec une tournée à Tahiti à la trêve, et la victoire en Coupe de France □ □ .

LG : Contre Sochaux ?

PG : Oui. Il y avait vraiment un état d'esprit incroyable. On avait un vrai plaisir à jouer ensemble □ vraiment □ . On allait manger après les matches, on se retrouvait à 14 ou 15 joueurs, c'était vraiment le plaisir d'être ensemble □ . Je n'ai pas retrouvé cela au cours de ma carrière. □ ça aidait à supporter les rapports avec Marcel, ils n'étaient pas tendus, mais Marcel mettait beaucoup de pression, alors les joueurs qui venaient de l'extérieur en souffraient. On a connu une année euphorique, qui est passée très vite □ . Oui, c'était vraiment une année super rapide. Ce qui a été vraiment dur, c'est après la victoire en Coupe de France. Le lendemain, il n'y avait pas de championnat □ . On ne se revoyait plus □ . Ça a été vraiment dur, une cassure.

L'année suivante, Marcel Husson s'est retrouvé avec un groupe qui vivait mal son discours. Marcel c'était un passionné, mais là, les joueurs n'adhéraient plus □ son discours procurait du dynamisme quand tout le monde était dans la même logique, mais là ça n'était plus le cas. Donc en fin de saison, Henri Depireux, un entraîneur belge, a été recruté.

LG : Ah oui, je ne m'en souvenais même plus, il n'est pas resté très longtemps !

PG : Non, mais pour moi, ça a été très très dur. Avec lui c'était une autre méthode ça changeait. Ce n'était ni rigoureux, ni on avait du mal à savoir ouï, on ne savait pas ce qu'il voulait exactement. Il avait des entraînements de 45 minutes, très courts, très durs moi ça ne me crevait pas. Par contre, en match de préparation, comme on ne savait pas trop, on ne comprenait pas trop comment il voulait nous faire jouer, un jour, dans la causerie d'avant-match, il nous a dit : " Il y en a un seul qui a tout compris, c'est Gaille ! ". Mais avec lui, il n'y avait pas de rigueur. Par contre, on a vachement rigolé, il avait toujours des tas d'anecdotes. Moi de mon côté, comme d'autres, je ne savais plus comment jouer, je ne trouvais pas la solution. Et un jour, avant un match de championnat, Depireux me dit : « Bon, Gaille, c'est ta dernière chance ! "

LG : Devant tout le monde ?

PG : Oui, devant tout le monde. J'ai trouvé sa façon de faire enfin ce n'était pas des choses cohérentes. Quelques matches auparavant, j'étais seul à avoir tout compris, et là je me suis retrouvé .. J'ai vraiment senti que quand tu n'es pas en phase avec le coach, c'est dur ! En fait, je pense qu'un joueur doit tout faire pour être en adéquation avec le coach. Evidemment, ce jour là, je n'ai pas été très bon, et il m'a sorti 2 ou 3 matches suivants. Par contre, il m'avait dit "je te sors, mais je viendrai te voir en CFA". En CFA, c'était un système qui me convenait, j'ai fait un bon match, du coup il m'a dit : " tu seras titulaire ". Mais le match suivant, en pros, il me sort à la mi-temps. On avait un rapport un peu compliqué. Mais en fait, ça n'a pas duré, car il s'est fait viré 3 semaines après, et c'est Joël qui a repris. Avec Joël, je me suis retrouvé titulaire, et je faisais de bons matches, mais le problème c'est que je n'avais plus de facilité à l'entraînement. Les entraînements n'étaient plus faciles, je devais faire plus d'efforts, physiques notamment. Il y a eu une cassure. Une facilité que je n'ai jamais plus retrouvée à l'entraînement. C'est en fait que ça ne revenait pas quoi. Je me suis dit, tiens là ça va on va pouvoir jouer comme avant et euh, ça ne revenait pas, et euh, il m'a remis titulaire tout de suite et euh, j'ai fait des matches où ça passait bien et des matches où par contre, à l'entraînement, il y avait, euh, une espèce de facilité que je sentais avant ! Quand je m'entraînais avec Marcel au niveau des entraînements, à l'entraînement vraiment j'avais pas de difficultés. Je marquais des buts, j'étais efficace et je sentais j'arrivais à l'entraînement, je sentais et que j'allais être bon, à chaque fois et là ça me

demandait vachement plus d'efforts, au début je me disais j'ai pas un bon physique, donc il faut que physiquement ça revienne, et finalement la cassure qu'il y a eu avec Depireux, ça a changé je n'ai plus jamais retrouvé la facilité que j'avais connu avant à l'entraînement.

LG : Mais définitivement ?

PG : Ah ouais, ouais, plus jamais, après c'est revenu de temps en temps, jamais vraiment, euh là, y a eu pendant deux ans à l'entraînement, j'avais une espèce d'aisance où je savais que je pouvais être décisif à l'entraînement j'ai retrouvé ça, un tout petit peu quand je suis revenu de Valenciennes, je suis revenu de Valenciennes et y a eu et c'est revenu un tout petit peu, et mais ça a jamais été pareil, mais après, au bout de 6 mois, tu te dis ça va être dur mais bon, tant pis, ça revient pas et là j'ai l'impression de faire beaucoup plus d'efforts pour être à un bon niveau.

LG : Y a plus du tout la notion de facilité et là par contre j'ai besoin, c'est Joël, alors ça demande plus de concentration parce qu'y a des exercices y a beaucoup plus de réflexions qu'on nous demande, il faut être à la fois prêt physiquement et techniquement etc mais je pense qu'il faut être plus prêt dans sa tête, à se concentrer, à être plus rigoureux, car lui c'est pareil, il laisse rien passer, y a très peu de détails qu'il laisse passer et c'est ce qu'il fait qu'on doit être avec lui entre 80% et 90% de ses moyens tout le temps, c'est de vraiment, euh . Il est vachement exigeant et moi je me suis mis dans cette logique là quoi et c'est ce qui fait que, pendant l'entraînement, j'avais été un peu moyen, je me remettais énormément en question pour que le lendemain, je sois de nouveau au plus haut niveau et ça c'est un fonctionnement qui je pense, que ça c'est grâce à lui que ce fonctionnement là, je l'ai eu pour tout le reste de ma carrière et ce qui fait qu'après je n'ai plus eu de trous dans ma performance. J'ai eu des périodes peut-être un peu moins bien, ou des autres un peu mieux, mais j'ai pratiquement tout le reste de ma carrière, je n'ai plus eu de gros trous, j'ai plus eu ce que j'ai connu avec Depireux, c'est la panique quand tu es là dedans, t'arrives plus à t'y mettre, etc. . Ça, ce n'est plus jamais arrivé et euh . Parce que au niveau des repères, bon j'avais les repères que je connaissais, au niveau du travail, je savais, j'avais bine, je pense que j'étais dans la bonne, euh, au niveau de la concentration, je pense que j'avais trouvé le bon niveau de concentration pour être performant tous les matins et après je fonctionnais comme ça avec lui, pendant 2-3 ans ; et je me suis retrouvé en fin de contrat, et là, j'avais envie justement de découvrir d'autres entraîneurs, d'autres matches, d'autres terrains, etc. Et

c'est là où je suis parti à Valenciennes mais là donc, pendant ces 2-3 ans là, on a fait je crois qu'on fait deux ou trois fois douzièmes, et j'avais un rythme de croisière. Ça se passait bien, j'avais trouvé un rythme qui me convenait à la fois au niveau du travail physique où physiquement je me sentais bien, et au niveau de la concentration, du fait et des matchs, j'avais trop de régularité sur laquelle je savais m'appuyer et je ne voyais pas de trous. La seule chose qui avait disparue, c'était l'espèce de fluidité, facilité qui me permettait de temps en temps de faire des choses encore plus intéressantes, surtout au niveau offensif. Au niveau défensif, bon y avait pas de différence. Au niveau offensif, y avait une espèce de □ Et donc à Valenciennes quand je suis arrivée, j'ai eu le coach, qui était avant à Nancy : Francis Smerecki y a 2-3 ans. C'est lui qui m'a appelé tout de suite dès que j'étais libre, et avec lui, ça c'est tout de suite bien passé, c'était à peu près le même fonctionnement que Joël à quelque chose près, peut-être un peu moins rigoureux, un peu plus, euh, oui, moins rigoureux que Joël, moins cohérent, enfin □ Joël : il a énormément de cohérence entre son discours, ce qu'il montre sur le terrain, ce qu'il fait à l'entraînement, tout y est, on sait où on va □

LG : Très jamais surpris ?

PG : Non, non, et tu te poses pas de questions, alors qu'avec Francis, c'était pas toujours □ . Ça dépendait un peu des matches, de la façon dont ça se passait □ C'était pas aussi clair mais dans la philosophie du jeu, d'entraînement, de travail, y a beaucoup de points communs. Peut-être un peu moins cohérent mais beaucoup de points communs quand même. Et puis au bout de 3 matches, les résultats étaient pas bons, il s'est fait viré et là, arrive Primorac et là, changement complet d'entraîneur : il arrivait du stade de Milan AC, de Barcelone, etc. Donc lui, changement complet

LG : Il venait de passer le DEPF ?

PG : Je ne sais plus, oui peut-être □ . Il était très proche de Arsène Wenger et je crois qu'il était allé aussi au Japon avec lui, ou avant ou après, je sais pas. Lui, avec l'idée de coaching d'une grande équipe

LG : Mais pas avec les joueurs adaptés ?

PG : Quelque uns si, car on avait Burruchaga, Robert, Ferrier, quelques-uns des mecs qui avaient connus le haut niveau □ Kovacs □ etc. et donc des joueurs intéressants mais, par contre, y avait tout des joueurs qui venaient de la D2 et qui eux, c'était marquages individuels, qui avaient travaillé avec Costa pendant 2 ans et puis en plus qui voyaient □ □ □ □ □ , on avait du mal à faire une grosse mise en route, y avait des joueurs qui venaient de la Ligue 1 et les joueurs d'en dessous, c'est dur d'avoir une cohérence entre les deux, c'était pas simple.

LG : Oui, toi qui venais d'arriver, il venait te montrer ?

PG : Oui, c'est ça et quand je suis arrivé au début, on devait être 2 ou 3 pour renforcer l'équipe à partir de cette base là et quand les résultats ont été moins bons, pendant les matches de préparation, tu vois, d'un coup, ils se sont enflammés, ils ont acheté 7-9 joueurs, mais que des joueurs qui avaient joué en Ligue 1, Burruchaga, déjà c'était un bon joueur.

LG : Oui, oui, il venait de Nantes □

PG : Oui, oui, il y avait Osterveer qui venait de Rennes, Kalman Kovacs qui avait été à Auxerre, et puis Ferrier qui venait de Bordeaux, Matrisciano de Nancy □ . Que des gens confirmés, les mecs de haut niveau technique etc. □ et à côté de ça, des joueurs de la Ligues 2 intéressants hein, des mecs comme Gohel, comme Le Frapper □ euh, des mecs comme David Régis, donc là □ une cohésion un peu difficile, et surtout lui, sa stratégie d'entraînement, c'était bien sur du jeu, à □ dimension réelle, pratiquement, ou 2/3 de terrain, et que du travail répétitif, comme les italiens un peu, la zone, quoi, beaucoup plus d'équipes en individuelle, enfin une grosse tendance à l'individuel. Alors lui, c'était zone intégrale, donc à 4 derrière à plat, et euh, bloc d'équipe qui se déplace, etc., donc des notions que moi je n'avais jamais connues, bon ça ne m'a pas posé énormément de problèmes, par contre l'équipe, pendant un moment on a eu de la peine à s'adapter, alors □ ..

LG : Alors, il y avait peut-être un entraîneur qui avait du mal à vous faire passer le message □ .

PG : Voilà, complètement ! il a fallu tout mettre en place sur une équipe qui était déjà en difficulté, parce qu'on avait pas, euh, on avait mal démarré, et □ . Et en même temps, parfois c'était vraiment □ c'était brillant quoi ! Et euh, il y avait des morceaux de match où on était vraiment brillants □

Et puis aussi des rapports humains avec lui qui était à la fois vachement intéressant parce qu'il connaissait bien le haut niveau, c'était un joueur qui avait joué à un haut niveau en équipe yougoslave, donc voilà. □ il connaissait bien le haut niveau, il sentait tout, il n'y avait pas de problème, des rapports au niveau du discours assez faciles, mais par contre il nous convoquait de temps en temps, des fois il me convoquait et il me dit : " Bon, qu'est ce que tu penses de la défense, comment on va faire l'équipe, Arnold Stever il n'est pas bien en ce moment □ ." Et moi j'étais assez proche d'Arnold Stever, et il l'appelait lui, et lui disait : " Bon, Gaillot, il n'est pas bon en ce moment, qu'est ce que tu penses, on va le mettre où □ "

LG : Ah ouais ouais □ .

PG : Eh là, là ça devient malsain quand même □ .lui, de ce côté-là, c'était un peu malsain □ c'était pas □ par contre, avec lui, il y avait des choses vraiment intéressantes □ lui, il faisait des stat, il passait son temps à regarder les cassettes adverses, et il avait des grands cahiers, comme ça, sur lesquels il faisait des stat sur tous les joueurs.

LG : Ah, il était en avance sur ce qu'il se fait maintenant, quoi !

PG : Complètement ! En 93 ça commençait □ .

LG : C'était le début !

PG : C'était le début, oui, mais il n'y avait pas tous les outils statistiques qu'il y a maintenant, il faisait tout lui-même. Il faisait ses cassettes et entre deux cassettes, il jouait aux échecs □ . Et aux échecs □ euh □ .impressionnant ! Eh, euh, en fait □ . Au niveau rapport entre les joueurs, tout ça ce n'était pas toujours très clair, mais par contre, il était quand même en avance au niveau tactique, il était capable de te dire qui avait fait un bon match, rien qu'avec les chiffres, etc □ Il faisait des démonstrations qui étaient intéressantes que je n'avais pas connues. Joël, par exemple, les stat, ce n'était pas du tout son truc, quoi ! Marcel Husson, pas

du tout non plus son truc ! Et voilà, les stats, j'avais trouvé ça déjà intéressant, je savais que Guy Roux avait fait un truc sur le minitel, Jean-Marc Guillou avait fait un truc aussi où il notait les joueurs de □ . En fonction de leur performance □ de passes ratées, passées réussies, de ballons perdus etc □ Je me souviens qu'à l'époque ça m'avait paru assez intéressant □ ; et là, ça je trouvais bien. C'est-à-dire que de temps en temps, il nous disait " t'as perdu tant de ballons, là t'as réussi tant de relances" □ Je trouvais ça bien !

LG : Il t'expliquait ta performance comme ça !

PG : Oui, oui. Il disait : " tu te rends compte, t'as attaquant, t'as gagné trois duels sur cinq, c'est super □ machin, machin, machin, □ ." Et c'est vrai que pour un défenseur, tu te dis t'as gagné trois duels sur cinq, c'est pas □

LG : C'est pas terrible !

PG : Mais pour un attaquant, c'est un autre problème !

LG : Lui, c'est bien oui !

PG : Et toutes ces notions là, avec lui, j'ai découvert les stats et l'importance qu'on peut leur donner, et finalement à la limite la répétition parce que finalement, au début on avait du mal à s'adapter à, au □ . à son système de jeu, par contre au fur et à mesure de l'année □ on commençait à avoir des réflexes, parce qu'il y a tous les □ . Trois fois par trois fois par semaine au moins un grand jeu avec .... euh, allez tous à droite, on suit le ballon de l'équipe, du bloc équipe etc.... donc là très bien au niveau... je trouve que ça fonctionnait entre plusieurs joueurs etc.....

LG : T'acquiers des automatismes !

PG : Oui, voilà, voilà. Et finalement, la zone à la fin, on réfléchissait plus, quoi ! On faisait notre truc, et c'était pas mal. Et en match, on avait du mal par contre à être constant dans le match sur ça ... c'est à dire...on était vraiment brillants des fois .... ça durait une heure parfois, on était superbons, par contre durant le quart d'heure où on devait régler la machine, on prenait un but, ou on en prenait deux des fois, enfin on avait énormément de mal à s'en

remettre ... mais à mon avis le problème venait aussi d'un autre ... d'une autre ... il voulait ce qui m'avait moi énormément gêné, c'était qu'il faisait toujours les titulaires contre les impossibles. Ce qui fait que les joueurs en face, dans l'équipe au début, c'était euh ... ils s'arrachaient, parce que tout le monde voulait se montrer au nouvel entraîneur etc. .... pendant un mois, deux mois, ça allait encore et puis après ... on gagnait ...une fois sur les grands matches on gagnait 10-0. Les mecs en face ils savaient très bien qu'ils venaient, ils faisaient leur truc, ils rentraient, ils savaient très bien que de toute façon ils n'avaient aucune chance de jouer. Et ça, par contre, je pense que c'est très dur parce que ça scinde encore plus les groupes. Et comme dans les groupes des impossibles, il n'y avait que des joueurs qui étaient de la saison précédente, là au niveau psychologique, je trouve que ce n'était pas .....

LG : Mais toi, tu les appelles les impossibles parce c'était vraiment un groupe....

PG : Non, c'était impossible. Ils ne jouaient jamais.

LG : Les titulaires, c'était un groupe assez restreint, alors ?

PG : Ouais, on était douze, treize... s'il y avait un blessé, il remplaçait un par un ...mais dès que le mec revenait et qu'il était à peu près valide, il jouait ! Il y avait huit impossibles quoi. Et notamment, il y avait un joueur, un gars qui était belge, qui avait gagné la Coupe d'Europe avec Malines qui s'appelait de Wilde, et un joueur techniquement fort, c'est vrai que dans la tête un peu fragile... et pas toujours ... et physiquement un peu moins bien, mais ce mec là il a été dans les impossibles tout le temps!!! Et des fois il était bon, c'était un mec brillant quand même, un mec de niveau international, mais bon pas toujours solide... et des fois quand il était dans un bon jour, il faisait de super matches, mais il n'avait aucune chance de jouer. Et là, je pense que ça, c'était une erreur assez, assez grave. Et le deuxième point où à mon avis il manquait de .... Enfin, des choses qui m'ont gêné, c'est que ... il nous disait toujours, même quand on avait perdu ben " on a fait un bon match..." il ne dégageait que les côtés positifs. Et moi □ Enfin, je pense qu'au niveau de la pression, euh, qui est nécessaire pour aller se surpasser et chercher des trucs au delà, c'est, c'est ... autant je trouvais qu'un Joël parfois... lui était parfois trop négatif, c'est à dire, euh lui il était souvent entrain de ... lui, il faisait rarement des compliments en disant "voilà les gars, on a bien géré le machin, on a bien..." c'était plutôt, voilà "ça, c'est pas bon, il faut corriger ça ..." c'était plutôt le coaching en corrigeant, alors que euh, euh,... Primorac c'était pratiquement que l'inverse. C'était euh, ..."ça

c'est bon, faut qu'on insiste sur les bons côtés, machin, machin, machin" mais par contre pas de pression du tout. Comme à Valenciennes, le public, pas de pression non plus, la presse, aucune pression, les dirigeants, euh... qui ne connaissaient pas grand chose au foot, pas de pression non plus, et eh ben même avec une équipe qui roulait sur le papier mais avait peut-être... on jouait le milieu du tableau mais ... facilement quoi ... je pense que la même équipe dans le contexte de Metz, on finit 8ème, 10ème quoi, parce que le talent, il y avait vraiment ce qu'il fallait, il y avait même beaucoup de volonté, mais là, bon, on était jamais complètement reléguable, mais on n'était jamais ...on était toujours 14ème □ 16ème, et euh... et puis finalement on a fait les bagarres et puis on s'est fait sortir aux bagarres, quoi ! Mais je suis persuadé qu'un peu plus de pression, un peu plus aussi... d'émulation dans le groupe et ce genre de choses, en plus il y a eu l'affaire V.A □ O.M qui est arrivé juste à la fin..... bon, ça, ça a un peu perturbé, mais malgré ça, euh.... il y a, enfin, le seul fait de ne pas avoir 22 mecs persuadés qu'ils vont jouer, ou au moins avec une chance de pouvoir jouer, ça fait que le groupe il n'est plus de 22 mais il est de 13-14 , ça je pense que c'est, enfin moi ça m'a ... enfin c'est incohérent, complètement, et .... Et pas de pression, c'est à dire jamais, ou très peu ou très rarement remettre en question les joueurs ou euh, ou euh ... ou taper du poing sur la table quand ça ne va pas pour une équipe qui est 14ème, il y a forcément des moments où l'on perd des matches et où on doit pas les perdre, quoi .... L'absence de pression par contre, ça je m'en suis rendu compte que c'était ... injouable pour jouer du haut niveau. Déjà, au niveau amateur, je ne sais pas si c'est possible, mais pour faire du haut niveau, c'est à dire □ la Ligue 1 au moins, la pression, on doit vivre avec, ça fait partie de la vie du joueur, il doit être sans arrêt sous tension, ça force à être concentré en permanence et à, et à avoir un sens des responsabilités, à perdre les choses sur soi...; enfin ... à avoir des objectifs communs de réussite... enfin il y a des tas de choses comme ça qui étaient absentes du ... du fonctionnement avec Primorac où là... le jour où t'es pas bien, ça arrive à tout le monde de ne pas être forcément bien, et bien le jour où t'es pas bien, il n'y a rien qui te remet directement dans le droit chemin, et qui te force à te surpasser, et ça c'est dangereux. Et là, je l'ai vraiment touché du doigt, parce que vraiment, cette équipe là, je suis persuadé qu'on devait, euh .... Tous les joueurs d'ailleurs, quand on est parti, ont trouvé des clubs, ont joué ... Et donc après je suis revenu ici avec Joël, et là j'ai retrouvé un fonctionnement, surtout la première année, j'avais l'impression de ne pas être parti, quoi, c'était ... et j'ai retrouvé mes repères, ma façon de jouer, euh, par contre j'ai retrouvé là, c'était étonnant, ce que j'ai fait là, à l'entraînement un peu de fluidité, quoi, des des des ... bonnes sensations que je n'avais pas retrouvées depuis longtemps, et que je pensais que je ne retrouverais plus, et puis bon, c'était comme ça, et là,

euh...; il y a des choses qui sont revenues et que j'ai pu un petit peu garder jusqu'à la fin, c'était au niveau de la fluidité surtout, de l'inspiration.

LG : Et Joël n'avait pas changé, quoi !

PG : Non, non. Pareil, là il avait une équipe, quand j'étais parti j'étais un des plus jeunes, quand je suis parti j'étais un de plus vieux, donc en un an, ça avait beaucoup changé, et puis à il y avait Robert<sup>2883</sup> qui commençait à jouer, il y avait Cyrille Pouget qui allait arriver ... je ne sais pas s'il n'y avait pas Marco qui est arrivé cette année là, ou l'année d'après j'sais plus, et là on a fait une saison, c'est 93/94 moyenne, on a dû finir 12ème aussi, mais ça c'est pas trop mal passé, c'était pas mal..... et puis après, Robert a commencé à monter en puissance, et Sylvain Kastendeuch est revenu, et donc là on a eu une équipe qui commençait à devenir un peu plus solide, quoi, 94/95 euh, ça commençait à être solide, et après l'année suivante, des joueurs de D2 qui sont arrivés, enfin, il commençait à y avoir une équipe qui se construisait à nouveau, comme je l'avais connue en 88, et euh, et là c'était à la fois le talent des joueurs qui vraiment, où tout le monde adhère au discours de Joël, à la façon de fonctionner etc.... on a eu une équipe hyper performante quoi .... Et en plus dans l'équipe, on a eu Monsieur Plus, celui qui fait la différence avec Robert ... et là on a eu deux trois ans où Joël n'avait toujours pas changé, c'est à dire même avec une équipe brillante qui jouait devant, etc... Lui tous les matins, la même rigueur, même fonctionnement, même euh... moi ça m'a vraiment impressionné, parce qu'avec lui j'ai dû jouer 300 matches en pro avec lui, et, je pense qu'il avait toujours la même façon de .... , avec une grosse remise en question tous les matins. Tous les matins j'avais l'impression qu'il avait à prouver qu'il était le coach de haut niveau, et qu'il fallait qu'il soit à la hauteur, etc, etc ... c'est impressionnant pour ça, dans la continuité quoi ...

LG : Et j'ai retrouvé, euh, la 400ème de Muller dans *France Football*, j'en parle dans ma thèse, là, et justement, toi tu dis euh, au journaliste, euh, qui en fait, par rapport à d'autres il n'est pas assez médiatisé, parce qu'il est trop discret et tout, qu'il mériterait davantage que ... que d'autres qui font un peu "grandes gueules qui .... "

---

<sup>2883</sup> Il s'agit de Robert Pires.

PG : Oui, oui, oui. Je pense qu'à cette époque il était à mon avis dans les coaches qui étaient .... qui avaient un fonctionnement ... euh qui méritait qu'on fasse attention à lui, et qui avait des résultats, en plus parce que c'est vrai que pendant trois ans, on était meilleure défense souvent ... on était meilleure défense en étant bien classés au fair-play aussi parce qu'on était une équipe qui faisait très peu de fautes et qui défendait bien ... alors c'est vrai que l'attaque on n'a jamais été euh... pour avoir une belle attaque, de toute façon, il faut avoir des joueurs de grand standing.... on en a quelques uns qui étaient moyens, mais il y a eu François Calderaro qui nous a mis 20 buts, il y a eu aussi Jeff Séchet, il nous a mis aussi autour de vingt, Robert il en mettait 10-11 tous les ans, euh, mais par contre c'est vrai qu'on avait une équipe où tout le monde travaillait quoi ... c'est à dire ce qui était intéressant, c'est qu'avec Joël, il n'y avait pas de joueur star, c'est à dire que , il n'y a pas de mec, euh, même Robert, qui quand il bossait dans le couloir, il bourrait comme un boeuf, quoi.... ça, il la faisait avec la même rigueur qu'un petit jeune qui débutait, donc euh, ça c'est vachement intéressant dans la mesure où, il y a, il y a une égalité de traitement de tout le monde.

LG : Euh □ tu as fini ta carrière en quelle année, alors ?

PG : Après, j'ai joué □ Parce qu'après j'ai encore eu encore Albert et Gilbert<sup>2884</sup>, hein □

LG : Ouais, c'est ça !

PG : Là, après Joël, après une année euphorique en 98, on est vice-champion, mais toujours sur le même fonctionnement, avec que du plaisir pendant 4-5 ans, puis l'année 99, moi je me casse la péroné, donc j'ai une frustration de ne pas pouvoir jouer la Champion's League , et puis après, euh, des années difficiles quand même, où on jouait la descente, et puis tout d'un coup, Joël s'est fait ... euh... dégager quoi, parce que c'était une période où on n'arrive pas à ...

LG : Et euh, par contre, il n'y avait aucune demande des joueurs là .....

PG : Non, non, non ! Non, non, c'était ... il y avait pas mal de pression médiatique, du fait que le président soit un peu, il était malade à cette époque là et il n'a pas pu ..... Il n' a pas pu le défendre devant le conseil d'administration, et puis bon, les résultats qui ne sont pas bons, et

---

<sup>2884</sup> Il s'agit de Albert Cartier et de Gilbert Gress.

puis une équipe qui n'a pas su évoluer, c'est à dire qu'on avait perdu des joueurs essentiels, et on avait déjà souffert une saison, puis moi, surtout, je commençais à avoir cette ..; comment dire.... je venais d'avoir 36 ans, alors moi déjà, je commençais à être sur des fonctionnements des contrats d'un an, alors chaque fois pour moi, c'était la dernière année ou l'avant-dernière année, et là, je me suis dit, alors que le coach n'avait pas changé, surtout la dernière année, où je me suis retrouvé remplaçant, je me souviens la fois où je me suis trouvé remplaçant, et quand j'ai fait le bilan je me suis dit, "punaise, depuis 89 je n'avais jamais été remplaçant en dehors des retours de blessures, mais sur décision du coach, non, ça faisait une dizaine d'années ou plus, et là, c'est contre le PSG... et contre le PSG, je suis remplaçant ... et euh... pour moi, c'est une grosse différence même si je sentais bien que l'entraînement euh ... pareil, comme ce que je disais avec le regard du coach qui change, on n'est plus dans l'équipe titulaire... euh, il n'ya plus la même, euh ... mais bon à 36 ans, à 35 ans, c'est pas non plus un truc, euh, alors même si moi je me sentais vraiment bien, je me suis, bon ben dommage, mais on va s'accrocher, on va se remouiller le maillot pour jouer, et, même si par contre, il y a une chose qui changeait au fur et à mesure des années, c'est que je n'avais plus de marge ... Autant avant, j'avais toujours l'impression d'avoir de la marge par rapport aux jeunes, il y avait toujours ... si vraiment tu veux, tu remets un coup et t'arrives à .... là, à 35 ans la marge se réduisait, il en restait très peu, il fallait que je sois au maximum ..... a bloc tout le temps ! Oui, plus droit à l'erreur, oui. Eh euh, et donc, là il me met remplaçant, et par chance, enfin pas chance, euh... Pascal Pierre se blesse, donc je redeviens titulaire, et puis je fais un bon match en plus, et j'étais content de mon match, et malgré tout à 10 minutes, un quart d'heure à la fin, il me sort ce qui arrivait... jamais ! Il ne m'avait sorti ou très rarement quoi ! Et le match d'après, je suis remplaçant aussi, et là c'était la période où on était mal, quoi! On jouait, on n'était pas très bien, et là arrive au match de Strasbourg, et là je suis remplaçant, le match se déroule et là, je pensais que je ne rejouerais plus quoi ..... oui, j'étais remplaçant et que les fois d'après je ne serais plus titulaire quoi, même plus dans le groupe, je voyais bien que ... tu sais il mettait des jeunes, il mettait Willemin, des mecs ... je me dis s'il met des joueurs comme ça à ma place, c'est vraiment qu'il pense que je ne peux plus aller ... et finalement Strasbourg, il y a le pétard là ... le match est arrêté et quand on rentre dans le vestiaire, il dit " Bon ! On n'est pas bien, on va changer, on va remettre des défenseurs", et je me dis « tiens ... », et donc Larry Willemin, donc un mec qui n'avait jamais joué, euh, tu vas jouer sur le côté, et puis Seb, tu vas jouer et moi, donc, le seul remplaçant qui rentrait pas ...là je me dis bon, c'est la fin de ma carrière, c'est sûr et après ce match là, c'était la trêve et il a été remplacé par Albert Cartier , qui lui reprend l'équipe, enfin lui je le connaissais en tant que ....

LG : Tu l'avais connu en tant que coéquipier, en fait !

PG : Oui, et puis lui, je me suis dit de toute façon, on verra bien !

PG : J'ai une petite chance de jouer, je vais jouer l'attaque, et le premier match à Wasquehal, je suis remplaçant, alors qu'il y avait 3 ou 4 mecs absents ou blessés, etc.... et puis bon ben ... il y avait Schuman Bah titulaire, bon des mecs qui étaient à priori pas titulaires, bon, je me suis dit là, je ne vais pas jouer et ce qui est fou c'est sur ce match là, Schuman Bah fait un mauvais match, on n'est pas bien, on se fait éliminer, à la mi-temps il me fait rentrer, d'abord je fais une super deuxième mi-temps, je suis bien, ça marche bien, et là pareil de nouveau, je redeviens titulaire, et avec Albert, je ne suis plus sorti, je redeviens titulaire jusqu'à la fin quoi ! Et sur un match ou deux, et après les entraînements derrière où j'ai continué à assurer ce qu'il attendait, et euh... il a changé le système et je me suis adapté, et euh, je ne suis plus sorti. Et alors lui avec Albert, il a changé un peu aussi, par rapport à Joël, il avait des méthodes d'entraînement un peu différentes aussi, avec un fonctionnement un peu différent, avec .... un peu plus de rapports humains quoi ... Joël il a beaucoup de rigueur etc, mais c'est vrai que les rapports humains avec les joueurs, c'est .... il y a une distance avec les joueurs.... il y a beaucoup de distance avec les joueurs ... Alors qu'Albert, lui, a raccourci la distance, il était au milieu des joueurs, et là, et ça.... et pour moi c'est vachement agréable....moi c'est sûr que je le connaissais, alors pour moi c'était plus facile de faire la différence entre le coach et le ... par contre pour les joueurs, les jeunes joueurs, c'est vrai que pour nous sortir de la merde ça nous a aidé parce que pour les jeunes joueurs, il y en a qui ont été balancés des joueurs comme Vanderhoeven , Espartero, comme Greg Proment aussi, euh, qui étaient en confiance, ils ont fait une fin de saison canon, il a boosté l'équipe jusqu'à la fin, on avait fait un stage dans les Vosges de ... de ...

LG : De cohésion ?

PG : Pareil, des choses qu'on avait jamais vues, donc il y avait un côté "moderne" dans l'approche□ Un peu comme un stage en entreprise□ On n' a pas fait de foot, on a fait du VTT, de l'escalade, du machin, du truc, et effectivement, quand on est revenu, c'était euh, on était boosté, et ça a boosté l'équipe euh... donc ça, c'était aussi une chouette nouvelle pour moi et je trouvais ça vachement intéressant. Je me disais punaise, euh, c'est une approche vraiment

intéressante du métier de coach, être proche des joueurs, finalement c'est possible, parce que moi, à mon avis, je pensais qu'il fallait une distance entre le coach et les joueurs, sans ça on pouvait pas fonctionner quoi, et qui, qui n'avaient pas confiance du tout, et là, le coach leur redonne la confiance avec un discours beaucoup plus positif où il fait part du coaching par la positif, quoi, en insistant sur ce qui est positif, très peu de remarques négatives, euh, vraiment quand ça ne va pas du tout, et .... puis on s'en sort, on fait une fin de saison canon, euh, on explose tout le monde et puis arrive la saison suivante avec lui, et on part sur les mêmes bases, c'est à dire en plus il prend un adjoint qui est sûrement un collègue, que moi je connaissais bien et avec qui j'avais joué etc, et on repart sur les mêmes, les mêmes bases que l'année précédente, c'est à dire très proche de l'équipe, on repart sur un stage de cohésion dans les Vosges, et, et, je vois, je le vois finalement au fur et à mesure, euh, c'est comme si il disait "on est arrivé", quoi. Voilà, c'est bon, on a trouvé, ça marche, euh, et Albert, aussi, il a mis tout le monde dans une espèce d'euphorie, "on va jouer le titre", et c'est vrai que sur le dernier parcours qu'on avait fait, on pouvait, euh, "on va jouer les coupes, on va jouer...." on était tous dans une espèce de.... et je me souviens qu'avec Pascal Pierre, Sylvain<sup>2885</sup>, on se disait "punaise, euh, c'est ... autant ça s'est bien passé... enfin, pas Sylvain, parce qu'Albert l'avait écarté, mais Pascal Pierre, on se disait tous les matins "on est un peu euphoriques, là c'est vrai qu'il y a du talent, je veux bien, même là les matches de préparation se passaient pas trop mal, c'était bien, on avait un super stage à Vittel, ça s'était bien passé, et, puis arrive le championnat, et là, on aligne les défaites, on rate le début de championnat, et euh, et là, et là, je vois par contre des joueurs qui ne comprenaient plus quoi ... Les joueurs ne comprenaient pas que deux mois auparavant, ils étaient super bons, et que là, les mêmes joueurs n'arrivaient plus à faire une équipe cohérente et ... même Albert, il commençait à se poser des questions, euh, et là finalement je me suis dit que le fait d'être trop proche des joueurs, c'est, c'est très très dur, c'est très très dur à gérer parce que .....

LG : Tu ne peux plus revenir en arrière, après !

PG : C'est vachement dur, là il ne peut plus quoi. Et ... ou alors, il aurait fallu qu'il fasse ça d'emblée à la préparation, pour être, euh, disons □

LG : Pour pouvoir tirer un trait sur la saison d'avant.....

---

<sup>2885</sup> Sylvain Kastendeutch.

PG : Voilà, voilà...voilà ce qu'on fait, maintenant on s'en est sorti, maintenant on part sur un schéma beaucoup plus.... structuré. Et puis il a mis les joueurs, je pense, dans une espèce de forme d'illusion, que tout allait bien facilement, sans... et en fait les efforts il faut les faire quand même pour pouvoir gagner, pour se surpasser parce que pour arriver à faire des résultats, à un moment ou à un autre, il faut qu'il y ait une pression quoi, et je pense que c'est ce qui a manqué un peu pour redresser la barre. Alors après, il nous a remis de la pression, pendant le mois d'octobre, on a eu 2-3 résultats, on avait battu Lyon, on avait battu Auxerre, on avait battu, euh, donc on revenait un peu, et puis, bon moi après, je me blesse, juste après le match d'Auxerre, je me blesse à une cheville, donc moi, ma carrière, euh, au début je pensais que ça allait revenir facilement, parce que ce n'était pas une grosse blessure, finalement, ça rechute, puis la saison j'ai galéré, j'ai fait les 8 premiers matches, plus un ou deux matches après et .... donc après j'ai vu ça un peu de l'extérieur, et euh, et puis bon, il n'a jamais pu redresser la barre, il n'a pas réussi à ramener les joueurs dans un, dans un ... côté rigoureux, travail etc, il aurait, on a eu des petits sursauts, mais en restant dans la zone dangereuse, sans arriver à retrouver l'euphorie qu'il y avait l'année d'avant, donc là après, le Président change, et il met, euh ....

LG : Gilbert Gress !

PG: Gilbert Gress ! Et donc là, pour moi, c'était une grosse déception, parce que je m'attendais à un mec ☐ euh, bon, je savais que ses méthodes étaient pas ☐ à moi, ça n'allait pas me correspondre du tout ☐ mais bon, euh ☐ c'était une espèce de fausse rigueur, quoi ☐ il était à cheval sur des détails style ☐ le mec met pas son survêt ☐ enfin, si un gars se met en short, il faut que toute l'équipe soit en short, s'il y en a un en K-way, tout le monde est en K-way, donc là ça fait un peu militaire, mais en fait pour les entraînements, très peu de notion de temps, euh de rapport temps/distance, donc pas beaucoup plus de quantification au niveau du travail, et puis des choses, qui un peu ☐

LG : Un peu empiriques, quoi !

PG : Un peu empiriques ! Il avait toujours les mêmes exercices, en plus !

LG : Donc des choses ....Des choses qu'il faisait au début de sa carrière et qu'il .....

PG : Voilà ! C'est un peu ça, et puis alors qui à mon avis étaient assez modernes à l'époque, parce c'était ... c'est vrai que dans les années 80 il était en avance sur les autres, il avait fait ... mais qui là, euh .... alors un système de jeu qui était aussi, une équipe qui est en difficulté, donc on était en difficulté , on était 18ème ou 19ème, et lui, il nous impose de repartir de derrière, construire, euh, et là, sur des joueurs pas en confiance, euh, le premier match, capital de l'année, hein, on joue bien au début, c'est à dire tant qu'on avait du jus, ça allait bien, puis d'un coup on a eu une période de doute, je crois qu'on a pris 4-2 ou 4-1, je sais plus, donc euh, on relançait fébriles, on relançait et il y avait Drogba.... et il nous a miné, et on perd contre nos concurrents directs, et on ne s'en est jamais remis. Alors, déjà au niveau stratégique, euh, je trouvais qu'avec cette stratégie là, alors que l'équipe était en difficulté, c'était .... enfin, c'était étonnant quand même, et là j'ai l'impression que lui est venu pour se remonter de nouveau dans le championnat de France. En tant que coach ! Mais pas pour sauver l'équipe, quoi ! Il est venu pour montrer le style Gilbert Gress, effectivement, il y a eu des matches, après on a battu Nantes chez nous, c'était bien, on avait réussi à ressortir de derrière etc, etc, mais ... pour aller chercher des points à l'extérieur ou pour aller.... c'était, c'était difficile. On jouait mieux, on jouait avec de la construction par contre au niveau défensif, il n'y avait pas suffisamment de rigueur et... ce qui fait que l'équipe est descendue avec lui et moi, j'ai arrêté ma carrière là dessus. Alors après, je me suis réentraîné avec Fernandez, parce que moi, je .... je pensais que ma blessure ne se remettrait pas, puis fin de saison elle se remet, et puis je, euh, je me suis dit "tiens, je vais pouvoir peut-être rejouer puisque ça a l'air de tenir" et donc j'ai, je demande d'abord à Fernandez, parce que moi j'aurais bien refait une saison de plus, et lui, il me dit, " ben, si ça va bien physiquement et puis si le club se maintient en Ligue 1, moi ça m'intéresse", donc j'ai fait pas toute la préparation et quelques entraînements avec lui, et alors là, lui c'est plus une espèce de mélange de pas mal de choses, c'est un mélange un peu de Primorac parce qu'il regarde beaucoup les cassettes et il se base sur une connaissance du milieu qui est assez impressionnante, il n'y a pas beaucoup de coaches qui connaissent aussi bien l'ensemble des joueurs, il a, il a, il délègue pas mal de choses à son adjoint qui fait l'échauffement, des choses que je n'avais pas vues non plus, parce que tous les coaches que j'avais connus, c'est eux qui faisaient l'échauffement ! Lui arrivait au bout de 20 minutes, l'échauffement était fait, euh, avec un rituel qu'il avait imposé, mais tout était préparé à l'avance etc, et euh, et après il coachait, par contre quand il coachait les matches, il était vraiment très présent, il se mettait au milieu du terrain, il regardait etc□ , très impliqué dans le jeu... j'ai retrouvé la zone complète avec euh.... et beaucoup de points communs avec

Primorac sur, sur pas mal d'approches, par contre une pression positive, quoi ! C'est à dire, euh, beaucoup de pression, parce qu'il est exigeant sur la qualité, sur la qualité des passes, la qualité de pas mal de choses, mais en disant " Tu es capable de le faire, tu peux le faire, etc.... là ce que tu fais c'est moyen, mais tu peux le faire", c'est à dire une espèce de mix entre... le négatif et le positif, quoi. Et ça, je trouvais ça intéressant. Et là je vois, quand je le vois fonctionner comme ça, je trouve que c'est un discours qui est assez, euh... qui convient à tout le monde. Autant à certains moments, il y a plus de négatif, autant avec lui je pense que tout le monde peut....

LG : Peut s'y retrouver !

PG : Ouais, ouais ! Et puis une passion, euh palpable quoi. Quand on l'entend parler de foot, c'est, c'est, il y a pas de discours froid, il y a pas de discours rigoureux, posé, il y en a quand il fait des interviews, mais dans le vestiaire, c'est toujours chaleureux, il parle, il marche, il .... on a l'impression qu'il joue, quoi, déjà, et ça, c'est aussi, euh, c'est intéressant pour les joueurs, je trouve, parce qu'il y a, il y a, il y a la notion de passion dans le discours. Voilà.

LG : Euh, juste, en 10 secondes... non, ça va aller vite ... j'ai pas besoin. Tu penses que la plupart, c'est une grosse dose de travail ?

PG : Oui tous.

LG : Tous ?

PG : Tous ! Il y a pas de coach, à part Depireux où la dose de travail était un peu moindre, mais, euh tous les coaches là, Albert c'est beaucoup de travail, euh.... c'est des quantités euh, on est toujours euh, c'est à dire la plupart des coaches, euh, ils sont toujours à la limite de ce que l'on peut faire et euh, .... ouais, il y a des grosses quantités de travail, à la limite de ce qu'on peut supporter, j'ai l'impression, et puis en même temps, euh, il y a beaucoup de récupération. Et, euh, et j'ai l'impression que plus les années passaient d'ailleurs, plus les coaches étaient exigeants sur la récupération. Sur le fait, de, de venir récupérer au stade. C'est à dire de venir faire les soins, venir faire les bains, les machins, euh, et ça c'est vrai qu'il y a eu une évolution au niveau d'une carrière, euh, il y a le terrain, et tout ce qui se passe autour a de plus en plus d'importance.

J'ai l'impression que plus ça va, plus, le, la... je lisais, je crois que c'est Capello, il disait que c'est pratiquement plus important, de même la façon de récupérer, quand on travaille fort, si derrière on ne peut pas l'assimiler en ayant bien récupéré et que le travail fasse son effet, et ben , ça sert à rien... enfin c'est pas que ça sert à rien, mais ça perd énormément d'efficacité. Et là, Fernandez lui il est exigeant, et Albert c'était déjà ça.

LG : Toi, t'as vu l'évolution ?

PG : Ah, ouais, énorme. Enorme, énorme, énorme. C'est à dire que la notion de performance, elle n'est plus liée uniquement au travail, à la quantité de travail, à la qualité de travail, et elle est énormément liée à la faculté de récupérer, de, et aussi de vivre ce qui se passe au niveau psychologique, en étant au niveau concentration, de vivre ce qui se passe, quoi, de bien, euh, pas se mettre trop de pression pour ne pas, euh, mais avoir une concentration constante, enfin, j'ai l'impression qu'on commence aussi à travailler sur la façon de se mettre dans les meilleures dispositions mentales pour euh ... et c'est vrai que dans la tête... enfin c'est vrai que la performance c'est essentiellement lié au fait, un peu tout ce que je disais là, savoir comment aborder la match au niveau mental, quelle est ma position dans l'équipe, quelle est ma position par rapport au coach, par rapport au public, etc, et à trouver le bon point d'équilibre.

Moi je sais que ce qui m'a aidé pendant une grosse partie du temps avec Joël, par exemple, c'est que j'avais trouvé ma position au niveau technique et mes possibilités par rapport à l'équipe, et euh, ma position dans le groupe, et ce qu'il fallait faire pour être à mon meilleur niveau. Et ce qu'il fallait faire pour être en forme aussi, c'est à dire comment récupérer, mais comment aussi... pas vivre comme un ascète, et en pas prendre de plaisir dehors, parce que sinon on.... par exemple Albert, il avait tendance lui en dehors, à être hyper rigoureux et ... si ça convient au mental du gars, ça peut aller, mais ça peut être dangereux aussi quoi. Tous ces compromis là, à trouver entre une vie de famille normale, et puis, et puis, être performant et penser au match, ça c'est personnel, et c'est, c'est primordial à trouver quoi. Je pense que quand on a .... on ne trouve jamais exactement, mais euh, c'est pouvoir sentir quelle est la bonne position, quel est le bon rapport à trouver par rapport à la compétition, à l'importance des matches, le public, la presse, il y a tout un tas de paramètres qui interviennent, le joueur qui ouvre le journal, ou ça l'effondre, ou ça le .... il est pas dans meilleures dispositions pour... euh.... c'est important de lire le journal, parce qu'on fait pas retenir n'importe quoi sur ce qu'on dit, mais c'est qu'une partie, qui a une fonction, le public qui te siffle quand tu rates une passe, c'est pareil, c'est important, mais c'est, c'est.... l'idée est d'arriver à relativiser, de toute façon, à

mon avis, l'idéal c'est d'arriver à relativiser les moments excessifs, c'est à dire à la fois quand on gagne un match, on gagne une coupe, on fait un super match, etc, c'est à dire bon, ça c'est anormal, et quand on est très mauvais, c'est pas normal non plus. Je pense que quand un joueur arrive à bien faire al part des choses, c'est normal qu'il soit entre les deux, c'est à dire entre 90 et 110% des moyens, mais quand on est à 120, là ça n'est plus normal, bon faut en profiter parce que ça ne durera pas, quand on est à 70 à priori, on doit rentrer dans un fonctionnement où on est entre 90 et 110 % de ses moyens. Mais euh, sachant que l'équilibre c'est confortable, et qu'on est rarement dans une situation confortable quand on est joueur de Ligue 1..... Quand on est dans un groupe depuis deux semaines, on se sent bien, tout va bien, on commence à s'inquiéter, " là, il y a quelque chose qui va arriver" ou euh... les pires matches pour moi, c'est quand j'arrivais sur le terrain, je sentais pas de ... trac, de tension, de machin.

LG : Ouais !

PG : Là pour moi c'était danger. Ce qui fait que finalement, je me disais tellement que c'était danger, que le trac arrivait, et ça repartait, quoi, et, et... la notion de pression et de tension, quoi, il y a un minimum à avoir.....

LG : C'est super important!

PG : Voilà ! Et je pense qu'il ne faut pas être paralysé, mais sans tension et sans une espèce de malaise, on ne peut pas être performant, c'est quand même le meilleur signal de la concentration optimale, quoi !

LG : C'est le haut niveau quoi !

PG : Ouais. Et je pense que même en amateurs, les joueurs le vivent pareil !

LG : Oui, oui. Une dernière question. La carrière d'entraîneur de foot, tu l'as envisagée ou pas ?

PG : J'ai ... c'est pas une question pour moi aujourd'hui parce qu'en termes de euh... d'idées et euh... je sais exactement comment je coacherais si je devais coacher, j'ai ... dans tous les domaines je sais presque ce que je ferais de façon précise. Par contre, euh, je sais que pour

faire ça il faut une implication... enfin, euh, et il faut une espèce de vocation quand même, que ça je ne sens pas du tout.

LG : Mm, mm !

PG : J'ai des idées, je sais ce qu'il faudrait faire, machin, mais j'ai pas ... ce que je ressens chez la plupart des coaches avec qui j'ai vécu la volonté d'enseigner, d'être sur le banc, d'avoir la fonction, enfin je ne le sens pas de toute façon... ça c'est un point, et puis j'ai l'impression que c'est un métier qui est vraiment difficile à mener avec une vie de famille...normale. Je, je, j'ai l'impression, j'ai l'impression que ça mettrait en, ... pas en péril, mais en difficulté une vie familiale à peu près.... parce qu'il y a une implication ....moi j'ai vu avec Joël par exemple, je ne dirais pas qu'il s'est transformé, mais que, mais autant maintenant on le sent beaucoup plus détendu, mais au début de sa carrière, il était toujours tendu, je pense que ça ne devrait pas être facile à gérer les deux, et moi, euh, je me verrais très mal ... d'imposer ça à ma famille, quoi. De changer de personnalité, ou d'avoir, euh, parce que forcément, le match, il y en a toujours un, il y a toujours un objectif, euh, et j'ai l'impression qu'on a tendance à tout oublier, tout autour. J'ai vu très peu de coaches arriver à faire la part des choses, très peu.

LG : Et bien écoute, je te remercie. Euh, tu peux juste noter, parce que de toute façon, il faut que je la mette pour chaque interview, donc t'as pas de diplôme foot, donc tes diplômes, euh, scolaires....

PG : Si, initiateur 1 !

LG : Ah moi aussi, je l'ai ! Moi c'est initiateur tout court, parce que c'est le seul qui existait.

PG : Je crois qu'il faut qu'on passe les 2, mais le 1, il fallait que je l'aie.

LG : Eh, bon, ben, tes diplômes scolaires, alors !

PG : Scolaires, ben, j'ai une licence de physique-chimie, puis un diplôme d'ingénieur CNAM en chimie analytique et puis là je passe un diplôme de manager général de club sportif...

LG : C'est un D.U. ça ?

PG : C'est ... maîtrise !

LG : Maîtrise !

PG : Ca risque d'être un master !

LG : Alors rappelle moi le titre en entier ?

PG : Manager général de club sportif national.

LG : Et bien écoute, super, je te remercie...

PG : De rien.

Jean-Paul Scheid est né en 1940. Il a disputé 148 matches de championnat de France professionnel sous les couleurs du FC Metz, de 1959 à 1963, puis de 1967 à 1970 (3 saisons en Division 2 et 4 saisons en Division 1). Jean-Paul Scheid est depuis 1998 président de l'association du FC Metz, en charge de tout le secteur amateur, dont le centre de formation. A ce titre il assiste à de nombreux matches de l'équipe professionnelle, souvent en compagnie du Président du club professionnel.

*L'entretien se déroule dans les locaux du FC Metz.*

LG : C'est que je fais une thèse, donc je devrais terminer pour octobre-novembre, ça fait 4-5 ans que je suis dessus, enfin bon, sur les entraîneurs, en histoire du sport etc.... Eh euh bon, j'ai pas mal de docs euh ... sur la période actuelle, depuis les années 80, Guy Roux etc... Mais avant, donc mes questionnements, c'est sur , euh, ben déjà votre carrière de joueur, on va quand même l'évoquer pour vous situer, et puis ensuite, ben voilà, en quoi consistent les entraînements, comment vous avez vécu vos différents entraîneurs, et puis voilà, quoi !

JPS : Ben, justement, moi, c'est ... j'ai joué au foot, mais par fractions, c'est à dire j'ai commencé en 59. De 59 à 63

LG : 59, c'était à quel âge, alors ?

JPS : 19 ans ! J'ai commencé en pro là...

LG : En pro au FC Metz ?

JPS : Ouais ...

LG : Et la formation antérieure, ça m'intéresse aussi.

JPS : La formation antérieure, c'était au Sablon. Ce qui s'appelait à l'époque l'Espérance Sablon, qui est devenue l'ES Metz, quoi.

LG : D'accord !

JPS : Alors là par contre, là j'ai eu en deux super entraîneurs, un qui s'appelait Laurain, qui était en ancien professionnel aussi....

LG : Oui, ça me dit quelque chose, ça ....

JPS : Et puis lui, il avait commencé... bon d'abord, tout d'abord, l'école du football, Jean Gillet.

LG : Oui !

JPS : L'école du football, Jean Gillet

LG : Ca me dit quelque chose aussi !

JPS : Le célèbre boulanger, qui donnait les croissants .... (il rit).

LG : Oui, oui.

JPS : Mais qui était un super éducateur. Il était jeune, et il avait le don, il avait le don ... euh ... d'un entraînement pour les jeunes. Là, il nous a vraiment, ... c'est vraiment lui qui nous a formés

LG : Alors, quel âge vous aviez ?

JPS : Ah ben, à l'époque, c'était pas débutant ....

LG : Non, non, c'était minimes, tout ça ....

JPS : Voilà, c'est ça, minimes. Il faut savoir qu'à l'époque, là, dans ces années donc 50... passées, 56, 57,59, moi j'habitais le Sablon et on jouait au foot tous les jours. Je l'ai encore évoqué là, parce que j'ai un ami qui m'a recontacté ce matin, ou hier, pour avoir un billet de match pour demain, et, de la même équipe que moi, qui a un ans de plus que moi, mais c'était par deux années, tous les soirs on jouait, dès l'école finie jusqu'à la tombée de la nuit. Alors,

ce que les Africains ont aujourd'hui, nous on l'avait à cette époque là, c'est à dire c'était le football d'instinct, le football qu'on apprenait dans la rue. Et s'est greffé là-dessus, donc Mr Jean Gillet, qui lui nous a un peu, euh, drivés, nous a un peu appris ... vraiment la conduite de balle et ... la technique, quoi.... sous forme de ce qu'on appelait à l'époque "le concours du jeune footballeur".

LG : Oui, je me rappelle, parce que je l'ai connu aussi ça .

JPS : Donc, ça c'est un truc, assez rébarbatif, quand on était jeune on se disait "qu'est ce qu'ils nous font chier avec ça " parce que nous le foot, c'est les matches, mais ça nous a beaucoup servi par la suite, ça nous a donné une technique, euh .....

LG : Assez éprouvée, quoi !

JPS : Donc là, ça a commencé comme ça, mais c'était une fois par semaine, hein, le jeudi après-midi, parce que à l'époque, c'était pas le mercredi après-midi, c'était le jeudi.

LG : J'ai connu aussi !

JPS : Donc jeudi après-midi, c'était ça, football encadré. Mais nous on jouait tous les jours. Il n'y avait que ça comme ...

LG : Comme loisir.

JPS : Comme loisir, hein ! Et on était une vingtaine, on jouait des matches dix contre dix sur l'école du Sablon... c'était dans la cour, dans la cour de l'école du Sablon. Après, bon je suis passé en cadets, là j'ai été sélectionné en cadets de Lorraine, j'ai gagné la Coupe... on a gagné la Coupe nationale, avec les cadets de Lorraine, Michel Heinrich, des des ... Igel, Bernard Igel qui après est devenu pro après à Reims, euh, Chevalier et Pétry de Nancy, qui jouaient en pro à Nancy, enfin c'était ...une bonne équipe, quoi.

LG : Et, euh, donc, quand est-ce que ... c'est le FC Metz qui vous a contacté ?

JPS : Oui. A partir des juniors, j'ai eu , euh, le président des amateurs qui s'appelait Mr Bronquard qui m'a contacté pour jouer, pour signer une licence, mais là il n'y avait pas ... on passait directement d'amateur à pro.

LG : Oui, il n'y avait pas de centre de formation

JPS : On passait directement ... là, moi j'étais bachelier, euh, et bon, on signait une licence amateur il faut dire, quand même, mais on avait un statut de ... de, de, d'éducation.... euh, comment ça s'appelait ? Il y avait un truc... on n'était pas footballeur professionnel, on avait une licence pro, mais on était.... sportif... je ne sais plus quoi ... moniteur de sport je crois, voilà, on était moniteur de sport, alors qu'on avait rien à voir avec les moniteurs !

LG : D'accord!

JPS : Et là, c'était la génération des Jeannot Vagneur, Roland Ehrard, Massucci, Altpeter, toujours Michel Heinrich ....

LG : Et donc, euh, amateur, donc vous avez fait combien de temps en amateurs?

JPS : A Metz ?

LG : Ouais !

JPS : Une année, la première année. On jouait en CFA, et j'ai été appelé, déjà la première année, j'ai été appelé, déjà la première année j'avais fait plus d'une quinzaine de matches en pro

LG : Donc, ça a été assez vite?

JPS : Ah oui, oui oui, ça a été très vite, ça a été très vite. Et l'année d'après, donc l'année suivante, là c'était en deuxième division, l'année suivante j'étais titulaire et j'ai fait tous les matches et on est monté en 1ère division.

LG : Et euh, pour les entraînements, c'était déjà, euh ....

JPS : Alors, entraînement, là c'étaient les entraînements professionnels de l'époque, hein, ce que je vous ai dit au téléphone, c'était tout à fait ... empirique, c'était tout à fait ... euh, suivant l'entraîneur, quoi. Nous, c'était Jules Nagy, un hongrois.....

LG : Le Président, il m'en avait parlé. Il disait qu'il était un peu folklo !

JPS : Oui, très folklo, très folklo ! Un bon entraîneur, euh, mais bon, le football, c'était, c'était ... on faisait un bon échauffement, on s'échauffait très bien, des étirements, des, des, .... de la mise en jambes progressive, et puis on faisait un petit match ... les célibataires contre les mariés, les cheveux bruns contre les cheveux blonds.....

LG : Ouais, ouais !

JPS : Les vieux contre les jeunes, ... ça se terminait comme ça, hein ! Et puis l'après-midi, rarement, hein, rarement on s'entraînait l'après-midi.

LG : D'accord.

JPS : Et, des soirs... il y avait un kiné, à temps plein, mais bon, il ne massait que les vieux, parce qu'il nous avait bien expliqué que les jeunes, si on commençait à mettre le nez là-dedans, on était foutu, donne pourrait plus jamais s'en passer....

LG : Et, euh, la première année, quand vous étiez amateurs, les amateurs s'entraînaient avec les pros ?

JPS : Non, non. Non, comme je vous dis, on était amateurs licenciés. On était professionnels... comme moniteurs de sport. Mais on était professionnels, on s'entraînait avec les professionnels, tandis que les amateurs s'entraînaient le soir.

LG : Oui, oui.

JPS : Les amateurs de la CFA, c'étaient vraiment des amateurs, ils allaient deux fois à l'entraînement le soir, nous on s'entraînait quand même tous les jours

LG : Et vous étiez combien à bénéficier de la licence moniteur?

JPS : Moniteur? Oh, les jeunes, quoi. 4-5, 4-5. Parce qu'il n'y avait pas encore de stagiaires, il n'y avait pas de statut comme ça, ça n'existait pas.

LG : Et après, votre carrière, après Nagy, combien de temps vous l'avez connu, alors ?

JPS : Moi, Nagy, je l'ai connu les 3 ans que j'ai joués en pro quoi. On est monté avec lui, on a rejoué une année en deuxième division, première division, et puis on est redescendu l'année d'après. Et là, moi je me suis interrompu. J'ai arrêté de jouer au foot au FC Metz parce que je n'avais pas de métier en main, j'avais des enfants, et je voulais assurer ma carrière, ma vie professionnelle. Le plus tôt, c'était le mieux, parce que moi, j'étais bachelier mais je ne savais rien foutre d'autre, et je n'avais pas d'autre profession, donc là, j'ai, j'ai ....

LG : C'était le choix, en fait, c'est pas ...

JPS : Moi, je gagnais, mon père était instituteur et moi je gagnais autant que lui, et il me disait toujours, " à 20 ans tu gagnes autant que moi, mais bon"....

LG : Sauf que lui...

JPS : Sauf que lui, il avait la retraite au bout !

LG : Voilà !

JPS : Alors, bon alors, là j'ai eu de la chance, dans mon malheur, il y avait un dirigeant, euh, du FC Metz qui m'a placé, qui m'a conseillé d'aller voir un dénommé Molinari, qui n'était pas président, qui était un spectateur acharné, puisque c'était un des rares qui avait des abonnements à cette époque là, déjà, il fallait le faire, il devait y avoir six abonnements et il devait en avoir trois, et il m'a embauché, donc, commercial, enfin au départ un petit peu pour

rien, parce que je n'avais pas les ... enfin, il m'a formé, il m'a formé au métier de commercial et donc en 68, non 67, quand lui était devenu président, là, j'ai rejoué encore deux ans.

LG : Et comme euh ....

JPS : Là, donc là □

LG : En pro ?

JPS : Ouais, ouais, en pro

LG : Mais entre-temps, euh...

JPS : J'ai joué en amateur, au Sablon, et puis, euh ....

LG : Parce que vous aviez donc interrompu votre carrière pro pendant combien d'années ?

JPS : Euh, trois ans ....

LG : Trois ans ?

JPS : Trois ans !

LG : Et, malgré ...

JPS : Je jouais au Sablon !

LG : C'était quoi ?

JPS : D.H.

LG : Ah, oui quand même ! C'était un bon niveau la DH, quand même à l'époque !

JPS : Mais, bon, ce qui m'avait fait du bien, c'est qu'encore une fois j'avais été sélectionné en équipe de Lorraine

LG : Ouais !

JPS : Avec des garçons comme Vicq, euh ....

LG : L'avocat !

JPS : L'avocat de Nancy, oui. Et, on a été jusqu'en finale, de la Coupe nationale, mais alors là □ Donc la Lorraine m'a porté deux fois bonheur, une fois en cadet, une fois après ....

LG : Ca doit être rare un tel palmarès. Surtout en ce moment.

JPS : (*Il rit*). Deux fois en finale ! La 1ère, on l'a gagnée, la deuxième, on l'a gagnée, avec Formici aussi ....

LG : Oui, Guy Formici, le gardien de but.

JPS : Le père Watrin qui était entraîneur .... Monsieur Watrin, et qui a fortement conseillé à Monsieur Molinari, il a dit « tu peux lui faire confiance », il ... donc il m'a donné, il m'a fait un congé sabbatique, ... deux ans.

LG : Donc vous avez repris pro pendant deux ans ?

JPS : Alors là, on a eu un entraîneur, Schirchin,

LG : Oui...

JPS : Et puis René Fuchs, parce que Schirchin n'a pas tenu longtemps, 6-7 mois...

LG : Et là, quel souvenir vous avez ?

JPS : Bon, c'est toujours ... le même déroulement de l'entraînement à peu près ....

LG : Ah voilà !

JPS : Bon à partir de l'ère Molinari, il y a eu un suivi médical en plus. Là, il a embauché le docteur Jacob, qui nous suivait vraiment bien médicalement, mais au point de vue entraînement, c'était toujours le même style, quoi, c'était empirique, c'était .... René, René, il faisait .... Alors Schirschin, lui c'était l'Allemand, il prenait une poignée de sable et il jetait un caillou à chaque tout de piste, quand il n'avait plus rien sous la fouille, on s'arrêtait, quoi □ . (rires). C'était le genre là, au début , il nous faisait faire un tour de piste avec le ballon, euh, en se renvoyant le ballon de l'intérieur du pied, des trucs comme ça, il n'y avait pas, ce que je connais aujourd'hui maintenant, depuis que je suis dans le foot avec les entraîneurs pros, toute cette connaissance technique, de récupération, de lactates, de machins, des trucs qu'on avait jamais entendus, quand j'étais fatigué, t'étais fatigué et l'entraîneur un mec comme Nagy, René Fuchs, Schirschin moins parce qu'il était déjà plus âgé, ils marchaient comme eux ils se sentaient bien, si eux se sentaient bien, on faisait fort, s'ils ne se sentaient pas bien, ils nous faisaient récupérer, c'était tout à fait □ euh, ils tiraient de leur propre expérience.

LG : D'accord ! C'étaient des anciens joueurs de bon niveau ?

JPS : C'étaient des joueurs de bon niveau qui reproduisaient sur nous ce qu'ils avaient appris. Et comme les autres, ils avaient, c'était vraiment, la séance de récupération, bon, le lundi et le mardi c'était léger, mercredi et jeudi c'était fort, le vendredi c'était de nouveau léger, puisqu'on jouait le dimanche, donc le vendredi, il fallait pas forcer 48 heures avant, oui, c'est tout des trucs comme ça qu'on nous apprenait.

LG : Oui, comme vous m'avez dit, empirique quoi !

JPS : Tout à fait, c'est tout à fait ça. Parce que eux, comment ils se sentaient quand ils étaient joueurs, ils le reproduisaient.

LG : Eh, euh, dans l'approche du match proprement dit, euh, il y avait des discours, euh  
□ □

JPS : Ah bon là, c'était tactique □ j'ai eu les deux périodes, hein, période WM et puis après □ ..

LG : Ah, vous avez joué en WM dans la première période ?

JPS : Ah, oui, première période WM, mais Nagy, Nagy qui a, il faut lui laisser ce mérite là, et euh, c'est le premier entraîneur qui a introduit le libero en France. Et je vois, on était les premiers à □ Moi, j'étais sélectionné en équipe de France espoirs, avec le sélectionneur, c'était Monsieur Verriest □

LG : Oui, Georges Verriest !

JPS : Il m'a demandé comment on jouait à Metz. Il est venu voir le match à Metz quand il m'a sélectionné, et avant les matchs des Espoirs, il m'a pris à part tout seul, et il m'a dit : « Mais comment vous jouez à Metz ? », parce que moi je jouais libero, je décrochais, donc vous connaissez la WM □ .

LG : Oui, oui, je connais bien □

JPS : Donc là, après ils ont fait reculer le 4 sur l'avant-centre, le 5, il était derrière, le 6 il prenait le 8, c'est le fameux carré magique

LG : Oui, oui, tout à fait !

JPS : Et puis il y en a un, qui malheureusement à Metz était Mazucki, qui était sacrifié quoi, qui se tapait deux mecs, mais bon on avait des, devant on avait un phénomène qui s'appelait Bessonart qui occupait deux bonhommes aussi □ .

LG : C'était un Uruguayen ?

JPS : Oui, ou un Paraguayen parce que il y en avait deux, Accosta et lui. Mais ils étaient assez antagonistes, au point de vue nationalité. Donc, voilà, nous on a donc au point de vue tactique, c'était, c'était bien.

LG : Mais la tactique, ça se mettait en quand même un peu en place dans les entraînements, ou □ dans les matches d'entraînement □

JPS : Dans les matches d'entraînement. Ouais, ouais □

LG : Eh, euh, bon, euh, Monsieur Molinari m'avait raconté une anecdote sur Nagy, qui faisait des paris □ . Euh, ah il se souvenait de ça en postant un joueur sur son dos, il sprintait plus vite sur 50 mètres que □ .

JPS : Ah oui, oui, c'est pas ça !!

LG : Oui, c'était quelque chose de ce goût là ?

JPS : Oui, c'était ça, c'est-à-dire que □ il faisait des paris, c'est-à-dire que celui qui avait les deux jambes courrait sur 100 mètres, l'autre sur 50.

LG : 50, oui

JPS : A cloche-pied ! Cloche-pied.

LG : D'accord. Et euh, est ce que, euh, alors ça je ne sais pas si vous vous en souvenez, les entraîneurs différents, que ce soit Nagy, que ce soit, euh □ .

JPS : Schirschin !

LG : Schirschin, passaient beaucoup de temps au stade dans la journée, plus que les joueurs, qui bon, pas tellement ?

JPS : (*Silence*). Il n'y avait aucune raison d'être au stade ! Il n'y avait pas de magnétoscope, il n'y avait pas de télé, il n'y avait pas de machin comme ça □ Donc c'est pas comme, euh □ .

LG : Comme un Jean Fernandez !

JPS : Comme un Jean Fernandez actuellement, ou d'autres qui passent leur journée, à . Il n'y avait pas de raison, en fait de motif à y passer leur journée, quoi ! Non, non !

LG ; Sinon, les conditions d'entraînement par rapport au nombre de ballons aux terrains, c'était .

JPS : Euh non, ça allait. Sinon, qu'à époque c'était le matériel qu'on a aujourd'hui

LG : Oui, bien sûr.

JPS : On avait des chaussures à crampons, en cuir, qu'il fallait arracher quand quand le terrain était sec il fallait les arracher pour planter des tiges, on arrivait à Marseille, le terrain était sec, il fallait arracher ses crampons, il y avait un puits comme chez le cordonnier, avec le marteau, tout, hein, euh les ballons, les ballons en amateurs, ils avaient encore les lacets, hein en pro, il y avait la grosse , la grosse

LG : La grosse valve !

JPS : La grosse valve en caoutchouc, là non, mais au point de vue nombre, en point de vue quantité, il n'y avait pas de souci, au point de vue, moi je parle des clubs que je connais et j'en connais qu'un, c'est le FC Metz, au point de vue déplacements, conditions de mise à c'était impeccable, il n'y avait rien à dire. Il n'y avait rien à dire bon on voyageait en troisième classe à l'époque, mais on partait la veille, on voyageait en train, il n'y avait aucun souci. On mangeait bien, on allait dans les bons hôtels, bon le repas sportif d'avant-match, c'était à peu près, euh, c'était à peu près ce que, ce qu'ils font maintenant, on mangeait plutôt un beefsteak qu'un bout de poulet blanc, quoi !

LG : Oui, oui, oui

JPS : A l'époque, on savait pas que la viande rouge c'était pas bon pour l'élimination, quoi, mais des pâtes, la collation quand on jouait des matches en nocturne, la collation ça se faisait pile à 5 heures .

LG : Et sur les préparations d'avant-saison ? C'était peut-être moins dur que maintenant. Enfin de toute façon il fallait se réhabituer après □

JPS : Il fallait se réhabituer, mais il n'y avait pas de stage, hein !

LG : Oui, oui, oui.

JPS : On s'en tenait là, hein. Bon par contre ce que vous pouvez quand même signaler, c'est que les terrains d'entraînement, ils n'étaient pas ce qu'ils sont aujourd'hui. Les terrains d'entraînement, □ . Il n'y en avait qu'un, celui qu'il y avait derrière la tribune, là □

LG : L'ancien rouge

JPS : L'ancien rouge. Il n'était pas rouge, il était encore en herbe.

LG : Moi, je l'ai vu rouge, c'est pour ça

JPS : Oui, oui, c'est là, moi aussi, je l'ai connu rouge, mais là on s'entraînait sur l'herbe (*silence*) □ Et nous, dans ma première période, on s'entraînait sur ce terrain là, mais il était gazonné □ mais alors, il faut vous dire comment il était □ .hein □ . C'était de la terre quoi !

LG : Euh après, □ . après la deuxième période, pourquoi vous êtes reparti, euh □ . faire votre reconversion en fait □ .

JPS : Oui. J'étais déjà bien introduit, là, j'avais déjà une place chez Molinari, il m'avait laissé □ ..

LG : Oui, c'était comme un congé formation ?

JPS : Oui, disons qu'à l'époque, ça l'arrangeait bien. Je reprenais le foot, lui reprenait l'équipe, il n'y avait pas tellement de joueurs, mais après au bout de deux ans il s'est organisé, il a fait venir des gens de l'extérieur □ au début, quand il a repris l'équipe, il n'avait pas grand-chose non plus, quoi.

LG : Et quand est ce que ce vous êtes revenu comme président de l'association ?

JPS : J'ai toujours été membre du conseil d'administration. J'ai été président de l'association à partir du moment où l'association a vendu l'équipe professionnelle en 98 □ Mme Buffet □ ..

En 98, le club s'est constitué en SAOS à l'époque, société anonyme à objet sportif, au départ, et le président de la SAOS ne pouvait pas être le président de l'association.

LG : Donc en fait, vous avez toujours eu un pied dans le club, quand même.

JPS : Ah, oui, oui, oui, j'ai toujours eu un pied □ comme dirigeant, mais il faut savoir que les dirigeants de l'époque, ils n'avaient pas grand-chose à faire □ parce que □ . C'était géré déjà par Monsieur Molinari □ qui est assez □ président paternaliste □ ..

LG : Ouais, ouais,

JPS : Qui a toute la mainmise sur euh □ et puis il a raison de ce point de vue là, il a toujours préféré faire ça par des pros quoi, par des gens qui sont payés pour, il a laissé le bénévolat vraiment à la section que nous on anime aujourd'hui, les bénévoles, c'est les délégués, c'es gens là, mais tout ce qui est entraînement, entretien, c'est des pros quoi, il les paie, s'ils ne travaillent pas bien, il les vire. S'ils travaillent bien, il les garde, tandis qu'avec les bénévoles □ ..

LG : C'est sûr □ .

JPS : Il est moins exigeant !

LG : Exactement ! Et du coup vous avez vu passer quoique Joël Muller qui est resté longtemps, j'allais dire beaucoup d'entraîneurs mais pas tellement, mais vous les avez vus passer en tout cas !

JPS : Oui, oui.

LG : Il y en a qui ont amené des changements plus que d'autres ?

JPS : Ben, il y a eu □ . Joël Muller a amené beaucoup déjà. Lui c'était plutôt le scientifique, déjà.

LG : Oui, un type rigoureux quoi.

JPS : Rigoureux, mais □ quand même souple, quand même souple !

LG : Euh □ il savait s'adapter, quoi !

JPS : Il savait s'adapter ! Après, j'ai vu Cartier, lui, il avait des idées révolutionnaires qui n'étaient pas □ mauvaises. La première année, elles ont vachement bien fonctionné, mais c'était □ à mon avis, un coup de commando, quoi □ . C'est-à-dire qu'il a sorti les pros de leur routine □ ..

LG : Oui □

JPS : Hein, il leur a fait faire du paint-ball, du VTT dans les Vosges □

LG : Oui, une nouvelle approche un peu □

JPS : Des soirées débat, bon les gars ça leur a plu six mois quoi.

LG : Oui, oui !

JPS : Après □ .

LG : Après, c'est vrai que dans le milieu du football, c'est un peu □

JPS : C'est un peu ce qui se passe avec Domenech, hein ! Moi, je compare souvent les deux approches. Domenech, il a fait ça avec les espoirs, les mecs étaient super contents, avec les Zidane, machin et truc, ils ont dit «tu nous casses les couilles» (rires). Le matin, il faut faire son autocritique □ Cartier ça a marché les six premiers mois, puis après il s'est planté un

petit peu aussi dans ses exigences, quoi, c'est-à-dire que □ il aurait presque viré le président quoi !

LG : Oui, d'accord !

JPS : Son tort, c'est ça quoi. Il a presque interdit à la presse d'aller dans les vestiaires, il a interdit □ le président n'allait plus dans les vestiaires, alors que c'est son truc □ son truc ! En plus, c'est pas un homme de dossier, c'est un homme de foot !

LG : J'avais lu des interviews de Joël Muller qui disait que ça ne le gênait pas, parce que le président, de toute façon, c'est sa vie d'être sur le banc !

JPS : Oui, oui, oui, Alors presque lui interdire d'aller au vestiaire, c'était pas très adroit, quoi □

LG : Pas très diplomate !

JPS : Surtout qu'il était du club, il le connaissait, Molinari ! Il savait bien comment il fonctionnait, je crois qu'il n'avait pas très bien compris ça. Bon Jean Fernandez, je le connais de vue, j'ai eu l'occasion de □ Mais bon, il faut dire que moi, je n'aime pas trop me mêler □ .

LG : Non, non, bien sûr !

JPS : Je n'aime pas trop me mêler. J'y vais rarement □ depuis que Jean Fernandez est là, j'ai été voir deux fois l'entraînement.

LG : Ah oui, d'accord !

JPS : Je n'aime pas être sur le banc de touche, machin □ J'adore les matches, je n'en rate pas un, assister aux entraînements, ça tchathe autour □ ..

LG : Oui, c'est vrai !

JPS : Il y a des moments où il vaut mieux être absent, quoi ! (rires).

LG : Tout à fait.

JPS : Je veux même pas entendre ce que □ □

LG : Des fois il y a des oreilles qui sifflent et si on commence à s'en mêler □

JPS : Voilà, voilà ! (*Rires*). C'est un peu faire la politique de l'autruche mais c'est comme ça

LG : Oui, c'est sûrement plus diplomate

JPS : Non, si vous voulez, vraiment les joueurs qui ont connu une multitude d'entraîneurs □ . Enfin, qui ont en connu plus que moi, il y a des garçons comme Georges Zvunka, qui lui a fait une carrière sur 10 ans, ou 12 ans.

LG : Mais □ c'est intéressant, parce que justement, dans mon étude je parle un petit peu de, oui, de l'aspect, ouais, un petit peu □ artisanal de l'entraînement

JPS : Ouais, artisanal !

LG : Ouais, empirique, ça va tout à fait corroborer ce □ .

JPS : Mais c'était comme ça !

LG : Oui, donc vous confirmez, euh, ce que j'ai trouvé moi dans ma □

JPS : Mais c'est pour ça que des entraîneurs un peu plus , euh □ un peu plus intellectuels, comme Batteux, ils ont vachement émergé □ . Quoi □ Parce qu'ils ont amené quelque chose en plus □ Verriest, des gens comme ça □ Plus branchés sport que juste foot quoi ! Celui qui a fait évoluer vachement la profession, et ça je le tiens de Robert Szczépaniak, qui était soldat militaire avec moi, c'est un gars comme Frantz à Strasbourg.

LG : Paul Frantz ! Lui, je l'ai interviewé trois fois, effectivement □

JPS : Lui, il a commencé à mettre de l'isométrie, le machin □ .le □

LG : Ah, c'est super ce que vous me dites là ! Moi, justement, j'ai un gros article à faire, enfin, c'est un gros passage sur lui, où lui m'a affirmé ça ! Je me suis dit « ben tiens » □ et je l'ai retrouvé dans *France Foot*, et si vous me le confirmez, c'est bien □ .

LG : Ah, oui, oui, oui. Robert Szczépaniak a été a été trouffion avec moi, et je l'ai retrouvé à Metz, quand il a signé à Metz, et il me disait, Robert, lui il avait connu Frantz et il est revenu avec René Fuchs, quoi. Et il trouvait, quoiqu'il soit très très copain avec René, parce que René c'était, c'était □ un meneur d'hommes, parce que René il nous aurait fait aller au feu, quoi, pour un mec comme René, vous vous mettiez les tripes dehors, quoi, hein, mais par contre, Robert, il disait « Mais attends ! On est retombé à l'âge de la pierre, là ». (*Rires*). Chez Frantz on fait du fractionné, on fait de l'isométrie, on fait □ Bon, il était prof d'EPS aussi, donc il avait des notions, euh □ C'est ça quoi, c'est ces gens là qui ont fait à mon avis évoluer le truc.

(□ *silence*).

LG : Donc ça, c'est intéressant. Donc, les trois derniers entraîneurs en fait, bien vous avez vu ça de loin, eux, je pense qu'ils passent plus de temps □ enfin c'est des gros bosseurs !

JPS : Ah mais là, c'est des bosseurs !

LG : Ils passent leur vie au stade

JPS : Là ça n'a plus rien à voir. La technique est autre. Là, je vous dis, ils visionnent les films, ils n'arrêtent pas de revoir les matches, de voir là où il y a des trucs, ils commentent les matches □ . L'entraîneur, il □ . Il vous disait la connerie que vous aviez faite, quoi, hein !

LG : Oui, oui, oui.

JPS : Moi, je me souviens, des trucs que je trouvais d'une injustice flagrante. Moi, j'étais libero, et si on prenait un but et que j'étais pas là, « mais où t'étais ? » (*en élevant la voix*).

(Rires). Où j'étais, où j'étais, pas là où il était, mais j'étais quelque part, quand même, j'ai pas fait exprès !

LG : Forcément ☐ ! On essaie d'intervenir ailleurs

JPS : Voilà, voilà, comme ça. Où je voyais le danger ailleurs. Maintenant ils sont carrément, ils visionnent, ils visionnent, ils voient le truc et « tu vois ça ? tu dois te mettre là ! », tandis que nous, la critique d'un match, ils nous la faisaient avant le match, quoi . « Ne fais comme t'as fait dimanche dernier, parce que dimanche dernier, t'étais pas ☐ . Où t'étais ? » ☐ , mais la semaine, pfff☐ . (silence) ☐ Mais à partir du ☐ . le WM c'était beaucoup plus compliqué à jouer que ☐ ..

LG : Peut-être à cause de votre poste, libero ?

JPS : Ben oui, demi-centre, euh, là il fallait courir mutuellement et puis vous avez un avant-centre en charge, quoi. Après, bon, vous étiez le voltigeur et puis les autres, c'était un marquage individuel, hein.

LG : Oui, c'est vrai que c'était ☐ .

JPS : Si c'était le 9 qui marquait un but et que le 4 était pas dessus, ben il se faisait couper la tête, si le 7 marquait un but et que le 3 n'était pas dessus, il se faisait couper la tête, c'était simple comme bonjour ! C'était marquage individuel à la Guy Roux.

J

LG : Ben, oui Auxerre c'était encore ☐ .

JPS : Il y a trois ans. Là c'est facile, chacun a un bonhomme , une responsabilité☐ puis t'as l'autre derrière qui doit parer, qui doit parer aux éventuelles euh ☐ tandis que WM, c'est un peu la ligne, hein. La ligne c'est un peu plus chaud, marquage individuel, la zone, euh, là ça fait appel à mon avis à beaucoup plus de sens tactique et d'intelligence de jeu que le marquage individuel. Le marquage individuel c'est celui qui est en meilleure condition qui gagne.

LG : Eh euh, ah oui, j'ai euh □ sur le, le physique, c'était intense, bon, vous m'avez dit c'était sur le terrain plus match, donc je suppose que c'était pas forcément très très intensif, quoi !

JPS : Non, non !

LG : Peut-être un peu plus en début de saison, pour se remettre en forme □ □

JPS : Oui, oui, on faisait des abdos, des machins comme ça, parce que □ . Mais après, une fois que vous étiez dans bain quoi, c'était de l'entretien, quoi. C'était pas □ d'ailleurs moi je suis un peu

resté vieux jeu de ce point de vue là □ quand je vois les efforts qu'ils font là, avec le chronomètre □ . Mais ça sert à rien le chronomètre au football ! Qu'un sprinter gagne un dixième de seconde en travaillant sang et eau, c'est important, parce qu'il y a un chrono ! Mais le foot ! On n'en fait jamais des 100 mètres, déjà, et puis bon □ ..j'ai essayé d'expliquer ça aux jeunes là, bon, ils ne sont pas d'accord, bien sûr, (*rires*) , une seconde sur 100 mètres, vous faites gagner une seconde sur 100 mètres à un mec en, en étant vachement pointu et tout □ . Qu'est ce que c'est que ça au football ? Le mec il fait que des 10 mètres, il fait que des 5 mètres, c'est des efforts très courts, euh, c'est le placement, l'anticipation le plus important □ ..

LG : Voilà, c'est ça !

JPS : C'est plus important que de gagner une seconde !

LG : Oui, l'analyse de la situation □ .

JPS : Voilà ! Moi je pense que, il faut être en forme quoi ! Il faut être en forme, ça c'est sur qu'il faut tenir les 90 minutes au poste que vous avez choisi. Mais si c'est, c'est □ dans le milieu, c'est pas les mêmes efforts qu'attaquant de pointe, ça, qu'il y ait une spécialisation là-dedans, je le conçois. Les milieux de terrain, ils n'arrêtent pas de courir, et les gars en pointe.., ils ne font que des sprints, quoi, ils font des appels de balle, ils font □ . Mais je ne pense pas que □ Moi, sincèrement que la condition, il faut être en forme ! Il faut être bien ! Mais il ne faut pas être au top, □ Comme un sprinter qui fait les Jeux Olympiques quoi !

LG : Oui, oui, oui !

JPS : Parce que d'abord vous n'y arriverez pas toute l'année □ .

LG : C'est vrai qu'avec la répétition des matches c'est pas facile

JPS : Et, nous c'était simple, mais je trouvais que c'était bien, on était en condition physique, euh, on était bien, on était pas essoufflé, on était en forme quoi □ ..

LG : Et au niveau de l'effectif par contre, il y avait moins de joueurs □ .

JPS : Ouais, ouais. On était 15-18 avec encore 2-3 CFA qui pouvaient éventuellement rentrer et à l'époque, à mon époque, il y avait des garçons comme Roger Rohr, euh Roger Niesser, euh, qui jouaient en CFA, qui pouvaient très bien jouer en pro sans que ça se remarque, quoi ! Mais eux, ils avaient choisi de travailler, ils avaient choisi de travailler !

LG : Voilà, c'était en fonction de leur forme, en fait !

JPS : Oui, oui ! Un mec comme Rohr, un gars comme Paul Hardy, je ne sais pas si vous avez déjà entendu parler, c'est le président de la SMEC, là □ .

LG : Ah, euh, le président Hardy ? Ah, je ne savais pas !

JPS : Lui, il aurait pu jouer pro, hein ! Même son frère, il pouvait jouer pro ! Ils ont fait des matches en pro □ mais bon, euh, ils ont dû travailler !

(□ .)

LG : Je vais terminer là-dessus. Oui, en fait, le pro, dans les années 60, il est à peu près sûr de garder sa place toute l'année, finalement.

JPS : Oui, sauf blessure

LG : Sauf blessure !

JPS : Ben il y avait quand même une petite concurrence, quoi ! La première année, il y avait quand même un ancien avant moi, euh, c'était Dosdat.

LG : Oui, le nom me dit quelque chose

JPS : Bon, Dosdat, c'était le titulaire du poste depuis des années, parce que, il faut dire aussi, que ça évoluait moins au point de vue français, hein □ □

LG : Oui, oui, c'est juste, c'est juste aussi.

JPS : Vous apparteniez au club jusqu'à l'âge de 35 ans

LG : Oui, il n'y avait pas encore de contrat à temps.

JPS : Oui, jusqu'à 35 ans, jusqu'à l'âge de 35 ans, vous étiez lié au club. Ce qui m'a obligé, quand j'ai été sélectionné en équipe de France, j'ai eu des contrats et le père Herlory, il n'a pas voulu me lâcher.

LG : Ah, oui, oui

JPS : Parce que vous apparteniez au club. Et pis, euh, il était un peu cynique comme ça, il s'était fait opérer de je ne sais plus quoi, la prostate je crois, on a été le voir à l'hôpital, il s'est presque foutu de notre gueule, quoi. "Ouais, vous re-signerez l'année prochaine, et pour 500 de moins □ " Des trucs qu'on ne pouvait pas supporter. Alors, on était trois ou quatre à l'époque, à s'appeler les réfractaires, il y avait euh, Massucci, Altpeter et moi, je crois, on était réfractaires □ et puis, je pense que Roland Massucci, sans vouloir être médisant, il a dû avoir ce qu'il voulait (*rires*), parce que quand on est revenu, il a dit " Vous êtes cons, on a quand même la belle vie, il faudrait quand même.". Jean Altpeter, lui, il est resté ferme, mais il est allé travailler, comme chauffeur, et il venait s'entraîner avec le camion. Pour que l'autre soit obligé de le payer, il venait à l'entraînement, mais il venait en camion (*rires*). Et puis moi, j'ai trouvé cette place chez Molinari et je me suis arrêté, quoi □ . D'abord je voulais faire le même coup, travailler à mi-temps, quoi, et puis Carlo, euh, m'a dit, "Mais laisse le

tomber ce vieux con". (*rires*). Mais c'est vrai que j'avais vu pas mal de gars, même avant les centres de formation, fin des années 60, tout ça, début des années 70, qui préféreraient ne pas passer pro □

LG : Oui, oui, ceux qui avaient un bon boulot.

JPS : A l'époque, à l'époque les gars tentaient l'aventure, c'était qui ? C'étaient les mineurs ! Les gars qui avaient un métier ! Mais ils disaient « Bon, la mine, j'y retourne à 30 ans, hein ». Et tous les gars que j'ai connus, moi, les Zénier, le père Zénier, tout ça, c'est des mecs, ils ont dit : « Si à 30 ans on joue plus au foot, et ben on retournera à la mine ».

LG : Voilà.

JPS : Mais pendant 10 ans, on va quand même prendre l'air, quoi ! Mais peut-être que □ .Georges Zvunka □ il était touché ! Il a dit : "Attends ! Je préfère aller jouer au foot que □ . D'aller travailler dans la viande".

LG : Oui. Bien sûr.

JPS : Après, il a été vendeur à la Viandest. Il avait un nom, il était connu, il est resté, il a été commercial à la Viandest. Jeannot Vagner, il a jamais arrêté de vendre des Peugeot, même quand il jouait pro, l'après-midi, il vendait des Peugeot, mais moi qui n'avais rien, j'ai eu peur quoi ! Une famille □

LG : Vous n'aviez pas commencé d'études après le bac ?

JPS : Non. Une famille, rien. Je ne savais rien faire. A 19 ans, à cause du pro, et il faut dire que je n'étais pas non plus motivé pour aller plus loin à l'école, et, c'était comme ça, le football. Je vous dis, moi je gagnais comme mon père, instituteur, alors c'était pas le Pérou, hein, et puis à 35 ans □ . Alors, l'avenir du footballeur, c'était quoi ? C'était un bistrot, c'était un bureau de tabac, c'était des choses comme ça, hein □ René Fuchs il avait une station service, Robert Sczépaniak il avait un bureau de tabac, euh, et els plus anciens, Gorius et machin, ils avaient des bistrots □

LG : Oui, c'est ça !

JPS : Mais il y avait pas, il y avait pas euh □ . Ouverture d'un centre de football, comme Zinedine Zidane, (*rires*), pour les petits jeunes défavorisés !

LG : Tout à fait, c'est vrai. Bon, pour moi, c'est parfait, merci beaucoup.

JPS : Ben c'est bien si vous êtes euh □

LG : Ah ouais ouais ouais. Merci.

Entretien avec **Francis de Taddeo**, 20 juin 2008

Francis de Taddeo : entraîneur du FC Metz en 2006-2007 (Ligue 2) puis 2007-janvier 2008 (Ligue 1). Francis de Taddeo a été limogé en janvier 2008 à la suite des mauvais résultats obtenus par l'équipe professionnelle.

*Nous avons rendez-vous au café du stade à 9 heures, mais à l'heure dite le café est fermé. Francis de Taddeo me propose de nous rendre au cabinet des kinésithérapeutes du sport situé quelques centaines de mètres plus loin, car il doit suivre une séance de soins à 10 heures en raison de problèmes de dos. Nous nous rendons donc sur place, et sommes accueillis par les kinésithérapeutes que nous connaissons bien tous deux, et qui nous proposent de nous installer sur la terrasse du cabinet.*

LG : Nous allons partir dans quelques affirmations que tu avais données lors des deux premiers entretiens. Tu m'avais dit : « entraîner au centre de formation et entraîner les pros, ce n'est pas le même métier ». Tu confirmes ?

FDT : Oui, je confirme. Ce n'est pas le même métier. Entraîneur pro, c'est utiliser des produits □ finis □ quoi qu'encore, ça dépend quel club on entraîne parce que, ou on entraîne des clubs, ou, ou la composition du groupe, elle est faite de joueurs confirmés, matures, euh, référencés, avec, euh, je ne sais pas, 150 -200 matches<sup>2886</sup> de Ligue 1, ou alors, on entraîne, comme moi ça m'est arrivé, une équipe où il y avait au total je crois 200 matches d'expérience (rires) □ . Oui tous ensemble ils avaient à peu près 200 matches, et puis là on s'adresse à des gens jeunes ou moins jeunes mais qui n'ont pas du tout l'expérience de la Ligue 1 et auxquels il faut du temps ; il faut laisser un peu de temps, pour que les choses se fassent, quoi □ □

LG : Et donc, euh, à propos de la relation entraîneur pro-entraîneur du centre de formation, à l'époque, euh, □ tu m'avais dit bon, euh, tu parlais sans doute de Gilbert Gress et de tous ces gens, à l'époque, tu m'avais dit : « il y a des relations d'intérêt mais pas de réelle

---

<sup>2886</sup> Sous-entendu par joueur.

connivence». Est-ce que toi, tu avais essayé□ enfin, étant donné ton mode de fonctionnement<sup>2887</sup>, je pense que tu avais essayé de modifier un peu ça □ ..

FDT : Oui, c'est-à-dire qu'un entraîneur vient □ un entraîneur qui vient de l'extérieur, il a tellement de chose à découvrir, qu'il ne peut pas tout faire, il ne peut se disperser, parce que entre la □ . comment dirais-je, la rentabilisation de son groupe, le temps qu'il va accorder à ses joueurs, à son staff à lui, à son staff médical□ la communication , les dirigeants et tout □ . Il ne peut pas venir au centre et participer au quotidien à des entraînements du centre. Souvent c'est une relation qui est très, très, comment dirais-je, ponctuelle□ . J'ai besoin de joueurs, envoie moi les, je n'en ai pas besoin, je t'en renvoie, voilà, quelque chose comme ça, c'est surtout du □ comment on appelle cela □ de la gestion, de confort quoi □ . C'est-à-dire « Amène-moi des mecs, j'en ai besoin, j'en ai pas besoin, il me faut un troisième gardien, il ne me faut pas de troisième gardien, des choses »□ . Mais moi, j'avais cette particularité d'avoir été au centre , de bien connaître le centre de formation et les gens qui y travaillent □ donc on a choisi quelqu'un comme José Pinot<sup>2888</sup> parce qu'on savait qu'il s'inscrivait bien dans le respect des gens qui travaillaient en dessous, et je crois que cela n'a pas été une mauvaise opération, sauf , que médiatiquement elle a été critiquée par le président, à tort je pense, mais je pense que quand on observe bien l'idée d'une post-formation □ . La post-formation, c'est un problème qui reste de toute façon, posé, à tous les clubs et ceux qui gèrent le mieux, ben je crois que c'est ceux qui en tirent □ qui en tirent avantage □

LG : Et, euh, par rapport à □ . Au CFA donc, enfin à l'Equipe de CFA que tu entraînaï, en plus de tes fonctions d'entraîneur du centre de formation, tu disais que tu étais peu sollicité par la presse.

FDT : Oui. □

LG : Là, par contre, au niveau L1, c'est carrément l'inverse.

---

<sup>2887</sup> Les joueurs du centre de formation s'entraînent souvent avec les professionnels.

<sup>2888</sup> José Pinot, né en 1965 a derrière lui une longue carrière de joueur professionnel en Ligue 2, à Beauvais notamment. Il est entraîneur du centre de formation du F.C. Metz depuis 2006.

FDT : Oui. Oui, c'est l'inverse, c'est aussi pourquoi on est préparé à cela au niveau des stages de □ de □ Clairefontaine □ Il y a un module de communication parce qu'effectivement c'est □ on le voit bien avec Domenech □ aujourd'hui Domenech, bien sur qu'il n'a pas réussi euh, sur cette opération là du, du □ Mais surtout, à mon avis, ce qu'il a à son, □ à son débit, c'est la □ une presse qui veut vraiment le zapper, quoi. Voilà. Alors pourquoi, je n'en sais rien, mais je pense qu'il doit y avoir des contentieux, il doit avoir des relations, □ □

*Pierre Gilet, (kinésithérapeute), fait irruption sur la terrasse):* Tu vas payer un loyer ! (rires).  
□ Ouais mon gars, tu vas payer un loyer.

FDT : Ecoute, tu sais ce qu'on avait décidé, on avait décidé d'aller chez □ □

P.Gilet : Tu fais une réunion tous les matins (rires).

FDT : On avait décidé d'aller chez Bernet<sup>2889</sup>, on a dit on va chez Bernet, on boit le café.

LG : Chez Bernet, c'était fermé.

FDT : C'était fermé.

P. Gilet : C'est où, Bernet ?

LG : Ben, le café du stade !

P.Gilet : Ah oui !

FDT : Et j'ai dit : « Très honnêtement, il n'y a qu'un seul bar que je connais et qui est ouvert, à 8 heures le matin □ » (rires partagés □.).

LG : Oui, c'est bien, le tôle est quand même sympa.

*L'entretien reprend :*

---

<sup>2889</sup> Nom du patron du café qui jouxte le stade Saint Symphorien où évolue le F.C. Metz.

FDT : Non, dans le but de □ . Il y a deux situations en fait à gérer qui sont deux situations □ comment dirais-je, extrêmes. La première, c'est l'arrivée de résultats exceptionnels et donc là, la presse tout de suite vient te voir, parce qu'autrement, je dirais, c'est la locale, c'est le papier du matin, et après c'est bon, mais en règle générale, quand tu as de très bons résultats, comme c'était le cas de l'année dernière, il y a aussi un afflux, euh, et pourquoi, et comment, bon, il faut expliquer, et donc forcément, les joueurs vont être amenés à parler surtout dans deux situations, qui sont des situations, je dirais extrêmes. Et là, ça peut-être □ . Si ça marche bien et que si les joueurs sont des communicants, je ne dirais pas confirmés, mais avertis, qui savent à peu près ce qu'il est bon de dire ou ne pas dire, ce qu'il vaut mieux éviter de dire dans certaines situations, on les a un petit peu initiés, alors dans la situation où les résultats vont bien, ils ne vont pas s'alourdir, ils vont bien surfer sur la réussite en termes de communication, et quand ça va mal, ce qui a été le cas les six derniers mois, alors ils vont avoir l'avantage, là aussi, de pouvoir, je dirais, avoir une communication qui est là encore une fois bien maîtrisée, parce que je crois dans cette situation là, il faut savoir quand même ne pas en rajouter, □ . Pas sur les six mois qu'on a fait qui on été effectivement pas □ . pas vraiment heureux, puisque sur le plan des résultats on a été vraiment en grande difficulté, je dirais quand même que □ il n'y a pas eu de dérive, il n'y a pas eu de joueurs qui ont pété un plomb, qui ont pété un câble, il sont toujours eu la distance nécessaire pour soigner leur communication, et je crois que cela a été □ alors après, il aurait fallu effectivement du temps □ ce qu'on avait, cela nous a permis d'avoir un peu plus de temps que d'ordinaire, c'est sur qu'avec d'autres communicants, moins avertis, peut-être qu'en trois mois cela aurait tout explosé.

LG : Oui □ en se rejetant la faute l'un sur l'autre □ .

FDT : Alors que bon, on n'en était pas là, mais bon, cela n'a pas changé grand-chose à l'affaire (*sourire*).

LG : Hélas non, mais bon ! euh □ je vais , je vais revenir aussi un petit peu plus sur les diplômes que tu avais eu □ à une époque où tu passais le DEPF, et puis étant donné que tu n'étais pas ancien pro, tu avais du mal à □ ; à □ enfin apparemment, on avait du mal à te le donner, quoi □ .

FDT : Oui.

LG : Donc finalement, tu as réussi à l'obtenir. A ton avis à quoi c'est dû ?

FDT : Non, je crois que c'est la première fois, il y eut effectivement une espèce de, de comment dirais-je on ne peut pas dire que j'ai été sanctionné parce que je n'ai pas été un ancien pro je crois que vraiment le fait de ne pas l'avoir été m'a vraisemblablement nui

LG : Sans doute oui .

FDT : Je peux le dire comme je le ressens ou je peux dire plus diplomatiquement si je le dis plus diplomatiquement, ben, je n'étais peut-être pas encore assez prêt, ou je n'avais pas encore compris bien le système, et puis bon, pour l'avoir fait une première fois, quand on redouble, quand on est redoublant, donc on a , on tire forcément les enseignements de ses de ses échecs, et donc forcément on est un peu plus aguerri après . Donc la deuxième fois, a été beaucoup plus, comment dirais-je, beaucoup plus facile pour moi.

LG : Hum Et à l'époque, tu disais « ce serait bien je rêve de faire mon stage chez Zeman<sup>2890</sup> » mais je n'ai pas suivi, tu l'as fait où alors ?

FDT : En fait, je n'ai pas eu besoin à le faire, parce que

LG : Parce que tu l'avais déjà validé la première fois, d'accord .

FDT : Je l'avais fait à Besiktas<sup>2891</sup>, et donc ça a été bon .

LG : Euh, par rapport à à ta gestion de l'équipe pro, je sais que tu avais déjà une grosse charge de travail sur le centre de formation, est ce que ça a encore augmenté, où .

FDT : Non, c'était différent.

---

<sup>2890</sup> Entraîneur tchèque, qui a entraîné plusieurs clubs italiens dans les années 1980 et 1990 et a obtenu de bons résultats avec l'A.S. Rome et la Lazio de Rome.

<sup>2891</sup> Besiktas Istanbul, une des équipes phares du championnat de Turquie. Francis de Taddeo a effectué son stage sous la direction de Vicente Del Bosque, l'ancien entraîneur du Real Madrid. Se reporter au premier entretien avec Francis de Taddeo, en date du 18 juillet 2003.

LG : C'est le même volume mais c'est pas les mêmes choses .

FDT : C'est pas du tout la même chose, elles se répartissent différemment, parce qu'il y a du travail de conception et du travail de réalisation, et après il y a le travail de de concrétisation quoi.

LG : Mmm, mm .

FDT : Donc dans ce qui est conception, c'est-à-dire tout ce qui va avec la préparation des séances, tout ce qui est un peu tout ce qui est un peu réflexion, travail avec le staff etc . Tout ce qui est analyse, la vidéo etc ça se fait en backstage, quoi Voilà. Après, tu as la, tu as la comment dirais-je, la réalisation, c'est les entraînements, donc là les joueurs arrivent, donc il faut les animer tous les jours, je dirais le fonctionnement du groupe, et puis après tu as la concrétisation, c'est le rendez-vous du week-end, quoi. Voilà. Mais à côté de cela, tu as beaucoup plus le temps de, comment dirais-je, de . Le temps disponible pour la En fait, la grosse partie, c'est tout ce qui est conception, parce que la concrétisation c'est deux heures par jour, tu fais deux heures d'entraînement, après tu as les soirs, les machins, mais bon ..

LG : Tu as le temps de gamberger alors .

FDT : Tu as le temps de gamberger. Au centre, tu es beaucoup plus, euh, euh . Il y a tellement d'interférences et d'intervenants que tu es constamment dans la relation humaine, quoi . Et tu es sur le truc, tu es constamment en réunion, en train de travailler, en train de discuter et puis les joueurs sont 24 heures sur 24 au centre. Les pros, ils font leurs deux heures, ils rentrent chez eux. Après tu les revois l'après-midi pour une heure de soins et c'est fini quoi. Voilà.

LG : Et sur la du coup, la gestion est différente, tu as peut-être moins de au centre tu avais peut-être plus de contacts directs avec les pros, alors peut-être, est-ce que c'est tes adjoints qui géraient plus le t'as peut-être avec la forme d'entraînement que tu gardais, tu avais peut-être des contacts directs avec les joueurs plus que certains entraîneurs de Ligue 1 ?

FDT : Euh, en fait non, les contacts sont différents, c'est-à-dire qu'il y a des contacts d'ordre technique pur, c'est la séance d'entraînement, c'est une séance qui était où l'on travaillait, où le groupe était effectivement comme le président l'a dit, 40 c'est trop, on était aux alentours de 40, des joueurs qui sont gérés, en gestion. Mais moi, quand je faisais une séance collective, c'était jamais plus de 20, 24 au grand maximum, 3 × 8, 2 × 12, enfin avec les gardiens, 2 × 11, on était 20 □ c'est ça. Par contre, le reste, c'était géré par José. Après, on pouvait être amené à faire un travail au poste où il avait, chacun avait un groupe, les attaquants, les défenseurs etc □ ou un atelier pour les coups de pieds arrêtés, un atelier de ceci, cela, donc après sur le plan technique, je dirais que □ je n'étais pas le seul intervenant. Après, sur le plan de la relation humaine, je dirais c'était sur le plan de la relation avec les joueurs, parce qu'il l'avait demandé ou parce que le l'avais demandé, et puis □ . Ou alors en petit groupe, on travaille avec les joueurs expérimentés, avec les jeunes, des choses comme ça □ . Et là ça pouvait être le cas, ça pouvait être une relation, je dirais personnellement, ça pouvait être une relation avec les adjoints, qui pouvaient être aussi impliqués là-dedans.

LG : Et les adjoints, tu les avais choisis toi-même, ou □ .

FDT : En fait, quand je suis arrivé, il y avait déjà un staff existant, Michel Ettorre euh, il y avait Jérémy Moureaux, il y avait, bon les kinés et moi j'ai gardé tout □ tous ces gens là, et j'ai demandé juste à, on a fait venir Cyril Serredzum parce qu'il en manquait un, et puis José Pinot pour le centre, et puis □ ensuite, Michel<sup>2892</sup> étant parti, on a donc fait monter Jean-Claude Nadon<sup>2893</sup> .

LG : Oui, donc en fait tu avais une relation, euh □ mais euh, alors dans la ... la consultation de ces adjoints, concrètement, ils te servaient euh, tu arrivais avec des doutes, ou tu avais une équipe bien arrêtée, tu leur as dit " voilà ce qu'on va faire " ou □ .

FDT : Non, moi j'ai □ j'ai □

LG : Parce que c'est quand même toi qui ordonne le processus quoi □ ..

---

<sup>2892</sup> Il s'agit de Michel Ettorre, entraîneur des gardiens de but.

<sup>2893</sup> Jean-Claude Nadon, ancien gardien de but professionnel, entraînait auparavant les gardiens de but du centre de formation du F.C. Metz.

FDT : Non, par rapport à ça, moi, les adjoints, c'est quand même des, c'est quand même des, comment on appelle ça, c'est des éléments importants, parce que eux peuvent donner un état moral, un état de santé objectif du rendu, un état de santé physique moral, tactique de l'équipe. Il te dit voilà, "je sens les mecs, je les sens pas les mecs " euh, donc, euh c'est important d'avoir des gens avertis et des gens qui soient, comment dirais-je, des gens qui soient des bons . Une bonne critique quoi, qui soient capables de bien expliquer ce que l'on fait. Bon, quand tu as ça, après il faut écouter tu t'appuies dessus, "qu'est ce que tu en penses, comment tu vois ça, etc." et après toi tu dis, tu fais des propositions, par rapport à tout ça, "je le sens comme ça , " ou alors l'endroit ou la chose qu'on a le plus intérêt à faire c'est ça, compte tenu de ce que vous dites et de ce que moi je ressens, voilà, alors si on est d'accord là-dessus, alors je vous propose qu'on fasse ça.

LG : OK. Par rapport, à la, à l'aspect tactique, est-ce que cela prend une grosse partie, euh, du, de la préparation d'avant-saison, puis et puis, comment se goupille dans le je suis un peu léger, moi, dans ma thèse sur ses points là, comment ça se goupille dans la saison et comment mettez vous cela en place ?

FDT : L'aspect tactique il est, il est très important mais euh, le volume qu'on doit y consacrer, il va dépendre à la fois de l'ancienneté du groupe, si tu as déjà un groupe qui a pu pendant deux trois saisons évoluer, c'est sur que tu as moins besoin de travailler tactiquement que si le groupe se découvre. Après, euh, ça dépend aussi de la texture du groupe. C'est sur que si tu as un groupe avec des joueurs, euh, clé, ce que je n'avais pas, parce que , bon, quand il te manque déjà Cardy

LG : Julien Cardy, ouais

FDT : Donc là, effectivement quand tu as les joueurs-clé, c'est beaucoup plus facile à mettre en place que quand tu ne les as pas. Et donc, après, tu fais de la tactique pour imposer une manière, un style basé sur la possession de balle, ou alors, euh, pour imposer une réponse plutôt défensive à un adversaire qui est censé être plus fort que toi sur le plan de la possession . Voilà. Donc après, tout dépend de la maturité, de là, je dirais du degré d'existence de ton groupe, quoi et de sa composition. Pour moi, en ce qui me concernait, très vite le constat, il a été de voir que sur le plan de la possession de balle, on était trop, trop juste, parce qu'on avait pas au milieu de terrain, on n'avait pas ce qu'il fallait, parce que les

absences conjuguées de Guy Roux, Cardy, Barbosa, faisaient que là-dessus on avait juste à cette époque, peut-être il l'est encore maintenant , mais ça va mieux, le petit Pjanic était exceptionnellement doué, il l'a montré, mais il a eu des gros matches, donc il fallait du temps, Agouazzi n'avancait pas, il avance toujours pas, donc il fallait, il faut □ J'étais constamment obligé de faire des choix, de me dire "Putain, qu'est ce que je fais ? "

LG : Oui, oui □

FDT : Non, mais j'étais emmerdé, j'étais vraiment emmerdé. Le problème était là, c'était le fait des attaquants ou des défenseurs ? Le problème c'était que le milieu de terrain n'était pas assez puissant pour aller chercher le ballon dans les pieds de l'adversaire, et il n'était pas assez fort techniquement pour bien le garder. Donc, euh, voilà. Bessat, en plus, qui arrivait, s'est blessé □ euh, qui c'est qu'il y a eu encore □

LG : Alors qu'il y avait des bons matches de préparation □ contre le Standard, moi je l'avais trouvé intéressant.

FDT : Oui, il avait montré des choses, mais lui était encore à cette époque là comme ça, bon, euh, voilà. Et puis sur les matches retour, il a commencé à □ . En fait les matches retour ont montré que les joueurs avaient besoin d'expérience comme Pjanic, qui aux matches aller il a eu trois ou quatre occasions de marquer, des un contre un, il ne les a plus marqués, aux matches retour, il les a marqués, il a pris de la confiance, il a pris un peu ses marques, Bessat était plus régulier donc, euh □ . Et puis après, euh, c'est sur que si on avait pu avoir ces joueurs là, avec euh, vingt matches de plus, ou alors, Cardy-Barbosa à leur meilleur niveau d'entrés, cela nous aurait permis probablement de, de □ au moins d'avoir les tuteurs, de structurer un peu l'équipe, et puis laisser le temps □ .

LG : Oui, avoir des cadres, qui □ .

FDT : Et avoir le temps que ceux-là ils arrivent, mais bon □

LG : Et, euh, par contre, toujours sur l'aspect tactique, par rapport à tes débuts toi, au centre de formation, tu as pu voir évoluer les pros, est ce que tu penses que c'est plus travaillé au fil

des années ou □ est ce qu'il y a eu une différence entre le moment où tu as commencé et maintenant, ou □ ce n'est pas significatif ?

FDT : Là-dessus, il y a en fait au niveau tactique, il y a deux écoles. Le problème, il est là, à mon avis, il y a deux courants, il y a deux méthodes. Il y a des gens qui, qui vont former ou qui vont utiliser des joueurs en étant hyper rigoureux, précis sur ce qu'ils veulent, en disant voilà, moi quand la situation est là, je veux que ce soit positionné là, là et là et puis tu as des gens qui laissent les joueurs, plutôt l'initiative aux joueurs en disant voilà ! si tu es un bon joueur, tu sens les choses comme ça, voilà ! Et alors dans le premier cas, on va partir avec un enseignement ou un entraînement du type, euh, situation arrêtée, euh, comment dirais-je, schémas figés, euh □

LG : Ouais, situations fermées.

FDT : Fermées, voilà. Comme ça, comme ça, et l'autre il doit être là. Et l'autre, l'autre façon, c'est des jeux, c'est plutôt ouvert, c'est plutôt laissé à la, comment dirais-je, à la comment dirais-je, à la sensibilité du joueur. Dans les deux cas, tu as des avantages mais dans les deux cas tu as des inconvénients.

LG : Et, par, rapport à l'entraînement, je change, par rapport à la position d'entraîneur entre Ligue 2 et Ligue 1, tu as ressenti de grosses différences, □ . Euh □

FDT : Ben, j'ai ressenti que □

LG : Sur l'environnement plus que sur l'entraînement je suppose □

FDT : Non, pas vraiment. Si tu veux, sur le plan de la, de la □ en fait en Ligue 2 on avait une équipe, qui, même si au départ elle n'était pas forcément dans les trois quatre meilleure, elle est devenue très vite compétitive, elle était sur le plan du potentiel dans les cinq six meilleures et donc pas son travail et sa progression, elle s'est mise dans les meilleures, ou elle a été la meilleure, ce qui a été assez surprenant finalement, par rapport au départ, par contre il est clair que compte tenu du background des joueurs et compte tenu des, comment dirais-je, des handicaps de départ qu'on a pris, on était loin d'être au niveau de la Ligue d'entrée. On n'a pas été au niveau.

LG : Mmmh □

FDT : Donc là □ alors après tout ce que je pourrais dire sur la Ligue1, ça passe par prisme déformant qui □ fait dire que la Ligue1, c'est un truc, un machin □ mais je ne suis pas persuadé qu'on était si loin que ça, il n'aurait pas fallu grand-chose. Je pense à cette équipe là, il lui aurait qu'elle puisse euh □ gagner le match de Bordeaux où on tire sur le poteau ou sur la barre à 0-0, le match de Lens, le match de Strasbourg, □ .. si on avait gagné deux ou trois matches là, on aurait eu six points de plus, donc on aurait eu 13-14 points, donc on en était pas si loin que ça, même à la trêve, même en perdant tout le reste, on n'était pas si loin . Oui, même le match du PSG, parce que le match du PSG c'est un match qu'on avait conduit défensivement, on est à 0-0, et puis à la fin, on a eu des occasions, tu as, comment il s'appelle, je ne sais pas, Armand qui sauve sur le ligne, tu vois, on a deux ou trois situations où on peut basculer le match sans être grandiloquents.

LG : Non, mais bon, si ça peut te permettre de rester dans la □

FDT : Mais ça peut te permettre de rester en vie, tu vois. Et en fait, Lille quand tu regardes Lille, ou Nancy quand ils sont montés, ils n'ont pas fait mieux. Même, même □ Lille avec Puel quand ils sont montés, ils étaient comme ça, hein, ils tiraient le diable par la queue, ils jouaient petit bas, longs ballons vers l'avant, bim, boum, ils t'en marquaient un sur coup de pied arrêté, et puis euh, ça leur permettait de garder la foi, moi, ce qui m'a été préjudiciable, c'est ça, c'est qu'à un moment donné, on a pas eu ce petit déclic qui nous aurait permis à un moment donné, dans notre malheur, de pouvoir, euh, prendre quelques points, qui n'étaient pas forcément mérités mais qui n'étaient pas immérités non plus □ □

LG : Oui, oui, tout à fait □ .

FDT : Et si on les avait pris, je pense que sur le plan de la conviction, tu vois, les gars auraient dit "tu vois, on n'est pas si loin, on s'est pas lâché ", etc □ et je pense qu'on était capable de revirer petit à petit dans le □ . Au niveau. Voilà, mais c'est comme ça.

LG : Euh, par rapport à la, euh, l'environnement, la gestion, les relations humaines plutôt, dans le club. Euh, actionnaires, président, etc. Est-ce que tu as appris des choses que tu ne

saches ... enfin, que tu ne savais pas déjà ? Parce que ton, effectivement, on a vu qu'à un moment donné, tu as été lâché à un certain moment avec plus ou moins d'élégance, ça dépendait des personnes, euh, tu t'y attendais, ou...

FDT : Ouais, c'est la règle, c'est la règle, qu'est ce que tu veux ... parce que bon, en fait, euh, on est là quand même pour gagner. Alors quand on gagne, euh, on trouve que c'est normal, tous les gens trouvent que c'est, euh, normal, bon il en font un plus que, qu'ils ne devraient, parce que bon, quelque part, bon, tu es payé pour gagner, bon, enfin tu es payé pour animer l'équipe, après être payé pour gagner, ça ne dépend pas forcément que de toi, bon ça dépend de ton travail, bon, tu es payé pour travailler donc tu travailles, et ce n'est pas parce qu'on, est mal classé qu'on ne travaille pas, bien au contraire. Mais, euh, les gens oublient un peu vite que le résultat, il dépend, il dépend de tellement de paramètres qui sont, euh, comment dirais-je, comment dirais-je ...

LG : Pas maîtrisables ?

FDT : Qui ne sont pas maîtrisables. Que bon, ils vont être excessifs quand ils vont être champions, comme ils l'ont été, ah machin, ah ceci, cela et comme ils vont être excessifs quand on ... quand ça va mal. Moi j'aurais bien aimé, j'ai communiqué il y a quelques temps sur *La voix du Luxembourg* en disant "Je trouve que Molinari n'a pas été fair-play" parce qu'on était parti ...

LG : Seb doit me donner l'article, il m'en a parlé.

FDT : Parce que j'ai essayé de comprendre. Je ne peux pas dire qu'il m'a lâché comme ça, parce que bon, ils ont essayé d'aller au fond des choses, bon ils m'ont donné une chance, ils ont essayé d'analyser un petit peu des tenants et les aboutissants de cette opération, euh, mais bon, après, qu'il me débarque, je trouve que c'est logique, il ne peut pas faire autrement, la presse gueule enfin, tape du pied, les spectateurs qui veulent sa peau, bon, Sarkozy, il ne pas démissionner, il va virer Fillon, bon, c'est comme ça, on vire le premier ministre, on ne fout pas dehors le président, c'est normal. Mais qu'après, il se donne bonne conscience sur mon dos, ça je trouve que ça n'est pas fair-play. Parce que au départ, on était bien d'accord en juin deux mille ...euh .... sept, ouais, en juin 2007, on s'était mis d'accord que on n'avait pas de fric, et que même on avait beaucoup de dettes, qu'il fallait aborder, ce n'était pas des dettes que

moi j'avais faites, c'étaient des dettes que ... qui dataient de sa gestion à lui et des gens qui l'avaient précédé. Donc à partir du moment où on était d'accord sur ça, on était d'accord qu'on avait pas les coudées franches, qu'on ne pouvait pas prendre des mecs à plus de 30000 €, et encore, il y a 3 mecs à 30000 €, euh, 30000 €, c'est des petits salaires ailleurs, hein, mais c'était le maximum, bon donc, on savait que c'était ça, que quelque part, sans qu'il l'avoue, mais bon, moi j'avais bien compris qu'il cherchait à se refaire la cerise sur le plan financier, donc on est parti sur l'idée de dire "on prend une grosse part de risques", donc il y avait quand même une chance sur dix qu'on se maintienne, il faut le savoir, ça n'a pas été annoncé parce que sur le plan médiatique, tu ne peux pas commencer le championnat en disant "euh, ouais, on part, on débute le championnat, on a une chance sur dix de se maintenir", les gens, les mecs au mois de juillet ils lui foutent le feu ....

LG : Ouais, ouais, vis à vis de supporters, de l'environnement.

FDT : C'était prévu comme ça. A partir du moment où tu sais que tu es parti là-dedans, alors, c'est vrai que peut-être on a rêvé, il aurait fallu qu'il n'y ait, je dirais qu'il n'y ait pas de mauvaise fortune. Malheureusement, la mauvaise fortune est arrivée, parce que bon, euh, sans qu'on explique pourquoi, on peut tout expliquer mais ...

LG : Bon le début de saison, c'était euh, galère sur galère, entre Cardy, entre, entre ...

FDT : Le début de saison, c'était de la folie. Cardy, Bassong, et compagnie... et ça c'est arrivé, bon, vraiment au mauvais moment. A partir de là, bon, je pense avoir essayé de faire du mieux possible avec les joueurs qui restaient, je dirais, je ne prétends pas qu'on a fait un football exceptionnel, mais est-ce que c'était le but ? Le but c'était de rester en vie, de ne pas se laisser décrocher. Par contre, quand on voit Auxerre, avec beaucoup plus de joueurs et beaucoup de moyens, euh, ils ont quand même pris trois-quatre joueurs rapidement parce que quand ils ont fait euh, un point sur cinq matches, au mois d'août, ils étaient avec nous, hein..

LG : Oui, tout à fait !

FDT : Qu'est-ce qu'ils ont fait ? Ils ont pris peur euh, Sami Traoré, ils ont pris Li ils ont pris trois quatre joueurs rapidement, pour pouvoir donner un boost à l'équipe. Pour nous, on savait que c'était pas possible, parce bon, financièrement, alors après, que le président ne le fasse

pas, du genre, il ne pouvait pas embaucher une recrue, moi je ne lui ai jamais mis la pression dès le mois de septembre, en disant "Ouais, je n'ai pas de joueurs, il me faut des joueurs", je savais qu'il n'y avait pas d'argent, j'aurais peut-être dû, lui, a commencé à communiquer " on a trop de joueurs" sous-entendu "je ne peux rien faire, je ne peux pas acheter, vous comprenez, avec 40 joueurs..." c'est 40 joueurs à 2000 Euros ! Bon pas 2000 Euros mais .....

LG : Oui, je comprends!

Mais après, bon. Peu importe, la situation elle a été ce qu'elle a été, j'ai pas été, euh, comment dirais-je, en mesure de remonter, de redresser la barre, bon, il me débarque. Après, derrière, ce qui m'a surtout fait chier, c'est ça. C'est que derrière, il aurait pu éviter de dire "on est descendu, on descend, c'est à cause de Taddéo, il n'a fait que des conneries, il était zéro, il ne sait pas gérer un groupe, euh, machin. Je ne pense pas être un phoenix, être le ... le... meilleur de la promotion, mais je ne pense être le plus mauvais. Je pense que si on m'avait donné une équipe avec de joueurs, je ne sais pas, comme le Mans, je pense qu'aussi bien que Garcia<sup>2894</sup>, je faisais.

LG : Mmm ....

FDT : Voilà !

LG : Oui, je me rappelle un papier qu'on nous a donné en réunion au centre de formation, ben une interview de Carlo Molinari dans *l'Equipe*, on était tous, on était tous un peu atterrés, quoi. Et je me rappelle l'ambiance à la réunion, on se disait " mais qu'est-ce que c'est que ça ?" au mois d'août, je ne sais plus quand, enfin .....

FDT : Non, mais enfin lui, il s'amende, hein, il cherche à s'amender, il dit aux supporters " oui, si j'avais eu un bon entraîneur" hein, mais après il ne dit pas pourquoi il a donné ??? ans à l'entraîneur, parce qu'au départ, il ne donne pas trois ans, moi je ne lui ai pas mis un couteau sur la tempe, hein, si il a mis trois ans, c'est qu'à un moment donné il estime que ensemble on va conduire un projet . On va bosser ensemble. Moi, j'étais au mois de décembre quand on a fait la fameuse réunion, le fameux conseil d'administration, où ils m'ont donné trois

---

<sup>2894</sup> Udi Garcia, entraîneur de l'équipe du Mans (Ligue 1) lors de la saison 2007-08.

semaines, moi j'ai dit " je suis prêt non seulement à descendre avec Metz et à remonter avec Metz "et on annonce " voilà, on a fait un certain nombre d'erreurs, on a fait les cons, voilà pourquoi ". Objectivement, voilà pourquoi, on n'a pas pris de joueurs " ."

LG : Ça, ce n'est pas paru, par contre, ce que tu me dis là.

FDT : Non ! Voilà pourquoi, voilà pourquoi on n'a pas pris de joueurs, parce qu'on a pas d'argent, et non seulement on n'a pas d'argent mais on avait des dettes, tout ça pour qu'ils disent que j'avais des dettes et je ne pouvais pas le faire, et puis aussi qu'ils disent " et puis aussi je n'avais pas envie de donner le pouvoir à quelqu'un, j'ai envie de rester maître de mon truc .. "

LG : Tout à fait.

FDT : Donc, voilà, donc je n'ai pas envie de capitaliser, malgré, malgré les offres, donc, euh, voilà. Et à ce moment là je vous promets, on va peut-être descendre, on va essayer de descendre les armes à la main, en se battant etc.. mais l'année prochaine, on va remonter, en sachant que, on savait très bien aussi qu'on avait une opération qui n'était pas une mauvaise opération, parce que entre l'équipe que j'ai pris en 2006, qui était une équipe qui était exsangue, un club qui était exsangue sur le plan financier, mais qui n'avait pas de valeur sportive au niveau des joueurs, parce que les joueurs, euh, il faut savoir quand même que Béria, Obraniak, personne ne les veut à l'époque, personne ne les demande, donc les joueurs sont prêts à signer, on ne les fait pas résigner, ça c'est encore autre chose " " c'était la moment de les faire résigner, et après on a perdu une douzaine " Je crois seize joueurs, dont je crois qu'il y en a sept ou huit qu'on a payés pour qu'ils partent. Bon " Donc on a grevé vachement le truc. Alors que là, en deux ans, il s'est créé un capital joueurs, même si le capital Pjanic il a été exponentiellement rapide , mais aujourd'hui, tu as une valeur marchande sur Bassong, tu as une valeur marchande sur Babacar Gueye qui ne valait plus rien il y a deux ans, tu as une valeur marchande sur Cheik Gueye, tu as une valeur marchande sur Agouzzi, euh, tu as quand même x joueurs qui sont commercialisables aujourd'hui, bon, voilà, avec des joueurs , Aguirre, Gygax, qui ont une valeur, qui sont là. Aujourd'hui, mon successeur il va reprendre une équipe, ils ont repris Rocchi mais l'équipe est prête, hein. Moi j'ai pris je crois, on a perdu dix-neuf joueurs, on en a pris seize " pour essayer de rééquilibrer le ". Donc ça veut dire aussi qu'il y a un travail de fond qui a été mené " euh " ce qui n'était pas le cas il

y quelques années □ Il ne faut pas oublier, alors peut-être que les quarante joueurs, ils y sont pour quelque chose.

LG : Sans doute, oui □ euh □ pour moi ça sera à peu près tout, puisque j'ai □ je ne veux pas t'embêter déjà □ tu m'as déjà donné.

*Le kinésithérapeute réapparaît.*

Pierre Gillet : Ah, mais c'est une vraie réunion ?

LG : Ah non, non, non, c'est pas comme Denis<sup>2895</sup> en train de quatscher<sup>2896</sup>, là □

Pierre Gillet : Les ragots hier, c'était télé-ragots □ et aujourd'hui, c'est travail □

LG : Ah, je vais couper mon machin, j'en veux bien quelques uns !

LG : Euh, comme j'ai eu beaucoup d'infos □ Beaucoup d'infos dans les deux premières parties □ .

P. Gillet : On peut appeler Jean Luc Bertrand<sup>2897</sup>.

LG : Ça aurait été mieux sonorisé. Meilleure qualité de l'enregistrement. Non, si, euh, attends □ . Pas que je □ . Bon ce qui m'intéresse pour ma thèse, c'était à peu près ça, donc les rapports, relations, etc, et par contre, euh , est ce que □ oui, pour conclure, tu as quand même des soutiens dans le club, ou □ hors, tes adjoints, je veux dire, au moment où ça va très mal, du côté de la direction, est ce que tu peux en identifier ou est-ce qu'au contraire, tu perçois qu'il y a, parce que c'est comme dans toutes les entreprises, je suppose, hein, euh, les relations humaines c'est compliqué, donc parfois les malheurs des uns euh, il suscite peut-être de l'entretien, euh □ ..

---

<sup>2895</sup> La veille, Francis de Taddeo et Denis Schaeffer, responsable du centre de formation et également en soin dans le même cabinet de kinésithérapie pour des problèmes de genou, se sont livrés à une longue conversation amicale.

<sup>2896</sup> Terme issu du patois lorrain qui signifie bavarder.

<sup>2897</sup> Animateur de télévision connu localement et qui officie sur RTL 9.

FDT : Quand c'est comme ça, tu te retrouves forcément seul. Très seul. Parce qu'en fait, d'un côté tu as les gens qui voudraient t'aider mais qui n'ont pas trop la possibilité parce que c'est pas trop leur champ. Leur champ de compétence, et puis c'est pas leur truc, donc ils sont obligés de, ben ils sont là, ils sont. A part te dire, " bon, allez, ça va aller, machin ". Ils ne peuvent pas trop t'aider, donc ils sont quelque part impuissants, tu as des gens qui ne veulent pas t'aider parce que bon, euh, ils disent " bon, euh, il est temps de changer " parce que leur opinion, je dirais, a basculé, car de toute façon c'est une voie sans issue, voilà, et tu as des gens qui en profitent c'est-à-dire que, depuis le départ, il y en a toujours, bon il n'y en a peut-être pas beaucoup, mais il y en a toujours là-dedans, des gens qui " bon, j'espère qu'il va se casser la gueule " puis quand ça t'arrive c'est " tu vois, c'est bien, c'est bon, il va dégager ". Donc tu as toujours en face de toi ces trois possibilités là, et puis après tu as les inconditionnels, bon, je ne sais pas. Moi, je n'ai jamais, en fait, je n'ai jamais bâti ma stratégie avec des gens qui devraient être inféodés à moi. Donc, euh j'ai toujours fait en sorte, j'ai toujours voulu que les autres aussi réussissent sans moi. Denis, comment dirais-je, il n'a pas besoin de moi pour dire " on est bon " On a toujours travaillé, moi j'ai toujours travaillé comme ça, par rapport à ça, j'ai jamais fait passer ces gens là pour mes vassaux, ou je ne sais quoi. Alors au niveau de mon staff, c'est pareil. Euh, Cyril Serredzum, José Pinot etc, euh, ils n'étaient pas mis sur le même contrat que moi, ils n'étaient pas. Et pourquoi ? Parce que je me suis toujours dit si un jour je suis viré, ces gens là n'ont pas à être virés avec moi.

LG : Parce que, ah oui, ça c'est un point que je ne connaissais pas, par contre, donc certains entraîneurs, ah bon, je suppose Deschamps et des gens comme ça, donc quand ils arrivent, c'est dans le contrat. Donc si eux partent, si eux patent, le contrat il est aligné en fait.

FDT : Au moins sur le plan du temps. Deux ans, deux ans. Au bout de deux ans, ils virent tout le monde. Là, si tu veux, ben après, l'avantage là, c'est que tu es solidaire de l'entraîneur, l'inconvénient, c'est que quand l'entraîneur se fait virer, toi tu te fait virer aussi. bon, moi, je n'ai jamais pensé que cela devait être comme ça, parce que je trouve cela complètement. Je ne sais pas, peut-être qu'un jour je changerai d'avis, mais bon, jusque là, je ne le voyais pas comme ça. Donc, euh, voilà, alors après, à partir de là, je n'ai jamais demandé non plus de soutien. comment dirais-je, fanatique, de qui que ce soit. On a travaillé en bonne relation avec tout le monde, avec les mecs avec qui je devais travailler, et puis après, euh, si les mecs ils veulent se, comment dirais-je, ils veulent se marginaliser, " bon moi, je ne suis plus trop d'accord avec lui, je trouve qu'il est ". Je trouve tout à fait normal qu'il le fasse, c'est

même pas une trahison □ si ça a été le cas. Je ne sais pas si ça a été le cas, mais si ça avait été le cas, euh, moi je ne suis pas, euh, je ne suis pas convaincu non plus qu'il faille qu'ils soient toujours d'accord avec moi.

LG : D'accord. Et puis, euh □ ben dernière question □ .comme ça. Quand t'es parti, tu as eu des indemnités de licenciement, je suppose, parce que tu avais un contrat en cours, ça c'est passé à l'amiable, ou □ .

FDT : Non, ça c'est passé, euh, □ aujourd'hui on a rendez-vous aux prud'hommes.

LG : Ah oui, d'accord ! Donc, pas si bien que ça alors □ □

FDT : Non, en fait, il y a un contrat qui □ □ il restait trente-deux mois. Donc trente-deux mois sur la loi, il faut les payer. Donc, après il y a l'ancienneté liée à l'image, enfin des choses comme ça, il y a des jurisprudences qui ont montré, qui montrent quand même des choses □ . Là, au niveau de la forme, déjà le président, déjà il me dit, bon avant le match de Lorient, il me dit « tu vas être remercié », bon pas de problème, je fais Lorient, ensuite, euh, après Lorient, euh, on part en vacances, et le 3 janvier, ben il m'avait donné rendez-vous. Donc le 3 janvier, je vois avec l'avocat, enfin leur avocat, celui du club, il me dit "voilà" il me sort un chiffrage qui est complètement dérisoire par rapport à la somme dont on parle. En disant " bon, on fait un calcul rapide, ça fait çà, çà ", l'avocat il n'était même pas venu en sachant ce qui était dans mon contrat. Bon je lui ai dit " mais vous avez regardé mon contrat? " Non, je ne l'ai pas lu encore", mais ce serait bien que vous le regardiez parce que ce n'est pas vraiment □ même pas tout à fait d'accord, donc écoutez, refaites moi un chiffrage et puis vous me l'écrivez, vous me l'écrivez" Et j'attends quinze jours, trois semaines, il n'y a rien et puis j'appelle mon avocat, donc on les fout aux prud'hommes. Sur ce, le président m'appelle " Oui, Francis, je ne veux pas non plus, machin, ça me fait mal au cœur □ , d'un air de dire, euh, bon, moi c'est attendez, je ne vais pas attendre cinquante ans, on règle le problème, on le règle tout de suite si vous voulez le régler, on ne va pas le régler dans dix ans, donc on est parti sur une conciliation aux prud'hommes, eux ils ne veulent pas le régler, ils gagnent du temps, évidemment, et puis, on ne sait pas, on reste comme ça, et puis pour l'instant le jugement doit avoir lieu aujourd'hui, mais je crois qu'ils reportent donc ils ont reporté pour gagner du temps. C'est une affaire qui sera réglée dans deux ou trois ans.

LG : Bon, OK. Et donc, ce n'est pas, ce n'est pas simple quoi. Pas comme on pourrait imaginer □ .

FDT : Non, ce n'est pas simple

LG : On est licencié et hop, euh □ .

FDT : D'après les présidents, c'est toujours très simple.

LG : Oui, oui.

FDT : Bon, on va trouver une solution. Le problème, c'est que tu ne la trouves jamais. Bon après, c'est vrai que par rapport aux salaires, euh, les gens disent "avec les salaires qu'ils ont", entre guillemets les entraîneurs pros, les gars peuvent attendre, ouais, c'est vrai, on peut toujours attendre, je ne sais pas, je ne sais pas □

LG : Tout à fait.

FDT : On n'est pas, on n'est pas, on n'est pas à ça près, mais bon □

LG : Non, mais moi, quand je dis "tout à fait□", il faut aussi ..... Mais bon ... ça dépend comment tu as placé ton argent, bon, si tu as des impondérables familiaux, t'as .... tu peux attendre , mais tu ne peux pas attendre indéfiniment non plus, quoi ....

FDT : Bon, c'est une affaire à régler. Il faudra bien la régler un jour. Voilà.

LG : Non, non, c'était juste pour conclure, parfois ça doit bien mieux se passer dans d'autres situations.

FDT : Ca dépend... je pense ... bon là ils n'avaient pas d'argent, à l'époque quand il m'a ....et c'est pour ça, aussi, je pense que ça les a fait hésiter, là au mois de décembre, parce quand ils m'ont donné 3 semaines parce que ...habilement ou insidieusement dans la discussion avec le conseil d'administration, là qu'on avait fait en décembre, la question c'était "Bon euh, alors

éventuellement, est ce que tu penses qu'on peut s'en sortir ? " Moi j'ai dit " oui !" "Comment on va faire ? " Je dis "on a des jeunes de qualité ", " Est-ce que tu serais prêt, toi à miser dessus ? on fait comme ça quoi ? " "C'est à dire ? " "Ben, tu as trois ans de contrat, est-ce que tu serais si on descend, à revenir à un an de contrat ? " J'ai dit "Non ! Pourquoi ? " (rires partagés). Je ne suis pas actionnaire du club, chacun ses responsabilités. J'ai dit " Attendez..." Tu vois, c'était habile, parce que c'était une façon de dire "ben, écoute, on est dans le même bateau, etc. " Mais si cela avait été, si j'avais eu en face de moi des gens, parce que depuis quelques temps, j'avais quand même sorti qu'il y avait des mecs qui poussaient fort en dessous pour que je saute, donc si j'avais sorti des gens en toute honnêteté, j'aurais peut-être dit "ouais, on y va ". Mais là, j'ai dit " Attendez !" A qui profite le crime ? Je vais le faire, et puis après au mois de juin, de toute façon ils vont me dégager, ils vont me dire "bon, ben maintenant, tu es descendu, donc on te dégage" et puis bon, il ne te reste plus qu'un an, donc là c'est rien à payer ... alors qu'au départ, on était parti ... pourquoi on a signé trois an ? On n'a pas signé trois ans parce que je les avais éblouis en Ligue 2, c'était parce que on était sur l'idée de dire "on voudrait construire quelque chose ensemble" Après, tu peux aussi ... Caen ils ont fait ça il y a quelques années, ils sont tombés. Puis ils ont gardé le même coach, ils sont remontés, bon euh ... Le Mans c'est pareil. Le Mans ils sont montés, ils ont plongé, ils sont repartis. Bon, je pense que je ne peux pas à chaque fois dire "on monte" surtout ce qu'on avait comme équipe, attends, avec ce qu'on avait comme équipe, je ne suis quand même pas fou, après tu discutes avec Pierre, Paul, Jacques, tu essaies de comprendre, tu discutes après, avec les entraîneurs, c'est pas moi qui ai posé la question, mais les mecs ils disent : « Tu as vu l'équipe que t'avais ? T'étais ridicule quoi ». Ils disent « Franchement, t'aurais jamais dû accepter une équipe pareille », les mecs, objectivement, ils disent « T'es fou » , tu vois, des gens des pros, de la Ligue 1, « Mais attends, qu'est-ce que tu as fait là? ». Il dit « Moi, j'aurai jamais accepté une équipe pareille, que des pieds cassés, là, tu vois donc les mecs ... », moi je ne vais pas le dire par rapport au respect que je dois aussi aux joueurs ... c'est vrai que peut-être aussi on a été victime de notre réussite en Ligue 2, parce qu'on est monté, peut-être que j'ai été trop sentimental, tu vois. Peut-être que j'ai voulu garder des joueurs qui avaient ... tu vois, j'aurais dû être beaucoup plus critique ne disant, « Non, non, celui là il nous a servi, on le dégage »...

LG : C'est difficile, quand euh... tu entraînes et puis ... c'est difficile de dire à un moment donné ...

FDT : Non, surtout qu'on avait bâti la réussite là-dessus, sur euh ... et puis après, quand Nancy est monté, il se sont maintenus quand même, mais c'est vrai que Nancy a mis quatre millions d'euros ... Ils ont acheté André Luis, ils ont pris Sarkisian, ils avaient pris Kim, nous on a rien mis, hein, on n'a pas mis un sou.

LG : Oui, c'est vrai. Ca me rappelle ... mon père, qui m'appelle de temps en temps, donc le lendemain de la montée, « t'as vu, dans le journal, Carlo<sup>2898</sup>, il dit déjà on n' a pas d'argent », il dit « Ouais, euh » ... Enfin comme tous les supporters qui ont lu, il dit : « Qu'est-ce que c'est, on monte et on n'a pas d'argent », il dit, première phrase, « on n'a pas d'argent à investir ! ». C'est, c'est embêtant. Bon, dernière question, est-ce que tu as des rapports fréquents, euh, informels, je veux dire, avec les autres entraîneurs de Ligue 1, Ligue 2 ... à l'occasion des matches, je suppose .

FDT : Ouais, à l'occasion des matches, bon, mais pas plus. Moi, je ne suis pas très ... je ne suis pas trop famille, ... comme on dit ... des entraîneurs. Bon, là j'ai Didier Tholot qui m'a appelé, le Ligue 2 j'ai aussi Batelli, hier au téléphone, Ligue 2 c'est pas mal parce que j'ai beaucoup d'entraîneurs où les relations sont assez bonnes, voire très bonnes ... La Ligue 1, la Ligue 2 pas trop.

LG : Bon, je te remercie, tu ne vois pas de choses, euh □ comme ma thèse elle est vaste, que je t'aurais pas demandées, mais en tout cas pour moi c'est bien complet, ça me permet de ....

FDT : Oui.

LG : Ben, écoute, j'espère bien la finir, surtout (*rires*). Normalement j'ai un nouveau directeur, il la veut pour juin 2009, au moins il m'a mis une échéance comme ça ....

FDT : Ah ouais, comme ça, t'es coincé.

LG : Comme ça je sais que je suis un peu coincé ....

---

<sup>2898</sup> Surnom familial donné par les supporters du club au Président du FC Metz Carlo Molinari.

Entretien avec **Joël Muller**, 11 septembre 2008

Joël Muller, né en 1952, a été joueur professionnel de 1971 à 1984. Il a entraîné le centre de formation du FC Metz, l'équipe professionnelle de Metz de 1989 à 2000, puis en 2005-2006, ainsi que le RC Lens de 2001 à 2005. Il devient directeur sportif du FC Metz en 2006, fonction qu'il occupe toujours à l'heure actuelle. Il a été élu Président de l'UNECATEF, fonction qu'il occupe toujours en 2001.

*L'entretien se déroule dans le bureau de Joël Muller au siège du F.C. Metz.*

1. LG : Je vais vous présenter vite fait un peu ce que je fais. Donc je fais une thèse mais cela fait longtemps que je l'ai commencé, un peu comme Jean Seb Gallois, comme je travaille au STAPS à Metz, je n'ai pas vraiment le temps, enfin ... donc c'est sur l'histoire des entraîneurs depuis 1890, des entraîneurs pros en France.

JM : Ah oui !

LG : Enfin depuis 32 en fait, le professionnalisme mais aussi ce qu'il y a eu avant...

JM : Ah ça, c'est bien ça !

LG : Oui, oui, oui. Eh donc, euh en fait bon, j'ai eu quelques interviews d'entraîneurs, bon, Jean Fernandez, et d'autres avant, en fait, vous, je ne vais pas vous demander votre passé d'entraîneur, à vous, puisqu'en décortiquant les *France Foot*, et en ayant suivi depuis gamin, euh, sans vous faire injure, je sais en gros, on connaît bien votre carrière et tout... Peut-être plus des questions sur l'UNECATEF, un peu sur comment vous avez perçu l'entraînement en vingt ans, si cela a évolué etc... Et puis sur le vécu des joueurs.

JM : Alors par contre, ce qu'il y a, puisqu'il y a des questions qui nécessitent, je dirais, une certaine réflexion, puisque l'évolution de l'entraînement, euh, je ne vais pas y répondre brutalement comme ça ....

LG : Oui.

JM : Il faut quand même que je ... cela mérite quand même de prendre un peu de temps pour y penser quoi, parce quand même, hein.

LG : Oui, oui bien sûr !

JM : Parce que autrement, je vais ou ne pas tout dire, ou pas mener la réflexion comme je peux le souhaiter, donc, euh, peut-être qu'il y a des questions qui nécessitent un peu de recul pour pouvoir mieux analyser la chose, quoi .

LG : Oui, pourquoi pas !

JM : Sur les réponses, sur le quotidien, c'est facile. Oui mais bon, l'évolution du football depuis 20 ans, bon euh, ça ...ou 15 ou 30 ans, c'est ....

LG : Non, non, mais je comprends ce que vous voulez dire, c'est ... bon, après on pourra voir si ... ce que cela nécessite en fait.

JM : Non, non, pas problème hein! Par contre, c'est une thèse que vous pensez proposer quand ?

LG : A priori, moi j'aurais souhaité en novembre, l'année prochaine, euh... parce que mon directeur, c'était Alfred Wahl mais il pourra plus encadrer euh, avec André Rauch, et lui m'a dit de, de soutenir avec Thierry Terret, donc celui qui était à la thèse de Jean Sébastien Gallois.

JM : Oui, oui.

LG : Et Thierry Terret, lui, risque de partir en Australie euh, au deuxième semestre, alors il souhaiterait que je soutienne en juin. Bon, moi j'ai déjà écrit 500 pages sur toute la période jusqu'en 73, jusque... à la charte... Il me reste donc la période actuelle, bon j'ai de la documentation, mais comme le football, enfin le rôle de l'entraîneur a tellement évolué entre les adjoints, la gestion des joueurs...j'ai beaucoup de choses à écrire en fait.

JM : Oui, oui, parce qu'en plus, ça c'est intéressant par rapport à l'UNECATEF, et un petit peu l'historique de la profession et l'évolution, c'est quelque chose qu'on peut, je dirais essayer de vous aider pour euh .....

LG : Tout à fait !

JM : Si vous avez besoin de documents, des choses particulières, il n'y a pas de problème hein !

LG : Oui, oui, tout à fait ! Enfin... effectivement, sur les chiffres, ne serait ce que les statistiques, d'adhérents à l'UNECATEF, bon je suis un peu ce qu'il y a sur le site, euh ...

JM : Oui, qui n'est pas très performant !

LG : Non, mais il a le mérite d'exister en tout cas, on sait ce que c'est les "10 mois pour l'emploi", des choses comme ça .....

JM : Ben, il ne va pas rester grand-chose à dire alors !

LG : (*rires*). Ben, disons que, comme je suis dans le milieu du football, quand j'ai des entretiens, j'ai un petit peu de ... disons que c'est peu modeste à dire, mais disons que j'ai un peu le mérite d'être du milieu et de connaître un peu le problème ....

JM : Le domaine !

LG : Oui, le domaine, voilà ! Comme j'interviens aussi une fois par semaine sur les 14<sup>2899</sup> depuis quelques années là □

JM : Oui ? Ben, ça je ne le savais pas ! Comme l'organigramme je l'ai ....

LG : Non, non ! Je n'apparais pas en fait parce que ...

---

<sup>2899</sup> Il s'agit de l'équipe de préformation des moins de 14 ans fédéraux du F.C. Metz.

JM : C'est fausse licence ?

LG : Non, il y a cinq ans, j'ai commencé avec Pjanic et Bourgeois, la première génération... et euh. En fait, comme je suis à la fac de sport, euh, Denis Schaeffer m'avait demandé d'intervenir sur la coordination motrice, euh, et le travail d'appuis une fois par semaine, et puis euh ben, après j'ai poursuivi avec Sébastien Muet, etc... Donc une fois par semaine, j'interviens, puis je viens suivre quelques matches.

JM : Ah oui d'accord, c'est bien !

LG : Donc je ne suis pas permanent au club, mais je, je

JM : Oui, oui acteur !

LG : Oui, je suis quand même acteur dans le club, quoi !

JM : C'est bien !

LG : Donc, si on peut démarrer par les circonstances de votre prise de fonction euh, en tant que Président de l'UNECATEF, euh... c'est Président ou Directeur?

JM : Président !

LG : Président!

JM : Euh, président, puisque le directeur est salarié.

LG : Ah, oui, c'est Pierre Repellini ?

JM : Oui ! Disons qu'on a deux directeurs, on a une petite structure, mais on a créé deux directeurs, en tous cas deux responsables, il y en a un qui est responsable de l'UNECATEF, c'est Pierre Repellini, et l'autre responsable de Cadres Foot. Cadres Foot, c'est une, je dirais une sorte d'entreprise qui a été créée, donc euh, Thibaut Dagorne en est le responsable ou le directeur, euh qui a à la fois une fonction par rapport à "10 mois vers l'emploi", donc là je ne

rentre pas dedans, puisque vous voyez ce que c'est, et également d'essayer de créer une formation continue pour les entraîneurs, euh, en activité, donc ceux qui ne sont pas stagiaires...

LG : D'accord !

JM : Donc dans le cadre de leur propre club avec un certain nombre de modules qu'on peut leur présenter. De la même manière, Cadres Foot, c'est également, je dirais, une structure juridique qui nous permet, je dirais, euh, si...bon un exemple, on a eu des ... l'Algérie nous a sollicités il y a deux ans pour avoir des entraîneurs ponctuellement... avec l'Etat français qui subventionnait un petit peu, et en même temps l'état algérien. Donc ça fait que, bon, on a trouvé les entraîneurs, on a reçu les subventions et les aides, et ensuite on les a payés. Donc il faut qu'il y ait à ce moment là une organisation économique qui l'autorise, avec la TVA et toutes les conséquences, quoi. Donc en fait, il y a à la fois l'UNECATEF est Pierre Repellini, directeur, et puis Cadres Foot, Thibaut Dagorne. Et une secrétaire qui fait le lien entre eux.

LG : Bon, je suppose que avant votre prise de fonction vous avez été adhérent permanent ...

JM : Mais moi, j'ai toujours été syndicaliste ! Quand je suis devenu joueur, j'ai, je me suis syndiqué, quand j'ai signé mon contrat professionnel, je me suis syndiqué à UNFP, et quand j'ai terminé j'étais vice-président de l'UNFP. Donc quand j'ai basculé dans le monde des entraîneurs, en 84, donc de la même manière, j'ai adhéré à ce moment là au syndicat, qui était donc celui-ci, qui était créé depuis une dizaine d'années, je pense qu'il a été créé au début des années 70.

LG : Cela fait trente ans, oui...

JM : Euh, 77 !

LG : 77 !

JM : 77 ! Parce qu'il a eu 30 ans l'année dernière. 77 ! Donc en 84, j'ai adhéré et donc voilà, donc j'ai suivi, euh...alors évidemment, la différence entre l'UNECATEF de l'époque et l'UNECATEF d'aujourd'hui, c'est qu'à partir de 2001, quand euh, Guy Roux a été bouté

dehors, euh, on a, notre organisation a changé, c'est à dire que ce que je connaissais, euh, c'était une soixantaine d'entraîneurs qui correspondaient juste aux entraîneurs professionnels de première et deuxième division, soixante c'était le maximum qu'on pouvait avoir, avec euh, on ne pouvait même pas parler de l'assemblée générale, le jour où la DTN...puisque la DTN rassemblait avant tous les entraîneurs pro une fois par an, sous forme de recyclage, ça s'est perdu ces dernières années avec Aimé Jacquet, Gérard Houllier a décidé de le recréer. Et donc à travers ce recyclage, la DTN nous autorisait ou autorisait Guy Roux et Boulogne, puisque Boulogne avait ce lien avec tout le monde, à intervenir en fin de réunion. Et donc la présentation de l'UNECATEF et des activités étaient faite à ce moment là. A partir de 2001, ça a changé, parce que on a souhaité étendre au monde amateur, c'est à dire tous ceux qui sont, euh, salariés d'un club et dont l'activité principale est la football, je parle d'activité principale au niveau salaire, c'est à dire quelqu'un qui gagne à peu près, au moins le SMIC, donc voilà, il fallait bien prendre une référence, donc on a estimé que le SMIC était au moins, donc il y en a qui ont le SMIC et qui se font aider un petit peu par une aide municipale... on n'entre pas dans le détail !

LG : Oui, oui, d'accord.

JM : Donc, on a changé un petit peu pour l'orientation donc à ce moment là en 2001. Et donc en 2001, pour en revenir à mon intervention, c'est qu'en 2001, quand Guy Roux est parti, effectivement on a créé un nouveau comité, à ce moment là ils m'ont demandé,euh,si j'acceptais d'être président, quoi ...

LG : Eh, euh, justement, j'allais venir à la ... par rapport à l'ancienne équipe, euh, comment ça s'est passé ce, ce ... j'ai quelques coupures de presse mais je n'ai pas étudié, donc je suppose qu'on reprocherait à Guy Roux de ne pas ouvrir, peut-être d'être un petit peu trop, euh.....

JM : C'était un fonctionnement qui était ...

LG : Routinier, peut-être...

JM : A la fois routinier et qui n'était plus adapté à l'évolution du métier d'entraîneur. C'est à dire que bon, euh, le ...Bon, il y a deux choses : il y a un certain nombre de critiques ou de reproches qu'on peut formuler à mon encontre au niveau de l'UNECATEF aujourd'hui, qui existeront toujours, hein ça c'est .... Et puis il y a, le comportement de Guy Roux. Et le

comportement de Guy Roux avait froissé la DTN sur un certain nombre de points. Euh, bon, parce que effectivement, c'était à l'époque un peu un pouvoir parallèle, euh; bon, et sur un certain nombre de domaines, que ce soient les rassemblements de jeunes que ce soit...bon la DTN par exemple faisait des rassemblements de jeunes, et dans ces rassemblements de jeunes, elle avait interdit à ce que les recruteurs puissent venir, pour éviter d'effectivement les recruteurs de tous les pays et de France viennent, et pour éviter que les jeunes joueurs soient déjà pillés...que la France soit déjà pillée. Donc il y avait quelque chose de cohérent et lui, effectivement, était opposé à ce domaine là. Et puis il y a eu d'autres en ce qui concerne les sélections, les équipes de jeunes, la manière dont ... à quel moment les joueurs étaient convoqués... enfin, il y avait des problèmes....personnels DTN /Guy Roux...

LG : D'accord !

JM : Ca fait qu'il y a eu à un moment donné, euh...un mouvement à la DTN pour dire : "Assez !" et c'est un peu Raymond Domenech qui en a pris, qui en a assumé la paternité, quoi ! Et on en est arrivé à un moment donné à un point où, dans le ...., pour expliquer les circonstances hein, dans le ...stage d'entraînement qui a précédé notre assemblée générale qui avait été, euh, dont le responsable avait été Raymond, il a fait, euh, la chasse aux adhésions, mais également la chasse aux mandats, pour pouvoir le jour de l'Assemblée générale, voter quoi . Voilà ! Donc il y a eu un mouvement un peu ... anti Guy Roux, plus qu'anti UNECATEF, dans la mesure où c'était une organisation un peu trop individualiste, c'es à dire que bon, voilà, c'était réduit, réducteur, euh, par exemple quand on était viré, il prenait le téléphone, il appelait, il disait "voilà, je te donne le numéro de l'avocat" et donc pour un entraîneur pro, qui à la limite a un peu de moyens, et puis qui connaît le système, ça va . Mais un entraîneur qui est démuné, qui du jour au lendemain se retrouve viré et tout, s'il n'a pas une sorte de conseil, un suivi, parce qu'on est un dérouté, euh, surtout la première fois, quoi !

LG : Oui, oui, tout à fait !

JM : Donc, c'était un peu ça. C'était un peu "je survole, sans aller au fond des choses" Mais bon, je ne veux pas noircir le tableau ....

LG : Non, non, bien sûr ! Mais bon, il y avait une chose qui m'avait, euh, pas choqué mais euh... est ce que Boulogne intervenait, parce que, quand je l'ai interviewé dans son bureau en 99, je sais qu'il intervenait dans l'Amicale encore, mais est-ce qu'il ....

JM : Oui, alors, tout le paradoxe c'est que, quand l'UNECATEF s'est créée, la relation avec l'Amicale était extrêmement proche, puisque euh, Georges Boulogne était à la fois secrétaire général de l'UNECATEF, euh, et également secrétaire général de l'Amicale et également représentant du, des éducateurs au Conseil Fédéral. Donc effectivement, il faisait un peu les liens entre les deux organismes. Euh, au fil des années, et surtout à partir de 2001, les choses se sont bien différenciées, c'est à dire que d'un côté il y avait l'Amicale, en plus le décès de Georges Boulogne....

LG : Forcément !

JM : □ y a contribué, l'Amicale d'un côté et l'UNECATEF de l'autre. Voilà. Avec je dirais des orientations un peu différentes, même si depuis deux ans ils sont revenus un peu, on pourra en parler tout à l'heure, par rapport à l'évolution...c'est à dire que l'Amicale ne s'occupait que du monde amateur, mais vraiment que du monde amateur, et ne faisait pas beaucoup, au niveau je dirais commissions paritaires, au niveau relations avec les employeurs, ils n'étaient même pas trop concernés.

LG : D'accord.

JM : Et ils se sont rendus compte, là je vais un peu plus loin, ils se sont rendus compte que depuis quelques années, comme nous, on s'est occupé des amateurs, donc euh, Thibaut Dagonne effectivement, est allé dans tous les domaines qui concernent un petit peu le, le .... les éducateurs dans le monde amateur, leurs relations avec les clubs, leurs relations professionnelles etc, et ils se sont rendus compte que , ils n'avaient plus de pouvoir, et surtout qu'ils ne participaient pas aux commissions paritaires, d'où création d'un syndicat il y a deux ans qui s'appelle le GEF, pour essayer effectivement, de pouvoir participer, et... parce qu'en plus on a créé une commission paritaire amateurs, avant qu'il n'y avait que la commission paritaire professionnelle, on a créé à la demande, aussi des présidents de clubs amateurs, qui voulaient aussi influencer et pouvoir jouer un rôle, parce que la Fédération impose sa manière

de fonctionner et eux dans un certain nombre de domaines, ils n'étaient pas d'accord, donc ils ont créé aussi une sorte de syndicat, je ne parle pas des pros, hein, je parle des amateurs...

LG : Oui, oui, les amateurs.

JM : Qui s'appelle l'U2, G2, U2, comment ça s'appelle... il faudrait que je ... vous ne connaissez pas ?

LG : Non, je ne connais pas.

JM : Ah, c'est important de le savoir, hein ! Donc nous on a travaillé le monde amateur en relation avec les, les clubs. Et là, l'Amicale s'est dit : "Mais, attends, nous on ne sert à plus rien ..." Et sur un certain nombre de domaines ils ont pris du retard, et il y a quelques dirigeants qui ont voulu créer ce syndicat pour un peu plus exister quoi. J'ai été vite ...

LG : Oui, oui, mais ...

JM : Mais ce sera bien de, de savoir ce qu'est cet organisme des clubs employeurs parce que c'est important. Ça a permis une évolution énorme, et ça a permis surtout à la Fédération française, de prendre conscience aujourd'hui, à la fois que la Charte du football professionnel, mais également la relation entre employeurs et employés n'était plus adaptée, était obsolète, et qu'il fallait qu'ils se mettent et qu'ils commencent à reprendre les règlements, statut des éducateurs et tout qui est complètement dépassé...

LG : Oui, tout à fait, oui. D'accord. Par rapport au, euh, enfin, je vais changer de question parce que vous me faites penser à quelque chose, je ne suis pas très au fait sur les catégories socio-professionnelles. L'entraîneur, est ce que il est assimilé à un cadre supérieur, est ce que...quand il fait sa déclaration par exemple, quand il remplit des papiers, est ce que, euh, il se dit cadre supérieur, ou est-ce que ... alors ... L'entraîneur pro, je parle Ligue 1, Ligue 2

JM : Le...le statut, euh, on ne parle pas de diplôme, là ?

LG : Non, non, non !

JM : On parle du statut. Le statut, en général, on est d'abord salarié, et ensuite le club octroie ou pas, je dirais la fonction de cadre à certains de ses entraîneurs. En général, l'entraîneur principal a le statut de cadre. Après, c'est un choix de club. Ici, par exemple, euh, euh, l'entraîneur principal l'était, et les adjoints ne l'étaient pas. Bon moi j'ai demandé, lorsque je suis revenu il y a quatre ans, à ce que Michel Ettorre, par exemple, ait le statut de cadre. C'est un choix, euh, de l'employeur. Philosophiquement, c'est une bonne question parce que lundi on en a discuté en Comité directeur ici, parce que par exemple, le kiné, qui est là depuis quinze ans, a demandé le statut cadre. Donc, c'est un problème auquel ils vont devoir répondre, réfléchir et répondre, mais au niveau des entraîneurs, c'est donc l'entraîneur qui arrive qui dit "voilà, je vais signer mon contrat, vous me mettez statut cadre" , et en général, quand on va chercher un entraîneur principal, on ne refuse pas parce qu'en fait ça, ce n'est pas l'essentiel des conditions, hein, mais en général, l'entraîneur du centre, parfois aussi, a le statut cadre.

LG : D'accord.

JM : Parce qu'il est même, normalement, de par ses responsabilités, à diriger la structure technique du centre de formation, donc à la fois les joueurs mais également les autres entraîneurs.

LG : Mmm, mmm, d'accord.

JM : Mais, oui, au niveau impôts, ça n'a pas beaucoup d'importance. Parce que en fait, on ne marque quel est le son

LG : Oui, moi c'est ma femme qui rentre les déclarations, donc, euh....

JM : Vous verrez qu'en fait, on ne connaît pas son métier !

LG : C'est ailleurs, dans d'autres circonstances que l'on remplit ça pour des enquêtes ou... Euh, je reviens un petit peu à l'UNECATEF ! Quel est le budget dont vous disposez pour mener à bien vos actions concrètes ? Est ce c'est uniquement les adhésions ou est ce qu'il y a des subventions, euh ...

JM : Alors, justement, c'est une bonne chose, c'est une des choses qui a amené Guy Roux à ... à sauter, c'est que, euh, la situation en 2001 était la suivante : les joueurs, depuis bien longtemps, depuis plus de 25 ans, ont signé un contrat, avec la Ligue nationale et avec la Fédération française, le contrat qu'ils ont signé, je parle de l'UNFP pour voir la différence avec nous, hein ! L'UNFP, il sont à la fois signé un contrat avec la Ligue, avec un pourcentage sur les droits télévisés. Ça fait que chaque fois que les droits télévisés augmentaient, chaque fois la somme qui leur était due augmentait. Et parallèlement avec la Fédération, ils avaient il y a vingt cinq ans, du temps de Sastre, trouvé un arrangement pour dire "voilà, il nous faut faire un match amical tous les ans, pour euh, parce que voilà, vous utilisez les joueurs, etc, tout au long de l'année", et la Fédération a réglé le problème en disant "je vous donne une subvention, et on ne fait pas de match amical, je dirais l'UNFP, etc ". Donc les ressources de l'UNFP, c'est à la fois un pourcentage sur les droits télévisés, et vous voyez ce que cela peut représenter, 600 millions aujourd'hui, et une subvention. Et nous, à côté de ça, on avait une aide qui était faite par, euh, je dirais, la Ligue, relativement modeste, et euh, Guy Roux qui était bien pote avec Darmon, essayait une fois par an, qu'il nous paie un repas de fin de saison, mais qui touchait uniquement l'entraîneur principal de 1ère division, ce que je trouvais toujours, euh, très injuste, par rapport aux adjoints et par rapport aux entraîneurs de 2ème division.

LG : Tout à fait !

JM : Donc, euh, nous ce que nous avons demandé, alors dans un premier temps, on s'est interrogé pour dire " est-ce que effectivement, on demande aussi un pourcentage, puisque nous sommes des acteurs, aussi au niveau des droits télévisés, la télévision, on participe ". Evidemment les clubs étaient extrêmement réticents puisque déjà ils voudraient, euh, supprimer, mais ça fait dix ans qu'ils essaient de la faire, le pourcentage, ou réduire le pourcentage qu'ils donnent aux joueurs, et donc on avait deux solutions : ou on allait devant les tribunaux pour dire voilà, on est un acteur , on voudrait un pourcentage sur cinq-six ans peut-être, et ou on trouvait une solution avec la Ligue et l'UCPF pour qu'ils nous fassent, qu'ils nous versent une somme sous une forme de contrat. Alors on a signé un contrat à partir de 2002, qui était un contrat qui correspond à la date des droits télévisés et sur lequel effectivement, pendant la durée des droits télévisés, on touche une somme qui est fixée à l'avance. La somme, euh, doit être de l'ordre de, euh, 400, 450 000 euros

LG : Et donc en fait, ça, ça a vous sert à justement mener ces actions concrètes ?

JM : Voilà ! Euh, 10 mois pour l'emploi, Cadre Foot . Bien, ça nous sert déjà à payer nos trois euh, les trois permanents, ensuite, euh, de payer l'organisation et . l'Assemblée générale où l'on fait venir normalement tous les adhérents, mais ils viennent pas tous, il y en a à peu près, sur 430, il y en a à peu près 130,140 qui viennent, et c'est le cas de nombreuses assemblées générales, de toute façon, et ensuite de payer effectivement tous ces manifestations où qu'on organise pour les . Pour les chômeurs, parce que c'est aussi une des parce que en discutant, quand, quand, euh, à partir des années 95-98, le nombre des chômeurs a augmenté, le nombre d'entraîneurs a augmenté. Donc effectivement, les gars sont au chômage, ils disaient " Ben, l'UNECATEF, elle ne s'occupe pas de nous ! Forcément ! On ne trouve pas de boulot ce qui est quand même plus difficile, on ne s'occupe pas de nous". Donc, voilà, on a été obligé d'amener une réflexion pour voir comment on pouvait faire pour euh, pour les aider, ou directement, par cette session, ou indirectement, en leur donnant, leur proposant un certain nombre de formation individuelles. Mais la difficulté de la formation individuelle, pour dire que la législation est mal faite, c'est que quand on est salarié, on peut profiter des organismes style AGEFOS et autres, mais lorsqu'on est chômeur, on n'a droit à aucune aide.

LG : D'accord !

JM : Oui, c'est un paradoxe. Alors donc le chômeur, il ne peut plus s'appuyer sur les organismes, il est parfois, certains en fin de droit, ou bon, donc il est démuné à ce moment là. Et je ne parle pas de ceux qui sont dans le monde amateur, qui n'ont pas les salaires du monde professionnel, quoi.

LG : Tout à fait !...ben, je regardais sur le site, justement, c'était un je ne sais plus son nom, quelqu'un qui a pris l'entraînement des gardiens de la prépa, non de la formation à Monaco, euh, qui disait que, euh, ce qui lui semblait important, c'était le suivi régulier, pendant qu'il était au chômage. C'est-à-dire qu'on prenait de ses nouvelles régulièrement, et que, il se sentait suivi, quoi. Ce n'est plus le téléphone, à l'ancienne de Guy Roux, qui disait, " bon, tu as vu l'avocat " comme vous venez de le dire . Mais, mais, mais le gros problème, le gros problème, c'est que , euh, l'entraîneur en place, c'est-à-dire 80 à 85 % des entraîneurs en place, quand ils sont en place, ils sont, je ne veux pas dire indifférents, mais ils

sont un peu égoïstes. C'est-à-dire, ils ont leur boulot, ils ont leur passion, ils ont leur métier qui les prend énormément, et à ce moment là, les autres y pensent moins. Il suffit de voir, je dirais, quand on demande à des participants, etc, c'est, c'est ils n'y pensent pas !!! Ils sont dans leur, dans leur, dans leur trip, comme on dit ! Et quand ils se retrouvent au chômage, à ce moment là ils prennent conscience parce qu'ils ont eu une activité tellement prenante, le métier d'entraîneur, ils retrouvent tellement démunis, que là, ils traversent une période, et là, ils sont en demande de relation, de relationnel, d'aide de support, de suivi .. Et qu'on ne peut toujours de leur donner, parce que d'abord on n'est que 3 permanents, et puis que quelque part, euh, le gars, la première chose c'est " trouvez moi du boulot " ben, eh, si vous ne me trouvez pas de boulot , vous êtes nuls, pourquoi lui il a du boulot et pas moi, donc il y a quelque chose qui s'est fait lui, euh, il doit connaître Pierre, Paul, Jacques, et c'est pas normal, euh voilà, il y a une force de , d'amertume, de frustration, d'aigreur qui parfois arrive, qui n'est pas facile à contrôler non plus, quoi ! Parce qu'ils passent d'un stade où d'un coup, on a l'impression qu'ils sont seuls à être chômeurs □ voilà □ .

LG : Tout à fait □

JM : Donc, il faut que nous on puisse les aider, un peu ; dans cette période un peu délicate. Bon, ça va mieux pour ceux qui l'on déjà été. Mais celui qui le découvre, euh, bon, c'est plus difficile. Bon, après, on trouve un peu des, comment je dirais, □ . des moyens d'utiliser son temps, de passer son temps, de se rendre utile, de trouver des fonctions et c'est un peu à ça qu'on s'est consacré depuis 2001, quoi.

LG : D'accord ! Euh, hors entretien je vous demanderai peut-être, justement pour me fournir des chiffres sur l'UNECATEF et out ça, ç'aira plus vite, euh, par contre, est-ce qu'il y a des perspectives, parce que j'ai interviewé Thibaut Dagorne, mais il y a longtemps, tout au début parce que je travaillais dans les archives, à la fédé □ ..

JM : Moi, le chiffre de 450, vous le mettez ou vous ne le mettez pas, bon si vous ne le mettez pas, c'est □

LG : Non, mais en gros, quoi □

JM : Oui, oui □

LG : Non, tout à fait, moi ça m'intéresse de savoir qu'il y a des gens qui n'officiant pas en Ligue 1 ; en Ligue 2, et qui sont, euh, dans le monde amateur, de bon niveau on va dire. Non, non, c'est bien .euh, est ce qu'il y a des perspectives. A l'époque, alors peut-être que je me trompe, il me semblait qu'il m'avait parlé d'une perspective de création d'un syndicat européen.

JM : Oui, ça c'est son dada !

LG : (*Rires*). Ah bon !

JM : Oui, ça c'est son dada. On vient déjà de créer un syndicat français des sports professionnels, qui s'appelle FEP, qui existe depuis maintenant 10 mois, on a une réunion demain, d'ailleurs pour euh, nommer un président, ce syndicat regroupe environ 800 entraîneurs, il concerne le basket, le rugby, le foot et le hand.

LG : Les 4 plus grands sports, on va dire.

JM : Bon, disons ceux qui au niveau syndical sont tous mobilisés aujourd'hui. On va essayer d'y ajouter le volley, et tous ceux qui parce qu'en fait, c'est surtout ça. C'est plutôt ça, ce n'est pas les 4 sports les plus importants, c'est ceux qui sont en avance, parce que les entraîneurs et les joueurs sont devenus professionnels et forcément quand on dit professionnel, il y a la relation avec l'employeur, euh, bon, donc c'est ça. Et, euh, bon ça, c'est la première chose, création. Maintenant, le syndicat européen, bon, c'est vrai que on y réfléchit depuis au moins deux ans mais quand, euh, on doit faire des choix, parce qu'on ne peut pas, euh, s'engager sur tous les domaines, les chois les plus importants, aujourd'hui, ils concernent surtout trouver du boulot aux entraîneurs pro. On a créé une commission qui s'appelle " Foot Expat" pour justement, sur laquelle on essaie à l'étranger de pouvoir ouvrir un certain nombre de domaines, d'avoir un réseau, pour pouvoir proposer aux entraîneurs des postes, je dirais dans tout le monde. Et on a demandé à la Fédération de nous aider, donc à la fois au niveau structure, marketing, et tout, parce que la Fédération a des gros sponsors, style Danone, par exemple, et également à la DTN, donc à Aimé Jacquet d'abord et ensuite à Gérard Houllier, de pouvoir nous appuyer, pas seulement nous donner s'ils ont une demande qui arrive, de dire " Ouais, une demande pour le Zimbabwe etc ." mais d'essayer un peu

d'apporter une contribution supplémentaire comme ça se fait dans certains pays notamment en Allemagne, où certains ministères aident, c'est-à-dire qu'ils prennent en charge, c'est-à-dire qu'ils mettent un entraîneur au Togo, et c'est ou l'équipementier Puma, ou eux qui prennent en charge 200 ou 40 %. Alors évidemment, les Africains, quand ils voient ça, il sont plutôt tendance à prendre de lui qui va venir avec la moitié de son salaire, que le Français, quoi !

LG : Forcément !

JM : Et donc voilà, c'est les conditions Foot-Expat. Alors le syndicat européen, oui, mais comme dans peu de pays, les syndicats d'entraîneurs existent, il n'y a pas beaucoup de pays où ça existe, donc pour en trouver un, un interlocuteur, pour pouvoir se rencontrer et discuter, c'est pas simple. Alors on va peut-être essayer de faire autrement, c'est de passer par Platini et avec l'UEFA pour essayer de voir comment peut-être à son initiative, c'est lui qui pourrait regrouper ou essayer de nous aider à retrouver, effectivement un peu les représentants, alors soit individuels s'il n'y a déjà pas de syndicat, soit s'il y en a déjà des syndicats, qu'ils nous rassemble, pour qu'à la limite, on organise une réunion collective. Parce qu'autrement, ça oblige à aller voir en Belgique, à aller voir en Italie, à aller voir en Espagne, . Qui va le faire ? Moi, je ne peux pas non, non, ici, ils vont me dire " Attends, tu choisis quoi ! " Et puis se parler, ils sont deux, et puis il faut être bilingue, et puis il y a d'autres problèmes qui rentrent en ligne de compte. Donc le syndicat européen, pour l'instant c'est bien,, mais c'est un petit peu entre parenthèses.

LG : D'accord ! Bon par contre, c'est vrai que c'est intéressant. Je en savais pas qu'il y avait une Denis m'en avait parlé, peut-être il y quelques temps, d'une perspective de syndicat commun à différents sports. Je suppose que les autres pays vont peut-être, euh, essayer de profiter de l'expertise du football, parce que à priori, c'est quand même, euh, euh

JM : Ben, le rugby est bien organisé

LG : Oui, c'est vrai depuis quelques années. Le handball c'est plus récent déjà .

JM : Le handball c'est plus récent !

LG : Mais, bon, je ne savais pas que .

JM : On a déjà pris, j'ai demandé audience, à comment, on a reçu enfin, les conseillers de Laporte nous ont reçus, et on recommence, parce qu'il y a un rapport Berche, Berche ..

LG : Bertsch !

JM : Voilà sur lequel ils sont en train de, voilà ! Lequel pose c'est au niveau des diplômes, de la formation etc, etc, entre autres hein, ..

LG : Oui, oui !

JM : Donc c'est un peu là-dessus, on a des points de vue un peu différents, quoi . Mais là, je ne suis pas habilité à répondre, parce que je n'ai pas je ne peux pas

LG : On ne peut maîtriser tout. D'accord, les dossiers ..

JM : Ben, c'est Thibaut et sa collègue !

LG : Oui, oui !

JM : Qui tient le milieu au courant, quoi ?

LG : Il est plus juriste, Thibaut, non ?

JM : Oui, oui il a une formation de juriste quoi !

LG : Euh . par rapport au, est-ce qu'il y a d'autres perspectives, enfin le principal de toute façon, c'est le suivi et la la enfin pas la reconversion, mais recaser les entraîneurs, euh .

JM : Ben, il y a, il y a, trouver ou essayer d'ouvrir des postes aux entraîneurs qui sont au chômage, ensuite c'est la formation continue de ceux qui sont au chômage ou dans des clubs, qui veulent euh, que ce soit du coach média-training, que ce soit toutes sortes de choses qu'ils peuvent avoir besoin, cours d'anglais, puisqu'on a des cours d'anglais maintenant

adaptés au terrain enfin un certain nombre de formations continues. En suite, il y a l'aspect purement juridique que l'on fait depuis tout le temps avec Reiss<sup>2900</sup>, comment on arrive dans un club faire son contrat au mieux possible, il y a donc, après domaine qui est plus important, c'est donc l'évolution du métier d'entraîneur, et en particulier la réforme des diplômes, quel va être le rôle d'un syndicat, bon, qu'est-ce qu'on va vous demander, comment on va le faire, il y a effectivement les relations avec la Ligue et la fédération concernant les statuts des éducateurs de l'éducateur, parce que les statuts de l'éducateur donc effectivement est amené à évoluer euh, et donc il faut qu'on soit partie prenante dans la discussion, et là, ça paraît extrêmement nécessaire de l'être. D'y être, et puis bon, "Foot-Expat", je rapproche aux entraîneurs, et puis après, il y a, il y a, je dirais la considération, là on touche plus le métier d'entraîneur professionnel, comment peut-on, par rapport aux médias et ça c'est un problème que l'on a, comment peut-on se défendre par rapport aux médias, mieux se défendre par rapport aux médias. Et, et, ça, c'est pas facile, parce que, on moi j'ai bien vu Larqué la dernière fois, là, .

LG : Ah, oui, j'ai lu récemment, oui !

JM : Quand il a allumé Sonor, ensuite, euh, bon ils m'ont demandé d'intervenir à RMC, euh bon, quand on est au téléphone et puis ils coupent la parole, il faut être plus, euh. ça devient la cacophonie, donc il y a la réunion de spécialistes le lundi ; où il n'y a que Guy Roux, il y M6 avec, euh, comment il s'appelle, Ménes.

LG : Ménes !

JM : Il y a lui, il y avait l'émission de Saccomano avant qu'il . Donc on n'a pas trop les moyens d'être invités et de venir défendre, et donc là c'est un problème pour nous, parce que quelque part, je dirais qu'à la limite parfois, on a l'impression que le syndicat c'est uniquement, bon, qu'on est là pour défendre l'entraîneur, pour lui faire payer ses indemnités et tout ? Et c'est très réducteur, et il faut donner une autre dimension au syndicat. Voilà, on est aussi partie prenante dans l'évolution du métier, et on veut aussi être un acteur des décisions qui vont être prises et ça, ça n'intéresse pas trop les médias, quoi. Ça ne fait pas de vagues on l'a bien vu avec Domenech, quoi.

---

<sup>2900</sup> Maître Guy Reiss est l'avocat de l'UNECATEF.

LG : Oui, tout à fait □

JM : Il vaut mieux faire la Génération 98 !

LG : C'est évident !

JM : Euh, mais pour le □ simplement, c'est un détail, pour le □ . C'est RMC qui vous a contacté ?

JM : Oui, suite à cette affaire, j'ai réagi dans la presse écrite et RMC a téléphoné à l'UNECATEF pour demander à ce qu'il y ait un intervenant. Donc, euh, je suis intervenu il y a 4 jours, 5 jours, de 16 heures à 16 heures et Larqué était là.

LG : D'accord !

JM : Mais, bon, euh, je dirais, c'est sûr que quand on est présent, à un endroit, c'est plus facile □

LG : Bien sûr !

JM : Mais je veux dire, moi ça ne me dérange pas, si je pouvais participer à plusieurs émissions comme ça, ou radiophoniques, ça me conviendrait bien □ .mais, je ne peux pas, enfin, je ne peux pas pleurer □ .

LG : Non, non bien sûr !

JM : Et puis même *l'Equipe*, parfois, *l'Equipe*, on fait passer des communiqués, euh, ils ne les font pas passer, quoi !

LG : D'accord !

JM : Le rédacteur dit non, euh, et le journaliste dit " je ne peux rien faire !" j'ai passé le communiqué, mais voilà ! Il ne va pas dire " le rédacteur est un con !" mais il montre une certaine capacité quant à la capacité, la possibilité à faire.....

LG : D'accord ! Euh, comme c'est passionnant, on déborde un peu le temps.... est-ce que ... bon, on va en venir un petit peu à la formation, oui, j'ai 2-3 questions générales sur le métier d'entraîneur, parce que quand même, vous êtes encore dans le ....

JM : J'espère l'être encore !

LG : Ben, je l'espère, enfin... il y a beaucoup de monde qui l'espère aussi... mais par rapport à ... alors c'est des questions qu'on avait évoqué lors de la thèse de Jean-Sébastien Gallois, puisqu'il y a beaucoup de réponses... enfin beaucoup, je suis peut-être prétentieux de dire ça, mais certaines réponses, par contre on avait évoqué le, le fait ... est-ce qu'un entraîneur peut vraiment avoir une vie de famille ? Quelqu'un qui est en poste dans un club, euh .....

JM : Ben, je pense que....c'est très difficile, euh, ce que doit être capable de faire un entraîneur, c'est qu'il doit s'accorder, dans je dirais, on va prendre d'abord la saison globale et après on va un peu réduire la coupure, il doit s'accorder des périodes complètement de coupure. Euh, alors, la période de coupure, ça peut-être effectivement dans l'année, euh, deux fois par semaine, parce que c'est très difficile de prendre des vacances quand on est entraîneur. Je vous dirai après pourquoi c'est très difficile. Euh, donc, mais il faut qu'il soit capable de se, de se faire une coupure, d'une semaine ou deux, peut-être au mois de juin, d'une semaine peut-être à Noël, maintenant, et puis surtout dans la semaine, de couper au moins un jour. Complètement ! Alors, c'est en fonction un peu du planning, et des matches, mais il faut qu'il y ait un jour où il s'évade complètement. Parce qu'autrement on est bouffé, et après on n'arrive plus à, à faire la part des choses. Parce que en général, il faut savoir qu'un entraîneur, c'est quelqu'un qui a été joueur avant ... en tout cas joueur de haut niveau, c'est rare que ce ne soit pas un joueur de haut niveau. Donc il n'a déjà pas eu de vie de famille, dans la mesure où, normalement, le week-end, on est pris, donc on ne peut pas sortir avec la famille et les enfants, et au mois de juin, on reprend l'entraînement quand les gosses commencent à être en vacances. Donc la vie de famille, sortir, partir avec ses enfants, profiter, ça n'existe pas. Donc, il devient entraîneur, et à ce moment là, il a encore plus de temps à consacrer, et ... les enfants grandissent, mais ça n'empêche qu'ils sont pas tous arrivés...; ils ne sont pas encore

majeurs parfois. Donc effectivement, c'est très très difficile, c'est très difficile, et si on n'arrive pas à se faire cette coupure pour s'évader et changer les idées, à un moment donné on est débordé, et on n'a plus le recul nécessaire pour pouvoir bien analyser les choses.

LG : Euh, est-ce que, alors je change complètement de sujet, c'est des questions un petit peu...euh... déconnectées les unes des autres, euh, ... est ce que, bon, vous m'avez dit tout à l'heure qu'il y a une meilleure protection dans les contrats, euh, que vous aidez, l'UNECATEF, à faire en sorte que les entraîneurs qui signent dans un club veillent à la bonne rédaction du contrat, est ce que c'était le cas dans les années 80, quand vous, vous avez signé vos contrats, euh, ou est-ce que c'était chacun qui se débrouillait un petit peu de son côté, euh...

JM : Ben, c'est, je dirais que malheureusement, c'est une question de, d'intérêt, pas d'intérêt pécunier, d'intérêt par rapport à son, son métier, et de curiosité. Quand un entraîneur, quand on devient entraîneur, si on est joueur, si on s'intéresse à son métier, on sait qu'à un moment donné, on va signer un contrat. Donc, euh, soit on lit un contrat, on s'en fout, soit on essaie de savoir ce qu'il y a dans le contrat, et ça on le retrouve dans sa vie de famille, dans sa vie de tous les jours. Euh, que ce soit un contrat avec la poste, avec le téléphone..... Alors donc là, l'entraîneur qui n'est pas curieux de nature et qui n'essaie pas de s'informer, qui ne pose pas les bonnes questions, il peut se faire rouler effectivement, il peut se faire rouler ! Et je prends le cas des entraîneurs des années 60, je prends le cas de Jacques Favre à l'époque, les clubs, les employeurs n'étaient pas très regardants sur les cotisations de retraite, et comme l'entraîneur de vérifiait pas, ça fait qu'il y a beaucoup d'entraîneurs qui n'ont jamais vérifié que le club ne payait pas les cotisations de retraite, on leur a dit : " mais attendez, votre employeur n'a jamais cotisé !" Ah bon ? Voilà ! Ça c'est une question d'information, et comment peut-on donner l'information, on ne peut la donner que si on a un organisme, ce n'est pas les clubs qui vont le faire, ce n'est pas la Fédé, ce n'est pas la Ligue, donc il faut que ce soit le syndicat , et je pense que la création du syndicat a répondu aussi à ça, c'est à dire par rapport à certains besoins, anticiper, et dans ce cas là, c'est d'anticiper, de prévoir et d'aider. Maintenant, l'entraîneur qui ne signe pas ou qui n'adhère pas au syndicat, c'est qu'il n'a pas besoin de nous, qu'il est capable de se démerder ! Celui qui adhère et qui ne se pose pas les bonne questions, c'est à nous de solliciter pour lui dire "Attends, est-ce que tu as bien rédigé ? », donc il faut communiquer, comment peut-on communiquer, parce qu'on ne va pas appeler 400 mecs au téléphone, il faut faire, soit sur internet maintenant, soit des petits livres, infos, journaux sur

lesquels on dit "voilà !" et on informe, alors, c'est ....le moyen pour essayer de faire prendre conscience aux entraîneurs que quand ils signent un contrat, c'est pas parce que le club qui était le plus beau, le plus joli, le plus gentil, c'est comme on se marie, quoi, c'est ça ! Quand on se marie, on ne pense pas à dire à sa femme "Attends, si on divorce, qu'est-ce qu'on fait du contrat mariage ? et le problème d'un entraîneur c'est le même, c'est que le président arrive, tape sur l'épaule, on est d'accord, "Ouais, OK, ben ton contrat, on le signe tout à l'heure, on le signe demain, ouais, ok !" la presse, photos, et quinze jours après, le contrat il n'est toujours pas signé, et après, on laisse filer, on laisse filer, style, je vais prendre, à ne pas noter....

*Joël Muller prend le cas d'un entraîneur adjoint de Ligue 1 qui a remplacé l'entraîneur principal en cours de saison, dans les années 2000. Au bout d'un an et demi, cet entraîneur est limogé à son tour en cours de saison. Mais lorsqu'il demande des indemnités de licenciement, le club lui fait remarquer qu'il n'a jamais signé de contrat en tant qu'entraîneur principal... Lorsque l'entraîneur attaque le club en justice, il n'obtient pas gains de cause et perd son procès, car il ne peut administrer la preuve de la rupture de contrat. Et Joël Muller rajoute : "Et en plus, c'est pas un con, ...!"*

C'est pour ça que les entraîneurs dans l'euphorie de la nomination, oublient parfois ce qui va se passer quelques mois ou quelques années plus tard.

LG : Ouais, ça c'est intéressant sur ce ... je pensais que c'était une question anodine mais en fait ...

JM : Maintenant, nous on dit : Vous signez votre .... " Et même eux, c'est que certains clubs sont dans, dans des situations financières, c'est moins le cas maintenant, dramatiques. Maintenant, il y a la DNCG qui contrôle. Mais avant, on savait et on pouvait dire aux entraîneurs : "Attention, voilà la situation du club, et voilà dans quoi vous vous engagez ! " . C'est comme dans n'importe quelle entreprise, euh, qui va mal, et que le gars se fait embaucher, et que 4 mois après on lui dit " Voilà, on est en dépôt de bilan, quoi !" Donc tout ça, c'est un peu un travail de fond, il faut du...; il faut des connaissances, il faut avoir de l'information, et c'est ce qui est nécessaire pour avoir la maximum de renseignements à donner, quoi !

LG : D'accord. Euh, est-ce que euh... il y a eu une explosion des salaires des joueurs dans les années 99, on va dire avant les années 2000, est-ce que pour les entraîneurs ça a .... bon je sais qu'il y a les minimum, les minima, L1, L2, ... Est-ce qu'il y a eu des salaires de certains

entraîneurs, dans les grands clubs évidemment, euh, on a suivi cette explosion du salaire des joueurs, en France ?

JM : Je pense qu'aujourd'hui, c'est pas encore le cas pour tous, mais un certain nombre d'entraîneurs ont effectivement des contrats qui sont des bons contrats, et qui correspondent aux contrats qui sont donnés aux joueurs, hein ! C'est pas, hein ....

LG : Oui, oui, d'accord !

JM : Il ne faut pas non plus ... parce que le problème, c'est toujours le même c'est que aujourd'hui, on voit les chiffres, 40, 50, 60, 100 000, à Lens, 8 à 9 joueurs à 100 000, bon, je n'ai pas les preuves sous les yeux mais je connais assez bien Lens pour savoir que c'est vrai, bon, donc je ne vois pas pourquoi l'entraîneur ne gagnerait pas autant que 10 joueurs de son effectif !

LG : Tout à fait !

JM : Euh, expliquez-moi, pourquoi... donc, un certain nombre de présidents l'ont bien compris, et puis un certain nombre... de toute façon, le problème c'est que quand on est souhaité par le club, à un moment donné, on peut imposer un peu ses souhaits, et en général, le club, il donne satisfaction, hein ! Y compris à Metz, l'année dernière, quand Francis a prolongé son contrat !

LG : Oui, bien sûr !

JM : Et puis six mois après, le club doit assumer les conséquences... donc, euh, les salaires des entraîneurs ont été aussi, je parle en 1ère, surtout en 1ère division, moins en 2ème division, parce que le, les clubs ont le choix, il y a une multitude d'entraîneurs sans boulot, et en 2ème division, comme l'aspect économique est quand même .... plus délicat, parce qu'il n'y a pas les perspectives des droits télévisés, euh, les clubs... l'aspect économique sur l'entraîneur, sur le salaire de l'entraîneur, est plus pris en compte qu'en 1ère division. Voilà.

LG : C'est à dire peut-être aussi, quand ils recrutent, ils vont peut-être recruter le moins, celui qui demande le moins, par rapport à ... à compétences égales peut-être....

JM : Oui. A compétences égales, à partir du moment où ils ont le choix, qu'il en reste 4 ou 5 dans la course, euh, c'est sûr que l'élément économique peut-être déterminant. Voilà !

LG : Euh, je vais venir maintenant sur l'entraînement...donc euh, ça par contre on peut différer... effectivement, c'étaient les évolutions des entraînements, puisque vous avez pris vos fonctions en 84 en tant que directeur du centre de formation, ou quelque chose comme ça je pense, hein.....

JM : Oui, oui.

LG : Et puis, rapidement, 88-89 les pros... Bon après il faut voir si vous, comme ça de but en blanc, euh, est-ce que ... alors, ma question elle est peut-être trop vaste parce que, est-ce que dans le domaine physique, technique, tactique ou aussi la gestion des joueurs, est-ce qu'il y avait autant d'argent avant, est-ce que... est-ce qu'il n'était pas plus facile de, de, de, ... est-ce qu'il y a une évolution des mentalités... alors je ne sais pas si ma question est bien posée, quoi. Il y a tellement d'aspects dans l'évolution ..... .

JM : La forme de l'entraînement : la forme de l'entraînement, la première chose déjà, c'est que en 20 ans, euh, bon, moi j'ai commencé en 89, il n'y avait pas de préparateur physique, l'entraîneur des gardiens c'était un, quelqu'un qui était boucher et qui donnait, euh, quelques heures de son temps le matin et puis qui travaillait l'après-midi, bon. Maintenant, il y a les équipes techniques complètes, des staffs techniques, avec un ou deux entraîneurs adjoint, un entraîneur physique, un entraîneur des gardiens. Ça veut dire que, la, la forme de l'entraînement, elle est bien, euh, je dirais organisée, en ce sens que c'est pas de l'entraînement qui fait, comme je faisais au début, l'échauffement, la partie physique, la partie technique, les corrections et tout et tout. Là, il y a, chacun dans la séance d'entraînement, a sa partie, dans laquelle il va pouvoir pendant 15, 20, 25 minutes intervenir. Donc, dans sa préparation, il sait qu'il a 20 ou 25 minutes et il n'a pas une heure et demie, plus la gestion du groupe au niveau discipline et tout. Donc ça c'est un élément clé qui permet à un entraîneur principal qui permet de pouvoir avoir du recul, et je dirais un regard, bon. La deuxième chose, c'est que l'effectif a augmenté. L'effectif a augmenté, avant on était 18, 18-20, maintenant la plupart des clubs ont entre 25 et 30 joueurs, euh, à peu près...bon, l'un dans l'autre, c'est à peu près ça. La forme de l'entraînement, euh, au niveau athlétique, il y a une adaptation qui peut se faire, il y a toujours

des propositions, mais quelque part, les grandes lignes demeurent, je dirais dans la préparation, la durée de la compétition etc... Je ne crois pas qu'il y ait une évolution majeure dans le domaine athlétique, dans le domaine athlétique il n'y a pas d'évolution majeure, il y a simplement des tendances, et les tendances, elles sont parfois liées aux clubs qui réussissent. Et c'est parfois dangereux, c'est qu'on va regarder pourquoi un club réussit, et qu'on va avoir tendance à s'inspirer, en disant "ah, celui là il fait, il a fait beaucoup de musculation "(je prends quelque chose de simple)" "Ah il ne fait que de la vitesse, il ne fait que des jeux, il ne fait que ceci !" Et le danger, c'est de suivre à un moment donné, quand on est entraîneur de haut niveau, de suivre la tendance du moment, qui fait que si on n'a pas les joueurs qui sont adaptés, si on n'a pas un tas d'éléments qui rentrent en ligne de compte ... Moi, je crois ce qui est, euh, alors au niveau tactique, il y a moins de systèmes avec 3 défenseurs, ou 5 défenseurs, on est revenu à un système plutôt en 4-4-2, classique ou alors maintenant un 4-2-3-1 . Je trouve que c'est un petit peu la formule que l'on retrouve le plus souvent, un 4-2-3-1. Euh, et c'est, c'est pas parce qu'on disait mettre les attaquants qu'on marque des buts. Donc sur le plan tactique, l'évolution depuis 20 ans n'est pas ... il y a des périodes, euh, où effectivement suivant les compétitions importantes, on peut s'inspirer d'un certain nombre de choses mais je ne crois pas que ce soit suffisant pour dire qu'il y ait une évolution, euh, générale du football quoi. Donc, sur le plan technique, bien évidemment, les joueurs sont de plus en plus adroits, ont des capacités majeures par rapport à.... parce que comme il y a un entraînement qui est, pas plus important, mais qui est, où la recherche de la qualité, euh, et en particulier celle des entraîneurs, y compris dans les clubs amateurs, est de plus en plus performante, ce qui fait que les corrections, parce qu'en fait, on améliore quelqu'un par sa correction, si on est capable de voir ce qui ne va pas, et de lui montrer et de lui faire comprendre que c'est en travaillant ça, que ce soit l'équilibre du pied, que ce soit le placement, et que l'éducateur le voit, l'éducateur qui dit "Ah ben, putain, arrête de tirer, tu tires où ? À côté toujours ! Applique-toi ! Concentre toi !"

LG : Oui !

JM : C'est quoi, applique-toi ? Donc il faut apporter la correction technique ou tactique, et que le joueur, à ce moment là, on soit capable de lui faire prendre conscience, et qu'il y ait ce souci de s'améliorer. Et ça, c'est le cas à mon avis, et c'est pour ça que le niveau général sur le plan technique évolue, euh, dans la mesure où effectivement, les joueurs, les, les corrections qui sont apportées, ils en tiennent compte. Et puis, que tout, tout, euh, le rythme, l'aisance,

bon, parce que ce soit à l'école aussi peut-être, on travaille plus qu'avant, ça fait que le gosse, dans tous les sports, arrive déjà plus dégrossi, enfin là, vous êtes plus à même de répondre que moi, de toute façon !

LG : Mm, mm ! C'est sans doute aussi effectivement, comme vous le dites, que au niveau amateurs il y a peut-être de plus en plus d'entraîneurs, bien formés, que la préformation, ben, euh, on s'attache de plus en plus, euh ... à les former jeunes, quoi ... la préfo, ce n'est pas si vieux que ça finalement, euh

JM : Non, non, non ! Mais je vois le travail que font, euh, Jean Robert<sup>2901</sup> et moins, moins Seb<sup>2902</sup>, parce que je connais un peu moins, on se croise pas tous les jours, mais c'est un travail, qui il y a vingt ans, je pense que, d'abord il n'y avait pas d'entraîneur des dix-huit ans à plein temps, et, et là ils consacrent tout leur plein temps aux séances d'entraînement, aux réflexions, il sont des groupes de 20-22, maximum 24, donc ils ont .... c'est vraiment un travail spécifique sur un groupe de joueurs, quoi. Ce qui est le plus important dans, dans le haut niveau, et dans ... c'est la relation humaine et c'est l'aspect psychologique. Et ça, on peut voir ce qu'on veut, l'aspect psychologique sera toujours déterminant, c'est qu'à un moment donné, un joueur, un groupe de joueurs, soit capable de se fédérer sur un certain nombre de choses, sur un certains nombre d'objectifs, parce que ... s'ils se sentent bien, s'ils se trouvent ensemble avoir les mêmes souhaits, et ça c'est la plus grande difficulté d'un entraîneur...d'un entraîneur, ou d'un manager en quelque sorte... c'est de fédérer les gens autour de quelque chose qui se tienne, dans la durée... et il y a une chose qui sera ... c'est de toute façon, les équipes, elles ont la, la formation, la mise en place, et puis à un moment donné, elles ont leur période d'apogée, et puis il y a la période de chute. Et la difficulté, c'est de savoir à partir du moment où on est en haut, de savoir déjà prendre les bonnes décisions pour se séparer des joueurs qui paraissent à ce moment là indispensables, mais qui sont déjà entrain de polluer, parce qu'ils ont un statut de vedette, parce qu'ils ne sont plus prêts à faire les mêmes efforts, et qu'ils deviennent, par rapport aux autres, négatifs. Et ça, c'est la plus grande difficulté, quand l'équipe est son apogée, de savoir prendre les bonnes décisions. Ou d'avoir les joueurs qui sont susceptibles de remplacer.

---

<sup>2901</sup> Il s'agit de Jean Robert Faucher, entraîneur des U16 ans du FC Metz à la date de l'interview, et champion de France avec cette même équipe en 2007. Jean Robert Faucher est un ancien joueur professionnel qui a évolué en Ligue 1 et en Ligue 2.

<sup>2902</sup> Il s'agit de Sébastien Muet, entraîneur des 14 ans fédéraux du FC Metz à la date de l'interview. Sébastien Muet a été plusieurs fois de suite vainqueur du groupe Est du championnat de France fédéral des 6 14 ans. Il n'existe pas de phase finale de ces championnats.

LG : Oui, mais c'est difficilement maîtrisable, parce qu'il y a toujours l'effectif, qui va dire "Ben celui là, il m'a permis de faire ça et ..."

JM : Bien sûr, bien sûr !

LG : Et, et je suppose que ça devient encore plus compliqué de nos jours. C'est à dire que comme il y maintenant un effectif de 25-30 joueurs, c'est encore plus compliqué... parce que il y en a qui vont faire banquette, parce que il y en a qui ne vont pas jouer, que lorsque qu'il y avait 15-16 joueurs ....

JM : Le joueur est devenu plus individualiste, je dirais même parfois égoïste, euh, dans son mode de fonctionnement.

LG : Et d'autant plus qu'ils ...

JM : Et le joueur a beaucoup moins □ je dirais, euh, ... le sentiment d'appartenir à un club, de défendre des couleurs, de se dire "voilà ! Je suis dans un contexte messin, ben voilà, je sais qu'il y a une histoire, j'ai envie de m'y intégrer, j'ai envie de marquer mon époque, j'ai envie de faire quelque chose "Ils sont, dans l'esprit, plus de passage. Et ils sont plus de passage, parce que, ... à la fois l'évolution de la société fat que avant, je dirais, euh, aller à l'étranger, c'était pour certains, on le faisait une fois ou deux dans sa vie, quoi. Bon, euh, y compris pour un joueur. Aujourd'hui, je dirais, la région, le pays, c'est devenu quelque chose qui, bon, on est, on devient européen, bon.... Et donc ce sentiment d'appartenir à quelque chose, c'est difficile pour un jeune peut-être aujourd'hui, euh, sauf s'il a u passé, je dirais de famille, qu'il est de la région, qu'on lui ressasse, qu'il y avait avant lui machin, machin, machin.... autrement, autrement voilà, il est à Metz, OK !.....

Molinari est sympa, euh, mais ce qui s'est passé il y a 5 ans ou 6 ans, c'est pas son problème □ alors est ce que c'est au club de le créer, à travers un certain nombre de manifestations, pourquoi pas, pourquoi pas parce que je pense qu'ils sont, que certains peuvent être intéressés , curieux, puis d'un seul coup ils vont, voilà, poser des questions et tout, il est vrai aussi que parfois le fonctionnement d'un joueur avec ses agents oblige l'agent à trouver et avec le joueur rapidement et faire son marché parce que le joueur au bout d'un an, si il ne trouve pas, il va changer, ou il va dire à plusieurs "tu t'occupes de moi !" donc celui qui est aujourd'hui

avec, sait qu'à un moment donné il peut être lâché, donc il a intérêt à faire l'opération le plus vite possible, d'où un sentiment, toujours de dire au joueur : " si tu n'es pas content là, je vais te trouver quelque chose de mieux " Voilà un peu pour résumer. " T'es pas content là, tu joues pas, de toute façon c'est moi qui fais moi confiance, je vais te trouver le club qu'il te faut". Et alors là, c'est dramatique, parce que le garçon quitte, et c'est un peu le cas de Laurent Agouazzi cette années, qui n'est pas un mauvais garçon, mais à qui son agent a fait croire qu'il allait lui trouver un club. Et là, il vient de se rendre compte qu'il n'a rien, et il vient de changer d'agent ! Voilà tout simplement !

LG : Euh, par rapport au club à l'organigramme du club est-ce que c'est des titres est-ce que ça coule de source la relation par exemple, directeur sportif ou enfin, je sais qu'il y a des titres différents, ça peut être le manager sportif ou, enfin je connais pas le vôtre exactement, manager général, ou peu importe ..

JM : Avec l'entraîneur, ce qu'on est capable de laisser faire ou pas

LG : Oui, oui, oui, oui. Et justement, avec l'entraîneur, euh, de l'équipe pro, est-ce que c'est

JM : Ah, c'est .... s'il n'y a pas une complicité, euh, à la fois une complicité, euh, humaine et une complicité de professionnel, de travail, c'est la catastrophe. C'est la catastrophe. C'est pour ça qu'avec Francis c'était difficile, il faut le reconnaître, euh, j'ai travaillé avec Francis depuis 86, mais euh, le problème, c'est que . Il ne doit pas, ou qui a la primauté, ou dont la réflexion va être décisive, ou la pensée unique. Voilà.

LG : Oui, d'accord !

JM : Si l'un ou l'autre, et je parle aussi du président, mais là on parle de l'entraîneur et du directeur sportif. Si il y en a un qui pense qu'à un moment donné, ce qu'il dit, ce qu'il fait doit être décisif, c'est, c'est pas possible. C'est pas possible. Euh, et, et la difficulté, bon, c'est un peu ce qui se passait avec Francis, bon je rentre un peu dans le détail, c'est qu'à partir du moment où il arrive en place, qu'il a réussi, cette réussite foudroyante l'a amené à penser que il pouvait tout faire, quoi. Et comme il a eu le feu vert des dirigeants, on en est arrivé à une opposition sur certains choix, et donc moi j'ai pas voulu publiquement, euh, parce que ça ne

sert les intérêts de personne, le mettre en avant, mais malheureusement, dans le quotidien et dans les résultats, on a vu qu'il y avait des limites quoi. Alors que là, on a un entraîneur qui est, euh, plus expérimenté, parce qu'il a été joueur, et donc, quand on est joueur on voit la vie de l'entraîneur, si on a une direction on voit comment il se comporte et comment on se comporte avec lui, et, □ .qui a un vécu maintenant d'une dizaine d'années au niveau de la formation, du haut niveau etc□ . Donc dans cette complicité, complicité elle est indispensable pour qu'à un moment donné on évoque tous les cas de figure et qu'on se dise "Voilà ! moi je donne mon avis, Yvon<sup>2903</sup> donne son avis " Et puis " qu'est ce qu'on a ? " les dirigeants, □ alors qu'est ce qu'on a ? Soit la valeur sportive, rarement ! Parce que je vais dire, quand moi j'étais entraîneur, je ne vois pas pourquoi je trouverais un mec nul, et lui me trouverait bon.

LG : Oui, à priori □

JM : Parce qu'à la confrontation des idées, à un moment donné il va bien falloir qu'on se retrouve sur certaines choses. Hein ?

LG : A priori, oui !

JM : Bon, après, ce qui peut faire la différence, c'est l'aspect mental. C'est-à-dire que il y a, il y a un entraîneur qui va dire " moi, ce mec là, il me fait chier parce que c'est un connard, j'en veux pas, il va me semer la zizanie " et que moi je dise " Ah, ben moi, ce mec là, il a de la personnalité, je vais le prendre parce que je sais □ " Là, il y a des variations à ce niveau là. Moins sur la valeur□ .technique du joueur. Mais c'est le comportement dans le groupe □ et ce qu'on attend un peu□ Et après, il y a l'aspect financier, mais qui concerne les dirigeants, qui disent oui ou non.

LG : Oui, de toute façon, vous avez tous les deux votre expertise, donc de toute façon, il y a des points de convergence□ ..euh□

JM : Oui, sauf que quand je dis à □ Francis, " Francis, ces joueurs là n'ont pas le niveau", il dit " si si ! Moi je vais les amener au haut niveau ".

---

<sup>2903</sup> Il s'agit de Yvon Pouliquen, entraîneur du FC Metz au moment de l'interview.

LG : Oui.

JM : Et que comme il vient de montrer avec l'équipe, et que les résultats lui donnent raison, c'est que quelque part, on peut se dire, "Bon, attends ! peut-être qu'il a raison, et celui-là, il va en faire un joueur de haut niveau ! "

LG : Oui.

JM : Et que comme il vient de monter avec l'équipe, et que les résultats lui donnent raison, c'est que quelque part, on peut se dire, " Ben, attends ! Peut-être qu'il a raison, et de celui-là, il va en faire un joueur de haut niveau !".

LG : On revient au problème de l'affectif, de se dire " voilà, celui-là il m'a donné le coup de main, donc je le projette sans doute plus qu'il " enfin, on ne se rend pas compte qu'on le projette sans doute plus que ce qu'il vaut en fait quoi ..

JM : Oui, ou se dire "Peut-être je me trompe ! " Est-ce que à ce moment là on est capable de se poser . Même pas, de douter ! De se dire " Est- ce que là j'ai un doute ? Est-ce que ce que je pense va se réaliser, peut-être qu'il vaut mieux que je m'appuie sur l'avis de 2 ou 3, euh, avis techniques, pour conforter ou pas ma position, quoi !

LG : Euh, ben sur l'ensemble, l'ensemble de . Pour moi, ce sera tout, là pour aujourd'hui, et puis en plus j'ai . Après c'est très très long à retranscrire, mais euh, bon, c'est passionnant. Si j'ai besoin, est-ce que je pourrais vous re-solliciter, notamment sur l'UNECATEF, et tout. Bon, là j'ai quand même beaucoup de données à traiter. On sent que vous êtes impliqué, euh.

JM : (*Sourires*). Non ce que vous faites, vous me donnez les points, ou les questions, ce que vous avez besoin comme précisions.

LG : D'accord !

JM : Comme à ce moment là, moi, je, je les demande et je vous les rendrai.

LG : D'accord, merci. Un problème que j'ai oublié d'aborder, c'est le niveau de formation des entraîneurs. Est-ce que, euh... alors bon, vous, je sais que, euh, vous avez une maîtrise d'histoire-géo, peut-être plus ...

JM : Non, une licence !

LG : Donc, c'est, c'est peu courant. Alors, c'est pas un jugement de valeur, du tout ! C'est simplement que bien souvent, ça a été des joueurs, qui ont été des pros, qui n'ont pas eu le temps de poursuivre des études, et est-ce qu'ils ont le bagage suffisant, je parle en termes de communication verbale, de ... alors pour certains, oui, effectivement, mais est-ce que c'est des modules que vous proposez pour leur donner une assurance, par rapport aux médias, de quoi se défendre, quand ils sont agressés, et en plus par la presse, etc... .

JM : Ben, nous, nous, nous là , avant d'arriver entraîneur, il y avait 10 ou 11 années de joueurs. Et donc, ce qui est sûr, ce qui est sûr, c'est que un joueur, euh, à mon époque, avait encore le temps, c'était pas toujours facile, mais avait encore un peu le temps de pouvoir faire autre chose à côté. Aujourd'hui, euh, il y a des centres de formation, donc il y a des centres de formation, et dans le cadre du centre de formation, on arrive au bac. Et quand on a le bac, ou on éjecte, parce que ne fait ça correspond à 18 ou 19 ans, à la période où on signe pro, maintenant, ou alors, euh, on signe pro, ou on s'en va. Si on s'en va, on rentre dans un autre monde, qui est ou le monde amateur, ou le monde semi professionnel, semi professionnel, pris en charge par le club et par une société à côté, ou alors on devient joueur. Et quand on devient joueur, on décide de son temps e ton fait ce qu'on a envie de faire. Et puis après on arrive à un moment à la fin de la carrière joueur, et on se demande ce qu'on va faire, et pour moi, le bon entraîneur, le bon entraîneur, c'est celui qui à 32 ans se dit : " Merde, je suis en fin de contrat, je vais faire le métier d'entraîneur ", c'est celui qui pendant toute sa carrière prend des notes, regarde les séances d'entraînement... et commence à passer ses diplômes, c'est-à-dire qu'au lieu d'aller un moi aux Seychelles, il va aller et passer un mois ou 3 semaines à Vichy ou à Paris maintenant, et parce que , c'est ça qui le passionne, parce qu'il est déjà en préparation. Pourquoi ? Parce que pendant toute sa carrière, il se sera enrichi à travers les gens qu'il a rencontrés. Et que ça, c'est indéniable, au niveau de la formation... . Alors, évidemment, celui qui arrive à 32 ans qui a déjà vécu, il a déjà un certain nombre de paramètres. Je pense à un garçon comme Deschamps, qui a été capitaine partout, donc comme

il est capitaine, euh, il a eu des relations souvent avec son entraîneur, l'entraîneur lui a expliqué, ils ont en discuté, donc il s'est mis parfois dans la peau de l'entraîneur. Donc, il a un vécu, une expérience, qui va lui servir par ailleurs. Et euh, même s'il n'a pas fait de hautes études, il a compensé grâce à son vécu, ce qui lui a peut-être manqué en recherche, en analyse, en formation. Voilà ! Et celui-là, il a plus de chances, je dirais d'être un bon entraîneur, je ne dis pas forcément d'être en pro, mais en tout cas d'être un bon entraîneur et montrer qu'il est compétent, qu'il peut s'adapter. Maintenant, celui qui à 32 ans n'a rien foutu, passe ses diplômes d'entraîneurs parce qu'il a un nom, parce qu'il a été international, et qu'il a une petite prime à la fin au passé, à ce moment, style un peu Laurent Fournier, euh, là, il y a plus de difficultés parce que c'est hé hé, évidemment il faut découvrir ! Mais la relation avec la presse que vous soyez entraîneur ou joueur, maintenant vous l'avez tout de suite hein ! Vous vous faites allumer, vous vous faites critiquer, donc à mon avis, c'est pas ce qui est le plus difficile. Le plus difficile, c'est. La formation d'entraîneur, et le contenu de ce que c'est, euh, ce qu'on doit savoir. Euh, si on ne l'a pas, à un moment donné on a des limites, et on est obligé de le compenser par ses adjoints. Voilà, c'est, euh, on va être capable par son passé, par son crédit, évidemment, si c'est un Blanc qui parle, attention je ne dis pas que Blanc n'est pas compétent, mais si c'est un Deschamps, si c'est un. Il a été international, à la Coupe du Monde et tout, qui va dire à Deschamps ou à Blanc, quand à l'entraînement il fait quelque chose, bon, et même que ça ne sera peut-être pas adapté, peut-être que ce sera une connerie monstre, bon, ben Guy Roux, il faisait des séances d'entraînement à Lens, l'année dernière, comme il les faisait il y a 25 ans et ça ne passe plus.

LG : Non, ce n'est plus le même contexte en plus ! C'est plus le boss, donc euh.

JM : Mais, je veux dire, les jeunes, ils ont eu à 16 ans, à 18 ans des entraîneurs style Faucher<sup>2904</sup> qui ont fait des entraînements, qui ont fait des entraînements, qui ont fait des entraînements un peu, déjà, euh, sophistiqués, recherchés, et ils arrivent, et on leur fait faire passer, hop, frappe au but, passes, hop, le colonne et tout, ils disent " Attendez !" en plus, l'âge, cheveux gris et tout un peu de ventre, eh ben, voilà il y a de tout qui rentre en ligne de compte, quoi ! Et c'est là où les mecs, ils disent " ah non, son entraînement il est dépassé ". Et c'est vrai que là il faut faire attention.

---

<sup>2904</sup> Il s'agit à nouveau de Jean Robert Faucher.

LG : Oui, ce qui a pu marcher là où il était le patron, parce que c'était en place depuis des années, ça ne peut plus passer dans un autre contexte, avec des gens effectivement, qui ont connu des entraîneurs euh, compétents, enfin je ne dis pas qu'il n'est pas compétent, mais euh

□ .. Une forme d'entraînement évoluée !

JM : Recherchée, évoluée, et puis euh, en relation avec des problèmes identifiés, c'est-à-dire euh□

LG : Oui !

JM : Je veux faire bosser ça à mon groupe, du coup je vais faire tel type de situation.

LG : Oui, oui, oui, oui

JM : D'accord. Alors si les résultats sont là, tout le monde ferme sa gueule, hein.

LG : Oui, oui, bien sûr !

JM : Le cas de chez nous il y a deux ans, hein ! et puis les mêmes joueurs qui , euh quand Yvon arrive, qui disent " Ah ben ouais, mais on s'entraînait comme des zéros, etc" , mais ils ne disent rien 6 mois avant, quoi ! Enfin ça, c'est du traditionnel, ça !

LG : Et Bien, merci beaucoup !

JM : Voilà, Laurent !

Georges Zvunka est né en 1937. IL a accompli toute sa carrière professionnelle au F.C. Metz, club pour lequel il a disputé 431 matches officiels entre 1959 et 1972 (8 saisons en division 2 et 5 saisons en division 1). Il en a été l'entraîneur joueur durant la saison 1971-72.

*L'entretien a lieu au siège du FC Metz. Georges Zvunka est l'un des membres du conseil d'administration de l'association amateur du F.C. Metz, (celle qui régit notamment le centre de formation et dont le président est Jean-Paul Scheid), et à ce titre il est souvent présent dans les locaux du club. Après lui avoir brièvement présenté l'objet de mon travail, l'entretien débute.*

LG : Pour commencez si, si vous voulez, euh, même si c'est assez long, au contraire, moi euh, moi ça m'arrange, me résumer votre carrière de joueur, donc hein, je sais que □ bon moi, étant gamin, j'ai dû vous voir jouer, ce devait un des premiers matches que j'allais voir, ça devait être du début des années 60 aux années 70, je pense, alors comment vous êtes arrivé à être professionnel ?

GZ : Alors, vous voulez que je commence par là ?

LG : Oui, tout à fait, oui □ .

GZ : Donc, dans ma carrière de joueur, hein, pas de professionnel, donc de joueur, comme d'autres en athlétisme, moi j'ai fait du football. Alors, ça a démarré à Ban Saint Martin, à l'endroit où j'allais à l'école, et bon, ben j'avais, j'avais certainement un petit, un petit truc en plus que les autres □ Ensuite, en étant minime, j'ai, sans être prétentieux, j'ai □ je ressortais du lot, j'avais déjà un petit, une petite graine en plus comme je dis toujours, pour faire, pour faire du foot. Donc j'ai fait toute ma petite jeunesse, jusqu'à □ dix sept ans au Ban saint Martin □ D'ailleurs, j'habitais pas loin du stade □ . C'est comme ça □ j'avais juste la route à traverser □ et à dix sept ans, cadet, j'ai été surclassé junior □ et junior ça voulait dire que je pouvais jouer en senior. Et c'est de là qu'à dix sept ans, j'ai commencé à jouer en équipe première du Ban saint Martin. Et étant junior, j'ai été un peu repéré par le football club de Metz, qui avait, hum, une équipe junior, et j'ai été plusieurs fois faire des, faire des challenges avec eux, et □ . ensuite, je suis parti à Téting, j'ai joué un an, l'entraîneur de Téting c'était

mon entraîneur du Ban-saint-Martin, il avait quitté Ban-Saint-Martin et il était parti à Tétting, et puis il m'avait demandé : « si tu veux venir jouer avec moi là-bas », alors je suis arrivé à Tétting où il y avait une tuilerie qui subventionnait l'équipe. Alors à cette époque là il y avait déjà des petites primes (rire), et bon, ben par la suite, comme je l'ai dit avant, j'ai été repéré par Metz et puis □ à dix-huit ans □ je suis, j'ai signé à Metz □ et j'ai joué deux ans en équipe de réserve, et je me suis, pareil, je me suis □ c'est pas de la prétention, c'est □ je me suis imposé tout de suite □ comme joueur.

LG : C'est pas de la prétention, vous avez quand même fait une □

GZ : Non, mais, mais, je veux parler de moi □

LG : Une longue carrière pro, euh, c'est normal que effectivement, il y a des qualités qui ressortaient, hein □

GZ : C'est ça. Donc j'ai joué deux ans en équipe réserve, puis dans la dernière, dans la deuxième année □ j'ai fait quatre matches en équipe professionnelle. Bien sûr, j'ai aussi □ j'ai, je suis sorti du lot, mais, il y a eu une petite coupure, le service militaire.

LG : Ah !

GZ : Qui a duré vingt-huit mois.

LG : Oui, j'allais dire c'était 24 mois, mais c'était 28 pour vous.

GZ : Dont □ dix mois d'Algérie.

LG : J'allais dire c'était dans les années 60, 61, 62 □ .

GZ : Non, non, 58, 57, pardon, 57-59 ! J'ai débuté en équipe professionnelle tout en débutant mon service militaire, à peu près les périodes, c'était à peu près, et après il y a eu le départ, euh, le départ pour l'Algérie □ . Et sur, sur □ j'ai été libéré août 59 □ j'ai signé tout de suite mon premier contrat □ . Et, mon contrat a terminé □ juin 70.

LG : Donc il a été renouvelé euh, à □

GZ : Oui.

LG : D'accord. Est-ce que, euh □ d'abord on va revenir sur votre carrière, à quel niveau vous jouiez à Ban Saint Martin et à Téting ?

GZ : Ben, j'ai joué défenseur !

LG : Non, je parle du niveau de l'équipe, euh □

GZ : Ben à Téting, à l'époque ça devait être en promotion, Ban Saint Martin ça devait être la première division<sup>2905</sup> □

LG : Et donc vous étiez défenseur.

GZ : Donc, en minime cadet, comme j'avais, comme j'avais des □ un peu plus, un petit truc □ . en plus que les autres, l'entraîneur souvent me faisait jouer devant !

LG : Attaquant !

GZ : Attaquant !

LG : Pour faire la différence !

GZ : Parce que j'étais très rapide, et puis euh, faire la différence □ Mais autrement, je joue, j'ai toujours joué défenseur □ A gauche, à droite, au milieu, j'ai joué défenseur.

LG : Et, euh, je, je sais que vous êtes dans le ... le comité du □ de l'association<sup>2906</sup> □ .

GZ : De l'association !

---

<sup>2905</sup> Il s'agit de la première division départementale.

<sup>2906</sup> Il s'agit de la section amateur du FC Metz.

LG : Et donc, bon, vous avez toujours gardé un lien étroit avec le club ! Est-ce que vous pouvez comparer, enfin, c'est difficile, parce que, mais est-ce que vous pouvez caractériser les entraînements de votre période professionnelle, c'est-à-dire par rapport à tout ce que l'on connaît maintenant, en nombre, est-ce qu'ils étaient moins nombreux ? moins difficile, est-ce qu'il y avait du physique, est-ce que c'est ce qu'on travaille maintenant qu'on ne travaillait pas avant ? de choses comme ça.

GZ : *(Il réfléchit)*. Bon, ce qu'on travaillait peut-être moins, c'est la technique. On travaillait justement un peu, un peu de physique ? pour avoir plus de physique, euh. C'est pas un physique, c'est pas un physique comme maintenant, c'était un physique individuel. Maintenant, c'est un physique d'ensemble. Il faut que, il faut que tout le monde soit au top. Tandis que moi, on jouait moins vite, à l'époque.

LG : Et est-ce que, est-ce qu'il y avait un entraînement quotidien quand même, à cette époque ?

GZ : Ah oui, oui. Mais il n'y en avait que un par jour. On avait, on ne s'entraînait que le matin. On avait, l'après midi, c'était

LG : Et est-ce que certains joueurs, euh, avaient un métier à côté ? C'est-à-dire, est-ce que vous étiez pro à cent pour cent, ou

GZ : Ben, personnellement, euh personnellement, euh, moi j'ai toujours, puisqu'on avait les après-midi, j'ai toujours travaillé à côté aussi ? en plus ? Et on voyait pas, euh ? on s'entraînait deux heures, deux heures et demie le matin, et puis on tournait en rond les après-midi hein, c'était pas mon, mon ? On l'a fait, on l'a fait par la suite, parce que par la suite, euh, il y a eu, il y a eu des entraînements beaucoup plus physiques, on avait besoin de récupérer !

LG : D'accord !

GZ : Et puis il faut dire aussi que les sommes données aux joueurs pro, professionnels dans les années 60, elles ne sont pas comparables avec celles qu'on leur donne maintenant. Ben, il n'y a pas très longtemps, il y a une personne qui m'a dit, euh ? qui avait retrouvé des livres,

euh, des livres de salaires du club. Alors il me dit, il faisait une comparaison, « Et à l'époque, vous touchiez trois fois la valeur du SMIC<sup>2907</sup> » □ Alors je sais pas, je sais plus à combien que c'était □

LG : Oui, il faut qu'on retrouve □ .

GZ : Voilà ! Et puis maintenant, on augmente □ c'est incomparable !!! Non, mais il dit que, pff □ moi, je suis d'accord, ça évolue, d'accord c'est tout □ une carrière de footballeur, elle dure dix ans, hein, bon, il y en a, il y en a, beaucoup, qui touchent beaucoup d'argent, mais il y en a, il y en a aussi qui touchent, qui n'ont peut-être pas suffisamment d'argent pour quand ils arrêteront leur carrière. Il va falloir que, que, qu'ils reprennent le chemin, le chemin du boulot □ Alors, quand on, quand on me dit « oui, les footballeurs, oui □ », quand on voit ceux qui font du golf, quand on voit ceux qui font de l'automobile, quand on voit, les coureurs, les coureurs cyclistes, maintenant ils gagnent tous de l'argent □ . Le cyclisme était exactement comme nous à l'époque □ D'ailleurs on avait des réunions □ quelques réunions ensemble, pour justement casser ce contrat, parce qu'on avait un contrat quand on le signait, on était lié jusqu'à 35 ans.

LG : Oui, c'était avant le contrat à temps, en fait.

GZ : Alors on a fait beaucoup de réunions avec les coureurs cyclistes, parce qu'ils avaient le même contrat que nous, ils signaient, et puis après ils étaient, ils étaient, pas condamnés, mais enfin ils étaient □ ils étaient pris comme dans un piège comme nous, comme les footballeurs à l'époque. Alors maintenant qu'on a fait le contrat à temps, bien sûr, il y en a qui signent des contrats et qui ne les respectent pas, mais ça c'est □ il n'y a pas que les joueurs, hein, il y a aussi □ il y a aussi □ les dirigeants, les présidents de club, bon ben, tout n'est pas □ il ne faut pas mettre tout sur le dos des joueurs, hein !

LG : Non, non. Mais vous avez adhéré à l'UNFP au moment où ils se sont créés ?

---

<sup>2907</sup> En 1960, le SMIC horaire brut est de 1,63 francs, ce qui représente un salaire mensuel brut de 275,00 francs pour 169 heures de travail. En 1965, le SMIC horaire brut est de 1,96 francs, ce qui représente un salaire mensuel brut de 331,00 francs pour 169 heures de travail.

GZ : Oui, oui. Moi j'étais dans le mouvement à cette époque là, quand on a cassé, quand on a cassé le contrat

LG : Et comment vous en êtes venu à avoir une carrière, même si elle était brève, d'entraîneur ?

GZ : Ben il y a eu, il y a eu une saison où les résultats étaient, étaient pas très bons et puis euh le club a voulu se séparer de l'entraîneur à l'époque et comme étant le capitaine depuis quelques années et puis l'ancien on m'a demandé de terminer la saison, terminer la saison et ne pas descendre. Voilà, c'est tout. C'est tout ce que j'avais comme objectif. Et bon, euh, comme j'étais en fin de carrière ça m'avait tenté et euh après, après on n'est pas descendu, on est resté, on a réussi à se maintenir, et quand euh ma carrière s'est terminée, cette année là, et puis le club a, le club a peut-être eu peur, ou a peut-être eu je ne sais pas, ne m'a pas renouvelé, ne m'a pas renouvelé mon statut d'entraîneur et c'est comme ça que j'ai quitté le club.

LG : Vous étiez entraîneur/joueur durant, durant ces quelques mois ?

GZ : Oui, oui, entraîneur/joueur.

LG : Et ça ne posait pas de, de problème particulier, euh

GZ : Ben non, non, vis-à-vis des joueurs non. Quant à vis-à-vis de là c'était prévu, hein, c'était pas, c'était pas vraiment une cassure directe, hein, c'était entraîneur/joueur, et puis je revenais de blessure, tendon d'Achille sectionné à l'époque et puis bon ben, fin de saison, ça ne s'est pas, ça ne s'est pas renouvelé

LG : Et euh, vous avez entraîné ailleurs après ?

GZ : Ben, je me suis occupé de, bon, ben à l'époque de mon, de mon, de ma, de mon jeune âge, j'ai, à 14 ans j'ai appris un métier parce qu'à l'époque, ça n'existait pas le football des centres de formation, et puis il fallait, euh, il fallait alors à 14 ans j'ai quitté l'école, et j'ai fait, j'ai fait un, j'ai fait trois ans de boucherie-charcuterie. Tout en m'entraînant, le soir, euh, mon patron, je m'en souviendrait toujours, mon patron, il disait « Si tu veux partir une

heure plus tôt le soir, ben tu viens une heure plus tôt le matin » (*rires*), alors vous voyez que c'était déjà □ bon, ben puis □ quand je fais quelque chose, quand je décide de faire quelque chose, je vais jusqu'au bout. Alors j'ai fait trois ans d'apprentissage, et je suis resté dans le □ à Montigny-lès-Metz, c'était. Et après, après mon, ma carrière, j'étais, j'ai été sollicité par une société de viande qui s'appelait à l'époque donc euh, Viandest, vous avez dû entendre parler □

LG : Oui, oui, oui □

GZ : Pour faire du commercial □ J'y suis resté vingt cinq ans. J'ai fini ma □ dès, dès □ j'ai arrêté, j'avais trente cinq ans, j'ai tout de suite repris, embrayé tout de suite, et j'avais été en stage, j'avais été en stage pour faire entraîneur, et puis ça ne m'avait pas tellement euh □ je n'étais pas tout à fait pour ça □

LG : Vous vous êtes rendu compte que ce n'était pas □

GZ : Oui. Bon, ben je suis rentré dans cette société, et puis je suis resté □ jusqu'au bout ! ET alors après, entre-temps, juste en faisant du commercial, j'ai entraîné Maizières-lès-Metz.

LG : D'accord !

GZ : Entraîneur/joueur.

LG : Oui, oui, d'accord.

GZ : Je suis arrivé là-bas en □ soixante □ oui, je suis resté une dizaine d'années, facile ! D'abord, j'ai, non ! D'abord, j'ai □ alors en 72, en 72 □ j'étais joueur et entraîneur de Talange.

LG : Mmm !!! Qui était déjà à un bon niveau, là □ .

GZ : Euh. L'année d'après, j'ai joué. Je suis resté deux ans à Talange. Entre 72 et 74.

LG : C'était D3 ?

GZ : Oui, on était D3 ou CFA □ De 72 à 74 je suis resté à Talange et puis après je suis parti, en 74 je suis parti à Maizières-les-Metz □ Pareil, joueur/entraîneur □

LG : Et les stages d'entraîneur, c'était □

GZ : C'était à Paris.

LG : C'était les stages Georges Boulogne et tout ça □ la DTN □

GZ : Oui, oui, c'est ça, oui.

LG : Enfin, ça s'appelait □

GZ : Non, je ne sais pas comment ça s'appelait à l'époque. Il y avait, il y avait Aimé Jacquet, qui avait fait le stage avec moi à l'époque, euh, il était du même âge que moi, oh, je ne sais plus, on était □

LG : Et, ce n'étaient pas des stages où, où ils menaient les gens à la dure, un peu □ ?

GZ : Si, si !!! Debout 6 heures du matin, voyez, c'est ça.

LG : C'est un régime, euh, euh, spécial □

GZ : Tous ceux, tous ceux qui ne tenaient pas le coup, allez hop □ ah oui, si si, c'était ça □ Et quand je suis rentré de stage j'ai tout de suite fait, j'ai tout de suite sauté dans la, dans la brèche, et puis hop, je suis parti □ alors c'est là, il y a eu une petite cassure, là □ à cette époque là avec Metz ! Il y a eu une petite □ ça a changé de président, ça a euh □ pfff □ Et puis je ne sais plus en quelle année Marcel Husson, il a □ quand Marcel Husson est arrivé comme entraîneur, il □ il a parlé au sein du club, au président, « comment ça se fait, les joueurs comme ça, ils ne viennent plus au club, on le voit plus au match, et tout □ » □

LG : Donc les joueurs emblématiques, les gens qui on marqué, quoi !

GZ : Et puis c'est pas ça, c'est que bon c'était un oubli, hein, c'était peut-être pas fait exprès, peut-être c'est, c'est dans le système, hein, qu'on qu'on oublie un peu les gens, et puis bon, ben après ça évolue tout doucement

LG : Et en fait, je suppose que les, les enfin, les entraîneurs/joueurs, donc c'était plutôt un contrat joueur, mais euh ce que gagnaient les entraîneurs à cette époque, ce ne devait pas être faramineux non plus

GZ : (Il hésite). Ca je ne sais pas. Moi, je Ca, ça ne me dérange pas que quelqu'un gagne plus que moi. Ca, ça m'est égal. Chacun défend son bifteck, hein, ce n'est pas, et puis il ne faut pas être jaloux de celui là, celui là ou celui là. Voilà, moi je dis, si par exemple je gagne moins que, moins que l'autre qui est, qui est euh .

*La sonnerie de son téléphone portable interrompt la conversation et Georges Zvunka prend l'appel.*

« Allo . ( ) Non, je suis au tribunal, là ! (rires). ( ) Non, non, on est en train de de me questionner un peu sur ma carrière ! (en aparté). C'est mon frère Victor<sup>2908</sup> ».

*La conversation téléphonique se poursuit. Je coupe l'enregistrement. ( ) Quelques minutes plus tard, Georges Zvunka prend congé de son frère et je remets l'enregistrement en route.*

GZ : C'est il a connu pas mal de clubs, là !

LG : Oui, oui, oui !

GZ : Apparemment, il s'en est toujours bien sorti.

LG : Oui, oui, oui, oui.

GZ : Il a eu des conflits avec les, les avec les dirigeants, bon, ben .

LG : Ca ne doit pas être une carrière facile non plus, l'entraîneur pro, toujours exposé tout le temps, tout le temps, tout le temps.

---

<sup>2908</sup> Victor Zvunka, au moment de l'entretien, est entraîneur de Guingamp, équipe de Ligue 2, à la tête de laquelle il remportera la Coupe de France en mai 2009.

GZ : Faut être solide, hein !

LG : Ah oui, faut être solide !

GZ : Et puis il faut bien, il faut bien, il faut bien □ signer son contrat, hein □ Il faut bien le □ le ficeler.

LG : Oui, j'en parlais avec Joël Muller l'autre jour, il disait que même, même à notre époque, il y avait des entraîneurs pas vieux, hein, et pas bêtes non plus □

GZ : Il s'en est bien sorti, lui !

LG : Oui, oui. Mais il y en a qui oubliaient justement, de ficeler le contrat, et puis euh □ parce que bon □

GZ : C'est sûr, c'est vrai, c'est partout pareil, on est dans une société, euh □ quand j'ai commencé à travailler, le directeur il était aussi, hein, il était sur le siège éjectable, hein, quand les résultats n'étaient pas là, bon ben □ C'est qui, c'est qui, celui qui saute c'est toujours le directeur, hein, une équipe de football le directeur qui c'est, c'est l'entraîneur □ tout le monde veut des résultats, hein □

LG : Tout à fait □ Oui, en □ si on peut reprendre, on était en train de dire que ben □ moi je disais que les contrats des entraîneurs à votre époque, ceux qui vous entraînaient vous, et puis vous après, ça ne devait pas être.. ça devait sûrement être aligné sur ceux des joueurs □

GZ : Oh, oui, sûrement. J'ai jamais, euh j'ai jamais □ je ne me suis jamais intéressé à □ au salaire de l'entraîneur. A l'époque c'était pas mon, c'était pas un truc que □ qui me, qui me chagrinait, hein □ bien sûr, on n'avait déjà pas de gros salaires nous, alors je ne pense pas que les entraîneurs avaient de gros salaires, hein □

LG : Et est ce que, est ce que les entraîneurs que vous avez connus vous, c'était peut-être qui, c'était peut-être Favre, ou □ Fuchs □

GZ : Ben il y en a eu, il y a eu, au début il y a eu □ Favre □ D'ailleurs c'est lui c'est ...lui qui m'a lancé, en équipe professionnelle □ il y a eu □ Nagy □

LG : Ah oui, il y a eu Nagy, oui...

GZ : Fuchs □ Il y a eu Schirchin □ aussi □ Il y a eu, euh □ ah, celui là □ qui était à Troyes, euh □

LG : Ah, oui, euh □ Pierre Flamion !!!

GZ : Pierre Flamion, oui □ C'est lui qui m'a relancé, après, quand □ après mon accident. Il m'a vraiment aidé, là, à l'époque □ .

LG : Et est-ce que, euh, à l'époque, ils se consacraient à cent pour cent au football aussi ou est ce que ils avaient un travail à côté □

GZ : Ah non, non, non ! C'était cent pour cent football !

LG : Cent pour cent football !

GZ : Ah oui, oui, oui □ Il y a eu deux fois Favre, hein □

LG : Ah oui, oui. Dans l'histoire du club, j'ai regardé □

GZ : La deuxième fois, ben, la deuxième fois c'est quand il a eu, quand l'équipe a pas trop bien marché, et c'est là qu'ils, qu'ils m'ont demandé à l'époque □

LG : Et est ce que □ à l'ép □ Bon, je suppose que □

GZ : Lacoste, aussi !

LG : Ah oui, c'est exact.

GZ : Mais moi, je ne l'ai pas eu, moi Lacoste peut être que si, mais j'étais, j'étais à l'époque j'étais amateur oui

LG : Mais est-ce que c'est arrivé qu'il s'occupe aussi en même temps de l'équipe amateur, l'entraîneur pro, non ?

GZ : Non non. Il y avait un entraîneur il y avait un entraîneur pour les, pour les amateurs, enfin non, non, ils ne s'occupait pas de non, et puis ils étaient en liaison avec les entraîneurs amateurs, mais .

LG : Et, euh, par rapport aux aux entraîneurs, est ce qu'il y en a un qui vous paraît, enfin qui vous paraissait plus euh, plus assidu que d'autres, en tant qu'entraîneur, je veux dire dans la préparation

GZ : Comme entraîneur ou comme joueur ?

LG : Comme entraîneur ! Parmi ceux que vous m'avez cités, est ce que il y en a qui passaient plus de temps, leur journée au stade, alors que d'autres pas spécialement, ou c'étaient plutôt tous des .

GZ : Non, c'étaient . Non, non, il n'y avait pas de Je ne peux pas dire qu'il y en avait l'un ou l'autre qui qu'il y en avait l'un qui faisait mieux son boulot que l'autre, non, non

LG : Et est ce qu'il y en a là dedans qui vous, enfin, si vous aviez continué en pro, est ce qu'il y en a qui vous auraient plus influencé que d'autres, parmi ceux là, ou d'autres que vous connaissiez dans d'autres clubs, éventuellement

GZ : Non, non M'influencer, euh, non, parce que parce que moi je prenais toujours les devants, hein, j'avais l'habitude de d'être toujours, d'essayer d'être au top niveau, alors, de m'influencer sur mon jeu en disant que « tu cours pas assez », ou des choses comme ça, bon, ils ne pouvaient pas le faire, parce qu'ils arrivaient pas à le

LG : Ah oui, oui, oui . Vous devanciez leurs demandes, en fait.

GZ : Voilà, voilà. J'essayais toujours d'être irréprochable, voilà. C'est tout, hein ! □ alors, bon, je pense que là □ Et je suis toujours resté □ encore une fois □ un titulaire à part entière, hein □ et je pense que, personnellement, je faisais tout pour être, pour être □ en condition, pour être □ tout était, tout était, je mettais tout de mon côté, hein, parce que j'ai toujours, à l'époque, quand j'avais douze ans, treize ans, je rêvais toujours d'être joueur professionnel, et puis bon □ ça a abouti □ et ça a abouti par du travail , hein.

LG : Ben oui, ça vous tombe pas comme ça □

GZ : Il y en a, il y en a □ Il y en a qui avaient peut-être plus de, plus de technique que moi, et □ ils ne passaient pas □ Alors que moi j'avais toujours un □ un physique □ et ça, ça □ bon, à force de travail, la technique elle arrivait, et puis le reste avec, après □ Mais j'étais tellement physique que, allez, on va dire □ on ne pouvait pas se passer de moi, allez, on veut pas être □ (*un peu gêné*) □

LG : Non, non, mais □

GZ : Et, c'est un peu □ mais c'est ça, hein □

LG : Il y a des joueurs qui sont incontournables, hein, dans les, dans les équipes, souvent, bon ben □

GZ : Et □ pour être au top tous les □ débuts de saison, tous les débuts de saison □ je ne m'arrêtais pas pendant les vacances.

LG : Ah oui !

GZ : Et par là, j'étais toujours euh □ allez on va dire musculairement et physiquement, j'étais toujours, j'avais, j'avais un plus.

LG : Oui. Vous n'aviez pas de □

GZ : Mon principe était de, mon principe était que, en début de saison, il fallait être là ! C'est une image que j'avais, que j'avais □ dans la tête, être présent en début de saison.

LG : Ah oui, alors que d'autres peut-être, prenaient des kilos de trop, ou en n'ayant rien fait pendant un mois, et ils avaient donc une marge à combler.

GZ : Voilà.

LG : Que vous n'aviez pas, vous.

GZ : J'ai toujours, euh, toujours été là et mon objectif c'était d'être, d'être présent, déjà, presque irréprochable, que je fasse partie des meubles. Ca y est, en début de saison, l'entraîneur faisait, faisait l'équipe, il disait « celui-là, celui-là, celui là il fait partie des meubles, les autres on les rajoutera d'après leur condition ». C'est un peu comme ça que ça, que

LG : Et, est-ce qu'il y a des entraîneurs, alors peut-être euh, pas spécialement, mais est ce qu'il y en a qui avaient des entraînements plus intéressants, plus motivants, où on allait plus

GZ : Oui, ça dépend, ça dépendait, ça dépendait du personnage, hein. Dans les personnages, il y en a qui faisaient travailler plus physique, plus physiquement, et d'autres plus techniquement mais le physique était quand même une bon, pour moi, pour moi c'était important, c'était important de pouvoir courir une heure et demie sans seulement il y en avait d'autres qui étaient bons techniquement mais qui n'arrivaient pas à faire l'effort physique bon, alors je dis toujours, une équipe c'est, c'est un mélange moi ça ne me dérangeait pas de courir, allez, deux heures, pour celui qui est à côté de moi, qui ne peut courir qu'une demi-heure, je vais courir pour lui, pour que lui il me donne des bons ballons C'était, c'est, c'était ça la force actuellement, dans la, dans, dans les joueurs, dans les joueurs, on était sur le terrain, il y en a deux trois qui courraient moins que les autres, bon ben ceux là, c'étaient des joueurs techniques Je vais vous donner un exemple, Bessonart, je ne sais pas si ça vous dit quelque chose

LG : Oui, si, si !

GZ : C'était un garçon qui ne courrait pas beaucoup quand on lui donnait le ballon, on savait que, quand on lui donnait le ballon, il le gardait et puis vous vous partiez sur l'aile, vous étiez sûr que le ballon arrivait.

LG : Ah oui, d'accord.

GZ : Ca ne nous dérangeait pas ! Moi c'était, j'avais, j'avais j'étais physique, et l'autre il était technique, bon, ben, ça ne me dérangeait pas.

LG : C'était votre force.

GZ : Oui, c'était ma force ! Lui, lui, l'autre techniquement, c'était sa force, et moi c'était et maintenant, maintenant je pense que ça a changé, quoi. Il faut avoir les deux.

LG : Oui.

GZ : Enfin, il n'y a, il n'y a plus beaucoup de joueurs qui peuvent se permettre de ne pas, de ne pas avoir une condition, c'est le football total, hein, le football total comme on dit, il faut être bon. Mais il faut aussi comprendre qu'avec les centres de formation maintenant, les jeunes ils arrivent à onze ans, douze ans, ils commencent à travailler leur technique.

LG : Oui, c'est juste, c'est juste.

GZ : Moi je sors d'un club de Ban Saint Martin, à douze ans, techniquement on ne travaillait pas beaucoup, on arrivait à size dix-sept ans, bon, on avait un petit peu de technique, mais pas suffisamment.

LG : Alors que maintenant ils se sont exercés plus tôt.

GZ : Ils se sont exercés plus tôt !... alors, est ce que c'est un bien, je pense que techniquement oui, mais peut-être physiquement, c'est peut-être c'est peut-être un peu plus dur, hein, pour pour la durée.

LG : C'est ça, on risque de les cramer un petit peu tôt, certains, peut-être.

GZ : Oui, euh enfin j'ai quand même, pfff, j'ai quand même, je me suis dépensé pendant je ne sais pas combien d'années, et puis, bon, ben, je ne suis pas mort, hein !

LG : Non ! Vous n'êtes pas □ vous jouez encore, des fois ?

GZ : Oui, je ne suis pas mort, alors. Je veux dire par là que, bien sûr □ bon, peut-être que faire un ou deux matches dans la semaine c'est peut-être un peu beaucoup, mais □ tout dépend ce qu'on fait, hein ! On ne va pas, on ne va pas le noter, dites ! Je vais passer à côté, hein □ Sortir le, sortir le soir, mais je □ jamais ! Jamais je n'aurais pu imaginer sortir le samedi soir pour jouer le dimanche, hein !... Jamais ! Et comme □ comme je suis passé □ c'est une explication, hein, on fait une parenthèse, là, quand j'ai entraîné Maizières-lès-Metz, ou Talange, les mecs ils rentraient à quatre cinq heures du matin, ils étaient sur le carreau □ alors c'est pour ça que moi, jamais.

LG : Oui, oui, oui, oui.

GZ : Ras le bol, j'étais, c'était pas la peine de □ c'était pas ma mentalité à moi, euh, alors que maintenant, je crois que celui qui fait ça □ bon, il y en a qui, à l'époque il y en a qui sortaient, hein, à l'époque, je le savais, hein.

LG : Oui, ça arrivait.

GZ : Tiens, on l'a vu là, tiens on l'a vu, parce qu'en plus j'étais connu, tout le monde me, tout le monde me connaît pas, mais enfin □

LG : Si, si !!!

GZ : Je suis assez connu □ Alors, je pense qu'il y en a quelques uns, c'était un peu □ Je sais, je sais □ je □ c'est difficile de, de se mettre □ de se mettre dans la peau d'un autre, mais □ ce qui arrivait, ce qui arrivait aussi, c'est que □ le joueur arrivait le matin, pour se déshabiller, ouhhh !... « Ouh, j'ai mal, je sais pas ce que j'ai, mais □ j'ai mal là » □ alors est ce que c'était une □ souvent, quelquefois, c'était de la, de la □ violent, mais quelquefois c'était aussi parce qu'ils étaient sortis la veille !

LG : Ah oui, oui, oui, oui.

GZ : Enfin, c'est, c'est □ Ca fait partie de □ ça faisait partie du football, avant. Mais maintenant, moins, c'est plus pareil, hein. Maintenant, je ne crois pas qu'on peut faire ça.

LG : Oui, ça m'étonnerait aussi. Mais bon, euh, ça devait être, ça devait être surtout, surtout certains joueurs, ciblés quoi □

GZ : Oui, oui. C'est ça, c'est exactement ça, oui. Parce que maintenant, faire semblant de ne pas, de ne pas s'entraîner, euh □ ça ne marcherait, ça ne passerait plus, hein.

LG : Non. Avec les effectifs qui sont encore plus importants, euh □

GZ : Ben oui, hein. Oui, parce qu'avant, il n'y avait pas de remplaçant tout ça, hein ! Les postes, il y a deux joueurs par poste, ça n'existait pas, avant □ Ca n'existait pas.

LG : Et, euh, sinon, pour terminer, parce que c'était très, très intéressant, parce que ça me permet de revoir des choses que j'ai vues dans des articles de journaux, et que vous me confirmez, euh, est-ce que vous avez des anecdotes ou certains souvenirs sur, euh sur vous en tant qu'entraîneur des autres, ou vous en tant que joueur par rapport aux □

GZ : Oui, oui. C'est peut-être une anecdote, mais c'est peut-être un peu aussi □ J'ai commencé quand j'ai commencé ma carrière, j'ai joué quatre matches en division 1 □ A l'époque, c'était, c'était Lille, Angers, Saint-Étienne □ et puis il y en avait encore un autre □ je crois que c'était □ et, le premier match □ je veux, j'intercepte un ballon, je m'en souviens très bien, et je veux le dégager, et puis il y a l'adversaire qui vient, et qui me met le pied sur la cheville □ Bon, je suis, je suis, j'ai encore pu continuer □ et puis bon, c'est jamais, le pied comme ça, le lendemain □ alors euh, j'étais tout jeune, hein, j'étais novice, alors après, je joue le, le deuxième match que je joue ici, contre Angers □ , je veux sauter de la tête, et il y a un joueur qui vient du côté comme ça, et qui me donne un coup de genou dans la cuisse □ alors là, j'étais out □ Là aussi encore, j'étais novice. Et, puis je pense que ça m'a fait du bien parce que par la suite, après □ je, avant d'avoir un contact, je me protégeais □ C'est ce qui m'a donné un petit peu, au début, un peu □ un peu de maturité.

LG : Oui.

GZ : Voilà, voilà, c'est des choses qui me sont restées. Tout le monde dit que j'étais un joueur rude oui, j'étais peut-être rude, mais j'étais physique, alors euh mon principe, c'était d'avoir le ballon avant les autres. On était trois frères, on était tous les trois le même style, hein.

LG : Oui, oui, oui. C'est juste.

GZ : Bon, il n'y avait pas que nous. Une anecdote, aussi, on peut le marquer, hein tout le monde me dit pareil, me répond, me répond, la même chose un avertissement dans ma carrière. Un seul !

LG : En 350 matches, à peu près oui, je crois que c'est à peu près ça.

GZ : Un avertissement ! Alors tout le monde me dit : « Oui, mais à l'époque, il n'y avait pas d'avertissement ». Ben je dis « si ! Il y en avait » Il y en a même qui avaient, qui étaient suspendus moi je n'ai jamais été suspendu et puis un avertissement !!!

LG : Ah, effectivement, oui !

GZ : Et pourtant, on me, on me, on me dit que j'étais un joueur rude !

LG : Rude, mais correct.

GZ : Je voulais, je voulais toujours impressionner l'adversaire pour être tranquille !

LG : Euh, est-ce que vous les faisiez aussi à l'entraînement, ça ? Ou moins, ou pas ?

GZ : De quoi ?

LG : D'impressionner, dans les petits jeux, les choses comme ça.

GZ : Toujours été. Toujours, toujours, toujours. Toujours ! Même à l'entraînement. Bon, l'entraînement, oui, bon mais j'étais toujours au contact, hein ! Contact et même d'ailleurs ils me disaient, les gars me disaient « à l'entraînement très comme dans le

match ! ». Je dis « oui, mais ça commence par là, hein ! ». Quand on, quand on se donne à l'entraînement, les matches sont faciles, hein.

LG : Oui, c'est ça. Je dis toujours à mes joueuses : « on joue comme on s'entraîne ».

GZ : Alors, il y avait des fois, il y avait, je ne sais pas □ j'avais l'impression de voler sur le terrain. Alors, j'avais l'impression, des fois, de voler au-dessus de tout, tellement, tellement j'étais □ prêt, physiquement.

LG : Philippe Gaillot, que j'ai interviewé aussi, m'a raconté la même chose. Qu'à une époque de sa carrière, tout lui semblait facile.

GZ : Lui aussi ?

LG : Oui, oui □ Et est-ce que, alors pour conclure, est-ce que vos entraîneurs, ils vous encourageaient, je suppose que □ à l'entraînement, à être □ euh □

GZ : Ils n'avaient pas besoin de m'encourager □ Personnellement, ils n'avaient pas besoin de □ (*rires*). Mais ils ne nous ont jamais réfréné non plus.

LG : Ils n'ont jamais dit : « Lève le pied, ou □ ».

GZ : Non, non. On allait □ Je reviens sur Marcel Husson, on était trois, quatre, là □ à l'époque, c'était comme ça, on partait du stade, là, ici là, on montait jusqu'au fond, au Saint-Quentin<sup>2909</sup> □ quand on arrivait en haut on faisait un peu de □ culture physique, et puis l'entraîneur il disait : « Maintenant □ Rentrez ! » □ Et quand il faut descendre le Saint-Quentin □ à toute vitesse □

LG : Oui, oui, oui.

GZ : Après le boulevard, Saint Symphorien, et on se tirait toujours la bourre, on était trois quatre, on se tirait toujours la bourre □ il y avait Marcel Husson, il y avait □ qui c'est qu'il y

---

<sup>2909</sup> Le Mont Saint Quentin est un sommet qui domine la ville de METZ ;

avait encore□ on était trois, quatre□ Il y a une anecdote aussi, avec Bessonart, non ! Combin !... Le, l'entraîneur arrivait le matin, il disait : « Bon, ben aujourd'hui, vous allez faire un petit décrassage, vous allez courir le long du canal, là, et puis vous irez jusque là-bas et puis vous revenez »□ On allait déjà dans le vestiaire, Combin, il commençait déjà à □

LG : (*rires*)

GZ : On sortait, on partait, et puis « Top ! C'est moi qui court devant ! » (*rires*). C'est moi qui cours devant ! ». Parce qu'il savait que si□

LG : Il ne pourrait pas suivre.

GZ : Oui ! Ah ça, je me souviens toujours.

LG : Oui, c'est comme quand vous redescendiez du Saint-Quentin, je suppose qu'il y en a qui, qui traînaient loin derrière, quoi□

GZ : Mais à l'époque, c'était un peu, c'est pour ça qu'on ne travaillait pas tellement□ la technique, hein□ Mais c'est un beau métier, hein ! Ca vous pouvez le marquer ! C'est un beau métier ! Si je pouvais recommencer, je recommencerais.

LG : Mais par contre, entraîneur c'est plus dur pour vous.

GZ : Oui, oui, ça doit être□ usant ! Quand on arrive à□ je ne sais pas, c'est soixante ans, quand on arrive à soixante ans, c'est, c'est mentalement que ça doit être dur□

LG : Oui, c'est ça, je pense qu'il y a une pression quotidienne, tous les jours, bon□

GZ : Si vous êtes passé par deux trois clubs, que vous avez fait un peu de, un peu de réserves, un peu de monnaie, bon ben ça va, mais si des fois vous êtes sur la□ et puis il y en a, hein. Il y en a des, des entraîneurs□

LG : Oui, il y a les diplômés, chaque année, les, les anciens pros qui passent leurs diplômés, et tout, mais bon, tout le monde ne peut pas trouver une place sur euh□

GZ : Oui, et puis il y a pas mal de clubs qui recherchent les jeunes, hein . Oui moi, alors le métier que j'ai fait c'était dur aussi, hein, ça on ne peut pas dire que

LG : Oui, oui, bien sûr.

GZ : Bon, mentalement c'était aussi, hein, quand heu, quand on ne faisait pas ce qu'il fallait faire, quand on n'avait pas les objectifs, hein, euh

LG : Oui, à ce titre, entraîneur c'est aussi un métier, euh, comme une société professionnelle hein, privée, et il faut avoir ses objectifs, mais c'est vrai que ça s'apparente aux autres métiers de ce côté-là, quoi. Si vous n'y arrivez pas, c'est rai que vous êtes sur la sellette aussi.

GZ : C'est pour ça que moi j'ai quitté la société à soixante ans, quand j'ai arrêté le travail, et je suis parti, euh, ça ne m'a fait ni chaud ni froid, hein, ça ne m'a pas inquiété, de il y en a qui s'inquiètent de rentrer dans la vie de retraité ou, moi ça ne m'inquiète pas. Ca dépend aussi, ça dépend aussi du tempérament, et puis du de comment vous rentrez dans la vie de retraité, c'est ça.

LG : C'est ça.

GZ : Si on rentre dans la vie de retraité tranquille, bon, ben avec tous les aléas qu'il y a la femme, les enfants, bon de ce côté-là, de ce côté-là j'ai encore eu de la chance, on était une famille de huit enfants, hein, moi je suis lâiné six garçons

LG : Une famille de sportifs.

GZ : Non, on ne va pas le noter, ce que je vais dire, mais .

*(Suspension momentanée de la transcription conformément aux vœux de Georges Zvunka).*

GZ : Ecoutez, j'ai une C'est un petit truc aussi, une petite anecdote de, de, oui, on va dire de dix ans, là quand j'ai commencé à jouer en minimes, la façon de se préparer pour aller jouer laver ses lacets

LG : Ah oui !

GZ : Parce qu'à l'époque, ils étaient blancs ☐ Il fallait, les chaussures, cirées ☐

LG : Oui, qu'elles soient nickel !

GZ : J'ai encore, je me vois encore, partir avec mes chaussures à lacets, avec des crampons, je traversais la route, il y avait une petite place devant chez moi, j'habitais, il y a l'église de Ban-Saint-Martin.

LG : Oui, je vois, oui. Je vois bien.

GZ : Je traversais là, je passais derrière l'église, j'allais faire mon match. Je revenais, je lavais les chaussures, je lavais mes lacets ☐

LG : Oui, c'était, c'était un rituel, c'était...

GZ : ☐ On était déjà dans le match, hein !

LG : Oui, et puis c'était un moment important de, de la semaine, quoi.

GZ : (*ému*). Pough ☐ J'étais cadet, j'étais cadet, j'étais passé chez le toubib pour faire, euh, pour faire un examen, euh, voir si je pouvais passer, euh ☐

LG : Surclassement !

GZ : Surclassement. Alors j'y vais une fois, et puis bon, je dis : « Bon, je viens pour ça et ça », c'était Rummeldinger, je ne sais pas si vous connaissez, il était à Nancy, et là, il va voir, je ne sais ce qu'il fait, j'avais une feuille, comme ça, de la Ligue, hein, et puis il oublie de me cocher comme quoi je suis apte pour jouer ☐ et moi, et moi je croyais qu'il avait refusé ! Et j'en ai pleuré, hein. J'en ai pleuré !!! Alors, le président du club, il l'appelle, il lui dit, parce qu'il était près du foot, hein, il lui dit : « Mais pourquoi t'as pas coché la case, comme quoi il peut ☐ » ? « Oh, ben, j'ai pas pensé, j'ai oublié ». Et moi, quand je suis sorti de chez le

toubib, j'étais □ J'étais surclassé junior après □ Bon, j'ai pas été international, mais au fond j'étais □

LG : En espoirs, en B, là ?

GZ : Non, j'étais trop vieux, là.

LG : Oui.

GZ : J'étais □ ils avaient fait, à l'époque, ils avaient fait, ils avaient fait à l'époque une sélection de deuxième division, avec les Italiens, et puis ça n'a pas duré, ça n'a pas duré très très longtemps, bon ben il y a eu six matches, et je les ai fait tous les six. Et □

LG : C'est déjà, c'est déjà un beau souvenir !

GZ : Moi, moi, ce que □ bon, j'ai fait une carrière de D2, presque, hein □ plus en D2 qu'en D1 !

LG : Moitié-moitié, non ?

GZ : Oui, à peu près, oui. Mais je regrette d'avoir, d'avoir, d'avoir pas plus jouer plus en D1 ! J'aurais bien aimé □ à l'époque, donc □ . J'ai joué... bon □ On est monté en 61/62, on a fait une saison, on est redescendu □ j'ai joué en D1 dans les années 57, oui, je ne sais plus si c'est 57/58 ou 56/57, j'ai rejoué en D1 en 66, en 67/68, quand on est remonté encore une fois.

LG : Oui.

GZ : □ J'aurais □ dans mes, dans la période des □ de mes 22, allez, on va dire de mes 22-30 ans, comme ça, ça n'a pas □ la mayonnaise de la D1, hein, on montait, on descendait, on montait, on descendait.

LG : L'ascenseur, oui. Oui, c'est un petit regret.

GZ : Oui, un petit regret. Bon, alors, on n'allait pas le club n'avait pas les moyens, hein ! Sauf quand en 67-68, quand Monsieur Molinari est arrivé, c'est là que c'est là qu'on a senti vraiment le coup de alors il y a pas mal de joueurs qui sont venus à l'époque, hein ! Mais j'étais le seul rescapé Il y avait peut-être Michel Heinrich

LG : Oui.

GZ : On était deux rescapés, qui montaient, et puis qui, qui restaient. Tous les autres sont partis, et des nouveaux joueurs sont venus.

LG : Ah oui, à ce point là, je pensais que, que ça se maintenait plus que ça.

GZ : Non, non. Puis on, puis on jouait après, avec en D1.

LG : Oui, c'était pour pouvoir maintenir le club, sans doute.

GZ : Et je trouvais que c'était plus facile personnellement pour moi ça a été plus facile quand je suis remonté en D1, qu'en D2.

LG : Qu'en D2 !

GZ : Oui, oui. Beaucoup plus de sans critiquer Pierre, Paul, Jacques, hein, mais avec beaucoup plus de joueurs de qualité, hein, quand on est remonté... Oui, il y avait du beau monde, il y avait Sczcepianiak, il y avait Hausser, il y avait

LG : Oui, c'est ça.

GZ : Il y avait Le Chenadec, Baillet

LG : Oui, ça c'était juste avant que je fréquente le stade, j'ai dû faire, mon premier match ça devait être en 69 ou en 70 comme spectateur, 69, 70, peut-être, j'ai vu Combin

GZ : Oui, c'est ça, ça devait être la première année de Combin.

LG : Oui.

GZ : Oh, il avait une frappe de balle ! Pff□ Ca avait été un grand joueur, bon, sur la fin, comme tout le monde, hein□

LG : Oui, oui, oui.

GZ : Il avait pris un peu de poids, et puis après□ je ne sais plus, depuis qu'il est parti, je ne l'ai plus jamais revu, plus jamais revu□

LG : Ah oui ? Plus de nouvelles, euh□

GZ : je ne sais pas ce qu'il est devenu.

LG : Alors qu'avec les autres anciens pros, vous avez des contacts ?

GZ : Oui des contacts, de temps en temps, oui□ . Quelle heure est-il ? Midi ?

LG : Bien, écoutez, je vous remercie vraiment.

## QUESTIONNAIRE ECRIT 2003 AUX ENTRAÎNEURS RETRAITÉS

	<b>Motivation (1)</b>	<b>Formation adaptée ? (2)</b>
<b>Robert HERBIN</b> Joueur : A.S. Saint-Etienne 1957-72 Entraîneur : A.S. Saint-Etienne 1972-83 Lyon 1983-85 Ryad (Arabie Saoudite) 85-86 RC Strasbourg 1986-87 A.S. Saint-Etienne 1987-90 Red Star (D.2) 1991-95	Après avoir pratiqué au plus haut niveau durant 15 ans, j'avais envie de transmettre mon expérience aux plus jeunes.	Rien ne vaut l'apprentissage sur le tas mais on apprend pas mal de choses qui nous servent
<b>Aimé MIGNOT</b> Joueur : Lyon 1955-66 Entraîneur : Lyon 1968-76 Angers 1976-79 Alès (D.2) 1979-83 Sélectionneur : Equipe de France féminine 1987-97	Tout en jouant à Lyon, j'entraînais un club de la banlieue lyonnaise, cela m'a plu et de ce fait j'ai continué dans cette voie, encouragé par Mr Jasseron qui était mon entraîneur.	Pour l'époque, cette formation suffisait amplement. Déjà, l'athlétisme avec test faisait partie intégrante du programme. Par contre, tout ce qui était en relation avec les médias n'était pas dans le programme et à la sortie du stage on se débrouillait. Peu ou pas de télévision. Le football était encore à un stade confidentiel.
<b>Pierre CAHUZAC</b> Joueur : Toulouse 1951-60 Gazélec Ajaccio 1960-61 Entraîneur : Gazélec Ajaccio 1960-71 (amateur puis D2 pour 1968-71) Bastia 1971-79 Toulouse 1979-83 (D2 puis D1) Marseille 1984-85	Opportunité et offre avec passage de joueur à joueur-entraîneur. Poursuite de carrière suite aux diverses sollicitations.	La formation était courte et permettait de recadrer le contexte administratif et les statuts avec en complément des conseils techniques et une formation à la conduite d'entraînement, avec des notions de biologie.

### Questions :

**(1) Quelles étaient vos motivations pour vous orienter vers la carrière d'entraîneur professionnel ?**

**(2) La formation que vous avez reçue au stage national d'entraîneur était-elle adaptée ? Vous a-t-elle réellement servi dans l'exercice de vos fonctions d'entraîneur ? Y a-t-il des matières qui étaient plus adaptées, et d'autres qui manquaient ?**

**QUESTIONNAIRE ECRIT 2003 AUX ENTRAÎNEURS RETRAITÉS (suite)**

	<b>Fréquence (1)</b>	<b>Rapports aux dirigeants (2)</b>	<b>Evolution (3)</b>
<b>Robert HERBIN</b>	8/semaine	En général beaucoup de confiance mais là aussi tout dépend des résultats.	Pas spécialement. En revanche le travail physique est une nécessité qui était négligée auparavant.
<b>Aimé MIGNOT</b>	6/ semaine	J'ai eu la chance de faire la plus grande partie de ma carrière à Lyon où il y avait surtout un climat de confiance mutuelle avec les dirigeants.	Sur le plan technique très peu, car la technique est toujours la même. Par contre ce qui a surtout évolué c'est la préparation athlétique et tactique. Athlétique : vivacité, puissance. Tactique : organisation du jeu. Tactique des joueurs.
<b>Pierre CAHUZAC</b>	7 à 8/ semaine	Relation de confiance réciproque jusque dans les années 1983, ensuite tentative de mainmise sur les choix de l'entraîneur et forte pression des médias.	Evolutions certes : au départ, travail foncier important et technique, tactique, mini-match. Progressivement, introduction d'exercices d'entretien physique, travail de terrain.

**Questions :**

- (1) Quel était le rythme hebdomadaire des entraînements (variable selon les équipes, ou selon les décennies) ?**
- (2) Quelle était la nature des rapports que vous entreteniez avec les dirigeants de vos équipes (de confiance, ou au contraire entraîneur = bouc-émissaire).**
- (3) Les contenus des entraînements ont-ils beaucoup évolué durant toute la période où vous avez entraîné ?**

	<b>Part des entraîneurs (1)</b>	<b>Contrat (2)</b>	<b>Miroir/ Boulogne (3)</b>	<b>Presse (4)</b>
<b>Robert HERBIN</b>	Cela peut être à la fois énorme et dérisoire. Si le groupe accepte, tout va bien. Si ce n'est pas le cas, tout devient difficile pour l'entraîneur.	Oui, mais il est toujours difficile de se défendre avec les présidents de club.	Le Miroir avait une vision très limitée du sport.	J'ai toujours cherché à protéger les joueurs. Quant aux propos, ils n'étaient pas respectés.
<b>Aimé MIGNOT</b>	Je pense que la formation des entraîneurs en France a toujours été d'un bon niveau. Mais c'est après la création de la D.T.N. en 1970 que le niveau s'est élevé pour atteindre son apogée dans les années 90.	Cela est venu petit à petit. Actuellement un entraîneur est très bien protégé sur le plan juridique. De plus, ce sont des juristes qui secondent les éducateurs, comme les joueurs.	Je n'ai pas de position déterminée à ce sujet. Mais je pense que la victoire en Coupe du Monde 98 et au championnat d'Europe 2000 est une bonne réponse à cette critique.	Mes relations avec les journalistes ont toujours été très bonnes mais il faut dire que les journalistes étaient peu nombreux et ne se battaient pas pour une interview. Conférence de presse, il n'y en avait pas. Et souvent on me téléphonait pour avoir la composition de l'équipe du lendemain. La médiatisation à outrance n'était pas encore arrivée.
<b>Pierre CAHUZAC</b>	Part importante quand les résultats de certains clubs sont bons alors qu'il s'agit que de joueurs peu cotés.	Au départ non. Il n'y a pas eu de protection. Certainement le seul entraîneur à ne signer que pour un an et renouveler si accord des parties.	Sans réponse. Respect pour Georges Boulogne.	La presse était tenue à distance et ne s'immisçait pas dans mes choix ou mes décisions. Aucune intrusion n'était permise et n'intervenait qu'au moment fixé. Les entretiens étant peu nombreux, dans l'ensemble les propos étaient respectés. Modification avec intrusion forcée de la presse à partir de 1984.

### Questions :

- (1) Selon vous, quelle part ont les entraîneurs professionnels dans les résultats du football français ?**
- (2) Les contrats que vous signiez vous garantissaient-ils une certaine protection juridique ou sociale ?**
- (3) Des journaux comme Le Miroir du Football ont violemment critiqué la politique de Georges Boulogne et de la D.T.N. Quelle est votre position à ce sujet ?**
- (4) Quels rapports avez-vous entretenus avec la presse durant vos années d'entraîneur professionnel ? Vos propos étaient-ils toujours relatés avec exactitude ?**

## QUESTIONNAIRE ECRIT 2003 AUX ENTRAÎNEURS RETRAITÉS (fin)

	<b>Quantité/qualité (1)</b>	<b>Moments clé (2)</b>	<b>Amicale (3)</b>
<b>Robert HERBIN</b>	Enormément. Je pense que c'est à Saint-Étienne lorsque j'ai pris la direction de l'équipe que cela s'est passé. Nous avons été les précurseurs.	Il y a eu une grosse progression à partir de 72 jusqu'en 2000 et actuellement il y a peut-être une petite régression.	J'y ai adhéré par solidarité. Maintenant je suis à la retraite.
<b>Aimé MIGNOT</b>	Absolument. De par la qualité des éducateurs, l'amélioration de leur formation, les contenus des stages et l'équipe technique en place. En 45, il entraînait, il faisait tout. En 2003, il est plus manager général aidé par 3 ou 4 entraîneurs.	Entre 45-60 : bon niveau, mais assez loin des meilleurs. 60-74 : régression, période la plus noire. 74 à aujourd'hui : très forte progression avec comme but la Coupe du Monde 98.	Oui, car le football tout en étant un sport collectif est aussi individualiste. De plus, l'Amicale permettait des réunions qui pouvaient encore nous faire progresser.
<b>Pierre CAHUZAC</b>	Oui, en raison : <ul style="list-style-type: none"> <li>- du statut des joueurs et leurs disponibilités.</li> <li>- des équipements sportifs</li> <li>- des conditions de match</li> </ul>	Bascule financière très nette dès 1985.	Non. Réputation d'ermite.

### Questions :

- (1) La quantité et la qualité des entraînements des équipes professionnelles a-t-elle significativement progressé entre 1945 et aujourd'hui ?**
- (2) Pouvez-vous identifier des moments-clé où le football français a progressé ou au contraire stagné, voire régressé, entre 1945 et aujourd'hui ? Et pourquoi ?**
- (3) Avez-vous adhéré à l'Amicale des Educateurs ? Et pourquoi ?**

**NB :** Les réponses dictées par Pierre Cahuzac sont accompagnées de la mention suivante : « Désolée de ne répondre que tardivement et partiellement à votre questionnaire. Monsieur Cahuzac n'est pas en mesure, compte tenu de son état de santé déficient, de vous répondre personnellement. J'ai essayé de traduire fidèlement ses avis et ne suis hélas pas en mesure de vous fournir des documents » (non signé).

**ENTRAÎNEURS PROFESSIONNELS EN ACTIVITÉ : QUESTIONNAIRE ECRIT  
2003 (envoyé en mai 2003)**

**Diplôme :** Quels sont vos plus hauts diplômes obtenus en matière de football ?

**Formation :** Les contenus de la formation que vous avez suivie et de ces diplômes sont-ils en adéquation avec les réalités du terrain ?

**Médecin :** Avez-vous des médecins ou chirurgiens de référence en termes de réhabilitation physique et sportive ?

**Tenue :** Le fait d'être médiatisé vous a-t-il conduit à accorder une attention particulière à votre tenue vestimentaire (les jours de match par exemple, ou lors d'interviews ou de communications) ?

**UNECATEF :** Adhérez-vous à l'UNECATEF ? Pourquoi ?

**Contrats :** Les contrats que vous signez vous garantissent-ils une certaine protection juridique et sociale ?

**Part/résultats :** Quelle est la part prise par les entraîneurs dans les résultats du football français ?

**Rythme hebdo. :** Quel est le rythme hebdomadaire des entraînements que vous dirigez ?

**Références ?** Avez-vous un modèle d'entraîneur (français ou étranger) ?

**Evolution :** Avez-vous constaté une évolution des contenus ou du volume de l'entraînement par rapport à l'époque où vous étiez joueur ?

**Dirigeants :** Sans forcément citer de noms, quels différents types de rapports avez-vous connus avec les dirigeants de vos différents clubs en tant qu'entraîneur ? Etaient-ce les mêmes rapports du temps où vous étiez joueur ?

**Presse :** En tant qu'entraîneur, quels rapports entretenez-vous avec la presse ?

**Staff ?** L'ensemble des entraîneurs de l'équipe professionnelle constitue-t-il une véritable équipe ? Pourquoi ?

**Ouvrages :** Avez-vous des ouvrages de référence en matière d'entraînement ?

**ENTRAÎNEURS PROFESSIONNELS : QUESTIONNAIRE ECRIT 2003 (envoyé en mai 2003)**

	<b>Diplôme</b>	<b>Formation</b>	<b>Médecin</b>	<b>Tenue</b>	<b>UNECATEF</b>
Loïc AMISSE F.C. Nantes	DEF	Oui. Beaucoup de satisfaction dans le travail de la DTN mis en place.	Oui (sans le nommer).	Etre attentif aux questionnements.	Oui. Aide à la résolution des problèmes pour les contrats.
Elie BAUP Bordeaux	DEPF	Rien ne remplace l'expérience et le vécu sur le terrain et dans les clubs.	Oui (sans le nommer).	Non. Tenue classique, sportive, et particularité : une casquette.	Oui. Solidarité, soutien juridique.
Dominique BIJOTAT A.C. Ajaccio	DEPF	Oui.	Oui (mais cela change).	Je ne me préoccupe pas beaucoup de mon image.	Oui. J'ai toujours été solidaire parce que nous devons représenter une force dans le football.
Albert CARTIER F.C. Gueugnon (Ligue 2)	DEPF	Oui, mais il y a un proverbe qui dit à peu près cela : « dans la théorie on sait tout et cela ne fonctionne pas, dans la pratique ça marche et on ne sait pas pourquoi ».		Oui. On représente un club. Nous devons être exemplaire à tout point de vue.	Oui, par solidarité.
Philippe GOUDET Le Mans	DEPF	Oui, tout à fait.		Non.	Oui. Pour avoir des échanges avec les entraîneurs, et profiter des services mis en place.
Philippe HINSCHBERGER Chamois Niortais (Ligue 2)	DEPF (1994)	Oui, pour le DEPF uniquement.	Non.	Tenue non. Ne pas être bateau. Image de quelqu'un qui maîtrise la situation.	Oui. Question de principe, d'unité, et d'amitié avec Joël Muller.

Guy LACOMBE F.C. Sochaux	DEPF	Contenus riches et intéressants mais le plus important est la réalité du terrain avec un groupe de joueurs. L'obligation du rapport de stage dans un club étranger est une bonne initiative du D.T.N. Houllier.	Oui (sans le nommer).	Aucune attention particulière quant à la tenue vestimentaire (être moi-même). Je fais très attention à ce que je dis mais c'est souvent déformé.	Oui par solidarité.
Paul LE GUEN Olympique Lyonnais	DEPF	Oui, incontestablement.		Oui, évidemment.	Oui.
Erick MOMBAERTS Toulouse F.C.	DEPF (1992)	Oui pour les connaissances physiologiques et la partie athlétique. Non pour la psychologie, la préparation mentale, les aspects tactiques.	Oui (sans le nommer).	Maîtrise de ses paroles : essaie d'avoir la même attitude dans sa vie professionnelle.	Oui. Pour que les entraîneurs puissent constituer comme les autres familles du football une force reconnue et écoutée et aussi pour aider les entraîneurs en situation difficile.
Gernot ROHR O.G.C. Nice	DEPF	Oui.	Oui (sans le nommer).	Oui.	Oui, c'est le seul syndicat représentatif

**ENTRAÎNEURS PROFESSIONNELS : QUESTIONNAIRE ECRIT 2003 (envoyé en mai 2003), suite**

	Contrats	Part/résultats	Rythme hebdo.	Références ?
Loïc AMISSE F.C. Nantes	Oui. Attention à ce qu'ils soient bien rédigés.			Les entraîneurs avec qui il a travaillé : Arribas, Vincent, Blazevic, Denoueix.
Elie BAUP Bordeaux	Oui.	Difficile de mesurer, mais sans les éducateurs et entraîneurs, pas de victoire en Coupe du Monde.	Tous les jours, 2 ou 1.	Plusieurs Français. Mais il faut trouver sa propre identité.

Dominique BIJOTAT A.C. Ajaccio	Oui.	Rester humble.	7 à 8 séances.	Non. Emprunt à plusieurs.
Albert CARTIER F.C. Gueugnon (Ligue 2)	Normalement. Tout dépendra de votre interlocuteur en cas de conflit.	Les entraîneurs français sont plus considérés à l'étranger qu'en France.	7 par semaine.	Arsène Wenger.
Philippe GOUDET Le Mans	Oui, tout à fait.	Importante, car les entraîneurs maintiennent une régularité dans le développement des clubs au plus haut niveau.	6 par semaine.	Mon formateur, Bernard Maligorne.
Philippe HINSCHBERGER Chamois Niortais (Ligue 2)	Non.	Part importante.	7 séances + le match.	Non. Emprunt à plusieurs.
Guy LACOMBE F.C. Sochaux	Oui.	A l'instar d'un orchestre, il faut un bon chef d'orchestre pour que le concert soit bon. Les entraîneurs, à l'image de Aimé Jacquet, Arsène Wenger, ont contribué aux résultats du football français	7 par semaine.	Sacchi, Lippi, Capello, Wenger, Suaudeau, Jeandupeux. Influencé au cours de sa carrière de joueur par Jeandupeux, Suaudeau, Hollink
Paul LE GUEN Olympique Lyonnais	Oui. Nos contrats nous protègent très convenablement.	Importante.	Cela dépend de la périodicité des matches.	Pas un mais plusieurs.
Erick MOMBAERTS Toulouse F.C.	Oui.	Difficile à évaluer car tout est en interaction (joueurs-entraîneurs-dirigeants)	7 en période de compétition, 12 en période de préparation.	Non, mais consultation régulière des informations sur Lippi, Wenger, Capello.
Gernot ROHR O.G.C. Nice	Oui.	60 %.	7 séances + le match.	Aimé Jacquet.

**ENTRAÎNEURS PROFESSIONNELS : QUESTIONNAIRE ECRIT 2003 (envoyé en mai 2003)**

	<b>Evolution</b>	<b>Dirigeants</b>	<b>Presse</b>	<b>Staff ?</b>	<b>Ouvrages</b>
Loïc AMISSE F.C. Nantes	Plus grande préparation des joueurs dans tous les domaines.		Globalement bien.		<i>France Football, L'Equipe, le journal des entraîneurs.</i>
Elie BAUP Bordeaux	Evidemment, en termes de physique, technico-tactique, management.		Bons. Il faut protéger, valoriser votre équipe.		Non.
Dominique BIJOTAT A.C. Ajaccio	De mieux en mieux adaptés. Moins de volume mais plus d'intensité.	Bons.	Très bons. Je me préoccupe beaucoup de la communication .	Un staff doit être uni : l'entraîneur doit le choisir.	Non. Références dans des articles sur les entraîneurs.
Albert CARTIER F.C. Gueugnon (Ligue 2)	3points très importants : planification des programmes d'entraînement ; individualisation du travail ; travail tactique global par ligne.	On pardonne beaucoup à un joueur mais on met toute la responsabilité de l'échec sur l'entraîneur	Professionnel. Je fais mon travail en respectant le travail des autres.	On essaie d'y parvenir.	Pratique et préparation athlétique : Italie. Exercices techniques : Hollande. Préparation mentale : France.
Philippe GOUDET Le Mans	Oui. Travail individualisé. Travail foncier au seuil avec montres cardio.	Rapports très bons sauf qu'aujourd'hui ils sont beaucoup plus axés sur l'économique.		Chacun a sa fonction, donc prise d'initiative. -cohérence dans le travail. -échanges permanents. -ligne de conduite respectée par tous.	Pas spécialement.

Philippe HINSCHBERGER Chamois Niortais (Ligue 2)	Oui. Volume, travail aérobic, prévention plus individualisation	Parfois tendus. Dépendent de l'entourage du président.	Relations amicales. Disponibilité, véracité.	Obligatoirement, il faut de l'osmose et de la solidarité.	Non.
Guy LACOMBE F.C. Sochaux	Peu de différences en termes de volume. En termes de contenus, « un monde d'écart ». Plus grande précision, plus grande justesse.	Toujours problématiques en fonction des intérêts communs et divergents.	« La presse est un mal nécessaire ». J'essaie d'être le plus correct possible quant à leur métier et à leur travail.	Un staff technique doit être uni. Bien vivre ensemble au sein d'un staff, c'est la vie de tous les jours. C'est donc primordial.	Non.
Paul LE GUEN Olympique Lyonnais	Plus au niveau des contenus que du volume.	Pas de réponse explicite.	Cordiaux en veillant à maintenir la distance nécessaire.	Pas toujours. Il faut avoir la possibilité de choisir ses collaborateurs.	Non.
Erick MOMBAERTS Toulouse F.C.	Oui. Augmentation des charges musculaires et quantification plus individualisée des charges.	En France, l'entraîneur n'a pas un statut qui lui confère une autorité naturelle. Rapports bons lorsque les résultats sont bons, tendus en cas de problèmes.	Je réponds aux sollicitations mais je suis prudent dans ce que je livre.	Oui pour le staff actuel. -définir les fonctions et responsabilités des chacun. -contrats d'objectifs pour tout le staff.	Bangsbo (modèle d'entraînement intégré. Beaucoup de sources d'informations diverses.
Gernot ROHR O.G.C. Nice	De plus en plus intense. Individualisation.	Plus ou moins bien en fonction des clubs.	Courtois, compréhensif (prix orange 2002).	Non, pas assez de solidarité.	Non, mais lecture de l'actualité en français et en allemand.

**ENTRAÎNEURS ADJOINTS, ENTRAÎNEURS DU CENTRE DE FORMATION,  
ENTRAÎNEURS DES GARDIENS, PREPARATEURS PHYSIQUES EN ACTIVITÉ :  
QUESTIONNAIRE ECRIT 2003 (envoyé en mai 2003)**

**Diplôme :** Quels sont vos plus hauts diplômes obtenus, et scolaires et universitaires, et en matière de football ?

**Formation :** Les contenus de la formation que vous avez suivie et de ces diplômes sont-ils en adéquation avec les réalités du terrain ?

**Evolution :** Avez-vous constaté une évolution des contenus ou du volume de l'entraînement par rapport à l'époque où vous étiez joueur ?

**Presse :** En tant qu'entraîneur, quels rapports entretenez-vous avec la presse ?

**Part/résultats :** Quelle est la part prise par les entraîneurs dans les résultats du football français ?

**Rythme hebdo. :** Quel est le rythme hebdomadaire des entraînements que vous dirigez ?

**Staff ?** L'ensemble des entraîneurs de l'équipe professionnelle constitue-t-il une véritable équipe ? Pourquoi ?

**Dirigeants :** Sans forcément citer de noms, quels différents types de rapports avez-vous connus avec les dirigeants de vos différents clubs en tant qu'entraîneur ? Etaient-ce les mêmes rapports du temps où vous étiez joueur ?

**Contrats :** Les contrats que vous signez vous garantissent-ils une certaine protection juridique et sociale ?

**UNECATEF :** Adhérez-vous à l'UNECATEF ? Pourquoi ?

**Références ?** Avez-vous un modèle d'entraîneur (français ou étranger) ?

**Ouvrages :** Avez-vous des ouvrages de référence en matière d'entraînement ?

**ENTRAÎNEURS ADJOINTS, ENTRAÎNEURS DU CENTRE DE FORMATION,  
ENTRAÎNEURS DES GARDIENS, PREPARATEURS PHYSIQUES:  
QUESTIONNAIRE ECRIT 2003 (envoyé en mai 2003)**

	<b>Diplôme</b>	<b>Formation</b>	<b>Evolution</b>	<b>Presse</b>
Franck CHAUMIN Entraîneur des gardiens E.A. Guingamp Joueur professionnel (1989-98)	DEF	En partie, mais rien ne vaut le terrain, donc la pratique et l'expérience. La théorie reste une aide intéressante.	Oui, au niveau de la préparation physique, la récupération, du dosage de travail. On parle plus du mental du joueur, de la psychologie, c'est mieux.	Peu de rapports avec la presse nationale. Contacts réguliers avec la presse régionale et locale.
Bernard DAVID Entraîneur du centre de formation A.J. Auxerre Joueur professionnel (1985-91)	DEPF Bac G2	Oui, totalement, même si rien ne remplace la pratique et l'expérience.	Une amélioration en qualité.	Très bons. Rendez-vous précis, même jour, même heure, tousjours.
Gaby DESMENEZ Entraîneur adjoint O.G.C. Nice Joueur professionnel (1960-78)	DEPF Bac D	Dans l'ensemble oui. Les contenus de la formation se sont rapprochés de l'évolution du métier d'entraîneur.	Non.	Aucun (adjoint).
Jean-Philippe DURAND Entraîneur adjoint Marseille Joueur professionnel (1980-97) International (26 sélections)	DEPF Maîtrise de physique	Oui (pour le DEPF).	Oui. Surtout la préparation athlétique, la récupération, ainsi que la prévention et les soins.	Plutôt bien, car en tant qu'adjoint je ne suis pas autorisé à communiquer sauf ponctuellement sur certains sujets.
Jean-Christophe HOURCADE Préparateur physique Toulouse F.C. Ancien joueur amateur	DEF Maîtrise STAPS « Entraînement »	En partie (en STAPS). Non pour le D.U. européen.	Vu mon niveau, c'est certain !	A mon niveau, quasi nuls.
Pascal JANIN Entraîneur des gardiens R.C. Strasbourg Joueur professionnel (1974-89)	DEPF BEPC	Contenus bien établis.	Les joueurs doivent tout faire plus vite aujourd'hui.	Professionnels.

Jean PETIT Entraîneur adjoint A.S. Monaco Joueur professionnel (1969-82) International (12 sélections)	DEPF  CAP	Oui.	Bien sûr, sur le plan physique.	Cordial mais réservé.
Yvon SCHMITT Entraîneur adjoint E.A. Guingamp Ancien joueur amateur	DEF	Oui, complètement adapté.	Oui, surtout au niveau physique : charges d'entraînement plus importantes, car le haut niveau est beaucoup plus exigeant.	Normal. Convivial, et je suis à la disposition de la presse.

**ENTRAÎNEURS ADJOINTS, ENTRAÎNEURS DES GARDIENS, PREPARATEURS PHYSIQUES: QUESTIONNAIRE ECRIT 2003 (envoyé en mai 2003), suite**

	<b>Part/résultats</b>	<b>Rythme hebdo.</b>	<b>Staff ?</b>
Franck CHAUMIN Entraîneur des gardiens E.A. Guingamp Joueur professionnel (1989-98)	On devrait plus écouter les hommes de terrain (entraîneurs) car ils ont la vérité du football, que les présidents, qui ne pensent qu'à eux.	7 par semaine.	Il faut qu'un staff soit soudé pour une meilleure communication entre nous et envers les joueurs et surtout pour être en confiance et cohérents.
Bernard DAVID Entraîneur du centre de formation A.J. Auxerre Joueur professionnel (1985-91)	Une grande part, formateurs compris.	10 par semaine.	Oui, un staff réduit implique beaucoup plus de solidarité.
Gaby DESMENEZ Entraîneur adjoint O.G.C. Nice Joueur professionnel (1960-78)	Exagérée dans la défaite, trop peu reconnue dans la victoire.	5 à 6 par semaine.	Oui. Spécificité des différents intervenants. Relations plus individuelles avec les joueurs.
Jean-Philippe DURAND Entraîneur adjoint Olympique de Marseille Joueur professionnel (1980-97) International (26 sélections)	Importante.	6 à 7 par semaine.	Oui, car il y a beaucoup de boulot, et que pour être efficace, il faut une vraie entente et une vraie complémentarité (plus des idées, de la compétence, de l'intelligence, de l'adaptabilité, de la motivation, de l'engagement, exactement comme une équipe).

Pascal JANIN Entraîneur des gardiens R.C. Strasbourg Joueur professionnel (1974-89)	Essentielle.	1 à 2 par jour.	Les staffs professionnels sont dans le même bateau, ils ont donc un intérêt commun.
Pierre LABAT Entraîneur du centre de formation Girondins de Bordeaux Joueur professionnel (1952-58)	100% ou 95 %.	Variable.	Chez nous oui. Cela ne peut pas fonctionner autrement. Il faut un patron et des adjoints.
Jean PETIT Entraîneur adjoint A.S. Monaco Joueur professionnel (1969-82) International (12 sélections)	Nulle si l'on en croit les dirigeants. Importante pour les joueurs.	6 à 7 par semaine.	
Yvon SCHMITT Entraîneur adjoint E.A. Guingamp Ancien joueur amateur		Je suis adjoint.	La notion de staff est très important et le travail mieux réparti que par le passé.

**ENTRAÎNEURS ADJOINTS, ENTRAÎNEURS DES GARDIENS, PREPARATEURS  
PHYSIQUES: QUESTIONNAIRE ECRIT 2003 (envoyé en mai 2003), suite**

	<b>Dirigeants</b>	<b>Contrats</b>	<b>Référence</b>	<b>Ouvrages</b>	<b>UNECATEF</b>
Franck CHAUMIN Entraîneur des gardiens E.A. Guingamp Joueur professionnel (1989-98)	Les dirigeants ne pensent qu'au profit financier et peu au sportif. « Je n'aime pas trop leur façon de fonctionner. Mais il ne faut pas oublier qu'ils nous paient ».	Les contrats ne veulent plus dire grand- chose car on peut mettre rapide- ment fin à notre contrat.		« Guide pratique de l'entraînement du gardien de but ».	Oui, pour nous aider dans une certaine orientation que l'on peut prendre. Si on est au chômage, ils peuvent nous aider.

Bernard DAVID Entraîneur du centre de formation A.J. Auxerre Joueur professionnel (1985-91)	Les temps ont changé, il faut s'adapter au groupe de joueurs et à l'arrivée des agents.	Oui, mais il faut se «bagar- rer» pour nous défendre et obtenir ce à quoi nous avons droit.	Non, je prends le meilleur de chacun selon moi.	.	Oui.
Gaby DESMENEZ Entraîneur adjoint O.G.C. Nice Joueur professionnel (1960-78)	Oui.		Non.	Non, j'utilise encore beaucoup mes cours reçus en formation.	Oui. Représentativ ité et défense des entraîneurs, échanges d'idées.
Jean-Philippe DURAND Entraîneur adjoint Marseille Joueur professionnel (1980-97) International (26 sélections)	Oui.		Non.		Oui, car il faut être solidaire. Tout le monde peut avoir besoin d'aide.
Jean-Christophe HOURCADE Préparateur physique Toulouse F.C. Ancien joueur amateur	Dans le monde professionnel, les relations avec les dirigeants <input type="checkbox"/> sont professionnelles	Avec le DEF oui.	Erick Mombaerts	Jens Bangsbo : « Fitness training in football. A scientific approach ». Gilles Cometti : « Muscula- tion en football ». Toutes les publications de G. Cazorla, C. Miller, F. Le Gall (médecin FFF).	Pas encore.
Pascal JANIN Entraîneur des gardiens R.C. Strasbourg Joueur professionnel (1974-89)		Oui.	Tous les entraîneurs fréquentés.	Ouvrages de E. Mombaerts, G. Cometti.	Oui, pour donner une vraie force à cette corporation.

Pierre LABAT Entraîneur du centre de formation Girondins de Bordeaux Joueur professionnel (1952-58)			Ante Mladinic, l'homme qui m'a appris tous les fondamen- taux de l'entraîne- ment.		Oui, l'union fait la force, et il est toujours intéressant de se rencontrer pour échanger des points de vue.
Jean PETIT Entraîneur adjoint A.S. Monaco Joueur professionnel (1969-82) International (12 sélections)	Entraîneur, on vous fait sentir que vous êtes employé. Joueur, on détient les clés.	Oui.	Arsène Wenger.		Oui. C'est notre syndicat, car nous devons être représentés au plus haut niveau, car les clubs sont devenus procéduriers.
Yvon SCHMITT Entraîneur adjoint E.A. Guingamp Ancien joueur amateur		Oui.	Raynald Denoueix.		Pas encore.

**ENTRAÎNEURS ADJOINTS, ENTRAÎNEURS DES GARDIENS, PREPARATEURS  
PHYSIQUES: QUESTIONNAIRE ECRIT 2003 (envoyé en mai 2003), fin**

	<b>UNECATEF</b>	<b>Référence</b>	<b>Ouvrages</b>
Franck CHAUMIN Entraîneur des gardiens E.A. Guingamp Joueur professionnel (1989-98)	Oui, pour nous aider dans une certaine orientation que l'on peut prendre. Si on est au chômage, ils peuvent nous aider.		« Guide pratique de l'entraînement du gardien de but ».
Bernard DAVID Entraîneur du centre de formation A.J. Auxerre Joueur professionnel (1985-91)	Oui.	Non, je prends le meilleur de chacun selon moi.	.
Gaby DESMENEZ Entraîneur adjoint O.G.C. Nice Joueur professionnel (1960-78)	Oui. Représentativité et défense des entraîneurs, échanges d'idées.	Non.	Non, j'utilise encore beaucoup mes cours reçus en formation.

Jean-Philippe DURAND Entraîneur adjoint Olympique de Marseille Joueur professionnel (1980-97) International (26 sélections)	Oui, car il faut être solidaire. Tout le monde peut avoir besoin d'aide.	Non.	
Jean-Christophe HOURCADE Préparateur physique Toulouse F.C. Ancien joueur amateur	Pas encore.	Erick Mombaerts.	Jens Bangsbo : « Fitness training in football. A scientific approach ». Gilles Cometti : « Musculation en football ». Toutes les publications de G. Cazorla, C. Miller, F. Le Gall (médecin FFF).
Pascal JANIN Entraîneur des gardiens R.C. Strasbourg Joueur professionnel (1974-89)	Oui, pour donner une vraie force à cette corporation.	Tous les entraîneurs fréquentés.	Ouvrages de E. Mombaerts, G. Cometti.
Pierre LABAT Entraîneur du centre de formation Girondins de Bordeaux Joueur professionnel (1952-58)	Oui, l'union fait la force, et il est toujours intéressant de se rencontrer pour échanger des points de vue.	Ante Mladinic, l'homme qui m'a appris tous les fondamentaux de l'entraînement.	
Jean PETIT Entraîneur adjoint A.S. Monaco Joueur professionnel (1969-82) International (12 sélections)	Oui. C'est notre syndicat, car nous devons être représentés au plus haut niveau, car les clubs sont devenus procéduriers.	Arsène Wenger.	
Yvon SCHMITT Entraîneur adjoint E.A. Guingamp Ancien joueur amateur	Pas encore.	Raynald Denoueix.	

## L'entraînement du footballeur

Voici la troisième journée de travail du cours d'élèves entraîneurs professé par l'Anglais Griffiths. Dans deux articles précédents, nous avons exposé suivant quel plan s'étaient déroulées les deux premières journées :

1. Station droite, bras verticaux : Flexion du tronc.
2. Station droite, bras élevés en avant : Fente avant avec écartement latéral des bras.
3. Station droite, bras élevés en avant : Flexion des jambes avec écartement latéral des bras.
4. Jambes écartées, mains reposant sur les genoux : Flexion alternative des jambes.
5. Mains aux hanches : Elévation du genou et écartement latéral de la cuisse.
6. Jambes écartées, bras latéraux : Rotation et flexion du tronc (toucher le pied droit avec la main gauche et inversement).
7. Faire le tour du terrain en marchant normalement.
8. Saute-mouton à la poursuite.
9. Saut en longueur avec élan (deux fois chacun).
10. En marchant : Dribbling du ballon sur 6 temps : 1° face interne, du pied droit ; 2° face externe, du pied droit ; 3° face interne, du pied droit ; 4° face interne, du pied gauche ; 5° face externe, du pied gauche ; 6° face interne, du pied gauche.
11. En marchant : Dribbling du ballon suivi de la feinte d'un adversaire.
12. Moyen de passer un demi isolé :

Etant ailier, le seul moyen de passer un demi isolé est de laisser ce dernier entre la trajectoire de l'ailier et la trajectoire du ballon. L'attaque se faisant indifféremment du côté où il y a du champ libre. Si l'on désire faire passer le ballon à la gauche de l'adversaire, faire la passe avec la face interne du pied droit et passer soi-même rapidement à sa droite pour reprendre le ballon.

13. Entraînement entre deux ou trois arrières :

- 1° Passe longue à ras de terre et blocage ;
- 2° Passe longue à ras de terre et reprise directe ;
- 3° Passe longue en hauteur et reprise de volée.

Exécuter ces exercices d'abord avec le pied droit, ensuite avec le pied gauche.

14. Etant sur deux lignes : Etude des passes courtes à ras de terre.

15. Coup d'envoi : Tactique à observer sur mise en jeu.

Exemple : 1° L'avant centre passe à l'inter gauche ; 2° L'inter gauche passe au demi gauche ; 3° Le demi gauche passe à l'extrême gauche ; 4° L'extrême gauche pousse la balle droit devant lui ; à ce moment, il est doublé par l'inter gauche qui reprend la balle et repasse à l'extrême gauche qui a pris sa place ; celui-ci repasse au demi, etc., etc.

En principe, c'est la tactique à observer pendant toute la durée d'une partie.

Football n° 35, 31 juillet 1930. Détail de la troisième séance d'entraînement menée par C. Griffiths lors du stage d'entraîneur de la FFFA en 1930.

*Football n° 36, 7 août 1930.*

### **L'entraînement du footballeur**

*Voici la quatrième journée de travail du cours d'élèves entraîneurs professé par l'Anglais Griffiths. Dans des articles précédents nous avons exposé suivant quel plan s'étaient déroulées les trois premières journées :*

1. Séance de culture physique commandée par in élève (voir cours de la première journée).
2. Comment entraîner un gardien de but : 1° Shooter la balle au pied a) à ras de terre, b) demi-haute, c) haute ; 2° Lui lancer la balle à la main sous différents angles ; 3° shooter en lui désignant à l'avance de quel côté on a l'intention de lui envoyer la balle ; 4° La position du gardien de but a) sur corner ; b) sur shots d'un centre avant.
3. L'équipe étant rassemblée, au coup de sifflet chaque joueur prend place sur le terrain, se met en marche au commandement de l'entraîneur et se déplace en avant et en arrière au coup de sifflet.
4. Remise en touche suivie de travail sur un but (voir passe en triangle).
5. Etude sur coup franc : le gardien et les 2 arrières dans le but, les 3 demis en avant : 2 autres joueurs s'entendent pour donner le coup franc, le premier fait une feinte de shot et le second shoote directement au but.
6. Shot sur une balle roulante : la balle est envoyée à la main par l'entraîneur ou par le gardien de but : sans contrôler la balle, shooter directement au but.
7. Etude du blocage du ballon avec la poitrine.
8. 1 tour de piste à petite allure.

## L'entraînement du footballeur

*Voici la cinquième et dernière journée de travail du cours d'élèves-entraîneurs professé par l'Anglais Griffiths (Nous avons vu, dans des articles précédents, suivant quel plan s'étaient déroulées les quatre premières journées) :*

**1. Assouplissement :** Séance d'assouplissement commandée par un élève.

**2. Deux équipes l'une contre l'autre :** La partie étant dirigée par l'entraîneur (deux mi-temps de 30 minutes) :

1° Exiger la mise en pratique des passes courtes et à ras de terre.

2° Application des principes d'atta-

ques et des défenses vus dans les séances d'étude.

3° Veiller à ce que les arrières et les demis suivent les avants en attaque (ceci est indispensable).

4° En championnat, sur une sortie en touche, la remise en jeu doit être faite par le premier joueur qui est en possession de la balle. Il est donc nécessaire d'exercer tous les joueurs à faire la remise en touche.

5° Exiger le silence absolu sur le terrain.

**Football n° 37, 14 août 1930. Détail de la cinquième et dernière séance d'entraînement menée par C. Griffiths lors du stage d'entraîneur de la FFFA en 1930.**



C.C.P. 19300-88 C Paris  
—  
Georges BOULOGNE  
Secrétaire Général

# UNION NATIONALE DES ENTRAINEURS ET CADRES TECHNIQUES PROFESSIONNELS DU FOOTBALL

Monsieur le Secrétaire d'Etat  
auprès du Ministre d'Etat  
Ministre de l'Education Nationale  
de la Jeunesse et des Sports  
78, rue Olivier de Serres  
75015 PARIS

PARIS, le 3 juillet 1989

Monsieur le Secrétaire d'Etat,

Nous avons l'honneur de vous adresser copie de notre lettre du 05 juin.

Depuis cette lettre, nous avons eu confirmation du bien fondé de nos inquiétudes.

La presse nous apprend en effet que les joueurs professionnels du F.C. METZ, du F.C. NANTES, du S.C. TOULON et VAR, des G. de BORDEAUX, du PARIS St-GERMAIN F.C., de BREST-ARMORIQUE

sont placés sous la coupe de personnes qui exercent illégalement l'activité d'entraîneur de football.

A ces clubs, nous avons pourtant adressé, début juin, par courrier recommandé, le dossier ci-joint, à savoir :

- 1) Mémoire sur l'enseignement sportif et la situation des personnes exerçant illégalement la profession d'éducateur sportif..
- 2) Copie de l'article 43 de la loi du 16 juillet 1984
- 3) Extraits de la Charte du Football Professionnel..
- 4) Extrait du Code Civil..
- 5) Liste d'entraîneurs actuellement libres et qualifiés pour exercer en milieu professionnel.

Ils ont donc agi en pleine connaissance de cause, c'est-à-dire de la loi, des règlements du football, de la Convention Collective des Métiers du Football et du marché de l'emploi.

Il se confirme ainsi qu'il s'agit là d'une volonté délibérée d'enfreindre les dispositions de la loi du 16 juillet 1984, et que cette volonté s'appuie sur le sentiment que l'infraction ne sera pas sanctionnée.

Il est logique que le mépris de la loi entraîne le non respect des règlements des règles du jeu, des bases de l'esprit sportif, et même des règles économiques..

Et, s'il est vrai qu'il faut traiter tous ces problèmes à la fois, il importe avant tout de commencer par l'essentiel, l'acceptation et le respect de la loi.

.../...

80 bis, Avenue d'Iéna, 75116 PARIS - (16-1) 720.65.40

*Nous souhaitons vivement, Monsieur Le Secrétaire d'Etat, une intervention nette et décidée en faveur de l'une des bases fondamentales du sport, à savoir l'enseignement sportif.*

*3 fois, en 20 ans (6 août 1963, 29 octobre 1975 et 16 juillet 1984), le parlement a tenu à légiférer en matière de sport, et en particulier d'enseignement sportif : il apparaîtrait curieux et incongru qu'on ne fît pas respecter la loi dans un domaine auquel on a accordé une telle attention.*

*Nous vous prions d'agréer, Monsieur Le Secrétaire d'Etat, l'assurance de nos sentiments respectueux et dévoués.*

*Le Président  
de L'UNECATEF*

*Le Secrétaire Général  
de L'UNECATEF*

*José ARRIBAS*

*Georges BOULOGNE*

**Lettre co-signée de Georges Boulogne et José Arribas adressée au Secrétaire d'Etat à la Jeunesse et aux Sports le 3 juillet 1989 pour dénoncer l'exercice illégal de la profession d'entraîneur dans quelques clubs professionnels français.**  
*Archives personnelles de Georges Boulogne.*

3.3 : il est convenu que Monsieur .....sera préalablement consulté pour le recrutement de tout joueur pour la section professionnelle.

3.4 : il est convenu que Monsieur .....sera préalablement consulté pour toute prolongation de contrat d'un joueur professionnel, espoir, stagiaire ou aspirant.

3.5 : Monsieur xxxxxxxxxxxx aura connaissance de l'ensemble des contrats des joueurs professionnels, espoirs, stagiaires, aspirants du club.

3.4 : Monsieur ..... est chargé seul de la définition des fonctions et du recrutement de son staff technique, qui est placé sous son autorité.

3.5 l'Entraîneur Général aura responsabilité et autorité sur l'ensemble des membres et collaborateurs composant l'Equipe Technique, sur les kinésithérapeutes ainsi qu'avec l'équipe médicale avec laquelle il devra travailler en étroite collaboration.

L'Entraîneur Général est membre du Conseil d'Administration et participe en cette qualité à toutes les réunions.

L'Entraîneur Général est avec le Président chargé de négocier avec les agents de joueurs  
La Cellule recrutement est placé sous l'autorité de l'Entraîneur Général.

Toutes les décisions relatives à l'embauche ou au départ, à la nature des contrats de travail, à la fixation des rémunérations tant des joueurs que des membres de l'équipe technique et de l'encadrement sportif, seront avalidées par le Président, après consultation de l'Entraîneur Général. ( à spécifier en fonction des prérogatives)

L'Entraîneur Général aura la faculté de prendre seul, tant à l'égard des joueurs que des membres de l'équipe technique, toute sanction autre que les licenciements ou la rupture anticipée d'un contrat de travail ou d'un contrat de formation ( Espoirs, Stagiaires, Aspirants, Apprentis)

Aucun joueur ne pourra être engagé, congédié ou faire l'objet d'une prolongation sans l'accord préalable de l'Entraîneur Général.

Dans le cadre du plan de formation, l'entraîneur général est seul habilité à définir les besoins de formation continue de l'encadrement sportif nécessaire à la réalisation de la politique sportive.

Le plan de formation des salariés du club devra recevoir la décision favorable de l'entraîneur général, dans le cadre de la surveillance et de contrôle des fonds de formation continue.

La politique sportive du club dont la Préformation et la Formation, est déterminée par le l'Entraîneur Général, après avis des directeurs ou responsables techniques de la Formation et de la Préformation.

Question : quelle prérogative en matière de budget recrutement

**Article 4 : Durée.**

- 4.1 : Le présent contrat est consenti et accepté pour une durée de ..... saisons, à compter du 1er Juillet 200.....
- 4.2 : Si à l'issue de la saison 2002-2003, le Club se qualifie pour ....., les parties conviennent expressément que le contrat sera automatiquement prolongé pour une durée de deux saisons sportives supplémentaires.
- 4.3 : Si la condition prévue à l'Article 4.2 se réalisait, la rémunération pour la saison 2004-2005 serait renégociée aux conditions prévues à l'Article 6.4.
- 4.4 : Dès que l'Entraîneur peut justifier d'être sous contrat avec le club pour la deuxième saison sportive, une indemnité d'ancienneté sera due conformément à l'article 40 du statut des Educateurs et à l'Article 8.1 de ce contrat.
- 4.5 : A l'expiration des présentes Monsieur xxxxxxxxxxx sera libre de tout engagement.

**Article 5 : Protection sociale.**

- 5.1 : La présente Convention constitue un Contrat de Travail à Durée Déterminée, pour répondre à un usage ancien, bien établi constant et admis comme tel dans la pratique sportive et notamment celle du football international.
- 5.2 : Le Club de xxxxxxxx s'engage à affilier et prendre en charge Monsieur xxxxxxxxxxx aux différents organismes sociaux obligatoires et en particulier à une Caisse de Retraite et de Prévoyance des Cadres.

Le versement des cotisations s'effectuera auprès des institutions suivantes

- ARRCO : .....
- AGIRC : .....
- Prévoyance : .....

- 5.3 : Il est également convenu entre les parties, qu'en cas d'accident de travail ou de maladie que le Club maintiendra, pendant au moins six mois à compter du jour où a été établi le certificat d'arrêt de travail de Monsieur xxxxx, le salaire mensuel de Monsieur .....

**Article 6 : Rémunération.**

**Rayer les mentions inutiles en fonction des conditions financières que vous avez défini avec le président**

- 6.1 : Il est convenu entre les parties que le salaire mensuel brut de Monsieur xxxxxxx sera de ..... points, soit .....Euros.

- 6.2 : Il est convenu entre les parties que Monsieur xxxxxxxx percevra le double des primes de résultat en championnat figurant au règlement intérieur de l'équipe professionnelle et de qualification pour la Coupe de France et la Coupe de Ligue figurant au règlement intérieur de l'équipe professionnelle, et versées aux joueurs.
- 6.3 : Monsieur xxxxxxxxxx percevra également le double des primes de résultats données à titre exceptionnel aux joueurs au titre du Championnat de France, de la Coupe de France et de la Coupe de la Ligue.
- 6.4 : Si la condition prévue à l'Article 4.2 se réalisait, Monsieur .....percevra une prime ( l'écrire en chiffre .....euros) bruts pour chaque place gagnée au classement du Championnat de France à partir de la ..... place.
- 6.5 : Il est convenu entre les parties que Monsieur xxxxxxxx percevra, à l'issue de chaque saison en cas de qualification pour une Coupe d'Europe, une prime exceptionnelle brute de ..... euros.
- 6.6 : Il est convenu entre les parties que Monsieur xxxxxxxx percevra, à l'issue de la saison 2002-2003 en cas de maintien en Ligue 2, une prime exceptionnelle brute de ..... euros.

#### **Article 7 : Conditions de Paiement**

- 7.1 : Le Club paiera le salaire mensuel et les primes visées à l'article 6.2 et 6.3, en euros, par virement le 30 de chaque mois, sur le compte bancaire de l'entraîneur Général.
- 7.2 : Le club paiera la prime visée à l'article 6.4 à l'Entraîneur Général par virement le 30 du mois de juin de chaque saison sportive, sur le compte bancaire de l'entraîneur Général.
- 7.3 Si l'une des conditions énoncées dans les articles 6.5 ou 6.6 du présent contrat se réalisaient, le club paiera la prime à l'Entraîneur Général par virement sur le compte bancaire de l'Entraîneur Général dans les conditions suivantes

Soit demander un paiement sur une unique échéance :

Soit si le club demande plusieurs échéances de paiement, le détailler dans le contrat en spécifiant la date et le montant

7.4 : Si l'Entraîneur Général n'a pas perçu le montant exact des primes et salaire le huitième jour ouvrable suivant l'échéance fixée ci dessus, l'Entraîneur Général pourra saisir la Commission Juridique pour mise en demeure et saisir toute instance fédérale ou civile aux fins d'exécution du paiement des sommes sus visées.

#### **Article 8 : Rupture anticipée.**

8.1 : En cas de retrait par le club de tout ou partie de la définition de fonction (Article 5) donnée à Monsieur xxxxxxxxxxxx, ce retrait sera considéré comme rupture unilatérale du présent contrat.

8.2 Cette rupture aura pour effet :

- De rendre nuls et non avenue les termes du contrat.
- De rendre le club redevable de dommages et intérêts comme suit :

~ Indemnités correspondantes au nombre de mois de salaires fixes restant dus entre la date de licenciement et la fin du contrat.

~ En plus des indemnités de salaire il convient d'ajouter une indemnité de réparation du préjudice moral et professionnel égale à six mois de salaire ( Article 33-c, du statut des éducateurs de Football).

Il convient également de préciser que l'indemnité d'ancienneté est également due si l'Article 9.1 du présent contrat est réalisé.

8.3 : En application de l'article 8.1, le club s'engage à ne plus faire figurer Monsieur .....en qualité d'entraîneur de l'Equipe Professionnelle sur la feuille de match officielle.

Dès le 1<sup>er</sup> jour franc de l'exécution des conditions visées aux articles 8.1 et 8.3, le club ne peut plus utiliser le diplôme de Monsieur .....dans le cadre des obligations d'encadrement du club définies dans l'article 10 du Statut des Educateurs de Football.

### **Article 9 : Indemnité d'ancienneté.**

9.1 : Il convient de rappeler que l'indemnité d'ancienneté est due (Article 40 du statut des Educateurs).

### **Article 10 : Attributions particulières.**

10.1 : Monsieur xxxxxxxxxxxx bénéficie d'une totale liberté d'expression

ou

10.1 : l'Entraîneur Général s'interdit de faire des déclarations susceptibles de porter atteinte ou préjudice au club et/ou à ses dirigeants

Toute clause restrictive au titre de la communication dans le contrat de travail ne concerne pas le droit à l'image personnelle de l'Entraîneur Général

### **Article 11 : Autres Avantages**

11.1 : Il est convenu que le Club prendra à sa charge les frais de déménagement de Monsieur  
XXXXXXXXXX.

11.2 Pendant toute la durée du contrat, il est également convenu que le Club prendra à sa charge le loyer de la maison ou de l'appartement occupé par Monsieur ..... et sa famille, ainsi que l'intégralité des charges locatives afférentes ( tels que l'eau, électricité assurance.

11.3 : Pendant toute la durée du contrat, il est convenu que le Club prendra à sa charge les frais d'hébergement (chambre et repas) de Monsieur et Madame XXXXXXXXXXXX pendant que ceux-ci aient trouvé à se loger.

11.4 : Pendant toute la durée du contrat, il est également convenu que le Club prendra à sa charge les frais de téléphone portable (factures et abonnement) de Monsieur XXXXXXXX.

11.5 : Pendant toute la durée du contrat, il est également convenu que le Club mettra à disposition de Monsieur ..... un véhicule de fonctions dont la marque et le type seront définis par le club. Suivant autres avantages (logement, voiture .....). Les frais de location, d'assurance et d'entretien seront à la charge du club. Les frais d'essence seront remboursés à Monsieur ..... sur justificatifs

11.6 : Par respect de ses obligations statutaires et dans le cadre de sa formation professionnelle, Monsieur .....est d'ores et déjà autorisé à effectuer tout stage ou module de formation d'entraîneur, en France ou à l'étranger, à condition d'en prévenir la ..... dite ..... au moins un mois à l'avance .



*Miroir des sports* n° 107, août 1943. Les stagiaires inscrits au stage national d'entraîneurs assistent à un cours théorique.

## **Index des abréviations**

AEF : Amicale des entraîneurs

AFA : Amateur Football Association

BE : Brevet d'État

BEES : Brevet d'État d'éducateur sportif

BNF : Bibliothèque nationale de France

CDD: Contrat à durée déterminée

CDI: Contrat à durée indéterminée

CFA: Championnat de France amateur

CFI : Comité français interfédéral

CGC : Confédération générale des cadres

CGT: Confédération générale du travail

CFE/CGC: Confédération française de l'encadrement/Confédération générale des cadres

CREPS: Centre régional d'éducation physique et sportive

CRIS: Centre de recherche et d'innovation sur le sport

DH: Division d'honneur

DNCG: Direction nationale du contrôle de gestion

D1 : Division 1

D2 : Division 2

D3 : Division 3

DEPF : Diplôme d'entraîneur professionnel de football

DEF : Diplôme d'entraîneur de football

DTN: Direction technique nationale (ou Directeur technique national)

EGS: Education générale et sportive

ENSEP : Ecole Normale supérieure d'éducation physique

EP: Education physique

EPS: Education physique et sportive

FA: Football Association

FFFA : Fédération française de football association

FF: Fédération française

FFF : Fédération française de football

FGSPF: Fédération gymnique et sportive des patronages de France

FIFA: Fédération internationale de football association

INF: Institut national du football  
INS: Institut national des sports  
INSEP : Institut national des sports et de l'éducation physique  
LFP: Ligue de football professionnel  
LLF : Ligue de Lorraine de football  
LNF : Ligue nationale de football  
OCDE : Organisation de coopération et de développement économiques  
PH : Promotion d'honneur  
PNL : Programmation neuro-linguistique  
PPD : Promotion de première division  
RTF : Radiodiffusion-télévision française  
SAOS : Société anonyme à objet sportif  
STAPS : Sciences et techniques des activités physiques et sportives  
TNS SOFRES : Taylor Nelson Sofres Société française d'enquêtes par sondages  
UCPF : Union des clubs professionnels de football  
UEFA : Union européenne de football association  
UNECATEF : Union nationale des cadres techniques de football  
UNFP : Union nationale des footballeurs professionnels  
USFSA : Union des sociétés françaises de sports athlétiques  
USGF : Union des sociétés  
VO2max : Consommation maximale d'oxygène par unité de temps  
WM : système de jeu à 3 arrières, 2 demis, 2 inters et 3 avants  
3FA : Fédération française de football association  
4-2-4 : système de jeu à 4 arrières, 2 demis et 4 avants  
4-3-3 : système de jeu à 4 arrières, 3 demis et 3 avants

## Index des tableaux et photographies

Illustration : <i>Football</i> n° 501, 23 août 1937 : Effectifs des clubs pros en division 1. Comptez vous 11 et répondez présent	146
Illustration : <i>Match</i> n° 215, 21 octobre 1930. Marseille. Le onze premier de l'O.M. pratique un entraînement sévère	153
Illustration : <i>Football</i> n° 32, 10 juillet 1930. Effort vers la technique. Photographie de C. Griffiths	...185
Tableau : <i>Football</i> n° 33, 17 juillet 1930. Programme d'entraînement de C. Griffiths, première journée.	...185
Illustration : <i>Football</i> n° 34, 24 juillet 1930. Programme d'entraînement de C. Griffiths, deuxième journée.	..188
Illustration : <i>Football</i> n° 492, 21 juin 1939. La ligue d'Alsace aura des entraîneurs.	.196
Tableau : nombre d'entraîneurs formés par la FFFA (1929-1939)	.197
Illustration : <i>Football Association</i> n° 36, 1920. Soullignac, capitaine du F.C. Lyon	..206
Illustration : <i>Football</i> n° 287, 11 juillet 1935. M. Demey, l'excellent entraîneur de l'Amiens A.C.	..212
Illustration : <i>Le Miroir des Sports</i> n° 886, 1936. Le capitaine et l'entraîneur. Edmond Delfour et M.G.S. Kimpton	..215
Tableau : Indices de performance de l'équipe de France de football (1904-1939)	239
Tableau : Contenus des cinq séances d'entraînement dispensées par Griffiths aux élèves entraîneurs lors du stage de 1930	259
Illustration : Gézya, Székany, Cécagne. <i>Technique du jeu de football</i> , 1928.	...262
Illustration : M. Bunyan. <i>Le football simplifié</i> , 1935. Descriptif de la frappe de balle	.267
Illustration : M. Bunyan. <i>Le football simplifié</i> , 1935. Façon parfaite de bloquer le ballon	...269
Illustration : M. Bunyan. <i>Le football simplifié</i> , 1935. Façon correcte de bloquer le ballon	...270
Illustration : <i>Football</i> n° 499, 3 août 1939. Cross lors de la séance d'entraînement du Red Star	..281
Illustration : <i>Le Miroir des Sports</i> n° 107, 3 août 1943. Couronnement des stages régionaux,	



équipes professionnelles	457
Tableau : Palmarès <i>France Football</i> de l'entraîneur de l'année (1970-2009)	605
Tableau : Palmarès des différents lauréats « Entraîneur de l'année » lors de l'année de leur désignation	610
Tableau : Palmarès UNFP de l'entraîneur de l'année (1994-2010)	612
Tableau : Caractéristiques des entraîneurs officiant en Division 1 (Ligue 1)	618
Illustration : Lettre de Georges Boulogne et José Arribas (UNECATEF) au secrétaire d'Etat à la Jeunesse et aux Sports	627
Illustration : Lettre de l'UNECATEF mentionnant le nombre de chômeurs parmi les entraîneurs adhérents (2002-2009)	646
Illustration : Lettre de l'UNECATEF illustrant le nombre d'adhérents (1997-2009)	647
Tableau : Nombre d'entraîneurs étrangers exerçant en Division 1 française (1972-1992)....	656
Tableau : Nombre d'entraîneurs étrangers exerçant en Division 1 (Ligue 1) française (1993-2009)	658
Tableau : Bilan des résultats de l'équipe de France de football (1960-1973)	678
Tableau : Bilan des résultats des clubs français en Coupe d'Europe (1955-1972)	686
Illustration : Page 1/6 du contrat de travail type fourni par l'UNECATEF à ses adhérents en 2002	731
Tableau : Stabilité des entraîneurs professionnels de Division 1 (Ligue 1) (1973-2010)	741
Tableau : Changements d'entraîneurs en Division 1 (Ligue 1) (1973-2009)	743
Tableau : Le mouvement des entraîneurs en Division 1 (Ligue 1) (1972-2009)	744
Tableau : Visibilité médiatique des entraîneurs dans <i>France Football</i> (1975-2000)	750
Tableau : Articles consacrés aux entraîneurs dans <i>France Football</i> (2007-2008)	752



## Index des noms propres : entraîneurs, footballeurs, journalistes, dirigeants, acteurs □

### A

Abeglen Trello, 278, 279  
Adebayor Emmanuel, 531, 864  
Adzibegic Faruk, 584, 647, 747, 811  
Aitken William, 145, 235, 287  
Altpeter Jean, 943, 961  
Amisse Loïc, 54, 535, 546, 615, 747, 802, 884, 909, 1047, 1048, 1050  
Ancelotti Carlo, 822  
Andoire, 417  
Andrade, 136  
Andrup Kaj, 140, 307  
Anelka Nicolas, 710  
Angloma Jocelyn, 686  
Anigo José, 592  
Antonetti Frédéric, 535, 579, 580, 594, 709, 715, 746, 752  
Arribas José, 336, 460, 467, 468, 469, 470, 492, 550, 565, 616, 622, 623, 624, 628, 746, 800, 814, 815, 819, 835, 1048, 1063, 1074, 1075  
Artélésa Marcel, 433, 435  
Artigas Salvador, 348, 430  
Aston, 199, 307  
Aubour Marcel, 322, 482  
Aulas Jean-Michel, 535, 544, 545, 562, 701  
Azéma, 145, 290, 291, 298, 303, 306, 309, 311

### B

Badré, 222  
Badzarevic Mecha, 658  
Baillet André, 1040  
Baldway M., 198  
Bangsbo Jens, 582, 1051, 1056, 1058  
Banide Gérard, 195, 559  
Banide Maurice, 195  
Baquet Maurice, 195, 198, 307, 318, 350, 369, 448, 449, 474, 475, 486, 680  
Bard Henri, 78, 263, 272  
Baron Paul, 144, 180, 182, 192, 318, 323, 336, 344, 348, 360, 362, 394, 412, 413, 446, 447, 448, 1075  
Barreau Gaston, 190, 193, 195, 196, 197, 198, 306, 307, 362, 814  
Barrett, 225  
Barth Patrick, 13, 53, 538, 539, 547, 843, 850  
Bassett W.J., 245, 248, 249  
Batelli Ludovic, 984  
Batmale Jean, 183  
Bats Joël, 539, 634  
Batteux Albert, 9, 56, 87, 308, 326, 334, 336, 338, 344, 346, 348, 386, 401, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 416, 417, 420, 422, 427, 439, 450, 454, 476, 480, 490, 496, 565, 603, 605, 609, 679, 695, 708, 765, 766, 800, 814, 815, 819, 820, 956, 1073, 1075  
Battiston Patrick, 708  
Baup Elie, 54, 528, 537, 567, 570, 571, 572, 574, 583, 608, 612, 672, 713, 752, 906, 1047, 1048, 1050  
Bayrou Georges, 131, 153  
Bazin Sébastien, 597  
Beckenbauer Franz, 559, 587, 633, 712, 870  
Bedouet Eric, 537, 543

Bell Charlie, 233  
Bellanger Lionel, 69, 376, 714, 863  
Bellin du Coteau Marc, 167, 255, 259  
Bellone Bruno, 570  
Ben Barek Larbi, 351  
Benitez Rafael, 822  
Benzema Karim, 726  
Bergeroo Philippe, 567, 583, 710, 751, 906  
Berné André, 419, 528  
Berry Georges, 145, 229, 230, 316, 349, 394, 417  
Bertrand Jacques, 514  
Bertrand Tony, 448  
Bertucci Yves, 615  
Bessonart Santiago, 1030  
Bez Claude, 708  
Biancheri Henri, 551  
Bianchi Carlos, 716  
Bigot Jules, 346, 412, 416, 417, 427, 679  
Bijotat Dominique, 54, 747, 1047, 1049, 1050  
Bini Bruno, 647  
Birtel Joseph, 525  
Bjekovic Nenad, 632, 653  
Blahic Eric, 537  
Blanc André, 300  
Blanc Laurent, 300, 579, 609, 613, 620, 673, 708, 726, 746, 752, 756, 757, 758, 1015  
Blazevic Miroslav, 535, 537, 616, 632, 653, 655, 1048  
Bloomer T.D., 112  
Blum, 145  
Boghossian Alain, 686  
Boigey Maurice, 167, 446  
Boli Basile, 686  
Böloni Lazlo, 577, 721, 747  
Bonifaci Antoine, 322, 452  
Bonnevay Jacky, 647  
Booth Curtis, 213, 237  
Bord André, 557, 650  
Bosc Gérard, 78, 578, 820  
Bosman Jean-Marc, 10, 29, 32, 33, 39, 77, 78, 505, 573, 574, 652, 656, 658, 737, 820  
Bosquier Bernard, 326, 331, 409, 514  
Boulogne Georges, 2, 8, 9, 11, 13, 52, 53, 76, 77, 81, 89, 122, 309, 328, 329, 331, 350, 352, 353, 354, 361, 367, 368, 369, 373, 374, 375, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 385, 387, 388, 423, 426, 428, 436, 439, 443, 453, 454, 459, 460, 462, 463, 466, 471, 472, 475, 476, 478, 483, 484, 485, 487, 489, 490, 492, 497, 500, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 522, 523, 524, 526, 527, 528, 549, 555, 556, 558, 564, 565, 595, 614, 622, 623, 624, 625, 628, 630, 631, 632, 634, 635, 637, 640, 650, 652, 670, 675, 677, 678, 679, 680, 681, 683, 684, 685, 686, 705, 707, 724, 732, 764, 766, 769, 771, 773, 777, 805, 806, 807, 814, 816, 818, 821, 825, 833, 842, 992, 1024, 1044, 1063, 1074, 1075  
Boumzerag, 346  
Bouras Aziz, 539  
Bourbotte François, 347, 412  
Bourrier Marc, 630  
Boussiron, 344, 360  
Bouyer Max, 616  
Bradshaw T.D., 109  
Branger Jean-Marc, 543  
Braun Didier, 382, 383, 816

Braun Jacky, 382, 630, 707  
Bruder Luc, 647  
Brun Mario, 233, 237  
Bruni G., 301  
Budzynski Robert, 535, 550, 551, 553, 567  
Bunyan Maurice, 140, 263, 265, 266, 267, 269, 270, 273,  
316, 1072  
Burgess, 144  
Butler Walter, 597

## C

Cachin, 166  
Cahuzac Pierre, 53, 81, 479, 480, 481, 606, 609, 1042,  
1043, 1044, 1045, 1075  
Caminiti Christian, 900, 904  
Cantona Eric, 686  
Capello Fabio, 870, 936, 1049  
Cardony Jean, 241  
Carniglia Luis, 349, 414, 417, 629  
Carnus Georges, 409, 514  
Carpentier Georges, 114  
Carré David, 13, 53, 536, 546, 843, 853, 854, 868  
Cartier Albert, 54, 557, 659, 672, 737, 747, 850, 864,  
919, 929, 930, 954, 1047, 1049, 1050  
Casanova Alain, 539  
Casoni Bernard, 747  
Cavalli Jean-Michel, 535, 747  
Cayzac Alain, 554  
Cazorla Georges, 861, 1056, 1058  
Cédolin René, 482, 647  
Cesch Petr, 540  
Chailley-Bert, 198  
Chapman Herbert, 113, 114, 136, 137, 213, 220, 221,  
272, 462  
Chappuis Robert, 471  
Chardar André, 364  
Chaumin Franck, 1053, 1054, 1055, 1057  
Chauvin Landry, 537  
Chayriguès Pierre, 128  
Cheuva André, 412, 413  
Cheyrou Benoît, 589  
Cissé Djibril, 571  
Clemente Javier, 715  
Clerfeuille Jean, 468  
Cobos José, 535, 548, 569, 573  
Cocard Christophe, 636  
Colleu Yves, 536, 701  
Combin Nestor, 328, 1036, 1040  
Combot, 399  
Cometti Gilles, 541, 673, 847, 848, 861, 886, 1056, 1058  
Comte, 211  
Cornilli Jean, 349  
Correa Pablo, 540, 608, 611, 658, 672, 751, 753  
Costantini Daniel, 602, 820  
Cottenet Maurice, 147, 183, 187, 190, 347  
Cottin Camille, 344, 360  
Coubertin (de) Pierre, 37, 48, 69, 95, 99, 116, 118, 125,  
684  
Courbis Rolland, 594, 661, 711, 712, 714, 716, 719, 750,  
751, 803, 814, 841  
Courtois Roger, 427, 689, 1051  
Crevoisier Jacques, 91, 583, 584, 586, 590, 593, 595,  
657, 663, 713, 769, 770, 861, 863, 869, 911  
Cris, 726  
Cuissard Antoine, 650  
Cuny Claude, 387, 724

Cuperly Dominique, 536, 537  
Curkovic Yvan, 538, 765

## D

Dagorne Thibaut, 13, 53, 81, 635, 640, 642, 643, 689,  
838, 880, 988, 989, 992, 997  
David Bernard, 1053, 1054, 1056, 1057  
David Guy, 901, 904  
Davidovitch V., 231, 258, 259, 268, 273, 279, 280  
De Mota Nunes, 343  
De Ryswick Jacques, 299, 300, 359  
de Taddeo Francis, 13, 53, 81, 521, 527, 528, 531, 537,  
554, 589, 598, 601, 615, 626, 650, 672, 673, 675, 699,  
722, 733, 753, 762, 763, 767, 768, 770, 775, 843, 858,  
862, 884, 897, 964, 968, 977, 979  
De Vienne Maurice, 314  
Dedieu René, 313  
Dees Jean, 539, 540  
Dehaye, 413  
Del Bosque Vicente, 867, 968  
Delaunay Henri, 181, 193  
Deleplace René, 820  
Delfour Edmond, 171, 199, 215, 304, 306, 321, 343, 344,  
346, 347, 350, 360, 362, 394, 410, 412, 443, 444,  
1072, 1073  
Demeny Georges, 188, 243, 244, 252, 265  
Demey M., 211, 212, 397, 1072  
Denis Victor, 168, 217, 218, 219, 237  
Denoueix Reynald, 468, 469, 535, 537, 587, 611, 612,  
617, 661, 667, 697, 717, 869, 871, 1048, 1057, 1058  
Der Zakarian Michel, 535, 737  
Desailly Marcel, 686  
Desbouillons Christophe, 647  
Deschamps Didier, 544, 604, 608, 613, 662, 667, 673,  
686, 702, 708, 745, 753, 756, 757, 758, 780, 801, 980,  
1014, 1075  
Desgrange Henri, 69  
Desmenez Gaby, 1053, 1054, 1056, 1057  
Destrumelle Jean-Pierre, 558, 631, 681  
Devaux Jean-Christophe, 598, 599  
Devismes Jacques, 630  
Dewaquez Jules, 317  
Dewilder Robert, 634  
Di Nallo Fleury, 328  
Diaz, 135, 199, 397, 441  
Diaz Benito, 198, 397, 441  
Didi, 461  
Diffre Henri, 78, 257  
Dombek, 354, 484  
Domenech Raymond, 544, 601, 633, 635, 638, 640, 647,  
651, 722, 758, 885, 954, 966, 991, 1001  
Domenench Raymond, 544, 601, 633, 635, 638, 640,  
647, 651, 722, 758, 885, 954, 966, 991, 1001  
Domergue Robert, 9, 329, 331, 334, 335, 336, 348, 382,  
427, 432, 434, 435, 436, 486, 487, 488, 489, 550, 565,  
591, 690, 1075  
Domingo Marcel, 349  
Dos Santos Arnaud, 633, 704  
Dosdat Claude, 961  
Doumeng Jean, 425  
Dréossi Pierre, 537, 551, 553, 579, 753  
Dreyfus Robert-Louis, 295, 429, 758  
Dropsy Dominique, 538, 539  
Drut Guy, 764  
Dubly Raymond, 346, 347

Duchenne Achille, 128, 161, 194, 247, 260, 283, 313, 350, 352, 362, 366, 370, 376, 386, 797, 805  
Duckworth, 194, 232, 316  
Dufour Vincent, 647  
Dugarry Christophe, 697, 712  
Dugauguez Louis, 333, 335, 336, 406, 450, 565  
Duhart Pedro, 223  
Dumas franck, 747, 752  
Dupal, 417  
Dupont Alex, 435, 608, 747  
Durand Jean-Philippe, 1053, 1054, 1056, 1058  
Durbec, 360  
Durning G.G., 246, 249  
Duverne Robert, 543

## E

Edeylie Jean-Jacques, 706  
Eisenhoffer, 145, 216, 287  
Emile Henri, 630  
Emon Albert, 589, 592, 747, 753, 754  
Eo Georges, 535, 537, 538, 737  
Eon Daniel, 469  
Eskenazi Jean, 216, 424  
Ettorre Michel, 851, 852, 970, 994

## F

Fabbri Nestor, 548, 569, 573  
Fabian, 145  
Farmer Peter, 154, 179, 222, 225, 227, 228, 230, 232, 235, 1075  
Faucher Jean-Robert, 1009, 1015  
Favetto-Bon Fabrice, 552  
Favre Jacques, 349, 387, 528, 648, 734, 1004, 1026, 1027  
Federicci Antoine, 679  
Fernandez Gérard, 537  
Fernandez Jean, 13, 53, 81, 335, 535, 536, 541, 546, 547, 561, 568, 569, 584, 586, 593, 603, 604, 607, 613, 639, 660, 665, 674, 695, 702, 712, 716, 719, 736, 740, 753, 807, 843, 850, 851, 852, 853, 854, 868, 872, 873, 902, 950, 951, 955, 985, 1075  
Fernandez Luis, 553, 568, 572, 607, 609, 611, 612, 616, 656, 661, 667, 673, 684, 697, 709, 710, 711, 715, 716, 719, 750, 751, 752, 814, 815, 1075  
Ferran Jacques, 359, 378, 379, 401, 419, 420, 425, 438, 682, 811  
Ferroné, 346  
Finke Volker, 743  
Finot, 195  
Firoud Kader, 400, 401, 417, 427, 565, 606, 717, 1075  
Fischer, 163, 166  
Flamion Pierre, 312, 334, 396, 427, 438, 635, 799, 821, 1027  
Fontaine Just, 419, 425, 439, 466, 469, 472, 514, 750, 834  
Forestier Jacques, 379  
Formici Guy, 947  
Fournier Laurent, 574, 701, 747, 751, 753, 1015  
Frantz Paul, 13, 53, 79, 118, 156, 333, 378, 382, 425, 433, 453, 459, 462, 463, 464, 465, 467, 470, 472, 474, 475, 476, 477, 478, 481, 492, 556, 565, 712, 769, 816, 821, 833, 834, 956, 957, 1075  
Frayssé E., 204, 241  
Friedthum Ferd, 145, 218, 260  
Fuchs René, 324, 334, 476, 947, 948, 957, 962, 1026, 1027

Furlan Jean-Marc, 554, 582, 584, 647, 737, 746, 752

## G

Gacon Georges, 542  
Gaillot Philippe, 13, 53, 81, 526, 557, 690, 691, 714, 915, 924, 1035  
Galay Marcel, 413  
Galbraith John, 145  
Gallice Jean, 673, 885  
Galtier Christophe, 536, 545  
Gambardella Emmanuel, 71, 82, 88, 102, 118, 142, 151, 156, 233, 235, 283, 362, 866, 904  
Gamblin Lucien, 82, 110, 128, 151, 159, 160, 162, 169, 181, 183, 194, 195, 205, 209, 219, 226, 254, 274, 283, 486, 489  
Gamonet André, 168  
Gardien André, 820  
Garonnaire Pierre, 551, 876  
Gasset Jean-Louis, 537, 900, 903  
Gauthier Hervé, 647  
Gemrich Albert, 705  
Genghini Bernard, 551, 634  
Gentili Baptiste, 901, 904  
Gerets Eric, 589, 590, 613, 658, 664, 726, 752, 754  
Germain Henri, 416  
Gerschler Waldemar, 449, 453, 473, 834  
Gézya, 171, 262, 263, 266, 1072  
Gibson Victor, 88, 98, 131, 164, 208  
Gili Gérard, 591, 607, 633, 712, 750  
Gillet Jean, 114, 165, 941, 942, 966, 979  
Gillory, 187  
Gillot Francis, 546, 579, 586, 599, 752  
Ginestet Philippe, 557, 737  
Giresse Alain, 601, 660, 673, 684, 708, 710, 811  
Glarnier André, 256, 258  
Glassmann Jacques, 706  
Goethals Raymond, 587, 633, 653, 655, 656, 712, 716, 871  
Gondouin C., 241, 244, 271  
Gorius Antoine, 962  
Goudet Thierry, 54, 615, 648, 1047, 1049, 1050  
Gourcuff Christian, 540, 554, 579, 593, 661, 752  
Graille Francis, 554  
Gransart Roland, 481, 558, 559, 647, 704  
Gress Gilbert, 435, 531, 556, 557, 558, 560, 606, 633, 650, 659, 747, 762, 864, 929, 933, 934, 964, 1075  
Griffiths Charles, 14, 180, 181, 182, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 192, 195, 197, 209, 226, 230, 236, 259, 261, 276, 287, 474, 1059, 1060, 1061, 1072  
Grosso Fabio, 558, 726  
Grumelon, 399  
Guendouz Mahmoud, 900  
Guérin Henri, 130, 328, 329, 346, 348, 350, 382, 435, 454, 464, 679, 710  
Guérin Vincent, 710  
Guillou Jean-Marc, 532, 683, 925  
Guion David, 537  
Gutendorf Rudi, 668

## H

Hainaut Louis, 344  
Halilhodzic Vahid, 555, 592, 596, 608, 637, 660, 701, 719, 747, 752, 803  
Hamel Jean-Claude, 562, 636, 638  
Hamimi Anissa, 635, 642, 646, 647, 880

Hanot Gabriel, 2, 3, 71, 82, 88, 102, 117, 118, 119, 120, 126, 132, 134, 135, 143, 151, 152, 156, 167, 169, 173, 174, 193, 198, 213, 227, 228, 250, 251, 252, 253, 254, 263, 268, 274, 278, 283, 301, 303, 306, 307, 313, 319, 321, 338, 343, 346, 348, 350, 355, 357, 358, 359, 360, 362, 364, 381, 445, 454, 455, 472, 475, 484, 489, 490, 614, 805, 806, 808, 810, 818, 826, 1075

Hantz Frédéric, 594, 672, 736, 752

Hardy Paul, 114, 960

Harris Jack, 236

Hasek Ivan, 658

Hauss René, 322, 353, 464, 473, 551, 606, 679, 834

Hausser Gérard, 1040

Hébert Georges, 38, 44, 250, 252, 258, 265, 352, 369, 448

Heinrich Michel, 942, 943, 1040

Heisserer Oscar, 347, 350, 414

Henneuse Xavier, 539

Henry Thierry, 22, 569, 590, 874

Herbin Robert, 30, 50, 54, 81, 326, 328, 334, 355, 383, 405, 459, 479, 480, 481, 532, 534, 551, 570, 600, 601, 606, 633, 639, 642, 679, 682, 695, 708, 740, 750, 764, 765, 766, 800, 814, 815, 819, 821, 877, 880, 1042, 1043, 1044, 1045, 1075

Herlory Raymond, 217, 317, 338

Herrera Helenio, 199, 307, 328, 332, 344, 348, 360, 362, 391, 392, 393, 394, 405, 452, 458, 466, 475, 1075

Hess, 237

Hewitt, 145, 207

Heylens Georges, 632, 653, 654, 655

Hidalgo Michel, 383, 409, 461, 607, 610, 679, 683, 814, 815, 834

Hidegkuti Nandor, 461

Hiden Rüdi, 306

Hillier, 145

Hiltl, 347

Hinschberger Philippe, 1047, 1049, 1051

Hippolyte Ralph, 820

Hitzfeld Omar, 776, 815

Hollink Hennie, 1049

Hon Louis, 349

Houllier Gérard, 320, 578, 583, 584, 585, 586, 588, 590, 593, 595, 613, 615, 657, 662, 663, 664, 670, 675, 676, 691, 697, 708, 750, 752, 754, 769, 776, 778, 781, 785, 786, 791, 802, 819, 869, 1048, 1075

Hourcade Jean-Christophe, 1053, 1056, 1058

Houvion Maurice, 820

Huart Georges, 537, 606, 609

Huart Laurent, 537, 606, 609

Husson Marcel, 526, 633, 690, 821, 858, 916, 917, 918, 919, 924, 1024, 1035

## I

Igel Bernard, 942

Ignace Kowalczyk, 237

Ivic Tomislav, 587, 632, 633, 653, 870

## J

Jacoby, 187

Jacquet Aimé, 326, 383, 409, 538, 586, 606, 607, 608, 611, 636, 641, 657, 690, 707, 708, 711, 746, 750, 757, 814, 815, 834, 844, 869, 872, 990, 998, 1024, 1049, 1075

Janin Pascal, 1053, 1055, 1056, 1058

Jasseron Lucien, 328, 329, 330, 333, 336, 344, 346, 347, 348, 350, 363, 382, 386, 400, 427, 435, 565, 1042, 1075

Jeaudeau Daniel, 552, 607, 630, 633, 647, 653, 655, 776, 1049

Jeunechamp Cyril, 580

Jonquet Robert, 427

Jooris Henri, 153

Jordan, 205, 241, 244, 271, 306, 395, 413

Jordan Gusti, 306, 395

Jorge Artur, 632, 633, 653, 700

Juninho, 571, 726

## K

Kadmiri, 349

Källström Kim, 726

Kant (Mr), 915

Karembeu Christian, 617

Kasperczak Henryk, 607, 630, 632, 633, 653, 655, 660

Kastendeuch Sylvain, 691, 928

Keita Salif, 409

Keller Marc, 551, 687

Kimpton Georges, 145, 176, 191, 192, 193, 213, 214, 215, 230, 233, 237, 261, 277, 316, 317, 338, 398, 415, 806, 1072, 1075

Kombouaré Antoine, 590, 604, 721, 752, 906

Konoborer, 360

Kopa Raymond, 322, 326, 359, 419, 420, 439, 452, 513, 779

Kovacevic Vladimir, 631

Kovacs Stefan, 382, 555, 679, 681, 772, 923

Kreitz, 187

Kuster, 344, 346

## L

La Ling, 559

Lachuer Yann, 746

Lacombe Bernard, 551, 703

Lacombe Guy, 54, 537, 551, 554, 604, 613, 614, 701, 703, 740, 751, 753, 811, 1048, 1049, 1051

Lacoste André, 73

Lacoste René, 73, 1027, 1028

Lagardère Jean-Luc, 561, 710

Lagrange Fernand, 102, 193, 244, 245, 252, 258, 265, 290, 446

Landreau Mickael, 802, 909

Larqué Jean-Michel, 551, 650, 651, 652, 697, 1001, 1002

Lattek Udo, 815

Laurant (frères), 316, 333, 451

Laurent Lucien, 347

Lawniczak Jean-Marie, 630

Le Boulch Jean, 293, 770

Le Chenadec Gilbert, 1040

Le Dizet Serge, 535, 537, 538, 546

Le Guen Paul, 54, 536, 542, 545, 554, 563, 595, 596, 604, 608, 609, 616, 660, 700, 710, 721, 726, 729, 746, 752, 757, 801, 811, 1048, 1049, 1051, 1075

Le Hir Joël, 545, 701

Le Milinaire Michel, 606, 607

Le Roy Claude, 660

Leclerc Marcel, 387, 433

Leclercq Daniel, 612, 659, 697, 752, 753, 754

Leduc Lucien, 814, 815

Lemerre Roger, 383, 462, 659, 670, 682, 757, 763, 814, 815, 834

Lippi Marcelo, 665, 1049  
Listello Auguste, 448, 449, 452, 458, 463, 472, 833  
Lizarazu Bixente, 697  
Lo Bello René, 843, 853, 854, 872  
Loko Patrice, 617  
Lollichon Christophe, 540, 751, 753  
Lucas Philippe, 736, 863  
Luciano Jean, 417

## M

Magath Felix, 664, 815  
Maghner Ted, 145, 212, 216, 217, 229, 230, 233, 237,  
287, 317, 338, 1075  
Maigrot Joseph, 448, 491  
Mairesse Jacques, 82, 189, 236, 283  
Makelele Claude, 617, 726, 780  
Manaudou Laure, 48, 737  
Mankowski Pierre, 633  
Marchand Bertrand, 700  
Marche Roger, 513, 779  
Marchelli Paul, 624  
Marcos Angel, 535, 537, 697  
Marey Jules-Etienne, 188  
Martel Gervais, 562  
Martini Bruno, 539, 851  
Marx Joaquin, 653, 740  
Masoni Angel, 594  
Massucci Roland, 943, 961  
Mattler Etienne, 260, 275, 306, 394, 489  
Matveiev L.P., 491  
Menaut André, 63, 65, 86, 88, 225, 682, 763, 764, 769  
Ménès Pierre, 651, 1001  
Menze Bodo, 773  
Mercier Joseph, 348, 350, 423, 476, 477, 478, 481, 820  
Meredith Bill, 108  
Mérelle André, 514  
Mesmeur Roland, 374, 376  
Mésônès Serge, 79, 718  
Mézy Michel, 322, 482, 900, 903  
Michel Henri, 322, 462, 482, 659, 683  
Michelena Bernard, 538  
Michlowski Karel, 351, 417, 525  
Mignot Aimé, 54, 81, 479, 480, 630, 1042, 1043, 1044,  
1045  
Mimoun Alain, 451  
Minier Sébastien, 598  
Mirouze Hervé, 427  
Mladinic Ante, 1057, 1058  
Molinari Carlo, 13, 53, 81, 325, 332, 336, 421, 529, 536,  
560, 562, 563, 690, 829, 865, 945, 947, 948, 950, 952,  
953, 955, 961, 975, 977, 984, 1010, 1040  
Mombaerts Eric, 33, 50, 51, 844, 1048, 1049, 1051  
Mombaerts Erick, 54, 589, 619, 670, 844, 861, 865,  
1056, 1058  
Montanier Philippe, 726  
Morlans Jean-Pierre, 630, 687  
Mosca Pierre, 559, 633  
Mottet Jean-Pierre, 539  
Moulène, 180  
Moureaux Jérémy, 13, 53, 541, 542, 545, 548, 847, 854,  
970  
Mourinho José, 540, 571, 664, 756, 757, 822  
Mourra René, 521, 898, 916, 917  
Muet Sébastien, 896, 988, 1009  
Muller Joël, 11, 13, 53, 81, 436, 521, 526, 541, 546, 560,  
563, 573, 580, 591, 598, 602, 613, 616, 623, 633, 637,

638, 639, 640, 642, 643, 644, 647, 648, 649, 650, 651,  
652, 689, 690, 691, 713, 714, 732, 734, 740, 745, 746,  
747, 757, 786, 803, 809, 819, 851, 853, 858, 872, 879,  
880, 898, 899, 900, 902, 905, 907, 917, 928, 953, 954,  
955, 985, 1005, 1026, 1047, 1075

Muslin Slavo, 655

## N

Nadon Jean-Claude, 539, 970  
Nagy Jules, 323, 324, 325, 330, 336, 695, 829, 831, 944,  
945, 948, 949, 950, 1027  
Nenkovic Dusan, 631  
Nicolas Charles, 1, 3, 24, 26, 28, 32, 36, 139, 207, 231,  
258, 259, 265, 268, 273, 279, 280, 330, 363, 386, 406,  
419, 420, 464, 629, 637, 655, 710, 754, 834, 1073  
Nicolas Paul, 1, 3, 24, 26, 28, 32, 36, 139, 207, 231, 258,  
259, 265, 268, 273, 279, 280, 330, 363, 386, 406, 419,  
420, 464, 629, 637, 655, 710, 754, 834, 1073  
Nicollin Louis, 903  
Niesser Roger, 960  
Nobilo Jean-Marc, 615  
Notheaux Didier, 633, 647  
Nouzaret Robert, 647, 660  
Novi Jacky, 322, 482  
Nuremberg Vic, 354, 484  
Nyuls, 144

## O

Olarevic Zarko, 653  
Oliver Célestin, 630  
Onnis Delio, 655  
Oriot Michel, 514  
Ortiz, 170

## P

Pacini, 204  
Paganelli Laurent, 702  
Papin Jean-Pierre, 598, 599, 686, 697, 744, 747, 748,  
752, 753, 754, 884, 890  
Pascalou Alain, 552  
Pauleta, 571  
Pédema s Olivier, 540  
Pedros Raynald, 617  
Pefferkkorn Maurice, 71, 127, 131, 132, 142, 145, 155,  
171, 172, 197, 210, 211, 224, 228, 232, 236, 255, 256,  
257, 264, 272, 283, 284, 291, 292, 308, 318, 319, 392,  
393, 394  
Penverne Armand, 513  
Perpère Laurent, 555  
Perpère Lucien, 71, 306, 307, 346, 350, 360, 362, 363,  
365, 386, 486, 488, 555, 558  
Perrin Alain, 16, 18, 19, 23, 31, 50, 66, 96, 347, 391, 398,  
536, 545, 563, 577, 594, 599, 615, 619, 660, 689, 746,  
752, 754, 777, 779, 786, 823, 896  
Perrin Olivier, 896  
Peteyrens Frédéric, 539  
Petit Emmanuel, 780  
Petit Jean, 54, 536, 1054, 1055, 1057, 1058  
Peugeot Jean-Pierre, 164  
Pfister Otto, 668  
Piat Philippe, 516, 724, 803  
Pibarot Pierre, 409, 417, 427, 679, 768, 814, 815  
Pierre Pascal, 691, 930, 932

Pinot José, 965, 970, 980  
Platini Michel, 452, 663, 684, 710, 779, 999  
Platko, 144  
Pleyer François, 399, 412, 413  
Poulain Robert, 470  
Pouleur M., 123, 180  
Pouliquen Yvon, 747, 1012  
Pradat Roger, 183  
Pradet Michel, 581  
Presch Walter, 349  
Primorac Boro, 653, 655, 922, 926, 934  
Prouff Jean, 344, 346, 348, 359, 360, 396, 401, 412, 464,  
465, 470, 471, 478, 482, 606, 799, 816, 821  
Provelli Louis, 550  
Puel Claude, 540, 572, 604, 608, 609, 612, 613, 726, 740,  
751, 753, 756, 757, 974

## Q

Quentier, 206  
Quint Olivier, 547, 548, 569, 573

## R

Rastoll Marc, 630  
Raviot Franck, 539  
Razurel Patrick, 551, 865  
Rehhagel Otto, 743  
Reichel Frantz, 118, 156, 161  
Reindell Hans, 453, 473  
Reiss Guy, 647, 1001  
Rémy Patrick, 702, 747  
Repellini Pierre, 13, 53, 81, 481, 519, 522, 605, 634, 635,  
637, 639, 642, 643, 647, 650, 689, 723, 724, 730, 803,  
809, 839, 876, 988, 989, 1068  
Rhétacker Jean-Philippe, 382, 383, 489  
Rhétacker Jean-Philippe, 382, 383, 489  
Ricardo, 537, 586, 588, 634, 658, 752  
Richard Roland, 246  
Riera Fernando, 348  
Rijkaard Franck, 571, 862  
Rimet Jules, 128, 307, 362  
Riou André, 344, 349, 452, 473  
Ripoll Sylvain, 593  
Rivoire Jean-Louis, 328  
Robert Gaby, 18, 19, 28, 30, 49, 50, 51, 54, 81, 114, 130,  
249, 262, 326, 328, 329, 334, 336, 348, 355, 374, 382,  
405, 427, 432, 433, 434, 435, 436, 454, 459, 470, 476,  
479, 487, 488, 520, 522, 523, 532, 534, 535, 538, 543,  
550, 551, 553, 565, 567, 570, 600, 623, 628, 630, 633,  
639, 642, 647, 660, 679, 682, 690, 691, 695, 708, 740,  
758, 764, 765, 766, 772, 776, 777, 800, 810, 814, 815,  
819, 821, 877, 880, 898, 916, 923, 928, 929, 956, 957,  
962, 1009, 1015, 1042, 1043, 1044, 1045, 1075  
Robin Claude, 647  
Robin Jean, 350, 351, 647, 1073  
Rocher Roger, 30, 387, 409, 766  
Rodriguez, 346  
Roessler Henri, 312, 335, 343, 344, 366, 395, 396, 408,  
411, 414, 416, 448, 1075  
Rohr Gernot, 54, 553, 604, 747, 861, 1048, 1049, 1051  
Rohr Roger, 54, 553, 604, 747, 861, 960  
Rolland Daniel, 594, 636, 637, 661, 711, 712, 716, 719,  
751, 784, 803, 814, 864  
Romeo, 633  
Ronaldinho, 572, 710  
Roos J., 109

Ross Conrad, 145  
Rossini Marcel, 70, 71, 99, 167, 208, 275, 283, 301  
Rouches, 180  
Rous Elly, 365, 416  
Rousseau Laurent, 537, 582, 615, 651, 752  
Roux Guy, 11, 50, 79, 193, 400, 401, 436, 487, 532, 533,  
547, 553, 560, 563, 590, 594, 596, 603, 604, 607, 608,  
609, 612, 615, 616, 622, 623, 625, 629, 632, 633, 634,  
635, 637, 638, 639, 640, 642, 643, 644, 650, 651, 652,  
669, 697, 705, 707, 709, 712, 716, 717, 719, 720, 723,  
726, 738, 741, 746, 750, 752, 753, 756, 767, 775, 784,  
800, 807, 809, 814, 819, 820, 834, 841, 842, 864, 865,  
872, 879, 880, 925, 940, 958, 972, 989, 990, 991, 995,  
996, 1001, 1015, 1075  
Rouyer Olivier, 634  
Roxburgh Andy, 778, 782, 783, 784  
Ruffier (Dr.), 255  
Rumbold, 195  
Rummelhardt Emile, 364, 829

## S

Sacchi Arrigo, 587, 845, 862, 864, 869, 1049  
Saccomano Eugène, 79, 651, 718, 1001  
Sadoul Jean, 425, 515, 831  
Saggiero Oscar, 829  
Saint-Clair (de) Georges, 95, 118, 125  
Santini Jacques, 537, 563, 608, 633, 634, 701, 753  
Sarramagna Christian, 532, 534, 633  
Sars Alain, 625  
Sastre Fernand, 32, 40, 49, 51, 515, 517, 622, 625, 644,  
663, 664, 786, 831, 995  
Sauzée Franck, 697  
Schaaf Thomas, 743  
Schaeffer Denis, 3, 81, 525, 829, 859, 866, 884, 892, 893,  
896, 979, 988  
Scharwath Emile, 298  
Scheid Jean-Paul, 13, 53, 81, 323, 324, 325, 335, 465,  
476, 695, 865, 940, 1017  
Schirsch Max, 324, 335, 695, 948, 950  
Schmitt Christian, 542  
Schmitt Yvon, 1054, 1055, 1057, 1058  
Schön Helmut, 680  
Schwartz Elek, 312, 348  
Scotti Roger, 299, 397  
Seguin Philippe, 292, 515, 724, 831  
Sénac Didier, 596  
Serredzum Cyril, 13, 53, 81, 521, 536, 672, 690, 735,  
897, 970, 980  
Sharp J., 130  
Signorino Franck, 531, 864  
Simon Charles, 97, 128  
Simonyi, 199, 306, 307  
Sinibaldi Pierre, 348  
Skolaut, 145  
Smerecki Francis, 608, 609, 612, 647, 922  
Snella Jean, 9, 87, 323, 328, 331, 334, 336, 348, 387,  
401, 404, 405, 406, 409, 414, 417, 420, 450, 469, 496,  
606, 609, 690, 708, 761, 765, 814, 815, 1075  
Song Rigobert, 691  
Sonor Luc, 650, 651, 652, 1001  
Sorin Michel, 537  
Soullignac Alexis, 206  
Sowinski Arnold, 13, 53, 81, 530, 856, 857  
Spikesly Fred, 112  
Stabile Guillermo, 145  
Stephan Guy, 634

Strasser Jeff, 589  
Suaudeau Jean-Claude, 467, 468, 469, 535, 537, 607,  
616, 617, 623, 625, 633, 700, 712, 750, 814, 835,  
1049, 1075  
Sundermann Jürgen, 631  
Susic Safet, 571  
Szczépaniak Robert, 476, 538, 956, 957, 1040

## T

Takac Sylvester, 633, 653, 655  
Tapie Bernard, 559, 561, 715  
Tax Ignace, 316  
Teissié Justin, 462  
Tessier Jean, 551  
Thibert Jacques, 633  
Thiriez Frédéric, 657, 687  
Tholot Didier, 984  
Thompson Hugh, 477  
Tigana Jean, 543, 608, 611, 612, 630, 662, 667, 673, 684,  
708, 710, 711, 712, 747, 750  
Tissié Philippe, 42, 244, 245, 250  
Tomazover Marcel, 399, 416  
Tony Marek, 316, 343, 417  
Trésor Marius, 780  
Troupel Lucien, 348, 406, 450  
Troussier Philippe, 660  
Try Jean, 253, 254, 255, 256, 265  
Tunmer A.A., 124, 241, 271  
Tunmer N.G., 78, 204, 245

## V

Vagneur Jeannot, 943  
Valencony Bruno, 539  
Valère, 221, 229, 230, 234  
Van Gaal Luis, 822  
Van Praagh Emmanuel, 770  
Vandooren Jules, 195, 315, 316, 317, 335, 336, 343, 347,  
352, 362, 398, 489, 1075  
Vasovic Velibor, 629  
Vava, 461  
Veinante Emile, 72, 175, 306, 309, 326, 327, 331, 347,  
399, 412, 414, 415, 416, 445, 464, 799, 829, 834,  
1073, 1075

Venables Terry, 570  
Vencel Alexander, 539  
Vergne Robert, 353, 354, 374, 432, 433, 436, 454, 465,  
628, 772, 810, 815, 816  
Vernier René, 427, 471  
Verriest Georges, 214, 476, 949, 956  
Vicq Patrice, 947  
Villaplaine Alexandre, 230, 234  
Villepreux Pierre, 820  
Vincent Jean, 3, 66, 105, 110, 120, 122, 130, 131, 132,  
137, 156, 179, 203, 204, 209, 243, 251, 252, 254, 256,  
264, 266, 268, 273, 326, 352, 363, 364, 408, 416, 445,  
446, 448, 449, 456, 484, 485, 570, 606, 616, 647, 659,  
710, 727, 728, 750, 1048  
Vivès Jean, 484  
Vrillac (Dr), 483, 679

## W

Walleme Jean-Guy, 672  
Wartel Paul, 147, 195, 313, 314, 360, 385, 392, 394, 405,  
412, 413, 446, 1073  
Watrin André, 528, 947  
Weisweiler Hennes, 815  
Weisz, 199  
Wenger Arsène, 50, 554, 571, 609, 610, 611, 620, 623,  
624, 630, 633, 664, 665, 666, 712, 751, 752, 814, 819,  
822, 844, 869, 922, 1049, 1057, 1058, 1075  
Wiertelak Stéphane, 542, 701  
Winterbottom Walter, 486

## Z

Zatelli Mario, 605, 609, 821  
Zdenek, 866, 968  
Zénier Bernard, 559, 962  
Zénier Serge, 559, 962  
Zidane Zinedine, 452, 587, 590, 699, 708, 867, 887, 954,  
963  
Zvunka Georges, 13, 53, 81, 322, 333, 956, 1017, 1025,  
1037  
Zvunka Victor, 633